

**NABE**

**LES**

**PORCS**

**1**

MARC-ÉDOUARD NABE

# LES PORCS

2017

© Marc-Édouard Nabe, avril 2017

ISBN: 978-2-9534879-4-7

À Mohammed Atta As-Sayed (1968-2001)  
À Marwan al-Shehhi (1978-2001)  
À Ziad Samir Jarrah (1975-2001)  
À Hani Hanjour (1972-2001)  
À Abdulaziz al-Omari (1979-2001)  
À Nawaf al-Hazmi (1976-2001)  
À Ahmed bin Abdullah al-Nami (1977-2001)  
À Satam al-Suqami (1976-2001)  
À Majed Moqed al-Harbi (1977-2001)  
À Khalid al-Mihdhar (1975-2001)  
À Salem al-Hazmi (1981-2001)  
À Fayez Banihammad (1977-2001)  
À Ahmed Ibrahim al-Haznawi al-Ghamdi (1980-2001)  
À Hamza al-Ghamdi (1980-2001)  
À Ahmed Salah al-Ghamdi (1979-2001)  
À Saeed al-Ghamdi (1979-2001)  
À Wail al-Saqil al-Shehri (1973-2001)  
À Waleed al-Saqil al-Shehri (1978-2001)  
À Mohand al-Shehri (1979-2001)

Pirates-kamikazes du 11-Septembre, morts pour la Justice, et dont la mission, le sacrifice – et même l'existence – sont niés, quinze ans après ! par la plupart de leurs « frères ».

Pour Leïla

L'artiste qui n'a pas ausculté le cœur de son époque, l'artiste qui ignore qu'il est un *bouc émissaire*, que son devoir est d'aimer, d'attirer, de faire tomber sur ses épaules les colères errantes de l'époque pour la décharger de son mal-être psychologique, celui-là n'est pas un artiste.

ANTONIN ARTAUD

*Ce monde m'a bouffée de l'intérieur. Je capitule. Comme une retraîtée, je pars régulièrement me ressourcer « ailleurs » pour survivre. J'essaie de trouver la paix en Dieu, le seul chemin pour me sauver. Bon courage. Fais tout péter.*

NOÉMIE MONTAGNE (compagne de  
Dieudonné)  
à Marc-Édouard Nabe  
02/01/2013 – 7:43:20



## AVERTISSEMENT

J'ai été trop sympa. Et depuis trop longtemps. Après ce livre, je ne vois pas beaucoup d'autres solutions pour les personnes concernées que le suicide pour échapper à la honte, à la colère, au dépit, à l'humiliation et à l'effondrement psychique. Logiquement, après m'avoir lu, on ne peut que se suicider.

Qui sont ces personnes ? Dieudonné, Soral, et toute leur bande de porcs. Depuis bientôt sept ans qu'ils m'ont déclaré une guerre Internet et sournoise, pour l'unique raison que je ne voulais pas marcher dans leur combine révisionniste, j'ai accumulé un nombre d'informations, de révélations et d'analyses dont les abrutis de la bien-pensance qui les accusent simplement d'être des

« antisémites » n'ont pas idée. À force de se croire dans la vérité, le Système a laissé prospérer une fabrique de mensonges.

Beaucoup de leurs ennemis aujourd'hui montrent les dents, mais celui qui a les plus tranchantes, c'est évidemment moi.

Inutile de préciser que tout est vrai, c'est ça le plus triste. Tout ce qu'il y a dans ce livre (qui n'est pas un roman) est rigoureusement exact et a été vécu de l'intérieur.

Ce livre n'est pas seulement le déchiquetage par un tigre enragé d'une poignée de proies précises, mais un combat littéraire et philosophique contre le « conspirationnisme » qui a mis dans la tête des naïfs une véritable bouillie sur le 11-Septembre, Ben Laden, Mohamed Merah, les chambres à gaz !...

On verra comment ce mouvement, semblable à celui des nihilistes russes à l'époque de Dostoïevski, a pris de l'ampleur et comment cet « assez grand troupeau de porcs » (évangile de saint Luc cité en exergue des *Possédés*) est en train de déformer de façon irréversible la vision du monde de ceux

qui ont été abusés, et pour des buts strictement lucratifs, par des escrocs.

Ce livre déborde de mails, de textos, de messages, de conversations enregistrées. On croisera, entre autres, les figures de Tariq Ramadan, Houria Bouteldja, Frédéric Taddeï, Robert Faurisson, Patrick Cohen et d'autres moins connues qui vont le devenir, faites-moi confiance...

Enfin, les méthodes dégueulasses et la psychologie débile de Dieudonné, Soral & Cie ne seront plus qu'un mauvais souvenir. Il était temps ! Car personne n'avait encore donné les vraies raisons pour lesquelles il faut les haïr.

Marc-Édouard Nabe

PREMIER TOME

LA PAIX

(TOUTE RELATIVE)

# Livre I

## I Tapage

Toute cette histoire a commencé par une émission de télé. Avec moi, tout commence souvent par une émission de télé... Au commencement était la Télé ? Il y avait Benoît Delépine, Plantu, Jean-François Kahn, quelques profs de philo inutiles et surtout Gérard Miller, Dieudonné et moi... C'était Philippe Bertrand qui tenait la barre (c'était le cas de le dire) de ce *Tapage*, filmé en direct sur une péniche, le dernier de la saison, et le dernier tout court car après un tel direct, Bertrand fut viré, le pauvre...

C'était au mois de juin 1999... La Seine comme de l'encre bleue miroitait par les baies du studio flottant. Tout était bleu, je me souviens, on avait tous des pulls bleus, des chemises bleues, des costumes bleus... Et moi aussi, dans mon trois pièces bleu roi de dandy qui commençait tout doucement à se clochardiser... Je ne portais déjà plus de cravate, mais encore des lunettes rondes. Je faisais cobra !

C'était la première fois que je voyais Dieudonné en vrai. Assis à côté de Delépine, il était face à moi qui étais assis pas loin de Miller, avec la carcasse de Kahn entre nous deux... Je me balançais sur ma chaise, comme ma mère m'avait toute ma vie interdit de le faire. Derrière moi, on voyait Hélène, encore ma femme à l'époque. Un sourire entre les lèvres comme un couteau, je regardais ce grand Noir lisse... Qu'est-ce qu'il était lisse en ce temps-là Dieudonné, et pas seulement dans ses propos ! Une expression de visage glabre, presque pâle, et un regard de poussin abruti, je dirais. Abruti par la conscience de ne pas être encore tout à fait né ! Il n'avait rien vécu

du show-biz, ça se voyait. Il venait de se séparer d'Élie Semoun et voulait voler de ses propres ailes. Encore fallait-il en avoir, des ailes ! L'adversité se chargerait de lui en faire pousser...

Bien sûr, le débat était débile, sur « les Humoristes et les Intellectuels ». Quand la parole fut donnée à Dieudonné, il se présenta comme « fantaisiste comédien et citoyen »... Il venait pour son rôle de proctologue pédé dans *Le Derrière*, le dernier film de Valérie Lemercier... Déjà un avant-goût, pour ne pas dire un arrière, de quenelle... Il sortait d'un *Vivement Dimanche prochain* où le très bien accueilli « Dieudo », comme l'appelait Michel Drucker, s'était retrouvé en la « bonne compagnie » de Laurent Ruquier, Claude Sarraute et Raphaël Mezrahi... Cette fine crème de la gaudriole avait multiplié les vannes sur le « quiqui » et le « cucul », et s'était foutu au passage de la gueule d'Ophélie Winter qui avait claqué la porte d'une émission de Ruquier parce que Gérard Miller avait essayé, pour la draguer, de la psychanalyser grossièrement.

Ce fut d'ailleurs Miller qui plomba le début de ce *Tapage*. Gérard Miller était d'une allure très poussiéreuse, il faisait beaucoup plus vieux qu'il ne ferait plus tard... Lui aussi portait des lunettes... Racorni prof sinistre minus, il n'assumait pas bien de faire partie de la bande de clowns de Ruquier. Il dit, toujours de son ton professoral, sans aucun humour, qu'il était très content de cette nouvelle génération de comiques « engagés ».

— Delépine et Dieudonné sont les enfants que Sartre aurait eus avec Coluche ! asséna le con.

Et pour Miller, Coluche était encore trop ambigu, trop poujado-pas net, il préférerait Dieudonné qui restait bien sagement dans les clous du social-démocratisme anti-Le Pen... Ses sketches, dit encore Miller, étaient plus malins, mieux écrits !

— Il pourrait en remontrer à beaucoup d'intellectuels aujourd'hui...

Quelle lèche ! Que pouvait-on attendre d'un artiste que Gérard Miller encensait ? Ce soir-là, le 3 juin 1999, Dieudonné n'en fit pas beaucoup, de tapage... Il balança des lieux



communs du genre : « L'autodérision, c'est quelque chose d'important... » ou alors : « Votez ! C'est utile. C'est un peu chiant mais il faut le faire. Vous voyez, je le dis avec humour mais je le dis quand même... » Et il ajouta cette phrase qui le décrirait si bien plus tard :

— Je ne sais pas moi-même ce que je suis en train de vous raconter.

Lorsque j'intervins, ce fut pour contester l'existence même des humoristes et des intellectuels. Les deux corporations d'un coup ! Je m'opposais à la dérision de l'actualité. Je recadrais tous ces effilochés.

Miller essayait de parler mais je le coupais, je le cassais, le prenais de haut tout de suite. Il se croyait venimeux mais ce n'était qu'une couleuvre lassée de se faire avaler par les téléspectateurs. « Monsieur Nabe » : Miller parlait de moi à la troisième personne, visiblement il avait envie de me foutre à la Seine. Plantu ne disait pas un mot, il faisait des crobards, ineptes.

Miller dénonça alors mes « textes monstrueux »... Ça y était, le mot était lâché : « antisémite ». Je me foutais de la gueule de

Miller avec ses clivages... Bertrand me donna raison. C'est là que je lançai au psy moisi : « C'est beaucoup plus subtil que ça, la vie, Miller ! »

Mais non ! Pour lui, il fallait être clair, pour qu'on puisse bien identifier les « démocrates » et les « salauds » ! Il fallait que chacun soit sélectionné dans un camp ou dans l'autre par le kapo Miller ! Le bon ou le mauvais... Et le bon, c'était celui du « bon sens » :

— Et le bon sens c'est quoi ? ânonnait le professeur Miller. C'est la démocratie, la tolérance et la liberté d'expression...

Exactement ce que Dieudonné observerait comme règles de vie dans toute sa carrière, y compris dans sa période antisémito-révisionniste. « Démocratie, tolérance et liberté d'expression »... Comme quoi, cette troïka de conneries pourrait servir à toutes les idéologies !

Kahn, le chauve postillonnant (il avait moins de tics, il projetait moins de bave en 99) s'insurgea : sur le Kosovo, les intellectuels avaient eu trop vite fait de traiter de « nazis » ceux qui n'étaient pas d'accord avec eux.

Miller, ça l'agaçait ces nuances. Il continua de vanter les mérites de la « ligne rouge » :

— Avec monsieur Nabe, quand il y a certains propos qu'il a pu écrire sur les Juifs, c'est pas des différences d'opinions !

Je le narguai : « Ne me cherchez pas, Miller, ne me cherchez pas... »

Bertrand demanda ensuite à Dieudonné si en attaquant le Front national il ne se trompait pas de cible... Non, Dieudo était d'accord avec « Gérard ». Oui ! Je répète : en 1999, Dieudonné était d'accord à 100 % avec Gérard Miller... Il estimait que le FN, c'était fini, et que, de toute façon, il était contre parce que le FN était contre le métissage et que lui était pour...

Ça, ils ne connaissent pas, les fans de Dieudonné d'aujourd'hui ! Du Dieudo inédit ! Ils seraient stupéfaits de l'entendre proférer, fût-ce avec « l'excuse » d'avoir été un imbécile à ses débuts, des bien-pensanteries pareilles !

Hélas, vous ne pouvez pas voir tous ces passages de ce *Tapage*. Pour avoir accès à l'émission complète, il faut être abonné à Ina Médiapro. C'est mon cas... Je peux à volonté

voir ou revoir toutes les émissions du monde diffusées depuis les années quarante ! Et celle-ci, je l'ai revue, et bien analysée avec le recul...

Delépine dit alors que c'était aux USA que le métissage passait le plus mal ; mais pour Dieudonné, il n'y avait pas pire que la France puisqu'elle abritait le Front national...

— Le FN ce sont des gens qui se replient sur ces vieilles valeurs refuges, ils sont pour une autodestruction générale et moi je m'oppose à ça, ajouta Dieudonné M'Bala M'Bala...

L'autodestruction, ça allait le connaître... Bertrand ne lâcha rien sur la connerie anti-lepéniste. « Il y a d'autres démons, et d'autres urgences... » Et l'animateur lut un extrait de mon *Le Pen vous fait jouir* paru deux ans plus tôt (en 97) dans le mensuel *L'Éternité*. Il accrocha sur un passage « soft ». Après avoir fait semblant d'écouter mon texte, Dieudonné réagit alors comme le dernier des rappeurs à l'ordre. Pire que Miller pour le coup !

— C'est fait pour provoquer, mais vaste connerie quand on est dans la rue et qu'on voit tomber son frère sous les balles d'un colleur d'affiches du Front national !

Textuel ! Dieudonné était contre la « provocation » ! J'empruntai alors à Bertrand mon livre (*Non*) et commençai à scander toute la fin que Bertrand n'osait pas lire à l'antenne. « Vous, ordures psychanalytiques... » Je faisais sonner mon texte comme le saxophone d'un hurleur désespéré par sa si conne époque... Roland Kirk de Roncevaux ! Quel chorus ! Quand je réécoute ça, j'entends « porcs de l'humanisme » et « stériles mauviettes », deux termes qui colleront si bien aux protagonistes de ce livre-ci...

Il y eut alors un très beau plan de Dieudonné essayant de comprendre ce que je disais... Certains affirmeraient plus tard qu'il avait l'air « décapsulé », ou même dépucelé ! Delépine, lui, était amusé par ma prestation, ses yeux brillaient. Quand j'eus fini, il dit d'ailleurs très drôlement à Miller :

— Le prends pas mal, Gérard !...

Mais Dieudonné, lui, était réellement, comme un petit Blanc, choqué par mon excès de vérité. Il essaya de me rabaisser dans son bac à sable de pro du comique, il croyait que je

faisais un sketch : « Il y a un problème de chute... »

Kahn aurait voulu que je dise tout ça dans un autre langage, sans insulte, il me demanda d'où venait ma haine. Lui aussi me faisait chier ? Alors lui aussi allait prendre... J'eus beau expliquer mon travail sur la langue, il ne comprenait rien. Je l'attaquai, lui, Kahn, l'incarnation du journaliste qui parlait de tout et qui ne disait jamais rien. Avec sa langue bien pendue par l'objectivité ! Il me chargea sur mon narcissisme... À narcisses, narcisses et demi, je lui rentrai dans la gueule.

Dieudonné donna raison à Kahn... Avec la meute, le Dieudo ! Il m'imitait en train de lire mon *Le Pen* ! Il me caricaturait comme un type qui prônait la tolérance mais qui gueulait comme un dictateur... Quel raisonnable !

Bertrand regretta qu'il n'y ait plus d'espace de liberté pour exprimer son indignation... Ne pas oublier qu'à l'époque, Internet n'existait pas. Aucun surfeur à l'horizon ! Ô creux de la vague !

Kahn me contesta le droit d'utiliser les mots comme des armes... Je le touchai, le poussai,

et finis par me lever comme le cow-boy auquel je jouais quand j'étais enfant, avec sa gaine de colts. Kahn s'énerva contre moi, et (sans le vouloir ?) me compara à Victor Hugo, son idole ! Il me prenait vraiment pour Victor ! Là, Dieudo fut obligé de rire, il dit qu'il se passait quelque chose dans cette émission (en effet !) ... On s'engueulait avec Kahn. On se criait dessus. Je prêchais pour mes « colts de mots ».

Bertrand tenta en vain de nous calmer. Dieudonné admit que c'était « spectaculaire » et qu'il y avait là un « intérêt ». Il croyait m'avoir fait fermer mon clapet en m'ayant imité en train de lire mon texte, mais il ne s'attendait pas à me voir renchérir en hurlant plus fort encore, réduisant par là sa caricature à néant. Petite leçon de média, Dieud' !

Pour détendre l'atmosphère, Delépine nota ma ressemblance avec Christian Clavier (vieux cliché), mais Miller, ulcéré, lui, ne rigolait pas : il voulait qu'on me cogne, qu'on me fasse taire, j'avais franchi sa « ligne rouge ». Il conclut l'émission en dénonçant l'« intolérance fascisante de monsieur Nabe »...

Fin ! Tout le monde se leva, papillonna... Dieudonné ne s'éloigna pas de son papa en politique Gérard Miller, mais je sentais qu'il crevait d'envie de venir vers moi. Seulement je brûlais trop...

Dieudonné n'a jamais parlé de *Tapage*. D'ailleurs, si « Vidéorares » (mais qui est donc ce mystérieux Vidéorares ?) et moi n'avions pas posté un extrait de cette émission sur Dailymotion (aussitôt ce site apparu), personne ne l'aurait fait et ça aurait bien arrangé Dieudo ! Ce n'est jamais très agréable qu'un film de son dépucelage circule...

Si Dieudonné ne relayait jamais cette vidéo, c'est d'abord par honte d'avoir été si con. Ce jour de juin 99, il avait eu comme une révélation, mais Dieudonné préférerait le cacher, pour mieux laisser croire qu'il s'était émancipé tout seul de tout ce fatras de sos-racismes, de toute cette pré-boboïtude dans laquelle il s'était méchamment englué à la fin du vieux xx<sup>e</sup> siècle...



## II

### Stacatto

L'autre fois, je rencontrai, déambulant par hasard sur les Champs-Élysées sous la pluie, Sylvie, une fan inspectrice des impôts à Beaune... Elle allait revoir le tombeau de Napoléon aux Invalides... Je l'accompagnai... On dira après que je ne suis pas « gentil » avec mes fans ! C'est comme les Juifs, « ça dépend lesquels »...

Accoudé avec Sylvie au balcon colossal de la crypte en rotonde du tombeau de Napo, je rêvassais à ma « carrière »... Finalement, elle aura été émaillée d'émissions de télé comme celle de l'Empereur de batailles. Elles sont toutes inscrites au sol en cercle autour de son gros gâteau noir de mort... Wagram, Austerlitz, Eylau, etc.

— Moi, si on me foutait là, dis-je à Sylvie, il n'y aurait pas à changer l'initiale « N »... Il y aurait juste à graver tout autour mes batailles à moi : DROIT DE RÉPONSE — APOSTROPHES — TAPAGE — RIPOSTES —

TOUT LE MONDE EN PARLE — CE SOIR  
(OU JAMAIS!) — ON A TOUT ESSAYÉ...

Toutes gagnées ! Ou perdues, selon les avis...  
Et toujours seul face au « Système », aux  
« sionistes ». Je ne reviens pas sur  
l'*Apostrophes* de 1985 où, à vingt-six ans, je  
m'étais précipité, tête la première, dans le Mur  
des lamentateurs avec mon *Régale des  
vermines*, devant cinq millions de  
téléspectateurs !...

Juste après *Tapage*, j'avais été invité,  
toujours en 99, par le stalinien masochiste  
Antoine Spire à France Culture, en direct,  
dans son émission *Staccato*, pour un  
interrogatoire typique « antisémite mis sur le  
grill par un Juif fasciné ». Combien de Juifs  
m'aura-t-on fait affronter dans les médias ?  
Exactement comme un chrétien qu'on aurait  
jeté régulièrement dans une fosse aux lions et  
qui s'en serait toujours sorti... Un peu avant,  
j'avais eu droit à Daniel Cohn-Bendit, dans un  
match organisé par Thierry Ardisson et  
Catherine Barma, sauf qu'ils ignoraient tous  
les deux que depuis notre rencontre en 85  
chez notre éditeur commun Bernard Barrault,

Dany et moi nous entendions comme deux larrons fouteurs de merde en foire ! Barma était descendue sur le plateau, consternée, pour me dire :

— Mais vous êtes censés vous friter !

Pas du tout ! Pour Cohn-Bendit, j'étais un vrai anar, plus que lui ! Il n'avait pas eu envie de me faire cuire sur son grill... Quant à Spire, il n'y parvint pas : c'est lui qui, perdant les commandes du barbecue, se retrouva comme une grosse côtelette de porc carbonisée !

Après une heure de *ping-sado-pong-maso* sur le fascisme de mon langage et le langage de mon fascisme, comme le coco sioniste avait du mal à cacher sa répulsion admirative, celui-ci chargea un « goy zélé » (comme disait Patrick Besson) de me salir à sa place...

Guy Scarpetta, vieille loque stalinienne du *Monde diplomatique*, était alors venu, une fois ma séquence passée, expliciter un article d'*Art Press* où il me considérait, avec Philippe Muray, comme un réac dangereux... À cette époque, les chefs de file de la « subversion » anti-gauche, les rebelles « de droite » au Système, c'était moi et Philippe Muray...

Scarpetta dénonçait dans *Les Nouveaux réactionnaires* nos discours « fascistoïdes ». Il nous adjoignait Alain de Benoist et même le pauvre Dominique Noguez, plus « habile » (*sic*) à se dissimuler, d'après cet imbécile. Mais celui que Scarpetta détachait toujours des autres, c'était bibi, bibi nazi bien sûr...

À France Culture, donc, le couard connard prolongea son article d'*Art Press*, dans lequel il s'était lâché : « Nabe, dont l'antisémitisme est public... » Cet ignoble rot avait d'ailleurs fait bondir Philippe Sollers, qui lui répondrait par cette cinglante saillie :

— Si l'antisémitisme de Nabe est public, je peux témoigner qu'il n'est pas privé !

Une défense en forme de balle entre les deux yeux du Scarpetta. Car témoigner que je n'avais jamais fait preuve d'antisémitisme privé revenait à dire que mon « antisémitisme » public était déjà un vrai cas d'école (des cadavres?)...

La mise au point de Sollers rendait caduques les accusations d'antisémitisme classique portées contre quelqu'un qui ne faisait pas de son hostilité envers « les Juifs »

(au sens où l'entendait saint Jean) une conversation secrète de beauf aigri planqué dans un bistrot sombre, mais un combat métaphysique, lyrique, mystique, comique, politique, poétique, en plein air, à ciel ouvert, pour tout dire courageux et solaire... Et surtout efficace !

### III

## Ripostes

Après *Tapage* et *Staccato* en 99, je me tapai *Ripostes* en 2000 ! *Ripostes*, énorme épisode médiatique, et lié à l'affaire Renaud Camus, qui venait de se faire crucifier par tout le milieu parce qu'il avait écrit dans son journal intime qu'il y avait trop de Juifs à France Culture. Encore un qui voulait faire son Nabe ! Une sorte de mauvais larron à mon extrême droite...

L'œuvre de Camus m'indifférait. Pour moi, c'était un franchouillard déjà, très rococo, avec des goûts de chiottes. Et dans ces chiottes, il y avait un balai à mon effigie qu'il n'hésitait pas

à se foutre dans le cul. Car ce pédé assumé racontait des scènes de hammam pendant lesquelles il pensait à mes livres... Renaud était torturé par mes audaces. D'ailleurs, ça lui avait déjà été reproché en 1996 par Alain Veinstein (mari de Laure Adler) dans son émission susurrante et nocturneuse sur France Culture, mais Camus avait été assez classe pour ne pas me renier et – c'est ça qui était drôle – il s'était insurgé auprès de Veinstein qu'on puisse me faire des procès en sorcellerie au sujet des Juifs !

« Antisémite », c'était comme miss France à l'époque, reine d'un jour ! Il fallait en élire un (ou une dans le cas de Renaud) par année. Moi, ça faisait plusieurs années que j'avais passé mon tour et je devenais un peu décrépît comme miss, alors les bien-pensards avaient choisi le pauvre Camus qui subit des foudres épouvantables pendant plusieurs mois... Jean-François Kahn (encore lui !) le dénonçait comme « l'homme qui n'aimait pas les Juifs ».

C'est Alain Finkielkraut qui défendit le mieux Camus, si on peut dire. Il le reçut à France Culture, offrant ses services de

chevalier servant juif défendant le pauvre goy antisémite injustement traité. Camus et Finkielkraut avaient en commun le goût de la France et le dégoût de la décadence. Ils se prenaient tous les deux pour des sauveurs de la civilisation occidentale, que moi je ne rêvais que de faire mieux crever encore, vu tous les crimes qu'elle n'avait pas expiés. Finkie, attaqué lui-même sur sa gauche par les Juifs qui ne comprenaient pas pourquoi il défendait cette ordure de Camus, n'aurait pas risqué de me porter le moindre secours, car j'étais un défenseur des Nègres et des Arabes, crime beaucoup plus grave, pour un Juif, que d'attaquer les Juifs !

Du côté des éditeurs, l'affaire s'emberlificota d'autres boucles encore... Sollers (toujours lui !) était vilipendé de s'être rangé dans le Sanhédrin des persécuteurs du pauvre Camus alors qu'au même moment, il publiait un de mes textes jugés les plus « antisémites », au sujet d'un sous-écrivillon moqué comme mon « meilleur ami » juif... Sollers était accusé de partialité et de favoritisme ! Ce qu'il passait à Nabe, il ne le passait pas à Camus ! Comment

expliquer à cette bande de tarés que ce n'est pas l'antisémitisme qui réunit les écrivains, mais la qualité de leur littérature ? Si Camus était condamnable, c'était parce qu'il n'était pas aussi bon écrivain que moi... Et si moi j'étais défendable, c'est parce que j'étais, comme Morand et Céline, un jazzman de l'écriture.

*Ripostes* ! Juin 2000... Cette fois ce n'était plus dans le lard de Gérard Miller que j'étais rentré, mais dans celui de Michel Polac. Oui, Polac, qui m'avait « découvert » en 1984 en parlant de mon *Régale* avant même que je passe à *Apostrophes*. Polac le célinien (mon cul !) qui s'était découvert une auschwitzerie de derrière les fagots en vieillissant. Lui aussi venait de publier un journal intime, dans lequel il avait malheureusement laissé, sur le conseil de son éditeur Roland Jaccard (encore une ordure), un passage où il avouait avoir joui, à plus de quarante ans, sur le cucul terreux d'un paysan quasi mongolien de moins de quinze. Ça la foutait mal. Si encore il avait enculé le jeune plouc ! Pédophile et éjaculateur



précoce, ça commençait à faire beaucoup pour le vieux grigou aigri.

La concordance de nos trois journaux intimes, celui de Renaud Camus, le mien et celui de Polac, donna l'idée à Serge Moati d'organiser un débat entre nous trois dans son émission *Ripostes*. Règlements de comptes à OK Journal ! Arrivé au studio, Renaud Camus prit peur. La tantouze détala, poursuivie par l'équipe technique de Moati. Il avait encore son micro-cravate et son maquillage alors qu'il courait autour de la maison de Radio France pour échapper à ses intervieweurs. Un sans-couilles, ce pédé ! Je me retrouvai donc seul face à Polac, qui n'avait plus que moi à se mettre sous la dent. Je devins alors une sorte de bouc émissaire antisémite de substitution à Renaud Camus !

Comme Polac n'arrêtait pas de balancer des extraits de mon *Kamikaze* au sujet de la profanation du cimetière juif de Carpentras en 91, Dorothee Woillez, la journaliste de Moati, trouva équitable de lire aussi un peu de la prose polacquienne sur ses prouesses de pédophile. Polac alla jusqu'à arracher le papier

des mains de la journaliste qui tentait de lire le fameux passage.

Voilà pourquoi cet enculé, par le bras (d'enfant ?) qu'il avait long, fit interdire la diffusion de l'émission. Prétexte : Moati l'aurait censuré ! On ne l'entendait pas assez me traiter d'ordure antisémite nazie ! Alors qu'il était évident que c'était parce que l'affaire de sa pédophilie avait été remise sur le tapis. Le plus étonnant c'est que Moati, pourtant puissant, n'avait rien pu faire. Et c'était reparti !

Tout ça pour dire qu'il y avait déjà, à la fin du siècle dernier, des polémiques extrêmement vives autour de l'antisémitisme, et au cœur même du Système, qui s'en trouvait ébranlé dans ses fondations. Personnellement, par le naturel de mon comportement transgressif, je me retrouvais comme cloué au pilori du fantasme commun aux Juifs et aux antisémites... Et tout ça dans le cadre « officiel » des médias dominants, omnipotents à l'époque.

On dirait que je fais de la paléontologie ! C'était tout un monde qui commençait à

s'écrouler lentement. Et à travers la télé, instrument suprême désormais ringard. Aujourd'hui ça semble dérisoire : un mini-buzz sur Internet peut provoquer un effroyable tsunami, alors qu'un passage télévisé « grand public » n'est plus qu'un glouglou de fond de baignoire...

Bref, à la fin du printemps 2000, j'étais aspiré violemment par une telle spirale d'attaques tous azimuts qu'il fallait absolument que je remonte à la surface, et tout seul. Voilà pourquoi, entre autres, je partis m'exiler à Patmos pour écrire un chef-d'œuvre (eh oui, je suis comme ça, moi !).

## Livre II

### IV

#### Comment j'ai présenté Moix à Blanrue

À mon retour, au printemps 2001, mon roman *Alain Zannini* (presque fini) dans ma valise, je trouvais un Paris qui m'était toujours hostile... Un seul semblait me manifester un semblant d'intérêt, c'était Paul-Éric Blanrue. Paul-Éric était encore à trente-cinq ans un « zététicien », c'est-à-dire un démystificateur des escroqueries du paranormal et de l'illusionnisme. Paco Rabanne, Nostradamus, le Mandarom n'avaient plus de secret pour ce farfouilleur des dessous cracras du surnaturel en dentelle... Blanrue se passionnait aussi pour « les mensonges de l'Histoire » (c'était le

titre d'un dossier spécial du *Crapouillot* qu'il m'avait envoyé) : Jeanne d'Arc, Lucrèce Borgia, la découverte de l'Amérique, l'empoisonnement de Napoléon, l'assassinat de Kennedy, etc.

Mais Blanrue était surtout un « nabien » très convaincu... Depuis le début des années 1990, ç'avait été ce qu'on pourrait appeler (mais aujourd'hui ces termes ne veulent plus rien dire) un ami, un allié, un fan, un soutien, un complice, je ne sais plus, tout ça certainement et successivement. Paul-Éric m'avait suivi sans faille depuis le début, en lecteur de la première heure du *Régat*, du *Bonheur*, de mes textes sur le jazz, du *Journal*... Il m'avait même acheté un portrait de Monk à Cannes et avait été un des rares à m'appeler régulièrement à Patmos... Ce soir de juin 2001, on but d'abord un verre au Palais-Royal en papotant de ma situation, puis je le fis entrer avec moi au Cabaret, une boîte qui fêtait son ouverture...

Au milieu de la foule des parigots mondains, il y avait l'écrivain-si-on-peut-dire Yann Moix, mon singeur de notoriété publique. Pendant

mon exil grec, Yann s'était fait engager comme sorte de chroniqueur à scandale dans une émission de Christophe Dechavanne, où Blanrue-le-décapant avait été récuremment invité... Moix était un si mauvais « sous-Nabe » que Blanrue s'en était agacé et, sans le connaître, n'avait pas arrêté de le harceler de messages et de lettres d'insultes. Je me fis un plaisir de présenter Moix à son détracteur Blanrue. Et là, devant moi, ils tombèrent littéralement amoureux l'un de l'autre, surtout Blanrue, car Yann eut instinctivement peur de cette grande brute hilare de Metz. Comment aurais-je pu imaginer à cet instant, moi qui avais déjà formé tant de duos d'amis, que j'allais en créer un parmi les plus solides de mon entourage ? Un couple d'inséparables qui s'entendraient sur tout, et d'abord pour me casser le contenu entier des usines Beghin-Say sur le dos!...

Blanrue n'était pas très féru d'Internet, mais son compatriote, si : Frédéric Vignale, un jeune arriviste venu de Lorraine comme lui. Vignale était le type même de Rastignac, avec quelque chose de rastaquouère en plus ; une

sorte de Rastagnac. Le visage d'un Péruvien, avec ses longs cheveux noirs et sa bobine mal illuminée d'un sourire faux de provincial lèche-cul.

Son idée, c'était de faire des sites Internet pour écrivain. Il faut dire que je parle d'avant le déluge, dans la brume d'une espèce de préhistoire... Vignale voulait que je sois le premier écrivain français à avoir son site. Nous commençâmes à travailler sérieusement. Je lui passai pas mal d'archives vidéos et photographiques pour constituer une sorte d'album de famille, et des manuscrits. Collecteur moi-même de documents sur la vie et le travail de mes idoles littéraires, je comprenais mieux que personne l'utilité révolutionnaire de ce nouvel outil. Je ne risquais pas de le négliger, bien au contraire...

## V

### Un mardi en plein ciel

Le mardi 11 septembre 2001, j'étais resté prostré dans le lit de ma chambre toute la

matinée. Vignale m'appela plusieurs fois. Il insistait pour venir avec une petite équipe de Web-TV. Il disait que ce serait excellent pour le site. Il fallait que je parle quelques minutes. Ils diffuseraient ça ensuite. Je refusai d'abord, trop fatigué, trop déprimé. Mais ce hâbleur savait être convaincant. Je prétextai ne rien avoir à dire.

— De quoi veux-tu qu'on parle ? Pas question de dévoiler mon roman. Pas question de commenter la rentrée littéraire. Alors quoi ?

Il me dit :

— Je rentre dans le métro, pendant ce temps, réfléchis, j'arrive dans un quart d'heure.

Il était peut-être quinze heures. Toujours sur mon lit, gris, *down*, je gambergeais. Quand tout à coup le téléphone sonna, c'était mon « ami » « journaliste » « branché » Frédéric Taddeï :

— Allume la télé, on parle de moi.

Sur le moment, je le crus. Dans sa mégalo légendaire, c'était possible. Même si je pensais que c'était moi que ça devait concerner, car Frédéric m'avait toujours associé à sa



notoriété. Évidemment, c'était pour ne pas me déflorer le choc visuel ! En guise de Taddei, en plein après-midi sur toutes les chaînes, je vis plutôt les deux tours du World Trade Center, dont l'une en feu. Quand Vignale sonna à ma porte, je crois que le deuxième avion n'était pas encore entré dans la seconde tour. Vignale et son équipe n'en croyaient pas leurs yeux. Et voici mon sujet tout trouvé ! Ils déballèrent rapidement leur matériel, devant la télé allumée. Tout le reste fut filmé.

Je téléphonai à ma mère, lus l'Apocalypse, j'improvisais en direct au milieu du foutoir du salon, passant d'une chaîne à l'autre... Vignale était conscient du « moment historique », comme il disait. Moi aussi j'étais fou de joie. Enfin quelque chose me réveillait ; enfin il se passait quelque chose ! J'attendais ça depuis mon retour. Le spectacle était si beau ! Et à la fois c'était plus qu'un spectacle, et c'était plus que beau. La dimension anti-israélienne m'avait d'abord frappé, tellement obsédé j'étais par la Palestine de plus en plus bafouée depuis l'automne précédent, surtout quand Sharon était allé salir l'esplanade des

Mosquées de sa démarche de porc. Ce qui d'ailleurs avait entraîné la seconde intifada et la mort du petit Mohammed... Pour moi c'était la riposte suprême à cette humiliation. Vignale s'en alla diffuser partout ces images.

Ce fameux 11 septembre, date de naissance de ma mère, dont j'avais entendu parler toute ma vie, devenait celle du plus grand attentat jamais perpétré. La gifle la plus forte envoyée contre la joue américaine ; et à New York, là où j'avais été conçu. C'était de la littérature « nabienne » en *live* qui s'offrait à moi comme un cadeau, comme une manne tombée de ce ciel bleu new-yorkais, déchiré par deux avions fous.

## VI

### 2001, l'odyssée de l'espoir

Déjà le nom d'un certain Oussama Ben Laden circulait : c'était lui qui aurait commandité ces détournements d'avions de ligne. On disait que les pilotes avaient été contraints par des terroristes de se jeter contre

les tours et le Pentagone (à ce moment-là, on n'imaginait pas que les terroristes aient pu être eux-mêmes les pilotes). Mais le plus extraordinaire, c'est lorsqu'on avait vu les deux tours s'effondrer l'une après l'autre. Ç'avait fait tant de poussière qu'on aurait dit que les présentateurs à Paris eux-mêmes en étaient recouverts : Poivre d'Arvor, Pujadas (dont c'étaient les débuts) étaient comme enfarinés par la poudreuse blanche et grise des deux ex-tours. Tout était tellement logique. La panique à New York était magnifique. Les flots de gravats, les morceaux de décombres, les gens affolés... On parlait de plus d'une dizaine de milliers de morts dans les tours, on en avait vu sauter par les fenêtres. Dire que mon livre précédent s'appelait *Kamikaze* ! On pouvait tout dire, sauf que je n'étais pas de mon époque. Enfin l'Amérique s'en prenait dans la gueule. Ce connard de Bush fils s'était bien fait enculer !

Le Bush, d'ailleurs, multipliait les appels à la vengeance. On savait que Ben Laden se cachait en Afghanistan. Et le monde entier trouvait normal d'aller bombarder ce pays

pour le punir d'abriter un tel terroriste. Oussama... Plus on m'en disait sur lui, plus je l'adorais. On avait le même âge tous les deux, et c'était donc lui qui avait imaginé cette punition poétique de retourner des avions de ligne, oiseaux modernes de la saloperie technologique, contre le système qui les avait engendrés. Enfin, il y avait tant à dire !... Je décidai d'écrire un livre sur l'événement. J'attendais ça depuis si longtemps de pouvoir m'exprimer sur la question arabe !

Je retrouvai ma veine pamphlétaire de *L'Idiot international*, je sentais Bernanos, Péguy et Céline au-dessus de moi. Et en même temps, j'essayais d'être le plus précis possible, politiquement et factuellement... Je voulais tout savoir et tout dire. Je prenais même en compte les improbables complicités américaines dans les attentats, pour m'en moquer... Car ce n'était pas seulement une « vision mystique de poète », comme on le dirait souvent, que je voulais donner, mais le faire-part définitif de cette naissance, de ce renouveau, de cet espoir...

En quinze jours ce fut torché : *Une lueur d'espoir*. Mon éditeur au Rocher Jean-Paul Bertrand le sortit un mois après... Il y avait beaucoup de choses dans ce livre, sur la politique, le Proche-Orient, sur la foi des Arabes, la Palestine, mais aussi sur l'économie américaine, et sur le néant de l'homme... Je me foutais de la gueule de *Loft Story* et de Michel Houellebecq. Depuis, Houellebecq a eu son Goncourt après plusieurs tentatives ; et Loana, après plusieurs tentatives également, n'a pas réussi à se suicider.

Dans ma *Lueur*, je multipliais de violentes attaques contre l'Occident où il ne se passait déjà plus rien. J'espérais que les attentats fassent, d'un côté, prendre conscience à l'Occident qu'il s'était comporté de façon criminelle avec les musulmans et bien avant eux les Indiens, les Africains, etc., et de l'autre, donnent le signal aux peuples arabes qu'il fallait relever la tête et être fiers de ce que leurs frères kamikazes avaient accompli pour eux...

Je m'exaltais parce qu'un nouveau monde allait commencer. Je le voyais tel un grand

paquebot, ce monde, baptisé par ce 11-Septembre que Ben Laden avait joyeusement fracassé contre sa coque, comme un énorme magnum de champ' !

## VII

### Le cutter entre les dents

Le tout premier à réagir à ma *Lueur d'espoir* fut Thierry Ardisson, à qui Bertrand avait immédiatement envoyé un exemplaire. Thierry m'invita pour un quart d'heure à *Rive droite rive gauche* face à un Frédéric Beigbeder déjà circonspect et jaloux d'avoir entre les mains le premier livre sur le 11-Septembre, avec cette couverture « décalée ». Comment aurais-je pu imaginer à ce moment-là que ça lui donnerait l'envie de faire sur le sujet un roman de rentrée littéraire, deux ans après ? À la fin de l'émission, Ardisson me prit par l'épaule dans un coin et me dit :

— Tu viens à *Tout le monde en parle* la semaine prochaine, je vais mettre en face de toi Moscovici, un feu.

C'était la première fois que j'entendais ce mot. Il croyait que je me foutais de sa gueule en lui demandant ce que ça voulait dire... Et Moscovici, je ne savais même pas qui c'était. Ardisson tenait trop à ce que ma voix se fasse entendre dans ce consensus dégueulasse pro-américain.

Le grand soir arriva. Il y avait la fille de Marlène Jobert, Eva Green, complètement affolée et insipide à côté de moi. Personne n'aurait parié un dollar sur sa carrière américaine. L'affrontement avec Moscovici eut lieu, comme le voulait Thierry, mais fut plutôt feutré.

Mosco était encore un tout timide député du Doubs mais qui, chauve sérieux, faisait déjà un ministre crédible. Ardisson reprit tout de zéro, il me tira le portrait depuis le début : mon père, puis *Hara-Kiri*, *Apostrophes*, etc. Il avait raison, il ne faut jamais hésiter à tout reprendre, tout réexpliquer. Mosco faisait la grimace et pas seulement lorsqu'Ardisson me dépeignit davantage comme un fan de Rebatet que comme un de Soutine, mais aussi parce qu'il voyait bien qui était la star du soir... Il ne

se dégonfla pas pour croiser le fer avec moi. Pour Moscovici, j'étais un provocateur fasciste et antisémite, mais les mots ne furent jamais prononcés.

Ah, il y avait aussi Laurent Ruquier, autre chroniqueur d'Ardisson à l'époque (ce pinoclard se doutait-il qu'il allait prendre la place du boss en noir ?), chargé de me déstabiliser en saupoudrant la conversation de ce qu'il croyait être du sel... Thierry me l'avait déjà foutu dans les pattes lors de mon débat (censuré) avec Cohn-Bendit. Il se croyait dans un numéro de chansonnier avec ses vanes, mais ne voyait-il pas qu'Ardisson, rien que par sa façon de lire des extraits de ma *Lueur*, me prenait très au sérieux ?

À un moment, en voulant dénoncer la volonté de corruption yankee, je mordis à l'oral une ligne non franchie dans mon texte :

— On sait exactement les relations qu'entretenait la CIA avec les terroristes, et même avec Ben Laden...

Je n'eus pas le temps de préciser qu'elles étaient mauvaises ! Ardisson lui-même me recadra justement, faisant bien la nuance



entre les talibans d'Afghanistan et les mecs d'Al-Qaïda.

— C'est vrai que les Américains ont négocié avec les talibans...

— Mais complètement, lui répondis-je. Ils voulaient absolument reconnaître officiellement les talibans il y a à peine six mois.

C'était vrai mais ça ne signifiait pas pour autant que Ben Laden en personne avait été bien vu des services secrets amerloques ! Talibans n'égalait pas Ben Laden... Dans le feu de mon verbe, je n'avais pas dissipé ce malentendu. J'avais versé dans la rumeur d'un Oussama un temps protégé par les USA, bobard propagé d'abord par RFI, ensuite par le monde entier... On ne mesure jamais assez la force pavlovienne du matraquage médiatique occidental. Même moi (même moi !), je répétais, en novembre 2001, que Ben Laden s'était fait soigner les reins à Dubaï, alors que ça n'avait jamais été vérifié : s'il était vraiment allé aux Émirats, ç'avait été sans aucun doute en secret, grâce à la complicité

d'Arabes partisans de sa cause, et évidemment pas de la CIA...

À la fin de ma séquence, j'eus droit à un « anti-portrait chinois », où je traitai Bush plusieurs fois de salaud. En novembre 2001, j'étais le seul à le faire devant trois millions de téléspectateurs. À la question de Thierry « si vous étiez une arme ? », je répondis « un cutter ». La semaine suivante, Ardisson poserait la même question à Bernard-Henri Lévy qui lui répondrait très banalement « un stylo ». Thierry lui rappellerait ce que moi j'avais répondu et lui dirait que c'était intéressant de voir nos différences. « Oh, ce n'est pas la seule différence entre Nabe et moi », sourirait Lévy ce soir-là, curieusement amusé par ce rapprochement.

## VIII

« Ya pas pire Ben Laden que Bush ! »

Bref, en cette fin d'année 2001, non seulement tout le monde en parla, de ma *Lueur d'espoir*, mais tout le monde l'acheta, et

ce fut, contre toute attente, mon best-seller !... 20 000 exemplaires... Ben Laden était en train de me laver, de me recadrer en tout cas, j'en étais le premier étonné... Pour un livre à son apologie, à celle d'Al-Qaïda et de leurs attaques sur Manhattan, c'était paradoxal.

Ma promo se poursuivit au galop avec Guillaume Durand et son *Campus*, où on me fit un accueil de roi entre Christine Angot et Gabriel Matzneff ! Puis avec Beigbeder, qui était monté en grade et avait son propre talk-show littéraire, sur Paris Première : *Des livres et moi...* Il organisa une confrontation avec l'écrivain-toujours-si-on-peut-dire Maurice G. Dantec qui, ne pouvant pas prendre mon créneau, s'en était fabriqué un autre : celui d'un sioniste pro-américain prenant rageusement parti contre les terroristes par un drôle de raisonnement anti-gauchiste... Il était encore tout bébé bloyen, Maurice, un débutant dans l'apocalypse, confus et d'une laideur gênante.

Maurice G. Dantec, je l'avais vu à l'œuvre après mon esclandre avec Viviane Forrester auquel il avait assisté au Mans en 1997... Au

lieu de venir me féliciter franchement, l'auteur de polar plan-plan s'était métamorphosé du jour au lendemain en catho de droite fulminant et « fascisant » !... Comme tant d'autres, Dantec était un piqueur d'énergie, un voleur de feu... Faux immolés, par crainte de se foutre le feu eux-mêmes, ils ne s'enflammaient qu'au contact des autres !

Chez Beigbeder, nous restâmes cordiaux, Dantec et moi, et même presque complices contre les critiques censés nous tailler et que je recouvrais d'accords de guitare (oui, j'avais apporté la mienne à la demande de Paris Première), aussi bien lorsqu'ils éreintaient mon livre que lorsqu'ils en faisaient l'éloge.

Mais l'apothéose télévisuelle de mon comeback triomphal et inattendu fut le *Paris Dernière* de Taddeï, pour une fois rebaptisé *Marseille Dernière*... Nous allâmes le tourner dans ma ville, où je me baladais dans les quartiers arabes, entrant au hasard place Jules Guesde chez un pâtissier nocturne, pour être bientôt entouré d'une foule d'inconnus, adultes et enfants, qui m'écoutaient avec attention. Je prêchais la Révolution arabe que

Ben Laden avait initiée en punissant les Américains. Pour bien dire ce qu'il voulait dire sur la barbarie yankee, un des Marseillais sortit spontanément cette phrase magnifique, conservée dans l'émission de Frédéric :

— Y a pas pire Ben Laden que Bush !

Avec le recul, on pourrait la prendre pour une prémisse du conspirationnisme. Mais à ce moment-là de l'histoire, aucun Arabe ne pensait que Ben Laden n'était pas le héros qu'il était. Le Marseillais voulait dire que ce que Bush avait fait était pire que ce qu'avait fait Ben Laden. Sans ambiguïté aucune !

Idylle totale ! J'étais devenu l'idole des Arabes vengés, aucun n'osait devant moi s'autonommer « beur ». Ben Laden leur avait donné une fierté. Depuis le commando Septembre noir, ça n'était pas arrivé.

*Marseille Dernière...* Sans doute avons-nous eu tort de ne pas poster la vidéo de cette émission sur Dailymotion, car ça m'aurait peut-être fait du bien, dans les périodes troubles qui devaient suivre, que les Arabes de la génération conspi voient que d'autres (leurs grands frères mais parfois aussi les mêmes !),

m'avaient été, à une époque, « éternellement » reconnaissants...

## IX

### Quand Dantec filmait la télé

S'il y avait quelqu'un envers qui les Arabes ne risquaient pas d'être reconnaissants, c'était bien Dantec ! Au cours de sa tournée promo, Maurice se présenta à son tour dans le *Campus* de Guillaume Durand, avec sur le plateau Charles Pasqua et Moscovici, mon adversaire de *Tout le monde en parle* ! L'écrivain rockeur junkie, pour une fois sans lunettes noires, arbora pendant toute l'émission une petite caméra au poing, qu'il pointa sur son intervieweur... Du plus haut ridicule !

Maurice disait vouloir participer au « grand retournement » provoqué par le 11-Septembre. On aurait pu croire qu'il parlait de celui opéré par Ben Laden (les opprimés faisant désormais mal aux oppresseurs), mais non. Pour Dantec, le « grand retournement » était

celui de l'écrivain filmé qui retournait la caméra contre les médias. Debord n'aurait pas fait pire !

Il justifiait ce post-situationnisme bidon par la volonté de l'écrivain de maîtriser le montage de ses prestations, surtout depuis ce qui s'était passé le 11-Septembre (quel rapport ?). Mise en abyme ? Plutôt pose en abyme. Je crois bien que c'était le plus poseur de nous tous, Dantec !... Il était mauvais, ce Maurice ! Ç'aurait été plus transgressif et plus drôle s'il s'était filmé lui-même avec sa caméra. Et paradoxalement, malgré le geste évocateur, ç'aurait été moins suicidaire !

C'était comme si Maurice accusait les médias d'être du côté des terroristes, et que lui, en bon petit Blanc « martyr », retournait l'« arme » contre eux...

Moscovici le regardait d'un air navré. Pasqua se retenait de pouffer, d'autant plus qu'avec sa coupe de cheveux et sa chemise rose bien boutonnée, Dantec ressemblait à Régis Laspalès (l'intelligence en moins) ! Dantec se réjouissait d'être « devenu américain » en habitant au Québec...

— Je suis très très fier d'être devenu une cible.

— C'est-à-dire ? lui demanda presque énervé Durand. Une cible pour qui ?

— À votre avis ? Le 11-Septembre...

Ce que Dantec n'osait pas encore dire clairement, c'était qu'il s'était senti visé par ces vilains Arabes gauchistes qui avaient abattu les sacro-saintes tours de la civilisation occidentale ! Pour lui, le 11-Septembre était une « épiphanie » (mais pas au sens joycien), une apocalypse-révélation que personne n'avait su comprendre... Évidemment, pas la révélation que les Blancs avaient fait trop de mal aux humiliés de la Terre, mais que l'indulgence « de gauche » était allée si loin que désormais, les sales pauvres offensés avaient gagné la guerre idéologique et que c'était foutu pour « nous » ! Le bienfait de Ben Laden, c'est qu'il avait réveillé la bonne vieille Amérique des cow-boys qui allaient enfin, et qui sait, main dans la main avec les moujiks de Russie, dégommer les bougnoules belliqueux...

Même Pasqua faisait figure de penseur politique impeccable, après ça ! Il est évident



que si Dantec m'avait dit ça quelques jours avant chez Beigbeder, je lui aurais fait fermer sa grande gueule !

## X

### *Cancer !*

*Cancer !* était une petite revue de petits jeunes, d'abord sous forme de feuilles détachées dans des chemises de couleur. Mi-situ mi-dada, le directeur Bruno Deniel-Laurent venait d'Angers. Ils étaient presque tous d'Angers, d'ailleurs, et ils étaient tous « nabisés » jusqu'au trognon. Toutes mes références y passaient : de de Roux à Léon Bloy, de Bernanos à Artaud, de Malcolm X à Gilbert-Lecomte, de Schuhl à Simone Weil... C'étaient des jeunes types qui hurlaient de lyrisme dans mon panthéon, ça faisait de l'écho. Ils se disaient surtout antipolitiques, fanatiques dandies, haïssant le militantisme... On sentait qu'ils s'étaient fait naître du *Régat*... Ils avaient bien tété à toutes mes « télés ». Ma diatribe à Jean-François Khan

sur les mots dans *Tapage*, on la reconnaissait dans les éditos de Deniel-Laurent... Ils copiaient mon ton, mes formules, des textes de *L'Infini* aux articles de *L'Éternité*, en passant par mes pamphlets dans *L'Idiot*.

Bref, une poignée de mignons en pleine indigestion de mes phrases... Mais pas seulement. Ils défendaient aussi Dantec. Moi j'étais « le bon » ; Dantec « la brute » ; et Renaud Camus « le truand »... Je leur avais donné déjà l'autorisation de reprendre mon texte *La mort de Polac* (riposte à *Ripostes*) dans leur n° 2. Après *Une lueur d'espoir*, ils me recontactèrent et m'ouvrirent leur n° 5, paru fin 2001...

En couverture, un montage : Ben Laden arborant tout fier mon livre à sa gloire... Une idée de moi bien sûr, après un cafouillage qui ne laissait rien préfigurer de bon... En effet, au début, les cancéristes avaient demandé à mon webmaster Vignale de fabriquer un montage où on voyait Ben Laden à l'intérieur d'une télé cassée (message : Oussama n'était qu'un pantin de plus dans le cirque médiatique). Quand je vis le résultat, j'exigeai qu'ils

détruisent leur couverture détournante et perversissante et la remplacent par la mienne...

Dans ce numéro, j'avais droit à un grand entretien (illustré par mes dessins de moudjahidines). Dantec aussi eut droit au sien. Ils équilibraient... Maurice expliquait que le 11-Septembre marquait la mort du gauchisme, discrédité à jamais dans sa complaisance de toujours envers les « terroristes » arabes. Voilà pourquoi il ne se gênait plus pour faire profession de foi américano-libérale ! C'était exactement la position de BHL, Glucksmann, Finkelkraut, etc., qui pourtant se disaient tous de gauche. Dantec prétendait aller à contre-courant des intellos germanoprats mais il pensait exactement comme eux : « Viva America, caca les Arabes ! » *Le Gauchiste malgré lui*, tragi-comédie !

Moi, quelques pages avant, je dénonçais les médias et leur « révisionnisme » (terme que j'utilisais encore un peu à la légère), leurs bévues sciemment matraquées, comme lorsqu'ils affirmaient par fantasme que Ben

Laden s'abritait dans un complexe « nid d'aigle » hyper sophistiqué au fin fond d'une grotte à Tora Bora !

Dans *Cancer* !, je disais aussi que si ça se trouvait, le mollah Omar n'existait pas. Mais pas que les Américains l'avait inventé ! Avec mon « Et si mollah Omar n'existait pas ? », je suggérais que c'était Oussama lui-même, pour faire diversion, qui avait peut-être « créé » un personnage de fiction chez les talibans pour égarer les Occidentaux partis à sa chasse à lui... Ma cible, c'était la propagande médiatique américano-mondiale, son idéologie assénée à coup d'ignorance.

## XI

### *Immédiatement*

*Cancer* ! n'avait rien à voir avec *Immédiatement*, l'autre revue *underground* de droite littéraire à la mode en ce début de première décennie du troisième millénaire... Déjà celle-ci datait de plus longtemps. Je lui avais donné une interview pour *Je suis mort*

en avril 98... *Immédiatement* aussi était dominique-de-rouxien, et jusque dans son titre, mais quelle tristesse ! Le gris métallisé des couv', et cette posture cambrée de jeunes vieux réacs bien français... *Cancer* !, c'était plutôt Bloy, et *Immédiatement*, Bernanos. Les uns, dans leur droitisme, allaient volontiers jusqu'à Maurice Ronet ; les autres n'hésitaient pas à descendre jusqu'à Lino Ventura. J'aime bien Michel Audiard, mais je ne le confonds pas avec Pasolini !

D'ailleurs, il suffit de voir : pas un des « flambeaux » de *Cancer* ! ne s'intégrerait ensuite dans un support *mainstream* politique ou littéraire (très bon signe). En revanche, on retrouverait très vite la plupart des « immédiatementnistes » (ça sonne comme « chevènementistes », ce qu'ils étaient !) soit dans *Le Figaro Magazine* (Jean-Christophe Buisson, Christian Authier, Sébastien Lapaque, Jean Sévillia, Rémi Soulié, le sinistre Taillandier), soit dans *Causeur* (Élisabeth Lévy, Jérôme Leroy, Jacques de Guillebon), quand ce n'était pas carrément au FN (Paul-Marie Coûteaux)...

« Ce pédé de Paul-Marie Coûteaux ! Ils n'ont pas trouvé un autre éditorialiste pour parler du 11-Septembre ? » me disais-je en feuilletant leur numéro de l'automne 2001... Non ! Coûteaux se lamentait sur les conséquences des attentats sur sa France... « Nous ne sommes pas américains », titrait le soi-disant anti-impérialiste... Oui mais si c'est pour dire « Nous sommes français », ce n'est pas mieux ! Tous ces racistes de base, déroulant le tapis rouge mité du patriotisme, se croyaient gaullois à la de Roux, mais oubliaient que Dominique de Roux avait été hyper antisioniste et avait appelé de ses vœux pas pieux du tout un de Gaulle, oui, mais un de Gaulle arabe : Nasser!...

Sur la Question, le parcours d'une des têtes d'*Immédiatement*, Pierre-André Taguieff, suffisait à tout comprendre : ce porc raser et pas rasé était passé d'une critique du progrès à une apologie de la judéité. Cerise sur les décombres, c'est dans *Immédiatement* que la Lévy sortit les bonnes feuilles de la sous-*Lueur d'espoir* que ce sans-couilles de Philippe Muray avait bavée avec trois mois de retard,

*Chers Djihadistes* (publié ensuite chez Fayard...) : une sorte de lettre ouverte imbécile... Et toujours sa tarte à la crème de « L'Empire », notion qu'Alain Soral (qui c'était celui-là, en 2001 ?) piquerait plus tard. *Immédiatement*, ça devint vite le journal du couple Philippe Muray-Élisabeth Lévy qui donnait dans chaque numéro un long blabla bourgeois entre « indignés »... Prétention philosopheuse... Michéa, tout ça... Jargon triste, orwelleries... Pour ces droitiers craignos, Ben Laden, par exemple, était le nouveau « Goldstein » de Big Brother ! Déjà les panurgiques équivalences de l'intello à œillères orwelliennes ! Croire que le monde d'aujourd'hui ressemble à celui fantasmé par George Orwell est toujours un signe de connerie...

Non, décidément, je préférerais *Cancer* ! Au moins, chez eux, le réac sionard anti-islam de service n'était pas bourgeois, et surtout il était seul : c'était Maurice G. Dantec, et Deniel-Laurent me l'avait mis loyalement en face, et à égalité (pour l'instant)...

## XII

Adieu, petits mecs de droite !

*Une lueur d'espoir* avait bien clarifié les choses : je n'appartenais décidément pas à cette droite *Figaro-Valeurs actuelles* ! J'étais irrécupérable par les jeunes bourges ex-pro-serbes anti-musulmans cathos étriqués qui bandaient pour Jean Dutourd plutôt que pour Thelonious Monk.

Ah, je me suis fait de nouveaux ennemis avec ma *Lueur* (et son succès) ! Pas seulement tous les pro-américains (normal) qui avaient vu dans mon livre une offense aux morts du WTC, mais aussi toute une frange de jeunes fascistes « littéraires » qui, eux, y voyaient une concession au consensus... Soi-disant, je disais « comme les gauchos ». Ah bon ? En 2001, je n'avais pas vu beaucoup de gauchistes faire l'apologie de Ben Laden et de Mohammed Atta. D'après ces absurdes, j'étais passé en traître (déjà !) de l'extrême droite (où on m'avait cru positionné) à l'extrême gauche, je me vautrais dans un altermondialisme humaniste ! Comme si comprendre le 11-



Septembre du point de vue des terroristes était « humaniste » au contresens où l'entendaient ces nietzschéens de pacotille ! C'est eux qui se vautraient dans le racisme anti-arabe le plus franchouillard...

Tant que j'attaquais les socialos, les médias, les antiracistes, et surtout « les Juifs », ça grossissait dans leur slip bleu blanc rouge, mais quand, logiquement je me mis à défendre les Arabes en lutte contre l'Occident, il n'y eut plus personne dans les pantalons ! Je perdis là une partie de mon « public » de révoltés contre le Système qui ne l'étaient pas tant que ça... Je le répète : attaquer les Juifs, oui ; mais défendre les Arabes, non !

En vérité, il fallait attaquer l'Occident, mais pas trop, et pas au point de lui faire mal et honte ! En me tournant le dos, mes ex-fans droitiers du *Régat* hostiles à *Une lueur d'espoir* se trahissaient dans leur occidentalisme protectionniste. Malgré tout, et contrairement à moi, ils préféreraient essayer de sauver les derniers meubles de leur Nation, de leur Histoire, de leur Culture (toutes en morceaux) plutôt que d'applaudir à tout ce qui

pouvait punir (islamiquement ou pas) cet Occident coupable en raison de son comportement criminel envers les autres et surtout envers lui-même.

Je me suis donc retrouvé face à des pétainistes de vingt-cinq ans qui ne me reconnaissaient plus comme « fasciste » ! Et ces lâches, qui avaient utilisé mes excès de rage pour exprimer à travers moi un peu de leur haine raisonnable, se sentaient soudain dépassés. Pauvres paumés en carton ! Ils péchaient par manque d'imagination : quelqu'un qui défendait les Arabes et qui comprenait leurs révoltes ne pouvait être, en gros, qu'un soixante-huitard ! Un comble pour moi qui avais été l'un des premiers (1985) à refuser et à détruire l'héritage intellectuel et politique de Mai 68. Ces mauvais élèves donneurs de leçons me voyaient soudain virer gauchard gnangnan à cause de ma comparaison Che Guevara/Ben Laden. Et en bons « contre-révolutionnaires », ils les vomissaient tous deux. C'est toujours le révolutionnaire qui est la première cible de ceux qui prétendent faire bouger les choses.

## Livre III

### XIII

#### Le pionnier de la connerie

Soudain, le 16 mars 2002, un inconnu déboula sur le plateau de *Tout le monde en parle*... C'était un minus olivâtre vêtu de noir, les yeux clairs comme de l'eau de roche... Ardisson présenta Thierry Meyssan comme un respectable Bordelais, militant pour la défense de la liberté d'expression (déjà elle !) et menacé régulièrement par l'extrême droite. Je ne connaissais pas ce type mais son réseau, si. Le « Réseau Voltaire », un sacré paquet de cons anti-cathos, et obsédés par le fascisme frémissant partout ! Ils m'avaient déjà attaqué dans *Golias*, un repaire de paranos

dénonciateurs du néonazisme, tout un tas d'anti-lepénistes hystériques...

Tout de suite, Ardisson donna du crédit à Meyssan en disant qu'il venait présenter un livre dévoilant « La plus grande manipulation de l'Histoire » : aucun avion ne s'était jamais écrasé sur le Pentagone. C'était le vieux fond révisionniste caché d'Ardisson, qui avait chez lui tous les volumes de *La Vieille Taupe*, qui remontait. Le livre de Meyssan s'appelait *L'Effroyable Imposture* : dangereux comme titre, on croit que l'auteur va dénoncer l'imposture des autres et il définit ce qu'est son livre lui-même... Ardisson précisa que tout ce que Meyssan avançait avait été vérifié par des documents américains... Quelle caution !

Bruno Solo et Yvan Le Bolloc'h étaient présents. Solo esquissa pour le livre de Meyssan « les petites mains », c'est-à-dire la pub qu'Ardisson exigeait des autres invités pour un produit qu'il montrait à l'écran. Seule Hélène de Fougerolles, invitée aussi, resta plus lucide et dit : « Je vais pas faire des petites mains sur quelque chose que je ne connais pas. »

Thierry lança Meyssan sur une « Interview vérité ». Ça aurait déjà dû alerter les gens sur les mensonges enfilés les uns aux autres qu'ils allaient entendre pendant trente-sept minutes ! Une demi-heure fatale, ni pour Meyssan, ni pour Ardisson, mais pour la Vérité ! Se rendaient-ils compte, tous, ce soir-là, des dégâts mondiaux que ces trente-sept minutes allaient opérer ?

Son truc à Meyssan, c'était donc le Pentagone. Il entendait prouver qu'il n'y avait pas d'avion qui avait foncé dessus le 11 septembre ! C'était quoi cette connerie ? La preuve du non-avion : la petitesse du trou qu'il « aurait fait »... Ah, Meyssan et son putain de petit trou ! Dire qu'on entendrait parler de ce trou dans tout le Moyen-Orient, puis dans le monde entier... C'est à croire que l'Arabie tout entière voudrait se vider dans ce trou comme dans celui d'un vaste chiotte !

Ensuite, Monsieur le Voltairien anti-FN décidait que si un kamikaze avait dû attaquer le Pentagone, il l'aurait fait en piqué et non en rase-motte. « C'est quand même une curieuse idée ! » Vas-y, toi, prends le manche, comme

tu prends ta queue le soir avant de t'endormir, et essaye de diriger un Boeing sur une bâtisse basse sans te vautrer avant ! Et atteins donc ton objectif comme le pirate du Pentagone l'a fait, banane !... Banane écrasée ! Meyssan disait aussi qu'après le « crash », on n'avait jamais trouvé le moindre morceau de cet avion. N'importe quoi ! Et aussi : « Aucun corps des passagers n'a été identifié. » Pour lui, l'avion avait été détourné... Par qui ? Par l'armée américaine, bien sûr.

Meyssan parlait sans arrêt de « crash aérien », mais l'avion qui avait visé et percuté le Pentagone n'était pas l'objet d'un « crash ». Où il avait vu ça ? C'était une attaque. Il aurait éventuellement pu parler de « crash » au sujet du quatrième avion, qui n'avait pas atteint sa cible (on parlait de la Maison-Blanche) et s'était écrasé en pleine forêt de Pennsylvanie.

Le Bolloc'h, gitan d'opérette, fut plus méfiant que son pote Solo, il s'étonna qu'aucun journaliste n'ait fait ces révélations avant ce Meyssan. Mais Ardisson, au lieu de se ranger à la suspicion légitime de le Bolloc'h, appuya Meyssan, l'homme qui avait réponse à

tout. À rien, plutôt, mais ça marchait !... Par exemple, au sujet du World Trade Center, il disait que s'il y avait eu relativement peu de gens dans les tours, c'est qu'on les avait prévenus. Mais qu'aucun de ceux-là, sur des milliers, n'ait craché le morceau ensuite, ça, il ne l'expliquait pas.

Ensuite, les « explosifs » dans les immeubles... Quels explosifs ? Meyssan s'appuyait sur les racontars de pompiers qui auraient entendu des explosions, et qu'on aurait tenus au secret après : « On a fait taire les pompiers... » Et lui, qu'est-ce qu'un pompier de France 2 attendait pour arriver sur le plateau et le faire taire en lui enfonçant sa bite explosive dans la bouche ?

Meyssan réfutait également les cutters. Pour lui, si on avait dit que les kamikazes avaient embarqué des armes blanches, c'était pour agrémenter le mythe du musulman égorgeur. En revanche, le mythe du musulman trop con, Meyssan s'en accommodait très bien... Il était « antiraciste », mais en même temps, il estimait que des Arabes n'auraient pas pu envoyer de zincs dans des immeubles sans

balises pour les guider, voyons ! Toujours pareil : pour expliquer les choses exceptionnelles qu'ont faites des gens géniaux, le dernier des cons se réfère à la façon dont il s'y serait pris, lui !

Pas besoin d'être Gérard Miller ou un lacanien encore plus quelconque pour prendre au mot (pour ne pas dire homo) tous les termes du raisonnement de Thierry Meyssan et y découvrir lumineusement son « appartenance sexuelle », comme on disait chez les gauchistes de son genre... Le petit trou, les balises, l'arme blanche, le secret, et bien entendu les pompiers...

D'abord, Meyssan était télégéniquement nul. Très soporifique. Comment avait-il pu capter l'attention sans qu'on lui rie au nez ? C'était la faute de l'abbé Ardisson : au lieu de lui porter la contradiction sur chaque assertion, Thierry la résumait, puis lui donnait le loisir de la développer avant de passer à la suivante. Absolution garantie ! Le Bolloc'h était décidément le seul à poser de vraies questions. Il faisait le boulot qu'Ardisson aurait dû faire. De temps en temps,



l'animateur se contentait d'égrainer les arguments des officiels en les ponctuant de « mensonges », de « soi-disant », et ainsi validait chacune des meyssanneries.

C'était une des premières fois qu'un des futurs clichés du complotisme montrait le bout de son nez morveux : Ben Laden n'aurait jamais revendiqué les attentats. On l'avait seulement vu à une « soi-disant » couscous party se féliciter « soi-disant » du « soi-disant » effondrement des tours. Le Bolloc'h encore avait raison : « Ça a l'air peut-être folklorique, mais il y a des gens qui ont analysé les propos de Ben Laden sur la cassette et qui ont confirmé qu'il parlait bien de ça. »

Ardisson tombait dans tous les panneaux, c'était incroyable. Jamais on ne l'avait vu aussi naïf et complaisant. Il prenait parti carrément ! Quand Meyssan reparla du « crash » sur le Pentagone, Ardisson rajouta « qui, maintenant on le sait, n'a pas existé ». Et quand la tafolle sortit cette énormité : « Tout ce que dit Ben Laden valide la version

officielle, vous ne trouvez pas ça bizarre ? », Ardisson répondit : « Oui, c'est vrai. »

Quant à l'immeuble 7 (situé tout à côté des deux tours) – et à son effondrement « inexplicable » –, ce fut Ardisson lui-même qui le mit sur le tapis... Apparut ainsi le clicheton de l'annexe de la CIA qui se serait écroulée « comme par hasard » huit heures après les attentats... Sans oublier « le passeport de Mohammed Atta » « retrouvé en bon état » « dans les ruines du World Trade Center »... Encore une fois, c'est Ardisson qui l'avait dit !

COMLOT ! Le mot fut lâché en fin d'interview : le 11-Septembre, pour Meyssan, c'était le complot d'un groupe au sein même de l'État. Des comploteurs dans le gouvernement américain. La raison ? Uniquement pour faire plaisir à des lobbies !... Militaires, *of course* ! Car ce n'était qu'un début, le but ultime, c'était la domination de l'espace par l'Amérique. La prochaine étape serait d'obtenir une « arme spatiale ». Là, ils auraient dû tous éclater de rire. Mais non ! C'est Ardisson qui fit la première allusion au

film *Docteur Folamour*, confirmée par Bruno Solo : « C'est exactement le scénario de Kubrick. » Et ça ne leur mit pas la puce à l'oreille ? La kubrickisation d'un 11-Septembre pourtant bien réel aurait dû faire s'effondrer immédiatement la tour Meyssan, et non !

Pour essayer de se dédouaner un peu, Ardisson termina par « la Question qui tue » (à coups de musique de *Psychose*), mais ce fut plutôt « la Question qui ne sert à rien ». Thierry demanda à Meyssan : « Est-ce que vous croyez vraiment que ce que vous racontez est vrai ? » Qu'est-ce qu'il croyait ? Qu'il allait lui répondre « Non, je bidonne depuis une demi-heure et ça me fait bien marrer de vous baiser la gueule » ? Non, bien sûr. Meyssan botta en touche :

— Je crois vraiment que ce que raconte le gouvernement américain est faux...

Voilà, tout était donc en place dès 2002. C'était joué, fini... Oui ! Encore une émission essentielle. Plus tard, les historiens politiques qui voudront comprendre quelque chose à l'esprit de ces années-là seront obligés de passer par nos prestations télévisées

respectives à tous... Ça se jouait là, à la télé, pas dans les bistrots ni dans les revues... Il faut le dire, ça, aussi bien aux vieux puristes debordiens de la planque médiatique qu'aux jeunes bébés nés d'Internet qui, par ignorance et mépris, ne peuvent même pas l'imaginer : l'émission de télé (et en particulier celle d'Ardisson) était le parvis idéal pour la cour des miraculés de Notre-Dame-de-la-Pensée en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle.

Ardisson fut accusé immédiatement, à juste titre d'ailleurs, d'avoir servi la soupe à un faussaire. Mais c'est d'avoir lancé les bases du complotisme qui était impardonnable ! Quoi qu'il en dise, Thierry serait à jamais le responsable de la propagation de ces rumeurs qui allaient être mondiales. Par révisionnisme contrarié, il avait fait de Meyssan sa créature. Ardisson, ce fut son docteur Frankenstein ! Dr Frankardissonstein !...

## XIV

### Ardisson s'enfonce

Bientôt, Meyssan devint « l'homme du 11-Septembre chez Ardisson », à tel point qu'on finit par nous confondre lui et moi ! Des téléspectateurs avaient gardé en mauvaise mémoire l'image de quelqu'un qui avait fait scandale sur le 11-Septembre. Pendant longtemps on crut que c'était moi Meyssan, et on croyait que Meyssan, c'était moi. Alors que si nous étions habités par un anti-américanisme commun, l'un disait en gros que les attentats, c'était bien fait pour la gueule des Yankees, et l'autre qu'ils avaient menti et qu'il n'y avait jamais eu d'avion qui s'était écrasé sur le Pentagone... Aucun rapport ! On avait marqué l'émission d'Ardisson ; et Meyssan fit un best-seller plus fort encore que le mien.

Le retour de bâton fut sévère pour Ardisson. On considérait que c'était une grave faute de la part de l'animateur d'avoir donné la parole à un révisionniste pareil. Hélas, le mal était fait ! Et plus on le contredisait, plus Ardisson estimait qu'on essayait de censurer Meyssan et donc que tout ce qu'il avait affirmé était vrai.

Une semaine après le « scandale Meyssan », Ardisson aggrava son cas : il essaya d'enrôler

dans son propre pro-complotisme les clowns bicolores télévisés Charly et Lulu et le « reporter de guerre » Michel Peyrard, dont l'exploit était de s'être déguisé en femme avec une burqa pour échapper aux talibans... Pédé, va ! Peyrard fut réticent à valider les théories de Meyssan : « C'est pas une démarche de journaliste. » Peyrard dit qu'il avait lui-même « beaucoup navigué sur le Net » et qu'il y avait trouvé « beaucoup d'éléments, des faits avérés mélangés avec des rumeurs... ». D'après lui, c'était un peu trop tôt pour donner du crédit au « révisionnisme précoce » de Meyssan, mais d'un autre côté, Peyrard prenait pour acquise la rumeur que Ben Laden avait travaillé pour la CIA et Cie !...

Tout ça parce que les Américains savaient que Ben Laden s'était réfugié à Jalalabad après les attentats, et ne l'avaient pas arrêté. D'après Peyrard, ils auraient préféré qu'Oussama se fasse buter car ils craignaient que vivant, il ne parle de leurs anciens *deals* communs... N'importe quoi ! Et si Oussama avait réussi à fuir Jalalabad jusqu'aux montagnes de Tora Bora, c'est qu'avec son fric

(toujours bien employé), il avait soudoyé des passeurs pakistanais (hors de contrôle des Américains) pour prendre la poudre de pavot d'escampette...

Ardisson fut également dans cette émission honteuse l'un des premiers à comparer la « vérité » (pour lui, il y avait des guillemets) sur le 11-Septembre à celle de l'assassinat de Kennedy...

— Michel, disait Thierry à Peyrard en toute connivence, au début on nous a expliqué que c'était Lee Harvey Oswald, et puis il a fallu quand même dix, quinze ans, et on a fini par savoir que Lee Harvey Oswald, il avait sans doute tiré sur Kennedy mais enfin que c'était pas lui l'initiateur.

— Vous prêchez un convaincu... lui répondit Peyrard.

— Marilyn Monroe... Pendant des années on nous a dit qu'elle s'était suicidée. Non mais, c'est vrai ! Et un jour, on a découvert que les Kennedy l'avaient peut-être un peu aidée. Non mais, c'est vrai tout ça !

— Ils sont capables de tout...

Et toi t'es capable de quoi, à part chier des paquets d'infos de merde dans les crânes crédules ?

Thierry insista, il fit des comparaisons, revint à la charge avec son « passeport de Mohammed Atta ». Et puis il prit un dernier mauvais exemple pour soutenir son poulain boiteux Meyssan : pendant des années, on avait traité par le mépris les révélations sur Mitterrand et sa francisque et puis on s'était aperçu que c'était vrai. Toujours ce même travers : puisque le gouvernement a menti à telle occasion, on va lui inventer d'autres mensonges, et rétroactivement s'il le faut... Par exemple, c'est lorsque les Américains se sont aperçus que Nixon les avait watergatés en 1973 qu'ils ont cru que Kennedy n'avait pas été oswaldisé en 1963.

Mais pauvres cons, vous ne voyez pas la différence entre un truc faux qu'on a cru vrai et un truc vrai qui reste vrai – et qui le restera ?

Il faudrait attendre trois mois pour qu'Ardisson se résigne à faire son *mea culpa*... Thierry répudia alors sa « star » du Mensonge



et reconnut que son amour pour la science-fiction et les romans de Philip K. Dick l'avait « embarqué ». Trop tard. Comme celle de sperme qui devrait suivre Bill Clinton toute sa vie, Meyssan serait la tache que Thierry Ardisson garderait pour toujours sur la cravate de sa carrière !

## XV

### Bête est Meyssan

Voilà. La première brèche (c'est le cas de le dire) du complotisme, c'est donc Meyssan qui l'ouvrit. Tous engouffrés dedans !... Cet ex-adepte et propagandiste de la libre-pensée matérialiste, absolument au ras des pâquerettes religieuses, allait devenir, grâce à sa thèse sur le Pentagone, l'idole des plus butés des musulmans croyants ! Il faut croire que l'essentiel était d'être croyant, en l'existence d'Allah comme en l'inexistence d'un avion dans le Pentagone ! Se rendaient-ils compte, ces bœufs, qu'ils validaient – et c'est encore le cas aujourd'hui – les foutaises d'un

athée voltairien ? Le mal que ce « Réseau Voltaire » aura fait est encore mal jaugé.

« Réseau Voltaire », comment a-t-on pu marcher à ça ? Déjà au début des années 1990, l'immonde Didier Daeninckx sortait de sa cuisse tel d'un Jupiter tempêtant pour nous dénoncer tous, Besson, Vergès, Limonov, Hallier, etc., en tant que fascistes, rouges-bruns, nazis, nihilistes : « Ces gens-là nient véritablement l'humanité. » Réseau Voltaire avait participé indirectement à la chute de *L'Idiot*. « Pour la liberté d'expression », mon cul !

D'ailleurs, ce n'était pas le Réseau Voltaire, c'était le Résidu Voltaire, c'était tout ce qui restait de l'esprit, du scepticisme, et de l'ironie du « grand homme ». J'avais toujours eu assez de prévention contre Voltaire lui-même pour le tenir posthumément responsable de ses suiveurs... Voltaire, c'est tout ce que je détestais, et Ernest Hello, grand philosophe chrétien révolutionnairement conservateur du XIX<sup>e</sup> siècle, était d'accord avec moi : « Voltaire est descendu si bas, qu'après avoir tué (dans la mesure de son pouvoir) Dieu, l'homme, la

société, l'Art, il rit de bon cœur, et danse sur les cadavres qu'il croit avoir faits. »

Pourtant, quinze jours après le « tabac » de Meyssan, un enquêteur à New York, Fabrice Rousselot, avait fait un article dans *Libération* pour répondre à sa prestation chez Ardisson... Il avait appelé ça « Pourquoi la démonstration de Meyssan est cousue de très gros fils blancs ». Rousselot démontrait qu'« il y a eu des dizaines, voire des centaines de personnes qui ont vu l'avion s'écraser sur le Pentagone le 11 septembre, et nombre de leurs témoignages ont été recueillis par la presse américaine ». Il citait les noms, dont celui d'un pompier (puisque Meyssan adorait les pompiers) qui avait raconté à Rousselot :

J'étais environ à dix mètres de la façade ouest du Pentagone près d'un camion, avec deux autres pompiers. Je regardais le ciel et, soudain, j'ai vu un avion qui venait de passer au-dessus de l'autoroute, à très faible altitude. On s'est alors mis à courir dans la direction opposée à l'avion. Je ne l'ai pas vu percuter l'immeuble, mais on a entendu un

bruit énorme. Quand je me suis retourné, c'était pour voir une énorme boule de feu. Je me suis jeté à terre, mais j'ai quand même été brûlé au second degré aux bras, comme les deux autres pompiers. Ensuite, on a essayé de faire démarrer notre camion pour aller aider, mais il était à moitié brûlé lui aussi et a refusé d'avancer.

Évidemment, tant qu'un témoin ne dirait pas qu'il avait vu l'impact, ce serait sujet à caution... Les conspirationnistes diraient que le son d'un avion fonçant sur le « Penta » n'était en aucun cas lié au bruit de l'explosion entendue une fraction de seconde après... Ils avaient l'oreille fine pour des sourds-dingues !

Rousselot donnait aussi l'adresse des sites où on pouvait voir des photos des débris de l'avion. Il disait qu'« un journaliste du *Washington Post*, qui avait participé aux premiers secours, a vu un gros morceau de l'avion, soulevé par deux personnes, laissant clairement voir la lettre "C" d'American Airlines ». Un autre témoin avait dit à Rousselot qu'il avait enjambé des fragments et

qu'ils n'étaient pas de grosse taille. Ce qui n'est pas étonnant, car à cause du choc, l'avion s'était « littéralement pulvérisé »... « Beaucoup de débris de l'avion ont également fondu sous la chaleur intense. » À cent mètres, à l'intérieur du Pentagone, on avait logiquement retrouvé la boîte noire ainsi que le train d'atterrissage.

Ensuite, lorsque Meyssan avait dit qu'on ne savait rien des passagers, Rousselot avait répondu :

Faux. Meyssan feint de s'interroger : « Qu'est devenu le vol 77 d'American Airlines, ses passagers sont-ils morts ? » Une interrogation de mauvaise foi (au mieux) ou de la désinformation volontaire. La liste des 64 passagers du vol 77 d'American Airlines est parfaitement connue et disponible auprès de tous les organismes officiels et des associations de parents de victimes. En dehors des six membres du personnel de bord, elle débute alphabétiquement par Paul Ambrose, trente-deux ans, de Washington, et se conclut à Yuguang Zheng, une citoyenne

chinoise. Souvent, les corps ont été identifiés, par leurs proches, par des effets personnels, des tests dentaires. « Ma femme, Lisa Raines, était dans le vol 77, a confié à *Libération* Steve Push, de l'association *Families of September 11*. Elle a été identifiée grâce à ses empreintes digitales. J'ai un certificat de décès et j'ai pu l'enterrer. Je ne comprends pas ceux qui essaient de faire croire à un complot. Elle était bien dans l'avion et son corps a été retrouvé au Pentagone. »

Une seule victime de l'attentat n'avait pas été identifiée immédiatement avec certitude : une gosse trop petite et émietlée... Dès 2002, Rousselot pointait donc la rhétorique complotiste comme similaire à celle des négationnistes, et je retiens son expression : « la désinformation volontaire »... C'était tout à fait ça !

Peu à peu, d'autres preuves apparurent : par exemple, des photos de passagers embarquant et de terroristes fouillés (et enregistrés sous leurs vrais noms). Et des objets... La casquette

immaculée d'un ancien officier de la Navy à la retraite qui l'avait emportée pour bronzer en Californie ; une chaussure à talon aiguille rouge ; plusieurs paires de lunettes sans verres comme celles de Monk dans *Sound of jazz* ou de Groucho Marx dans presque tous ses films (montures rendues aux familles des victimes toutes parfaitement identifiées)... Et aussi des portefeuilles, chevalières, décorations militaires... Tout comme tombé d'une autre planète : la mort !

Des débris humains également avec lesquels les rapports d'autopsie jouaient au puzzle. Les familles venaient « reconnaître » ce qui restait de leurs sœurs, leurs pères, leurs mères... « On est peu de choses », dit un endeuillé... Non ! On est beaucoup de choses ! Tissus mous, miettes d'os, bouts d'humérus, quarts de radius, éclats de mâchoire, bouts d'oreille, portions de cage thoracique, demi-clavicules, 720 grammes de chair... « C'était surréaliste, dit un témoin, je ne vois pas d'autres mots. » Moi, si : c'était réel ! Et toutes ces reliques-souvenirs étaient mises dans des sacs kraft avec l'inscription *EVIDENCE* (encore Monk!).

Dernière information passionnante : c'est parce que Hani Hanjour, le kamikaze du vol 77, était déjà pilote professionnel que l'équipe de Ben Laden lui fit exécuter la manœuvre la plus difficile. Hani était entré en biais dans le Pentagone. L'aile droite se cassa au moment de l'impact ; et l'aile gauche s'était brisée avant. C'est le nez de l'avion qui créa l'orifice ! Voilà pourquoi il était si petit, trou du cul de Meyssan ! La structure fortifiée ralentit la course de l'avion à l'intérieur. L'avion fut littéralement coupé en lamelles par les piliers internes. S'enfoncer à 800 km/h dans le Pentagone, c'est planter quatre-vingt-quinze mètres d'acier en feu dans du béton. Le fuselage se désintégra au fur et à mesure qu'il pénétrait, à cause des nombreuses poutres d'acier qu'il rencontra sur son chemin et qui le « hachèrent » comme un steak...

Tout ça pour dire que les abrutis qui marchèrent aux bobards pentagoniques de cette pédaleuse de Meyssan n'avaient aucune excuse. En dehors d'Internet, il y avait en 2001-2002 déjà ! des sources qui pouvaient largement rassasier les douteux assoiffés de



détails véridiques sur le plus grand événement  
du début du siècle !

## Livre IV

### XVI

#### Le Penzébuth

C'est à Marseille dans une chambre d'hôtel qu'on apprit, mon fils Alexandre (douze ans à l'époque) et moi, le fameux tremblement de terre (on ne disait pas encore « tsunami ») de la vie politique française. Le Pen au deuxième tour de l'élection présidentielle de 2002 ! Je me renversai de joie sardonique sur mon lit. C'était surtout la tête du recalé Lionel Jospin et son petit discours de sinistre protestant vexé – trois pléonasmes – qui nous réjouissaient. Même si je me foutais complètement de Le Pen, le fait qu'il terrorise ainsi en quelques minutes toute la classe

politique me le rendait sinon sympathique, en tout cas indispensable.

— Vous devez être content ! m'avait dit le patron de L'Entrecôte du Port, où nous étions allés dîner.

Il fallut que je lui explique pourquoi je n'adhérais absolument pas au Front national – pour plein de raisons (son côté français, pro-bourgeois et anti-arabe) –, mais à quel point l'effet négatif que sa victoire venait de faire subir à leur putain de République me mettait en extase. Bande de connards de politiciens qui se croyaient sortis du problème de l'extrémisme de droite ! Ils se retrouvaient avec un match Le Pen/Chirac. Dès le lendemain, tout le monde s'était mobilisé pour faire front contre le fascisme qui ne passerait pas. Trop tard, il était là depuis la décapitation de Louis XVI ! Il s'agissait de « sauver la nation », tout en prenant conscience que la France, qui avait laissé passer un fasciste au second tour, était la honte désormais de l'Occident!...

Jospin s'en était donc allé la bite basse, lui qui était persuadé de gagner les élections et de

niquer Chirac, enfin. La plus belle réaction, tout à fait proche de la mienne, fut celle de Danielle Mitterrand. Oui, la veuve même de Francisque Mitterrand ! Je l'avais vue dans un reportage se précipitant avec un grand sourire vers Jospin... Ce grand abruti bouclé avait cru qu'elle venait le consoler ou le féliciter pour le bon combat qu'il avait mené ; mais non : Danielle Mitterrand, en superwoman gauchiste, venait lui signifier tout son mépris à base de réprimandes atroces et d'amères tanceries pour ce qu'il avait réussi à faire en cinq ans, c'est-à-dire couler la gauche française par sa négligence, sa bêtise et sa suffisance !

J'avais adoré ce moment de Danielle Mitterrand se jetant dans les bras de Jospin pour lui dire : « Bravo ! Voilà à quoi ça mène votre politique bidon, votre faux socialisme, votre trahison des ouvriers et des paysans ! Au nom de François Mitterrand et surtout de moi-même, je vous dis, monsieur Jospin, vous êtes un raté. Vous pouvez être fier de vous. »

C'est tout ça qu'il y avait dans le baiser de Danielle à Jospin. C'était le sourire de Judas,

sauf que Judas c'était Jospin lui-même. Les jours qui suivirent, même à Marseille, tempête dans tous les sens ! Mistral perdant ! Sur le Vieux-Port, les commentaires fusaient avec l'accent. Les journaux débordaient. Les télévisions bouillonnaient. Je n'en loupais pas une miette, et Alexandre non plus. On assista même à une misérable manifestation sur la Canebière d'opposants au « fascisme ». Oui, là, en plein fief frontiste phocéén, de dignes républicains de mon cul protestaient à coups de bannières contre le racisme de Le Pen. Drôles de démocrates, qui contestaient le résultat d'un vote on ne pouvait plus démocratique !

Autre source de réjouissance : la gueule de Le Pen lui-même, émue, digne, mais contenue par la conscience du moment historique vécu, cachant sa joie sous une sorte d'auto-respect pour tout ce qu'il avait souffert durant trente ans d'opprobre et d'insultes... À se tordre de rire ! Soudain, Le Pen était autant démocratable que les autres ! Enfin, il était mis en lumière, avec Marine à ses côtés qui mouillait, transformée en fille fontaine éjaculant des jets de fierté filiale.

Quel pied ! Et je ne parle pas que des soi-disant artistes, des pseudo-intellectuels, se relayant sur toutes les chaînes de télé et de radio, pour exprimer leur peur, leur honte. Le 21 avril 2002, Meyssan devait tirer la gueule comme les autres. Il n'y avait que moi parmi les « anti-FN » pour jubiler, pas comme les paniquards de la République, les consternés de la Démocratie, et les cocus du Grand Soir... J'étais sincèrement heureux que ce Le Pen, avec lequel je n'avais aucun atome crochu (pas même ses moqueries sur les nez du même nom), foute un bordel réel dans ce pays hypocrite. C'était un révélateur qui fonctionnait à merveille.

Rien ne pouvait me donner plus raison d'avoir écrit *Le Pen vous fait jouir* en 1997. Ah, leur « 21-Avril » ! Qu'est-ce qu'ils auraient fait sans lui ? Orgasme à tous les étages ! Tous, de droite comme de gauche, « mobilisés » (autrement dit « bandants ») contre ce « Belzébuth » qui tombait du ciel sur les deux tours (je parle de ceux de l'élection présidentielle)... Un « 11-Septembre à l'envers », à l'endroit, de traviole, ils ne

savaient plus comment commenter cet événement spectaculaire qui faisait de la Phrance la risée du monde...

« NON » titra en gros *Libé*. On avait envie de leur répondre par une autre une : « BEN, SI... » À quoi servait de nier l'évidence ? Serge July, qui trouvait « affreuse » cette France qui avait voté, disait « Non » à quelque chose qui avait déjà eu lieu... « Protestataire » ou bien « d'extrême droite », ce vote, qui imposait Le Pen à la place de Jospin-le-concon, disait bien que les Français avait dit « OUI » à leur « facho » d'opérette. Et Chirac en face était donné vainqueur d'office. C'était peut-être ça qui était le plus jouissif : voir des anti-chiraquiens hystériques qui, en une soirée, devenaient des chantres du Corrézien filou juste pour contrer le Breton dangereusement triomphant ! Alors qu'il n'y avait aucun risque que Le FN passe, sauf l'arme à droite... Au lieu de se faire plaisir en se faisant peur, et de donner à Le Pen une importance cruciale dans le paysage électoral et historique du pays, ça aurait été plus intelligent de la part de ses adversaires de minimiser sa victoire, de ne pas

en tenir compte, de la réduire à une info sans intérêt, puisque le prochain président était tout désigné... Là, Le Pen aurait eu mal, et il se serait senti lésé. Le seul grand moment de sa carrière, le mépriser ! Mais ç'aurait été compter sans la libido des anti-lepénistes qui avaient *besoin* de se branler négativement sur lui pour être libérés de leur haine (leur haine pas pour Le Pen, bien sûr, mais pour les Arabes et les Noirs, les Juifs, les pédés : bref, tous ceux que Le Pen vomissait au grand jour, lui).

« Hold-up électoral » ? C'est plutôt Chirac qui allait le faire, le hold-up électoral, en forçant toute la gauche à voter pour lui, ventre à terre, damnés de la Terre compris... Plus de réticence ni de nuance. Droit dans le Chirac ! Tous ! Les politicards se rejetaient la faute les uns sur les autres. Pour certains, c'était Chevènement (le « poulain » de Houellebecq, Murray, Noguez et Cie) qui avait bouffé les voix jospiniques. Pour d'autres, Besancenot, le postier, était monté si haut qu'on crut un instant qu'il voulait voler entre Saint-Ex' et Mermoz !



Mais c'est contre le communiste Robert Hue que les socialos voyaient le plus rouge. Il faut dire qu'il avait le bouc émissaire. En plus, il n'avait pas été assez « nain de jardin »... Pendant la campagne, il avait grandi démesurément et avait fini par grignoter les dernières chances de Lionel. Pourtant, c'était le plus piteux score du Parti communiste depuis longtemps, et ça s'expliquait bien sûr par la bêtise de Hue d'avoir engagé comme publicitaire l'ex-publicitaire Beigbeder. « Aidons la gauche à rester à gauche » n'avait pas été un slogan suffisant (on aurait dit qu'il parlait de ses couilles). Ça apprendra à Robert Hue à mettre le destin de son parti entre les mains d'un tel opportuniste incompetent ! Noël Mamère aussi, qui avait tenu à désocialiser l'écologie, était montré du doigt (et pas de celui auquel il ferait bientôt mettre la bague à deux pédés à la barbe de la loi). Et pour finir, même la pauvre Taubira (oui, la future anti-singe !) avait réussi à piquer à Jospin le 1,5 % des cacahuètes dont il aurait vraiment eu besoin.

Encadrée par les deux effondrés Pierre Ardit et Élie Semoun, la sœur de Jospin, plus hirsute que jamais, avait du mal à marcher droit au siège de campagne le soir des résultats. Cette fois-ci, elle avait vraiment reçu un bâton de dynamite en pleine tronche ! Qu'est-ce qu'elle ressemblait à son frère ! Noëlle Châtelet, c'était Jospin en femme, s'il n'en était pas déjà une lui-même, comme sa réaction à son échec le confirma : pincé, vexé, séché, Jospin déclara qu'il abandonnait la politique. Enfin !

La vraie campagne pouvait commencer. Je veux dire, la campagne entre les deux tours. À la fois pour essayer (en vain) de digérer le mammoth Le Pen, et pour se préparer à devoir avaler la couleuvre Chirac. Encore une fois, c'est Thierry Ardisson, le maître d'œuvre médiatique de l'instant politique de l'époque, qui s'y colla. Il composa un *Tout le monde en parle* particulièrement vicieux où l'actrice-chanteuse marocaine Nadia Farès se fit huer lorsqu'elle avoua qu'elle n'était pas allée voter au premier tour, devant un BHL très en forme appelant à plébisciter en masse Jacques Chirac

(« Soyons très très nombreux à voter Chirac car c'est le meilleur moyen de ne pas voter pour lui »). Croyant le déstabiliser, Thierry fit entrer l'autre Lévy, la Élisabeth. Madame Muray poussa sa fausse gueulante contre les maîtres censeurs germanoprats qui se la jouaient « Jean Moulin de pacotille » et qui voyaient des nazis partout (suivez son regard sur son homonyme plus impérial et méprisant que jamais). Nouvelle occasion pour Bernard-Henri de déglinguer les piteuses provocations de cette chevènementiste qui, elle, voyait des anti-français partout... Elle associa *L'Idéologie française* de Lévy lui-même à « La France moisie » de Sollers qu'elle traita de « dégueulasse » (pour faire plaisir à Muray), pour finalement donner raison à Lévy : « Il faut voter » (sous-entendu Chirac). Pourquoi ne parlait-elle pas de Max Gallo qui venait de virer son éditorialiste d'*Immédiatement*, Paul-Marie Coûteaux, du Pôle républicain, parce qu'il n'appelait pas à voter Chirac ?

À propos de Chirac, c'était lui le plus malin... Le plus malin à gauche, même, aurait-on pu dire. Après son premier tour désastreux

(19 %), il n'avait plus qu'à se laisser réélire, et par tous ses ennemis. Il eut aussi l'intelligence de refuser le traditionnel débat entre les deux tours, comme on dit « entre les deux yeux ». Qu'avait-il à y gagner, puisque de toute façon il serait élu à coup sûr ? Surtout qu'on disait que Le Pen voulait arriver sur le plateau de télé avec des menottes à passer à l'« escroc » Chirac ! Sacrilège médiatique ! « Un tel rendez-vous pour les Français ne se refuse pas », pleurnichaient les journalistes qui pourtant auraient mieux que jamais démontré là leur inutilité intrinsèque, face à deux jouisseurs venus faire la fête ensemble en direct et en public !

Car si ce débat ne pouvait décemment pas avoir lieu, c'est qu'on y aurait vu deux barons en foire, simulant la bagarre alors qu'en vérité ils jubilaient de leur position : l'un parce qu'il se retrouvait au second tour pour la première fois de sa vie, et l'autre parce qu'il était réélu d'avance !

## XVII

### Les caves se rebiffent

Aucune manif ne sert à quoi que ce soit, mais celles qui déferlèrent sur la France en cette semaine du 22 avril au 5 mai 2002 furent particulièrement vaines, et même verveine. Car on s'endormait sec ! Sursaut contre la « menace brune » ? Mais c'était cette marée humaine dans les rues qui l'était, brune ! Et très puante... Indécent exhibitionnisme de bonne conscience ! Des milliers de sales cons voulaient convaincre d'autres sales cons d'aller voter pour un grand con plutôt que pour un gros con ? Foutage de gueule !

Mais les pires rassemblements furent encore une fois ceux des « artistes » du show-biz. Il y eut d'abord le Zénith... Grand concert d'auto-louanges de toute la Gaucherie au garde-à-vous. Tous les bobos qui certainement avaient voté Laguiller ou Besancenot au premier tour étaient là par culpabilisation. Que des chiens, et pas seulement Jérôme Deschamps, qui tiraient la langue, essoufflés... Patrice Chéreau, moins théâtral que jamais ;

Sappho, cette conne ; Anne Roumanoff, ce monstre ; et même Didier, mon vieux Lockwood, qui avait sorti son violon pour pisser dedans, comme le lui avait demandé sans doute sa femme Casadesus... Seul Claude Lelouch ne put s'empêcher de trouver Le Pen « excellent acteur », exprimant là un regret de ne pas pouvoir le faire jouer dans un de ses films...

L'apothéose « artistique » de la « rébellion » se passa au Trocadéro où, sur le parvis des Droits de l'Homme (autant dire le lithostrôtos des Pilates du show-biz qui d'habitude s'en lavent les mains), un « collectif » fut mis en place pour chanter... la *Marseillaise* ! Cette bonne vieille *Marseillaise* qui sert à tout, la servante à la serpillère toujours prête, la Cosette de toutes les causes ! En 2002, elle servait aux Blancs et Beurs de gauche et célèbres de la Varièt' et de l'Humour, pour « hurler » leur opposition à l'extrême droite ; et dix ans plus tard, on la retrouverait chantée aussi stupidement par des Noirs et des Arabes inconnus d'extrême droite en soutien à Dieudonné, le comique lepéniste ! Les deux

fois super sérieusement, bien sûr... Aucun humour, aucune ironie là-dedans. Et surtout pas de la part des « rigolos »...

Par exemple, Édouard Baer, la petite fiottasse en blouson de cuir, venu au micro pour dire à un premier degré qui essayait de se faire passer pour un second : « Votez Chirac ! Vive La France ! » Suivi de son acolyte, aussi peu drôle, le « collabeur » (je n'avais pas encore inventé le terme) Atmen Kelif, qui annonça que « la voix de Londres » allait résonner en la personne de Roberto Alagna ! Applaudissements d'un public de veaux bavant contre les barrières de leur enclos, comme à Cannes pour voir arriver les stars... Sophie Marceau, qu'on sentait préoccupée par autre chose (« Comment, dans quatre ans, pendant le Festival, vais-je faire pour que la bretelle de ma robe tombe par mégarde et dévoile mon sein que le monde entier ne saurait ne pas voir ? Et lequel des deux seins d'abord ? Le gauchiste ou celui d'extrême droite ? »)... Ou alors Patrick Timsit, avec sa tête de crevette mongolienne (ça, c'est un truc que j'aimerais bien voir : une gambas

trisomique...) ; Pascal Obispo (l'inacceptable anagramme de Pablo Picasso) qui se disait « apolitique », et Jean-Louis Aubert (lisait-il déjà Houellebecq ?), le plus franc, sentant bien l'arnaque : « Je suis là pour dire de voter Chirac, je suis là contre mon gré, j'espère que c'est bien d'être là... » Ben non, Jean-Louis, c'est pas bien d'être là...

Ah, voici Alagna ! En effet arriva ce gras poulet sicilien vulgaire avec son fute de cuir pour faire « rock'n'roll »... Le plus surfait chanteur d'opéra de l'époque entonna le chant de Rouget, repris en haut-le-chœur par la canaille bien-pensante quasiment au grand complet. Absents : BHL et Drucker, pas si cons. Mais tous les autres étaient là ! Je les ai bien repérés dans la brochette... Grillés, les Véronique Genest à côté de Gérard Darmon et Élie Chouraqui ! Et Nagui derrière, près de Bruno Gaccio (Bruno, enfin ! Tu imagines Choron là ?), et Gilles Verlant (qui ignorait encore, le pauvre, qu'en 2013 il allait mourir « surréalistement » comme dans un tableau de Marcel Duchamp : *Gros descendant l'escalier*) et Anne Roumanoff (le revoilà, le thon rouge !)



... Et Hélène de Fougerolles (qui était à côté de Meyssan chez Ardisson)... Élisabeth Tovati (la vérité si elle se doutait qu'elle serait ruinée plus tard par la SNCF). Et aussi Line Renaud, Jane Birkin, Roselyne Bachelot (qui adore chanter), Vincent Perez et Régine (toutes deux démaquillées), Jean-Loup Dabadie s'égosillant, n'importe quoi... Et même Daniel Prévost (Kabyle) et Henri Salvador (Noir) faisant avec leurs bras la chaîne (d'esclavage) ... Tous à l'unisson du ténor de merde !

— *Allons enfants de la Télé-é-é!... Le jour de gloire est arrivé ! Aux larmes, bien-pensants ! Frimez, bande d'histriions ! Marchez, marchez ! Qu'un vote impur élise le Grand Couillon !*

## XVIII

### « Je m'en cure Le Pen »

Dans cette cacophonie, il ne manquait plus que Dieudonné... Pourquoi n'était-il pas là, au fait ? Parce qu'il vomissait cette horde de collègues du show-business auto-nettoyés de

leurs saloperies grâce à Jean-Marie Le Pen ? Parce qu'il avait enfin compris mon texte lu devant lui en 99 ? Parce qu'il sentait qu'il n'avait plus rien à faire parmi ces caves et que son avenir serait bientôt au côté d'un FN protecteur ?

Non, rien de tout ça : la vraie raison, c'est que Dieudo avait été exclu... Il aurait rêvé de chanter la *Marseillaise* avec les autres, ce 30 avril 2002, lui l'anti-lepéniste « de couleur » le plus représentatif de la scène comique, il se serait très bien vu entre Salvador et Prévost, son pote ! Ou alors entre Patrick Bruel et Alexandre Arcady... Sacrée union ! Pas de problème ! Il ne demandait que ça ! Mais non, mon vieux, trop tard.

— *Raus* ! lui avait signifié la confrérie du Spectacle...

« Descends du train, Dieudo ! » « Mais pourquoi ? »

Pourquoi ? Parce qu'il avait déjà « dérapé », voyons ! En cette année 2002, il avait tenté coluchiennement de se présenter aux présidentielles, tout en continuant sur sa lancée « les races n'existent pas », ce qu'il

avait cru pouvoir faire passer pour de l'antiracisme...

Ça s'était fait en deux temps. D'abord, Dieudonné avait dit dans un petit journal de merde lyonnais : « Juifs et musulmans, pour moi, ça n'existe pas. Donc antisémite n'existe pas parce que juif n'existe pas. Ce sont deux notions aussi stupides l'une que l'autre. Personne n'est juif ou alors tout le monde. Je ne comprends rien à cette histoire. Pour moi, les Juifs, c'est une secte, une escroquerie. »

Puis, il était parti dans un « délire » sur Ben Laden dans *L'Écho des savanes*, où il disait qu'Oussama avait plus de charisme que George Bush :

— Ben Laden restera dans l'Histoire, sa notoriété est internationale et indiscutable. Pour moi, c'est le personnage le plus important de l'histoire contemporaine. Il a réussi à changer les rapports de force. Il est seul contre la plus grande puissance du monde. Donc forcément cela impose le respect.

Paf ! Dieudonné se retrouva avec la LICRA et le Consistoire au cul... Voilà pourquoi il fut

interdit de jérémiades post-21-Avril. On n'allait quand même pas faire chanter la *Marseillaise* à un « Le Pen de gauche », comme l'avait rebaptisé son ex Élie Semoun !...

Quel dommage ! Une carrière qui avait pourtant si bien commencé... Dieudonné avait fait tout ce qu'il fallait : du rap avec Gad Elmaleh, des sketches avec Jamel Debbouze, et même avec Édouard Baer... Qu'est-ce qu'il était à l'aise dans ce « juste » milieu de comédiens anti-FN ! Chez Édouard Baer (déguisé en présentateur raciste avec une pipe), Dieudo avait parfaitement joué l'Africain en tenue traditionnelle, et il portait même son vrai nom, Dieudonné M'Bala M'Bala... Et tous deux finissaient par se friser sur la question raciale, en venir aux mains, se battre... Ô drôlerie au second degré mon cul !

Pareil avec Jamel Debbouze qui jouait Moïse. Là, Dieudonné interprétait carrément Pharaon. Ils s'engueulaient aussi, se méprisaient autour de la Bible... Que de symboles prémonitoires !

Pourtant, moins de deux ans avant le 21-Avril, lorsqu'Ardisson l'avait reçu pour *Pardon*

*Judas* – sur le jingle de la chanson de Tonton David *Je suis issu d'un peuple qui a beaucoup souffert* –, Monsieur le Noir s'en était vexé ! Quand on a fait le clip de « Pépé Cadillac » ou le SDF rasta de *Je m'en cure le zen*, on n'a pas trop à ramener sa gueule sur les clichés racistes !

Thierry lui avait rappelé sa polémique stupide avec Patrick Sébastien, Dieudonné avait persisté à désapprouver le rugby-beauf de Brive qui, en 95, avait osé faire rire Le Pen en l'imitant en train de chanter « *Casser du Noir* » ! Ça ne l'avait pas du tout fait rire, le négro bien-pensant de service ! Monsieur le gauchiste Dieudonné estimait qu'on devait combattre le FN et pas en rire... Textuel !... Et puis voilà... Tous ces efforts partis en fumée... Ah, il était bien mis au piquet, le comique super prometteur de *Pardon Judas* ! Bonnet d'âne sur tête de Nègre ! Privé d'anti-lepénisme pour pro-ben-ladenisme aggravé, le Dieudo ! Viré du cirque des clowns pleurnicheurs qui pataugeaient avec leurs grandes chaussures dans la mobilisation républicaine la plus gadoueuse...

## XIX

### L'impardonnable réconciliation

Chez les intellos, c'était pire... De « tribunes libres » (avec miradors) en « rebonds » (de kangourous aux poches cousues de fil blanc), ils inondaient les suppléments littéraires des quotidiens de leur sale pisse d'incontinents politiques. Leurs articles n'étaient que des couches-culottes dans lesquelles ils se laissaient aller à une bêtise faussement inquiète, à de l'affolement de principe, parfois à du deuil forcé devant la « cata » FN... Et plus ils semblaient détachés de ces contingences dans leurs œuvres, plus leur point de vue sur la situation était d'une banalité risible. Pierre Guyotat par exemple, qui multipliait les expériences langagières pointues dans ses livres dits « illisibles », était dans *Le Monde* tout à fait lisible, trop même, en répondant au sujet de l'Apocalypse du 21 avril...

Nous vivons peut-être nos dernières semaines de liberté et d'honneur ; de paix civile presque assurément. Il faut donc agir,

voter massivement le 5 mai pour Jacques Chirac. Il faudra aussi l'aider à maîtriser la situation.

Ce qui, traduit en Guyotat version *Éden*, *Éden*, *Éden* ou *Le Livre*, aurait plutôt donné :

Vivonz pett'-êt os derniàr' smaïn d'libert'  
et d'hônn' ; de pets civil', pressqu'  
assurément. Faut don' agir, votr' mass'vment  
l'5 maî pour Jac's Ch'iraq'. Faudrâ auss'  
l'aidé à maîtr' la situ'.

Mais l'heure n'était pas à la rigolade. Guyotat avait tombé le masque : il n'était après tout qu'un jospiniste paniqué qui appelait à voter Chirac... Qui pourrait désormais le comparer littérairement à Jean Genet ou à Antonin Artaud?...

Dans la *new generation*, ça craignait aussi... Même Bruno Deniel-Laurent de *Cancer !*, dans un texte qu'on m'avait envoyé, après une diatribe bien vomie contre les alarmistes devant le non-danger Le Pen, les escrocs du

« Che »-vènement et « les fâcheux antifachos », finissait par dire qu'il préférerait s'éloigner de ces moutons pour lire... Alain Finkielkraut, et finalement voter Chirac ! Pas la peine de chercher... *No fâcheux* ne serait pas repris dans le *Cancer* ! suivant, ni dans son bloc-notes, où au contraire, « BDL » semblerait soutenir le non-vote pour Chirac en votant « nul »... Gnagnanul !

Comme si c'était si dur de s'abstenir ! La vraie force d'une démocratie, c'est l'abstention, et elle est toujours bafouée ! Mieux que le bulletin blanc, le non-bulletin ! Je trouvais déjà que voter était en soi d'une prétention puante bien avant l'affaire Le Pen, mais là, c'était le pompon de l'outrecuidance. En ce mois de mai 2002, les abstentionnistes étaient carrément des « fascistes ». Car ne pas voter pour Chirac, c'était donner des voix pour Le Pen, selon leurs calculs !

Une qui s'en foutait, et qui poussait l'abstention jusqu'à s'abstenir de donner une consigne de vote, fût-elle de s'abstenir de voter, c'était Arlette Laguiller. Elle avait déjà été très bonne sur le 11-Septembre : pas



question pour Arlette de verser une seule larme sur les chaussures en crocodile des traders du WTC !

Finalement, un seul pensait juste et l'écrivit : Patrick Besson... Un article exemplaire dans *Le Figaro* du 3 mai, intitulé *Sans moi*. Il se foutait de cette union nationale bidon où gauche et droite se tenaient la main pour voter Chirac. Cette réconciliation factice et sans risque l'écœurerait : « C'est la révolte consensuelle, la subversion doudou. » Et dans un passage très *Le Pen vous fait jouir*, Patrick balançait :

Les pires crapules, les plus profonds salauds, les plus vils escrocs et les plus fieffés manipulateurs – pas besoin de citer des noms, ils se sont reconnus et vous les avez reconnus aussi – ont enfin la formule pour faire oublier toutes les saloperies qu'ils ont dites, écrites ou faites depuis plusieurs décennies : voter Chirac.

Autre chose que du Guyotat ! Patrick disait qu'il aimait la droite et même Chirac mais

non, il ne voterait pas pour lui, « c'est physique », et ajoutait que même si Le Pen avait une réelle chance de passer président, il ne le ferait pas non plus... Bravo !

Résultat sans aucune surprise : Chirac fut réélu à 82 %, comme un dictateur, sauf que ce n'était pas lui le dictateur, mais le peuple, un peuple de connards de gauche médiocre et de droite faux-cul, tout un tas d'imbéciles incapables d'assumer leur fascisme intrinsèque jusqu'au bout...

Ardisson n'avait plus qu'à sabler le champagne ! C'est exactement ce qu'il fit avec son vieil ennemi Guy Bedos, venu se réconcilier dans un *Tout le monde en parle* d'une complaisance effarante... On apprendrait à cette occasion que ces deux-là s'étaient retrouvés au Trocadéro en train de chanter la *Marseillaise* et que c'était là que la réconciliation avait eu lieu...

Bedos arriva comme soulagé sur le plateau de Thierry. Il raconta qu'il avait trouvé l'émission précédente sur Le Pen avec Bernard-Henri Lévy tellement bonne qu'il s'était dit que « si la démocratie terrassait le

fascisme » (traduction : si Chirac était, grâce aux gauchistes culpabilisés, à nouveau élu président, et pour cinq ans), il viendrait fêter la victoire en trinquant avec Ardisson qu'il détestait depuis que Thierry l'avait ringardisé en en faisant un « comique mort ». C'était surtout que Bedos avait compris que *Tout le monde* devenait de semaine en semaine l'émission la meilleure et la plus vue, celle où il fallait passer...

On vit donc physiquement Guy Bedos et Thierry Ardisson faire tchin-tchin avec leurs flûtes de champ' ! Les yeux dans les yeux, avec feux d'artifice (les bien nommés), bourrades d'amitiés éternelles... Heureux, le monarcho et le gauchisme désormais liés à la vie à la mort, et au-delà... Ils croyaient trinquer à la défaite de Le Pen mais non, c'était bien à la victoire de Chirac ! Quel mauvais calcul ! C'est comme ceux qui, dix ans après, en 2012, voteraient Hollande uniquement pour dégager Sarkozy. Ils auront beau dire, ils auront voté François Hollande...

## XX

### Entrée d'Alain Soral

C'est dans ces eaux-là que je rencontrai pour la première fois Alain Soral... Juin 2002... Plus tard, il dirait qu'on était des amis de trente ans. Il n'a jamais vraiment eu le sens du temps. De huit ans à peine ! Et pas vraiment de « grande amitié »...

Je ne l'avais jamais vu en vrai avant ce vernissage de mon ami – un vrai celui-là – François Boisrond, qui m'y avait convié. Il y avait évidemment présents son critique d'art intime Hector Obalk, et donc Soral qui m'expliqua qu'il venait de se réconcilier avec Hector. C'est drôle de réaliser *a posteriori* que si Obalk était resté sur sa brouille de jadis avec Alain, je n'aurais jamais rencontré Soral, en tout cas pas ce jour-là.

Je sentais bien à ce cocktail de Boisrond que j'intéressais Alain... À la fin, nous nous retrouvâmes dans le même restaurant place des Vosges, où j'avais invité à dîner une brune de nos connaissances communes : Catherine, connue dans ce petit milieu pour avoir été

longtemps amoureuse d'un Noir branché qui l'avait récemment larguée. Je l'avais déjà repérée le soir de l'élection de Jacques Chirac en 1995 (qui venait déjà de foutre une bonne branlée à l'affreux Jojospin !), où nous étions tous invités pour « fêter ça » dans l'appartement des Taddei, et où ce fameux Noir avait éclaté en sanglots devant tout le monde à l'annonce du vainqueur...

— C'est le fascisme qui revient !...

Même mon fils Alexandre, alors âgé de cinq ans, avait trouvé ça ridicule. Je crois que c'est la première fois qu'il avait vu un homme pleurer, et il fallait que ça tombe sur un Noir de gauche ! Je pense que Catherine, bien qu'alors très accro, avait senti dans mon regard un certain mépris pour la réaction de son antiraciste émotif au-delà du supportable.

En me voyant roucouler agréablement au restau avec Catherine, Soral, de sa table, m'envoyait des œillades complices, l'air de dire : « Attention, elle aime les grosses bites ! » Gros cliché du raciste balourd qu'il était déjà. Ce qui n'empêcha pas Catherine de devenir ma maîtresse le soir même, et pour plusieurs

mois, malgré ma minuscule pauvre bite de petit Blanc minable...

— Ah, Alain... soupira Catherine, en regardant maternalistement Soral.

Ce soir-là, Soral ne me fit pas un grand effet, ni par son charisme, ni par son intelligence. Je l'avais vu, deux, trois fois dans l'émission *C'est mon choix* d'Évelyne Thomas faire son numéro de misogyne amusant, et surtout dans un film pas mal du tout de Catherine Breillat : *Parfait amour !*... L'histoire d'amour d'une femme mûre et d'un jeune homme, qui se terminait par le poignardage frénétique de la femme par son amant pédé refoulé ! Et qui donc était son meilleur copain ? Alain Soral alias « Philippe », un pseudo-macho très vulgaire qui racontait dans une scène ses histoires de meuf l'« épongeant » sur son scooter, en pleine course la nuit à Formentera (entre parenthèses, là où Soral rencontrerait vraiment sa femme), en foutant du « yaourt » partout sur « sa gueule de bouledogue »...

Récit puant d'autant plus le vécu qu'il n'avait à jouer dans ce film que son « propre » texte... Breillat avait eu raison de ne pas lui

donner un autre rôle que le sien. Tous ceux qui plus tard découvriraient Soral et apprécieraient ses discours « sincères » sur la politique et la société, auraient du mal à faire la différence avec ses scènes dans *Parfait amour !* Tout y était déjà : le bagout du hâbleur mytho, la haine triste des femmes, le dégoût compensatoire pour les pédés, la lâcheté du baiseur des faibles, la peur du faussement viril...

Le cinéma, ça l'avait longtemps titillé, l'Alain. Plusieurs fois, il me dirait qu'il avait joué aussi dans *L'Argent* de Robert Bresson (d'après *Le Faux Coupon* de Tolstoï), tourné en 1983, l'année même où était sorti le best-seller lourdingue *Les Mouvements de mode expliqués aux parents*, cosigné par Soral, Obalk et Alexandre Pasche... Ce n'est évidemment pas Alain Soral qu'on retrouvait au générique très exhaustif de *L'Argent* de Bresson, mais... Alexandre Pasche ! Se projeter, par fantasme, dans l'expérience d'un autre (le plus près possible de soi), serait monnaie courante chez lui... Fausse monnaie courante, plutôt, car le sujet du film de

Bresson lui serait très bien allé : une fausse valeur qui passe de main en main... Ce transfert typiquement mythomane serait un des ressorts psychologiques du Soral adulé par les foules Internet des années 2010... Et dire que certains s'émouvraient de ce chapardage d'identité récurrent chez cet « être si sensible » !

## XXI

### Qui était Alain Soral en 2002 ?

Ce juin-là, Soral ressortait de son trou à rat car il venait d'essuyer l'échec (justifié) de son navet *Confession d'un dragueur*. Il disait que c'était un complot (déjà) qui lui avait fait louper son entrée dans le cinéma. Toujours le même principe : Soral, son film ne marche pas, alors il devient fasciste. C'est le syndrome *Bagatelles* : c'est parce que l'Opéra ne veut pas jouer ses ballets que Céline écrit son premier pamphlet. Fiction pure ! C'est un peu comme le premier roman de Goebbels (refusé). Vous imaginez Joseph se dire : « *Das ist ein Flop ?*



*Ich bin ein Nazi ! » ?* Hitler, ses tableaux sont refusés par un galeriste, alors il met le feu au monde... N'importe quoi !

Du coup, Soral était revenu au livre : il avait écrit et publié *Jusqu'où va-t-on descendre ?* Un abécédaire d'afféteries du commerce sur tous mes sujets classés par désordre alphabétique... Je n'étais pas le seul à avoir remarqué que ça sonnait bizarrement : « nabécédaire »...

Le pamphletinet de Soral n'était qu'un collier de crachats à défaut de perles. Il n'y faisait que reprendre avec quinze ans de retard nos combats de *L'Idiot*, en particulier les miens... Bien pâles attaques contre les homos, la bourgeoisie de gauche et son virement à droite, le féminisme, le démocratisme... Tout à fait intégrables dans le boboïsme spectaculaire...

La preuve : Soral se tapa la quatrième de couverture de *Libération*... Comme d'ailleurs Dantec, et Mehdi Belhaj Kacem, mes co-infréquentables de *Cancer !* Ce serait une de mes fiertés de ne jamais avoir eu la fameuse

« quatrième » de *Libé* sur laquelle tout le monde était passé, comme sur une salope.

Le journaliste Emmanuel Poncet lui avait fait une belle page, bien sympa. « Alain Soral, quarante-trois ans, réactionnaire de gauche et pamphlétaire à succès, passé maître dans le scandale télévisuel. » *Mal dominant*, ça s'appelait : c'est exactement comme ça que les gauchistes aimaient nommer leurs faux ennemis. On apprenait plein de trucs dans ce portrait : que le père d'Alain avait fait de la prison pour escroquerie, qu'il lui avait foutu son poing dans la gueule pour ses dix-huit ans, et qu'il était mort le jour de l'anniversaire de son fils... Mieux : que Soral avait failli dédier son pamphlet *Jusqu'où va-t-on descendre ?* à... Jean-Pierre Chevènement ! Encore un tombé dans le panneau... Comme Philippe Muray et Élisabeth Lévy?... Trop mignon...

Alain fut même reçu chez Ardisson ! Nerveux, parano, déjà aigri, agressif. Anouk Aimée était à côté de lui et il ne la laissait pas s'exprimer. C'était quand même la femme d'*Un homme et une femme* de Claude Lelouch

et la Jeanne Hébuterne de Modigliani-Gérard Philippe dans le film de Jacques Becker !...

— Vous n'écoutez pas, lui dit Anouk, il faut écouter les autres...

— J'écoute d'abord tous les bruits du monde, après je me retire, j'écris un livre et j'essaie d'en parler.

Les « bruits du monde » ? Ses propres gros prouts, oui ! Soral fut pathétique ce samedi-là, et passa pour un malade mental, un hystérique craignos. Il se mit Laurent Baffie à dos d'emblée. Il affronta directement le « sniper » de Thierry, lui reprochant de vouloir le faire passer pour un « gugusse ». Il lui fit même la leçon : il fallait que Baffie lise Guy Debord !

Quel très mauvais technicien des médias ! Au lieu d'assumer, d'approuver, de revendiquer (et même de surenchérir !) ce qu'il disait dans son livre, Soral se défaussait à chaque citation. Non, il n'était pas si réactionnaire que ça. Non, il n'attaquait pas les pauvres. Non, il n'était pas contre l'avortement. Non, il n'avait rien contre les Algériens...

Il n'y eut sur le plateau que Francis Lalanne pour le « comprendre ». Ça voulait tout dire... Avant *Comprendre l'Empire*, il y aura donc eu *Compris par Lalanne* !

Pour couronner le désastre, Alain se lança dans une défense du peuple français qui, d'après lui, n'avait jamais été fasciste. Ardisson rappela à Soral ce qu'il avait écrit contre Dieudonné, « Dieudonné qui vous énerve beaucoup... ». Pourquoi ? Parce que Dieudonné accusait le peuple français d'être esclavagiste, alors que d'après Soral, les pauvres Français n'avaient jamais rien eu à voir avec l'esclavage. Ça n'avait été qu'une infime partie de l'élite qui s'en était rendue coupable. Soral en arriva même à dire que c'était la faute des Noirs parce que certains avaient été complices des Blancs pour esclavagiser leurs frères ! Pour finir sur Dieudonné, il lui reprochait de culpabiliser l'ouvrier français alors qu'il était propriétaire de son théâtre et faisait partie du show-biz. « Le peuple de France n'est pas raciste puisqu'il a fait de lui une vedette ! »

Ardisson, malin, avait gradué ses thèmes et il arrivait maintenant à l'essentiel, pour la bonne bouche. Il cita Alain : « À force de dire qu'il n'y a pas assez de femmes dans les médias, on finira par dire qu'il y a trop de Juifs. » C'est-à-dire que monsieur Soral en 2002 était contre la parité parce qu'elle pouvait amener tout droit à cette horreur, cette bête immonde, ce Loch Ness effroyable qu'il combattait au plus profond de lui-même depuis tant de générations : l'antisémitisme ! Dans le même désordre d'idée, Soral enfonce Renaud Camus qui, parce qu'il pensait qu'il n'y avait pas assez de pédés représentés, avait donc dit, comme on sait, qu'il y avait trop de Juifs qui l'étaient (représentés, bien sûr, pas pédés !) ... Les propos de Camus, le Soral 2002 les trouvait « dangereux ». C'était pas bien pour l'« universalisme républicain ».

Anouk Aimée n'en pouvait plus : ce n'était pas seulement les propos mais surtout la voix de Soral qui l'insupportait. Elle partit chercher un verre d'eau. Et quand elle revint, le faux dur s'excusa auprès de l'actrice ulcérée en disant qu'il était émotif !

Alain remercia Ardisson de l'avoir invité, se leva, et s'en alla, la main sur le cœur...

## XXII

### Soral chope un *cancer* !

Les médias ne se bousculaient pas autour d'Alain Soral... Après Ardisson, seul Guillaume Durand le reçut, dans une émission où Bernard-Henri Lévy venait gronder la France... « Reçut », c'est une façon de parler. Soral était un « sujet » : il était absent du plateau. J'aurais bien aimé voir comment il se serait comporté physiquement face à Lévy, en « émotif » sans doute... Soral s'y proclamait stalinien « par dialectique ». Une resucée de Limonov dans *L'Idiot* en 1989. Quel retard, déjà...

C'est ce que je me disais en lisant son entretien dans *Cancer* ! n° 6. Car ça y était ! Il m'avait suivi. Dès la deuxième page, les petits gars d'Angers avaient placardé un « plaidoyer pour les indéfendables » où j'étais en photo en deuxième position après Soral et avant Mehdi

Belhaj Kacem et Jean-Louis Costes. Je n'aimais pas beaucoup ce genre d'association. On était tous qualifiés de « gueules d'amour ».

Ils prenaient clairement position en *notre* faveur, comme si on était un groupe constitué. Horreur pour moi ! Déjà ce syndrome de dissidence à plusieurs. Ils disaient « ouvrir leurs colonnes en forme de cuisses à Alain Soral », ce « marxiste du troisième type » !... Celui qui interrogeait Soral, c'était son agent de liaison dans *Cancer !*, David Zar-Ayan, un horrible hâbleur, raté, bouffi, qui se chargerait plus tard de me chier dessus dans son petit blog, ne trouvant rien de mieux que de faire parler contre moi la pauvre Sylvia, dernière femme de Choron, totalement égarée depuis la mort du Prof.

Bref, dans son interview à *Cancer !*, ce qui était intéressant, ce n'étaient pas ses vues politiques poussiéreusement marxistes, mais ses aveux personnels... Soral se disait modeste (sans rire !) : « Quand tous les petits hussards cherchaient à jouer les stylistes à Saint-Germain, moi je lisais, j'étudiais, je ne rêvais

pas de devenir un écrivain, un maître à penser. J'avais juste pour but de devenir un homme. »

Sans me citer, Soral utilisait déjà l'argument qu'il brandirait plus tard contre moi si souvent : on n'est pas un homme quand on est écrivain. En plus, je n'avais jamais été « hussard ». Et je ne rêvais pas de devenir écrivain, je l'étais. C'est lui qui se rêvait secrètement « maître à penser » (encore un peu de patience, futur gourou sans couilles !). C'est lui qui était trop lâche pour venir boxer sur le ring germanopratin. Qu'y serait-il venu faire d'ailleurs puisque pour personne il n'existait ?... Il préférerait, et il s'en vantait, rester à Bayonne dans son appart', où il ne voyait sa femme qu'aux heures des repas, tripotant son chien (celui de sa femme) et essayant de se construire intellectuellement.

Dans ce numéro de *Cancer !*, aucune interview de Dantec. Ils l'avaient remplacée par celles de Costes, Kacem, Soral et moi. La revue *transgénique et pluridisciplinaire* partait dans tous les sens. « Pluridisciplinaire », il fallait décoder « pluraliste ». Pourquoi pas « démocratique »,



ou pire, « pour la liberté d'expression » ? L'alcool né raté Arnaud Le Guern tartinait nabiennement sur Zacarias Moussaoui, Jean-Edern Hallier et Yvan Colonna ; et Laurent Schang sur Patrick Besson (très bien), mais aussi sur Tsahal dont il faisait une véritable apologie...

Je ne pus m'empêcher de faire la grimace à cette provocation. C'était quoi ce *Pour l'honneur de Tsahal* ? Une profession de foi sioniste pas du tout second degré sur plusieurs pleines pages. Avec un intertitre énorme : « La société israélienne n'est pas une société coloniale. » Et personne derrière, pour lui répondre par une page titrée : « BEN VOYONS ! » (ou même « BEN GOURION ! ») ... Ça aurait été superbe, typographiquement ! Il faut dire que la mise en page n'était pas leur fort, à *Cancer* ! C'était tellement laid et faux visuellement qu'il n'en resterait rien, sauf ce que j'en dis ici.

Domage, car il y avait de bonnes choses. Le bloc-notes de BDL par exemple. Deniel-Laurent revenait sur Dieudonné. Pour Deniel, Le Pen avait du souci à se faire pour garder sa

place de Grand Chef de l'antisémitisme, depuis que Dieudonné avait dit (par antiracisme) que les Juifs n'existaient pas plus que les autres. Nouvelle façon de nier le peuple élu ! Le néo-fasciste angevin rappelait qu'Élie Semoun lui-même était choqué : « C'est un peu comme si j'étais une femme qui découvrait que son mari était pédophile depuis plusieurs années. » *Cancer !* faisait un détournement d'affiche de spectacles possibles : « *Les Juifs n'ont jamais existé*, suivi de *Les Sectateurs de la Torah* », par Dieudonné...

Deniel-Laurent sentait bien l'incohérence de Dieudonné qui, d'un côté prônait un universalisme indifférencié, et de l'autre pleurnichait pour que les Noirs aient autant de visibilité que les Juifs. Yahvé un problème !

## XXIII

### *Cocoricrrouïk !*

En ce début d'été 2002, Dieudonné venait de lancer son nouveau spectacle. *Cocorico*, ça

s'appelait, avec une affiche très « Art Ensemble of Chicago »... Allait-il en profiter pour revenir sur la foirade de sa présentation aux élections présidentielles, sur la « victoire » de sa bête brune Le Pen, ou sur ses propos au sujet des lobbies et des races qui commençaient à s'accumuler dangereusement comme un tas de peaux de banane prêtes à être jetées en temps voulu sur son chemin ?...

Le spectacle était coproduit et diffusé par la chaîne Comédie, dont le boss Dominique Farrugia n'aurait pas apprécié de nouveaux dérapages. Dieudonné entra en scène et commença par traiter de cons ses parents, ses enfants et lui-même. Très bien.

— Con, c'est comme une religion, Juif, catholique, musulman...

Non ! On avait dit pas les religions ! Direct, il attaquait sur le Buisson ardent, Moïse, le Sinaï (aïe !), il fit même une allusion à Ben Laden : « Les longues barbes, ça revient à la mode. » Le public l'applaudissait d'avoir réussi à faire la relation entre la barbe de Moïse et celle de Ben Laden.

L'Ancien Testament revu par monsieur M'Bala M'Bala, monsieur Farrugia s'en serait bien passé... « Moïse le premier con avec ses dix commandements, il a placé les bases de l'humour. »

— Jésus et Zavatta, ça a été mes deux idoles, au départ... Ça le travaillait déjà, Jésus... Le premier one man show, c'est Jésus... Il a influencé Bush.

Bon, ça va. Il mélangeait. Il imitait Bush au soir du 11-Septembre. Puis stoppa net : « Mais ce spectacle n'est pas un meeting. » Bel aveu prémonitoire ! Dieudonné dit que pour son spectacle sur Judas, on l'avait accusé d'être antichrétien, antimusulman et même antisémite... C'est vrai qu'il y avait eu de discrètes effluves dans *Pardon Judas*, oh, trois fois rien, mais déjà des pointes... Par exemple, les journalistes de *Libé* censés se placer dans la salle s'appelaient « Blumenthal » et « Zoubinstern »...

Maintenant, il voulait faire un spectacle d'« humour pur ». Le personnage « Dieudonné » était désormais bien rodé : celui d'un comique irascible et râleur, limite

menaçant avec son équipe (plus tard, ce serait directement avec son public), insupportable tyranneau (un rôle de composition, bien sûr...) qui demandait à sa femme Marine si elle n'avait pas vu son pantalon. Et elle lui répondait vertement des coulisses. C'était sa vraie voix qu'on entendait, je veux dire la vraie voix de sa vraie femme de l'époque...

Marine lui renvoyait son froc à travers la gueule. Ah, ce fameux froc, c'était déjà celui qu'il baisserait à tant d'occasions dans les années qui suivraient... Et c'est sa future ex (que je rencontrerais finalement à Aix) qui le lui balançait... S'il en voulait du symbolique, en voilà !

Le sujet du spectacle, c'était la prise d'otage de Dieudonné par des islamistes. Tous ceux qui le connaissaient venaient parler de lui : son institutrice, un laveur de pare-brises dans une pompe à essence (arabe bien sûr), un flic méridional, raciste contre les Arabes, un ancien de la guerre d'Algérie, tortureur, copain de Le Pen...

Depuis ses débuts en solo (*Tout seul*, 1997), il aimait bien décliner des personnages. On

croirait longtemps que c'était sa force, c'était sa faiblesse... Facile d'épater la galerie avec une galerie de personnages ! C'est ce qu'ils faisaient tous en ce temps-là : Dany Boon, Élie Semoun, Michel Boujenah, dans la veine (sidaïque) d'Élie Kakou...

Le meilleur dans *Cocorico*, c'était le journaliste franchouillard, très nerveux, quasi hystérique... À travers lui, Dieudonné attaquait les médias tout entiers. « Si la réalité intéressait les gens, ils couperaient leur poste et regarderaient par la fenêtre. » Bravo, mais aussi hélas ! Car ce serait bientôt par la fenêtre d'Internet que Dieudo-le-conspi inviterait son public à regarder...

En 2002, Dieudonné en était donc à la manipulation par les médias : c'est les médias qui ont fait remonter Bush dans les sondages ; c'est les médias qui ont stigmatisé les « bougnoules » ; le 11-Septembre a été « mis en scène » par les médias pour faire du spectacle : « Il y avait tout le monde : les dresseurs d'ours, les cracheurs de feu ! » Et plus grave :

— Ben Laden, ce n'est pas le vrai qu'on voyait sur les cassettes. Le vrai est à Las Vegas, il joue aux machines à sous. C'est Smaïn qui a eu tort de refuser le rôle !

Sous cette méfiance de principe et cette « vision » de l'information, Dieudonné remettait en cause le fait même de prendre parti, d'avoir le moindre avis sur quoi que ce soit. C'était déjà ça son vrai combat : pas la liberté d'expression, comme il ne cesserait de le seriner, mais la liberté de ne pas avoir d'avis. On sentait que ça lui tenait à cœur de revendiquer son absence totale de conviction, il la matraquerait, avec brutalité s'il le fallait. Ce serait cette ligne qui le mènerait tout droit à l'escroquerie et à l'abus de confiance...

*Cocorico* fut le chant d'un drôle de coq... Un peu étranglé, il sonnait funèbre... À ce moment-là, Dieudonné n'avait pas encore la grosse crête au point de vouloir faire lever tous les matins le soleil de l'antisémitisme... Comme si l'antisémitisme avait besoin d'un quelconque coq pour éclairer les goys dans l'ombre !

Tu parles d'un Chantecler... Chantepacler, oui ! Pas clair du tout...

## XXIV

### La négresse de Dieudo

Il faut bien se remettre dans le contexte : en 2002, Dieudonné représentait les Noirs (désormais, dans ses salles combles, on les compte sur une seule de ces mains de gorille sectionnées par des braconniers et revendues à des Blancs comme cendriers), et il faisait des sketches si francophobes qu'il passait devant le tribunal pour ça. Mieux : il gagnait toujours ses procès, avec le soutien par exemple de Caroline Fourest ! Car, à la base, Dieudonné était la créature des antiracistes, des antifachos et Cie...

Dieudonné était entre autres devenu la tête de Nègre du raciste Bernard Antony de l'Agrif, première association qui porta plainte contre lui pour insulte au peuple blanc et catholique... Mais, sentant que l'antiracisme était une impasse, Dieudonné s'était tourné



alors vers le communautarisme. Et à cette période, la reine du communautarisme noir, c'était Calixthe Beyala, une Camerounaise comme lui... Au Collectif « Égalité » depuis 1998, c'est elle qui avait eu l'idée de monter au créneau du CSA avec Manu Dibango en disant que dans les médias, on faisait du matraquage pour les Juifs et pour les Arabes, mais pas assez pour les Noirs. « On veut un tiers chacun. » Dieudonné la suivit. Saints quotas, priez pour nous, pauvres soumis !

N'oublions jamais que Dieudonné, avant d'être la marionnette de Soral, fut celle de Beyala. Avec elle, il était passé d'anti-Blanc à pro-Noir, comme il passerait de pro-Noir à anti-juif avec Soral, et d'anti-juif à pro-Blanc avec Le Pen. Remarquez : jamais pro-arabe, sauf si ce sont des dictateurs !... Au début, Dieudonné s'était fait passer pour un humaniste. Puis il s'était mis à rouler pour les Noirs, ou plutôt à faire semblant de rouler pour eux. Même Calixthe s'était laissé prendre ! Pourtant pas née de la dernière pluie de conneries !

Ah, Calixthe ! Sacré numéro ! Je l'avais bien connue moi-même dans les années 90... Elle m'appelait tout le temps, on se marrait beaucoup de nos diatribes respectives sur le milieu littéraire. Elle ne s'était pas encore fait pincer les seins pour plagiat.

Beyala avait l'âge de Taddeï, exactement. D'ailleurs, c'était sa copine de temps en temps (elle suçait bien, paraît-il) et c'est lui qui me l'avait présentée. Une fois, on était allés chez elle, même Frédéric avait cru qu'on s'était trompés d'étage lorsque nous ouvrit une petite vieille courbée, à la peau javellisée, la bouche tordue, les cheveux pendouillant comme de la salade flétrie, le corps défraîchi planté de traviole dans deux énormes pantoufles mitées... Sa vieille nounou du Cameroun ? Non, c'était elle ! Calixthe ! Dès qu'elle sortait, en revanche, elle s'apprêtait comme une star de la négritude française (qu'elle était) : une lionne – bien que Scorpionne – scintillante et si soignée ! Cheveux de feu, peau merveilleusement unie, moirée, lisse, maquillage royal, bijoux partout, et quelle allure ! Élançée, animale, pleine de seins et de

cul, ondulant énergiquement au son de sa voix en flûte fêlée...

Sur sa manie des plagiats, j'avais été alerté par Taddeï lui-même, à qui elle avait fait lire un manuscrit où il avait reconnu immédiatement un gros passage de mon *Régál des vermines*... Cette enculée avait pensé qu'on n'y verrait que du fion... La diva récidiva avec d'autres. Mais en 1996, elle tomba sur un os : le chasseur de plagiaires Pierre Assouline, qu'elle avait déjà dans le nez (Assouline, bien sûr ; pas l'os !), qui lança contre elle une campagne d'accusations terribles, hélas justifiées. Comme elle avait le nez fin, elle comprit vite qu'elle l'avait dans l'os (et pas dans le nez ; dans le cul, bien sûr !). Assouline, lui, ne lâcha pas le sien (le *sien*, j'ai dit ; pas le chien !... J'arrête, on dirait du Raymond Devos), d'os. Il (pas Devos ; Assouline, bien sûr !) prouva facilement que Beyala avait piqué tout un tas de morceaux parfaitement identifiables dans les livres d'un peu tout le monde...

Calixthe était une sorte de kleptomane qui avait pathologiquement besoin de piller les

livres des autres (principalement des Blancs) pour faire les siens, nuls bien sûr, et encensés uniquement par les vieux barbons, grigous plutôt, des Lettres. Tous sucés au préalable par la Noire grande gueule... Car Calixthe était une « pompeuse » à tous les sens du terme. Ce n'est pas pour rien qu'elle obtint en quelques années ces titres à mourir de rire : Chevalière de l'ordre des Arts et des Lettres ! Chevalière de la Légion d'honneur ! Grand prix du roman de l'Académie française ! Prix François Mauriac !... Les vieux étaient prêts à tout pour que Calixthe les pompe, ou plutôt les mâche... Les Académiciens étaient même allés jusqu'à signer une « Apologie du plagiat » (ils s'y connaissaient) pour la défendre contre Assouline le preux chevalier du Droit d'auteur... Pas si preux d'ailleurs, car lorsque plus tard son copain Joseph Macé-Scaron, une pourriture du *Figaro Magazine*, serait pris à son tour sa main gluante de pédé de droite anti-arabe dans le sac à couilles, c'est Assouline qui le défendrait... « Deux poids, deux mesures », dirait un dissident d'aujourd'hui ! Il faut dire que si la petite

histoire ne dit pas si Assouline s'était fait sucer par Macé-Scaron, on sait en revanche qu'il ne se l'était pas fait par Calixthe, bien qu'ils aient tout tous les deux pour faire un bout de chemin ensemble... Le vieux Juif moche anti-négro et la belle antisémite noire, c'est un couple qui fonctionne ! J'en ai vu autour de moi toute ma vie.

Les Juifs sont répulsivement fascinés par les femmes noires. Dieudonné dirait que c'est parce que ce sont tous d'anciens négriers qui, ou bien se sentent coupables, ou bien veulent continuer autrement leur petit commerce. Mais non ! Ce sont les Juifs au contraire qui rêvent d'être les esclaves sexuels des Noirs, car ils sont parmi les seuls à n'être pour rien dans la Shoah... Lécher le cul des Noires, ça les change de se faire lécher le leur par des Blancs !... Quitte à se faire mettre une bite par quelqu'un, autant que celle-ci n'ait pas trempé dans la Shoah, mais plutôt dans le Shocolah...

Quant à la femme noire, elle adore baiser un Juif car elle sait très bien qu'elle ne pourra jamais réduire en esclavage un Blanc « normal », mais un Juif qui sait ce que c'est,

si ! Leur compétition de souffrance ne peut s'épanouir que dans la baise.

Quand le Noir Dieudo comprendra-t-il que par sa condition même de co-esclave, il n'a pas les moyens d'être antisémite ? D'ailleurs au début, il était « en fraternité » avec les Juifs. Son antisémitisme n'a jamais été naturel. Il faut connaître les Juifs pour les détester. Et Dieudo n'en a connu qu'un : Élie Semoun, qu'il n'avait aucune raison de détester (Élie resterait son seul ami jusqu'à aujourd'hui). Il faut être un Grec de Salonique au xvi<sup>e</sup> siècle, un Algérien pendant l'époque Crémieux, un Français de la fin du xix<sup>e</sup> siècle, un Allemand des années 1920, un Palestinien depuis la fin des années quarante, que sais-je, pour savoir pourquoi ne pas les piffer... Mais un Noir...

## XXV

### Le code antisémite

Dieudonné était obsédé par l'esclavage, et pour en quelque sorte s'en « libérer », il eut l'idée d'en faire un film... Le sujet ? Le fameux

Code noir, cette bible raciste (pléonasme) rédigée par Colbert pour Louis XIV en 1685... À juste titre, ces lois pour organiser la déportation des Noirs d'Afrique révoltaient Dieudonné. Il était allé voir le Centre national du cinéma, mais en 2002, le verdict tomba : le CNC refusait de financer son projet. D'où son dégoût pour tous les « sionistes » qui dirigeaient le CNC et qui rembarèrent le célèbre comique antiraciste et son projet au sujet trop « délicat »... Pendant des années, Dieudonné continuerait à balancer sa version : lui si pur, si sincère, avait été chassé du temple du cinéma par les marchands mêmes ! De quoi devenir un aigri. Et même un nègre ! Il dirait partout qu'on avait attendu de lui qu'il ponde une comédie sur la traite négrière alors que lui ne voulait pas... Ah bon ?

On aurait dû se douter que plusieurs choses ne collaient pas... D'abord, la lettre de refus pour le financement, il ne la produisit jamais. Ensuite, pour demander une aide à l'écriture, il fallait déjà être dans le cinéma (auteur, réalisateur ou producteur), et Dieudonné ne l'était pas. S'il avait été sincèrement acharné à

mener à bien son projet, il lui aurait peut-être suffi de signer un petit court-métrage bricolé sans prétention et de l'apporter au CNC. Mais il était aussi fainéant qu'incompétent, et surtout ignorant, par manque total de curiosité, y compris dans son propre métier, des rudiments de la démarche à suivre. Le sujet du film n'avait rien changé à l'affaire. Prétentieux et susceptible, Monsieur la star n'avait pas supporté cette première tentative infructueuse.

Qu'à cela ne tienne ! Foin du CNC ! Foi de Dieudo, il le ferait coûte que coûte, son film ! Et à sa façon... Désormais il s'entourerait d'historiens iraniens pour traiter cette « page sombre » de l'histoire de son peuple, car les recherches, la documentation, les connaissances des autres « spécialistes », tous dominateurs blancs, n'allaient pas dans le sens du message qu'il voulait donner à son futur film... Lui avait une autre vision, pour ne pas dire révision, de l'esclavage...

Il affirmait que c'étaient les Juifs qui s'étaient chargés de superviser les déportations à bon port. Comme si à l'époque,



on aurait laissé un Juif avoir ce pouvoir ! Oui, il y avait quelques Juifs (très peu) qui étaient impliqués dans le commerce des Noirs, mais bien avant Louis XIV. Pour dénoncer d'éventuels Juifs négriers, il aurait fallu que Dieudonné situe son histoire avant le Code noir.

Or, il suffit de feuilleter le fameux Code noir pour constater que dès le premier article, signé par Louis XIV lui-même, la première chose que King Sun (on dirait un Coréen !) ordonne de faire en Afrique, c'est d'en chasser les Juifs. Ils ont trois mois pour décamper sinon ça va chier. Pourquoi ? Pour qu'ils ne salissent pas les précieux Noirs en quelque sorte ! Le Code noir spécifie bien que les chrétiens viendront en terre noire et évangéliseront les autochtones avant de les esclavagiser. Évangélisme et esclavagisme étaient les deux mamelles de la royauté. Surtout pas de Juifs dans cette histoire ! Louis XIV avait attaqué son Code noir plus directement dans le sujet que Céline ses *Bagatelles* !

Et mieux encore ! L'exclusion des Juifs était une idée de son père, Louis XIII, qui tenait dès 1615 à virer les Juifs de son royaume, comme Isabelle la Catholique l'avait fait du sien en 1492.

— Tous les dits juifs qui se trouveront en cestuy nostre royaume, pays, seront tenus, sous peine de la vie et de la confiscation de tous leurs biens, d'en valider et se retirer hors d'iceux, incontinent, et ce, dans le temps et terme d'un mois, après la publication des présentes.

— Très bonne idée, papa ! lui dit son fiston Soleil. Je vais élargir ça jusqu'à nos îles...

Donc acte :

ARTICLE I : « Voulons que l'Édit du feu roi de glorieuse mémoire, notre très honoré seigneur et père, du 23 avril 1615, soit exécuté dans nos îles ; se faisant, enjoignons à tous nos officiers de chasser de nos dites îles tous les juifs qui y ont établi leur résidence, auxquels, comme aux ennemis déclarés du nom chrétien, nous commandons d'en sortir dans trois mois à compter du jour

de la publication des présentes, à peine de confiscation de corps et de biens. »

Ça m'étonnerait que, dans son embryon de scénar', Dieudonné ait fait la place à des figures de Juifs miséreux du XVII<sup>e</sup> siècle, foutus dehors à coups de pied dans le cul par les chrétiens de Louis XIV... Non, il imaginait plutôt les représenter anachroniquement en gros porcs youtres entassant de pauvres Noirs dans des galères. Sans doute voyait-il des sortes de Dominique Strauss-Kahn torse nu avec de longs fouets en train de cingler les Nègres au son d'un tambour frappé par un Jamel Debbouze à coups de moignon...

Si Dieudonné avait eu ne serait-ce qu'un brin de conscience professionnelle, il aurait su tout cela comme n'importe qui s'intéressant au sujet. Mais dès le début, il a péché par goût de l'amateurisme et mépris pour la chronologie des événements (deux défauts qu'il ne cesserait de développer en dix ans). Les Juifs, c'est comme les Américains, il y a suffisamment de choses à leur reprocher pour ne pas en inventer d'autres. Les cathos

n'avaient pas besoin d'eux pour être des ordures.

Ce ne sont pas les Juifs qui ont inventé la traite négrière, et même s'ils crevaient d'envie de la pratiquer, le Code noir ne leur en aurait pas donné le droit. Je sais, c'est un cauchemar pour tout antisémite qui se respecte d'admettre ça, mais la vérité historique avant tout...

## XXVI

### Fort sionard

Les meilleures croisades sont les plus courtes. Dieudonné passa à autre chose... Et tout ce qu'il trouva à faire à ce moment-là, ce fut *Fort Boyard* ! Vous avez bien lu : pas Fort Chabrol, Fort Boyard ! Histoire de montrer qu'il était toujours intégrable à la grande famille interracial du show-biz...

Eh oui ! En 2002, Dieudonné fit *Fort Boyard*... Ce n'était d'ailleurs pas la première fois... Il y avait d'abord eu celui de 1999, avec Patrice Laffont en présentateur... Dieudonné

avait même été le coach de son équipe. Tous avaient houspillé celui qu'ils appelaient « ce cher Dieudo » pour sa nonchalance, son manque d'entrain à monter les étages du fort, et son inintelligence à résoudre les énigmes les plus faciles du père Fouras qui d'ailleurs s'était bien foutu de sa gueule. À cause de son incompétence, une autre candidate avait même été obligée de plonger dans l'eau glacée... Déjà Dieudo mouillait les autres à sa place. « C'est Dieudo le coach, et c'est lui le plus fatigué ! » avait dit un candidat.

— Allez Dieudo, on s'active ! lui avait gueulé dessus Cendrine Dominguez (une descendante de négrière sans doute...).

« Erreur de jeunesse ! » va-t-on dire... Quelle jeunesse ? La sienne ? Trente-trois ans, c'est vieux pour être jeune...

En 2002 donc, après *Tapage*, après le 11-Septembre, après les présidentielles, et même après ses « dérapages » sur le charisme de Ben Laden, ses sorties avec Calixthe et son *Code noir*, Dieudonné était là, avec beaucoup plus de « pêche » que la première fois...

Moulé dans un ridicule collant rouge, Dieudo était toujours à la tête de son équipe... Pour défendre une association (ce qui est toujours l'alibi pour se ridiculiser), « Les toiles enchantées », créée par Alain Chabat... Trop bon ! Pour les enfants hospitalisés à qui étaient projetés des films, des films de Chabat bien sûr (*Astérix*). Pas *Le Voleur de Bicyclette*, *L'Enfance nue*, *Mes petites amoureuses* ou *Zéro de Conduite*... Pas de risque...

Plus de Laffont cette fois, mais un Castaldi (père) insupportable mastard braillard vulgaire à qui Dieudonné disait sans arrêt « respect, chapeau bas ». Et c'était reparti pour une heure de gamineries de scouts attardés. Oui, mais c'était pour la bonne cause... La bonne excuse, oui ! La cage aux rats, les sauterelles... Le funambulisme... Dieudo avança sur une corde tendue au-dessus de la fosse aux tigres pour atteindre une ardoise où était inscrit un code (pas noir).

— Attention, Dieudo, il ne faut pas se mettre la corde autour du cou ! lui dit Cendrine, visionnaire...

Après, Dieudo enfonça des portes pas encore ouvertes... Et des clous pas encore trop pointus pour sa carrière... On le fit affronter des araignées pas juives, tout ça sous les hurlements de Jean-Pierre Castaldi !... C'était terrible de voir ça.

Dieudonné aura beau faire toutes les quenelles qu'il voudra, il aura quand même fait *Fort Boyard* ! C'est *Fort Boyard* qui lui aura mis une quenelle, et pour toujours...

D'ailleurs, on attend toujours le retour de Dieudonné dans *Fort Boyard*... Ça pourrait s'appeler *Fort Sionard* !... Voilà une bonne idée de spectacle pour le Dieudo d'aujourd'hui ! Avec tous ses copains dans tous les rôles !

Dieudo la « bête immonde » monterait voir respectueusement le père Fauriss' dans sa tour, il le surprendrait au milieu de ses parchemins révisionnistes...

— Salut vieil homme !

Le sage octogénaire infréquentable lui poserait une énigme...

— Leur contenance est de mille personnes environ, leurs portes se ferment de l'extérieur,

personne n'en réchappe vivant, mais elles n'ont jamais existé... Qui sont-elles ?

Dieudonné a deviné ! Le père Fauriss' le félicite, il l'embrasse même... Hop, le coach de l'équipe « La Dissidence » redescend à toute bergen-belsen l'escalier en colifrancmaçon.

— Toujours dans mes pattes, celui-là ! dira Dieudonné en écartant le nain...

Le nain, ce serait Soral évidemment. « Je suis Passe-Partout. » Je vois très bien sa grosse tête chauve sur un petit corps atrophié en marinière, courant partout...

Des tigres sionistes et affamés tourneraient en rond au fond de la fosse du Système, menaçant les candidats âpres au gain. Les fauves rayés comme des pyjamas aimeraient bien tous les bouffer. L'autre nain, ça pourrait être Frédéric Chatillon, lui aussi ça lui irait bien. « Passe-Muraille » plutôt que « Passe-Temps » d'ailleurs : c'est tout à fait lui, il passe de Jean-Marie Le Pen à Bachar el-Assad, de Dieudonné à Marine, de moi à Soral, sans problème.

C'est lui qui donnerait les clés pour les indices trouvés ! Premier : « un fruit ». À



chaque épreuve gagnée, on s'approcherait du mot de la fin... Dieudonné et son équipe feraient ça évidemment pour une association. Laquelle ? Égalité et Réconciliation, voyons !

Et voici le moment de l'épreuve de la Quenelle, grosse comme un cylindre (il faut glisser dessus pour attraper une nouvelle clé, la clef de *faf*). Gagné ! Nouvel indice : « Exotique »...

Puis c'est le saut à l'élastique (se jeter dans le vide, en étant retenu par le seul fil d'Internet). Réussi ! « Annie Cordy lui préfère le cacao. »

Ensuite, c'est la partie de bras de fer contre Paul-Éric Blanrue, L'Homme fort. Kémi Séba, le supranègre musclé de la Dissidence de Dieudo, a perdu... Pas d'indice.

Vite ! Encore deux, trois épreuves... Et pendant ce temps, la clepsydre bleu-blanc-rouge s'écoule ! Le tapis conspi roulant : il faut qu'Ahmed Moualek aille décrocher des seaux de merde, et les déverser plus loin... C'est au tour de Marc George de se faire enfermer dans des cages pleines de mygales UMPS et de scorpions antifas... Vite, vite ! L'épreuve de la

boue, avec La Lutteuse Noémie qui renverse dans la glaise gluante toute candidate qui cherche à piquer son trésor...

La Boule, le gros mec qui frappe le gong, ça pourrait être Yahia Gouasmi ! Ou alors Joe Lecorbeau ou Salim Laïbi, au choix... Le mot mystère est trouvé ! Toute la fine équipe envahit le damier et se place aux bonnes lettres : A. N. A. N. A. S. E.

— Putain, Ahmed, y a pas de « E » ! Dégage !

C'est Ginette Skandrani ou Maria Poumier qui ferait « Félindra » débloquent les sous en tournant une tête de tigre en bronze...

— Ginette, tête de conne !

Ça y est ! Cascade de pièces, c'est gagné... Une fortune ! De quoi acheter un hangar à Houdan ou payer la LICRA... Les pièces, il faut en prendre le plus possible et les verser dans la casserole en or gardée par les deux nains Soral et Chatillon, avant que la grille ne se referme. Et c'est Dieudonné qui en met le plus dans son tee-shirt, et qui fait « le meilleur score de la saison »...

— Bien, Dieudo ! dit Cendrine. Tu n'as pas fait tomber une seule pièce !

— Ça risque pas, lui répond-il en montrant ses mains crochues.

Il n'y a pas plus fort pour ramasser le fric que Dieudonné ! Sa « casserole » est pleine ! Hourra ! Il peut être fier de lui... C'est E&R qui va être comblée...

Trompettes ! Tambours ! Le père Fauriss' regagne sa chambre et lâche un gaz de joie. Castaldi exulte.

## Livre V

### XXVII

#### On ne passe pas ses vacances en Irak

Dire qu'au moment – 31 août 2002 – où Dieudonné occupait le créneau de *Fort Boyard*, moi j'étais en Irak ! Je m'étais même attendu de là-bas à ce qu'éclate la riposte américaine. Un an après le 11-Septembre, Bush promettait depuis plusieurs mois d'attaquer l'Irak à cause des prétendues armes de destruction massive détenues par Saddam (propagande à laquelle les futurs conspirateurs à l'époque croyaient comme fer : pour une fois que les Américains les bidonnaient vraiment, ils marchaient!).

Finalement, il ne se passa rien... Et je rentrai en France. J'allais souvent à Téléparis, juste à côté de chez moi, rue d'Artois. J'étais très bien accueilli par l'équipe de Stéphane Simon, et il m'arrivait d'assister au montage des *Paris dernière* de Taddeï, avec Ardisson qui venait quelquefois y mettre sa patte, pour ne pas dire sa griffe. Je pris Thierry à part dans un bureau vide :

— Je te propose un troc : tu m'invites pour présenter mon nouveau roman *Alain Zannini*, et je te raconte mes vacances.

Ce que j'avais toujours bien aimé chez Ardisson, c'est qu'il savait que je ne plaisantais jamais. C'est donc très sérieusement, très capricornienement, qu'il me demanda : « C'était où, tes vacances ? »

— En Irak.

Il éclata de rire et me dit : « D'accord. » Une semaine plus tard, j'étais invité à *Tout le monde en parle*.

Quand j'arrivai sur le plateau, qu'est-ce qu'il y avait comme Arabes ! La présentatrice Ness, les deux frères Naceri, aussi cons l'un que l'autre... Edwy Plenel n'était pas prévenu de

ma venue (vieille technique ardissonienne), mais le filmeur Serge Khalfon ne loupait pas son expression atterrée, les sourcils au ciel, et même un peu la moustache, au moment où je fus annoncé.

Thierry me présenta très bien, valorisa le livre, et accusa à demi-mot Plenel de me boycotter dans son *Monde* depuis des années. J'expliquai les raisons du boycott réactivé par *Une lueur d'espoir* dans toute la presse. Le plus drôle, c'était que Plenel me cherchait des poux, et même des conspoux, parce que j'avais dit que Ben Laden était « le présumé coupable », mais pas selon moi, selon les Occidentaux qui auraient dû le considérer autrement en vertu de leur putain de présomption d'innocence. Plenel, l'imbécile, croyait alors que j'endossais cette formule absurde. Moi ! C'était la meilleure ! Il tint à me dire qu'il y avait des gens qui avaient revendiqué le 11-Septembre, et c'était Al-Qaïda !... Comme si je ne le savais pas, bêta à moustache !

Ardisson fit ensuite le pitch d'*Alain Zannini*, puis demanda à Plenel s'il me considérait

comme un bon écrivain. Réponse : « Ouais. Céline était un très bon écrivain. » Il finit par lâcher le morceau : Plenel dit m'avoir dans le nez parce que j'avais écrit des choses « pas sympathiques » sur la « détestation de l'autre » (j'adore les euphémismes à plat). Ça ne convainquit personne, pas plus Ardisson que moi. Papa Plenel me faisait la leçon : on ne joue pas avec le racisme ! Il brandissait comme un hochet sa « démocratie » qui nous permettait de nous parler. Je ne le loupai pas : c'est seulement grâce à Ardisson qu'on se retrouvait face à face après presque vingt ans de mépris de la part du *Monde*.

Ça y était, Ardisson avait rempli la première partie de notre contrat, à moi d'en faire de même pour la seconde : mes « vacances en Irak ». C'est le mot « vacances » qui choqua Plenel bien sûr, c'était fait exprès. Thierry se régala à m'interroger sur l'Irak. Je racontai ce que j'avais vu : une dictature où on pouvait circuler très librement si on n'était pas un opposant irakien déclaré et en action. Je décrivis l'urbanisme, la présence de Saddam Hussein par posters géants partout, et le

soutien de tous les Irakiens pour leur Raïs. Plenel au premier degré, sans humour, croyait me moucher en me disant qu'on ne passait pas de vacances en Irak sans être invité par le gouvernement !

Je signalai que j'y étais allé en *freelance* avec une amie. C'était tout à fait exact ; pourtant, Plenel-le-Soupçon ne voulait pas le croire. Il insista en prétendant doctement qu'« on ne va pas en vacances actuellement en Irak ; on y va si le régime a décidé que vous pouviez venir », me faisant passer pour un agent saddamien infiltré à Saint-Germain-des-Prés ! C'était à lui que j'aurais pu dire ça, et à ses reporters du *Monde* bien protégés qui devaient faire des ronds de jambe auprès du gouvernement, pourtant méprisé à longueur de colonnes, pour avoir la permission de faire leur sale boulot sur le terrain, et encore quand ils en avaient le courage.

Pour Plenel comme pour tous les journalistes, on était obligé d'être encadré, de donner des gages, d'aller sur les terrains pour des raisons bassement professionnelles, et pas par amour, curiosité, goût du risque, et envie



de comprendre mieux la politique en réel, et surtout dans une gratuité romanesque totale. Ça, ça ne pouvait qu'échapper à ce moustachu sourcilleux, qui avait la moustache d'ailleurs ressemblant de plus en plus à un sourcil énorme dont l'œil serait cette petite bouche mesquine.

Je constatai ce soir-là que la confusion d'esprit de Plenel ne s'était pas arrangée... Trois mois avant cette émission, il avait participé à un débat contre Finkelkraut à Sciences-Po au sujet de Renaud Camus (le revoilà, le serpent de mer antisémite), où il avait déjà sorti le même genre de bouillie :

— Je veux bien que Renaud Camus soit un grand écrivain, mais je ne suis pas très bon en grand écrivain. Mais toujours est-il que Renaud Camus, je peux le juger par rapport à ses admirations. Il admire Marc-Édouard Nabe, il n'arrête pas de se comparer à lui. Dans *Campagne de France*, il y a plusieurs occurrences de Marc-Énoir Nabe. Moi, Marc-Édouard Nabe, comme Thierry Meyssan dans un genre qui n'est pas vraiment un genre littéraire, c'est ce climat de confusion générale,

dont avec une autre rhétorique, pour moi participe l'évolution d'Alain Finkielkraut. Alors, Marc-Édouard Nabe, oui, il a un verbe. Il a une plume bien sûr, je le dis, je le dis, de confusion générale où, en effet, dans un ordre rhétorique il en perd, on en perd, et j'y reviendrai, de vue le réel. Et le rapport au réel. On est dans une coupole là, sous une cloche, et on ne voit pas ce réel. Alors, Marc-Édouard Nabe, ça me heurterait de citer Marc-Édouard Nabe, mais il n'y a pas pire antisémite. Ça n'empêche pas. Céline est un authentique écrivain d'accord mais c'est un sacré antisémite.

Pauvre Plenel ! Et c'était moi qui n'avais pas la notion du réel ! Me comparer à Meyssan qui niait justement le réel des attentats, tout ça parce que moi, en gros, je les approuvais, c'était montrer des hiatus dialectiques gravissimes pour le directeur d'un grand journal comme *Le Monde*, soi-disant. Il passait de Renaud Camus à moi (à la limite), mais de moi et Camus à Meyssan il n'y avait rien de commun. Puis allégrement à Céline (merci) pour bien souligner au passage que

j'étais « antisémite ». Et quand l'intervenant lui avait fait remarquer que Sollers me publiait, là Plenel s'était énervé, mélangeant Sollers et Bernard-Henri Lévy. Et c'était ce genre de confusionniste qui nous donnait des leçons!...

Quant à Finkielkraut, il avait répondu tout aussi bouillonnant, bouillabaissant, même. Après une charge contre le « nouveau dreyfusisme » de Plenel qui tronquait les citations, Finkie l'avait rejoint sur l'essentiel...

— Euh... Renaud Camus en effet cite – et ça je suis d'accord avec Plenel pour ne pas partager du tout cet intérêt même très provisoire – cite Marc-Édouard Nabe. Mais c'est vraiment fort de café de réduire ses admirations à Marc-Édouard Nabe puisque dans un livre intitulé *P.A.* il écrit un « j'aime/je n'aime pas » sur le modèle de Roland Barthes. Et voici les auteurs, les créateurs, ou certains des créateurs qui sont dans son « j'aime »...

Et là, Finkielkraut avait énuméré tout un tas de classiques allant de Racine à Proust pour bien montrer que Renaud Camus n'était pas

fan que de moi ! Pour Finkie, j'étais avant tout un « protégé de Sollers », ce qui l'amena illico à citer Paul Morand, « salaud intégral », vanté également par Sollers. Il faut dire que si Paul Morand était dans le collimateur, c'est que Gallimard venait de sortir enfin, selon les volontés de l'auteur (« jamais avant l'an 2000 ! »), son énorme *Journal inutile*, bourré de TNT antisém'...

Et hop, c'était reparti pour ma gueule ! Si Plenel et Finkielkraut étaient d'accord pour m'effacer, me réduire, minimiser la fascination du pédé raciste Camus pour son homologue (si j'ose dire) « antisémite », l'avantage était à Finkielkraut, tout de même, car il me comparait à Morand (juste) pour mieux défendre son Camus tandis que Plenel me comparait à Meyssan (faux) pour mieux l'attaquer (Camus).

## XXVIII

« Marc-Édouard ! Marc-Édouard ! »

Au moment même où ma prestation se termina, Ardisson me fit à moi le coup qu'il avait fait à Plenel. Il annonça Élie Barnavi, ex-ambassadeur d'Israël en France ! Gros plan sur ma gueule, moins surprise que celle de Plenel tout à l'heure. Sacré Thierry ! Le roi du billard ! C'était de bonne guerre du Proche-Orient. Barnavi était un copain d'Élizabeth Lévy et de Jean-François Kahn. Le sionard *handsome*, cheveux blancs à la Jean-Loup Dabadie, avenant, charmeur, pseudo-moderé, prit place sur le plateau, à côté de l'Arabe Ness... Roulades des « r » dans la farine et œillades enjôleuses... Plus tard dans la soirée, je devrais écouter dans les loges les propos extasiés de Catherine Barma et de son équipe de perruches tombées sous le charme d'Élie le beau gosse qui avait laissé chez lui son tablier de boucher maculé de débris intestinaux de gosses palestiniens hachés menu pour endosser le costard cool du mec compréhensif...

Après une demi-heure de tapis rouge sang déroulé sous ses jolis pieds mocassins chics, je n'en pus plus. J'attaquai Sharon et le

comparai, en tant que criminel de guerre, à Papon. « Tous les deux sont libres ! » Et je voulais ajouter : « Tous les deux ont du sang d'Arabes sur les mains », car pour beaucoup (et pour Barnavi à coup sûr), Papon n'était que le responsable de la déportation de Juifs en 44, alors qu'il était aussi celui du massacre d'Algériens en 61 !

Avant de me laisser finir ma phrase, le « diplomate » Barnavi (on ne le voyait pas bien à l'image) brandit une sorte d'objet en fer, peut-être son cureur de pipe, en tout cas il s'en servit comme d'un talisman et le dirigea dans ma direction comme on le fait contre un vampire menaçant avec une croix... Pourquoi ne m'envoyait-il pas carrément une gousse d'ail dans l'œil ? Il menaçait de quitter le plateau si j'insultais encore une fois son Sharon. Faisant semblant de vouloir arranger les choses, je lui dis que traiter Sharon de « criminel de guerre » n'était pas une insulte, mais la réalité. Ardisson buvait du petit-lait de chamelle de Gaza. Il simula l'animateur qui voulait me calmer. « Marc-Édouard ! Marc-Édouard ! »

J'arrivai encore à placer deux petites bombes sur Sabra et Chatila et Arafat. D'ailleurs, Edwy Plenel qui, au fond, était un antisioniste convaincu, me donna raison. Ardisson laissa le mot de la fin à Barnavi qui, entre parenthèses, avait perdu toute sa bonne mine de conciliateur bien maquillé :

— Si vous êtes aussi bon romancier que commentateur des problèmes du Proche-Orient, vos lecteurs sont mal barrés.

Mot de la fin, il faut le dire vite... On me voyait juste baisser la tête, ce qui laissait croire que Barnavi m'avait mouché. Ça avait arrangé Ardisson, comme il le faisait avec tant d'autres « perturbateurs » : toujours laisser le dernier mot aux bien-pensants afin de justifier d'avoir conservé au montage les moments où ceux-ci en avaient pris plein la gueule !

La phrase de Barnavi, très applaudie, forcément, était d'un tel paternalisme sûr de lui et risible que j'en ferais deux mois plus tard le slogan d'accroche publicitaire de mon roman dans le n° 7 de *Cancer* ! Barnavi, qui croyait s'y connaître autant en géopolitique (la géopolitique, ce n'est pas donner toujours

raison à son pays Israël, mec !) qu'en littérature, en prenant acte imprudemment de la « nullité » d'*Alain Zannini*, se retrouvait malgré lui le critique de référence de mon livre !

Deux jours après la diffusion de cette nouvelle confrontation télévisée avec un Juif de plus, je reçus cette lettre, par l'intermédiaire de l'avocate Isabelle Coutant-Peyre, mon ancienne complice de *L'Idiot...*

**Ilich RAMÍREZ SÁNCHEZ**

42, rue de la Santé 75014 PARIS

félicite Marc-Edouard Nabe pour sa performance contra-courant ce soir chez Ardisson, et pour sa courageuse description du patriotisme des Irakiens, par-delà et au-dessus de toute autre considération ; inespéré cadeau d'anniversaire.

Cher camarade mal pensant,

« — On est en démocratie.

— Vous croyez ? » BRAVO ! Il fallait le dire.

Sharon est le fidèle continuateur de la ligne sioniste historique de David Ben Gourion, il



n'est pas le seul criminel de guerre, Rabbin l'était en pire, et avant lui, les autres généraux israéliens de leur génération le sont aussi.

De grâce, ne hurlez pas avec les loups contre Papon. L'avenir appartient aux audacieux.

Salutations révolutionnaires,

Carlos

12-13 octobre 2002.

Ah, quel bonheur ! Une lettre de Carlos ! Ce serait le début d'une longue correspondance. Du fond de sa prison, il me lisait et restait très attentif à toutes mes interventions. Recevoir des cartes et des lettres de ce « terroriste » qui effrayait tout le monde me rassurait. Chaque fois que je découvrais une enveloppe ornée de son écriture magnifique de calme héros de la révolution, je ne me sentais pas seulement récompensé pour mon action d'écrivain-terroriste, mais comme protégé par lui...

C'était comme si Carlos me surveillait par l'œilleton d'une porte de prison. Une prison où c'est moi qui me trouvais, pas lui ! J'étais

emprisonné dans le monde extérieur, et c'est Carlos, l'homme libre, qui jetait en passant de temps en temps un œil sur moi!...

## XXIX

### Trop ardent pour ce buisson

Fin 2002, Daniel Lindenberg, un vieux trotskard juif moustachu dont la maladie de Parkinson devait s'aggraver dans les années qui suivraient, avait sorti un petit pamphlet qui faisait fureur et bruit. Il y rappelait « à l'ordre » tous ceux qu'il estimait être des « nouveaux réactionnaires », toutes obédiences confondues. Mais à quel ordre d'abord ? Pas « nouveau », car ce serait revenu à se tirer une balle dans le pied pour cet imbécile qui, à force de trembler, aurait bien été capable de se la tirer dans les couilles !

*Marianne*, *Le Figaro* et *Le Monde* avaient descendu sans hésiter *Le Rappel à l'ordre*, pourtant édité dans la collection « La République des Idées », au Seuil... Lindenberg avait même fait la une du *Monde*, avec un

dessin de Plantu. Finkielkraut s'était pris une page complète d'interview pour lui répondre... Lindenberg était qualifié partout de « jospiniste qui cherche un socialisme sans Marx ». En vérité, les gauchards ne lui pardonnaient pas d'être au PS, à ce moustachu sacrilège... Il aurait fallu d'ailleurs le comparer à Edwy Plenel : deux sortes de moustaches : celle d'un gardien de la paix et celle d'un inspecteur tremblant. C'était à se demander si pour être vraiment de gauche, il fallait avoir l'air d'un flic !

Que de foin pour un si petit navet ! Lindenberg n'y tarissait pas de pleurnicheries sur la gauche perdue... Il n'était pas seulement contre les réacs, mais aussi contre les institutionnels : *Le Débat* de Pierre Nora ; Marcel Gauchet ; Bourdieu ; Jean-François Kahn... Ce défenseur de Mai 68 se doublait d'un défenseur des droits de l'homme (*of course*), et se triplait d'un défenseur des Arabes mais uniquement quand ils étaient attaqués par l'extrême droite, comme tout antisioniste bien tempéré...

En tant que Juif d'ailleurs, il chatouillait ses « frères » et c'était ça, la véritable origine du scandale de ce livre, plus que d'attaquer les réacs fascisants. Les Juifs ex de gauche et droitisés lui en voulaient de « minimiser le retour de l'antisémitisme en France ».

Moi j'entrais dans le cirque Lindenberg (je l'aurais bien vu habillé en Monsieur Loyal avec un costume chamarré doré rouge grotesque) entre Houellebecq et Dantec qui, eux, clowns-stars, avaient droit à leur portrait en annexe. J'étais cité, à la fois pour *Une lueur d'espoir* et pour mes entretiens dans *Cancer !* : « Les divagations de l'inévitable Marc-Édouard Nabe qui a connu deux divines surprises en moins d'un an : le 11-Septembre et le 21-Avril. »

Comme je faisais donc partie de sa charrette, je fus invité, début 2003, à débattre contre lui avec Max Gallo, le chevènementiste attristé avec lequel, bien sûr, je n'avais strictement aucun point commun, à part Jules Vallès, et encore...

Notre modérateur était le pas du tout modéré Patrick Buisson, future éminence vert-

de-grise de Sarkozy, qui animait à cette époque une émission sur LCI, *Un livre, un débat*. Une antipathie courut instantanément et électriquement entre nous deux... Buisson avait sans doute préféré comme invité plus sage Alain Soral, venu jouer peu de temps auparavant sur son plateau l'hétéro de gauche (on rêve !), dans un débat sur les pédés avec Renaud Camus, Guillaume Dustan et Pascal Sevran... Déjà Soral-la-girouette... Son attaque de la police, sa défense de l'individualisme contre les groupes, sa négation de l'homophobie, tout le rendrait méconnaissable aujourd'hui à ses fans d'E&R !

Moi, personne n'aura jamais aucun mal à me reconnaître, ni dans cette émission, ni dans aucune autre ! Chez Buisson, j'affrontai clairement Lindenberg, d'ailleurs très sympathique, qui au départ m'avait rangé dans les néo-réacs. Au contraire, il n'y avait qu'un révolutionnaire comme moi pour donner paradoxalement naissance à tant de réactionnaires !

J'avais apporté sur le plateau mon *Régale des vermines*, et j'expliquai que j'étais une sorte de

Jupiter de la cuisse duquel tous les autres étaient sortis. Où en étaient Houellebecq, Dantec, Muray, Debray, Finkielkraut en 1985 ? Mon scandale leur avait fait pousser des ailes.

Lindenberg et Buisson, grands copains sur le plateau, venaient de s'apercevoir que je n'étais pas d'extrême droite, et que j'étais beaucoup plus contre le revirement des soixante-huitards qu'eux deux réunis. Se retrouver avec un « anarchiste turc », alors qu'on s'attendait à voir un dandy réac, était une grande déception pour ces deux bourgeois (l'un d'esprit PC ; l'autre FN) qui se rejoignaient contre moi...

Max Gallo dit une chose très juste, c'est que tous ces nouveaux réactionnaires ne critiquaient pas la démocratie, jamais. « Je mets Marc-Édouard Nabe à part. » J'étais toujours fier d'entendre, soit à *Tapage*, soit chez Ardisson, soit ici, que j'étais considéré tout à fait officiellement comme quelqu'un d'hostile à la démocratie... Cette ligne, pas grand monde ne la franchissait, pas plus Dieudonné, l'humaniste des Lumières mal

compris, que Soral, le néo-marxiste oublié dans la liste de Lindenberg, et pour cause !...

Pour Lindenberg, j'étais dans une lignée contre-révolutionnaire et apocalyptique... L'apocalypse avait égaré le trembleur à moustaches. Très intéressant : un vieux combattant de gauche avait cru voir en moi un réactionnaire à cause de mon apocalypisme à la Joseph de Maistre ! C'était la même bévée que ceux de l'autre camp. Anti-réactionnaires et réactionnaires m'avaient jugé comme un « nouveau réactionnaire » (« un moine ligueur qui aurait trop lu Léon Bloy » – *dixit* Buisson), mais les deux camps se trompaient. J'aurais pu reprendre l'allusion johannique à mon compte, et répondre désormais à ceux qui me demanderaient de quel parti j'étais : du parti apocalyptique !

### XXX

Où l'on voit un pied-noir goy se prendre  
un verre d'eau juive dans la gueule

Toujours début 2003, Ardisson se lança dans les fables de La Fontaine... *Le Klarsfeld et le Ménard* : l'histoire d'un vilain petit rat, directeur de Reporters sans frontières, qui, au royaume de Sire Thierry, était en train de grignoter son bout de fromage de liberté d'expression, lorsque soudain des coulisses surgit le grand bien-pensant loup, Maître Klarsfeld, fils de chasseurs de nazis et lui-même de nazis chasseur. Rat débile, loup des camps, il était écrit qu'une altercation éclatât...

Robert Ménard ne se laissa pas démonter, et bien que livide devant Arno Klarsfeld, il expliqua que la loi Gayssot, qui punissait les révisionnistes, était une loi « inique » censurant leur parole. En la leur ôtant, on n'en emportait que du vent ! Car pour Ménard, c'était un mauvais calcul d'en faire des victimes. Surtout que d'après lui, les révisionnistes ne faisaient qu'émettre des idées, fausses, mais juste des idées.

— Ce ne sont pas que des idées ! protesta Klarsfeld, qui donna une autre définition des révisionnistes. Ce sont des ordures antisémites qui savent très bien que l'extermination a eu



lieu mais, pour faire passer leur haine des Juifs, font semblant de croire qu'elle n'a pas eu lieu !

Pas mal. Sauf que pour Klarsfeld, être révisionniste, c'était une insulte à des personnes, alors que c'était une insulte à la Vérité avant tout.

Ce vicelard d'Ardisson fit croire que le livre de Ménard ne parlait que de ça. Klarsfeld disait qu'il était indécent de défendre la liberté d'expression des racistes et des révisionnistes alors qu'il n'y avait plus qu'un millier de rhinocéros sur la planète. Ménard demanda à Klarsfeld d'arrêter de lui donner des leçons et lui dit qu'il n'était qu'un « révolté de salon »...

— De salon ? s'insurgea Arno, yeux bleus perçants et crinière de lionceau ébouillanté.

Klarsfeld – qui, bébé, était dans les bras de sa mère béate, courant dans le monde entier pour capturer les nazis (nazinocéros ?) encore en liberté dans les années 1970, ou bien qui, ado, faisait le coup de poing physiquement avec les fascistes dans les congrès néonazis – riposta en demandant à Ménard quels étaient ses « hauts faits ».

— Allez-y, dites-nous ! insista l'Arno soudain torrentiel. Quels sont vos hauts faits ?

Peu prudent, Ménard le méprisa :

— Ne me faites pas rigoler !

Klarsfeld lui envoya alors son verre d'eau à la figure ! Et en plus, il le rata ! Le jet aspergea Ménard sur le côté... Très contreproductif ! Il y eut des « oh » dans le public, et un ou deux applaudissements. Gros blanc, gros vide, grosse gêne. Ardisson pouvait être content. Klarsfeld sourit et dit comme un gosse : « Ça me titillait. » C'était vraiment de l'ordre de l'éjaculation. Ejac' faciale sur la gueule de spermatozoïde de Ménard !

Qui donc allait prendre la défense de Ménard sur le plateau ? Pas Ardisson, vous pensez ! Pas d'Ormesson, déjà que son slip était vide, si en plus il avait dû se mettre, à son âge à l'époque déjà très avancé, à désapprouver en public le geste d'un Juif !... Non, ce fut Christophe Alévêque, le supercon gauchiste pourfendeur de fascistes et anti-Front national qui s'y colla ! Le comique très sérieux dit que c'était de la « crétinerie au plus haut point » d'avoir fait ça, et il s'y

connaissait. Si on lui avait dit que, quelques années plus tard, le Ménard qu'il avait défendu serait maire FN de Béziers !

Domage que Dieudonné, invité dans la même émission mais avant l'incident, n'ait pas assisté à la scène ! Ardisson aussi dut le regretter, c'est Dieudo qu'il aurait fallu placer face au Juif fou... Et si ç'avait été lui qui s'était pris le verre d'eau à la figure ? Je me demande comment aurait réagi Dieudo... Sans doute par un : « C'est spectaculaire... »

## XXXI

### Le chant du cygne du vilain petit canard

Mais Dieudonné ne risquait pas de recevoir un verre d'eau dans la gueule de la part d'un sioniste ! Car lui, lorsqu'il lâchait quelques vérités sur la Question, ce n'était jamais à la télé grand public mais sur des supports confidentiels comme *BlackMap* :

Je pense que le lobby juif déteste les Noirs, vraiment ! Étant donné que le Noir dans

l'inconscient collectif porte la souffrance, le lobby juif ne le supporte pas, parce que c'est leur business ! Maintenant, il suffit de relever sa manche pour montrer son numéro et avoir droit à la reconnaissance... Moi, mon numéro, il est sur ma gueule ! C'est ce qu'ils ne veulent pas partager avec nous. Dès que j'ai commencé à l'ouvrir, ils me sont rentrés dedans en me traitant d'antisémite, etc. Heureusement qu'il existe des Juifs progressistes qui pensent et qui disent la même chose que moi !

Les « Juifs progressistes » qui pensaient comme lui (tu parles !), ils étaient venus, ils étaient tous là pour son nouveau spectacle, *Le Divorce de Patrick*... On les voyait s'exprimer dans le *making of* de la captation à l'Olympia intitulé non innocemment *L'Impossible Mister Dieudo*, démarquage du classique *L'Impossible Monsieur Bébé*, l'histoire d'un jaguar apprivoisé remplacé tout à coup par un autre, sauvage et dangereux, et qui fout une merde pas possible...

D'abord dans le hall, avant que ça commence, Alain Chabat, croyant ironiser d'emblée (ô inconscient !), disait face caméra :

— Je déteste ce garçon. Non, j'adore ce garçon... J'ai pas vu son spectacle encore, j'ai pas vu *Le Divorce de Patrick*, mais j'ai eu que des potes qui m'ont dit que c'était une tuerie atomique donc je veux bien te parler après si tu veux, en sortant, mais je suis sûr qu'il va me mettre un bon crochet du droit comme d'habitude. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? J'adore, j'adore comment il joue, c'est un tueur à gages, je suis halluciné comment il écrit, la vitesse à laquelle il écrit, parce que ç'a été quand même super vite.

— Son engagement ne te fait pas peur ? lui demandait l'intervieweur.

— Bah, non ! Pas peur... Je trouve ça très bien.

— Tu l'accompagneras dans ses prochains combats ?

— Ben, ça dépend lesquels, mais *a priori* oui. Évidemment, s'il se met à se battre d'un seul coup contre, je sais pas moi, la tonte des castors... Moi j'aime bien les castors à poils

par exemple. Je sais qu'il aime bien les castors tondues... C'est vrai que c'est un moment où là on se rejoint pas forcément. Mais à part sa guerre contre les castors, le reste me va assez bien.

Sacré Chabat ! Toujours excellent... Je l'ai un peu connu lui aussi. Toujours très cool sur la Question. Là, il voyait loin : les castors tondues, quelle métaphore kafkaïenne !... Franz lui-même avait imaginé les Juifs sous la forme de cloportes, chiens, singes, chacals, blaireaux, loutres ! Mais pas de castors ! Et castors à poils en plus, qu'après un coup de tondeuse antisémite on aurait retrouvés tondues, j'imagine... Il était évident qu'« Alainconscient Shabat » (voilà son vrai nom à cet instant), même en plaisantant, même en s'emmêlant un peu les pinceaux dans les « pour » et les « contre », avait eu dans sa réponse la vision de femmes tondues, et pas seulement celles de l'Épuration qui avaient couché avec les Allemands, mais celles non sélectionnées pour les chambres à gaz et que les Allemands tondaient justement à leur arrivée à Auschwitz... Dieudonné était alors déjà

pressenti par son ami Chabat comme un tondeur de Juifs qui, s'il persistait dans ses conneries, serait lui aussi amené à être tondu par les peuples du show-biz pour avoir couché avec l'Ennemi, j'ai nommé l'Antisémitisme !

Un seul Juif-people-ami manquait à l'appel de cette sélection sur la rampe de l'Olympia : Élie Semoun. Mais son soutien à son Dieudo, Élie l'avait exprimé quelques semaines plus tôt, chez Ardisson, où Thierry, après son interview, lui avait fait la surprise du débarquement de son acolyte sur le plateau. Ce samedi soir-là, Élie avait été impeccable et n'avait pas du tout abjuré son amitié et sa connivence avec Dieudonné : ils avaient même plaisanté tous les deux sur son antisémitisme encore timide, et en ne laissant transparaître qu'une grande loyauté et une affection réelle...

Ah, à cette époque-là, il les avait encore tous dans la main, le gros Dieudo ! Pré-extasiés, prêts à se faire tondre comme des castors s'il le fallait pour le soutenir... Jamais un de ses spectacles n'avait fait autant l'unanimité de principe...

Changement de look ! Dieudonné apparaissait avec les cheveux à ras et une grande barbe d'islamiste. On comprenait qu'il interprétait un théâtréux qui attendait son tour dans la remise à accessoires d'une MJC de banlieue. Il parlait avec son ami « Patrick » au téléphone. Il y avait une affiche de *Bonnie and Clyde* accrochée là (la fille réelle de Dieudo s'appelait Bonnie, elle donnerait son prénom aux « Bonnie Productions » avant que celles-ci ne soient rebaptisées « Productions de La Plume », du nom d'une autre fille qui naîtrait de sa seconde femme). Intervention de sa partenaire Brigitte Tanguy pour un petit laïus anti-chinois, puis c'était au tour de propos misogynes de beauf de bistrot, pour faire réagir les féministes, de remplir l'espace. Au second degré, bien sûr... Sur les femmes, mais aussi les Américains, la guerre, la bombe atomique : de vraies brèves de comptoir !

Surtout, ça ne racontait rien. C'était long, c'était lourd. C'est au bout d'un quart d'heure qu'il reprenait son personnage de Dieudonné persécuté... Ah, d'accord ! Son histoire de Patrick n'était qu'un prétexte ! Fallait le dire



qu'il voulait s'exprimer sur ses petits tracas à lui... Stand-up, galerie de personnages ou bien trame scénarisée ? Un peu des trois ? Super ! Mais casse-gueule... D'ailleurs, patatras !...

Dieudonné disait qu'il avait eu contre lui toute l'extrême droite et toute la « racaille sioniste » (*sic*). « J'ai le grand Israël au cul. » Il avait même pris un conseil en communication qui lui avait dit de se laisser pousser la barbe et de mettre une djellaba, comme ça il pourrait se réintégrer dans le show-business. Il fallait qu'il soit plus consensuel, d'où la djellaba noire qu'il enfilait à l'hilarité générale de la salle conquise.

Si on enlevait l'ironie et le faux cynisme, ça voulait donc dire que depuis qu'Israël lui avait tapé sur les doigts pour qu'il soit plus dans la norme, il se déguisait en arabe terroriste ? Pas terrible comme positionnement... Et faux surtout...

Ah, voici les « personnages »... C'était le même principe que dans *Tout seul* et *Cocorico* : un événement central et puis des témoins qui donnaient leur point de vue. On était loin de *Chacun sa vérité* ou de

*Rashômon...* Toujours les mêmes figures. L'ancienne maîtresse d'école avec sa perruque, le pote vulgos...

La différence avec Fernand Raynaud par exemple (et quel exemple !), c'est que lorsque Dieudonné faisait un personnage qui parlait avec un autre, il mettait un mannequin (la femme de Patrick) assis sur une chaise, et pour justifier chaque réponse, faisait semblant de ne pas avoir bien entendu ce qu'elle disait pour le répéter au public. Vieille combine que Robert Lamoureux avait déjà des scrupules à utiliser en 1952. Jamais Dieudonné ne refaisait des voix en alternance ni ne sortait ni n'entrait à volonté dans la peau du personnage en face de lui. Alors que Fernand Raynaud, en quelques secondes, pouvait passer sans accessoires d'un personnage à l'autre avec voix et mimiques différentes, et en faire dialoguer jusqu'à cinq en même temps sous nos yeux (je pense au sketch « La prévention routière »).

La relation entre le mari et la femme n'était pas terrible non plus... Ç'avait été déjà vu cent fois, ça. Le contraste entre la rencontre dragueuse du début et la vie de famille plus

tard était mal fait : quand il essayait de séduire la fille, ce n'était pas assez, et quand il insultait la femme qu'elle était devenue, c'était trop. Et surtout, quand il crachait sur sa femme (un mannequin, je le rappelle) dans une apothéose de beaufitude, il se sentait obligé de sortir de son personnage, presque de s'excuser, de convenir que « ça ne se fait pas », et de prétexter qu'il était contraint de jouer un con pareil pour nourrir ses gosses... On était loin de Zouc ! Vous la voyez arrêter de faire l'infirmière sadique ou la mère de famille hystérique pour tempérer les réactions de son public ?

Autre défaut : tous les « personnages » de Dieudonné parlaient pareil. Ils étaient tous sur le mode du beauf immonde, grande gueule, méprisant, misogyne, raciste, violent, français, quoi... Avec toujours le même accent, le même ton : une sorte de Gabin qui n'aurait jamais rencontré ni son Jeanson, ni son Prévert, ni son Audiard.

Le premier moment vraiment audacieux, et qui induisait déjà un certain anti-judaïsme, fut l'imitation que Dieudo fit de l'accoucheur

demandant au père de couper le cordon : Patrick se trompait et lui coupait la queue à la place. L'accoucheur était très emmerdé, à moins que... « Ça dépend de quelle religion vous êtes... » Sous-entendu : c'est pas grave d'avoir coupé la bite de votre fils si vous êtes juif ! Cette critique de la circoncision fit-elle vraiment hurler de rire tous les castors à poils présents dans la salle de l'Olympia ?

À la fin, le héros Patrick mourait, et Dieudonné imitait tout le monde à l'enterrement, jusqu'au curé qui faisait un prêche. C'est exactement ce sketch qu'Ardisson lui demanderait de faire à *Tout le monde en parle* lorsqu'il viendrait faire sa promo ! Le but d'Ardisson serait très simple : ne pas prendre le risque de laisser Dieudonné parler politique (il l'avait dit lors de sa dernière invitation). Alors, le meilleur moyen de le cantonner à son rôle d'acteur de one man show, ce serait de lui faire jouer un sketch. Ils se garderaient bien, tous les deux, de dire que c'était un extrait du *Divorce de Patrick*. Thierry habillerait Dieudonné en curé et lui ferait transformer l'oraison funèbre du

personnage de Patrick en celle de son invité principal qui ne serait autre que... Jean d'Ormesson !

Après son numéro, bien sûr, *show-biz fair-play* oblige, Dieudonné embrassa ce Jeanculé d'Ormesson, fraternisa avec cette crapule académicienne, ce plagiaire, cette petite bite, cet escroc littéraire, homme de droite de service, bon client à vomir... Dieudonné se retrouvait alors en serveur de soupe, même rigolote, à d'Ormesson qui, évidemment, ne s'offusqua pas du texte du comique, ignorant sans doute qu'il avait été écrit pour un personnage fictif. Voilà pourquoi le sketch tomba à plat chez Ardisson en promo alors que sur scène il fonctionnait, même si le meilleur du laborieux *Divorce de Patrick* fut le tout dernier : « La fine équipe du Onze ».

C'est à partir de ce spectacle que Dieudonné commença vraiment à décoller dans son talent. Même s'il se moquait des kamikazes, et qu'il en faisait une équipe de bras cassés dirigée par une sorte de franchouillard contremaître nerveux et agressif qui les *drivait* comme un groupe de sportifs amateurs

entraînés pour un tournoi du dimanche, au moins ne niait-il pas leur existence !

Dieudo sortit quelques allusions pédophiliques au sujet des vierges promises aux perpétrateurs musulmans d'attentats, qu'il avait recueillies dans la poubelle à clichés médiatiques recyclables. Mais c'était de bonne guerre, et de bonne guerre contre le terrorisme, hélas, car les bien-pensants de 2003 avaient dû se sentir soulagés de voir un Dieudonné d'allure islamique se foutre de la gueule des combattants d'Allah. Si, plus tard, Dieudonné avait décliné ce sketch brocardant les hommes de Ben Laden en un autre se moquant des conspis beurs obtus qui ne veulent croire en rien d'autre qu'en des complots partout, il aurait gagné.

Vers la fin, il transforma ces moqueries anti-terroristes en une attaque contre la religion : Dieudonné croyait que les attentats du 11-Septembre avaient été exécutés pour des raisons religieuses, comme n'importe quel beauf occidental du début des années 2000...

Dans sa diatribe contre toutes les religions, ce furent ses saillies contre Sharon et toute sa

« rabbinerie » qui furent applaudies le plus fort. Quand il imita le colon israélien qui montrait à l'Arabe où était sa frontière, il fut sur-applaudi. Et c'est avec ce dernier quart d'heure qu'il emporta le morceau auprès de tous les antisionistes. Un côté très Siné. On ne pouvait que l'applaudir en effet. Il était parfait. C'est là qu'il était le plus sincère. Il avait une opinion, et cohérente. Pour lui, l'ennemi était un hybride de Bush, de Ben Laden et de Sharon, qui représentait les trois religions.

En une ultime pirouette, il imita son ancêtre bantou qui lui faisait la leçon. Moralité : les anciens lui conseillaient d'aller se cacher dans la forêt et de laisser tomber ce monde de Blancs.

## XXXII

### Les francs-maçons du collier

Fin du spectacle ! Tout le monde en *backstages* ! On retrouvait les fans peuples de *L'Impossible Mister Dieudo...* Après le show, Chabat confirma : « C'est un tueur à gages,

c'est magnifique... Il y a bien cinq secondes où j'ai pas rigolé je crois, un peu déçu là-dessus... quatre secondes, je sais plus... Je sais pas quoi faire pour ces quatre secondes-là... » Alain, sous couvert d'ironie, avouait-il qu'il était réellement déçu par Dieudonné ? Ces quatre secondes ne furent-elles pas celles où Dieudonné avait imité le colon d'Israël ?

— Finalement, tu le suis dans son combat ? lui redemanda l'intervieweur titilleur.

— Bien sûr que je le suis dans son combat, dit Chabat un peu forcé... C'est un beau combat humain !

*Mon combat humain*, voilà un bon titre pour le prochain spectacle de Dieudonné... Tout le monde se rendit dans les loges, ouvertes par le nouveau boss de l'Olympia (moi j'en étais resté à Jean-Michel Boris...). Tom Novembre était là, aussi douloureux qu'Alain Chabat dans son enthousiasme : « On ne sait pas sur quel pied il danse. Si, on le sait, mais des fois on a des doutes. Il est fort parce qu'il ne perd pas son équilibre et nous, il fait bouger le nôtre, et ça c'est bien. » Pareilles réserves feutrées derrière le discret donnage



de leçons de Dany Boon s'adressant à la caméra : « Tu y vas, Dieudonné, tu as raison. Par contre il faut pas qu'il crache sur sa femme, comme ça. Pour Marine, pour ses enfants... C'est bien qu'il fasse plus de spectacle et moins de politique... »

Alain Corneau était présent, et se disait également frappé, si j'ose dire, par la violence de « Patrick » envers sa femme. Ce souriant crispé qui allait bientôt perdre sa belle-fille dans les circonstances qu'on sait s'extasiait sur la scène du crachat. Six mois plus tard, il regretterait bien que sa Marie Trintignant n'ait pas été un mannequin sous les coups de Bertrand Crachat... pardon, Cantat (*Pardon Cantat*, encore un très bon titre pour un futur spectacle...).

— Le crachat, c'est une merveille ! s'exclama Corneau à l'artiste encore en sueur. Mais ce passage est drôle ?

— Non, répondit Dieudonné.

— Ah, oui, parce que... dit le beau-père de Marie, comme rassuré...

Il y avait aussi Rufus, un vieux du Café de la Gare... Et Jacky, le régisseur de Dieudonné, lui

aussi du Café de la Gare, période Romain Bouteille-Coluche. Jacky Sigaux donnait une patine café-théâtrale au spectacle d'un Dieudo natif de la télé... Et c'était tant mieux.

Charlémie Couture serrait la pince de Marco Prince. Pierre Lescure se réjouissait de la stratégie de Dieudonné : « Tu imagines, depuis un an, comment tu as tricoté ? Et aujourd'hui... » Sous-entendu : « quel triomphe d'être à l'Olympia ! » Renaud disait à Hugues Aufray, tout en sablant le champagne : « J'ai été bien content, j'ai été bien surpris, surtout ! » Renaud, mais aussi le frère de Renaud, Thierry, encore un ex de *L'Idiot*, et pour l'éternité dans l'ombre de son frère, devenu lui aussi l'ombre de lui-même. Thierry Séchan, l'ombre d'une ombre... Quel destin !

Les frères Séchan, les frères Novembre, il ne manquait que les frères ennemis !... Ils y étaient ! Enfin, un sur deux : André Gaillard (toujours en deuil de Teddy Vrignault), qui se fendait la moustache d'assister aux retrouvailles d'Omar Sy et de Dieudonné : « On voulait simplement te dire que tu étais notre fierté », lui disait Omar, future star

nègre préférée des Français. Et ils faisaient les singes ensemble. Question pour un champion de l'antiracisme : est-ce qu'on a le droit d'utiliser cette expression en parlant d'Africains qui s'amuse ? En imitant l'accent africain, Omar disait à Dieudonné, au sujet de ses ennemis (sous-entendu les Juifs ?) : « Quand ils vont être fatigués de taper, ils vont arrêter. » Il était peut-être « intouchable », Omar, mais pas visionnaire...

Il y était aussi, Gérard Miller ! Quatre ans après *Tapage*, Miller continuait d'être dans l'entourage des fans de Dieudonné-l'antiraciste-qui-exagère-mais-qui-est-quand-même-anti-FN-alors-ça-va.

Fred Testot léchait le cul de Dieudo, puis Basile de Koch et Frigide Barjot s'y mirent. Il y avait également Alain Chamfort et Massimo Gargia (on le retrouverait plus tard au « mariage » de Dieudonné)... Ils riaient tous en inconditionnels à cet humour de Nègre triste et grossier à base de simulation permanente d'agressivité de beauf miso et raciste, et je dirais même blanc, car « Patrick » était-il noir ? Voilà une question...

Sacré snobisme dans cette loge !... C'était vraiment la « grande famille du show-biz » dont Dieudonné dirait bientôt qu'elle le dégoûtait... *Forcing* de fraternité entre clowns sinistres d'un cirque bien-pensant à crever... Cette rigolade surjouée entre comiques bourgeois qui se retrouvaient dans les coulisses pour se complimenter et ricaner du monde extérieur, de la réalité sur laquelle leur copain faisait des parodies si méprisantes et mal observées, quoi qu'on en dise, était bien gerbante... Qu'y avait-il de plus immonde que de surprendre Dany Boon en train de rigoler avec Dieudonné des criminels qui croupissaient en prison pour des raisons passionnelles ? On aurait dit des francs-maçons chuchotant dans leur loge, c'est le cas de le dire... Et des francs-maçons pas francs. Quelle hypocrisie généralisée !

Dieudonné avait une fausse complicité avec les gens de sa caste. Une complicité artistique... Avec les révisionnistes et les conspirateurs, il aurait aussi une fausse complicité, mais politique. Il irait d'une fausse complicité à une autre. Ce serait ça, sa tragédie. Il n'était

pas plus sincère quand il plaisantait avec Omar et Fred dans les coulisses de l'Olympia que quand il ferait le sérieux entre Laurent Louis et Joe Le Corbeau à la remise des Quenelles d'or.

Toujours dans cet *after*, une fille lui apprit que Jack Lang avait dit que « Bush et Ben Laden c'est la même chose », et Dieudonné revendiqua « la paternité de cette vérité ». Mais il n'y avait pas de quoi être fier : son « Bush/Ben Laden, même combat » avait été pris pour une insulte à Bush, mais lui-même ne percuta pas que c'était avant tout une insulte à Ben Laden, évidemment !

— Depuis un an, disait-il à Tom Novembre, j'avais deux solutions : soit je me mettais le froc mi-cul et je revenais dans une sorte de chorégraphie de zouk, soit je me mettais un cadenas... Je m'excuse pas, mais j'essaye d'expliquer un point de vue qui n'est pas facile à tenir. On va voir comment ça passe...

Ça passerait, pour cette fois... Tous ses amis du show-biz croyaient que Dieudonné avait abandonné ses ambitions politiques pour revenir à l'humour pur. Ce spectacle, c'était

comme une audition pour que Dieudonné prouve que, sur scène, il savait parler de choses grinçantes sans trop choquer... Ils avaient cru que c'était le début d'un nouveau cycle, mais c'était la fin d'un ancien...

Avec *Le Divorce de Patrick*, le vilain petit canard avait réussi à convaincre tout le monde qu'il allait se transformer en cygne immaculé du show-biz, flottant placidement sur le lac calme de l'Humour... Merde ! La métamorphose promise raterait... Dieudonné ne serait jamais un cygne, mais devait rester pour toujours un affreux canard noir et tordu qui en grossissant deviendrait un volatile monstrueux poussant des coin-coins horribles !

### XXXIII

Avant la guerre comme à la guerre !

Si on descend dans la rue, c'est pour prendre le pouvoir ! Si c'est pour « manifester » son mécontentement, ça ne sert à rien. Voilà pourquoi je n'ai cessé de

désapprouver les grands flots humains qui inondèrent la planète « contre la guerre en Irak » pendant tout le premier trimestre de l'année 2003. Je préconisais plutôt qu'ils aillent tous sur place ! Des millions de « manifestants » de tous les pays dans les avenues de Bagdad (je les connaissais, il y avait la place) auraient changé vraiment les choses. Et les peuples en tête, comme je l'écrirais dans l'éditorial du numéro spécial que *Cancer !* préparait... Hop ! Aux premiers rangs, comme des boucliers humains, des « boucliers peuples », du coup plus du tout humains.

*Cancer !*, d'ailleurs, avait le vent en poupe... La revue avait trouvé une bonne petite place dans un certain petit milieu. Du *Nouvel Observateur* à *Éléments*, les notules positives fleurissaient sur ces turbulents cancéristes. François Bousquet, qui tenait la caisse à L'Âge d'Homme (et qui finirait par leur publier un recueil, *Têtes de Turcs*), faisait l'éloge des minipamphlétaires d'Angers : « Il y a là une demi-douzaine d'écrivains en gestation. Le temps les décantera ou les aplatira, mais je

crois bien qu'il les décantera. » Raté, Bousquet ! Le temps les a bel et bien aplatis...

Par exemple, Laurent James, qui commettrait dans ce recueil un texte débile où il se mettait dans la peau de Stanley Kubrick, le faisant parler de sa carrière. À la fin de sa tirade, on s'apercevait que l'auteur du ridicule *Shining* et du pompelard *Barry Lyndon* dialoguait avec... Fassbinder ! à qui il avouait sa lâcheté de ne pas avoir osé dire tout ça lors de la remise d'un prix : « Mais que veux-tu, Rainer, j'ai pas eu les couilles... » Ô vulgaire grossièreté ! Aucun rapport entre Kubrick et Fassbinder. Moi, au moins, dans « Léon Bloy devant l'Éternel », je faisais parler au paradis des gens qui se connaissaient sur Terre (Dieu, Jésus, Barbey, Hello, Villiers, Huysmans, Judas...).

Ah merde, j'oubliais que pour les mecs de *Cancer !*, ce n'était pas moi le « grand écrivain contemporain », mais Dantec, ce pur chrétien... On ne coupa pas, dans ce numéro d'hiver 2003, à deux pages de lui soi-disant *hard*, mais comme d'habitude bêtassonnes dans leurs raccourcis ! Un raccourci doit être



génial, c'est-à-dire lumineux, et le rester longtemps ; pas s'éteindre comme une fusée éclairante au bout de cinq minutes. Le pauvre Maurice, de son Québec à la con, jugeait tous les opposants à la guerre en Irak comme une bande de « truffes » acquises au gauchisme international germanopratin. Son article s'intitulait *Pas un G.I. ne doit mourir pour José Bové*. Il aurait fallu déjà qu'un bœuf yankee connaisse l'idéologie, ou seulement l'existence, de José Bové ! Pour Dantec, José Bové et Chirac, c'était les mêmes parce qu'ils étaient contre cette guerre... Dantec était plus mauvais encore dans l'ironie que dans la sincérité : « L'US Army doit également QUITTER au plus vite l'Arabie saoudite et les Émirats arabes, histoire de laisser tout ce joli monde face à ce grand libérateur des peuples qu'est ce bon Saddam Hussein. »

Sur ce, au risque de passer pour un partisan de Saddam (alors que j'étais juste contre la guerre qui lui était déclarée), je décidai de partir pour Bagdad. Pour moi, être un anti-américain conséquent, c'était aller là où ces enculés lâchaient leurs bombes de lâches sous

le prétexte fallacieux que Saddam Hussein détiendrait des armes de destruction massive...

Je bouclai mon édito pour le hors-série de *Cancer !* spécial Guerre en Irak, et m'envolai pour Damas d'abord. Le lendemain, 20 mars 2003, je roulais en taxi vers Bagdad en flammes...

## XXXIV

### Retour chez Ardisson

Quelques semaines plus tard, à peine étais-je revenu d'Irak qu'Ardisson m'appela pour que je passe dans son émission... C'était la première fois qu'il recevait quelqu'un pour parler d'un livre pas encore écrit. Il me promit même en public de me réinviter lorsque je l'aurais publié. Dans ce *Tout le monde en parle* particulièrement sale, Thierry avait commencé par interviewer Souad, une Palestinienne masquée parce que brûlée vive par ses frères pour ne rien avoir de spécial contre les Juifs, puis Bernard-Henri Lévy tout

brûlant venu manger en direct une tête de veau (celle du décapité Daniel Pearl) à la sauce promo. Pour lui, l'exécution de Pearl était aussi importante dans l'Histoire que les deux tours brisées du 11-Septembre ! Rien que ça !

— Ben Laden, c'est Le Pen... dit encore Lévy, et pas seulement pour faire sourire cette chanteuse lèche-cul bourgeoise de Zazie, présente sur le plateau également.

D'après Lévy, connaisseur en richards, Ben Laden aurait fait « tout ça » pour s'enrichir et avoir du pouvoir. C'était comme mollah Omar... Il suffisait de voir le luxe kitsch des villas du mollah pour tout comprendre de leur « désintéressement », à « ces gens-là », disait Lévy qui dénonça dans la foulée les délits d'initiés initiés par Ben Laden. Lévy cassait sans le vouloir un des arguments des futurs conspiris : oui, il y avait bien eu des délits d'initiés juste avant le 11 sur les compagnies aériennes (comme je le disais déjà dans *Une lueur*), mais c'étaient des proches de Ben Laden qui les avaient faits puisqu'ils étaient les seuls à connaître la date des attentats, ce

qui n'était pas le cas des Américains ou du Mossad, évidemment.

— Salut Bernard ! lui dit Ardisson pour le congédier (Sa Seigneurie Lévy ne restait jamais avec les autres), avant de lancer la musique de *Saga Africa* pour recevoir le chanteur Corneille (c'est drôle, il n'avait pas mis de musique yiddish lorsque Lévy était entré...).

Puis, ce fut le tour de Titoff le Marseillais, Sonia Rolland la Miss France, et moi... Mon passage fut très coupé : je racontai qu'à Bagdad je n'avais pas été bouclier humain, ni logé au Palestine parmi les journalistes. J'insultai les GI's, je parlai des bavures des Américains. Je confirmai à Ardisson que le renoncement de l'armée irakienne à défendre la ville avait été négocié... Les Américains avaient corrompu à coups de mallettes de dollars un général de Saddam Hussein (qui, lui, en avait profité pour s'enfuir) afin que le siège de Bagdad n'ait pas lieu. Avec un air sincèrement navré, j'exprimai mon regret que les Irakiens ne se soient pas battus.

C'est alors que Dieudonné déboula, quasiment en tenue de sport, très cool, un peu intimidé... Comme on se retrouvait ! C'était la deuxième fois qu'on se voyait. Et c'était filmé ! Plus grand-chose à voir avec l'anti-FN de *Tapage*. Quoique... Ardisson avait fait venir Dieudonné pour la promo d'un CD, *Contre l'Affront*, auquel Dieudonné avait participé avec Tonton David et Omar et Fred, à la suite de « l'affront national » qu'avait constitué la présence de Le Pen au second tour... Et un an après ! Thierry passa vite fait un bout du *Divorce de Patrick*. Dieudonné avait réussi à se laver de ses propos sur le charisme de Ben Laden. Ardisson fit l'analogie :

— Vos propos choquent moins qu'avant, c'est un peu comme Nabe...

Avant, Dieudonné était accolé à Gérard Miller, désormais c'était à moi ! La conversation se poursuivit sur l'Irak. Je déplorais que le pape Jean-Paul II n'ait pas bougé son saint cul jusqu'à l'hôtel Palestine pour faire le « bouclier papal ». Et Dieudonné, les bras croisés, comme un élève, me demanda, à moi, comme à un professeur :

— Où ça va aller, cette histoire?...

Patience, Dieudo... On n'est qu'à la page 109... Dieudonné me donna raison sur mon anti-américanisme guerrier. Son regard avait changé, on sentait qu'il se tenait à carreau, mais qu'il gambergeait... Je compris ensuite pourquoi Ardisson nous avait fait venir, Dieudonné et moi : pour montrer à son invitée suivante, une lesbienne au nom très Feydeau de Victoire Patouillard, et patronne d'Act Up, qu'il n'avait rien contre les têtes brûlées et les fouteurs de merde, ou de peinture rouge en ce qui la concernait, car Patouillard était venue lors d'une précédente émission asperger le studio de Thierry pour protester contre ses invitations d'Erik Rémès, un *barebacker* (donneur de Sida exprès par capote trouée interposée)... Ardisson nous prit en exemples de son audace et s'énerva quand la Patouillard, désamorcée par sa propre invitation, insinua qu'à *Tout le monde en parle*, pas tout le monde pouvait parler...

— À part des néo-nazis, des fascistes d'extrême droite que je ne recevrai jamais parce que je suis chrétien, dites-moi une

tendance, un mouvement de pensée que je n'ai pas reçu ici !

En effet ! À part le futur Dieudonné, et le Alain Soral à venir, il était prêt à recevoir n'importe qui ! D'ailleurs, Ardisson signala, pour s'en offusquer, que les bureaux des éditions qui publiaient Soral avaient été saccagés par Act Up, à cause des pages jugées malsaines de *Jusqu'où va-t-on descendre ?* écrites par cet anti-pédé notoire (son cul!)...

C'est sans doute une des premières fois que Dieudonné, toujours bras croisés sur son jogging, entendit prononcer le nom d'Alain Soral...

## XXXV

### Coup de pute de BDL

Le numéro de *Cancer !* hors-série Irak, qui était sorti le jour même où je roulais de Damas vers Bagdad, me réservait une mauvaise surprise en ce printemps 2003... J'en avais écrit la une mais je découvrais le numéro en

entier ! Je n'étais pas déçu, ou plutôt si, et extrêmement...

En se servant de ma notoriété, *Cancer* ! avait balancé un numéro en faveur des Américains... Soit en confondant exprès la bêtise des manifestants et la légitimité de leur désapprobation, soit en mettant tous les anti-Bush dans le même panier pacifiste, soit carrément en se foutant de la gueule de Saddam et des Irakiens qui allaient se prendre les bombes yankees sur la gueule !

Finalement, ils me refaisaient le coup de la une de leur n° 5, quand ils avaient transformé mon message sur Ben Laden... Dans mon *Tous à Bagdad* !, j'avais enjoint les anti-guerre à se mobiliser jusqu'en Irak, mais cet anti-pacifisme n'avait rien à voir avec celui de Laurent James – ce gros con – qui parlait, dans un texte confus de plus, du « pacifisme, cette tumeur inextirpable ». Par ailleurs, je ne me sentais pas plus de crochus atomes avec l'anti-franchouillardisme de Deniel-Laurent qu'avec le pro-anti-arabisme de Schang-la-crapule : *Saddam est une femme*, et encore moins avec la double-page de Dantec, *Comme*



en 40, ignoble « tract » d'un plouc américain de base se croyant subversif...

L'importance que *Cancer !* accordait à Dantec ne datait pas d'hier. Bruno et Maurice s'étaient échangé des mails dont je n'avais pas eu connaissance mais que Laurent James – ce type formidable – me transmettrait beaucoup plus tard, merci !

Le 10 février 2003 :

Cher Bruno,

Il faudra veiller, après cette guerre, à ce qu'aucune AMNISTIE ne vienne sauver les miches des néo-collabos. Personnellement, lors de ma venue à Paris, dans un mois, je crierais à cette nation le dégoût qu'elle m'inspire, et je prendrais rendez-vous pour les prochains pelotons d'exécution.

Je lis présentement Dominique de Roux, *la Mort de Céline*, ainsi qu'un numéro du *Beffroi* (revue catholique canadienne-française) sur Bernanos.

Vous comprendrez mon état d'esprit.

Les événements semblent se répéter. Ici, la bien-pensance pro-arabe est en train de me

faire perdre mon sang-froid, une altercation avec la racaille gauchiste locale a bien failli mal tourner. Pour eux, faut-il le préciser. C'est que, voyez-vous, après quelques semaines passées à Sarajevo, comme je l'ai dit aux trous du cul qui diffusaient leur tract infâme, je n'ai plus grand-chose à perdre, et tuer un enculé de communiste occidental pourrait éventuellement me faire le plus grand bien, sur le plan mental. J'ai décroché juste avant l'arrivée de la police.

Votre projet d'un numéro sur l'Irak, et TOUT ce que vous me dîtes est pour moi d'un grand réconfort, ici, dans ce Canada tristement nihiliste, ma solitude se creuse de jour en jour, je dois bien reconnaître que mon exil est un échec, et qu'il éclaire l'échec total de ma civilisation d'origine.

Je vous enverrais ce soir, local time, la version finalisée de COMME EN 40, j'y ai adjoint quelques réflexions que l'évolution récente de la situation a stimulé.

Avec mes transatlantiques amitiés —

MgD

PS : entre nous, je souhaite que vous pensiez à envoyer quelques exemplaire de votre numéro Irak à l'Ambassade US à Paris.

Puis, le 14 :

Cher Bruno,

Chouette ! de bonnes nouvelles de Paris, après avoir vu JF Kahn et je ne sais plus quel autre suceuse de talibans sur TV5 hier soir, on peut dire que vous tombez à pic.

Ici, aujourd'hui 25,000 truffes pacifistes dans les rues (je ne suis pas sorti), 100,000 à NYC. Personne – ou presque – ne parle des CONTRE-MANIFS pro-US qui se déroulent un peu partout en Amérique et vont, je l'espère, prendre force dans les jours et les semaines à venir.

Jack-Alain Léger, je connais, concernant son roman, je peux vous dire que c'est une espèce de fourre-tout anti-occidental comme en fait plus, proposant la sanctification de cet étron de Rezala, avec tout le kit antifrançais de base (salauds de chrétiens et compagnie).

En plus il écrit avec son pied le moins mobile, c'est franchement illisible, et risible.

Concernant Nabe ou Kacem, il ne me reste que ma profonde solitude, elle s'accroît de jour en jour. Leur talent n'est malheureusement pas en cause, ou plutôt il fait honte à leur nihilisme.

Je serais toujours pro-occidental quand tous les Français seront devenus socialo-islamistes.

Tout à fait d'accord pour une petite virée en Anjou. Je pense que cela sera envisageable, malgré un emploi du temps bien chargé, en cas contraire, prévoyons une beuverie quelque part dans Paris.

Avec mes transatlantiques amitiés —

MgD

Comme suceuse de talibans, on faisait quand même mieux que Jean-François Kahn ! Tiens, tiens ! BDL avait également l'intention de me filer dans les pattes Jack-Alain Léger ! Il fallait vraiment avoir des lunettes noires comme celles de Maurice pour prendre Jack-

Alain Léger pour un partisan de la cause arabe gauchiste, extasié devant les Beurs. Tout ça parce que, sous un pseudonyme débile, « Paul Smaïl », ce névrosé de Léger avait touillé le fantasme homosexuel arabisant bien connu jusqu'à ce que les naïfs du genre de Dantec le croient pro-arabe alors qu'il devait se proclamer islamophobe en cette même année 2003. Ses fausses mémoires d'un petit Beur publiées, le gros chapon rose passerait à table : je hais le couscous !

## XXXVI

### Tous au salon du livre !

Le numéro de *Cancer !* était donc sorti le 20 mars, jour du printemps (de feu, déjà !), et jour où George Beauf Junior appuya sur le bouton de la guerre, mais aussi jour d'ouverture du Salon du livre !... Les cancéristes, présents porte de Versailles, avaient poussé le cynisme jusqu'à y vendre (deux euros) leur libelle anti-anti-guerre

validé par mon texte à tous les clampins et autres pique-assiettes grouillants...

Et c'est de là, et en direct du Salon du livre, que Guillaume Durand avait fait son émission *Campus...* Et qui était invité ? Dantec ! Il était apparu avec chemise noire, lunettes noires, casquette noire en cuir « Raiders » (équipe de football américain), au milieu de Pascal Bruckner, Marek Halter, Marc Weitzmann et Odon Vallet, le yazidophile... Et aussi d'un Kurde pleurnichard (pléonasme) : amusant de remarquer qu'en 2003, le premier à qui on avait donné la parole le jour de la déclaration de guerre de Bush contre Saddam ait été un Kurde...

« GUERRE EN IRAK – TONY BLAIR ANNONCE CE SOIR LE DÉCLENCHEMENT DES OPÉRATIONS TERRESTRES. LES FORCES BRITANNIQUES SONT ENGAGÉES » : c'était le bandeau qui avait défilé sous les images... L'émission littéraire avait également été interrompue par un petit flash d'infos... Ça faisait sérieux, sur la brèche du réel, pas intello dans ses nuages...

Durand avait commencé par une liste de tous les livres d'écrivains classiques qui avaient couvert des événements historiques. C'est la bonne voie pour un auteur d'écrire un livre de littérature de terrain : dommage, aucun des invités présents n'en produirait un seul, et lorsque six mois après, je sortirais *Printemps de feu*, Durand ne m'inviterait pas...

Comme tous les paniquards à la télé, Dantec avait récité mot pour mot son dernier article, celui de *Cancer* ! Le rockeur « bloyen » jouait au désengloutisseur des Cathédrales culturelles d'Occident ! C'était grâce à monsieur Dantec et à son merveilleux goût (les Beatles et Debussy, cherchez les quatre intrus) qu'on allait pouvoir « terrasser » (à coups de truelle et de ciment ?) la barbarie, autant dire l'islam radical ! Puis, il avait fait allusion à moi...

— Marc-Édouard Nabe est parti à Bagdad. C'est pas quelqu'un qui est bouclier humain un jour, et qui se déballonne le lendemain... Je vais pas faire de liste, il y en a eu beaucoup ces derniers temps... Lui a pris le parti, il a des

convictions, comme Berl. C'est quelqu'un de redoutablement intelligent, mais pour ces mêmes raisons, qui se trompe aussi. Vous voyez, l'espèce de papier à cigarette qu'il y a entre la vérité et l'erreur.

Si Dantec aimait Emmanuel Berl, ce n'était certainement pas à cause de sa femme, ma chère Mireille, qui swinguait au piano presque autant que Martha Davis. En visionnant le *Campus* dans son intégralité, je remarquai qu'un biographe de Berl était venu auparavant expliquer que Berl était un « Juif de gauche » qui s'était toujours trompé politiquement. Munichois et collabo. Je ne vois pas le rapport avec moi... Il n'y avait que Dantec, ce salaud, pour avoir fait le rapprochement, sous-entendu : Nabe se prend pour Céline, il n'est que Berl... Un Juif de gauche qui faisait les discours de Pétain !... Ah, l'approximation des Gémeaux, c'est quelque chose... Surtout quand ils sont redoutablement cons comme Dantec.

En tout cas, merci Maurice ! Sans toi, personne n'aurait signalé mon départ pour Bagdad. Seule réjouissance après ce coup de pied de l'âne : voir les gueules consternées de



silence des autres en face lorsque mon nom avait été prononcé : Bruckner, Halter, Weitzmann, et Durand lui-même qui n'avait pas « rebondi » alors qu'il avait le *Cancer* ! spécial Irak sur sa table... On le voyait !

Weitzmann n'avait pas eu droit à la parole. Il n'y en avait eu que pour Dantec ! Dantec ne cessa pas d'être insupportablement donneur de leçons pour finir par se retrouver sur la ligne de Bruckner !... Copains comme cochons antimunichois ! Et c'était moi le collabo ? Il se moqua des bourgeois pacifistes qui avaient fait l'union sacrée, mais lui l'avait faite sur le plateau, il opina à tout ce que disait Bruckner. C'était eux les bourgeois, et bellicistes, qui, derrière Saddam, ne voyaient pas les millions d'Irakiens anti-USA, y compris ceux qui avaient souffert sous lui !

Marek Halter, le gâteux de Varsovie, dit qu'il « rejoignait » Dantec. Évidemment ! Haro sur les pacifistes, quels qu'ils soient ! Les moutons de l'américanisme accusaient de panurgisme les moutons du pacifisme... Personne n'évoquait jamais Romain Rolland. Ils préféraient Berl, juif, pote de Drieu,

pétainiste, mec de pianiste, et pas communiste, plutôt crever !

Ah, il avait eu de la chance, le Maurice ! Dantec avait pu briller à *Campus*, faire sa star arrogante, son fouteur de merde anti-bourgeois, son pessimiste grande gueule, son virulent aux mots crus... À quatre mille kilomètres de distance de moi, ç'avait été facile !

## XXXVII

### Maurice G. Dantoc

Avec son allure de « Lucky Luke raté », comme disait Hélène, sa barbe cache-bajoues, ses dents de blaireau et son blouson à la *Hells Hamsters*, Dantec se prenait donc pour le grand écrivain catholique sauveur de l'Occident, mais il se contenterait toute sa carrière de geindre au complot germanopratin contre lui. Il s'était fait tatouer le symbole de l'OTAN sur l'épaule gauche... C'était l'époque où un bon paquet de gogosses intello-droitiers se laissait prendre à son numéro de

« rebelle », mais sans toucher à la Bête Israël, la subversion reste toujours faible.

D'ailleurs, pour exprimer sa soumission au judaïsme, Dantec n'était pas en manque de support... Par exemple, dans le genre provincial, il y avait encore plus provincial que *Cancer !: Les Provinciales*. Parti d'un postulat pascalien et mystique déviant sur un bloyoclaudélisme de très bonne facture, son directeur Olivier Véron m'avait fait participer dans les années 90 à sa feuille de chou, avant de me « renier » après ma *Lueur d'espoir*. *Les Provinciales* était une revue plus *cheap* mais plus chic que *Cancer !*. C'était toujours cette même pose d'érudits catholiques disciplaillons de Pierre Boutang qui avaient dévié après le 11-Septembre dans un sionisme revendiqué, un vautrement au pied du Veau d'or de la nouvelle alliance...

Rien d'étonnant à ce qu'ils aient repris un texte de Dantec, *Total-Chirak*, dans leur numéro précédant de trois jours la guerre en Irak. Déjà, Dantec prenait la position du tireur couché – mais vraiment couché ! –, avec son tromblon sans munitions.

Puis Dantec passait des *Provinciales* au *Point*, il fallait le faire, ce grand écart ! Dans le numéro de ce 28 mars 2003 de l'hebdo de droite mi-cuite, Dantec avait eu les honneurs d'une interview au sujet de son texte dans le *Cancer !* hors-série Irak ! Élisabeth Lévy, *of course*, interrogeait Maurice. Deux pages de borborygmes faussement mal-pensants au milieu desquels il lâchait : « La France a un gros problème avec George Bush parce qu'il est chrétien. » Quel genre de chrétien, d'ailleurs ? On ne comprenait pas, pas plus que lui-même, pourquoi Dantec ne s'était pas converti au protestantisme plutôt qu'au catholicisme.

« Vous parlez comme Bernard-Henri Lévy ! » lui disait Élisabeth Lévy qui savait y voir. Surtout quand Dantec s'affligeait de la « passion nationale » française de tuer les Juifs... Il ironisait même, affirmant que cette passion ne pouvait plus s'exprimer au grand jour et que « nous sommes trop lâches, nous regardons les kamikazes wahhabites faire le boulot à notre place pendant que nous

regardons le loft en lisant Thierry Meyssan »...  
Quel chiqué, quel toc !

### XXXVIII

#### La première « Affaire Soral »

Après le spécial Bagdad, *Cancer !* sortit un numéro hors-série sur Léon Bloy... Malgré leur coup de pute, j'acceptai de leur donner un portrait au crayon bleu de Bloy fulminant, mais c'est moi bientôt qui devais fulminer... Car ils le publièrent, mais en tant qu'illustration du texte de Dantec, *Bloy est vivant et nous sommes morts*, texte absurde (inutile de le préciser) où Monsieur l'autodidacte autoproclamé découvrait Bloy... Et quel poseur ! Il se traitait lui-même d'« homme dont le plus grand mérite semble être de s'attirer le mépris rageur et tout à fait constant des chiens de garde de la critique contemporaine » !

Quant au « fond », au bout de deux laborieuses colonnes, Dantec rapprochait Bloy de Nietzsche sur leur détestation du

bourgeois, particulièrement socialiste (aujourd'hui de gauche). Ô raccourcis qui ne mènent nulle part !

Que Dantec publie des textes dans la même revue que moi à égalité était ce qu'ils appelaient une « plurivocalité ». D'accord. Mais qu'ils se servent d'un dessin de moi pour illustrer un texte de Dantec, comme si je le cautionnais, alors qu'on était complètement à l'opposé, surtout sur Bloy (Dantec bizuth en bloyisme !), je trouvais la manœuvre absolument dégueulasse.

Pour ce numéro Bloy, Deniel-Laurent et Johann Cariou avaient demandé un texte à Soral, mais ce dernier, ne connaissant strictement rien à Bloy, leur rendit un tel fouillis illisible et nul sur le plan littéraire qu'ils le refusèrent. Rien que le titre était un foutage de gueule... Tellement imbuvable d'ailleurs que Soral le changerait en *Ce que cache le foulard...*

BOURGEOISIE :  
DE LA MAUVAISE FOI, DU CONFORMISME ET  
DE L'ÉTRANGE ÉVOLUTION DE

## L'INTELLECTUEL FRANÇAIS SUR LA QUESTION IMMIGRÉE

Sous l'Ancien Régime, la « mauvaise foi » désignait le non-respect du dogme de l'Église, la mauvaise compréhension de l'ordre divin. Depuis l'avènement de la Raison et de sa classe sociale, la bourgeoisie, la mauvaise foi signifie désormais le refus de suivre la Raison quand celle-ci vous met en porte à faux et vous montre du doigt.

Le contraire de la mauvaise foi étant la bonne foi, que ce soit celle des Évangiles ou de l'honnête homme, la bonne foi m'impose de constater une certaine déraison quant à la question de l'anticommunautarisme actuellement en vogue.

Depuis les années 70 jusqu'au 21 avril 2002 (pour faire simple), le discours dominant, officiel, nous interdisait de nous plaindre des délinquants nord-africains sous prétexte qu'ils étaient jeunes (argument 68), qu'ils étaient différents (argument communautaro-différentialiste), qu'ils étaient pauvres (argument marxiste) et surtout que leur ressentiment légitime leur venait de l'odieuse colonisation française.

Si le bourgeois de l'ascendance a forcé l'admiration de l'Histoire pour son sens critique (Voltaire, Rousseau...), le bourgeois de la décadence peut se définir par son conformisme. Comme nous l'a amplement démontré Flaubert, il fait là où on lui dit de faire. Ainsi, en réponse à l'insupportable délinquance nord-africaine subie par le beauf depuis qu'il fut chassé des centres-villes, le bourgeois, pourtant responsable de son sort, le traitait invariablement de « facho » comme on le lui avait appris. « On » désignant plus précisément l'intellectuel français souvent issu d'une communauté très en pointe dans le secteur des idées depuis son émancipation des ghettos au dix-neuvième siècle, et plus encore sur le terrain du discours après la défaite nazie.

Or, chose étrange, depuis que le beur de banlieue n'aboie plus « sale français » mais « sale feuj » pour cause de solidarité « imaginaire » (comme dirait Alain Finkielkraut) avec les petits palestiniens de l'Intifada, ces mêmes intellectuels français (dont énumérer les patronymes friserait la faute de goût), eux qui nous avaient interdit



de nous plaindre, eux qui exigeaient même que nous battions notre coulpe de vilains colons exploiteurs, nous intimant l'ordre, dans autant de médias à la botte, de châtier les vilains beurs, ni jeunes, ni différents, ni pauvres, ni victimes désormais ; seulement machos et antisémites.

Message on ne peut plus clair : dans la République française, être anti-français ce n'est rien, mais être anti-israélien c'est impardonnable... surtout pour des intellectuels français qui ne manquent pas une occasion d'afficher leur soutien à ce champion contemporain du fascisme colonialiste et dont le chef vient d'être démocratiquement réélu haut la main, j'ai nommé l'État d'Israël du coolissime général Sharon !

Une bouc-émissairisation des maghrébins de France qui s'est encore accrue depuis la chute de Bagdad, qu'on peut aussi comprendre comme la victoire des intérêts américano-israélites et la défaite des non-alignés, défenseurs des petits peuples et de la cause palestinienne...

Entre la seconde Intifada et l'épopée Chirac-Villepin, certains intellectuels non-affidés tels Thierry Ardisson, Patrick Buisson et moi-même, avaient osé relever la tête, mais comme les résistants eussent été sans doute moins nombreux après 43 si les Allemands avaient gagné à Stalingrad, depuis la victoire du cercle de la Bible et du Club de l'Armagedon, les candidats à l'héroïsme de la juste cause se font plus discrets, la soumission au puissant lobby et l'appel à la ratonnade atteignant des sommets.

Ainsi, le général BHL, si silencieux durant la campagne d'Irak (comme son coreligionnaire Cohn-Bendit qui préféra laisser son pote Romain Goupil aller finir de se griller en répétant sur Sadam les mêmes âneries indignées qu'il avait lui-même dégoisé sur Milosevic lors de la précédente campagne US au Kosovo), vient-il nous expliquer aujourd'hui, maintenant que le travail est fait, que l'Amérique s'est trompée de cible et, tel Beria, nous assener quinze jours durant sur les six chaînes les conclusions pakistanophobes de son « romanquète » (le nom précieux pour

bidonnage), fruit d'un an de travail à Karachi entre deux publireportages à Marrakech, un week-end avec Arielle à la Colombe d'Or, un séjour balnéaire aux Seychelles et autres soirées pipoles sponsorisées par quelques joailliers d'Amsterdam (voir *Gala*, *Paris-Match*, *Oh La!* et *Voici*).

Un vaste plan de ratonnade mondiale, divisée par zones et par sexes, dans lequel Madame Fitoussi de *Elle* se voit chargée de sauver les filles réputées « ni putes, ni soumises » pour mieux stigmatiser les garçons ; la rédactrice en chef oubliant d'un coup dix ans de complaisance envers le franco-antillais délinquant junkie néo-yéyé Didier Morve-Vil (dit JoeyStarr), pour ne plus voir dans nos futurs artistes taggeurs-rappeurs de banlieue en d'autres temps encouragés par Jack Lang, que d'ignobles violeurs arabo-musulmans profanateurs de lieux de culte.

Tout ces jeunes mâles franco-maghrébins d'origine arabo-musulmane pouvant en effet, s'ils réchappent au piège du rap et du biz, comme à la colère d'un peuple qu'on excite à dessein, constituer demain la communauté

des citoyens français la plus hostile à la mainmise de la communauté qui lui fait face ici comme en Palestine, et qui, telle le roi Hérode, essaie aujourd'hui de tuer la rébellion dans l'œuf.

Pour m'opposer à la mauvaise foi comme le doit tout honnête homme, je profite donc de la tribune qui m'est offerte sur ce support minoritaire pour rappeler quelques faits têtus :

— Contrairement à ce que s'efforce de faire croire le magazine *Elle* aux ménagères, le foulard à l'école c'est entre 100 et 150 cas en France l'année dernière contre mille il y a dix ans. Un problème statistiquement marginal qui touche au demeurant des filles bien scolarisées et souvent en rupture avec leur environnement. Un environnement dévasté qui ne leur propose pas – contrairement à ce que feint de croire le champion du formalisme républicain Max Gallo (formalisme dénoncé en son temps par Georges Darien dans « La Belle France » et qui explique le parcours consternant d'un Jean-Pierre Chevènement aux dernières présidentielles) – qui ne leur propose pas,

dis-je, l'alternative : « musulmane intégriste » ou « citoyenne » style Louise Michel, mais l'insoumission identitaire du foulard contre la pétasse à nombril percingué Britney Spears, en attendant de faire lofteuse ou actrice de Hard.

— Quant à Daniel Pearl, cet agent américain fut logiquement tué par des services secrets pakistanais qui savent, aussi bien que les nôtres (se rappeler l'assassinat du général Audran par Action Direct) instrumentaliser des terroristes pour leur faire exécuter des tâches délicates ; comme l'aurait été à coup sûr BHL s'il avait mis deux pieds à Karachi.

Comme disait le maître es-manipulation Joseph Goebbels : « plus c'est gros plus ça marche », et c'est sans doute pourquoi Bernard-Henri Lévy – dont le pouvoir est exactement inverse à l'autorité – ne se cache même plus, lorsque auto-invité à une soirée thématique Arte sur la question pakistanaise, il s'exprime carrément en duplex de Tel Aviv !

Pour en revenir au conformisme bourgeois, prétexte à cette diatribe, n'y aura-

t-il bientôt plus en France que Brigitte Bardot pour oser s'offusquer que certains malins envoient des immigrés transformer les églises, symbole de notre histoire chrétienne, en lieux d'aisance ? Ces mêmes malins qui, n'en doutons pas, n'hésiteront pas demain à retourner l'opinion agacée contre les sans-papiers, si d'aventure l'idée leur vient d'aller chier dans des synagogues !

*De profundis*, Alain SORAL

Quel galimatias ! On comprenait la réticence de *Cancer* !, même si la vraie raison de leur refus, c'était le seul mot : « coreligionnaire », que Soral avait écrit à propos de Bernard-Henri Lévy et Daniel Cohn-Bendit. Deniel-Laurent lui avait dit : « Non, ils ne sont pas de la même religion, puisque Cohn-Bendit est athée », ce qui était vraiment spécieux comme argument. Bruno demanda à Alain d'enlever le mot et celui-ci refusa en disant que pour lui, Lévy et Cohn-Bendit, c'étaient deux Juifs et puis c'était tout. C'est ça qui créa la vraie scission.

Soral téléphona plusieurs fois par jour à Deniel-Laurent. Il finit même par le menacer physiquement, promettant de lui donner « une claque ». Finalement, ça se termina en mail de boudin...

Pour des adeptes de Bloy et Céline, c'est fou ce que vous pouvez chier dans votre froc dès qu'on touche à un cheveu du puissant lobby (qui n'existe pas mais que vous avez visiblement très peur de froisser).

À dire vrai, c'était juste pour vérifier certaines intuitions et certaines rumeurs... (et n'avez-vous pas déjà Nabe comme « antisémite de service » ?)

Je retourne avec les grandes personnes.

Alain S.

Deniel et Cariou proposèrent alors à Soral de modifier quelques éléments de son texte. Pas question ! Il refusa même que les cancéristes le publient dans leur numéro suivant. Alors il le balança sur « Nouvelle Résistance », le site de Christian Bouchet,

devenu depuis responsable du FN 44 (Loire atlantique), puis sur « Vox-MR », dans des petits blogs de la pré-dissidence. Alain le proposa aux gens d'*Immédiatement* (tout de suite l'instinct de passer à la concurrence, méthode qu'il accuserait tant de gens plus tard de pratiquer), qui ne le publia pas non plus... Marc Cohen était déjà passé de sa période antisioniste rouge-brun à celle du retour aux sources bleu clair-étoile jaune...

Le texte de Soral et les échanges qui s'en suivirent se retrouvèrent en copie sur la boîte mail de tout un tas de gens plus ou moins célèbres et plus ou moins concernés qui répondirent... La plus étonnante réaction fut celle d'Ariel Wizman :

Les Français regrettent depuis longtemps qu'on ait interdit les combats de coqs sur leur territoire. Les Ardisson, Soral et autres dont l'antisémitisme est moins choquant (pathologie sans grandeur) que l'impardonnable opprobre du « démodé » qui les suit depuis les années 80, rêveraient de mettre face à face dans une arène sanglante



un beur bastonneur et un juif raisonneur. Moi, qui suis un peu des deux, j'affirme les reconnaître sous leur masque. Leur excitation de folle honteuse et d'intellectuel raté ne fait pas le moindre doute dès qu'on les approche à distance humaine. C'est cela et cela seul qui motive ce genre de gesticulations, peu ragoûtantes à lire au réveil. Il faut redouter la force des faibles. Pas étonnant que ces *untermenschen* fondamentalement voyeurs prônent partout la défense de l'échangisme beauffesque. Ils veulent regarder, eux les onanistes cauteleux, eux les repus en mal de drame fondateur, dont la vie se passe à se chercher une tragédie, une persécution, eux qui ne savent rien de la peur, eux dégénérés, engraisés. Des écrivains ? des témoins ricaners de l'inculture généralisée à laquelle ils participent, gens de lettres dont la curiosité littéraire s'arrête aux hussards et aux préciosités de Paul Morand. Je leur préfère les envolées lyriques de l'Islam, les illuminations de la Perse ! Race du Carré des Antiquaires, de la vinasse, de Maurice Papon, bâtards de Voltaire, gens du livre de

comptes, petits bouffeurs de petit salé qui ne méritent pas la belle histoire qui les a précédé, qu'ils nous foutent la paix et qu'ils remâchent tout seuls leur culpabilité. Que le médiocre se taise. Aucun de ces petits raisonnements de lâche ne fera oublier les lettres de dénonciation, les enfants déportés, les Algériens dans la Seine, les harkis sous les tentes, et rien, jamais, rien sinon l'humilité ne vous donnera cette force qui vous manque tant. Vous ne COMPRENDREZ JAMAIS. Et c'est ainsi que Dieu vous a punis. *You can't turn a negro white*. Et le contraire est valable pour vous, quêteurs désespérés de... virilité!

*Bismillah*. Dieu ait pitié de vous.

Ariel Wizman

Quelle haine ! Le problème, c'est qu'on se demandait en qui Ariel voyait le plus clair : en Soral en qui il avait pressenti le refoulé fasciste français (« il faut redouter la force des faibles ») frustré de ne pas avoir vécu de « drame fondateur » ; ou bien en lui-même,

puisqu'il ne cessait de se définir par analogies biaisées... Wizman avait un drôle de culot de fustiger les « dégénérés » et les « engraisés » ! Si Soral et Ardisson étaient des « témoins ricaneurs de l'inculture généralisée à laquelle ils participent », qu'est-ce qu'il était, lui, Ariel ?

Quand on a un destin aussi cohérent dans le n'importe quoi qu'Ariel Wizman, on ferme sa gueule ! Cet ancien marrant « second degré » deviendrait en quelques années un ignoble sioniste d'extrême droite moralisatrice (prude comme un loubavitch, il n'avait rien d'autre à dénoncer que l'échangisme des beaufs voyeurs ?) tout ce qu'il y a de sérieux... Et quand il parlait des « gens de lettres dont la curiosité littéraire s'arrête aux hussards et aux préciosités de Paul Morand », je remarquais à l'époque qu'il pensait déjà à moi...

Wizman ne devrait plus cesser de se déguiser toujours plus en risible pédé médiatico-chic ironico-cynique de son époque : nœud papillon à pois verts, gilet rayé rose cintré, chapeau mou mauve, écharpe jaune, pantalon pistache... Un vrai perroquet

de l'avant-garde tombale... Arielle Dombasle ne lui avait pas fait jouer Tristan Tzara pour rien ! Aussi mal casté pour le rôle que Gérard Darmon dans celui de Stravinsky...

Et il se prenait pour un Arabe ! Tout ça parce que les Wizman étaient des Juifs du Maroc qui avaient décampé de peur au moment de la guerre des Six Jours... À coups de « Bismillah », et d'« envolées lyriques » pour l'islam, Ariel Wizman voulait nous faire avaler qu'il aimait les Arabes parce qu'il les aimait plus qu'Alain Soral... Il se trahissait en mélangeant les « lettres de dénonciation et les enfants déportés » avec « les Algériens dans la Seine et les harkis sous les tentes » : le plus choquant n'était pas d'accuser, en gros, Ardisson et Cie, d'être autant insensibles aux petits Juifs envoyés à Auschwitz qu'aux grands Arabes foutus à l'eau, mais d'associer dans sa confusion de Pied-Noir de Casablanca les pro-FLN noyés par la police de Papon en 1961 et les traîtres harkis justement punis dans des tentes, parqués à défaut d'avoir pu être tous zigouillés ou, au pire, bâillonnés avec leurs propres parties génitales !

Boulimique de l'horreur contemporaine tous azimuts ! Pseudo-dandy médiatique clownesque et complexé ! Pigiste pour torchons glacés ! Voix pour pubs nulles ! Scratcheur faisant popo sur ses platines ! Cet élève de Levinas intervenant sur la Bible au *Jour du Seigneur* avec le rabbin Eisenberg avant d'aller faire le DJ techno dans un bouge néopunk en chemise de soie jaune poussin croit que la vie c'est du sampling, ou quoi ?... Wizman a la double casquette, pour ne pas dire la double kippa... C'est avec elle sur le crâne qu'il devrait, s'il avait des couilles, se produire sur Canal+ tous les midis pour faire le singe talmudisé... C'est coiffé ainsi qu'on aimerait le voir justifier son salaire de pitre people mettant son grain de sel partout où ça pacotille...

Quant à l'accusation « quêteurs désespérés de virilité », celui qui osait dénoncer, dans ce petit commentaire retrouvé, Soral et Ardisson comme « folles honteuses et intellectuels ratés » aurait bien fait de regarder sa nouvelle femme... Dire qu'il avait lâché son ex, Emma, trop Corse sans doute, et mère de ses trois fils,

pour un monstre pareil... Une « chercheuse en physique »... En effet, tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle se cherche un physique. Mais hélas, elle n'est pas près de le trouver... À côté d'Osnath Assayag, la comédienne Armelle a un faux air de Charlize Theron !

### XXXIX

#### Soral en 2003 : « Je ne suis pas antisioniste »

Dans cette affaire, le plus fort, c'est que tout le monde avait raison : Soral de trouver inadmissible sa censure, d'autant plus qu'elle était tombée sur un texte « antisémite » ; et Deniel-Laurent d'invoquer, comme premier prétexte à ne pas avoir retenu l'article d'Alain, son bâclage méprisant et prétentiard, et de montrer que Soral – et c'est une technique qu'il maîtriserait de plus en plus – se servait de la moindre divergence pour hurler à la trahison, et au ralliement instantané de ses anciens alliés à la cause de l'Ennemi qu'il n'appelait pas encore à l'époque « l'Empire ».

Je me rappelle qu'étant par principe hostile à toute censure, j'avais soutenu Soral, et en le lui faisant savoir, tout en incitant BDL à tenir sa parole de le publier dans le numéro suivant. Au fond, l'absence d'Alain m'arrangeait plutôt : le texte de Dantec dans un numéro où j'étais relégué au rôle d'illustrateur me suffisait ! Un autre texte, et de Soral, aurait fini par m'agacer franchement. Mais ce mauvais sentiment personnel fut vite submergé par la jubilation, frustrée hélas ! de voir comment la diatribe anti-israélienne de Soral allait foutre en l'air leur joli numéro de puceaux bloyens mais pas trop... Voilà pourquoi j'approuvais Soral dans son mécontentement d'avoir été zappé vertement de ce numéro qui, marqué au pantalon par sa présence, aurait bien mis dans la merde les petits cons d'Angers.

En tout cas, cette polémique finit de bien mettre en place les idées et les personnages qui allaient constituer le drame des années à venir... À *Cancer* !, on croyait que le numéro décisif de la rupture avait été le « spécial Irak », ce fut plutôt le « spécial Bloy » complètement insignifiant. D'un côté, ils ne

publiaient pas le texte de Soral à cause de son antisémitisme, et de l'autre, ils me prenaient un dessin pour illustrer un texte de Dantec. Résultat : ni Alain, ni moi n'avons plus jamais écrit une ligne dans la revue.

Soral et moi, en quelque sorte, laissons les animateurs de ce « support minoritaire » faire joujou avec leur Dantec, puisqu'au fond c'est lui qui correspondait le mieux à ce qu'ils aimaient : une littérature droguée au rock et à la SF, foutraque politiquement, mais bien à droite quand même, sans risque, catholique par raccroc, pro-occidentale, et de plus en plus sioniste.

Contre moi et Soral, *Cancer* ! joua donc le mauvais cheval Dantec... Et Maurice leur coûta leur revue, comme on va s'en apercevoir dans quelques chapitres... Dantec, extrémisé par ses accointances avec le groupuscule d'extrême droite Bloc identitaire, devait, c'était écrit sur sa gueule, tomber, et en chute libre, de star n° 1 de la rebellitude apocalyptique post-11-Septembre à déchet littéraire improductif, petit vieux tremblotant ringard, par lâchages successifs du Système,



de *Cancer !*, de Gallimard, d'Albin Michel, et enfin de son ultime « éditeur », Ring...

Le pauvre Maurice n'a jamais compris que pour réussir à tout rater comme moi (il en rêvait !), on ne peut pas être sioniste. De son côté, Soral, pas plus malin, n'a pas compris non plus qu'un antisioniste ne doit pas être d'extrême droite. Le vrai bon positionnement est d'être avant tout un antisioniste de fond, et tenir le cap, quels que soient les vents contraires qui vous font passer tour à tour pour un extrémiste de droite et un extrémiste de gauche... On en reparlera !

Au moment où *Cancer !* le censurait, Soral put se défouler chez Patrick Buisson. En effet, il repassa à LCI dans l'émission du futur sarkozyste pour son nouvel abécédaire, *Socrate à Saint-Tropez*. Ça creusait dur, chez son éditeur Spengler, pour exploiter le filon !

À l'évidence, Buisson l'adorait. Au point que si Alain n'avait pas déconné par la suite, je pense qu'il lui aurait donné un poste dans l'équipe de Sarkozy.

Assis près d'un Rony Brauman méfiant, et de William Goldnadel l'avocat hyperjuif, Soral

renvoya dos à dos les pro-sionistes et les pro-palestiniens. Déjà les Arabes auraient dû trouver ça louche.

— Je ne suis pas antisioniste. Je suis Français et pas spécialement pro-palestinien, j'en ai rien à foutre.

Soral se dit même « sharoniste » ! L'extrait est encore sur Youtube, mais tout le monde avale ça pavloviennement sans écouter, car aux yeux vitreux de ses chiens, Maître Soral n'a toujours rongé qu'un seul os : Israël, autant dire Osraël... En plus, du moment que Goldnadel lui faisait les yeux noirs, c'est qu'Alain avait forcément raison !

Quand Rony Brauman s'offusqua que Goldnadel juge le martyr des Palestiniens comme « de la petite bière » à côté de celui des Juifs, Soral prit la défense de Goldnadel ! Personnellement, ça ne le révoltait pas comme Rony, les humiliations subies par les Arabes, l'Alain !

À la fin de cette émission (plus sale encore que celle qu'Alain-l'« hétéro » avait faite avec les pédés « intellos »), Goldnadel remarqua – et je crois bien que ce fut le premier – que,

malgré ses prises de positions « communistes », Soral avait tout du lepéniste en herbe.

C'est sans doute lors de ce débat faussement houleux qu'Alain fit la connaissance de Goldnadel, avec qui il finirait par copiner jusqu'à un point qu'on n'imagine pas...

## XL

### Frédéric Beigboudeur

Comme convenu, Ardisson m'invita pour mon *Printemps de feu* qui venait de sortir... Thierry m'avait programmé pour le 20 septembre 2003, histoire d'évacuer les romans à succès de « la rentrée littéraire », en particulier celui de notre « ami » Frédéric Beigbeder, prévu, lui, pour le 6.

Mais dans cette émission du 6 septembre, on avait assisté à un dialogue plus ou moins joué entre Ardisson et Catherine Barma dans son oreillette, où la productrice lui signalait que Beigbeder était trop ivre pour venir sur le plateau ! Après bien des vodkas ingurgitées, le

grand dadaïste au menton encore plus surdimensionné que l'ego (faut le faire !) était en train de vomir dans sa loge VIP... Une première ! Comme avait dit Ardisson au public : « J'ai connu des invités qui ne venaient pas au dernier moment. Mais quelqu'un qui, une fois venu, ne peut pas faire le chemin entre la loge et le plateau, jamais ! »

Dès le lendemain, Ardisson m'appela, pas content du tout que Beigbeder, dont la tête avait gonflé du melon (99 francs) à la montgolfière (*Windows on the world*), l'ait planté, et me dit qu'il n'y avait pas d'amitié qui tienne et qu'il voulait se venger, deux sentiments totalement capricorniens ne pouvant être compris, au fond, que par moi... C'est Thierry qui organisa le traquenard : il me ferait venir en surprise avec une semaine d'avance, sans que Frédéric, reporté, lui, d'une semaine, ne le sache.

Voilà pourquoi le samedi suivant (le 13 septembre), dans le générique d'entrée, Ardisson ne m'annonça pas, afin que Beigbeder, cette fois à jeun, et qui attendait bien sagement son tour dans sa loge puante

encore son vomi, ne soit pas alerté de ma présence.

Premier invité : Omar Sharif. Ardisson le reçut sur la musique de *Lawrence d'Arabie* (Maurice Jarre)... Ça le faisait chier, Omar, qu'on lui rappelle éternellement son rôle de bédouin dans le film de David Lean, autant dire le navet de Lean... Quel surfait « chef-d'œuvre », quelle tarte à Oscars !... J'ai toujours eu horreur de cette grandiloquence hollywoodienne, plate et creuse à la fois. Ils croient rendre hommage à la grandeur d'un homme qu'ils rapetissent plutôt. Ils en donnent une image effacée, un mirage.

Un grand film ?... Un long film, oui ! On est obligé de l'accélérer pour le voir. Insupportable ! À la vitesse multipliée par un et demi ou deux, on se croit dans un film au tempo normal. Et ça prend quand même deux heures pour se taper de jolis paysages de cartes postales, la plupart filmés au Maroc... David Lean avait maghrébinisé l'épopée de Lawrence ! *Lawrence d'Arabie* était un biopic pitoyable, réducteur, malgré Peter O'Toole qui faisait ce qu'il pouvait – il y avait quelques

beaux plans de lui sur son chameau –, mais dans l'ensemble, quel dépit ! Putain, c'était pourtant pas compliqué de filmer la biographie d'un tel héros !

D'abord, Lawrence n'était pas grand, comme Peter O'Toole. 1 mètre 65. Encore un de ces nabots qui font la grande Histoire !... En plus, le film se voilait la face. Lorsque Lawrence était mis sur le ventre et se faisait fouetter par des Turcs (aucun Turc dans le casting), on devinait mal qu'il allait se faire enculer, comme ce fut réellement le cas...

Un qui allait se faire bien enculer aussi, et par un vrai Gréco-Turc cette fois, c'était Beigbeder ! Pas sûr qu'Ardisson ait pensé à toutes ces connivences croisées... Ce qui est sûr, en revanche, c'est que la présence d'Omar Sharif ce soir-là n'avait rien d'un hasard... C'était même flatteur que Thierry ait invité Omar Sharif pour Beigbeder et moi, car ce n'était pas pour faire la promo de son téléfilm de merde qu'il était là comme il aurait pu le croire, mais uniquement en tant qu'Arabe pour arbitrer notre pugilat à venir... Depuis le 11-Septembre, Ardisson invitait tout ce qu'il

pouvait comme Juifs et Arabes célèbres, pro- et anti-américains, en prétextant leur actualité culturelle dans le seul but de les faire se friter sous ses yeux...

Tout était calculé uniquement pour servir son show, il n'avait rien à foutre de ce que faisaient les gens qu'il recevait ; ce qui l'intéressait c'est ce qu'ils représentaient, politiquement, socialement, racialement, pour les pousser comme des pions sur son échiquier face à d'autres, les plus antagonistes possibles... Jamais il n'invitait quelqu'un gratuitement, c'était toujours pour le planter. Qu'il les aime ou pas, Thierry ne pensait qu'à créer des situations d'où ses invités sortiraient humiliés. Pour cela, plusieurs techniques : par exemple, relativiser leur staritude... Un jour, il avait reçu BHL en grande pompe (au sens fellatoire du terme), puis une fois que le sombre échalas s'était bien senti sucé, Ardisson avait fait débarquer en surprise sur le plateau un plus vedette que lui, objet ruisselant du désir mondial : Ray Charles ! Le raide philosophe anti-swing fut obligé de se lever et de taper dans les mains comme les

autres... Lévy en train de faire le Pied-Noir de grue pendant trois quarts d'heure d'adoration généralisée télévisuelle pour le géant noir et aveugle qui ne le regarda même pas, ça c'était du spectacle !... Je dirais même du spectacle antisémite, car dans la confrontation Juifs-Noirs, Ardisson resterait toujours meilleur que Dieudonné ! Une fois l'humiliation de Lévy consommée, Thierry s'était décidé à le libérer...

Le sacrifié Beigbeder arriva penaud... Pour donner le change, il ne déconna pas, et avait tout du grand garçon qui sentait qu'il allait être puni par son papa (n'appelait-il d'ailleurs pas, en privé, Ardisson « papa » ?). Mais puni comment ? C'était toute la question... Frédéric aurait dû se méfier de la cruauté d'Ardisson, mise au carré par la mienne, mais dans ses pires cauchemars, le pauvre ne pouvait imaginer que ça allait être moi l'instrument de sa fessée !...

De son propre aveu, la vraie raison de son absence le samedi d'avant, c'est qu'il n'avait pas voulu gâcher un livre « qui comptait vraiment pour lui », il ne pouvait pas venir le



présenter éméché. Beigbeder la jouait triste sérieux plombeur d'ambiance, il passa vite sur sa défection et déjection (tant que ce n'était pas défécation) pour évoquer le prix Goncourt auquel sérieusement il prétendait... Monsieur le fêtard ne riait plus. Le livre, dédié aux deux mille et quelques victimes du World Trade Center, était bien sûr d'une stupidité politique et même narcissique rare !

Pour prendre de la hauteur par rapport à son sujet, l'imbécile n'avait rien trouvé de plus intelligent que de monter à la cime de la tour Montparnasse pour mieux comprendre ce qu'avaient bien pu ressentir les victimes de Manhattan coincées aux étages supérieurs à l'impact des avions d'Atta et d'al-Shehhi... La grande « trouvaille littéraire » de *Windows on the world*, vantée par François Nourissier et autres vieilles carnes de droite, c'était cet aller-retour entre le Beigbeder accompagné de sa petite fille, en haut de la tour Montparnasse, en train d'écrire (sur les traders, les pompiers, etc.), et les victimes « innocentes » de New York enfermées dans ces deux « chambres à gaz » géantes du *World Trade Center*... Il n'y

en avait d'ailleurs que pour elles, et contre les autres : les vilains islamistes, ennemis de l'Occident et de la civilisation...

Tout anus d'homme, j'imagine (parce que pour les femmes, c'est inutile), doit être bien huilé apparemment, avant pénétration brutale, puisqu'Ardisson n'arrêta pas, pendant sa séquence, de flatter Frédéric. Ce dernier s'apercevait-il que c'était pour le mettre en confiance ? « Le nouveau BHL », « l'événement de la rentrée », « sur toutes les listes de prix », « comparable à *La Vie est belle* de Benigni », puisque dans son grand manque notoire d'originalité, Beigbeder avait imaginé dans les tours un père de famille faisant croire à son enfant pris avec lui dans les flammes et qui s'affolait qu'il s'agissait d'un jeu avec attractions et fumigènes. Pour justifier cette indécence fictionnelle, Beigbeder cita Cocteau : « Je suis un mensonge qui dit toujours la Vérité. » Sauf qu'à la Ducasse, il faudrait le rectifier à son intention en : « Je suis un mensonge qui dit toujours le Mensonge. »

Ardisson, pour bien finir de le faire mouiller, lui enclencha une ovation

« Panthéon ». Ça y était, il était mûr pour mon chibre ! Ardisson et Baffie jouèrent le jeu de mon arrivée à l'improviste, soi-disant pour remplacer André Glucksmann : ce dernier, initialement prévu à ma place, s'était porté pâle (ce qu'il était déjà naturellement).

Je déboulai donc, un peu tendu comme Lawrence d'Arabie lorsqu'il dut abattre un traître arabe et qu'il s'en voulait d'avance, non de le faire mais de prendre du plaisir à le faire... Si Beig' avait eu déjà sa barbe, elle serait tombée poil par poil à chacune de mes attaques perfides. Jouant d'emblée sur la notion d'amitié (mon cul !), je lui reprochai de « mêler sa superficialité aux gravats du World Trade Center ». Qu'il fasse un *remake* de ma *Lueur d'espoir* façon roman sympa, version pro-américaine, me gênait moins que de le voir se la jouer auteur mature et responsable en présentant sa daube... Son crime, c'était de faire semblant de prendre au sérieux quelque chose qu'au fond il prenait à la rigolade. Qu'il reste l'arlequin cocaïné de l'ennui à la parisienne, mais qu'il ne se mêle pas de politique !

Immédiatement, je vis que Beigbeder prit mon intrusion comme une trahison. Pourtant, il savait ce que je pensais du 11-Septembre ! Mais venir le lui dire en pleine face pendant sa promo stratégiquement compassionnelle pour les victimes yankees, et le casser dans son jeu de rôle de l'écrivain superficiel soudain velléitaire en profondeur et enfin adulte qui s'affronte à la tragédie contemporaine, non ! Beig' boudait, et finit carrément par devenir amer, aigri, puis agressif.

Ne sachant que me répondre, Beigbeder se rabaissa jusqu'à dire qu'il avait été « choqué » par *Une lueur d'espoir*, sans ajouter qu'il m'avait reçu pour en faire la promotion dans sa propre émission. J'essayai de démonter l'infantilisme de son amour aveuglé pour l'Amérique, mais il sortit tous les clichés anti-arabes qui traînaient à cette époque. Dans une infaillibilité à se montrer toujours plus minable, l'Occident, au lieu de plaindre l'Irak qui venait de se faire liquider par l'Amérique, se réjouissait que Bush ait pu se venger sur Saddam de ce que Ben Laden lui avait fait ! Cet ignoble sentiment se répandait jusqu'aux

trottoirs de Saint-Germain-des-Prés comme du fuel noir sur une plage déjà sale.

Omar Sharif me regardait avec des yeux plus affectueux que son personnage d'Ali n'en jetait à Peter O'Toole dans *Lawrence d'Arabie*. Même pour lui, Égyptien très modéré, les énormités sur la liberté et la démocratie apportées par l'Amérique chez ces barbares d'Arabes que sortait Beigbeder étaient inacceptables. Ardisson me renvoyait la balle parfaitement, sans même simuler la contradiction, jubilant intérieurement d'assister à la décomposition de son ami qui lui avait fait faux bond la semaine précédente.

Baffie continua à plaisanter, mais sans aider le Beig' : « Au départ, c'était des amis... » Notre affrontement devenait une sorte de démonstration du sans-pitié qui régnait dans le milieu littéraire, et dans tous les autres milieux, comme le précisa Ardisson, hypocrite chef d'orchestre de ce carnage.

Après m'avoir laissé ridiculiser l'auteur à succès, il passa à la promotion de mon roman à moi... Car son *Windows on the world* était pris en sandwich entre *Une lueur d'espoir* et

*Printemps de feu.* Ardisson en fit un très bon pitch, il buvait du petit-lait à ma mamelle de catholique islamiste :

— Vous dites : « Je suis contre l’empire protestant. » Vous sentez plus de proximités entre catholiques et musulmans...

Bref, je resserrai même, à ce *Tout le monde en parle*, le joint entre l’empire protestant et « l’empire de la superficialité » à la Beigbeder. Car j’avais toujours soupçonné Beigbeder d’être un protestant fondamental à la française, dans toute sa frivolité criminelle.

Thierry n’arrivait pas à aller jusqu’au bout des épisodes de mon récit, car Beigbeder et moi n’arrêtons pas de nous accrocher sur toutes ces questions. Ardisson atteignit enfin le chapitre où je rencontrais Saddam Hussein... J’appréciai beaucoup qu’il présente ça comme allant de soi, sans jamais insister sur le tour romanesque de cette partie. Pour finir en quelque sorte de bien enculer son copain avec moi en guise de gode, Ardisson porta le coup de grâce symboliquement sur Beigbeder en dévoilant mon chapitre sur « la sodomie de Shéhérazade ».

Sans prendre beaucoup de risque, il demanda pour finir son avis à Beigbeder, qui acheva de se déshonorer en rappelant au public qu'après avoir dit « du mal des Juifs », j'avais trouvé une nouvelle « provocation ». Au cas où quelqu'un les aurait oubliés, mes Juifs ! Toujours le même joker ! Qui se sent attaqué par moi me ressort l'antisémitisme ! Même Baffie remarqua cette bassesse en s'adressant à Sharif : « Omar, c'est moche, hein ? » D'ailleurs, Ardisson libéra l'acteur arabe qui me serra la main en dernier, et chaleureusement.

On était dans un monde où trouver injuste que l'Amérique bombarde l'Irak était jugé comme de la provocation, et par le plus connu des benêts cyniques publicitaires de son époque!...

Ardisson conclut musicalement ma séquence par *Sale bonhomme* de Claude François, puis alla s'entretenir sur un plateau à part avec la fameuse exécutrice du Mossad masquée sur laquelle Beigbeder n'eut ensuite aucun commentaire articulé à faire... Moi je dis qu'au moins, cette combattante croyait en

quelque chose, elle avait des convictions, elle était prête à mourir, et rien que pour ça, je me sentais plus proche d'elle que de n'importe quel écrivain français...

Jusqu'à la fin, Beigbeder essaierait tristement de reprendre le dessus, en faisant semblant de dormir sur l'épaule de sa voisine (une de ses écrivainnons pistonnées) lorsque je m'envolerais dans une dernière tirade sur les collabos occidentalistes, ceux qui critiquent le Système en étant bien dedans...

Dans la loge, où tout le monde se retrouva après l'enregistrement, Beigbeder, comme une vraie petite gonzesse, continua de me tirer la gueule ! Ardisson, poursuivant le jeu de celui qui n'y était pour rien, s'en foutait : il s'était vengé en m'utilisant, et moi, je l'avais utilisé aussi, car j'avais pu présenter mon roman au mieux. Je ne suis pas sûr que confronté à Glucksmann, ça se serait mieux passé... Au contraire ! C'était presque une faveur de donner à becqueter à un chacal tel que moi une viande aussi tendre que celle de Beigbeder ! Même si c'était la dernière fois. Car je sentais bien que désormais, je m'y



casserais les dents. Le steak s'était durci à jamais.

## XLI

### *La vérité première*

Une fois la crucifixion accomplie, Ponce Ardisson s'en lava les mains. Et même si je me doutais bien que Thierry, pour ne pas assumer sa mise en scène perverse auprès de Beigbeder, me chargerait moi tout seul afin que l'autre lui conserve son amitié, je l'eus un peu sec de l'entendre me renier dans le *Tout le monde en parle* suivant...

En effet, une semaine plus tard, il prétendit avoir reçu beaucoup de mails qui m'étaient hostiles. Et il demanda à ses invités de « hausser les épaules » en signe de désapprobation à l'encontre de mes « inepties ». Je vis alors sur le plateau Gérard Darmon et Dominique Farrugia hausser les épaules en ma défaveur ! Ardisson se défaussa encore en disant qu'il ne partageait en rien mes idées, que celui qui était dans le vrai la

semaine précédente était Omar Sharif, et que le résultat de ma confrontation avec Beigbeder, c'était que désormais, son *Windows on the world* était carrément numéro un des ventes. « Comme quoi ça sert à quelque chose ! » ajouta cette crapule. Il sembla même se réjouir que mon livre à moi soit voué au plus grand échec, après que je me fus comporté si scandaleusement sur son plateau... Il n'avait plus qu'à finir son sale boulot en recevant enfin André Glucksmann !

Avec *Printemps de feu*, j'avais donc perdu tout le réseau « branché » dont Ardisson lui-même... Quant aux journalistes *old school* (au secours !), ils ne me pardonnaient pas d'avoir attaqué une de leurs castes les plus intouchables : celle des reporters de guerre...

C'est alors qu'Anne-Sophie Benoît vint ! Sainte Anne-Sophie Benoît, tombée du ciel ! Cette grande bourgeoise normande au cœur d'or de vingt-six ans m'avait contacté *via* Vignale pour m'« aider ». Lectrice convaincue, elle chercha avec moi une solution pour que je puisse m'exprimer, que je n'étouffe pas... Anne-Sophie était aussi logique que

pragmatique : puisque je n'avais plus de support pour m'exprimer, elle en créa un elle-même, et c'est ainsi que *La Vérité* naquit. On fonda même pour l'occasion une SARL de presse, que je nommai *La Rose de Téhéran*, rien que pour foutre la trouille aux antimusulmans, un peu comme si c'était l'Iran qui nous finançait ! Amusant de voir que cette fiction deviendrait ensuite réalité pour Dieudonné, Soral et leur Liste antisioniste.

Je ne voulais que Vuillemin comme dessinateur. Pour la une du n° 1, il fit un dessin au lavis moucheté : « *On a marché sur l'Irak.* » Chaque numéro aurait un extrait de l'Évangile en exergue : « *La Vérité* vous rendra libre. » Je décidai que chaque éditorial en page 2 serait un texte d'Ezra Pound repris de ses allocutions radiophoniques pendant la guerre à Radio Rome ! Je me pris la double-page pour un « Crève Occident ! » sans ambiguïté, à méditer du côté d'Angers.

Enfin, de Carlos, grâce à Isabelle Coutant-Peyre toujours, j'obtins un article qui constituerait le premier d'une série appelée « le billet de Carlos » en dernière page, où il

pourrait écrire tout ce qu'il voudrait bien sûr. Ilich me fit parvenir, de sa prison de Saint-Maur, une joyeuse profession de foi pro-irakienne extrêmement renseignée, parfaitement écrite, et vécue : tout le contraire des petites branlettes pro-occidentales des « politisés » de *Cancer* ! Notre *Vérité* avait quand même une autre gueule que leur nouveau numéro qu'ils sortaient en même temps.

## XLII

### La chèvre de monsieur Deniel

*Cancer* ! n° 8 était une apothéose de laideur morale, esthétique et politique, à dégueuler partout. Jamais peut-être leur maquette n'avait été aussi horrible. Jamais non plus le mélange entre rock et sionisme, à l'époque inédit, n'avait atteint une telle apogée d'obscénité et de bêtise. Dieu ! qu'ils s'étaient donc fourvoyés, et si vite !... Influencés par des toquards évidents à la Laurent Schang ou Juan

Asensio, et même dans le « Système », le pire de tous : Raphaël Sorin...

Alors que moi je m'écartais du milieu éditorial classique, et qu'à bientôt quarante-cinq ans, j'avais fini de brûler tous mes vaisseaux, les pas encore trentenaires de *Cancer* ! se recentraient, parce qu'ils pensaient qu'être ouvertement sionistes-branchés-de-droite-dans-ce-monde-stupidement-gauchiste-et-pro-arabe, c'était tendance...

Si la bande à BDL avait viré philosémite (Johann Cariou en était arrivé à se faire dessiner sur le corps des étoiles de David), c'est que pour eux, les vrais antimodernes, antitechniques et antigauchistes, c'étaient les Juifs. Et c'est pour ça qu'il fallait les défendre coûte que coûte, jusqu'au bout. C'étaient les antisémites qui représentaient la néfaste modernité, et la technique, au sens nazi du terme, c'était les gauchistes avant tout qui s'en servaient (n'importe quoi), et c'était donc eux qu'il fallait combattre.

Dans son bloc-notes, « BDL » mettait son poing sur le « I » d'Israël. Pour Deniel-Laurent, le palestinisme était une bêtasserie

incarnée par Noël Mamère qui avait refusé qu'Aurélié Filippetti vienne dans une manif anti-guerre avec les deux drapeaux : israélien et palestinien. Il parlait de la seconde intifada comme d'une « fable », se foutait de la gueule du Hamas, et vantait les analyses de cette ordure d'Éric Marty, auteur d'un *Bref séjour à Jérusalem* particulièrement dégueulasse et publié par Sollers...

BDL racontait même qu'au début des années 1990, il était devenu un pro-kurde inconditionnel au point de devenir anti-turc. « Chaque touriste français s'extasiant dans la Mosquée bleue m'apparaissait comme un complice de l'État national-fasciste turc. » Il était tombé de haut, le petit BDL, quand il s'était aperçu de la crapulerie des peshmergas !

Aussi bêtement qu'il faisait le parallèle entre Palestine et Kurdistan, Deniel-Laurent disait ne plus avoir envie de replonger dans un soutien à une cause si consensuelle, voilà pourquoi il s'engageait du côté d'Israël... Mais non, c'était exactement le contraire qu'il fallait en déduire ! C'était soutenir Tsahal qui était comparable à avoir soutenu jadis le PKK. La

Palestine n'avait rien à voir là-dedans, même si ceux qui la soutenaient en France étaient des couillonés en effet. Toujours cette vision de la France. Sans se poser de questions sur son nouveau militantisme, Deniel plongeait du côté de Tel Aviv. Il avait lâché les Kurdes pour les Turcs, comme il lâchait désormais les Palestiniens pour Israël, sauf qu'Israël, en tant que petit pays demandant son autonomie et résistant contre l'énorme empire arabe qui le cernait, ressemblait plutôt au Kurdistan turc ou irakien, et pas du tout à la Turquie. Une fois de plus, il se trompait ! Et c'est moi qui ne comprenais rien à la politique (alors que j'y comprenais tout !), qui ferais mieux de m'en tenir à la littérature (déjà du futur Soral !)?

*Printemps de feu* fut le détonateur du réel clash. Dans certains blogs, mes ex-alliés de *Cancer !* avaient dénié à mon roman le moindre intérêt littéraire, alors que c'était pour des raisons strictement idéologiques qu'ils le considéraient tous comme mon plus mauvais livre. Pour BDL – le Monsieur Seguin de l'Apocalypse (attention, d'Angers...) –, je devais rester bien sagement dans mon enclos

d'écrivain « littéraire ». Finalement, j'étais la chèvre de *Cancer* !, une capricornette inconsciente des risques historiques qu'elle prenait à sortir de son petit pré pour gambader sur la montagne de l'Actualité, et qui, à la fin, allait se faire bouffer par le grand méchant loup. Et qui était le grand méchant loup pour eux ? Dantec, évidemment ! Ah, on se marre encore aujourd'hui... La chèvre qui finit par se faire du loup un barbecue, ça, même Daudet n'y avait pas pensé, alors Deniel-Laurent, pensez...

Dans ce *Cancer* !-là, je m'étonnais d'ailleurs de l'absence de Dantec qui avait prévu de donner – je le sus encore par une indiscretion – un *Tous à Jérusalem* ! que BDL appelait d'ailleurs « un clin d'œil à Marc-Édouard ». Il n'aurait plus manqué que ça pour rendre ce numéro parfaitement dégueulasse.

Plus tard, Laurent James – c'était lui mon espion – m'expliquerait que c'était par besoin de virilité qu'ils avaient tous basculé du côté de Dantec. Pour eux, la virilité c'était lui,



Dantec, le Captain America de la littérature couillue !

« Mais pourquoi n'avez-vous pas choisi Soral ? » avais-je demandé un jour à James-la-taupe. Il me répondit en plissant ses petits yeux qu'ils n'y avaient pas pensé parce que selon eux, contrairement à Dantec, Soral n'était pas du tout un viril ! Et surtout parce que Soral était considéré comme le moins bon des trois... Voilà pourquoi les cancéristes misèrent – ô misère ! – tout sur Dantec (sa devise : « ne pas subir », alors que Maurice aura subi toute sa vie : de Patrick Raynal à David Kersan, en passant par Gallimard...); ils étaient tous sous l'influence de son catastrophique *Laboratoire des catastrophes générales*, où le professeur Dantec mélangeait laborieusement dans de petites fioles et tubes de bien fumeuses idées générales... Ah, les idées de Dantec !... Elles avaient aux yeux des petites fiottes de l'Anjou (feu !) plus d'avenir que celles de Soral, considéré, lui, comme un « intellectuel médiocre »...

Pour revenir à ma pomme, si je m'intéressais à la politique, selon eux, c'était

parce que j'y trouvais un prétexte polémique... Ce reproche serait récurrent, aussi bien chez les bien-pensants que chez les mal-... Il y avait encore un paradoxe, c'est que je n'avais fait que parler de politique dans *Cancer* ! ! Et même ! dès le *Régat*, j'étais un auteur politique (entre autres). C'est d'ailleurs cette « politique » qui les avait attirés en premier chez moi. Il n'empêchait qu'à leurs yeux gluants, j'étais l'incarnation de la littérature, et puis c'est tout !

À propos de littérature, le pire des textes de ce *Cancer* ! n° 8 était l'étude très retardataire de ce Juan Asensio sur mon roman *Alain Zannini*. Elle était bien faiblarde, son étude ! Dans une de ses notes en bas de page, je m'aperçus qu'Asensio n'avait pas lu *Printemps de feu* et donc s'abstenait d'en dire du mal, ce qui n'était pas le cas de l'auteur du chapô (non signé) surplombant son article. J'y avais reconnu la patte, soit de Deniel-Laurent, soit de Cariou. La petite manœuvre d'opposer *Alain Zannini* et *Printemps de feu* était devenue un *must* chez les cancéristes ! Ils ne cessaient de revenir sur *Alain Zannini* pour

mieux me montrer du doigt comme salaud de pro-palestinien, anti-américain, antisioniste, et soudain écrivain exécration... C'était la première fois qu'on me faisait ce coup-là : prendre un de mes livres, en faire un monument, puis m'écraser avec.

Quand je lus dans ce texte que *Printemps de feu* était « déjà considéré par les lecteurs de Nabe comme l'un de ses plus mauvais romans, visiblement bâclé, étonnamment pauvre dans son style et sa narration », la rupture définitive fut consommée.

## Livre VI

### XLIII

#### Boulevard Dieudonné

Ah, le fameux sketch de Dieudonné chez Fogiel le 1<sup>er</sup> décembre 2003 ! S'il y a un cliché à démonter, c'est bien celui d'un Dieudonné « grillé » à partir de là. Faux ! Ça n'a pas été du tout un tournant fatal, ou un virage définitif. Déjà à l'époque, moi je voyais ça comme un boulevard. Il mentirait en disant que c'est tout le Système qui s'était retourné contre lui d'un seul coup.

Son dérapage chez Fogiel ressemblait plutôt à un mauvais pas sur un savon mouillé dans sa salle de bain en sortant de sa baignoire qu'à une sortie de piste aux 24 Heures du Mans, à

250 km/h dans une Porsche rutilante devant le monde entier !

Avant Fogiel, juste après Fogiel, et même bien après Fogiel, le show-biz eut bien du mal à expulser Dieudonné de son gros ventre, comme un enfant mort-né.

Avec *On ne peut pas plaire à tout le monde*, on était loin du dispositif pervers d'horloger de *Tout le monde en parle...* Le petit Juif pédé pourtant luisant comme un serpent ne faisait pas le poids près du gros goy drogué et toujours tout en noir comme une vieille panthère grasse... Mais au moins, cette petite fiotte de Fogiel faisait du direct. Voilà un risque qu'Ardisson n'avait jamais pris. Il préférerait remagouiller son émission devant sa table de montage toute la nuit du vendredi au samedi. Fogiel, quand il plantait ses invités, ce n'était pas délibérément, c'était sa bêtise, son amateurisme foutraque, ses mauvaises idées et son goût de chiottes qui s'en chargeaient, comme lorsqu'il avait reçu Brigitte Bardot de façon éhontée. Mais en même temps, ce sera lui, Fogiel, qui aura reçu Bardot donc, mais aussi Delon, Pialat, le copain de Spaggiari qui

l'avait fait évader, ou bien Alain Chamfort chantant merveilleusement tout seul au piano *Sinatra*, moments exceptionnels dans son émission de merde, et pas Ardisson.

La légende veut que Dieudonné soit venu faire un sketch pas drôle dans une émission qui respirait la bonne humeur. Mais c'est toute l'émission qui n'était pas drôle ! Ce numéro d'*On ne peut pas plaire* était peut-être un des pires : un spécial « Ils nous font rire » consacré aux différents comiques représentant chacun une façon différente de pousser à la marrance... Face à une Ariane Massenet aussi bête que d'habitude et un Fogiel qui voulait de plus en plus plaire à tout le monde, ça s'empoigna sec dès le début entre les Nuls, Pierre Palmade, Jamel Debbouze et Shirley et Dino.

C'est Farrugia qui commença par être agressif parce que le siège ne convenait pas à son gros corps de sclérosé en plaques surboudiné dans un costard Yves Saint-Laurent à plusieurs plaques. Agacé, le gros Juif pied-noir aigri finit par envoyer un verre d'eau à la gueule de l'Arabe manchot espiègle

qui, lui, ne s'était pas gêné pour se foutre de celle du grand pédé bordelais ex-monsieur Sanson, pendant que le petit trou du cul borderline de nouilles humiliait les deux soi-disant cousins tarés clownesques en leur faisant doubler au débotté des séquences débiles de feuilletons télé, ou bien réciter devant le trio mité de la chaîne cryptobobo ses meilleures vanes de cul cultes de glands... Alinéa ?

Il n'y avait que ça dans ce début d'émission : de la vexation, de l'orgueil blessé, de la douleur d'ego, de la jalousie raciste, du conflit de génération médiatique, autant d'ingrédients qui s'épaississaient en sauce abjecte au fur et à mesure que l'émission s'écoulait, si on peut dire.

Sinistre spectacle que celui des comiques en compétition ! Pire qu'entre écrivains ! Ce n'est pas Dieudonné qui apporterait la haine sur le plateau, elle y était déjà. Le spectateur finissait par être gêné par l'émission qu'il regardait tellement les mauvaises idées s'enchaînaient, les approximations se multipliaient, les foirages de cadrage étaient nombreux. Le

mépris que Fogiel avait pour ses invités, à l'évidence mal à l'aise à cause de ses questions cons et de ses lourdaudes potacherries, rendait déjà la première heure irrespirable. Même Ardisson aurait eu du mal, enfermé huit nuits, à tirer dix minutes bien montées de ce foutoir !

À part ça, la meilleure idée de Fogiel, c'est-à-dire la pire, ce fut de bien casser le numéro de Jamel qui racontait sa vie, en annonçant brusquement un camarade à lui censé venir dire qu'il ne fallait pas l'inviter... Trop marrant ! Avaient été écartés de cette séquence les Nuls et Palmade.

Sur la musique de *La Panthère rose* arriva alors un solide gaillard en veste de treillis, cagoulé à la corse, avec un chapeau et des tresses de rabbin comme on en trouve dans les magasins de farces et attrapes. La voix déformée dans l'aigu, le « personnage » s'adressait à Fogiel... On comprenait qu'il s'agissait d'un colon israélien lui reprochant d'avoir invité cet « humoriste musulman » de Jamel. Par ironie, Dieudonné tenait le discours du Juif d'Israël qui trouvait que



c'était dangereux d'inviter un Arabe potentiellement terroriste sur son plateau.

Quel dommage : Fogiel avait fait transporter (par grue ?) Farrugia dans sa loge avant le sketch ! Resté sur le plateau, je suis persuadé que « Farrug' » aurait tout de suite fait une réflexion. C'était le seul qui aurait pu comprendre, plus vite que Fogiel encore, ce qui était en train de se passer.

Dieudonné traita Jamel de « moudjahidin du rire ». Comme Dieudonné n'avait pas le bon *timing*, Fogiel lui en fit le reproche : « Il fallait l'écrire avant, le sketch, camarade ! » En effet, il lisait ses notes, il bafouillait, il hésitait, il savait qu'il était mauvais. La voix redevint normale et c'est là que Jamel reconnut Dieudonné. Et déjà rit moins. Il entendit tinter à ses oreilles de collabeur (© bibi !) les différentes petites casseroles accrochées aux chevilles de l'humoriste noir anti-communautariste comme autant de chaînes d'esclave...

Toujours dans son personnage, Dieudonné dit que la présence de Jamel sur ce plateau était un « acte antisémite » dont Fogiel devrait

répondre. En vérité, c'était sa présence à lui qui était en train d'être prise, par tous les Juifs qui regardaient la télé, pour un acte antisémite ! Shirley et Dino, et Jamel, s'écroulèrent de rire quand Dieudo dit qu'il s'était reconverti « pour des raisons professionnelles » au sionisme et qu'il encourageait les jeunes des cités à « rejoindre l'axe du bien, l'axe américano-sioniste qui leur offrira beaucoup de débouchés »...

Comme chute, Dieudonné lança un « Israël ! », le bras levé. On entendit clairement qu'il n'avait pas du tout dit « Israheil », mais bien « Israël », le bras levé suffisait. C'est là que Fogiel lui dit : « C'est un peu de l'improvisation, peut-être, non ? » Ce qui est fort possible, c'était que Dieudonné lui ait montré un texte plus sage avant d'entrer en scène, et qu'au dernier moment, il en ait balancé un autre. Toujours sa technique de prendre les gens en otages, à la fois Fogiel, ses invités et tout le public...

Dieudo enleva son chapeau de rabbin, Fogiel argua que Dieudonné était toujours limite (ce qui était une façon de le valider),

puis le sketcheur noir ôta sa cagoule et alla se jeter dans le bras de Jamel, et dans ceux de Shirley et Dino.

*Standing ovation* ! Fogiel ne réprimanda pas Dieudo, bien au contraire, il essaya de le couvrir : « Un texte écrit dans les coulisses juste avant d'entrer sur scène... » Jamel lui dit solennellement qu'il était « le meilleur », puis ajouta, se distançant l'air de rien : « Il ne fallait pas l'inviter lui, parce que je suis trop client et ça va finir par se voir. » Jamel se situa ensuite avec Dieudonné dans la lignée de Smaïn. Grâce à Smaïn, Dieudo et Jamel étaient les premiers Noir et Beur à oser « parler ». Massenet et Fogiel firent dire à Dieudonné qu'il se sentait comme un « grand frère » de Jamel, et à Jamel qu'il suivait « pas à pas l'engagement » de Dieudonné. « Lequel ? » demanda Massenet. « Le nôtre », répondit Jamel. « Communautaire ? » demanda Fogiel. « Non ! » firent Dieudonné et Jamel en chœur : « On est contre le communautarisme... » Mon œil, et bien enfoncé dans mon cul !

Jamel ajouta aussi que Dieudo était toujours sincère et que c'était sa force. « Ça lui arrive de

déraper aussi... Il est sincère même quand il se plante », rajouta Fogiel, soudain amer. Dans l'oreillette, ça devait grésiller comme le chant plaintif d'une cigale courroucée. On le sentait dégoûté, le Marc-O, cassé ; pour lui l'émission était foutue.

Magnifique racisme inconscient de Fogiel, par la suite (et peut-être même de Debbouze lui-même), lorsque Jamel, pour faire rire, dit que dans les banlieues et cités, le vrai problème, c'était les cafards... Bref blanc. Fogiel tint à s'assurer que l'« humoriste » parlait bien des vrais cafards, et pas des Arabes, comme son ignoble âme de sioniste pourri l'avait pensé.

Pendant ce temps, les SMS défilaient en bas de l'écran : « DIEUDONNÉ, VOUS NE SERVEZ QUE VOUS-MÊME »... Ce fut une des premières fois où on se rendrait compte que le pouvoir avait changé de camp. Ce n'étaient plus les animateurs de télé qui dirigeaient leur propre émission, ni les invités qui la perturbaient. C'était, depuis son canapé, n'importe qui qui disait n'importe quoi, et qui avait le droit de le dire, et même qui faisait

l'opinion. C'était ça le triomphe de la civilisation Internet : prendre la démocratie à son propre jeu et le lui faire perdre.

Tout à coup, Henri Salvador ! Enfin un génie ! Malheureusement il chanta en playback, mais quelle classe à côté des autres invités : fraîcheur de la musique, voix, swing, *feeling*, bonne orchestration avec les cordes !... Il chanta *Ma chère et tendre*. Le moment était si moelleux que Jamel dansa le slow avec Ariane Massenet, et Fogiel avec... Dieudonné ! Et c'est Dieudonné qui en eut l'initiative ! Elle était tout content, elle luisait de bonheur, la pédalette venimeuse, d'être serrée dans les bras du grand Noir !... Oui ! Quelques minutes après le fameux sketch soi-disant choquant, Fogiel visiblement ému dansait le slow avec Dieudonné sur du Salvador ! D'ailleurs, que Dieudonné lui chuchota-t-il à l'oreille ? « Pardon » ? « J'ai déconné » ? « T'es sûr que c'est pas grave ? » ? ou alors « Tu sais bien que je ne suis pas antisémite » ? Ah, il fallait voir la main de Marc-Olivier sur l'avant-bras du faux-colon israélien Dieudonné, l'enserrant langoureusement ! Égalité et réconciliation !

Ce fut ça le seul grand moment de télévision de cette émission...

Après sa chanson, le grand Henri s'assit face à Dieudonné... Salvador, en voilà un, de Noir, maître en drôlerie. « Moi, j'aimerais être comme vous à mon âge », lui dit Jamel joliment. Après ça, retour des Nuls, de Palmade et autres surprises débiles, ça alla croissant dans le n'importe quoi : saynète entre Sylvie Joly et Michel Roux ; Jane Birkin chantant avec des musiciens arabes ; et même Le Bolloc'h et Solo débarquèrent (décidément, toujours présents dans les émissions à scandale, ces deux-là !) pour une parodie de JT des Nuls. Mais pas un mot de quiconque sur le sketch sulfureux de la partie précédente. Le conducteur avançait comme un train dans un tunnel jusqu'au terminus...

Quelques jours plus tard, quand Fogiel ouvrit son émission suivante, il commença par une mise au point grave. Ce n'était même plus des bretelles qu'il avait dû se faire remonter, Fogiel, mais tout un parachute pour revenir dans l'avion d'où il avait imprudemment sauté ! La petite tapette ashkénaze désavoua

carrément Dieudonné, trouvant sa prestation « inacceptable ». Il s'excusa de ne pas avoir assez désapprouvé sur le plateau même le sketch incriminé. Le mot « antisémite » ne fut pas prononcé.

La séquence, évidemment, fut supprimée des rediffusions et du *best of* de l'émission précédente que Fogiel présentait chaque semaine (à l'imitation d'Ardisson). Poussière sous le tapis que tout cela ! *Charlie Hebdo* affirmait déjà que Dieudo avait dit « Heil Israël ! » en toute impunité, et que Brigitte Bardot aurait aussi bien pu le dire dans cette émission. Même Brigitte en recevait des giclures, c'était toujours ça de pris !

Il n'y eut que Daniel Schneidermann pour donner la parole à Dieudonné afin qu'il s'explique ! Celui-ci raconta qu'il avait voulu camper le personnage de l'assassin d'Yitzhak (très joli prénom) Rabin, en gros : un extrémiste israélien pour qui ce n'est jamais assez. Comme dans *Le Divorce de Patrick*, Dieudonné (très con comme prénom) jouait un intégriste musulman, il avait trouvé « urgent » de rétablir l'équilibre. Bingo !

À partir de là, Dieudonné n'avait plus qu'à en rajouter, et j'aurais fait pareil à sa place... Le désaveu solennel de Fogiel me rappela celui de Pivot la semaine après mon *Apostrophes*, qui avait dû faire lui aussi une mise au point pour signaler que j'avais choqué à la fois le Front national et la LICRA et que cette dernière des dernières allait me faire un procès... C'est à ce moment-là que je sentis une vraie connivence possible entre Dieudonné et moi. Qui attaquait Israël aussi frontalement (même si ce n'était pas drôle) pouvait « boire à ma gourde », comme dirait Patrick Besson !

## XLIV

### Cerbère et le cheval de feu

Je crois bien que *La Vérité* fut le premier journal à faire un dessin sur le « dérapage » de Dieudonné chez Fogiel. Dans le n° 2, Vuillemin l'avait représenté s'étant foutu par terre après avoir trébuché sur l'animateur-paillasson. Dieudonné avait sur la tête une



tiare surmontée d'un croissant islamique. Il portait au cou une étoile de David, et à son bras un brassard nazi. Une bulle lui faisait dire : « *Je me suis pris les pieds dans la carquette.* »

Soral, lui, prit le sketch de Fogiel pour un signal. Un signal pour lui ! Il fallait absolument qu'il profite du scandale de Dieudonné. Et pas une minute à perdre ! Alors que moi je réfléchissais à comment soutenir concrètement Dieudonné dans le numéro suivant de *La Vérité*, Alain, en grande tantouze séductrice, chercha à le connaître physiquement... Ils en étaient tous les deux restés à la descente en flammes de Dieudo par Soral dans son pamphlet *Jusqu'où va-t-on descendre ?*, et au mail que lui avait envoyé Dieudonné, proposant une rencontre qui ne s'était jamais faite. Ça, je le saurais par Julien John...

En effet, par Paul-Éric Blanrue, j'avais fait la connaissance de « Julien John », un jeune Breton très sympathique, devenu depuis tour à tour gigolo, alcool, parasite. À l'époque, il voulait m'enrôler dans un documentaire qu'il

préparait sur les fortes têtes « subversives » de son époque : Houellebecq, Dantec, Dieudonné, Soral et moi... Il y avait un sacré tri à faire dans ce panthéon du présent « sulfureux » ! Un à un, Julien nous avait tous contactés, mais c'est avec Soral qu'il s'était surtout fait copain, car c'est Alain qui, le premier, avait accepté de se faire interviewer par lui. Soral l'avait dépucelé en lui mettant le pied à l'étrier, ce qui dans le domaine de l'équitation est très difficile à faire !

Julien connaissait déjà Dieudonné depuis quelque temps, celui-ci aimait bien ce garçon enthousiaste. Dieudo l'avait même appelé la veille de l'émission de Fogiel pour lui dire précisément ce qu'il allait faire, et selon sa technique de tester ses « bonnes idées » auprès de gens déjà acquis pour pouvoir mieux les moduler, Dieudonné avait demandé à Julien son avis. À deux, trois choses près, il avait eu en avant-première le sketch du colon israélien cagoulé. « Vas-y ! » lui avait dit John, qui me confirmerait plus tard que tout avait été prémédité... Dieudonné n'avait pas

imaginé un tel esclandre, mais il avait tout préparé pour.

On devait être le 9 ou le 10 décembre, même pas quinze jours après le clash télé. Dieudo se produisait pour la première fois en banlieue depuis son scandale qui ne faisait que croître... Julien comptait s'y rendre. Il proposa à Soral qu'ils y aillent ensemble. Hop ! Alain fit enfourcher sa moto à Julien qui lui prit la taille par-derrière, et tel un Sagittaire à deux têtes, ils roulèrent à tombeau ouvert jusqu'à Gagny...

Soral, tout traqueux comme une gonze, descendit de sa moto avec son jeune nouvel acolyte Julien. La banlieue était nimbée de brume hivernale, et ils pénétrèrent comme deux ombres dans la salle de spectacle. Après le show, Julien entraîna Alain dans les coulisses. Savait-il à cet instant la responsabilité qu'il prenait à présenter l'un à l'autre deux des plus grands escrocs de ce début de millénaire, à constituer malgré lui le tandem diabolique qui allait opérer une succession de déflagrations irréversibles sur

les esprits faibles de notre temps ? On ne sait jamais les catastrophes qu'on provoque.

La rencontre Soral-Dieudonné se serait faite, évidemment, tôt ou tard, mais Julien John, sans en avoir conscience encore aujourd'hui, portera cette précipitation comme une marque au fer rouge sur toute sa destinée. Dire que c'est ce jeune documentariste des milieux underground du journalisme qui, croyant bien faire, serait responsable du désastre Dieudonné/Soral... Il me fait penser à Jean-Michel Vaguelys, le bras droit de Coluche qui, en 1981, fut responsable de la rencontre Coluche/Attali qui détermina l'abandon du « Gros » aux élections présidentielles (résultat : Mitterrand élu), et qui zone depuis, à demi clodo...

— On est venus pour soutenir... dit Soral dans une posture virile de coq boxeur draguant une poule aux œufs d'or judoka (Dieudonné était ceinture noire, me précisa Julien).

Dieudonné fut chaleureux, mais méfiant sans le montrer envers ce grand blanc blond, motard mouillé qui déjà renversait la vapeur :

c'est lui qui venait soutenir Dieudonné ! Mais qui était-il pour cela ? Quasiment personne, malgré sa réputation péniblement montante d'écrivain « rebelle »... Soral avait été tour à tour potiche d'un groupe d'art contemporain niçois, ex-modeux traînant dans les boîtes de la Bastille, « frère de » à la ramasse, co-auteur occulté, pigiste pigeon pour des magazines de filles, cinéaste sans beaucoup d'entrées mais avec une bonne « par ici la sortie ! », et enfin brasseur de vent viré de partout, même d'une revue d'avant-garde angevine... Les deux futurs associés dans le Mal se quittèrent au bout de neuf minutes.

L'auteur de *Socrate à Saint-Tropez* avait bien dû comprendre que ça lui prendrait du temps pour séduire le futur grand Noir de *Mes Excuses*. Stratégiquement, il décida de prendre son temps. Ce fut un vrai travail de la part de Soral, non seulement en douceur, mais aussi en douce... Alain me laisserait faire le boulot de défendre Dieudonné ouvertement dans *La Vérité*, puis selon sa tactique, viendrait ensuite en retirer les bénéfices pour

sa gueule. Et une fois que mon journal serait mort (c'était plus sûr).

D'après Julien John, c'était déjà écrit dans l'astrologie chinoise. Tout est tao !

— Tu comprends, m'expliquerait-il, Dieudonné est cheval de feu, et Soral est chien, comme toi, de 1958. Sauf que c'est pas le même genre de chien, car lui est Balance et toi tu es Capricorne. Soral est un chien cerbère qui garde les Enfers et fait peur à tout le monde. Quand il a vu Dieudonné, le Cerbère a senti son point faible : un orgueil de cheval. C'est comme si Dieudonné avait besoin qu'un chien lui aboie dessus pour le pousser à courir. « Tu ne dois pas te coucher ! Tu dois toujours rester debout et galoper tout enflammé ! »

C'est ainsi que le cheval Dieudonné, piqué au jarret par le Cerbère Soral, déciderait de ne plus courber l'échine et de foncer à bride abattue.

Évidemment, pour Soral, face au cheval de feu Dieudonné, il y avait un chien de trop : c'était moi.

## XLV

### Arrestation de Saddam

Au même moment, une autre affaire me fit bien plus mal au cul que ce qui était arrivé à Dieudonné : l'arrestation de Saddam Hussein ! Alors là, c'était le pompon ! Les Américains l'avaient capturé, et pas tout seuls bien sûr, mais aidés par des traîtres kurdes (pléonasme), à Tikrit, sa ville natale, au fond de la cave extérieure d'une ferme de Al-Daour qui ressemblait comme deux gouttes d'eau dans le gaz à la chambrette-cagibi (dans ta gueule, Markowicz !) de Raskolnikov dans *Crime et châtiment* qu'il (je parle de Saddam, eh oui !) lisait à ce moment-là !... Images historiques de Saddam Hussein, qu'on avait toujours vu en uniforme, moustachu, soigné, soudain devenu clochard, hippie *destroy*, chevelu et barbu, en haillons ! On l'avait sorti d'un trou mais il avait l'air d'un stylite qu'on avait fait descendre brutalement de sa colonne. Le Raïs vivait kafkaïennement comme un animal dans son terrier, près de sa paille de Timon de Tikrit, 750 000 dollars

en billets bien propres, bien rangés dans une valise verte proche de *La Boîte verte* de Marcel Duchamp...

Que Saddam n'ait opposé aucune résistance fut pris aussitôt pour de la couardise ! Les Irakiens en exil soutenaient que Saddam était un lâche, ou qu'il s'était laissé prendre exprès par les Américains parce qu'il redoutait la vengeance des Kurdes ou des chiïtes. C'étaient eux, les lâches !

En attendant, les Américains l'avaient eu et ils en étaient fiers... Ceux qui me dégoûtaient le plus, c'étaient les Arabes. Je ne parle pas de certains d'Irak qui pouvaient avoir des raisons de se réjouir, mais de ceux d'ici, qui ne hurlaient pas de détresse et de dégoût face à cette image horrible tournant en boucle d'un Saddam dont on auscultait la bouche pour vérifier, par la dentition, si c'était bien lui.

C'est là que je commençai à comprendre, trois ans après le 11-Septembre, qu'il n'y aurait pas grand-chose à tirer de ces Arabes d'Occident qui continuaient à fermer leur gueule au moment où un de leurs chefs ouvrait la sienne pour qu'on y trifouille. Car il ne



s'agissait pas de faire de Saddam Hussein un saint, mais maintenant c'était clair : il était un symbole, et ce qu'il incarnait dépassait de loin sa dictature et tous les crimes dont il s'était rendu coupable pendant son règne !

Saddam était l'Arabe *number one* de la planète et les réactions occidentales à ce couronnement m'écœurèrent tellement que je pris le premier avion et m'envolai pour Beyrouth retrouver des Libanais chrétiens, sunnites, chiïtes, qu'importe ! De vrais Arabes, plein de vrais Arabes ! Il me fallait beaucoup d'Arabes d'Orient autour de moi.

Aller passer Noël chez eux ne pouvait que me consoler. Si j'avais pu, je serais allé en Irak !... Mais la présence des Américains me rendait désormais le pays impossible d'accès : je ne m'étais jamais rendu de toute ma vie dans un seul pays anglo-saxon, ni Amérique, ni Angleterre, ni Australie... Désormais, l'Irak aussi était un pays yankee.

En arrêtant Saddam pour se venger de Ben Laden, George Bush s'était comporté comme un type saoul qui, pour éviter de se battre avec celui qui lui a donné une gifle, casse une

chaise qui ne lui a rien fait ! Tout le monde jubilait comme si cette arrestation justifiait à elle seule la guerre en Irak et en même temps, vengeait l'Amérique du 11-Septembre... Pourtant, il suffisait de mettre en vis-à-vis une image des tours écroulées et une de Saddam Hussein sorti de son trou pour comprendre que ces deux événements n'avaient rien à voir l'un avec l'autre, mais qu'ils avaient ouvert et fermé un cycle historique, qui en enclencherait bien d'autres...

## XLVI

Et si ce n'était pas Lee Harvey Oswald  
qui avait assassiné Charles Péguy ?

On sentait bien que *La Vérité* était précaire. Non seulement le journal ne se vendait pas, mais le mouvement trotskyste de monsieur Lambert nous faisait un procès ! Le Système (ou l'Empire comme diraient plus tard les dissidents) cherchait depuis le début un moyen d'interrompre ce flux mensuel de sanglantes vérités. Le motif, c'était que les

trotskyistes avaient eux aussi un journal qui s'appelait *La Vérité*, qui datait de 1927, et c'était à ce titre, si j'ose dire, qu'ils nous convoquaient au tribunal. Pourtant on s'était bien renseignés avant pour être sûrs d'être les seuls à s'appeler *La Vérité* dans la presse vivante, mais la prescription apparemment ne fonctionnait pas pour un support publiant Carlos, Ezra Pound et Marc-Édouard Nabe. En attendant le 7 janvier, date du procès pour lequel notre avocate était toute désignée, Isabelle Coutant-Peyre, on se dépêcha de sortir le n° 3...

Yann Moix, qui était venu dîner avec nous pour fêter le nouveau numéro, trouvait « géniale » la menace que je faisais à Nelly Kapriélian, cette salope des *Inrockuptibles* qui avait osé prendre le parti de Beigbeder. C'était une photo d'un Arabe flippant (photographié au souk de Damas) que j'avais collée dans un encart et où il disait à la Kapriélian : « *Tu vas voir ce qui va t'arriver un de ces soirs, quand tu rentreras chez toi toute seule dans le noir...* »

— C'est génial d'avoir pris un vieux comme Arabe et pas une jeune racaille de banlieue avec casquette américaine qui lui aurait fait moins peur ! me dit Yann.

Il était dans sa phase amoureuse, le Yann... Il marchait comme ça : d'abord il m'avait adoré de loin, sans me connaître, puis toujours sans me connaître m'avait détesté, puis en me rencontrant m'avait readoré, puis en me fréquentant m'avait redétesté, puis readoré, etc. Là, on était dans une bonne période.

Yann avait travaillé pendant des années à me refouler jusqu'à comprendre qu'il était plus malin de m'avouer sa flamme pour mieux m'amadouer. Pas en public, mais en privé bien sûr. Là, ça y allait, les reconnaissances éternelles, les embrassades interminables, les compliments par bouquets ! Alors qu'un petit mot bien placé dans les médias n'aurait pu me faire que du bien, c'est ce mot-là qui manquait toujours.

Moix aussi était né du *Régale*. Il était sorti de cette corne d'abondance ; de ma chatte de douleur, j'ai accouché sans trop pousser de monstres, de mongoloïdes, d'amputés dès

l'utérus, de siamois, de nains, d'hydrocéphales, de thalidomides, surtout, il leur manque des bouts de membres, de bras, la main directement collée à l'épaule, etc. Mais le plus spécimen des ratés de mon accouchement, c'était Moix ! Il avait tout, lui : mi-nain, mi-mongolien, pas de bras longs, un peu androgyne sur les bords (parce que sans couilles) et boiteux (ce qui l'empêcherait toujours d'aller très loin dans la vie) et la main directement collée à l'épaule, mais à l'épaule de l'autre !

Moix n'y tenait plus. Il était trop content d'en être aussi, de *La Vérité*, de participer à ce journal dont chaque page était à l'évidence historique par son impubliabilité même. On s'était mis d'accord sur un bon sujet pour lui : Charles Péguy. Péguy, en quelque sorte, je le lui avais laissé puisque c'était le seul des quatre apôtres des Derniers Temps sur lequel je n'avais pas écrit beaucoup. Claudel, Bloy, Bernanos, c'était fait ; alors Moix s'était pris d'une passion (au début forcée) pour le poète répétitif, répétitif, des *Cahiers de la Quinzaine*, de la Quinzaine, qu'il partageait

avec son (mon ?) Paul-Éric, Paul-Éric  
Blanrue...

Pour ce n° 3, Blanrue avait donné d'ailleurs un coup de main à Yann pour écrire donc un long texte sur Péguy, sans doute le meilleur de leur vie... Qu'est-ce qu'ils auront pu se branler sur leur Péguy, ces deux-là ! Le corpulent Messin et le riquiqui Orléanais partaient ensemble en balade à Villeroy tous les 6 septembre pour se recueillir sur le talus où le lieutenant Péguy avait connement reçu sa balle, autant dire son étoile, au front en 1914... Ou bien ils allaient fouiller, toujours en amoureux, dans le local poussiéreux des *Cahiers*, rue de la Sorbonne, pour « s'imprégner » de l'esprit de l'auteur de *Notre Jeunesse*, même s'il n'y restait que des blattes, et mortes... Ils n'étaient pourtant pas si jeunes, Moix et Blanrue, pour s'adonner à ce genre de gaminerie ! Mais tout était prétexte à vivre la vie d'un vrai petit couple d'« amis ». Ça ne m'aurait pas étonné qu'on les ait surpris se suçant l'un l'autre dans l'arrière-salle de la boutique à Péguy, derrière une pile impressionnante de *Cahiers* invendus et

tombant en ruines... Blanrue debout, les bras en croix, et sa gragrasse queue de pédale refoulée bien enfoncée dans la boubouche du pompeur Moix, pas à une pipe près, vous pensez !

Mais Paul-Éric ne voulait pas se contenter du rôle de nègre de Moix. Réticent depuis le début à écrire dans *La Vérité*, cette fois-ci, il bavait dans son slip de Lorraine à l'idée de signer un papier dans le même numéro que son « Yannou »... Jamais il ne se serait mouillé s'il n'avait pas bandé. Dans une homosexuelle émulation, ça allait être à qui ferait le meilleur texte : d'un côté, une ode à Péguy, *Mort par la France* ; et de l'autre, un appel à l'assassinat de George W. Bush, *Abattez-le !...*

Ce qui était intéressant dans le texte de Blanrue, c'était l'analogie qu'il faisait entre l'assassinat souhaité de George Bush et celui de Kennedy. Blanrue se mettait dans la peau d'un conspirateur qui cherchait son Lee Harvey Oswald, « un bon cave », disait-il, un bouc émissaire idéal qui zigouillerait le président, et que les « Thierry Meyssan du futur », « les révisionnistes médiatiques de

tout poil », laveraient en quelque sorte, en suggérant un complot. Ainsi, on ne saurait jamais qui aurait abattu George Bush, ni qui aurait commandité son assassinat...

Révisionniste, Blanrue l'était déjà. Ni Moix ni moi n'y prêtions attention. Il faisait dans l'ambiguïté ironique, ironisante. Bien sûr, il m'avait proposé, à moi et à d'autres, de rencontrer Robert Faurisson, le sous-pape de la cocotte-minute des chambres à gaz, mais j'avais toujours refusé, pas par peur mais par mépris.

Dans la page que je lui avais offerte dans *La Vérité*, Blanrue reprochait donc aux révisos de brouiller les pistes et finalement d'innocenter tout le monde en rendant abstraite chaque implication. Mais en même temps, il s'en réjouissait car ça lui permettrait de faire assassiner George Bush sans prendre de risques... Quelle confiture de confusion !

L'assassinat de Kennedy m'intéressant assez peu à l'époque, je n'avais pas fait le rapport entre son texte dans *La Vérité* et le dossier « Qui a tué Kennedy ? » que Blanrue avait sorti en 1997 dans ses ridicules *Cahiers*



*zététiques*... Dans notre journal, il se contentait de dire que pour rendre plus crédible l'assassinat de Bush, les conspirateurs devraient ce coup-ci ne pas brandir de « balle intacte pour expliquer le grand nombre des blessures », ne pas faire flinguer le nouvel Oswald avant son procès, et surtout laisser « les journalistes faire leur travail », car « vu leur talent d'enquêteurs, on peut être sûrs qu'ils ne découvriront jamais le fin mot de l'histoire »...

Résumé : Blanrue encourageait le révisionnisme tout en le taxant d'incompétence alors qu'il était réviso lui-même ! Il concluait que s'il se trouvait un Oswald pour tuer Bush, les révisionnistes non seulement l'innocenteraient, mais ils seraient bien trop cons pour remonter la filière jusqu'à lui, Paul-Éric Blanrue...

Voilà pourquoi j'avais rangé la bouillie blanruesque sous la rubrique « Fantasma ».

## XLVII

### La dernière *vérité*

En attendant le verdict de notre procès, on composa le n° 4 de *La Vérité* comme si ça devait être le dernier (ce qui fut le cas !)... Au même moment, l'affaire Dieudonné s'aggravait. Bernard-Henri Lévy appelait au boycott de son Olympia dans son « bloc-notes » (boycnott ?) du *Point*, et lorsque Dieudo se produisit à Lyon, il y eut une bagarre, un fumigène fut lancé et une petite Marocaine frappée par une brute s'appelant Ben Soussan... Il avait beau s'être excusé de son sketch chez Fogiel par une lettre au MRAP auprès de « toutes les personnes juives ou non qui se sont senties offensées », ça ne se calmait pas. La LICRA portait plainte contre Dieudo, ça tombait de tous les côtés...

Surtout qu'il avait dit chez Évelyne Thomas, sur RMC : « Je me torche le cul avec le drapeau israélien. Je me torche le cul avec toutes les frontières de cette planète, le nationalisme qui se cache derrière des drapeaux, les uniformes, les étendards, les armées, je me torche le cul. » Très bien, sauf que beaucoup plus tard, il y aurait quand même pour Dieudonné des drapeaux sacrés

sur lesquels son gros cul ferait la fine bouche : le drapeau iranien, le drapeau libyen, le drapeau syrien...

Il croyait être suivi dans sa logique : puisqu'il était contre l'extrême droite en France, il avait le droit d'être aussi contre l'extrême droite israélienne. Oui, mais l'extrême droite israélienne était avant tout israélienne, pas d'extrême droite ! Ça, il ne le comprenait pas. Se défendant toujours aussi mal, Dieudo porta plainte contre Fogiel pour « injures publiques » à cause d'un SMS raciste qui avait défilé dans son émission : « DIEUDONNÉ, ÇA TE FERAIT QUOI SI ON FAISAIT UN SKETCH SUR L'ODEUR DES BLACKS ? »

Le débat horrible sur « peut-on rire de tout ? » était relancé. Même Siné était appelé à la rescousse... Bob était d'accord pour que Dieudonné se moque de toutes les religions « même en se déguisant », alors que Charb dans *Charlie Hebdo* estimait que ce n'était pas son sketch « raté, faux et con » le plus grave, mais qu'il devienne le bouc émissaire des Juifs

hystériques et le héros des antisémites de moins en moins honteux...

Mon vieux fan Arnaud Hofmarcher, futur collectionneur de mes tableaux, et qui avait prévu de publier dans sa collection humoristique au Cherche-Midi un *Comment je suis devenu raciste, antisémite et cannibale* par Dieudonné, fut obligé d'annuler la sortie du livre prévue en mars.

En apprenant que *La Vérité* allait prendre parti franchement et frontalement pour Dieudonné, Soral accepta d'y participer. Peut-être avait-il déjà calculé que c'était moi qui me prendrais tous les coups (en plus de mon procès avec les trotskystes), en m'affichant comme un pro-Dieudonné et même comme le « patron » du seul journal qui allait prendre sa défense avec autant d'éclat, et que Soral pourrait tirer plus tard ses marrons du feu, des marrons noirs de préférence.

Les portes de *La Vérité* étaient grandes ouvertes à Alain Soral. Jamel Debbouze venait de se dégonfler en disant qu'il avait finalement compris qu'on ne pouvait pas rire de tout avec tout le monde (pauvre petit poncif desprogien

de merde), juste après avoir proclamé sur scène, où il avait surgi cagoulé pour rire, pendant un spectacle du Camerounais caca des médias, que Dieudo était « le meilleur d'entre nous » et qu'il avait « les couilles de dire ce qu'on pense », sans oublier de le réprimander, toujours pour rire (ben voyons !) : « T'as quand même fait l'enculé, c'est le terme exact. T'as attendu que je fasse Fogiel pour ramener ton gros cul. Et t'as failli niquer ma carrière sur ce coup-là. » C'est sur cette affaire, plus que sur Dieudonné lui-même, qu'Alain écrivit son article.

« Écrivit », c'est beaucoup dire pour Soral qui avait du mal à pratiquer cet exercice (comme tout exercice d'ailleurs, y compris la boxe, comme on le verra plus tard...). Il me fit plutôt traîner les pattes à la gare Montparnasse, d'où il devait partir pour un week-end en bobo... Oui ! Monsieur fit sa chochette, sa star, pour que je me déplace, que je l'interviewe comme un journaliste au micro de mon walkman, et recueille ses profondes pensées déjà suivistes sur le collabeur Jamel Debbouze, qu'il estimait être « le futur

Smaïn » (le titre serait de moi). Ce jour-là, Soral ne se laissa pas aller jusqu'à critiquer les serveurs du café parce qu'ils étaient noirs, comme il le faisait systématiquement dans toutes les gares où il passait... Je l'avais senti moi-même souvent tendu dans les restaurants où il nous arrivait de dîner ensemble de temps en temps...

Julien John, lui, alla directement interviewer Dieudonné qui s'était vu interdire une salle à Deauville. Le jeune « branleur qui n'arrivera jamais à rien », comme l'appelait Soral (John avait quand même réussi à obtenir les codes Ina Médiapro dont nous nous servions tous), signa un encadré où il expliquait que Dieudonné n'avait jamais dit « *Heil Israël!* » chez Fogiel. Personne dans la presse, encore moins à la télévision où la séquence avait été carrément occultée, n'avait repris le passage exact incriminé, alors John et moi prîmes le temps et le soin de retranscrire mot à mot la séquence d'*On ne peut pas plaire à tout le monde*, pour que les gens puissent juger sur pièces des mots qui avaient été prononcés ce soir-là, et de la teneur du sketch

dont le scandale ne faisait que monter en France... Quelle conscience professionnelle !

Pour illustrer l'interview de Dieudonné par Julien John, j'avais déniché, dans un vieux lot de magazines de l'Unesco découvert par terre près d'une poubelle, une gravure d'un Noir avec son anneau autour du cou et bâillonné par une sorte de muselière en ferraille. Je devais plus tard retrouver cette gravure magnifiquement explicite, piquée sans jamais m'en avoir demandé l'autorisation ou même sans aucun signe de complicité, ni clin d'œil de remerciement, ni mouvement de cil exprimant une quelconque camaraderie, sur les prospectus de demande de souscription de Dieudonné à son film *Le Code noir* !

Ça avait dû lui plaire cette gravure à Dieudo. C'est tout ce qu'il avait retenu du numéro de *La Vérité* qui le soutenait. Pourtant, il y avait des choses là-dedans... Sur la double-page centrale, je racontais tout sur la vérité de notre procès dans une grande interview qu'avait menée un jeune vieux complice, Laurence Rémila, avant qu'il ne devienne un des piliers (pour ne pas dire une des pailles de coke qu'il

se foutrait dans le pif pendant les quinze années qui suivraient jusqu'à se métamorphoser en une véritable larve) de *Technikart*. Je justifiais l'existence de mon mensuel, parlais de mon équipe, de mon dessinateur, de mes collaboratrices (dont Audrey Vernon qui était devenue ma nouvelle femme), et surtout de notre avenir en annonçant bravachement que notre journal continuerait de paraître malgré nos ennuis judiciaires et alors qu'Anne-Sophie ne pouvait plus en assurer financièrement la poursuite.

Quelques pages plus loin, je laissais Soral répondre par un petit « mail ouvert » au président du Bloc identitaire dont Dantec se rapprochait de plus en plus ; Alain expliquait qu'il ne pouvait pas soutenir Dantec à cause de ses prises de position anti-arabes, mais c'était une tactique pour se dédouaner car déjà Soral était soupçonné de mépriser les Arabes et il voulait s'en défendre sur le dos du pauvre Maurice G.... On sentait qu'il enviait Dantec d'avoir trouvé une équation à laquelle lui n'avait pas pensé et à laquelle moi je ne risquais pas de souscrire : tendre les bras à la



fois au FN et aux sionistes. Impossible de profiter à la fois de la starification de Dieudonné « l'antisémite » et de suivre Dantec l'extrême-droitiste dans son sionisme... De toute façon, pour Soral, c'était trop tard pour devenir pro-israélien, mais pas pour devenir pro-FN... L'idée ferait son chemin...

Heureusement, il y avait Carlos. Il m'envoya son hélas dernier « article », toujours sous la forme d'une lettre et avec ce mot :

### **Ilich RAMÍREZ SÁNCHEZ**

remercie Marc-Edouard Nabe pour sa chaleureuse lettre en date du 17 janvier, postée le 19, et arrivée le 21 janvier 2004.

Cher Ami,

Voici 8 pages de ma main, pour vous donner une idée (désastreuse) de la Libye kadhaffienne et de ses ahurissantes contradictions. Un petit échantillon choisi parmi beaucoup d'autres que je n'ose pas écrire en prison, ils sont tellement damnants pour la Jamaliriya.

Amitiés révolutionnaires,

Carlos

## XLVIII

### Claude François, c'est moi

Du côté de Moix, c'était le triomphe ! Attention, je ne parle pas de Moix l'« écrivain », mais de Moix le « cinéaste » ! Une grande soirée *Podium* avait été organisée d'abord au Paramount-Opéra du boulevard des Capucines... Projection en avant-première du film de Yann, adapté de son « propre » « roman ». On avait tous été invités. Blanrue, évidemment. Et même Dieudonné !

Je me retrouvai assis à côté des « de Koch », c'est-à-dire de Basile de Koch et Frigide Barjot... J'imaginai le vrai couple, Herr Robert Koch et sa femme Emmy, conviés à un spectacle dans les années 90 (1890 !) à Munich... Les bactériologues pataugeant toute la journée dans les germes et les scrofules

devaient être beaucoup plus marrants que les deux animateurs alcooliques de Jalons !

D'ailleurs, Basile et Frigide étaient aux anges de voir le premier film de Yannou. Moi, je n'arrêtais pas de grimacer dans le noir. Bien sûr, Benoît Poelvoorde était génial dans le rôle du sosie de Claude François, mais le film n'était porté que par lui : toutes les bonnes tirades étaient à l'évidence de Poelvoorde lui-même et ça commençait à se savoir que Moix avait très peu participé à la fabrication de cette bluette craignos au scénario bien friable... Un petit bourgeois se prend pour Claude François et sa femme le désapprouve dans son obsession imitatrice parce qu'elle préfère Julien Clerc. À la fin, devenu sosie star, il renonce à sa cloclomanie, et chante en direct à la télé pour sa femme seule une chanson de Julien Clerc.

Fausse émotion assurée. Assise à côté de moi, Frigide s'écroula en sanglots réels. Je croyais qu'elle plaisantait. Non, elle était vraiment émue par ce retournement téléphoné (le téléphone pleure ?) de l'*happy end* du navet de Moix. Je n'en revenais pas qu'une dérisoire

telle que Frigide soit sensible à la lourdinguerie du puceau d'Orléans.

Je passe sur le mauvais goût de certaines scènes, notamment celle, fantasmée, de Poelvoorde dans sa baignoire, regardant l'ampoule tentante à toucher pour se suicider... N'importe quoi ! Je ne pouvais pas marcher dans ce film *fake*, surtout depuis que Yann lui-même, un soir d'ivresse, m'en avait avoué la transposition. Cette histoire de *Podium* (roman et film) racontant la volonté d'identification pathétique d'un péquenot ringard pour son idole Claude François, n'était rien d'autre que la transposition de notre relation à nous, Moix et moi. Lui-même me l'avait dit carrément :

— Dans mon film, Benoît Poelvoorde joue mon rôle, et toi tu es Claude François !

Le connard ! Voilà comment il me voyait ! Comme une star des années 1980 dont il était le sosie fébrile... Le seul problème, et quel fantasme derrière ! c'est que Claude François était mort, et que moi j'étais vivant. C'était Moix qui s'était grillé à l'ampoule en la touchant, puisque l'ampoule c'était moi... Lui,

Moix (et ça se voyait dans la non-ressemblance, comique pour le coup, entre Poelvoorde et Claude François), était mon faux sosie à moi – c'est-à-dire un petit raté qui croyait écrire comme moi mais qui était nul – et qui, dans sa baignoire d'arriviste dans laquelle il clapotait, avait eu le malheur de toucher ma lumière et s'était électrocuté à jamais. Même en continuant à survivre, il s'était brûlé les ailes pour toujours. Tous les « succès » qu'il accumulerait ensuite n'y pourraient rien changer.

À propos de transposition, à un moment du film, dans un concours de sosies, on apercevait Blanrue déguisé en Elvis Presley ! Avec la banane, gros boudin engoncé dans sa panoplie à franges... Bien vulgaire et gras comme le « vrai »... Blanrue aurait dû rester habillé comme ça toute sa vie, même pour aller travailler à dénoncer la « mascarade » des chambres à gaz avec son Professeur Faurisson... Tous les deux en goguette à Auschwitz : le vieux petit prof lunetteux en imper tenant le bras de Paul-Elvis Blanrue, toutes rouflaquettes frémissantes devant la

grille d'entrée où *Arbeit macht frei* aurait été remplacé par *Love Me Tender* en lettres clignotantes !

Tout le monde fut ensuite invité à passer du Paramount à l'Olympia. C'était rien comme trajet, on remonta les Capucines. C'était l'*after* rêvé, le pot glorieux pour continuer la soirée. On se retrouva là, tous esquichés dans ce faux Olympia, puisque ce n'était pas la vraie salle où j'avais vu Thelonious Monk, Jerry Lewis, Charles Trenet... Il fallait bien une fausse salle pour le faux réalisateur d'un faux film sur un faux Claude François.

Yann était comme un petit garçon. Il fuyait plutôt les groupes. Rasant ses invités comme un Juif rasait les murs pendant l'Occupation. On ne savait pas si c'était par timidité d'être si célébré, ou par peur de croiser un regard qui l'aurait démasqué comme imposteur. Il y avait ses parents, complètement ploucs, mais assez à l'aise, je trouvais. Il faut dire que ce n'était pas encore la période où Moix se répandrait sur les violences de son père à son encontre. Il n'avait pas encore trouvé la combine de faire passer son père pour un monstre qui l'avait

frappé toute sa jeunesse très violemment dans le seul but de se faire plaindre de la critique littéraire et du public, de créer une légende d'enfant battu pour justifier toutes ses saloperies à lui, et mieux faire passer sa prose infantile.

Le père était plutôt jovial et j'aurai vu Moix entre ses parents, pas très loin de son frère Alexandre et de la nouvelle femme de celui-ci, qui n'était autre que la première fiancée de Yann lui-même... Bonjour les incestes ! Un beau quintet à cordes grinçantes. Chacun jouait son instrument. Tous me parurent tellement riquiquis : Alex, les parents, Laëtitia et Yann lui-même. J'aurais bien enlevé ma ceinture pour la tendre au père afin qu'il nous fasse une petite démonstration de frappe du réalisateur à succès, Yann Moix !

Blanrue était fier comme s'il était l'épouse de Yann : Paule-Ériquette Moix, née Blanrue ! Il ruisselait de joie de la tête au gland. Oubliées, toutes ses références si exigeantes sur le cinéma, la musique classique et la littérature ! Péguy ! Cziffra ! Casanova ! Pound ! Céline ! Guitry !... Comme beaucoup d'autres

présents, Blanrue avait l'air de se satisfaire de ce film soi-disant comique.

Il y avait là la fille de Depardieu, bien sûr, Julie, qui jouait dans le film, mais aussi son frère. Au milieu de la foule qui sirotait ses flûtes de champ', je me trouvais juste à côté de Guillaume Depardieu, récemment unijambiste. Lui aussi faisait partie des peuples invités. Il était si près de moi qu'en bougeant un peu, il m'écrasa le pied avec son pilon de pirate amputé ! Évidemment, il ne s'en aperçut pas, parce qu'il n'avait pas de sensibilité au bout de sa jambe de bois, le con, mais il me fit très mal sur le dessus des phalanges. Encore un peu, il me cassait mon vrai pied avec sa guibole factice !

Tout était faux quand on s'approchait de Moix, je vous dis ! Même les jambes !

## XLIX

### Out of Olympia

Dieudonné, lui, ne pouvait plus entrer à l'Olympia que comme invité de Moix ! Sinon,



en tant qu'artiste, c'était non. « Interdit », ça y était, c'était tombé. « Décision exceptionnelle dans l'histoire du show-business », disaient les journaux. En presse, Dieudo pouvait d'ailleurs s'inscrire au livre des records. C'était le seul type qui avait fait la quatrième de couverture de *Libé*, et le lendemain, la une !

Le patron de l'Olympia, Arnaud Delbarre, qu'on avait aperçu dans le *making of* du *Divorce de Patrick*, si sympa avec son catogan de beauf à la Cabu, regorgeant d'admiration et d'ouverture d'esprit, prônant l'anti-censure absolue pour Dieudonné et ses prises de position si amusantes, lui fermait désormais sa porte, « cédant aux pressions de la préfecture de police »... Des intimidations sous forme de messages menaçants mettaient en péril le personnel de l'Olympia. Les 1 500 billets vendus seraient remboursés. C'est BHL qui avait dû ouvrir le champagne, et bien d'autres...

Un attroupement se fit devant l'Olympia pour protester contre cette annulation. Où ils étaient, ses fans stars, les Renaud, Tom Novembre, Omar et Fred, Lescure, Boon,

Chabat ? Tous dans les *backstages* du même Olympia un an avant et désormais plus aucun devant ! Moi non plus je ne risquais pas d'aller à l'Olympia (pourtant juste à côté de chez moi), mais pour d'autres raisons... Se mêler à ces petits troupeaux de moutons noirs qui bêlaient dans le sens du martyr, non merci. En revanche, il y avait deux personnages à venir dans ce livre qui firent le déplacement ce soir-là pour apporter leur soutien à Dieudonné qu'ils ne connaissaient pas encore : Ahmed Moualek et Houria Bouteldja.

Finale, le premier « meeting politique » de Dieudonné, c'est celui qu'il fit sur une estrade devant cet Olympia fermé, en février 2004... Il y avait beaucoup de Noirs. Qu'est-ce qu'il perdrait comme Noirs par la suite, à l'arrivée de Soral ! Dieudonné aurait voulu faire son 21-Avril, il se contentera du 21-Février. Djamel Bouras, Calixthe Beyala, Manu Dibango, JoeyStarr...

Ce qui m'énervait, entre autres, c'est que pas un de ces Noirs présents pour soutenir Dieudonné privé d'un seul soir d'Olympia ! n'avait eu un seul mot pour Jean Rouch qui

venait de mourir à plus de quatre-vingt-cinq ans, au Niger. Aucun Africain ne semblait avoir été touché par l'accident de Jean Rouch, le plus grand cinéaste de leur continent. Rouch était mort et ils n'en avaient rien à foutre, les dieudonnistes, de ce véritable artiste qui en avait essuyé, des censures et des injustices, et dont sans doute Dieudonné ne connaissait même pas le nom.

Dans les jours qui suivirent, le principal motif d'inculpation pour avoir chassé Dieudonné de l'Olympia, c'est qu'il avait dit « *Israheil !* ». Dans la presse, seul Bernard Thomas (fan de Marius Jacob), toujours excellent dans sa chronique télé du *Canard enchaîné*, émit un doute : « Le *heil Israël* de Dieudonné n'était pas très audible. A-t-il même vraiment prononcé *heil* ? » Le patron du *Journal du dimanche*, lui, dénonça Robert Ménard, le revoilà ! qui, pour défendre Dieudonné, mit en avant Pierre Desproges, mais par contre-sens. Car pas plus Ménard que Dieudonné n'avaient l'air d'avoir compris que le surestimé Desproges n'avait rien d'un subversif sur la question, mais tout d'un

conformiste du second degré dans la stricte obéissance bien-pensante de l'anti-antisémitisme... C'est d'ailleurs dans *Le Journal du dimanche* que Dieudonné fut interviewé. C'est là où il dit que « les Juifs sont des négriers reconvertis dans la banque, le spectacle ou le terrorisme ». Finkielkraut, lui, reprochait au directeur de l'Olympia de ne pas avoir annulé tout de suite son spectacle, avant même d'être menacé !

Le seul finalement qui monta vraiment au créneau pour condamner cette annulation, ce fut Laurent Ruquier. Plus surprenant que Calixthe Beyala ou Djamel Bouras ! Ruquier était même allé à *On ne peut pas plaire à tout le monde* dire que les « lobbies » n'ont pas à faire pression sur une salle de spectacle pour qu'elle annule le show d'un humoriste. C'était une question de principe. Vu le climat, Ruquier prenait des risques. Heureusement, lui-même était humoriste, et même homoriste, ce qui le mettait pour Fogiel au-delà de tout soupçon.

Sur le plateau, l'avocat Thierry Lévy, lui aussi, était contre l'annulation du fameux

spectacle. Très intelligent, Lévy disait que les adversaires de Dieudonné auraient dû faire comme ceux d'Herbert von Karajan lorsqu'il s'était produit à New York après la guerre : acheter la totalité des billets et ne pas venir. Devant une salle entièrement vide, Karajan avait quand même conduit son orchestre... La classe des deux côtés !

Dans son émission plus moralisatrice que jamais, Fogiel s'acharna sur *La Passion du Christ* de Mel Gibson (qu'il n'avait pas vu), à cause évidemment de son « antisémitisme », jusqu'à convoquer le père Jean-Marie Charles-Roux, presque nonagénaire, venu de Rome pour se faire fogieler en direct au sujet des soi-disant erreurs historiques du film !... Charles-Roux, formidable curé vert, enfonça énergiquement trois clous : oui, les Juifs avaient seuls le droit de condamner Jésus ; ils l'ont fait ; et sans doute même ont-ils fabriqué la croix du supplice comme les Romains ont dû le leur ordonner.

L'ignorance de Fogiel en matière d'antisémitisme et de christianisme (l'Évangile selon saint Marc-O...) était telle qu'il fallut une

Marie Laforêt, présente aussi sur le plateau, pour l'édifier sur les vérités historiques parfaitement illustrées dans le film de Gibson. L'héroïne de *Plein Soleil* me surprit : elle évoqua le *Jérusalem* de Pierre Loti qui datait de 1894, où il racontait sa visite au Golgotha et donnait une vision des Juifs de la Passion qui en effet n'était pas si éloignée de celle de Gibson, en tout cas autant pas piquée des mêmes hannetons...

En pénétrant dans ce cœur de la juiverie, mon impression est surtout de saisissement, de malaise et presque d'effroi. Nulle part je n'avais vu pareille exagération du type de nos vieux marchands d'habits, de guenilles et de peaux de lapin ; nulle part, des nez si pointus, si longs et si pâles. C'est chaque fois une petite commotion de surprise et de dégoût, quand un de ces vieux dos, voûtés sous le velours et la fourrure, se retourne à demi, et qu'une nouvelle paire d'yeux me regarde furtivement de côté, entre des papillotes pendantes et par en-dessous des verres de lunette. Vraiment, cela laisse un indélébile stigmaté, d'avoir crucifié Jésus...

Pour clore provisoirement cette nouvelle polémique dieudonnesque, Élie Semoun signa dans *Libération* une lettre ouverte à Dieudonné. Très sérieusement, le puceau à hublots et boutonneux qui cherchait une blonde à forte poitrine craignait que Dieudonné puisse être récupéré par les lepénistes (pour la plupart blonds et à forte poitrine aussi). Elle était pas mal sa lettre, à Élie... Évidemment, Dieudonné ne répondit pas ; il fit répondre sa mère, oui, sa mère ! C'est sa mère Josiane qui, dans une lettre ouverte à son tour, montra le plus ses dents bien blanches pour défendre sa métisse progéniture ! « Cher Élie, Dieudonné n'a jamais été et ne sera jamais un antisémite. »

Une mère, comme on sait, ne sait que mentir. C'est au père, pas con, qui s'était tiré au Cameroun après avoir engrossé cette conne bretonne, que *Libé* aurait dû donner la parole... Et lui, le papa, bien noir, du fin fond de sa forêt vierge, tout nu, tenant d'une main un long couteau et de l'autre un bouclier orné d'une croix gammée tracée sauvagement au sang de chèvre, un os dans son nez pas crochu,

une banane dans le cul, une autre entre les deux couilles, aurait dit à coup sûr, en ewondo :

— Mon fils Dieudonné M'Bala M'Bala a toujours été et sera à jamais un antisémite !

## L

### Thierry et Isabelle

Tout ça était bien rigolo mais la décision de justice était tombée pour nous aussi... Condamnés. *La Vérité* était interdite de paraître. Lambert et ses trotskystes avaient gagné contre nous ! Ils avaient changé au dernier moment le juge, ce n'était pas celui à qui nous nous étions adressés lors du procès qui nous trancha la tête. Ce n'était certainement pas notre avocate, Maître Coutant-Peyre, qui avait arrangé les choses. Isabelle, la circonstance aggravante ! Elle était désolée, elle ne savait pas quoi faire pour nous avoir si mal défendus...

Un seul pouvait encore sauver *La Vérité*, toujours le même, Ardisson, mon joker



médiatique ! Par exemple, il pourrait faire pleurer dans les chaumières télévisées sur le sort du journal, et qui sait ? stimuler un sponsor devant son poste pour continuer l'aventure, sous un nouveau titre (*La Nouvelle Vérité* ?)... Il était temps qu'on fasse un nouveau *deal* ; ça tombait bien : Thierry voulait absolument recevoir Isabelle Coutant-Peyre pour parler de Carlos, qu'elle avait épousé en prison en 2001. Il m'appela un matin en me disant :

— T'as pas le numéro de Ramirez ?

Comme si je l'appelais tous les jours sur son portable à Saint-Maur-Bel-Air ! Non, je n'avais pas le contact d'Ilich et Isabelle était programmée pour aller chez Marc-Olivier Fogiel présenter son livre *Épouser Carlos*. Thierry était désespéré, il voulait l'avoir lui, et niquer la gueule de cet enculé qui avait coulé Dieudonné. « Il faut que tu intervienes », me dit Ardisson. Alors, on troqua l'invitation d'Isabelle chez lui contre la mienne la semaine suivante.

— Je te fais venir Coutant-Peyre à condition que tu me sauves mon journal. Tu pourras

faire le lien avec Carlos qui écrit dedans et avec Dieudonné qu'on y a défendu, si tu veux, ça ne me dérange pas.

Marché conclu. J'appelai Isabelle qui avait déjà donné sa parole à Fogiel ; sous ma pression, elle annula. Elle arriva à *Tout le monde en parle* rayonnante avec un pull-over jaune et un blouson noir. Ardisson fut très gentil avec elle, limite complaisant. Il fit l'avocat du diable, à peine. Il présenta donc son livre édité par cette merde de Joseph Vebret qui me tournait autour à cette époque. C'est même lui qui m'avait apporté en main propre l'exemplaire dédié par Carlos lui-même de *L'Islam révolutionnaire*, son livre aux éditions du Rocher : « *Pour Marc-Édouard Nabe, ce recueil de mes écrits choisis sur l'islam révolutionnaire, "Une lueur d'espoir" pour un monde multipolaire, proche, libre de l'hégémonie yankee. Carlos.* »

Isabelle l'avait avec elle sur le plateau d'Ardisson. Sa prestation fut parfaite, et d'une si belle mauvaise foi, sauf un passage aberrant qui était un signe avant-coureur de plus du mal qui envahirait bientôt tout notre temps et

qui envahira petit à petit le récit de ce livre... Pour rester sur sa ligne anti-officielle à tout prix, Isabelle en arrivait à douter que Ben Laden soit l'auteur des attentats du 11-Septembre. Ardisson la rattrapa. Ça l'énervait comme moi Ardisson, cette histoire, depuis l'affaire Meyssan. Il finit par lui cracher avec une lucidité prémonitoire :

— Isabelle, c'est une chose de croire systématiquement ce que dit l'information officielle, mais de dire systématiquement le contraire, c'est aussi grave.

Et Thierry ajouta :

— Vous croyez en rien. C'est aussi con, si vous dites « je suis pas sûre que Ben Laden ait commis le World Trade Center ».

Isabelle enchaîna sur le cliché « Ben Laden outil des États-Unis qui s'est retourné contre son maître », et « la fabrication de l'islamisme comme nouvel interlocuteur après le soviétisme ». J'aurais dû sévir dès ce moment-là et la recadrer, ou dire à Carlos de la recadrer. Il avait raison Ardisson, de sentir en elle quelque chose de meyssannique au fond : ne croire en rien, avoir immédiatement le

doute sur ce qui est annoncé par les médias officiels, penser à un complot des États-Unis omnipotents sur tous les terrains. Une haine mal axée finit toujours par détruire toute cause. En plus, quelle contradiction ! Vanter l'islam révolutionnaire pour le discréditer la phrase d'après par le sentiment d'être manipulé par l'Empire, c'est absurde.

À la fin, Ardisson signala que Carlos m'envoyait des lettres auxquelles je répondais et qui devenaient des articles dans mon journal *La Vérité*. Cette franche référence était de très bonne augure pour mon invitation de la semaine d'après qu'en effet Thierry, ravi, me confirma.

Mais Ardisson déchantait quand il s'aperçut qu'il s'était fait doubler quand même. Le samedi, il croyait avoir baisé Marc-Olivier Fogiel mais c'est par le petit minet Laurent Delahousse que le dimanche, dans l'émission *Secrets d'actualité*, il se fit chiper le scoop : Carlos, quasiment en direct d'une cabine téléphonique de sa prison, la voix claire, avec son accent vénézuélien, s'exprimant parfaitement sur le terrorisme, sur l'attentat

de la rue Marbeuf, sur Ben Laden... Avec des phrases inoubliables comme : « Il n'y a rien de plus dégoûtant que de condamner un attentat, c'est presque aussi dégoûtant que de le commettre, c'est de la goujaterie » ; ou alors : « Sur les 1 500 personnes qui ont été les victimes de la lutte révolutionnaire, 10 % à peine étaient innocentes. » Résultat : tollé, ministre de la Justice scandalisé, présidente de SOS Attentats réclamant qu'il soit condamné au sein même de sa prison. Mais qu'est-ce qu'on pouvait lui infliger de plus que la perpétuité ?

Parano comme il l'était, Ardisson dut se persuader que j'étais au courant du bon tour qu'Isabelle et Carlos lui avaient joué en allant faire mieux que chez lui chez Delahousse à M6... Ç'avait sans doute dû avoir son importance dans l'organisation de ma venue le samedi suivant à *Tout le monde en parle...*

## LI

« Nous sommes tous des épagneuls »

Merde ! Le matin même du jour de l'enregistrement de mon passage chez Ardisson, les attentats de Madrid eurent lieu... La terreur des bonnes gens était à son comble. Au début, les médias doutèrent : il s'agissait peut-être de l'ETA... Et pourtant, dans l'après-midi, la signature de ces bombes mises dans des trains pour exploser simultanément à différents endroits de la ville un 11 du mois apparut lisible à tous comme les lettres d'un palimpseste du Réel frotté au citron de l'action... A-L-Q-A-Ï-D-A ! Inquiet, je me disais pour me rassurer que l'émission allait être diffusée deux jours plus tard, ça aurait le temps de se calmer un peu...

Audrey, dans une belle robe rouge, et moi, dans un blazer anglais à écusson et à boutons dorés, arrivâmes au studio d'Ardisson. Audrey connaissait bien les lieux, cet espace de village sinistre, de plateaux disposés par mini-bunkers, tout à fait l'idée qu'on se fait d'un camp de concentration (alors que pas du tout, on y reviendra) : c'est là qu'elle enregistrerait chaque semaine ses séquences humoristiques

de speakerine-comédienne pour « Canal+ décalé »...

On nous plaça dans une loge que je trouvais bien isolée, au tréfonds d'un sous-sol... Le moniteur était débranché. Je le remis en route et compris, en voyant l'invité qui était en train de passer avant moi, pourquoi Ardisson voulait absolument me tenir au secret dans un cachot dès mon arrivée...

Françoise Rudetzki ! La patronne de SOS Attentats, porte-parole de toutes les victimes du terrorisme ! Grande prêtresse incantatoire anti-Carlos ! Ennemie mortelle d'Isabelle Coutant-Peyre. C'est tout ce qu'il avait trouvé, Ardisson, à inviter une semaine après Isabelle ? Et c'est moi qui allais en faire les frais ?... Il se foutait de ma gueule ! Son système de poupées russes, ou plutôt d'amulettes russes criblées d'épingles, je voulais bien en être le complice, mais pas la victime...

Cette grande pleureuse de Rudetzki arriva avec difficulté, appuyée sur sa canne, soutenue par l'assistante Méline, tout en cinéma, en robe de soirée... Baffie se leva pour l'aider, la

tenir par la main, quels égards ! Elle se posa péniblement, avec ses colliers, ses pendentifs rutilants, toute sa breloque, et sa première phrase fut :

— Je crois que cette semaine nous sommes tous des Espagnols...

Mais elle prononça ça comme « nous sommes tous des épagneuls ». Ça y était, Ardisson qui hésitait encore dix jours auparavant dans son émission *Opinion publique* (quelques numéros à peine tellement c'était nul) « spéciale Dieudo » (en l'absence du principal accusé, évidemment), avait choisi son camp de la mort (celui où les antisémites doivent être exterminés). L'invitation de la femme de Carlos avait donc été pour lui une sorte de zénith « nazi », d'apothéose « subversive ». Le mal-pensant rendait les armes. Au rencard, le lance-pierre, Thierry l'ex-Fronde !

Je compris sur place qu'il m'avait fait venir pour me faire déchiqueter par Rudetzki – et le jour même des attentats de Madrid ! –, elle-même ayant eu sa jambe déviandée par la bombe qui avait explosé au Grand Véfour en



1983, où elle fêtait avec son mari leur anniversaire de mariage. Est-ce que j'allais, moi, bouffer au Grand Véfour avec ma femme Audrey Vernon pour fêter l'anniversaire de notre mariage (futur) ? Non, moi j'allais chez Ardisson, et c'était plus risqué !

— Le terrorisme doit être reconnu comme un crime contre l'humanité ! disait Rudetzki dans le petit écran de ma loge.

Elle dit aussi qu'elle voulait des milliers de personnes dans les rues pour dénoncer les attentats. Ardisson, les larmes aux yeux (quel comédien !), applaudit et fit applaudir la salle.

Thierry-le-faux-cul poussa même jusqu'à faire faire une minute de silence... Une minute de silence en vrai, les soixante secondes en entier ! Interminable ! « Grand moment de télévision »... Même Drucker n'aurait pas osé ! Le service public retenu en otage... Une minute de silence en France, sur France 2, pour des morts à Madrid dont Ardisson n'avait strictement rien à foutre, avec à côté Baffie, grave... Vas-y, sors-la, ta vanne, à ce moment-là, si t'as des couilles ! Traître à l'année 58

pourvoyeuse de sales gosses ! Clown dégonflé, triste blaireau !

Ce n'était même pas la peine d'y aller. La mémère blessée avait déjà gagné... J'allais donc être la victime expiatoire qu'Ardisson avait choisie pour se laver de plusieurs années d'invitations de Dieudonné, Soral, Meyssan, Taoufik Malouti, Djamel Bouras, Vergès, Coutant-Peyre, et moi... Ardisson sautait sur l'occasion de ce nouveau 11-Septembre, un 11 mars, pour bien montrer de quel bois il ne se chauffait plus.

Sans rire, alors que c'était à se tordre, Ardisson égrena tous les malheurs de Rudetzki depuis 1983... Cascade de scoumounes... D'abord, l'attentat : elle avait pris la porte dans les jambes, et expliqua qu'elle avait encore des morceaux de verre et de porcelaine qui lui ressortaient du corps de temps en temps. « Tiens, un morceau d'assiette ! Tiens, un bout de soucoupe... Tiens, une pointe de couteau ; tiens, un cure-dent... » Criblée par la vaisselle en morceaux du Grand Véfour ! Rudetzki était allée là-bas pour célébrer le bonheur de son couple, elle en était ressortie comme après une

scène de ménage où toute la vaisselle avait été cassée... en elle !

Puis l'hôpital... Rudetzki raconta les opérations qu'elle avait subies. Comment on lui avait prélevé le tibia de la jambe gauche pour le mettre sur la jambe droite, toute une cuisine de greffes de nerfs étalée avec une impudeur, une obscénité et un sérieux à hurler de rire. Je ne sais pas comment Thierry arriva à garder son sérieux. Quant à Baffie, il méritait des baffes : c'était une honte qu'il se retienne de vanner la pleureuse... Je croyais qu'il était là pour choquer le bourgeois, ça dépendait des bourgeois apparemment... Pour l'heure, il reniflait ses larmes. Le « sniper » était devenu sniffeur.

Tout le monde écoutait religieusement l'autopsie que Rudetzki faisait elle-même de son corps survivant. Elle était émue, elle sanglotait même, racontant qu'elle avait reçu « la tragédie en héritage ». Car c'est pendant qu'elle était soignée sous morphine qu'elle avait commencé à « délirer sur la Shoah », elle le disait elle-même. Elle parlait, revoyait des choses, imaginait ce que ses parents avaient

vécu. La Shoah par morphine ! Pas mal comme grain à moudre pour les révisionnistes... L'attentat du Grand Véfour avait fait entrer puis sortir de son corps des morceaux de porcelaine, mais également des morceaux de cette porcelaine sacrée qu'était la mémoire des siens exterminés par les nazis. Autant le dire, c'est comme si des débris des corps de ses parents pouvaient ressortir d'elle à tout moment depuis son attentat. « Tiens, un bout de papa... Tiens, un morceau de maman... » Le rapport entre l'islamisme et le nazisme était vécu dans la chair même de Rudetzki. Tout cela aurait pu être intéressant, si ça avait été analysé au lieu d'être juste plaint.

Et ce n'était pas tout. À l'hosto, pendant une transfusion de sang, Rudetzki avait chopé le Sida !... Pas de bol ! Mais elle le minimisa, son Sida. On appelait ça d'ailleurs un « mini-Sida ». C'était pas le pire pour elle... Le pire, c'est qu'elle avait perdu son mari. Je veux dire : elle avait fini par l'expulser comme un vulgaire bout de porcelaine ou de souvenir de famille. Elle l'avoua elle-même à Thierry : Françoise s'était tellement investie dans son

combat contre le terrorisme que ce pauvre monsieur Rudetzki, qui était présent pourtant avec elle le soir de l'attentat, s'était senti abandonné et avait fini par se barrer ! Pour ne pas dire se barrir, car c'est comme un éléphant que le Maurice avait fui ce putain de magasin de porcelaine et de mémoire... Un tel étalage d'immondes sentiments tartinés d'une façon soporifique sur un plateau de télévision, on avait rarement vu ça...

Dans la loge, je bouillais de colère, et ne me cachais pas devant les assistantes d'Ardisson. Je leur dis que je refusais de passer dans l'émission ! Je voulais repartir, j'avais compris le piège. Pas question de servir de faire-valoir négatif, et même monstrueux, à Rudetzki.

Justine Lévy, en qui le milieu littéraire, en cette année 2004, voyait une nouvelle Françoise Sagan (adieu, tristesse !), arriva sur le plateau. Mademoiselle BHL expliqua pourquoi elle n'avait pas voulu prendre un pseudonyme en tant qu'auteur : « On ne change pas de nom quand on est juif. » Bien ! Sous-entendu : quand on ne l'est pas, c'est impératif.

Après les malheurs du corps, les malheurs du cœur ! Ardisson raconta l'histoire de Justine qui s'était fait larguer par Raphaël Enthoven parti avec Carla Bruni, la maîtresse de son père Jean-Paul (*from* Grasset). Aussi gerbant que la vie des Rudetzki ! Il y avait vraiment une atmosphère bernsteinienne sur ce tournage, que seul moi, en effet, aurait pu mettre en valeur. Mais ce n'était pas du direct, on le savait bien tous.

Audrey essayait de me calmer mais je voulais partir absolument. J'avais assez de casseroles au cul comme ça ! Ardisson allait voir ce que ça allait lui coûter de vouloir me sacrifier, et un jour pareil en plus ! Le planteur planté. C'est à ce moment-là, après l'interview de cette grosse vache de Diam's, qui à l'époque était loin d'être voilée, qu'ils firent tous une pause. Ardisson en profita pour descendre dans ma loge avec Catherine Barma, pour essayer de me « raisonner ».

On était tous les quatre dans l'embrasement, debout. Barma, Ardisson, Audrey, moi. Deux Capricornes et deux Scorpionnes en miroir ! J'engueulai Ardisson, je lui dis qu'il n'avait pas

respecté son *deal* et que je regrettais bien de lui avoir offert Isabelle Coutant-Peyre la semaine précédente. Je n'aurais pas dû lui faire confiance, il aurait fallu que j'exige d'être d'abord reçu moi et ensuite Coutant-Peyre, là ça aurait été parfait. J'aurais été à la fois dégagé des attentats de Madrid et d'une invitée si concernée, et ça n'aurait pas du tout dérangé Isabelle de se confronter à la Rudetzki, elle n'attendait que ça : il y aurait eu une véritable émission polémique car Isabelle aurait mis au jour tout un tas de saloperies cachées de la grande victime endimanchée béquillant sur une islamophobie patente.

Ardisson m'écoutait en baissant la tête, puis les yeux. Barma était plus flambèche. Elle essayait de m'avoir par une provocation au courage, mais quel invité serait assez fou pour accepter de venir défendre un journal qui fait l'apologie du terrorisme devant la présidente d'SOS Attentats, sidaïque et shoahitique, le jour même où les bombes d'Al-Qaïda ont fait deux cents morts dans la capitale espagnole ?

— Je veux bien être maso, à condition d'avoir les possibilités d'être sadique.

Barma me dit qu'ils ne pouvaient pas savoir qu'il y aurait des attentats ce jour-là. Si j'avais été complotiste, je lui aurais répondu : « Tu ne vas pas me dire que tu ne savais pas qu'il allait y avoir des attentats ce 11 mars ?... » Ardisson, pour prouver sa bonne foi, dit qu'il avait invité Rudetzki à la dernière minute à cause de ce qui s'était passé à Madrid, et qu'il n'avait pas annulé ma prestation pour autant... « Évidemment, lui dis-je, ça t'arrange pour rééquilibrer les forces de me donner à bouffer à ton dragon polonais ! » Il m'assura qu'il ne me mettrait pas « en porte-à-faux ».

— J'aurais droit, moi aussi, à une minute de silence pour les morts irakiens ? lui demandai-je.

Jamais je n'avais vu Ardisson autant dans les cordes. Il ne la ramenait pas, il savait qu'il était en train de me faire un sale coup de pute aux couilles. C'est sa productrice, maman Barma, qui d'habitude avait le droit de lui parler comme à un petit garçon. Mais là, c'était moi le père, le papa, et je le sermonnais. J'étais venu pour défendre *La Vérité*, mon dernier numéro sans doute. C'était crucial



pour moi. Thierry me promit que ce serait de ça qu'on parlerait d'abord et renversa la vapeur... Oui, il avait mis Rudetzki le même jour que moi pour compenser ma présence, mais je devais aussi voir les choses à l'envers : il m'avait invité pour lui gâcher la fête, à elle. C'était son argument : ça pouvait se voir dans les deux sens. J'étais là précisément pour que ça lui fasse mal, à cette larmoyante. Et mon avantage, c'est que je passais après, tandis que Rudetzki, elle, ne savait rien là-haut, elle devait être en train de se faire masser la jambe avant le deuxième round.

Pas très engageant... Mais je pensais à mon journal. C'était la dernière chance de *La Vérité* et ma bravacherie était tellement légendaire que la Scorpionne Barma me piqua au vif en me disant que ce serait bien la première fois que je déclarerais forfait. Elle m'avait trouvé grossi à mon retour d'Irak, elle me trouverait carrément vieilli si je renonçais à affronter une Rudetzki ! Après tout, ce n'était qu'une « feuje » de plus sur ma longue liste de *serial jews killer*, me fit comprendre Thierry. Finalement, les deux roublards étaient venus

me sortir de mon trou comme Saddam du sien... Je me résignai donc à monter vers le studio avec mes éternelles casseroles, en traînant des pattes (je ne dis pas que je tirais par des ficelles une dizaine de casseroles pleines de pâtes, imbéciles !). En même temps, j'étais assez excité. L'émission reprit.

— Et maintenant, je reçois Marc-Édouard Nabe ! hurla Ardisson, l'air simili-grave...

Je déboulai sur le plateau en faisant ce que j'avais prévu de faire, c'est-à-dire, avant toutes choses, distribuer des exemplaires du dernier numéro de *La Vérité* au public, un peu comme Ardisson en début d'émission allait serrer les mains des uns et des autres. Là, je leur donnai à chacun mon journal, ils commencèrent tous à l'ouvrir alors que j'étais à peine assis face à Rudetzki.

Thierry me présenta comme un monstre qui osait faire un journal dans lequel écrivait Carlos. Carlos, l'apologiste des attentats terroristes sur M6 ! Qu'est-ce qu'elle en pensait, Rudetzki ? J'étais obligé, sans varier d'un iota ma ligne, de lui faire comprendre qu'il y avait peut-être, derrière l'innocence des

victimes, des raisons de punir des coupables. Mais après le numéro qu'elle venait de faire, elle avait tout le public avec elle qui commença à me huer. Impossible d'obtenir le moindre soutien, même humoristique, de la part de Baffie, avec qui j'essayai de plaisanter sur mon blazer, ni même de Justine Lévy, que je regardais dans les yeux, et qui ne m'aïda absolument pas à recadrer l'interrogatoire d'Ardisson dans le sens de la littérature et de la politique (deux cordes à l'arc de son père qu'elle connaissait bien pourtant...) que ce salaud avait dévié immédiatement dans celui de la morale et du cynisme.

Audrey m'avait briefé pour que j'apparaisse dans cette émission comme « un lion sur un piton rocheux », je passais plutôt pour un piteux chacal en déséquilibre sur une planche pourrie... Je parlais de mon journal mais dans le vide, du 11-Septembre et de sa signification, des enfants irakiens blessés pire que Rudetzki, du terrorisme qui répondait à une souffrance plus terrible que celle qu'il infligeait... Mais Ardisson me ramenait toujours à Ben Laden, à ma monstruosité, à celle de Carlos.

À la fin de ma pas du tout convaincante prestation, Ardisson demanda leurs avis à Justine, qui dit sobrement qu'elle préférerait lorsque je restais « un écrivain », et à Diam's, qui me traita de « con » avant d'être applaudie à tout rompre. C'est Diam's, la future convertie, qui me trouvait « con » ? Con, parce que j'avais défendu l'islam révolutionnaire et la légitime défense des musulmans opprimés sur la Terre entière ?... Espèce de Mélanie-voile-toi-là ! Car tout le monde sait que depuis, Madame la Chypriote s'est défigurée, c'est-à-dire s'est convertie en musulmane hyper zélée, pratiquant un islam qui l'a coupée *ad æternam* du show-biz du rap... Niquée par son niqab ! Welcome, Diam's, au club des « cons » !

Rudetzki avait les larmes aux yeux. Tout le monde me regardait comme un nazi qui osait faire pleurer une vieille Juive, handicapée, sidaïque, dont toute la famille avait fini à Auschwitz, qui s'était fait larguer par son mari, qui s'était pris une poutre dans la jambe et tout un service de porcelaine dans la chatte. Mais quelle brute j'étais ! Après mon passage,

nouvelle pause. Déjà ? Mais pourquoi ? J'allai voir direct Ardisson (qui ne descendit pas de son trône) pour lui dire qu'il avait trahi sa parole et que j'aurais dû suivre mon premier instinct qui était de partir. Et aussi qu'il avait intérêt à me soigner au montage... Thierry me souffla alors, les yeux baissés, avec une tête que je ne lui avais jamais connue auparavant :

— Tu me diras lundi si je suis un enculé.

« Lundi », sous-entendu après le week-end et une fois l'émission diffusée, quand nous débrieferions ensemble. C'était ambigu, comme remarque. Est-ce que j'aurais la confirmation qu'il s'était bien comporté comme un enculé avec moi, ou au contraire, que je ne pourrais que me féliciter de sa loyauté, de sa droiture, par la façon non enculatrice dont il aurait arrangé mon passage épineux ?

Je regagnai les coulisses. Ardisson reprit l'enregistrement de son *Tout le monde en pleure* sans moi et fit sortir la Rudetzki. *Standing ovation* ! Lui et Baffie, après l'avoir embrassée chaleureusement comme pour la consoler d'avoir supporté une ordure telle que

moi, la raccompagnèrent hors du plateau en l'aidant à gravir les marches de l'agora. J'en étais presque gêné pour eux. Je regardai le plateau et un indice finit de m'inquiéter... Les assistants d'Ardisson étaient en train de ramasser un à un tous les numéros de *La Vérité* qui étaient encore entre les mains du public...

Je serais bien resté voir la suite de l'émission en loge comme c'était prévu, surtout qu'il y avait deux invités qui m'intéressaient : Annette Vadim, la femme de Roger, premier homme à avoir trompé sa femme le soir de leur lune de miel ; et Buzz Aldrin, deuxième homme à avoir pris son pied en foulant le sol lunaire, mais je n'avais plus goût à rien.

Furieux, mécontent, écoeuré, je quittai la Plaine Saint-Denis. Nous allâmes, Audrey et moi, au Mathis nous reconforter un peu auprès de Gérard Nanty, le patron, qui, lui, était à peine étonné de la perfidie ardissonienne. J'invitai même Paul-Éric Blanrue à venir nous rejoindre. Il arriva vers une heure du matin et je lui racontai la scène.

Paul-Éric était tout acquis à ma cause, il connaissait bien l'affaire Carlos et Coutant-Peyre, et aussi les « exagérations » de Rudetzki. On discuta aussi de *La Vérité* à laquelle je ne voyais aucun avenir.

À ce moment-là déboula Carlos. Justement, on en parlait ! Pas le terroriste, le chanteur. Le gros, le comique, Jean-Chrysostome Dolto.

— Marc-Édouard Nabe ! me dit-il avec admiration, comme toujours lorsqu'il me croisait.

Carlos, je le connaissais depuis que j'étais enfant, quand je n'étais encore qu'Alain Zannini (et même Alain Zanini). Lorsque je m'étais réincarné en Marc-Édouard Nabe, le petit garçon dessinateur qu'il appréciait devint un écrivain qui l'impressionnait. J'en rigolai avec Blanrue.

— Je dois être le seul au monde à connaître les deux Carlos et à être admiré des deux !

Le lendemain, samedi matin, Ardisson m'appela. Il avait revu la séquence, avait essayé de la monter, mais impossible, rien à en tirer. Il me dit que ce serait m'envoyer au supplice que de la passer, même édulcorée, vu

la tension dans les rues. « Tu as vu les manifs ? » Des millions de personnes en Europe se levaient contre le terrorisme et Al-Qaïda. Les dégâts de Madrid étaient considérables. Les circonstances jouaient contre moi... Mais s'il n'avait pas mis toute la gomme et la guimauve sur Rudetzki, mon explication du terrorisme, en particulier des attentats de Madrid dans la perspective du 11-Septembre et de la collaboration espagnole avec l'Amérique en Irak, aurait pu parfaitement être recevable.

Je lui dis aussi que je n'avais plus besoin d'attendre lundi désormais pour savoir qu'il était un enculé. C'était la deuxième fois qu'Ardisson censurait une de mes séquences déjà filmées (la première, avec Cohn-Bendit).

— Et *La Vérité* ? lui dis-je.

Thierry n'en avait rien à foutre de *La Vérité*, je pouvais me le foutre au cul, mon journal ! Je lui fis me promettre quand même de me filer les rushes. Mais il me jurerait par la suite les avoir écrasés par inadvertance...

Quel dommage, tout de même... Et si moi je voulais y aller, au supplice ? Il me dit que



j'étais complètement fou, que je ne me rendais pas compte. Voir un type parler en bien de Ben Laden et de Carlos le 13 mars 2004, c'était plus que du suicide.

— J'ai une responsabilité, me dit-il. Tu ne pourras plus marcher dans la rue tranquillement. Tu vois que je ne suis pas égoïste, je ne pense pas qu'à mon émission ! *Ciao, bello.*

Je me retrouvai le soir devant ma télé... Et en effet il ne restait aucune trace de mon passage. Je compris pourquoi la Barma avait fait ramasser tous les journaux après ma séquence, comme pour en effacer les preuves, et pourquoi on m'avait évacué du plateau, car me garder pour le *blind test* final aurait été garant de mon intervention. En revanche, ne pas avoir à nettoyer de ma présence toute séquence postérieure avait permis plus facilement de supprimer la mienne. C'est la préméditation, surtout, qui était vexante. En pleine action, Barma et Ardisson avaient donc eu le réflexe de mettre au point un dispositif qui leur assurait de pouvoir par la suite m'éliminer à l'image.

Ardisson avait collé le départ de Rudetzki juste après l'interview inepte de la rappeuse Diam's. Impossible de savoir alors qu'entre les deux j'étais venu ! Sauf qu'il y avait un plan de la sortie de Madame SOS Attentats qu'Ardisson n'avait pas pu couper... En effet, lorsqu'elle arrivait dans les coulisses, on apercevait furtivement au bord de l'écran mon Audrey en rouge ! Pour les attentifs qui nous connaissaient, c'était le signe que j'avais dû passer dans cette émission puisqu'à cette époque, ma nouvelle femme et moi, on ne se quittait jamais...

Quel dépit ! Je sentais bien que ce ne serait pas le lendemain la veille que je repasserais chez Ardisson. Thierry avait peut-être raison, j'avais été trop extrémiste dans son émission. Mais avec le recul, je pense qu'au fond, je l'avais fait exprès pour rendre ma séquence inutilisable et le priver, lui, de son petit coup d'éclat bien prévu... À flingueur, flingueur et demi ! De toute façon, *La Vérité* était foutue et je le sentais bien avant d'y aller, mais je me disais que je pourrais quand même y balancer certaines vérités...

Comme Ardisson me l'avait dit un jour :  
« Tu es très intelligent, ça c'est sûr. » En attendant, je me retrouvais comme un con.

## LII

### Le crétin du Québec

Soral et Dieudonné n'avaient pas ouvert leur gueule sur les attentats de Madrid. Et comme moi aussi je semblais avoir gardé le silence puisque ma séquence chez Ardisson avait été sucrée, un seul dans la « bande » finalement avait l'air d'avoir pris la parole sur la question, ce fut encore cette loque de Dantec ! Le 11 mars même, où Madrid s'était pris plusieurs bombes pour lui faire passer le goût de soutenir Bush, Dantec avait écrit pour le Net (c'est-à-dire sur du vent) un texte s'intitulant *Tout va bien*.

Après un petit exergue de Bob Dylan (*beurk !*), Dantec tartina sur les attentats espagnols. Il niait que les attentats avaient été perpétrés en Espagne pour punir Aznar ! Ben oui, Maurice, c'est pas plus compliqué que ça...

La grande maturité des Espagnols, c'est d'ailleurs de l'avoir compris immédiatement, et d'être descendus dans la rue pour qu'Aznar dégage. C'est finalement ça, la première révolution arabe, celle d'Espagne en 2004 !

Dantec croyait encore que les terroristes kamikazes d'Al-Qaïda avaient une idéologie de « domination planétaire »... Il prenait acte du fantasme que les kamikazes marocains avaient attaqué l'Espagne à cause de son passé colonial anti-arabe. Lui qui faisait semblant de se battre contre la désinformation de *Libération* et des *Inrockuptibles* faisait exactement la même chose.

Le pauvre shooté Dantec croyait sérieusement que les attentats d'Atocha symbolisaient la destruction de la civilisation européenne par l'islam ! Commun ! Il n'avait pas compris, lui, l'américano-sioniste justement, le décadent punk, fruit de la déchéance même de cette civilisation occidentale qu'il prétendait défendre, qu'il ferait toujours partie des bien-pensants, même si ceux-là devaient le rejeter...

Dans ce pitoyable texte, Dantec se mettait dans la peau de celui qui niait le 11-Septembre. Il répétait ironiquement « tout va bien », comme le personnage de Dany Boon, dépressif en psychiatrie qui essaie de se convaincre qu'il ne l'est pas. Sur le ton ironisant de : « Non, il ne s'est rien passé, c'est une manipulation des services secrets américains ou un coup des Juifs », il mettait dans le tas des fausses interprétations la bonne, c'est-à-dire la punition de Ben Laden contre l'Amérique... Contre ce qu'il appelait, toujours par ironie, « la propagande américano-sioniste », il raillait le bon bobo gauchiste consensuel qui a lu, bien en chœur, ses « Thierry Meyssan, Marc-Édouard Nabe, Noam Chomsky, et Michael Moore » ! Pour lui, les conspirationnistes à la Meyssan, les anti-Bush à la Moore et les pro-Ben Laden à la moi étaient de la même engeance, celle du « Tout va bien ». Dommage, le coup du « tout va bien », Céline l'avait fait dans *Bagatelles pour un massacre*. Dantec ne pouvait pas l'ignorer.

Son sketch, plus que son texte, je le répète, du niveau de Dany Boon, continuait sur dix

longues pages avec des majuscules et des simulations de prononciation qui prouvaient la grande faiblesse littéraire du pauvre Maurice. Qu'est-ce qu'il était pénible avec son écriture pseudo-onomatopéique, « les zaméricains-en-Irak », etc. Infantilisme de crèche rhétorique !... Il croyait que les Arabes kamikazes étaient des « bédouins ». Il confondait le Maghreb et le Moyen-Orient. Il croyait que les « zéropéens » se couchaient devant le totalitarisme islamique. N'importe quoi !

Comment un prétendant au catholicisme apotropéen pouvait-il ne pas voir la transcendance divine qui s'opérait à chaque fois par les attentats ? C'était lui l'humaniste qui plaignait les victimes en s'attardant sur la description des chers sacrifiés ! C'était lui qui était bobo en pensant à l'Homme et à ses bobos ! Dantec ne connaissait-il donc pas la devise de Claudel, « pas de respect humain » ? Et pourtant Monsieur faisait le pédant, il citait Chesterton : « Je cite et traduis de mémoire un texte lu il y a longtemps en langue anglaise, qu'on me pardonne. » Mais bien sûr ! Le plouc

récemment catho lisait Chesterton dans le texte... *My ass!*

Dantec croyait qu'en face de lui il y avait la « Douce Inquisitrice Moralitaire », mais c'était lui l'inquisiteur moralisateur ! C'est lui qui voulait brûler tous les perpétrateurs de désordre, en particulier islamiques, dans ce doux monde suintant la moraline et la douceur. Il ne voyait pas que le terrorisme était une violente contre-Inquisition libératrice. Il mélangeait le son des déflagrations des bombes aux hurlements des femmes et des enfants qu'on violait et qu'on égorgeait. Où avait-il vu et entendu ça ? Quel manque d'oreille ! Ah, il pouvait être fier !

Ce mongolo snob datait son texte de l'« an 01 de l'autodestruction de l'Europe ». Il y avait longtemps qu'elle s'était autodétruite, Maurice, l'Europe ! En 2004, il fallait plutôt dire « an 90 de l'autodestruction de l'Europe », car c'est le 1<sup>er</sup> août 1914 que l'Europe avait choisi de se suicider. T'as quatre-vingt-dix ans de retard, comme ça se voit sur ta gueule !

Et comme si ça ne suffisait pas, ce 11 mars, toujours ! dans *Le Point* n° 1643, Dantec donna une interview, et à qui ? À Élisabeth Lévy encore... Quatre grandes pages sur papier cette fois, *Dantec contre le Nouvel ordre moral*, un dialogue avec l'une des plus grandes salopes sionistes souverainistes de l'époque ! Le chapô était explicite : « Dantec, un écrivain qui conjugue avec un indéniable talent un certain traditionalisme et les références les plus rocks. » Et dans sa notule biographique, elle l'achevait : « En guerre pour l'identité judéo-chrétienne d'un Occident dont le délitement le désespère, Maurice G. Dantec, la quarantaine allumée, ne ferait pas de mal à une mouche. »

La Lévy laissait Maurice s'en donner à cœur joie sur l'islam, enfin, à cœur triste, car la joie au sens où l'entendait Bernanos, qu'il citait dès sa première intervention, il en était loin. Il arrivait même à foutre la trouille à Élisabeth Lévy avec ses « gangsters islamisés, dopés au nihilisme gnostique » ! Pour lui, l'immigration pléthorique venait d'un « deal criminel entre la France gaulliste et les bouchers du FLN ».



Ce ne serait pas plutôt un juste retournement des choses que la France se tape, sur plusieurs générations, les conséquences de tous les morts, les opprimés, les humiliés qu'elle a laissés pour compte pendant cent trente ans de colonisation dans un pays qu'elle a saccagé à coups de « bienfaits » ?

Et s'il n'y avait eu que *Le Point* ! Le « maudit » était insatiable... Il lui fallait aussi *Le Monde*, où Dantec avait eu droit à une grande page... En faisant semblant d'être consternés par la croisade de Maurice contre ce qu'il appelait « l'Antéchrist coranique », les gauchards (que détestait Dantec) se régalaient de répandre ses paroles. Pourquoi ? Parce qu'au fond, ils pensaient pareil que lui. Contre l'islam, et particulièrement l'islam révolutionnaire, celui de Carlos, de Ben Laden et de moi, tout le monde était d'accord, de gauche à droite.

Je ne vois pas la différence entre un journaliste gauchiste qui aime le rock et combat l'antisémitisme, et un écrivain fachiste qui aime le rock et déteste l'islam. Dantec, qui pensait être proche de Renaud Camus, l'était

beaucoup plus d'Arnaud Viviant... C'était la radicalisation du petit Blanc franchouillard de gauche de Saint-Germain-des-Prés qui avait peur des vilains Arabes qui mettaient des bombes partout et voulaient voiler les femmes... Comme si les djihadistes n'avaient que ça à faire : voiler de force des cageots européens !

Tout sur un plateau, il avait, le Dantec : la collection blanche ; la collection noire ; son journal intime publié *in extenso* en copieux volumes ; *Le Monde* ; *Le Point* ; *Le Figaro*... Tout le monde se léchait déjà les babines bleu-blanc-rouge de ce gros bon gâteau islamophobique, mais Maurice y ajouta une cerise « identitaire » au sommet... Patatras, ça suffisait pour qu'il s'écroule malgré toute la crème sioniste dont il l'avait fourré pour le rendre comestible...

Pourquoi ? Parce que c'était trop tôt. Si Dantec avait tenté son coup dix ans plus tard, peut-être l'aurait-il réussi. Le mélange FN-sionisme finirait par devenir tendance. Mais en 2004, être islamophobe n'était pas assez porteur pour faire passer son côté FN... La

France ne s'était pas encore assez lepénisée insidieusement...

Ainsi, Maurice rentra au Québec pour se faire baptiser à quarante ans et surveiller sa fille de peur qu'elle se fasse violer par une bande de mollahs durs de la bite. Fantasmés ! Et plus personne à Paris pour le défendre, sauf les petits sous-Don Quichotte de *Cancer* ! qui continuaient leur petit chemin sans nous (Soral et moi), tous serrés les uns contre les autres sur cette haridelle de Dantec !

### LIII

## Les pourritures antigauchistes

« *Faut-il brûler Dantec ?* », c'était la une du nouveau numéro de *Cancer* ! La réponse était dans la question bien sûr : non. *Cancer* ! aurait voulu donner ses galons de Savonarole à ce petit incompetent en matière politique et littéraire qu'il n'aurait pas fait mieux... En ce printemps 2004, les Angevins avaient posé leur question à tout un tas de personnalités plus ou moins inconnues. « L'affaire Dantec »

leur permettait surtout de mettre un pied dans la cour des « grands ». Laurent Joffrin, Michel Onfray, Michel Crépu, Dominique Noguez, Philippe Muray, Frédéric Beigbeder étaient interrogés. Ce dernier soutenait Maurice, bien entendu. Même Lindenberg était pour, s'apercevant que finalement Dantec pensait comme lui « sur l'essentiel », comme il disait, c'est-à-dire du bien de l'Amérique et d'Israël et du mal d'Al-Qaïda et des Arabes.

Du « rebelle » Costes en passant par Michèle Lévy, la présidente de l'Association des amis de Michel Houellebecq, jusqu'à Alain de Benoist, tous apportaient leur pierre à l'édifice en ruines. Était-ce aussi par pluridisciplinarité que les cancéristes interrogèrent les deux sollersiens Yannick Haenel et François Meyronnis qui ne prenaient aucun risque à rester sur la ligne « défendons Dantec, y compris contre lui-même » ? Et Gabriel Matzneff, pape-dandy de l'orthodoxie réac ? Et Laurent James bien sûr, nabien de plus en plus influencé par l'idéologie dominante dantecquienne jusqu'à trouver Maurice si « sympathique », après

avoir discuté toute une nuit avec lui, qu'il se disait prêt à l'aider à faire le coup de poing s'il avait besoin de lui ! Le titre de l'article de James désignait les ennemis uniques que Dantec avait imposés, dans son grand simplisme, à ses fans puceaux : *Les pourritures gauchistes...*

Rien ne dépassait, pas un spaghetti, le plat de pâtes était parfaitement cuit. Al dantec ! Le seul qui y mettait ses pieds de singe, c'était Zagdanski. Il traitait Dantec d'« aigri social », d'« autodidacte endolori », mais ce qu'il reprochait surtout à Dantec, c'était de n'avoir pas su écrire son nom. Pour « Zagdansky », c'était le péché le plus grave : attenter à son nom. Voilà pourquoi moi j'avais préféré le supprimer carrément des textes que j'écrivais sur ce déchet humain...

On se demandait pourquoi Deniel-Laurent et Cariou lui avaient demandé son avis ! Sans doute pour que ce soit le seul qui me cite dans ce numéro, et négativement bien sûr. Il disait que la France intellectuelle était passée de « Voltaire, Chamfort, Chateaubriand », à « Lacan, Foucault, Barthes, Deleuze », pour

finir par se vautrer dans « Nabe, Houellebecq, Soral, Camus, Dustan et Dantec ». Exact, connard ! Il ne pouvait pas mieux viser, cet aveugle ! On pouvait en penser ce qu'on voulait, mais notre époque était bel et bien portée, ou bien avait accouché (selon les points de vue) de cette stricte liste de noms... *Nabe, Houellebecq, Soral, Camus, Dustan et Dantec*... Je n'en voyais pas un seul autre à ajouter en 2004. Parfait !

Voilà pourquoi le livre que je suis en train d'écrire n'a pas fini d'intéresser les historiens futurs. Dans l'avenir, pour comprendre le présent d'antan, il faudra passer par nous. Oui, c'était nous la bande des intellectuels des années 2000, la bande des six ! On a fabriqué notre temps. Deux islamophobes, deux antisémites et deux pédés ! Tous avec des « points communs » qui nous éloignaient les uns des autres mais qui ont dessiné une ligne. Les fractures dans la société littéraire contemporaine, qui les aura opérées sinon nous ?

Le pire du numéro restait encore le bloc-notes de BDL qui tentait une réconciliation

avec Soral en vantant sa lucidité sur le Dieudonné d'antan (gauchiste bien-pensant). À entendre Deniel-Laurent, il suffisait, dans la société intellectuelle française de 2004, de se dire « pro-palestinien » pour que toutes les portes s'ouvrent. À d'autres !

Pour clore leur dernier numéro de *Cancer !*, la quatrième de couverture disait tout de leur échec présent et futur. C'était une photo de groupe où Deniel-Laurent en veste de clown, Laurent James avec son tee-shirt d'Alizée, et Johann Cariou lisant sa bible, faisaient symboliquement le trottoir du Tout-Paris avec écrit au-dessus de leurs laides trognes : « Nous sommes à vendre »...

Alors que sur notre dernière page du dernier numéro de *La Vérité*, sous le dernier billet grandiose de Carlos illustré par sa tête magnifique de *yachtman* de la Santé, il y avait écrit cette simple phrase disant tout de notre triomphe historique : « Le prochain numéro de *La Vérité* sera hebdomadaire. » C'était toute la différence entre aveu d'impuissance et défi de bandaison.

## LIV

### Un critique révolutionnaire

On n'entendit plus jamais parler de *Cancer* ! (ni de *La Vérité* d'ailleurs...). Dommage pour nous car contrairement aux cancéristes, nous avons encore beaucoup de choses à dire. J'avais plein de projets de nouvelles rubriques à partir du n° 5 de *La Vérité*. Et même, il était prévu qu'on s'ouvre encore à d'autres plumes. Qu'importe si elles étaient de couleurs différentes, du moment qu'elles s'intégraient parfaitement à la coiffe de chef indien sur le sentier de la guerre telle que je concevais chaque numéro ! J'avais par exemple reçu cette lettre :

Paris, le 30 Janvier 2004,

Cher Marc-Édouard Nabe,

J'ai trouvé *La Vérité* chez un libraire bien pensant du XVI<sup>e</sup>, et m'en suis aussitôt senti happé par ses vertiges.

Je tiens absolument à être des vôtres. Je vous envoie sous ce même pli un article de



combat, inédit, que vous pouvez passer à condition de ne rien y changer. Un texte dont les divulgations politico-stratégiques risquent de provoquer des remous tout à fait considérables, et jusqu'au sommet.

Avec mes vœux les plus concernés, en toute fidélité, votre

Jean Parvulesco  
47 bd Suchet  
75016 Paris  
01 45 24 35 23

J'avais beau le lire dans tous les sens, à l'endroit, à l'envers, et même dans un miroir, le texte de Parvulesco sur le général Wesley Clark (un candidat du Parti démocrate à la présidence des États-Unis) était illisible... Et même déjà un peu conspi pour l'époque... Il parlait de la « conspiration si profondément nocturne, insaisissable et abyssale, qui tient souterrainement en son pouvoir les destinées actuelles et à venir des États-Unis »... Aussi confus que du Soral, avec un zeste de dantecquisme en plus ! fustigeant « les crétins

de service des groupes des “intellectuels” et des “pacifistes” partis en guerre contre Georges W. Bush »...

En revanche, l'article que je regrettais vraiment de ne pas pouvoir publier dans *La Vérité* n° 5, c'est celui que Carlos avait écrit du fond de sa prison sur *Une lueur d'espoir*. Pour des raisons de place et d'actualité (Dieudonné oblige), il avait fallu que cette merveilleuse compilation de citations, Anne-Sophie et moi, hélas, la sursissions.

### UNE LUEUR D'ESPOIR

Un grand livre, à contre-courant de la verborrhée doloriste d'une actualité surmédiatisée. 150 pages, écrites par Marc-Édouard Nabe entre le 21 septembre et le 7 octobre 2001 ; une telle concentration de LA VÉRITÉ, qu'on dirait la lecture de 500 pages bien serrées.

Style volontiers provocateur, iconoclaste, sacrilège... terroriste !, d'idéologie insaisissable, anarchiste, nihiliste, situationniste, jihadiste, nabiste-léniniste... ?

NON, opportunément inclassable, mais point opportuniste !

De mille citations possibles, voici un minuscule échantillon :

*Dédicataire :*

« à tous ceux qui n'ont pas vu que du feu ».  
Apocalypse de St. Jean (ch. XVIII) : « je vis un autre ange descendant du ciel, ayant un grand pouvoir ; et la terre fut illuminée de sa gloire. Et il cria... : “Elle est tombée, ... Babylone la grande !” »

*Intimiste/nombriliste :*

P.11 : Première phrase du 1<sup>er</sup> chapitre :  
« aujourd'hui, ma mère est née. »  
« Ma mère, cette Vierge »  
« Espèce d'immaculée ! »  
« On ne peut pas me “reconnaître” : je ne suis jamais le même. »  
« Ma force, c'est mon extrême faiblesse. »  
« Mon Allah à moi, c'est l'art. »  
« Un “Nabethon” ne rapporterait pas un franc »  
« La grande peur des nabiens-pensants ! »  
« J'attendais le Messie. Désormais j'attends le Mécène »

« Ben Naben ? »

*Religieux/blasphématoire :*

« Les arabes ont un truc en plus : la foi »

« Pourquoi l'islam aujourd'hui est le brasier le plus fervent. »

« Si la foi s'est fixée si fort sur les musulmans, c'est qu'ils sont les seuls à croire encore à quelque chose. »

« Ben Laden est si biblique... c'est tout à fait comme ça que je vois le Christ. Pendant son ministère bien sûr ! »

« On ne peut pas lui reprocher d'avoir pris ses ennemis en traître. Par surprise, mais pas en traître. »

« Oui, l'apocalypse est mère de la Guerre Sainte. »

« il crie "Allah Akbar !" car ces mots saisissent d'effroi le cœur de ceux qui ne croient pas. »

« L'idolatrie... ce ne sont pas les fans de l'islam qui l'ont inventée. »

*Le 11 septembre 2001 :*

« aucun des deux sexes foudroyants n'est ressorti de ces matrices phalliques »

« les deux tours... n'ont plus qu'à s'envoyer en l'air »  
« c'est la Grande Masturbation médiatique »  
« C'est le sperme des Boeing, pardon le kérosène... »  
« lors du Krach de 29, on avait déjà vu des boursicoteurs se jeter dans le vide. »  
« cet orange éclaboussant le bleu ! C'est vangoghien ! »  
« Le quadruple attentat... C'est un accouchement !... Les avorteurs de révolutions feront l'économie de la réflexion. »  
« Les ruines de ces deux tours si moches sont magnifiques... »  
« conçues pour être détruites... »  
« Individuellement, c'est monstrueux. Globalement, c'est génial. »  
« ce triomphe stratégique du 11 septembre, vulgairement appelé “attentat ignoble” »  
« aussi “inqualifiable” soit-il, l'acte du 11 septembre est totalement poétique. »  
« faire exploser deux phallus du grand capitalisme et un vagin militaire pentagonal... »

« la portée transhistorique d'un tel acte prédestiné. »

« tous les arabes et bien d'autres ont joui de joie ! »

« Aucun attentat "islamiste" n'est étonnant. Tous ont un sens, et souvent un bon. »

« à part Saddam Hussein, il n'y a qu'Arlette Laguiller,... pour oser dire... "Les américains n'ont que ce qu'ils méritent !" »

« Encore une réussite de Ben Laden : foutre la trouille au Capital. Fini le Grand Soir, depuis le Grand Matin ! »

« Mais le terrorisme n'est pas un État. C'est juste un état des lieux. Un état juste des lieux. »

« La mondialisation et l'anti-islamisme n'ont jamais fait aussi bon ménage. » « Il n'y a plus qu'une chose en ce monde qui semble avoir été réalisée sans trucage : quatre avions s'éclatant sur le Système ! »

« Ah ! Quand l'Occident arrêtera-t-il de mépriser ceux qu'il a volés, violés, vidés ? »

« Les anges du Onze ! Plus sympathiques et sérieux les uns que les autres. »

« C'est une force révolutionnaire. Ca refait croire en l'homme. »

« Les simplificateurs d'esprit en sont encore à se demander ce qui peut bien transformer de gentils arabes américanisés en terroristes fanatiques... ce n'est pas le fanatisme qui passe à travers eux, mais eux qui passent à travers le fanatisme. »

« Ben Laden est le muezzin de l'apocalypse... Il ne s'agit pas d'épouser sa cause... mais d'attraper au vol son acte mystique et symbolique pour en faire autre chose. Quoi?... la Révolution. »

« je comprends que des hommes de foi aillent jusqu'au bout de leur dégoût. »

« Je me demande si ce n'est pas la Terreur qui sauvera le monde... »

*“Bons mots” :*

« Blitzterrorismus ! »

« La politique française vis-à-vis de son ancienne colonie part de la station du métro Charonne et aboutit à celle du RER Saint-Michel. » « Kelkal n'était coupable que d'une "tentative d'attentat"... » « Ben Laden, c'est l'Antéfric ! »

« Ben Laden ne blanchit pas d'argent sale, il noircit l'argent des Blancs ! »

« se serait arrangé pour tirer des profits boursiers... ce ne sont plus des délits, mais d'attentats d'initiés ! »

« l'Empire des Biens. »

« Thierry Ardisson... dans son émission "On ne peut pas plaire à tout le monde qui en parle..." »

« La caractéristique des américains est que tous les clichés qu'on colporte sur leur compte sont justes. »

« antimysticisme primaire »

« La multiplication des lois est le miracle préféré des Juges. »

« Libéralité – Légalité – Fratricidité. »

« (comment peut-on être ex-trotskyte ?) »

« "Yeah !" On peut faire la guerre ! »

« Pourtant, l'argent n'est plus le nerf »

« En 1989, après un bon vautrage, les communistes sont rentrés, la kalachnikov entre les jambes. »

« Ben Laden n'a jamais été pro-américain : ce sont les Américains qui ont été pro-Ben Laden. »

« Ben Laden, c'est l'Arabe errant. »

« Loftitude et Houellebecquitude sont les mamelles de cette France »



« Ce cher Ben Laden a foutu la rentrée littéraire en l'air ! 6 000 morts à New York, mais 600 romans niqués à Paris ! »

« l'autopornofiction »

« 2001, l'Odyssée de l'Islam ! »

« Les sous-hommes de lettres... Ils se prennent pour des schizos, ce sont des collabos. »

« Comment des culs-de-jatte pourraient-ils se mettre à genoux ? »

« Si tout le monde refusait de travailler pour le système, alors on pourrait parler de Révolution. »

« “arbeit macht fric” »

« Ce que j'admire le plus chez Debord, c'est son Leibovici. »

« La fatwa c'est mauvais pour le cerveau. Après une bonne décennie de planque fliquée, Salman Rushdie, qui n'était qu'un imbécile inoffensif, est en passe de devenir un cynique connard. »

« Bientôt, la planète entière sera astreinte au plan “Vigikamikaze” »

« Il y a plein de choses valables à prendre chez le kamikaze. »

« Et si c'était le kamikaze, l'homme du futur? »

« Pétain est partout. Surtout en Amérique. »

« Travail-Famille-Patrie est la meilleure des trithérapies... »

« Mais la plupart sont d'accord pour qu'on les encule sans les faire jouir. »

« Les anti-amalgamistes et les normalementologues. »

« Le fameux match historique France-Algérie a mal tourné. »

« Du FLN à la FIFA! Et du FIS à la FFF... »

« Les sinistres "Potes" lanceurs de SOS qui ont tout fait pour désintégrer les arabes de France! »

« C'est le plus beau match que j'ai vu de ma vie! »

« C'est ce jour-là que l'équipe de France a perdu la coupe du monde »

Écrasante exaltation des mots, hystérie de  
LA VÉRITÉ!

Carlos  
Saint Maur, Aïd El Fitr El Moubarak 1424  
Le 25 novembre 2003

Ah ! Qu'est-ce que c'était beau, ça !... Voilà une nouvelle forme de critique littéraire uniquement faite d'extraits choisis qui en disaient autant sur le texte lui-même que sur le choisisseur des citations... Une collision Schuhl-Carlos tout à fait inattendue... Je rêvais ! Des « morceaux choisis » de mon livre sur le 11-Septembre par Carlos Ilich Ramírez Sánchez *himself*, le plus grand anti-impérialiste vivant, combattant et prisonnier au courage héroïque, et un des plus compétents et irréfutables analystes politiques du siècle !

## LV

Devant l'âne silencieux Soral, le bœuf  
Bigard crache sur Jésus dans l'étable  
d'Ardisson

Plus de *Cancer* !, plus de *Vérité*, plus d'Ardisson... Le paysage commençait à se dégager sévèrement ! Il y avait un avant-goût de traversée du désert. Il ne me restait que

Jean-Paul Bertrand, mon solide rocher, qui m'annonça son intention de vendre bientôt sa maison d'édition... Mais avant, j'avais le temps de sortir encore un livre chez lui : un recueil d'essais politiques...

Je me mis donc à écrire, comme si *La Vérité* continuait, semaine après semaine, des articles sur l'actualité... Le livre montrerait une fois encore que rien ne m'arrêtait. Je commençai par le long texte sur Dieudonné que j'avais eu l'intention de publier dans *La Vérité* n° 5, « Saint Dieudonné ». Plus de dix ans après, je ne vois toujours pas qui a mieux pris sa défense. Aujourd'hui, ils peuvent tous lui lécher la poire, les racailles pro-quenelle, les Noirs intellos (faut le dire vite) de Facebook, les fafs foireux belges ou bretons, pas un n'a *sanctifié* Dieudonné, et au moment où il fallait le faire...

Quant à Soral, j'étais loin devant mais lui avait perdu moins que moi. Son éditeur Franck Spengler lui avait déjà sorti un nouveau livre pamphlétaire, *Misère du désir*, et il n'était pas grillé chez Ardisson, ni aux *Grandes Gueules* de RMC, et Paul Wermus

l'invita dans *Piques et Polémiques* (*sic et resic*), son émission-poulailler sur France 3, où Alain allait croiser le fer de sa dague tordue avec Marc Jolivet et Patrice Carmouze...

Carmouze, l'ex-souffre-douleur grotesque de Dechavanne, métamorphosé en héraut sérieux du sémitisme ! Carmouze m'avait déjà fait le coup sur le plateau d'Ardisson pour *Kamikaze* en 2000 et je l'avais mouché. Il n'avait eu que ses cheveux blancs pour essuyer sa morve... Amusant (à l'époque je ne l'avais pas remarqué) de voir que l'argument que Carmouze opposait à Soral chez Wermus, c'était déjà celui que Caroline Fourest utiliserait contre moi dix ans plus tard, en 2014, citant (et aussi mal) la phrase de Godard : « L'objectivité, c'est dix minutes pour Hitler, dix minutes pour les Juifs. »

Calixthe Beyala, face à Soral dans la même émission, eut le discours le plus juste. Elle dit que Dieudonné était un « clown », que ce n'était pas la personne la plus brillante qu'elle avait rencontrée et que sa seule souffrance, à lui, était d'être noir. Elle le balançait comme quelqu'un qui se foutait complètement du

problème palestinien et même de l'esclavage sur lequel il disait n'importe quoi, car Beyala était bien placée pour savoir que les Juifs persécutés eux-mêmes par l'Inquisition avaient eu autre chose à faire que de foutre des Nègres dans des bateaux!...

Soral défendit Dieudonné, raconta qu'ils étaient entrés en contact tous les deux. Ils s'écrivaient... Première nouvelle ! Alain s'accrocha surtout avec Jolivet. Le gros nul gauchiste pas drôle en était resté bloqué à Bigard, sommet pour lui de l'humour limite. Pour lui, « le lâcher de salopes », c'était déjà un pas vers l'antisémitisme!...

À propos de Bigard, Soral, qui s'était revendiqué dans *Piques et Polémiques* comme appartenant à la minorité des « grands cons » et des « beaufs français », se retrouva un mois plus tard avec lui sur le plateau d'Ardisson...

C'était l'époque bien sapé de Soral : costume trois-pièces bleu sombre. Je le connaissais bien celui-là. Un soir à la Closerie des Lilas, Julien John avait renversé un verre dessus. Nous avions tous été très surpris de la réaction d'Alain, d'une violence de beauf français en

effet, insultant le pauvre Julien pour sa maladresse, invoquant le prix du costume... Même Nicolas d'Estienne d'Orves (légataire universel de Lucien Rebatet mais aussi futur juré du prix Saint-Germain-des-Prés de *La Règle du Jeu...*), que Soral connaissait et qu'il avait invité à notre table d'« antisémites », en fut choqué.

Chez Ardisson, pas un mot sur Dieudonné. Sans doute Spengler lui avait-il dit de freiner un peu sur cette défense... Le public était plus large que chez Wermus ! Soral fit copain-copain tout de suite avec Bigard, le flattant comme « meilleur comique populaire », et valorisant le terme « beauf » qui leur allait comme un gant... De ceux que l'urologue met pour faire des touchers rectaux... Car quel concerto d'enculages ! Ardisson resta en retrait et laissa ces deux-là s'entre-sodomiser. Il fallait à Thierry un nouveau « petit diable » après moi, d'ailleurs c'est sur la même musique que moi qu'il reçut Alain : *Antisocial* de Trust... Pourtant, Soral n'était pas du tout antisocial. Tout ce qu'il y avait de plus intégrable.

Soral se présenta comme « écrivain », « pas antisémite », « aimant les Arabes », et ferma sa gueule quand Bigard, le « chrétien » qui irait bientôt voir Benoît XVI avec Sarkozy ! se lança dans une critique, si on peut dire, d'une vulgarité au-delà de l'imaginable, contre l'hyper bloyenne *Passion du Christ* de Mel Gibson. Ce connard inculte au paquet (de merde) dans le slip mettait en garde la population contre ce film « sanglant et antisémite, le contraire du message du Christ »... Épouvantable tirade écrite à l'avance que le « réalisateur » de *L'Âme sœur* conclut en conseillant de voir plutôt, sur le même sujet, la bluette de Zeffirelli. On avait compris... Élisabeth Quin, en face, essaya de glisser *L'Évangile selon saint Matthieu* de saint Paso, mais rien à faire. Bigard était d'une bêtise à bouffer du foin dans une étable, et pas celle de Bethléem !

C'est par la beaufitude que Soral et Bigard se rejoindraient plus tard sur le conspirationnisme. Il n'est pas innocent que ce virus ait germé chez un Bigard qui détestait à ce point le film véridique de Mel Gibson. Ça



pointait déjà. Et même chez Soral qui, ce soir-là, dit une énormité qui me sauta aux oreilles :

— J'ai peur que Ben Laden n'existe pas plus que Lara Croft, que ce soit une création de la CIA.

## LVI

### Drôles d'excuses

Fin juin 2004, Taddeï et moi allâmes au Gymnase voir le nouveau spectacle de Dieudonné, *Mes Excuses*. J'espérais bien qu'il n'allait pas s'excuser... Un boulevard, j'avais dit ! C'était d'ailleurs aux Grands Boulevards qu'il avait choisi de se produire.

Frédéric et moi, on s'installa dans la salle. Ça commençait en voix off par des excuses, mais celles que Fogiel avait faites à la télé une semaine après le sketch fatidique ! Puis Dieudonné arrivait dans l'ombre, titubant esclave sous des bruits de coups de fouet. Il demandait pardon au peuple élu. Il s'excusait en effet, mais finissait sa phrase par un bras

d'honneur. Ce n'était pas encore l'heure de la quennelle... Ouf! Applaudissement général.

Il s'asseyait. À gauche sur la scène, une cage où se trouvait Jacky portant un casque bleu comme un soldat de l'ONU. C'était la régie, soi-disant chargée de surveiller le langage de Dieudonné pour ne pas qu'il dérape à nouveau. De l'autre côté, une petite estrade (scène sur la scène) sur laquelle Dieudo allait incarner des personnages.

Ça partait très fort. Cette fois, plus de distance, ce n'était plus un Dieudonné fictif, un assassin ou un présentateur télé, c'était Dieudonné, le Dieudonné de Fogiel. Ça me faisait penser à *Bagatelles pour un massacre* où Céline, pour la première fois dans un livre, se mettait en scène comme l'écrivain de ses livres précédents. C'était une sorte de stand-up autobiographique. Avec une logique parfaite, Dieudonné démontait tous les arguments qui l'avaient fait passer pour un monstre. Il attaquait fort Bernard-Henri Lévy (« un nom qui veut dire, en hébreu ancien, “porteur d'excrément” »).

Il refaisait son parcours. Pour illustrer les épisodes de sa vie, il montait de temps en temps sur la scénette et jouait une saynète d'une époque antérieure. Par exemple, au catéchisme, quand on lui avait appris à aimer Dieu. On le voyait adolescent en train de dialoguer avec le Seigneur, prenant celui-ci pour un fou d'avoir promis une terre aux Juifs. C'était un peu dommage qu'il s'attribue l'accent d'un zyva de banlieue pour s'auto-portraiturer jeune.

L'antisémitisme était montré comme une maladie qui serait tombée un beau matin sur lui, comme une sorte de cancer. La salle applaudissait à tout rompre lorsqu'Israël était brocardé.

— Comment on appelle les habitants de la Palestine aujourd'hui ? Des imposteurs ! des squatteurs ! des terroristes !...

Patrick Besson n'en aurait pas cru ses oreilles ! Pour notre génération, traumatisée par cette accusation, il y avait une jubilation libératoire à entendre la question de l'antisémitisme exprimée aussi ouvertement ! Les mises en abyme (pour ne pas dire les

mises en azyme !) étaient subtiles. Quand Dieudonné se mettait dans la peau d'un antisémite qui malgré lui parlait allemand, ça me rappelait le roman de Besson, justement, *Lui*, un des livres de chevet de Benoît Poelvoorde, où le héros se réveille un beau matin réincarné en Adolf Hitler.

Ressortir le chapeau avec les papillotes *made in Fogiel*, enveloppé dans son paquet de farces et attrapes, montrer en quelque sorte l'objet du délit, était également excellent, théâtralement. Moi, j'aurais même poussé jusqu'à m'en recoiffer !

Chaque fois qu'il prononçait le mot « palestinien », Jacky le rappelait à l'ordre et lui lisait les nouvelles règles de la liberté d'expression. En se ressaisissant, Dieudonné semblait sortir d'une rêverie, d'un débordement fiévreux, comme dans les livres de Céline encore, qu'il n'avait jamais lus d'ailleurs...

Au moment où il allait dire une liste de Juifs omnipotents dans les médias, Dieudonné se reprenait. La salle, de sketch en sketch, comprenait l'absurdité et l'injustice qui

avaient été faites à Dieudo pour avoir osé s'attaquer à Israël.

Il refit ensuite, sans Élie Semoun, un extrait de leur ancien spectacle, « Bokassa et Cohen ». C'était une remarquable citation, pleine de sens, pour montrer qu'à l'époque, il n'y avait eu aucun problème.

Nougaro venait de mourir : Dieudonné lui rendit hommage. Il ne l'avait pas encore instrumentalisé comme porte-parole d'un combat pseudo-pro-palestinien. Là, c'était parfaitement dosé, il imitait juste son langage. C'était court, c'était furtif, et ce fut très applaudi. C'est ce Dieudonné-là qu'il fallait soutenir, absolument !

Toute sa galerie de personnages qui avait commencé à me barber dans les spectacles précédents prenait là enfin un sens, en s'adaptant au sujet. Tout s'harmonisait au nouveau statut « antisémite » de Dieudonné, l'axe du spectacle. Un débat télévisé mené par un présentateur pseudo-neutre entre un professeur juif hystérique et un Arabe phraseur brimé dans sa parole. Le Juif s'appelait Goldinkraut (c'était pas si loin de

Schwarzenfeld !). Dieudonné y allait, en montrant parfaitement la méthode accusatrice, les exagérations menaçantes, et la mauvaise foi politique du sioniste hyper raciste envers les Noirs.

— Je ne m'exprimerai pas ce soir en tant que Juif pratiquant, athée et laïc, mais en tant que citoyen français... Après 100 000 ans de persécutions... 200 000 ans de pogroms, de supplices, de larmes, de cris, de pleurs et de points de côté.

Puis il rajoutait une séquence au tribunal. Dieudonné se retrouvait parmi de vrais assassins, mais son cas était jugé comme beaucoup plus grave. « Critiquer Israël ? Mais viole un bébé, détends-toi ! » lui conseillait un criminel. Enfin, la réunion de l'Association des racistes anonymes, où là, il s'en donnait à cœur joie une fois encore, avec différents accents : le type qui ne supporte pas les Chinois, la femme qui ne supporte pas les Noirs, et Dieudonné, lui, intégré au groupe pour essayer de se guérir de sa maladie : l'antisémitisme... Il finit dans la peau de l'ancien d'Afrique dans sa brousse qui lui

conseillait de ne plus s'occuper des Blancs. Il avait fait déjà le coup dans le spectacle précédent, c'était du recyclage sur fond d'humanisme final où il appelait à ce que tout le monde le rejoigne dans sa forêt : Noirs, Blancs, musulmans, Juifs, Grecs... Et puis qui encore ?

Malgré cette fin faible, j'étais enthousiasmé. Les spectacles précédents n'avaient été que des brouillons. On aurait dit des tours de chauffe. Dieudonné avait atteint un détachement dans la riposte, un admirable amusement dans l'amertume. Une fraîcheur communicative qu'il ne retrouverait jamais. Dans la salle, je remarquais qu'il y avait beaucoup de Blancs de gauche et de Noirs de droite. Et pas encore ce mélange répugnant de Beurs et de beaufs, tous d'extrême droite !

Taddeï et moi allâmes le saluer à la fin du spectacle. Dieudonné était rayonnant, beau, clair, lumineux, comme soulagé d'être débarrassé de toute cette clique de lâcheurs du show-biz, les mêmes qui traînaient dans sa loge à l'Olympia, il y avait peu encore. Il respirait enfin. Je connaissais ça. La

satisfaction de pouvoir parler et d'être entendu. Je lui promis de revenir avec mon père, ce que je ferais. Marcel m'avait emmené voir Coluche en 1974, là c'est moi qui l'emmènerais voir Dieudonné.

Il y avait aussi sa femme, Marine, pas loin. Cette grande blonde pas très souriante. On s'attarda dans la loge de Dieudonné dans une effusion de sympathie franche et saine. Une photo de nous trois, Dieudonné, Taddei et moi, fut prise. C'est avec amusement qu'on se remémora *Tapage*, Gérard Miller qui depuis Fogiel ne voulait plus voir Dieudonné... Delépine, lui, continuait à le soutenir... Tout ce chemin parcouru... De l'eau était passée sous les ponts, et même du sang ! Car de mon côté, depuis 1999, j'avais à mon actif *Une lueur d'espoir*, la guerre en Irak, *La Vérité* dans laquelle j'étais fier de l'avoir soutenu... Ça me rappelait les moments d'enthousiasme avec Siné. D'ailleurs, je ne voyais pas comment Bob aurait pu être contre ce spectacle. C'est tout ce que nous aimions : dire leurs quatre vérités à ces maîtres-chanteurs de la culpabilité ! Ne pas



avoir peur de dire « merde » à la smala sioniste!...

Ce que je ne savais pas, c'est que le spectacle était édulcoré... On était fin juin, et depuis la première à la Main d'Or en avril (à laquelle avait assisté Julien John en compagnie de Soral et Pascal Boniface), plein de passages avaient été enlevés, comme sur les pyjamas rayés par exemple, parce que ça choquait ses amis présents. En particulier, le couple responsable d'EuroPalestine, qui finirait par prendre ses distances avec Dieudo...

Dieudo testait toujours ses spectacles auprès de déjà convaincus. Comme ça, il jaugeait leurs réactions : si même des sympathisants « antisionistes » étaient choqués, ça lui indiquait qu'il fallait qu'il rectifie son texte pour le faire mieux passer à un public « normal ». C'était le contraire de ce que pratiquaient les autres comiques ou cinéastes qui montraient d'abord leurs shows ou films à des inconnus de province, pour les modifier si besoin était dans une version définitive présentée devant leurs aficionados de Paris...

Ce devait être une technique de marketing apprise dans ses années de commercial dans la carrosserie... C'est le vrai grand point commun avec Soral : l'étude de marché. Et les quatre « marchés » de Soral auront été successivement la mode, les femmes, les Juifs et le complot.

À propos de Soral, je ne me souviens pas avoir parlé d'Alain à Dieudonné ce soir-là au Gymnase. Comment aurais-je pu imaginer qu'ils étaient déjà à ce point en contact, et que Soral commençait son travail de sape « à feu doux », comme Dieudonné le disait lui-même dans son spectacle au sujet de l'éducation bien-pensante qu'il avait subie toute sa jeunesse...

Dieudonné, j'aurais dû le surveiller comme du chocolat sur le feu ! Mais comment penser qu'il déborderait de sa « casserole » en tombant dans le complotisme ? Surtout après l'avoir vu si mûr et si brillant, comme une pomme d'amour, ou plutôt comme une pomme de haine (plus rouge encore)... Dieudo était-il déjà disposé à ce moment-là – juin 2004 – à se laisser pourrir sur son arbre

de la Méconnaissance du bien et du mal ?  
J'aurais dû m'en douter ! C'est au moment où  
la pomme luit le mieux que le ver meurt d'y  
entrer !

## LVII

### Et Dieudo zouka pour Bern

— Ouais, Nabe, c'est Soral, bon ben écoute, j'ai pensé à toi hier soir parce que je t'ai vengé par la même occasion. J'ai attrapé Beigbeder à sa soirée *Bordel*, parce qu'il avait fait un article dégueulasse dans *Voici* il y a quelques mois, et je lui ai mis une petite claque. Et je l'ai secoué comme une petite merde. Et je lui ai fait remarquer qu'il n'était qu'une petite merde. Que je pouvais le gifler quand je voulais devant tous ses petits copains, son attaché de presse, son équipe. Et il a fait caca dans son pantalon. Et comme dit Léon Bloy « quand on a fait caca dans son pantalon on peut bien sûr pisser dedans ». Je pense que ça te fera plaisir. Je me rappelle comment il t'avait flingué chez Ardisson, avec son coup

bas ignoble, et ce mot que tu connais, bon, qui te condamne à mort dans les Lettres. Voilà, donc... Tu es vengé par la même occasion. Il y avait Moix. Il y avait Dieudonné autour. Donc ça a bien été vu, ça l'a bien humilié. Je l'ai secoué comme un prunier, comme une petite merde qu'il est. Et c'était rigolo. C'était un bon petit moment. Et maintenant il sait que s'il écrit une ligne sur moi qui me déplaît, je lui pète la gueule, à chaque fois systématiquement. Voilà. Bon, écoute, tu as mon numéro. Si tu peux me rappeler. Bon courage. À bientôt.

Ce qu'il était sympa avec moi ! Toujours un peu supérieurement protecteur bien sûr, et aussi lourd vantard que mauvais analyste. Alain, mon « vengeur », était le seul à croire que j'avais été « flingué » par Beigbeder chez Ardisson !... Tout Paris disait le contraire, y compris le principal intéressé et notre hôte pervers... Ensuite, Soral l'inculte m'apprenait donc une expression de Bloy que je ne connaissais pas ?... Sa formule, typiquement marseillaise, était plutôt celle que Jean Sabater, ami de mon père, répétait souvent

dans mon enfance à Marseille, et que j'avais consignée textuellement dans mon Journal intime... Jean disait d'ailleurs « caguer » et pas « faire caca »...

Quant à la présence de Dieudo, elle me confirmait le sentiment que j'avais été un peu rapide en le croyant « grillé », car il pouvait encore très bien se montrer dans des cocktails mondains sur lesquels, moi, j'avais tiré un trait définitif. Son « Fogiel » ne l'avait pas cramé partout comme il le prétendait. Même pas à la télé. La preuve : on a oublié un peu vite que pour *Mes Excuses*, spectacle considéré comme « antisémite », Dieudo fut invité à 20 h 10 *pétantes*, le talk-show de Stéphane Bern sur Canal+...

On était loin du cas Éric Blanc. Ça, c'est un maudit ! Éric Blanc... Un imitateur noir (comme son nom l'indique), qui avait eu le malheur aux Césars 1988 de faire un sketch où, grîmé en Henri Chapier avec une perruque blonde sur le crâne, il se foutait de la gueule de l'homosexualité notoire du cinéophile. Franche rigolade sur l'instant, mais tollé rétroactif et unanime dès le lendemain... Blanc fut alors

non seulement critiqué, attaqué, menacé, brimé, mais surtout il s'aperçut très vite que le bras de Chapier était beaucoup plus long que la bite de Mister Fantastic, puisque, très élastiquement, l'animateur du *Divan* envoya à jamais dans l'ombre et l'oubli le pauvre Éric Blanc, qui n'en revint pas, au sens propre.

Comme quoi, il y a Noir scandaleux et Noir scandaleux. Pour un descendant d'esclaves, il était plus grave de se moquer des pédés dans les années 80 que des Juifs dans les années 2000. Être privé d'une seule soirée à l'Olympia est une chose ; être banni instantanément de tout média pour toute sa vie en est une autre. Dieudonné ne s'est pas vu glisser un ostracisme aussi gros dans son nez de « Nègre » que celui de Blanc dans son petit cul.

À propos de nez et de Nègre, la prestation de Dieudo post-*Mes Excuses* chez Stéphane Bern est à revoir ! Hélas, introuvable sur Youtube et Dailymotion... Il était entouré de Daniel Picouly comme caution noire, et de Michel Field qui vint lui dire des choses très sensées : « Si tu es certain que tous les rires

que tu entends dans ta salle te plaisent, alors continue. » Field trouvait excessif les comportements des Juifs hystériques contre Dieudonné, et Picouly le mit en garde, car Dieudonné commençait à trouver son public dans les cités. Tous craignaient que « Dieudo l'antisémite » devienne la voix des racailles qui n'arrivaient pas à entrer en boîte... Bern avait fait venir aussi un groupe de gospel pour faire couleur locale, pour noyer l'antisémitisme à l'époque encore maîtrisable, intégrable, supportable, de Dieudonné.

Ariel Wizman, le plus tendu du plateau, lui dit que quand les sentiments ne sont pas « purs », ça coince dans l'humour. Ariel avait reniflé que Dieudonné n'était pas sincère, qu'il n'avait pas vraiment de conviction anti-israélienne... Aussi puant soit-il, Wizman a toujours fait montre d'un certain instinct prophétique, comme sa race l'indique (ça va lui plaire, ça !). Chez Delarue, par exemple, en 1995, en ma présence, au sujet des balbutiements d'Internet, et alors que Jean-Luc lui demandait quels étaient les services les

plus consultés de cette nouvelle technologie, Ariel avait répondu avec dix ans d'avance :

— À mon avis, Internet est beaucoup fait pour, on dit souvent, l'éducation, la politique... On va voter sur Internet, etc. La réalité c'est que ça, c'est les choses les moins consultées. Les choses les plus consultées, c'est pornographie, mouvements extrémistes, images un peu bizarres de toutes sortes, les UFO, comment dire... les « OVNI », ça c'est le grand truc aux États-Unis... Tous les groupes de théories de conspiration, vous voyez, les gens qui essaient de voir comment ça s'est passé pour la CIA, pour l'assassinat de Kennedy... qui essaient de voir si tel groupe pharmaceutique n'est pas derrière telle histoire, derrière tel meurtre, etc. Alors ça, les gens s'échangent énormément d'infos là-dessus, ce qui est intéressant mais ce qui renforce à la fois le côté solitaire. L'abonné à Internet typique est un type assez solitaire, avec un peu des obsessions, et les gens s'échangent beaucoup des choses un peu paranoïaques, comme ça. C'est un des grands trucs d'Internet.



Chez Bern, Stéphane Guillon vint ensuite faire le portrait de Dieudonné. Il le traita de « négrier ». L'autre rigolait. Guillon jouait le rôle du sans-couilles qui prend ses distances avec un Dieudonné devenu infréquentable (sous-entendu : c'est pas vrai). Comme quoi, c'est faux de dire que Dieudonné était tricarard dès le sketch chez Fogiel... Après *Mes excuses*, il était encore rattrapable.

Mais le plus choquant, ce soir-là, fut Cartouche, un horrible Beur « humoriste » qui, en hommage à Dieudonné, se mit à danser le Zouk. Et Dieudonné le rejoignit sur le plateau pour danser avec lui ! Lui qui, dans son spectacle, se moquait violemment de ceux qui croyaient le cantonner dans son rôle de clown nègre au rythme dans la peau, s'y prêtait lui-même ! J'étais déçu. Dieudonné zoukant sans se faire prier avec Cartouche pour Stéphane Bern, c'était ça pour moi un dérapage... D'ailleurs, « saint Dieudo » en transpirait. Il était passé de l'auréole sur la tête à celles sous les bras.

## Livre VII

### LVIII

#### Un Salim Laïbi certain

C'était le 17 septembre 2004, je ne peux pas oublier ça, le jour de l'anniversaire de mon fils Alexandre... Je sortais des éditions du Rocher place Saint-Sulpice quand je vis arriver sur moi deux Arabes. Un gros jaunâtre et un maigre livide... Très sympathiques. Ce n'était qu'une demi-surprise, car Isabelle Coutant-Peyre m'avait prévenu : deux de mes fans étaient montés de Marseille pour me rencontrer. Comme ils ne savaient pas où j'étais, ils étaient passés à son cabinet boulevard Saint-Germain pour lui demander mes coordonnées. Elle ne leur avait rien lâché

bien sûr, sauf : « vous êtes sûrs de le trouver autour de Saint-Sulpice dans l'après-midi ! », et les voilà.

Le gros, genre nounours trentenaire, me dit qu'il m'admirait follement. Il était Algérien, étudiant en chirurgie dentaire et, sur un élan passionné, était venu exprès à Paris pour me voir. J'étais pour lui « phénoménal », un « extraterrestre », c'est-à-dire un extra-Blanc, car il avait du mal à croire qu'un non-Arabe puisse s'investir autant dans sa cause. Il avait adoré *Une lueur d'espoir*, et même adhéré à *Une lueur d'espoir*. Pour lui, c'était le livre qui rendait hommage à tous les musulmans combattifs du monde à travers Ben Laden et son acte « phénoménal » (c'était son adjectif récurrent).

Quant à *Printemps de feu*, c'était le livre qui l'avait mis en extase ! De son propre aveu, il n'était qu'un simple brave mec qui riait aux gags d'Antoine de Caunes et José Garcia avant de tomber sur moi à la télé, un soir chez Ardisson. Une révélation ! Il avait remarqué que mon site Internet (*made in Vignale*) déperissait, et il se proposait d'en refaire un

car Internet l'intéressait et il avait le matériel pour. Son copain, qui s'appelait Kader, ne disait pas grand-chose. Il écoutait l'exalté gros bonhomme, un peu lèche-cul, qui finit par me dire son nom : Salim Laïbi...

Eh oui ! Ce qu'il faut savoir, c'est qu'au départ, avant de cracher tellement sur moi comme une baleine qu'il en finirait par boucher le Vieux-Port, Salim Laïbi ne s'appelait pas encore « Le Libre Penseur », et était un fan absolu de Marc-Édouard Nabe... Et plus que ça : j'étais son idole, et il était venu, gros ventre à terre, de Marseille, m'offrir ses services sans que je ne lui demande rien.

Comme moi aussi j'étais très sympathique, je leur donnai rendez-vous dès le lendemain au Madrigal, un de mes QG sur les Champs. Pas question de les convoquer dans un bouiboui de Barbès sous prétexte qu'ils étaient Arabes. C'est à ça qu'on reconnaît un vrai antiraciste.

Salim et Kader étaient dans l'enchantement : Salim se faisait fort de faire traduire *Une lueur d'espoir* et *Printemps de feu* en arabe ! Hélas, aucun Arabe n'accepterait

de traduire les passages « injurieux » dans mon pamphlet, et encore moins les scènes sexuelles dans mon roman... Kader, lui, se proposa, comme il venait plus régulièrement à Paris, de rapporter à Salim des documents afin qu'il les scanne à Marseille et les mette en place sur un nouveau site web... Ils devaient être étonnés par ma disponibilité, mon ouverture d'esprit, et mon absence totale de méfiance et de défiance.

Pourtant, j'étais encore un peu dubitatif... Pas vis-à-vis d'Internet... En 2004, je connaissais Internet plus que Salim ne le croyait, ayant été derrière mon propre site depuis 2000, mais j'avais été échaudé par l'expérience Vignale car déjà confronté aux négligences d'un webmaster. Je n'avais pas à être convaincu de l'utilité d'avoir un site Internet, mais par les capacités d'un nouveau webmaster tel que lui, dentiste en herbe... Surtout quand ce Salim Laïbi me regardait avec un regard de mérrou trop cuit.

Je ne pense pas que Salim aurait été contre un tutoiement, mais je restais sur la ligne, toujours respectueuse, du vouvoiement.

Surtout que s'il voulait jouer au professionnel avec moi, il était bien tombé. Foin de paroles en l'air ! Il allait le faire mon putain de site !...

## LIX

### Complètement dantesque

Le surlendemain était diffusé sur France 2 un numéro de *Complément d'enquête* sur l'antisémitisme. Benoît Duquesne (qui n'était pas encore mort) le présentait depuis la grande synagogue de Paris. Il se mit une kippa en début d'émission en signe, dit-il, de soumission à Dieu... Ça commençait par l'affaire de la profanation de sépultures par un certain « Phinéas », jeune déséquilibré néo-hitlérien qui écrivait sur les murs de sa chambre pourrie « Hadolf Hitler » et qui, depuis le 11-Septembre, avait décidé de passer à l'acte et de « punir » indifféremment Arabes et Juifs. On l'avait coincé par caméra de surveillance en train de taguer des tombes juives, avant qu'il ne s'en prenne à coups de hache à un Arabe qui passait par là.

Duquesne interrogea longuement François Pupponi, maire de Sarcelles, qui lui rappela les fondamentaux hébraïques. Puis on visita les sous-sols de la Ligue de défense juive où ces brutes cagoulées (je crus reconnaître Ariel Wizman !) s'entraînaient au krav-maga. Ensuite, sujet sur l'Alya, le grand retour jamais très éternel... C'était plus un *Complément d'enquête*, c'était un mode d'emploi !

Après ces amuse-sales-gueules, le plat de résistance active : Dieudonné ! « Dieudonné, le malaise », ça s'appelait. Première erreur : il était dit que la Main d'Or était son théâtre, qu'il l'avait fait acheter. « Par Al-Qaïda ? » ironisa l'intervieweur. Ah, si tous avaient su qu'en effet le théâtre avait été acheté, mais par des Israéliens de Tel Aviv qui le louaient à monsieur M'Bala M'Bala !

Cette « enquête sur l'antisémitisme » était un reportage de promotion pour *Mes Excuses* : longs extraits du spectacle, très efficaces. On voyait son public hilare, un public de gauche, comme lui était encore considéré... La caméra suivait ensuite Dieudonné sur le faubourg

Saint-Antoine, apostrophé par des fans... Dieudonné était présenté comme « le porte-parole de certains intellectuels dont il s'inspire »...

— Parmi eux, un ancien communiste qui se définit comme écrivain libertaire : Alain Soral.

Là, Soral et Dieudonné apparurent ensemble. Ah, d'accord ! Ils se connaissaient à ce point-là !... J'allais vite comprendre aussi que le vrai « sketch de Fogiel », c'était celui que ferait Soral dans *Complément d'enquête*. Oui ! C'est à partir de ce moment-là que Dieudonné fut vraiment grillé. Lui qui avait toujours joué sur l'ambiguïté, pas par subtilité oratoire mais par lâcheté rhétorique, allait se faire « fixer » par son « ami » Alain Soral. Car lui n'était pas ambigu !

Interviewé, Alain très excité transpirait, mâchait un chewing-gum, les yeux exorbités, il faisait des phrases très longues, alambiquées, avec des systèmes de virgules qui grinçaient au passage. La voix était forte, tout ce qu'il fallait pour extrémiser une mauvaise fois pour toutes Dieudonné qui le regardait avec des yeux de soumis inquiet. Le bon Noir humoriste



provocateur anti-communautariste de gauche se trouvait soudain propulsé dans le monde des beaufs blancs basiques qui pensaient qu'un lobby juif organisé tenait le monde des médias.

« Si tu es judéo-critique, tu dégages », dit Soral. Le mot « Israël » était uniquement utilisé pour désigner l'inféodation des médias aux Juifs ; pas une allusion à la Palestine ni à ce que serait un véritable combat antisioniste. C'était déjà clair pour Soral, et donc pour Dieudonné : les médias les punissaient parce qu'ils avaient parlé en mal des Juifs, donc les médias étaient juifs. Pas un instant, ils n'imaginaient que, culpabilisés par la Shoah, les médias n'avaient pas besoin d'être aux mains des Juifs pour punir ceux qui en disaient du mal !

Affalé sur sa chaise dans sa belle chemise bleue bien repassée de gendarme de l'antisionisme (et malgré la tentative de Dieudonné pour détendre l'atmosphère), Soral monta le ton :

— Quand, à un Français, juif, sioniste, vous dites « y a peut-être des problèmes qui

viennent de chez vous, vous avez peut-être fait quelques erreurs, ce n'est pas systématiquement la faute de l'autre si personne peut vous blairer partout où vous mettez les pieds », parce qu'en gros c'est à peu près ça leur histoire depuis 2 500 ans, chaque fois qu'ils mettent les pieds quelque part, au bout de cinquante ans ils se font dérrouiller, il faut dire, c'est bizarre, tout le monde a toujours tort sauf eux, le mec il se met à aboyer, à hurler et à devenir dingue, tu vois, tu peux pas dialoguer. Je pense qu'il y a une psychopathologie du judaïsme sionisme qui confine à la maladie mentale.

Pas faux, mais il suffisait de le dire bien. Et surtout, un peu d'humour n'aurait pas nui à l'image de Dieudonné rendue désastreuse par l'intervention de cet « intellectuel » dont il « s'inspirait »... Dieudonné faisait une tête de bébé violé devant les propos de son grand frère. « Maladie mentale »... C'est marrant, c'est exactement l'accusation dont je l'accablerais, lui et ses esclaves conspiris, dix ans plus tard.

À côté de Dieudonné, il y avait un gros Noir placide qui faisait potiche. Mais tant va la potiche à l'eau qu'à la fin ça les lui brise. On verra ça dans quelques centaines de pages...

Ah, ce n'était pas très malin de la part de Dieudonné d'offrir quelques minutes de télé à Soral, de dévoiler son petit univers... Sans doute s'était-il dit d'autres choses pendant le tournage, mais il était couru que de mettre l'épouvantail Soral bien planté devant les journalistes de *Complément d'enquête* allait effrayer tous les moineaux possibles... Même si son « coup de gueule anti-juif » était à l'évidence un propos volé, et pas un discours assumé en direct (s'il avait été en plateau devant des millions de gens, c'est sûr que Soral n'aurait jamais dit ça). Qu'importe !

Ça y était ! L'union était scellée, et médiatiquement : plus jamais on ne dissocierait Dieudonné de Soral. Le Blanc (déjà mort) emmènerait dans l'Enfer – et pour y rester – le Noir paumé dans sa forêt obscure, comme Virgile initia Dante au tourisme d'outre-tombe !

L'émission continuait... On retrouvait Soral et Dieudonné, copains comme phacochères anti-cashers, dans le public d'un rassemblement d'EuroPalestine, en pleine mission racolage, d'ailleurs ratée... En effet, les nouveaux inséparables seraient bientôt virés tonitruamment par les responsables même d'EuroPalestine, qui s'apercevraient vite qu'ils n'étaient que deux charlots, antisionistement parlant. Lors d'un meeting porte de Versailles, Dieudonné monta sur scène pour pleurnicher sur son éviction médiatique, suite à son sketch chez Fogiel... Un militant l'interpela alors pour le recadrer : tout le monde aurait préféré qu'il parle des territoires occupés plutôt que de son petit cas de pauvre clown exclu de France 3 !

À *Complément d'enquête*, pour finir le sujet « Dieudonné, le malaise » (en effet), un micro-trottoir ou plutôt micro-hall d'immeuble... Quelques banlieusards étaient interviewés pour conforter le téléspectateur dans l'idée que Dieudonné pourrissait les esprits des cités.

« Je comprends pas pourquoi “sale Juif” c’est plus grave que “sale Arabe”. » La jeune racaille, avec ses trois mots de vocabulaire, son sandwich à l’omelette à la main et son maillot du Portugal trempé de sueur, en disait plus que Dieudonné avec son sandwich à la cervelle de Soral, tout autant en sueur et en tee-shirt « I ♥ Myself », continuant à esquiver les questions par dénégations successives :

— Ça ne veut rien dire, « antisémite ».

Si, ça veut dire, Dieudo.

## LX

### L’agression d’Alain Soral

Quelques jours après le *Complément d’enquête*, Soral dédicait son nouveau livre *Misère du désir* dans une librairie pas loin de chez lui, dans le Marais. Il se fit agresser ce soir-là par une vingtaine de militants, sans doute de la Ligue de défense juive, casqués, écharpés, gourdinés, qui balancèrent des coups partout et aspergèrent le public de nuages de lacrymo en hurlant « Israël

vaincra ! ». Ils saccagèrent la librairie Au pays de Cocagne, laissant sur le carreau plusieurs personnes cognées. Soral n'avait rien eu, ayant réussi à s'enfuir par la porte de derrière, la sortie de l'artiste !

Alain sembla très touché que je prenne la peine de l'appeler. Moi-même j'avais été attaqué après mon émission à *Apostrophes* en 1985, dans les coulisses. Benamou m'avait mis son fameux poing dans la gueule, jusqu'à me déchirer la rétine gauche... Bienvenue au *Goy's club* ! « Sans mes gardes du corps, j'aurais reçu des coups », me dit-il. Ah bon, Soral avait des gardes du corps ?

Il me dit aussi au téléphone que j'étais un des premiers, sinon le premier, à lui témoigner son soutien. Il y en avait marre de ces descentes de pseudo-milices pro-israéliennes impunies ! Alain me dit encore qu'il avait eu très peur, et qu'il avait porté plainte, en vain : la police n'avait rien fait, elle avait laissé s'enfuir les lâches tabasseurs. Il commençait à s'énervier. Déjà qu'à *Complément d'enquête*, on avait monté ses propos dans le seul but de le mettre en danger physiquement,

maintenant on l'agressait dans une librairie ! Je lui dis qu'il fallait s'y attendre et, pour rire, que moi j'étais comme Bernard-Henri Lévy : je ne faisais jamais de signatures. On promet de se revoir bientôt.

Sur Internet, les images de cette ratonnade soraliennne (une soralade), captées par le téléphone portable d'un témoin, furent diffusées... On y voyait un Soral assis, le crâne bien rasé, et de sa main gauche dédicçant sagement un livre (avec cette laideur propre aux gauchers de plier leur main et de tenir leur stylo de traviole), au fond de la librairie. Puis, intrusion par le couloir d'un groupe qui poussait les gens à s'enfuir en basculant les rayons de bibliothèque. Bruits de bris de verre. Images chaotiques. On retrouvait quelques personnes du public dans la cour, certains s'essuyaient la tête pleine de sang. Des jurons fusaient. Une femme demandait d'appeler la police. Des pleurs, des soupirs. Un Arabe téléphonait. Quelques-uns étaient par terre. Les pompiers arrivaient, pansaient les blessés. Je reconnus François Bousquet, de l'Âge d'Homme, dont un sapeur ceignait la tête... Il

n'avait jamais été aussi beau, le Bousquet ! Entre l'Apache et Don Quichotte. Ou alors Cyrano au moment du panache final, avec son pansement et sa barbichette. Il me rappelait également Jacques Fesch le jour de la reconstitution de son crime, ayant reçu lors de son arrestation un coup sur la tête par un gendarme qui l'avait ceinturé après qu'il avait tiré sur un flic... Bref, Bousquet, victime de la LDJ, s'exprimait devant la caméra.

— Ils nous matraquaient à coups de bâton... « Israël vaincra ! Israël vaincra ! »... Avec des bras quasiment tendus... Pour moi, des nazis juifs.

Comment Bousquet, à cet instant, aurait-il pu savoir toute la vérité sur son propre tabassage ?

## LXI

« On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs »

Ah ! On en aura entendu parler, de son agression, à Soral ! C'est même son grand



« haut fait » (merci Arno !), son seul en vérité. Au fil des années, Soral réussit à faire croire à ses disciples qu'il avait été ce jour-là agressé physiquement, et par surprise. Or, c'est doublement faux.

Après son *Complément d'enquête*, Soral crevait de trouille. Voilà pourquoi il ne se déplaçait plus sans gardes du corps. C'étaient eux qui l'avaient exfiltré de la librairie pour qu'il ne reçoive aucun coup. Selon le cameraman (un ami de Julien John), personne n'avait touché un non-cheveu d'Alain Soral ! À peine le commando avait-il pénétré brutalement dans la librairie Au Pays de Cocagne, que les deux molosses d'Alain l'avaient soulevé de son siège et amené directement à l'étage, dans une pièce aussitôt fermée à clef. Il pouvait bien se passer l'enfer au rez-de-chaussée, le chaos, Beyrouth, Dante, Verdun, qu'est-ce qu'il en avait à foutre ?

Mais plus grave, Soral *savait* qu'il allait être attaqué. Oui ! Soral avait eu l'information que la Ligue de défense juive débarquerait dans la librairie pour tout fracasser ! C'est Goldnadel, avec qui il s'était fait copain depuis leur

émission sur LCI (le malin avocat avait senti chez Alain le faux pro-palestinien et le vrai extrémiste de droite ; ils pouvaient donc s'entendre...), qui l'avait mis en garde, l'ayant appris lui-même par son fils membre de la LDJ... « Fais gaffe ! » avait dit Goldnadel à Soral.

Tout ça, c'est Julien John qui me le raconterait des années plus tard. Il l'avait appris par Blanrue (qui, entre deux moixeries, avait commencé à approcher peu à peu Soral pour le tirer vers l'extrême droite). Un troisième larron foireux serait mis également au parfum, et pas des moindres : une merde du nom de Grégory Protche, une larve ratée complètement fan de moi dans les années 90, et qui, après son reniement, cherchait à ce moment-là en Soral un Nabe de substitution...

Oui, Blanrue, John et Protche ont su que Soral avait été prévenu qu'il allait être agressé et ont bien dû constater qu'il avait laissé se dérouler l'attaque, et aucun n'a eu les couilles (ça faisait quand même six couilles) de le faire savoir publiquement.

Ni John, pour ne pas embarrasser son propre financier Philippe Péninque, qui lui avait lancé une radio libre, et qui surtout allait devenir bientôt le principal soutien de Soral (on y reviendra).

Ni Blanrue, par « solidarité » fasciste et « antisioniste », et surtout par calcul, car ce gras arriviste pensait que Soral pourrait lui être utile dans sa future « carrière ».

Ni Protche, par trouillasse de découillé et minablerie personnelle, se branlant sur sa propre capacité de trahison, et ayant toujours sauté sur toute occasion de se mépriser lui-même (je le connais bien).

Vous imaginez si, dès octobre 2004, l'info que Soral était un manipulateur pareil avait circulé ? Ça aurait sacrément ralenti la montée en puissance du héros persécuté par les méchants Juifs et résistant à tout, tel que se l'imaginent encore aujourd'hui des centaines de milliers de pauvres cons dupés. Je tiens donc pour hautement coupables ces trois singes de la sagesse (tu parles d'une « sagesse » !) qui, pour des raisons personnelles, n'ont rien voulu voir, n'ont rien

voulu entendre et ont fermé leur gueule sur la vérité de cette mascarade ! Graves pécheurs par omission, Protche, John et Blanrue en crèveront dans les feux de l'enfer ! C'est sûr !

Comment chacun a-t-il vécu son petit secret ? Après des années, Protche a susurré l'info au micro d'un certain Jean Robin dans une vidéo introuvable ; John a préféré accuser, deux ans après sur les ondes de sa putain de radio, les pouvoirs publics de ne pas défendre le « citoyen Soral » contre les milices illégales ; et Blanrue, lui, a fini par balancer le scoop à une poignée de péquenots, mais en catimini et beaucoup trop tard pour que ce soit efficace !

Et je les soupçonne même – sans être conspi ! – d'avoir été au courant le jour même de la fausse agression de leur si grand pote viril, le « grand antisémite Alain » de *Complément d'enquête* ! Car comment expliquer autrement leur absence dans la librairie aux côtés de Soral alors qu'à cette époque leurs trois langues de putes pas assez pendues lui léchaient quotidiennement le cul ?

Mais que ces trois lâches aient été mis au parfum, avant ou après l'agression, ne change

rien à la dégueulasse décision que Soral a prise de ne rien dire à tous ses lecteurs invités à la librairie dans le seul but qu'ils soient tabassés à sa place ! Pour Soral, plus il y avait de gens piégés, mieux c'était : ça ne les en motiverait que plus par la suite pour défendre Alain-le-martyr, d'avoir versé leur propre sang pour la Cause... C'est exactement la technique « trotskyste » qu'il dénonçait sans arrêt...

Choisir de se barrer en laissant des « innocents » se faire massacrer donne toute la mesure des tromperies, mensonges et mythomanies qui jalonnent le parcours de ce dangereux faussaire. Si Soral est obsédé par les opérations « sous faux drapeau », c'est que lui-même les monte de toutes pièces, et depuis le début.

Soral voulait, lui aussi, son *Apostrophes*, à sa façon. Toujours cette manière, que je retrouverais chez Moix et beaucoup d'autres, de refaire en bas de gamme les épisodes de ma biographie... Être attaqué par des Juifs : quelle aubaine ! Il savait aussi que ce serait excellent pour son image d'avoir été (presque) frappé par des Juifs hystériques. Sauf que moi, ç'avait

été dans un studio télé après une émission en direct devant cinq millions de personnes, pas dans une obscure librairie après avoir signé cinq livres ! Et moi j'avais *vraiment* été frappé par Benamou ! Soral, lui, n'a jamais été frappé que par son père.

En vérité, je vous le dis : Soral était au courant avant tout le monde de son « agression-surprise » ! Et trop fier de montrer qu'il était pote avec Goldnadel, il avait lui-même craché le morceau. D'ailleurs, dès le lendemain, Soral avait glissé une phrase énorme à Blanrue-le-faux-cul (c'est John-le-faux-cul *bis* qui me l'a répétée) :

— On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

Est-ce assez clair ? Les œufs, c'étaient ses cons de lecteurs ; et l'omelette, c'était la réputation d'antisémite en chef, de « maudit » du Système, battue (mais pas trop car Soral a peur des coups, seraient-ils ceux d'une fourchette contre les parois d'un bol) et gonflée, à l'ancienne, bien baveuse, glaireuse... Une omelette de la Mère Soral ne se fait pas en cassant des œufs de Pâques mais des crânes

d'œuf fêlés par des matraques de sionards enragés ! Festin de crânes à la coque au Pays de Cocagne ! Venez nombreux !

Des têtes d'œuf, voilà comment Soral, la plume au chapeau toujours au vent et la poitrine offerte à l'ennemi, parlait de ses lecteurs, des pauvres naïfs venus, par désir misérable, se faire signer leur *Misère du désir...*

Avec Dieudonné, comme on s'en apercevra plus tard dans ce livre, je n'aurai jamais connu un « artiste » qui méprise aussi fort son public et qui lui veuille autant de mal que Soral, tout en passant pour sympa, disponible, accueillant... Et si simple ! La main sur le cœur et quelquefois la larme à l'œil !...

## LXII

### La vengeance de Dame Tartine

Les choses se digèrent lentement dans la panse du faussement fair-play Frédéric Beigbeder. En effet, c'est plus d'un an après notre altercation que, le 16 octobre 2004, et

toujours à *Tout le monde en parle*, il devait se venger... Et pas sur moi, trop lâche pour ça... Sur un vieux, et quel vieux : Jacques Vergès...

Ce samedi soir-là, Beig' était toujours aussi laid, toujours sans barbe, toujours plus adolescent raté que jamais, et il tenta une fois encore de faire passer son autodérision pour quelque chose de plus profond. Ouvertement fermé face à Maître Vergès, son visage révélait ce qu'il était vraiment au fond de lui : un petit enculé de bourge blanc antimétèque qui tremblait à l'idée de perdre ses privilèges d'aristo de la Nullité revendiquée. Quand il posa la question à Jacques Vergès « auriez-vous défendu Adolf Hitler ? » et que celui-ci répondit « j'aurais même défendu Bush ! », Beigbeder ne rit pas, restant très sérieux, pincé comme une jeune fille mal sodomisée.

— C'est pas pareil !

Ardisson essaya ensuite de coincer Jacques en lui rappelant qu'il avait dit un jour que les coupables du 11-Septembre étaient « plus proches de la Maison-Blanche que de l'Afghanistan ». Merveilleuse pirouette de Vergès : il était incontestable que les



terroristes étaient aux États-Unis et habitaient là-bas et pas en Orient, non ?... Ardisson aurait été ravi qu'il tombe dans le panneau conspi en disant : « En effet, le gouvernement américain y est pour quelque chose dans ces attentats. » Pas fou, le frelon asiatique !

Toujours avec ce petit ton hautain et dédaigneux, Beigbeder se moquait de Vergès et le traitait comme un vieillard ! Il l'accusa d'attaquer Bush, ce qui était « banal et démagogique ». Pour bien montrer au public que Beigbeder, qui ne s'était toujours pas remis de son humiliation par moi, prolongeait avec Vergès notre discussion, Baffie joua à nouveau le rôle de l'arbitre ironique : « Si vous êtes pour Jacques, tapez 1 ; si vous êtes pour Beigbeder, tapez 2. » Pour cette bêtasse du Béarn de Beig', c'était une preuve de démocratie de la part de l'Amérique d'avoir publié les photos de tortures américaines !... Des arguments peut-être pires encore que ceux qu'il m'avait déjà servis, agrémentés de gestes d'une grande vulgarité... Tout le monde était surpris sur le plateau de cette agressivité beigbederienne inhabituelle. Le pubard qui se

prenait pour un écrivain donnant des coups de menton au plus grand avocat du monde !

— Je ne peux pas vous laisser dire que la démocratie a un visage obscène, lui dit le déchet chic de chez Castel.

Beigbeder s'énerva, n'ayant toujours pas compris que c'était les tortures d'Abou Ghraib qui rendaient obscène la conception de la démocratie que se faisaient les Américains en Irak. Beigbeder infantilisant Vergès : on aurait vu ça ! L'ex du Caca's club faisant du paternalisme avec l'ex du FLN. On rêvait !

Enfin, il osa à son tour essayer, comme Ardisson, de faire passer Vergès pour un théoricien du complot ! « Toute personne qui s'oppose à l'Amérique est forcément du côté de la théorie du complot. » Ce serait bientôt l'avis de tout le Système, qui devrait évoluer un peu plus tard en cette loi complotiste : « Toute personne qui s'oppose à la théorie du complot fait partie du Système. »

À la fin, c'est tout juste si cette salope d'Ardisson ne renvoya pas le grand Vergès comme le pensionnaire d'une maison de vieux, sous les grimaces à la Dame Tartine (encore

une comparaison d'Hélène) de Frédéric Beigbeder !

## LXIII

### Chez Salim à Marseille

Dans le train qui m'amenait à Marseille, je restais inquiet, nerveux... En ce mois de novembre 2004, je savais bien que John Kerry n'avait aucune chance, et que Bush allait repasser, mais je crevais de ne pas pouvoir le dire ! Une petite prophétie médiatisée ne m'aurait pas fait de mal. Aucun support ne me donnait la parole, et je ne pouvais la solliciter nulle part. Je voulais bien prêcher dans le désert, mais encore eût-il fallu qu'il y eût un désert... Zéro.

En ce temps-là, Salim Laïbi habitait boulevard Chave, et je me rendais chez mon nouveau webmaster pour lui apporter une masse impressionnante de documents que j'avais trimballés depuis Paris afin que nous construisions « son » site, puisque désormais c'était le sien.

Comme je m'ouvrais à lui de ma frustration, Salim proposa de me faire inviter à Radio Gazelle, une station marseillaise où il disait avoir ses entrées et où on me laisserait parler (tu parles !). Peut-être là pourrais-je annoncer la réélection jouée de George Bush, car j'étais persuadé que les Américains allaient prouver une fois de plus qu'ils étaient majoritairement solidaires de cette ordure. J'aurais voulu dire qu'un Bush réélu, ça arrangeait Ben Laden car il pourrait ainsi, pourquoi pas à coup de nouveaux attentats, montrer au peuple américain l'inefficience de son président le plus tocard, et remettre la dose alquaïdesque sur le continent maudit.

On en parla avec Salim. C'était pour Al-Qaïda une stratégie opérante. Oui, Ben Laden avait tout intérêt à ce que Bush soit réélu, mais Bush n'avait aucun moyen de faire « réapparaître » Ben Laden pour se faire réélire, comme ça se murmurait dans une certaine frange de commentateurs internautiques... C'était déjà le sale air du stupide « à qui profite le crime » que Salim ne

chantonnait pas encore, en tout cas pas en ma présence.

Salim me montra aussi un courriel (comme on disait au début du XXI<sup>e</sup> siècle) de lui envoyé à un riche médecin d'Orient qui avait du réseau, et dans lequel il s'était fendu d'un éloge aussi sincère qu'étonnant pour le lecteur qui ira jusqu'à la fin de ce livre. Il y avait joint une copie de mon *Toute l'histoire d'Israël sur une seule page*, avec ce commentaire : « *Extraordinaire explication très simple de la situation métaphorisant tous les acteurs du conflits.* »

Cher confrère,

Je vous envoie cette lettre afin de vous sensibiliser à un auteur exceptionnel : Marc-Edouard NABE ! Auteur découvert en 2001 juste après le 11 septembre avec son ouvrage : « *Une lueur d'espoir* » (image ci-dessous). Il récidive depuis Novembre dernier avec une revue mensuelle satirique « *La Vérité* » ([www.laverite.com](http://www.laverite.com)) qui sera interdite de diffusion par les trotskiste et enfin par un nouveau livre : « *J'enfonce le Clou* ». Un

florilège d'articles extrêmement bien écrits dans lesquels il se permet de dire la Vérité, toute la Vérité, rien que la Vérité !!! Qualité extraordinairement rare de nos jours, la peur des représailles effrayant toutes ces petites natures.

Il faut savoir que M.-E. Nabe est à mes yeux (et beaucoup d'autres) le plus grands écrivain français littérairement parlant (digne de ce nom) de l'époque sans commune mesure avec ce qui se fait ailleurs. La lecture de plusieurs de ses ouvrages m'en a démontré la véracité. C'est un chrétien catholique pratiquant comme il n'y en a plus (Cf. Couverture) ! Boycotté par les médias : France TV et Radio France, journaux... etc. Décidément, il dérange, bouscule, fait très mal ! Personnellement, je n'ai jamais lu des textes publiés (par je ne sais quel miracle !!!) de cette sorte, c'est inouï dans la médiacratie actuelle. C'est un éveil des consciences, un sursaut mental, un électrochoc cérébral. C'est ENFIN écrit. Il est allé à Bagdad pendant les premiers jours de l'attaque américaine et en a amené un récit des évènements : « *Un printemps de feu* » sous forme de roman.

Pour cela, je vous demande de bien vouloir lui donner un coup de pouce en le diffusant sur votre site afin de contrer en premier lieu la cabale qui le traque et en second lieu diffuser ces salves de Vérité qui ne sont que des truismes malheureusement mais tellement gênantes.

Je vous prie d'agréer, cher Confrère et frère, l'expression de mes sincères salutations ainsi que mon profond respect. En vous souhaitant un très cultuel mois de Ramadan.

*Salam alaykoum wa rahmatou Allahi taâla wa barakatouhou.*

Salim Laïbi

Une bonne partie de la journée, on resta ensemble dans une humeur merveilleuse, à trier les articles, à les scanner, il avait tout le matériel nécessaire et les stratégies les meilleures pour mettre en ligne certaines choses et pas d'autres. Je ne pouvais que me féliciter de son efficacité et de sa force de travail. Le lendemain, je retournai chez lui

pour légender toutes les photos. Je lui confiais avec plaisir tous mes petits secrets, et c'est sans aucun orgueil qu'il acceptait que je sois derrière lui pour le guider dans cette jungle d'archives.

Attentif à ne pas me répéter, j'inventai d'autres rubriques que celles du site précédent, et c'est Salim qui eut l'idée de refaire le coup de Bush qui avait détourné des cartes à jouer à l'effigie des grandes têtes molles du régime de Saddam, pour illustrer notre rubrique « Renégats » dans laquelle on enfourna pêle-mêle tous mes faux-amis des années 1990 : les Algoud, L'Yvonnet, Angelier, Dachy, Protche ; mais aussi des plus connus comme Polac, et toutes les fines bouches de *Cancer*!...

Et il y aurait un forum, bien sûr... Ah, on s'amusa bien, à Chave, tout le week-end ! Souvent, Laïbi était secoué de rire à l'idée des bons tours qu'il allait jouer dans l'ombre, à actionner les manettes de cette nouvelle machine qu'il était en train de construire, sur mes indications, et à ma gloire, ce qui le ravissait. Salim jubilait déjà beaucoup à l'idée



de répondre sous plusieurs pseudonymes à mes détracteurs d'Internet. *Dring...*

— Allô, Marc-Édouard, où es-tu ?

— À Marseille, chez un ami.

— C'est pas vrai ! Moi aussi je suis à Marseille !

Le soir, sur le Vieux-Port, je retrouvai Frédéric Taddeï... Ce n'était pas la première fois qu'on se croisait ainsi dans des villes où nous étions par hasard présents. Il était en petite forme, le Frédéric, accompagné de sa femme Claire Nebout, de sa fille Alice (la fille de Claire, je veux dire) et de Diego, leur fils commun. Le fameux petit Diego dont j'étais le parrain ! Très agité enfant, trop agité, si agité que certaines mauvaises langues auraient pu dire que c'était mon parrainage qui l'avait rendu aussi insupportable, gamin rebelle, furieux, destructeur... Pendant le couscous que nous prîmes au Khaleva, petit restau près de la Samaritaine, Diego se montra si incontrôlable que sa demi-sœur, Alice, finit par le ramener à l'hôtel bien avant les thés à la menthe (moi, je n'en prends pas).

La discussion tourna au procès. C'était Frédéric, l'accusé, à la fois par moi et par Claire, les deux seules personnes dont il acceptait autant de reproches. On n'en pouvait plus, chacun, de sa mollesse, de sa neutralité, de son je-n'en-ai-rien-à-foutrisme. Il nous sortait des yeux, avec son *Paris Dernière* : il y tournait en rond comme dans un Palais des glaces où Frédéric se reflétait lui-même à travers l'image des autres... Sa caméra subjective finissait par être l'instrument de sa mégalomanie plutôt que de son « élégance ». Il fallait qu'il trouve autre chose. Une nouvelle voie dans sa carrière. Plus aventureuse, risquée, où enfin il oserait se montrer... Quant au fond, il était temps qu'il se dégage de cette sorte de neurasthénie cynique dans laquelle il s'enlisait, répétant les clichés de sa caste d'Occidental dandy pas concerné par la révolte qui gronde dans le monde, et qui en est fier.

Ce soir-là, Taddeï repartit du couscous toujours un peu ricanant, mais bien sonné quand même...

## LXIV

### La barque d'Arafat

Un beau (pour les allergiques à Israël comme moi) jour, Chirac invita Yasser Arafat, très malade, à se soigner en France... Il allait finir par devenir le meilleur président de la République française, cet enculé ! Je ne suis pas sûr que Le Pen aurait fait ce geste. Mitterrand certainement pas ! Les bobos gauchos avaient eu raison de le réélire, le grand Jacques, rien que pour ça ! Chaque président faisait deux, trois trucs de bien. Lui, c'était de reconnaître la responsabilité de la France dans la déportation des Juifs (histoire de bien foutre dans la gueule des Français leur esprit de délation) ; d'avoir refusé de prendre part à la guerre en Irak ; et enfin, d'avoir accueilli Arafat à l'agonie.

On avait donc eu le bonheur de voir Arafat, chapka sur la tête, envoyer des baisers à sa Palestine qu'il ne reverrait jamais, et embarquer dans un avion aux couleurs françaises. Le vieux lion de la Mouqata'a, tout maigre, racorni, souriant, aux yeux exorbités,

venant prendre ses derniers quartiers dans l'hôpital de Clamart ! Quelle provocation pour Israël !

Et puis Arafat est mort... Dans l'hôpital militaire même ! Hommage rendu par la France à Villacoublay, tout le monde au garde à vous, magnifique image que le cercueil recouvert d'un drapeau palestinien porté par huit saint-cyriens acnéiques aux boutons bleus, blancs, rouges. Au même moment, à Ramallah, un Palestinien en keffieh sur son cheval brandissait un drapeau français... Puis la dépouille s'envola pour sa terre...

Ah, Arafat... Que de coups d'éclat pris à tort pour des concessions... Certains ont trouvé qu'Arafat avait trop fait du pied aux leaders israéliens. Mais non ! Même quand il disait « D'accord pour un État palestinien et un État juif, entre parenthèses : Israël », Arafat savait très bien qu'Israël n'accepterait pas d'être mis entre parenthèses. Et quand on lui disait « *Arafat go home* », il répondait : « Je ne demande que ça. »

Contrairement à ce qu'on a prétendu, Arafat a toujours été très clair sur les Juifs. À

commencer par la Shoah... En 1989, au fond de son bureau de l'OLP, on lui avait projeté sur un écran des images de camps de la mort. Arafat dit alors qu'Israël n'était que la conséquence de la mauvaise conscience européenne. Il ajouta qu'il voyait d'abord dans les Juifs martyrisés par Hitler des Palestiniens martyrisés par les Juifs !

L'idée du sionisme était née de la peur des Juifs européens devant la montée (pour ne pas dire l'ascension) de l'antisémitisme due à l'affaire Dreyfus. Voilà pourquoi Théodore Herzl avait proposé la solution idéale : Israël... Hop ! Tous en Terre malsainte ! Mais beaucoup de Juifs avaient trouvé Herzl lâche et irresponsable de vouloir que les leurs se barrent de cette Europe antisémite alors qu'il fallait au contraire rester sur place pour défendre Dreyfus... En imaginant pour les Juifs un abri mondial, Herzl s'est avéré le plus violent des antidreyfusards !

Pour faire leur Israël dès l'époque d'Herzl, il aurait fallu que les Juifs acceptassent donc de « sacrifier » Dreyfus, ça leur aurait permis d'avoir leur putain d'État de merde plus vite...

Les pires ennemis d'Israël au début du siècle ont été les Juifs dreyfusards ! En plus, à cause d'eux, la fièvre antisémite a envahi l'Europe, et résultat, cinquante ans plus tard, ils se sont pris Hitler dans la gueule ! Tu parles de prophètes !... Le dilemme était pourtant clair : l'île du Diable ou bien Auschwitz ? Shoah cornélien... Sans Dreyfus, Hitler n'aurait pas pu massacrer les Juifs. Hitler doit tout à Dreyfus, qu'on se le dise !

Arafat savait tout cela... Difficile pour lui (comme pour moi) de nier les origines et les conséquences de la Shoah, mais lui (comme moi) n'acceptait pas que la Palestine fasse les frais de ces histoires d'innocences et de culpabilités entre goys, Juifs, anti-goys, anti-juifs, bref, entre Blancs, qui ne concernaient en rien les Palestiniens...

En 1993, ce furent les accords d'Oslo. Encore impeccable, l'Yasser ! Personne ne comprit que la fameuse poignée de mains, c'était un baiser de Judas à l'envers !... En acceptant de serrer la main à Yitzhak Rabin, oui, Arafat signa son arrêt de mort. Mais pas le sien, celui de Rabin ! D'ailleurs, ça se voyait

sur son visage : Rabin savait qu'il en mourrait ! Quelqu'un allait transformer cette poignée de main en rafale de mitraillette dans sa tête... Arafat ne risquait rien à tendre la main à Israël, mais Rabin, en l'acceptant, risquait tout. C'était comme si Arafat avait désigné Rabin à la crucifixion. Il l'avait vendu aux siens car ce n'était pas aux Arabes d'en faire un martyr, mais aux Juifs d'en faire un traître.

Ah, il aura bien mené sa barque, le vieux Yasser... Lorsque la carte d'une éventuelle Palestine co-dessinée par Israël et l'Amérique lui avait été proposée, Arafat la refusa, *of course* (je ne sais pas comment on dit « of course » en hébreu, vous si ?). Pas de miettes ! Toute la brioche ou rien ! Arafat retrouva d'ailleurs là sa popularité intacte, et même augmentée. Surtout que cette grosse outre pleine de haine de Sharon était venue se balloter sur l'esplanade des Mosquées en 2000...

En 2004, le 12 novembre exactement, je regardais les funérailles d'Arafat, sur Euronews, sans commentaires, avec le son original. Ça aurait dû avoir lieu à Jérusalem,

mais Sharon s'y était opposé... Partout à Ramallah, la foule en cohue, nerveuse, sur les murs, les toits de la Mouqata'a, attendant l'hélicoptère chargé du cadavre. Des fanfares, des drapeaux, des hurlements, des types qui s'agrippaient à des murets pour mieux voir, des chevaux, un vrai spectacle à la Cecil B. DeMille.

Le cercueil était d'abord allé au Caire pour un dernier au-revoir en présence d'Abdallah, Bouteflika, Moubarak, Ben Ali, Bachar el-Assad et Michel Barnier... Puis ce fut l'arrivée dans une tempête de larmes palestiniennes. Lente descente de l'hélico. Pour être enterré, le mort descend du ciel. Ça tira des sermons pour calmer la houle de gens agglutinés autour de l'appareil. Les porteurs du cadavre eurent du mal à ouvrir la porte de l'hélicoptère ! On ne voyait plus le cercueil tellement ils étaient tous dessus, se chevauchant, se malaxant. Ils faisaient tourner les keffiehs, finissaient par arracher le drapeau, déchiqueter la couronne. Feu Yasser fut posé sur une charrette à roulettes.



Sirènes et klaxons. Caméras portées au bout de piques comme des têtes. Ça devait être un peu comme ça, la prise de la Bastille ! C'était la prise du cercueil ! Jamais Arafat n'aura été considéré autant comme un chef d'État qu'aux jours de sa mort et de son enterrement.

Encore un peu, l'hélicoptère relançait ses pales pour décapiter quelques têtes de cette foule qui prenait carrément d'assaut la dépouille de Yasser. Rarement un enterrement fut aussi vivant ! La dépouille avançait comme un escargot sur une mer de têtes rouges, vertes et blanches de douleur. Un océan de deuil. Tirs de mitraillettes en direction d'Allah. Nuages de guns. Les flics palestiniens se disputaient le cercueil de peur que la foule ne l'emporte dans son flux. Ils se battaient dans la fumée de poussière. Les types qui grimpaient sur le catafalque étaient refoulés à coups de pied, à coups de poing, pour qu'ils lâchent le cercueil. C'était exactement la barque de Charon voguant sur l'Achéron avec les décharnés qui essayent de s'accrocher à la chaloupe pour monter dessus.

Des enfants déguisés en Arafat avec des keffiehs et de la fausse barbe envoyaient des baisers au monde entier.

Les Israéliens se réjouissaient de cette « foire totale » qui montrait, une fois de plus, que les Arabes étaient des sauvages qui ne savaient même pas enterrer « dignement » leurs morts... Peut-être, mais quelle délicatesse : dans sa tombe, ses fiers frères lui avaient mis de la terre de Jérusalem !

## LXV

### J'engueule Taddei

Pas mal de messages de félicitations m'arrivaient par courriel pour mon nouveau livre *J'enfonce le clou*. C'est Salim, mon webmaster-secrétaire marseillais, déchaîné, infatigable, qui désormais les recevait, les triait, et me les envoyait. Il n'arrêtait pas de m'appeler pour m'encourager à lui faire part de la moindre de mes suggestions pour améliorer notre site qui, ça y était, commençait à tourner.

Mais certains en étaient encore restés au courrier classique... C'est ainsi que je reçus une lettre qui, évidemment, me fit un plaisir fou. Bob Siné – l'idole de ma jeunesse – m'avait envoyé une carte postale d'un de ses dessins les plus célèbres (un Arabe muselé par des sparadraps disposés en forme d'étoile de David), et y avait, au dos, écrit de sa belle écriture :

Salut Marc-Edouard !

J'ai une vieille adresse mais je tente quand même le coup ! Merci pour ton bouquin « *J'enfonce le clou* » avec la sublime couverture de Willem. Je vois, avec plaisir, que tu vieillis bien et que tu cognes toujours avec le même enthousiasme et aussi fort ! Moi, qui gueulais toujours : « on les aura ! », je n'y crois plus, mais c'est quand même indispensable d'essayer !

Je t'embrasse,

Bob Siné.

À propos de Willem, je devais le retrouver au Musée de l'érotisme à Pigalle... Ça faisait un peu supermarché du sexe. Vitrites, statues, cartes postales... Il fallait aller au sous-sol pour prendre l'ascenseur et arriver au 5<sup>e</sup> étage. C'était la salle d'exposition. Taddei, avec sa caméra saccadée de *Paris Dernière*, se dirigea droit sur Willem, radieux, avec sa moustache blanche. C'était son exposition et celle de sa femme Medi. Des planches superbes et des dessins en couleurs. Chaque fois que je retrouvai un des membres de l'équipe d'*Hara-Kiri*, c'est comme si j'avais à nouveau quinze ans. Je rajeunissais instantanément à la première poignée de main de l'un d'eux. J'avais rapporté à Willem l'original de la couverture de *J'enfonce le clou*. Quand Taddei s'étonna qu'il l'ait faite, le Hollandais lui répondit :

— On se connaît depuis qu'il a seize ans, c'est un fou furieux ! C'est pour ça que j'ai accepté de faire son dessin. Je ne prends pas trop au sérieux tout ce qu'il écrit !

Et Willem éclata de rire. Taddei lui rappela qu'il était régulièrement accusé par *Libération*

d'être « nazi ».

— Pas régulièrement. J'ai eu l'honneur de recevoir le prix Goebbels, j'aime pas trop, mais enfin, si je le mérite... pouffa le Hollandais. C'était pour un dessin sur Sharon.

— Contre Sharon ? demanda ce bêta de Taddeï.

— Oui, pas pour Sharon ! lui répondit Willem.

Taddeï filma alors un magnifique dessin que je ne connaissais pas, où un bushiste à genoux devant une chaise électrique suçait un Noir hilare en train d'être électrifié. « Est-ce que vous avez une ligne claire politique dans tout ça ? » osa demander Frédéric plus stupide que jamais.

— Si vous n'avez pas découvert ça, alors c'est plus la peine de se parler ! dit Willem en éclatant encore de rire.

Cette scène était un préambule parfait à notre entretien prévu, à Taddeï et à moi, pour la séquence suivante. Après notre conversation à Marseille, il était mûr pour être bien secoué dans son enfermement d'ignorant satisfait post-11-Septembre. On avait choisi un

petit bistrot, le Palmier, face au Moulin-Rouge. Tout de suite, je lui retournai sa première question. Je l'avais prévenu : c'est moi qui ferais l'interview ! J'interviewais l'intervieweur sur la façon dont il se renseignait sur l'actualité. Il démontrait, par ses réponses, l'inanité de sa réflexion politique sur son époque. Lui qui se prenait pour l'animateur le plus branché ne comprenait rien à ce qui se passait en 2004 ! Je faisais la gueule et à la fois je m'amusais à le torturer. Ça pourrait être une nouvelle façon de répondre aux intervieweurs en général : les questionner sur les questions qu'ils vous posent.

Malheureusement, au montage, il arrangerait l'entretien, le normaliserait pour que ce soit moi qui réponde à ses questions, et plus lui qui n'arrive pas à répondre aux miennes. Taddeï couperait la plupart de ce qui le desservait. J'avais mis plusieurs fois Frédéric dans les cordes. À l'entendre, on aurait dit que le souci de Ben Laden et des autres, c'était d'empêcher monsieur Taddeï d'aller acheter sa coke dans des boutiques

pornos ! Frédéric défendait aussi l'ingérence, qui d'après lui était faite « pour empêcher des pays de se rendre plus musulmans qu'ils ne sont ».

— Et en quoi ça regarde l'Occident ? lui demandai-je.

— Nous sommes les plus forts et on veut faire chier le monde.

Arrogant en plus ! Coupé également, le passage où je lui disais qu'en tant que bourgeois occidental, laïc et fier de l'être, il ne cherchait qu'à s'opposer à tout ce qui pouvait mettre en danger son confort et ses privilèges. « Comment se fait-il que tu m'apprécies encore alors que je suis ton ennemi, toi, complice du matérialisme ? » le relançai-je. « Parce que ça ne change rien à la fois à la tendresse et à l'admiration que j'ai pour toi ! » Toujours loyal ami.

Je revins sur le message que Ben Laden avait lancé avant la réélection de Bush. J'étais triste de devoir répéter à un de mes meilleurs amis, trois ans après, que Ben Laden n'avait aucune motivation religieuse, mais que toutes étaient politiques. Si Oussama était contre les

Américains, c'était pour leur faire expier leurs crimes. Ben Laden ne voulait pas attaquer la liberté en soi ou les mœurs occidentales, mais l'Amérique uniquement, et parce qu'elle faisait trop de mal aux musulmans ! J'accusais Taddei de participer à un combat contre la vérité et contre la justice en ne prenant jamais position...

Mécontent pendant le tournage, je fus quand même satisfait en découvrant qu'à la diffusion, de toute notre conversation, au moins il restait ça :

*M.-É. N.* – Comment tu justifies ton comportement dans la vie de tous les jours en ayant, d'après ce que tu me dis, compris que le combat n'était pas aussi simple entre des vilains terroristes et des démocrates sans taches ?

*F. T.* – C'est que l'idéal des autres, de ceux qui sont en face, bien que je le respecte et que je le comprenne, n'est pas le mien, et je ne peux pas accepter qu'ils triomphent.

*M.-É. N.* – Donc, tu es prêt à les abattre.



*F. T.* – Non, pas aujourd’hui. Parce qu’aujourd’hui nous ne sommes pas dans un conflit...

*M-É. N.* – Mais si, justement, c’est la guerre !

*F. T.* – Toi, tu crois que ça l’est depuis le 11-Septembre.

*M-É. N.* – Ah oui, c’est la guerre... Une guerre sans merci et qui va se durcir entre nous. Peut-être qu’on va se retrouver dans des tranchées opposées tous les deux, qu’on va être obligés de se tirer dessus.

*F. T.* – J’en suis sûr.

*M-É. N.* – Tu vois jusqu’où va aller le monde ! Moi je n’ai pas changé, c’est vous qui avez changé. C’est vous qui vous êtes installés dans une incompréhension et une ignorance telles qui font que vous croyez qu’il y a un idéal que les vilains Arabes vous proposent et auquel vous ne voulez pas adhérer. Mais ils ne vous proposent aucun idéal !

Un apologiste de Ben Laden qui s’opposait à l’Empire, telle était ma position en cette fin 2004. J’imaginai qu’il y avait beaucoup de monde derrière moi, comme l’avait prouvé

l'enthousiasme exprimé à la sortie de ma *Lueur d'espoir*. Mais non : ce qui était juste dans le discours de Taddeï, c'est que j'étais seul, il l'avait senti... Il disait que je donnais l'impression d'être en guerre, mais « en guerre tout seul » ! C'est vrai que si beaucoup d'Arabes ou pro-arabes – qui s'exprimaient entre autres à travers le forum de mon site (« modéré » vaillamment par mon cher Salim Laïbi) – me témoignaient leurs encouragements ; mes ennemis, eux, ne s'exprimaient plus du tout.

En ce temps-là, je pensais encore (et j'attendais même) que l'adversité me tomberait dessus du côté du Pouvoir, que ce fameux Empire délèguerait des émissaires, des janissaires, pour assaillir ma forteresse et me conquérir dans le sang. Comment aurais-je pu imaginer qu'elle viendrait plutôt d'un contre-pouvoir autoproclamé par tous les anciens admirateurs d'*Une lueur d'espoir*, les pro-islam anti-américains qui se retourneraient à la fois contre moi et contre leurs intérêts en devenant conspirationnistes ?

## LXVI

### Fann Moix

Celui qui s'enthousiasma le plus sur *J'enfonce le clou* fut Yann Moix ! Yann trouvait que c'était un de mes meilleurs livres, sinon le meilleur. Dans un café – le Sèvres Raspail –, devant moi, il me lut des passages à haute voix en pleurant de rire, littéralement. Surtout quand je redéfinissais à ma façon, dans un chapitre sur Michel Fourniret, les liens incestueux entre personnalités qui avaient fait des livres de leurs histoires.

Je voyais bien que les sujets politiques, en particulier moyen-orientaux, passaient au-dessus de sa tête de veau. Moix n'avait jamais été très fort dans ces domaines. En plus, sa joie de me lire n'était communicative que jusqu'à un certain point. Car s'il aimait mon livre, je ne pouvais pas en dire autant du sien. En cette rentrée littéraire (« Rentrez, littéraires ! ») venait de sortir son *Partouz*, le deuxième « roman » de sa série des P, après *Podium* et avant *Panthéon*. Coups de P dans l'eau... Encore une daube évidemment. Et là,

axée sur le 11-Septembre. Comme Beigbeder avec son *Windows on the world*, Moix avait sorti son *Partouz*, ça faisait deux livres issus de ma *Lueur d'espoir*. Aussi nuls l'un que l'autre, mais au moins, comme Beigbeder, Yann ne tombait pas dans le conspirationnisme : pour ces deux abrutis racistes du milieu germano-people, les kamikazes arabes étaient bien les auteurs de l'attentat du siècle.

« *Pour mon ami Marc-Édouard, ce livre qui lui doit tant. À bientôt, Yann.* » Voilà comment il me dédicaca son sinistre *Partouz*. Exergues de Céline, de Péguy, de Sacha Guitry. Il mélangeait tout, l'événement, ce qu'il en avait lu, ce que moi j'en avais écrit, ce que lui voulait en écrire, ce qu'il aurait bien voulu en ressentir. C'était particulièrement débile de faire de Mohammed Atta un type comme lui, un sans-femmes, qui aurait commis les attentats du 11-Septembre uniquement parce qu'il avait envie de baiser et qu'il ne savait pas comment faire ! N'importe quoi ! Ma métaphore sexuelle dans *Une lueur d'espoir* sur le 11-Septembre, Moix l'avait prise à la

lettre. De loin, on aurait pu prendre son livre pour un hommage à Al-Qaïda, mais non, c'était un hommage à sa petite queue de merde qu'il comparait aux énormes couilles qu'il avait fallu à Mohammed Atta pour s'encaster dans le World Trade Center.

Moix racontait aussi sa visite dans un club à partouzes, rue du Cherche-Midi, dont il avait changé le nom. Il faisait son petit Houellebecq ! Houellebecq que, par jalousie d'ailleurs, il traitait de « con » dans tout un chapitre recyclé d'un article déjà publié. J'avais vu la manœuvre (je le connaissais mon Yannou) : c'était uniquement pour attaquer Houellebecq qu'il faisait semblant de défendre l'islam. Bientôt, pour se refaire copain avec Houellebecq, il attaquerait l'islam. Toute sa vie, Moix ne serait pas à un manque de conviction près.

Comme dans un de ces sacs en papier qu'on met dans les avions à la disposition de ceux qui seraient susceptibles de vomir en vol, son livre était rempli de tout un tas de déchets mal digérés, sur Ben Laden, Atta, Houellebecq donc, mais aussi Mitterrand, Bataille, Robbe-

Grillet, Proust, Joyce, Mesrine et Nathalie Ménigon : beaucoup de mes « figures ». Sa passion pour les Arabes, la Syrie, le terrorisme, ses grandes envolées sur la sodomie, mélangées à celles sur Céline-le-kamikaze, l'imam-Wagner, jusqu'à la speakerine Fabienne Égal, une vieille de la télé que je connaissais un peu, et sur laquelle soi-disant Moix avait fantasmé enfant, mon cul ! et avec laquelle on m'avait vu en photo dans *Voici* : tout était d'abord filtré par son nabisme, et après, Moix recrachait. C'était un grand malade. C'est comme s'il avait secoué mes livres avant de déverser leur mélange pas ragoûtant sur sa page... Le *Régat* bien sûr, les scènes sexuelles d'*Alain Zannini*, *Une lueur d'espoir* et *Printemps de feu*. Il ne manquait que *J'enfonce le clou*, et pour cause, il était en train de le découvrir devant moi !

Yann était en train d'essuyer les larmes de rire de sa face de ouistiti triste, lorsque passa devant nous à vélo Jean-Paul Enthoven ! Son éditeur ! Si elles avaient pu, toutes les larmes seraient remontées dare-dare sous ses paupières, au Yann pétrifié de confusion à la

pensée que le grand Enthoven, n° 2 de chez Grasset, *made in BHL*, le voie à mes côtés... Enthoven rangea son vélo et avant qu'il ait pu nous dire un mot, Moix se dédouana auprès de son patron :

— Bonjour Jean-Paul... dit Yann dans un petit sourire gêné de pute prise en flagrant délit de sécher le trottoir... Je tombe toujours sur Marc-Édouard Nabe devant le Lutetia... C'est là où les nazis avaient leur QG, comme vous savez.

Je n'eus même pas le temps de rappeler à cette petite crapule (sous-sous-saint Pierre en train de renier son maître devant un coq à la chevelure blanche) que c'était lui qui m'avait donné rendez-vous dans ce café et que le Lutetia était aussi l'hôtel qui avait accueilli tous les déportés à la Libération, que Jean-Paul, sans même avoir écouté Moix, me tendit la main très chaleureusement. C'est tout juste s'il ne me fit pas la bise ! Ce que Moix ignorait, c'est que depuis qu'il avait flashé sur *Alain Zannini*, Enthoven me tenait en grande sympathie, se foutait complètement de ma réputation d'antisémite, et regrettait de ne pas

être mon éditeur. Il me tutoya direct alors qu'il vouvoyait son auteur, pour ne pas dire son employé.

— Mais... vous vous tutoyez ? nous demanda le petit Moix tout bafouilleux.

Jean-Paul Enthoven éclata de rire : « Mais bien sûr ! Vous ne le saviez pas, Yann ? »

## LXVII

### « Ushoahia », un inédit de Yann Moix

On n'entendait plus Alain Soral. Il me faisait de la peine, car à l'époque je prenais encore au sérieux son agression. Du coup, je l'appelai et l'invitai à me rejoindre, moi et quelques autres, ce 25 novembre 2004, au 137 rue de Sèvres...

C'est François Gibault, l'avocat de « Madame Destouches » (comme il disait), qui m'avait convoqué. C'était ici, à la fondation Dubuffet, sur plusieurs étages, avec des toiles partout, que François nous reçut.

J'étais là à ce cocktail charmant, avec un Gibault virevoltant d'étage en étage comme un



papillon. Je lui ai toujours dit qu'il devrait ne jamais quitter sa robe et se la faire imprimer aux couleurs du Machaon... Il y avait Anny Gallimard, ma copine, qu'on retrouverait dans *L'Homme qui arrêta d'écrire* et dans bien d'autres textes autobiographiques à venir. Et madame Jérôme Béglé mère (bien sûr), et puis Sacha, le frère de Filip des 2Be3, pas encore mort à l'époque (Gibault aurait mis les têtes de ses acquittés à couper qu'il disparaîtrait avant son jeune homme de cœur...).

Moix était là, il avait réussi à se faire bien copain avec François. Me piquer mes livres ne lui suffisait pas, il lui fallait mes amis ! Un jour j'ai failli lui offrir un de mes slips et très sérieusement pour me foutre de sa gueule, mais son problème aurait été : quoi mettre dedans ? Yann était venu avec sa grosse ombre. Car qui disait Moix disait Blanrue ! Ils étaient inséparables, comme deux zozos en cage, et pas celle d'Ezra Pound !

Voici Alain ! Les traits un peu tirés. Je le présentai à tout le monde, presque fier d'avoir un nouveau copain « antisémite notoire ». Aussitôt, Moix se réfugia derrière Blanrue

pour mieux assumer la présence de Soral. Encore un peu, il se blottissait contre le buste du gorille alsacien-lorrain. Pourtant, Moix et Soral n'étaient pas sans points communs... C'est Alex Moix, le petit frère de Yann, que j'avais aussi présenté à Soral et qui avait remarqué chez Alain le même regard de folie haineuse, de vindicte, de frustration et de manque de reconnaissance que chez Yann, qui me l'avait expliqué :

— C'est marrant... Tous les deux ont été battus par leur père, et tous les deux renient leur frère et leur sœur respectifs !

Autre point commun avec Soral, et Alex était formel : son frère Yann était un peureux physiquement et il s'était toujours mis avec des types dont il avait peur. Par exemple, il avait peur de Blanrue, et il s'était fait copain avec lui. « À l'école déjà, disait Alex, Yann se mettait avec des costauds pour ne pas en être tabassé. »

Moix ne s'approcha pas trop de Soral, mais en même temps il voulait être dans le camp des réprouvés, et son amitié avec Blanrue le confortait dans cette perspective. Selon Paul-

Éric, si Moix n'était pas encore révisionniste, il se tâtait pour le devenir. Ou le redevenir... Moi, je n'appelais pas ça vraiment du révisionnisme, mais il est vrai que dans sa jeunesse, il s'était laissé aller à quelques bandes dessinées sur la Shoah... Turpitudes qu'un peu de sable n'efface pas !

D'après son frère toujours, Yann était depuis son adolescence secrètement obsédé par les camps de concentration, le nazisme, la dictature, les Juifs. C'était comme une façon de répondre à la violence de son enfance où il se faisait taper par son père. Il a longtemps fait le rapport entre les sévices que son père opérait sur lui et ceux des nazis sur les Juifs dans les camps. Pas mieux pour exorciser tout ça que de jouer au mini-néo-nazi !

Moix a toujours eu des velléités de dessinateur de BD... Peut-être s'était-il rêvé être, avant un sous-Nabe, un sous-Vuillemin ? Pourtant, le lourd petit plouc était doté d'un très mauvais trait de sous-doué dans ce domaine, comme dans tous les autres. En effet, dans sa jeunesse, Moix avait commis une bande dessinée qu'il eut la prudence de ne pas

signer, mais l'imprudence de faire imprimer. Il n'avait pas mis son nom, le lâche, mais on reconnaissait très bien son écriture !... Plusieurs personnes en ont gardé un exemplaire, car il distribuait sa BD à Reims pendant ses années d'étudiant ; et pas d'excuses : il n'avait pas quatorze, ou quinze ans, Moix, lorsqu'il dessinait des cadavres de Juifs pour les salir. Il en avait vingt-deux !

« *Ushoahïa* », ça s'appelait... Une parodie d'*Ushuaïa* de Nicolas Hulot et de *L'Île aux enfants*. C'était des camps de concentration que les gens visitaient par « interrail », Dachau, Buchenwald, Auschwitz, avec un Casimir à croix gammée qui torturait des Juifs. Les personnages pissaient sur les monceaux de cadavres en cendres à Auschwitz. Ça se terminait par Bernard-Henri Lévy qui était comme une merde au milieu d'un camp, entouré de mouches !

Je ne sais pas si le Grand Prêtre de *La Règle du Jeu* aurait apprécié le « talent exceptionnel » (*sic*) de ce Rastignac orléanais qui, à force de lécher son cul de « youtre » (le

mot est dans *Ushoahïa*), était en train de devenir un de ses plus obséquieux larbins...

Je ne sais plus si c'est Blanrue ou Gibault qui eut l'initiative de cette photo où nous sommes tous les trois réunis, Soral, Moix et moi. Je suis entre les deux, en grand frère, pas par la taille mais par le symbole, souriant par défi, entre un Moix constipé sur les bords (de l'anus) et un Soral goguenard, esquissant un salut nazi, pour rigoler bien sûr. Cette photo circulerait plus tard, et longtemps, tout le monde s'en servirait dans tous les sens, principalement pour mouiller Yann ou pour s'interroger sur ce qui avait bien pu se passer entre Soral et moi depuis cette époque-là.

C'est certainement d'avoir laissé prendre cette photo qui dut faire flipper Yann. Il s'enfuit littéralement en plein cocktail, au détour d'un Dubuffet. C'était comme s'il avait disparu dans une de ses célèbres toiles emberlificotées.

## LXVIII

### La jaunisse d'Alain

Avec Blanrue et Soral, on décida alors d'aller dîner sans Moix à la Closerie des Lilas. À ce moment-là, Alain exigeait toujours d'aller à la Closerie. Il avait toujours bien aimé Saint-Germain et le milieu intello, d'autant plus qu'il n'en avait jamais fait partie. Frustré de ne pas avoir pu intégrer la bande de Jean-Edern Hallier et de Sollers à l'époque des années 1990, il pensait désormais avoir sa place au soleil germanopratin. Hélas, tout était éteint depuis longtemps, et sa petite notoriété de sulfureux ne suffisait pas à en faire un bobo en vue. Il ne voyait pas la gravité de sa situation.

Alain revint sur son agression par la LDJ dans la librairie.

— Si j'ai si mauvaise mine, c'est parce que j'ai fait une jaunisse.

C'est vrai qu'en le regardant bien sous les loupottes de la Closerie déjà verdâtre, sa peau tirait un peu sur le caca d'oie. Il avait pris un sacré coup de vieux depuis que les « trente-cinq types du Betar », disait-il, casqués et barrés de fer, avaient tout cassé. Il nous dit qu'il avait peur dans la rue, qu'il se laissait

pousser les cheveux et la barbe afin de passer inaperçu. C'était la première fois, finalement, que je voyais quelqu'un qui avait la jaunisse ! Pourtant, il s'était bien débiné par la porte de derrière... Mais c'est le choc d'avoir vécu ça dont il se remettait difficilement, il avait une petite voix. Et puis peu à peu, le dîner aidant, il se reprit. Il évoqua même l'autre agression qui le préoccupait : celle de Dieudonné...

Car ça y était ! Dieudonné avait rejoint le club des agressés physiquement... Quasiment au jour près, vingt ans après mon *Apostrophes* où Georges-Marc Benamou m'avait mis plusieurs coups de poing dans la gueule, Dieudo avait subi l'attaque de trois Israéliens sur l'île de la Martinique... Oui ! Nos sangs impurs ont coulé pour abreuver notre légende ! Le métis camerounais était avec ses enfants, et les trois sionistes leur avaient sauté dessus par-derrière. Dieudo réussit à les faire fuir et ils furent rattrapés par la police martiniquaise. Direct en geôle ! Pas très malin de vouloir punir Dieudonné chez lui, parmi les Noirs...

J'étais presque fier, en ce temps-là, que nous soyons, Dieudo, Soral et moi, les seules grandes gueules à avoir été cognées sans plus de protocole par nos adversaires de Sion. Soral s'offusquait si habilement, dans la même phrase, de l'agression de Dieudonné et de la mienne, en plaçant la « sienne » entre les deux, que moi-même je ne faisais plus attention au détail pourtant crucial que lui, Alain, de nous trois, était le seul à ne pas avoir été touché physiquement ! Ses talents dégueulasses de bonimenteur escamoteur fakirisant étaient déjà à l'œuvre...

Toujours sans rien boire (il ne prenait jamais d'alcool), Soral se lança ensuite dans une grande tirade parano absolument hilarante. Avec le recul, c'est son côté comique involontaire qui me fit le supporter si longtemps dans mon entourage. Il délirait sur les menaces qu'il avait reçues. Il faisait des portraits très réussis, et avec verve, des gens qui le poursuivaient, vantant son garde du corps ukrainien qu'il payait, comme si c'était un gage de courage... L'absurdité de ses démonstrations, déjà, préfigurait le sophisme



le plus débile dont il ferait sa marque de fabrique. Mais on avait encore un doute : était-il dupe de sa drôle de bêtise ?

Alain nous raconta qu'au Salon du livre, ça s'était pourtant bien passé : toutes les femmes « mouillaient » pour lui, PPDA l'avait félicité d'avoir embarqué une fan.

— Le soufre excite les meufs, disait Alain.

On était partagé entre l'envie de lui dire « Tu découvres la Lune » ou bien « Tu es trop marrant quand tu simules le naïf ».

Ce soir-là, il revint plus précisément sur sa sortie à *Complément d'enquête* comme si elle n'avait pas pu porter le moindre préjudice à Dieudonné. Pour Soral, c'était plutôt le contraire. C'est Dieudonné, par sa présence, qui l'avait extrémisé, lui ! Sans son dérapage, il se serait bien vu en communiste choyé et applaudi pour avoir pris la défense d'un Noir pro-palestinien !...

Pour l'heure, son complotisme, ou plutôt son pré-complotisme, se cantonnait à la question juive. Ce qui l'énervait était qu'on puisse douter qu'un lobby existe. Quand je lui disais qu'un lobby était inutile aux Juifs (un

serrage de coudes naturel, systématique et tacite suffisait), il me rétorquait :

— Oui, c'est ça, le lobby juif n'existe pas ! Comme la Terre est plate et le saucisson fluide !

Je m'amusais à le titiller, car Soral et moi commençons à avoir un numéro assez bien rodé en public, surtout au restaurant : je lui posais des questions pseudo-naïves et il y répondait au quart de tour. On était des sortes de duettistes. Ce n'était pas seulement parce qu'il était jaune, qu'il ne pouvait pas être mon clown blanc, mais parce qu'à l'évidence, il suffisait de le voir s'agiter, pour savoir qui était vraiment l'Auguste des deux ! Il n'arrêtait pas de vociférer, de faire des pirouettes verbales, de se contredire, de contre-argumenter. C'est un peu comme ça qu'avec nous, il s'entraîna durant toutes ces années à séduire son auditoire futur, de vrais pigeons, ceux-là.

Pour le chatouiller encore, je lui demandai quand est-ce qu'il avait senti naître quelque chose d'« antisémite » en lui. Soral me dit que ça lui était venu – mais il n'avait encore jamais

osé le dire – lorsqu’il avait su que sa sœur Agnès s’était fait « bourrer » par Claude Berri, sur le tournage de *Tchao Pantin* puis d’*Un moment d’égarement*. Ça l’avait rendu jaloux, en bon frère en mal d’inceste, de voir sa sœur devenir la maîtresse de son metteur en scène, un Juif, et quel Juif ! Langmann alias Berri !

Mais c’est surtout à dix-huit ans, alors qu’il vivait chez Hector Obalk et ses parents, qu’Alain avait mal vécu « le Juif », comme il disait... Déjà, il avait vu à quel point était dégoûtant le rapport du fils juif à ses parents, en particulier à sa mère, Henriette Walter, la linguiste. Vénération absolue d’Hector pour Henriette qui, la journée, le faisait rire nerveusement aux larmes chaque fois qu’elle ouvrait la bouche et le soir se faisait rejoindre par lui dans sa baignoire où ils clapotaient ensemble de longues heures dans le jus de maman. Et tout ça à un âge bien avancé, où ses grosses couilles de Sépharade velu et cultivé cognaient les grasses cuisses ramollies par l’eau tiède (et sans doute par les urines mélangées) de la vieille mère juive si rigolote et érudite.

D'ailleurs, Soral nous apprend qu'« Obalk » était un mot qui n'existait pas dans la linguistique, et qui avait été inventé par sa mère. C'est un mot qui n'avait aucune racine, et c'est pour ça qu'Hector, enfin Éric, l'avait choisi avec sa mère comme pseudonyme, en toute complicité incestueuse, en toute judéo-complicité. Ô nom de la mère !

Mais Soral se garda bien de nous dire que la façon dont il avait payé son dû pour vivre aux crochets des Walter, c'était d'enculer le père d'Hector. Authentique ! Beaucoup dans la post-« Dissidence » future répandraient la rumeur que Soral se farcissait Hector, tout ça parce que les deux sont de profonds pédés refoulés. Faux ! Pauvre Laïbi qui répéterait ça *ad nauseam*, ne voyant pas plus loin que le bout de sa petite bite de musulman homophobe et pédé dans l'âme.

C'est le vieux papa d'Hector que Soral pénétrait (et par qui il se faisait pénétrer et sucer), et par intérêt... Voilà le vrai deal gerbant entre les Walter et cette déjà petite pute d'Alain... C'était en quelque sorte un protocole des pas sages du fion ! Passons sur la

merveilleuse passation de pouvoir entre les deux trous du cul, je parle de celui du véritable père de Soral, que ce dernier avait toujours traité d'« enculé », et de celui du père d'Obalk qui était, lui, un enculé au sens propre (propre, il aurait fallu voir l'état du trou de Gérard Walter...).

En revanche, ce soir-là, Alain ne se fit pas prier pour nous confier, à Blanrue et à moi, qu'il avait baisé Florence, la femme d'Hector, ce qui n'était pas plus vérifiable que lorsqu'il affirmait s'être tapé Anita Ekberg, le sex-symbol de *La Dolce Vita*...

— Je fais toujours ça avec mes amis qui me trahissent : je me fais sucer par leur femme !

La vérité, c'est que Soral n'avait pas supporté qu'Obalk prenne toute la médiatisation de leur *Mouvements de mode* et que lui reste sur le sable.

— Il n'avait aucun talent, Obalk, il n'a rien écrit d'autre, depuis. C'est comme Liberati, c'est les mecs d'un seul livre !

La conversation vint ensuite sur Moix. Soral ne se gênait pas pour le charger en tant que faux subversif collabo du Système. Pour

Blanrue, de plus en plus amoureux, Moix était un antisémite honteux. Mais ça aussi, c'était faux, tout le monde savait que Moix était plutôt un pro-sémite honteux qui pensait qu'en fréquentant des antisem' – et de façon contrôlée pour que les bien-pensants ne puissent pas vraiment le lui reprocher –, Yann étant plus ou moins des nôtres, nous aurions des scrupules à le balancer...

Blanrue nous avoua que le scénario de *Podium* avait été entièrement écrit par Olivier Dazat. L'idée originale, dès même le livre, n'était pas de Moix, mais d'un certain Michel Mouton, un copain d'Orléans, qui avait menacé de faire un procès à Yann s'il montait sans lui le film qu'ils avaient commencé à écrire ensemble. Pour acheter le silence de Mouton, Moix, avec l'argent de la production (pas de sa poche), avait dû raquer, et le film se fit... Un que Moix n'avait pas eu besoin de payer, c'était Blanrue, qui avait participé à l'écriture des dialogues, nous dit-il entre deux rots... Inutile effort ! Tout le monde savait que les meilleures *punchlines* du film avaient été

improvisées sur place par Benoît Poelvoorde lui-même.

Mais pour Blanrue, il y avait quand même un côté « pur » chez Moix... C'était son adoration pour Charles Péguy, et pas seulement parce que celui-ci n'était soi-disant pas antisémite...

Cette histoire de Péguy non-antisémite, ça arrangeait bien Moix. C'était une sorte de bouclier. Il avait trouvé un grand écrivain maudit et chrétien qui avait pris la défense de Dreyfus et de Bernard Lazare, alors Yannou le mettait sans arrêt en avant, comme pour dire : « Vous voyez que je suis mieux que Nabe, moi ! Je ne suis pas un idolâtre du vilain antisémite Bloy, mais du merveilleux philosémite Péguy ! » Pour Blanrue encore, c'était une façon réellement touchante que Moix avait de dissimuler ses goûts qui le portaient vers la grande écriture de droite nationaliste française et donc forcément un peu antisémite...

Péguy était un passeport pour Moix afin de mieux se rendre (c'est le cas de le dire) dans le camp ennemi. Et je prophétisais que ça allait

être de pire en pire ! Il n'allait pas, comme un croisé, récupérer le Saint-Sépulcre de Péguy d'entre les vilaines mains des Finkielkraut, Pleyel, Julliard, etc., mais au contraire rejoindrait les preneurs d'otage de l'auteur des *Tapisseries* et des *Jeanne d'Arc*...

Ces problèmes passaient au-dessus de la tête jaunâtre de Soral. Pour lui, Péguy était un imbécile qui s'était laissé tuer au front en 14. C'était une attitude impossible et suicidaire.

— En tactique, il faut reculer pour reprendre des forces, et surtout se relayer.

C'était ça, son projet, à Soral. L'un après l'autre, chacun devait faire un coup d'éclat. Il n'insistait pas trop sur le fait que moi, j'avais fait le mien bien avant lui, et qu'il prenait ma succession. Pour cacher à la fois sa dette et sa jalousie, il se retourna soudain contre Blanrue en s'énervant contre lui, contre sa passivité, son double-jeu avec Moix et les autres, ses pleurnicheries d'antisem' paresseux qui finalement ne faisait rien. Il tapait presque sur la table de la Closerie en disant à Blanrue qu'il n'était qu'un « frustré ».



C'est vrai que, souvent, Paul-Éric parlait d'un livre qu'il voulait faire sur les Juifs, prétextant ne pas avoir d'éditeur pour ne pas avoir à l'écrire. Soral lui dit : « Écris ton livre, et puis on te trouvera un éditeur. » Paul-Éric essaya d'argumenter en mettant en valeur, c'était rare, ses « hauts faits » de démystificateur historique. Mais Soral, très énervé, du rouge se mêlant au jaune de son visage (ce qui lui faisait un orange très Casimir d'*Ushoahïa* !), lui dit assez méchamment :

— Quand tu auras la moitié des couilles que j'ai, tu parleras !

Rétrospectivement, quand on connaît la relation d'Alain Soral à ses propres couilles, ça fait rire.

## LXIX

### Ardisson lâche Dieudonné

Dieudonné chez Ardisson ! Tout le monde, y compris Dieudo lui-même, s'était dit : « Chouette ! » Après Fogiel, après *Mes excuses*, après *Complément d'enquête*, Thierry

assurait toujours... C'était parti ! Mais Ardisson, l'air grave, annonça et reçut Dieudonné avant ses autres invités, avant même de faire venir Baffie sur le plateau... Dieudonné arriva tout bondissant, en chemise à carreaux, il croyait que c'était l'Ardisson de la bonne époque, celui d'il y avait quelques mois à peine, qui allait prendre les choses à la rigolade, ou alors lui envoyer Élie en surprise, pour décontracter l'atmosphère...

Pas du tout ! Ardisson ne riait pas, et Dieudo répondit à toutes ses premières questions en restant dans son personnage de one man show. Il faisait comme s'il était sur scène, vieille technique mais qui là ne prenait pas. Il n'avait pas compris que c'était la dernière fois qu'il venait à *Tout le monde en parle*. Ardisson rappela qu'il avait dit « Israheil ! ». Au lieu de le contredire, Dieudonné glissa, erreur... Thierry lui fit nettement la leçon, comme à un gosse : Dieudonné devait s'excuser mais il se réfugiait derrière le fait qu'il avait été lavé par la justice, donc ce serait plutôt aux autres de s'excuser ! Ardisson était presque gêné de jouer la comédie en faisant le « profondément

choqué », en jouant sur l'attendrissement de faux-cul. On sentait bien qu'il avait pris une décision qui était celle d'évacuer Dieudonné de ses médias, et qu'il s'y tiendrait, avec difficulté d'ailleurs.

Ah, c'était vraiment le Tartuffe de Molière ! Après tout, c'était un rôle que le capricornien Poquelin s'était donné aussi, puisque tous les personnages de Molière sont une partie de lui-même. Et même, chaque Capricorne a tous les personnages de Molière en lui, il les joue successivement selon les époques de sa vie, selon les situations auxquelles il est confronté. Ardisson, moi et plein d'autres, pouvons être tour à tour bourgeois gentilshommes, malades imaginaires, misanthropes, avarés, fourbes comme des Scapins, Don Juans comme Dom Juan... Ce soir-là, c'est donc Tartuffe qu'Ardisson incarna le mieux. Il avait même le costume, tout noir, le sentiment non ressenti dans les yeux et le faux ton au bord des lèvres.

Ardisson demanda à son assistante Méline d'aller chercher le *Journal du dimanche* du mois de février 2004 que Dieudonné avait laissé dans sa loge, histoire de l'humilier

davantage. Il voulait faire lire à Dieudo à haute voix l'extrait d'une interview de lui que celui-ci ne rapportait que de façon partielle, en omettant certaines parties. Ah, Dieudonné ne pensait pas que Thierry le forcerait à prouver qu'il zappait régulièrement les phrases compromettantes de ses propres interviews... C'était Tartuffe + Ponce Pilate, et Dieudonné, c'était un Christ noir en chemise à carreaux, obligé de lire son propre *titulus*. Ardisson avait gagné. Il se leva même de sa place en s'apercevant que Dieudonné, piégé, sautait des morceaux de la citation qu'il avait sous les yeux !

L'homme en noir buvait du petit-lait. Dieudonné avait *oublié* qu'il avait dit quelques mois auparavant que les négriers s'étaient reconvertis « dans la banque, dans le spectacle ». À ce moment-là, pour Ardisson, la messe était dite, la messe d'enterrement bien sûr. Il regagna sa place. Dieudonné perdit toutes ses couleurs. « C'est la banque qui vous gêne ? » C'était mauvaise foi contre mauvaise foi. Dieudonné fit croire que lorsqu'il parlait en mal des Juifs, c'était uniquement de ceux

qui l'avaient agressé pendant son spectacle à Lyon, alors qu'évidemment, il avait généralisé. Et Ardisson fit semblant d'être abasourdi parce que Dieudo associait la banque aux Juifs. Oui ! Lui, Thierry Ardisson, créateur de *Rive droite*, le magazine des anciens nouveaux réactionnaire, comme aurait dit LindenberG : Besson, Tillinac, Frébourg, Berthet, Neuhoff...

Ardisson ressortit son laïus : « Il n'y a pas eu six millions de Belges envoyés dans les chambres à gaz. » Il faisait le super choqué, sincèrement, sans aucun humour, par les propos de Dieudonné. Et quand celui-ci précisa, pour se défendre, que les instigateurs de la liste EuroPalestine étaient juifs, Thierry s'offusqua : « Arrêtez de dire que les gens sont juifs ! », alors que lui ne faisait que ça dans ses interviews !

Une boucherie ! Thierry prit encore Dieudonné en flagrant délit de mensonge. Dieudo faisait croire qu'il était parti de lui-même d'EuroPalestine. Ardisson expliqua alors pourquoi Dieudonné en avait été viré : parce qu'il avait emmené avec lui Alain Soral ! « Et compte tenu de ce qu'il a dit, on ne

l'invitera plus, Alain Soral. » C'est bien ce que j'ai dit : c'est au moment où Soral entra dans son destin que la véritable grillade de Dieudonné s'opéra.

D'ailleurs, Ardisson lui rappela les propos d'Alain à *Complément d'enquête*. Là, ça tourna mal pour Dieudonné. Ardisson ne le lâcha plus. Il révéla aussi qu'après l'agression de Soral à la librairie, Dieudonné l'avait soutenu immédiatement.

— C'est un artiste, un libre penseur un peu trash, un peu punk, dit Dieudonné de Soral, comprenant que c'était à ça que voulait en venir Ardisson.

Dieudonné ne savait pas qu'il était « venu là pour parler d'Alain ». Mais lui faire défendre Soral devant tout le monde et en public, c'était aussi lui faire comprendre que c'était Soral qui avait mis fin à sa carrière, pas Fogiel. Même s'il lui restait quelques amis encore dans le Spectacle, comme on s'en apercevrait au Zénith où il donnerait en fin d'année ses *Excuses*, avec dans la salle Guy Bedos, Bruno Gaccio et Noël Mamère, c'était bien la dernière fois que tous ceux-là se déplaceraient...

Quelle ordure, cet Ardisson ! J'en avais mal pour Dieudo... Chaque fois que celui-ci essayait de se cacher derrière les personnages de ses sketches, Thierry le ramenait à la réalité de son véritable interrogatoire. Ardisson était allé fouiller partout les propos de Dieudonné – y compris dans le livre qu'un certain Olivier Mukuna lui avait consacré, *Égalité zéro ! enquête sur le procès médiatique de Dieudonné* (un fatras de dates, citations, fac-similés d'articles, retranscriptions d'interviews et documents juridiques sur Dieudonné depuis son sketch chez Fogiel jusqu'à 2005) –, et les citait : sur l'Afrique du Sud, la Shoah, le Sida « inventé pour anéantir les Noirs d'Afrique »... Créer une commission d'enquête sur les origines du Sida, c'était ça, la nouvelle marotte de Dieudonné ! L'influence de Soral se faisait sentir...

— Est-ce que vous êtes conscient que vous êtes parti là sur une route qui vous coupe du reste du monde ?

— Du monde du show-business, mais pas du monde, répondit Dieudo.

Ce que Thierry lui reprochait, ou faisait semblant de lui reprocher, c'est que depuis le sketch de Fogiel, il n'avait cessé « d'enfoncer le même clou » (c'est tout ce qu'Ardisson aura fait pour la promotion de mon livre...).

Coup de grâce :

— Je vous parle amicalement. Je suis un peu désolé de vous voir vous enfoncer là-dedans, parce que c'est peut-être la dernière fois que je vous invite, Dieudo...

Les gens huèrent sa décision. Et Dieudonné lui dit que ce n'était pas le vrai Ardisson qu'il avait devant lui, qu'il ne pouvait pas faire exactement tout ce qu'il voulait, qu'il devait subir des pressions, et qu'en tout cas (Ékantouka, on dirait le nom d'un grand chef aztèque !) c'était courageux de le lui dire ! Ardisson avait donc reçu Dieudonné pour lui dire qu'il ne l'inviterait plus jamais et il le lui annonçait à la fin de l'interview, après trois quarts d'heure de torture qu'il monterait pour n'en prendre que les meilleurs moments, ceux où Dieudonné apparaissait le plus en faiblesse.

— Je ne serai plus invité, je ne serai plus invité... Mais je ne peux pas aller contre ma



conscience et contre ma dignité. Je ne peux pas. J'ai une dignité, et j'ai une conscience.

Applaudissements : tous croyaient en cette fin d'année 2004 que Dieudonné avait une dignité et une conscience... Tragiquement rigolo, quand on connaît la suite...

Dans une dernière tentative de défense, Dieudonné dit à Ardisson qu'il était soutenu par la majorité des Français ; Ardisson lui rétorqua : « En 40, tous les Français soutenaient Pétain ! La majorité des Français, pour moi ce n'est pas un exemple. » Dieudonné dit qu'il ne savait pas comment il aurait réagi à l'époque de la Collaboration : « Peut-être que pendant la traite négrière j'aurais trahi les miens. » « Tu l'as dit, bouffon ! » anticipai-je.

À la fin, avant d'être viré définitivement des médias, le futur ex-humoriste lança publiquement une souscription pour son film. Il fit croire que c'était encore ça qui l'intéressait, de faire son film sur le Code noir... Il pleurnichait avec « dignité » pour qu'on lui envoie du fric. Il faisait du chantage au public. « Ce film ne pourra pas se faire sans

ça. » Il s'adressait à la caméra, exactement comme aujourd'hui dans ses vidéos, et donnait l'adresse où lui envoyer l'argent.

— Merci, coupa court Thierry. J'accueille maintenant Laurent Baffie !

Et c'était terminé. Dieudonné fut renvoyé à son rang de rameur en galère. Ce serait la dernière fois qu'on le verrait chez Ardisson, comme on ne verrait plus Alain Soral, ni moi d'ailleurs jusqu'en 2010.

Je me demande si ça n'a pas porté malheur à Ardisson de nous lâcher ainsi. Il lui restait encore une saison et demie à peine à couvrir avec son *Tout le monde en parle*, puis il fut viré à son tour de sa propre émission par Patrick de Carolis, à qui il avait dit bien naïvement en apprenant son éviction : « Tu fusilles un miracle. » Carolis avait bien dû se marrer. Ardisson, excellent téléviseur, a toujours été un très mauvais stratège. Par orgueil, il avait tenu tête à la direction de la chaîne, persuadé que son successeur Laurent Ruquier ferait un flop dans son créneau. Raté ! Ça devait marcher encore mieux. *On n'est pas couché* écraserait *Tout le monde en parle*, et

Ruquier garderait la même équipe : la traîtresse Barma, Serge Khalfon, Méline, Endrika Franc, Laurence Tricoche... Toutes des putes avec Thierry qui se retrouverait bien seul. C'est lui qui quitterait le service public et devrait trouver une autre niche : Canal+... *Salut les Terriens !*, quelle pauvre chose à côté de *Tout le monde en parle* ! « Attention, animateur même plus méchant. »

## Livre VIII

### LXX

#### Cérémonie d'Auschwitz

C'est accablée par une interminable pluie d'énormes flocons et mise de force en prière sur un tapis épais comme des œufs en neige que la Terre entière fut sommée d'assister, le 27 janvier 2005, aux cérémonies officielles pour les soixante ans de la fermeture du camp d'Auschwitz... Défilé de personnalités droites dans leurs après-skis en plein camp de la mort... Ils allaient l'attraper, la mort, ou la rattraper, tant il faisait froid... Dick Cheney, Berlusconi, Simone Veil, Lustiger, Chirac en chapka, Poutine... Tous grelottant, face à des chaudrons enflammés... Rabbins

psalmodiants, rescapés en pyjama, huiles israéliennes, notables de la Déportation, professionnels de la Shoah, tous emmitouflés de plaids, rassemblés pendant des heures sur le service public en train de se souvenir de leur mémoire... Je ne trouvais pas ça bouleversant, mais presque, et restais collé à mon poste toute la journée en direct d'Auschwitz. Moi qui suis fasciné par la mort, la neige et les Juifs, j'étais servi !

Show polack ! Tout était prévu. Des flammes partout, même sur les miradors, au cas où on oublierait que c'était ici l'enfer, et à la fin, le feu fut carrément mis aux rails ! Les feux de la Rampe... Quel mauvais goût ! Et que de discours culpabilisateurs... Ah ! Cet amour, cette adoration, cette idolâtrie de la mort et du cadavre ! On dit que ne pas se souvenir des morts, c'est les tuer une seconde fois ; mais culpabiliser les vivants, c'est les tuer une première. Inoculer de la mémoire à des gens qui ont vingt ans, Simone Veil elle-même était contre. D'ailleurs, c'était la plus juste, Simone Veil, elle expliqua ce que c'était, pour elle, le « devoir de mémoire » : remplacer, par le travail

des historiens, la « Shoah » dans l'Histoire, et pas dans l'actualité. Pour elle, il n'y avait pas de « recrudescence de l'antisémitisme » et les Arabes étaient davantage en danger que les Juifs... Elle avait été très claire sous la neige, dans son manteau de fourrure fabriqué avec des millions de visons exterminés...

« Auschwitz commence partout où quelqu'un regarde un abattoir et pense : ce sont seulement des animaux », disait Theodor Adorno. Et comme presque tout ce qu'il a écrit, ça peut se renverser : « L'horreur des abattoirs commence partout où quelqu'un regarde Auschwitz et pense : ce sont seulement des Juifs. »

Mais évidemment, la phrase la plus célèbre d'Adorno restera : « Écrire un poème après Auschwitz est barbare », déformée le plus souvent en : « On ne peut plus penser après Auschwitz »... C'est le cliché bien-pensant type asséné partout dès qu'on veut s'exprimer sur la Question des questions. Pourtant, je suis persuadé qu'Adorno, qui avait beaucoup d'intuitions justes (ses attaques répétées contre le jazz et ses fans avec pour principal

argument : « le jazz est une musique fasciste », sont à mourir de rire) avait autre chose en tête. Il ne voulait pas dire qu'après Auschwitz, il trouvait qu'il serait barbare de continuer à penser à quoi que ce soit d'autre, non ! Il voulait dire qu'après Auschwitz, on ne pourrait plus faire de la philosophie gratuite, brasser dérisoirement des idées morales, s'amuser même sérieusement avec les concepts, bref, faire de la culture comme avant. Je suis bien d'accord, moi qui n'arrête pas de dire que depuis le 11-Septembre, tout devrait avoir changé entre l'art et la réalité et que la plupart des soi-disant penseurs et artistes font comme s'il ne s'était rien passé.

Auschwitz est un tel sommet de réalité qu'il provoque une sorte de haine de l'imagination. Alors que logiquement, on devrait exiger, au contraire, qu'il n'y ait plus que des œuvres d'imagination afin de laisser à Auschwitz sa spécificité d'inimaginable, d'inimaginable même... C'est ce que pensait le prix Nobel Imre Kertész qui, lui, a dit : « Après Auschwitz, on ne peut écrire que de la fiction. » Le problème se situe au-delà de l'Histoire : dans

le rapport entre la fiction et la réalité. Les détenteurs de la Mémoire refusent qu'on ait recours à l'imagination. Ils ont tellement peur qu'on transforme la réalité d'Auschwitz qu'ils en arrivent à remettre en question le phénomène transpositionnel même de l'art.

L'ennemi, ce n'est pas l'oubli, c'est la mémoire... Surtout quand elle est utilisée comme un militantisme du présent. Rien que l'expression « En direct de Birkenau » était indécente. Je regardais ces cérémonies. Les journalistes ne se rendaient pas compte. Ç'aurait été moins grossier de dire : « Tous les camps se situaient en Pologne, c'est-à-dire nulle part, comme aurait dit Alfred Jarry ! » Le « devoir de mémoire » donne la nausée à tout le monde, y compris aux survivants des camps...

Même les plus fins biblistes ne supportent plus ce mot : « Shoah ». On est passé du terme « holocauste », qui insinuait un sacrifice presque volontaire d'innocents prenant sur eux les fautes des autres par amour de Dieu, comme le faisaient les carmélites (ce n'est pas un hasard si un Carmel s'était installé à



Auschwitz dans les années 80), à « Shoah », qui en hébreu signifie catastrophe (*nakba* en arabe), et plus particulièrement catastrophe naturelle. Comme le tsunami alors ? La Shoah, un tsunami juif ! Serge Klarsfeld ne parle-t-il pas de « tourmente de la Shoah » ? D'ailleurs, au lieu de « naturel », c'est « divin » qu'il faudrait dire, car c'est bien une catastrophe divine qui a eu lieu là. Ce serait bien que les hommes, au troisième millénaire, commencent à admettre que lorsqu'il y a une horreur qui advient sur Terre, ce n'est pas parce que Dieu est absent ou indifférent... C'est parce que Dieu est cruel ! Oui, Dieu est méchant : c'est marqué dans l'Ancien Testament.

## LXXI

### Une serveuse sur un plateau

J'aimais bien sortir mon Soral, comme un doberman – à l'époque encore muselé – que je n'aurais pas trouvé désagréable de faire coucher à mes pieds pendant que je mangeais

mon cheeseburger. Car c'était bien le seul plat comestible dans le restaurant du théâtre du Rond-Point bourré de super-bobos téléramiques à se damner !

Je me souviens d'un soir où Julien John et moi y avions emmené Soral. Je l'avais convaincu que c'était encore plus provocateur que d'aller à la Closerie des Lilas ! Le restau du théâtre, dirigé par cet enculé de Jean-Michel Ribes (qui s'attribue toujours la gloire de *Merci Bernard* et *Palace*, sans jamais dire que ses auteurs étaient Gébé, Wolinski et Topor), était un excellent *checkpoint* de la bien-pensance ! Si on y allait vers 22 heures 30, on était sûrs de voir se vider dans la salle du restau, comme dans une sorte d'exode, les spectateurs hébétés des deux salles venus applaudir, soit un débat gaucho modéré par Edwy Plenel et *Le Monde*, soit une pièce pseudo-drôle d'un théâtreux subventionné à pipes (qui à force d'en faire n'avait plus le temps d'en fumer). Quelle gueule ils tiraient tous, les grisonnants post-post-soixante-huitards, en voyant Soral et moi attablés royalement en plein milieu !

Le coup du cheeseburger, c'est Mella qui me l'avait indiqué. Mella, c'était la serveuse en chef, la placeuse du Rond-Point : une grande Algérienne brune très franche, pas loin de la quarantaine. Ça faisait plusieurs fois qu'on sympathisait. Une Arabe de plus qui me félicitait pour mon « franc-parler »... Quand elle vit Soral ce soir-là, qui pourtant était accompagné d'une copine, Sara, elle ne put s'empêcher de lui faire du gringue. Mais Alain était ailleurs... Pour le motiver, je vantai à forte voix ses mérites et son courage télévisé à Mella, qui lui faisait les yeux doux. Il en trouvera, des potes pareils !

Mella rejoignit Alain après son service, vers cinq heures du matin, chez lui, c'est lui-même qui me le raconta. « Pourquoi si tard ? » « Parce qu'avant, il avait pris le temps de se défoncer », me précisa Julien. C'est à cette occasion que j'appris que Soral se droguait. D'abord à l'héroïne pure, et très régulièrement (voilà pourquoi il ne buvait jamais d'alcool et avait banni la coke, étant assez agité comme ça), puis avec un substitut appelé le subutex.

Mella serait la première femme que Soral me « devrait ». Je la lui avais offerte sur un plateau. Et ce ne serait pas la dernière ! On ne pourrait pas en dire autant de son côté... Curieusement, ce serait grâce au mi-puceau mi-eunuque Yann Moix que je rencontrerais plusieurs femmes (ceci expliquant peut-être cela) qui finiraient dans mon lit, et même dessus, comme cette Nina, une Nîmoise aux très gros seins, que je prendrais par-derrière sur mon couvre-lit rouge en pleine nuit, alors que par l'intermédiaire de ce « grand viril » d'Alain, pas une seule !

## LXXII

### Le divorce de Michel

Le 16 février, Dieudo était à Alger. Au sujet des récentes commémorations des soixante ans de la libération d'Auschwitz, il déclara :

— Moi, je parle aujourd'hui de pornographie mémorielle. Ça devient insupportable. Vraiment malsain. Nous sommes des sous-citoyens. Nous n'avons pas les mêmes droits

que les sionistes. Eux, dans une école, il suffit qu'un petit soit traité de « sale Juif » pour que tout le monde se lève. Pour moi, le sionisme, c'est le Sida du judaïsme...

« Pornographie mémorielle » ? Pas mal. Mais pas du goût de tout le monde... Après Ardisson, celle qui lâcha publiquement Dieudo, et plus spectaculairement encore, fut Calixthe Beyala, sa « sœur » !

Pour que ce soit bien clair, elle écrivit une grande tribune dans *Le Monde* du 21 février 2005, intitulée « Les convoyeurs de la haine », où elle rappelait qu'elle avait soutenu Dieudo jusqu'à Fogiel inclus, mais que désormais c'était impossible...

Un Noir joue le rôle du méchant sioniste et achève son sketch par un « Heil Israël ! » inacceptable. Des Juifs apeurés crient à l'antisémitisme. Et moi, spectatrice, croyant avoir compris le script, je hurle devant l'écran : « *Ne vous inquiétez pas. Ce n'est qu'un bouffon !* » Je reste quelque peu abasourdie lorsque la lumière se fait mais que le Noir oublie d'ôter son costume de

scène et continue à interpréter son personnage. Je dois bien me rendre à l'évidence, je me suis trompée. Il ne s'agit nullement d'un gag. Comment expliquer autrement que, plus d'un an après, l'affaire Dieudonné soit encore au cœur des débats ? Comment en sommes-nous arrivés à de telles extrémités ?

Calixthe poursuivait, toujours en petit-nègre (pour ne pas dire en petite négresse), en égrainant toutes les obsessions de Dieudonné (les Juifs ont esclavagisé les Africains ; ils les ont spoliés ; ils ont diffusé le Sida en Afrique ; par leurs lobbies, les Juifs empêchent la télévision, la presse écrite et la classe politique de prendre en compte la traite négrière et le racisme dont ils sont victimes ; l'État israélien a organisé avec l'Afrique du Sud, pays de l'apartheid, un plan d'extermination des peuples noirs), puis s'adressait directement à lui avec de faux sanglots dans la voix :

On parle trop de la Shoah, trouvez-vous ?  
Comment se fait-il que j'ai l'impression du

contraire ? Qu'il faudrait sans cesse rappeler aux jeunes générations ce qui a été, afin que cela ne se reproduise plus ? Moi, voyez-vous, je suis obsédée par le visage de ces milliers d'innocents massacrés par les nazis. Et quand j'apprends par ailleurs que des mères juives ont tué leurs enfants avant de se donner la mort, l'image des mamans noires jetant leurs progénitures par-dessus bord pour les empêcher de devenir des esclaves se fige sous mes yeux.

Que de différences dans l'histoire de ces deux peuples, mais que de similitudes dans leurs souffrances. Oui, il faut parler de la Shoah. Oui, il faut se battre afin que l'histoire de l'esclavage soit connue du grand public. Non, une tragédie n'exclut pas l'autre et il n'existe aucune hiérarchie dans la souffrance. Mais peut-être allez-vous décréter que je suis une mauvaise Noire ?

Non ! Juste une sacrée hypocrite ! Quand on la connaissait comme moi, qui avais dû supporter ses interminables appels téléphoniques où elle vomissait les Juifs qui faisaient de leur souffrance une priorité par

rapport à celle des Africains, c'était énorme de lire ça ! On se demandait quel impitoyable moustique du grand rift avait donc piqué Calixthe pour qu'elle opère un tel revirement ?

Pourtant, dans sa tartine, une phrase aurait dû éclairer les lecteurs sur la raison réelle de cette charge soudaine de la Camerounaise contre son « frère » : « Des couples constitués de Juifs et de Noirs n'osent plus se regarder dans les yeux. »

De quel couple parlait Calixthe ? Mais du sien, voyons ! À l'époque, pas grand monde savait, mais Beyala sortait avec un Juif... Et pas n'importe lequel ! Elle était devenue amante d'une star médiatique, comme il fallait s'y attendre... Ce n'était pas le genre de femme à prendre son pied pour se moucher avec !

Michel Drucker ! Le voilà, celui qui avait dû lui dire : « Stop Dieudonné, sinon... ! » Ça ne la faisait plus rire que l'humoriste mette en danger son couple secret avec l'animateur vedette... Surtout que jusque-là, Calixthe le tenait bien son Drucker, elle avait même failli le faire divorcer pour elle... Comment Dieudonné n'a-t-il pas eu l'idée de faire un



sketch là-dessus ? Ou un film ? Mieux que *Le Code noir... La Conne noire... Mystère...* Toute sa thématique pourtant était concentrée dans cette liaison « contre-nature ».

À plus de soixante ans, Michel Drucker, l'animateur indéboulonnable du PAF, paf ! était tombé sur Calixthe Beyala. Pas de pot... Sauf de chambre, bien sûr : l'engagée enragée devint sa maîtresse cachée ! Et voilà le petit Michel, fils du Docteur Abraham Drucker – toubab et toubib à Drancy chargé de vérifier si tous les prisonniers étaient bien circoncis –, qui s'amourachait d'une Camerounaise plagiaire et antisémite ! Elle l'entraîna même dans la Cause... Elle voulut lui présenter Dieudonné, Kadhafi, Laurent Gbagbo !... À hurler de rire de les imaginer tous les deux dans des soirées-meetings de Noirs revendicatifs tançant Drucker sur fond de djembé :

— Dimanche, nous on vient sur ton divan là, Michel ! On a des choses à dire, là !

Ou alors Drucker en boubou, bourré de bananes plantain, dansant dans des boîtes toute la nuit avec sa tigresse jusqu'à six heures

du mat'. Ou attendant, un livre de Frantz Fanon dans les mains, qu'elle vienne le flageller dans un hôtel où ils se retrouveraient l'après-midi, pas trop de luxe l'hôtel, car Michel, dirait-elle, était « radin »... Je l'aurais cru surtout plus prudent : se mettre avec une écrivaine est un fantasme de complexé. Mais avec une comme elle, c'était de la pure folie ! Calixthe avait bien visé : pas plus torturé par l'« intellectualisme » que l'ex-cancro Michel... Là où ça se gâta, c'est qu'il lui fit plein de promesses... D'abord, divorcer de sa vieille grande blonde Dany Saval, pour l'épouser elle... Calixthe Drucker !... Qu'est-ce que j'aurais voulu voir ça ! *La Mariée était noire* !... Ah, Drucker abandonnant Dany, sa fille à elle Stéphanie, et leur Indochinoise adoptée, lâchant sa Normandie, son hélico, son vélo, ses abdos, tout pour la pasionaria Beyala !

— Fais pas ça, papa ! chouinerait Yleng.

À force de vivre avec cette négresse qui pour écrire copiait les autres, Drucker eut envie d'écrire un livre, comme tout le monde. Et ce serait sa Noire, sa nègre ! Un livre d'entretiens avec, tenez-vous bien, Régis Debray !... On se

demandait quelle idée lui avait pris, à Michel Drucker, de faire écrire son livre par Calixthe Beyala ; mais surtout, à Régis Debray, d'accepter de faire un livre d'entretiens avec Michel Drucker ! Bref, les questions à Régis et, bien sûr, les réponses de Michel, auraient été toutes de la plume de Calixthe, à moins qu'elle ne soit allée les piquer dans des livres d'autrui ! Elle en aurait été bien capable...

Et c'est là que ça s'écroula : Drucker ne voulut pas payer sa nègre, puisqu'il la baisait. L'animateur avait pourtant promis à Calixthe 200 000 euros pour payer les études de sa fille aux États-Unis, et puis il se rétracta (il finirait quand même par payer 40 000 euros de dommages et intérêts quelques années après, à l'issue d'un procès à rallonges). Mieux, ou plutôt pire : Drucker fit dire à Calixthe par son assistante Françoise Coquet que c'était fini entre elle et lui, que le livre avec Debray ne sortirait jamais, qu'il ne divorcerait pas, et que ses 200 000 euros, elle pouvait se les foutre au cul dans lequel il avait décidé de ne plus jamais foutre les pieds. Vivement Saval !

Mais Calixthe avait décidé de raconter leur histoire... Drucker en tremblait. Il lui proposa 20 000 euros de plus en douce pour qu'elle ferme sa grande gueule. Refus. Deux ans plus tard, Calixthe publierait un « roman » où elle balançait tout : les textos de gamin du négrophile tardif, ses lettres d'amoureux transi intestinal, son hypocondrie pas légendaire, sa crainte que sa femme ne se suicide, son égocentrisme de fier humilié, sa judéité sourde et intense, son mauvais goût, tout y était !

*L'Homme qui m'offrait le ciel*, ça s'appelait. Et je crois bien que celui-là, Calixthe l'avait vraiment écrit elle-même !

## LXXIII

### Entrée d'Yves

Le Petit Journal tombait toujours un mardi, comme le 11-Septembre... Dans ce club de jazz où, depuis trente ans, j'allais jouer de la guitare chaque mois avec mon père, ce soir-là, à la table centrale, un type d'une laideur rare

et épouvantablement sinistre me tendit un livre :

— C'est un ami qui a écrit sur le 11-Septembre, je suis venu pour vous le donner de sa part.

Il s'agissait de *Contre-croisade*, signé Mahmoud Ould Mohamedou. Signé et dédicacé... La tête de ce sombre individu me disait quelque chose... Mais oui ! C'est avec lui que j'avais rencontré ce Mohamedou, et son frère, Kemal, deux Mauritaniens exaltés.

On avait passé une soirée ensemble en 1999. Lui, il s'appelait Yves Loffredo, c'était un Pied-Noir rital dans la pub, ami d'enfance des frères Mohamedou. C'était par Beigbeder que Kemal, qui s'autoproclamait mon « *best fan* », avait réussi à me mettre la main dessus. Beigbeder travaillait encore lui-même dans la pub avec le patron d'Yves, Gabriel Gaultier... Yves lui avait dit que son ami mauritanien rêvait de me rencontrer. Le Beig' d'avant 99 *francs*, qui se considérait encore comme un de mes admirateurs les plus dévoués du petit milieu, s'était porté intermédiaire et avait choisi son

QG, Castel, pour ce dîner de fans, comme on dit un dîner de cons...

J'étais très content de retrouver cet Yves. Le livre que le petit frère Mahmoud avait sorti, hélas chez L'Harmattan (de vrais éditeurs – dont Enthoven chez Grasset – le lui avaient évidemment refusé), allait tout à fait dans mon sens... En plus, Loffredo pouvait me remettre en contact avec Kemal, devenu entre-temps « roi du pétrole » à Nouakchott... Au fond de moi, j'espérais encore relancer *La Vérité*, et il nous fallait de l'argent pour ça. Je ne voyais que Kemal Mohamedou, riche homme d'affaires, pour m'aider. Le Yves parut surpris de ma réaction enthousiaste. Je lui donnai mon numéro en l'encourageant à me recontacter. Timidement, il me dit :

— Vous savez, je suis déjà venu ici une fois sans oser vous aborder... En plus, j'avais dû partir avant la fin.

Pourquoi avant la fin ? Parce que cette nuit-là, Yves avait quitté le Petit Journal pour aller directement à la clinique où était en train de naître sa deuxième fille, Maxine... Le problème, c'est qu'il ne se souvenait plus

quand (« En 2003 ! » lui apprendrait sa femme Virginie treize ans plus tard, alors que je terminerais ce chapitre par cette parenthèse!)...

## LXXIV

### Contre-croisons !

Je me sentis moins seul en lisant ce *Contre-croisade, Origines et conséquences du 11 septembre*, avec en couverture une photo de Mohammed Atta avec sa chemise bleue, suivi d'Abdulaziz Omari, embarquant tous deux à l'aéroport de Portland, et pas dans le vol 11. C'est le premier avion qu'ils ont pris à six heures moins le quart pour arriver à Boston, d'où ils prendraient le « bon », soi-disant pour Los Angeles.

Exergue de Baudrillard, je m'en serais bien passé ! Introduction : « *L'événement absolu* ». C'était encore une expression de Baudrillard... Pour Mohamedou, les attaques avaient constitué le premier événement post-colonial.

Une des raisons pour lesquelles Ben Laden n'a pas revendiqué tout de suite et clairement les attentats, c'est que ça aurait obligé l'Afghanistan à l'extrader et à le remettre aux autorités américaines qui l'exigeaient. En n'avouant jamais, et en demandant aux Américains des preuves de sa responsabilité sur les attentats, il a gagné du temps et les Afghans l'ont protégé, pas forcément en le voulant d'ailleurs. Cette fine stratégie était analysée par Mohamedou ; à l'époque elle n'avait pas encore été interprétée par des centaines de millions de gros connards comme une preuve de la non-participation de Ben Laden au 11-Septembre !

Mohamedou expliquait également comment les dix-neuf kamikazes avaient été sélectionnés, leurs liens familiaux (frères ou cousins), leurs nationalités (quinze Saoudiens, deux Émiraties, un Libanais, un Égyptien). Il faisait le portrait des quatre pilotes, un à un, avec leurs détails biographiques, comment ils ont obtenu leur visa pour entrer en Amérique, et comment ils ont été financés par l'extérieur. Il parlait de leur stratégie d'infiltration au



grand jour. Ensuite, il entraît encore plus profond dans les préparatifs en eux-mêmes... Les allers-retours avec l'Europe, en particulier à Hambourg où Atta venait pour informer son supérieur, en quelque sorte, de l'évolution de l'opération. Puis l'arrivée du reste de la « soldatesque ». C'était très détaillé, il dressait chaque hypothèse, notamment sur Zacarias Moussaoui : était-il le vingtième kamikaze prévu ou pas ? S'était-il fait repérer parce qu'il était trop ostensiblement inintéressé par les manœuvres de décollage et d'atterrissage au cours de ses leçons de pilotage ? C'était clair, c'était instructif, bravo Mohamedou ! Chaque déplacement, chaque raison de ce déplacement était expliquée, avec les heures, les horaires précis... On assistait, comme dans un documentaire pointu, à toute l'opération du 11-Septembre. Jusqu'à la place que les pirates occupaient tous dans les avions.

Ensuite, c'est ce qui se passait dans chaque avion qui était détaillé à la seconde près. Les faits, rien que les faits. C'est ça, le vrai conte de fées, c'est le compte des faits ! Il y avait même les magnitudes des secousses sismiques

dues aux impacts des avions dans les tours. Mohamedou n'avait rien oublié.

Puis il s'occupait des victimes : les morts dans les avions, les morts dans les immeubles, sans oublier les kamikazes. Ensuite, chapitre sur le branle-bas de combat des Américains après la quadruple divine surprise. Il rentrait dans la chair interne de la politique américaine au Moyen-Orient, en Irak.

Je regrettais juste ses références barbant à Huntington. Velléité d'analyse sociologique civilisationnelle ! Pas besoin de soutiens universitaires, ils s'affaissent les uns sur les autres comme les étages du World Trade Center enflammé. Édouard Saïd, Baudrillard, Huntington, Norman Mailer... Inutiles !

Je préférais quand Mohamedou repartait chronologiquement sur l'histoire d'Al-Qaïda, son esprit de justice et de riposte. Quand il disait que le 11-Septembre avait bel et bien été le coup de grâce asséné en réponse à une politique entamée il y a fort longtemps. On était bien d'accord. Apothéose plutôt que déclaration de guerre. Les Américains avaient été tellement abrutis qu'ils estimaient que le

11-Septembre, c'était une guerre qui commençait, celle que les Arabes leur avaient déclarée, et donc ils allaient la leur faire, tout en oubliant complètement que c'étaient eux qui leur avaient déclaré la guerre bien avant, juste après celle de 14...

Excellent, donc, ce livre de Mohamedou ! Tout à fait dans ma ligne... Ça changeait de celui d'un certain Sacha Sher, auto-édité et que l'auteur avait tenu à m'envoyer personnellement au même moment : *11-Septembre : Le Grand Bluff ?* Comme quoi, Thierry Meyssan, lui aussi, avait fait des petits...

## LXXV

### Le Mingus de Salim

C'est un Mingus que Salim voulait. Et ce n'était pas seulement à cause de leur embonpoint commun que mon cher webmaster aimait le contrebassiste, mais pour sa révolte de Noir furax, raciste et violent,

antiaméricain, anti-Blanc. Un modèle pour le Salim Laïbi de 2005...

Je lui avais envoyé des photos de mes tableaux et sur notre site, il avait constitué une sorte de galerie : c'est là où il avait vu un portrait de Charles Mingus de ma main... Un gros orange, la contrebasse dans les bras, et coiffé d'un chapeau chinois, un vrai Taureau lancé contre Faubus, à fond de train de blues ! Quand je dis à Salim que je tenais à lui offrir un tableau (ce qui était bien normal), Salim voulut le même Mingus, mais en vert, islam oblige ! Tout en écoutant d'une oreille l'agonie de Jean Paul II qui mourut ces Pâques-là, je peignis sur mesure le *Mingus* de Salim. Gouache pure !

À propos de jazz, j'avais un autre amateur dans mon entourage...

### **Ilich RAMÍREZ SÁNCHEZ**

Se félicite de partager avec Marc-Edouard Nabe, le goût de la bonne musique afro-américaine, par la voix de l'immortelle Billie Holiday.

« *Lady sings the blues* » forever !

Fleury..., le 19 avril 2005 à 2 h 00  
(fête nationale au Venezuela – 195 ans)

Cher Ami,

Je vous écris assis sur mon tabouret métallique (sans dossier), en vous regardant sur ARTE (1 h 35 : « MUSICA ») disserter savamment sur Billie Holiday, derrière vos nouvelles lunettes de « whiz-kid ».

Vous en avez, tous les défauts, vous aimez même la musique nègre... Quid du boycott médiatique ? – Votre talent triomphera. INCHALLAH !

Envoyez-moi s'il vous plait, un CD avec ses chansons de votre choix, en incluant « The man I love », qui me ramène à mes premiers amours.

Je vous embrasse – et à Anne-Sophie Benoît. -

Amitiés révolutionnaires,

Carlos

Le temps d'acheter un CD de Billie pour Carlos et de le lui expédier, je roulai le tableau

à peine sec de Mingus pour Salim, et je redescendis à Marseille (avec mon fils) !... Ah ! J'avais aussi emporté un *Régat* pour qu'il le photocopie. Ça se passait comme ça à l'époque : je prêtais mon seul exemplaire de mon premier livre à des amis qui le photocopiaient pour pouvoir le lire. Salim m'avait dit que de ne toujours pas avoir lu ce livre « phénoménal », qu'il ne connaissait que par extraits, l'empêchait de dormir.

Dès son plus jeune âge, Alexandre a toujours voulu se tenir à distance de mes fans. Que n'ai-je suivi mon fils dans cette saine attitude !... Je le laissai donc à l'hôtel, sur le Vieux-Port, et allai en taxi (cinquante euros aller-retour) dans le nouvel appartement-cabinet du Docteur Salim Laïbi, à Saint-André, le 25 avril 2005. Je suis précis car plus tard, ce menteur de dents prétendra que je ne suis jamais allé chez lui (à deux de ses appartements, rien que ça), afin de réduire notre relation complice d'intime proximité à une vague collaboration professionnelle et distante à base d'ingrate exploitation de ma part et de bénévole dévotion de la sienne !...

J'ai même retrouvé une de ses cartes de visite : super effet bleuté nuageux nimbant un fauteuil de dentiste vide avec instruments de torture, tablette, fraise, bras articulé, et au dos, un semainier, sur lequel il avait écrit au bic (*sic*) : « *Classe, la carte de visite ! Pour un raton en plus...* »

Oui, je me suis rendu physiquement chez Salim Laïbi, c'était même en galère ! Pour moi, le boulevard Jean Labro, c'était déjà la banlieue... Il avait là son cabinet dentaire, propre et sinistre, dans une maisonnette blanche parmi d'autres, comme dans un village de province. Il y avait des masques de chirurgien qui traînaient. Un pote à lui passa. Au bureau même de Salim, sur son ordinateur directement, j'écrivis deux « brèves » de quelques lignes pour le site. En effet, je m'étais vite aperçu que Laïbi ne savait absolument pas écrire, et je le soupçonne fort aujourd'hui d'employer un nègre quelconque pour lui retaper les textes immondes qu'il poste sur son site du « Libre Penseur »... Je me demande comment, même en dix ans, il aurait

pu faire de tels progrès en orthographe et en syntaxe.

Salim ne s'en formalisait pas : il trouvait tout à fait normal que je lui rédige nos brèves. Je ne les signalais pas, bien sûr, pour laisser le doute. Et cette charité, il la retournerait, au moment de ses plus grandes haines, à mon désavantage : j'avais dit que je n'écrirais jamais sur Internet, j'avais donc menti puisque j'avais fait ses brèves !

Salim fut vraiment touché par le tableau de Mingus, il n'arrivait pas à décoller son regard humide de ma grande gouache verte. Surtout que j'avais pris soin, sur le tableau même, de le lui dédicacer : « *Pour Salim Laïbi – Fraternellement* », et de le dater du 22 avril 2005.

On avait tellement de choses à se dire, Salim et moi, qu'on se vit chaque jour de mon séjour. Un soir, on dîna à l'Entrecôte du Port avec Alexandre, curieux tout de même de voir à quoi ressemblait la bête. Je ne me souviens pas de ce que Laïbi avait pris à la place de nos deux entrecôtes non-hallal. Pizza ? Pâtes aux fruits de mer ? J'ai bien peur que ce point



crucial de l'histoire du conspirationnisme français reste dans l'ombre.

Alexandre trouva Salim très amusant, et autant dévoué que plein d'énergie, mais de mes fans marseillais, celui qui le faisait le plus rire, c'était Laurent James. Nous déjeunâmes avec lui, le lendemain, place de Lenche, en bas du Panier, au Lamparo. On discuta longuement de *Cancer* ! et de son ratage... Je ne me gênai pas pour dire à James tout le mal que je pensais de leur comportement envers moi, mais aussi tout le bien de la distance qu'il avait prise avec cette bande de dantecquiens déjà ringards.

Mais cette « distance » ne l'empêcherait pas de poursuivre l'aventure *Cancer* ! sous une autre forme. James participerait quelques mois plus tard à la création d'une nouvelle revue, *TsimTsoûm* (cherchez pas, c'est de l'hébreu), au sous-titre houellebecquien (« concentration du domaine de la lutte »), franchement dirigée par Deniel-Laurent vers toujours la même bêtise judéo-punk, pourrait-on dire : en couverture, un autiste (BDL avait toujours aimé les handicapés mentaux) ; et

dedans, des textes de Costes, Sarah Vajda, Pierre Jourde (vous voyez bien !), et donc de James se lançant dans une apologie de l'islam, pour en quelque sorte se dédouaner, à mes yeux entre autres, de ses années dantecquo-cancéristes.

En nous parlant, James avait deux remarquables filets noirs qui lui coulaient des commissures : de l'encre de seiche des pâtes qu'il avait commandées ! Il ne lui en manquait que d'autres ruisselant de ses yeux pour ressembler tout à fait à Gaston Modot dans *L'Âge d'or* en pleine crise d'amour fou... Ce ne serait pas la dernière fois que je noterais la malpropreté hilarante de ce goinfre de James. Alexandre ne se retint pas de rire aux éclats devant l'ex-cancériste dont la bouche dégoulinait d'encre.

— Normal, dis-je à mon fils en rentrant à l'hôtel. Tous mes fans bavent de ce que j'écris !

## LXXVI

### La croix d'Arthur

Sacré James ! Alexandre se souvenait bien de lui... Le fan lyonnais nous avait accompagnés, déjà à Marseille, sur le lieu de la mort de Rimbaud : l'Hôpital de la Conception. Lui qui se piquait de tout connaître de Marseille n'y était jamais allé. J'avais gardé l'image de la bâtisse intacte visitée avec Hélène en 1980, au début de notre amour...

Avec notre fils, et donc Laurent James, j'avais retrouvé, en avril 2002, une Conception quasiment absente : il ne restait que l'enceinte de l'hosto, de grands murs marrons délabrés couverts d'affiches déchirées qui circonscrivaient une sorte de terrain mi-vague mi-de foot herbu et rocailleux, comme si de cette base s'était envolée une énorme fusée pleine d'illuminations (c'était le cas !), laissant un cratère cramé sur place... Bientôt se construirait là l'annexe de l'hôpital psychiatrique de la Timone.

Seule intacte, la croix du Christ, en granit, surmontant le porche. James me prit en photo avec Alexandre devant. L'idée de récupérer la croix de pierre au sommet du porche avant que celui-ci ne soit démoli me vint assez vite.

James me promet de se renseigner régulièrement pour savoir quand les derniers travaux de démolition auraient lieu.

De cette découverte et de cette visite, James avait tiré un long texte confus (exergue : Dantec...) pour *Cancer !* fin 2002, dans lequel il touillait la mort de son propre fils, le petit Baptiste, avec la vision de la croix de Rimbaud, allant jusqu'à appeler son toast funèbre pseudo-mallarméen *La Croix d'Arthur*. Pourquoi pas *La Croix de Baptiste Anatole* ?

Évidemment, ce gros fainéant négligent ne bougea pas assez vite son cul pour récupérer la croix. Avoir écrit un texte illisible dessus lui avait suffi. Un jour quand même, le James avait poussé la conscience « professionnelle » jusqu'à grimper sur le mur pour toucher la croix de pierre et s'assurer qu'elle était trop scellée et lourde pour la détacher... Et les scies à béton, c'est fait pour les chiens ? Il aurait pu en louer une (à quarante-six euros) et faire le boulot, pas seul bien sûr, mais avec son meilleur pote, un maurassien ivrogne (qu'on reverra plus tard dans ce livre, je vous le jure !)

du nom de Laurent Pellecuer mais qui aurait bien été foutu de se couper une jambe en manipulant la lame de 14.

C'est au Lamparo donc, en cet avril 2005, que James avait fini par m'avouer que la croix n'était plus. Au retour de ses vacances, en janvier, il s'était aperçu qu'elle avait été démolie avec l'ogive pierreuse... Les bulldozers avaient rasé les murs. Plus rien... Des décombres. La croix, une des dernières choses qu'avaient dû voir les yeux myosotis de l'enculeur de Verlaine, s'était effritée à jamais. Elle était perdue. Quoi ? La croix d'Arthur.

## LXXVII

### Chatillon à la triade

Un soir, Soral insista tant pour me voir que je cédaï. C'était lui cette fois qui était au Musée de l'érotisme à Pigalle, pour une exposition Dubout... Je les connaissais par les reproductions, mais je n'avais jamais vu en vrai les fantastiques dessins originaux de ces petits gratte-papiers pédés s'enculant ou bien

ces partouzes de grosses matrones poilues écrasant leurs petits bonshommes... Ce qui était excellent chez Dubout, c'est que sa veine porno était dans la stricte ligne de ses autres dessins, il n'avait pas de « jardin secret » ! Tout était pareil, les mêmes personnages étaient juste dans d'autres positions...

Soral était avec ses amis Jean Rouzaud et Maurice Gendre (un proche de Protche !)... Je fuis ! Alain comprenait, il me laissa partir, mais vers onze heures il me rappela de chez lui : lui aussi avait planté ses potes pour se manger tout seul un figatelli offert par un de ses fans, il me donna rendez-vous au Rond-Point pour qu'on finisse la soirée ensemble... À ce moment-là, je ne pouvais pas imaginer qu'excité par les Dubout, Alain fantasmaient de m'enculer comme un petit fonctionnaire lunetteux, et avec son figatelli, qui sait ? (« Fingatelli », c'était d'ailleurs le surnom que mon grand-père maternel corse me donnait quand j'étais petit et si maigre...)

On se retrouva au Rond-Point à onze heures et demie. Alain était un peu agressif, c'était la première fois que je l'entendais entamer un

réel délire parano sur les complots (les Juifs qui dirigent le monde et l'outre-monde ; Dominique Baudis qui organisait lui-même des meurtres de prostituées avec Patrice Alègre ; Marc Dutroux qui fournissait les plus célèbres notables belges en petites filles prépubères...). Puis il dit vouloir me présenter à un ami à lui... Combien de fois avais-je refusé de fréquenter ses David Zar-Ayan, Simon Liberati (sacré chez Ardisson par Beigbeder comme le nouveau Rimbaud, pas moins, et dont Soral se vantait d'être le nègre), et autres obscurs ratés de sa jeunesse de soi-disant punk, ou plutôt d'homme de la mode jamais vraiment à la mode et éternellement démodé !... Mais là, il me fut difficile de lui refuser de l'accompagner...

Alain m'avait lancé ça comme une sorte de défi, pour voir si j'étais assez « courageux » pour rencontrer ses nouveaux potes d'extrême droite. C'était ça son enculerie du jour... Chiche ! Afin qu'il ne puisse pas me prendre en défaut sur cette question, j'acceptai.

On arriva, lui à moto, moi en taxi, dans le 17<sup>e</sup>. La Triade était un genre de bar à putes

sans pute, moche, vide. C'était très sombre. Il y avait là de grands types, copains de Bertrand Burgalat, que j'avais connu sous un jour musical à la fin des années 1990 ; un autre de Gilles Munier, mon « contact » irakien trouvé par Jean-Paul Bertrand ; et le dernier d'Élisabeth Barillé, sorte de rouquin baroudeur qui se vantait d'être son petit ami.

Mais celui surtout que Soral me présenta comme le principal nouveau personnage de sa vie, venu au secours du scandaleux « antisém' » de *Complément d'enquête*, c'était Frédéric Chatillon, un grand baraqué aux cheveux gominés que, plus tard, Blanrue décrirait justement ainsi : « une tête de bébé sur un corps de Rambo ».

Soral me précisa que Chatillon faisait partie du « Front », mais « Fred » me parla surtout de la Syrie, avec un de ses amis, un « mercenaire pro-syrien », et de l'Irak, où il avait également voyagé, avec la délégation de Munier rentrée en France trois jours avant que moi je n'arrive à Bagdad...

Très jovial, Chatillon me dit aussi qu'il avait six filles.



— Comme Goebbels ?

— Non, Goebbels avait aussi un fils, me rectifia-t-il.

Soral m'aurait cru plus coincé ou effrayé de me sentir, moi, si « petit », si « chaplinesque » (c'est une comparaison qu'il ferait souvent par la suite), si « duboutien », au milieu de ces grands gaillards au rire fort et aux carrures redoutables. Voyant que je parlais sans peur et sans reproche, je veux dire sans avoir peur d'eux, et sans leur faire le moindre reproche sur ce qu'ils étaient (FN + pro-Syrie), Chatillon me déclara instantanément une franche sympathie qui ne se démentirait jamais.

Avant que Soral-le-jaloux en prenne ombrage, j'avais quitté la Triade. Je commençais à connaître l'oiseau ! Je ne savais évidemment pas, ce 16 juin 2005, qui était vraiment Chatillon pour Soral, c'est-à-dire le parrain de sa future entrée au Front national. J'ignorais également que Chatillon était l'ancien boss du GUD, ni qu'il était en affaires aussi serrées avec Bachar el-Assad. Et même si j'avais su tout ça, je n'aurais pas changé d'un

iota mon attitude dans ce repère de « fachos », tant il était clair, aussi bien du côté de Chatillon que du mien, que nous n'avions rien de commun à part notre vomissement d'Israël, mais qu'en même temps quand ce sentiment était sincère, il suffisait largement pour se faire des amis !

Lorsqu'on se revit quelque temps plus tard, Fred me fit comprendre qu'il pourrait me présenter quelqu'un d'assez riche qui pourrait m'aider, mais mon spontané refus amusé l'amusa plutôt et ne changea rien à notre relation. Chatillon comprit très vite que je n'étais pas achetable, contrairement à l'autre « infréquentable » qu'il n'aurait bientôt aucun mal à se payer.

## LXXVIII

### Mort aux Anglais !

Après Madrid, Ben Laden avait proposé une « trêve » aux Européens qui n'avaient rien compris, comme d'habitude. Trêve refusée. Ils rejetèrent en bloc ses propositions de stopper

les bombes s'ils arrêtaient leur politique colonialiste dans les pays musulmans. C'était pourtant simple, et très loyal de la part d'Oussama. Ç'avait été une tentative pour faire comprendre ce qu'était la véritable démocratie : c'est-à-dire donner au peuple le pouvoir de refuser les décisions de son gouvernement quand elles ne conviennent pas à la population. Était-ce si fanatique ? Bouchés, les Blancs, malgré des phrases simples : « L'injustice s'abat sur nous et sur vous à cause de vos politiciens. Ces politiciens envoient vos enfants malgré vos oppositions dans nos pays pour tuer et se faire tuer. Il est dans l'intérêt des deux parties de faire capoter l'occasion donnée aux dirigeants de verser le sang des peuples pour servir leurs intérêts personnels, et leur suivisme à l'égard de la bande de la Maison-Blanche. » Même ça, les abrutis du populo gavé de propagande anti-terroriste ne le comprirent pas.

Oussama avait dû se dire : « Quels cons, ces Européens ! » Il était sincère en plus ! Il fallait tout l'esprit français tordu et méfiant, incarné par un Philippe Val, pour croire qu'il avait

proposé sa trêve dans le seul but de se la voir refuser et pouvoir justifier ses prochains crimes contre les Juifs !... Comme si Ben Laden pouvait être ravalé au premier antisémite venu ! Fantasma ! Phobie remontant de l'Occupation par les tuyaux de la Gauche, et qui en rejaillissait comme du vomi par les bouches molles des plus mauvais commentateurs du pire pays que la Terre ait jamais porté : la France.

Pas de trêve ? OK ! Après ce « râteau » de 2004, Ben Laden décida de changer de tactique (tic-tac, tic-tac, tic-tac...) et les Occidentaux ne s'en aperçurent pas. Les Blancs lents étaient toujours fixés sur le Ben Laden de 2001 (caduc par rapport à l'évolution d'Al-Qaïda)... Désormais la stratégie benladenienne prendrait des raccourcis : il ne s'agirait plus de faire infiltrer un pays ennemi par des Arabes pour le meurtrir, mais de laisser des musulmans déjà sur place, nés sur place, et parfaitement « intégrés », faire mordre la poussière, sur leur propre sol d'Europe, à cette salope d'hydre collaborationniste à vingt-sept têtes

qui se croyait à l'abri !... Madrid n'avait pas suffi ? Ce serait Londres !

On s'en souvient, les attentats à Londres, ce 7 juillet 2005, eurent lieu au moment même où s'ouvrait le sommet du G8. Ah, le sens du timing, Ouss' l'avait ! Là où les « grands de ce monde » feignaient de s'occuper des pauvres de ce monde, ces mêmes pauvres, eux, allaient s'occuper réellement des grands de ce monde ! Il n'y avait que Bush pour oser dire que pendant qu'il essayait de faire quelque chose contre la pauvreté, les « terroristes » tuaient des innocents. Au G8, ils font toujours semblant de s'intéresser à la misère de leurs contemporains, mais ils se réunissent pour se conforter dans leur lutte contre le terrorisme, c'est-à-dire contre les miséreux poussés au désespoir par l'inefficience même des puissants.

L'Angleterre, ça lui pendait au nez, à cette Perfide du fion, à force de s'aligner sur les Américains ! Elle paya là son engagement en Irak, comme l'Espagne. Quatre attentats coordonnés, trois dans les métros, un dans un bus. Quarante morts, sept cents blessés. Qui

dit pire ? Aussitôt une accusation fut lancée : celle d'avoir laissé à Londres l'expression d'un islamisme radical se manifester dans les rues et croître dans les esprits alors qu'encore une fois, ça n'avait rien à voir. Ces attentats de Londres étaient *of course* une mesure de rétorsion terroriste contre la saloperie des Britanniques en Irak ; pas un débordement religieux de fanatisés par des prêches trop convaincants d'imams *british* juchés en déséquilibre sur des tonneaux de Bulldog Strong Ale !

Quels cons, ces Anglais ! Ce sont des brutes comme les autres anglo-saxons ! Voyez leur boulot à Bassora ! Blair, pourri ! Je suis contre le refrain qui chantonne que les Angliches sont plus « élégants », plus « classes » que les Amerloques dans leur politique étrangère. Allez dire ça à Gandhi, ou mieux, à l'un des leurs : T. E. Lawrence... Lawrence l'écœuré d'Arabie... Trahi par les siens qui l'avaient obligé à trahir les Arabes alors qu'il avait combattu à leurs côtés et leur avait promis leur indépendance après la guerre de 14 !

Après la colère des Espagnols qui s'étaient retournés, en 2004, contre leurs dirigeants, on eut droit, en 2005, au calme des Londoniens fatalistes qui trouvaient ça presque normal que les bombes pétassent chez eux. Ils s'y attendaient, après Madrid. C'était logique. Seul Sarkozy paniqua. Le ministre de l'Intérieur renforça son slip d'une couche de Vigipirate, alors que la France n'avait rien à craindre puisque justement, elle ne s'était pas engagée en Irak... Illogisme de la trouille !

Le jour même où Londres s'apprêtait à célébrer sa victoire en tant que ville organisatrice des JO de 2012, boum ! boum ! boum ! boum ! la fête fut gâchée. Ça aussi, ça avait été pensé... Avec une bonne stratégie de passe-partoutage et d'incognitoterie, ces Anglais diplômés, raisonnés, londonisés à l'extrême, cools, sages et sympas avaient pu faire ce qu'ils voulaient. La préparation des quatre carnages simultanés n'était également pas du n'importe quoi. Par exemple, ils avaient fait exprès de garder sur eux leurs papiers de citoyens tout à fait britanniques, et des objets personnels, afin qu'on puisse les identifier

après leur sacrifice. Pourtant, Scotland Yard alla chercher les responsables parmi des réseaux marocains...

Portés par la négation des causes politiques anti-irakiennes de l'Angleterre à ces attentats et par une parano généralisée dans toute l'Europe contre l'islam, les flics rosbifs abattirent de cinq balles dans la tête un Brésilien innocent parce qu'il avait l'air d'un terro arabe ! *Mistake* ! Sans sommation. « Méthode israélienne », dirent-ils, *Licence to kill* !

Oui, les kamikazes étaient « *apparemment bien intégrés* », disait *Le Monde*. D'accord, mais pourquoi « *apparemment* » ? Encore du racisme dépolitiseur : être bien intégrés ne les empêcha pas d'être déterminés à défendre les intérêts de leurs frères en islam bafoués plutôt que ceux de leurs hôtes protestants irresponsables... En voilà des exemples pour tous les Beurs d'ici...

Oui, les « barbares » étaient nés à Londres. Et alors ? C'était le même *buddy* qui prenait tous les matins à Tavistock Square son bus et qui, un jour, le fit exploser entièrement. On vit



même le toit du *double-decker* rouge s'arracher et s'envoler tel un tapis volant au-dessus de la Tamise !... Aucun « endoctriné » parmi ces terroristes... Rien à voir avec les islamistes barbus vociférant dans Hyde Park... Ils avaient juste leurs bombes dans leur sac à dos de *young men*. Ils se faisaient appeler « les fantassins d'un terrorisme franchisé, sans lien nécessaire avec Al-Qaïda ». Pas besoin de se faire « bourrer le crâne » dans les mosquées du Londonistan !

Un des kamikazes avait dix-huit ans. Le plus vieux en avait trente. Le plus frappant, c'était Mohammad Sidique Khan, qui s'occupait d'enfants pauvres dans une banlieue londonienne. Et les copains de celui qui avait vingt-deux ans témoignèrent que celui-ci éteignait la télé quand il voyait des attentats-suicides. Il était contre le terrorisme. C'était un jeu de rôles : surtout n'avoir pas l'air d'être des fondamentalistes religieux. C'était la leçon, parfaitement retenue, de Mohammed Atta, Ziad Jarrah et des autres...

## LXXIX

Où l'on s'aperçoit que Salim Laïbi a de  
la merde dans les yeux

— Hûûûiiii !

Je me retournai. Salim ! Je le cherchais à Charles Michels où il m'avait donné rendez-vous mais c'est lui qui m'avait vu le premier. Je n'aime pas beaucoup ça, être sifflé dans la rue... On ne s'était pas revus depuis Marseille, et ce jour d'août 2005, à Paris, il me raconta combien il était fier et heureux de son tableau de Mingus qu'il avait encadré...

Je le suivis aux Délices d'Orient ! Thé et pâtisseries (qu'est-ce qu'il pouvait s'empiffrer de pâtisseries, Salim !). On discuta du site. Il avait bien avancé. On alla ensuite dans un « Webcenter » (on ne disait pas encore cyber-café) pour le visionner... C'était pas mal, mais que de bourdes d'inattention, que de décisions graphiques du plus haut mauvais goût ! Laïbi n'était vraiment pas doué pour rendre Internet un peu moins moche !... Sur toutes mes photos, il avait incrusté des légendes ! Et avait

ajouté des cadres virtuels à mes tableaux en fonction de la couleur qu'il estimait dominante, ce cochon !... Bénévole mais cochon quand même...

Je dictai des notes à Salim pour des brèves, des messages... On traîna puis la question se posa : où allait-on dîner ? On était dans le 15<sup>e</sup>, restons-y ! J'appelai une ex-maîtresse arabe chaouie qui habitait le quartier pour qu'elle nous rejoigne au Relais Charbon place Charles-Michels. C'était aussi une façon de montrer à Salim que j'étais plein de confiance à son égard, à l'aise avec lui, dans le respect et l'intimité.

Au début, ma Chaouie fut un peu agressive avec ce gros Kabyle péremptoire, mais elle finit par prendre Salim en sympathie... Pourtant ce n'était pas du tout le même genre de berbères. Il faut dire qu'elle avait toujours été raciste envers ces obtus du bled qui se prennent pour des « aristos » de l'Algérie alors que ce sont des ploucs fermés. Et Salim, je l'avais déjà noté, était raciste envers les Arabes, chaouis ou pas, qui pour lui avaient « envahi » son peuple berbère et avec lesquels

les Blancs osaient le confondre... Ce qui me surprit le plus chez Salim, c'est qu'en ayant cette belle femme devant lui pendant plusieurs heures, il ne reconnut pas la « Shéhérazade » qu'on voyait à mes côtés sur la photo de couverture de *Printemps de feu* ! Déjà, cette cécité flagrante, ce manque de physionomie élémentaire (qui plus tard se transformerait en bévue affirmée autoritairement jusqu'à la falsification des faits par absence totale de sens de l'observation pouvant entraîner des lésions graves au cerveau... des autres !) m'avaient déçu de sa part.

Le dîner fut très agréable et instructif sur les Arabes abbassides, les chiïtes, les sultans, l'histoire de l'islam... Salim et mon amie rivalisèrent tous les deux d'érudition. Et puis sur les Juifs, Dieu, la France qui était « comme un âne chargé des livres précieux qu'il ne peut pas lire », disait Laïbi... Après moi, je ne connaissais personne de plus antifrançais ! Salim était intarissable. On sortit de là à deux heures du matin !

Le lendemain, on se retrouva, Salim et moi, au café de la Mairie place Saint-Sulpice. Je le

laissai seul quelques instants pour aller lui chercher des livres au Rocher et faire des photocopies. Puis Salim et moi partîmes pour Gibert. Il cherchait *Le Bonheur* (en vain). Moi, j'achetai *Les Possédés* en pléiade (qu'ils appelaient *Les Démons*), avec tous les carnets de brouillons, notes et préparation derrière le roman. On poussa jusqu'à L'Harmattan où Salim s'acheta le *Contre-croisade* de Mohamedou, puis à Jussieu, à la Librairie orientale...

Laïbi rencontra là un copain de Marseille qui se proposa de le raccompagner à la gare. En discutant, je m'apercevais que ces Arabes étaient aussi sympas qu'obsédés, rigides, méfiants, et limités. Et si peu littéraires !

## LXXX

### Les rois du Royal Pereire

On aimait bien se retrouver au Royal Pereire avec Moix, Blanrue, Soral et quelquefois Julien John en cette fin d'été 2005... Quelquefois, il n'y avait pas Moix, il était parti

pour Lisieux avec une starfuckeuse passer une nuit au Carmel pour être à pied d'œuvre le lendemain matin afin de pousser les reliques de sainte Thérèse, exactement comme je l'avais fait dix ans avant lui... Ou alors il n'y avait pas Blanrue, qui, lui, était au cimetière du Père-Lachaise en train de fouetter une quadra rencontrée sur Meetic (authentique)... Ou alors pas Soral qui dînait ailleurs avec Isabelle Chazot, une héroïne d'un roman de Houellebecq, pour qui Alain avait pigé dans son magazine *20 ans* et qu'il essayait de pousser à nous financer un nouveau journal.

Mais quand on était tous ensemble, c'était des discussions à bâtons merdeux rompus... Soral revenait sur sa jaunisse anti-juive, et sur Beigbeder qui avait « pété » dans son froc quand Alain l'avait pris par le col à l'Hustler l'année d'avant, ou alors sur Finkielkraut entrevu au Select (là c'est lui qui avait fait dans son froc, n'osant l'aborder), et bien sûr ses vacances à Formentera... Je remarquais que le subutex lui donnait une certaine propension à radoter...

Ce que Soral ne nous raconta pas (et que Julien John m'apprendrait bien plus tard), c'est que ça y était, ça s'était fait : Dieudonné et Le Pen s'étaient rencontrés, et en présence de Soral ! C'est Chatillon qui avait organisé ce premier contact secret dans un resto caché à Paris, tous rideaux tirés. Dieudonné et « PanPan » (c'est comme ça que les cadres du FN l'appelaient) avaient surtout parlé one man show et performance artistique. Soral n'avait pas dit un mot, ce qui était exceptionnel. Paralysé d'admiration pour PanPan 1<sup>er</sup> !...

Un soir que j'étais avec les autres au Royal, Taddei m'appela. Il voulait me voir seul... Après le dîner, je le rejoignis devant La Lorraine, puis j'embarquai dans sa voiture. Il m'emmena au bar de l'Étoile et me raconta ses voyages avec mon filleul Diego (« Il veut être écrivain comme son parrain ! »), Bombay, l'Orient-Express, sa femme Claire qui jouait désormais dans *La Crim'*, les dernières saloperies d'Hector Obalk... Et surtout qu'il avait accepté une émission en direct quotidienne sur Europe 1 que lui avait proposée Jean-Pierre Elkabbach ! Mes

remontrances amicales avaient porté. Il se lançait dans la réalité du jour ! Parfait...

## LXXXI

### Maudit, mon cul !

Deux jours plus tard, j'écoutai la première de *Regarde les hommes changer* (quel titre !) ... Premier invité : Maurice G. Dantec ! J'avoue que je le pris mal. Ah, Taddeï n'avait pas fini de l'entendre, le parrain de son fils ! Quelle indélicatesse... Son excuse : l'actualité ! Dantec était venu baver autour de sa dernière daube SF (Sans Forme), *Cosmos Incorporated*, récupérée par Albin Michel après son éviction inévitable de chez Gallimard... Quelle horreur ! Pendant une heure, Maurice ne jura que par l'Amérique et revendiqua son amour de l'argent qu'il trouvait pardonnable chez un descendant de prolos comme lui... La Série noire, la conquête spatiale, le progrès, les paradigmes, la désintégration, la « transcendance, si j'ose dire » : voilà son vocabulaire, avec toujours, au passage, de



petits cours d'étymologie (signe de plouc du Verbe!)...

— Okay?

Taddeï le fit parler mollement de son « affaire », bien enterrée... « J'ai lu le Coran, et là, je m'excuse, je perçois un danger analogue, sinon pire, que les totalitarismes qu'on a connus », dit Dantec. Ou alors : « L'islam n'a rien à voir avec une race ! » Bien hypocrite, ça... Et que de clichés : « Tout musulman n'est pas islamiste. » Ni le mot « extrême droite », ni « Bloc identitaire » ne furent prononcés ! Taddeï le laissa filer, tout simplement parce qu'il ne savait rien de lui et s'en foutait.

Il fallait s'y résoudre : on était à nouveau en pleine campagne de promo *mainstream* de Maurice-le-maudit ! Dantec enchaîna sur France Inter, puis France Culture avec Patrick Besson, et chez Franz-Olivier Giesbert, à *Culture et dépendances*, toujours face à Besson ! Interrogé sur sa phobie de l'islam, Maurice fit prudemment la distinction entre les musulmans et l'islam, puis monta d'un cran, c'était plus fort que lui :

— Pour moi, un général Mladic qui envoie huit mille jeunes garçons dans une fosse commune à Srebrenica, c'est un porc. Okay ? De la même manière, un islamiste qui découpe la tête d'un GI américain ou d'un journaliste ou d'un Irakien, juste à la moitié du tronçon et qu'on voit les hommes autour rire, je pense que c'est un porc aussi. Donc je renvoie tous ces gens-là, j'allais dire, au même mur...

Besson, qui aimait beaucoup les porcs, lui rentra alors dans la gueule :

— Ce sont exactement les propos que tenaient les Serbes sur l'islam ! C'est ce type de propos-là, ce type de raisonnements-là, qui ont fait que des gens ont été assez fous pour tuer des milliers de musulmans en ex-Yougoslavie. La vision que vous avez de l'islam, c'est exactement celle qu'avaient les nationalistes serbes, qu'ils ont exprimée par écrit et par oral. Donc vous renvoyez tout le monde au même mur, mais il faudrait peut-être y aller aussi, au mur ! On ne peut pas non plus condamner les gens et, en même temps, employer les mêmes arguments qu'eux.

Et paf, dans le groin ! Dantec eut beau citer Céline à la fin comme « le plus grand », c'était fini : Besson l'avait mouché. C'est par « solidarité astrale », comme me le dirait lui-même Patrick, qu'il n'était pas allé plus loin dans la destruction du Gémeaux canadoïde...

On retrouva encore Dantec chez Guillaume Durand, puis bien sûr, en apothéose royale, chez Ardisson ! Curieusement, j'en voulais moins à Thierry qu'à Taddei d'inviter Dantec... Lui au moins lui avait foutu un Arabe dans les pattes. Le premier venu, ou plutôt le dernier : Malek Chebel...

Chebel commença par reprendre Dantec sur sa parano du « Grand Jihad ». Il croyait quoi Dantec ? Qu'on n'y verrait pas clair dans son jeu ? Les romans d'anticipation des sous-Yankees français servent toujours à exprimer les peurs racistes et concons de leurs auteurs de voir le monde d'aujourd'hui devenir comme celui qu'ils « inventent ». La SF est une planque pour ceux qui font dans leur froc à l'idée de montrer le monde tel qu'ils le voient, c'est-à-dire tel qu'ils le fantasment... C'est comme les polars, ça ne révèle que les

basiques instincts criminels refoulés du romancier. Et Dantec était évidemment les deux... Au lieu de dire « les Arabes sont des porcs et je veux les assassiner », il racontait une histoire qui se passait en 2057 et où les Arabes étaient tellement des porcs que certains « justiciers » commençaient à les assassiner... Et l'écrivain menait l'enquête, c'était tout... Trop facile !

Chebel n'eut pas de mal à le coincer. Pourtant, comme bourricot anti-fondamentaliste, on ne faisait pas mieux que Chebel, mais lorsqu'il demanda à Dantec l'ignare ce qu'il reprochait à l'islam, Mauriceles-petites-épaules bafouilla sur le sort des femmes musulmanes, et Chebel lui riva son clou en insistant sur sa non-compréhension flagrante du Coran...

Dantec remis en place par Chebel ! Le collabeur utilisé pour donner la leçon au faux subversif ! Toujours aussi bon joueur de billard, l'Ardisson...

## LXXXII

### Djamel Bouras au tapis

Le judoka Djamel Bouras débarqua au Mathis, toujours un peu nerveux. Comme je lui avais dit que j'allais souvent le soir tard dans ce bar de pédés et de peuples (encore un excellent poste d'observation de notre époque où Soral n'avait pas ses entrées), le champion de judo savait où me trouver.

Djamel était donc ce soir-là, chez Gérald, avec sa bande d'Arabes patibulaires, sept mecs venus rencontrer la bête (moi). Bientôt ils m'encerclèrent dans le club exigu, j'étais entouré comme le Christ parmi les docteurs!... Docteurs, il faut le dire vite! C'était à cause de mes *Collabeurs* (dernier chapitre de *J'enfonce le clou*) chopés sur Internet qu'ils avaient absolument tanné leur chef Bouras pour me connaître... Décidément, ces *Collabeurs*, c'était mon tube!

Djamel, lui, était un peu vexé que dans mon texte j'aie pu dire que les Beurs n'osaient jamais ouvrir leur gueule à part « Djamel Bouras peut-être ». Ce « peut-être » l'avait

blessé ! Qu'est-ce qu'il allait me faire ? Une crise ou une prise ? Ceinture noire des mots comme je le suis, je retournai au tapis le champion en une demi-phrase... Il n'avait qu'à me contacter depuis quatre ans ! Bouras m'avoua qu'il n'avait même pas lu *Une lueur d'espoir* ! Le sprint de Laurence s'était avéré inutile...

Ah, le sprint de Laurence... Début 2002, alors que nous étions allés casser la graine de couscous dans son Bagdad Café, avec Blanrue et Laurence Rémila, j'avais rencontré Djamel Bouras pour la première fois. L'air intéressé par mon pamphlet récemment sorti, Djamel avait émis le désir de le lire. Aussitôt, Rémila avait bondi hors du restau, tel un petit félin portugais (ça existe !). Cinq minutes après à peine, on avait vu revenir Laurence tout essoufflé, avec *Une lueur d'espoir* à la main, qu'il était allé acheter en courant pour l'offrir au judoka curieux. Sa performance sportive avait impressionné le champion olympique.

Au Mathis, je m'enflammai sur les récentes émeutes en banlieue provoquées à Clichy-sous-Bois par la fuite, par peur des flics, de

deux jeunes « racailles » (ça y était, Sarkozy avait lancé le mot) qui avaient trouvé refuge, les cons, dans un transformateur où ils s'étaient électrocutés. Résultat : voitures en feu, couvre-feu ! Je disais à Bouras et à ses amis qu'il fallait encourager cette déferlante de racailles, sans craindre de montrer une mauvaise image des Arabes. Profiter de cette injuste course qui avait fini tragiquement pour s'imposer...

— Même si ça fait des morts ? me demanda un des Arabes de Bouras, inquiet.

— Pour l'instant, il n'y en a que deux, de morts !

Oui, près de trois mille racailles furent arrêtées, une soixantaine de flics à peine furent blessés mais seuls Zyed et Bouna étaient restés sur le carreau. Cette mini-révolte, pourtant bien partie en cette fin 2005, fut avortée dans l'œuf.

Lotfi, le mieux de tous, qui travaillait dans la finance, me dit que j'étais « la plume de la décennie » (c'est tout ?), et reconnaissait avec ses mots que les Arabes étaient « suivistes et un tantinet lâches ». Pour le moins ! Les autres

étaient plus admiratifs, ils disaient qu'ils avaient tous besoin de moi pour que je coache leur action... Et ma *Vérité* ? Lofti voulait absolument trouver des fonds pour la relancer, et même me faire traduire...

C'était une de mes premières « leçons » d'arabisme à ces Beurs, connus ou pas, qui se la jouaient lucides et rebelles et qui ne faisaient que se soumettre au fermage de gueule par crainte de l'amalgame.

Bientôt ce serait les mêmes qui trouveraient une meilleure excuse pour se taire définitivement et une planque pour ne rien foutre : la remise en question de l'implication d'Al-Qaïda dans les attentats du 11-Septembre puis, par extension, de tout geste de révolte d'Arabes dans le monde !

Djamel Bouras, avec moi, restait énervé, dur, athlète, lisse... Comme quoi, j'avais bien senti le faible chez lui... Son virage en juin 2007 pour se ranger du côté de Bayrou le prouverait... Les Juifs communautaires le feraient dégorger... Le mea culpa d'un Chaoui à Radio J, ça ferait mal au cul à entendre... Tout ça pour être député ? Bouras irait jusqu'à



dire que c'était Claude Askolovitch qui lui avait expliqué la réalité sur Dieudonné, la Shoah, etc. *Sic!*

Comme je fus happé par une autre conversation avec Ardisson au bar, je n'eus pas le temps de conclure avec mes fans beurs. Quand je sortis du Mathis un peu plus tard, je retrouvai Djamel et ses potes qui m'attendaient sur le trottoir.

Je terminai en disant à Bouras que c'était bien joli d'avoir soutenu Dieudonné jusqu'à monter sur la scène du Zénith après Fogiel, et la semaine suivante, d'avoir tenté d'envahir avec Dieudo le studio de la crapulette Marc-O à cause du SMS négrophobe qu'il avait laissé passer dans son émission, mais tout ça ne devait pas l'exempter d'y voir clair...

Vu ce qu'était devenu l'autre Jamel, je me demandais si « soutenir » Dieudonné ne signait pas pour un Beur, non son arrêt de mort médiatique (facile médaille), mais sa future trahison... Et pas de Dieudo ! De tout son peuple, de toute sa race, de toute son histoire à lui, l'Arabe... Un baiser de Judas à soi-même en quelque sorte !

## LXXXIII

### Entrée de Léo

Plus d'éditeur ! Ce que je craignais depuis plusieurs mois était arrivé : Jean-Paul Bertrand ayant vendu les éditions du Rocher, les repreneurs me virèrent aussitôt !

Ma croix s'alourdissait un peu plus... Je pensais que je marquais un point négatif, si on peut dire, par rapport à Soral qui, lui, conservait son éditeur Spengler aux éditions Blanche. Ça ne l'empêcherait pas de pleurnicher au martyr de la censure alors que de nous deux, s'il y en avait un qui ne pouvait réellement plus publier, et qui se retrouvait dans la merde financière, c'était moi !

Je me mis en quête d'un nouvel éditeur... J'avais rencontré Léo Scheer qui me faisait, par sa bonhomie judéo-perverse et son affection instantanée, penser au Léo Gutman de *Bagatelles pour un massacre*. Il n'était pas prêt à enchaîner mes mensualités, mais il accepta plutôt le principe de sortir un volume de mes morceaux choisis... C'était une vieille idée à moi.

Évidemment, Léo, en roublard Gutman, aurait préféré rééditer *Au Régál des vermines*... Mais contrairement à Céline, qui avait accepté d'être édité par un Juif, Bernard Steele, l'associé financier de Denoël pour le *Voyage, Mort* et *Mea culpa* (c'est marqué sur les couvertures de tous ses livres jusqu'à *Bagatelles*), moi je ne me résolvais pas à le suivre sur ce terrain. Pas question de donner le *Régál* à Léo Scheer ! Les *Morceaux choisis* d'accord, car pas une ligne inédite de ma main n'apparaîtrait dans le recueil. Ça avait un sens qu'un Juif, tout « nabien » fût-il, republie des textes édités en premier par des goys (Barrault, Gallimard, Denoël, Gaultier), mais pas qu'il publie un texte vivant... Je l'avais métaphoriquement montré dans *Je suis mort* : les Juifs sont du côté de la Mort, de l'Étant dirait Heidegger... On y reviendra, on y pataugera...

Au Royal Pereire, je retrouvai Moix et Blanrue en terrasse avec cigares. Très en forme, les deux tourtereaux gras comme des dindons. Notre dîner fut très joyeux. Il y avait aussi une petite amie asiatique de Yann qui

arriva à vélo, Anne-Claire. Une discussion exaltée s'enclencha sur Péguy, puis sur Houellebecq... Son livre sortait dans quelques heures et on ne parlait que de ça. Toute la rentrée était déjà morte et enterrée sous *La Possibilité d'une île*. Yann délira sur la névrose du succès annoncé. Il haïssait tellement Houellebecq qu'il proposa de lancer un collectif d'écrivains en grève, niqués par le grand Michel ! Mais c'était moi le mieux placé, en tant qu'ex-voisin de Houellebecq, pour mener la croisade, et tout seul bien sûr.

On rit tous aux larmes jusqu'à tard dans la nuit, dehors, à la fraîche douceur de cet été plus qu'indien, hindou !

Le lendemain, j'attaquai l'écriture d'une préface à la réédition de mon *Régale des vermines*, que j'avais finalement choisi de publier au Dilettante.

## LXXXIV

Yves et Kemal

Un qui venait souvent me voir dans mon grand dénuement et ma solitude, c'était Yves Loffredo, le copain des Mohamedou. Il arrivait chez moi, il s'asseyait, et il me regardait sans rien dire. On sentait que les pensées avaient du mal à arriver à la surface de son cerveau. Il fronçait les sourcils, se grattait, réfléchissait lentement, toujours très lentement, à ce qu'on pouvait bien faire : cet écrivain qu'il avait placé si haut depuis sa jeunesse, il le retrouvait en bien basse condition... Yves restait assis sur un fauteuil à m'écouter râler, sans dire un mot... Puis il repartait encore plus sinistre qu'il n'était arrivé.

Comme il était publicitaire, un matin, il crut bon de m'apporter des maquettes qu'il avait imaginées pour une couverture possible à mes *Coups d'épée dans l'eau 2*, se trouvant en effet, depuis ma sortie du Rocher, le bec dans l'eau. On y voyait des glaives enfoncés dans des chiottes... C'était ça pour lui, l'eau ? Celle des toilettes ?

— Un peu réducteur, non ? dis-je à Yves, mes yeux vifs dans les siens vides.

Le pubeux remballa alors ses maquettes nulles et se re-tut, puis s'en alla vers vingt-deux heures... Un jour, toujours chez moi, Yves regardait tout mon matériel bien piteux. Il trouvait ma souris sale. Est-ce que j'allais voir, moi, l'état de son tapis?...

Un autre soir, il arriva avec Kemal Mohamedou. Mon *best fan* (on le saura !) voulait absolument me voir dans mon « décor »...

Un ravioli gris trop cuit collant au cul d'un éléphant trop marron dans la roulotte d'un couple de gitans : voilà l'effet qu'Yves et Kemal me firent lorsqu'ils vinrent chez Audrey et moi nous rendre visite.

Kemal se mit aussitôt par terre en bras de chemise et bricola mon magnétoscope pour brancher une prise péritel à mon lecteur de DVD. Son but, c'était que je puisse transformer mes émissions toutes enregistrées sur VHS en DVD, afin qu'il se régale ensuite chez lui à Nouakchott à se les mater le soir sur son *home cinema*.

Kemal était triste ce soir-là : il venait de signer le plus gros contrat pétrolier de son

pays. Ça y était, la Mauritanie était entrée dans la cour des grandes. Mais en même temps, ça rendait le businessman Kemal Mohamedou dépendant des Occidentaux, ses clients. Il se plaignait. Je dus même le consoler, et j'en rigolais ouvertement : plaindre un millionnaire peut être considéré comme un vice, surtout chez un pauvre !... D'ailleurs, je lui montrai la poche trouée de mon pantalon. J'y mis mon portable : le téléphone glissa le long de ma jambe jusqu'à se retrouver au sol comme au bout d'un toboggan...

— Putain, c'est grave... marmonna Yves.

Kemal commença par m'acheter des dessins. Un portrait de Léon Bloy (paru dans *L'Infini*) et la couverture d'*Inch'Allah*... Mille euros chacun. Ou plutôt neuf cents, car Kemal me paya en dollars, cet enculé ! Avec le change, ça lui faisait deux cents euros d'économisés. Ah, les fans et l'argent... Toujours entre le goût de l'humiliation et la folie des grandeurs. Par exemple, Mohamedou me demanda de combien exactement j'avais besoin dans la vie ; je lui répondis « un million d'euros ». Ainsi

j'étais sur sa ligne : lui, ce qu'il voulait pour moi, c'était produire un film à ma gloire, lancer des expositions, me payer des pubs énormes dans les journaux, fonder un musée Nabe, que sais-je ! Ce qui est curieux, c'est qu'au cours de toutes ces discussions oiseuses, ni Yves ni Kemal ne pensèrent à m'aider à relancer un journal ou à créer une maison d'édition, alors que je venais d'être viré de la mienne...

Je dis à Mohamedou :

— Si tu veux faire vraiment quelque chose pour moi, présente-moi Ben Laden ! Ça, ce serait l'acte d'un vrai fan ! En dessous, c'est rien !

Mes nouveaux amis tombaient de haut. Jamais ils n'avaient réalisé aussi concrètement que j'étais un écrivain maudit. Pour eux, j'étais un peu « Céline quand il en fait trop »... Yves et Kemal pensait que j'étais entouré de tout un tas de gens très parisiens, à la Beigbeder, parce qu'ils m'avaient rencontré avec lui... Les enrhumés du Destin ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez bouché. Yves et Kemal m'imaginaient choyé par tout Paris, n'ayant



aucun problème, ni pour vivre ni pour écrire, encore moins pour parler. Tous les médias écartaient leurs cuisses à mon passage... Je dus à ma grande et cruelle joie les faire déchanter... Yves me dit alors :

— Écoute, on va voir, on va trouver des solutions, ne t'inquiète pas, on ne te laissera pas tomber, parce que ce que tu as fait pour nous avec tes livres, on va essayer de le faire pour toi...

C'est à ce moment-là que je leur sortis les premiers exemplaires du nouveau *Régál des vermines*, fraîchement imprimés. Kemal et Yves étaient comme des gosses à qui Papa aurait remis leur cadeau de Noël... D'autant plus qu'on approchait des fêtes, et que Mohamedou était venu de Mauritanie les passer à Paris chez son vieil ami Loffredo...

Quelle émotion (pour eux !)... Le *Régál* était leur livre de jeunesse, c'était comme ça qu'ils m'avaient découvert (ou plus exactement c'était Kemal qui m'avait découvert et qui avait forcé Yves à me lire), et ils possédaient évidemment la première édition, qu'ils conservaient précieusement. Yves me dit qu'il

la préférait, et de loin, à celle que le Dilettante Dominique Gaultier venait de me fabriquer.

Moi non plus je n'étais pas dingue de cette version. Dominique avait opté pour emballer mon « nouveau bébé », comme il disait, dans une imitation de faire-part. Tout en violet et beige... Résultat : bof... Ça aurait été pas mal s'il était allé jusqu'au bout de l'idée et avait fait imprimer la couverture sur du vrai papier de faire-part un peu cloqué. Pour l'intérieur, comme Dominique (par souci d'économie) n'avait pas voulu faire tout ressaisir, il avait procédé à une reconnaissance de texte, ce qui avait laissé passer pas mal de coquilles. Et puis, pour la couverture, ce cher « despote éclairé », comme il s'appelait lui-même, n'avait pas été d'accord pour balancer une photo de moi à *Apostrophes*, ce qui commercialement aurait été excellent.

Heureusement, toutes ces préventions étaient balayées par mon *Vingt-Septième Livre* ! C'est ainsi que j'avais intitulé ma préface ! Un putain de texte ! On en avait enlevé toute l'amertume, le moindre résidu d'aigreur, et c'était devenu un tour de force

littéraire de transformer la préface d'un livre vieux de vingt ans en lettre ouverte, en direct, à l'auteur le plus célèbre de France, avec qui je partageais quelques cruels souvenirs. Moi le *loser*, je m'adressais, en le tutoyant, au *winner* de l'immeuble d'en face !

On alla dîner au Westminster où Kemal était descendu. Sinistre hôtel. Dîner grossièrement chic. Mohamedou connaissait chaque date de ma vie passée que j'avais écrite, mais ne réagissait à rien au récit de mes dernières mésaventures. Ça le faisait débander fanatiquement parlant, le Kemal, d'être un instant chassé du temple de ma postérité par l'écrivain que j'étais au présent ! Il préférerait rester dans le Nabe d'il y avait vingt ans, et dans ses projets, autant dire ses fantasmes, de DVD de film sur moi, d'adaptation hollywoodienne de mon Journal intime, etc. Au dessert, Kemal fit une apologie de Groucho Marx (*I bet your life*) et de Woody Allen ; pour un « anti-feuj », c'était fort !

Puis on monta dans sa chambre. Kemal s'allongea sur son lit comme un hippopotame saute dans une flaque d'eau, et ouvrit son

ordinateur, pour regarder mon site, les nouveautés que Salim avait mises en ligne. Mohamedou critiqua acerbement la nullité de ce « Beur dentiste » qui osait se piquer de littérature, et pire : de la littérature de *son* écrivain !...

— Regarde-moi ce boulot ! disait l'exigeant Mauritanien.

C'est vrai qu'elles étaient flagrantes, ses incompétences techniques de webmaster. Yves disait qu'il faudrait tout remettre à plat un jour. Tout ré-encoder. Laïbi avait fait n'importe quoi ! J'expliquai à Kemal et à Yves que je devais sans arrêt rectifier ses bourdes, corriger ses gaffes visuelles. À l'évidence, c'était un bras cassé avec une main gauche scotchée au bout qui avait édifié mon site !

Mohamedou me fit également découvrir Google Earth : la Terre vue par satellite. On pouvait se déplacer du Westminster à n'importe où, c'était la première fois que je voyais ça... Impressionnants, ces grossissements... Kemal se plaça sur la piste d'atterrissage de l'aéroport de Nouakchott où il se retrouverait dans quatre jours. En 2005, il

était juste incroyable, pour un type de ma génération, de pouvoir faire le tour de la planète en bougeant seulement la souris d'un ordinateur... Google Earth, c'était le *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre, en mieux !

Avant de nous quitter, Kemal tint absolument à lire intégralement ma préface... Le fan s'abstrut (qui a dit qu'il n'y avait pas de passé simple au verbe « s'abstraire » ?) entièrement de la présence gênante de son idole pour se plonger dans le texte.

— Écoutez ça, écoutez ça ! nous disait seulement Kemal de temps en temps...

Moi-même je me laissais endormir sous sa voix de sultan maure qui roulait les « r » même quand c'étaient des « q » ou des « p ». Puis Yves et lui me raccompagnèrent à pied jusqu'à la place Vendôme, et je rentrai.

LXXXV  
Dieudothello

À propos de gros Noir, je devais retrouver Dieudonné à la Main d'Or pour le spectacle tiré du livre de Soral, *Misère du désir*, par un certain Dominique Dorbe... Un acteur en chemise blanche récitant des pages de Soral. Aussi plates à entendre qu'à lire. En ce temps-là, Dieudo pensait faire de sa Main d'Or un tremplin pour jeunes « talents », puis très vite sa scène se transformerait en toilettes réservées aux larbins les plus inféodés à sa propre pub, en chiottes privées pour que ceux qui croient avoir quelque chose dans le ventre y chiassent en public, en gogues pour démagogues et autres conspis constipés pouvant pousser sur ce trône tant qu'ils voudraient leur propagande du Mensonge généralisé... Mais n'anticipons pas, ou plutôt n'en pissons pas plus là...

Ce soir-là, il y avait plein de « fachos » autour de Soral, mais totalement inoffensifs... Dieudonné nous invita ensuite à les suivre tous au restau.

— Italien ou Turc-Kurde ? me demanda Dieudo.

— Turc, d'ac', mais pas Kurde !

— T'as quoi contre les Kurdes ? me demanda un des fafs.

— C'est eux qui ont massacré les Arméniens...

— Ah, t'es Arménien ?

— Pas du tout ! Gréco-Turc justement, et j'en ai marre qu'on mette toujours le « génocide » arménien sur le dos des seuls Turcs !

On alla à l'Italien au bout du passage, La Pirata, tenu par un Rital d'Amalfi. Alain, rose comme une tranche de jambon, s'encadra de deux fachos comme de morceaux de pain raciste. Dieudo et moi, par provoc', nous assîmes dos à la fenêtre exprès (histoire de montrer aux autres qu'on n'avait pas peur). Le dîner fut agréable.

Dieudonné parla aussi bien de Florence Foresti qui lui avait volé des trucs que de Serge Khalfon qui, lorsqu'il le rencontrait, se demandait s'il devait lui serrer la main. Claude Berri, en revanche, lui avait dit en la lui serrant franchement : « Maintenant, on est ennemis ! » Déjà plus classe.

— J'ai senti le respect, m'avait dit Dieudo. Avant, j'étais pour lui comme tous les acteurs : de la merde.

Dieudonné nous raconta aussi que le Noir qui sonnait le gong chez Collaro, « Gag », était payé cinq cents francs. On lui avait proposé à lui, Dieudo, à l'époque de son duo avec Élie, la pub des cacahouètes Bénénuts...

— Pour un milliard, je l'aurais pas faite ! Pourquoi ne pas proposer à Élie des pubs pour des pyjamas ou pour du savon ?... C'est Noah qui l'a faite ! Je le connais bien, Yannick. Au Cameroun, son père m'approuve et grimace quand on lui parle de son fils. Tu te rends compte que Yannick est l'homme le plus aimé de France et moi le plus détesté ? Ça fait quand même deux Noirs !

Dieudonné nous parla aussi du CRAN désormais aussi dégueulasse que SOS Racisme naguère. Il me signala aussi qu'un nouveau badge avait été créé : « Touche-toi, mon pote ! » Puis il évoqua Jamel qui avait refusé de le suivre : « Je ne veux pas devenir l'antisémite de la banlieue », avait dit Debbouze. Et Bigard qui s'ennuyait dans son



créneau de beauf plan-plan et qui lui avait dit « t'es le meilleur » ! Dieudo parlait aussi bien de son combat pour faire prendre conscience du racisme anti-Noir que de cette France saturée de larmiches pour la Shoah.

Dieudonné était devenu beau, les cheveux, la peau, le regard... Quelquefois il avait des silences réfléchitifs, mais le sourire était franc, la mine réjouie... J'avais déjà remarqué que son ostracisme par les monstres de laideur du show-biz l'avait embelli. Il raconta aussi son agression en Martinique par les trois jeunes Juifs et à laquelle il avait riposté à la bombe lacrymo... Il imagina un grand titre d'article dans *Voici* ensuite : « *Dieudo gaze des Juifs* », que j'améliorai en « *Dieudo gaze deux Juifs* », à sa grande hilarité.

C'est ce soir-là également que Dieudonné me révéla son « rêve »... Alors qu'Alain était en roue libre à l'autre bout de la table, déblatérant ses litanies faussement nazies aux deux fafs falots, Dieudonné nous livra son vrai secret désir d'artiste : jouer Shakespeare !

— *Othello*, me dit-il, en levant les yeux aux ciel... J'aimerais jouer *Othello*... Tu te rends

compte ? Et sérieusement ! Et tu sais avec qui dans le rôle de Iago ? Élie bien sûr ! Je veux le texte intégral, et un jeu au premier degré, dans de beaux costumes et un grand théâtre !...

À l'époque, c'était encore possible, et Élie Semoun, qui l'aimait plus qu'Alain Soral, aurait été tout à fait d'accord. Ça aurait donné un air frais, soudain, à sa carrière. *Othello*, avec Élie et Dieudonné ! Quel retour !

Je m'enthousiasmais pour son projet ! Une pièce de Shakespeare n'aurait pu qu'enrichir son œuvre d'humoriste libre. Jamais je n'avais vu Dieudonné plus sincère, et même sincèrement frustré... Il y croyait, à son *Othello* ! C'était la vraie bonne idée, celle qui eût tout renversé. Et sans rien lâcher sur l'antisionisme dans ses spectacles ! Pas question de se faire pardonner quoi que ce soit par ces crapules, mais revenir sur scène dans un registre où on ne l'attendait pas ne pouvait qu'être excellent. Et tout à fait justifié...

Dieudo pouvait être un Maure de Venise très convaincant. En réfléchissant, je ne voyais personne actuellement meilleur dans le rôle. Et Élie Semoun en Iago, n'en parlons pas ! On

le voyait tellement bien en traître visqueux en collants avec sa dague à la ceinture... D'ailleurs, sous le désir de jouer un classique, pointait un autre désir chez Dieudonné, c'était de retrouver Élie, de reconstituer leur duo, quoi que ça lui en coûte, et pas quoi que ça « leur » en coûte, car des deux, celui qui avait le plus à perdre à reformer le duo « Élie et Dieudonné », c'était Dieudonné et pas Élie, quoi qu'on en pense...

— Othello le Noir dominé par Iago le Juif... C'est tentant... rêvait Dieudonné à haute voix...

Et il ne voulait que des Juifs autour du « guerrier » maure Othello !... Shirel en Desdémone, Patrick Timsit en Roderigo, Gad Elmaleh en Cassio, Gérard Darmon en Brabantio, et Josée Dayan à la mise en scène... Comme je m'excitais avec lui, Dieudo me nomma même, dans l'exaltation de cette bonne soirée, directeur artistique ! Non, ce n'était pas mon genre, je donnais des idées et c'est tout. Mais s'il avait besoin de moi, j'étais là.

Ah, c'était autre chose que son *Code noir* comme projet, et imbattable celui-là...

— Tout ! lui dis-je. Avec ça, tu récupères tout !

## Livre IX

### LXXXVI

Où l'on voit Salim et Yves se tordre de  
rire de façon gênante

C'est Pierre-Yves en personne qui nous fila les places à l'entrée du Zénith... Pierre-Yves Parrinet, le producteur de Dieudonné... Yves et moi pénétrâmes dans la salle, on trouva notre banc. Salim m'appela, lui aussi était entré. Je le guidai et bientôt il nous rejoignit, avec son gros sac de Marseille, digne de celui de Marius lorsqu'il part s'embarquer sur *La Malaisie*.

C'est ce jour-là qu'Yves et Salim se rencontrèrent. Je fis les présentations : « Un Français d'Algérie et un Algérien de France. »

Tout de suite, ils sympathisèrent. Mon déjà webmaster s'assit à la droite de mon futur directeur artistique. Je les laissai parler de « leur » pays. Yves n'était pas vraiment un Pied-Noir, puisqu'il était né en France. Quant à Salim, il n'était pas vraiment un Beur, puisqu'il était né en Algérie ! Laïbi dit aussi à Yves : « J'ai lu un livre là, que Marc-Édouard m'a passé ! C'est de la bombe ! Ça s'appelle *Contre-croisade*, je te le conseille !... »

Il ne savait pas, le pauvre, que Mahmoud, dit « Moody », Mohamedou était un ami d'enfance d'Yves, quasiment son frère. Eh oui, en 2005, Salim Laïbi considérait la version parfaitement officielle du 11-Septembre comme la seule valable !... Bientôt, le noir tomba comme une nuit brutale sur la foule surchauffée du Zénith, et le show commença.

1905, ça s'appelait : pour les cent ans de la loi officialisant la séparation de l'Église et de l'État. Toujours le bon fond laïc de Dieudonné qu'il tenait à fêter à sa façon. Ça commençait par un dialogue en voix off entre lui et un de ses enfants. C'était sa fille Bonnie cette fois. Il lui demandait de dire au public qu'il était un

type bien et qu'on arrête de le frapper, il n'avait rien fait... Il finissait même pas s'énerver : « Les enfants c'est de la merde. » La petite Bonnie éclatait de rire.

Dieudonné entra en scène et commença par imiter un spectateur racaille qui crache à la figure de la placeuse. Il y avait sur la scène des silhouettes disposées sur de faux gradins imitant les vrais qui étaient dans la salle. Il passait d'un « gradin » à l'autre pour incarner plusieurs spectateurs, dont un raciste qui considérait Dieudonné comme un nazi et prétendait que « le Troisième Reich, c'était des Noirs grimés à la hâte », et qu'Hitler lui-même était nègre.

Jacky arriva sans surprise pour lui changer les piles de son micro. Dieudonné feignit alors de croire qu'un spectateur n'avait pas compris que c'était exprès, et que tout était joué depuis le début. Il inclut d'ailleurs Jacky lui-même dans ce faux jeu puisque son régisseur cherchait dans le texte qu'il avait en main où cette scène avait été écrite, et il ne la trouvait pas. Alors Dieudonné expliqua que le spectacle n'avait pas encore commencé : tel qu'on le

voyait là, il était dans les coulisses avec son régisseur, ce qui était difficile à justifier à cause du décor en faux gradins... Ça commençait à lasser, ces mises en abyme perpétuelles dans lesquelles il se prenait les pieds... Je remarquai que Jacky avait un tee-shirt à l'effigie de ma tête de Noir muselé que j'avais publiée dans *La Vérité* ! Ils en avaient fait des tee-shirts, ces voleurs ! Pourquoi ne pas les vendre tant qu'ils y étaient ?

Dieudo se lança ensuite dans une démonstration lourdingue sur la laïcité. Il esquissa une scène de guerre culminant par le discours d'un curé cynique qui assistait, si on pouvait dire, à l'agonie d'un mourant. Retour dans « la salle », et sur le spectateur râleur qui continuait à commenter le spectacle qu'on voyait. Le jeu de scène était toujours le même. Il se servait du thé ou du café, de son thermos, et discutait avec les gens, une main dans la poche. Sa coiffure s'était épaissie, il était carrément coiffé afro désormais.

Il attaqua alors une parodie de Galilée. Galilée vu par les beaufs, avec en personnages secondaires les prêtres de l'Inquisition qui



avaient obligé le chercheur de merde pisan à abjurer sa théorie foireuse comme quoi la Terre tournait (n'importe quoi !). Pas mal, mais toujours dans le même personnage de franchouillard agressif. Intéressant rétrospectivement de voir comment Dieudonné insistait sur l'Inquisition, « où on était bien obligé de baisser son froc ». Sous-entendu, il aurait fait pareil, lui : « Je ne suis pas antisémite (*eppur* les Juifs sont dégueulasses...). »

À part dans sa propre dénonciation involontaire, c'était dans la dénonciation des autres que Dieudonné restait le meilleur. Il dénonçait tous les Galilées qui avaient abjuré leur foi en Dieudonné... Il se comparait à la planète, ni plus ni moins ! Jamel Debbouze, évidemment, qui se baladait le cul à l'air, sans froc, pour ne plus avoir à le baisser. La phrase que lui avait dite Debbouze, quand il l'avait rejoint sur scène, était d'ailleurs rapportée : « Si tu crois que ça m'amuse d'aller serrer la main d'Enrico Macias chez Michel Drucker... »

Du passage en effet honteux de Jamel chez l'amant de Calixthe Beyala, j'avais d'ailleurs

suggéré à Salim de prélever des images afin de procéder à un montage vidéo bien offensant pour le petit Marocain handicapé et renégat. C'est parti de là, les « vidéos » de Salim, ses montages explicatifs traitant de l'actualité avec images d'archives assemblées comme il pouvait dans son cabinet de dentiste le soir, à Saint-André, à Marseille...

Mais là où Dieudonné se trompait et trompait son public, c'était en disant que le lendemain du « soutien » de Jamel, celui-ci avait été obligé d'aller rendre des comptes chez BHL le grand patron. Ça pouvait passer pour une métaphore et une plaisanterie, mais il y croyait. Comme Soral, il était obsédé par Bernard-Henri Lévy, soi-disant grand boss omnipotent des médias sionistes et finalement du monde financier, intellectuel et politique de la France entière, si ce n'est du monde ! Alors que ce n'était qu'un incapable dans tous les domaines, juste un milliardaire qui en effet achetait la complaisance des médias afin qu'ils le fassent passer (plus à ses propres yeux, d'ailleurs, qu'à ceux d'un public inexistant) le

plus souvent possible pour quelqu'un d'important.

Finalement, Soral et Dieudonné étaient d'affreux romantiques et ringards dans l'analyse : ils pensaient que les collabateurs et autres traîtres, autres « Galilées de banlieue » comme disait Dieudo – alors que ce n'étaient que des renégats à la petite semaine –, avaient besoin d'une Kommandantur pour leur dire ce qu'il fallait faire. Même pas ! Debbouze n'avait pas eu besoin de Lévy pour savoir qu'il fallait s'éloigner de Dieudonné. Et Lévy n'avait pas plus eu besoin de donner d'ordres aux Israéliens qui étaient allés frapper Dieudonné jusqu'en Martinique. Oui, Jamel Debbouze avait renié son soutien à Dieudonné pour ne pas avoir d'emmerdes, mais de son propre chef.

Petit hommage à Nougaro encore une fois, où Dieudo l'imita chantant *Dansez sur moi* en récupérant Claude comme si ce dernier avait été un grand fan à lui ! Ce qui était faux, bien sûr. Puis la sempiternelle galerie de personnages menée par le professeur de mathématiques méridional. On avait déjà

l'impression d'avoir vu et survu ça, et on n'était qu'en 2005 ! Autant dans *Mes Excuses*, j'avais cru qu'il était en train de se renouveler et que le choc antisémite allait lui donner une nouvelle fraîcheur dramatique, autant avec 1905 je commençais à déchanter sérieusement.

Salim et Yves, eux, étaient écroulés de rire devant moi. Leurs laideurs respectives, celle du Pied-Noir constipé qui soudain se lâchait, et celle de l'Arabe naturellement vautré qui au contraire se retenait pour rester présentable, avaient quelque chose de dégoûtant. Il est très rare d'ailleurs qu'un humain reste beau en riant. Tout animal le sait : la vulgarité est le propre de l'homme.

Il faut dire que ni Yves ni Salim n'avaient mon expérience du *music-hall*, et surtout qu'ils cimentaient en quelque sorte leur amitié naissante à cette rigolade bon-enfant, tout épatés qu'ils étaient par l'audace « anti-Système » de l'humoriste à la mode.

Ensuite, ce fut le tour d'un père de voilée qui expliquait à sa fille pourquoi il ne fallait pas mettre le voile dans ce pays raciste. Dieudonné

était sûr de ne choquer personne dans sa salle bourrée. C'était un sketch antiraciste, après tout. S'adressant au prof de maths, le papa faisait même une citation d'un texte de Soral : « Chez vous, c'est le string ; chez nous, c'est le voile. » De mieux en mieux...

Puis le père d'un petit Juif dénonçait la montée de l'antisémitisme dans sa classe de cinquième. Il préconisait de distribuer des pin's « Touche pas à mon pote juif », et des DVD gratuits de *Shoah* de Lanzmann. Le Zénith crépita d'applaudissements. Le meilleur Dieudonné était là, celui qui dénonçait l'absurdité de la parano anti-antisémite. Oui, il y avait une dictature de la souffrance juive, menée par une poignée de misérables, petits goujats ignobles qui n'avaient rien d'autre à faire que de surfer sur la vague de culpabilité dans l'océan de l'Histoire. Mais ce n'était pas une raison pour se soumettre à cette dictature en la trouvant omnipotente et en la surestimant... Car même en lui « désobéissant », il s'y soumettait puisqu'il lui accordait trop d'importance. Désobéir vraiment, c'est d'abord désobéir à

l'idée que le pouvoir veut que vous vous fassiez de sa grandeur. C'était ça que j'aurais voulu lui dire.

Voici la raciste anti-Noir, puis le Noir plein de rancœur, puis la Vietnamiennne stupide. Exactement les mêmes imitations d'accents que dans le spectacle précédent. Dieudonné se rapprochait de plus en plus de Michel Leeb. C'était le comble !

Comme il ne savait pas trop comment finir son spectacle, Dieudonné nous balança une sorte de sous-sketch à la Raymond Devos en jouant sur le mot « rien », justifié par la volonté qu'il avait que le spectateur sorte de son spectacle avec la sensation qu'il n'avait parlé de rien. Et par trouille qu'on l'accuse de faire un meeting politique, déjà !... Même si, avant de quitter la scène, Dieudonné annonça sa candidature à la présidentielle pour 2007... Surprise ! Comme Coluche ? Mais à part ça, Dieudonné pouvait être rassuré : en effet, il n'avait parlé de rien. Ou presque... Pourtant, en cette année 2005, il y avait bien d'autres sujets à traiter que la laïcité ! Pas un mot sur Saddam Hussein, pas un mot sur Arafat, pas

un mot sur la prise d'otages de Beslan, ni sur les otages Chesnot et Malbrunot, ni sur Florence Aubenas... Quel flemmard !

C'était fini. Un one man show de plus. Et celui-là, je pensais qu'il aurait vraiment pu s'en passer... Heureusement, Dieudonné était très sympathique, et c'est en bande qu'on descendit les gradins pour aller le saluer en coulisses. C'est moi qui menais la troupe. Je retrouvai Pierre-Yves qui me fit entrer dans les *backstages*. J'imposai avec moi mes deux nouveaux larrons en foire, Yves et Salim.

## LXXXVII

### Salim dans les coulisses

Pas mal de monde dans les coulisses. Dieudonné m'accueillit chaleureusement. Je ris avec lui du deuxième bon tour à jouer aux futures élections.

— Dieudonné/Le Pen, tu imagines ? Ce serait trop beau ! me dit-il.

Était-il sincère ou bien trottait-il déjà dans sa tête une autre équation que nous ignorions

tous ? Dieudonné + Le Pen/Sarkozy. Voilà le vrai second tour auquel il aspirait au fond de lui.

Salim et Yves faisaient connaissance avec le staff du monstre. C'est ce jour-là que Salim Laïbi se fit copain avec un grand Antillais à lunettes et à blouson : Joss. C'est la première fois que je voyais le garde du corps en vrai. Il serait l'ombre de Dieudonné pendant près de huit ans. Joss, le Nègre à tout faire du patron nègre... Laïbi sympathiserait avec lui au point que Joss lui ouvrirait plus tard à volonté les portes du théâtre de la Main d'Or pour que « Le Libre Penseur » y donne ses conférences débiles. Le cosmonaute algérien Salim Laïbi mettait (grâce à moi !) son premier pas sur la planète Dieudo ! Un petit pas pour le gros jeune homme de Marseille, mais un bond de géant pour le conspirationnisme futur !

Dieudonné et moi fûmes filmés en train de parler des banlieusards virés de la MJC où Jamel et JoeyStarr étaient venus pour inciter les jeunes à voter, c'est-à-dire voter à gauche. C'est tout ce qu'ils avaient trouvé pour répondre aux émeutes tout à fait légitimes de



Clichy-sous-Bois après que les deux banlieusards étaient passés à « la chaise électrique »...

Dans ces coulisses, il y avait aussi Frigide Barjot, trouillant qu'on la voie ici. Elle téléphona à Basile, son mari, tout en me disant qu'il lui avait bien recommandé de ne pas trop se faire voir avec des peuples. Elle disait à ce vieil ivrogne de Tellenne :

— T'inquiète pas, le plus peuple ici, c'est Marc-Édouard !

Frigide n'était pas encore l'égérie de la lutte contre le mariage pour tous, mais il y avait longtemps que c'était elle qui portait non seulement le pantalon mais aussi les couilles de son couple. Même si elle ne les avait pas encore brandies comme le flambeau d'une statue de la fausse liberté.

Excellente ambiance. Les VIP étaient abreuvés de champagne et de sandwiches au fromage. Dieudonné était dans son époque généreuse... Salim remarqua que la famille Roche était là. C'était une de ses obsessions, les enfants du juge Roche (dont la fille, genre brune bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle, très pâle, tapa

dans l'œil d'Yves), qui avaient balancé leur père après sa mort comme lié au réseau pédophile de l'allègre affaire Baudis. Le gros Kabyle marseillais se jeta sur eux, et leur apporta son soutien, les interrogea, les saoula sans doute. S'ils étaient là, ce n'était pas par hasard, car Dieudonné commençait à rassembler autour de lui – et souvent par l'intermédiaire de ses rabatteurs des sites Les Ogres et La Banlieue s'exprime – tous ceux qui se sentaient frappés d'injustice, les laissés pour compte du Système. Les gosses Roche avaient donc leur place dans la « dieudosphère ». Bientôt, ils s'apercevraient comme les autres que cette dieudosphère n'était pas une planète mais juste une roue dans laquelle, pauvres petits hamsters essoufflés, ils étaient invités à ne jamais cesser de courir à vide.

Je repérai aussi Florence Foresti. Oui, la Foresti était là en 2005 pour applaudir Dieudo et lui piquer bien des tics, bien des gimmicks et des grimaces qu'elle réintégrerait dans ses futurs sketches au contenu inepte, bien que drôles.

Dieudonné était vraiment ravi et radieux, il avait rempli la salle de près de cinq mille personnes. Son pari annuel était gagné, c'était ça son rythme. Roder le spectacle à la Main d'Or, en faire un ou deux par soir selon la demande, et conclure l'année par un rassemblement zénithal. On se quitta dans les effusions.

Yves et Salim étaient aux anges. On ramena mon webmaster à son hôtel qu'il avait choisi « hors des murs de Babylone ». Il nous dit qu'il avait une nouvelle idée pour me faire gagner de l'argent et survivre à mon éviction du Rocher dont il arrivait moins à se remettre que moi : une mise aux enchères de mes tableaux ! Avec les photos que je lui avais procurées, il avait constitué une galerie. Il pensait que c'était ça la bonne idée, vendre mes tableaux aux enchères sur Internet ! Ça m'assurerait une rente mensuelle modeste mais suffisante pour tenir, et pendant ce temps écrire les merveilleux livres dont il ne se lassait pas... Il nous fila le CD qu'il avait fabriqué de cette exposition virtuelle de tableaux. Très

important dans son imaginaire, mes tableaux...

J'avais donné à Salim un large choix d'œuvres, parmi lesquelles mes mosquées, pirates, jazzmen, Turcs au narguilé, anges, chats, Christs, que sais-je, mais aussi mes nus : de grandes femmes en train de se caresser en pleine extase. D'ailleurs, à ce propos, l'Algérien cachotier se confierait à Yves qui me le répéterait aussitôt...

Le lendemain, ils se virent seul à seul pour faire mieux connaissance, dans un café de Saint-Germain. Le gros très sérieusement dit au maigre :

— Il faudrait que Marc-Édouard, sur son site, enlève ses peintures où les filles se touchent parce que pour les musulmans, c'est gênant, et du coup il perd des lecteurs, et moi je ne peux pas avancer...

— Vous n'allez pas prendre de Marc-Édouard que ce qui vous intéresse ! s'énerva Yves en s'adressant aux musulmans à travers Salim. Pas question de promouvoir une version « islamique » de Nabe ! C'est encore plus beau qu'il se soit passionné pour la cause

arabe, et qu'il l'ait si bien défendue. Ce n'est pas pour ça qu'il faut l'amputer de tous ses autres talents.

Salim Laïbi baissa la tête. Il comprenait. Mais Yves aussi comprenait qu'il y avait eu un malentendu dès le départ. Il avait bien vu qu'il y avait une limite au truc. Salim n'était pas dans l'art, ni dans la liberté... Il était déjà dans une idéologie... Pourtant, je ne m'étais pas économisé pour le guider dans la bonne voie de la beauté, de la vérité, bref, du bien. En vain, évidemment...

J'en voulus plus tard à Yves de m'avoir caché qu'il s'était aperçu, dès leur premier moment sans moi, de la fermeture d'esprit du futur pseudo « Libre Penseur »... J'aurais été alerté plus tôt sur sa potentialité de trahison.

## LXXXVIII

### Un peu de courrier...

Yves avait un cadeau pour moi ! Une imprimante qui lui restait dans sa cave. Je l'essayai devant lui ; évidemment, elle ne

marchait pas. « Poubelle ! » Un autre jour, Yves m'appela, et au bout de quelques minutes, la conversation coupa net. Je m'aperçus que c'était le dernier coup de fil que mon pauvre portable pouvait supporter. Fini ! Stop ! Ca y était ! C'était fait : le Rocher, après m'avoir coupé l'écriture, me coupait la parole. Après avoir mis le holà à mes mensualités, il mettait le holà à mes « allô ». Ça avait duré six ans et demi quand même, au grand scandale de toute la maison... Je devais désormais passer mes coups de fil de cabine en cabine, dans tout Paris.

Yves proposa de me donner son vieux portable jusqu'en avril. Puis il revint sur sa décision. Sur quelle décision Yves Loffredo n'est-il jamais revenu ? Finalement, il préférerait me donner une enveloppe de cinq cents euros pour que j'en achète un nouveau. Ça va pas, non ? Je refusai. En grattant un peu, je compris pourquoi : Monsieur le bourgeois du 6<sup>e</sup> arrondissement avait peur que je téléphone à Carlos avec un numéro de portable à son nom ! Ça aurait pu lui porter préjudice. Ah, on

était encore loin d'en faire un chevalier ! Mon métier ? Tortureur de fans !

À propos de Carlos, je reçus une carte de vœux de Noël... C'était la plus belle... Et quelle justesse politique !

La Santé, le 20 décembre 2005

Mr. Marc-Edouard Nabe

Cher Ami,

A la veille du 30<sup>eme</sup> anniversaire de « la prise de l'OPEP », avec l'esprit combattif, je prends mon stylo pour vous en souhaiter un JOYEUX NOËL ! et un NOUVEL AN 2006 avec le renouveau de v(n)otre ferveur éditorial, pour LA VÉRITÉ !

Paraphrasant le grand impérialiste Rudyard Kipling : « Tu (seras) "bankable" mon fils. » Et INCHALLAH jamais le « Bienvenu dans l'Intelloland ».

Nos visions de l'Irak se révèlent prémonitoires et toute à fait exactes. ALLAHOU AKBAR !

Nos amis d'Afghanistan continuent à se battre de par le monde désormais...

Dans le berceau de Notre Seigneur Jésus,  
la Résistance continue sans faiblir. AL QDS  
ARABIE !

Amitiés révolutionnaires,

Carlos

Il y avait même joint une carte de la  
Palestine pour Anne-Sophie Benoît,  
nouvellement maman.

JOYEUX NOËL !

Que la NOUVELLE ANNÉE 2006 soit le  
démarrage journalistique, dans le bonheur  
de votre maternité ; que Dieu vous bénisse et  
à votre ange. Souvenons-nous toujours de  
nos frères qui, dans le berceau de Jésus,  
croupissent sous le joug sioniste.

Au dos, Carlos tenait à la remercier pour son  
enthousiasme et l'argent qu'elle lui avait fait  
parvenir (elle l'avait aussi abonné à tous les  
hebdomadaires français).



La Santé, le 20 décembre 2005

Très chère Anne-Sophie,

Je suis très touché par votre geste solidaire, toujours au bon moment. Merci pour votre encouragement à prendre mes notes dans le sillage de Hemingway et autres grandes plumes, mais je me vois plutôt en pamphlétaire... Ce n'est pas NABE qui veut !

Je vous embrasse, et à votre bébé,

Carlos

## LXXXIX

### Ça dépend des Juifs

Lorsque je m'aperçus que la dernière page de ma préface à la réédition de mon *Régat des vermines, Le Vingt-Septième Livre* (« Rendez-vous dans cent ans ! En attendant, j'arrête. »), était lue au premier degré, je décidai d'accréditer la rumeur selon laquelle j'arrêtais d'écrire, et que beaucoup trop de gens – dont Taddei – à mon goût avaient pris au sérieux.

Tout le monde y crut. Au point que cette crédulité générale nous donna l'idée, à Audrey et moi, d'élaborer en secret un nouveau roman... Oui, je partirais du postulat que j'arrêtais d'écrire pour inventer une histoire ! L'idée était semée, elle n'avait plus qu'à germer...

Le seul dans le « milieu » qui ne goba pas ça fut Guillaume Durand. J'appréciai beaucoup. Il employa d'ailleurs une métaphore jazzistique :

— C'est comme si tu me disais que Charlie Parker pouvait arrêter de jouer du saxo. Impossible ! Je ne te crois pas.

Sympathique Guillaume, bien qu'il ait reporté de plusieurs semaines mon invitation prévue dans son émission *Campus*.

Enfin, nous y allâmes avec Dominique Gaultier ! C'était un spécial Karl Lagerfeld, très sympathique lui aussi, qui glissa en direct qu'à l'époque il avait lu le *Régat*, à sa sortie, et qu'il se souvenait très bien du bruit que ça avait fait. J'avais trouvé Durand un peu gêné au maquillage, je compris pourquoi. Il savait bien qu'il ne pourrait pas réfréner la hargne

préméditée de Christine Angot qui, en effet, lors de sa chronique, se jeta sur moi comme un cow-boy saute sur un petit veau pour le ficeler dans un judéo-rodéo...

Encore une Juive à qui j'avais à faire médiatiquement ! La liste était interminable ! Ça ne s'arrêterait donc jamais ? Qu'une écrivaine si prétentieuse, qui plaçait si haut son travail d'écriture, se prête au jeu de la chroniqueuse payée par une émission littéraire pour défoncer un confrère ne semblait choquer personne !

Dans ce *Campus*, ses attaques furent pitoyables et malheureusement efficaces pour me déstabiliser. L'Angot, c'est-à-dire la Schwartz, plus noire que jamais, me reprocha d'avoir un père qui aimait ce que j'écrivais ! Évidemment, le sien s'était contenté de l'enculer ! Alors que dans mon cas d'inceste, même symboliquement, c'était moi qui avais enculé mon père !

Et puis, ça l'avait beaucoup agacée, Angot, que je « simplifie » l'histoire littéraire de notre époque à deux noms, Houellebecq et moi, qui avions tout inventé ; lui dans la réussite, moi

dans l'échec. Elle aurait voulu en être ! Seulement, non. Elle n'avait rien à voir avec l'époque, sauf qu'elle en avait capté la nullité de pensée et l'avait restituée en bouillie d'auto-écriture contemporaine de femmelette.

Là où elle fut la plus dégueulasse, et j'espérais bien que Sorral avait vu ça, c'est quand elle revint sur la question des Juifs, et avec quelle puante mauvaise foi ! Elle citait un extrait de ma préface dans lequel je répondais à la question « vous êtes antisémites ? » par « ça dépend des Juifs », dans le sens « ça dépend desquels ». En refusant de lire la suite, elle insinua que j'avais voulu dire « ça dépend d'eux », sous-entendu que ce qui leur était arrivé n'avait dépendu que d'eux. Je m'énervai devant cette falsification de ma pensée.

Pour mon image, c'était excellent de voir l'antisémite une fois de plus jeté comme un martyr aux lions juifs dans le cirque médiatique. Mais pour les ventes du livre, c'était raté. Dans les coulisses, Dominique Gaultier grimaçait.

Après l'émission, j'engueulai gentiment Guillaume Durand et discutai avec l'invité

principal Karl Lagerfeld, lui aussi écoeuré par le comportement d'Angot. Décidément, même vingt ans après, mon *Régál* ne passait pas. C'est le système littéraire, représenté cette fois-ci par Christine Angot (on rêve !), qui n'arrivait pas à digérer mon premier livre. Et toujours pour les mêmes raisons ! Antisémitisme !

Seule consolation : des dizaines de commentaires positifs sur Dailymotion, sous la vidéo que mon brave Salim avait postée aussitôt après. En ce temps-là, j'étais encensé comme écrivain authentiquement courageux face à la « pute sioniste » Christine Angot.

La pauvre Christine fut bien punie, car cette année même, pour la rentrée de septembre, quelqu'un allait me venger, et pas qu'un peu : un Juif, un assumé celui-là, Jonathan Littell, qui aurait très bien compris, lui, la distinction, sinon la sélection, que j'opérais entre les Juifs qui justifiaient l'antisémitisme et les autres. D'ailleurs, ce thème, je n'avais fait que l'esquisser dans *Le Vingt-Septième Livre* et sur le plateau de *Campus*, mais il aurait mérité un grand chapitre ! Très bonne idée !

## XC

### *Munich*

C'est en allant chercher mon pain qu'un soir, ma gardienne m'arrêta dans mon élan. Je récupérai un paquet cadeau : c'était un téléphone portable dernier cri. Et ça venait de Taddei, avec un petit mot : « Comme ça, je pourrai te joindre. Je connais ton nouveau numéro ! » Adorable. C'est bien sûr la première personne que j'appelai. Il était tout content, comme si c'était moi qui lui avais fait un cadeau. « J'en avais marre de pas pouvoir te parler », me dit-il. Il était fier et ravi de me faire plaisir et de m'aider.

Continuant ma route vers la boulangerie, je passai devant le 93 faubourg Saint-Honoré, l'immeuble d'Ardisson, et m'arrêtai un instant. Il y avait tant de camions de régie et de fils électriques débordant de la porte sur le trottoir, une telle agitation, qu'on aurait dit une entreprise de pompes funèbres venue récupérer le cadavre de l'animateur mort là-haut.

À l'origine, le concept de la nouvelle émission de Thierry Ardisson était de moi... En effet, j'avais parlé jadis à Stéphane Simon, le producteur de Thierry, de l'idée d'un dîner télévisé, mais là où je l'avais imaginé reconstitué en studio, Thierry, pour plus de télé-réalisme, alla jusqu'à transformer son propre appartement (en échange, Paris Première lui repeignit ses murs à l'œil !) en studio. Tous les lundis, il se laissait envahir par les caméras et les techniciens, et ses mi-amis mi-invités, appareillés de micros, dînaient aux chandelles à sa table dans son décor personnel... Il avait appelé ça 93, *faubourg Saint-Honoré*...

Inutile de préciser que jamais Ardisson ne m'invita à ces boustifailles d'une dizaine de peuples surpris dans la pénombre artificielle à discuter le bout de gras de luxe. D'ailleurs, s'il me l'avait proposé, j'aurais refusé, comme Benoît Poelvoorde et pour les mêmes raisons : il y avait une indécence de riches à se montrer, qui plus est en train de manger, entre membres de cette caste médiatico-

intellectuelle, qui était proprement inacceptable pour un artiste.

— C'est d'une vulgarité que je ne pourrais pas assumer, m'avait dit Poelvoorde.

93 était la réponse ardissonnienne à la télé-réalité d'Arthur. Puisque désormais on voulait du vrai, on allait en avoir. Ne plus enfermer des inconnus dans un espace reconstruit de toutes pièces pour qu'ils puissent épanouir leur vacuité, mais reconstituer un dîner en ville avec des gens connus qui pourraient se lâcher *ad libitum*. *Ad libitum*, *ad libitum*... Tout était remonté ensuite par Thierry lui-même qui ne laissait que ce qui l'arrangeait pour mettre en valeur ou pas ses chers « amis »...

Ardisson avait organisé ce soir-là une Spéciale Juifs... Sacré Thierry ! Comment avoir l'air de ne pas être antisémite en faisant de la fausse discrimination positive ! Le mouton noir tirant sur le brun avait, entre autres, réuni à sa table Dany Boon, Alexandre Adler, Arthur, Éliette Abécassis et Élie Barnavi (encore lui !)...



À la lueur de désespoir des chandelles diffusant une lumière orangée flippante sur les trognes des invités comme si on était en 42 dans la cave d'un Juste cachant ses Juifs (le Juste Ardisson...), Barnavi cracha gentiment sur *Munich*, le dernier film de Spielberg... Devant un Arthur consterné qui, lui, adorait le film, l'ex-diplomate dit qu'il le trouvait « mauvais sur le plan cinématographique »... Toujours la même technique : nier le bien de l'artiste pour mieux le juger moralement mal : Barnav' m'avait fait le même coup pour *Alain Zannini*... Spielberg/Nabe, même combat ?

Et puis surtout, le vieux beau disait :

— D'abord je reproche l'équivalence morale entre les assassins et les victimes... Il n'y a jamais eu « vengeance ». Ça, c'est de la connerie hollywoodienne. Il y a l'Histoire qui est complètement bousculée. Quand on connaît un tout petit peu comment marchent les services secrets, rien ne tient debout.

Barnavi ne pardonnait surtout pas au scénariste d'être un Juif antisioniste d'extrême gauche !

— Il y a là un message antisioniste, anti-israélien, qui est choquant. Le film se termine sur l'échec d'Israël. Israël est brutal, réagit mal... Sa création était une erreur. C'est dommage parce que c'est un beau sujet, et Spielberg est un grand cinéaste. Mais il aurait dû s'en tenir à *Indiana Jones*. Moi j'ai adoré *Indiana Jones*, c'était formidable.

Toujours ce mépris, sans foi mais avec Loi, dès que quiconque, juif ou pas, ne donnait pas une image idéale d'Israël. La consigne mondiale, c'était de ne jamais laisser la moindre critique passer dans le moindre interstice de leur monument à la Mort. Pour Barnavi, roi de l'euphémisionisme, les crimes d'Israël, à l'évidence vengeurs contre les résistants palestiniens, n'étaient que de l'« Histoire complètement bousculée »...

Moi je le trouvais très bien ce film de Spielberg ! Trois heures. Techniquement très réussi et évidemment à gerber de pro-israélisme absolutiste, comme ne l'avaient même pas vu Barnavi et Cie, aveuglés par leur racisme et leur refus de toute nuance, même venant de leur camp !

*Munich* était un des meilleurs films de Spielberg, peut-être le meilleur. Autre chose que *La Liste de Schindler*. Quoi qu'en disent les insatiables sionistes, c'était bel et bien une apologie d'Israël, bien sûr, et de la vaillance des combattants de la Vengeance, totalement revendiquée et réaliste sur le plan historique.

L'attentat de Munich aux Jeux olympiques de 72 était très bien filmé et retracé. Spielberg avait choisi de le découper, le fracturer, pendant tout le film, du début à la fin. C'était par petits morceaux que le spectateur recomposait la chronologie précise de l'événement. Bien sûr, quelques vulgarités, comme des ralentis en fin de scène, mais c'était autre chose que les téléfilms français d'action !

Le jeune Avner, dont la femme attendait un enfant (on le voyait en train de la baiser enceinte, super début chic !), se faisait convaincre par un agent israélien de ne plus appartenir officiellement au Mossad, pour pouvoir mieux mener une action indépendante avec une équipe de six personnes. L'objectif était d'aller punir chacun

des Arabes responsables directement ou indirectement des attentats de Munich. Ça se passait en 73. Tout était reconstitué, ville après ville... Paris. Londres. Beyrouth. Athènes. Meticuleusement, ils accomplissaient leur acte de vengeance, mais attention, de vengeance ciblée... C'était une occasion de montrer la grande noblesse d'âme juive : au moment où la petite fille d'une des cibles risquait d'être touchée, ils interrompaient l'attentat pour le reprendre ensuite.

Ou alors on assistait à la crise existentielle de Mathieu Kassovitz, qui jouait l'artificier (en vérité un démineur) et qui se trompait souvent dans les explosifs... À la fin, il craquait d'avoir versé tout ce sang. Mais le Avner continuait sa mission...

Différentes modalités d'exécution : la fusillade ; l'explosion par bombe ; le téléphone piégé ; le lit piégé. La plus spectaculaire était celle où Avner se mettait dans une chambre à côté de sa cible, pour être sûr que ça explose, et où lui-même manquait d'exploser avec l'immeuble entier... Ce qui était curieux, c'est que beaucoup d'Arabes auxquels ils étaient

confrontés ne les reconnaissaient jamais en tant que Juifs.

Pas mal aussi, l'épisode de la pute hollandaise qui draguait Avner dans un hôtel... Lui, par fidélité à sa femme, n'y allait pas, mais il envoyait un autre membre de l'équipe, un vieux chapeauté, qui se laissait séduire. Et il le retrouvait au petit matin mort, nu, dans son lit avec une balle dans la tête. Du coup, vengeance (on peut le dire, là, non, Élie ?) ! C'était le seul écart que le chef de la mission se permettait : il partait avec un de ses lieutenants jusqu'en Hollande. On les voyait arriver à vélo, retrouver la pute sur sa péniche, la laisser les draguer nue sous son peignoir (« ce serait du gâchis », disait-elle en leur montrant ses beaux seins), et la tuer avec des balles tirées par leurs pompes à vélo... Plus fort (si j'ose dire) que des silencieux !

Spielberg n'aurait pas été Spielberg s'il n'avait pas truffé son gros gâteau de crème vulgaire et sentimentale : le héros parlait à sa fille, qui venait de naître, par téléphone, en éclatant en sanglots, alors qu'il venait de dessouder la moitié du Fatah ! Ou alors à la

fin, quand il retrouvait sa femme à Brooklyn, où il avait décidé de s'installer plutôt que de rester en Israël (au grand dam d'Élie Barnavi), et qu'il la baisait : à chaque à-coup de bite dans sa chatte, le « justicier » revoyait image par image la fin sanglante de l'attentat de Munich en 72, avec l'exécution des otages dans les hélicoptères, alors que l'assaut des forces allemandes était donné sur les Palestiniens.

Beaucoup d'acteurs français dans ce film ! Kassovitz, donc, mais aussi Yvan Attal, et Mathieu Amalric, qui jouait le fils de Michael Lonsdale, un catholique résistant qui faisait sauter des trains pendant l'Occupation et qui s'était reconverti en mercenaire, sans jamais travailler pour des États ou des gouvernements mais pour des organismes qui voulaient se venger. Lonsdale n'avait pas trop d'idéologie, même s'il avait une tendresse pour Avner. L'argent juif n'a pas d'odeur ! Toute la famille goy marchait droit à cette devise. Amalric aussi était très bon avec son chien : énigmatique, antipathique et efficace, et intéressé. Et aussi Marie-Josée Croze, dans le

rôle de Jeannette l'espionne hollandaise, qui meurt à moitié nue sous les coups de pompes...

Patrick Bruel était un peu vert « de ne pas avoir fait le casting d'un film aussi important », comme il le dirait chez Ardisson (cette fois-ci à *Tout le monde en parle*). C'est finalement Kassovitz qui avait eu son rôle. Le vrai dépit s'était transformé en faux soulagement : et même en mépris pour le film de Spielberg : « Comme j'ai beaucoup de doutes quant au propos du film, je suis pas mécontent finalement de ne pas y être, mais comme j'ai envie un jour de faire un film avec Spielberg, je ne vais pas dire ce que je pense de ce film-là. » Mhhhh... Très savoureuse bruelerie à base de vexation mi-cuite, nappée de sauce à la bassesse !

Les « doutes quant au propos du film », il n'était pas difficile de les identifier : Bruel était soi-disant soulagé de ne pas avoir fait *Munich* parce que ça donnait une trop mauvaise image vengeresse de l'Israélien (pourtant ça ne l'avait pas empêché, Patrick, de faire

l'immonde *Force majeure* avec Richard Berry, où la vengeance ne lui faisait pas peur).

Quant aux Arabes, tout au long du film de Spielberg, ils étaient montrés très superficiellement. Et leur combat encore plus. C'était juste des criminels que des vengeurs légitimement punissaient.

Il y avait même le nom de Carlos qui était cité comme « Chacal », le responsable des représailles à cette vengeance du Mossad contre les responsables de l'attentat de Munich.

Car il y a eu une vie après la vengeance de Munich, et même plusieurs morts. Nous aurons largement l'occasion d'y revenir...

## XCI

### Les dîners de beaufs

Ardisson n'était pas à court d'idées chaque semaine pour trouver quels convives faire se percuter entre eux autour de sa table. Il continuait son travail de révélateur de vérités, c'est-à-dire de mensonges... Ça lui donnait



presque le rôle d'une sorte de Proust du Câble (toutes recherches de proportions perdues), pervers organisateur hyper doué pour rendre compte de la snoberie de son temps.

Je me souviens, par exemple, d'une autre séquence de 93 où Ardisson avait assis à sa table Taddeï et JoeyStarr... En 2005, le rappeur était encore nerveux de se voir basculer dans la peoplerie soft alors que toute son image était construite sur sa légendaire violence banlieusarde... À la suite d'une discussion vive, pour faire taire Taddeï à côté de lui, soudain Joey le gifla avec sa serviette ! Paf, dans la gueule ! Je n'en revenais pas de la placidité de Frédéric, et surtout de la non-intervention d'Ardisson...

Parce que le dîner n'était pas en direct, le marionnettiste Ardisson aurait très bien pu couper l'image de Taddeï giflé par JoeyStarr sans problème ! Moi je sais que j'aurais renversé la table, quitte à tout fracasser et à me manger les coups de cette petite bite de Morville. Là, Ardisson n'aurait pas pu passer la séquence ! Bonne technique, au moins, pour rendre l'humiliation indiffusable...

Encore plus dégueu... Quelques mois plus tard, toujours en 2005, Thierry organisa un 93 Spéciale *Charlie Hebdo*. C'était après la mort de Choron. Ils en parlaient tous avec tendresse, mais un peu coincés quand même. Il y avait à table trois générations ! Les vieux (Cabu, Wolinski, Cavanna) ; les anciens jeunes (représentés par Gourio) ; et les nouveaux jeunes (Joann Sfar, Riss et Charb) qui papotaient comme des pipelettes avec une telle connerie qu'elles en arrivaient à gêner les autres. Même Gourio baissait la tête, sans parler de Cavanna et Cabu qui fermaient leur vieille gueule devant les hennissements crispants et si stupides de leurs poulains bavants et boiteux. Aucun humour bien sûr, aucune intelligence, aucune vision. Il ne manquait que Philippe Val pour que le dîner soit parfaitement vomitoire...

La discussion s'anima un peu autour de l'islam... Ardisson raconta qu'il avait invité Samy Naceri sur son plateau en même temps que Salman Rushdie, et Samy Naceri était rentré dans la gueule de Rushdie, pas loin de le menacer, alors que l'acteur n'était pas

intégriste. On voyait que Cabu s'interrogeait. Mais la révolte irréfléchie contre les musulmans non intégristes quand même intégristes était menée par Joann Sfar, cet Israéliste (non, ce n'est pas une coquille) pur et dur, et dessinateur sale et mou... Charb était le plus énervé, et ils en arrivèrent tous, Cabu le premier, à conclure qu'il y avait un déficit du côté des imams. Les « Charlie » se stimulaient les uns les autres pour faire quelque chose contre la religion musulmane, parce qu'elle était délaissée par leur anticléricalisme et leur laïcité qui jusqu'alors s'étaient surtout acharnés sur le monde catholique. Wolinski restait sur le côté. Joann Sfar demanda une autocritique officielle de l'islam !

Ardisson, alors, tout à coup, me cita après Hallier et Vergès, et entre Soral et Dieudonné, parmi les « infrequentables » qu'il avait reçus. À mon nom, personne ne moufta. Ni Gourio, ni Cavanna, ni Wolinski. Thierry enchaîna ensuite sur son admonestation publique de Dieudonné où il lui avait annoncé qu'il ne l'inviterait plus. Tout le monde y alla de sa

petite attaque contre Dieudo... Ardisson eut la bonne conclusion :

— Finalement il y a une limite à la liberté d'expression, c'est la connerie.

Très juste ! Qu'attendait-il alors pour limiter celle des « fins esprits » qu'il avait à sa table ? Pour finir ce dîner télévisé si symptomatique, et même annonceur, de toute une époque, on passa une chanson de Choron... « *Cucul la praline* » !... Wolinski tira la langue à Charb et se tapa un cigare. Tout le monde riait en écoutant *Caca chocolat*, et même Cabu l'hypocrite qui avait déjà dit tant de mal de Choron, et qui allait être l'un des responsables majeurs de l'ignoble dérive de *Charlie Hebdo*. Oui, Cabu la Praline...

Ah, *Charlie Hebdo*... Il allait en faire des dégâts dans les semaines suivantes... Il fallait bien s'attendre à ce que ça explose ! Pourtant la bombe datait de plusieurs mois, c'était le cas de le dire !

Le directeur d'un torchon danois avait eu la mauvaise idée de lancer un concours de caricatures sur Mahomet. Il cherchait vraiment la merde ! Il avait retenu douze

dessins, aussi mauvais les uns que les autres (on était loin de Reiser, Vuillemin ou Gébé). Il les avait publiés, et ça avait déclenché un tollé mondial, dans toutes les capitales de pays arabes.

Les ambassades danoises incendiées, les manifs dans les rues, aussi bien au Caire qu'à Damas, Beyrouth, Riyad, Tunis, Alger, jusqu'à Gaza ! Le Hamas furax ! Tous les musulmans du monde comme un seul homme s'étaient offusqués qu'on ait pu caricaturer leur prophète... Les détracteurs mécréants prétendaient que cet interdit était une lubie soudaine. Faux ! Ancestrale, au contraire ! Même dans le téléfilm *Le Messager*, qui dure près de trois heures, retraçant la vie et l'œuvre de Mahomet, on ne le voit ni ne l'entend jamais (exploit filmique au passage) !

En France, c'est *France Soir* qui eut le « courage » de publier ces scandaleuses déjections scandinaves, relayé évidemment par Philippe Val à *Charlie Hebdo*. Val dicta expressément à Cabu la couverture de ce numéro de *Charlie* spécial caricatures du 8 février 2006, non seulement le dessin, la

légende, mais même jusqu'à la bulle ! Tout était de Philippe Val ! On voyait Mahomet pleurer de rage, « débordé par les intégristes », et il disait : « C'est dur d'être aimé par des cons. » La phrase *made in Val* disait tout. Pour *Charlie Hebdo*, en effet, les intégristes étaient des cons qui aimaient « mal » Mahomet...

Évidemment, Val chercha à faire mieux que le journal danois, c'est-à-dire à insulter carrément les Arabes, tout en insistant sur l'amalgame intégriste/musulman. Il aurait été plus franc, en bon raciste de moins en moins refoulé, de faire écrire à son esclave Cabu : « C'est dur d'être aimé par ces cons d'Arabes. »

Dans le journal danois, c'était surtout un dessin qui avait mis le feu aux foudres d'Allah ! En se fixant sur celui-là – le Prophète avec un turban en forme de bombe –, les indignés signifiaient que c'était contre l'amalgame entre musulmans et terroristes qu'ils manifestaient, pas contre la représentation du Prophète. J'étais vachement déçu que même dans des pays *hard*, la peur de l'amalgame cimente la principale hostilité des musulmans envers les

Blancs plutôt que le dégoût de leur colonialisme et de leur arrogance raciste : c'était tout simplement la trouille d'être confondus avec leurs frères terroristes qui avait motivé principalement les révoltes dans tous les pays contre ces dessins !

Ce ne furent donc pas des « intégristes » qui manifestèrent dans la rue, mais les collabeurs de tous pays, hurlant qu'ils ne voulaient, en aucune manière, qu'on les associe à Ben Laden...

## XCII

### Y a bon barbare !

Ou pire, à Zarqaoui ! Abou Moussab al-Zarqaoui, ça c'est un nom ! Il n'arrêtait pas ! Lui n'avait pas peur d'être « amalgamé » à un terroriste... En Irak, on aurait dit qu'il était tout seul à se battre désormais à la fois contre les Américains qui s'incrustaient, et contre les chiites. Mais qu'est-ce qu'il avait donc contre les chiites ? Son sunnisme était-il mis à mal à ce point ? Je suivais ça d'un œil attentif. Je me

demandais ce qu'en pensait la base, c'est-à-dire Ben Laden et al-Zawahiri, de ce rejeton qui s'autoproclamait émissaire d'Al-Qaïda en Irak !

Même Ben Laden lui disait d'y aller un peu plus molo. Explosion des bâtiments de l'ONU, carnage sur les marchés des villes chiïtes, et puis bien sûr son tube, qui a fait le tour du monde sur Internet : la décapitation filmée de Nick Berg, un jeune homme d'affaires américain barbu. C'était lui, Zarqaoui, le créateur de cette mise en scène ! L'otage avait été exhibé en tenue orange comme celle des prisonniers de Guantánamo, les exécuteurs étaient derrière, cagoulés en noir, ils lisaient un discours qui justifiait la condamnation, à travers Nick Berg, de toute l'Amérique criminelle... Zarqaoui souligna que les Américains avaient refusé d'échanger son otage contre des prisonniers d'Abou Ghraïb. « Alors nous vous disons que la dignité des hommes et des femmes d'Abou Ghraïb ne peut être rachetée que par le sang et les âmes. Vous ne recevrez rien de nous que cercueils et pré-cercueils. »



Et puis on voyait Berg saisi par les cheveux, poussé à terre, et avec un grand couteau de cuisine, Zarqaoui lui-même coupait la tête du jeune Yankee et l'exhibait devant la caméra. C'était un peu flou, mais la messe était dite. Une messe en forme de boucherie. En ce début 2006, Zarqaoui n'était pas loin de chasser de sa première place Ben Laden comme ennemi suprême de la civilisation. Il n'y avait que Béatrice Dalle pour répondre chez Ardisson, quand Thierry lui avait demandé comment elle appellerait sa fille si elle en avait une : « Zarqaoui ! »

Barbares, barbares, barbares... On entendait que ça ! En tout cas, ce n'était pas le « barbare » Zarqaoui qui avait exécuté un autre Juif que Berg, et en France cette fois-ci ! Le pauvre Ilan Halimi, qu'on avait retrouvé mort après tortures à Sainte-Geneviève-des-Bois... Ses assassins se faisaient appeler le « gang des barbares », justement, lequel fut très vite démantelé après la découverte du corps.

Le chef (dit « le cerveau »), c'était Youssouf Fofana, un Noir de Côte d'Ivoire, qui s'était barré dès qu'on avait retrouvé la victime. Ils

avaient préparé ça à une bonne douzaine de voyous, pas tous arabes, pas tous noirs, banlieusards de merde, paumés. C'était d'abord une fille sexy qui était allée draguer Ilan Halimi dans sa boutique de téléphones portables, et lui avait donné rendez-vous au parc de Sceaux... Là, il s'était fait kidnapper par des gros bras qui l'avaient séquestré au fond d'une cave, dans un immeuble à Bagneux. Tous se relayèrent pour le torturer à coups de manche dans la gueule, à coups de cutter partout sur le corps, de mandales et de sévices divers jusqu'à ce qu'il crève. Tout ça pour de l'argent, une rançon qui ne viendrait pas !

Les barbares avaient choisi Halimi parce qu'il était juif, et pour eux, « Juif » égalait forcément « riche ». Mais le jeune homme était pauvre. Ils eurent beau demander à un rabbin pris au hasard dans l'annuaire (*sic* !) de se démerder pour recueillir auprès de sa « communauté » le fric nécessaire (500 000 euros), l'argent tarda. Alors, Fofana acheva lui-même son otage infructueux.

Fofana avait déjà fait plusieurs tentatives de rapt lucratif auparavant, sur d'autres personnalités pas juives... Mais cette fois-ci, il avait choisi de tomber sur un Juif, autant dire sur un os, celui que ce gros Noir abruti croyait mettre dans le cul des Blancs alors qu'il l'avait encore dans le nez dont il ne voyait pas plus loin que le bout !

Le pigeon était circoncis ! Et son sacrificateur était noir ! Aïe aïe aïe... Je me doutais bien, déjà à l'époque, que ça allait retomber sur la tête de Dieudonné... La symétrie était si facile à faire ! C'était « l'effet Dieudonné » oserait dire Julien Dray. Une nouvelle vague énorme d'anti-antisémitisme, portée par les plus hypocrites hommes politiques et personnalités, déferla alors sur la France. Pour une fois qu'ils tenaient un véritable fait divers antisémite, les chevaliers franchouillards de la bonne conscience n'allaient pas se priver !

Ce cerveau de Fofana n'avait pas tout de suite eu l'idée de rapter n'importe quel Juif pris au hasard. D'abord, Fofana avait pensé à des Blancs tout court, par racisme et revanche.

Ensuite, il avait « réfléchi » : quels sont parmi les Blancs les plus riches ? Les Juifs, bien sûr ! Ensuite encore, il avait reréfléchi : les plus rentables otages seraient forcément des Juifs riches et connus. Voilà pourquoi au départ, il avait visé Rony Brauman ou Jérôme Clément. Je n'ai rien contre Rony Brauman, j'en pense même plutôt beaucoup de bien. Et Jérôme Clément, je l'avais croisé à la suite de l'affaire *Ripostes*-Polac, et il m'avait dit que je m'en étais « très bien sorti »... Mais pour choper ces deux-là, il aurait fallu que ce flemmard de Fofana se bouge les couilles ! Au bout de deux repérages, le bamboula abandonna, crevé, et s'en retourna ronfler sur sa couche (oui, un peu de racisme ne fait pas de mal en fin de paragraphe)...

C'était ça, la vraie tragédie d'Halimi (je veux dire celle qui avait abouti à sa mort tragique) : avoir été la « doublure », en quelque sorte, d'un grand Juif. C'est le problème avec les ravisseurs : ils se trompent presque toujours de cible. Les terroristes d'Action directe, eux, au moment d'être arrêtés, avaient l'intention, après Georges Besse (le grand patron de

Renault), de s'en prendre à Yves Montand... Kidnapper Yves Montand ! Ça, ça aurait eu de l'allure ! Lui faire revivre *L'Aveu*, et lui faire payer son hypocrite leçon de morale économique à la télévision dans *Sauvez la crise*...

Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'antisémitisme de Fofana était plus que rudimentaire... Une preuve : il a contacté n'importe quel rabbin, croyant que tous les Juifs communiquaient entre eux dans une solidarité financière quasi mystique... De même, sa première idée de kidnapper Rony Brauman, le seul intellectuel juif viscéralement antisioniste, et considéré comme un traître quasi nazi par le reste de sa communauté, encore une fois, aurait été on ne pouvait plus contreproductive !... Quoique ç'aurait pu être drôle : on se serait retrouvé avec un Rony ligoté, menacé de mort parce qu'associé aux Juifs, alors que médiatiquement, il ne faisait qu'essayer de s'en détacher ! En plus, loin d'être friqué, Brauman n'aurait suscité aucune pitié de la part de ses « coreligionnaires », qui n'auraient

jamais déboursé un sou pour cette « crevure »  
!

Jérôme Clément, c'était peut-être celui qui aurait eu le plus de sens dans la « logique » fofanienne... Patron d'Arte richissime, frère de la grosse hindouisante insupportable Catherine Clément, dont les parents étaient morts à Auschwitz... En outre (j'ai pas dit « en youtre » !), sa rançon, il l'aurait obtenue, ce chien de Fofana ! Mais être allé prélever n'importe quel petit Juif boutiquier du boulevard Voltaire, c'était juste lamentable.

Ilan Halimi était peut-être un Juif, mais c'était un martyr, et Youssouf Fofana était peut-être un Noir, mais c'était une ordure. C'est devant ce genre de problématique pourtant facile à résoudre que bientôt Dieudonné sècherait.

### XCIII

#### Soral balance Ardisson

Salim était furibard parce qu'Ardisson avait invité Soral à *Tout le monde en parle...* Mon

intransigeant webmaster estimait que c'était injuste, que Soral était un sale raciste et que c'était à moi de passer à la télé pour éclairer les foules ! Je dus le calmer, le consoler presque...

Finalement, Ardisson annula la venue d'Alain et Soral me téléphona... Il commençait d'ailleurs à m'appeler de plus en plus régulièrement et longuement, le Soral. Alain, en ce temps-là, était avec moi dans sa période de fragilité-tendresse, il me parlait comme à un grand frère alors qu'il était mon aîné de trois mois ! À cette époque, il était hors de question pour lui de renier l'avance que j'avais prise sur lui et même sur Dieudonné au rayon paria. J'avais vite compris que ce serait moins fatigant de le laisser parler plutôt que de contrer ses arguments. J'essayais de sucrer ses aigreurs. Je le laissais me conter ses dernières aventures, en bâillant un peu...

— Ardisson m'a appelé, et tu sais ce qu'il m'a dit ?

— Non.

— Que la culpabilité française dans les déportations de Juifs l'obligeait à ne plus nous

recevoir, moi et Dieudonné !... Ce serait comme des insultes aux morts. « Mais c'est toi qui insultes mon intelligence, je lui ai répondu, avec les lectures que tu as ! Tu sais que je le sais ! D'accord, tu ne peux pas m'inviter, mais moi je sais pourquoi. »

— Pourquoi ?

— « Parce que le capital, les Juifs, appelle ça comme tu veux, ils te tiennent. Tu trouves normal qu'un intellectuel se fasse ratonner ? Excuse-moi, je ne me sens pas coupable de ce qui s'est passé il y a soixante ans en Pologne ! »

— Bien dit !

— Ardisson m'a dit alors : « Nabe et toi, vous êtes dans un délire ! Ton livre est moisi, vieux, mauvais. »

Bien sûr, Ardisson n'avait pas pu dire ça, en tout cas de moi ; il savait bien que je n'étais pas à fourrer dans le même sac que Soral, mais Alain essayait de m'impliquer.

— Je lui ai dit, continua Alain : « Tu nous mets des gens en face pour nous détruire, mais quand tu reçois Bernard-Henri Lévy, il n'y a personne ! Et puis tu as peur de cautionner un



tabac fait à la télé par nous, qui ne sert qu'à toi. Dès qu'on te reproche de faire de la pub même négative pour des fachos, tu recules. » Alors tu sais ce qu'il m'a dit ?

— Non.

— « C'est une question d'honneur, je suis vraiment catholique, je pense au salut de mon âme ! » Ardisson ressemble de plus en plus à une pute qui est tombée amoureuse de son maquereau, il est vieux...

— Tu lui as dit tout ça ?

— Oui. Je lui ai dit aussi qu'il n'était pas question que je me pendre comme Valois.

— Qui c'est, Valois ?

— C'était le nègre d'Ardisson depuis vingt ans, un raté en costume blanc avec des lèvres grasses. C'est lui qui avait fait son *Louis XX* et son *Pondichéry*. Il vient de se pendre !

— Parce qu'il était nègre d'Ardisson ?

— Mais non, c'est pas pour ça ! Tu te souviens de l'affaire du plagiat ?

— Très bien. Thierry s'est fait coincer après avoir copié un livre sur les Indes...

— Eh bien, c'est pas lui qui avait plagié, c'était son nègre, et sans le dire à Ardisson !

Résultat, c'est Ardisson qui est passé pour un plagiaire !

— D'accord ! Pour Ardisson, c'est plus grave d'avouer qu'il a un nègre que d'avouer qu'il a plagié lui-même trois pages dans un autre livre !

— Exactement. Et Ardisson a lâché son nègre pour cette faute, il l'a poussé au désespoir. Et il s'est pendu. Je te dis, c'est devenu un pourri. Il n'y a plus rien à en tirer !

## XCIV

### Cancans à la fraîche

Quelques jours plus tard, on organisa avec Soral et Moix une petite soirée entre hommes au Royal Pereire. Il faisait beau, on était tous en terrasse, bercés par le doux air encore un peu frais du printemps naissant... Julien John ne fit que passer, juste pour nous saluer. Ils ne pouvaient plus se piffer avec Moix, à cause de Mylène Jampanoï, une jeune actrice eurasiennne sur laquelle Yann faisait une

fixation... Il y aurait eu de quoi si elle n'avait pas été aussi conne et pétasse...

Il se trouvait que je l'avais connue enfant, Mylène ! Ou plutôt, c'est mon père qui l'avait connue enfant, par sa mère qu'il ne manquait pas d'aller voir régulièrement lors de ses passages à Aix-en-Provence... Un jour, ça devait être en 1983, Marcel m'avait demandé de faire un dessin pour la fille de son amie : « c'est pour accrocher dans sa chambre. » Et c'est comme ça qu'une fois, en y allant, dans cette chambre, Moix, qui dragouillonnait Mylène devenue une petite comédienne en herbe qu'elle fumait, reconnut mon dessin ! Décidément, je le hantais ! Même chez la fille qu'il rêvait de baiser, j'étais présent.

La petite Mylène avait déjà dragué Julien John sur Yahoo Rencontre (« Yaourt Rencontre » ?). Le puant Blanrue mis au parfum avait alors donné à Julien une info précieuse : Mylène Jampanoï n'était jamais arrivée à lire Louis-Ferdinand Céline ! Moix avait dû lui offrir les enregistrements audio du *Voyage* pour aller jusqu'au bout de la nuit. Julien en fit état au cours d'un cyber-dialogue

pour humilier l'Eurasienne. Vexée, Mylène se retourna, si j'ose dire, contre cette pauvre petite bite de Moix qui l'avait balancée (je parle de Mylène, pas de sa bite, qui était toute mignonne, je ne parle pas de sa bite, je parle de Mylène, et qu'il n'osait pas toucher, je parle de Mylène, pas de sa bite, encore moins de ses couilles, quelles couilles ?). Résultat : Moix en voulait à mort à Julien. Et voilà pourquoi John ce soir-là n'avait fait qu'une apparition au « Royal P », comme personne – du propriétaire au balayeur en passant par le gérant, le plongeur, les serveurs et la caissière – n'avait jamais appelé cette brasserie. De toute façon, il avait rendez-vous avec une Polonaise.

Soral nous amusa beaucoup. Il parla surtout de sa sœur Agnès, qui avait eu la faiblesse de participer à ce jeu de télé-réalité qui passait à l'époque, *Je suis une célébrité, sortez-moi de là !* C'était la dernière endemolerie à la mode sur TF1, et présentée par Christophe Dechavanne et Jean-Pierre Foucault. Une douzaine de célébrités avaient été choisies pour leur ringardise et envoyées dans la jungle pour faire les cons. C'était à se tordre de

ridicule. Il y avait le dopé Richard Virenque, con comme une chaîne à vélo et le cul dans le guidon ; la pas tout à fait ex-obèse Sonia Dubois qui était en train de reprendre du poids de la bête ; la chanteuse sexy Indra, que j'avais croisée à maintes reprises dans notre Monoprix commun rue de la Convention (« je suis dans le 15<sup>e</sup>, sortez-moi de là ! ») ; l'indéboulonnable Loana, qui était dans une bonne période, entre sa dix-septième dépression et sa soixante-quinzième tentative de suicide ; l'éleveur de putes ukrainiennes et escroc libanais Omar Harfouch ; et surtout, Filip des 2Be3. C'était la meilleure ! Le petit Filip, un des plus fréquents visiteurs de Lucette Almanzor, était passé du panier de crabes céliniens de Meudon aux bêtes sauvages de Teresópolis !

Enfin, il y avait Agnès Soral, elle aussi en perte de vitesse comme une étoile plus du tout filante, mais tombante, surtout depuis que son frère avait acquis une certaine notoriété négative en disant que les Juifs déroutaient tous les cinquante ans là où ils essayaient de s'enraciner.

On rigola bien, au Royal Pereire. Je poussais Alain à aller sauver sa sœur dans la jungle, puisque c'était le titre de l'émission. Je l'imaginais en Tarzan, slip panthère, hurlant à la tyrolienne « heili-heili-heili-heilo ! », se balançant de liane en liane avec sa Cheeta-Dieudonné accrochée à son cou...

Ça ne fit rire que jaune Alain qui n'avait jamais eu beaucoup d'humour sur lui-même, ni d'humour tout court... Je lui dis qu'il pourrait même en profiter pour parler à Arthur d'un projet déclinable, avec lui, cette fois-ci, puisqu'il avait tellement envie d'être médiatisé. *Je suis tricard à la télé, rentrez-moi-z'y !*

Ce soir-là, il n'y avait pas Blanrue, parce que Blanrue boudait. Oui ! Il y avait déjà eu une petite friction avec Soral, car, après *Socrate à Saint-Tropez*, Paul-Éric avait senti un potentiel révisionniste chez Alain. Il avait alors essayé de le présenter à Faurisson. C'était son grand dada : il voulait réussir avec Soral ce qu'il avait raté avec moi, qui étais resté inflexible depuis plusieurs années dans mon refus de rencontrer ce vieux con. Mais autant

Paul-Éric ne pouvait me mépriser, à cause de ma grande franchise, autant, dans les réticences de Soral, il avait senti une lâcheté à s'acoquiner avec le chambres-à-gazologue.

Pour ne pas rester sur un échec, Blanrue avait dirigé Soral vers Emmanuel Ratier, c'est-à-dire la voie directe vers celui qu'au fond Alain voulait connaître vraiment : Le Pen. Hélas, la rencontre Ratier/Soral foira ! Ratier ne supporta pas l'arrogance, la mythomanie, la grande gueule de Soral. Ce fut finalement lors de la rencontre Le Pen/Dieudonné, organisée par Frédéric Chatillon, qu'Alain avait vu pour la première fois « PanPan »... Pan pan cucul pour Soral, car quelle humiliation pour lui de ne pas avoir été reçu personnellement par Le Pen, mais dans l'ombre de Dieudo la star. Pour le coup, c'était Alain la Cheeta grimaçante accrochée au cou de Tarzan-Dieudo !

Si Blanrue n'avait pas daigné nous rejoindre, ce n'était pas seulement à cause de Soral, mais aussi de Moix car à son goût, celui-ci ne l'introduisait pas assez rapidement dans le milieu du cinéma où il espérait décrocher un boulot de nègre. Car Yann préparait son

prochain film sur Edith Stein, avec Julie Depardieu. N'importe quoi ! Il ne pouvait décemment pas prendre Simone Weil comme figure de grande juive christique, puisque Simone était déjà « prise ». Où ça ? Sur mon banc, bien sûr...

Moix et Soral échangèrent leurs expériences de « cinéastes ». Yann nous montra la montre que le producteur de *Jean-Philippe* lui avait offerte pour se faire pardonner d'avoir plagié *Podium*. Le plagiaire plagié ! *Jean-Philippe* n'était pas non plus sans point commun avec mon *Alain Zannini* (l'incarnation dans un personnage fictionnel du vrai nom d'une célébrité connue sous son pseudonyme). C'était une bonne idée et le film aurait pu être réussi. Pour une fois Johnny Hallyday, n'ayant à jouer faussement que son propre rôle, était crédible. En revanche, celui qui ne l'était pas du tout, c'était Lucchini. Il aurait mieux valu que lui aussi joue son propre rôle. Car en hurlant « Je suis un fan de Johnny, sortez-moi de cette uchronie ! », il était juste mauvais.

— C'est parce que Lucchini est pédé, voilà pourquoi il n'est pas crédible en fan de Johnny



! trancha Alain.

Moix riait de son obsession. C'est vrai qu'Alain, en ce temps-là, voyait plus de pédés partout que de Juifs !

— Wizman est une folle, et Baer a un micropénis, tout le monde sait ça !

À propos de pédé, lui-même, Soral, avait décidé de faire une sorte de *coming out* fictionnel dans son dernier livre, qu'il m'avait remis avec cette dédicace, rétrospectivement significative : « À Marc-Édouard, d'un résistant l'autre... Alain Soral. »

Il s'agissait d'un roman, *CHUTE* ! (très mauvais titre), avec pour sous-titre : *Éloge de la disgrâce*. Dès la coupure de presse sur son agression qu'il avait collée en préliminaires, ça pleurnichait. Deux cents pages d'un livre marron comme de la merde, où il revenait sur tous ses ennuis récents avec les noms des protagonistes vulgairement maquillés : « Hardission », « Grobeider », « Finekraut », « Miserati »... L'écriture était nulle, les approximations nombreuses (« l'an II de Gébé » !), les exergues de Céline partout, et les Juifs étaient appelés lâchement les « Inuits ».

Malgré tout ça, paradoxalement, c'est dans ce livre raté que Soral disait le plus de choses. On en apprenait beaucoup sur les autres : l'opération des intestins de sa femme qui avait abouti à un anus artificiel, ses rencontres avec Michel Cloucard appelé « Viscard » dont il faisait un marxiste néocolonialiste amateur de jazz réfugié en Corse (exact !)... Mais aussi beaucoup sur lui.

C'était surtout à la fin que Soral tombait le masque. Ses pérégrinations de journaliste *loser* l'amenaient dans une boîte de pédés, Le Sodome, où il retrouvait tous les personnages du livre (sauf Viscard) venus se faire enculer et refiler le Sida. Le « héros » décidait de les imiter et d'accepter la sodomie par le Système, puisqu'aujourd'hui ce n'était plus rien d'autre qu'un *back room* de boîte homo.

Je voulais bien que son héros Robert Gros, le nègre de « Saumon Miserati », renonce à la pendaison haut et court comme Valois, le nègre d'Ardisson, mais qu'il opte pour la bandaison à hauts risques des autres dans son cul, ce n'était pas mieux. *CHUTE !* était un éloge de la disgrâce, mais aussi du désespoir.

Ce qu'il fallait comprendre, c'est que Soral n'était plus bon qu'à ça, depuis qu'à *Complément d'enquête* il avait osé dire du mal des Juifs : se faire enculer à fond par des confrères infectés.

## XCV

### Un bon petit ciné entre copains

Ce soir-là, Yann nous apprit qu'il reprenait la rubrique de Beigbeder dans *Voici*.

— Tu sais le sort que je réserve à ceux qui disent du mal de moi... lui dit Alain.

— Ça risque pas ! Je suis encore plus lâche que Beigbeder, rit mon singe d'Orléans.

— Et ceux qui disent du mal de Moix, qu'est-ce qui leur arrive ? demandai-je. *Du mal de Moix*, ce serait pas mal comme titre d'une chronique hebdomadaire uniquement consacrée à dire du mal de toi !

Comme on continuait à parler de cinéma, Yann critiqua Albert Dupontel, qu'il appréciait énormément il y avait encore quelques jours. Il préférait désormais Thierry Frémont, « fan

de Zanini », me dit-il, et à qui il allait donner le premier rôle de son second long-métrage. Pour charger plus encore son ex-grand ami Albert, Yann proposa qu'on aille voir le dernier film de Dupontel qui venait de sortir. Pourquoi pas ? Il ne faisait pas assez beau pour rester enfermés dehors. « Allons-y ! » dis-je, toujours prêt à l'époque à observer mes amis dans de nouvelles situations. Notre camaraderie était à son zénith.

Place de Clichy, à côté du Wepler, on s'engouffra dans le cinéma. C'était la dernière séance. Qu'est-ce qu'il était mauvais son film, à Dupontel ! J'avais déjà eu des doutes en le voyant faire le faux beauf fou en tricot de corps à la télé. Ils s'étaient confirmés quand Moix me l'avait présenté un soir. Mais là, c'était clair : Albert Dupontel était bien un artiste surfait. Dans son nouvel *opus (nullum)*, il jouait le premier rôle d'un clochard à l'abrutissement forcé trouvant un costume de flic, l'enfilant et se faisant ainsi passer pour un poulet pendant tout le film, alternant cascades cartoonistes et moments tendres, séquences à

message... Enfin un flic humain, et pour cause il ne l'était pas, flic ! Flic, trop flic...

Sur cette trame infantile, Dupontel tricotait un film à la Monty Python soi-disant. Pour moi, c'était péjoratif. Je n'ai jamais pu piffer cet humour british de potache (comment on dit « potache » en anglais ?) qui, par mauvais goût de l'excès, finit par puer la bière et le vomi. Ça sent surtout le bourge qui se lâche le week-end de *pub* en *pub*. Les films des Monty Python ont toujours l'air d'avoir été tournés le dimanche. Le grand humour, c'est prendre le risque de se niquer pour toute la semaine. C'est vachement protestant de profiter du jour de repos du Seigneur pour s'éclater ! C'est plus difficile de rivaliser en créativité les jours de Création...

Mise en scène saccadée-rock, violence « dingue » et loopings de caméra pour épategogos, tel était – il fallait s'y résoudre – le navet dupontelien... Mes deux amis étaient aussi déçus que moi. Pour Moix, Dupontel avait pris la grosse tête. Il n'avait rien compris à Buster Keaton. Et pour Soral, Dupontel était

un autiste enfermé dans son monde de cinéophile prétentiard.

— Avec, tu sais, ce côté faussement poétique, au fond très triste. Ça me rappelle, en plus moderne, cet autre cinéaste burlesque, comment il s'appelle déjà ?

— Pierre Étaix.

— Pierre Étaix ! Voilà.

Voilà. Pierre Étaix, qui devait être un des piliers de notre club de jazz, le Petit Journal, et que Soral serait fatalement appelé à croiser, car les endroits à Paris où Alain pouvait se réfugier sans craindre pour sa sécurité devenaient rares.

Oui, le Petit Journal deviendrait bientôt un des hauts lieux de la soralie naissante. Finalement, en ces années de *loose*, Soral ne faisait guère la navette qu'entre deux refuges : le Petit Journal et le théâtre de la Main d'Or.

## XCVI

### Salim et Nassima sur mon nuage

Salim était encore monté à Paris. Décidément, pour un antibabylonien, il y prenait goût, à la cité des perversions ! C'est qu'il commençait à avoir ses petites attaches dans la capitale. D'abord Yves, qui était devenu en quelques mois son meilleur ami, au-delà de tous. Il lui téléphonait peut-être plus encore qu'à moi. Ensuite, Salim faisait ses travaux d'approche du théâtre de la Main d'Or, par l'intermédiaire de Joss... Mais il ne faut pas être mauvaise langue : c'était avant tout pour moi que mon cher webmaster Salim Laïbi venait à Paris !

Cette fois-ci, il nous avait fait l'honneur de nous présenter celle qu'il appelait « ma fleur » : Nassima. Une petite brune souriante pas du tout voilée qui contrastait avec le gabarit de plus en plus imposant et grasseyé de notre ami. Yves leur avait trouvé un hôtel près de chez lui, à Saint-Michel, à côté du Dilettante, c'est-à-dire rue Racine. On les retrouva à Odéon et on se fit un Japonais, rue Monsieur-le-Prince. Elle ne disait pas grand-chose, Nassima, sauf qu'elle était très contente de son tableau. Car Salim avait poussé le panache

jusqu'à être un des premiers acheteurs de sa mise aux enchères de mes gouaches sur Internet, et pas pour lui, pour sa « ma fleur ». Il lui avait offert un Eric Dolphy.

Ça faisait pour le couple deux tableaux, et cohérents quand on connaissait les concerts de Mingus avec Dolphy en 1964 dans toute l'Europe. À ce moment-là, je n'en connaissais que le son par les disques que j'avais élimés depuis ma jeunesse à force de les écouter. Plus tard, je devais découvrir sur YouTube les images de plusieurs concerts et répétitions, en studio, en public, de cet orchestre magique. Mingus avec Dolphy, il y en aurait eu à faire, de nouveaux tableaux avec ces images extraordinaires !

C'est entre deux sushis que Salim, passionné par ma littérature, faisait des équivalences entre les différents livres de mon « œuvre » dont il commençait à avoir fait pas mal le tour. Il voulait absolument lire l'intégrale. Il adorait les *Coups d'épée dans l'eau*, qui pour lui étaient une sorte de journal intime parallèle, davantage axé bien sûr, par la retranscription de mes prestations médiatiques, sur l'actualité



et l'actualité politique que sur ma propre vie. Mais c'est mon *Journal*, dans les tomes duquel il progressait, qui l'impressionnait le plus. Yves me rapporterait d'ailleurs que Salim disait être prêt à déboursier vingt mille euros pour ne pas avoir lu mon *Journal* et le découvrir à nouveau... Sans parler de ma « trilogie politique » *Une Lueur d'espoir-Printemps de feu-J'enfonce le cou...*

Quelle entente ! J'avais même découvert sur notre forum un message de Salim, signé « Massilia », en réponse à un certain « Saxifraga », pinailleur pré-conspi, et qui m'avait bien sûr ravi :

Je ne comprends pas les gens qui essaient de remettre en cause les attentats du 11/9 car c'est du passé et l'effet escompté est déjà sur rails depuis 5 ans !!! Vous avez 200 coups de retard ! Il faut passer à la suite des événements car de toute façon même si c'est le mossad vous croyez que cela aide en quoi les musulmans qui meurent de par le monde. Cela ne fait que rendre confus la réflexion au

lieu d'avancer, contrer et trouver des solutions...

Bonne lecture et Viva Nabe.

Et c'était daté du 24 février 2006 ! Qu'est-ce qu'on peut changer tout de même dans une vie...

On n'allait pas se quitter comme ça ! On s'engouffra tous dans des taxis, et nous montâmes à Ménilmontant, au Studio de l'Ermitage. C'était une belle salle où se produisaient les Primitifs du futur de mon pote Dominique Cravic. C'était un concert entièrement consacré aux reprises de morceaux français, valse et musettes.

Les « Primitifs » étaient tous installés là, avec leurs instruments bizarres, il y avait même une Japonaise qui jouait du koto en tenue, et une Hollandaise du termine, un instrument dont on obtient les notes en caressant les ondes tout autour de la machine qui les produit. C'est comme si la musicienne malaxait le vide tout en parlant à son instrument avec le langage des sourds-muets.

Très curieux. Du pur Raymond Roussel du Gala des Incomparables !

Pas mal d'amis du jazz dans le public. L'orchestre joua une bonne version de *Sous les toits de Paris*. Cravic ne m'avait pas demandé de me déplacer pour rien : à la fin, il y eut un hommage... à moi ! Au micro, Cravic me fit des compliments. Il attaqua avec ses gars une musique manouche, et Pierre Barouh (le chabadabadeur d'*Un homme et une femme*) surgit de la salle avec un micro et monta sur scène. Il avait à la main mon exemplaire de *Nuage* et il en lut la dernière page, où je raconte la mort de Django Reinhardt.

Acclamations ! On me demanda de me lever pour me faire voir, moi, l'auteur, « Marc-Édouard ! ». Je me levai et remerciai tout en applaudissant Barouh qui, lorsqu'il s'aperçut que j'étais là, sourit ; il était ému, le barbu. Il m'avait très bien lu. C'était un très beau moment, et Salim et sa Nassima étaient bouleversés. Salim Laïbi applaudissait à tout rompre ma page de *Nuage* lue ! C'était moi bien sûr, à travers la musique, qu'il applaudissait en fraternel admirateur,

webmaster affectueux, protecteur, brave homme fier, fidèle et reconnaissant en cette douce soirée de fin avril 2006.

## XCVII

### Bilan de *dépôt*

Hop ! Le lendemain, Audrey et moi filâmes au théâtre de la Main d'Or retrouver Yves, sa femme Virginie, Salim, Nassima. On ne se quittait plus. Je me constituais, l'air de rien, une nouvelle petite bande de soutiens chaleureux, qui me portaient par la sympathie et l'encouragement. J'appelai Soral mais il était absent. Je lui laissai un message...

Le nouveau spectacle de Dieudonné s'appelait *Dépôt de bilan*. Dieudonné, avec sa nouvelle chevelure à la jamaïquaine, apparut assis à un bureau en train d'écrire les sketches futurs du spectacle qu'on allait voir. C'était très sacha-guitryque, cette façon de se présenter sur la scène en train de finir le spectacle en cours ! Il y avait encore une fois une petite intervention de Jacky et de sa

souffleuse Armelle, qui révéla que Dieudonné utilisait une oreillette.

Dieudo multiplia les attaques contre BHL, puis il dit qu'il avait pris la place de « champion de France des enculés » à Le Pen, de peu : « Il a fait l'Algérie, il a fait l'Indochine, il a tout fait le mec... Moi j'ai juste fait un sketch au départ... » Il fallait dire qu'il avait comme avantage d'être noir... Mais attention, ça ne suffisait pas, il fallait travailler pour se faire détester. La preuve, Yannick Noah, bien que noir, était le Français préféré des Français : « T'as fait le con, Yannick ! »

C'était une des premières fois où Dieudonné faisait une allusion non négative à Le Pen dans un spectacle. « Un mythe. » On aurait dû y voir, sinon un signe, un clin d'œil sur ce qui se passait réellement dans sa vie privée, mais comment savoir ? C'est vrai que c'était avec beaucoup de sympathie que Dieudonné se plaçait au côté de Le Pen en tant que maudit des médias. Il raconta même qu'il avait été prêt à aider une vieille dame dans la rue, mais comme il avait peur de descendre dans le

classement des enculés, il l'avait envoyée par terre. Applaudissements garantis.

Dans le même genre, Dieudonné imita ses fans, les uns après les autres, qui étaient soi-disant dans la salle. Une Antillaise, un musulman... Il avait déjà fait le coup pour 1905. Mais surtout il glissa parmi ceux-là le « Professeur Hérisson » d'abord, puis Faurisson carrément, qui était venu le voir par admiration et essayait de le convaincre que les chambres à gaz n'existaient pas. Dieudonné joua à l'humoriste encore fréquentable qui hurlait de peur et s'écartait à l'approche du Professeur sulfureux.

— Rangez vos documents !

Moins bien était l'invocation d'un entrepreneur prétentieux de teeshirts qui se cassait la gueule dans ses affaires. Mais arriva bientôt un des grands morceaux du spectacle : l'imitation de Jésus, crucifié, qui parlait un peu comme un ouvrier de Jean Yanne et faisait le constat d'avoir tout raté.

Dieudonné enchaîna sur une parodie des gens du show-biz qui produisent des chansons ineptes. Lui aussi avait la sienne. Le problème,

c'est qu'elle était excellente. Ça s'appelait *Petit Poney*, jouée au bontempi : une comptine toute mignonne pour les enfants qu'on retenait immédiatement. Dieudonné avait compris une chose essentielle dans le music-hall : ce qu'on produit pour faire rire par dérision doit être de très bonne qualité, au premier degré, même avec de petits moyens. Quand Jean Yanne chantait au guide-chant, c'était toujours juste et recherché, même si c'était pour se foutre des chants religieux. Là, pareil. Dieudonné, avec son *Petit Poney*, avait trouvé une véritable ritournelle séduisante, et n'était pas encore dans les lourds messages de *La Quenelle* future, détournement grossier du *Chant des partisans*.

L'antisémitisme, ou ce qu'on pouvait juger comme tel, apparaissait par pics tout à fait mesurés. Par exemple sur Cukierman, le patron du CRIF dont un médiateur fictif recevait l'ordre de parler. Il avait un rhume et risquait de contaminer Cukier', c'était l'affolement dans le bureau de presse, la catastrophe ! Des microbes antisémites attaquaient le CRIF !...

Ça amena Dieudonné à faire le deuxième grand sketch du spectacle, peut-être encore plus réussi que Jésus, et sur, finalement, le seul personnage historique à sa hauteur : Adolf Hitler. Hitler dans son bunker, nerveux, agressif, multipliant les « heil », traitant Goebbels comme un chien au pied, constatant qu'il avait perdu la partie avec son groupe de fouteurs de merde.

Dieudonné imitait un Hitler gouailleur, presque franchouillard. Dommage, la voix était quasiment la même que celle de « Jésus ». Il aurait peut-être pu varier un peu. Mais tout était emporté par le texte et le jeu, on riait franchement devant ce Führer bunkerisé, agité dans l'imminence de son suicide avec son Eva Braun et tout son staff. Il demandait à Goebbels qu'on le brûle après son suicide, surtout qu'il ne reste rien, aucun os, aucune vertèbre, pour ne pas finir en pendentif... « L'idée de terminer à côté d'une étoile de David, t'as compris, c'est pas mon truc. »

Même avec ses cheveux à la reggae, sa couleur et sa simple chemise bleue, Dieudonné était plus crédible en Hitler flippé que Bruno



Ganz dans *La Chute* avec sa mèche et sa moustache à l'identique. Et ça continuait ! Tout ça en une heure vingt. Il était clair maintenant que *Dépôt de bilan* était autrement supérieur à 1905. J'étais heureux pour lui qu'il ait remonté ainsi la pente.

Plus poétique encore, il se lança dans ce qu'on pouvait appeler plus une parabole qu'un sketch, sur les animaux, « SOS Espèces en voie de disparition ». Il était au bureau et répondait aux animaux qui l'appelaient et qui, eux, étaient appelés à disparaître. Très bon dialogue avec une rhinocéros qui chiait partout, puis un gorille et une baleine dont on entendait le cri déchirant dans la salle et avec qui Dieudonné dialoguait merveilleusement.

Pour finir, des papillons du Venezuela. Il leur répondait à tous comme s'il était à la tête d'une arche par téléphone, un Noé conseiller qui essayait de les consoler. Brigitte Bardot aurait adoré. C'était un engagement tout à fait inattendu de sa part, et qui collait parfaitement avec le reste. Rien ne s'accorde mieux que la défense des animaux à

l'antisémitisme. Vous pensez bien que je n'ai pas le temps de vous démontrer ça...

Puis il y eut le final avec le gourou de son mouvement politique : le « Mouvement vers rien ». C'était la nouvelle religion. Comme dans tous ses autres spectacles, il terminait par cette réunion, ce défilé un peu lassant du Noir, de l'Arabe, du Belge, du Chinois qui racontaient leurs malheurs. Mais cette fois-ci, finies les réunions d'alcooliques ou d'antisémites anonymes, c'étaient des gens qui cherchaient à expliquer leur désarroi politique et leur démission de la société. Ils s'étaient engagés dans le Mouvement vers rien. Ils avaient « rien » comme idole, car ils n'avaient rien à dire et rien à proposer.

Quel dommage ! Personne dans la salle, y compris nous-mêmes, ne pouvait penser que son goût pour le rien était beaucoup plus autobiographique que Dieudonné ne le présentait, et que ce que nous prenions pour de l'ironie nihiliste était un programme cynique au premier degré. C'était lui le gourou qui amenait les gens vers le rien car il ne croyait fondamentalement en rien. Ce vertige

métaphysique nous échappa parce qu'il était déjà très fort pour tromper son monde.

## XCVIII

### Quand Soral cherchait à me faire passer pour un Juif

En sortant de la salle, on se trouva tous noyés dans le hall rempli à ras bord de Noirs, d'Arabes, de voilées. Dieudonné avait vraiment réussi le grand mélange.

Audrey fit un peu plus connaissance avec Jacky... Celui-ci nous raconta qu'il était en procès avec l'état civil parce qu'il avait appelé son fils Mowgli, et qu'on n'avait pas le droit. « C'est le livret de famille de la jungle », lui dis-je. Dieudonné apparut, et une fois qu'il se fut débarrassé de ses fans, vint vers moi. Embrassades et compliments.

Yves offrit à Dieudonné deux bouteilles de vin « Dieu donné », et un tablier cousu de fils d'or rapporté d'Afrique du Sud. Quels cadeaux cons ! Il n'avait trouvé que ça pour exprimer son admiration devant le plus grand

humoriste français vivant, le plus politisé, le plus antisioniste ? On fit quelques photos. Dieudonné posa avec ses deux bouteilles...

Salim, lui, était aux anges, aux trois anges, puisque Soral arriva à ce moment-là. Dire que c'est grâce à moi que ces deux personnages se rencontrèrent. Soral/Laïbi : tout un roman... *Porks in progress* ! Le trio maudit (Dieudo-Soral-Nabe), c'était une aubaine pour nos groupies. On nous prit plusieurs fois en photos tous les trois, en camarades de combat. L'ambiance était excellente, il y avait même du jazz qui passait en fond sonore. *If dreams come true* au piano stride. Dieudonné nous salua tous et s'en alla avec Didier Bénureau entouré de belles Noires.

Nous décidâmes tous d'aller dîner chez le Corse du coin. Les cannellonis étaient si bons que j'en pris un deuxième qu'on se partagea avec Salim. Frères en cannelloni ! Alain, lui, se tapa une langoustine. Pour cela, il se noua une grande serviette blanche autour du cou, comme un gosse. Toujours le souci de ne pas salir son beau costume...

Soral était en pleine forme. Il nous régala de ses délires. On m'avait déjà parlé de l'amitié, ce fameux sentiment qui m'était totalement étranger... Je me demandais si je n'étais pas en train, à quarante-sept ans, de le toucher enfin du doigt... Mais je devrais m'apercevoir que non, toujours pas. Et aujourd'hui, dix ans plus tard, je crois que je m'en suis encore plus éloigné...

À un moment, Alain parla des Juifs allemands qu'Hitler ne voulait pas détruire.

— C'étaient tous des Marc-Édouard Nabe, bruns avec des lunettes et des costumes croisés...

Intéressant... Soral insinuait donc que j'étais juif, et que c'était pour ça que j'étais « protégé » d'après lui. Ce n'était pas le premier, mais je remarquai bien la malveillance qu'il y avait dans son allusion paranoïaque.

Lorsque Sollers, Jean-Jacques Schuhl ou Léo Scheer, à bout de nerfs face à mes détracteurs juifs qu'ils n'arrivaient pas à calmer, disaient que je l'étais, c'était par bienveillance à mon égard bien sûr, tandis que Soral, quand il faisait croire que j'étais juif,

c'était, à n'en pas douter, dans le seul but de me nuire auprès de mes partisans.

Ce soir-là, en l'observant en train de chercher à inculquer le doute chez un Salim Laïbi, sa « fleur » Nassima (tous deux Algériens), chez une Virginie (Arménienne) ou un Yves Loffredo (Napolitain pied-noir), je me disais que s'il s'essayait à ce genre de petites manœuvres perverses en ma présence, qu'est-ce que ça devait être derrière mon dos ! D'ailleurs, au cours des années qui suivraient, dans le milieu « dissident », j'allais plusieurs fois entendre cette scie revenir sur le tapis.

Il fallait vraiment être ignorant sur l'histoire des peuples méditerranéens pour confondre un visage de juif avec le mien, même si beaucoup de choses étaient contre moi. C'est vrai qu'on m'avait souvent comparé à Dustin Hoffman, mais aussi, rétorquais-je toujours, à Al Pacino, qui n'a rien du Juif mais tout de l'Italo du Sud dans mon genre.

Bientôt Soral ne se gênerait pas pour exhiber la tête de mon père, comme décapité par son sabre de samouraï antisioniste, afin de prouver qu'elle n'avait pas l'air très catholique.

Pourtant, et même si ça ne voulait rien dire, pas moins juif que Marcel baptisé à Galata, à Constantinople, en 1923, sous les noms de *Marcelus Andreus* (c'est marqué en latin sur son livret), fils d'Édouard Zannini, catholique également, d'origine italienne, et de Paraskevi Karavassili, orthodoxe grecque pure et dure.

Du côté de Paraskevi, la mère de mon père donc – à qui celui-ci ressemblait d'une façon effrayante, cauchemardesque même –, on partait de Constantinople jusqu'à Thessalonique avec des origines qui remontaient à l'Anatolie. Il suffisait de voir la gueule d'un paysan de la Turquie de l'Est pour lui reconnaître un faux air de Zanini ! J'avais envie de dire à Soral : « Non seulement je ne suis pas un nazi mineur, mais je viens d'Asie mineure ! » Mais rien n'y aurait fait. C'était toute une tactique de soupçons et de dénigrements tous azimuts qui commençait à se mettre en place, je le voyais bien.

Et si un méchant singe généalogiste bondissait de branche en branche sur mon arbre, il s'apercevrait que du côté de ma mère, c'était pire ! C'était une Taurel née Paolini (par

sa grand-mère paternelle), issue d'une vieille famille de la Balagne. Que celle-ci ait pu avoir le moindre contact de près ou de loin avec le monde juif était de l'ordre d'une impossibilité sanguinaire, je dirais, comme les îles du même nom ! Ma mère était corse depuis la femme de Cro-Magnon !

Le problème avec Soral, c'est que lui était un complexé de la sensibilité juive, contrairement à moi. La non-compétition avec les Juifs et ma totale absence de jalousie à leur encontre était une des caractéristiques principales de ce qu'on pouvait appeler mon « antisémitisme ». Alain, lui, crevait de jalousie envers ces Juifs qui avaient réussi et pas lui, petit Savoyard franchouilleux et arrogant qui se prenait pour un arien anti-juif, alors qu'il avait croisé trois « youpins » dans sa vie !

Le restau corse allait fermer, mais Soral voulait encore un peu délirer. Il lâcha la grappe aux Juifs pour s'attaquer à d'autres sujets. Nous en fûmes d'ailleurs tous surpris car c'était la première fois qu'il partait si fort en ces vrilles-ci... Au lieu de nous présenter ça comme des choses nouvelles qu'il venait de



découvrir, Soral nous prenait de haut comme des naïfs qui n'auraient pas été au courant de ce que lui avait toujours su. Par exemple, pour lui, Lady Di, Robert Boulin, Bérégovoy avaient tous été assassinés... Ne riez pas. Et les attentats du 11-Septembre étaient l'œuvre des Américains ! On ne bouge pas pendant le Guignol. Ce n'était donc pas un accident sa sortie sur Lara Croft et Ben Laden chez Ardisson ! Merde, Soral avait mordu à l'hameçon Meyssan...

La petite Nassima était effrayée. Salim rassurait sa fleur : lui ne tomberait jamais dans ce panneau ! Il alla même jusqu'à s'énervier contre Alain, contestant ses théories fumeuses...

À l'époque, Salim Laïbi avait encore assez de raison dans sa cervelle pour se moquer des thèses que nous pensions avant tout comiques sur les attentats de Manhattan. Il recadrerait Soral sur ses incohérences. Soral d'ailleurs était assez méprisant avec cet Arabe qui osait le contredire, mais aucune réelle tension ne fut perceptible.

On se retrouva tous dehors, dans le boyau, le passage étroit de la Main d'Or. La petite troupe raccompagna Alain jusqu'à sa moto. On sentait qu'à lui aussi, ça lui avait fait du bien de passer une soirée agréable pleine de rigolade entre amis. Il enfourcha son engin et on attendit pour se disperser de le voir bien partir dans un nuage rosé.

## XCIX

### Zarqaoui au champ d'honneur

Faisait chier ! Ils l'avaient eu ! Un de plus ! Zarqaoui ! Ils lui avaient largué deux bombes de 250 kilos sur sa planque à Bakouba. C'était officiel. Abou Moussab al-Zarqaoui, le boss de la résistance en Irak, était tombé... Tombé ? Il avait surtout été vendu, comme Saddam, par quelque Kurde ou chiite en mal d'avantage yankee...

Ça faisait un moment que les Américains cherchaient à en finir avec Zarqaoui. Il leur faisait tellement mal au ventre qu'ils l'avaient dans le collimateur de leur trou du cul. Ils

voulaient l'expulser comme une merde et tirer la chasse ! Qu'importe, sa mission sur Terre avait été accomplie, et pas qu'un peu.

N'avait-il pas dit lui-même : « Ne craignez pas les avions de vos ennemis car Allah est au-dessus de leurs avions et est plus puissant qu'eux » ? Boum ! Les Yankees avaient tellement écrabouillé sa petite maison qu'ils eurent du mal à identifier leur cible. Pas simple, surtout que Zarqaoui avait retrouvé la foi furieuse au point de se brûler à l'acide les tatouages qu'il avait eu la faiblesse de se faire faire dans sa jeunesse. C'est aux quelques traces qui lui restaient qu'ils l'ont reconnu sous les décombres.

Une fois désenseveli (avant de le réensevelir), les *cowards-boys* photographièrent Zarqaoui, et placèrent sur des chevalets deux grands cadres avec un poster du terroriste, kalachnikov au poing, bardé de dynamite, bien vivant, et à côté, un énorme portrait de sa tête sanglante, à peine nettoyée, les yeux fermés, avec ses grosses lèvres et sa barbe, mort. Avant/Après. Et encore, c'était de bon goût par rapport à

l'exhibition, en juillet 2003, des deux cadavres des fils de Saddam, Oudaï et Qoussaï, enfants passoirs déchiquetés, remaquillés, présentables...

L'exécution de Zarq', c'était la plus mauvaise nouvelle depuis l'arrestation de Saddam pour ceux qui pensaient, comme Abou Moussab et moi, que tous les Américains devaient être absolument massacrés jusqu'au dernier... Quoique depuis un certain temps, Zarqaoui ne visait plus seulement les Américains. Pour lui, les vrais ennemis, c'étaient les chiïtes. Moi-même je mis un moment à comprendre sa position. Il se faisait engueuler de partout, même par les cadres d'Al-Qaïda, qui lui reprochaient de « foutre le chaos », comme ils disaient.

Avec le recul, on s'aperçoit que c'était lui qui avait raison. C'étaient les chiïtes qui avaient peut-être le plus trahi... Au lieu de se concentrer avec les sunnites pour virer les Américains de leur terre mésopotamienne, ils s'étaient au contraire acoquinés avec les envahisseurs dans le but de se venger des exactions de Saddam et de ses baassistes. Très

mauvais calcul. Les fous d'Ali de Kerbala et de Nadjaf auraient mieux fait de passer l'éponge (« Et vlan, passez l'éponge ! » eût dit Abou Fernand al-Raynaud) et de s'associer aux sunnites, au moins le temps de bouter les Yankees hors d'Irak !

Il était inévitable qu'une révolte naisse de cet abus de pouvoir. Il faut les comprendre, les sunnites : ils avaient d'abord eu la vis serrée sous Saddam ; ils avaient été ensuite humiliés par les Américains ; et enfin ils étaient assassinés par les chiites. Ça faisait beaucoup.

Et Zarqaoui survint ! Il arriva en Irak juste après la chute de Saddam en 2003. Après une année de guérilla perso (Tawhid wal Djihad), il fut reconnu par Ben Laden lui-même comme « le relais d'Al-Qaïda en Mésopotamie ». Le gros Jordanien avait fait ses classes avec Azam, le pote palestinien de Ben Laden. Puis chez Ben Laden lui-même, qu'il reconnaissait comme son maître. En tant qu'exilé-répudié de son pays, Zarqaoui était aussi violent envers la Jordanie qu'Oussama l'était envers l'Arabie saoudite. Ben Laden l'appelait « le Prince d'Al-Qaïda en Irak ».

Le plus gros coup symbolique de Zarqaoui contre les chiites, ce fut à Samarra en février 2006 : toute la mosquée turquoise avait volé en éclats. Par représailles, vingt-sept mosquées sunnites furent alors attaquées. Faïences explosées, feuilles d'or se ramassant à la pelle... Zarqaoui voulait au départ détruire les tombes des dixième et onzième imams, peut-être pour impressionner suffisamment le douzième afin que ce dernier ne réapparaisse pas ! Faire peur au Mahdi, quel autre terroriste aurait pu réussir ce prodige ? Détruire une tombe n'est-il pas un acte de résurrection ? Réaction des chiites : forcer la porte de la prison de Bassora pour en extraire une douzaine de prisonniers sunnites, et les exécuter. La spirale était enclenchée : elle tourbillonne toujours...

Zarqaoui fut avant tout un initiateur de beaucoup de choses, un inventeur ! Par exemple, c'est Zarqaoui qui avait initié en Irak la mode des décapitations qui serait, dix ans plus tard, un classique chez les djihadistes du Califat de Baghdadi, son successeur à la tête de la résistance sunnite irakienne... Ça devait

le travailler, le Zarqaoui, le coupage de tête, puisque celui de saint Jean-Baptiste aussi, il l'avait en travers de la gorge... C'était encore un truc entre bibleux. Il fallait que les chrétiens arrêtent de jouer au yo-yo avec son Yahya. Qu'ils cessent d'en faire juste un bon gros con de Juif bourrin en peau de chameau postillonnant des sauterelles, et qui saoule toute la Galilée avec la divinité d'Issa, l'agneau d'Allah !... Alors que Jésus, c'était juste un bon musulman qui vénérât sa mère et ne mangeait pas de porc...

Au passage, il y a une propension récurrente chez les musulmans à réviser les épisodes bibliques à la lumière de leur islam, quitte à affirmer que tout ce qui ne leur plaît pas dans la Bible a été modifié par les sales chrétiens durant les premiers siècles de l'Église. Zarqaoui avait même projeté de faire un attentat sur les rives du Jourdain, là même où Jean l'Hébreu, futur décapité pour les beaux yeux de la Juive Salomé, avait baptisé Jésus ! Pour Zarqaoui, c'était le lieu maudit d'un épisode pas très corano-compatible. De toute façon, tout ce qui rappelait de près ou de loin

la divinité du Christ sur cette terre mésopotamienne était à pulvériser. Pour bien montrer qu'il punissait tous azimuts, Zarqaoui voulait aussi faire exploser la tombe de Moïse sur le mont Nébo. Il faut dire qu'elle était en Jordanie. Un merveilleux dingo, je vous dis !

Zarqaoui était un précurseur en tout ! Technique de la tête coupée ; guerre totale aux chiites collabos ; volonté de fer de chasser les Américains d'Irak, et pas que d'Irak (« Paquedirac » : on dirait le nom d'un gouffre dans le Loth, pardon, dans le Lot) ; nettoyage des terres prophétiques de leurs salissures bibliques, jusqu'à la préfiguration d'un califat à venir ! En 2004, voici ce que Zarqaoui le visionnaire avait dit (qu'on se le dise et redise) :

— Comment secourir Jérusalem sans base de départ ? Nous ne pourrions secourir Jérusalem et les pays voisins qu'après l'instauration d'un État islamique, d'où sortiront les jeunes pour libérer les régions avoisinantes !



## C

### Taddeï fait sa chochotte

Qu'il m'ait offert un nouveau portable ne m'empêchait pas de continuer d'être dur avec Frédéric. Je le trouvais usé, crevé, autiste et prétentieux... J'avais beau le briefer sur ses interviews quotidiennes sur Europe 1, les bonnes questions avaient du mal à entrer dans le crâne de Taddeï tant il y avait du coton dedans, pour ne pas dire du plâtre... Tout ce que je lui disais, c'était pour son bien, même si ça lui faisait mal. Lui qui était Italien se comportait comme un Corse : toute occasion de ne pas en foutre une rame était saisie comme un aviron dans une course de canoës-kayaks ! Une sorte de fuite en avant lente et léthargique pour aller vers où ? C'était déjà pas mal d'avoir accepté cette tranche radiophonique, ça le reconnectait un peu avec la réalité. Mais il fallait quelque chose de plus fort pour le réveiller tout à fait à lui-même.

Et le miracle eut lieu ! Rachel Kahn, qui l'avait repéré, lui proposait d'animer sur France 3 une nouvelle émission, une

quotidienne d'actualité, de culture, de politique, quelque chose d'original, de neuf, de frais. Ça y était, il avait l'occasion de passer devant la caméra ! C'était un *Paris Dernière* inversé, c'est lui désormais qu'on verrait, et ce serait aux autres de se déplacer. Quel grand saut ! Une chance unique à quarante-cinq ans. À saisir immédiatement, lui dis-je !

Taddeï hésitait, faisait sa chochette. Ce que voulait France 3, c'était faire un nouveau *Droit de réponse*, mais Frédéric avait peur. Pourtant, la configuration était excellente. Franz-Olivier Giesbert avait été viré. Voilà pourquoi Rachel Kahn cherchait un nouveau cheval sur lequel remonter. Ne parlons pas d'Ardisson, qui venait de faire sa dernière de *Tout le monde en parle*, une émission d'une beaufterie inimaginable. Il avait invité toute la troupe de bas étage, les plus vulgaires représentants de la peoplerie des dernières années.

Ça dura plusieurs jours de discussion. J'essayai de convaincre Frédéric mais ça ne suffit pas. Ses sœurs aussi le poussaient, rien à faire, ça faisait trop pour lui. Deux

quotidiennes par jour, plus *Paris Dernière* auquel il s'accrochait comme à un lambeau, un bout de nuit même plus noire qui flottait en vieux chiffon au bout de sa légende.

J'avais beau lui dire que je l'aiderais à trouver des idées pour construire l'émission, que c'était une tribune fantastique, un nouveau tremplin, un prodigieux plongeur duquel tant de champions allaient pouvoir exercer leur art, et même qu'il avait une responsabilité politique qui ne lui donnait pas le droit de refuser, rien n'y faisait. La veille du jour où il devait remettre sa décision, soir fatal, on resta longuement au téléphone, et j'épuisai tout ce que j'avais comme stock d'arguments. En vain ! C'était désespérant, Taddei me dit qu'il allait décliner l'offre le lendemain matin, à neuf heures. C'était plié. Rachel Kahn pouvait penser ce qu'elle voulait, il ne se sentait pas prêt.

Tant pis. Moi aussi je renonçai à le secouer. Très énervé, je me couchai avec Audrey vers une heure du matin. Il faisait une chaleur orageuse en cette fin juin 2006. J'avais éteint la lumière quand un moustique me piqua. On

pourra lui donner plus tard le prix Nobel de la télévision, à celui-là ! Sans lui, rien ne se serait fait. Comme je n'arrivai pas à me rendormir, Audrey me souffla un dernier argument pour Frédéric, il fallait que j'essaye, le dernier avant d'abandonner. J'avais la flemme de me relever pour le rappeler et il était tard mais elle insista. « Si tu lui dis ça, c'est sûr qu'il va accepter. »

Alors je m'exécutai. Tout nu dans mon salon, je rappelai Frédéric et lui dis :

— Tu vois cette belle petite blonde sur M6 à qui on a proposé de présenter le journal télévisé de 20 heures sur TF1, eh bien elle a refusé cette conne. Quelle que soit la raison, on dira toujours que c'est par coquetterie ou par snobisme. Crois-moi, elle n'a pas fini de le regretter !

À l'époque, la « petite blonde » n'était pas encore maquée avec celui que les Américains appelleraient son « macaque », Jamel Debbouze. Elle avait peut-être cherché quelqu'un à qui il manquait les doigts qu'elle s'était mordus de ne pas avoir accepté d'être la

nouvelle Claire Chazal ! Bref, Taddei m'écoutait. Je conclus :

— Ne fais pas ta Mélissa Theuriau !

Piqué au vif comme par un moustique, Frédéric ricana brièvement et je repartis me coucher.

Le lendemain, à neuf heures, il acceptait la proposition de Rachel Kahn. Le titre, c'est France 3 qui l'avait trouvé : *Ce soir (ou jamais !)*.

## Livre X

### CI

#### Coup de boule dans l'au-delà

La France était chauffée à blanc. À black, blanc, beur, même, car c'était le grand retour de Zidane ! Le Messie du foot avait accepté de revenir, à trente-deux ans, pour faire gagner « son » pays. La Coupe du monde 2006 s'annonçait meilleure que la 2002, où l'élimination d'emblée de la France nous avait bien fait rire, Alexandre et moi. Mon fils était de plus en plus passionné, l'âge croissant. On suivait tous les matchs, le plus souvent ensemble.

Mais pour les huitièmes de finale, j'étais seul. Les Champs-Élysées étaient en

ébullition. Je me fis un sandwich poulet-tandoori, puis je descendis dans la foule en joie. Il y avait des Noirs swinguant au djembé sur un banc, c'est tout juste si les CRS ne dansaient pas avec eux. C'était quand même fou que seuls les matchs de foot gagnés (ou même perdus) puissent encore donner la sensation d'un pays en révolution.

Puis il y eut les quarts de finale où Zidane fut éblouissant, et la demi-finale contre le Portugal. Je le trouvais plus beau encore qu'avant, plus mûr, concentré, un trentenaire patriarche avec des ailes d'ange. En regardant bien, il y avait aussi des ailes à ses talons, une sorte d'Hermès-Apollon qui rendait les autres dionysiaques.

Mais ce fut le 9 juillet que la tragédie grecque se conclut, d'autant plus tragique qu'elle s'était crue une comédie. Un peu comme chez Dante, Zidane était allé chercher l'équipe de France très loin et l'avait amenée au firmament. Taddeï avait trop mal au dos pour m'accompagner ce soir-là, comme il l'avait fait en 1998 pour le triomphe de l'équipe à Jacquet. Son mal au dos, je savais

bien d'où il venait : de son acceptation de devenir l'animateur le plus célèbre et le plus envié du PAF dans la culture. Il s'était plié à toutes les contraintes de France 3 : Rachel Kahn ; le réalisateur Ferraro ; le filmage dans un studio alors que moi je préconisais un club, un bar, un restaurant, un peu comme les émissions de Philippe Bouvard dans les années 1970 chez Maxim's.

Je savais que le match était retransmis sur la terrasse du Drugstore aux Champs-Élysées par TF1. Je tentai le coup. À l'accueil, l'hôtesse me reconnut et me laissa passer comme s'il était tout à fait normal qu'un « people » de mon acabit soit invité pour une telle occasion. Parce qu'il y en avait des peuples, là ! Soral aurait été ravi, et Dieudonné aussi. Leur rêve : être à la fois considérés comme des antisémites et avoir leurs entrées partout. Je Suis Invité Partout !

La première personnalité sur laquelle je tombai fut Nikos Aliagas en polo bleu. On s'était déjà croisés quelquefois. Je lui dis que j'étais grec de Constantinople, il ne savait pas. Illico, il me demanda d'enlever mes lunettes



pour voir mon œil, et puis avec le doigt, il m'abaissa la paupière pour mieux le voir encore. Il me dit :

— C'est à l'œil que je vois les Byzantins ! C'est vrai, tu l'es. Ça ne m'étonne pas, ton esprit est assez bizarre pour ça...

La vue était splendide, de la terrasse du Drugstore. Je n'avais jamais vu l'Arc de Triomphe comme ça. À l'intérieur de la salle, il y avait un écran géant, et devant passaient tout un tas de personnalités qui se courbaient, un peu intimidées, pour une fois qu'elles n'étaient pas dedans. Cauet, par exemple, avec sa présentatrice Cécile de Ménibus (de Gronibards ?), ou alors Bernard Tapie, l'air toujours méfiant comme si quelqu'un allait à nouveau l'arrêter et le foutre en prison, Jean-Rachid (*sic*), le gendre de Charles Aznavour (*sic*), ou encore Jean-Pierre Pernaut. Toute la crème des beaufs.

Je pris place parmi les premiers rangs, au milieu des racailles : Stomy Bugsy, Amel Bent, Djamel Bouras que je retrouvai là. Je n'avais jamais vu un match de foot sur un aussi grand écran. La panenka de Zizou à Buffon prenait

des faux airs de fresque florentine. On s'y croyait. D'ailleurs on y a tous cru jusqu'au bout des quatre-vingt-dix minutes. À la recherche du temps réglementaire... C'était grandiose ! Prolongations interminables, et puis la foudre s'abattit sur le monde entier ! Au début, les commentateurs Gilardi et Larqué croyaient que c'était avec Trezeguet qu'il s'était passé quelque chose dans un coin de la pelouse. Et puis non, c'était Zidane.

C'était quelque chose de voir pour la première fois l'image unique par sa splendeur de Zidane balançant son coup de tête dans la poitrine de Materazzi !

Dès que le coup de boule fut donné, Djamel Bouras bondit de sa chaise et quitta la salle, renfrogné ; il ne voulait pas voir ça. Trop tard, il l'avait vu ! C'est comme s'il ne voulait pas participer à cet acte « terroriste ». Je fus obligé de passer devant le gros cul d'Amel Bent pour aller chercher le judoka par le bras. Bouras était en colère. J'eus du mal à le ramener dans la salle.

Tout de suite, je captai l'héroïsme de Zidane à avoir tout foutu en l'air à la dernière minute.

D'ailleurs, les gros plans qu'il y avait sur sa tête pendant qu'il crachait après avoir commis son attentat étaient significatifs : jamais on ne l'avait vu comme ça, les yeux perçants, froncés, la tête livide, la bouche pincée. Plus rien à voir avec un footballeur, et évidemment tout avec un terroriste djihadiste. J'étais désolé de m'en apercevoir le premier. Il n'aurait pas dépareillé parmi les hommes de Zarqaoui. C'était tellement évident qu'il y avait un rapport ! C'est certainement la seule fois qu'on avait vu Zidane, malgré la pâleur de son teint de Kabyle, se transformer sous nos yeux en véritable arabe guerrier ! C'était prodigieux !

Tout le monde était outré, effondré. À l'intérieur de la télévision, n'en parlons pas. Les commentateurs, voyant Zidane défaire son brassard et passer à côté de la coupe du monde – c'est le cas de le dire –, lançaient une escadrille de clichés qui volaient bas, Zizou n'avait pas le droit, avec tout le bonheur qu'il nous a procuré, de finir comme ça, de tout gâcher à la fin... Par un carton rouge, l'arbitre argentin exclut le brutal Kabyle. Domenech

l'applaudit ironiquement (je parle de l'arbitre) de condamner ainsi la France. La terrasse TF1 où nous étions bouillait de tristesse et de désarroi.

Moi, je jubilais. J'étais à deux doigts de m'agenouiller et de faire une prière musulmane. Enfin, Zidane s'était exprimé et contre un Occidental, un Italien en plus. Le gentil était enfin redevenu méchant. « Il nous a fait tant rêver », disaient-ils tous. Et moi je disais en riant de bonheur : « Le rêve d'un Zidane réveillé est devenu réalité ! » Quand Barthez laissa passer le dernier tir au but, j'explosai de joie comme un Italien. Pas parce que l'Italie avait gagné la Coupe du monde, mais parce que la France l'avait perdue. Ça m'aurait vraiment embêté que ce soit un Arabe qui la fasse gagner, mais c'était mieux que ça : c'était un Arabe qui l'avait fait perdre !

Les peuples étaient tous écoeurés, ils m'envoyaient des regards noirs. Surtout les Arabes évidemment, et les Noirs, menaçants presque. Je me réjouissais de la catastrophe, quel monstre donc j'étais ! Ils ne voyaient pas

la grandeur du coup de boule ! C'était à moi de consoler Bouras qui me dit :

— Voilà ce qu'on va dire : « Zidane la racaille »...

— Et alors ? Tant mieux, soyez fiers ! lui dis-je. Il vous a sauvés de la honte de faire gagner le pays qui vous a colonisés !...

Très vite, à chaud, comme TF1 l'avait prévu, tout le staff technique se mit en place sur la terrasse. Je dus être un des seuls à me régaler du buffet et à boire du champagne pour fêter ça. Pernaut était aux commandes. Le jeu, c'était d'interviewer les personnalités présentes sur ce match historique. Je me tenais un peu à l'écart et regardais le manège. Paris était beau dehors, enveloppé de sa nuit lumineuse. Pernaut passait de table en table, pour demander à tous leur sentiment. À presque tous, car le seul qui ne fut pas interrogé bien sûr, ce fut moi. Tout le monde y alla de son petit commentaire, et évidemment, parmi les « racailles », pas un n'osa se prononcer en faveur du coup de boule. Tous reprochaient à Zidane d'avoir failli à sa mission. Bouras et Buggy ne dirent rien. Je les

engueulai même, après, j'étais furax. Pas trop, car ils allaient croire que c'était parce que je n'avais pas été interrogé, que j'étais jaloux... Pas du tout, même si je trouvais ça énorme d'avoir été le seul écarté une fois encore, alors que Pernaut ne pouvait pas imaginer ce que j'aurais pu dire en direct.

Tout le monde me faisait la gueule, à part la petite Lorie un peu plus loin qui me regardait avec une curiosité souriante. Djamel et Stomy s'enfuirent comme des voleurs, surtout après mon coup de gueule. Ils finirent par ne plus avoir honte de Zidane, mais honte d'eux-mêmes, de ne pas avoir revendiqué ce geste en essayant de l'expliquer, même si à ce moment-là, personne ne savait ce qui l'avait provoqué.

J'en avais vu pourtant des émissions de télévision, et depuis que j'étais gosse ! mais rarement je n'avais vu aussi clairement à l'œuvre le télé-aplatissement. Et en direct ! Ils faisaient tous du révisionnisme de l'instant. Ils conjuraient, non le sort, mais le réel. Au lieu de louer la beauté symbolique de l'action, ils moralisaient, comme les derniers des franchouillards. « Ça se fait pas. » Le fameux

« ça se fait pas » franco-musulman, je l'aurais entendu, ce soir-là ! Et sur tous les tons !

Je fus obligé de ravalier mon *speech* pro-Zidane et c'est frustré, abattu, que je quittai les lieux. Dans ce pays, je ne pouvais pas plus parler qu'écrire. Ça devenait dramatique. Comment faire ? J'avais tant de choses à dire sur ce coup de boule, cette apothéose pour le coup dantesque, ce geste paradisiaque !...

Sur les Champs-Élysées, la fête était morne et clairsemée. Le temps de marcher jusque chez moi, j'avais pris ma décision. Ma colère n'était pas retombée, mais elle était descendue comme une voix dans les graves. C'était décidé, une idée qui me trottait dans la tête depuis longtemps avait trouvé son but, si j'ose dire... On m'interdisait d'écrire ou de parler ? Eh bien, j'éditerais moi-même mon texte ! Je l'imprimerais tout au moins. J'avais déjà eu un projet de tract à l'époque de *L'Éternité*. C'était le moment ou jamais : écrire un texte sur du papier sous forme de tract qu'on distribuerait dans les rues ; ça ne devait pas être très compliqué à concrétiser. Je finis par bénir Jean-Pierre Pernaut de ne pas m'avoir passé le

micro. De cette interdiction de parler, j'allais prendre une nouvelle liberté d'écrire. Merci TF1!

## CII

### Guerre au Liban

Ma joie fut de courte durée. Trois jours après Zidane, c'est moi qui reçus un coup de boule en pleine poitrine : Israël attaquait le Liban, carrément, mon Liban, mon cher Liban !

Ah, ils étaient très forts les Israéliens pour justifier leur terrorisme ! La veille, le Hezbollah avait capturé deux militaires de Tsahal, alors « riposte légitime » : « Israël a le droit de se défendre » et gnagnagna. Tout de suite je me renseignai.

On était loin de la réalité. Déjà la chronologie des faits n'était pas la bonne. Les médias la faisaient démarrer le 25 juin avec l'enlèvement du soldat Gilad Shalit par le Hamas, aggravé le 12 juillet par celui de deux autres rampouilles par le Hezbollah, cette fois



sur le territoire israélien... Faux ! Tout avait commencé à Gaza, le 24 juin, par le kidnapping (il n'y a pas d'autre mot) de deux civils palestiniens par Israël : un médecin et son frère. Personne ne connaissait leur nom. Celui du caporal Shalit était en passe d'être aussi célèbre que celui du capitaine Dreyfus, mais tout le monde se foutait de savoir que le docteur Oussama Muamar et son frère Moustapha avaient été raptés par la « noble » armée Tsahal après le tabassage de leur père laissé pour mort... Enlèvement volontairement démédiatisé ! Voilà pourquoi, en représailles, Shalit avait été capturé, et il n'était pas un gentil innocent comme on le faisait croire, mais un tankiste (c'est-à-dire une grosse salope de militaire qui tirait au canon à bout portant sur des gosses de Gaza acculés dans un coin de mur, et qui les pulvérisait).

On pouvait même faire repartir l'escalade au 9 juin 2006 à Gaza avec la petite Arabe qui s'était traînée en pleurs sur le sable jusqu'au cadavre de son père tué sur la plage. À ce moment-là, un cessez-le-feu qui existait depuis un an et demi avait été rompu, et en

effet le Hamas avait commencé à envoyer des roquettes sur Israël.

Quant au fameux 12 juillet, là aussi la chronologie officielle était lacunaire : le Hezbollah, bien qu'il ait été un des seuls mouvements arabes hélas ! à soutenir la résistance palestinienne, n'aurait pas bougé si la veille, le 11, Israël n'avait assassiné un chef du Hamas (élu démocratiquement, on ne le rappellera jamais assez) avec sa femme et ses sept enfants. C'est le lendemain, le 12 juillet donc, que le Hezbollah avait profité de l'incursion (une de plus ; une de trop) de Tsahal sur le sol libanais pour frapper un grand coup : ce qu'on avait appelé « l'enlèvement » des deux soldats. Terminologie fausse encore, car on « enlève » des civils (comme les frères Muamar), mais on « capture » des soldats. Il en avait peut-être un peu marre, le Hezbollah, de voir les patrouilles juives multiplier les intrusions au Sud-Liban et se replier en terre « promise »... À bout de patience, les gars du « parti de Dieu » avaient bien dû pénétrer en Israël pour aller chercher les enculés, en tuer quelques-

uns et faire deux prisonniers, dans le but de les échanger plus tard contre des Libanais ou des Palestiniens croupissant depuis des lustres dans les geôles israéliennes. Voilà les vraies motivations...

Ce qu'on ne disait pas non plus, c'est que les soldats israéliens « enlevés » par le Hezbollah à la frontière libanaise en représailles n'étaient pas des Israéliens comme les « autres », mais des barbouzes de « l'armée du Liban Sud » (ALS), milice armée par Israël, c'est-à-dire des Arabes druzes collabos chargés de trahir leurs frères de l'autre côté de la ligne. Des supplétifs, il y en avait eu comme ça pendant les dix-huit ans d'occupation, et ils se planquaient, à Nahariya et ailleurs. Les résistants libanais publiaient régulièrement leurs portraits sur fond de triangle du cèdre mêlé à l'étoile de David.

C'était donc de concert que le Hamas et le Hezbollah avaient réagi au flingage répété et à la série d'enlèvements de cadres et d'assassinats ciblés de chefs historiques, et au harcèlement continué par l'armée israélienne, aussi bien à Gaza qu'au Sud-Liban. Voilà

comment on était arrivé à ce 13 juillet 2006, où les avions israéliens bombardèrent l'aéroport de Beyrouth. Puis le fief du Hezbollah dans Beyrouth-Sud, puis les centrales électriques dans le Nord du pays, c'était devenu n'importe quoi.

Dès le lendemain, ce fut un carnage, jour après jour. Les routes, les ponts, tout était en flammes. Comme un ours ivre qui essayerait de se débattre au milieu d'une ruche d'abeilles très calmes, Israël – autant dire Enculaël ! – frappa n'importe quel coin du Liban pendant que les hommes du Hezbollah envoyaient des roquettes sur le pays maudit, comme on jette un peu de salade sur une pizza casher.

Pour commencer, Haïfa fut ciblée par des petits suppositoires hezbollahiens. Rien de très grave. Mais ça décupla l'ire des israéleux. Je voyais les images des réservoirs de kérosène de l'aéroport de Beyrouth flambant comme des chaudrons hyper macbethiens... Le Liban était coupé. Aucun avion ne pouvait atterrir, aucune voiture ne pouvait entrer, le Hamas, depuis Gaza, essaya de porter secours aux Libanais, mais il ne pouvait rien face à la

détermination des Hébreux. Les avions bourdonnaient dans le ciel bleu d'Achrafieh.

J'avais bien remarqué, déjà, ces visites de routine de l'aviation israélienne en plein jour, « ronde d'intimidation », m'avaient dit sur place mes amis libanais. Là, c'était carrément largage de bombes, pilonnage d'infrastructures ! Pas seulement à Beyrouth, mais à Tyr aussi, et à Sidon. Jusqu'à Baalbek, ils pilonnaient. C'était comme s'ils étaient en train de saccager tous mes souvenirs de 2002-2004. Ils détruisaient le décor de ma nostalgie à venir. Et toujours des quartiers arabes, jamais chrétiens bien sûr.

Les chrétiens, eux, reportèrent immédiatement la responsabilité sur le Hezbollah. « Qu'est-ce qui leur a pris, à ces corbeaux chiites de malheur, d'aller enlever des soldats israéliens ? Il était inévitable que la riposte soit terrible ! » En tout cas, les images étaient magnifiques dans la lumière crépusculaire, ces flammes orange, ces types torse-nu à contre-jour au bord de la mer, fouillant dans leurs décombres.

Quant aux Français installés dans le pays, leur réaction fut inhérente à leur sous-race : se barrer. Les rats quittaient le navire et pour cela embarquaient dans un navire : un ferry vers Chypre, tous les Français, salut ! C'était l'Exodus des trouillards. Et ils râlaient en plus ! Il y avait un aveugle avec son chien, un bon chrétien qui gueulait parce que même le bétail, on ne le traitait pas de cette façon. « Si on ne meurt pas sous les bombardements, on va mourir étouffés. » Ah ! Quand ils s'y mettaient, les chrétiens étaient pires que les Juifs !

Mais les tanks arrivaient déjà sur la ligne israélo-libanaise comme un immense mille-pattes à chenilles... Ils montaient tous vers le Sud-Liban, prêts à réenvahir tout ce pays « collabo » (le Liban) juste pour éradiquer à jamais le Hezbollah. Il y en a qui ont essayé, ils ont eu des problèmes.

Finalement les Chypriotes, qui, réflexion faite, avaient interdit le débarquement de l'esquif des chieurs sur soi, cédèrent : trop sympas, ces Grecs/Turcs, d'accepter sur leur territoire cette racaille bourgeoise de beaufs

ressortissants ! On le voyait aux infos, tout moite, l'ambassadeur de France au Liban. Tout ce qui le préoccupait, c'était de faire échapper ses Français de merde !

Les reportages à la télévision, c'était ou ça (des Français qui diarrhaient), ou des soldats israéliens qui en bavaient. Ces derniers (c'étaient vraiment les derniers des derniers !) s'apercevaient que c'était beaucoup plus difficile qu'ils n'avaient cru d'atteindre le Hezbollah et ses guerriers invisibles, fantomatiques, efficaces, qui visaient juste contre leurs tanks verts de peur et recouverts de poussière beige, pour une fois bien camouflés mais par la frousse qui les rapetissait... Ah, c'était déjà une autre paire de manche que de droner les civils à mille mètres de haut !

Et quels civils ! Cana... Ils refaisaient le coup de Cana, celui de 1996, dix ans après exactement. J'y étais allé à Cana, le lieu du premier miracle de Jésus. Et déjà en 2002, j'avais vu l'endroit exact où Israël avait en effet déjà carnagé le village, laissant des dizaines de gosses pour morts (merci Shimon Peres !).

Trente-sept petits garçons et petites filles ensevelis comme sous les pièces en désordre d'un puzzle géant, et qui geignirent des nuits durant dans tout ce qui restait du garage où ils s'étaient mis à l'abri des bombes juives. Ô Cana doublement martyr ! L'ONU « déplora » le massacre, mais ne le condamna pas.

Que d'images ! Celles de 2006, particulièrement, ne tombèrent pas dans l'œil d'un peintre aveugle : des gosses dans des sacs en plastique ; des pères transportant dans leurs bras en courant des enfants tout blancs de poussière et hurlant de tristesse comme des chiens enragés ; un type qui annonce la mort de sa sœur sur un téléphone portable, consolé par une femme voilée en noir... Merci Ehud Olmert !

Seul *Libé* pour une fois fit sa une sur Cana, « *Le carnage de trop* » (moi j'aurais mis tant qu'à faire *Le Cana de trop*), avec le titre en surimpression sur un drap plein de sang présenté par un soldat libanais. Sacrée une d'ailleurs, où il y avait aussi l'annonce de la mort de Pierre Vidal-Naquet, le chasseur non de nazis mais de négationnistes, ce qui est



beaucoup plus courageux et surtout beaucoup plus utile. Bref, *Libé* disait vrai : « Les Israéliens auront bientôt tout cassé au Liban, sauf le Hezbollah. »

Je me tapais débat sur débat à la télévision. On y invitait par exemple Avi Primor (un nom de lessive ou de liquide vaisselle, au choix), encore un ancien ambassadeur d'Israël ! qui disait qu'Israël était tout à fait d'accord pour faire de la Syrie son alliée, ne serait-ce que pour affaiblir le Hezbollah...

Je vis même sur France 3, en duplex de Beyrouth, Scarlett Haddad qui était beaucoup plus claire : « Ce qu'il faut faire ? C'est très simple : il faut qu'Israël arrête de bombarder le Liban en prétendant le libérer. »

Hélas ! je vis aussi Leïla Shahid se désolidariser, par nationalisme palestinien ! de tout mouvement islamiste et repousser l'« amalgame » comme la première collabeure venue, disant que l'Amérique avait fabriqué une deuxième puissance à l'identique de la soviétique pour avoir un nouvel ennemi – l'islamisme – et déclencher un choc de civilisations... Et pour la Palestine, cette grosse

traîtresse était évidemment partisane de deux États « vivant en paix côte à côte ». Jean Genet devait se retourner dans sa tombe de Larache !

Ou alors sur France 3 encore, Mémona Hintermann qui pleurnichait d'Haïfa. Toujours du côté d'Israël, cette reportere... Mémona, une catastrophiste qui parlait du nez, une sioniste à sinusite. Une sionusiste !

Et puis ce fut la destruction de la centrale de Jiyeh, une marée noire comme on n'en avait pas vu depuis les différentes catastrophes sur la côte bretonne... On se serait cru dans *Le Salaire de la peur*, à Byblos ! Ça allait être coton pour nettoyer toute cette mélasse noire. Et tout ça aux frais de la princesse Hezbollah qui était sommée de tout reconstruire, de tout payer. « Le Hezbollah a de l'argent, a beaucoup d'argent », souriait un ingénieur cadre qu'on voyait au JT constater l'ampleur des destructions. Israël, c'est-à-dire l'Amérique, ne mettrait pas un kopek, c'est-à-dire un dollar, pour réparer ses bombardements dégueulasses. Rebâtir les maisons, reloger les sans-logis, donner de

l'argent aux familles des victimes : ce devoir incombait au Hezbollah, par don pur, par solidarité, générosité, tout le monde trouvait ça normal que les plus combatifs des Libanais casquassent après en avoir pris plein la gueule !

### CIII

#### Yves a le tract

L'affaire Zidane m'étouffait de jour en jour. Au Royce, le club en bas de chez moi tenu par le joueur Makelele, une fête s'était tenue le lendemain du coup de boule. J'y avais rencontré Nordine, un Algérien très sympa, ami intime de Zidane. Je discutai avec lui de l'instant phénoménal. Il se disait déjà que Materazzi avait insulté la mère de Zizou, ou alors peut-être sa sœur, et que c'était ça qui avait provoqué le sortage de ses gonds.

Mais une autre information circulait beaucoup aussi, et moins consensuelle : c'était que Materazzi avait traité Zidane de « terroriste ». Évidemment c'était ça ! Nordine

était d'accord avec moi. Il le connaissait bien son Zizou. « Je vais niquer ta sœur, ou ta mère, fils de pute » n'était que le préambule de l'algarade. Ce n'était pas ça qui l'aurait poussé à envoyer un coup de tête à Materazzi.

— C'est bien ça, me confirma Nordine. Ils essayent d'étouffer l'affaire mais voilà ce que lui a dit Materazzi : « Vous êtes tous pareils, vous les musulmans, des terroristes. »

Et même « des porcs de terroristes » ! *Sporchi terroristici* ! Voilà les véritables mots qu'un liseur sur les lèvres pour sourds-muets avait identifiés quelques minutes à peine après le match.

Trop d'enjeux ! Tout le monde se rallia à la version « correcte » qui sauvait les Italiens – dont la victoire aurait pu être annulée par la FIFA pour cause d'insulte raciste –, et qui dépolitisait Zidane lui-même, à qui on avait dû conseiller de s'en tenir à la plainte du si touchant Berbère qui n'avait pas supporté qu'on touche un poil dans la main de sa mère et un autre de la chatte à sa sœur. « Materazzi m'a insulter. »

L'expression « espèce de porc de terroriste » fut effacée peu à peu comme les traces d'un crime, à la surface de tous les journaux... On sous-titrait autrement les images muettes, selon les affirmations des contre-experts de la lecture labiale... Zidane, interrogé en personne, ne donnait que la première partie de l'information (insulte à sa mère et à sa sœur) et pas la seconde (insulte raciste et politique). Ça lui évitait de mentir sans dire toute la vérité (typiquement musulman).

C'était le moment de concrétiser mon idée : imprimer mon futur texte en deux formats : d'abord un A4 recto-verso pour le distribuer dans les rues, et un A2 qu'on collerait sur les murs. Qu'est-ce que ça coûtait ? Pas grand-chose... J'appelai aussitôt Yves, c'était le moment qu'il nous montre ce qu'il savait faire, lui, directeur artistique dans la pub. Il était dans un train qui l'emmenait en Provence, en vacances, dans sa maison de campagne maternelle. On était en juillet.

Notre conversation était sans arrêt coupée, le TGV hachait ma colère et mon dépit car je lui disais que j'allais arrêter d'écrire. Excellent

bluff pour lui foutre la pression. Je n'entendais plus Yves, ça coupait. J'arrête la littérature, tant pis. Allô ? Mon amertume était avalée par son tunnel. Le lendemain, on se rappela plus calmement, il était dans le village du Thor (je n'apprendrais que beaucoup plus tard qu'il s'agissait d'un lieu heideggérien en diable : le roublard Martin y était venu carrément en séminaire en 1969).

J'expliquai clairement mon idée à Yves dont la tête grésillait si fort que je crus que toutes les cigales du Sud avaient élu domicile dans son crâne. C'était un type dans le cerveau duquel il fallait pénétrer lentement. Finalement, dès le crépuscule, il comprit mon projet.

Quand Yves remonta à Paris, il prit contact avec un imprimeur à l'ancienne, un qui en était encore à faire des trames et des plaques, et des films. Ça me rappelait le bon vieux temps de *L'Idiot*. C'est son assistant à Yves, Thomas, qui se chargerait de composer le texte, de mettre en place les deux colonnes, finasser sur les césures, et tout rentrer sur une grande page avec mon titre en gros. Pour

l'illustration, c'est moi qui eus l'idée de faire un montage avec Zidane donnant un coup de boule au World Trade Center. Symboliquement fort, puisque c'est exactement ça que je voulais dire. Sans le savoir, Zizou s'était fendu enfin de son seul acte politique d'envergure en frappant l'occidentalisme raciste et « antiterroriste » à travers Materazzi l'Italien... Il avait commis un attentat à sa façon au cœur du système du foot sacré, et au dernier moment, dans la plus benladenienne des imprévisibilités. Même si je devais constater encore que c'était par cette peur méprisable de l'amalgame (terros/musulms) que Zidane avait réagi...

En quinze jours, l'affaire fut bouclée. Écriture, composition, correction, impression. Pendant que le Liban était en flammes, je mettais la main aux dernières coquilles de mon premier tract...

La veille de l'impression, Yves m'appela. Il s'était laissé influencer par un collègue pubard qui l'avait persuadé que le titre était mauvais. Il fit son bourgeois choqué soudain, reculant devant l'obstacle : « Ça va décourager les gens

de te lire. » Sa carte marketing, il pouvait se torcher avec ! *Zidane la racaille*, c'était déjà un classique. En vérité, il avait peur et c'était tout. Je demandai à Yves de trouver mieux puisqu'il était si fort ! Il bafouilla, il s'enfuma, il patina. Changer mon titre à la dernière minute ? Ça va pas, non ? Finalement, il me donna raison. Je commençais à comprendre comment fonctionnait cet olibrius...

D'ailleurs, de son propre aveu, Yves était un « alambic ». Toute la réalité était appelée à déglutir en lui très lentement d'un tuyau à l'autre, d'une cornue à la suivante, dans des glouglous pénibles, des circonvolutions exaspérantes, des bulles bouillantes, en passant d'une tubulure à la suivante, pour des distillations complexes de scrupules, changeant de couleur, du bleu de peur au verdâtre d'angoisse, en passant par le rouge sanguin et le rose fluo sentimental...

Le lendemain après-midi, le tract s'imprimait. Yves me l'apporta tout fier et il y avait de quoi, une réussite totale. Pour les distribuer, on engagea Bruno, une grande folle. Notre afficheur était un pédé affiché qui



n'avait peur de rien. Il passa de quartier en quartier avec une liasse et distribuait dans la rue, comme un prospectus pour un spectacle, mon tract copieux car il y en avait, des mots, sur une toute petite page comme ça ! « Tract », on l'appelait ainsi par commodité publicitaire, mais ça n'avait rien d'un tract, censé être un bout de papier avec imprimés dessus un ou deux slogans.

Comme Bruno devait descendre à Marseille, on le chargea de remettre à Salim un paquet de *Zidane la racaille* que mon webmaster se proposait de distribuer dans notre ville. En ce temps-là, le futur « Libre Penseur » ne satanisait pas encore les homosexuels et il s'entendit très bien avec Bruno. Salim voulut même participer au coût de l'impression de ces cinq cents tracts à coller et deux mille à distribuer. Par la suite, Laïbi mettrait volontiers encore la main à la poche pour nous aider à « produire » mon nouveau mode d'expression.

Et Salim n'en restait pas là. Déchaîné, il voulait partir au Qatar taper les émirs pour qu'ils me financent un journal, car c'était son

grand truc, au fond : reprendre *La Vérité* autrement, et avec plus de moyens arabes ! Laïbi voyait les tracts comme un pis-aller dérisoire qui n'était pas à la hauteur de mon talent.

On avait beau, Yves et moi, lui expliquer qu'écrire en quelque sorte à même la rue était d'une subversion chic et d'un impact publicitaire non négligeable, Laïbi le Kabyle bourgeois voyait ça comme une déchéance sociale et intellectuelle... Ces discussions avec un Salim buté, obtus, m'épuisaient. Je ne savais pas comment faisait Yves, qui passait des nuits entières à discuter avec lui quand il venait à Paris, pour supporter son épaisseur.

## CIV

### Soral au front

Un qui comprit aussitôt le potentiel glorieux de mes tracts, ce fut Soral. Il m'appela car il en avait vu un collé contre un arbre devant chez lui. Et encore ce n'était rien, les arbres, et même les murs... La majorité des lecteurs de

mon tract l'avait lu sur Internet, où il avait été retranscrit, et repris sur plusieurs forums et blogs... Alain évidemment l'avait remarqué.

C'est peut-être ce jour-là qu'on eut la plus tendre de nos conversations. Trois quarts d'heure de confidences et d'analyses douces, fraternelles, où nous comparâmes nos destins et moyens d'expression. Alain n'exprima aucun mépris pour la manière dont je menais ma barque, au contraire, il disait comprendre tout à fait mon individualisme, la fameuse ligne « baudelairienne » qu'il me reprocherait si violemment par la suite : j'étais un artiste, j'avais trouvé avec les tracts une façon nouvelle de subvertir la production, et j'avais entièrement raison. Lui était dans un autre combat où il ne pouvait pas se permettre d'être seul. Il espérait subvertir un autre support : le politique.

C'est ce jour-là que tout doucement, avec une petite voix d'enfant hésitant, il m'annonça qu'il allait sans doute entrer officiellement au Front national et qu'il avait une chance d'y tenir un rôle. Il voulait absolument savoir si je l'approuvais. C'était important pour lui de

s'assurer que je ne lui tournerais pas le dos au moment de son engagement, sans doute l'un des plus décisifs de sa carrière.

Bien sûr que non, ce n'était pas à moi de lui faire la morale, même si personnellement je n'aurais jamais fait une telle connerie. Mais ça lui allait bien. Toujours tendrement, je lui expliquai qu'il avait besoin d'être entouré, de faire partie d'une famille, d'être intégré quelque part enfin, à bientôt cinquante ans. Lui qui avait été si rejeté, c'était une expérience à tenter, pourquoi pas ? Du moment qu'il n'était pas dupe du potentiel révolutionnaire du FN...

— Oh, la structure et l'appareil du Front, me dit Soral, font que c'est un mouvement incompetent et vieux, mais je vais essayer de faire bouger les choses de l'intérieur.

— Mais tu l'as rencontré, Le Pen ?

— Bien sûr, me répondit Alain. Tu sais, Le Pen est foutu, mais le type est très humain. Il a une grande classe, il est drôle, c'est un punk comme moi !

Le Pen, punk ! Soral vraiment mettait du punk à toutes les sauces. Il m'expliqua que lui,

artistiquement, il était post-Dada en s'engageant au FN. Et moi j'étais post-debordien en faisant les tracts. Si la seconde assertion me paraissait juste, la première était encore de l'auto-illusion... Pour faire d'un enrôlement au Front national un acte artistique d'avant-garde, il fallait au minimum ne pas être d'accord politiquement avec lui. Quand Aragon quitta le surréalisme pour devenir communiste, c'est parce qu'il y croyait. Ce n'était pas surréaliste pour lui d'entrer au PC et de se mouiller avec Moscou à ce point-là. Et même Picasso, qui dans la peinture n'avait fondamentalement rien à foutre du communisme, n'était pas devenu communiste uniquement par provocation.

— Alors tu me désapprouves ? me demanda Alain tout fragilement.

— Non, pas du tout. Vas-y, fonce, mais montre que tu y crois. Ne fais pas semblant de ne pas y croire. Si tu y vas en dandy, c'est pas drôle, c'est pas « punk ».

Pensif, Soral raccrocha.

## CV

### Nasrallah, l'écrase-Juifs

Au Liban, le cessez-le-feu eut lieu le 14 août. La première chose que la communauté internationale pensa faire, c'était de désarmer le Hezbollah. Quelle indécence ! C'était un des rares cas dans l'histoire militaire où le vainqueur devait être puni pour sa victoire... Et pour ça, l'ONU envoya l'armée libanaise, qui finit par sortir de son trou après trente jours de pilonnage par cette merde d'Olmert.

On ne l'avait pas vue depuis les années 1970, cette armée libanaise de fiottes, collabo, qui s'était terrée pendant un mois alors que son pays était attaqué, laissant le Hezbollah faire le boulot, c'est-à-dire résister aux charges de l'armée israélienne qui essayait de s'enfoncer dans son territoire. L'armée libanaise, pas gênée, se pointait désormais dans le Sud-Liban !... La colonne de cons passa le Litani presque fière, et fut applaudie, soutenue évidemment par les Français du Liban, et même des Libanais de France, qui prenaient enfin parti dans ce conflit, mais

contre le Hezbollah *of course* ! Pendant le mois de guerre, les chrétiens maronites (appelons-les par leur nom) avaient été « partagés » entre leur détestation d'Israël parce qu'il bombardait leur pays et leur détestation du Hezbollah parce que c'était à cause de lui qu'Israël bombardait leur pays. C'était incroyable de remarquer à quel point le Hezbollah, malgré sa victoire écrasante et incontestable, était diabolisé, même en ayant vaincu l'ennemi Israël.

Pour le *Marianne* de Jean-François Kahn, les responsables du désastre, comme le torchon l'affichait sur sa couverture en patchwork débile, c'était d'abord, écrit en gros, Nasrallah (le chef du Hezbollah), Ahmadinejad (le chef de l'Iran), Ben Laden, Bush, et en tout petit, un soldat israélien. Et pas Ehud Olmert ? Jean-François Kahn, toujours égal au con qu'il était, expliquait dans son édito qu'il s'agissait pour Israël d'une « guerre d'autodéfense ».

C'était comme la une du *Monde* : « *Les combats ont cessé au Liban* », et on voyait des Israéliens faire le signe de la victoire tout

souriant sur leurs chars. Ça leur aurait arraché la gueule de dire qu'ils avaient perdu la guerre contre le Hezbollah ? Oui.

Le 14 août 2006 (jour du cessez-le-feu, donc), je ne voyais pas comment on aurait pu ne pas être un inconditionnel total du Hezbollah et des chiïtes en général. C'était impossible d'imaginer qu'après ça, Sayed Hassan Nasrallah prendrait une route insuivable, arabiquement parlant... Dans ma période irakienne, je l'avais déjà à la bonne, le parti de Dieu, lors de mes visites à Kerbala, Falloujah, Nadjaf... Mais là, ce que le Hezbollah avait réussi, c'était historique. Ça lavait la guerre des Six Jours : non seulement sur le strict plan opérationnel, c'était un camouflet atomique pour l'armée israélienne, mais symboliquement, la déconfiture de son incursion avait fait pénétrer le Hezbollah encore plus profondément dans le peuple libanais et arabe en général.

Seul réel bienfait de l'opération « Pluies d'été » (on aurait dit le titre d'un film d'Ozu !), c'est qu'au Liban, sunnites, chiïtes et quelques chrétiens quand même étaient désormais



soudés royalement autour du Hezbollah. Réconciliation nationale ! La plupart des Libanais avaient compris quels étaient leurs vrais défenseurs. Et ça faisait de Nasrallah la star *number one*. Lui qui disait, très justement : « Israël est un pays provisoire. »

L'idée de faire un nouveau tract me grattait... Je voulais en finir avec Israël, rien que ça ! Avec une bonne apologie de Nasrallah à la clé... Serge Akl aussi était du côté de Nasrallah... Serge... Le jeune patron fringuant de l'Office du tourisme du Liban, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Un grand roux vif au poil court, toujours hilare... Je l'avais rencontré par hasard dans un bistrot du quartier, on s'était entendus tout de suite.

Dès le début de la guerre, j'avais même demandé à Serge s'il pouvait me faire partir là-bas, car où ça chiait je voulais être ! Mais tout était bloqué, c'était trop tard... J'aurais été prêt à sauter dans le premier avion pour Chypre et à rejoindre le Liban en bateau, dans un des allers-retours Beyrouth/Larnaca, j'aurais fait le chemin inverse des fuyards ! Cafouilleux projet. Me voyant déçu, Serge

m'avait promis que ce n'était que partie remise. Ferry pour une autre fois...

— T'inquiète pas, un jour nous boirons notre grenadine sur la corniche de Raouché !

## CVI

### *Israël, c'est fini !*

C'est un fait. Mais vous ne l'entendrez pas dire haut et fort dans vos journaux préférés... On y parle plutôt de « demi-échec » ou de « semi-réussite » pour Israël, et de « relatif succès » pour le Hezbollah !

Ça fait un mois et demi maintenant que les médias vous dissimulent la vérité dans le seul but frénétique de vous présenter systématiquement le bourreau comme une victime !

Faire passer les ripostes libanaises pour de l'agression et les attaques d'Israël pour de la légitime défense ? Quel tour de passe-passe ! C'est du bonneteau idéologique... Pourtant, les chiffres parlent d'eux-mêmes : 90 % des pertes au Liban sont des civils ; et 90 % de celles d'Israël sont des militaires. Sauf que

c'est à la puissance dix : 1 000 morts libanais pour 100 israéliens. Qui dit mieux ?

« Israël a le droit de se défendre » : voilà la nouvelle parole d'évangile apprise par cœur par le beuf du début du millénaire. Ce qui veut dire évidemment : « Israël interdit aux autres de se défendre. » Mais les commentateurs professionnels ont d'autres chats à fouetter, autant dire d'autres mots à fausser. En tartinant leurs articles inutiles, les éditorialistes n'ont « accusé » Israël que d'une chose en plein massacre injustifiable, c'est de risquer, par ses « actions », de renforcer la haine contre lui ! Ils nous demandent de nous apitoyer sur son mauvais rôle ! Même les politiques sont moins ignobles ! Eux ont parlé aussitôt de la punition disproportionnée d'Israël à l'encontre du Liban, mais « disproportion », c'est le mot de trop pour les journalistes à la solde de la cause hébreue. Ils dégainent dare-dare leurs guillemets... En effet, il faut des guillemets à « disproportion », mais dans le sens : « Disproportion, c'est peu dire ! »

On passerait son temps à rectifier les mots du langage journalistique. « Israël : l'impasse

de la force » (moi j'aurais dit « le boulevard du crime impuni ») ; « Israël : les conséquences d'une catastrophe » (les conséquences pour Israël, bien sûr) ; ou bien « la tragédie d'Israël » (c'est-à-dire celle de donner de lui une mauvaise image au reste du monde !...) ; et encore « le drame de Cana » (le « drame » de Cana, ce massacre pur et simple ?) ou alors les « crimes de guerre » de Tsahal (entre guillemets !) ... Et « les affrontements entre belligérants » (parlons plutôt des bombardements monstrueux d'Israël auxquels répondent comme ils peuvent les quelques pétards du Hezbollah !) ... Ou encore « les chiites fous du parti de Dieu ». Des fous, ces brillants guérilléros très rationnels qui ont repoussé la plus puissante armée du monde ?

Et je vous fais grâce des photos ! Est-ce parce que la presse est presque toute aux mains des marchands d'armes qu'elle adore à ce point les rampouilles ? Pour une photo de cadavre de bambin arabe sous les décombres de Tyr, vous avez dix, vingt clichés de Rambos israéliens qui crapahutent à toutes les unes. Fatigués, sympas et souriants,

« héroïques », ils souffrent sacrificiellement de libérer le monde du fléau terroriste ! Pourtant, ils sont tout sauf des guerriers, les Israéliens ! Ce ne sont pas des Allemands, ni des Tchétchènes ! Au sol, ils s'embourbent, reculent, hésitent ; leurs Merkava se font exploser comme des pop-corn par les missiles antichars des hezbollahi valeureux. C'est plus dur que de se battre contre des cailloux comme à Gaza !

L'aveu de Shimon Peres est symptomatique : « Nous avons plus ou moins gagné. » Plus ou moins gagné ? Quand un pays qui déclare la guerre à un autre n'atteint pas ses objectifs militaires, moi j'appelle ça une défaite. Si le but d'Israël était de « neutraliser » une organisation « terroriste » pour assurer la sécurité de « son » territoire, c'est raté. Trente jours de combats et aucun résultat. Rien de tout ce qui avait été promis par Ehud Olmert et ses criminels de guerre à sa population de colons fanatiques et apeurés n'a été obtenu. Je croyais qu'Israël n'arrêterait pas la guerre tant que ses soldats ne seraient pas relâchés par le Hezbollah et le Hamas ; je croyais que

le désarmement du Hezbollah devait intervenir avant tout cessez-le-feu ; je croyais que l'offensive terrestre dans le Sud-Liban allait durer très longtemps ; je croyais que l'occupation des Golani jusqu'au fleuve Litani était acquise ; je croyais que le but était de tuer Nasrallah comme Yassine et Rantissi, ou au moins de le faire expulser du Liban comme Arafat ; je croyais que toute la population libanaise allait se retourner contre le Hezbollah « responsable » de la catastrophe nationale ; je croyais que l'armée libanaise régulière (chrétienne et anti-chiite) devait descendre au sud pour appuyer le travail de nettoyage de Tsahal ; je croyais qu'une force multinationale envoyée dans la zone tampon ne se ferait que le plus tard possible, et après la victoire militaire d'Israël ; je croyais que la Syrie allait à coup sûr intervenir dans le conflit, ce qui aurait permis à l'Amérique d'entrer dans la danse ; je croyais que Tsahal avait capturé de hauts cadres du Hezbollah et qu'ils allaient les exhiber ; je croyais que la preuve serait faite que l'Iran armait au fur et à mesure le Hezbollah de missiles pour frapper Israël ; je

croyais qu'en coupant la route Damas-Beyrouth, les munitions de la milice « terroriste » diminueraient ; j'en croyais des choses !

C'est en souriant de dégoût qu'on attend maintenant qu'Israël transforme sa défaite militaire en victoire politique. Sa spécialité : nier l'évidence ! Pourtant, elle est là : Tsahal s'est cassé le nez contre le Hezbollah. Il s'agit d'une victoire absolue et méritée d'une résistance arabe à la démocratisation à l'occidentale (c'est-à-dire à la nazie) imposée aux peuples faibles et méprisés sur une armée déloyale d'assistés et de lâches qui bafoue toutes règles militaires politiques et humaines depuis soixante ans. C'est facile de larguer des bombes et de massacrer mille civils en trois semaines dont la plupart des enfants en bas âge, mais avancer au corps à corps, même dans des tanks énormes et se battre contre de vrais hommes courageux qu'on prenait pour de simples « crouilles » et qui s'avèrent rusés comme des Grecs, c'est autre chose !

Comme dit Nasrallah : « La destruction d'infrastructures et l'attaque contre des civils

ne constituent pas une victoire militaire, mais barbare. » Défaite militaire, donc. Mais défaite idéologique aussi : le colonialisme mêlé d'épuration ethnique cher à Israël est sérieusement mis en accusation, et par d'autres forces que celles de l'antisionisme traditionnel. Défaite stratégique aussi : il manquait juste cette fixation sur la personne de Nasrallah pour que le monde entier sache enfin que c'est un héros arabe (certains, qui connaissaient bien son histoire, le savaient déjà). Défaite interne enfin : les Israéliens vont admettre que lorsque Nasrallah traitait Ehud Olmert de « Premier ministre le plus stupide que l'entité sioniste n'a jamais eu », le Sayed n'avait pas tort...

On sait que si les Israéliens ont décidé (parce que ce sont eux et les Américains qui l'ont décidé, et pas l'ONU de cet âne cocu de Kofi Annan) de mettre fin à la guerre, c'est parce qu'ils avaient peur de l'inconnu, ils ne savaient plus où ils allaient (déjà cent soldats « invincibles » morts...), ils doutaient d'eux et étaient sûrs de perdre encore plus ouvertement s'ils insistaient. Toujours mauvais joueurs, les Israéliens ont préféré



arrêter les frais avant que ça se voie trop. Mais ça se voit trop ! Le seul missile qui ait vraiment fait des dégâts en Israël, c'est celui du doute de soi (ça change de la haine de soi) qui a fait un cratère bien profond dans toutes les têtes... Ce questionnement sur son invincibilité n'a pas fini de faire des ravages dans le pays. Ô Katioucha du doute !

Et jusqu'à la dernière minute : « L'armée israélienne a jeté ses dernières forces dans la bataille »... Traduction : avant d'être obligé de stopper les combats, Tsahal s'est dépêché de bombarder une dernière fois illégalement un pays déjà à genoux, de bien dégueulasser le terrain avant de se retirer comme elle l'avait fait à Gaza l'année dernière, afin de tuer d'autres enfants et vieillards *in extremis*, et de détruire encore quelques immeubles pour la route, histoire de « sauver la face », c'est-à-dire de faire le plus de massacres possible !

Oui, il faut l'écrire en gros partout : le Hezbollah a gagné la guerre, cette guerre de trop pour Israël. Lui qui ne sait que punir les autres, il fallait bien qu'il soit puni à son tour, après tant de crimes !... C'est la première fois

depuis très longtemps qu'Israël perd une guerre de façon si flagrante, et pourtant vous allez voir que cette défaite israélienne va être présentée par Israël et ses larbins yankees comme un triomphe de l'État hébreu alors que c'est leur Diên Biên Phu 2006 !

Déjà, les captures de soldats ennemis étaient présentées comme des « provocations » de « terroristes », des actes de déclaration de haine contre les Juifs en général, alors que faire des prisonniers de guerre, c'est une pratique courante en temps d'occupation militaire. Quand Israël s'estime « provoqué » par le Hamas sans avoir rien « fait de mal » depuis son retrait de la bande de Gaza (évacuée peut-être de ses colons, mais pas de ses chars), qu'est-ce que les Palestiniens, dont toute aide internationale est empêchée par l'État hébreu, devraient dire ? Ce « retrait », ordonné par Sharon (que Yahvé a puni en le plongeant aussitôt dans le coma), n'a jamais été vraiment effectif, puisque l'armée n'a jamais cessé de revenir traquer les habitants, avec une préférence pour la chasse aux gosses, les tirant dans la

bande comme des lapins dans la garrigue.  
Des lapins terroristes, bien sûr !

D'ailleurs, c'est fou ce que les enfants font comprendre les choses. La vérité ne sort pas forcément de leur bouche (on l'a vu dans l'affaire d'Outreau), mais elle sort toujours de leurs images... Quelques jours avant l'histoire du soldat Shalit, le monde entier avait vu le « clip » d'une beauté tragique et antique de cette petite fille en pleurs, mordant le sable de la plage de Gaza, devant le cadavre de son père tué par un hélicoptère Apache : on aurait dit que le sable sortait de son père comme d'un sablier brisé !

Mettez à côté ces fillettes d'Israël encouragées par la sale « Tsahal » à barbouiller sur les bombes, qui allaient être déversées sur d'autres fillettes, des inscriptions facétieuses, selon le mauvais goût légendaire des Israéliens ! Comment des parents peuvent-ils atteindre une telle inconscience dans le cynisme ? Regardez les deux images en vis-à-vis : des gamines hilares des kibboutz « martyrisés » par les roquettes du Hezbollah écrivant des mots ironiques (« *From Israel with love* ») sur les

bombes à fragmentation payées par les Américains et les corps morts d'autres gamines empoussiérées par les décombres des immeubles détruits par ces mêmes bombes une heure après, et que leurs parents portent dans leurs bras comme des poupées disloquées...

Une guerre de fillettes... Il y a de quoi être scandalisés ? Révoltés ? Indignés ? Mais à quoi ça sert ? La communauté internationale, « choquée » elle aussi, s'est contentée de « déplorer », de « condamner », ou de « réclamer » le cessez-le-feu... Le problème avec les indignés et les condamnateurs des « agressions » israéliennes, c'est que pour ne pas avoir l'air aussi radicaux que ceux qui les dégoûtent, ils baissent leur culotte à la fin de chaque article, prônant la paix possible entre deux peuples « faits pour coexister », chantant soudain l'espoir d'une cohabitation de deux États au fond « frères », Palestine et Israël, dans cette région si douloureuse, etc. Mais non ! Pas question de deux États, c'est encore une façon d'admettre qu'Israël est légitimé à s'être installé là-bas ! Souhaiter que les deux nations, même séparées par un

mur, se partagent le territoire, c'est encore pencher du côté des colons israéliens venus sur une terre (« promise », je t'en foutrais !) qui n'était pas à eux et qu'ils ont voulu coloniser en liquidant sa population. L'escroquerie est de faire croire qu'Israël est un oasis de démocratie occidentale au milieu de tous ces barbares d'Arabes qui veulent islamiser le monde, et qui sont pauvres, laids, sales et bruyants à côté de ces Israéliens si civilisés, cools, beaux ténébreux, bons papas et mamans juives, le cœur sur la main...

Les générations à venir auront du mal à concevoir qu'un si petit État hors-la-loi ait fait la loi pendant un siècle sur le monde ! Comment va-t-on leur expliquer et se justifier ? Comment les Ponce Pilate de tout poil vont-ils se faire pardonner la minablerie tremblotante de toute une époque, le complexe de culpabilité sur plusieurs générations envers un peuple qui n'a existé que sur le chantage historique, et que pour perpétrer, dans l'indifférence internationale, des crimes toujours plus culottés ?

C'est le rêve de tout révolutionnaire (et pas seulement arabe) d'en finir avec ce qui empêche le monde d'avancer. Obsession antisioniste ? Finie, cette accusation facile ! Ce sont les autres qui sont pris dans cette spirale de fanatisme défensif, les aveuglés sans aucun recul, abusés par une folie maintenant sexagénaire ; vouloir créer, à coup de fric étranger, un État artificiel sur la terre d'un autre peuple et pour cela l'exterminer peu à peu... Le sionisme, c'est : « ôte-toi de là que je m'y mette ! » Ça ne pouvait pas marcher parce que ce n'était pas juste. Il était pourtant prévisible qu'on ne puisse pas piquer le pays des autres en les tuant. « Mais Dieu nous l'a donné. » Il a bon dos, Dieu ! Oui, mais Allah a dit le contraire. Alors ? À quel dieu se vouer ? Le sionisme était LA mauvaise idée du xx<sup>e</sup> siècle.

Bush veut reprendre le problème « à sa racine », mais cet ignare notoire sait-il que la racine du problème n'est pas la reprise des tracés de lignes à la con des années soixante, ni le partage équitable du gâteau biblique... C'est trop tard ! Israël a fait trop de saloperies pour qu'on puisse lui accorder

autre chose que d'être foutu dehors comme les Pieds-Noirs en 1962. Après tout, ceux-là sont restés « à peine » cent trente ans en Algérie, et le royaume franc de Jérusalem a duré cent ans, c'est tout. Les Belges sont partis du Congo, les Français sont partis d'Algérie, les Israéliens partiront de Palestine. Retour à 100 % de Diaspora ! C'est pas grave, on les supportera ici et ailleurs partout ! Après tout, comment on faisait avant Israël ? Et en plus, ça les arrange au fond... Tous les rescapés des camps ne rêvaient pas d'Israël. Au sortir d'Auschwitz, Primo Levi est retourné en Italie.

Dominique de Villepin, qui n'en pense pas moins mais qui en dit un peu quand même, a raison : Israël sera une parenthèse dans l'histoire du Proche-Orient. C'est inéluctable maintenant, et cette dernière guerre le prouve. On assistera à ça ! Moi, non ; mais mon fils, si. Un jour, pas encore demain, dans quarante, cinquante ans maximum, ça aura lieu, et nous aurons été quelques pionniers à l'avoir prophétisé, et souhaité. Les « intellos » qui auront laissé transparaître leur vraie pensée, en revanche,

il faudra les chercher avec une loupe, et quand la postérité fera les comptes, elle aura honte... Les autres iront en enfer payer leur silence complice. Ceux qui n'ont pas dit la vérité sur les crimes d'Israël au Liban et à Gaza et qui ne se gerbent pas dessus en se regardant dans leur glace sont ou bien des sionistes fanatisés, ou bien des gens qui n'ont pas de glace !

Nasrallah a dit : « Si la résistance sort victorieuse, l'entité sioniste n'aura plus d'avenir. » Il ne fait que poursuivre la pensée de Shimon Peres qui a très bien senti que cette guerre était « une question de vie ou de mort pour Israël ». Nasrallah encore : « Lorsque Israël perdra foi en son armée, ce sera le début de la fin. » On y est.

Israël est une nation fantoche imposée par les Nations unies en 1948 sur le territoire de la Palestine, reprenant un fantasme du XIX<sup>e</sup> siècle de Theodor Herzl, au nom de la dette morale que l'Occident culpabilisé dans son ensemble aurait contractée à l'endroit des Juifs dans leur ensemble pour avoir persécuté et exterminé une partie des leurs pendant la Seconde Guerre mondiale. Malgré



une opposition de principe de la diaspora juive dans le reste du monde, et *in situ* des hassidim intégrés aux populations arabes depuis deux mille ans et hostiles, par conviction judaïque, à l'idée de conquête sioniste, les Israéliens se sont fait armer et financer par les États-Unis dont ils dépendent pour fabriquer de toutes pièces un État qui n'existait pas.

Israël n'existera plus comme État coincé entre le Liban, la Syrie, l'Égypte et la mer, et ce ne sera pas un Iranien soi-disant dangereux qui le supprimera « de la carte » (rangez la bombe de vos fantasmes !). Évidemment, vous croyez dur comme fer qu'Ahmadinejad a déclaré qu'il voulait la « destruction d'Israël » ? Ragot colporté par les Occidentaux pour faire peur dans les chaumières, autant dire dans les kibboutz. Non, le petit homme d'Iran a simplement donné une conférence « *A world without zionism* » devant trois pelés et deux tondus (tous barbus), où il imaginait ce que serait un monde sans cette idéologie, c'est tout. Vérifiez au lieu d'avaler tout ce que les journaux vous déversent toute la journée sur

la tronche ! L'élimination d'Israël ne se fera pas par les Perses, et je dirais même que ça ne se fera pas par les Arabes non plus, parce que, à part une poignée de couillus logiques (ça ne suffit pas d'être seulement couillus) comme Ben Laden, al-Zawahiri, Mohammed Atta, Nasrallah et quelques autres, les Arabes sont tous des merdes qui se laissent écraser par le talon américano-israélien, pensant sans doute que ça leur porte bonheur ! Des bouses de lâches je vous dis, soumis jusqu'au fin fond du trognon, obtus et bouchés de nature, si bouchés qu'ils ne peuvent admirer que celui qui les encule. Non, ça se fera plutôt par l'Amérique qui finira bien par lâcher Israël un jour ou l'autre, trop marre ! Il n'y aura pas que des Bush, mongolien ivre, ou des Condoleezza Rice, boudin blanc, au pouvoir... Rice qui adore jouer (mal) du piano. Elle passe de Brahms aux chars Abrams !... Un nouveau Yankee, un de ces matins, qui en aura marre de soutenir Israël dans le but de se faire réélire ou bien de le convertir au protestantisme, dira stop : « On ne couvre plus ces salauds. » De là viendra la fin d'Israël. Vous verrez.

C'est juste une question de temps. Bien sûr, ça ne va pas se faire demain, mais après ce que l'armée d'Ehud Olmert vient de faire au Liban, le processus d'extinction de cet État, pour le coup totalement « terroriste », est lancé. Le compte à rebours a déjà commencé... On sait désormais qu'une injustice pareille ne restera pas impunie éternellement. Plus personne ne supportera de la part d'Israël tant de cynisme meurtrier, tant de fanatisme idéologique, tant de lâcheté criminelle. Dieu lui-même ne voudra plus entendre parler d'Israël !

© Marc-Édouard Nabe, 21 août 2006.  
<http://marc.edouard.nabe.free.fr>  
Texte écrit, imprimé et distribué  
gratuitement.

## CVII

### Les baltringues à Beyrouth

Finalement, j'abandonnai ce tract... Trop compliqué à fabriquer. Yves lambinait... Même pour une équipe réduite, j'allais trop vite... De

toute façon, le temps de l'imprimer, il serait sorti trop tard, ç'aurait été du réchauffé.

Au moment même où je rangeai le tract dans mon tiroir, je reçus de Dieudonné la proposition de l'accompagner, lui et Soral, au Liban justement ! Oui, ils partaient pour constater les dégâts que l'armée israélienne avait faits sur Beyrouth et les autres villes... Une délégation en quelque sorte. Ce n'était pas mon genre d'arriver après la bataille.

Bien sûr, je refusai. Non seulement il n'était pas question de m'acoquiner avec eux, et pas parce que Soral venait d'entrer au Front national, mais sur le plan politique, je n'avais jamais rien fait en collectif. Je n'allais pas commencer, après tout ce que j'avais déjà accompli à titre individuel. J'étais même étonné que Soral insiste pour m'emmener alors que nous avions si bien discuté, il y avait peu encore, sur la valeur de mon individualisme.

Le voyage était prévu pour la fin du mois, le 27 août. Pour l'anniversaire de Lester Young ! Ça va pas, non ? Soral insista encore. On déjeuna ensemble en présence de Julien John.

J'en sus un peu plus. Ça n'était pas en trio que Dieudonné et lui me proposaient de les suivre. L'équipe s'était étoffée, il y avait de prévu Thierry Meyssan (tiens, tiens...); Marc George, un frontiste national qui s'était bien rapproché de Soral (et qu'à cette époque-là, on appelait encore Marc Robert); et puis Ahmed Moualek, qui dirigeait le site La Banlieue s'exprime, et qui, lui, était un proche de Dieudonné. Il ne manquait plus que Frédéric Chatillon ! Il en était ! Et comment ! C'est même lui qui organisait le voyage grâce à ses accointances syriennes.

Je rigolai devant Soral de la tournure que prenait ce petit voyage. Il y avait un léger fumet du voyage à Weimar en 1941, le train de la honte. S'il voulait me faire jouer le rôle de Brasillach à cause de mes lunettes, il pouvait toujours courir, le Soral-Drieu ! Car c'est dans le rôle de l'auteur d'*Avec Doriot* qu'Alain se voyait, bien entendu. Et qui serait Abel Bonnard ? Meyssan, sans doute ! Ou alors, celui-ci ferait un parfait André Fraigneau, autre tante brune et auteur des *Voyageurs transfigurés* (1933). Je ne voyais plus que

Dieudonné pour incarner Jacques Chardonne, et l'équipe était bouclée. Et pourquoi pas radio Paris Liban (*Paris Liban ment !*) pour couvrir l'événement ? En avant pour le congrès de Beyrouth, mené par le ministre de la Propagande, Herr Chatillon !

Pour finir de vexer Soral, le serveur du restau où nous étions, un Libanais justement, me reconnut et exprima toute son admiration pour mon antisionisme. Soral, jaloux, s'en alla. Il ne lui manquait que les nattes pour en faire tout à fait une fillette courroucée. D'ailleurs il avait encore un peu de cheveux sur les côtés, autour de sa toison de chauve qu'il essayait de masquer par une coupe à ras, n'ayant pas encore fait le grand pas du rasage complet du crâne skinheadement parlant. Il attendait sans doute d'être totalement au Front national pour procéder à cette tonte de coucheuse avec l'ennemi !

C'est sur Internet que je vis les photos du départ de la « fine équipe ». Rien à voir avec celles prises gare de l'Est pour le voyage de Weimar. Quel manque de classe, tous, avec leur chariot à roulettes, leurs gros sacs, leurs

vêtements de clodos touristes, de franchouillards apeurés. C'était *Les Bronzés au Liban* ! Ils embarquaient d'abord pour Damas où les attendait Chatillon : le Beur banlieusard qui avait la rage ; le petit gros du Front national qui voulait abattre Sarkozy ; le pédé parano-voltairien qui affirmait qu'il n'y avait pas eu d'avion sur le Pentagone ; le grand Blanc mégalo qui avait tout inventé avant tout le monde, et qui cachait sa peur par le bagout ; et le gros Noir barbu ahuri qui voulait se venger du show-biz.

En ce temps-là, je ne connaissais pas tous ces personnages en détail, mais même de loin, mon flair me disait que tout cela ne sentait pas bon. Être contre les bombardements d'Israël sur le pauvre Liban n'était pas un ciment suffisant pour me souder à cette bande de branquignoles. Déjà, Meyssan : il était inconcevable que j'adresse la parole ou même un regard à ce charlatan gluant dont je jugeais les mensonges sur le Pentagone à l'époque encore réparables.

Dieudonné surtout, avec sa tignasse, on voyait bien qu'il n'en avait rien à foutre, il

cherchait juste à investir un nouvel espace pour placer son spectacle. Les Libanais meurtris par Israël, après tout, faisaient un excellent public. Dieudonné visitait les décombres de Beyrouth-Sud comme une salle de spectacle potentielle. Et il les arpentait avec son sac-à-dos, totalement déconcerné, l'œil creux, les bras ballants, français jusqu'au trognon.

De ce voyage, personne n'avait rien vraiment su sur le coup, sauf qu'ils avaient rencontré à Damas Hugo Chávez, toujours par l'intermédiaire de Chatillon, c'est-à-dire du régime syrien qui les avait accueillis comme des rois.

Ils avaient même fait une télé locale... Marc George et Moualek étaient sans doute restés à l'hôtel, car on ne voyait en rang d'oignons que Meyssan, Soral et Dieudonné. On était loin d'un trio de redoutables intellectuels fascistes en pleine transgression... Ça faisait plutôt Pieds nickelés ! Surtout que les ressemblances physiques étaient étonnantes. Meyssan, même sans bandeau sur l'œil, était tout à fait à l'image de Filochard. Dieudonné, avec ses



cheveux et sa barbe, faisait un Ribouldingue parfaitement au poil. Quant au grand blond Soral, c'était un Croquignol plus fou que nature ! Les voilà, les Pieds nickelés en Syrie, passant à la télé (leur seul but dans la vie, quelle que soit la télé) pour faire la lèche au gouvernement de Bachar el-Assad. Il fallait bien ça pour justifier leur voyage !

Le lèche-cul en chef, c'était Soral qui, le premier, tenait à remercier la Syrie de les accueillir. Chacun égrainait des banalités sur la résistance contre le sionisme en France, tu parles ! On apprit plus tard qu'ils rencontrèrent à Beyrouth le patron de la télévision Al-Manar, et puis le général Aoun, le maronite qui s'était hezbollahisé pendant les bombardements. Et puis carrément le président du Liban, Lahoud, un pro-syrien encore. Bref, que des huiles, des officiels, la plupart chrétiens, et aucun combattant musulman évidemment. J'appelais ça déjà de la collaboration : être invité par un pouvoir pour aller serrer des paluches mouillées pour la forme, je ne voyais pas où était la résistance,

même si c'était très mal vu en France d'aller fricoter avec ces « diables »-là.

C'est plus tard, de la voix même de Marc George et d'Ahmed Moualek, que j'obtiendrais certaines précisions sur cette équipée ridicule. Ce bon vieux Marc George me confirmerait que les invités étaient descendus au Cham Palace, à Damas, pour commencer. Le plus grand hôtel de la ville, sous direction gouvernementale. Il y avait une bonne ambiance entre eux, Soral avait une attitude tout à fait modeste. Il s'était tenu en arrière du groupe. Les stars, c'étaient Dieudonné et Meyssan, surtout Meyssan, qui avait une réputation grandissante pour avoir remis en cause les attentats du 11-Septembre, caressant ainsi dans le sens des poils tordus le monde arabe qui ne demandait qu'à être dédouané du plus grand attentat du siècle. Le Moyen-Orient commençait à se meyssaniser, et cette petite pédale du Réseau Voltaire, qui pourtant ne payait pas de sale mine, était en train de devenir un prophète, un messie !... Et mieux encore : un réfugié. Car la Syrie désormais

serait la nouvelle patrie de l'exilé français anti-Pentagone...

Marc George, selon son propre aveu, était allé là-bas surtout en tant que directeur de la campagne présidentielle annoncée de Dieudonné. Avec Chatillon, il était son conseiller en politique. Un peu comme Attali/Goupil, autre attelage qui avait bien cadré Coluche en 1981.

La vraie destination, initiée par Marc George, ç'avait été Beyrouth mais l'aéroport libanais avait été bombardé. Ils y étaient donc allés tous en voiture, de Damas, dès le deuxième jour. Petite visite rapide des quartiers bombardés, rencontre de sous-fifres du Hezbollah. C'est Moualek qui avait été le moins à l'aise, alors que ça aurait dû être lui le *leader* en tant qu'Arabe. Marc George me raconterait qu'Ahmed l'Algérien ne connaissait rien à la politique. C'est même lui, Marc, et Chatillon aussi, qui avaient dû lui expliquer la différence entre chiïtes et sunnites.

La version de Moualek ne serait pas si éloignée de celle de George. Au bout de vingt-

quatre heures, Ahmed avait commencé à trouver louche qu'ils soient toujours reçus chez des riches, à Damas comme à Beyrouth. Les festins s'étaient succédé pendant les trois pauvres jours qu'avait duré leur séjour de collabos. On avait assis Ahmed face à une pute très décolletée, et Chatillon lui avait dit : « T'es pas là pour regarder ton assiette ! »

— J'étais mal à l'aise avec Chatillon, me dirait plus tard Moualek. Je me demandais si ce n'était pas avec l'argent de Bachar qu'il organisait des ratonades d'Arabes en France, avec son GUD hyper raciste...

D'après Moualek toujours, les deux vrais copains, ç'avait été Marc George et Meyssan. L'Arabe observateur m'affirmerait les avoir surpris sortant de la même chambre... Scoop ou bobard ? La pédérastie de Meyssan n'était plus un secret pour personne, mais celle de Marc George, alias « Marc Robert », lui, l'alcoolique nationaliste au bord de l'obésité, serait une nouveauté !... À entendre Ahmed Moualek, on n'avait qu'une envie, c'était de rerebaptiser le gros Robert « Soutien-George » !

À son retour, Soral s'aperçut que la façade de son immeuble dans le Marais avait été graffitée d'insultes. C'est à ce moment-là qu'il décida de déménager. Il affirma même avoir été aspergé d'acide dans la rue par une brigade de la LDJ (possible, comme ça pouvait tout à fait être une conjonctivite instrumentalisée). C'est donc les yeux coulant de larmes qu'Alain alla émarger à Radio Courtoisie pour raconter son voyage si « dangereux ». Il fut reçu par Emmanuel Ratier, dont on sait qu'il n'aimait pas Soral, mais ce frontiste dans la plus pure tradition de la France aux Français et de l'Orient aux chrétiens fit un effort pour le recevoir « dignement ». Soral raconta tel un touriste comment il avait découvert le Hezbollah, un parti tout à fait intégré au Liban et pas du tout considéré comme terroriste là-bas. Tu m'étonnes ! Au passage, il glissa sa « très grande admiration pour l'intelligence israélienne » et même poussa l'« antisionisme » jusqu'à considérer comme des « mabouls » ceux qui voulaient annuler Israël, alors que Soral, lui, était favorable à ce

que les deux peuples vivent ensemble dans la paix.

En écoutant ça, je commençais à me dire que de tels retournements de veste, ou plutôt de réadaptations incessantes de son discours selon le public à qui il parlait, ne faisait plus de lui quelqu'un qui méritait mon estime. Ce qui m'embêtait, c'est qu'il aurait pu croire que le mépris croissant que j'avais pour lui, son attitude et son discours, venait de son engagement au Front national, alors que je m'en foutais royalement !

## CVIII

### Moix contre Céline (*sic*)

Ah, elle partait mal cette rentrée littéraire 2006... Moix se tapa la quatrième de *Libération* pour son nouveau roman, *Panthéon*, où entre deux lèche-cutages à Mitterrand, sa nouvelle idole, il racontait son enfance de martyr roué de coups par son père. Blanrue, toujours bon copain pour lui gâcher la joie, lui avait envoyé mon tract sur Zidane.

— Histoire de lui pourrir sa journée ! s'égosilla le gros fasciste de Metz.

Paul-Éric connaissait bien la jalousie malade de Moix. Comme son frère Alex Moix, avec qui il m'arrivait souvent de discuter... Je voyais bien qu'il était rongé... Yann-la-« star » lui tournait le dos depuis plusieurs années déjà, et il me confirma que Yann avait bien été frappé très durement par leur père, souvent pour rien, mais aussi parce qu'il était méchant avec lui, Alex. Yann ne supportait pas d'avoir un frère plus jeune. Après que le père l'avait cogné (à coups de poing), Alex retrouvait souvent Yann le soir pleurant dans son lit, car ils dormaient dans la même chambre.

Cosette Moix... Tout cela n'était pas un thème plus débile qu'un autre à romancer, seulement Moix était un tel salisseur pervers détournateur déviateur dénatureur de tout, y compris de sa propre histoire, que ça devenait illisible. S'il commençait à se trancher une veine autobiographique, en partant de l'enfance, j'attendais avec impatience la période où Moix

raconterait comment il m'avait découvert ! Toujours d'après les aveux de son frère Alex, c'était mon apparition en 1985 qui l'avait décidé à « devenir écrivain ». Et puis quoi encore ? Il avait eu sa période Marc-Édouard Nabe-Patrick Grainville, nous étions ses deux dieux. Mais c'est moi qui l'obsédais le plus. Alex était formel : je l'avais *déboussolé*. Le *Régat* l'avait complètement dérégulé, cerveau, nerfs, ambition, c'était à ce moment-là qu'il s'était déclenché personnellement. Yann avait même une « nabothèque » : il demandait à sa grand-mère d'Orléans d'enregistrer tous mes passages télé, de les stocker, et bien sûr il possédait tous mes livres, il ne pensait qu'à ça... Je me demande même s'il n'appelait pas mes livres *Les Possédés*, ce possédé...

— Son histoire de sosie le définit bien : c'est un sosie en toute circonstance... me dit encore Alex.

Il y en a qui sont nés sous X, Moix était né sosie. Yann avait également dit à Alex : « Je veux être Nabe littérairement et Beigbeder pour les ventes ! », seulement c'était incompatible. « On ne peut pas faire du Nabe



si on vend comme Beigbeder », lui avait répondu justement son frère cadet. Voilà aussi pourquoi, m'ayant pris pour un nazi, Moix s'était mis lui aussi au nazisme, jusqu'à commettre cette BD stupide, *Ushoahïa*, dont j'ai déjà parlé.

L'enfance cognée de Yann Moix expliquait beaucoup de son caractère et des décisions stériles qu'il avait prises pour toute sa vie : il n'aurait pas d'enfant parce qu'il détestait les enfants !

— Je pense, me dit Alex, que s'il ne veut pas d'enfants, c'est parce qu'il a peur de les battre. C'est pour s'empêcher de les battre, car il sait qu'il les battra pour se venger de ce que notre père lui a fait.

C'est surtout que Moix ne voulait pas prendre le risque qu'un fils le dépasse ! Il voulait être tout seul. C'est bien d'être tout seul, mais pour faire quoi, pour être qui ? Parce que le grand problème de Yann, c'est qu'il ne savait pas qui il était.

— Il a toujours été glauque, me dit encore Alex. C'est un type, mon propre frère, même quand je passais dix minutes avec lui, je

mettais trois jours pour me remettre ! Il y a quelque chose de malsain chez lui.

De tout ça, bien sûr, rien n'apparaissait dans le portrait superficiel qu'avait brossé Luc Le Vaillant, le très surestimé portraitiste des quatrièmes de *Libé*. Qu'importe ! Yann était tout content, ravi, ne s'apercevant pas qu'il entraît dans la longue cohorte (Dantec, Costes, Soral, etc.) de ceux qui étaient suffisamment acceptables pour être quatrième-decouverturisés par *Libération*.

Le samedi 23 septembre, dans la nouvelle émission de Laurent Ruquier *On n'est pas couché* (couché, Ardisson !), Moix fut invité en présence de Guy Bedos et Bernard Kouchner, pour *Panthéon*, donc, son nouveau navet. À un moment, la question vint sur l'extrême-droitisme des parents de Guy Bedos. Ruquier alors, à la stupéfaction générale, et à la mienne, sortit un exemplaire de *Bagatelles pour un massacre* ! Un vrai ! C'est ce que la mère Bedos lisait et adorait. Ruquier brandissait le livre authentique, d'époque (1937) mais neuf, comme s'il venait de sortir, presque comme s'il le recommandait.

Magnifique effet à la gueule de Bedos qui se contenta de dire que dans les livres de Céline, il fallait « choisir ».

Quand ce fut à Moix de prendre la parole, ce tout petit trou du cul fit du zèle, de la surenchère de pleutre bavant banalement que les êtres humains pouvaient être à la fois des génies et des ordures, gnagnagna gnagnagna gnagnagna gnagnagnure... Il osa dire, textuellement :

— On a prouvé historiquement, on le sait maintenant, que Céline a vraiment été une ordure. C'est à cause de lui par exemple que Robert Desnos est mort en camp de concentration.

Suffoqué devant mon petit écran ! Yannou osait reprendre cette scie immonde, complètement fausse, de la dénonciation de Desnos à la Gestapo par Céline !

J'allais sévir. Comment François Gibault pouvait-il encore le fréquenter, le saluer, lui parler, lui faire la bise, à ce traître ? À ce Judas cracheur ! Pour se justifier, Moix dirait d'ailleurs plus tard à François qu'il avait eu peur de Kouchner, qui était celui qui était

monté le plus vite au créneau... Le Docteur Kouchner comparant le Docteur Destouches au Docteur Mengele, « qui soignait gratuitement les rougeoles en sortant d'Auschwitz » !

Mais c'est Moix qui avait allumé la mèche. C'était bien beau d'essayer de l'éteindre ensuite :

— Mengele n'a rien à voir avec Céline... finit par dire ce pétouchard rétropédaleur.

— C'est la même chose ! aboya Kouchner.

Ruquier était hilare, il avait bien réussi son coup. Il remontra *Bagatelles pour un massacre*. En vente partout ?

## CIX

### *Chez Fog pour les morceaux*

À mon tour de « faire ma promo » pour le livre de ma rentrée à moi, mes *Morceaux choisis*, publié par Léo Scheer... On commença *Chez FOG*, l'émission de Franz-Olivier Giesbert où enfin j'étais invité... Horrible décor où nous arrivâmes avec Léo. Notre livre

était à peine sorti et déjà il subissait les foudres du Consistoire. Scheer me raconta même qu'il avait été convoqué pour rendre des comptes sur le choix de cette publication. Publier Nabe, même des textes anciens (mais toujours fumants), était passible de la peine de mort en librairie. Beaucoup de libraires, dont l'abjecte sioniste Colette Kerber, refusaient désormais de vendre les livres des éditions Léo Scheer parce qu'il avait publié mes *Morceaux choisis*. Il avait beau expliquer que c'était exceptionnel, il en paierait les conséquences : boycott.

« FOG », lui, ne se laissait pas impressionner pour si peu. Il nous accueillit par des compliments. Le concept de son émission était assez bâtard... Un homme politique était confronté à trois auteurs qui égrainaient avec lui des sujets d'actualité...

Dans les coulisses, je tombais sur mon principal interlocuteur : Bernard Kouchner ! Justement, on en parlait. « Vous ne deviez pas vous rencontrer ! » râla Giesbert.

— Je rencontre l'inrencontrable ! dit Kouchner en me serrant la main

énergiquement.

*L'Inrencontrable* : excellent titre à la Robbe-Grillet ! Trois fois, le réal' refit le début avec Franz et Kouchner qui transpirait trop, il fallut l'éponger et il se mit en bras de chemise. On échangea même des regards complices.

Bernard Kouchner, encore un Juif contre lequel on me lançait tel un avion de ligne sur un Pentagone à six branches ! Je commençais à en avoir vraiment marre. Au moins, Soral et Dieudonné étaient tranquilles ! Ils pouvaient aller aux frais de la princesse syrienne faire semblant de pleurnicher sur les ruines occasionnées par les bombardements israéliens, c'était moins dur comme guerre à mener...

Kouchner en chemise blanche était donc prêt à nous affronter. Nous, c'était moi ; l'abruti économiste Nicolas Baverez ; et ce vieil ectoplasme de Morgan Sportès – mon adversaire historique à *Apostrophes* en 85 – que je retrouvais là, grossi, gonflé, les cheveux teints, avec toujours la même voix insupportable, et les propos péremptaires d'un ténor raté de l'anti-gauchisme vieillissant !

Sportès venait pour un livre qui s'appelait *Maos*, soi-disant révolutionnaire contre les soixante-huitards reconvertis, mais publié chez Grasset... C'était facile de dire du mal de la génération Glucksmann, Bruckner, et Kouchner ici présent. Oserait-il cracher sur Bernard-Henri Lévy, son éditeur ? Évidemment pas. C'est d'ailleurs avec Sportès que Kouchner s'accrocha avec le plus de virulence. Quel mépris ! Sportès n'avait jamais eu la grâce, il n'y avait pas de raison qu'il l'acquît entre 1985 et 2006.

Plusieurs fois Kouchner l'envoya chier, le traita de « ridicule », il lui renvoyait ses insultes, « caniche de l'Amérique », « larbin » du maoïsme de Castro, etc. Je serais volontiers moi-même entré dans la gueule de Kouchner pour bien d'autres raisons, y compris la guerre en Irak, mais, comme dans un déplacement de haine, c'est Sportès, pris dans une sorte de sacrifice intime (auquel indirectement et symboliquement j'étais lié, ne serait-ce que par notre histoire commune), qui se reçut la volée de bois vert du bon Docteur Kouchner.

L'anti-américanisme de Sportès était juste mais mal orienté, c'était le cas de le dire : aucune connaissance de l'Orient, ce n'est pas ça qui l'intéressait. Il affirma, à un moment donné, particulièrement grotesque, que les maoïstes français avaient été, pendant les années 70, entièrement pilotés par la CIA ! Ce n'était pas un hasard si la mort de Pierre Overney correspondait à la visite de Nixon chez Mao Tsé-Toung...

« Conspirationnisme ! » : le mot était lâché par Giesbert lui-même. En effet. Et c'était encore, ou plutôt déjà, une nuance inédite ! C'est plus tard que j'analyserais d'où ce conspirationnisme larvé chez un Sportès antiaméricain, Juif breton torturé, sans aucune sympathie pour le monde musulman, venait... De Guy Debord, bien sûr ! Plusieurs fois, Sportès stentorisa à la Société du spectacle entre deux « passez, muscade ! »... D'une bouffonnerie achevée ! Morgan ne faisait que reprendre les théories debordiennes du terrorisme toujours manipulé par l'État (Aldo Moro) et du maoïsme qui faisait le jeu de ces mêmes États.



Ça m'encouragerait à explorer la piste debordienne d'un certain conspirationnisme à la française, totalement ignorant des choses de l'Orient, ce qui était relativement excusable pour un Guy Debord mort en 96, mais qui ne l'était absolument plus pour un de ses disciples (je n'oublie pas que Debord avait choisi Sportès contre moi après *Apostrophes* en le soutenant, épistolairement parlant), surtout après le 11-Septembre qui aurait dû leur faire voir enfin clair. Mais comment cela aurait-il pu lui être possible vu l'obscurantisme (pour ne pas dire le ténébrantisme) prétentieux et la vanité génétique (pour ne pas dire génitale) qui suintaient de chaque pore de ce porc de Sportès à qui je devais mon « scandale » à l'âge de vingt-six ans ? Drôle d'émission, donc, où un Kouchner, sans le savoir, prenait ma défense et écrasait Sportès vingt ans après moi, alors que sur le fond c'est Sportès et moi qui aurions dû nous entendre contre le Docteur de gauche !

On se retrouvait avec Sportès encore antagonistes, mais différemment. Chez Pivot,

il avait attaqué les fascistes et défendu les Juifs (moi, c'était le contraire) ; chez FOG, il attaquait les maoïstes et défendait les situationnistes (alors que moi, j'attaquais les Américains et défendais les musulmans). Rien à voir ! Et notre anti-yankisme aurait pu, ce jour-là, être compatible, sauf qu'une ligne de fracture, à nouveau, s'était dessinée, et personne ne s'en aperçut : Sportès était conspirationniste, et moi je ne l'étais pas ! Un conspirationniste *a posteriori* sur les années 70, tandis que moi j'étais un anti-conspirationniste, en direct du XXI<sup>e</sup> siècle...

Sportès était largué. Pendant toutes ces années, cet imbécile avait continué à buter contre la Mitterrandie, à la Hallier, alors qu'on était passé à autre chose. Sur le Proche-Orient, Kouchner (plus intelligent que ce dandy vulgaire d'Élie Barnavi) comprit que j'étais le seul « compétent » sur le plateau, voilà pourquoi nous arrivâmes à discuter. Au milieu de ma défense du jihad, de mes attaques contre l'Occident, et après avoir rectifié quelques-unes de ses erreurs, j'arrivai à lui

faire avouer que le Hezbollah n'était pas « terroriste ».

Il rit même de mon « ignominie », à la fin de l'émission, quand je présentai le livre de Mohamedou, *Contre-croisade*, et que je dis (déjà en septembre 2006) qu'il était un bon antidote contre ce conspirationnisme qui montait et qui s'appuyait sur un racisme évident à l'encontre des Arabes jugés incapables d'avoir commis eux-mêmes une telle catastrophe mondiale ! Kouchner éclata de rire, et lui-même fut surpris de pouvoir s'amuser avec un individu prônant le terrorisme et le fanatisme, applaudissant Ben Laden et son 11-Septembre, jugeant légitimes les actions du Hezbollah au Sud-Liban et appelant à ce que l'Iran ait au plus vite la bombe atomique!...

Les caméras éteintes, Kouchner me serra à nouveau la main et m'appela « provocateur ! ». Léo dit que j'avais été « brillantissime ! ». Omar Foitih, le rédacteur en chef de Franz, me dit encore Léo, n'arrêtait pas en régie de dire pendant mon passage : « Marc-Édouard, c'est le meilleur, le meilleur ! »

## CX

### *Taddeï's coaching*

Le meilleur des amis déjà... Plus la date approchait, plus Taddeï avait le trac. Il attendait beaucoup de moi. Il voulait que je sois son « coach officieux ». Il me fantasma un peu en sorte de Cyrano ventriloquant son Christian... Pas vraiment Cyrano car il dirait ses mots à lui, et surtout Cyrano est secrètement amoureux de Roxane, alors que moi pas du tout de la télé !... Plutôt éminence grise, c'est tout. Il faut dire que toutes les idées étaient de moi : l'actualité vue par les artistes ; pas de chroniqueurs ; des respirations théâtrales ou musicales... Et je lui dis qu'il me fallait plusieurs listes de noms de personnalités pour que ça me donne des idées de réunions inattendues, afin de constituer les meilleurs débats possibles pendant l'heure et quart que durerait chaque *Ce soir (ou jamais !)*.

Pour lui donner de l'énergie, je lui montrai sur Ina Média un exemple d'émission parfaite : les *Samedi Soir* de Philippe Bouvard des

années 70 où, sur le même plateau si on peut dire, puisque c'était filmé chez Maxim's, on voyait par exemple côte à côte, sur des divans, Salvador Dalí, Claude Brasseur, Vittorio de Sica et Melina Mercouri, avec son beau-fils Joe Dassin qui se levait naturellement et allait en pousser une petite avant de venir se rasseoir. Chaque interview était entrecoupée d'un petit interlude au piano, en direct. Bien sûr tout le monde fumait et buvait, ce qui n'était plus possible désormais, mais c'était ça que devait faire Frédéric s'il voulait révolutionner l'émission « culturelle ».

Un soir, à 21 heures 30, il vint me chercher. On passa à Europe 1 où il avait des papiers à photocopier, l'ambiance de nuit était épaisse, la station déserte. Puis on alla dîner à la Fermette Marbeuf, la discussion fut claire et franche, j'étais enthousiaste sur son émission, mais je m'aperçus qu'à quelques jours de la première, il était moins avancé que je ne l'aurais cru. Tout était encore à faire, il pataugeait...

On passa au Deauville. Bien entendu, il ne pouvait pas faire autrement que de m'inviter à

la première, je m'étais suffisamment investi dans son projet ! Rachel Kahn, qui m'avait boycotté à l'époque où elle produisait l'émission de Giesbert sur la Deux, n'y vit aucun inconvénient. C'était pourtant la femme de Jean-François Kahn ! Je viendrais présenter mon tract sur Zidane, puisque c'était mon « actualité ».

Sur un bout de papier, je lui esquissai quelques plateaux possibles, sur les thèmes Kampusch, Liban, Foot, etc. Il repartit tout content...

Le lendemain, tard dans la soirée, Taddei nous rejoignit, Audrey et moi, chez nous, pour faire le point. Il nous sortit de telles conneries sur son émission qu'Audrey s'en alla dehors fumer une cigarette pour se désénerver. Frédéric (en gabardine et sac en bandoulière, très plouc) et moi sortîmes et marchâmes sur les Champs, jusqu'au Deauville encore. Discussion âpre, épuisante, j'avais du mal à respirer tellement je gueulais et m'exaltais. Il m'avait apporté une liste d'invités potentiels, mais elle n'était constituée que de gens en promo dans les deux mois suivants ! Et il

n'avait rien compris au dispositif en jeu, je lui donnais des idées, il notait, je lui faisais des colonnes de paramètres à mélanger (connus, pas connus, thèmes, pauses piano, rencontres, personnalités, etc.).

Le principe, c'était de faire parler des gens qu'on n'entendait jamais, et qu'on ne connaissait pas. Pas seulement moi, mais Houria Bouteldja (une Algérienne anticolonialiste grande gueule que j'avais repérée plusieurs fois chez Giesbert), Tariq Ramadan, l'islamologue distingué, mais aussi Romain Bouteille, ou Pierre Péchin, dans le genre acteur comique oublié, et mélanger. Frédéric avait l'air paumé et s'accrochait à ses deux réflexes : la promo et le people ; il tenait absolument à inviter Jamel Debbouze pour le film *Indigènes* et le traiter de « collabo » (tu parles !). Je le laissai à trois heures du mat', au Rond-Point, à sa moto, avec son imper à la Goebbels et son casque, et je rentrai.

Audrey ne dormait pas. On rit beaucoup de notre influence sur un Taddeï complètement à la ramasse, d'une stupidité palpable. Elle se sentait presque coupable de m'avoir poussé à

l'influencer. Audrey nous imaginait dans les cauchemars de Taddeï, tous les deux en mages à chapeaux pointus sous l'orage, entourés de hiboux, de chauve-souris, visibles une fraction de seconde le temps qu'en un éclair, la foudre illumine la lande!...

— On a peut-être poussé Taddeï à sa perte !

## CXI

### Premier soir (ou jamais !)

C'est Yves qui m'emmena en voiture au studio, avec sa femme Virginie qui prit place dans le public. Taddeï masquait mal sa trouille. Il était livide ! Il fallait bien se lancer, ce 25 septembre 2006 ! L'invité principal était Lorànt Deutsch, l'acteur amateur de football qui jouait à ce moment-là une pièce d'Oscar Wilde, *L'Importance d'être Constant*.

Le décor était horriblement aseptisé, avec des lumières roses, mauves, jaunes, dans un studio fait de cubes blancs. Taddeï avait tout de même conservé mon idée de pianiste et de déplacement de l'animateur d'invité en



invité... Il avait obtenu de reconstituer une sorte de bar et une table de maquillage, mais tout était froid.

La première séquence serait consacrée (et c'était justice) à l'événement littéraire de la rentrée qui balayait tout sur son passage, pire que le Houellebecq les autres années : le roman pédé-nazi de Jonathan Littell, *Les Bienveillantes*. C'était Taddeï lui-même qui m'avait alerté sur ce monument littérairement assez faible mais remarquable par sa puissance et sa documentation ! L'histoire (pas du tout crédible, d'ailleurs) d'un SS francophile homosexuel projeté dans la machine d'extermination. Enfin un vrai sujet !

L'auteur, un inconnu mais fils d'un Américain juif, Robert Littell, et parrainé chez Gallimard par Richard Millet, suscitait toutes les rumeurs : « Ce n'est pas lui qui avait écrit son livre, mais son père ; son éditeur (Millet, donc) l'avait réécrit en bon français, Gallimard l'avait programmé, à coups de dessous de table de chez Drouant, pour le Goncourt... » Personne ne l'attendait, et Jonathan Littell refusait la plupart des

interviews. Taddei n'avait pas réussi à le convaincre, mais Frédéric Bonnaud, à France Inter, si. J'avais été agréablement surpris par l'intelligence et la connaissance de Littell. Il avait croisé le fer avec Raul Hilberg, l'auteur de *La Destruction des Juifs d'Europe*. Le vieillard, avant de mourir, aura connu ça au moins, un jeune homme aussi calé que lui, et avec à la clef certaines réfutations de son propre travail monumental !

Décidément, Littell méritait mieux que les balayages stupides du revers de leur main moite que produisaient les Soral, les Blanrue, de mon entourage. Blanrue d'ailleurs était si répugné et fasciné à la fois par le livre de Littell qu'il hésitait à écrire un libelle pour en démonter, selon lui, les extravagances. Je le poussais, perversement bien sûr, à le faire.

N'ayant donc pas pu faire venir Littell en personne pour sa première (ça aurait eu une sacrée gueule !), Frédéric se rabattit sur un mini-débat Claude Lanzmann/Jorge Semprún qui ouvrirait son émission, après le générique composé par son ami Frédéric Botton, très

réussi d'ailleurs ! Une mélodie inoubliable, instantanément (piano et ténor).

Après une présentation de Lorànt Deutsch au bar par une bimbo, Taddeï se déplaça, au milieu de figurants potiches en train de papoter, jusqu'à Claude Lanzmann. Celui-ci expliqua d'une façon lumineuse pourquoi il avait accepté d'inaugurer cette nouvelle émission : parce qu'elle était en direct et que « c'est la seule façon de respecter la temporalité vraie d'une émission et des relations humaines ».

— Rien n'est pire que ce qu'on appelle le faux direct ! enchaîna Lanzmann. En faux direct on fait n'importe quoi, on met le début à la fin, le milieu à l'envers, etc. Et tout est faux ! Si je dis à mon interlocuteur « monsieur vous êtes un con ! » ou « un imbécile » en direct, il me casse la gueule. Dans le faux direct on aura un sourire formidable, « cher ami », mais ça aurait été filmé vingt minutes après. L'immoralité profonde de la vidéo. Tandis que là, on est en train de revenir à la moralité véritable, disons, du cinéma.

Comment ne pas souscrire à cette magnifique profession de foi ? Ce n'était pas la première fois que je remarquais que, malgré son agressivité péremptoire, ce sioniste-dégueulasse-exploiteur-de-Shoah disait la vérité. J'aurais pu craindre que, me découvrant sur le plateau, il joue un mauvais tour à Taddeï, mais non. Frédéric me confirmerait plus tard qu'il ne fit aucun commentaire négatif sur ma présence. Face à Lanzmann : Jorge Semprún. Autre vieux que j'aimais bien. Il m'avait félicité quelques fois, lors de rencontres furtives. Une empoignade aurait bien lieu entre eux deux, même si elle serait plutôt de l'ordre du chamaillage. Le sujet ? Littell, bien sûr ! De toute façon, cette année-là, on ne parlait que de ça. Moix pouvait aller ranger son *Panthéon* dans la bibliothèque de sa grand-mère d'Orléans.

Taddeï s'embrouillait, bafouillait, se prenait les pieds dans son discours, mais avec une telle candeur (il était finalement protégé par ce désordre) que ça passait très bien. Son côté emprunté et « traqueux » lui donnait une sympathie et un humour qu'il n'avait pas

toujours eus à *Paris Dernière*, où il se cachait derrière la caméra.

— Sept cents pages dans la tête d'un officier SS...

C'est comme ça que Taddeï commença son interview croisée entre Jorge Semprún et Claude Lanzmann. Tout en rendant hommage à l'érudition et au travail de Littell, Lanzmann souligna que le jeune Américain avait fait le contraire de son propre travail : non seulement il avait donné la parole au bourreau, mais il s'était mis dans sa tête ! Alors que lui, Lanzmann, dans *Shoah*, ne s'était intéressé qu'aux témoignages des victimes, à ce qu'elles avaient vécu. Pour Lanzmann, il y avait une aporie dans le livre, c'est qu'on ne pouvait pas savoir si son héros existait. Il voulait du crédible ! Même présenté comme « roman », c'était un peu gros à avaler pour le vieux Lanzmann, qu'un Juif se mette dans la peau d'un SS et lui transfère toute son intelligence, toute sa brillance ! Car le héros était indubitablement l'auteur lui-même. Jamais Lanzmann n'aurait supporté ce jeu de rôle de la part d'un auteur non-Juif. Mais il pointait

déjà là, bien avant « l'affaire Karski », le problème de la crédibilité de la fiction sur un événement pareil. Tout était juste et vrai dans le livre de Littell. Mais ce qui gênait Lanzmann, c'est qu'il n'avait pas pu s'empêcher de faire de son héros SS un Juif ! Pour Semprún, *Les Bienveillantes* allaient être LA référence littéraire pour les siècles à venir, car il y aurait de moins en moins de survivants de la Shoah, et il faudrait bien passer par la fiction. Là, Lanzmann avait du mal ! Il insista en disant que c'était pénible d'être dans la tête d'un tueur. « Justement, c'est ça le roman ! » lui rétorqua Semprún qui semblait vouloir le ringardiser dans le documentaire. Toujours susceptible, Lanzmann ne voulait pas être relégué au passé. Son *Shoah* resterait la référence actuelle, et pour l'éternité ! Semprún poursuivit en disant que c'était aussi désagréable d'être dans la tête d'un « démon » quand on lisait *Les Démons* de Dostoïevski... L'une des premières références littéraires de l'émission *Ce soir (ou jamais !)* aura donc été *Les Démons* de Dostoïevski. Quel départ ! Je

m'en réjouissais, et on comprendra pourquoi plus tard dans ce livre...

Lanzmann précisa son sentiment. Ce n'est pas que la fiction soit impossible après Auschwitz (rengaine Adorno), c'est que la fiction n'a pas le droit d'intervenir dans ce qui s'est passé à l'intérieur d'une chambre à gaz. Ça donnait curieusement envie de transgresser ce tabou érigé par Monsieur Shoah... Lanzmann dit que Littell était d'accord avec lui. Tous les deux avaient d'ailleurs quitté la salle, dit-il aussi, en voyant dans *La Liste de Schindler* que Spielberg n'avait pas hésité à montrer l'intérieur d'une chambre à gaz, et fausse en plus. En effet, on voyait des déportés qui entraient dans une salle de douche, et qui étaient effrayés en regardant les pommeaux (comme s'ils savaient !), et tout à coup, l'eau coulait, à leur plus grand soulagement (et à celui des spectateurs !). C'était bien une salle de douche, et non une chambre à gaz. Un détail véridique trahissait Spielberg l'ignare : les déportés étaient tondus avant de passer à la vraie douche, tandis que les promis au gaz y allaient

avec leur chevelure, pour ne pas leur mettre le pou à l'oreille. C'est une fois les gazés morts que les Sonderkommandos les tondaient et récoltaient leurs cheveux dans des sacs pour les envoyer dans des usines. Dans la scène de Spielberg, ils étaient encore chevelus, donc ils étaient bien dans une chambre à gaz en aucune manière pourvue de véritables pommeaux de douche... Tout suspense était de toute façon impossible, car même si le film avait montré des déportés rasés entrant effrayés dans une salle de douche, tout spectateur au parfum aurait senti qu'il n'allait pas s'agir d'une scène de gazage...

Semprún était exaspéré par Lanzmann. Il lui rappela qu'il avait dit que deux seules personnes pouvaient comprendre le livre de Littell : Hilberg et lui ! Lanzmann traita Semprún de « fanatique » des *Bienveillantes* et vexa l'Espagnol : « Je ne suis pas sûr que vous puissiez le comprendre. » Sous-entendu, vous n'êtes pas Juif, donc vous ne pouvez pas lire ce livre. Le vieux Jorge se retourna vers Taddei : « Je ne peux pas comprendre ce livre ! » Semprún, vieux résistant communiste



qui en avait marre depuis des décennies de supporter le *copyright* de Lanzmann sur les camps, haussa le ton : « Je suis un des premiers témoins du récit d'Auschwitz !... » Il n'y avait pas que Lanzmann qui avait le droit de parler de ça ! Merde ! À Buchenwald, en 1945 ! Voilà pourquoi, toujours selon Semprún, il pouvait mieux comprendre encore le livre de Littell que Lanzmann. « Mieux ? Ça m'étonnerait ! » répondit Lanzmann alors que Taddei se leva et laissa discutait les deux vieux du *Muppet Shoah*, pendant que le pianiste égrainait quelques notes qui amenèrent Frédéric, suivi par la caméra, un peu plus loin sur le plateau du deuxième sujet.

Sur leur cube, les invités étaient mélangés à encore un peu de public. Chacun avec son verre blanc. Pourquoi blanc ? Pour masquer que les boissons pouvaient être alcoolisées, le CSA avait exigé que les verres soient opaques. On voyait alors tous ces cocktaileurs nocturnes trinquer avec des coupes blanches comme dans une fête du Moyen Âge. Erik Orsenna était carrément en train de draguer Virginie, la femme d'Yves, alors que Taddei s'adressait à

moi, assis à côté de Lorànt Deutsch. Je resituai les tracts dans mon parcours éditorial en en justifiant l'innovation. Ça y était, la formule était lancée : « un tract de Nabe ». Comme on disait un monochrome de Klein ! J'attaquais le film *Indigènes*, l'ignoble bluette pro-colons qui avait remporté une quintuple Palme à Cannes, je mouillais Djamel Bouras, je professais un pro-arabisme anti-beur, je politisais le geste de Zidane, ce qui était très mal vu...

Choqué, le Deutsch, par l'illustration sur le World Trade Center qu'il découvrait en déroulant mon affiche. Il ne savait même pas que Zidane s'était fait mal à l'épaule ! Alors que le lendemain, il avait sa veste dessus, tellement il ne pouvait plus passer son bras dans une de ses manches, ça lui aurait fait trop mal... Don Chochotte de la Manche... Pendant que je révélais ces sous-scoops, Lorànt Deutsch faisait la moue. C'était ça, un amateur de foot ? Qu'importe ! Et sur de grands écrans, on voyait mon tract en gros : merveilleuse consécration visuelle pour Yves ! C'est comme s'il était entré au Louvre...

Je continuais d'expliquer mon point de vue personnel, soi-disant, sur l'origine du coup de boule. Je dis « soi-disant », car il était pris pour une hurluberlubie, alors que moi je savais qu'il était véridique. De source sûre ! Le petit Deutsch, n'y tenant plus, contesta « ma » version. Pour lui, c'était tout simple : Materazzi avait dit simplement à Zidane qu'il voulait se taper sa sœur. C'est tout ? Le neveu Deutsch dit même que Materazzi avait frappé Zidane avant ! N'importe quoi ! Très approximatif, le petit acteur intello puceau !

D'ailleurs, quand il cita d'Oscar Wilde sa phrase la plus célèbre peut-être, il l'inversa ! « J'ai mis tout mon talent dans ma vie, et mon génie dans mon œuvre. » C'est exactement le contraire, connard ! Et il fit une autre gueule quand je me lançai dans des anecdotes précises sur la sortie de Wilde de prison, en 1897, son arrivée à Dieppe, sa lettre *De Profundis*... À spécialiste, spécialiste et demi ! Il me faisait penser à un Lucchini, mais beaucoup moins arrogant. Deutsch n'était pas encore cette coqueluche extrême-droitiste refoulée, passionnée par toute la poussière de

la France, et qui multiplierait les best-sellers historico-réacs puant le camembert. Pas encore le Deutsch sûr de lui qui, après avoir massacré Wilde, puis Feydeau, s'acoquinerait plus tard avec Patrick Buisson pour un documentaire sur le Paris de Céline.

Deutsch me donnait tort mais me laissait libre de « délivrer » mon interprétation fantaisiste. De l'Importance d'être Complètement con... Je préférais avoir la validation d'Eugène Saccomano qui, dans *Le Figaro*, avait dit le plus grand bien de mon tract sur Zidane. Ça avait enthousiasmé Salim, d'ailleurs, qui m'avait appelé tout heureux pour me l'annoncer ! C'est la grosse Diam's, toujours pas voilée, qui finit l'émission, en poussant sa complainte rappeuse. À la fin, tout le monde était content. Même Rachel Kahn était ravie. Personne n'avait vu une émission si foutraque, et en même temps si réussie ! Indéniablement, il s'était passé quelque chose sur ce plateau.

Quant au tract, c'était une flambée sur Internet ! Déjà pendant l'émission même, alors que Frédéric s'entretenait avec Orsenna (qui

lui aussi trouvait ça « génial », mon concept de tract), deux jeunes, dans le public, dévoraient mon texte. Le cameraman ne les avaient pas loupés. C'est ce genre de choses qu'on pouvait voir à *Ce soir (ou jamais !)*. Il fallait surtout garder cette idée de brouhaha et de déplacements. Les défauts de la réalisation, la mollesse du pianiste et la fadaise de certains invités seraient les écueils à éviter. Mais ça démarrait fort ! Déjà rien qu'avec Lanzmann, Semprún et puis moi, Taddeï était tranquille ! En un coup d'essai, il avait marqué un coup de maître, un véritable coup de boule dans la poitrine de la chaîne, pour ne pas dire de la culture elle-même.

## CXII

### Carton plein chez Ruquier

Je n'avais oublié ni Soral, ni Dieudonné. Ils étaient même parmi les premiers à être « pistonnés », si on peut dire, par moi, pour venir à *Ce soir (ou jamais !)*. Frédéric grimaça un peu au nom de Soral, mais pas à celui de

Dieudonné, qu'il devait recevoir lui-même à Europe 1 quelques semaines plus tard.

Malgré ça, je sentais Soral jaloux que j'aie fait la première de l'émission de Taddeï. Mais Alain n'avait pas encore trouvé le moyen de cacher sa jalousie en insinuant publiquement que si je pouvais passer chez Taddeï, c'est que je faisais partie du Système ! Il attendrait d'abord d'y être invité lui-même, puis de ne plus y passer du tout pour se permettre ce genre de calomnies. Quand je dirai quelque part dans ce livre qu'il était excellent comédien, je saurai de quoi je parle ! Jamais autant qu'à cette période, Soral n'avait fait le mielleux, l'amical, le fraternel, l'envieux de rien... Il me félicitait aussi bien pour mon tract que pour mes prestations télé. Kouchner, Taddeï... Il était même inquiet pour mon compte en banque ! Et virulent contre ma mère, qui m'apportait beaucoup de soucis, étant à l'hôpital (« Elle t'aura fait chier jusqu'au bout ! »). Avec moi, il disait du mal de Moix qui s'était déshonoré chez Ruquier en attaquant Céline...

D'un autre côté, Ruquier lui-même s'était honoré en me défendant... Car ça y était ! Laurent Ruquier avait fait son *coming out* nabien, si j'ose dire. Après avoir dit tout le bien qu'il pensait de mon *Régat*, à la stupéfaction générale de ses chroniqueurs (Pierre Lescure, entre autres), dans l'émission qu'il animait *Ça balance à Paris*, Ruquier s'était mis en tête de m'inviter à *On n'est pas couché*. C'était l'époque du duo Zemmour-Polac. Mais Polac mit son veto, sa censure réussie de notre *Ripostes* en 2000 n'avait pas suffi à assouvir sa haine à mon encontre. La vieille salope, qui était pour la liberté d'expression comme un gardien d'Auschwitz pouvait l'être, avait même menacé Ruquier de démissionner de son poste s'il s'obstinait à vouloir me recevoir le samedi soir. J'étais furax que le vieillard pédophile honteux fasse une aussi forte fixette sur ma personne ! Par son staff, j'appris que Ruquier, bien entendu, avait choisi de garder Polac. Il m'avait sacrifié. Peu après, en allant dîner au Mathis, je le vis attablé, pas loin, le Ruquier, avec son petit ami de l'époque, Alexandre. Ils attendaient leur

plat. C'est lui qui me sourit puis me salua, un peu gêné. Moi debout, lui assis, nous discutâmes...

— Je suis au courant de tout, me dit Ruqu', très aimable. Je voulais déjà vous inviter depuis longtemps, en débat, mais non. Je préfère faire un truc sur vous tout seul. Polac, j'en ai besoin. Mais il ne sera plus là, bientôt. Encore deux, trois émissions... C'est quoi le contentieux ?

Je lui expliquai toute l'affaire, en ne mâchant pas mes mots crus, alors qu'on venait de lui apporter, ainsi qu'à son ami, leurs deux foies de veau. Je ne voulais pas qu'ils se refroidissent (je parle des foies de veau), mais j'y allais de mon récit : du *Ripostes* annulé, en passant par la révélation de l'expérience pédophilique de Polac... Ruquier me dit que depuis l'affaire Dutroux, c'était une accusation qui ne passait plus : « Avant, c'est pas comme après ; Cohn-Bendit a eu ses problèmes. » Laurent mélangeait un peu tout. Je lui dis pour finir :

— Je m'en fous que Polac décharge sur le cucul d'un mongolo, mais qu'il arrête alors de



faire la morale à tout le monde !

Bon, je les laissai manger. Ruquier, très amusé, me dit : « En attendant de vous recevoir dans celle du samedi, je vais vous prendre à la quotidienne du soir. » Ça n'avait pas l'air d'être une promesse en l'air. Et avant que je ne quitte le Mathis, il me salua en me disant « à très vite ! ».

Parole tenue. Le 17 octobre 2006, je passai donc chez Ruquier, dans son émission *On a tout essayé*, enregistrée au Moulin-Rouge l'après-midi pour le soir. Du quasi-direct. Et pour les *Morceaux choisis*. Il faut dire que Léo y avait été aussi pour quelque chose... À la suite d'un article de Jérôme Béglé dans *Match* contre les émissions de Bern et de Ruquier dont se plaignaient les éditeurs et les écrivains qui s'y faisaient étrillés sans pour autant vendre plus de livres, Catherine Barma l'avait appelé pour lui demander de prendre la tête d'une pétition pour soutenir *On n'est pas couché*... Alors Léo, royal, lui avait dit au téléphone : « Je ne peux pas signer une pétition en faveur d'une émission qui fait censurer mon auteur par un de ses

chroniqueurs. » Il avait entendu un *couac* à l'autre bout du fil... Léo lui dit aussi qu'ils avaient intérêt à me faire une bonne émission, sinon ça allait barder et on sortirait le dossier Polac. J'adorais Léo quand il faisait son maffieux juif contre les Juifs maffieux !

Par stratégie toujours, cette fois je n'allai pas à l'échafaud avec Léo, mais avec Audrey qui cacha dans son couffin une petite caméra qu'un copain à elle nous avait prêtée. J'avais mon idée. Pas question de renouveler la mauvaise expérience Rudetzki. Ma femme resterait dans la loge et filmerait le moniteur du début à la fin de ma prestation. Et même après, car on avait prévu le coup avec Léo Scheer... Technique Houdini ! Au moindre piège qui se refermait sur moi, je quittais l'émission sur un coup d'éclat qui ne pourrait pas être censuré, celui-là ! Je me méfiais. Surtout que j'avais appris la composition du plateau (les chroniqueurs tournaient)... Et ce jour-là, il n'y avait ni Bénichou, ni Virginie de Clausade, ni éventuellement Paul Wermus, qui auraient pu m'être d'un quelconque soutien en cas de barouf, mais au contraire, la présence

de Gérard Miller me fourrait une puce grosse comme un éléphant dans mon oreille absolue ! À quoi jouait Ruquier ? Il me faisait venir pour une émission sur mesure, sans Polac, et me foutait Miller dans les pattes ? Il y avait aussi Philippe Vandel, le mari de Dorothée Olliéric, mais *a priori*, je ne le voyais pas de taille à contrebalancer la haine de Miller. Sans parler de Claude Sarraute, que j'avais définie (je ne l'avais pas oublié et elle non plus sans doute) comme un « trou incohérent » dans un pamphlet particulièrement poivré de *L'Idiot*, en 1989. Ruquier me présenta, d'une façon objective, décrivant les *Morceaux choisis*. C'est assez décontracté que finalement j'entrai dans l'arène.

J'arrivai avec mon caban noir. Je m'assis. Sans être précis, Ruquier fit allusion à sa promesse d'invitation. La conversation s'engagea bien, sur ma situation baudelairienne... Ruquier soulignait ce fumet de fin d'œuvre qui émergeait de mes derniers livres. Assez finement ! Ruquier était charmant. Je pus développer pendant quelques minutes un discours totalement

littéraire. Je ne voyais dans l'assistance que le regard admiratif de Vandel, engoncé dans sa ridicule veste rayée blanc et noir de clown con.

C'est alors que Ruquier donna la parole à Miller, qui « trépignait ». Pas du tout engoncé, lui, il n'avait plus ses lunettes, il faisait moins étriqué dans sa chemise de bûcheron ! Il s'attela à abattre un arbre : moi. Comme un petit élève content de sa copie, il lut sa diatribe écrite à l'avance (bien à l'avance, sans doute). Au passage, il traitait Patrick Besson de « neuneu » et Éric Zemmour de « type sympa ». Parmi les réactionnaires, le pire, c'était moi. Le « salaud ». Miller changeait de niveau (merci), j'étais soudain avec Vergès, Rebatet, Céline... Le psy m'insulta puis cita des extraits du *Régat* en s'arrêtant évidemment aux phrases qui l'arrangeaient, sur les Noirs, les pédés... Arrivé au mot « anti-youtre », il suffoqua physiquement ! Miller avait du mal à respirer, tellement ce qu'il lisait de moi le hérissait ! Il avait les carreaux de sa chemise qui lui montaient au visage comme à celui d'un caméléon psychédélique. Quel comédien ! Il tenait à exprimer le dégoût que

je lui inspirais et était certain qu'après ma mort (qu'il souhaitait, à l'évidence), il y aurait un Fabrice Lucchini pour dire « tout le génie » qu'il y avait dans ma « diarrhée verbale ». Mais c'est qu'il avait une petite plume, le Miller ! Je ne faisais que sourire pendant toute sa récitation. Quant à Ruquier, ça le faisait carrément rire d'avance de savoir que je pouvais entrer dans la gueule de son chroniqueur et le pulvériser, mais il ignorait tout de notre altercation précédente, à *Tapage*, en 1999, où je l'avais laminé, en présence de Dieudonné.

Le plus fort, c'est que la diatribe millerienne fut suivie d'applaudissements ! Initiés par un chauffeur de salle, certainement... Qui pouvait applaudir une telle diarrhée, pour le coup ? Avec sa bouche en canard, Ruquier souriait jaune, et même vert caca d'oie (caca de canard ?) ; il était manifeste en tout cas qu'il avait les foies, foi de canard (foies d'oie ? de veau ?) : bref, il était emmerdé... Mais (erreur !) au lieu d'informer le public en me demandant la raison pour laquelle Miller m'était rentré aussi violemment dedans et

d'une façon exceptionnelle (il n'avait jamais fait ça dans aucune autre émission : lire un pamphlet écrit au préalable contre un invité), Ruquier me demanda plutôt si je regrettais ce que j'avais écrit et ce que Miller avait lu, sans se douter qu'il s'agissait d'un montage malhonnête de mes citations ! Je m'aperçus à ce moment-là que Ruquier n'avait pas su ce que Miller avait eu l'intention de faire. C'est tout le crédit que je peux lui accorder pour ce jour-là ! Sinon, c'était une grave faute ! Miller rangea sa hache à côté de l'exemplaire de mon *Régál* réédité, et attendit, comme tous les autres, ma riposte.

Ruquier ne pouvait pas savoir que c'était le deuxième acte de cette comédie grotesque entre Miller et moi... Il était évident que je n'allais pas recommencer à discuter avec lui ou à le renvoyer dans ses cordes, cette tête de nœud qui, depuis *Tapage*, avait pris de l'envergure comme singe télévisuel blablateur. Surtout pas ! Je n'allais pas faire plaisir à Miller en lui répondant quoi que ce soit ! Je ne crache pas sur un de mes cadavres. Pas par

respect ! Parce qu'elle ne sentirait pas mon glaviot, cette fripouille de dépouille...

J'avais donc mon plan B, B comme *Bagatelles pour un Massacre*, bien sûr ! C'est allé très vite dans ma grosse tête de stratège médiatique roué aux plateaux télé depuis ma tendre enfance ! Nous n'étions pas en direct, et Ruquier aurait très bien pu couper ma séquence, ou tout au moins rogner toutes mes réponses trop violentes pour son petit chroniqueur auquel il tenait comme à un poussin noir, mais à un poussin quand même ! Si j'avais répondu à Miller, ils auraient éliminé tout ce qui les dérangeait. Et c'est lui qui aurait eu le dernier mot par le montage final *made in Catherine Barma* ! Je n'étais pas dupe. Alors que si je partais, à la surprise générale, je les laissais tous le bec dans l'eau. Et voilà quelque chose qu'ils ne pourraient pas censurer au montage : mon départ. Ou alors il leur faudrait supprimer toute la séquence, comme Ardisson pour l'émission avec Cohn-Bendit (et celle avec Rudetzki), et là finalement je ne perdrais rien non plus à l'affaire. Ma décision était prise. À une heure

de grande écoute, ça ne se refusait pas. Avec un grand mépris, dont je sais faire preuve, je rappelai l'article de Béglé dans *Match*, justement au sujet de la façon dont les invités étaient reçus. Tant pis pour Laurent ! Il m'avait trahi en quelque sorte, troquant un Polac pour un Miller, sans vérifier ce que cette crapule avait préparé contre moi ! Tenant responsable ce petit pédé négligent de l'attaque de Miller, je n'allais pas me gêner pour lui envoyer une pique vexante à son encontre ! Non, désolé, son émission ne faisait plus vendre... Et faire connaître mon livre était la seule raison pour laquelle j'avais accepté de venir me confronter à ses chroniqueurs débiles. Pincée, la pède du Havre ! Je ne laissai même pas Ruquier répondre, et trouvai cette pirouette épouvantablement insolente de dire, en prenant de la hauteur, que nous, les artistes, avions laissé à ce genre de médiateurs qui nous accueillaient une dernière chance de nous recevoir...

— Vous n'avez pas su la saisir, tant pis pour vous !



Je me levai et partis. Ruquier éclata de rire à ce renversement, puis garda son bras levé avant de le laisser retomber, navré. La réaction dans le public à mon départ inattendu fut un mix d'applaudissements et de huées, j'étais assez content de ma sortie. Tant pis si je passais pour un lâche (qui aurait pu le croire ?) ou pour un jeteur d'éponge, un refuseur de combats... J'en avais assez mené et gagné pour me permettre ça ! Je ne l'avais jamais fait encore : quitter un plateau de télévision ! Peu après, à la radio, lorsque Bénichou ferait mine de quitter le studio, Ruquier lui demanderait de ne pas faire « son Marc-Édouard Nabe ! ».

Le même Bénichou, plus tard, au Mathis, regrettant de ne pas avoir été présent ce jour-là à *On a tout essayé*, me lancerait en riant : « Il paraît que tu n'es plus fréquentable, éloigne-toi, ça me compromet ! »

— Je t'aurais défendu ! ajouterait-il en me caressant affectueusement la joue, avant de me présenter à un type :

— Nabe, le plus violent antisémite de Paris !

Bénichou reconnaîtrait avec moi que Miller était le dernier des abrutis, un pauvre

psychanalyste véreux, mais que ce n'était pas à moi de le dire.

— Donc j'ai bien fait de partir ? lui demanderais-je.

— Oui ! me dirait Pierre.

Je regagnai royalement la loge où je retrouvai Audrey qui filmait, le plus discrètement possible, l'écran du moniteur. J'assistai avec elle à la discussion qui suivait mon départ, tout en surveillant la porte, pour que personne ne nous voie en train de capturer des images qui, bien sûr, ne seraient pas diffusées le soir-même.

Ah, il était beau, le Ruquier's band ! Une rangée de ronds de flan ! Miller n'était pas fier de lui ! Frustration pour ce morpion de Freud ! C'était les aléas du différé ! Il se lança dans une pâteuse excuse, essayant de diminuer la saloperie qu'il m'avait faite. Vandel tentait de me défendre, mais si bêtement, en insistant sur la déception que mon attitude venait de lui causer. Même lui sentait comme un affront à la télévision tout entière mon agressive défection... S'il avait été moins con, il aurait su qu'il avait tout compris.

J'assistais à mon lynchage post-départ. J'espérais que la production garderait encore quelques images et propos de ces baveurs en mon absence. Ma meilleure défenseuse, contre toute attente, fut encore Claude Sarraute, qui feignit de ne pas me connaître, mais complimenta dans mon abécédaire la lettre X (comme « X »), mais juste histoire de faire mousser son côté égrillard personnel, je n'étais pas dupe. Puis elle disait (il fallait bien contrebalancer sa relative sympathie) qu'elle était tombée sur la lettre I (comme « Israël »), et que là, c'était « épouvantable » ! « Y a pas youtre, mais c'est peut-être pire ! » La caméra prit en gros plan ma page I, avec la très jolie lettrine dessinée par Patrick Le Lay (eh oui, c'est son petit hobby, le graphisme, au grand boss de TF1, pendant son temps de cerveau disponible!).

Ils discutèrent tous pour savoir pourquoi je n'avais pas voulu me justifier. Isabelle Motrot, que pourtant je connaissais, se rangea elle aussi dans le wagon de ceux qui désapprouvaient, non ce que j'écrivais, mais mon départ de leur sacro-sainte émission de

merde ! Miller se renfrognait, avec sa chemise molletonnée, il ressemblait de plus en plus à Élie Semoun dans ses *Petites Annonces*, l'humour en moins. Elsa Fayer – une gourde de première qui se croyait bandante alors qu'elle n'était que sexy – lut encore quelques passages de mon cru pour brusquer les petits bourgeois. Vandel, s'étant senti un peu « *just* », revint à la charge, mais c'était trop tard. Il sortit deux exemplaires de *Oui* et *Non*, dont il dit que c'étaient ses livres de chevet (plutôt ceux du chevet de sa femme !). Raillé par le pou Jérémy Michalak, il continua sa démonstration en présentant mes ouvrages. Il n'aurait pas pu faire ça en ma présence, pendant que Miller parlait ? Avec gros plans assurés sur mes *Oui* et *Non*, ce qui aurait cassé la diatribe de son collègue ? Non, corporation d'abord. Fidélité et respect aux abrutis qui font le même métier que vous !

Leur petit débat post-Nabe s'avéra plus long en minutes que mon intervention propre ! Miller n'était pas d'accord pour que Ruquier et Vandel vantassent mon talent de plume. Il préférait me traiter d'ordure finie et me

comparer à Rebatet, qu'il confondit avec Brasillach. L'ignorant croyait que le premier avait été fusillé et que c'était lui qui avait parlé des enfants qu'il ne fallait pas « séparer » des parents en déportation... Comme il venait encore à Céline, c'est Claude Sarraute, décidément, qui prit la défense du Seigneur de Meudon qu'elle confondit avec Clamart. Elle raconta, et je le savais, qu'elle l'avait rencontré. C'était quand même à hurler d'entendre Sarraute souligner le génie de Céline face à Miller-la-honte!...

Audrey rangea sa caméra dans son panier et on partit très vite. J'étais comme soulagé. Dès notre retour, je racontai au téléphone la bonne blague à Léo Scheer qui s'en gaussa. C'était exactement ce qu'il fallait faire. Surtout qu'entre-temps, Catherine Barma l'avait appelé en lui disant seulement « carton plein ! ». Cette expression énigmatique nous perturba autant qu'elle nous galvanisa. Carton plein pour qui ? Pour moi, bien sûr, d'avoir réussi à répondre dignement par une fuite salutaire au coup d'épée dans l'eau de Gérard Miller ! Et carton plein pour l'émission qui

allait, dès le soir, accrocher un nouveau scandale à sa boutonnière.

### CXIII

#### Buzz et adrénaline

Audrey et moi allâmes regarder l'émission chez Hélène et Alexandre. Je ne leur dis rien de ce qui s'était passé... Mon entrée, la tirade de Miller, et mon départ évidemment, avaient été conservés. Et après, il y avait un choix des réactions : la sortie de Vandel sur *Oui* et *Non* avait été coupée ; celle de Sarraute sur mes parties sexuelles également. En revanche, la deuxième intervention de Miller, où il me comparait à Rebatet, Brasillach et Céline, avait été montée *in extenso* pour bien me saloper après mon départ. Merci Catherine Barma ! Une façon de me punir de les avoir plantés ! Une deuxième couche sur les Juifs, sur mon *Régál* qui suait la « haine », et pour finir, la petite rectification pincée de Ruquier sur son émission, accusée par moi de ne plus faire vendre...

Ah, je ne regrettais pas d'être parti ! Immédiatement, j'envoyai la cassette pirate du filmage en loge à Salim-Barberousse qui la mit aussitôt sur Dailymotion, à côté de l'émission diffusée. Instructif pour le public de voir comment un montage s'effectue en l'absence d'un invité bafoué pour l'accabler davantage après son départ. Je remarquai aussi que le soi-disant copain d'Audrey, Serge Khalfon (le cameraman d'Ardisson), était au courant du piège. Car à bien y regarder, au moment où j'arrivais, il avait filmé en gros plan la tête déjà courroucée de Miller se préparant à mon assassinat (tu parles !), et même celles de Claude Sarraute et d'Elsa Fayer, choisies parce que juives, bien sûr, à l'annonce de mon nom, et prenant un masque de gravité livide, pour accentuer l'horreur de ma venue. C'était ça Khalfon ? Bravo ! En tout cas, avec notre petite caméra, on le lui avait mis dans le cul, au réalisateur ! On avait des images que lui-même avait dû écraser aussitôt, des rushes trop significatifs de la dégueulasserie des méthodes télévisuelles !

Celui qui réagit le moins bien, ce fut Alexandre, mon fils, seize ans. Il m'engueulait comme Marcel après mon *Apostrophes*. Pour le père, j'avais été trop rentre-dedans à l'âge de vingt-cinq ans, pour le fils je ne l'avais pas été assez à l'âge de cinquante ! Ah, ces Vierges ! Heureusement, en quelques minutes, je dissipai les doutes d'Alexandre et lui expliquai que la stratégie était excellente. Sur le coup, peut-être, ce serait dur à supporter d'être traité de lâche et de victime de Gérard Miller, mais bientôt tout serait effacé et on ne retiendrait que le clash qui, c'était certain, déclencherait bien des vocations nubienues !

En effet, je ne m'y trompais pas. Ça mit un peu de temps mais, à part quelques commentaires désobligeants, les deux vidéos tournèrent vite, très vite, et beaucoup de lecteurs jeunes, très jeunes, me découvrirent à cette occasion. J'étais le type qui était parti du plateau de Ruquier ! Et personne n'était assez stupide pour donner raison à Miller, ou lui trouver une once de légitimité intellectuelle ou politique.



À part les vieilles grenouilles du PAF clapotant dans la culpabilité et que la tarlouze Jean-Marc Morandini interrogea dès le lendemain à son micro-pénis... Bien obligé, on ne parlait que de ça ! L'émission *Morandini* ! était largement consacrée à l'« incident ». Le grassouillet Marseillais se régala à la radio de repasser les citations de mon *Régat* par Miller. Son secrétaire m'appela pour me dire que Morandini en personne allait m'appeler pour passer dans *Morandini* ! Passer dans Morandini ? Ça risquait d'être gluant... Tout excité, l'animateur m'appela en effet cinq minutes plus tard en direct au téléphone pour me demander mon avis, mais sans me laisser parler, puis il préféra donner la parole à ses auditeurs courroucés... Tension assurée ! Une femme attaquait Miller mais pour mieux me balayer comme sous-Céline. Une autre, au contraire, rendait hommage à Miller d'avoir eu le courage, tout en contenant son émotion – ce qui l'avait émue –, de dire ses quatre vérités à un monstre tel que moi.

Sur son plateau de Direct 8, le soir même (dans son émission télé cette fois), Morandini

continuait à touiller l'émotion, en donnant la parole à un Noir qui s'offusquait que j'aie pu les traiter, lui et ses frères, de « sales Nègres » ! Une autre de Dijon était outrée par mes propos sur l'homosexualité... Chez les chroniqueurs morandiniens (autant dire mongolorandiniens), ce n'était pas mieux... Paul Wermus, à ma grande surprise, était d'accord pour qu'on ne m'invite plus à la télé, tout en avouant qu'il me connaissait mais que je diffusais des idées qui étaient « quand même très diaboliques ». Wermus donnait raison à Miller ! comme le socialo au rire insupportable Claude Sérillon qui s'en mêlait : « Miller est courageux, je lui tire mon chapeau ! » Cet ex-speakerin de JT se félicitait que Miller ait pu prononcer sa tirade sans être coupé ! Retourne au Téléthon, Sérillon, espèce de myopathe du cerveau ! C'est moi qui ai été coupé ! C'était tellement le monde à l'envers qu'on en avait le vertige !

Mais les pires, c'étaient les deux chroniqueuses de Morandini, Faustine Bollaert et Catherine Siguret... Cette dernière, surtout, qui me traitait d'« abruti » et

approuvait même Polac qui avait dit que si je venais, il démissionnait ! « C'est extraordinaire ! C'est évidemment ça qu'il faut faire ! ».

Siguret... Siguret... Ça me disait quelque chose. Ça me revint ! C'était une « copine » de Blanrue ! Paul-Éric l'avait connue chez Dechavanne. Une de ses draguées chatouilleuses, baiseuses en coin, pour qui il avait dû faire le nègre, plus ou moins, et dont il m'avait parlé, me vantant son grand nazisme secret, son hyper-antisémitisme caché ! L'antisémite et le nègre (antisémite aussi) ! Blanrue était sa plume dans le cul. Chez Morandini, cette mocheté se servit de moi comme bouc émissaire pour exprimer son fascisme invaginé sous forme de « lynchage de Nabe ».

Pour buzzer (comme on dirait plus tard), ça buzza ! Salim était déchaîné. Il fallait que je le retienne de venir à Paris kidnapper Miller et le ramener à Marseille sur son fauteuil de dentiste pour lui torturer la mâchoire ! On rédigea ensemble une sorte de droit de réponse, pour expliquer aux lecteurs du site ce

qui s'était passé, le lien entre l'émission de Moati et celle de Ruquier par Polac interposé était difficile à saisir pour les non-initiés... Quand je dis « on » rédigea, c'est moi, bien sûr, qui rédigeai *Un pédophile et un stalinien employés par le service public*.

Ils voulaient la guerre, ils allaient l'avoir ! De Polac, je rebalançai l'extrait de son journal, la page 147, qui désormais était inscrite, sinon incrustée, à vie (et à mort) sur son Wikipédia ! Je remplaçai ensuite les extraits lus par Miller dans le contexte de mes pages fulminantes du *Régat* 85. Bien sûr, cette sorte de tract virtuel n'eut aucun effet. Tout le monde préférerait s'attacher, pour la vanter ou la dénigrer, à ma désertion du plateau d'*On a tout essayé*, ma fuite devant Gérard Miller...

## CXIV

### Gerbant Miller

Ah, Gérard Miller ! Le contentieux ne datait pas d'hier... Ni même de *Tapage*... Ça faisait plus longtemps encore que je hantais Miller.

C'est Patrick Besson qui me l'avait raconté, en 1998...

Dans une projection de presse où Patrick allait régulièrement pour ses chroniques cinéma, il avait vu *Terminale*, le nouveau film de Francis Girod, d'après un scénario de Gérard Miller et entièrement supervisé par lui...

C'était l'histoire d'un prof de philo beau gosse d'une classe de terminale. « Terrien », il s'appelait. C'était Bruno Wolkowitch qui l'interprétait. Bien ignoble, cynique, Terrien humiliait devant ses propres amis bourgeois les élèves qu'il avait baisées. Absolument pas crédible. Même un nazi ne se comporterait pas comme ça ! Tout était dégueulasse dans ce film : les adolescents soi-disant toujours gentils, les cours de philo où on faisait l'apologie du suicide du digne Drieu... Tous les fantasmes de Miller étaient là, dont le principal : niquer ses étudiantes (avec préservatif !). Et pour parachever son autoportrait, Gérard Miller allait jusqu'à imaginer la tragédie du suicide d'une des filles qui avait couché avec Terrien avant d'être

rejetée par lui. Et hop, par la fenêtre ! En plein cours, c'est plus cinématographique.

À un moment, on voyait aussi le prof aller dîner chez un personnage qui, à l'évidence, évoquait Jean-Marie Le Pen, avec sa femme qui lui touchait la bite pendant qu'il faisait la cuisine ! Il était question d'une revue qui tirait à 666 exemplaires... Le chiffre du Diable, mais aussi de l'achevé d'imprimer de toutes les premières plaquettes du Dilettante. Ça n'avait pas échappé à Miller, la petite plaisanterie crypto-satanique de José Benhamou, chef de fabrication à l'époque. La revue s'appelait *Partout*. Bref, au fur et à mesure, on s'apercevait que Terrien-l'ordure avait une autre activité : celle d'un négationniste proche d'une librairie qui, toujours d'après Besson, ressemblait à s'y méprendre, justement, à celle du Dilettante !... La librairie s'appelait La Banquise d'Ulysse, allusion au *Mensonge d'Ulysse* de Paul Rassinier. Ah, il fallait savoir les décoder, toutes ces conneries !

Sans problème, les élèves, une nuit, cambriolaient leur prof. Ils dénichaient des photos de lui avec des types d'extrême droite.

Ils faisaient une copie avec un zip (on était en 98 !) de son courrier électronique et découvraient qu'il s'intéressait aux chambres à gaz. Un autre jour, ils débarquaient à la Banquise d'Ulysse en commando...

Dans le sous-sol, il y avait Terrien qui relisait ses épreuves. Masqués, avec des barres de fer, les élèves assommaient Terrien et lui piquaient son manuscrit. On voyait le prof de philo plein de sang. « Voilà la bête ! » disait un des jeunes qui rapportait le manuscrit à un autre prof qui, lui, était un antinazi sympa (pléonasme). Ça s'intitulait *Six millions de profiteurs : le grand bobard des chambres à gaz*, signé « Agam » (c'était le pseudo de Terrien).

La caméra suivait le mouvement des gosses qui ouvraient le manuscrit... Et qu'est-ce qu'elle montrait en gros plan, la caméra ? Patrick me l'avait donné en mille : la première page de mon livre *L'Âge du Christ* ! Besson l'avait reconnue ! Il y avait même ma dédicace : « *À tous mes ennemis, avec amour.* »

Les gosses « justiciers » lisaient effarés, comme le spectateur devait l'être, mon texte à

moi ! Miller l'avait fait recopier en tapuscrit (avec de fausses corrections au stylo) pour faire plus réaliste, mais c'était bien la première page de *L'Âge du Christ* : « J'ai trente-trois ans. Tous les hommes meurent à trente-trois ans »... Aucun rapport avec aucun révisionnisme possible, ni même avec le sujet de la Deuxième Guerre mondiale, mais pour Gérard Miller, c'était important qu'il y ait un texte de moi pour justifier le tabassage d'un prof « salaud ». Ah, ça menait loin, la psychanalyse ! Le psy malveillant qui apparemment se piquait de vaudouisme, cherchait à assimiler subliminalement dans le subconscient de ses spectateurs mon écriture à celle d'une pourriture négationniste ! En quelque sorte, Gérard Miller, ce chamane du Sabbat ! me lançait un mauvais sort afin de stigmatiser mon antisémitisme pour pouvoir fantasmatiquement me faire exterminer par des anti-négatios assoiffés de mon sang...

Une fois que la caméra avait montré ma première page, le reste (qui n'avait rien à voir) était entr'aperçu et le professeur sympa se mettait à lire, à haute voix, pour édifier la



jeunesse, un extrait de ce manuscrit secret, présenté tout au long du film comme une somme d'antisémitisme révisionniste anti-israélien ultra nazi... Le texte était de Miller, bien sûr : « À peine sorti du camp, des centaines de milliers de Juifs en parfaite santé, sont allés tranquillement refaire leur vie aux États-Unis. Tout en laissant leur famille toucher de substantielles indemnités. Il y a encore soixante-dix communautés juives à travers le monde. Si les nazis avaient voulu exterminer les Juifs et leurs petits, est-ce qu'on imagine sérieusement qu'ils en auraient laissé survivre autant ? » Qu'est-ce qu'il se mettait bien dans la peau en abat-jour d'un révisionniste, le Gérard Miller !

Les élèves décidaient alors de *supprimer* le prof de philo (rien que ça). Quand un des lycéens exprimait quelque hésitation, on avait droit à la grande tirade d'Adrienne Pauly, qui jouait le rôle de la Juive qui voulait se faire justice au nom des siens, et qui racontait comment les nazis tuaient les bébés des femmes qu'ils tondaient avant de les envoyer se faire gazer (alors qu'évidemment, j'insiste :

aucune gazée n'était tondue avant, ce sont justement celles qui étaient sélectionnées pour ne pas être gazées qui étaient tondues !). Miller était-il aussi ignorant que cela ?

La petite Juive exemplaire organisait l'assassinat de son prof avec le revolver de son grand-père ! Mais le prof sympa (toujours lui), très opérationnel, préférait emprunter celui d'un ancien Mao qui l'avait piqué à un flic (chaque détail compte !). On reconnaissait dans le rôle Gérard Mordillat ! Quelle bonne bande de potes ! C'était le prof sympa qui se chargerait d'aller exécuter Terrien à la place des jeunes. Bravo la morale !

Puis Terrien était abattu. Girod montrait le facho à terre, nageant dans une flaque de sang... Le flic qui menait l'enquête ressemblait à Miller et allait à la librairie-Banquise interroger la directrice, équivalement antipathique à tous les autres personnages du navet. Au milieu de biographies de Léon Daudet et de Maurras, la grosse s'exprimait... On avait là exactement ce que Miller pensait de moi :

— Rémi Terrien était un prétentieux, doublé d'un malotru. Il se croyait auteur, il voulait marquer, mais il avait encore du chemin à faire ! Rémi Terrien, lui, croyait connaître les Juifs. Il voulait écrire sur eux. Mais les Juifs, ça demande de l'expérience, et pas seulement du verbe. Rémy Terrien était un intellectuel, un agité du bocal, un rouge devenu brun parce que c'était excitant, c'était « subversif ».

Le prof sympa finissait par être arrêté parce qu'on avait retrouvé les épreuves de Terrien dans son bureau. « Épreuves poisseuses ! » Dernier clou enfoncé : même le flic adoptait l'idéologie de Gérard Miller. Ce flic désigné comme un « flic que la mort de négationnistes n'empêche pas de dormir » couvrait donc le prof qu'il savait assassin. Tout était ignoble qui finissait bien !

Ah, bonus : la petite Juive savait qui l'avait tué : « C'est Pinocchio... » répondait-elle quand on le lui demandait. Encore un fantasme de Miller. Elle souriait. Moralité : ils passèrent tous leur bac et le réussirent ! Et la devise du film, c'était : « Le pire avec les

salauds, c'est qu'ils vous donnent envie de tuer. » En effet !

Personne ne releva jamais cette saloperie dans *Terminale*, mais j'aurais pu, moi, faire un procès à Miller, pour contrefaçon diffamatoire d'un de mes textes dans un film public. Miller aurait pu s'en sortir car le plan était assez rapide pour qu'on ne puisse pas lire toute la page, mais Besson l'avait identifiée, et Patrick lui-même trouvait ça incroyable. Une sorte d'hommage à l'envers. Une connexion quasiment amoureuse entre la salope Miller et mon « chef-d'œuvre » (*dixit* Patrick) qui renouvelait la relation entre le Juif et le Christ... Il y en aurait tellement encore à dire...

## Livre XI

### CXV

#### Où l'on voit Yves et Salim se renifler le cul

Yves et Salim ne se quittaient plus. Quand Salim montait à Paris, ce n'était pas seulement pour me voir. Et quand Yves descendait en Provence, il invitait Salim dans son village du Thor. Salim arrivait souvent à moto, une boîte de chez Fauchon sous le bras à l'attention de la mère d'Yves. « Oh, il ne fallait pas ! » Seulement, quand madame Loffredo ouvrait la boîte luxueuse, elle n'y trouvait que de lamentables makrouts faits main dans un faubourg de Marseille au sortir d'une rupture de ramadan douteux... La mère d'Yves lui avait

même promis une coca, sa spécialité d'Algéroise : une espèce de chausson en forme de babouche farci de tout un tas de merde à base de poivron et de tomates. Les babines de Laïbi en bavaient déjà. Hélas (ou tant mieux, selon les goûts) ! madame Joëlle Loffredo, née Rudant, décéda avant. Amen.

Aussi aberrant que ça puisse paraître, l'Algérie (laquelle au fait ?) était le trait d'« union » qui unissait Salim-le-Kabyle-émigré et Joëlle-la-Pied-Noire toujours un peu nostalgique, forcément... Je ne comprendrai jamais la moindre entente entre un Arabe et un Pied-Noir. Jamais !

C'était la fête quand tonton Salim arrivait au Thor ! Justine et Maxine, les petites Petons-Noires d'Yves, respectivement (très important, le respect !) huit et trois ans, se jetaient sur lui pour rebondir aussitôt sur son gros ventre de patapouf sympa... Combien de fois avait-il joué à soulever Maxine à pleine main, à la faire sauter à dada sur ses genoux ? À se faire guili-guili sous les aisselles ? Dans une autre vie, j'en aurais eu presque les larmes aux yeux ! Pas dans celle-ci.

Le gros Marseillais était même venu une fois avec Nassima. Oui ! Sa fleur ! Peut-être même avait-il essayé de baiser sa « fiancée » dans une des chambres de la bâtisse provençale. Et puis une autre fois tout seul, il avait essayé de se branler... Le matin, au petit-déjeuner, devant une bonne tartine beurette, Laïbi avait annoncé à ses amis Loffredo : « Elle m'a quitté. »

Ah, Yves et Salim ! Un vrai petit couple d'amis, et quels nabients exaltés !... Je m'étais décidé à écrire un deuxième tract, ou plutôt un troisième, puisque *Israël, c'est fini !*, c'était fini... Le sujet : le film *Indigènes*, avec Jamel Debbouze en tête des stars de la soumission arabe à la française. Je ne pouvais pas laisser passer ça.

J'écrivis mon nouveau tract d'un trait, avec l'aide de Salim d'ailleurs, qui précisa certaines allusions historiques sur l'Algérie et la guerre d'indépendance. Il était survolté, le Salim, de participer à l'écriture, mais aussi au financement, et au collage bien sûr, à Marseille, de ce pamphlet-affiche, sans doute celui qui lui tenait le plus à cœur pour

exprimer tout son dégoût de la France ! Il avait même l'intention de déchirer ses cartes d'identité et d'électeur pour les présidentielles de 2007 qui se présentaient... Tout pour être un Arabe digne ! Anti-démocratique, anti-Blanc, la tête haute, pas comme ces peuples « ratons », comme il disait, qui avaient commis le crime qu'était ce film à la gloire des Arabes et des Noirs engagés dans la Deuxième Guerre mondiale pour défendre « leur » patrie (la France)... Aussi indignes que leurs descendants, c'est-à-dire les Beurs de France qui, eux aussi, font les putes et sont prêts à s'engager dans la guerre sociale, mais uniquement pour avoir de belles Nike immaculées ! Je les appelais *Les Pieds-Blancs* (c'était le titre du tract).

Yves et son assistant Thomas mirent parfaitement en page l'affiche, l'illustrant d'un colon assis, casqué, en train de faire danser du hip-hop à un Arabe de banlieue au son d'un gramophone. Tout était dit.

Dans l'élan de l'enthousiasme, Yves et Salim voulaient aller à la Main d'Or pour distribuer le nouveau tract, profitant du public de



Dieudonné. Surtout pas ! Non ! Encore une fois, mon instinct me sauvait. Ça n'aurait pas été si grave, mais il y avait quelque chose en moi qui savait qu'il n'était pas bon d'être redevable à Dieudo de quoi que ce soit... Dieudonné ne m'avait jamais appelé après un de mes épineux passages télévisés. Surtout après le deuxième volet de mon diptyque avec Gérard Miller, j'aurais trouvé tout à fait fraternel que Dieudonné m'appelle, lui, le révélé de *Tapage* ! Non, rien du tout. Pas un signe ! Très bien.

J'interdis donc à mes deux grands couillons, Yves et Salim, d'aller distribuer mes *Pieds-Blancs* à la Main d'Or, mais je ne pus pas empêcher Salim d'en coller un sur le grand pot de fleurs doré de l'artiste contemporain Jean-Pierre Raynaud, sur le parvis de Beaubourg. Ça restait marrant, et personne ne pouvait imaginer que je l'aie collé moi-même.

C'est d'ailleurs vers le Châtelet qu'on se retrouva tous les trois. Je voulais les emmener dîner au Pied de Chameau, le restaurant de Pierre Richard. Mais il était fermé. Il était même muré, le Pied ! Il ne nous restait plus

qu'à danser sur un autre, dans les Halles... On fit quelques photos : Salim montrant *Les Pieds-Blancs* avec fierté. Attablés, on analysa la situation, blablata sur l'économie et le fric des Chinois...

Il était traditionnel, lors des montées de Salim à Paris, de l'emmener après dîner au Bagdad Café, en bas de la rue Monsieur-le-Prince, ou bien au Panthéon, où on continuait jusqu'à tard nos discussions de bistrot, Yves, Salim et moi. Salim disait du mal des Juifs, ça ne me dérangeait pas bien sûr... Mais il commençait à exprimer un révisionnisme stupide (pléonasme) que je m'efforçais de démonter, avec patience, par égard pour mon webmaster si dévoué. C'était toujours pareil... Salim ne se rendait pas compte qu'il reprenait des rengaines éculées, élimées, et que j'avais déjà entendues chez Blanrue depuis plus de dix ans ! Chez d'autres aussi. Le fait que les Juifs nous gavent avec leur Shoah et le fait que la Shoah a existé sont incompatibles dans leurs esprits, le premier induisant pour eux la négation du second... Le gazage et le gavage sont les deux grosses mamelles de la réalité

juive d'aujourd'hui, et le réviso ne tête jamais qu'au nibard numéro 2 !

En sortant du Bagdad, Yves voulut proposer des tracts à des jeunes qui m'avaient reconnu, mais ils lui dirent qu'ils l'avaient déjà lu, au Châtelet, collé sur des murs ! Cette vitesse de propagation nous combla. Le lendemain, Yves et Salim se baladèrent ensemble dans Paris. Ils s'amusaient bien. Ils me téléphonèrent tout excités en sortant de la Hune, où ils avaient bourré de tracts les livres merdiques sur les étals ! Encore une mauvaise idée. Ils ne comprenaient pas que ça me porterait préjudice qu'on puisse imaginer que j'aie pu commanditer de telles actions ? Ça faisait pitié plutôt que « terroriste ». C'était déjà pas mal de les coller où on voulait, en toute sauvagerie, et sur des endroits symboliques, pourquoi pas ? Ils auraient dû plutôt distribuer les tracts à la sortie de la Hune à tout client qui quittait la librairie avec ses navets dans son sac. Comme je le leur conseillai, ils retournèrent au Flore et offrirent *Les Pieds-Blancs* aussi bien à Yvan Attal qu'à Pierre Moscovici qui leur

répondit : « C'est un auteur que je n'aime pas. »

## CXVI

### Moix m'envoie me faire enculer

De toute cette gentille bande qui m'entourait au milieu des années 2000, le premier à se fâcher (car ce n'est jamais moi qui me fâche en premier) fut Yann Moix. Contre toute attente, le petit Yannou prit la mouche fin octobre 2006...

Moix-le-vexé me déclarait la guerre par un texto laconique et sibyllin que je reçus un soir : « *Va te faire enculer.* » Je me demandai un instant quelle était la raison de cette soudaine ire de gonzesse. La préface, bien sûr, à mes *Morceaux choisis*, où j'avais inséré, parmi des dizaines d'autres, une petite saloperie signée par lui dans *La Règle du Jeu* et datant de 1994 : « Marc-Édouard Nabe est demeuré trente secondes le meilleur écrivain de sa génération... », etc., etc. Dix lignes de crachotis grumeleux... Il croyait, cet imbécile,

que j'avais oublié ça ? Surtout depuis son immonde sortie contre Céline à *On n'est pas couché* ! C'est moi qui aurais dû lui écrire « Va te faire enculer » !

Monsieur Moix ne supportait pas d'être rangé au milieu de mes détracteurs. Il devait estimer qu'il avait fait suffisamment pour moi depuis cette erreur de jeunesse. Il n'y a pas d'erreur ! Il n'y a pas de jeunesse ! Ou alors il faut beaucoup de rédemption, mais ce faux-cul en était-il capable ? Par exemple, Jérôme Garcin, qui dans les années 80 faisait partie de « l'hallali » contre moi, comme il l'avait regretté publiquement en 1999 par écrit, n'avait, lui, pas du tout été froissé de se retrouver dans ma préface. Au contraire, il avait même trouvé ça juste... Il me semblait important qu'on puisse lire, sans autre commentaire, des échantillons de ce que j'avais reçu dans la gueule depuis vingt-cinq ans de la part des « adultes » du monde littéraire, je dirais, et pas encore de celle des gosses d'Internet (ça viendrait)...

Parmi ces bribes fielleuses, je n'avais donc pas oublié celle de Moix, retrouvée d'ailleurs

avec beaucoup de difficultés, allant jusqu'aux éditions Grasset pour acheter le numéro de la revue de BHL où Yann s'était permis, pour débiter sa carrière, de me cracher dessus, ce petit enculé.

Je transmis aussitôt le texto de Moix à Blanrue qui me répondit que c'était une excellente occasion pour lui aussi de rompre avec Yann. Il en avait marre, le gros ! Paul-Éric me soutenait entièrement. Lui non plus ne pardonnait pas à Yann d'avoir craché sur Céline chez Ruquier, et sur moi chez Bernard-Henri Lévy. Et incapable d'assumer avec ça ! Finalement, ce Moix était un type qui n'assumait rien. Et susceptible comme un Bélier !

## CXVII

### TV VS 2.0

Décidément, cette émission de Ruquier n'arrêtait pas de se retourner à mon avantage. Bien des spectateurs qui n'avaient jamais entendu parler de moi apprirent mon

existence à cette occasion. C'était comme si sortir du plateau télé m'avait fait entrer ailleurs (au sens théâtral). Où ça ? Dans Internet, bien sûr ! Et celui-ci n'était pas les coulisses d'une « grande » scène qu'aurait représentée la télévision officielle ; c'était Internet, désormais, la réelle scène où tout se passait. Le Studio Gabriel et celui du Moulin-Rouge n'en étaient que les *backstages* éclairés – pour combien de temps encore ? – par un système médiatique grésillant, bientôt grillé. Avec ce *On a tout essayé*, c'est l'image du Système (et pas la mienne) qui avait été dégradée, aux yeux d'abord des téléspectateurs qui avaient assisté au clash « en direct », mais surtout à ceux des internautes qui découvrirent l'extrait sur leur ordinateur le lendemain, dix jours après, un mois plus tard, qu'importait !...

Désormais convaincu de l'inanité de la télévision, tout admirateur d'un artiste se tournerait vers Internet. Tout le monde ressentait la fin du monde télévisé. Même les plus vieux dinosaures hertziens recâblés se sentaient menacés. Croisé au Mathis, Ardisson

me dit que Ruquier en personne l'avait appelé le soir pour lui dire de me regarder. Mais Thierry ne fit aucun commentaire sur mon passage. Tout préoccupé par son propre destin déclinant, il m'écouta lui dire tout le plus grand mal que je pensais de sa nouvelle émission sur Canal+ *Salut les Terriens*. Un soir, il m'avait pathétiquement laissé un texto pour me demander de regarder son show le lendemain (signé « T. A. »). Je critiquai surtout son nouveau ton qui se croyait réinnovateur, une sorte d'ironie factice sortant de la bouche d'un Ardisson soudain marionnettisé par de nouveaux auteurs, qui lui faisaient réciter des vanes qui ne lui ressemblaient pas... Depuis qu'il avait été viré du service public, le pauvre Thierry était éteint, débranché, comme un vieux gros poste de télé des années soixante dont on aurait arraché la prise et qu'on aurait mis assez brutalement à la poubelle.

## CXVIII

### Léo à la colonne



Indirectement, à cause de mon Ruquier, Taddei, lui aussi, avait pris un sacré coup dans la cafetière qu'il passait sa journée à remplir et à vider, ainsi que les cendriers, malgré l'avis contre-indiqué de son cœur et de son cerveau. Frédéric me raconta, assez affolé, qu'il revenait d'un week-end à Marseille pour un symposium France Télévisions pendant lequel il y eut une vive discussion à mon sujet ! Patrick de Carolis, Vincent Meslet, Patrice Duhamel ne voulaient pas que j'intervienne dans la Revue de presse, parce que j'étais « antisémite » et « révisionniste », et qu'en direct j'étais un « malade mental » qui pouvait sortir n'importe quoi !

La Revue de presse, c'était le mardi, quasiment une institution installée en quelques semaines par *Ce soir (ou jamais !)*. Des invités venaient discuter le bout de gras sur l'actualité brûlante comme un barbecue. Frédéric avait déjà perverti notre concept. Qu'étaient donc d'autres que « chroniqueurs » les invités récurrents qu'il invitait à sa Revue de presse pour donner leur point de vue inepte sur les grands événements du jour ?

Quant à l'accusation « révisionniste », qui était carrément de la diffamation et qui rendait fou de rage Taddei, car c'était faux, elle décida Frédéric à monter au créneau. Mais avec quel argument !

— Vous croyez vraiment que si Marc-Édouard Nabe était révisionniste, je lui aurais demandé d'être le parrain de mon fils ?

Frédéric utilisa aussi mes *Morceaux choisis* comme preuve de mon non-révisionnisme, parce qu'ils étaient édités par un Juif ! À nouveau, très mauvais argument : car la judéité de Léo Scheer ne l'empêcherait pas de s'en prendre plein la gueule...

Par exemple, dans les *Inrockuptibles*, par une simple colonne intitulée *Morceaux pourris* (où Sylvain Bourmeau me chargeait), et qui suffit à transformer en quelques heures mon Léo en martyr flagellé. Léo prit cher, pour ne pas dire chair... Une sorte de gros Christ à la colonne... En le dénonçant comme mon éditeur, Bourmeau soulignait un peu trop fortement à son goût (au goût de Léo bien sûr) qu'il était juif, dans la plus stricte caricature antisémite.

Léo avait dit d'ailleurs à son ami Jérôme Garcin :

— En tant que Juif, je suis vachement angoissé d'être défendu par des types comme Bourmeau, le débusqueur d'antisémitisme en France !

Dans son article, Bourmeau reprenait exactement les mêmes morceaux choisis par Gérard Miller. Il avait même reproduit le dessin que Léo avait fait de moi pour la couverture, c'est-à-dire le portrait d'un antisémite par un Juif !

Au téléphone, j'avais senti Léo secoué quand même. Son orgueil rentré, il fallait le sortir ! Je courus à l'hôtel Bedford (son QG) remonter le moral de mon cher Gutman. C'était à moi de réconforter mon éditeur quand on me traitait d'immonde raciste aux livres abjects... Il n'y avait que moi pour consoler un Juif diffamé par un philosémite !

## CXIX

### Un nègre à Berchtesgaden

Chacun son scandale en cet automne 2006 : moi j'avais claqué la porte de chez Ruquier et Dieudonné avait poussé celle du Front national. Le 11 novembre, pour fêter l'armistice, Dieudo n'avait rien trouvé de pire que d'aller au rassemblement Bleu Blanc Rouge du FN... Visiteur-surprise ! Pas si surprise car la rencontre inopinée était truquée : Dieudonné et Le Pen se connaissaient depuis plus d'un an déjà. Une spontanéité très bien arrangée ! Effet garanti ! C'est Marc George qui avait eu l'idée d'entraîner d'abord Dieudonné à la fête de l'Humanité, pour justifier de l'emmener ensuite chez les frontistes, dans le Berchtesgaden du vieux borgne enjoué. Ainsi Dieudo pouvait-il jouer l'œcuménique.

Ce BBR, c'était plutôt un B M'B M'B R (Bleu M'Bala M'Bala Rouge). Toutes les télés le lendemain repassèrent les images de Dieudonné dans cette horrible foire de stands de beaufs, avec sa coiffure afro, trinquant avec un Le Pen hilare sous les applaudissements ! Dieudo d'ailleurs exagérerait par la suite la bienveillance de l'accueil... Il y eut quand

même quelques huées de jeunes cathos qui ne pouvaient pas supporter que le Front national prenne cette voie. Voie antisémite ou voie négrophile ? Quel parcours depuis *Tapage*...

L'intérêt de Le Pen était très simple. En copinant ouvertement avec Dieudonné, il montrait que le FN n'était pas raciste, en tout cas pas envers les Noirs ; il n'aurait peut-être pas fait la même chose avec un Arabe. Surtout qu'en ex-star de l'antiracisme, Dieudo était une excellente recrue...

Pour Dieudonné, c'était tout bénéf' également. Un coup médiatique en or ! Une baffe dans la gueule des sionards qui le boycottaient. Et puis, c'était aussi une façon de remercier le Front qui, après Fogiel, l'avait soutenu. Enfin, Dieudonné était allé vers le FN pour suivre Soral qui venait d'y entrer...

D'ailleurs, Soral, bien entendu, s'attribuerait l'idée de cette visite. Marc George avait pourtant amené Dieudo sans le prévenir. Alain avait été jugé trop voyant et bruyant pour accompagner Dieudonné ce jour-là à la fête du Bourget. Marine Le Pen, elle, était en train de hurler et pleurer dans une pièce fermée à côté,

car elle était absolument contre le rapprochement officiel de son père avec Dieudo !

Ce qu'il lui fallait, à Marine, ce n'était pas un Noir, mais un Blanc... Et son Blanc, c'était Soral tout désigné, surtout que son père, déjà, ne pouvait pas le piffer ! Le Pen préférait Dieudo, et Marine préférait Soral. D'ailleurs, c'est le lendemain, le 12, qu'on verrait Marine et Soral dans un stand, en train de chanter... Elle présenterait Soral comme un « immense écrivain », lui donnerait le micro et, avec sa petite casquette, Alain (pas Chamfort, pas Bashung, pas Souchon, même pas Barrière) entonnerait, pour impressionner les mémères FN, un « Qu'est-ce qu'elle a ma gueule ? » de Johnny Hallyday parfaitement ridicule !

Sur les images de ce rassemblement BBR (Beaufs Brutes Racistes), on voyait donc Dieudonné entouré de Marc George, radieux de son bon coup, et de Joss, son gros garde du corps... La femme de Frédéric Chatillon lui tenait le bras pour le guider dans l'extrême jungle. Il y avait aussi derrière Ahmed Moualek, toujours sombre, glabre, méfiant,

mâchant son chewing-gum. On n'avait pas revu sa gueule depuis le voyage foireux au Liban. Ça y était, Moualek s'était engagé complètement au côté de Dieudonné, et le suivait dans ses errances frontistes qu'il croyait être la bonne voie, pour lui, l'Algérien. On oublie trop souvent que le premier site, sur Internet, qui fit rebondir Dieudonné, celui qui lui servit de trempolino de remplacement des médias officiels, c'était le sien, à Moualek : « La Banlieue s'exprime »...

Au lendemain du week-end Front Nat', Dieudonné courut tout naturellement s'expliquer au micro de Moualek et justifia sa venue comme étant un « geste de paix ». Déjà cette tarte à la crème était servie. Au passage, Moualek, lui aussi, entraînait dans le monde « merveilleux » de la dissimulation, validant, sans sourciller (lui qui sourcillait toujours à tout), la « thèse officielle » d'un Dieudonné venu à l'improviste rencontrer le père Le Pen...

Dieudonné était sûr que Le Pen serait au second tour. Il vantait à Ahmed un Le Pen « homme de la Révolution ». Il disait aussi que grâce à son fameux « discours de Valmy »

dont tout le monde parlait (et dont Soral s'attribuait la paternité), Le Pen avait révélé à Dieudo les bienfaits du nationalisme qui, finalement, n'était qu'une application du « projet républicain ». J'étais consterné de voir Dieudonné, et Soral donc, et Moualek et les autres, tomber dans le vieux nationalisme nappé de sauce « Valmy » et qui leur était servi sur un plateau bleu-blanc-rouge ! Fallait-il être con !

Dieudo faisait semblant de s'ébahir, le gros roublard noir ! de voir le vieux Le Pen s'ouvrir soi-disant à tous les Français, comme l'armée de Valmy en 1792 s'était ouverte aux guenillés pauvres en haillons, désarmés, qui par leurs seules canonnades avaient réussi à faire fuir l'ennemi prussien bien organisé ! Prussien = Sioniste ? N'importe quoi ! Il savait bien, Dieudonné, qu'une stratégie était en train d'être concoctée par Marc George, Péninque et Chatillon... Marc George était un peu à part ; c'étaient surtout les deux éminences vert-de-grises de Marine Le Pen qui avaient déjà distribué les rôles : Chatillon s'occuperait de Dieudo, et Péninque de Soral, car le courant



n'était pas passé entre Péninque et Dieudo, lequel avait mal pris que le millionnaire de Saint-Malo veuille financer ses spectacles. Soral ne serait pas si regardant pour tapiner pour l'avocat du Front... Ça s'organiserait donc comme ça : Péninque paierait Soral, et Chatillon protégerait Dieudo. Ainsi, les deux compères seraient rattachés d'une façon et d'une autre au Front national.

## CXX

### Dieudonné passe à table (de maquillage)

Frédéric était devenu « l'animateur qui laisse ses invités finir leur phrase », et pour cause ! Taddeï n'avait rien à dire, ne connaissait trois fois rien, ne pensait rien, il n'avait pour lui que son excellente mémoire, son sens du panache et sa loyauté (ce qui est déjà énorme pour un médiateur) et n'avait plus qu'à laisser son émission rouler toute seule. Je le lui avais dit, d'ailleurs : « Il faut que tu fasses comme Marcel Duchamp dans

son studio, qui avait installé une roue de bicyclette sur un tabouret. De temps en temps, il passait à côté et d'un coup d'index lui donnait une impulsion, pour plusieurs tours sans lui. » L'effacement de Taddeï pouvait faire penser aussi au jeu de piano de Monk, au moment des solos de ses soufflants. Après deux, trois grilles, Thelonious se retirait des chœurs et laissait Charlie Rouse découper tout seul, avec une rythmique ainsi amputée, ses plus belles idées au chalumeau de son ténor.

Bref, malgré tout ça, je trouvais, moi, que *Ce soir (ou jamais !)* avait bien décliné (et si vite), surtout depuis que Taddeï avait instauré cette putain de Revue de presse tous les mardis. La dernière en date, en cette fin d'automne 2006, avait été consacrée à Dieudonné et à sa récente venue au BBR... En son absence, bien sûr !

Le cinéaste Éric Rochant trouvait que c'était très drôle et très triste à la fois de voir en direct quelqu'un devenir fou et paranoïaque... Frédéric Mitterrand lui répondait que c'était du nihilisme, qu'il y avait aujourd'hui un vrai courant nihiliste (sans toutefois le comparer à

celui des *Possédés* de Dostoïevski) parmi les jeunes qui pouvaient voter FN. La question, c'était : est-ce que Dieudonné était fou ou pas ? Romain Bouteille réfuta tout le monde : ils parlaient tous de Dieudonné alors qu'ils ne le connaissaient pas, ils ne connaissaient pas son niveau intellectuel, ils ignoraient tout de lui... Selon Bouteille, c'était quelqu'un qui essayait juste d'imiter un homme politique, c'est-à-dire d'entrer dans les détails du « mécanisme », mais sans avoir une vue d'ensemble, et dans le seul but de prendre un pouvoir. Pour l'instant, Dieudonné ne l'avait pas, ce pouvoir, il cherchait juste un créneau pour que ça marche. Quelle intelligence visionnaire, ce Romain !

« Nihiliste », « antisémite plus que Le Pen », « opportuniste », il était temps que Taddei demande son avis à l'intéressé même ! Ça ne tarda pas. La semaine suivante, il invita pour une demi-heure, à la table de maquillage, Dieudonné, ou pour être plus exact (si j'ose dire) « Deudionné » tel que l'écorcha Frédéric... C'était la place des réprouvés, des parias, la table de maquillage. Autant dire le

radeau de La Méduse ! Dieudonné dit qu'il était satisfait d'être reçu à nouveau en direct sur le service public. Surtout que depuis ses deux dernières apparitions (c'est-à-dire Fogiel et Ardisson), les animateurs avaient disparu de l'antenne. Et Dieudo était là, assez agressif face à la demi-indifférence de Taddeï qui ne riait absolument pas à ses vanes, surtout quand il essayait de placer des bouts de barbaque de son spectacle dans ses réponses. Tic de faible, que Soral employait aussi, récitant en interviews des phrases entières de ses livres...

Taddeï était très froid, pas moralisateur, mais il cherchait la merde... Quand Dieudonné lui dit qu'il était « anti-tout », Frédéric lui demanda pourquoi il n'était pas « anti-rien ». Dieudonné sortit sa rengaine anticommunautariste, acceptant très bien que des racistes soient présents dans ses spectacles... Taddeï lui dit encore : « Mais pourquoi vous ramenez toujours les gens à ce qu'ils n'ont pas choisi d'être ? » Venu officiellement pour justifier sa visite chez Le

Pen, Dieudo ne sut que dire que son devoir de bouffon était d'aller rire avec le Diable.

Heureusement, il fut meilleur sur SOS Racisme, dont le slogan semblait avoir été créé pour sauver le racisme qui était en péril. Dommage, cette idée avait exactement vingt ans de retard, en 2006 !... Dieudo finit en parlant de Soral, qui lui avait fait lire un texte sur lequel ils se retrouvaient. Encore le discours de Valmy ! Et dans un dernier grand élan de mégalomanie finale, il se compara aussi à Molière. Comme lui, Molière était « un comédien qui avait dérangé les puissants ». Son inculture était patente ; pas un instant Dieudonné pensa que dans l'univers Molière, il n'était pas l'auteur-comédien des spectacles, mais un de ses personnages ! Scapin n'a pas écrit les *Fourberies*.

## CXXI

### Valmy

Décidément, je ne voyais pas ce qu'il y avait de si révolutionnaire dans le discours de

Valmy. Toujours le même patriotardisme ringard exprimé pompeusement par un vieux Le Pen frémissant sur la petite colline de la Marne où s'était déroulée la bataille. Il ressemblait à un Sancho Panza qui se serait pris pour Don Quichotte parce qu'il était au pied d'un moulin à vent ! Le Pen le voyait géant, ce petit moulin, comme cette bataille pas peinte par hasard par le pompier Horace Vernet, et qui n'avait en soi aucun intérêt. Oui, les Français avaient repoussé, et encore ! les Prussiens, une fois (la guerre devait durer vingt-trois ans), mais je ne voyais pas en quoi cette « victoire » pouvait symboliser celle qui aurait attendu Le Pen l'année d'après, en 2007. C'est soi-disant Soral qui aurait inculqué à « PanPan » l'idée d'intégrer dans son parti, comme dans l'armée de Valmy, les « Français d'origine étrangère ».

— Oui, tous unis, Gaulois, Céfrans, ouvriers et entrepreneurs, paysans, pêcheurs et poètes, qui veulent apporter à la France leur courage et leur énergie quand d'autres – Français d'ici ou d'ailleurs, souvent d'ici d'ailleurs ! – ne pensent plus qu'à brader le pays, à liquider

nos traditions et nos valeurs, à profiter d'elle sans plus rien lui rendre en retour... Français de souche ancienne ou récente, sommes devenus des étrangers inquiets dans notre propre pays !

Il faudrait savoir ! Les Prussiens qu'avait rejetés l'armée révolutionnaire en 1792, c'était qui désormais ? Les Arabes qui voulaient envahir la France, ou bien les mauvais Français (Juifs ?) qui rabaissaient le pays ? Pas clair, le Le Pen !

— Moi, Jean-Marie Le Pen, je vous appelle, vous tous qui aimez la France, à vous réunir autour de ma candidature. Oui, vous aussi Français d'origine étrangère, je vous appelle à communier sur nos valeurs, dans la mesure où vous respectez nos coutumes et nos lois, dans la mesure où vous n'aspirez qu'à vous élever dans ce pays par le travail, nous sommes prêts, comme nous le fîmes toujours par le passé, à vous fondre dans le creuset national et républicain, avec les mêmes droits, mais aussi les mêmes devoirs. Il y eut un Platini, il y a eu un Zidane... Pourquoi ce grand dessein ne serait plus possible demain ?

Il fallait voir avec quelles précautions le président du Front national leur ouvrait la porte lors de son discours, aux chers « métèques » : ils auront les mêmes droits s'ils ont les mêmes devoirs ! Et puis quel aveu sentant bon la contradiction : par ce discours, ce parti s'ancrait soudain dans l'idée républicaine qu'il avait tant vomie en d'autres circonstances.

— Oui tous, non pas Français de souche ou de papier mais Français de cœur et d'esprit, nous pouvons constituer demain, dans un grand élan d'union nationale, cette armée hétéroclite des soldats de Valmy rassemblés autour d'une même idée – de cette France, qui est d'abord une idée –, celle de la République, une et indivisible, fière de son histoire et assimilatrice, respectueuse de la liberté et soucieuse des humbles, et plus que tout éprise de justice et d'égalité, celle de la République, selon notre Constitution : laïque, démocratique et sociale.

La revoilà, la Laïque ! La même prônée par les bien-pensants de gauche, les soixante-huitards antireligieux à la Caroline Fourest, à



la Philippe Val, les charlie-hebdoïstes stakhanovistes de la caricature de l'islam. Eh oui, en 2006, les anti-arabes de tout poil s'entendaient déjà pour lécher la chatte de la République, cette chienne... Maurras et Daudet s'en seraient pendus à leur balcon de la rue du Boccador !

Quant à son appel final, à Le Pen (« Oui, vous tous : paysans, artisans, commerçants, employés, étudiants, chômeurs, ouvriers et entrepreneurs, artistes et savants. Et vous aussi, Français d'origine étrangère, je vous invite à nous rejoindre. Vous que nous avons si bien su assimiler par le passé, quand notre beau pays suscitait désir et respect, avant que les ravages de Mai 68 n'aient répandu partout la haine de ce qui est français, la détestation de l'autre et de soi. »), il me rappelait celui de Coluche en 1980, aussi populisteux, et lancé pour racler le plus de monde possible à la cause de sa campagne providentielle : « J'appelle les fainéants, les crasseux, les drogués, les alcooliques, les pédés, les femmes, les parasites, les jeunes, les vieux, les artistes, les taulards, les gouines, les apprentis, les

Noirs, les piétons, les Arabes, les Français, les chevelus, les fous, les travestis, les anciens communistes, les abstentionnistes convaincus, tous ceux qui ne comptent pas pour les hommes politiques à voter pour moi, à s'inscrire dans leurs mairies et à colporter la nouvelle. »

Parenthèse : ni Le Pen ni Coluche n'appelaient les Juifs à les suivre... Je dis ça, je dis rien. Ou plutôt je vais dire quelque chose : la différence entre ces deux fouteurs de merde déclarés, c'est que Le Pen oubliait les Juifs par mépris, car il n'en voulait pas dans sa France républicaine ; et Coluche par peur, parce qu'il ne pouvait pas les associer à des pédés, des crasseux, des drogués, des Noirs, et bien sûr des Arabes...

L'un ne voulait pas les inclure dans son courant faussement anarchiste (en vérité déjà socialiste) :

— Tous ensemble pour leur foutre au cul avec Coluche, le seul candidat qui n'a aucune raison de vous mentir !

Et l'autre ne voulait pas les intégrer à son parti lamentablement républicain et

indécrottablement français :

— Vive la Nation française ! Vive la République française ! Vive le Peuple français !

Mais, avec ou sans Juifs, aucun des deux ne serait réellement contestataire... Coluche ne voulait que devenir le comique de gauche officiel de l'intelligentsia mitterrandienne. Et Le Pen, malgré sa grande gueule, ne rêvait quant à lui que de trouver sa place dans l'establishment politique de son putain de pays !

Présidentielles 1981/Présidentielles 2007, même non-combat !

## CXXII

Et Blanrue ne niqua personne

*Les Bienveillantes*, prix Goncourt 2006 ! Et grand prix de l'Académie française ! Jamais peut-être je n'avais été aussi content pour un autre auteur que moi. Enfin, Jonathan Littell me vengeanceit ! Ce Juif américain, auteur depuis Robert Merle du meilleur roman sur les camps de la mort, avait balayé toute cette rentrée

grotesque ! C'était de la joie pure qui ruisselait en moussant sur tout Paris ! Bravo ! Vengeance en particulier contre Christine Angot, cette chienne de Bookenwald (ce grand camp de concentration des Lettres), qui s'était ramassée comme jamais avec sa petite « diarrhée verbale », aurait dit Gérard Miller.

Qui l'aurait cru ? Littell niquant Angot, sûre d'elle depuis le mois de juin d'obtenir un prix, sinon LE prix des prix ! Dans le cul, l'incestuée ! C'était trop bon ! Il fallait que je me branle, et sur papier bouffant, s'il vous plaît !

Je réveillai Yves, avec beaucoup de difficultés d'ailleurs. Quel pénible caractère... Buté, en plus ! Pinailleur, discuteur, renâcleur... Alors qu'il avait toujours tort, et qu'il reculait comme un crabe sur une plage de coton dans le brouillard ! Finalement, j'arrivai à le secouer pour qu'il s'y mette, qu'il ne revienne pas sans arrêt sur mes décisions.

Un troisième tract ! C'était tous les quinze jours désormais que ça tombait ! L'odieux milieu littéraire finirait bien par comprendre quelles conséquences ça a de couper tout

support d'expression à un type qui a tant de choses à dire... Car ne pas savoir où publier ne m'empêcherait pas d'écrire ! Les tracts me soulageaient de l'actualité qu'il me semblait important qu'un écrivain analyse en direct avec son langage, et aussi me « distrayaient » du travail romanesque conséquent dans lequel je m'étais lancé... D'ailleurs, je venais de trouver le titre de mon futur livre : *L'Homme qui arrêta d'écrire*. Je commençais à m'amuser de cette duplicité : plus j'étais en train d'écrire, plus je n'arrêtais pas de raconter que j'avais arrêté d'écrire !

Il y avait pourtant un sacré indice pour comprendre que c'était faux : mon écriture, toute fraîche, noire sur blanc, collée sur les murs à des centaines d'exemplaires ! Ça voulait bien dire ce que ça voulait dire : pour les cons, un auteur qui ne publie pas dans le système éditorial classique, en effet, n'écrit pas.

Comme toujours, le tract s'écrivit vite. Yves voulait l'illustrer par un char de la Panzerdivision s'approchant d'une façon menaçante, tout canon tendu, vers un cul de

femme à quatre pattes, offert. On ne pouvait pas être plus explicite : *Et Littell niqua Angot*. On choisit la meilleure typo pour tout placer, un Garamond très élégant. Yves m'annonça que Kemal, ça y était, était entré dans l'aventure, financièrement. C'est lui qui payerait les tracts désormais. Très bien, il avait compris qu'on était en train tout simplement de créer une nouvelle façon de m'éditer. Parallèlement, sans rien leur dire, les premières idées de ce qui allait devenir l'anti-édition étaient jetées sur le papier par Audrey et moi... Madame Nabe s'inspirerait directement de l'expérience de mesdames Tolstoï et Dostoïevski qui, toutes les deux, avaient mis au point un nouveau système d'autonomie éditoriale pour leurs divins maris.

On allait révolutionner le rapport entre la littérature et l'édition, distanciant les « auteurs » installés bien au chaud dans leur vieille « maison », comme des paysans grelottant de froid en leur vétuste mesure, où tout était troué, où tout ruisselait peut-être, mais qui tremblaient de peur à l'idée d'en

sortir pour affronter le blizzard moderne, préférant rester à jamais encroûtés sur leurs paillasses archaïques.

Parmi ceux-là, Blanrue, entré chez Scali pour publier son pamphlet-enquête sur *Les Bienveillantes* de Littell. On se donna rendez-vous au Deauville pour qu'il me remette son ouvrage en avant-première. Le voilà. Un petit livre blanc, *Les Malveillantes* ; sous-titre : « Enquête sur le cas de Jonathan Littell » ; le tout illustré d'un casque allemand. Il me le dédicaça : « *Pour Marc-Édouard, ces quelques Malveillantes que je lui dois... comme beaucoup d'autres choses ! Amitiés, Paul-Éric Blanrue* ». J'allai directement aux remerciements finaux, où j'étais dans le tas des prénoms mystérieux. « Marc-Édouard », ça ne pouvait être que moi. Mais j'ignorais qui étaient « Augustin », « Yvonne », « Georges »... « Tania », je savais : c'était sa femme. Mais « Robert », je craignais de deviner... Le facétieux Blanrue me le confirma, c'était Faurisson, dont il essayait encore de me persuader de la valeur... « Un type qui s'est trompé sur Lautréamont ne peut pas avoir

raison sur les chambres à gaz », lui rétorquais-je sempiternellement. Il avait mis le prénom de Faurisson à côté de celui de Moix : « Robert, Yann ». Ça le faisait marrer, de mouiller son copain, et en même temps il lui rendait hommage.

— C'est grâce à Yann (quand Blanrue prononçait le prénom de Moix, on entendait toujours « Hyène »...) que j'ai trouvé cette maison d'édition, se justifia Paul-Éric.

Le livre, c'était un cent vingt pages mal foutu. Il n'aura décidément jamais su faire un livre, ce pauvre Blanrue ! Un peu tard pour dégligner « l'événement de ce début de siècle », comme disait Jorge Semprún. La quatrième de couverture puait le faurissonisme, l'historien Blanrue « spécialisé dans les mystifications » s'imaginait pouvoir « décrypter » *Les Bienveill'*. Il commençait par une recension de toutes les tendances de la presse sur Littell, en incluant au passage mon tract imminent. Ça l'épatait, le Blanrue, tout ça !

Qu'aurait dit Tania de Maud, la maîtresse de Blanrue qui vint se greffer à notre



conversation au Deauville ce jour-là ? Elle semblait tout droit sortie de l'ordi de Paul-Éric, qui l'avait prélevée sur le site de rencontres Meetic. C'est drôle comme une femme *made in Internet* garde toujours sur elle une sorte de gloire de virtualité. Horrible, sa Maud ! Elle perdit un bas en s'asseyant, et Blanrue faisait mine de la rudoyer avec des gestes mal inspirés du marquis de Sade. Après quelques bières, et en présence d'une femme de toute façon, on ne tenait plus Paul-Éric Blanrue.

De retour chez moi, je vidai son petit livre d'une traite. Il s'appuyait sur le succès journalistique des *Bienveillantes* pour le comparer à une imposture littéraire digne d'Émile Ajar. Quel rapport ? La rumeur que Richard Millet avait écrit le livre de Littell ne suffisait pas pour faire de Romain Millet un Jonathan Ajar, ou si vous préférez : de Richard Gary un Émile Littell, mais en aucun cas de Romain Littell un Émile Millet, soyons clairs, et encore moins d'un Jonathan Gary un Richard Ajar... Ou alors il aurait fallu que

Blanrue le dise clairement et hautement, ce dont il était incapable.

Et c'est alors que la machine révisionniste, comparable à celle que Franz Kafka met en scène dans *La Colonie pénitentiaire*, se targuait d'inscrire dans la chair même du triomphe de Littell toutes les scarifications qui prouvaient sa « mystification ». Blanrue allait chercher chez Millet tout ce qui ressemblait à du Littell, jusqu'à ses goûts musicaux, son attirance pour les scènes sexuelles scatologiques... C'est ça qu'il appelait les « malveillances » (ça aurait été d'ailleurs un meilleur titre). Argumentation au top niveau : Millet « ne conçoit pas qu'un livre contemporain puisse être écrit à la troisième personne, et *Les Bienveillantes* l'est à la première »... On ne voyait pas non plus très bien en quoi le manuscrit brouillon et maladroit de Littell, même réécrit de A à Z par Richard Millet, aurait pu assurer un tel succès ou miser à coup sûr sur le prix Goncourt.

Comme tout révisionniste, Blanrue se tirait ensuite une balle dans son pied déjà de plomb, en écrivant un chapitre entier sur la

biographie soi-disant secrète de Littell, où il concluait que celui-ci aimait autant Jean Genet et Maurice Blanchot que Millet lui-même ; qu'il était bisexuel, caractéristique qu'on retrouve dans son personnage des *Bienveillantes* ; qu'il s'était frotté à suffisamment de zones de guerre en Bosnie et en Tchétchénie pour qu'on en retrouve la trace, de ces zones, dans son roman ; sans oublier que Jonathan était, comme tout Juif d'origine polonaise, hanté par la Shoah. Bref, tout cela faisait de Jonathan Littell l'auteur idéal des *Bienveillantes* !

Alors quoi ? Tout était sujet à soupçons : si l'auteur fuyait les médias, c'est qu'il ne savait pas parler de son livre, et pour cause : ce n'était pas lui qui l'avait écrit. Pour Blanrue, la facilité avec laquelle un jeune auteur publiait son premier livre chez Gallimard prouvait qu'il ne l'avait pas écrit. C'est comme ça qu'on raisonnait chez les révizozos ! Après un petit résumé du roman, Blanrue – que Taddeï, l'as du lapsus, ne manquerait pas d'appeler « Branlue » si jamais il l'invitait un soir à *Ce soir (ou jamais !)* (pour lui, ce serait jamais) –

se lançait ensuite dans une démonstration masturbatoire hyper scolaire des implications morales du livre... La place du mal et celle de la musique, la haine de soi et la haine de l'autre... Ce qui le faisait bien chier, Blanrue, c'est que Littell insinuait que si les nazis avaient été sadiques avec les Juifs, c'est parce qu'ils se reconnaissaient en eux. Ils voulaient tuer dans les Juifs ce qu'il y avait d'allemand : autrement dit ce qu'il y avait d'eux-mêmes. « Le bourgeois pansu qui compte ses sous, qui court après les honneurs et rêve de pouvoir », écrivait Littell dans une phrase très croquis de Grosz.

Pour Blanrue bien sûr, si le nazi détestait le Juif, c'est parce qu'il était différent de lui, et c'était la raison pour laquelle il voulait le tuer. C'est le Juif qui, lui, se déteste lui-même et veut se tuer en l'autre... Nous sommes bien d'accord. Et si son héros SS Max Aue se reconnaissait dans les Juifs, c'est que Littell était Juif lui-même. Tout ça crédibilisait davantage encore le fait que Littell soit l'auteur des *Bienveillantes*.

Même si Richard Millet ne devait pas s'adorer, en tant qu'écrivain raté et non reconnu, poussiéreux lecteur au comité de chez Gallimard, il aurait été difficile à ce franchouillo-libanais de se mettre dans la peau d'un Juif qui écrirait dans la peau d'un nazi qui prendrait plaisir à tuer des Juifs parce qu'ils lui ressemblaient !

Blanrue passait enfin à l'analyse historique du livre, sa « spécialité ». C'est-à-dire les pinaillages sur la précision et l'exactitude au service de la contre-vérité globale. L'humour du maniement approximatif des grades en terme allemand dans tout le livre semblait avoir échappé au plaisantin Paul-Éric Blanrue. On ne reprend pas quelqu'un qui confond un « caporal » et un « caporal chef » SS quand on est le seconde classe à vie de corvée de chiotte de l'adjudant Faurisson ! Pédanterie sur l'hellénisme philosophique, cuistrerie sur le judaïsme juridique, tout était bon pour pointer les anachronismes du Yankee louche. Blanrue reprochait à Littell de ne pas répondre aux questions qu'il posait dans son livre, mais lui faisait pareil dans le sien. Il ne donnait aucune

réponse aux questions qu'il ouvrait... Qui avait écrit ce livre si ce n'était pas Littell ? Pourquoi avait-il du succès ? Que disait-il vraiment du nazisme ? Était-il bon pour la mémoire de la Shoah ou salissait-il juste le nazisme en soi ? En voulant décrédibiliser Littell et son livre, Blanrue ne disait rien d'autre que *Les Bienveillantes* ressemblaient à un sous-porno nazi, qui édulcorait l'Histoire ou faisait de la surenchère, ce qui pouvait frôler le révisionnisme !

À la fin, ce lourdaud balourd ne put s'empêcher de prendre la défense de Faurisson, qui avait été condamné pour avoir nié la Shoah. Mais Littell, à sa façon, ne la niait-il pas en en faisant une farce tragico-pornographique qui, inexplicablement, plaisait au public antinazi et était soutenue par toute la critique « sioniste » ?

Faire de Littell à la fois un auteur de paille et un révisionniste dissimulé n'était pas convaincant, c'est le moins qu'on pouvait dire. Décidément, ça ne servirait à rien d'avoir écrit *Les Malveillantes*... Non seulement écorner

l'image de Littell était mesquin, mais en plus les arguments ne tenaient pas.

Évidemment, j'en disais bien plus dans mon tract dont Yves, le lambineur, se décida enfin à accélérer l'impression. Pas mal le résultat. Sur plus d'une colonne, j'analysais le phénomène littéraire, mais pas comme Blanrue ! En attaquant nommément tous les personnages de cette rentrée qui s'étaient pris *Les Bienveillantes* dans le cul : Christine Angot d'abord, puis Teresa Cremisi, qui en prenait également pour son grade d'Obersturmführeuse de chez Gallimard ! Elle n'avait d'ailleurs pas besoin de moi pour se ridiculiser, la Cremisi, car sans réaliser la honte de se prêter à cette clownerie, elle était passée dans l'émission de Laurent Ruquier en tant que « Madame X » (que c'était bien trouvé) : une inconnue dont les chroniqueurs, à coups de questions, devaient deviner l'identité... Langues au chat ! Aucun n'avait entendu parler de cette sinistre Italienne qui avait régné pourtant des années rue Sébastien-Bottin.

Mais dans mon tract, je tapais aussi sur Houellebecq, et sur Moix ! Un massacre cette première colonne. La deuxième, en revanche, était consacrée au livre lui-même. Et je commençais à m'envoler vers les vrais sujets dans la dernière partie. Je brodais autour de la phrase d'Adorno, que Blanrue avait loupée. Et aussi sur la banalité du mal d'Hannah Arendt, dont à l'évidence Littell se foutait de la gueule, en maintenant que son héros était un nazi tout ce qu'il y avait de plus banal, alors que Aue était une exception, par ses meurtres, sa culture, sa sexualité...

J'affirmais au passage que si Arendt trouvait Eichmann si banal, c'était évidemment pour couvrir son amant Heidegger et le banaliser lui aussi, le protéger en quelque sorte. En 2006, bien avant la révélation des *Cahiers noirs*, j'écrivais dans mon tract que Heidegger était « le plus impardonnables penseur du xx<sup>e</sup> siècle, pour avoir été nazi toute sa vie (quoi qu'en disent ses blanchisseurs) et jusque dans sa philosophie ».

Ce n'était pas difficile non plus de comprendre pourquoi les jeunes Allemands de



trente ans, à l'époque, avaient adhéré au nazisme, quand on voyait ce qu'étaient les trentenaires de mon époque ! Si la France avait fait un tel succès à ce livre, c'est qu'elle avait un désir de nazisme... Et toute la structure de la société spectaculaire de consommation était calquée sur celle du Troisième Reich. En raté, bien sûr ! En bas de gamme, en *cheap*...

Bref, je répondais à pas mal de questions, mais j'en laissais une en suspens, par manque de place. Et j'annonçais qu'un jour, je pourrais bien y répondre. Quel était le problème des non-Juifs avec les Juifs ? Pourquoi les nazis avaient-ils voulu les exterminer ? Je disais bien « pourquoi », et non « comment » ! Mon fameux « *warum* », qui mériterait en soi un livre entier ! *Warum*, roman, neuf cents pages.

L'affichage de mon tract *Et Littell niqua Angot* se fit en quelques nuits et par deux frères assez frustres mais très efficaces, les Bonnomet (je n'ai pas dit les Bonobos), qu'Yves (j'ai dit Ouistityves) avait engagés et payés de sa poche pourtant d'ordinaire remplie d'oursins, aïe ! Ah, combien de fois en

lui serrant la main avais-je remarqué dessus une multitude de piqûres suspectes !...

Fini le scotch, c'était une colle désormais, et très dure, que les Bonnomet mélangeaient avec de l'eau prise à la Seine par un seau. Les affiches étaient ensuite indécollables, comme celles qu'ils avaient placardées sur la bâtisse de Gallimard. On me raconta même que le personnel, à la pause déjeuner, sortait dans la rue pour lire mon texte, un peu comme des petits soldats se prenant dans la gueule la mobilisation générale de 1914. Beaucoup d'esclaffements dans le quartier Bac, en voyant avec quelle insolence je me permettais, sur les murs même de la maison mère, de donner mon avis sur leur best-seller !

## CXXIII

### Privé de Liban !

Pendant que tout cela bruissait, je préparais ma fin d'année. Au Liban toujours ! Le cher Serge Akl s'envolait pour Beyrouth ! Mais avec une délégation de journalistes. Pas question

que je me mêlasse à cette petite cohorte ! Je n'avais pas échappé à celle de Dieudonné et Soral pour me retrouver avec André Bercoff, Olivier Galzi... Serge me dit qu'il se débarrasserait d'eux au bout de trois jours, et qu'ensuite je pourrais le rejoindre, puisque lui restait pour les fêtes. On pourrait à loisir explorer le pays qui se remettait difficilement de sa guerre. Ça promettait d'être passionnant !

Quelques jours plus tard, je reçus ce texto de Serge, déjà là-bas : « *Le ministre Pierre Gemayel, fils de l'ex-président Amine Gemayel, vient d'être assassiné. C'est très inquiétant, car très symbolique. On annule tout.* »

Merde ! Pierre Gemayel... Le ministre de l'Industrie, le neveu de Bachir dont l'assassinat en 82 avait provoqué Sabra et Chatila. Un antisyrrien de première ! Je préférais dire un phalangiste... Comme Richard Millet, tiens, qui se vantait d'y avoir été et de l'avoir été (au Liban et phalangiste). Jolis messieurs ! Seuls des complotistes sur Internet disaient déjà que c'était Israël qui

avait commis l'attentat contre Gemayel pour faire porter le chapeau à la Syrie. Non, hélas ! C'était la Syrie, directement, et ce fut d'ailleurs une de ses grandes erreurs !

Bachar el-Assad avait déjà comme casserole le meurtre de Rafiq Hariri (ce qui avait donné naissance à l'Alliance du 14-Mars à Beyrouth). Il n'avait pas besoin de se nouer à la cheville celle de celui de Gemayel ! Pourtant, la tentation était trop forte pour le serpent à tête de tortue Bachar : éliminer Gemayel, pensait-il, affaiblirait les risques de voir s'ouvrir une enquête onusienne sur la liquidation d'Hariri, bien freinée par les chiïtes au gouvernement libanais, mais dont au contraire un chrétien anti-syrien comme Gemayel ne pouvait qu'accélérer le processus.

Ça, c'était la première motivation de Bachar. La seconde était plus tordue : le président de la Syrie voulait par la même occasion amoindrir l'aura du Hezbollah, devenu trop populaire depuis sa victoire sur l'armée israélienne l'été précédent. Nasrallah commençait à s'émanciper de Damas : il fallait que quelque chose lui fasse dégonfler sa grosse tête. « À

cause » de la victoire sur Tsahal, beaucoup de chrétiens à la Aoun s'étaient rapprochés admirativement du parti de Dieu. Bachar voulait que le clivage soit plus net entre chrétiens maronites et musulmans chiïtes dans ce qu'il considérerait être son pays, en tout cas sa chose : le Liban.

Dans le même temps, Ahmadinejad passa à Bachar un savon d'Alep parce que la Syrie continuait de laisser ouverte sa frontière à tous les valeureux djihadistes qui désiraient combattre en Irak les Américains. Le problème pour Téhéran, c'était que certains de ces combattants ne se contentaient pas de casser du Yankee, mais aussi du chiïte, sous l'impulsion machiavélique (pour les Perses) de l'ambassadeur d'Al-Qaïda à Bagdad, j'ai nommé feu (sur) Zarqaoui ! Bush – ou plutôt des mecs un peu moins cons autour de lui – était bien obligé d'applaudir Ahmadinejad pour ce recadrage de Bachar. Toujours ça de moins de casse-crouilles en Mésopotamie qui s'en prendraient à ses *boys* ! La menace d'un axe Téhéran-Washington (appelé dans le milieu « l'Axe la Menace »), Bachar imagina

l'enrayer en tuant un bon chrétien pro-occidental d'une grande famille libanaise bourgeoise adorée tel que Pierre Amine Gemayel. Il refoutait ainsi la merde entre Américains et chiites ex-martyrisés qui tapaient le carton avec les GI sur le dos des mésopotamistes sunnites... Une pierre deux coups, trois coups, quatre coups, douze coups!... À force de tirer des coups partout, on ne pouvait plus parler de balles dans le pied ; c'était carrément des bombes atomiques que Bachar lâchait sur ses orteils alaouites!...

Tout ça me surchauffait plutôt ! J'insistais, auprès de Serge... On communiqua par textos, puis je finis par l'appeler. Il me dit que ce n'était pas le bon moment pour venir. Tous les gens du Hezbollah de la victoire divine se planquaient et ne voulaient pas parler. Je ne verrais personne si je venais. Ses journalistes étaient repartis comme une volée de moineaux. Serge me confirma que le premier à être rentré après l'assassinat, c'était Bercoff, le gros lâche !

J'insistais encore, jusqu'à ce qu'il me dise que non, vraiment, ce n'était pas possible.

« Même une semaine ? » Même. Plus tard je devais apprendre que c'était Hélène qui avait téléphoné à Serge, en personne, pour lui demander de me refuser ce « caprice » libanais, pour me protéger, c'était irresponsable d'aller encore dans un pays en état de guerre ou d'insurrection ! J'avais commis assez d'imprudences avec ma tête flambée ! Je n'avais pas à mettre en péril le père de son enfant ! De quoi je me Gemayel ?

## CXXIV

### L'exécution

On le réveilla à quatre heures, alors que Bush ronflait dans son ranch de Crawford, et puis on l'emmena, encore en pyjama sous son grand manteau noir, par hélicoptère, de Camp Cropper, à côté de l'aéroport, jusqu'à la zone verte, puis en voiture jusqu'au quartier de la grande mosquée Kadhimiya, c'était l'aube, à peine sorti du sommeil, il était entraîné dans un sous-sol sans fenêtre, les Américains disparaissaient, des cagoulés l'entouraient,

tout un ku klux klan arabe, ici c'étaient les bourreaux qui se cachaient, pas les condamnés, on lui lut son verdict, il offrit son Coran à un des quinze témoins (on avait interdit à ses avocats d'assister à l'exécution), et on le fit monter sur l'échafaud, les pieds attachés et les mains dans le dos, par l'escalier en bois, la corde fut déposée sur le rebord branlant de cette balustrade de la mort, une corde épaisse, comme on n'en avait jamais vu, un lasso pour bison, au moins. Sur la plateforme, il y avait un cameraman officiel qui filmait, comme un autre avec son téléphone portable captait d'en bas tout ce qu'il pouvait. On le fit avancer sur la trappe, on lui proposa de lui foutre une cagoule, il refusa par un froncement de sourcil d'étonnement (« *Afyah* » = merci), on lui mit une petite écharpe noire dans le cou, pour que la corde ne glisse pas, comme pour les violonistes afin qu'ils ne se fassent pas scier le cou par l'instrument en plein concerto. Drôle de violon que ce nœud coulant monstrueux, presque risible, de dessin animé ! Puis on lui passa cette espèce d'auréole de chanvre, digne des



plus effrayants westerns... Il y en avait qui espéraient qu'il puisse s'en sortir au dernier moment comme dans le film *Pendez-les haut et court*, où Clint Eastwood, l'ex-futur shérif, est lynché et sauvé de la pendaison *in extremis*, la corde ruisselant de sang encore au cou. Un des gardes hurla le nom de Moqtada al-Sadr et de son oncle que le Raïs avait fait assassiner. « C'est ça, les héros arabes ? » lança le condamné à mort. Il affirmait que toute sa vie, il avait combattu l'agression et qu'il ne pouvait pas avoir peur, qu'il avait détruit les ennemis de l'Irak, les Perses et les Américains. Une poignée de chiïtes commencèrent à lui jeter des insultes, le procureur protesta, menaçant même de partir si ça continuait à crier « Va en enfer ! ». Le futur pendu leur répondit dédaigneusement : « Moi, je suis au paradis, c'est vous qui êtes en enfer... » Il récita une première fois la chahada : « Je témoigne qu'il n'y a de Dieu que Dieu et que Mohamed est son prophète », puis une deuxième : « Je témoigne qu'il n'y a de Dieu que Dieu et que Mohamed... », et c'est là qu'il fut interrompu par la trappe qui s'ouvrit,

il tomba, ce fut la panique en bas, dans le trou, des flashes tentèrent d'illuminer ce fond de cave, le filmeur au téléphone portable cherchait la tête du mort suspendue dans le vide, il l'attrapa comme un poisson encore vivant, gros plan sur le visage tordu de Saddam Hussein. *Strange fruit...*

Ensuite, on voyait le dépendu dans un drap par terre : s'il avait des bleus sur la joue, c'est qu'ils avaient dû le frapper à coups de pied en dansant autour de son cadavre, à moins que sa tête n'ait cogné le rebord de la trappe en tombant comme celle du maréchal Keitel à Nuremberg. Son corps s'en sortait quand même mieux que ceux de Mussolini et de Clara Petacci !

On le retrouvait peu après dans une sorte de morgue, sur un brancard à roulettes où on soulevait le drap, une énorme glande rose lui sortait du cou, le corps était très droit et la tête complètement tordue, là on voyait vraiment que le cou était cassé, il avait du sang qui lui coulait par la bouche... La longueur de la corde n'avait pas été bien calculée, il avait été quasiment décapité par sa pendaison ! Ainsi

gisait l'ex-ambassadeur à Genève pendant des décennies, respectable Irakien, Tikriti incritiquable intégré à la diplomatie européenne!...

## CXXV

### Saddam Hussein devant les Cauchons

Qui était Saddam Hussein, au fond ? On dit toujours qu'il se rêvait en Saladin moderne et héros du peuple arabe, mais il a été un Saladin moderne et un héros du peuple arabe ! Saddam n'était pas seulement un dictateur sanguinaire qui avait fait du mal à son pays tel que le voyaient les Occidentaux ignorants. Il était différent selon qui le jugeait. Rien que chez les musulmans, il y avait plusieurs Saddam. Pour un laïque, c'était un fanatique du Coran ; pour un islamiste, c'était un mécréant revenu sur le tard à sa religion ; pour un sunnite, c'était un ambassadeur du Prophète ; pour un chiite, c'était un baasiste ; pour un baasiste, c'était un chef militaire ; pour un Palestinien, c'était un antisioniste

militant ; pour un Maghrébin, c'était un résistant anti-américain ; pour un terroriste d'Al-Qaïda, c'était un stalinien occidentalisé ; pour un chef de tribu, c'était un simple paysan...

L'oiseau était multicolore ! Le père Bush avait toujours fermé les yeux sur la brutalité de Saddam sous prétexte qu'il tenait trop bien le pays ; le fils, lui, l'avait attaqué sous prétexte qu'il ne le tenait plus assez. Résultat : le pays n'était plus tenu par personne. Bush avait cru qu'une puissance comme celle de l'Amérique remplacerait à elle seule le fragile dictateur en fin de course, mais non, il n'y avait qu'un Irakien et probablement qu'un sunnite capable de garder sur le feu son pays sans le faire déborder. Saddam Hussein connaissait mieux l'Irak que les Américains, ça tout le monde peut le comprendre, mais il connaissait mieux l'Irak que les Irakiens, voilà qui apparaissait comme évident depuis sa chute.

Saddam Hussein vivait au milieu de ses DVD de films de guerre où les Américains en prennent plein la gueule, ou bien dans ses problèmes de chiïtes à mater, mais surtout

dans la rédaction de ses romans. C'est dans la littérature qu'il se réfugiait, beaucoup plus que dans la religion. Pendant les cinq ans qui avaient précédé sa chute, Saddam écrivit quatre romans, des histoires politiques transposées en histoires d'amour dans la plus grande tradition shéhérazadienne. Son truc, c'était l'allégorie. Les stratèges de la CIA décryptaient très sérieusement les histoires ali-babracadabrantiques imaginées par Saddam pour y discerner ses intentions réelles. C'est Le Rocher qui avait publié *Zabiba et le Roi*, et qui voulait publier un roman inédit de Mussolini (on pensait le faire à l'époque en feuilleton dans la revue *Rive droite* d'Ardisson et de Neuhoff). C'est un classique, les dictateurs piqués de littérature. J'aimerais bien lire *Vive l'État des salopards* de Kadhafi ou son *Suicide du cosmonaute*. Saddam finit son dernier roman le 18 mars 2003, soit l'avant-veille de la guerre. Il avait eu le temps d'être imprimé pendant que j'étais là-bas. *Va-t'en, esprit maudit* parle du 11-Septembre : c'est l'histoire de deux frères qui se battent et qui se blessent, l'un le prépuce et

l'autre la langue, au cours de leur pugilat. Saddam en profitait pour réfuter au passage le soupçon des complotistes à la Thierry Meyssan qui pensaient que ce n'était pas les kamikazes de Ben Laden qui avaient détruit le World Trade Center :

— De tels hauts faits, écrit Saddam, il n'y a qu'un Arabe qui puisse en être l'auteur !

Toute sa vie, Saddam avait accordé une grande importance à ses rêves, c'était un dictateur onirique, en ce sens il était complètement mésopotamien, c'est ce que les Occidentaux ignoraient. Il avait un vrai problème avec la réalité : c'est pour lui que son ministre Sahhaf niait la réalité en direct. Il fallait que son entourage le maintienne dans sa rêverie, il était vraiment fait de la même étoffe que ses songes comme on dit dans *La Tempête*. Par peur de ses réactions, son entourage le trompait en transformant la réalité. Sa dictature à la fin se résumait ainsi : punir les rabat-joies.

C'est aussi son côté Don Quichotte transformant les objets déglingués en machines perfectionnées qui fut à l'origine des

armes de destruction massive. Plutôt que de prouver qu'il n'en avait aucune et donc d'éviter la guerre, Saddam préféra laisser croire à l'ennemi qu'il en avait encore, parce que ça valorisait son pays et lui-même – quitte à ce que ça entraîne des représailles catastrophiques –, plutôt que de dissiper l'ambiguïté. « On ne sort de l'ambiguïté qu'à son détriment », cette phrase stupide de François Mitterrand (en fait piquée à Retz) est bien contredite par l'attitude de Saddam Hussein, car c'est en ne sortant pas de l'ambiguïté que le détriment fut pour lui le plus désastreux !

Toujours ce désir de laisser la fable l'emporter sur la réalité : il aurait pu prendre plaisir à démontrer à la face du monde que les Américains avaient menti en affirmant qu'il avait des armes de destruction massive ; son orgueil de grand combattant, absurde et magnifique, avait préféré laisser croire au monde entier que l'Amérique avait raison. Très mésopotamien, je vous dis !

Comment des bleubites en civilisation comme le sont les Américains ont pu se

permettre de juger un type issu de quarante-sept siècles de sophistication arabe ? On connaît très mal ici, et à notre époque, les raffinements, barbares si on veut, de la Mésopotamie. Simone Weil disait qu'il fallait arrêter de sacraliser l'héritage gréco-latin qui n'avait apporté à l'Europe qu'un goût pour l'État et le pouvoir. Lorsqu'on a étudié le code babylonien, « on ne peut plus croire que les Latins aient inventé quoi que ce soit de neuf », disait Simone. Saddam était un pur Mésopotamien dans son comportement comme dans sa mentalité. Il venait d'un monde qui ne comptait pas les jours en vingt-quatre heures mais en douze, qui ne datait pas les années mais les identifiait par le grand événement qui caractérisait chacune d'elle. Avant même d'être un musulman, Saddam était un Babylonien, son esprit fonctionnait par analogie, et sa volonté n'avait qu'une idée : soumettre le réel à sa fantaisie divinatoire. Le Mésopotamien porte son nom comme un bijou, et n'arrête pas de calculer par chiffres tout ce qui lui arrive, il dirige son destin d'une façon numérique, numérale. Saddam tenant



tête à l'Oncle Sam était plus proche de Gilgamesh, roi d'Uruk, qui lorsqu'il voulait abattre Humbaba lui envoyait huit ouragans (c'est d'ailleurs ce qui fit craquer Ishtar), que de Staline !

Et c'est cette légende vivante que le torchon anglais *Sun* avait montré en slip en train de laver ses chaussettes dans sa cellule ou en train de dormir... Noblesse british oblige ! Tout ça pour détruire le mythe, le réduire en « minable »... Saddam avait toujours ironisé sur la collaboration de ses juges pendant son procès de mi-martyr mi-tyran, de martyran...

Au début, les Yankees voulaient un procès « irréprochable », ils poussèrent les Irakiens à se gargariser du progrès d'organiser le procès de leur tyran dans son propre pays, et puis ceux-ci baissèrent la tête parce que le procès avait été totalement nul, bâclé, indigne, inique, raté, inutile, catastrophique, contreproductif. Le juge kurde, le procureur chiite, seuls les avocats étaient sunnites, évidemment.

Il suffit d'avoir vu le décor du « tribunal » pour comprendre que les occupants

considéraient les bougnoules d'Irak comme de sales gosses. On aurait dit un parc à enfants dans une crèche qu'on garde l'après-midi, comme de vilains garnements, des bébés agités qu'il fallait surveiller... On était loin de La Haye ! Le procès de Milosevic, c'était Nuremberg à côté !

Ça ne fut pas seulement une parodie de procès, mais une parodie de procès à l'occidentale. Au milieu de vieux gamins sanguinaires en keffieh, Saddam, comme mis au piquet, avait essayé de se défendre lui-même mais impossible ; pourtant il touchait sa bille en droit. La peine de mort avait été abolie en 2003, elle fut rétablie dans le seul but de pendre Saddam Hussein ! Avocats assassinés, juge démissionnaire, arrestation et tabassage des témoins de la défense, accusés absents... Le procureur faisait son réquisitoire devant des sièges vides ! « De quel droit juger les prévenus en leur absence ? » demanda Saddam, revenu manteau sous le bras. Engueulades, menaces entre le juge kurde et Saddam, les avocats commis d'office, eux aussi téléguidés par le pouvoir américano-kurde,

dormaient pendant le procès. Et celui qui s'était chargé de prononcer la plaidoirie fut enlevé, torturé, assassiné et jeté dans la rue, la tronche boursouflée de coups. Saddam, splendide, souriait pendant que le procureur requérait la peine capitale. Une vraie Jeanne d'Arc ! Condamné à mort le 6 novembre 2006, il continua à s'insurger. Il ne laissa pas le juge aller jusqu'au bout de l'énoncé de sa sentence, il l'insultait :

— Mort aux collabos, vive l'Irak, et va te faire voir avec ton tribunal ! Dieu est plus grand que l'occupant !

Trois semaines après, c'était confirmé, l'appel était balayé, l'accusé serait pendu avant la fin de l'année.

Saddam Hussein n'avait jamais eu peur de mourir. Il savait qu'en tuant les autres tout au long de sa vie, il allait être tué un jour lui-même. Ç'aurait été lui faire honte que de pleurer sur son sort. Saddam est mort comme un homme, comme un surhomme même, comme le surhomme que tout homme devrait être... Les occidentalistes regrettaient que les crimes aient été effacés par la dignité du

criminel : « Il se l'est joué martyr ! » Saddam était mort comme un roi. Les expressions des journalistes « il a fait preuve d'un certain courage », ou alors « son calme n'était qu'une façade », laissaient pantois... Drôlement solide, la façade ! Il fallait le construire en vitesse, le mur de dignité cachant sa trouille de crever dans huit secondes, en toute conscience, et sans faire dans son froc. Qui ne se serait pas chié dessus sur cet échafaud ? Wolfowitz ? Rumsfeld ? Bush bien sûr, on imagine...

La mort de Saddam Hussein fut sa dernière victoire. Dans une ultime pirouette, il avait gagné en se montrant comme personne pouvait imaginer qu'on puisse se montrer à l'extrémité de sa vie. Il avait redonné à des millions d'hommes le sens du courage et de la dignité dans un monde indigne et lâche. C'était ça le comble, c'était que Saddam devenait le seul noble de toute l'histoire. C'était un peu comme Louis XVI en France en 1793. L'exécution de Raïs n'avait pas été publique comme celle du Roi, mais avec Internet ça faisait encore plus de monde qui y

avait assisté ! Je pense que Louis XVI fut aussi courageux devant la mort imposée... Le couperet de la guillotine, place de la Concorde, lui coupa le sifflet en pleine phrase qu'il adressait au peuple, exactement comme la prière de Saddam fut interrompue par la trappe qui s'était ouverte.

Aucune haine, aucune faiblesse, aucun délire mégalomane, aucune religiosité excessive, aucune hystérie, aucune paranoïa, tous ses défauts réels ou supposés s'étaient évaporés peu à peu pendant sa détention pour le mener pur à l'échafaud... Saddam était devenu le seul Irakien qui n'avait pas perdu la tête alors qu'on lui passait la corde autour du cou, et il partit avec la vision la plus juste de l'Irak... Saddam le dernier Arabe lucide, le dernier Arabe tout court, haut et court. L'avant-dernier Arabe, j'oubliais Oussama Ben Laden ! Car à travers la condamnation de Saddam, c'est lui qui était visé en tant que sunnite ! Lui courait toujours et ce n'était pas demain qu'ils le pendraient... L'arabité ne tenait plus qu'à une corde.

Les « démocrates » du monde entier croyaient tous que l'exécution de Saddam ne ferait de peine à personne, n'émouvrait personne, que de toute façon, il méritait la corde, qu'il était tellement ignoble que c'était normal ; et tout à coup l'image réelle, l'acte montré, faisait qu'on était tellement secoué qu'il n'y avait plus aucun commentaire possible. Ce silence incroyable qui avait suivi l'exécution de Saddam Hussein n'était pas de l'indifférence, c'était plutôt de la honte. Les médias fermèrent leurs gueules pour une fois. La différence avec la liquidation des Ceauescu en 1989, c'était d'abord qu'à l'époque, c'étaient des murs qui s'effondraient et pas des tours, et aussi qu'on n'avait pas vu le moment où Ceauescu et sa femme avaient été abattus. Il y avait eu une coupe dans les vidéos entre le moment où ils étaient poussés dans la cour de l'école et celui où on voyait leurs cadavres, encore râlant pour celui d'Elena, au sol, nageant dans leur sang (encore un titre de une que *Libé* n'a pas su faire : « 25 décembre 1989, *L'École des cadavres* »)...

Les chiïtes dansèrent autour du cadavre de Saddam. Maliki ne voulait même pas qu'il soit enterré à Tikrit... À cause de leur goût pour la vengeance communautaire, les chiïtes allaient finir par se faire mal voir de tout le reste du monde arabe, je le sentais en cette fin 2006 : ça rejaillit même jusqu'à Nasrallah et son Hezbollah, de moins en moins bien vus par les sunnites du monde entier malgré son triomphe en août dernier au Liban. Ces cons de chiïtes avaient voulu se venger en éliminant Saddam sans comprendre qu'ils avaient tué là le symbole paternel de la résistance arabe en soi.

Saddam avait été sacrifié avant la première prière de l'Aïd. Histoire d'insulter un peu plus les musulmans ! C'est comme si on exécutait un chrétien le soir de Noël. Dieu avait substitué à Isaac, le fils d'Abraham, un mouton pour qu'il le sacrifie ; Bush a substitué au mouton de l'Aïd l'ennemi de son père, George senior. Les Arabes virent ça d'un très mauvais œil, eux pour qui la légende était que Dieu avait fait descendre du ciel bleu un mouton dans les bras d'Abraham à la place de

son fils (appelons-le Ismaël). Là, c'est un bouc émissaire que les takfirs laissèrent tomber du bout d'une corde au fond d'un trou noir.

Jusqu'au Sénégal qui en eut sa Tabaski gâchée, le moindre pays à communauté musulmane fut écoeuré. Kadhafi se réveilla, il voulait ériger à Tripoli une statue représentant Saddam en train d'être pendu. Toujours génial dans ses discours, malgré son pantalon baissé jusqu'aux chevilles depuis vingt ans et qui devait bien l'empêcher de marcher, le colonel Mouammar avait dit texto :

— Où est le pape, où sont les églises, où est Confucius ? Pourquoi tant d'hypocrisie, ce monde ne compte pour rien, c'est une saloperie, ce monde dégradé et lâche a peur de la réalité, il n'est peuplé que de Satans muets !

Quand les Irakiens commencèrent à s'apitoyer un peu trop sur l'ignoble dictateur, hop, les télévisions diffusèrent des reportages sur des fosses communes kurdes, des crânes de chiites massacrés, des photos d'identité de martyrs avec des familles en pleurs...

Quelle propagande à contrecœur ! À part Élie Barnavi, qui pouvait applaudir cette



pendaison ? Même les anti-irakiens de la première heure étaient partagés, de Pierre Lellouche à André Glucksmann, en passant par Alain Finkielkraut et Romain Goupil, ils avaient la trouille que l'exécution de Saddam n'aggrave la situation, la situation où ? En Israël, bien sûr ! Ils avaient peur que cela engendre encore plus de violence, c'est tout. Il y en avait marre de ces sentiments jamais nobles, jamais droits, jamais vrais !

Les crémaillères occidentales (toujours à cran) se sentaient coupables de cette pendaison. Le discours officiel, c'était qu'on était contre la peine de mort, mais on était d'accord pour qu'un tyran pareil qui avait fait souffrir son peuple soit condamné. Je l'avais lu dans divers journaux : une seule langue de bois dont on fait plusieurs papiers ! Les hypocrites étaient autant contre la peine de mort qu'ils étaient contre la guerre.

Tout cela puait le blasphème ! Les Américains avaient vraiment livré Saddam à ses bourreaux, comme d'autres en leur temps avaient livré un roi encombrant aux siens. Avec sur le devant de la scène, des chiites et

des Kurdes en guise de romains pour cacher le Sanhédrin yankee, dans cette parodie de crucifixion 2006...

Voilà en quoi cette pendaison était mystique.

## CXXVI L'internité

C'est un membre du gouvernement al-Maliki qui avait filmé la mort du Raïs avec son téléphone portable... Images les plus piratées et les plus vues du monde ! Seule BFM TV avait diffusé la vidéo intégrale de l'exécution ; même Al Jazeera avait coupé la chute du dictateur... La télé reculait devant l'« horreur ». Pourtant, sous Saddam, toutes les pendaisons étaient publiques, des foules venaient voir les « traîtres » balancer à une potence avec un écriteau sur la poitrine... À l'époque du putsch de Saddam et des baasistes, le général Kasem avait été amené directement à la télévision et quasiment flingué en direct... Il n'y avait pas de petite

caméra ou de téléphone portable mais il était du meilleur goût déjà que le cadavre d'un dictateur soit exhibé télévisuellement dans tout le pays, pour exorciser ses démons.

« Nous avons choisi de ne pas vous montrer ces images », disaient gravement les présentateurs de JT occidentaux au garde-à-vous... L'Ubu pendu fut immédiatement passé à la trappe des médias. Au même instant, 450 000 personnes visionnaient sur YouTube la tête de Saddam mort... En boucle, la pendaison... Les journalistes de presse minaudaient : ils refusaient d'abord de publier les photos de la pendaison en elle-même, mais sur Internet, ils en firent voir un bout quand même, sur les blogs de leurs torchons... Torchon.com !

Brainstormings dans les rédactions du monde entier pour savoir s'il fallait ou pas tout montrer au nom de l'information... Débat débile et puis la loi tomba, c'était celle de l'économie : pour vendre leur paperasse, les journaux étaient bien obligés de passer les photos pourries. Le lendemain ça s'étalait comme de la confiture sanglante sur toutes les

unes. La presse à la traîne d'Internet ! Complice de la gratuité et du non-droit ! Par mercantilisme, les moralisateurs s'asseyaient sur leurs principes, sinon c'était la clé sous le paillason pour *Libé*, *Le Monde*, *L'Obs*, *L'Express*, *Marianne* et tous les autres... La déontologie avait bon dos : il s'agissait de faire semblant de se voiler la face tout en regardant à travers le voile. Quelle hypocrisie de ne pas vouloir manger de ce pain-là, tout en lançant quelques miettes en douce à des pigeons accusés de voyeurisme dès qu'ils s'approchaient ! Je vis même des articles contre la diffusion des images de Saddam illustrés par ces mêmes images !

Les journalistes, quand ils se plaignaient de la libre propagation des images de l'exécution, le faisaient toujours au nom du Journalisme. C'était pour regretter « la défaite du journalisme » qu'ils critiquaient la diffusion des derniers instants *trash* du Raïs. Qu'ils crèvent ! Au contraire, il fallait se réjouir que le journalisme télévisuel ou de presse se soit fait doubler par le téléphone portable et Internet. En ouvrant la trappe, les bourreaux de

Saddam Hussein avaient ouvert la vanne. Et pas à une déferlante de vidéos-gags de demi-stars plongeant dans des piscines vides ! Ou de bébés qui perdent leur tétine devant papa ému ! Ou de mémères qui regardent leur chat glisser sur une flaque de lait !

Fini ! Il avait fallu la mort en presque direct d'un mythe du <sup>xx</sup>e siècle pour que le monde prenne conscience qu'Internet était devenu le seul support capable de transmettre, en toute liberté et sans aucune censure, un événement historique d'une telle envergure. Voilà pourquoi la mort de Saddam sur le Net était l'événement le plus moderne de ce début de siècle. Même le 11-Septembre, chopé au vol par feu la télévision, était ringardisé. Grâce à la pendaison numérisée de Saddam Hussein, on savait désormais que l'Éternité aussi passait par Internet, une éternité au présent, et particulièrement au présent de la mort, à l'instantanéité de la mort présentée à tous, en même temps, pour toujours et à jamais.

On avait envie désormais que toutes les photos historiques proviennent d'anonymes qui les ont prises sur leur téléphone. Encore

une profession de merde au chômage pour bientôt : photographe de presse ! Je rêvais que tous ces métiers-là disparaissent les uns après les autres. Que toutes les saloperies médiatiques reviennent aux mains des amateurs, dans la gratuité la plus impunie, ça laisserait le champ libre aux professionnels des vraies disciplines profondes : littérature, peinture, musique...

On avait trop sacralisé, et toujours plus artificiellement, la « grandeur » de la presse, la « noblesse » de la profession... Mais la plupart n'y croyait plus du tout : la presse était en liquidation, comme d'ailleurs tout le reste des médias. L'informatique avait niqué l'Information !

Quand donc la démocratie allait-elle comprendre qu'elle avait perdu la partie depuis que la « révolution numérique » l'avait prise à son propre piège ? Quoi de plus « démocratique » que de diffuser les images de la pendaison de Saddam Hussein *hic et nunc forever* ?

Un type comme moi, d'avant le numérique, ne pouvait pas s'attendre à ce que ce soit

Internet qui ait finalement raison du Spectacle. Il fallait un autre monstre à la hauteur des médias traditionnels pour les dévorer : les deux bêtes Internet et Télévision se bouffaient sous nos yeux, dans des bagarres de chiens méchants enragés, tous crocs dehors. C'était beau à voir cette télé qui n'intéressait plus personne, cette télé qui se vidait tous les jours comme la partie supérieure d'un sablier dans la partie inférieure Internet, cette télé qu'on ne regardait même plus d'un mauvais œil, qu'on regardait les yeux fermés comme si on savait d'avance qu'il ne s'y passerait plus rien !... Ça n'était pas la pensée, et encore moins la littérature, qui aurait pu la poignarder en plein cœur, il fallait une arme militaire. C'est Google qui acheva la Société du spectacle, pas Guy Debord.

Internet était parfait, avec son amateurisme, son anonymat, sa vitesse, sa surabondance d'informations et d'images, son absence totale d'art, son flicage intrinsèque, sa délation perpétuelle, sa laideur supersonique, sa virtualité revendiquée, sa violence

bouillonnante, son hystérie meurtrière, son nazisme : il n'y avait qu'un nazisme pour terrasser un autre nazisme. Internet avait gagné contre les médias, et ce n'était pas moi qui allais pleurer. En son temps, la télé aussi avait détruit le cinéma... Elle allait voir ce que c'était, désormais, d'avoir contre elle une nouvelle machine de guerre impitoyable !

J'avais toujours été pour les pirates, ceux de R. L. Stevenson, comme ceux de S. Clay Wilson... Vive les pirates qui téléchargeaient toutes les musiques du monde instantanément ! Les compacts étaient caducs. La chute du marché du disque, quelle joie ! Il aurait fallu que toutes les maisons de disques soient vidées de leur contenu ! L'industrie musicale devait déposer le bilan, elle avait fait trop de mal. D'autres moyens de distribution et de diffusion étaient à inventer. Pour que ce que les requins appelaient un « produit » atteigne le « consommateur », il fallait que ça se transforme en œuvre, arrivant directement dans les mains du passionné. C'était l'intermédiaire que, l'air de rien, Internet était en train de faire sauter, le parasite de l'art,



l'industriel de la culture, il s'en était mis plein les poches au passage, il pouvait toujours essayer de sauver sa peau contre Internet qui dévorait tout sur son passage comme un tsunami, il était foutu. Et c'était réjouissant... *Yahoo!*, c'était un peu comme « Hourra ! ».

C'était la culture qui allait prendre du plomb dans l'aile, pas l'art. Peut-être même que la notion du seul succès écrasant tout allait basculer dans celle d'une multitude de propositions artistiques, un miroitement post-médiatique de goûts divers ! Ça ne servirait plus à rien de mettre tous les œufs d'or de la même poule dans le même panier. Le « star-system » allait devenir ridicule, les salauds allaient perdre de l'argent et crever. Déjà le matraquage s'était fait mou ces dernières années, le marketing avait pris l'eau, même les abrutis n'étaient plus dupes. Aux oubliettes, les campagnes de pub ! La promo, en enfer !

Les sales critiques ne dirigeraient plus le monde culturel, ils seraient obligés de suivre des milliers de prescripteurs fourmillants. La culture avait essayé de faire de tout le monde un artiste, ce qui était une imposture, mais

Internet allait réussir à faire de tout le monde un journaliste, c'était déjà plus honnête...

Évidemment, il y avait encore trop de surveillance (*Hitlernet*), mais ce n'est pas pour rien que les terroristes furent les premiers à bien se servir d'Internet et à déjouer la police qui avait eu la prétention de vouloir maîtriser totalement la toile.

J'avais déjà dit qu'on ne pouvait rien créer sur Internet, à part quelques jeux vidéo très bien faits et d'une grande laideur – je n'appelais pas ça une œuvre d'art –, mais comme caverne d'Ali Baba, c'était le top, ces mille et une archives par seconde ! Trésors tous azimuts ! Fantômes tout-terrain, tout-château ! Une mémoire universelle et hantée ! Avec certains sites, on avait l'impression de faire tourner des tables...

Le réseau avait cassé le lobby, plus de pouvoir central et inamovible, rien n'appartenait plus à personne, tout était à tous. Même l'interactivité était un leurre, elle avait été remplacée en quelques mois par la contribution. Les sites de partage, le *broadcasting* personnel, l'auto-alimentation,

Dailymotion, YouTube, Flickr, le regroupement de pages étaient les nouveaux canaux où flotteraient désormais les gondoles de la connaissance...

Internet avait compris qu'il n'était pas un instrument de communication mais d'échange. Le trafic mondial de fichiers était plus intéressant que les rencontres décevantes à travers des blogs débiles de deux paumés à chaque bout du monde. Bientôt, l'INA elle-même sera pillée, et toutes les richesses du passé remonteront à la surface, comme des cadavres d'assassinés mal lestés dont on verrait les corps resurgir à fleur de l'eau.

Il était grand temps que le cinéma réalise qu'il n'était même plus mort, qu'il ne pourrissait même plus, mais qu'il n'était plus que poussière, pellicules sur les épaules du costume trois-pièces d'un beauf aux cheveux sales, producteur de la Gaumont ! Les fictions, les docu-fictions, les docu-dramas, les mélanges de fiction et d'images d'archives, tous à la traîne, tous en train de s'essouffler à poursuivre l'image pourrie captée par un portable et diffusée mondialement sur

Internet. Où était le problème ? Il était dans le manque de talent fictionnel, plus personne ne savait faire de fiction, voilà pourquoi la réalité avait pris le pas.

En soi, c'était déjà une première victoire. Un avant-goût d'éternité.

Elle est enfin trouvée.

Quoi ? – L'Internité.

## Livre XII

### CXXVII

#### Attention, peintures fraîches !

Nietzsche, Shakespeare, Wilde, Céline, Lester, Kafka, Joyce, Gorki, Bloy défilaient au-dessus de Taddeï et moi... Un Django creva l'écran ! C'était ma deuxième apparition à *Ce soir (ou jamais !)*, et en tant que peintre... Ça en jetait, toutes mes gouaches, aquarelles et pastels... Frédéric m'avait octroyé un quart d'heure en tête-à-tête pour parler de mes tableaux, après un débat sur les « génies » auquel avait participé Jean-Jacques Lefrère, vieille connaissance rimbaldienne qui deviendrait un de mes meilleurs interlocuteurs dans les années à venir... D'ailleurs, Rimbaud

manquait à ma galerie de portraits d'artistes (je devrais me rattraper plus tard).

« Portraits d'artistes », tel était le nom de mon exposition qui s'ouvrirait le lendemain, dans une galerie rue de Mézières... Le vernissage eut lieu le 14 février 2007. Il y avait un monde fou, mes tableaux explosaient de joie sur les murs. Soral n'était pas venu, il n'était pas à Paris. Mais trois jours après, il me laisserait ce message sur ma boîte vocale :

— Marc-Édouard, c'est Alain Soral. J'ai reçu ton invitation, je t'en remercie. J'étais sur les routes des Deux-Sèvres en terre ségoléniste pour essayer de récupérer les signatures pour le président Le Pen. Donc voilà. Donc je n'ai pas pu venir. Écoute, j'espère que ça s'est bien passé. Rappelle-moi. Ça me fera plaisir de t'entendre. Là je suis à Paris pour toute la semaine. Je t'embrasse. Ciao.

Pas de Soral, mais son pote Chatillon était là ! Il flasha sur un Ezra Pound à l'aquarelle, fascisme oblige. Il me dit qu'il passerait une autre fois, avec Alain, et l'achèterait. Il ne manquait que Salim... Je l'avais eu au téléphone le matin même, mais il était trop

loin, à Marseille. Je regrettais qu'il ne participe pas à cette fête lorsque, en me retournant, qui vis-je ?

Salim Laïbi ! En personne ! Mon webmaster ! On allait presque s'embrasser, tellement c'était émouvant. Il m'avait fait la surprise de monter quand même ! Qu'importe, en train, en voiture, à cheval, à trottinette, en tapis volant ! « Je ne pouvais pas manquer ça ! » me dit-il avec son air bonhomme et son accent marseillais. C'était Yves qui avait manigancé sa venue, il était trop content, il en faisait des flaques d'amour, pour son Salim ! Ah, ces deux-là ! L'Arabe et le Pied-Noir, unis pour la vie. Ça m'avait touché qu'il vienne. Passage éclair, comme un coup de foudre dans le ciel de Babylone ! Mon dévoué webmaster se jeta sur le livre d'or et écrivit : « *Bravo au sublime MEN ! Unique et vrai, comme à son habitude. Salim.* »

## CXXVIII

Yves tend un verre de pisse à  
Finkielkraut

Ça se dessinait, entre Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal, avec l'ombre menaçante de Le Pen... Évidemment, aucun des trois ne méritait d'être soutenu. Seul celui qui n'avait aucune chance à cette présidentielle 2007, mais à travers lequel je pouvais faire passer mes idées noires, constituait un véritable sujet politique : Jacques Chirac. C'était ce qu'il y avait de plus juste à penser et de plus drôle à écrire. Rien que le titre de ce nouveau projet de tract nous faisait tous hurler de rire : *Représente-toi !*

J'annonçai à Yves que j'allais le faire et qu'il fallait le boucler très vite. Rien de mieux pour paniquer cet escargot qui avançait à reculons, comme s'il prenait du plaisir à repatauger dans sa propre bave. Tant pis, il s'adapterait ! Il cherchait une illustration.

Pendant ce temps, en deux jours, j'écrivais le tract. Yves d'ailleurs continuait de distribuer les précédents. Au téléphone, il me raconta qu'il avait abordé Alain Finkielkraut au jardin du Luxembourg, en lui donnant un *Et Littell niqua Angot*.



— C'est comme si je lui avais tendu un verre de pisse... me dit Yves.

Finkie avait poussé quelques « oh là là », puis il accepta de le prendre en disant : « J'en ai entendu parler... »

Je harcelais Yves pour que notre tract soit prêt à temps. Le texte qui enjoignait Chirac à se représenter ne pouvait pas sortir après qu'il aura annoncé qu'il ne se représentait pas : très très très dur à faire comprendre à un Yves, ça... Il fallait le coller sur les murs quand sa candidature était encore possible ! Le sombre traîne-patins napolitain m'exaspérait de plus en plus, c'était à trois, quatre jours près ! Même Sarkozy craignait que le Grand Jacquot soit son dernier obstacle sur la route du pouvoir. Il fallait le sortir !

Yves patinait dans son illustration, bien entendu. Il m'apporta, avec Thomas, un projet de Chirac porté dans un cercueil. Non, il fallait le cercueil tout seul, et Chirac dedans, qui se redressait. Enfin, Yves m'avait écouté : Chirac se redressait dans un cercueil capitonné, mais il manquait le bout des pieds qui dépassaient, pour qu'on comprenne qu'il était assis. À

refaire ! Ce genre d'évidences visuelles ne venait pas à l'esprit d'un pubard comme Yves !

D'ailleurs, à propos des tracts, au téléphone, lors de nos tri- (ou même quadri-) quotidiennes conversations téléphoniques, Salim se coupa en me disant que ce n'était plus Kemal qui payait les tracts, mais eux, c'est-à-dire lui et Yves. Encore une chose que m'avait cachée ce soursnois d'Yves qui finit par me raconter que son grand ami Kemal n'avait toujours rien compris au geste attractif des tracts, qu'il restait dans sa fanitude de vieux nabien gardien de cimetièrre en Mauritanie.

Finalement, Kemal était un faux nabab vivant chez les Touaregs comme un riche, mais qui devenait un pauvre mec, ici. Il avait même « oublié » les tracts et les affiches chez Yves en repartant à Nouakchott ! J'en rajoutais, je disais à Yves que Kemal participait à ma censure ! Ce n'était pas à Salim, chirurgien-dentiste, de payer les tracts et de les coller ! Il en faisait déjà assez dans le dévouement et le don de soi.

## CXXIX

### *Représente-toi*

Ouf ! Mon tract sortit à temps. Plus léger que les autres, plus déconneur. Outre l'uchronie d'une France revenue sous Chirac (à se tordre d'après ce que me disaient les premiers lecteurs), il y avait surtout dans ce texte un début de réglage de comptes contre tous mes nouveaux « amis » passés au fantasme lepéniste.

Même Yves, qui avait composé et illustré le tract, était tombé dans le panneau de l'espoir d'un Le Pen au second tour des présidentielles cette année-là. Sans parler de Salim qui en était persuadé ! Par paradoxe antifrçais, il se retrouvait partisan du plus français des Français, et était prêt à me parier que Le Pen vaincrait, comme en 2002... Oui, Salim Laïbi, celui-là même qui voulait brûler ses cartes d'identité française et d'électeur républicain, reprenait goût à la politique en ce mois de mars 2007 pour suivre Jean-Marie Le Pen ! Pour suivre surtout Dieudonné, qui fricotait de plus en plus avec le seigneur de Saint-Cloud !

Dans *Représente-toi*, je recadrais gentiment les naïfs qui croyaient encore à Le Pen, le trouvant sympa, et dangereux pour le Système. J'étais très clair, et ma deuxième colonne n'avait pas dû plaire à tout le monde, quand je parlais de ces « Arabes masochistes et Noirs désespérés » qui croyaient que le vote Le Pen était une façon de faire la révolution. Même Soral en prenait : « À l'époque, ça aurait pu être "sulfureux" de s'enrôler dans le FN comme Drieu la Rochelle entraît au PPF dans les années trente, mais aujourd'hui, c'est trop tard. » Je disais même que finalement, il n'y avait pas tant de différences entre « les ex-gauchistes qui se rallient à Sarkozy et ceux qui se rallient à Le Pen ». Car sur le fond, le programme des deux n'était pas si éloigné... On le disait assez, que Sarkozy se lepénisait ! Alors quel intérêt d'être à fond pour Le Pen contre Sarkozy puisque le second absorberait en gros le programme du premier, comme un buvard bleu bave rouge ? Ça ne servait à rien... Ce vote contestataire, moi je le contestais. Et je n'entendais que ça autour de moi : Le Pen = Anti-Système ! Voilà pourquoi je tenais à

publier ce *Représente-toi* ! Moi j'étais un véritable abstentionniste.

Curieusement, à sa sortie, personne ne s'aperçut que j'avais frappé, en premier comme toujours, sur les bonnes cibles. Mes plaisanteries sur Chirac avaient noyé le poisson, mais le poisson c'était le lepénisme modernisé et plébiscité par mon entourage : Soral, Dieudonné, Salim, Yves et les autres. Pour la première fois, je leur avais expliqué clairement et à travers mon texte que c'était complètement stupide et vieillot de miser sur ce cheval-là. Mais aucun n'en prit ombrage, continuant de me considérer comme une sorte d'hurluberlu anti-lepéniste par principe, avec les relents soi-disant gauchistes de ma jeunesse. Comme si avoir dessiné pour *Hara-Kiri* à l'âge de quinze ans faisait de moi un gauchiste ! L'inculture était si épaisse autour de moi qu'il était difficile de faire comprendre que Fournier, Choron, et Reiser, s'ils étaient loin d'être des fascistes, étaient encore plus loin d'être des « gauchistes », mais passons.

À propos de fasciste, le lendemain, alors que je rentrais de la galerie, je reçus un appel de

Blanrue, qui était avec Moix. Tiens, je croyais qu'ils ne se voyaient plus ? Il me passa Yann. Tout contrit de m'avoir envoyé me faire enculer, il s'excusait :

— J'ai été nul, j'ai manqué d'humour, j'étais surmené... J'ai eu tort. Ça m'avait choqué que tu ressortes ça, par rapport à tout ce que j'ai écrit sur toi... Je suis nabien de la première heure, je le serai toujours ! Je veux pas finir comme Zagdanski !

Comme c'était mignon... Magnanimement, je lui pardonnai. Ou plutôt, je faisais semblant de lui pardonner, à cet enculé !

## CXXX

### Pénible péniche

D'autres étaient plutôt sur ma ligne, si on peut dire, mais par dérision. Pas par humour. Grande différence ! Moi, quand je proposais à Chirac de se représenter, c'était drôle et provocateur. Tandis que quand Jalons organisait une soirée « Chirac 2007 », c'était par dépit, et finalement par droitisme, tout

« groupe parodique d'intervention » qu'il était... En plus, c'était trop tard : Chirac avait dit qu'il ne se représenterait pas. Sarkozy, au fond, comblerait parfaitement la frustration de ces dandies « dégénérés », comme dirait bientôt de tout le monde et de n'importe qui mon webmaster... Ça se passait sur une péniche, le *Riverside*, bardée de ballons tricolores et de banderoles « Chirac 2007, les jeunes avec le vieux », amarrée devant la maison de la Radio. C'était une soirée Jalons de plus, avec toujours les mêmes trognes, de plus en plus vieilles, sauf que cette fois-ci, il n'y avait pas Soral, pourtant longtemps proche de Jalons.

Le bateau démarra. Petit tour sur la Seine. Marc Cohen faisait moins gerber que d'habitude : le mal de mer, sans doute... Basile de Koch était en blouson. Une petite croisière nous était offerte jusqu'au Pont Alexandre III, mais pas plus loin, à cause des crues. Quel dommage ! J'aurais bien vu le bateau se renverser, couler, en *Titanic* de l'humour au deuxième degré, avec moi comme seul

survivant, accroché à ma bouée noire, pas bleu-blanc-rouge...

On passait d'un dessous de pont à l'autre. Je tombai sur le gros Pierre Cormary, un ancien fan qui se retournait de plus en plus contre moi sur son blog, à cause de mes « idées gauchistes » qui l'avaient tellement déçu, lui qui m'avait pris pour un extrême-droitier de grande envergure. La suite de *Cancer* !, finalement... Mais quand on regardait de près ce qu'elle était, leur droite idéale à eux, les « fascistes » cultivés, c'était pitoyable : un mix du *Figaro Magazine* et de *Valeurs actuelles*. La pire moisissure bien franchouillarde sur le plus obèse des fromages puants.

— Je suis content de vous voir... osa me dire l'hippopocrite.

La péniche voguait, et je voyais devant moi ce patapouf mou et jaunâtre de Cormary et je me disais que toutes les phrases dégueulasses sur moi dans ses « textes » étaient sorties de ce corps-là, à l'intérieur de ces organes en vrac, en bric et de broc, à l'intérieur de cette panse ubuesque et pleine de tuyaux, boyaux, poches, glandes, polypes, valves, tubulures de



chairs grêles, mini-outres noires et roses, gorgées de pus, de merde, de fiel et de sang. C'est le même type qui me léchait le cul à l'instant et qui avait écrit que Dieu m'avait rendu « con », que je m'étais engagé dans une *fatwa* anti-occidentale où j'avais perdu mon art littéraire, que je ne savais pas écrire de roman, car je ne savais rien raconter. Comment pouvait-il dire ça après avoir lu les quatre mille pages de mon Journal intime où je ne faisais que raconter des choses qui valaient bien un roman ! Sans parler d'*Alain Zannini*, mon roman qui valait bien un journal intime. Et le pauvre ignorait que j'étais en train d'en écrire un nouveau en secret, de roman. Et quel !

Gros problème avec mon Journal intime, le gros Cormary ! Je l'avais rencontré à Orsay, sur son lieu de boulot, où il était gardien de musée. Avachi sur une chaise, que lisait-il par hasard au moment où j'étais entré dans la salle ? *Nabe's Dream* ! Quel signe ! Encore un qui ne pourrait jamais sortir de ma vie écrite, et mal lue par lui.

Pour Cormary, j'étais Rousseau + Sartre ! N'importe quoi ! Plein des autres, vide de moi ! Un zéro à côté de Houellebecq ! Plus neuneu que Besson, plus gauchiste que Gérard Miller et Bruno Gaccio réunis... Finalement, Cormary était un sarkozyste en herbe pour qui tout révolté puait le gauchisme ! Pour ce gardien de musée adipeux, répugnant, persuadé d'avoir raison dans sa culture, la « grande droite » était celle de Sarkozy ! Le gros porc se fendrait même d'un *Pour Sarkozy, avec ferveur* avant les présidentielles. Lui qui se moquait de mes prédictions politiciennes écrirait de Sarkozy, le 20 avril : « Sauf s'il a Le Pen en face de lui, il ne sera pas élu. » Va te re-vautrer dans ton auge !

Au fond, Cormary, comme les autres, puait l'islamophobie, et ce qu'il me reprochait avant tout, c'était d'avoir pris la défense des Arabes en 2001. Ce verrat suant faisait des pointes sur ses ergots au détour d'une cursive. Je n'allais pas lui faire le plaisir de l'envoyer chier, ce maso. Salim lui avait déjà réglé son compte sur le site, à cet imbécile... Cormary ne voyait pas plus loin que son groin, et un membre du

forum du site réussit un parfait montage en montrant Cormary comme le cochon éventré qu'il était. Ça lui apprendrait, à me renier. Sa copine sur le pont me demanda, elle : « Vous êtes là pour Chirac ou contre Sarkozy ? » Je lui répondis : « Je suis là pour le bateau. » Et c'était vrai.

Ah ! La bourgeoisie qui essayait de la jouer prolo, c'est peut-être ce qu'il y avait de pire. Le buffet des Jalons était français, ostensiblement. Fromages, vins, bières, et pommes, pour Chirac bien sûr. Et dans la petite foule qui voguait au gré de la Seine grise, il n'y avait que trois « peuples » : Jean Roucas, Bernard Menez et moi... Ah, et puis aussi Roland Castro, l'architecte à la gueule bernsteinienne...

Le retour à quai se fit vers vingt-trois heures. Il y eut distribution de tracts (pas les miens !), débuts de discours, titubage d'ivresse plus que tangage de péniche. Tous ces gens mettaient sur le dos de leur pied non marin leur irrépressible envie de se vomir les uns sur les autres. Je notais quelques bonnes réflexions pour mon roman... Jalons

n'échapperait pas à une scène car il était symptomatique de notre époque, en tant que mouvement totalement ringardisé par son manque d'humour suprême, justement. Dieudonné était largement en avance sur Basile de Koch et Frigide Barjot ! Ça puait les années 90, sinon les 80.

Les ironisants, perdus dans le magma cynique qu'ils avaient contribué à constituer pendant vingt ans, annoncèrent avec un désespoir enjoué leur meeting dérisoire.

Je débarquai.

## CXXXI

### La lepénisation des bougnoules est dans les tuyaux

Un jour, Soral arriva à la galerie, avec Fred Chatillon. Il mangeait un chausson aux pommes, c'était très 58, comme viennoiserie ! Les deux « fachos » visitèrent mon exposition. On en était à vingt tableaux vendus ! Alain flasha sur un Shakespeare, pourtant un vieux dessin, à l'encre verte. Et Chatillon me souffla

qu'il attendrait la fin de l'exposition pour acheter son Ezra Pound, et ainsi m'épargner le pourcentage qu'exigeait mon galeriste. Merci.

Soral laissa sur le livre d'or un « *Salut camarade !* », qui montrait entre autres sa candeur à vouloir me rallier à sa cause, mais quelle cause ? Il faut dire qu'il n'avait pas encore lu mon tract ! Chatillon non plus, mais très amusé par ce nouveau concept d'écriture, et impatient de lire le dernier, il me fixa rendez-vous pour le lendemain au Deauville, avec Alain, où je promis de leur apporter plusieurs exemplaires de *Représente-toi*. J'avais hâte qu'ils lisent noir sur blanc ce que je n'arrêtais pas de dire depuis plusieurs mois.

Le lendemain donc, vers 17 heures 30, j'arrivai au Deauville. Chatillon était là, toujours très excité, parlant vite, avec son copain Jildaz Mahé. C'est plus tard que j'apprendrais que celui-ci était le fils de Patrick Mahé, l'ex-patron de *Paris Match* (qui allait devenir le futur du Rocher !). C'est à son père, le corsaire malouin « facho » Mahé, que j'avais eu affaire à *Match* dans les années 90. On s'était toujours d'ailleurs très bien

entendus. Jildaz était fâché avec son père, mais il en avait gardé l'extrême-droitisme, apparemment, et beaucoup moins refoulé que chez son daron breton. Tous les deux, avec Chatillon, ils formaient une belle paire de couillus gueulards braillards rigolards droitards, en tout cas très vivants ! Ça changeait des gauchos ramolos bobos bulbeux. « Couillus », il fallait le dire vite. Face à moi, personne n'était couillu. Pourquoi ? Parce que moi, ce ne sont même plus des couilles que j'ai, mais des ballons, des montgolfières, des zeppelins ! C'est ça qui les faisait marrer, Chatillon et Jildaz : ma liberté, alors qu'eux étaient affiliés à une idéologie. Attaquer les Juifs tout seul, et quand ils le méritent, c'est quand même autre chose qu'être antisémite d'une façon on ne peut plus conventionnelle, au Front national ! Ils étaient très hystériques sur Le Pen et mettaient toute leur énergie à la pêche aux signatures... Il fallait absolument qu'il passe ! Je clarifiai ma position une fois encore, ce n'était jamais inutile.

On en vint à parler de Soral, qui bien sûr n'était pas venu. Je sentais Chatillon gêné que

j'aie compris la raison de son lapin : sa jalousie. Ça faisait un petit peu beaucoup : mon exposition, son succès, les tracts et maintenant ce nouveau *Représente-toi...* Et il n'avait pas lu le passage les concernant ! Chatillon prit un autre exemplaire pour le lui filer, mais j'aurais préféré le lui donner en main propre, ça aurait amorti le choc. Là, Soral allait le prendre mal, et en sournois, tout seul dans son coin... Fred me fit comprendre que la jalousie d'Alain était maintenant claire à mon encontre. Il fallait juste la ménager. Je lui expliquai que ce n'était pas la première fois que je remarquais ses pointes, ses piques, mais en même temps ça me faisait bien chier de faire attention à la susceptibilité de Monsieur comme si c'était une Mademoiselle ! Tout ça parce qu'elle ne supportait plus d'entendre ses plus chers amis dire du bien de moi !

Je chargeais donc Chatillon de faire le tampon, pour ne pas dire le tampax, et de bien s'enfoncer dans la chatte à Soral, pour absorber l'aigreur quasiment ovulaire qu'Alain avait besoin d'éliminer périodiquement.

Chatillon promet de surveiller la bête, et il repartit avec Jildaz.

Quelques jours plus tard, contre toute attente, l'appel que je reçus de Soral après la lecture de mon tract ne fut pas du tout récriminatorif, et sa jalousie était drôlement bien cachée. Impossible à un autre que moi de la sentir à ce point perceptible. Je mis ça sur le compte de l'habileté de Chatillon, car Alain n'avait pas été aussi affectueux depuis longtemps.

Soral était désabusé par son passage au FN, qui ne faisait que commencer, pourtant. Il me dit qu'il pensait déjà à se reconvertir en leader d'un parti gauchiste « chavezien », si son trip frontiste foirait. Sur mon tract même, Soral ne réagit pas à l'allusion le concernant. Pourtant, il n'avait pas pu passer à côté... Je pense également que la phrase de ma deuxième colonne, sur les Arabes masos et les Noirs désespérés prêts à voter Le Pen pour « foutre la merde dans ce sale pays de lepénistes » (c'était évidemment une allusion à Salim), n'avait pas pu lui échapper, et même avait dû le conforter dans son « idée » en gestation,



dont il me parla chafouinement : fédérer les « bougnoules » paumés, comme il disait, et les jeter dans les bras de Le Pen, le seul « candidat antisioniste » et « antisystème », aussi persécuté que les Arabes et politiquement capable de les intégrer vraiment dans la France éternelle... Pour Alain, il y avait deux sortes de Français qui se faisaient « casser la gueule dans la rue » : les Arabes et les militants du Front national ! Il était temps que quelqu'un les unisse...

Exploiter le potentiel de lepénisation des esprits arabes faibles, quelle trouvaille ! Moi, ce que j'avais écrit dans mon tract, c'était pour les mettre en garde contre cette tentation ; mais Soral, lui, voulait les encourager à y céder...

Ce serait drôle, j'y pense, que Soral se soit basé, sans le savoir, sur l'exemple de mon webmaster Salim Laïbi, désigné à demi-mot dans un texte de moi comme premier Algérien tellement frustré qu'il en arrive à voter Le Pen, pour élaborer une stratégie d'adhésion des Arabes au parti de PanPan !

## CXXXII

### Le fameux canapé rouge

Un soir, vers vingt-trois heures, on sortait de chez Fernand, où on avait dîné, Dimitri et moi, en la compagnie collante de l'infâme Patrick Amine, et on tomba sur Soral. La casquette jusqu'aux yeux, Alain était en train de dire au revoir à une femme qui repartait en voiture, une « militante », nous dit-il ensuite. Amine s'évapora. On alla d'abord tous trois prendre un pot au Chai de l'Abbaye. Soral était à la fois énergique et doux.

Soral aimait bien mon cher Dimitri Kornilov, un homme d'affaires russe, blanc, jovial, très années soixante, et qui, par Philips (sa boîte), connaissait bien l'Afrique... Ah, il en avait des anecdotes sur Abidjan, Cotonou, Dakar, Yaoundé ou Madagascar, surtout Madagascar... Pour Dimi, Madagascar n'était pas un immense camp de la mort potentiel où Hitler avait eu l'intention de déporter tous les Juifs d'Europe pour qu'ils crevassent de chaud chez les Malgaches sacrifiés, mais un vaste camp de l'amour où les gros beaufs blancs

étaient sûrs de trouver des petites à bas prix, faciles à faire monter dans leur chambre à gaz d'hôtel cinq étoiles pour les asphyxier en leur mettant leur queue de colon dans la gorge. Pour beaucoup, Madagascar, ce n'était pas la solution finale, mais la solution idéale !

Dimitri et Alain discutaient ensemble, au Chai, de la Russie, de Staline... Je les laissais faire chacun à tour de rôle plein de poutous à Poutine. Puis tout content de nous montrer son « pied-à-terre » à Saint-Germain, Soral nous invita à venir y boire un dernier verre : « celui de l'amitié ».

Alain nous guida donc jusqu'à son nouveau chez lui. C'était au 11, rue des Cannettes. Il poussa la grille, il se disait là « réfugié », se prenant pour un clandestin (dans le 6<sup>e</sup> arrondissement !) sous son vrai nom, « M. Bonnet, troisième étage ». C'était un petit deux-pièces de trente-cinq mètres carrés. Il nous dit que l'appart' était payé par sa femme, la bourgeoise de Bayonne qu'il allait visiter tous les week-ends... On le croyait...

Soral nous pria, Dimitri et moi, de nous asseoir dans son petit salon... Eh oui, tel que

vous me lisez aujourd'hui, j'ai été un des premiers à m'asseoir sur le fameux canapé rouge, plus mythique et miteux que celui de Michel Drucker dans *Vivement Dimanche* ! Soral nous précisa qu'il venait d'Ikea. Dimitri et moi regardâmes Alain évoluer dans son antre de célibataire qui sentait le renfermé sur lui-même. Il y avait un évident côté chambre d'étudiant, proprette en apparence. J'avais repéré une grande croûte au mur qui se voulait un tableau... Un « café des sports », avec des silhouettes agitées... Aujourd'hui encore, tous ceux qui ont vu ses vidéos se demandent de qui était cette peinture au-dessus du canapé... Certains ignorants ont osé avancer le nom de mon ami François Boisrond, ou même le mien ! Pauvres aveugles... Scoop ! Le tableau merdique, infantile, peint avec les doigts des pieds tordus, était l'œuvre d'Alain Soral lui-même. D'ailleurs, lors de cette première visite, je lui dis pour être sympa que c'était une sorte de « Chagall goy ». En ce temps-là, Soral savait cacher sa vexation sous le sourire respectueux d'un élève à son maître.

Sur son petit bureau de fonctionnaire, de frontionnaire plutôt, un ordi portable, et c'était presque tout. Adorable détail : trônait à côté le carton d'invitation du vernissage de mon exposition. C'était mignon : Soral se servait de mon portrait à la gouache d'Antonin Artaud pour décorer son bureau, bien en face de sa chaise, comme s'il l'avait mis là pour l'encourager à travailler... Du coup, Dimitri et moi (surtout moi) avions à peine remarqué les revues du FN qui traînaient par-ci, par-là.

Alain servit une prune à Dimi. Pour moi, comme je ne bois rien, il enclencha un disque de la voix de Céline puis, afin d'accroître notre complicité affectueuse, il changea de Gêmeaux et son « refuge » s'envoluta d'un Miles Davis des années pop.

Son téléphone vibra, c'était sa femme ! Soral lui parla avec une douceur exemplaire. Il l'appelait « Bijou », et se transforma sous nos yeux en toutou en peluche... Le faf aux petits oignons avec sa fafemme... Un mari liquéfié de tendresse bienveillante, à la limite de la servilité pour l'épouse malade des intestins, la bourgeoise prout-prout ma chère !

Dimitri et moi nous en allâmes discrètement sur la pointe des pieds, pour ne pas le déranger.

### CXXXIII

#### Entrée de Nadia

Mon exposition se terminait. On avait vendu une trentaine de tableaux, ce qui faisait pour moi près de 23 000 euros (et autant pour le galeriste...). La somme allait me servir à tenir encore un an, c'est ce que je prévoyais pour l'écriture de mon roman secret. Pour cela, il me fallait connaître d'autres gens, alimenter mon réservoir de nouveaux personnages, à prélever dans tous les domaines ! À peine avais-je émis ce souhait qu'un trio de belles brunes vint s'installer à la table juste en face de l'orchestre, au Petit Journal...

Je n'avais même pas eu le temps de poser amèrement ma guitare, comme une Beauté à injurier, sur mes genoux, que je compris que les trois filles n'étaient pas venues ce soir-là pour écouter la musiquette de Marcel Zanini !

Elles étaient bouillantes, et assez vulgaires. Trois Arabes. C'était celle qui me regardait le plus qui, à l'évidence, menait le trio.

À la pause, celle-ci se décida à se présenter, ne serait-ce que pour justifier ses œillades. Nadia m'avait découvert par hasard, en passant devant la galerie où j'exposais, y était entrée et m'avait acheté un tableau. C'était une styliste d'à peu près vingt-cinq ans en train de s'installer dans le quartier Saint-Germain. Elle adorait la littérature, et particulièrement les écrivains. Elle me présenta sa sœur, Kakou, plus jeune, plus sexy, avec un mal de crâne dont j'apprendrais bientôt qu'il était héréditaire. Les deux sœurs en souffraient, et pour des raisons quelquefois concomitantes. Elles étaient Kabyles, toutes les deux, mais finalement la troisième pas du tout. C'était une Juive, Lili, la mieux roulée, la plus pulpeuse. Lili riait tout le temps, et dès le début je remarquai la vivacité de son esprit et son humour, ce qui était très rare pour une fille si bandante.

Nadia, sa sœur et sa meilleure amie étaient donc venues pour me plaire, me rendre

hommage, devenir mes amies. Accepté ! Kakou était gênée car elle devait sentir que ce n'était pas sa sœur aînée qui me plaisait le plus. Mais les trois s'entendaient très bien. Et moi, je m'étais déjà connecté parfaitement à la judéo-déconnade de Lili !

## CXXXIV

### Trois baudruches dont deux crevées

Jean Baudrillard était mort. Qu'est-ce que j'en avais à foutre ? Je n'avais jamais été très enthousiasmé par la lecture de ce philosophe social et politique, laborieux je trouvais. Beaucoup autour de moi le badaient trop à mon goût, surtout depuis quelques années, où il venait sur mes terrains, avec l'assentiment de la presse « intello ». Tout Saint-Bobo-des-Prés s'extasiait sur le « philosophe » qui avait osé « poser les bonnes questions ». Comment aurait-il pu écrire la vérité sur le 11-Septembre en publiant son texte dans *Le Monde* ? Bien sûr, il s'approchait des choses qu'il fallait dire, mais avec une telle prudence, et dans une telle



armure de penseur mal-pensant, qui au fond était bien-pensant, que je n'étais pas dupe de son ronron de prof. Pour moi, ce n'était pas ça, un philosophe.

Baudrillard restait confus, avec une écriture faible. Déjà, quand il avait sorti son *La guerre du Golfe n'a pas eu lieu*, j'avais vu les risques de ce genre de plaisanterie à vide. Baudrillard ! Quant à sa célèbre formule « Hollywood en a rêvé, Ben Laden l'a fait », elle insinuait déjà que la mort spectaculaire de trois mille personnes dans les tours, les Américains la désiraient. Du désir à l'acte, il n'y avait qu'un faux pas. C'est là que je m'aperçus que chez les gauchistes, la tentation du complotisme était sous-jacente à leur anti-impérialisme...

Les prises de position de Baudrillard sur le 11-Septembre ne lui avaient attiré la foudre que des vieux rogatons de droite. Par exemple de Philippe Tesson qui, dans une émission d'Ardisson, avait piqué une colère noire contre Baudrillard, à cause de son soi-disant pro-jihadisme. Alors que moi qui avais écrit pire, avec *Une lueur d'espoir*, étais tout pardonné

pour Tesson qui disait « mais Nabe c'est un artiste, il est christique », Baudrillard, lui, avait « une responsabilité sur les esprits », en tant qu'intellectuel. Cette dichotomie, souvent à mon désavantage (sauf là), entre intellectuel et artiste devenait agaçante. Même Taddeï, dans un de ses *Paris Dernière*, avait cédé à cette facilité en disant stupidement à Bernard-Henri Lévy que j'étais « le plus mauvais des intellectuels », afin de soi-disant valoriser mon statut d'artiste pour humilier Lévy. Mais en même temps, ça permettait à ceux qui admiraient mon art de me dénier le droit de penser quelque chose, ou du moins de réduire mes visions politiques à des fantaisies...

Le jour de l'enterrement de Baudrillard, où la moitié des endeuillés étaient de mes connaissances, sinon de mon intimité (Hector Obalk, Cécile Guilbert, François L'Yvonnet, Marlyne Kherlakian, et même Hélène Hottiaux), Salim était arrivé à Paris. Vers vingt heures, je le rejoignis au Châtelet. Il était monté pour voir un autre vieux philosophe, mais pas encore mort celui-ci : Roger Garaudy, le pote réviso de l'abbé Pierre qui lui aussi

venait de crever. Autre baudruche, l'abbé ! J'en aurais bien fait un tract, de la disparition du seigneur d'Emmaüs, mais que rajouter après mon *L'abbé Pierre est une ordure*, paru dans *L'Idiot* en 1989 ?... D'ailleurs Salim le republia sur notre site. Pas démodé, et tout aussi scandaleux, même si depuis l'odeur de sainteté de l'abbé avait tourné à la puanteur... Car l'abbé Pierre s'était pris une sacrée casserole dans la tronche en ayant soutenu jadis Roger Garaudy. En ce début 2007 donc, sa mort ne fut pas l'occasion des obsèques nationales qui semblaient lui être promises quand j'avais écrit ce texte, vingt ans auparavant, sur l'intouchable curé des pauvres. L'abbé Pierre avait vécu toute sa vie comme un saint, il était mort comme un révisionniste.

Laïbi restait drôle. Je lui posais des questions sur sa visite à Garaudy. Le vieux restait étonné quand on lui disait que des gens le traitaient de révisionniste... « Sans blague ! » répondait-il, me rapporta Salim, imitant la baudruche révisionniste avec

l'accent algérien. Très Monsieur Jourdain, ce Garaudy...

Avec Salim, on alla manger dans un Japonais quelconque... Jus d'ananas, brochettes de saumon et de thon... Yves et son copain Arnaud nous retrouvèrent. Il aimait bien, Yves, montrer Salim à ses amis bourgeois. Il y avait un peu d'ironie à exhiber son gros maghrébin qui délirait, comme ces montreurs turcs en Anatolie faisaient danser au son du tambourin leurs ours muselés...

Pas assez muselé, l'ours Laïbi !... J'aurais bien voulu me reposer un peu sur Yves, qu'il prenne le relais pour faire descendre les révisionneries de plus en plus épaisses de Salim dans son bol à aïoli mental... Mais non, au contraire, le Pied-Noir rajoutait de l'huile sur la sauce, rien que pour le plaisir vicieux de rire un bon coup de plus de la naïveté du gros Schpountz arabe !

## CXXXV

Salim me présente Bouteldja

Putain de jus d'ananas ! Je n'avais pas dormi de la nuit, c'est dans le coltard que je retrouvai Salim à notre lieu de rendez-vous, à l'Institut du monde arabe. Je n'avais pas compris tout de suite que c'était là où travaillait Houria Bouteldja, la passionaria des Indigènes de la République, qu'il voulait me présenter. Car lorsqu'il montait à Paris, Laïbi groupait ses visites... Il avait fait un beau « trois en un » ce printemps-là : Garaudy, moi et Houria.

On l'attendit dans le hall, le gros et moi. Je lui confiai que la simple évocation d'une pastille de vitamine C, et même le vague parfum de la menthe respiré à plus de cinquante mètres, étaient si puissants qu'ils pouvaient enclencher chez moi une insomnie ! Salim me disait que c'était mon horloge biologique qui était réglée avec une telle précision, et depuis mon enfance, que le moindre excitant la détraquait... Soudain arriva Houria.

Une petite brune, en imper, avec une robe violette, les yeux tristes, les cheveux raides, et pleine de boutons. Peu de choses à voir avec la lionne de chez Taddeï... Pour déjeuner, elle

nous entraîna à la Voie lactée. C'était le restaurant où j'allais dans ma période turque, et que j'avais découvert juste après mon vernissage des « Turqueries », en 92. Quinze ans après me revoilà, sirotant un ayran au bar de la Voie lactée. La voix de Bouteldja aussi était lactée, puisqu'elle chantait sans arrêt, sans s'en apercevoir. Rossignol involontaire.

Salim me boucha les oreilles pour faire mon éloge, parce que je n'avais pas à entendre tous ces compliments merveilleux qui sortaient de sa bouche. C'était le bon temps. Salim était trop content de nous avoir mis en contact. Quand il souriait à pleins mentons, je remarquais qu'il avait grossi depuis la dernière fois que j'avais remarqué qu'il avait grossi, quand il avait souri à pleins mentons...

Pendant tout le repas, on parla de Taddeï, de Dekra Liman, une Tunisienne que j'avais enrôlée pour écrire dans *La Vérité* et qu'Houria connaissait, puis de son journal à elle, *L'Indigène de la République*, de mes tracts, de Le Pen, de l'Algérie, de Constantine, sa ville natale... La Bouteldja parla de sa phobie des dents cassées, tout en en ayant une

elle-même... Sur nos positions politiques, il n'y avait aucune divergence, mais je m'aperçus qu'elle ne savait rien de moi, pas lectrice du tout, juste militante de sa cause. Entre deux chantonnements, cette fonctionnaire, qui ne pouvait pas imaginer qu'on puisse ne pas travailler pour la société, me demanda :

— Qu'est-ce que tu fais à part écrire ?

On voyait que le tutoiement était dans sa tête, qu'il ne demandait qu'à sortir. Mais moi je la vouvoyais... Comme elle insista pour que je la tutoie, je la tutoyai, mais c'est elle qui revint au vouvoiement quand elle se rendit compte qu'avec Salim, on se vouvoyait. Bouteldja répondait à son portable tout le temps, enclenchant carrément des conversations avec d'autres, elle fit même un texto pendant que je lui parlais. Je finis par lui dire : « vous prenez des notes ? », imitant le mégalo qui ne s'aperçoit pas qu'elle se fout complètement de lui. Mais ça ne la fit pas rire. Ah, l'humour et les Arabes, ça fait deux, au moins ! À la fin, Houria voulut mon mail.

— J'ai pas de mail, mais j'ai un numéro de téléphone...

— Non, merci !

Bon. Salim lui dicta quand même l'adresse de notre site, puis tous les deux, ils chantèrent du Farid El Atrache. Trop mimi ! Salim paya le déjeuner, et je les laissai à l'entrée de l'IMA conciliabuler entre Arabes « révolutionnaires ». Quelle inconsciente cette Bouteldja ! Tutoiement-vouvoiement, chantonnement, dent cassée...

Je partis fouiner sur les quais. Salim me rejoignit. On remonta jusqu'à Hôtel de ville... C'est une des plus belles visions qui me restera de lui : lorsque nous avons fait les bouquinistes ensemble cet après-midi-là, Salim et moi, par un beau soleil. On est tombés sur un vendeur de Pléiades... Et on s'est acheté tous les deux la même de Gogol. Je marchandai les deux livres, rares et identiques. « Les Grecs sont pires que les Juifs ! » me dit Salim.

Je revois ses grosses pattes de nounours tenir le tome des *Œuvres complètes* de Gogol en papier bible... Ça le passionnait à l'époque, *Les Nouvelles pétersbourgeoises*, *Tarass*



*Boulba, Les Âmes mortes*, et la seconde partie des *Âmes mortes* que Gogol avait brûlée.

— Brûler un chef-d'œuvre, vous vous rendez compte ? me disait Salim en longuant la Seine...

## CXXXVI

### Je présente Salim à Soral

Après toute une journée passée ensemble, je n'avais pas le cœur à laisser Salim tout seul dans son hôtel. Je l'invitai donc à nous rejoindre, plus tard, au dîner que Soral avait organisé avec son amie Isabelle Chazot, directrice houellebecquienne du magazine *20 ans...* Je retrouvai Soral en casquette à Saint-Sulpice, puis Alain et moi tournâmes un peu dans le quartier... Il voulait aller à la Mercerie.

On passa devant un arbre où il y avait collé dessus mon dernier tract et on entra dans ce petit restaurant au genre provincial. On s'installa à l'étage. Chazot fit son apparition,

charmante, elle était toute contente. Salim arriva à son tour.

Salim et Soral s'étaient déjà croisés une première fois avec moi, Yves, Dieudonné et toute la bande, après *Dépôt de bilan*. Mais c'est ce soir-là, à la Mercerie, que Soral et Salim se rencontrèrent vraiment. Le courant ne passa pas : pourtant c'était très électrique entre eux. Alain nous annonça son intention de créer une association : Égalité et Réconciliation.

— Ça ne veut rien dire ! ricanai-je pas du tout bêtement.

Comme souvent, Soral préféra reporter sa colère ou sa hargne contre quelqu'un de mon entourage plutôt que de m'attaquer frontalement. Cette fois, ce fut Salim qui en écopa. Soral cita quelques peuples qui commençaient à fréquenter Dieudonné à la Main d'Or, dont Booba.

— Booba, l'interrompit Salim, ce dégénéré de Babylone?...

— Ferme ta gueule ! lui asséna Soral. Tu ne comprends rien, t'es vraiment trop con. Booba est avec nous !

En effet, Salim ignorait que l'entreprise de séduction de Soral-Dieudonné pouvait aller jusqu'à essayer d'enrôler un rappeur à la mode, pour le mouiller avec eux.

La discussion porta sur le Front et les Arabes. D'ailleurs, ce n'était pas Salim Laïbi que Soral insultait, c'était « l'Arabe de Marc-Edouard ». Puis Yves et Arnaud arrivèrent, intimidés et débarquant dans le débat violent entre Salim le « gnoulebou » et Soral l'Aryen complotiste sur le 11-Septembre. La houle emporta sur son passage Marx et les Américains, Sarko et les Juifs... Déchaîné et agressif, Soral fit aussi l'apologie de Staline. Salim était écoeuré. Plusieurs fois, il faillit sortir de table pendant le flot vomitoire des propos d'Alain...

Les pendus de Nuremberg qui étaient comme un message lancé au monde par les sionistes ; les chambres à gaz « à air pulsé avec chauffage » ; les époux Aubrac dont la femme Lucie avait vendu Jean Moulin (ce qui était révélé dans le testament de Klaus Barbie, en possession de Vergès) et qui avait été dégagée par les résistants à la Libération car elle était

trop zélée comme épuratrice ; le Troisième Reich qui aura été le baroud d'honneur du monde chrétien ; l'extrême droite française qui n'a jamais été capable de monter d'opération (« déjà à l'époque, quand un maurassien faisait exploser une bombe quelque part, dix autres allaient le revendiquer au café ! ») ; les futures élections en France qui étaient organisées par les Américains ; la France qui avait toujours été traditionnellement le pays des résistants en Europe, comme désormais l'Iran au Moyen-Orient et le Venezuela en Amérique du Sud ; le Front national qui disait « non » à l'Europe, à la guerre en Irak et à la compétitivité, et en face, ceux qui avaient morcelé les générations pour faire des abrutis qui ne votaient pas ou qui votaient « utile » ; François Bayrou qui était sioniste ; la grande théorie de « la dernière marche » que les Juifs voulaient monter pour commander au grand jour et qui les amenait toujours à leur perte ; et Ben Laden qui – encore une fois Soral le répétait comme une trouvaille –, n'existait « pas plus que Lara Croft » !...

À la fin, Chazot fuit en taxi. Soral remonta chez lui, dans son appart', et Salim, Arnaud et moi embarquâmes dans la voiture d'Yves. On alla à Bercy, pour ramener le Kabyle énervé à son hôtel... Salim nous dit qu'il avait été à deux doigts de frapper Soral qu'il estimait être « raciste » et « impoli », et complètement à côté de la plaque politiquement.

Avant de nous quitter, mon cher webmaster, plus ou moins calmé, glissa à mon insu dans le coffre de la voiture d'Yves mille euros en cash pour participer aux frais d'impression et de collage de *Représente-toi...*

## CXXXVII

### Déjeuner Dieudo-Chatillon

Le lendemain, Yves m'appela, éperdu de reconnaissance de lui avoir fait passer cette soirée « mémorable » avec Salim et Soral, puis je montai en taxi sur la montagne du Trocadéro... Funèbre butte herbue. C'est là qu'est le cimetière de Passy, où essayent de se

reposer à la fois Debussy, Bernstein et Fernandel.

Chatillon m'avait donné rendez-vous au bureau de son agence Riwal, dans la petite rue Vineuse, juste en face de la Fondation Brigitte-Bardot. Charmant Chatillon. À ce moment-là, en 2007, ça ne se voyait pas trop qu'il faisait la campagne publicitaire de Le Pen. Rien de très fasciste dans ces locaux qui ressemblaient à n'importe quelle agence de pub, avec des filles un peu mecs et des mecs un peu filles qui se croisaient dans une grande pièce pour passer d'un ordinateur à l'autre. Fred voulait voir encore des tableaux de moi... Je lui avais apporté un CD de tout mon catalogue. Il espérait pouvoir réaliser une exposition de mes nus, en Syrie ! De mes portraits, c'était finalement le Pound qu'il avait choisi qui lui plaisait le plus : mon Ezra, tout en aquarelle, de profil léonin, dégoulinant de flammes, ornait son mur, au milieu de son bric-bleu-à-brac-blanc-rouge.

On sortit tous les deux, avec son copain Jildaz. Le déjeuner était prévu dans un restaurant, tout près, La petite Tour.

Dieudonné arriva, très simplement, souriant, décontracté, l'air heureux de me voir. Il parla des Pygmées qui crevaient dans sa forêt camerounaise et dont tout le monde se foutait, alors qu'une autre cause était portée aux nues, et même à l'ONU, par Bernard-Henri Lévy : le Darfour. Voilà une bonne direction : faire grandir les Pygmées dans l'opinion publique et assécher définitivement le Darfour, planche pourrie de la bien-pensance et du faux combat. Dieudonné raconta qu'il était allé au Cameroun avec Jany Le Pen, l'épouse de Jean-Marie, pour la sensibiliser au drame du déboisement. J'imaginais le père Le Pen mettant la main à la pâte, torse nu, dans les forêts africaines, en train de planter des arbres, et le soir dansant autour d'un feu, avec des Pygmées déchaînés. Dieudo riait de mes visions...

Puis Chatillon et lui me racontèrent qu'ils étaient allés en Iran et comment ils avaient été reçus, dans des salons où il y avait des posters de Faurisson, de Garaudy... Dieudonné et Fred étaient considérés là-bas comme des « modérés louches ». Les Iraniens hyper

révisionnistes leur faisaient la gueule et leur lançaient des regards noirs, exactement les mêmes que ceux des Juifs qui les croisaient ici, mais pour la raison contraire : ils n'étaient pas assez négationnistes ! Les Iraniens se méfiaient de ce Noir qui doutait des chambres à gaz, je veux dire, qui doutait que les chambres à gaz n'aient pas existé...

En effet, Dieudonné gardait une distance avec ces théories débiles... Il en était encore à une étape de jonglage avec toutes ces idées, ces mensonges, ces vérités, dans le seul but de faire grincer les rouages de tous les systèmes. « Les Pygmées », « Le Pen », « l'Iran », « Garaudy », « les chambres à gaz »... Il fallait absolument s'en amuser. À ce déjeuner, je ne sentis même pas le besoin de lui rappeler la véracité factuelle des camps d'extermination, tant Dieudonné était dans une humeur de plaisanterie communicative.

Le sujet principal du déjeuner resta Le Pen. Ils étaient tous persuadés que le vainqueur de 2002 renouvellerait l'exploit dans quelques semaines. Le Pen au second tour ? Je n'y croyais absolument pas, et je le leur dis. J'étais



même affirmatif ! Dans ma prédiction, Dieudonné me donnait tort. Quant à Chatillon, n'en parlons pas : pour lui, c'était une chose acquise ! On verrait...

Dieudonné eut encore le temps de nous raconter l'enterrement de la femme de Daniel Prévost. Prévost l'avait toujours soutenu, en tant que Kabyle torturé, sans doute un peu antisémite en secret. Il avait perdu sa femme dans une baignoire, pas comme Marat ni comme Claude François, mais dans une baignoire quand même. Et si soudainement ! Dieudonné allait soutenir dans l'épreuve un de ses rares derniers soutiens dans le show-biz. Puis, après son récit, il partit, assez vite, d'une façon même un peu fuyante, je trouvais, avant le dessert... J'ironisai sur son rendez-vous, sans doute avec le président iranien Ahmadinejad de passage à Paris.

On resta, Chatillon, Jildaz et moi, un petit moment au restau. C'est Fred qui invita tout le monde. Après la Petite Tour, je les suivis au Wall Street Club, un bar à putes dans la rue, juste à côté, où ils allaient l'après-midi pour discuter avec la patronne. Champagne offert à

une petite pute esseulée en milieu d'après-midi. Fred et Jildaz étaient encore bien excités par le délire lepéniste. Je laissai les deux joyeux drilles bruns à leurs bulles « fascistes » et partis à pied. Place du Trocadéro, Kleber, et enfin les Champs. Le Pen au second tour en 2007... N'importe quoi!...

C'était si bête de croire que l'Histoire était cyclique, et que les mêmes choses se reproduisaient sans arrêt, inexorablement... Au contraire, tout était nouveau ! Même s'il y avait des ressemblances, il ne fallait pas tomber là-dedans... Non, l'histoire ne se répétait jamais... Comme disait Céline, « elle ne repasse pas les plats ». Ce sont les Hommes qui se répètent (parfois), pour essayer de faire radoter l'Histoire. Mais l'Histoire ne mange pas de ce temps-là...

Un autre que Dieudonné y croyait dur comme bite de Noir à un Le Pen au second tour ! Soral évidemment, avec qui nous dînâmes, Dimitri et moi, un soir, au Marco Polo. Alain arriva, très dandy, aviateur anglais. Comme toujours, dès qu'il nous voyait, il faisait le signe de l'amitié avec la main sur le

cœur (*beurk* !). Savait-il, lui qui serait si obsédé par ça plus tard, que c'était un geste franc-maçon, dans le plus strict rituel de la truelle ? Soral était très détendu, vivant, drôle... À côté de notre table, il y avait Gérard Mordillat (le fameux « acteur » du *Terminale* de Miller), qui avala ses lunettes trotskystes de merde en nous entendant ! Surtout Soral, qui parlait de la Russie comme d'un modèle. Il était de plus en plus poutinien. Et surtout de Le Pen... Pour lui aussi, comme pour Dieudonné et Chatillon, c'était couru, gagné : le « Président » serait face à Sarkozy ! Et Soral me fit même la leçon...

— Je voudrais que tu bouges au second tour !

— Et puis quoi encore ? D'abord, pour moi, il n'y aura pas de second tour et en plus, il est hors de question que je me mobilise, après vingt-cinq ans de lutte, pour Jean-Marie Le Pen ! Ça va pas, non ?

Dimitri riait de nos accrochages, à l'époque encore très amicaux.

Un autre encore était hyper lepéniste, en ce printemps 2007, c'était l'électeur Salim Laïbi

de Marseille... Je l'eus au téléphone. L'Algérien kabyle se trouvait des accointances avec Jean-Marie-le-tortureur au point de voter pour lui ! Par haine du Système (et par dégoût de ses frères arabes), il en arrivait à trouver que c'était la seule voie possible, le changement radical, l'espoir de bouleverser les choses !... J'essayais de le raisonner, rien à faire. Buté comme un bourricot sous cortisone... Quand je lui disais « vous allez voter pour celui qui veut vous foutre dehors », Salim me répondait : « Ce serait un honneur pour moi d'être foutu hors de la France par Jean-Marie Le Pen ! »

Le Docteur Laïbi riait que je n'aie pas « le courage d'être lepéniste ». Et d'ailleurs, son second tour, à Le Pen, était si acquis dans l'esprit embrumé du dentiste-webmaster, qu'il me paria que le paria de la République serait plébiscité une nouvelle fois, comme en 2002... Je fixai l'enjeu sur une bouillabaisse chez Fonfon, à Marseille. « Topez là ! » Et Salim, sûr de lui, avant de raccrocher, se purléçait d'avance ses grasses babines :

— Miam, miam, je la déguste déjà ma bouillabaisse que vous allez m’offrir ! C’est sûr ! Le Pen sera au second tour !

## CXXXVIII

### Gare du Nord 2007

Mon père était encore en avance, ça devenait plus agaçant que s’il était toujours en retard ! Être ponctuel ce n’est pas arriver systématiquement une demi-heure avant chaque rendez-vous. On n’avait pas l’air cons tous les deux avec nos instruments. Les autres musiciens arrivèrent les uns après les autres, sauf le pianiste qui, lui, surgissait toujours à la dernière seconde, il montait dans le train en marche. Quel soleil ! On allait jouer ce soir-là dans le Nord, une affaire en galère... Ça changeait du Petit Journal Saint-Michel...

Malgré mes bonnes ventes de tableaux, mon compte en banque s’épuisait sec. L’argent gagné avec la peinture, je voulais le garder absolument pour payer l’impression de mon roman secret. Voilà pourquoi je remontais à

cheval, c'est-à-dire sur ma guitare, pour « faire le musicien »...

Ce mardi 27 mars 2007, à quinze heures, le hall de la gare du Nord était calme, des oiseaux chantaient sous la verrière. Les rails scintillaient. Deux flics se baladaient. 15 heures 30, notre train pour Laon s'ébranla. Wagons déserts.

Après une traversée sinistre dans la forêt de l'Avesnois, l'orchestre arriva à Fourmies... Riante cité ! Quelle tristesse : ce n'était pas encore la Belgique dont il peut arriver que le sinistre soit drôle, et c'était toujours la France dont l'esprit de sérieux se complaît dans la plouquerie. Ciel bas de plafond, commerçants fermés, maisons de briques, mais pas de broc ! Aucun biscornu ne venait égayer la rue principale comme peinte d'un coup de lavis foireux. Tout était silencieux et sans vie. On aurait dit une ville que pas même un cyclone n'aurait voulu dévaster...

On s'installa dans la mairie, reconvertie en salle des fêtes frôlant l'épouvante. On prit place sur la scène, les bricoleurs de la sono placèrent leurs micros. La salle était remplie à

bloc, de vieux venus de Hirson principalement, et de Fourmies bien sûr... Au fait, comment appelle-t-on les habitants de Fourmies : les Fourmiliers ? Les Fourmies rouges !

Après le concert, Soral m'appela, il me disait que je lui manquais... Comme j'étais à côté de notre pianiste, Patrice Authier, bien porté sur la question de l'antisionisme à cause de sa première femme Shéhérazade, je lui passai Alain le « patriote ». Soral parla avec Patrice. Je me disais que ça ne pouvait lui faire que du bien (je parle de Soral bien sûr) d'entendre un fan à lui. Ça le calmerait toujours quelques heures, comme une drogue...

Le lendemain matin, à neuf heures, je descendis prendre mon petit déjeuner. Boulette d'Avesnes ? Maroilles ? Flamiche ? Euh... peut-être pas avec le café. Dehors, c'était bien la forêt. On était au bord des Étangs des Moines. La télé de la salle à manger diffusait aux informations des images de ce qui s'était passé hier, à la gare du Nord... Non ? Si ! Moins d'une heure après notre départ pour ici... Zut ! J'avais raté ça. Un chaos

sans moi ? « Là où tu passes, la merde ne tarde pas à survenir ! » me dit Michel Denis, notre batteur, tout en beurrant sa tartine comme s'il jouait une balade aux balais. Sur l'écran, je voyais des CRS courser des « jeunes » qui les insultaient, de la fumée, des chiens... Les mots des commentaires journalistiques étaient flous : émeutes, affrontements, heurts, révoltes, échauffourées, altercations... Treize personnes arrêtées dont cinq mineurs. D'après ce que je comprenais, il s'agissait du contrôle d'un fraudeur de métro qui avait « mal tourné »...

— Il a très bien tourné au contraire ! dis-je à mon père qui venait d'émerger de sa chambre, sa gueule à la Totò encore enfarinée...

Entre deux gorgées de thé, il me resservit sa litanie moralisatrice contre le fraudage de la RATP. C'était l'un de nos nombreux points de discorde. Il était contre la fraude ; moi j'étais pour ! Il y avait de bonnes âmes pour défendre les sans-papiers, moi je défendais les sans-tickets. C'est plus pur : les sans-papiers manifestent pour en avoir, tandis que vous ne verrez jamais des sans-tickets s'enfermer dans



une église pour obtenir des titres de transport ! Frauder le métro, j'ai fait ça toute ma vie. J'ai même appris ça à mon fils très tôt : à cinq ans, il passait sous le tourniquet et faisait le tour pour m'ouvrir le portillon...

À la gare du Nord, à 16 heures 15, un Noir de trente-trois ans sans ticket avait passé le portique du métro vers le RER et s'était fait alpaguer par deux contrôleurs qui le tutoyèrent et le rudoyèrent. Il se rebella et lorsqu'il esquissa un coup de boule à la Zidane sur l'un des agents de la sécurité de la RATP, ceux-ci appelèrent immédiatement les gendarmes de Vigipirate à la rescousse. Plaquage du fraudeur au sol, menottage, torsion du bras, premiers coups, premiers cris. Le resquilleur africain fut emmené au local de service. Les badauds ayant assisté à l'incident prirent spontanément parti pour le tabassé en huant les policiers. Ils furent bientôt rejoints par de nombreux révoltés de tous âges, de toutes races, de toutes conditions. On n'entendit pas seulement « fils de pute, Sarko ! », mais aussi « police partout, justice nulle part ! ». Des canettes furent envoyées sur

les flics à cran. Des CRS déboulèrent en troupeau pointant leurs flash-balls sur la foule grossissante des mécontents. Les premiers journalistes accoururent, mais les voyageurs dans la gare filmaient déjà depuis le premier instant la scène avec leurs téléphones. Certains filmaient des journalistes en train de filmer des émeutiers qui en rajoutaient pour être doublement filmés. Il y avait même un CRS arabe en uniforme qui filmait avec sa petite DV un Arabe non-flic qui le filmait avec son portable... Des Noirs faisaient du tam-tam sur les canisters des tripodes, narguant des bérêts verts appelés en renfort...

Dans la gare, quatre cents personnes exaspérées s'agglutinèrent sur les escaliers, ou s'appuyaient aux rambardes des trois étages comme aux balcons d'un théâtre, d'un opéra. Car le spectacle était au rez-de-chaussée, dans le hall de toutes les arrivées, de tous les départs. Un spectacle où le public était aussi sur scène. Des hurlements renvoyaient des injures en écho. « Houuuu ! » « Nique l'État ! » La foule était encore assez statique, mais de plus en plus en colère, elle exigeait que les

policiers libèrent le contrevenant. Le « libérez notre camarade ! » rappelait un certain « libérez Barrabas » près d'autres portiques jadis, sauf qu'ici, c'était plutôt un « libérez Jésus » qui semblait être scandé. Ce peuple-ci était scandalisé par l'injustice, et pas collabo du pouvoir comme ce fut le cas à l'époque des Évangiles... D'ailleurs, le look des CRS renforçait la comparaison : on aurait dit des soldats romains en armure, avec cuirasses musclées, jambières et épaulettes, casques de combat, boucliers aux avant-bras, et matraques au poing comme des glaives... Le face à face était inquiétant. Le silence était presque visible. Tout le monde flottait dans une sorte de jus de crépuscule. La gare était baignée d'or rouge. Des rais de lumière passaient à travers les marches des escaliers dévalés par des racailles pressées d'atteindre l'enfer. Sur de lents escalators, des Noirs impassibles, au contraire, semblaient monter jusqu'au ciel.

À vingt-et-une heures, la nuit tomba craintivement sur la plus grande gare d'Europe... Par les ouvertures, partout, des

voyageurs de toutes destinations affluaient. C'était l'heure de pointe et à cette pointe, tout le monde s'embrocha. Dans la galerie marchande, ça commençait à barder... Des dizaines de jeunes vieux comme le monde affrontaient les flics enragés qui n'arrêtaient pas de renforcer leurs troupes.

Les casseurs détruisirent plusieurs vitrines. Ils pillèrent une boutique de chaussures de sport et balancèrent des baskets à la gueule des flics. Un magasin de sacs à main fut mis à sac. Plusieurs cabines de photomaton furent fracassées, les rideaux arrachés auraient pu servir de drapeaux noirs à quelques anarchistes qui s'ignoraient. Des gaz lacrymogènes furent brumisés par des agents de sécurité de la RATP pour faire fuir les vandales. Avec leur capuche sur la tête et toussotant, ils ressemblaient à des capucins tuberculeux. Des Arabes de dix-huit ans, aidés par des Blancs de quarante, faisaient exploser une à une à coups de barre de fer les caméras de surveillance, comme s'ils crevaient les yeux d'indiscrets d'espions.

« CRS = SS ! » hurlait un soixante-huitard de soixante-huit ans. « Bande de bâtards ! » ajoutait son fils né en 81. Les gardes mobiles, visières en plexiglas rabaisées, donnaient de la matraque comme des coups de baguette magique, croyant sans doute que ça transformerait les révoltés en délinquants... Dans un nuage argenté de lacrymo, une femme enceinte pleurait contre un distributeur de bonbons éventré.

Dans la panique et la violence, les flics bousculaient de simples voyageurs perdus dans la fumée avec leurs valises. Des pillers étaient rattrapés et maîtrisés par des chiens policiers. Les bergers allemands chopaient par le fond du *baggy* des ados immédiatement tabassés... D'autres émeutiers, qui n'étaient autres que des fonctionnaires rentrant du boulot, déposèrent leur attaché-case un instant, et se mirent à graffiter des slogans sur les piliers de ce vaste temple en effervescence d'où la police voulait chasser les casseurs : « *Stop la police* » ou bien « *Pouvoir assassin* » !...

Du premier étage de la gare, une jardinière, et pas de légumes, tomba ! La vasque de cinquante kilos, avec un palmier planté dedans, rata de peu un groupe de CRS. Pas de pot ! Le pousseur d'arbre était repéré : une dizaine de flics montèrent le plaquer au sol et le rouer de coups. En bas, les bris de la jardinière brisée gisaient au milieu de la motte de terre et des palmes tordues. Il était minuit. Une dernière poubelle incendiée, et ce fut fini.

## CXXXIX

### Le désordre juste

Après les révoltes en banlieue de 2005, c'était donc celles de la gare du Nord en 2007. Ça se rapprochait ! À quand les Champs-Élysées ? Pour « fêter » la victoire de l'Imbécile qui allait se faire élire, ce serait bien... Que fait le chaos ? Votez casseurs ! Si ça avait dégénéré gare du Nord, c'était très bon signe : ça voulait dire que les gens ne pouvaient plus supporter la façon dont la police usait et abusait de son pouvoir

d'autorité. Moi qui fraudais le métro depuis trente ans par souci d'économie, par conviction politique et par provocation (les trois à la fois !), je pouvais dire que je n'avais jamais rencontré un seul contrôleur aimable ou simplement « normal » parmi ceux qui m'avaient chopé en train de passer par-dessus les tourniquets, tel Guy Drut sautant ses haies ! La RATP devrait éduquer ses agents pour qu'ils n'interviennent plus à plusieurs, isolant méchamment le « délinquant », et surtout qu'ils arrêtent de le culpabiliser et même de l'infantiliser.

Voilà pourquoi plusieurs dizaines de voyageurs « français », « blancs », s'étaient mis du côté d'un seul Noir qui avait mal pris l'arrogance autoritaire et le mépris injustifiés avec lesquels des contrôleurs lui avaient demandé son ticket, puis ses papiers. Angelo, c'était son nom, n'avait pas à supporter ça, et il avait eu raison de vouloir en découdre avec ces têtes de lard, lâches en plus au point de se faire aider par d'autres beaufs pour le tabasser jusqu'à lui casser presque un bras. Qu'il soit congolais avait fait ensuite réagir les casseurs

arabes et noirs, et c'était normal, mais l'important n'était pas là. La *morale* de l'histoire, c'est que toutes sortes de gens avaient participé à la baston généralisée parce que tolérer que des employés de la République humilient par plaisir (et par goût de la prime) un simple fraudeur dans un pays où les vols par les plus hauts responsables du Système sont incessants, ce n'était plus acceptable. Il n'y avait aucune raison pour que des fonctionnaires d'un service public, payés par les citoyens mêmes qui se font contrôler, se comportassent comme des brutasses jusqu'à punir physiquement un type qui n'avait pas payé son ticket de métro...

1 euro 40, c'était du racket ! Jamais la question de la gratuité des transports n'était prise en compte. Ça faisait vivre trop de flicailles à la con et de contrôleurs de merde pour que l'État envisage de s'en passer. Mais quand on réfléchissait un peu, ce n'était pas très moderne de payer pour un bus ou un métro, et même un train, et plus tard, quand la civilisation sera au point, un avion... L'argument qui consistait à dire qu'on payait



bien sa baguette de pain, alors pourquoi pas son ticket de train, était nul et non avenu. Sans être très grave non plus, piquer une baguette sans la payer (moi je ne le ferais pas), c'est du vol. Ne pas payer son ticket de métro, ce n'en est pas. Le voleur de pain vole le boulanger ; le voleur de métro vole l'État, il vole donc un autre voleur, et quel voleur ! L'État a voulu régner ? Qu'il raque pour tout ce qui est public, c'est tout.

Moi, je vous l'aurais refaite de fond en comble, cette société ! Les quatre candidats principaux à l'élection commentant les révoltes de la gare du Nord s'accordaient tous à dénoncer la fraude, sans jamais contester la légitimité des manières de la réprimer. Dominique de Villepin, au moins, avait été pour les transports gratuits pour les smicards, c'était déjà ça. Et les Verts les voulaient pour les jeunes... Mais c'est pour tous qu'il fallait que ce soit gratuit ! Plus ou moins laxistes ou plus ou moins répressifs, de Ségo à Sarko, en passant par Bayrou et Le Pen, les présidentiables étaient tous pour le respect des lois, même quand elles étaient mal faites.

Entre un UMP qui voulait faire croire que le fraudeur était un immigré clandestin et un UDF qui trouvait inadmissible qu'on ne paye pas son ticket, il n'y avait qu'une socialiste ou un frontiste pour faire la différence !

C'était la sempiternelle défense des « honnêtes gens » contre les « coupables »... Comme si les honnêtes gens étaient innocents ! Ravachol disait : « Il n'y pas d'innocents parmi les bourgeois. » Et Marius Jacob : « Un millième de seconde avant son arrestation, le criminel était un honnête homme. » Le deuxième tour idéal, tel que le méritait la France, et qui signifierait exactement où en était ce pays de merde, ce serait : Le Pen/Villiers ! Bien emmerdés, les « démocrates » ! Voteraient-ils tous pour Jean-Marie Le Pen pour éviter Philippe de Villiers ou bien le contraire, ce qui reviendrait au même ? On serait toujours face au gros bourgeois « les Français d'abord », que ça ne gêne absolument pas d'employer une petite boniche portugaise. Ah, quelle couche de crasse nationaliste dans la tronche le Français avait, Maria ! À travers son dégoût pour

l'anarchie passait toujours un goût ignoble pour les valeurs de son pays ! Mais il n'avait plus aucune valeur, ce pays ! Et je remerciais les racailles de l'avoir démontré. Désormais, même les xénophiles victimisateurs les plus « sincères » en voulaient à des mètèques qui disaient « Nique la France ! » ou « Sale Blanc ! ».

Ce qui était intéressant, ce n'était pas la colère, mais les raisons de la colère. Ce n'était pas être de gauche que d'être contre la police. Oui, la plupart des casseurs étaient des abrutis qui jouaient sur le complexe antiraciste nourri par quatorze années de mitterrandisme et douze de plus de chiraquisation, mais était-ce une raison pour se ranger du côté de la police garante de l'ordre, chevalière servante de l'esprit français, sel de l'Occident, salut de la civilisation chrétienne contre la menace islamiste et autres conneries ?... J'aurais bien voulu, par anti-gauchisme, critiquer la racaille arabe et noire qui se révoltait hypocritement au nom de l'abus de discrimination, mais je ne pouvais pas être d'accord avec ceux qui, pour ne pas avoir l'air démagogues, étaient soudain

respectueux de la force et de la loi, de la répression, et de la non-destruction des objets oppressifs de la société post-spectaculaire. Non, je serai toujours pour et avec ceux qui détruisent. Comment jeter la pierre à ceux qui, très justement, en jettent ?

L'affaire de la gare du Nord ne relevait pas plus du racisme que de l'insécurité. Les contrôleurs (maghrébins) d'Angelo ne l'avaient pas castagné parce qu'il était noir mais parce qu'ils étaient contrôleurs. Et gare du Nord, il n'y avait pas d'autres dangers en se promenant que de se faire bousculer par des flics insolents... L'insécurité, tout le monde adorait ça. Ça rassurait... Tout « citoyen » pensait au fond que la police était « le dernier rempart de la République ». Cette compréhension, cette compassion même pour les difficultés de la police était écoeurante... C'était fini le temps où on avait compris que quelqu'un qui faisait flic ne pouvait pas être bon. Qu'entrer dans la police était faire un pacte avec le diable dont on ne ressortait pas indemne. Qu'il valait mieux encore être SDF que flic ou contrôleur de métro... Tout

uniforme envoie directement l'individu qui le porte en enfer.

C'est l'anarchistissime Armand Robin, poète et auteur de tracts dans les années cinquante, qui s'était amusé à harceler au téléphone le commissaire de son quartier en lui disant : « Il y a des métiers qu'il ne faut pas faire, monsieur ! » Ça lui coûta cher, d'ailleurs... Pauvre Armand... À quarante-neuf ans, contrôlé par des flics dans un café, il avait refusé de décliner son identité, alors on l'avait emmené au commissariat, puis on l'avait tabassé toute la nuit pour qu'il dise son nom. « Mon nom ? Non ! » À l'infirmerie du dépôt, au petit matin, et toujours sans avoir dit qui il était, Robin finit par crever sous les gnons bleus, blancs, rouges...

L'ordre n'est jamais juste, le désordre souvent. Depuis que le monde est monde, et pour longtemps encore, l'ordre restera un fantasme et les forces qui prétendent le servir sont des faiblesses, même quand elles frappent, même quand elles tuent.

## CXL

### Fourmies 1891

Deux jours après les émeutes de la gare du Nord, par une fin mars déjà avrilisante, je me promenais sur les quais de Seine... Je tombai sur une brochure, *Les Fusils du 1<sup>er</sup> mai*, au sujet de Fourmies et de ses émeutes, au XIX<sup>e</sup> siècle... Je fis vite le rapport entre les casseurs de la gare du Nord et les émeutiers de Fourmies, là même où nous avons donné notre concert de jazz... Dire que pendant tout mon petit séjour là-bas en tant que musicien, j'avais ignoré que ce qui s'était passé à la gare du Nord avait été en quelque sorte un Fourmies du XXI<sup>e</sup> siècle !

Passionnante, cette brochure... On y apprenait qu'au soir du 1<sup>er</sup> mai 1891, sur la grand'place de Fourmies, les ouvriers des usines lainières chantaient à pleins poumons. Ils fêtaient le deuxième Premier Mai de l'Histoire et s'exaltaient à l'idée d'obtenir les trois « huit heures », un peu plus de cent ans après la Révolution française... Deux cents Fourmisiens étaient massés devant la mairie

où étaient enfermés quatre de leurs camarades arrêtés le matin. Des grévistes pacifistes râlaient plus fort que les autres de la présence militaire déployée par le sous-préfet Isaac à la demande des patrons d'usines morts de trouille à l'idée d'une émeute. Quelques pierres furent lancées.

Le commandant Chapus à cheval sortit son sabre et le leva au clair. Sur son ordre, les soldats portèrent leurs fusils à l'épaule. « En joue, feu ! » Les soldats tirèrent sur la foule, à bout portant ! Le feu jaillit des fusils flambant neufs Lebel, la nouvelle marque allemande à la mode. On aurait dit qu'ils voulaient les essayer sur ces lapins qui étaient des hommes... Des enfants même !

C'était décidé : la commissaire principale Rachel sonna la charge. « Zou ! » cria cette grande brune, comme sortie d'un tableau de Delacroix, avant de prendre la tête de la cohorte de flics fonçant... Ma parole, c'est *La Liberté guidant le peuple* ! Mais non, c'est plutôt *La Répression guidant la police*...

Panique devant l'église... L'abbé Margerin levait les bras au ciel ! Il se précipita vers le

premier visé en pleine poitrine : le jeune Kléber, un conscrit de dix-neuf ans, bien connu de la ville, qui arborait fièrement un drapeau tricolore pour l'occasion. La hampe encore au poing, Kléber venait de s'écrouler sur le tissu français : son sang, en coulant, colora le blanc et le bleu pour en faire un drapeau entièrement rouge.

Plusieurs autres jeunes de moins de vingt-et-un ans furent fauchés sans sommation par l'armée. C'était au tour du plus jeune, le petit Émile, onze ans, d'être canardé dans le dos ! Criblé de balles, il avait trouvé la force de zigzaguer jusqu'à l'estaminet le plus proche. À peine entré à la Bague d'Or, Émile s'effondra au pied du bar. De sa poche, une toupie tomba sur le plancher. Le cœur de l'enfant était arrêté depuis quelques secondes et la toupie tournait toujours.

Maria, une ouvrière de dix-huit ans aux cheveux de feu, les poches pleines de pelotes de laine de toutes les couleurs, tenait à la main un brin d'aubépine, hommage au printemps qui arrivait... La rafale « scalpa » Maria, propulsant sa chevelure si haut dans le ciel de



Fourmies qu'elle prit immédiatement sa place au milieu des constellations, entre Pégase et Andromède... Mieux que la Chevelure de Bérénice !

Ça avait été très médiatisé, cette affaire ! Une semaine après, *L'Illustration*, le grand journal de l'époque, faisait sa une avec une gravure représentant le petit Émile abattu... Pas d'images de portables diffusées, à l'époque, mais des graveurs qui représentaient les scènes du réel récent, en les interprétant et en les soignant, en les enjolivant, comme je l'ai fait moi-même dans les paragraphes précédents. *La France illustrée* rendit aussi compte des obsèques par des dessins... Des chansons même furent éditées (*Les martyrs de Fourmies*, « roman souvenir du Premier Mai 1891 »)...

La levée de boucliers rouges fut générale. Ça allait de Clemenceau à Ravachol, en passant par Jaurès. C'est-à-dire que toute la gauche, d'un extrême à l'autre, se scandalisa à juste titre devant le passage d'éponge du gouvernement sur la flaque de sang de la manif du Nord... Le massacre de Fourmies eut

du mal à passer dans l'opinion, surtout que les deux fomenteurs des grèves ayant précédé le Premier Mai écopèrent d'un procès et de la prison ! Hippolyte Culine et Paul Lafargue (le gendre de Karl Marx !). Lafargue était accusé d'avoir fait le 30 avril un discours si excitatif que les ouvriers lainiers s'en galvanisèrent vingt-quatre heures plus tard. Voilà pourquoi le sous-préfet Isaac avait demandé des renforts militaires, prévoyant l'échauffourée.

Il n'en fallut pas plus à Édouard Drumont, le papa incontestable de l'antisémitisme au grand jour de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, pour monter au créneau de ce Fort Chabrol-là... Dommage, les cocos trop sectaires de la brochure que j'avais trouvée sur les quais ne citaient jamais Drumont (trop anti-juif) parmi les exégètes de Fourmies, alors que c'est bien ce bon vieux gros Édouard qui se fendit du meilleur texte sur le sujet... Lui et son copain Guérin étaient partis pour Fourmies (en train, comme moi !) pour enquêter sur ce qui s'était passé et démêler cette pelote de haine pour en tirer le fil du seul responsable, selon Drumont : Isaac !

*Le Secret de Fourmies*, pamphlet paru l'année d'après (1892), reste un des meilleurs textes de Drumont, où il s'en donne à cœur joie pour dénoncer Isaac, crapule bourgeoise du Système d'alors, qui en effet avait donné l'ordre à Chapus, considéré comme une simple marionnette, de tirer sur la foule d'hommes, de femmes et d'enfants... « Celui qui ordonne de tirer sur les ouvriers, c'est le Juif, c'est-à-dire l'être qui doit tout au Peuple, qui devrait remercier le Peuple d'avoir fondé au prix de tant de sacrifices cette République que le Juif exploite de toutes les façons. » Ou alors mieux : « Comment advint-il qu'un Hébreu fit, un jour de mai, disparaître du monde des vivants de pauvres baptisés auxquels le soleil, jouant sur les premières frondaisons des arbres, semblait doux à regarder ? »

Ah, il était fort ce Drumont pour faire pleurer dans les chaumières chrétiennes ! Et tout aussi fort pour faire pleurer de rire, comme par exemple dans les pages entières que le chef de *La Libre Parole* consacrait aux membres de la famille Isaac, remontant sur plusieurs générations, jusqu'à les dénicher en

Algérie ! *Idem* pour les listes des enculés députés de droite (qu'il appelait « les droitiers ») qui n'avaient pas bougé, « tous les noms des députés de la Droite qui ont déclaré que le massacre de Fourmies n'avait aucune importance et qu'il était parfaitement oiseux de savoir à qui remontait la responsabilité de cette effroyable catastrophe ». Drumont rendait compte de leur passivité post-Fourmies lorsqu'il s'était agi de dénoncer à la justice l'atrocité (« ils ont fait leur interpellation dans la culotte »).

Sans parler de ce qu'il appelait l'« indifférence absolue des “grandes chrétiennes” devant le massacre de ces ouvrières ». Car Drumont s'acharnait dans son pamphlet sur les mondaines que Fourmies avait révélées plus dégueulasses encore qu'il ne l'imaginait :

Les *professionnal ladys* de la Charité qui, depuis vingt ans, nous ont assourdis du bruit de leurs vertus alternant avec la description de leur toilette. Ce sont les grandes chrétiennes d'autrefois, les chrétiennes de la

primitive Église, comme disent les journaux juifs, des anges en velours, en peluche, en satin, en surah, en foulardine... Pas une n'a eu une inspiration en faisant sa prière du matin, n'a jeté un manteau sur ses épaules, sonné sa femme de chambre, hélé un fiacre qui passait et crié : « À la gare du Nord. » Vous les retrouverez toutes au printemps prochain, les dures et sèches créatures, au bazar de la Charité... Elles joueront la comédie de la Charité comme les *Pro aris* joueront aux élections la comédie de la défense religieuse : « Servir les pauvres, n'est-ce pas servir Jésus-Christ Lui-même?... Les privilégiés ne se doivent-ils pas à tous ceux qui souffrent? »

Si ça, ce n'est pas un texte de gauche !  
Prends-en de la graine, Ségolène !

Sans doute, les pauvres occupent une place déterminée dans la vie d'une mondaine. Il est convenu qu'à certaines époques, on ira figurer dans des ventes théâtrales, flirter sous prétexte de bienfaisance avec de petits

Youtres qui puent souvent d'une façon inconsiderée, chercher des yeux dans la foule élégante le gros baron d'Israël qui paiera la note de la couturière, mais il n'y a pas à sortir de ce programme. Il est parfaitement admis qu'une femme bien posée puisse avoir un amant, mais on ne comprendrait pas qu'elle eût une idée...

Trop bon je vous dis, le Drumont, dans sa plaquette colérique ! Ne parlons même pas de son talent bien repéré par Bernanos et dédaigné avec mauvaise foi par Léon Bloy ! Non, c'était son positionnement même qui aurait dû être mieux lu par ceux qui essayaient de le récupérer comme extrême-droitiste, vassal de toutes les forces et de tous les pouvoirs !

Au lieu de prendre servilement parti contre toute rébellion, de lécher le cul à toute flicaille, gendarmerie et autres militaires, l'anti-Système Drumont, dans un camp purement ouvriériste et bien à gauche (comme on s'attendrait à ce qu'il le fustigeât), prenait instinctivement parti – et avec quelle

violence – contre les riches ! Oui, ça existe, un facho pauvre ! Isaac et son compère Constans étaient les cibles premières de Drumont pour expliquer Fourmies. « La police et les gendarmes furent particulièrement odieux, ils tiraient encore par plaisir quand la place était déjà jonchée de morts et de blessés. »

Que Lafargue (mari de Laura Marx), qui avait poussé les pauvres ouvriers d'usine à se révolter, fût juif ne conduisit pas Drumont à le critiquer par automatisme. Celui qu'il voulait fustiger, c'était bien sûr le Juif, mais le Juif au pouvoir, le Flic-Juif des flics, bref le Juif Isaac, bête noire du *Secret de Fourmies*. Pour Drumont, il y avait pire qu'être Juif : être flic !

Au moins, les antisémites fin de siècle ne se trompaient pas de cible et ne marchaient pas avec la police, alors qu'Alain Soral, futur président d'Égalité et Réconciliation, ne banderait bientôt que pour elle...

Qui peut douter après cela que Drumont se mettant à écrire quelques pages sur les émeutes de la gare du Nord n'aurait pas pris la défense des casseurs contre le « préfet de police » Isaac-Sarkozy ?

## CXLI

### Premier tour

C'est Blanrue qui m'annonça, dès 17 heures 32, ce dimanche-là, le résultat officiel du premier tour des présidentielles : « Sarko-Ségo ! » Salim m'appela tout de suite. Lui aussi avait eu les estimations. Il cafardait. Il voyait sa bouillabaisse partir en fumée ! Il ne voulait pas y croire. Et à vingt heures, Poivre d'Arvor annonça en effet que Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal se retrouvaient au second tour.

Finis Bayrou ! Finis Le Pen ! J'avais raison dans mon tract. Ils n'avaient pas l'air con, les Chatillon, Dieudonné, Soral, Laïbi... Yves, même, puisque cet imbécile aussi avait voté Le Pen ! Tous ces lepénistes opportunistes qui me reprochaient de ne pas avoir suivi le « chef » devaient être bien morveux !... Ils venaient tous de se prendre un tsunami de frustration dans leurs gueules de « déçus du lepénisme ».

Le soir, Salim me rappela, effondré, penaud même, disant que j'avais raison, qu'il n'était qu'un « zozo » et qu'il ne croyait plus en rien. Et qu'il tiendrait parole, je l'aurais ma



bouillabaisse à mon prochain séjour marseillais...

— Y aura de la baudroie ?

## CXLII

### Et Nabe rencontra Littell

Alors qu'on regardait passer les germano-boudins depuis la terrasse du Chai de l'Abbaye où Dimitri et moi buvions un verre, un grand jeune homme ébouriffé vint s'asseoir, à deux tables de nous... Jonathan Littell ! Tout seul. Il commanda un verre de blanc. Personne ne l'avait reconnu mais moi, si ! Il sortit un livre et commença à se plonger dedans. Jonathan Littell lisait, en plein Saint-Germain, mi-lambda mi-incognito, le livre de Mehdi Belhaj Kacem sur Dante... Petit coup d'œil en coin. Je l'observais. Il était pâle, jaune presque, un peu mou, avec une boucle d'oreille, un cigarillo...

Littell sortait du mythe, à trois mètres de moi. Au moment où il allait payer son verre, je le désignai du doigt comme si je l'avais repéré à l'instant... Il me fit de la tête une sorte de

« ah, oui ! ». Je me levai ; lui aussi, attendant que le garçon vienne l'encaisser. Je le rejoignis devant son guéridon sur le bout du trottoir. Je lui tendis la main, il me la serra. Il me dit aussitôt qu'il avait lu mon tract...

— C'est bien comme système, ça.

Tout de suite à l'essentiel. Littell était un peu timide et avait les dents sales sous le sourire, les yeux clairs, et était plus grand que j'imaginai. L'auteur des *Bienveillantes* était un concentré, un attentif. Il attendait que le garçon arrête sa valse autour des tables. Lui désignant le livre du philosophe imbitable tunisien, je lui demandai si c'était bien...

— Quand on aime Dante, on trouve ça bien, me répondit Littell.

Je lui dis qu'on pourrait dire que justement, quand on aime Dante, on ne trouve pas ça bien ! Il sourit. Puis je lui demandai s'il venait souvent à Paris. Non, c'était exceptionnel. Je lui dis que moi, je n'en pouvais plus de ce pays. Lui était en Espagne : « On y vit bien. »

— Je préférerais vivre en Italie, dis-je. À cause de mes origines.

— Quelles origines ?

Ça l'intéressait...

— Vénitiennes. Et gréco-turques.

— Grec de Turquie ou Turc de Grèce ? me demanda Littell.

— Grec de Turquie, lui répondis-je.

— Alors Politis ?

— Oui.

Il me sciait, là, le Littell, de savoir le terme juste tout de suite ! Il me demanda si mon grand-père et ma grand-mère s'étaient rencontrés avant ou après le traité de Sèvres. L'historique avant tout ! Très bonne question, moi-même je l'ignorais. Il faudrait que je demande à ma tante Odette de quand date le mariage d'Édouard et de Paraskevi, sur la colline de Galata... Avant 1923, date de la naissance de Marcel, bien sûr ! On continua notre conversation, sur son livre cette fois. Ça semblait l'intéresser moins que les histoires constantinopolitaines. Je dis à Littell qu'au-delà du livre lui-même, ses *Bienveillantes* avaient été bienfaitrices par le balayage définitif qu'elles avaient opéré sur le milieu atroce français littéraire...

— Ils s'en remettront, me dit-il modestement.

— Non, il va se passer du temps avant qu'ils s'en remettent !

— C'est le cadet de mes soucis, dit-il avec mépris.

— En tout cas, ils en ont pris un sacré coup grâce à vous ! ajoutai-je.

— Qui ça « ils » ?

— Les méchants !

— Qui sont les méchants ?

— Ceux qui ne sont pas comme nous, des gentils !

Littell éclata de rire, un beau rire grave et sympathique que je ne lui avais pas entendu à la radio. Il avait évidemment chopé l'allusion biblique « Gentils-Méchants », « Goys-Hébreux ». Sensible à l'humour « anti-juif », ce Littell, qui acceptait de se faire mettre un instant du côté des « Gentils » !... Le garçon lui rendit sa monnaie et Littell me serra la main.

— Peut-être à bientôt, me dit-il.

Et je le laissai partir. Rencontre historique ! L'écrivain qui vendait le plus et celui qui vendait le moins. J'étais très content qu'il ait

lu mon tract. C'était la première fois, je crois, qu'un personnage d'un de mes tracts sortait ainsi dans la rue où ils étaient placardés ! En plus, il avait été enchanté qu'un écrivain français totalement ostracisé par son propre milieu invente le concept d'écrire sur les murs, sur les arbres !

Je suivis Jonathan Littell du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse, comme déjà un fantôme de la littérature du début du XXI<sup>e</sup> siècle, dans les rues de Saint-Germain-des-Prés.

## CXLIII

### Blanrue fait son anthologie

Le 1<sup>er</sup> mai 2007, Blanrue me téléphona pour m'annoncer triomphalement que Moix avait fait la préface (pour 1 500 euros) à son *Anthologie* de propos antisémites, qui était enfin passée de l'état de projet à la réalisation. Blanrue se réjouissait que Moix ait accepté de se mouiller avec lui et qu'il compromette ainsi sa réputation en préfaçant le livre de son grand ami faurissonien.

Blanrue me dit aussi que dans son texte, Yann avouait qu'il était marrane... Et Paul-Éric osait me dire que marrane, ce n'était pas tout à fait juif ! Blanrue avait beau me présenter Yann comme un méprisable petit marrane victime du machiavélisme d'un grand antisémite comme lui, sa « stratégie » soi-disant anti-Moïse ne me convainquait pas. Une heure au téléphone avec ce lourdaud qui décidément ne comprenait rien à sa propre pédalerie de goy fasciné par le Juif. Blanrue était juste l'antisémite amoureux du Juif, alors que d'habitude c'était le contraire. Paul-Éric, en gros pédé antisémite, avait trouvé son giton juif en Yann. La vérité, c'est qu'il était ravi et fier que cette petite merde, lâche et opportuniste à la fois, lui ait chié sa préface dans la bouche : ça les liait comme un mariage ! Nouvelle alliance ! Comme un enfant qu'ils auraient fait ensemble ! Blanrue prétendait avoir compromis Moïse et croyait pouvoir me faire avaler cette couleuvre, alors que c'était lui, bien sûr, qui n'avait de cesse d'avalier toujours plus du foutre marrane

péniblement pissé par la mini queue de son adoré !

Ça faisait déjà longtemps, moi, que je savais par son frère Alex qu'ils étaient marranes d'Espagne (Moïx). C'était une tante éloignée qui, en tombant sur *Podium*, avait découvert que ce « Yann Moix » appartenait à sa famille, en vérité des « Moïse », des marranes convertis au Moyen Âge.

Au début, ça n'avait absolument pas intéressé Yann. En revanche, Alex, ça l'avait passionné d'avoir appris que les Moïx étaient juifs ! Il s'était levé le cul, il était allé en Espagne, voir les hectares d'oliviers, « comme la forêt de Chambord », qui appartenaient à sa famille. Alex avait travaillé, fouillé dans des paperasses, s'était aperçu qu'ils faisaient partie, son frère et lui, des « conversos ». Torquemada, l'Inquisition, l'abjuration... Que de thèmes parfaitement adéquats à la personnalité répugnante de Yann Moix !

En cherchant soi-disant à le couler, Blanrue lui avait fait un cadeau précieux, une bouée de sauvetage, en lui donnant l'occasion de révéler sa marranité... Et il l'avait payé en plus (pute) !

Dans tous les cas de figure, Yann était gagnant. Même si le bateau (son livre) sombrait, Moix le marin marrane serait le seul à s'en sortir. On voyait d'ici le capitaine Blanrue hurler au bastingage tanguant :

— Les femmes et les enfants après ! Moix d'abord!...

Désormais, Blanrue ferait croire à ses amis antisémites qu'il fréquentait Moix parce que lui aussi était un antisémite (mais honteux) et qu'il voulait le pousser, petit à petit, à se révéler ; et d'un autre côté, il ferait croire à ses amis juifs (ou plutôt aux amis juifs de Moix) que lui, Blanrue, n'était pas si antisémite que ses fréquentations pouvaient le laisser croire puisqu'il était ami avec Moix ! Double discours pour double menton !

À propos de Juifs marranes, il y avait de véritables fiches de police sur Sarkozy et son entourage qui circulaient sur Internet!... On y apprenait que son pote Christian Clavier était juif aussi ! Avec photos ! Merde, et moi qui lui ressemblais soi-disant... Salim pour me rassurer me dit qu'il arrivait que même des



Juifs et des Arabes se ressemblent : « Ce sont des cousins après tout ! » Non ! je refusais !

— On est tous descendants d'Adam et d'Ève... me dit-il.

— Pas moi ! Adam et Ève, je ne les connais ni d'Ève ni d'Adam !

## CXLIV

### Nabe sous Sarkozy

C'est par Soral que j'avais rencontré les Nicolas Brothers. Je ne parle pas des deux merveilleux danseurs noirs virtuoses qui foutent le feu dans le film *Stormy Weather*, mais de deux bons Blancs français, plutôt bras cassés, qui faisaient des vidéos alternatives, anticonformistes (on ne disait pas encore « dissidentes »). Les deux frères Nicolas m'avaient gentiment harcelé pour que j'accepte une interview sur leur site Vidéodrom, où j'apparaissais au générique *rock-red light culture* entre Gabriel Matzneff, Michel Piccoli, Mesrine mort au volant de sa Mercedes, Patrick Dewaere, quelques punks à

épingle à nourrice dans les narines, Jacques Lacan et bien sûr Soral.

C'est moi, je crois, qui ai eu l'idée de les mettre à contribution le jour même du second tour des présidentielles. Ils me filmeraient au cours de mes pérégrinations, ce dimanche-là, où le nouveau Président ou la nouvelle Présidente tomberait du ciel. Je leur donnai rendez-vous au jardin Marigny, mon préféré, vers 16 heures 45, avant que les premières estimations ne tombent.

Je m'installai sous la statue de Pompidou et m'allongeai sur l'herbe avec mes lunettes de soleil. Mes deux filmeurs arrivèrent, grands, en noir, pas très futes-futes... Ils avaient laissé leur gros sac dans le champ, je dus l'écarter moi-même. Il faut tout mettre en scène ! Tout vérifier, tout surveiller, tout faire... C'est le lot de ceux qui changent de système, je le savais bien. La croix de l'homme libre, c'est l'amateurisme des autres. J'étais couché, désinvolte, à dix mètres du palais de l'Élysée. J'en balançais des cartouches, sur les Français, l'abstention... Et puis sur Ségolène et sa grande stratégie pour handicapés, et sur mes

amis « racailles », et sur Le Pen. Et tout ça sur la pelouse de l'Élysée, devant un flic noir qui venait pour me verbaliser : « On ne filme pas ici, monsieur ! » Ensuite, j'entraînai les frères Nicolas au Deauville, décidément mon QG de l'époque.

C'est là, devant la télé du bar, au milieu des serveurs en marinière, qu'on allait apprendre le résultat. C'était imminent. Il y avait une grande animation. Je m'installai. Le visage de Sarkozy apparut. Trois mémères applaudirent en s'extasiant, les connes. Je hurlai : « Huile de ricin pour tout le monde ! » En effet, il y avait un air de fête mussolinienne. Je commentais le programme du nouveau président Sarkozy, qui rêvait d'imposer à la France ce qu'il appelait l'autorité et le travail pour tous, presque celui qui rend libre ! J'étais si dépité que je pouvais même passer, à la limite, pour un déçu de Ségolène, face au quinquennat de beaufitude qui s'annonçait. Je résumai la situation politique ainsi : « 68 est notre ennemi, mais l'ennemi de 68 n'est pas notre ami. » Je prophétisais une fausse joie, rapide, lorsqu'un gros beauf aux cheveux

blancs m'apostropha, et prit pour de l'humour mes sarcasmes anti-sarkozyques. Je lui demandai s'il était prêt à aller en Iran faire la guerre pour Sarkozy, c'est-à-dire pour les Américains. Il me dit : « Allez travailler, jeune homme ! » Quarante-huit ans quand même... Il s'énervait, avec sa bobonne... Petit chef d'entreprise, il ne supportait plus les chômeurs. Quand je lui fis l'allusion au travail qui rendait libre, il ne la capta pas et la prit argent comptant. C'est bien ça, la réussite du nazisme, c'est de s'être infiltré par édulcorations successives dans la plus apparente des démocraties. Française, en plus ! L'ennemie du Grand Reich !

Par élégance, je citai même le nom de Soral aux frères Nicolas qui m'interrogeaient, car c'était grâce à lui que j'avais obtenu cette interview. Je le rangeai même parmi les « amis » qui attendaient une réaction contre Sarkozy ! Voilà pourquoi Alain avait appelé « en dernière instance » à voter pour lui entre les deux tours, pour qu'ensuite son cher peuple se réveille et foute le feu à ce pays !...

Mais je trouvais le temps long ! Ça faisait déjà dix minutes que Sarkozy était élu et je ne voyais pas beaucoup de racailles saccager les Champs-Élysées. Seules deux petites racaillettes, mignonnes Arabes pulpeuses du Deauville, étaient prêtes à pleurer tellement elles étaient déçues.

Quand je disais dans la vidéo que Sarkozy était un agent américain, ce n'était pas du conspirationnisme bien sûr. C'était évident qu'il allait s'aligner sur la politique bushiste, ou post-bushiste, mais il n'était pas pour autant payé directement par la CIA, ça c'est l'idée que Soral développerait plus tard.

La parano sur l'Iran était telle que dès que je prononçais le nom de ce pays, tout le monde avait les nerfs. Les chiites d'Irak ne s'étaient pas encore couchés complètement et je prévoyais une bonne guerre contre Ahmadinejad qui n'arrêtait pas de surenchérir dans la provoc' au sujet de la bombe atomique. Si Washington décidait de frapper Téhéran, c'était certain que Paris suivrait dans la foulée.

On sortit tous du Deauville, on repassa rue La Boétie, devant le siège de l'UMP... Il y avait

des détritiques partout. Un petit groupe de fans avinés devant la porte, des fins de race, très 16<sup>e</sup>, dansaient avec des ballons bleus et présentaient aux caméras des frères Nicolas des affiches déjà vieilles depuis une heure. Un sitting de hippies devant la salle Gaveau contestait avec des rengaines surannées le nouveau président pousse-au-travail. Notre petite équipe se mêla à celles des télévisions étrangères. C'était la non-fête absolue. Une sorte de carnaval de Venise, sans Venise et sans carnaval. Des gosses filaient à trottinette au milieu des déchets. Ce n'était pas moi qui rêvais : la ville était morte ! Il n'y avait aucune joie réelle, mais une évidence de déception. On déambula dans un cimetière d'espoirs, et au cœur même de notre quartier si vivant il y avait encore quelques heures ! Les frères Nicolas, à l'avant-garde d'une pseudo-pensée soralo-nabienne, filmaient les cars de flics groggies, comme K.-O., place Beauvau. On aboutit à la Concorde. Là, c'était le « concert ». Avec très peu de monde. Je reconnus, sur une scène branlante, Jean-Marie Bigard, Gilbert Montagné, Enrico Macias qui fit cette

merveilleuse bourde en chantant « Ah, qu'elles sont jolies les filles de Sarkozy », alors que c'était celles de Jacques Martin ! Et la présentatrice Ness, une belle collabeurette avec qui j'avais fait une émission d'Ardisson. Je continuais à parler, filmé... Tristesse de kermesse de province.

Une bourgeoise sarkozyste d'une vingtaine d'années fit un lapsus en parlant de Sarkozy par rapport à Ségolène Royal : « Elle est mieux que l'autre débile. » En effet, sous ses aspects virils, l'ère Sarkozy s'annonçait comme une parenthèse de gonzesse pleine de gaffes et d'hystérie. On l'avait vu dans le fameux débat télévisé de l'entre-deux-tours : le Verseau ascendant Vierge *versus* la Vierge ascendant Verseau.

Place de la Concorde, vingt-trois heures. Aucun enthousiasme, mais aucune violence non plus. Sur les mêmes lieux, on était loin du 6 février 1934. Déjà, je relevais un sentiment croissant qui deviendra un des grands thèmes de ce livre : la négation de la réalité au moment même où elle se passait. On ne finirait pas d'entendre dans les médias des

commentaires insistants sur le feu d'artifice de joie qui avait émané du résultat de cette élection alors que, sur le terrain, on s'apercevait de l'exact contraire. Le commentaire faux prenait le pas sur la réalité. Voilà ce que je disais, le 6 mai 2007. Sandwiches au merguez partout, on passait à travers les filets de fumée des braseros comme à travers le brouillard annonciateur du sarkozysme. Puis j'eus l'idée de finir l'interview par où on avait commencé, sous Pompidou. Je rentrai dans le parc noir et parlai du « pétainisme ketchup », sauce à laquelle Sarkozy allait bouffer sa France. Je tapotai sur la statue de Pompidou et m'en allai...

— Salut, Georges !

Ça aurait pu s'appeler *Nabe sous Pompidou*, on opta pour *Nabe sous Sarkozy*. La vidéo serait mise en ligne dès le lendemain. Salim se chargerait de la faire circuler à partir de notre site. Elle « tourna bien », comme il dirait.

À peine rentré, j'avais un message de Soral. Je le rappelai, il était là, à Paris, chez lui, rue des Canettes, en train d'écouter du Lester



Young... Je l'entendais, il était tout triste. C'était le monde à l'envers ! Il se la jouait très *La Marseillaise*, amateur de jazz détaché, reclus dans sa grotte alors que moi, très politique, j'avais passé la soirée sur le terrain, en reportage... On aurait pu faire le film ensemble. À l'époque, je n'aurais pas été contre.

Avec Soral, on regardait la télévision à distance, mais en même temps. On remarquait bien que les stars du sionisme étaient mises en avant dès le premier soir pour la gloire de ce Hongrois nazillard ! Sur la scène, d'autres personnalités que je n'avais pas vues en vrai : Jeane Manson, la mère de Shirel, qui faisait l'apologie des USA ; Cécilia-la-cocufiante, en sportswear curieusement (on ne savait pas, à ce moment-là, qu'elle avait accompagné son mari jusqu'au triomphe dans le seul but de le quitter) ; Mireille Mathieu ; Bob Sinclar ; Christian Clavier ; Steevy ; Arthur... Ô cauchemar !

## CXLV

### Ardisson Furax au Mathis

Sarkozy était donc président de la République française. Le lendemain, j'allai faire un tour au Mathis pour prendre la température. Il pleuvait. Dans l'entrée, je tombai sur Ardisson qui sortait d'un dîner. Tout de suite, Thierry m'embrassa, très chaleureux, il m'entraîna plus loin... J'adorais ça, la complicité immédiate avec lui. Si Ardisson voulait me parler seul, c'était que le sujet le méritait : les Juifs. Dès qu'il me voyait, c'était instantané. Il savait qu'il ne pouvait pas parler de ça devant les autres mais qu'avec moi seul, il pouvait se lâcher. C'était une preuve de confiance, aussi. Ardisson me dit, très énervé :

— Pourquoi Le Pen l'a pas dit, que Sarko est juif ? Soral, qu'est-ce qu'il a foutu ? Personne ne le sait, c'est ça qui l'a fait gagner : que ça n'ait pas été dit...

Je dis à Thierry qu'il y avait eu un article, mais discret, dans *Le Monde*, où Le Pen le disait, mais comme ça venait de lui, personne

ne l'avait pris au sérieux. J'étais bien d'accord avec Ardisson : si la France entière avait su que Sarkozy était juif sépharade (par son grand-père maternel), elle ne l'aurait peut-être pas élu.

Ardisson était très chaud, d'ailleurs, et combatif, contre le président juif. Il n'en revenait pas lui-même, que la France ait élu, sans le savoir, un Juif à la présidence !

On s'installa dans le hall. L'immonde producteur Jérôme Corcos et l'acteur Stanislas Merhar arrivèrent, puis Gérald. Ardisson était sur le fauteuil, à gauche, moi sur une chaise, et on glosait tous, trop fort d'ailleurs car le liftier nous fit baisser d'un ton : « Déjà l'effet Sarko ? » Ardisson dit qu'il serait toujours dans l'opposition. Il me prenait le bras pendant qu'il parlait et raconta qu'il avait été « convoqué » place Beauvau par Sarko à l'époque où il était ministre de l'Intérieur, parce que Monsieur voulait faire un *Tout le monde en parle* ! Le futur Président lui avait dit : « c'est pas bien, ce que vous a fait Fogiel » (c'est-à-dire de le plagier). Thierry nous dit que Sarkozy avait des fiches sur tout le monde.

« Un vrai Javert ! » Et encore une fois, Ardisson avait gaffé : il avait dit à Sarkozy : « Pour moi vous êtes un mélange de Dechavanne et de Bonaparte. » Fin des relations ! Sarkozy passa immédiatement dans le camp de Fogiel.

Quand Thierry s'en alla, je restai avec Corcos et Merhar. J'ignorais que ce puant hâbleur de Corcos connaissait Nadia, ma Kabyle, que je voyais de plus en plus. C'est par Moix qu'il l'avait rencontrée (j'ignorais aussi que Moix connaissait Nadia !). Comme Yann n'en avait pas voulu, il l'avait refilée à Corcos.

Corcos me raconta que Nadia était venue chez lui à deux heures du matin mais qu'il n'avait pas couché avec elle, car c'était plutôt Lili qui lui plaisait :

— Je me la mettrais bien au bout de la queue...

Élégant Corcos ! Merhar, lui, dit qu'il baisait de temps en temps Kakou, mais qu'il n'était pas amoureux d'elle. Sacrées arrivistes, les deux sœurs ! De toute façon, en ce moment, elles étaient indisponibles, elles venaient de perdre leur grand-mère.

J'en avais assez entendu. Je quittai le  
cloaque nocturne. Le lendemain matin,  
Audrey et moi partions pour Marseille...

## Livre XIII

### CXLVI

#### Bouillabaisse dans la tête de Salim

Salim avait un peu de retard car il venait de l'autre bout de la ville, où il prenait des leçons de bateau... S'il y en avait un qui n'avait plus de leçons de bateau à prendre, c'était bien le père d'Audrey qui nous amena au vallon des Auffes, par la mer, dans son « pointu », avant de disparaître de dos, debout sur sa barque, dans le crépuscule méditerranéen.

Salim arriva à moto. On monta chez Fonfon et on se plaça tous contre la baie vitrée... Bouillabaisse du Le Pen perdu !

Bonne, mais sans plus. Un arrière-goût amer... Salim était plus sombre que

d'habitude. On aborda à peine le sujet Le Pen, il était passé à autre chose... Ça avait l'air assez récent comme choc...

— Il faut arrêter ! Les tours n'ont pas pu s'effondrer toutes seules à cause des avions, il y a eu des explosions !

Non, pas lui ! Salim, que je pensais convaincu comme moi par la juste cause des attentats arabes, avait apparemment vrillé à son tour. Lui qui s'était opposé (et devant moi) à Soral semblait adhérer à la fable d'un 11-Septembre organisé par les Américains... Mon webmaster disait s'être avalé plus d'une cinquantaine de vidéos en anglais sur le 11-Septembre, sans sous-titres, dico à la patte. Il se vantait d'avoir « fait cet effort », et que ç'avait été payant.

Audrey souriait jaune safran. C'était comme si Salim nous remplissait une nouvelle marmite d'une peu appétissante bouillabaisse : croûtons de Pentagone, rascasse de tour 7, rouille franc-maçonne, aïoli illuminati...

— Ne riez pas, nous dit-il sans rire, quand j'ai appris l'existence des Illuminatis, j'ai eu la chiasse pendant six jours !

— Arrêtez vos conneries, Salim... lui dis-je.

— Des conneries ? C'est tout un monde qui s'ouvre à moi...

En analysant tout ça *a posteriori*, je me demanderais si ce n'était pas l'« échec » de Le Pen qui avait provoqué ce retournement de Salim... C'était comme si par déception de ne plus pouvoir poursuivre le combat lepéniste, il s'en était trouvé un autre, par dépit, pour consoler son âme perdue et tourmentée. Il était tombé d'un cheval et voulait absolument remonter sur un autre. Le problème, c'était que le premier avait plutôt été une grosse vache, et le second s'avèrerait un âne bâté.

Audrey constata ce jour-là qu'il y avait des hiatus énormes dans la pensée de Salim. Elle le trouvait même un peu « irrespectueux » envers moi lorsque je lui tenais tête. Il était également bien léger, d'après elle, sur l'économie, un autre de ses nouveaux dadas. Par exemple, il était obsédé par l'or. En tant que dentiste, il me conseilla de m'arracher ma dent en or et de la mettre en banque pour pouvoir manger bientôt. Une dent pour pouvoir se mettre quelque chose dessous !



En pleine rascasse, Salim reçut un coup de fil d'Yves. Il se leva, s'approcha de la baie (attention : pour ceux qui, dans une trentaine d'années, écouteront ce texte sur livre audio – salut, Mylène Jampanoï ! –, je n'ai pas voulu dire que Laïbi rejoignit chez Fonfon une table où reposait d'une façon inexplicquée le cadavre de l'abbé Pierre !) et, pour parler à son Loffredo, mit sa main sur l'appareil, comme s'il avait des choses importantes à me cacher... Je me moquai de lui...

À la fin du dîner, qu'il paya donc, je lui donnai la réédition de mon livre *L'Âme de Billie Holiday* qui venait de paraître en poche à la Table Ronde (la Petite Vermillon), mais il eut l'air vraiment de s'en foutre.

Minuit, Salim repartit à moto, et nous à pied ; je me tapais la Corniche en broyant du Beur...

Le lendemain, dans le train qui nous ramenait à Paris, je me disais que la bouillabaisse, décidément, elle était désormais dans la tête du pauvre Laïbi.

## CXLVII

### Un le pen juif

Chirac alla dignement tout seul, sous la pluie, déposer une dernière gerbe sous l'Arc de Triomphe. Pendant ce temps, Sarko partit en jet pour Malte se prélasser sur le yacht de Bolloré (après le Fouquet's où il avait dormi la nuit de son élection, ça la foutait mal dans le genre « maintenant que vous m'avez élu, bande de ploucs, je me gave »)... J'avais le tract qui me démangeait : *Hongrois rêvé*. Ou bien *La Vulgarité au pouvoir*. Ou alors *Un yachtman sépharade vous dirige*. Ou encore *Trop tard*. Ou enfin *Baisés* !

Puis ce fut le jour de l'investiture... Du balcon de mon appartement rue des Saussaies, j'aurais pu voir arriver la voiture présidentielle, mais à quelques dizaines de mètres de la réalité, je voyais beaucoup mieux ce qui se passait par la lucarne de la télévision. Sarkozy foula le tapis rouge et s'enferma avec Chirac une demi-heure. Arriva ensuite sa petite famille « recomposée », comme ils disaient. Très bien recomposée ! On aurait dit

des acteurs choisis par casting pour ce film symétrique : les deux filles blondes de Jacques Martin répondaient aux deux fils blonds de Sarkozy lui-même. Et entre ces deux paires, le petit garçon qu'il avait en commun avec Cécilia, Louis, en blazer de bourge à écusson.

Cécilia en robe dorée faisait très reine, un peu détachée. La cocufication de Sarko nimbait son personnage méphistophélique. La diablesse s'habillait en Prada ! Tout le monde savait qu'elle avait trompé Sarkozy avec Richard Attias, un homme d'affaires, Juif également, et qu'elle était revenue uniquement pour faire triompher son mari... C'était d'ailleurs ça qui les avait motivés, les deux candidats... Ségolène s'était présentée parce que Hollande l'avait faite cocue, et Sarkozy parce que Cécilia l'avait fait cocu. *Les Cocus de la présidentielle* !... Voilà un autre bon titre de tract.

C'est Arno Klarsfeld et Jacques Attali, sur la Une et la Deux, qui commentèrent les images (moins bien que moi). Il ne manquait plus que Benamou. D'ailleurs, c'était fait : mon Zorro de Sion s'était déjà infiltré dans les couloirs du

pouvoir... Georges-Marc Benamou : conseiller de Sarkozy après avoir été celui de Mitterrand!...

Ça y était, la petite séance de 69 symbolique où chacun avait sucé l'autre était terminée : Chirac et Sarkozy sortirent de leur chambre. Le nouveau président raccompagna l'ancien jusqu'à sa voiture. Des petites tapes sur le bras, sur le coude, sur l'épaule... Il aimait bien toucher, Sarkozy! Tactile et bien vulgaire... Là, il se fendit de son premier geste de président : applaudir Chirac quand la voiture officielle emmena le vieux, comme un corbillard emporte un cercueil célèbre. Puis il lui fit coucou de la main et Chirac sortit à jamais de l'Élysée. « Adieu Chirac-la-salope » se lisait sur son petit sourire de Levantin hongrois. Aucune classe!

À l'intérieur du palais, on voyait le petit Louis qui regardait de près le collier de la Légion d'honneur qu'allait porter sa tantouze de père. Et puis il entra, le Sarko Premier ! Toujours avec sa démarche de cow-boy encombré... On aurait dit qu'il marchait avec des couches, comme un vieux bébé de

cinquante ans que sa maman ne se serait pas décidée à changer depuis sa naissance. Et qu'est-ce qu'il était familial ! Il cognait les gens, frappait les bras, les bustes, pinçait les joues, comme un sculpteur, un sculpteur de larbins.

Sarko fit son discours, lécha encore un peu Chirac, puis se rapprocha des invités en rangs d'oignons, pour tous les saluer un à un... D'abord sa parentèle, de plus en plus indécente à mesure que l'émotion gagnait du terrain. Cécilia, mi-louve mi-scorpionne, se tenait droite devant son mari, il s'arrêta et lui essuya une larme au coin de l'œil gauche (on apprendrait plus tard qu'elle ne pleurait absolument pas et que c'est lui, par ce geste, qui avait fait croire qu'elle était plus émue qu'elle ne l'était). D'ailleurs, assez sardoniquement, quand il s'était stoppé face à elle et leur fils Louis, elle dit de sa propre progéniture : « c'est le modèle réduit du grand », Madame l'anti-protocolaire !

Et puis qu'est-ce que c'était que ces filles de Jacques Martin qui semblaient ravies que leur beau-père ait atteint cette cime ? On pensait

tous au vieux Jacques, paraplégique, sur un fauteuil roulant, attendant la mort dans un hôtel de Biarritz, et qui s'était vu se faire piquer sa femme sous ses yeux par le maire de Neuilly qui les avait unis ! Même les fils aux cheveux longs, ces deux sortes de pages acnéiques et l'air bien bête, ne semblaient pas plus réjouis que les deux blondasses sorties des couilles du copain de Jean Yanne.

Et il fallait voir les « invités »... Glucksmann et Max Gallo, d'Ormesson, les Balkany, Bernard Fixot, sans oublier la mère de Sarkozy, la vieille Juive de Salonique, assise, que Nico évidemment embrassa. Glucksmann était venu féliciter celui qui voulait « liquider 68 ». Bravo ! PPDA lui parla de Kennedy. Et le gros panda Philippe Séguin, à qui il donna une petite tapette, la jouait avec lui complice Pied-Noir.

Puis le président fit un petit tour sur les Champs vides. Comme le premier soir, ce n'était pas le grand enthousiasme. Sarkozy courut ensuite au bois de Boulogne pour essuyer une larme, une vraie cette fois-ci, une vraie de vrai, en pure peau de crocodile, à la

cérémonie pour les résistants martyrisés par les nazis. Il commémorait les martyrs de la Résistance pour bien apprendre aux jeunes à devenir des martyrs de la collaboration. Plein de gosses au garde-à-vous sous le *Chant des Partisans* ! Il y eut même une lecture de la lettre de Guy Môquet que le nouveau président allait imposer de lire à haute voix dans les lycées. Guy Môquet, l'exemplarité de la nouvelle France sarkozyste, le jeune résistant de dix-sept ans qui avait donné sa vie pour la France... Comme s'il n'y avait pas un autre gosse de dix-sept ans à kiffer ! Arthur Rimbaud peut-être, non ? Qui avait donné sa vie pour la poésie. C'est quand même autre chose ! Cérémonie symbolique et ridicule, et déjà significative. Surtout que Sarkozy aggrava sa lourdeur en s'envolant aussitôt pour l'Allemagne.

À Berlin, à la sortie de sa voiture, encore un geste bien vulgos : il ouvrit ses bras pour que le gros tas Merkel se jette dedans... « Me voilà, Angela ! » C'était la réconciliation ! C'était l'honneur de la Résistance ! « Nous sommes

tous des petits Guy Môquet », voilà le message. De qui se moquait-on ?

Plutôt que de la Résistance, Sarkozy était une sorte d'apologiste de la collaboration, sur courtes pattes. Il faisait des autres des traîtres parce que lui-même était un traître dans l'âme (il avait trahi Chirac pour Balladur). En quelques semaines, tous les mitterrandiens étaient là ! C'était la meilleure !... La politique du nouveau président était *l'ouverture*, c'est-à-dire, en gros, le ramassage de toutes les crapules gauchistes de l'ère Mitterrand pour en faire des sarkozystes. Il y avait même Roger Hanin qui s'était rapproché de Sarko...

Tout en paradoxe versatile, il disait supprimer 68, mais il intégrait les soixante-huitards dans son gouvernement ! Les droitards qui croyaient que Sarkozy allait débarrasser le pouvoir de 68 s'étaient fait clairement baiser. Sarko allait plutôt contaminer la droite au pouvoir de tous les soixante-huitards dont il infestait le visage de la France comme autant de boutons de rougeole, ou plus exactement de rosole... Taches gauchistes de rousseur sur la blême



Marianne. D'ailleurs, il ne manquait plus que Cohn-Bendit !

La plus spectaculaire désignation était celle de Bernard Kouchner comme ministre des Affaires étrangères. Pas moins ! Et l'autre acceptait, sans vergogne ! Ils se trouvaient tous « logiques », les gauchistes caviardeux ! Et même chez les « intellos », le journaliste Marc Weitzmann s'affichait désormais officiellement comme sarkozyste ! On comprit vite pourquoi... Toute l'ancienne gauche, par sionisme, se ralliait à Sarko, car elle avait bien compris que c'était lui, le Président le plus pro-israélien que la V<sup>e</sup> République ne compterait jamais. Juifs à tous les étages (de l'Élysée) !

C'était vraiment intéressant à observer, ce basculement des anciens gauchistes dans la sarkozerie la plus pro-américaine... Il y avait même une revue qui s'était créée : *Le Meilleur des mondes*, avec Romain Goupil à sa tête. Oui, celui-là même qui avait entraîné Coluche dans la présidentielle de 81... On n'était plus dans la droite décomplexée mais dans le gauchisme décomplexé. Plus aucun scrupule

pour les anciens cons sorbonnards pro-hippies à rallier les néo-cons yankees pro-Tsahal. Woodstock/Tel Aviv, que d'allers simples !

Le karcher anti-racaille de Sarkozy s'était transformé en aspirateur d'autres racailles ! Ils étaient tous ravis, les gauchos conservateurs à la française, ex-mitterrandolâtres, de participer à ce nouveau pouvoir bien collabo du petit Juif sépharado-hongrois qui saurait tenir tête aux Arabes de France, et même du monde entier.

L'argument principal des ex-mitterrandiens devenus sarkozystes était que Sarkozy était le seul à avoir dégonflé Le Pen. Grâce à lui, le Front national n'était pas passé au second tour. Oui, il avait dégonflé Le Pen, mais en le vidant complètement de ses idées ! Sarkozy l'avait « pompé », au sens propre. Ça, ils ne le disaient pas, les Weitzmann et compagnie ! Sarkozy, c'était le Le Pen juif. Le Le Pen juif que tous les sionistes libéraux attendaient. *Un Le Pen juif...* Encore un bon titre de tract !

Je parlais de Weitzmann... Justement, on le rencontra, avec Patrick Besson, le lendemain, au Flore ! Il était chargé d'un gros sac. « Y a

une bombe dedans ? » lui demandai-je. Il sourit en grinçant, et nous regarda avec un mépris mal contenu dans ses grands yeux bleus. Il nous dit qu'il aurait voté Dominique Strauss-Kahn si c'était lui que la gauche avait retenu. Il s'assit avec nous. Patrick et moi, on ne se gêna pas pour le chambrer. Et à la fin, c'est moi qui payai la note, devant un Besson qui avait déjà mis la main à la poche et que j'arrêtai à temps :

— Je ne te laisserai pas payer le verre d'un sioniste !

## CXLVIII

### Terreur sur l'avocat

C'était un midi, rue Marbeuf, au 38... Taddei m'avait emmené pour qu'on y voie ensemble le film de Barbet Schroeder sur Vergès. Projection pour journalistes... Il y avait Rachel Kahn, qui me fit la bise. Et qui arriva aussi ? Marc Weitzmann ! Encore ! Je l'apostrophai...

— Ah, ça l'intéresse, le sarkozyste !

Marc fit la grimace. Il n'aimait pas trop que je le sardonise ainsi, en public, mais en même temps il aimait bien. Sacré maso. Il nous rejoignit près de notre rangée, Frédéric et moi, mais se dit trop myope pour rester au fond avec nous et alla se placer devant pour en prendre plein la gueule. Il y avait de quoi ! Deux heures quinze de fouillage de la vie politique internationale de Maître Jacques Vergès ! Un documentaire avec de grands moments... Quand il pleurait dans les prisons d'Algérie, avec les porteuses de valises. Et quand on voyait Bob Siné parler, quand on entendait Carlos, par téléphone... Il y avait aussi dans le film Isabelle Coutant-Peyre, et même Karim Pakradouni, un Libanais, ex-chef Kataëb que j'avais connu à Beyrouth, dans l'immeuble même où j'avais habité. Qu'est-ce qu'il foutait là ? Dans le documentaire de Schroeder, il ne manquait que moi. « Ce sont tous tes copains ! » me souffla Frédéric. L'histoire de Vergès avec le milliardaire nazi François Genoud, ou encore avec Magdalena Kopp que Carlos accusait Vergès d'avoir voulu « sauter ». Anis Naccache, un des terroristes

de Munich, et Pol Pot, très bon ! Je trouvais le film un peu court sur Barbie. Il éludait vite, et pour cause : Schroeder était d'abord un Allemand, il ne voulait pas trop s'attarder sur cet épisode pourtant glorieux de la carrière de Mansour Vergès... Siné racontait qu'il avait trouvé scandaleux de défendre le tortionnaire, mais il ne disait pas que sa femme, Catherine, l'avait poussé à se fâcher à cause de ça avec Vergès, un ami si cher, si précieux... Quelle connasse ! Elle aura vraiment écarté de Bob tous ses meilleurs amis, ceux auxquels il tenait le plus.

Je remarquai aussi une faute : mélanger le film *La bataille d'Alger* de Pontecorvo avec de vrais documents d'époque. Et une erreur musicale... Schroeder avait mis du Django Reinhardt pour illustrer la vie insouciante des Pieds-Noirs et des Algériens en 56. Non, on n'était pas chez les zazous à la fin des années cinquante ! Pas de Django au Milk Bar...

On pouvait se demander aussi quelle était la légitimité du faux écrivain vrai nègre Lionel Duroy à parler pendant tout le long du film,

comme fil rouge de la vie de Jacques. Je le soupçonnais d'être le nègre de ses livres !

En tout cas, l'aspect anticolonialiste viscéral de Vergès qui expliquait tout de ses partis pris, depuis Sétif et Guelma en 45 jusqu'à Barbie en 85, était très bien mis en valeur. On voyait même quelques numéros de *Révolution africaine*, magnifiquement mis en page. Sur la relation Siné-Ben Bella, qui lui interdisait certains dessins trop pornos ou alcoolisés, Bob disait très justement que si c'était pour être plus censuré que dans *L'Express*, autant revenir en France. Ce furent les Algériens, les ingrats ! Siné m'avait déjà raconté à l'époque à quel point ils s'étaient mal comportés avec lui (« une sous-race ! »). C'est ça qu'ils n'ont pas compris, les Arabes, les musulmans, les Algériens, c'est qu'ils doivent faire des exceptions dans leur rigidité coranique, surtout quand leurs frères d'armes ne sont pas musulmans ! Ils avaient traité Siné comme un dessinateur qu'on pouvait censurer, et Vergès comme un simple avocat, tout juste bon à s'occuper des divorces à Alger, après avoir été le plus grand défenseur du FLN.

Tu m'étonnes qu'il ait fui ! Car sa disparition, pendant huit ans, était bien clairement exposée dans le film de Schroeder... Il n'était absolument pas au Cambodge, et tous les témoignages tendaient à faire penser qu'il était à Paris. Il était juste en fuite de sa femme, Djamila Bouhired, l'héroïne qui, en se mariant avec lui, avait voulu le castrer. Vergès n'était pas un homme à vivre dans l'ombre d'une femme, fût-elle une ex-condamnée à mort graciée par de Gaulle !

Schroeder s'attardait beaucoup trop sur les épisodes de Baader en Allemagne, Carlos et ses attentats. Son documentaire virait au procès de Carlos et ne disait rien sur les années récentes de Vergès. Mais c'était quand même un excellent film, à sa gloire évidemment, même si ce n'était pas l'intention du réalisateur. Ça n'échapperait pas à *Charlie Hebdo*... Philippe Val regretterait que Schroeder n'ait pas poussé plus loin l'analyse de ce « beauf » qu'était Vergès (on rêvait !), notamment ses relations avec Genoud, lequel offrait la particularité, selon Schroeder, de ne pas être un antisémite mais un négationniste.

D'ailleurs, voilà une nuance à laquelle beaucoup auraient dû réfléchir. En effet, c'était le cas aussi pour Faurisson et Garaudy qui incarnaient, si j'ose dire, une sorte d'incompatibilité entre antisémitisme et négationnisme... Ce qui était logique. Ces metteurs en doute de la véracité des faits historiques n'étaient pas des antisémites au sens où Siné, Carlos, Vergès et moi l'étions. D'abord parce qu'ils se foutaient complètement de la Palestine, et surtout parce que ce qui les intéressait, c'était de nier l'extermination des Juifs. Et en niant cette extermination, ils niaient la spécificité de la race juive qu'Hitler avait choisi de détruire, alors que nous, nous ne risquions pas de la nier !

À la fin du film, quand la salle se ralluma, Taddei avait mal au dos. J'aperçus aussi Arnaud Viviant, qui dit en me voyant : « Ah, y a du lourd ! » Le nain gaucho de la minipampa de Saint-Germain fila sans dire bonjour à personne. Guillaume Durand était là, aussi, avec un tee-shirt « Beatles », et presque en jogging-bermuda. Ni Durand ni



Weitzmann n'avaient compris... Ils croyaient que c'était un film à charge qui dévoilait que Vergès avait passé huit ans en Palestine dans un camp d'entraînement. Alors que le contraire était dit dans le film ! Extraordinaire cécité instantanée... J'essayai de leur expliquer :

— Mais nous n'avons pas vu le même film ! Il n'est absolument pas dit ça, c'est faux ! Au contraire, tout laisse croire que la vérité, c'est que Vergès a tout simplement fui la vie horrible à Alger que lui faisaient mener Djamila Bouhired et sa famille ! Humilié, il est parti dans une espèce de retraite zen personnelle, après avoir été si déçu par les Arabes...

Durand, qui m'appelait « Marc-Édouard », croyait aussi que Vergès travaillait pour la police. N'importe quoi ! Je fus obligé de l'édifier : « Mais non, sinon il aurait été buté ! » En sortant, je reparlai avec Weitzmann, plus affectueux que jamais. C'est tout juste s'il ne me tenait pas la main en descendant les Champs-Élysées ! Je lui confirmai que le film de Schroeder sur Vergès

était tout à fait à la décharge du salaud (tu parles !) lumineux. Ça crevait les yeux!...

— Tu as peut-être raison, me dit Marc, en virant à droite...

## CXLIX

### Un livre insoutenable

À la Table Ronde, où je passai prendre des exemplaires de mon *Billie Holiday*, j'allai saluer le patron Denis Tillinac. Il me félicita pour le livre. On parla aussi de Chirac, ce jour-là. Sa bourde d'habiter dans l'appart' parisien de son défunt pote Hariri... Puis on dévia sur Sarkozy, le parvenu ! Pour Denis, c'était des rêves de gosse, tout ça : le Fouquet's, le yacht de Bolloré...

— Il se croit dans la France comme dans un jacuzzi, ajoutai-je.

Tillinac bondit de rire. Il se tenait les côtes, grimaçant comme un paysan de Mongolie. Ça me confirmait mon idée de tract : *Jaccuzi !*, à la Zola, avec tout ce que je pouvais déjà reprocher au gouvernement Sarkozy, après un

mois seulement de règne. *Jaccuzi* !... Besson allait adorer.

Comme j'étais dans le quartier, j'en profitai pour aller chercher mon mystérieux colis chez Dominique Gaultier, au Dilettante. En effet, quelqu'un avait apporté un énorme paquet pour moi. Dominique et ses stagiaires avaient cru, un moment, qu'il s'agissait peut-être d'une bombe, ou même d'un mini-cercueil... C'était très lourd, et ils m'attendaient tous pour l'ouvrir. Ils me racontèrent qu'un homme de type oriental l'avait sorti d'une voiture avec chauffeur et l'avait déposé pour moi, chez le seul de mes éditeurs qu'apparemment il connaissait. On ouvrit le morceau. C'était un Atlas géant antidarwiniste, édité luxueusement par un Turc milliardaire, Harun Yahya...

L'ouvrage était importable. Il fallait être deux pour le soulever et le poser sur une table... Il y avait un mot sur une carte, où il était dit que ce livre était distribué, gratuitement, à quelques rares personnes « alliées » en Europe qui pouvaient aider à la propagande anti-Darwin. Sans doute que ce

Turc ou ses sbires avaient lu quelques-uns de mes textes, ou vu des interventions télévisées, et me jugeaient comme un quasi-musulman, et donc anti-athée, et donc naturellement sélectionné pour combattre à leurs côtés les théories « modernes » de l'Anglais à la barbe de Dieu !

Je dis à Gaultier que ce milliardaire ferait mieux de me donner tant par mois pour que je continue mon œuvre littéraire, plutôt que de vouloir me rallier à son militantisme créatiniste ! En regardant mieux, je m'aperçus que ce Yahya était un musulman qui se disait « libéral »... Un anti-franc-maçon, antisioniste bien sûr, mais partisan de l'« islamisme modéré ». Il y avait sa photo, et son vrai nom : « Adnan Oktar ». Il se prétendait anti-Satan mais il avait un air bien satanique : cheveux grisonnants en arrière, barbiche frissonnante et yeux perçants, un look de loup !

Je tournais les pages comme si je déplaçais les dalles d'une tombe. Il y avait quelque chose de naïf dans toutes ces illustrations, ces flèches, ces schémas, ces dorures, pour

prouver que l'homme ne descend pas du singe mais de Dieu. On le savait déjà, non ?

Il est tout aussi scolaire d'essayer de démontrer que l'homme a été créé par Dieu que le contraire... Je refermai l'Atlas et le laissai chez Dominique. Il y pourrait (je parle de l'Atlas) pendant des années sans que je vienne l'y rechercher. Comme je répondis à Bernard Pivot à *Apostrophes* en 1985 lorsqu'il me proposa un livre de Jean-Marc Roberts : « J'ai assez d'ordures chez moi ! »

## CL

### Darwin, ce sous-singe

Ça fait chier de le dire, mais Darwin est plus intéressant que tous les créationnistes du monde !... Par son échec même, il reste un jalon capital de la pensée humaine...

Le personnage de Darwin était captivant, avec son mélange d'explorateur raté, de prédicateur obtus et d'antiraciste paradoxal... Monsieur était contre l'esclavage des Noirs, mais il conclut très vite que les Noirs étaient la

race primaire, ou plutôt primitive, de l'espèce humaine. Pourquoi ? Parce que les Noirs ressemblent pas mal à des singes. Autant dire : l'homme descend du Noir, ce qui était déjà difficile à dire au XIX<sup>e</sup> siècle, dans une société qui n'était pas encore entièrement « antiraciste ». Je saurais plus tard devenir un virtuose de ce rapport circulaire entre Noir, singe et homme (j'y rajouterais même les Juifs), dans une espèce de partouze conceptuelle à trois, quatre espèces dans mon roman *L'Enculé* (2011), 24 euros, à commander sur le site [marcedouardnabe.com](http://marcedouardnabe.com).

Un gros bourrin comme Darwin, il n'y en avait pas beaucoup en Angleterre, à l'époque ! Fils de bourgeois, élevé dans le protestantisme unitarien (c'est contre celui-là qu'il se révolterait philosophiquement), il perdit sa mère très tôt, sans comprendre qu'elle descendait d'une guenon. Il s'est même marié avec sa cousine pour bien rester entre « espèce » !...

Darwin adorait la chasse, et particulièrement tuer des petits oiseaux. Mais en même temps, il s'évanouissait à la première

goutte de sang. Il adorait la chimie, au point qu'on le surnommait « Gaz ». « File dans ta chambre, Gaz ! » lui disait son père qui en avait marre de le voir disséquer des rats depuis la maternelle...

À quinze ans, au pied de son lit, il y avait déjà un Golgotha de rats ! Pour lui, c'était ça la vie, un rat. Et Dieu, un petit oiseau qu'il fallait flinguer. Une bonne psychanalyse aurait fait le plus grand bien à Charles Darwin ! Il y a quand même quelques divans qui se sont perdus...

Le 27 décembre 1831, il embarqua comme naturaliste sur un bateau parti pour explorer l'Amérique du Sud. Il toucha le Brésil, file à papillons sur l'épaule, et vida la forêt... Les grandeurs de la nature ne le confortèrent pas dans ses idées religieuses et protestantes. Au contraire, comme tout protestant, Darwin protesta. Ce n'était pas Dieu possible que le Bon Dieu fût seul responsable de cette splendeur ! Il ne découvrait pas la Lune, il découvrait la Terre ! Il amassait les fossiles, kidnappait des tortues... Pendant cinq ans, il collectionna les cadavres et rapporta deux mille pages de notes de son voyage dans sa

valise pleine de bocaux de formol bourrés de spécimens étiquetés...

De retour en Angleterre, atteint de la maladie de Chagas et somatisant comme un malade, il vida son sac sur la table de la société scientifique de son temps. Les oiseaux différents qu'il avait ramenés des îles Galápagos n'étaient en fait que des pinsons dont le bec s'était transformé à travers les âges, par séries d'adaptation plus ou moins réussies. Darwin commençait à établir sa théorie à la con. Il estimait qu'il y avait une cause commune à une longue et lente suite de sélections naturelles. Il le pensait (« *I think* »).

Darwin, c'était son vice de voir comment les choses évoluaient en s'éliminant les unes les autres. Même dans la fièvre et la mort de sa petite fille, il notait minutieusement la progression du mal, datait froidement toute changement, tant il adorait le principe même de transformation, même s'il n'y en avait aucune !

— Je meurs, papa !

— Passionnant !



Darwin croyait que tout obéissait à une seule loi naturelle et qu'on y était soumis, mais comme c'était un lâche, il avait peur de se positionner comme athée. Il continuait à affirmer l'existence de Dieu, mais sans répondre à la question : « Quelle est la place d'un Dieu dans un monde voué à l'évolution ? » C'est l'un ou l'autre, Charlie ! À son époque, les débats s'envenimèrent sans fin à la sortie de son *Origine des espèces* en 1859... De ne pas avoir nié Dieu jusqu'au bout, c'est ça qui a foutu sa théorie par terre ! Il a péché par manque de négationnisme, il fallait le faire !

Même en publiant *La Descendance de l'Homme* en 1871, où il mit un peu d'eau bénite dans son vin de « la messe est dite pour les chrétiens », il ne convainquit personne qu'il avait entièrement raison.

Darwin est resté limité dans son délire en imaginant qu'une mouche est d'abord un insecte qui n'a pas d'ailes et qui ensuite en obtient, pour arriver à conclure « on ne naît pas homme, on le devient ». Ce qui est faux. Un reptile n'est pas un ex-poisson. Un reptile

est un reptile et un poisson continue de l'être indépendamment du reptile qui reste un reptile de son côté, le con...

Fasciné comme il l'était par la diversité de la nature, il est curieux que Darwin ait voulu réunir toute cette diversité sous une seule loi. Il aurait dû accepter l'innovation, l'imagination, la création sans limite ! Si on est conscient de la multitude protéiforme des espèces se renouvelant sans arrêt de façon spontanée, on ne peut pas souscrire toute sa vie à une théorie plan-plan de marche laborieuse, linéaire, vers le « progrès ». Tout ne s'explique pas par l'environnement, c'est déjà du sociologisme ! Ringarde vision !

Évidemment, Darwin avait raison de dire que ce n'est pas la girafe en soi qui s'adapte en allongeant son cou pour mieux bouffer les hautes branches. C'est juste une minorité de girafes qui avaient un cou plus long que les autres (c'est comme ça). C'est un peu court jeune homme ? Non, car la première girafe venue savait très bien que les girafes au cou court étaient de moins bons coups (je l'ai lu chez Mabanckou !). Du coup, les « longs cous »

copulaient entre eux et donnaient naissance naturellement à des girafons mieux adaptés.

Pour Darwin, donc, les plus faibles de chaque espèce étaient appelés à disparaître. Crucial constat, repris d'abord par Karl Marx pour mieux comprendre et dénoncer la sauvagerie du capitalisme, et plus tard par les nazis qui, eux, s'en sont inspirés pour justement éliminer les faiblards incapables de survivre.

Mais il y avait un mur au bout de ses recherches, et Darwin est allé droit dedans... C'est le mur de l'amibe, car une fois qu'il démontra que les espèces se transformaient jusqu'à se parfaire vers une sorte d'*homo sapiens*, Darwin ne put pas appliquer cette grille aux amibes : ces virus géants qui se reproduisent eux-mêmes dans un chaos très organisé, par génération spontanée, par une sorte de colonisation, de conquête, de pan-microbisme, à l'intérieur même de nos organismes vivants, aucune darwinisation ne peut l'expliquer ! Voilà pourquoi je parlerais plutôt d'« auto-crétionnisme »... Et même en incluant Dieu dans cet « auto ». Car c'est Dieu

le moteur qui, par la grâce de Sa transcendance, insuffle à chaque créature la force d'aller à tombeau ouvert le plus vite et le plus loin possible dans sa vie.

Qui ne jure que par la Bête périra par la Bête ! Darwin croyait tout théoriser par l'animalité, mais il calerait devant certains comportements animaux... Par exemple, comment expliquer l'individualisme de certains insectes et l'altruisme d'autres (les abeilles qui prennent soin d'œufs non pondus par elles, ou les fourmis qui ne travaillent pas pour leur propre compte) ? Ce genre de contradictions posa des problèmes théoriques à Darwin.

Quant à l'arbitraire esthétique évident chez énormément d'animaux, il contredisait la thèse que chaque attribut animal serait fait uniquement pour survivre et se battre contre les autres. La combativité que Darwin voyait partout est facilement démontable. Pourquoi des plumes rouges sur la tête de l'oiseau ? Parce que ! C'est tout. Il y a des cas où il n'y a pas de « pourquoi »... L'ornement, l'extravagance, l'apparat, l'asymétrie, le

caprice, le hasard, l'ambivalence, l'ambiguïté, la versatilité, l'innovation, le charme, le charisme, l'accidentel, la jalousie, le masochisme, etc., tout ça est nié par le darwinisme. Un seul « parce que ! » et tout s'éclaire... Pourquoi ? Parce que le « parce que ! » est l'arme fatale contre le darwinisme !

Si les bois du cerf s'étaient créés au fur et à mesure pour assurer sa défense et sa survie, pourquoi les femelles et les petits daims n'en ont-ils pas ? Et pourquoi le paon a un plumage si orné sur sa queue si ce n'est pour parader devant la femelle (et non pour se défendre des attaques, car la roue paonesque est carrément de l'ordre d'un anti-camouflage qui rend l'animal hyper vulnérable par sa visibilité somptueuse) ? Il y a donc bien des caractères propres aux espèces uniquement dictés par l'esthétisme, et qui ne peuvent épouser la théorie linéaire de l'adaptation à la jungle vitale.

Pareil pour les lions... Si la crinière a été « créée » par Dame Nature (qui c'est cette pute-là ?) pour impressionner les adversaires, pourquoi seuls les lions mâles en ont une ? Les

femelles n'ont pas le droit de se défendre et la darwinerie de la vie les empêche donc de se crêper le chignon ? « Belle mentalité ! » diraient les féministes !...

L'explication de Darwin ? La compétition ! Quand il admet qu'il y a de la frime sexuelle chez les espèces, c'est pour affirmer qu'il s'agit juste pour elles d'obtenir les meilleures conditions de reproduction, et donc de se remettre dans la boucle de la sélection... Toujours sa putain de sélection ! Darwin était plus obsédé par « la sélection » qu'un SS accueillant mille Juifs au sortir d'un wagon à trois heures du matin sur la rampe de Birkenau !

Tout ça fait de Darwin un super machiste, car son explication des comportements sexuels est toujours la même : le mâle fait le beau pour baiser une femelle soumise qui lui donnera de beaux petits qui lui ressembleront. Pour Darwin, tous les mâles sont des potentiels guerriers qui transmettent leurs caractéristiques à leurs descendants. Faux, bien sûr : à la troisième génération, un pédé

très doux sans aucune intention de survivre peut très bien casser la chaîne !

Comment tu expliques qu'une bécasse trompe son mari dans les marais, Charlie ?... Et les passereaux mâles qui ne draguent que des veuves ? Et les poussins polygames ?... Sans parler des comportements sexuels aberrants de la mante religieuse, de l'hippocampe, de l'ornithorynque... Tous ces *freaks* de la Création rient au nez du gros Darwin !

S'il n'y avait que les animaux qui se foutaient de sa gueule ! Il y a bien d'autres espèces hostiles aux théories de Darwin... Darwin, c'est le mec qui mécontente tout le monde, c'est en ce sens qu'il est sympathique, même s'il a tort. Les généalogistes ne peuvent pas le piffer, les théologiens également, mais aussi les généticiens, les héréditiens, les mathématiciens, les biologistes, les sociobiologistes, les psychanalystes, les écologistes, les zoologistes...

Et bien sûr, les anthropologues et les préhistoriens qui ont découvert des oppositions formelles entre les singes et les

hommes de Cro-Magnon (l'homme descend peut-être du singe, mais l'homme de Cro-Magnon, non !). Est-ce du racisme que d'admettre plus volontiers que l'homme africain a quelque chose d'un singe alors que l'australopithèque, pas du tout ? Autant le primatologue que le préhistorien, pour des raisons différentes (l'un par connaissance simiesque ; l'autre par « touche pas à mon Cro-Magnon »), sont contre Darwin.

Faire de l'homme l'enfant naturel de marsupiaux-lémuriens-anthropoïdes, une sorte de cousin du chimpanzé, du gibbon, du gorille et de l'orang-outang mélangés, c'est dégueulasse, pour les singes ! J'ai toujours eu trop de respect pour les singes pour les comparer à des hommes !...

Seuls ceux qui confondent premiers hommes et singes sont darwiniens... Comme ce faux grand cinéaste de Stanley Kubrick. Pour lui, le premier homme descend du singe ! Au début de son insupportable *2001, l'Odyssée de l'espace*, les australopithèques sont incarnés bêtement par des singes, en plus faux... C'est une insulte à la fois aux hommes,



aux singes, et même aux australopithèques mêmes. Pour Kubrick, un singe devient un homme quand il tape sur des os, comme d'autres sur des bambous, et dans sa scène inaugurale où les australopithèques se battent contre des singes, si on peut admettre qu'il ait dû pour des raisons cinématographiques déguiser des acteurs en australopithèques, comment pardonner à cet anti-simiesque primaire (comme tous les vrais darwiniens) d'avoir déguisé d'autres figurants en singes ? En suivant sa logique d'« exigeant »-mes-fesses, Kubrick aurait dû faire se battre des acteurs déguisés en australos contre de véritables chimpanzés, ça, ça aurait eu de l'audace, mais de l'audace – contrairement à ce qu'on a toujours dit –, monsieur Kubrick n'en eut jamais...

OK, pour tous les darwiniens, l'homme descend du singe. Mais le singe descend de Qui ? Devant cette vraie question, tout le monde ferme sa gueule.

## CLI

### Salim Laïbi contre la pédophilie, tout contre

Qu'est-ce qu'il était mauvais, ce Salim ! De bonne volonté, mais totalement incompetent. J'étais obligé, désormais, de me taper *toutes* les « brèves » ! La moindre information, sur mon site, devait passer par moi. Je la réécrivais, et mal, exprès ! Quelle misère... D'ailleurs, de plus en plus, je ne faisais même plus attention à ne pas me faire gauler. Tant pis. Mon style, c'était comme *La Lettre volée* de mon cher Edgar Poe. Je pouvais écrire des brèves entièrement rédigées « à la nabienne », aucun de mes lecteurs, même les plus fervents, ne s'apercevait que c'était moi qui les avais écrites. À partir du moment où ce n'était pas signé, ils n'y voyaient goutte et que du feu. J'avais essayé de composer vaguement un carton d'invitation pour le lancement de mon *Billie Holiday* qui aurait lieu une quinzaine de jours plus tard. Salim fit une faute sur le jour, la date, le lieu... J'avais rarement vu quelqu'un

avoir aussi peu le sens typographique. Et quels goûts de chiotte ! Il fallait tout faire...

Là où Laïbi était meilleur, c'était dans la capacité de nuisance. Sept ans après jour pour jour, Salim balança une minute de l'émission *Ripostes* avec Polac que j'avais réussi à récupérer. Il la posta sous le nom de Dorothee75 pour laisser croire que c'était la journaliste Dorothee Woillez (agressée par Polac ce jour-là) qui m'avait donné la bande... J'écrivis la présentation. L'extrait était une sorte de teasing-hameçon. J'avais presque du remord à planter aussi fort cette vieille merde de Polac, tellement le bref extrait était accablant.

Impitoyable, Dorothee75 avait appuyé sur le bouton, et en cinq minutes, les vues étaient montées. On suivait les floraisons luxuriantes de ce grain de sénevé semé dans le terreau fertile de Dailymotion ! On en était à soixante en un quart d'heure ! Dans l'extrait récupéré, c'était magnifique de voir comment je m'énervais et poussais Dorothee Woillez à lire l'extrait du journal intime de Polac dans lequel il racontait comment il avait décamé sur le cul

mou d'un mongolien à la con ! Polac avouait sa pédophilie. Et il croyait s'en sortir... On ne s'en sort jamais avec moi, ou alors les pieds devant !

En quelques jours, c'était 1 450 vues. On voyait le Polac se démenner, il y avait plusieurs années, contre l'accusation tout à fait légitime de pédophilie, alors qu'il avait essayé de me faire passer pour un pourvoyeur des camps de la mort. Dans les commentaires, il y avait même un message qui exigeait qu'il se suicide !

Mais tout cela restait dans la virtualité internautique. D'ailleurs, une véritable guerre virtuelle de l'information était née sur la page Wikipédia de Polac. Le gauchard bibard n'avait de cesse de la rectifier pour tout me foutre sur le dos (« propos antisémites de Marc-Édouard Nabe ») et pleurnichait sur son père mort à Auschwitz, pour noyer le poisson dans le cul du petit triso ! Je demandais à Salim de rétablir l'info encore et encore...

Une page personnelle Wikipédia devenait un champ de bataille. Plus ou moins corrigée dans l'instant par de mystérieux modérateurs, il se jouait là des combats soi-disant

uniquement biographiques qui en disaient long sur la difficulté d'établir une fiche « neutre » sur un personnage public sujet à polémique. Opaque transparence, lorsqu'on voyait se succéder par couches des informations se contredisant les unes après les autres pour atteindre une objectivité illusoire. Ça me rappelait la phrase de Flaubert, quand il définissait l'écriture comme une tentative de « sculpter du sperme ». Internet, c'était comme essayer de sculpter de la bave.

Toutes les semaines, on retrouvait Polac chez Ruquier, se cachant sa boule au cou, une espèce de tumeur dégoûtante qui le faisait trembler de partout (ah, quand donc la crevaïson allait-elle le rattraper, ce traître ?)... Son polype semblait se gonfler de culpabilité visqueuse à chaque fois que son épisode pédophilique était remis sur le tapis mité... Ce samedi-là, Monsieur disait que les enfants étaient tous des « pervers polymorphes », et qu'en tant que père, il aurait préféré avoir un petit garçon plutôt qu'une fille... Franz-Olivier Giesbert, invité en face, ne mouftait pas.

Personne ne disait rien. Ô Impunité des Seigneurs des médias !...

Salim m'appelait souvent en transe ! Je me demandais pourquoi cette histoire de pédophilie le hantait. Il était le premier à vouloir taper encore sur Polac pour me venger de la saloperie de sa censure de *Ripostes* en 2000... Très bien, mais de là à en faire un pédophile existentiel, permanent et absolu, l'incarnation même de la pédophilie, non !

Laïbi se disait désormais ennemi personnel de la pédophilie et m'annonça qu'il partait en croisade contre ce fléau de notre époque. Ah bon ? Il était déchaîné, le webmaster kabyle marseillais, contre la pédophilie, mais aussi contre les satanistes, les francs-maçons !... Sans parler des Illuminatis ! Salim Laïbi était de plus en plus un mélange de personnages de Pagnol et de Strindberg !

Il commençait à accumuler les vidéos postées sur Dailymotion et signées « Le Libre Penseur » (tel était désormais son pseudonyme officiel sur Internet). Il y en avait notamment une où, en pliant un billet d'un dollar, on voyait les deux tours du World

Trade Center s'écrouler. Un vrai tour de passe-passe à la Majax ! Arabax ! Yves, de son côté, était plié comme le dollar, mais de rire, tellement son gros ami l'amusait avec ses obsessions. Pour m'assurer que Laïbi n'était pas complètement fou, je lui demandai : « Alors selon vous, les dollars ont été imprimés depuis des centaines d'années afin d'inscrire subliminalement dans leur dessin de quoi représenter le futur attentat dont les Américains eux-mêmes seront coupables dans l'avenir ? » Il me répondit très sérieusement :

— Évidemment ! Tout est caché, mais tout finit par se savoir.

## CLII

### Entrée de Caroline Hénaff

Pfff... Je commençais à me lasser d'écouter pour la énième fois Soral en bout de table, au Chai de l'Abbaye, pérorer sur Lady Di et les chambres à gaz, Bérégovoy et le 11-Septembre ; ou bien de suivre dans les médias la « dérive antisémite » du para-frontiste Dieudonné. Je

prenais quand même des notes sur tout cela au cas où, mais tout en étant persuadé que je n'aurais pas à m'en servir avant très longtemps... Jamais je n'aurais pu imaginer que Salim Laïbi, Soral, Dieudonné, Blanrue, Moix, Yves Loffredo (Yves Loffredo !), jusqu'à Laurent James, puissent constituer des personnages consistants ailleurs que dans mes notes prises au jour le jour pour être sûr de ne rien oublier de ma traversée vitale...

Laurent James, justement ! Ce brave bon gros James qui se cassait la voix régulièrement pour pas grand-chose en expectorant ma prose... Sur Radio Galère Marseille, il avait lu en intégralité *Une lueur d'espoir* (quel intérêt ?)... Et sur scène à l'Embobineuse, du côté de la Belle de Mai, ou dans des bars, mon poème *Pourquoi avoir peur de l'islam, Représente-toi*, et autres « kamikazeries » comme il appelait ça.

James organisa une rencontre à Paris, avec ses deux idoles Soral et moi. Mais avant, j'avais rendez-vous avec une amie d'Alain qui voulait me rencontrer...



Arriva donc, en cette fin mai 2007, au bar du Lutetia, Caroline Hénaff : une grande Bretonne blonde aux dents en avant, un peu garçonne, trentenaire ironique... Elle s'assit après avoir fait un grand mouvement de ses cheveux blonds et épais, comme pour balayer l'atmosphère. Elle devait se trouver très belle... Son intention, c'était de contacter Serge Moati pour qu'il produise un doc' de quatre fois treize minutes sur Dantec, Soral, Ramadan et moi. Ça me rappelait le projet de Julien John qui, d'ailleurs, l'avait laissé tomber, comme à peu près tout ce qu'il avait entrepris et entreprendrait dans sa vie. L'idée de faire un petit film sur les subversifs de l'époque était dans l'air...

Caroline voulait nous mettre en situation dans nos journées respectives, en nous croisant « éventuellement », pour raconter pourquoi on en était arrivés là (où ça, là?)... Je fis la moue. Encore des justifications ! Caroline Hénaff ne comprenait pas que c'était dépassé. Il ne fallait plus se situer par rapport au Système, mais en créer un, tout à côté, tout bouillant, tout vivant, qui ferait honte à ce

cimetière intellectuel, littéraire et politique qui débordait tous les jours davantage de morts puants. Caroline ne m'avait pas lu, m'avoua-t-elle. Elle ne me connaissait que par Dailymotion. Elle disait « s'éclater » avec *Tapage*, et le Ruquier, et surtout le *Nabe sous Sarkozy* (« Génial ! »).

On dressa les grandes lignes de la séquence qu'elle voulait me consacrer. J'étais un peu sec quand elle me posait des questions générales : les femmes, Dieu, la peinture, l'enfance... Elle cherchait des idées pour faire intervenir différents témoins objectifs (tu parles !). Je lui dis que ce serait bien d'interroger aussi ceux qui me soutenaient. Ils étaient tous morts ! Ça ferait de beaux plans d'aller filmer les tombes de Jean-Edern, de Nougaro, de Choron... Et de les interroger en tendant le micro au-dessus de la dalle... Silence. Ça dirait beaucoup de choses. Et puis parmi les détracteurs, n'aller interroger que des vivants, bien sûr ! Caroline notait de vagues idées. Quand je lui disais que je passais souvent d'une église à un bar à putes, elle me dit :

— Vous vous rechargez dans l'église et vous vous déchargez dans le bordel !

— Non, lui dis-je, le contraire.

Elle notait encore. Ah, elle n'avait pas fini de bosser ! C'était une dingue de Houellebecq. C'est comme ça, d'ailleurs, qu'elle avait connu Soral. Elle était allée l'interroger au sujet de tout le mal qu'il avait dit sur son grand Michel. Elle était prête à l'égorger s'il redisait des saloperies sur son idole...

— *La Possibilité*, c'est ma Bible... me dit-elle avec un grand vide dans le regard.

## CLII

### James et sa Giaj

Bon, ça suffisait pour une première rencontre. Et j'avais rendez-vous avec son Soral, justement. Caroline le savait : « Alain ne me cache rien... » Pourtant, ce n'était pas sa maîtresse. Elle vouait plutôt à Alain un amour sororal, soralo-sororal !...

J'allai donc à Saint-Sulpice rejoindre Laurent James et sa copine Pascale Giaj, un

petit rat vicieux, tous deux venus de Marseille pour montrer à Soral et à moi leur show sur nos textes. Laurent me remit un CD, rempli de photos de leur prestation *Les Possédés, extase de la haine* (n'importe quoi!), qui avait eu lieu une semaine avant à Marseille au théâtre Le Point de Bascule.

Café de la Mairie, il y avait si longtemps que je n'y étais pas allé... L'endroit était mort, ça faisait drôle. James prit un pastis, Marseille oblige ! Il se mettait face à la place comme face à la mer. C'était un Lyonnais qui transportait Marseille partout avec lui, comme un bouliste se balade avec son petit sac plein de boules... « Et le cochonnet, tu te le mets dans le fion ? » aurait pu dire Soral, qui arrivait directement de Bayonne.

Plutôt tendu l'Alain, ou décontracté, on finissait par ne plus savoir dans quel état il était. On chercha un resto. Finalement ce fut un grec, l'Evi Evane, dans la rue Guisarde. Mézès, vin crétois, moussaka pour moi. Soral commença à déglinguer *Cancer !*, Daniel-Laurent, Dantec, Kersan... Je ne pouvais que l'appuyer. Le pauvre James, qui avait encore

des affinités avec tout ce petit monde du début des années 2000, en prenait plein la gueule. Il étouffait dans des rires ce qui aurait pu être des sanglots. Il n'y avait aucune raison pour qu'Alain et moi éprouvions la moindre sympathie, et encore moins nostalgie, pour ces faux fascistes provinciaux qui nous avaient tourné le dos.

Soral fit dévier la conversation sur les politiques, qui étaient tous des drogués à mort, sauf Le Pen bien sûr, qu'il encensait. Sur Jean-Louis Costes, il avait aussi son petit avis... Je ne sais plus si c'est James ou lui qui m'apprit que les procès de Costes, c'était sa mère qui les lui payait. La Sainte Vierge raquant pour que son fils lui envoie des excréments en pleine poire ! Faux excréments d'ailleurs... Ce qui change tout ! Si encore c'était de la vraie merde...

Toute la faiblesse de cette « bête de scène » de Costes éructant à poil des fausses insultes racistes – ou des insultes faussement racistes (encore une faiblesse) – dans des « opéras pornos-sociaux » *noisy* sado-maso-pseudo-scato-mystiques était là... Ce qui n'était pas là,

c'était la subversion réelle. Aucun sens du music-hall dans ces shows censés être drôles, où il chantait faux exprès...

Quant au bonhomme en « civil », il ne m'était pas apparu autrement que comme un gentil garçon inepte, bien propre au fond, comme je l'avais vu l'année d'avant chez Taddei, faisant copain-copain avec Joseph Macé-Scaron (du *Figaro Magazine*) au sujet des immigrés. Pour le coup, *performance* de beaufs pédés-cuirs de droite ! Costes ? Très peu pour moi ou plutôt : trop peu pour moi !

On parla aussi de la sortie imminente du livre de Blanrue et de la préface de l'infâme petit Moix. Soral voulait me convaincre que c'était mauvais pour Moix d'avoir signé cette préface. J'essayais de lui expliquer, en vain, que c'était excellent, au contraire, pour lui, et très mauvais pour Blanrue, enfin, pour le Blanrue qui prétendait combattre l'omnipotence des Juifs en France et dénoncer leur adhésion inconditionnelle à l'État d'Israël.

Desserts aux yaourts lourds. Je leur offris un *Billie* à chacun. Giaj me sourit. James tenta de m'expliquer quelque chose... Jamais il ne

regardait la personne quand il lui parlait. Il était de plus en plus massif, chauve, confus... Aucune précision, beaucoup de mauvais goûts... Puis il nous lut, à Soral et moi, l'interview de Vladimir Poutine dans *Le Figaro*, qui menaçait l'Europe de missiles, et qui se comparait à Gandhi, se trouvant le seul démocrate de la planète. Soral approuvait. Je ne partageais pas du tout leur admiration pour le Russe.

Pour moi, la Russie de Poutine, c'était avant tout la question tchéchène (c'est-à-dire terroriste et musulmane)... Sa façon de « régler » le « problème » du terrorisme m'horripilait. Aussi bien pour le théâtre du Nord-Est de Moscou assailli par des femmes kamikazes que lors de l'envahissement d'une école à Beslan pleine d'enfants un jour de rentrée scolaire, Poutine ne connaissait qu'une politique : foncer dans le tas.

Ce n'était pas moi qui allais défendre l'indépendantisme (kurde, arménien, tibétain, etc.), sauf quand celui-ci poussait les sous-racés en mal d'émancipation à devenir de merveilleux criminels terroristes...

Musulmans, de préférence ! C'était ce genre de chose qui faisait hérissier les derniers poils sur le caillou de Soral, toujours du côté du pouvoir pour peu qu'il soit « antisioniste ».

Pourtant, il aurait dû m'approuver, et James aussi, quand je leur faisais remarquer que les gauchistes de Saint-Germain (qu'ils ne portaient pas plus que moi dans leur cœur) les rejoignaient de plus en plus dans leur haine anti-tchéthène. En effet, pour les gauchos, il y avait des limites à la tchéthénierie ! Les pro-Kadyrov du Flore s'étaient gargarisés de la résistance tchéthène aussi longtemps qu'elle était restée germano-pratino-compatible. Toujours la même chose : on voulait bien défendre les opprimés indépendantistes musulmans modérés, mais on les condamnait quand ils étaient des résistants terroristes islamistes intégristes ! Alors quoi ? Résistance oui ; terrorisme non ? On connaît la chanson : dès que les désespérés passent à l'acte, on les lâche.

On alla boire un dernier verre au Chai. Dans la rue, au moment même où Giaj disait qu'elle voyait Soral plus inquiet que ça, un groupe de



jeunes le menaça à voix haute de lui casser la gueule. Comme je voyais qu'Alain tremblait un peu, je le rassurai en lui disant que la menace s'adressait plutôt à moi, ce qui calma sa peur mais accentua sa jalousie. On ne savait plus trop quoi faire, avec Alain. Il y avait tellement de casseroles sur le feu qu'il fallait surveiller : la casserole-jalousie, la casserole-peur-physique, la casserole-susceptibilité, la casserole-mythomanie, la casserole-mégalomanie... Je n'avais pas que ça à faire, que de baisser chacune des flammes dessous afin qu'aucune ne déborde !

On prit donc un pot en terrasse. Alain restait inquiet et surveillait les allées et venues des voyous antifas. La discussion s'emballa sur les Juifs, comme à chaque fois qu'un ange qui passe lâchait un gaz. Après un moment pour se mettre en route, le moteur anti-juif de Soral démarra. Il était très drôle sur le bourgeois qui n'était pour lui qu'un « Juif de synthèse » avant tout, ce que Léon Bloy n'avait pas su voir. Il expliquait la force des Juifs ainsi :

— Tu comprends, les Juifs qui veulent t'enculer descendent tellement bas dans le

calcul et la mesquinerie que toi tu te sentirais honteux de les suivre dans leur dégueulasserie, même pour te défendre ! Finalement, tu laisses tomber, par sens de l'honneur... Et c'est là que tu te fais enculer !

Laurent James s'étouffait de rire. Soral expliqua aussi comment des carrières étaient détruites pour un simple mot... Par exemple, le réalisateur des *Galettes de Pont-Aven*, Joël Séria... Séria avait eu le malheur dans son film de faire dire à l'acteur Bernard Fresson au sujet d'un peintre : « C'est un youpin qui se prend pour Soutine. » C'était juste la réplique d'un personnage mais, d'après Soral, c'en fut fini de Séria à cause de ça. Miraculeusement, Michel Audiard, lui, n'avait jamais été emmerdé. Et Soral n'arrivait pas à l'expliquer... J'esquissais l'hypothèse que c'était Gabin qui avait protégé Audiard. La star de *Quai des Brumes* était auréolée d'une telle réputation de résistant, engagé volontaire, que la deuxième partie de sa carrière avait écrasé de sa carrure de patriarche faubourien les velléités trop céliniennes du dialoguiste. Mais

Soral balaya mon idée sèchement, comme si je ne comprenais rien aux Juifs. Ben voyons !

On se quitta vers deux heures. James alla dormir chez un copain de BDL, mais Pascale Giaj, qui me dit qu'elle adorait mon *Le Pen vous fait jouir*, comme par hasard au moment où la nuit était bien avancée, dévoila son désir de rester avec nous « jusqu'au bout de la nuit ». Elle voulait qu'on l'emmène quelque part, jusqu'à l'aube, qu'on s'occupe d'elle... Et puis quoi encore ? La partouzer tant qu'elle y était ? C'était sans doute son fantasme : double-pénétration par Soral et Nabe, la question n'étant pas, évidemment, qui occuperait son trou du cul. Alain, bien sûr ! Même si, pour ménager sa susceptibilité, c'est plutôt moi qui aurais enculé Pascale, afin que Soral ne se dévoile pas comme le pédé des deux. D'autant plus que je lui aurais volontiers laissé la chatte à Giaj... La question, de toute façon, ne se posait pas. Elle ne me plaisait absolument pas. C'était un monstre.

Le plus faible de nous deux, toujours Soral, en queutard cinquante-huitard, demanda alors à Pascale : « Tu veux que je t'invite ? » Et

notre fan, bien sûr, dit oui. Il l'emmena donc chez lui, rue des Canettes (pour se faire sucer, sans doute). Ouf ! C'était tout bénéf' pour moi d'échapper à ce cageot, et surtout de renforcer l'orgueil de mâle de Soral qui pourrait donner l'illusion d'avoir chopé une meuf à mon nez et à ma barbe. Je disparus dans la nuit.

## CLIV

### Moody à Paris

J'ouvris le CD de photos de James... Quelle horreur ! Un magma laid d'images, de mes textes, de ceux de Costes et de Soral, tous broyés par la pauvre cervelle du Lyonnais. Non seulement il lisait très mal les textes en les déclamant de façon amatrice, tonitruante, forcée, lui et sa « facho-fuckeuse », mais ce qu'on voyait était peut-être pire que ce qu'on entendait. Des illustrations soulignaient lourdement les pensées que James croyait avoir comprises. Il projetait sur grand écran les diapos de ses propres fantasmes, toujours abreuvés à mes sources personnelles. C'était le

pillage de mon Panthéon, un véritable sac ! où il venait voler tout ce qu'il pouvait pour ensuite le jeter n'importe comment sur son tapis de brocanteur. Contre toute censure, je me voyais mal lui interdire de lire ainsi mes textes, surtout que sur le fond, Laurent avait toujours été un allié fidèle et sûr. Mais quelle catastrophe ! Entre lui et Salim, j'étais servi du côté de Marseille... D'ailleurs, je venais de recevoir un texto de mon webmaster, effondré : son gourou canadien anti-Illuminati venait de se faire assassiner. Je ne pus me retenir d'éclater de rire...

De sa crise contre les Illuminatis et contre les pédophiles, et surtout de celle contre la thèse al-qâïdesque du 11-Septembre qui grossissait de semaine en semaine, nous parlâmes, Yves, Moody Mohamedou et moi, ensemble, au Berkeley, un après-midi.

C'est ainsi que je refis, en quelque sorte, la connaissance de Moody, que j'avais quitté, en 1999, en petit frère de son grand aîné Kemal... Moody était devenu le très chic Suisse mauritanien de Boston qui avait écrit *Contre-croisade*, et même un deuxième livre sur le

sujet, qui venait de sortir : *Understanding Al Qaeda* (malheureusement pas traduit). On parla bien sûr du 11-Septembre, de la fréquence des attentats d'Al-Qaïda, de mes tracts, de mon intention d'écrire une lettre à Ben Laden (« Il lit tout », me dit Moody)...

On parla aussi de Soral qui venait – ça y était ! – de créer officiellement son « Égalité et Réconciliation »... Moody me fit remarquer que dans une récente interview sur Vidéodrom, où Soral parlait de tout le monde en bien (Costes, et même Houellebecq), un seul avait été « oublié » : moi ! Il y avait deux mondes pour Alain : le *in* et le *off*. Le *in*, où il vantait les mérites de tous ceux qui ne pouvaient pas lui faire de l'ombre ; et le *off*, où il n'arrêtait pas de me coller, partout, profitant de mon énergie et de mon absence totale de jugement moral à son encontre.

Vite ! Yves devait emmener Moody à la gare ! On fit un crochet par chez moi. J'allai chercher un *Âme de Billie* pour l'offrir à mon collègue licencié ès Al-Qaïda. Il me demanda de le lui dédicacer, puis il m'offrit le beau stylo qui m'avait servi à signer.

## CLV

### Remise du livre de Blanrue

Je filai au Deauville où je retrouvai un Blanrue dévorant des amuse-gueules et s'enfilant bière sur bière. Il me sortit son livre, mon exemplaire de son *Anthologie*. Aïe...

Blanrue avait fini de perdre toute estime à mes yeux. L'objet était très laid, bien sûr, et le titre était celui de la préface de Moix ! Ça voulait tout dire... *Le Monde contre soi* (pourquoi pas *contre eux* ?). Blanrue se mettait donc du côté des Juifs ? C'était plutôt *Le Monde contre ceux qui ont dit ça des Juifs*... Et le sous-titre non plus, je ne pouvais pas l'avaler : *Anthologie des propos contre les Juifs, le judaïsme et le sionisme*. Dégonflé de merde ! Quant à la fameuse préface, une bouillie de plus sur Péguy, le seul pas « anti- » (selon Moix), et une lèche à Israël, avec les pires clichés dédouaneurs qui soient... Un ignoble désaveu du livre dans lequel Moix se détachait tout à fait des auteurs prestigieux qui y étaient dénoncés comme antisémites. Je compris que Blanrue s'était bien foutu de ma

gueule : Moix ne s'était pas mouillé une seule seconde, c'était juste un texte clairement anti-antisémite qui ne comportait évidemment aucun risque ni aucune ambiguïté. Il n'y citait pas Blanrue ! mais il y faisait son *coming out* en disant qu'il était juif marrane et que c'était pour ça qu'on le détestait et que l'antisémitisme, il en avait souffert, et que si on continuait à le trouver très mauvais écrivain c'est parce qu'il était juif, et qu'il désapprouvait tous les auteurs de cette anthologie, et qu'il lutterait désormais toute sa vie contre les méchants antisémites... Na !

J'engueulais Blanrue d'avoir permis à cet opportuniste de nous désigner tous comme des ordures, l'air de rien. Moi, objectivement, je faisais partie des salauds antisémites et Moix se défaussait de toute accusation, grâce à Blanrue !

D'ailleurs, le désavouage tous azimuts allait jusque dans la dédicace manuscrite qu'il m'avait faite... Moix « le dessinateur » m'avait représenté fulminant, en chapeau et nœud pap', appuyé sur une croix gammée à l'envers et pleine de toiles d'araignées. Même les



dessinateurs de *Charlie Hebdo* époque Val n'auraient pas osé une telle caricature de moi ! J'étais donc ça pour lui, ou plutôt c'est ça qu'il voulait faire croire que j'étais pour lui à ceux qui pourraient tomber sur ce minable crobard !... Il avait rectifié le titre par des ratures en « tout le monde contre toi », pour bien me faire passer pour un nazi poussiéreux et parano. Une autre dédicace, de Paul-Éric cette fois, prenait en sandwich l'« œuvre » de Yann : « *Pour Marc-Édouard Nabe, ce petit livre qui démontre que tous les chemins... mènent à Venise ! Amitiés.* » Ah, nous aura-t-il fait chier avec son Venise, laissant croire qu'il y possédait un appartement à demeure, et pourquoi pas un palais ?

Le plus important pour Blanrue, c'était que le nom de Moix soit associé au sien, qu'importe si la préface le désavouait, lui et son projet. Il trouvait ça « excellent » que Yann se grille pour la postérité, mais il ne voyait pas, aveuglé par son amour pour Moix, que si c'était gerbant et ignoble de notre point de vue, c'était au contraire très bon pour Moix stratégiquement, pour relancer sa carrière :

tous les Juifs intellos maintenant allaient le soutenir et le protéger ouvertement, pas seulement BHL et Enthoven. Ce dernier, éditeur de Yann chez Grasset, avait d'ailleurs envoyé à Blanrue une lettre de refus qui était plus noble que cette préface à la Moix, et qui l'aurait remplacée avantageusement.

— C'était ça, la bonne idée, dis-je à Paul-Éric, ne pas éditer chez Grasset, mais se servir de leur réaction pour présenter le livre.

Dans cette missive dégoûtée mais ironique, ce fin renard d'Enthoven mettait en garde le grasse pintade Blanrue contre les procès, et même me citait dans un passage qui l'avait fait grincer des dents : « *Moïse si proche de Nabe (pour l'ordre alphabétique je suppose).* »

Blanrue continuait à jouer au con : il avait sorti ses marrons, ou plutôt son marron, pour ne pas dire son marrane, du feu ! Il pensait le griller, mais c'est Moix qui l'avait grillé comme traître à la cause antisémite : par sa préface, il avait transformé un compilateur pervers d'extraits très bien choisis de grands auteurs en un vulgaire dénonciateur de tous les vilains anti-juifs de l'Histoire, de Mahmoud Abbas à

Émile Zola en passant par Oscar Wilde, Pasolini, Strindberg ou Fassbinder ! Par désir de gros pédé pour Moix, Blanrue avait ainsi accepté de foutre en l'air son projet.

— C'était ça ou le livre ne sortait pas ! s'énerva le gros Lorrain en s'enfilant sa cinquième bière.

Blanrue était grotesque comme un personnage de Molière. *L'Anti-antisémite malgré lui, Le Tartuffe du révisionnisme, Le Nazi imaginaire, Le Bourgeois gentilgoy, Les Fourberies du Messin...* Que de pièces à écrire !

## CLVI

Où l'on voit Audrey Vernon tenir dans ses bras la future filleule de Jean-Marie  
Le Pen

Ce fut une bien belle journée que celle du 12 juin 2007. Au Petit Journal, à 18 heures 30, commença le lancement de mon *Âme de Billie Holiday*, mon premier poche. Il y avait un

sacré mélange qui s'engouffrait petit à petit dans le club exigü. De Pierre Barouh à Laurent Gerra (avec sa mère), d'Eugène Saccomano à Alexandra Kazan... Et Frédéric Chatillon, Dominique Noguez, Pierre Étaix, Jackie Berroyer...

Les sœurs Nadia et Kakou (mais sans Lili) étaient là, plus pomponnées que jamais. Elles étaient installées à une même table avec Soral qui ne les décollait pas. C'était Kakou, bien sûr, qu'Alain zieutait, mais c'était Nadia qui n'avait d'yeux que pour le grand blond avec des regards noirs. Quand je passai devant lui, pour aller rejoindre l'orchestre, je lui demandai :

— De qui parlez-vous ?

— De qui veux-tu qu'on parle ? me répondit Soral faussement agacé (c'est-à-dire vraiment). Nabe par-ci ! Nabe par-là ! Écrivain ! Musicien ! Peintre ! Y en a marre...

Mais l'arrivée la plus remarquée fut celle de Dieudonné, encadré de Joss, son garde du corps, et d'Olivier Mukuna, venu de Belgique. Les Noirs débarquent ! Mukuna, celui qui avait écrit un livre sur Dieudo et que j'avais vu

auprès de lui dans *Complément d'enquête* quand Soral avait fait sa crise...

Je ne savais pas qu'Yves connaissait Mukuna ! Ils s'étaient rencontrés dans un train de Bruxelles : c'est Yves qui l'avait reconnu et qui s'était présenté. Les atomes se feraient de plus en plus crochus puisque Yves confierait un futur tract à Mukuna pour qu'il le colle dans les rues de Bruxelles...

Dieudo était accompagné également de sa nouvelle femme, Noémie, une belle Blanche brune. C'est la première fois, je crois, que je la voyais... Elle portait dans ses bras leur bébé, Plume, âgée de quelques jours, qui passa de main en main, jusqu'à celles d'Audrey qui l'empoupouna de poutous comme si c'était le sien... Plume se laissa bercer dans l'atmosphère de bienveillance et de camaraderie qui régnait.

Au milieu de tout ce gratin nabien, personne ne trouva à redire de voir Dieudonné et Soral, d'ailleurs séparés pendant toute la soirée, venir rendre hommage à leur « ami » Marc-Édouard. Certains sans doute avaient dû grincer des dents, mais la musique était trop

forte pour que quiconque les entende. Dieudonné et moi discutâmes dans un coin. Ce fut filmé. L'humoriste me félicitait pour mon *Nabe sous Sarkozy*, sans, bien sûr, s'excuser en quelque sorte de sa bévue d'avoir cru que Le Pen serait au second tour. Ce serait sans doute les dernières images de Dieudonné et moi d'où émanerait une certaine complicité fraternelle, tout en étant réservés, sans effusions show-biztiques. Olivier Mukuna, comme lui-même me le dirait le lendemain avec Yves, au Berkeley, où nous boirions un verre, était ravi d'assister à ce moment de rapprochement entre deux grands artistes de l'époque, à la fois dans le vent et avançant contre le vent...

Cette sorte de vernissage sans peintures, pour un livre et dans un club de jazz, se termina dans l'euphorie, mais une fois rentré chez moi, la nuit, je me tordis de douleurs. Tous ces gens-là m'étaient restés sur l'estomac. Ça m'arrivait parfois. C'était curieux comme phénomène... Je mettais plusieurs jours à me remettre. Dans mon intuition « paranoïaque », les amis m'apparaissaient

comme ceux qui étaient les plus aptes à se transformer en faux amis. Alors que d'aucun ennemi, je n'avais jamais rien eu à attendre ni à espérer, encore moins à craindre.

## CLVII

### « Souchiens » et « Collabeurs »

Houria Bouteldja fut géniale. Weitzmann (toujours lui !) le sarkosioniste regrettait la guerre froide et parlait de l'Amérique comme d'un « colosse aux pieds d'argile ». Bouteldja se foutait de sa gueule : « Un colosse aux pieds d'argile qui a fait des centaines de millions de morts ! C'est honteux. » On sentait que c'était le dernier *Ce soir (ou jamais !)* de la saison pour Taddeï, car il laissa plus facilement s'envenimer les choses. Face à Caroline Fourest qui voulait arrêter « la haine » et « construire », Houria balança : « Je n'ai pas envie de construire avec des islamophobes de votre espèce ! » La Fourest la traita de « victime », alors Bouteldja lui dit qu'elle était plutôt dans la lutte. Transformer les

combattants en victimes ! Frédéric Mitterrand s'en prit une aussi : elle ne l'autorisa pas à l'appeler par son prénom « Houria » : « Il va me la faire à l'orientale ! » Puis elle qualifia le programme de Sarkozy de « beaufitude »...

Mais le sommet fut atteint lorsqu'elle employa le néologisme de « souchiens » (on pouvait comprendre sous-chiens !) pour parler des Blancs qu'il faudrait éduquer sur la question coloniale, contrairement aux populations immigrées qui, elles, savaient tout ça par cœur.

Houria avait également raison sur Rachida Dati et Fadela Amara. Elle expliquait que les « Ni putes ni soumises » étaient utilisées par Sarkozy pour tromper les Arabes en leur faisant croire qu'ils pouvaient devenir ministres, alors que pour ça, la Dati et l'Amara avaient dû en avaler, et en faire avaler, des couleuvres, et bien blanches, comme des vers solitaires ! Fadela Amara avait « stigmatisé racialement la question du sexisme dans les populations immigrées », c'est elle qui avait fait l'amalgame entre les machos et les Arabes et c'est pour ça qu'on l'avait nommée ministre



sarkozyste... Fadela avait été promue grâce à ses crachats sur les Arabes, c'était une véritable « promotion à l'islamophobie » (*dixit* Houria) qui se mettait en place, et exprimée par les musulmans eux-mêmes !

Bouteldja mit tellement le feu sur le plateau de Frédéric qu'électriquement, elle provoqua un magnifique clash entre Jean-Jacques Beineix et Frédéric Mitterrand, qui se fritèrent comme deux vieux Blancs pédés pataugeant dans cette émission vaseuse où les invités étaient perdus, s'auto-caricaturant eux-mêmes, ringardisés, pour tout dire, par la présence de l'égérie flamboyante des Indigènes de la République (je n'avais jamais aimé le nom de cette association).

Les « souchiens », il fallait le faire ! Aussitôt, sur Internet, une flambée ! Tous les petits blanchouillards se levèrent en tollé généralisé contre elle ! C'était pire que si une Blanche avait traité les Arabes de « grouillards » ou de « sous-bicots », ou d'« ultra-bougnoles » !

Ça valait presque mes « collabeurs » ! D'ailleurs, bientôt (le 3 juillet), il y eut un article sur le site Agoravox, signé par « Cosmic

Dancer » (sans doute un Kévin Dupont quelconque de Troyes ou de Romorantin...). Il nous dénonçait hargneusement tous les deux : Bouteldja l'Arabe, traitant les Français de « souchiens » ; et moi le Français, traitant les Arabes de « collabeurs ». Ça s'appelait très originalement « *Souchiens* » et « *collabeurs* ».

Les « souchiens », ça la suivrait pour toujours. Bouteldja aurait beau dire que ce n'était pas insultant, que « souchiens », c'était « un terme de la République française », tiré de « Français de souche », et préciser sa lutte contre l'idéologie du souchisme, ça continuerait à craindre...

## CLVIII

### Nadia hésite entre Soral et Serge

Soral se rabattit sur Nadia. Au Petit Journal suivant, il débarqua avec elle et Lili. Il avait presque l'air d'un amoureux crédible. Lili les laissa dîner tout seuls. Pendant que je jouais de la guitare, je les voyais se toucher un peu ; à un moment donné Soral mit sa tête déjà pleine

de merde sur l'épaule de la virgine Nadia. À la pause, je déconnais avec ma Lili, pimpante... Elle me donna ses impressions sur Soral et me dit qu'elle avait tout de suite vu clair dans son jeu d'antisémite opportuniste pris en flagrant délit de plagiat me concernant. Ma relation à la judéité de Lili mériterait d'ailleurs, sinon un livre, un vrai beau chapitre... Combien de fois ai-je fait danser ma petite Salomé déchaînée ? Elle transpirait, je la massais, la touchais, l'admirais, la sculptais pour mon roman. Je prenais en notes tous ses traits d'esprit...

À une heure du matin, et comme pris dans une parade pseudo-nuptiale, Soral, cette espèce de paon, ne se gênait plus pour montrer qu'il voulait baiser Nadia. À la fermeture du club de jazz, Alain, les jambes écartées, la plaqua contre la devanture du Petit Journal, comme pour l'empêcher de s'enfuir. Lili et moi, toujours connectés mystérieusement, vîmes tout de suite l'image : on aurait dit que Soral lui pissait dessus ! On éclata de rire ! Alors qu'on proposait tous d'aller boire un verre ailleurs, Soral, dans sa

technique de grand dragueur sociologue, prétexta une fatigue, espérant que Nadia choisisse de le suivre lui, et pas nous. Raté. Nadia nous suivit... Pour bien faire chier Soral, je disais qu'on allait tous aller dans un club de partouze, pendant que lui dormirait, ce qui était normal vu son grand âge (on avait le même). Évidemment, ce connard d'Yves, qui était venu avec sa femme Virginie et ses deux petites filles, dont il se débarrassa, voulut absolument nous suivre.

Il commençait d'ailleurs à être collant, le Loffredo... Il me poursuivait partout, prenant n'importe quel prétexte... Un jour, pour le semer, je l'avais entraîné avec moi à la Perle, en plein quartier juif, rue de Turenne, espérant qu'il chierait assez dans son froc pour ne pas m'y accompagner. Complètement parano, Yves croyait que j'allais me faire agresser par des Juifs, pas du tout. Dans un petit restau, un type, au contraire, me reconnut et me salua, très admiratif : « Tu as beaucoup de courage ! », puis à sa copine : « C'est un immense, plus grand que Soral, Houellebecq, Dantec ! » C'est là que j'avais dû

édifier musicalement Yves, ignorant total sur le jazz (il n'aimait que les simili-musiques reggae jamaïcaines de la au-dessous-de-tout-culture skinhead des années 90 !). C'était étonnant comme la notion même d'improvisation était complètement incompréhensible pour des gens qui se disaient culturellement évolués ! Un autre jour, pour me détendre, j'avais pris mon coussin bleu et *Les Possédés* et j'allai au jardin Marigny m'étendre sur l'herbe pour lire peinard... Cinq minutes après, Yves au téléphone. Il me dit qu'il était juste à côté, avec sa femme et ses filles, et ils vinrent me rejoindre et me couper dans ma lecture. Il discutait encore de politique, sans n'y rien comprendre, m'apportait des coupures de journaux, c'était sympa... Bon prince (Mychkin ?), je jouai avec les fillettes Justine et Maxine. Il y avait de la merde sur l'herbe, je dis à la plus grande : « Tu vois, là où je suis, je fous la merde ! » Justine, très sérieuse, presque vexée, me répondit :

— Je ne vois pas le rapport.

Finalement, le soir du Petit Journal, on aboutit au Mathis, avec Loffredo... C'était la première fois que Nadia et Lili venaient là. Je leur fis visiter les lieux. On eut, attablés, une grande discussion sur Soral, et les hésitations de Nadia. Lili était très bonne, me suivant dans mes préventions, tout en encourageant Nadia à tenter l'aventure. Audrey, elle, était furieuse de m'entendre donner des conseils à Nadia. Elle disait que je salissais tout de ma trivialité et que c'était « mignon » ce qu'ils vivaient, ces deux-là. Elle poussa Nadia jusqu'à cinq heures du matin à aller à l'improviste chez Soral maintenant, « maintenant ? », « maintenant ! », et puis non. On ramena Lili à Saint-Lazare, chez ses parents. C'était marrant, elle s'appelait Lili et elle habitait rue de l'Isly.

Il faut dire que si Nadia hésitait, ce n'était pas seulement à cause de la personnalité de Soral, mais parce qu'elle avait un autre prétendant sur le feu : Serge Akl, le Libanais directeur de l'Office du tourisme à Paris, qui, lui aussi, se la serait bien mise « au bout de la queue », à la Corcos. D'ailleurs, puisque j'étais

le « patron », comme Nadia le disait dans un terme de couturière, c'est moi qui organisais les soirées avec l'un ou l'autre.

On alla par exemple dîner un soir dans un Thaïlandais, à quatre, avec Akl et elle... C'était très agréable, sauf que Serge, en chrétien maronite, même très porté sur le Hezbollah, se lança dans une diatribe contre Bouteldja et ses « souchiens » (que je défendais, évidemment), tout en adorant mes tracts, particulièrement *Les Pieds-Blancs* où, disait-il : « À chaque ligne, en te lisant, on se dit "il est raciste !", et puis on arrive à une autre ligne où on se dit "non, il est pas raciste"... C'est très fort ! » Nadia, elle, parlait des harkis, dont elle ne tarissait pas de dégoût, tout en défendant l'Algérie...

— Je me sens femme là-bas. La mère est centrale.

Entre les deux, c'était une liaison un peu faussée à la base : le Moyen-Orient et la Maghrébine. Seule la complicité contre le colonialisme et Israël nous unissait tous. On se retrouva au Mathis, encore. Les deux, Merhar et Corcos, toujours dans un coin, comme des

araignées emberlificotées l'une à l'autre par leurs pattes velues. Nadia fit la gueule à « Stan » Merhar, car il avait quitté sa sœur, ça y était, et s'était refoutu avec une certaine Sidney, l'ex de Klarsfeld que Moix aussi lorgnait au point de faire croire à tous plus tard qu'il l'avait pinée (la Sidney dirait d'ailleurs à Julien John : « Mais ça va pas, non ? Jamais j'aurais couché avec ce minable de Moix ! »).

De soirée en soirée, Serge et Nadia se rapprochèrent. Une fois, Nadia nous fit l'apologie du baiser, pour elle, plus fort que tout. Quand elle s'absenta pour aller pisser, Serge me raconta qu'il la trouvait desséchée et pas baiseuse du tout. Le Libanais confirma que pour l'Algérienne, le baiser, et en particulier le premier baiser, représentait tellement de choses que la première fois qu'ils s'embrassèrent, elle lui avait dit qu'elle avait trouvé son homme ! Va te branler dans les choux, Soral... Quand Nadia revint, ça changea de conversation. Serge nous raconta comment, alors qu'il était enfant à Beyrouth pendant la guerre, lui et tous les gosses du quartier



s'étaient fait copain avec un clochard. Celui-ci vivait comme un porc, dans des poubelles... Et, le jour de l'entrée des Israéliens, ils le retrouvèrent tout rasé, en uniforme, debout sur un char. C'était un colonel de Tsahal qui avait joué le clodo, insoupçonnable espion !

## CLIX

Yves ivre

Nos équipées nocturnes nous amenèrent à la Quatrième Dimension, un night-club, dont j'avais besoin également pour une scène du roman. On s'amusait bien avec les strip-teaseuses, Serge et moi, de plus en plus complices : il était politiquement d'une autre carrure que Soral. Ils se ressemblaient d'ailleurs tous les deux, par la taille, le cheveu ras, roux pour l'un, blond pour l'autre, sauf que Serge était solaire et Alain lunaire, pour ne pas dire lunatique. Un lumineux et un sombre...

Le cœur de Nadia balançait toujours. Je la sentais jalouse de Lili et de l'admiration que je

lui portais en tant que belle Juive bien roulée et surtout très vive d'esprit. Notre connivence insolente la révoltait car, même si elle le cachait, je savais bien que c'était moi, malgré les caresses de Serge et son amouracherie passagère pour Soral, que Nadia « kiffait grave ». Je passais d'un couple à l'autre, c'est-à-dire de celui que Nadia formait avec Soral à celui qu'elle formait avec Serge. Tout cela en demi-teinte, flirteries, affectuosités.

Une autre nuit encore, on avait fini avec Serge et Nadia au VIP, sur les Champs, et toujours avec le péguant Yves. Je n'aimais pas trop que ce singe constipé espionne ma vie nocturne dans le 8<sup>e</sup>. Il était sur la banquette et parlait, avec Nadia, de Soral, en disant qu'il était « génial »... L'ivresse n'était pas une excuse...

— Quant à Céline, rajoutait Yves ivre, tu l'as à côté de toi !

Belle jambe ! Et il continuait à boire en me désignant. Ce soir-là, il y avait avec nous une très belle blonde, Élodie, copine « actrice » de Kakou, nouveau personnage que j'accueillis, et qui était intriguée par Audrey, souvent

absente et dont Nadia brossa le portrait : « Des seins magnifiques, un visage d'ange avec un regard diabolique. » Tout était dit. À un moment, Nadia et Serge descendirent aux chiottes, puis remontèrent.

— Y avait une queue énorme ! dit la Kabyle romantique.

Elle s'assit près de Serge et ils commencèrent à s'embrasser. Ça y était, ils sortaient ensemble. À 3 heures 30, on partagea l'addition avec Serge.

Quand à six heures, la boîte ferma, on se retrouva dans un bar, L'Aubrac, un resto de viandards. On s'assit au milieu du décor en bois, et les deux amoureux mangèrent... Filet de bœuf pour Nadia, os à moelle bourguignon pour Serge, à six heures du matin, ça va pas, non ?

On finit par sortir. Il était sept heures, on décida d'aller prendre notre petit-déjeuner chez le Corse.

Pour les lecteurs attentifs qui s'étonneraient de ne pas savoir ce qu'est devenu Yves depuis que nous l'avons laissé en piteux état dans la boîte Le VIP à trois heures du matin, il faut

savoir que dix ans après, cette ordure de Loffredo et son horrible mégère Virginie Hairanian m'intenteraient (avant même que ce livre ne sorte) un procès pour « atteinte au droit au respect de la vie privée ». Procès grotesque qui sera raconté dans quelques milliers de pages... Le juge a jugé bon que je retire de ce chapitre cet « épisode qui, en termes crus, se montre particulièrement dégradant sur les conséquences de l'alcoolisation du demandeur ».

Pas de problème ! Ce ne sont pas quelques lignes de moins qui empêcheront de constater à quel point Yves Loffredo était, est, et sera à jamais une sombre merde !

## CLX

### Nadia choisit Soral

Enfin, Nadia choisit Soral. Et je la soupçonnais d'avoir jeté son dévolu sur le grand blond plutôt que sur le grand roux parce que le premier n'était pas arabe, et pour une Kabyle comme Nadia, c'était très important.

En même temps, Soral la faisait se rapprocher de moi. C'était une doublure plus crédible que Serge, qui n'était pas « écrivain », ni intellectuel, ni de 1958. « Je suis double », me disait d'ailleurs Nadia quand elle voyait que je tiquais de la voir fréquenter trop de petits Juifs du milieu peopolo-intello de Saint-Germain. Les Kabyles sont des collabos dans l'âme... Finalement je leur donnais raison de ne pas se considérer comme des Arabes.

Pendant un petit moment, on se vit moins, je la laissais tisser sa toile autour de Soral. Je pensais même que ça ne pouvait lui faire que du bien de faire un bout de chemin avec le « frontiste-punk ».

Avec le recul, on peut dire que Nadia fut l'une des premières Arabes à se laisser approcher par Soral et son extrémisme de droite. La première vraiment séduite, ce fut elle. Égalité ? Sûrement pas ! Mais réconciliation, absolument. Réconciliation sur l'oreiller...

CLXI

Paul-Éric Blanrue, l'homme qui aimait  
pisser sur les femmes

Je reçus une carte postale représentant un  
joli paysage du Venezuela :

Clairvaux, le 26 juillet 2007

Mr. Marc-Edouard Nabe

Cher Ami,

54 ans après le déclenchement de la  
Révolution cubaine, je reçois *L'Âme de Billie  
Holiday* apportée avant-hier par trois belles  
métisses, diplomates boliviariennes.  
Mélomane pré-natal au Carnegie Hall...  
BRAVO ! J'entends me plonger dans la  
lecture à chaque moment libre, avec la voix  
de Lady Night en toile de fond.

Amitiés révolutionnaires,

Carlos

Blanrue, lui, ne risquait pas de me féliciter pour mon *Billie*. Monsieur boudait depuis mon remontage de ses bretelles antisémites. Il n'était pas venu au vernissage du Petit Journal, et ça faisait bien deux mois que je ne l'avais pas vu.

En remontant les Champs-Élysées, comme disait notre chère passion commune Sacha Guitry, que Blanrue avait transmise à ce singe de Moix, je tombai justement sur Paul-Éric qui les descendait... Attention, je n'ai pas dit « qui en descendait », car je parle des Champs-Élysées, et pas du singe, ce qui aurait été grammaticalement exact, mais faux théologiquement, quoique darwiniennement concevable car objectivement, à quoi d'autre qu'à un orang-outang ressemblait Paul-Éric Blanrue ? Et j'ai bien dit aussi « à ce singe de Moix », et non « au singe de Moix », ce fameux chimpanzé baptisé « Sacha » que Yann, diront plus tard de très mauvaises langues après avoir lu ce paragraphe, avait adopté pour lui tenir chaud le soir dans son lit lorsqu'il se branlait sur Mylène Jampanoï en mangeant des cacahuètes...

On alla boire un verre et on discuta. De Moix, bien sûr, mais aussi de Poelvoorde, et de Jean-Paul Rouve à qui Blanrue et Moix avaient donné l'idée de faire un film sur Spaggiari, et qui avait fait de drôles de grimaces quand Blanrue lui avait dit que j'étais un témoin central de la dernière période de « Spa ».

Puis on parla de sa Maud, sur laquelle Paul-Éric aimait pisser... Un aveu à ne pas me faire, malheureux ! Pour surenchérir et le dévoiler dans son analité mal cachée de plouc brutal, je le fis passer de la pisse à la merde. Je lui rappelai ce que Reiser disait : qu'on ne peut jamais vraiment bien connaître une femme tant qu'on ne lui a pas chié dessus. Et j'expliquai à Paul-Éric comment il était doux de lâcher son étron sur le ventre d'une femme, fécond de préférence. Il me regardait avec des petites étoiles dans les yeux. Il n'y avait jamais pensé, et je le poussai à réaliser ce fantasme. C'était autre chose que d'uriner sur le sexe qu'il croyait bien trop faible. Quasiment décidé à pousser au plus vite son colombin sur sa « meetic » girl, il ne s'aperçut pas que bien



entendu, je n'avais jamais moi-même pratiqué l'exercice. Ça sentait peut-être le cul, mais pas le vécu... Que je ne m'étonne pas par la suite d'être pris pour un scatophile (cette rumeur me suivrait longtemps) ! Elle était fondée sur un malentendu lexical majeur : je n'aime pas ma merde, j'aime la merde que je fous dans la tête des autres, et pas n'importe quels autres ! Dans celle des déjà merdeux.

De fil en aiguille, il était dix-neuf heures. Je ramenai Blanrue chez moi. En toute confiance, on continua à parler, lui et moi... L'ex-zététicien avait une certaine mécanique d'esprit, mais qui tournait à vide, et dans un sens opposé à celui de la réalité. Devant un Martini, il m'expliqua le révisionnisme. Il avait l'air d'avoir des sources peu connues, sur la réalité des chambres à gaz. Hélas ! Tous ses arguments pseudo-historiques tombaient lorsqu'il mettait en avant la figure de Faurisson... Après avoir eu tort sur la créativité de Lautréamont et de Rimbaud, son « Professeur » ne pouvait pas avoir raison sur celle des nazis ! C'est ce que je lui expliquai une fois encore. Il me recommanda une bio

d'Hitler, en Bouquins Laffont, qui était la meilleure selon lui.

Pour me plaire, Blanrue me réaffirma avoir pris ses distances avec Moix. Il avait jeté son dévolu amical sur Chris Laffaille, un reporter de *Paris Match* avec lequel il écrivait une enquête sur Lady Di. On était dans les premières prémices de son conspirationnisme. Moi-même, je n'avais pas relié entre eux tous les liens que Blanrue tissait autour de lui (les chambres à gaz, Faurisson, l'accident de Lady Diana, Jonathan Littell, son anthologie des propos anti-juifs...). Le grand axe de tout ce fatras dans un esprit comme celui de Blanrue m'apparaissait d'abord comme celui de l'antisémitisme. Bientôt, je comprendrais que l'antisémitisme n'était qu'un arbre qui cachait une forêt de complots...

On ressortit manger un bout. Paul-Éric n'avait rien à faire, moi non plus. Je lui confiai mon intention d'écrire à nouveau un jour, et un roman... « Dans *Le Bonheur*, il n'y a rien à jeter ! » aimait à répéter mon fan. On descendit jusqu'à Wagram, reprit un pot au Café Latéral, puis Blanrue se lança dans une

diatribe contre Le Pen, qui s'était rangé, selon lui. Sa grande faute, c'est qu'il était allé rendre visite à Sarkozy à l'Élysée...

— Le Pen est un anar de salon !

Et pour Blanrue, Sarkozy allait faire une connerie, c'était sûr, « comme tout Juif », et avec Cécilia. Blanrue me conseilla d'attendre pour un tract. Il fallait en effet que Sarko accumule encore plus de gaffes, de bourdes... Et ça allait venir ! On descendit jusqu'au Madrigal, on se mangea un club sandwich, puis on observa le manège des michetonneuses. Blanrue me fit écouter, sur son téléphone, la voix d'Hitler, très calme, très virile, grave, pas du tout hystérique comme dans les discours. C'était pris dans une conversation privée. La plupart des gens croient que le Führer hurlait en toute circonstance.

— Tonnez-moi un kafé ! Schnell ! Et teux sukres !... Après, che fais faire les kourses ! Efa chérie, che te prends une pakette te pain ?

Au cours de notre pérégrination, on se fit aborder par un rabatteur de club à partouzes qui se disait « Juif non converti », et qui se

félicitait de la cérémonie de kaddish organisée devant Notre-Dame de Paris pour la mort de Monseigneur Lustiger... Blanrue et moi lui dîmes que nous n'étions pas du tout d'accord... Si l'ex-Aron devenu Jean-Marie était passé de l'état de Juif polonais à celui d'archevêque de Paris, ce n'était pas pour le ramener à sa religion juive au moment de mourir ! Et quelle vulgarité de la part de Sarkozy de s'installer un trône devant le parvis pour assister à la cérémonie.

Très justement, notre interlocuteur nous rapporta que c'est Lustiger lui-même qui avait tenu à ce symbole funéraire... Le beau petit hypocrite ensoutané avait voulu que de la terre d'Israël soit déposée sur son cercueil, et que ses cousins récitent le psaume en hébreu. Le kaddish à plein pot ! Pour moi, c'était de la trahison. Si c'est pour se faire enterrer comme un Juif, quel intérêt de devenir chrétien ? Dommage car j'aimais bien Lustiger... Il avait dit de bons trucs ! Et même souvent anti-anti-antisémite, ce que j'appréciais beaucoup. J'avais eu un contact très bref avec lui, à Lourdes, l'année d'avant. Audrey avait même

pris une photo qui nous montrait ensemble. Mais là, il avait déconné, il avait craqué au bord de la mort, il avait voulu rejoindre sa maman, sans doute déportée et gazée en 43 à Auschwitz. Déjà, je l'avais trouvé louche sur l'affaire du Carmel, Lustiger, puisque après son intervention, les bonnes sœurs avaient détalé, pour ne pas salir le lieu de mémoire des Juifs de leurs bondieuseries cathos. Je le lui avais pardonné, mais là, le kaddish, c'était trop !

Moi qui connaissais bien les cérémonies funéraires catholique, orthodoxe, islamique (quelles merveilles !), et même juive (je m'en étais moqué dans *Je suis mort*), je trouvais un peu fort de cafard que le vieux Lustig', cardinal capital de la fin du siècle passé, se retrouve comme le premier déicide venu en prenant comme otages soudain judaïsés toute la population chrétienne amassée devant Notre-Dame, et transformant la cathédrale de Paris en synagogue improvisée. C'était une offense à toute conversion, ce petit pot de terre sainte sur le cercueil et cette forêt de kippas l'entourant. Un peu de terre d'Auschwitz

aurait été beaucoup moins indécent ! Allez Aron, file dans ta crypte ! Et qu'on ne te revoie plus !

## CLXII

Où l'on voit Salim Laïbi pousser un scooter dans la nuit

J'eus Nadia au téléphone. Je lui donnai des infos sur Soral... Ce soir, il serait à Paris. Ça la transporta. Elle me dit qu'elle le voyait comme le parfait mélange de Christian et de Cyrano, son idole. C'est vrai que c'était une belle vision. Fausse, bien sûr, mais littéraire... Comme Alphonse Daudet avait mélangé Don Quichotte et Sancho Panza dans *Tartarin*, cela restait à faire : mélanger Cyrano et Christian dans le même personnage, c'est-à-dire le soi-disant beau gosse complètement impuissant au niveau du bagou et qui veut pécho Roxanne, et le laideron grotesque au long pif qui sait parler et qui lui souffle son discours sous le balcon. « Qui est Roxane ? » demandai-je à Nadia qui se prenait sans doute pour la

belle héroïne de Rostand. Moi je savais que la seule Roxane qui comptait pour ce Christian de Bergerac qu'était Alain Soral, c'était la France, aussi conne pimbêche d'ailleurs.

Assez maligne pour s'apercevoir de la mythomanie de son Alain, Nadia le soupçonnait de tout, même de ne pas avoir de femme, comme il le prétendait...

— Peut-être que sa femme n'existe pas, comme dans un film à suspense ! Ou alors il l'a assassinée, et fait croire qu'elle est encore à Bayonne, et il dilapide l'héritage, alors qu'elle pourrit dans son grenier !...

Pleine de fantasmes, cette Kabyle ! On était très complices avec Nadia. Elle me faisait de plus en plus de confidences. Par exemple, au téléphone, elle me lut l'article où Besson avait fait allusion à elle une fois, à propos de Diam's, dans *Le Point*. Ah bon ? Ils se connaissaient eux aussi ? Décidément, elle en bouffait de l'écrivain !... Elle me dit aussi qu'elle n'avait eu qu'une expérience amoureuse dans sa vie, et encore ! et que depuis, elle recherchait inconsciemment à la fois son père et son ex dans un même homme,

et que c'était peut-être lui, s'était-elle dit en rencontrant Patrick. *L'Ex-père* ! Voilà comment Besson aurait dû titrer son article ! Nadia s'étouffait de rire au téléphone en m'entendant sarcasmer. Puis elle me fit une grande déclaration d'amitié, en insistant sur la chance qu'elle avait de m'avoir dans sa vie.

Pour ne pas se quitter comme ça, on décida d'aller dîner le soir-même. Salim, qui partait pour la Malaisie, était en escale à Paris. Monsieur faisait du tourisme islamique ! Je l'invitai à venir avec nous. C'est Nadia qui imposa un restaurant italien à Saint-Sulpice dans l'espoir de croiser Soral.

Audrey et moi partîmes en scooter. Boulevard Raspail, plus d'essence. Panne. L'engin ne redémarrait pas. On le laissa donc devant la librairie Gallimard (tout un symbole ?) et on alla au restau à pied. À vingt-et-une heures, on arriva. J'avais dit également à Dimitri de se joindre à nous. Le Monte Verdi ! Voilà Nadia, puis Salim. Je voyais déjà la grimace de mon webmaster en découvrant l'Arabe. Il n'allait tout de même pas la traiter de « ratonne » tout de suite ? Non, puisque



c'était une Kabyle, comme lui. Dimi était très en forme. Il délira sur Staline, le Liban et Israël...

Un peu plus tard dans le dîner, je lançai Salim sur le 11-Septembre ! Là maintenant, c'était clair : Salim était « sérieusement » conspirationniste ! Ça ne l'empêchait pas d'être drôle, surtout quand il y avait un petit public... Devant plus de deux personnes, son obscurantisme s'éclaircissait : il se sentait en confiance d'une façon goguenarde, ce qui laissait place au doute : croyait-il vraiment à toutes ces conneries ou s'amusait-il à nous faire prendre ses vessies pleines de pisse et trouées pour des lanternes éteintes ? Réel mystère.

Salim me tenait tête sur tout ce que je lui assénais comme preuves absolument factuelles et irréfutables sur les attentats du 11... Finalement, il ne me donna raison que sur une seule chose ce soir-là : la grandeur de la basse électrique de Jaco Pastorius, sur lequel, pour la revue *Jazzman*, je venais d'écrire un article qui l'avait « ébloui » ! Audrey restait silencieuse. Elle était si inquiète pour son

scooter qu'au milieu du dîner, elle se leva et partit le voir, comme une écuyère va caresser l'encolure de son cheval abandonné. Dimitri paya pour Nadia. En vérité, ce rat russe mit soixante-dix au lieu de quatre-vingt-huit euros... Il l'avait ainsi à demi invitée ! Que de radins chez mes amis anti-juifs ! Audrey revint. On parla encore un peu avec Salim, de Ben Laden, qu'il osait insulter ! Ça y était, il avait dépassé la Borne ! Cracher sur Ben Laden deviendrait un *must* pour ceux qui attribuaient le 11-Septembre aux Américains...

Quand on discutait avec Laïbi, c'était comme si on découpait une viande au couteau : elle avait l'air tendre, comme ça, et puis on tombait sur un nerf, et c'était horrible, on essayait de le couper, impossible, un vrai tendon blanc, dur, dégoûtant, qu'il n'était pas question de mettre dans sa bouche... C'était ça, Salim Laïbi !

Je me disais que décidément, Salim n'arriverait plus jamais à concevoir le 11-Septembre comme l'œuvre de ses frères arabes qu'il méprisait devant moi, dans une sorte d'auto-racisme permanent ! Finalement, à part

l'arrogance marxo-lepéniste de petit Blanc de Soral qui l'avait horripilé si fort au dernier dîner, je m'apercevais que Salim partageait l'essentiel des « idées » d'Alain.

Vers vingt-trois heures, on quitta Dimitri et Nadia devant le restaurant, et Salim nous suivit, Audrey et moi, jusqu'au scooter, tout en sifflotant (faux) *The Chicken*... Le scooter de Gallimard ! On le voyait dans la nuit, éclairé à peine par un rayon de lune sur sa carcasse rouge. Mon bon webmaster, brave Kabyle serviable bien que buté, essaya de désencrasser la bougie, de le faire redémarrer, en vain. *Of course*. A-t-on déjà vu un Arabe réussir à réparer quoi que ce soit ou à faire correctement quelque chose, tout simplement ? Qu'il possède lui-même une moto ne changeait rien à l'affaire, il ne s'y connaissait pas plus en mécanique qu'en informatique. Je plaisantais librement d'ailleurs avec lui, qui riait volontiers de mes moqueries. On poussa le scooter à tour de rôle, en le faisant rouler petit à petit vers la Seine. Je voyais que le gros transpirait, alors je libérai mon musulman incompetent

(pléonasme ?) et on se retrouva, ma femme et moi, tout seuls à minuit. Audrey prit en charge tout le boulevard Saint-Germain jusqu'à l'Assemblée nationale. Passé le pont, c'est moi qui fis traverser au scooter la place de la Concorde puis le jardin Marigny, jusqu'à la place Beauvau. Ouf !

Salim, le lendemain matin, prit des nouvelles du scooter, avant de s'envoler pour la Malaisie : « Enfin un pays musulman où il n'y a pas de rats ! »

## CLXIII

### Deux petit journal

Ce soir-là, au Petit Journal (Montparnasse, cette fois), le nouveau couple « mythique » de Saint-Germain Nadia Merbouche/Alain Soral se repointa. La Kabyle et son Savoyard ! Ils avaient besoin de moi pour se voir, ou quoi ? J'étais leur grigri d'amour, c'était mignon...

Nadia et Alain se mirent tout près de l'orchestre. Ils étaient tout gentils. Alain était là, souriant comme un ange amoureux, aux

bras de Nadia, en écoutant la musique d'un air approbateur. N'avait-il pas dit à Yves, la dernière fois : « J'étais en conférence avec Dieudo, mais je suis venu pour des raisons jazzistiques ! » ?

Jamais Soral n'avait peut-être été aussi doux. Et avec tout le monde, en particulier avec mon père : Soral lui demanda même un disque, qu'il était prêt à payer. Marcel le lui offrit bien volontiers. Soral était attendri par la vision d'un père avec son fils, aussi complices, aussi communiants dans le jazz fusionnel (et non « fusion »), tout ce qui lui avait manqué avec son propre père, dont on ne savait rien à l'époque, sauf qu'il avait été notaire et que c'était une brute avec Alain... Certains prétendraient même que le père avait enculé le fils, pour lui faire passer le goût de devenir pédé. Raté !

Au second Petit Journal de cette rentrée 2007 (celui de Saint-Michel), Soral nous parut soucieux. Le week-end suivant serait celui de l'université d'été de son Égalité et Réconciliation, à Villepreux. Enfin, « son »... Son association comme son

université d'été étaient entièrement *drivées* par Marc George. À cette époque-là, Alain présentait tout ça comme un même projet solo, reposant entièrement sur ses épaules. Qui pouvait imaginer qu'il y avait un Marc George qui lui servait de Simon de Cyrène, qui monterait jusqu'en haut du Golgotha et que Jésus lui-même crucifierait à sa place ?

Soral était en train d'écrire son discours, me dit-il. Il avait le trac. C'était sa première université d'été, le premier rassemblement de son association.

Arriva Yves, enfariné (mais d'une farine noire : c'était très curieux...), et toujours aussi frétilant dès qu'il y avait Alain et moi dans la même pièce. À la pause, Nadia me parla d'Alain pendant qu'Alain parlait avec Yves, avec tendresse et respect : mon directeur artistique était à deux doigts dans le cul de proposer à Soral un coup de main (au cul toujours) pour la conception et fabrication des affiches d'E&R...

Descendit aussi au fond du club « monsieur Sta », un des mes plus mystérieux collectionneur de tableaux. Il en avait pris une

demi-douzaine à l'exposition « Portraits d'artistes ». Un Tunisien en lame de couteau, aussi fin d'esprit que de visage. Mais là, je ne l'avais pas reconnu. Il avait un bob, des lunettes, une barbe de kamikaze... Il me dit qu'il avait passé de très mauvaises vacances, lui aussi. Il en avait marre ; la justice, il n'y croyait plus. Il pensait se faire sauter. Mais d'abord il fallait coller mes tracts... Yves l'enrôla.

À la fin de la soirée, comme on discutait avec Yves au-dessus de la trappe, dans l'entrée, le cuisinier arabe nous fit nous pousser. La trappe s'ouvrit, et la poubelle monta lentement... Soral était extasié par ce spectacle.

— Tu imagines la Sainte Vierge qui monterait comme ça ?

Je lui dis qu'en principe, la Sainte Vierge descend du Ciel et ne monte pas de l'enfer. Alain baissa la tête. Un jeune fan de vingt ans « osa » m'aborder, pour me déclarer son admiration. Comme je sentis à nouveau poindre, sinon pointer, comme le bout d'une dague dans mon dos, la jalousie de Soral, je

m'empressai de présenter le grand blond rasé à mon fan. Celui-ci se crut obligé de dire qu'il reconnaissait également Soral, il l'avait vu sur Dailymotion, et ça lui faisait drôle de nous voir ici, tous les deux, en camarades. Il était outré qu'on m'ait boycotté pendant vingt ans, et en même temps ne se faisait pas de soucis pour moi.

— Ma génération va vous venger...

## CLXIV

### Université datée

Yves arriva en voiture avec son copain Éric le légionnaire... Éric, c'était celui qui supervisait le collage de nos affiches avec les frères Bonnomet. Ils se garèrent sur le parking devant le château. Car c'était dans un château que ça se passait, l'université d'été d'Égalité et Réconciliation... Une grille, un parc, une bâtisse à l'intérieur de laquelle il y avait un hangar, avec des petits stands, une estrade, des chaises en plastique, et un écran : pour les conférences...



Ça puait l'endroit loué ! Pas de chiens pour leur sauter au visage... En revanche, pas mal de copains qui leur sautaient au cou, et à qui il ne manquait que le collier pour avoir l'air tout aussi molosse : des skins !

Yves reconnut là quelques-uns des crânes rasés de sa jeunesse ratonneuse. Lui n'avait jamais ratonné bien sûr, mais il connaissait bien ces milieux de gangs parisiens pseudo-sophistiqués, aux codes vestimentaires et aux goûts musicaux ultra précis. Toutes ces brutes avaient eu un « pape » dans les années 80 : Serge Ayoub, dit « Batskin », la fameuse figure mythique de la skinheaderie... Et il était là, sans tiare ni crosse, mais bien là, à Villepreux, chez Soral !

« La Nation face au Nouvel Ordre mondial », avec gros plan sur la grande gueule de la République hurlante, telle était l'affiche d'E&R, qu'Yves trouvait mal foutue. Il était même tombé sur une sorte de tract pro-Soral reprenant l'illustration de couverture de *A Glimmer of hope* (le début de la traduction en anglais d'*Une lueur d'espoir* qu'on avait demandé à Moody de faire) que nous avions

imaginée et mise en ligne sur notre site : deux tours Eiffel percutées par des avions...

La garden-party facho battait son plein. C'était l'heure du déjeuner ! Yves et Éric retrouvèrent monsieur Sta du Petit Journal (aussi sombre au grand air des Yvelines qu'au fin fond d'un club de jazz du boulevard Saint-Michel). Bob sur la tête, dégaîne de racaille, c'était le seul qui faisait « quartier » : il se trouvait bien seul en tant qu'Arabe. Ah, il y avait quand même Nadia aussi qui était venue, par ses propres moyens, et en attendant Yves, elle faisait le pied de grue (si je puis me permettre) depuis plusieurs heures sans oser déranger saint Alain des assises (d'E&R bien sûr) prêchant au milieu de ses ouailles fafs...

En effet, Soral, campé sur ses deux jambes écartées, était en train de discuter... Justement avec des skins qui le critiquaient parce qu'il faisait du gringue aux Arabes dans son association... Pour ces crânes d'œuf pourri, c'était déjà trop d'en avoir croisé trois... Pour eux, leur chef n'était pas un arabe, mais Serge Ayoub était quand même libanais... Soral était venu les calmer avec son discours

réconciliateur. Il leur expliquait que c'était une alliance de circonstance et que le gros de sa troupe resterait bien entendu bien français, histoire déjà d'éviter toute tension... « D'abord, les Juifs ! Les Arabes, on s'en occupera après... », ce qui signifiait bien que les skins, par urgence devant l'inondation sioniste, passaient momentanément l'éponge sur les crouillats, et n'avaient accepté d'être présents que pour le côté extrême droite de Soral. Même si pour eux, il n'était qu'un « baltringue » parce qu'il avait « franchi le Rubicon » : c'était leur façon de dire qu'il avait été communiste.

Yves reconnut aussi Pascale Giaj, l'alcoolyste de Laurent James, réciteuse de nos proses, à Soral et à moi. Elle était avec sa copine Stéphanie Sallefranc, une ancienne fan lectrice de mes livres des années 90 qui n'avait d'yeux mouillés que pour un Péruvien surnommé Amaru (en hommage au chef Tupac Amaru II). Tu parles d'un chef ! Amaru était surtout un play-boy mat de Sciences-Po qui brandissait à Villepreux, et au nez de la Sallefranc, sa brochette de bœuf comme une

hallebarde inca... Giaj, elle, draguait Éric le légionnaire et essayait de le convaincre de la ramener à Paris le lendemain pour qu'il la baise.

Yves poussa Nadia à aller se faire dédicacer un livre de Soral par son Alain, à son stand... Elle était toute chose, espérant que tout le monde remarque qu'elle était sa chose. Savait-elle à ce moment-là que Soral baisait avec Giaj, qui avait trouvé sa façon de pénétrer une femme tout à fait « autiste » ?

Le soir, sous un chapiteau installé dans le parc comme une cantine militaire, un « dîner » eut lieu. Tout le monde, frontistes, jeunes paumés, ex-junkies, skins ringards, blancs cathos, faisait la queue avec des assiettes en plastique pour se faire servir sa ration à la louche. Nadia s'assit au milieu de cette clique bas de gamme avec Yves et Marc George, l'organisateur du week-end, essayant de parler d'Eric Rohmer (le plus à droite des cinéastes de la Nouvelle Vague).

La nuit était tout à fait tombée, et peut-être de haut pour ceux qui, déjà, avaient ressenti une certaine désillusion dans ce

rassemblement tristounet et dérisoire. Pourtant ce samedi-là, Dieudonné avait fait acte de présence en balançant quelques miettes de vanes aux piafs fafs, et Jean-Marie Le Pen, lui, viendrait le lendemain prononcer un discours typiquement FN, histoire de bien axer la ligne... Il venait aussi constater le bon début de fonctionnement de cette petite association qu'il parrainait (pour ne pas dire plus), mais contrairement aux ayoubiens, Le Pen trouva qu'il n'y avait pas assez d'Arabes!... Soral et George lui avaient vendu Égalité et Réconciliation comme un filet à poissons-bougnoules, et à part Sta, le président du Front n'en voyait pas beaucoup frétiler dans sa barque...

Et encore ! S'il avait su ce que faisait Sta, Le Pen ne l'aurait pas trouvé à son goût de gros bourge cherchant à jeanne-d'arcquiser les beurs « patriotes »... Trafiquant de drogue dans le parking sous le pont de Sèvres, Sta touchait des semi-grossistes qui pourvoyaient aussi bien les peuples de la télé des studios de Boulogne tout proches que les ouvriers de l'île

Seguin en mal d'échappatoire... Il se faisait de cinq à six mille euros par semaine...

Sur la pelouse du château, des tentes avaient été dressées pour ceux qui dormaient sur place... Des tentes bleu-blanc-rouge bien sûr, dans lesquelles le vendredi soir les butors kronenbourguisés avaient déjà fait du grabuge. Le mono de colo Soral leur recommanda de ne pas récidiver. Dieu que tout cela faisait scout !

Trois cents. Ils étaient trois cents, venus à Villepreux... Cent cinquante pour l'égalité et cent cinquante pour la réconciliation ? À l'époque, ça nous semblait à tous énorme, y compris à Alain ! Quelques années plus tard, ce chiffre équivaldrait à une très mauvaise petite affluence.

Pendant tout le week-end de cette « UDT » (comme ils disaient tous), à la « tribune », les orateurs n'avaient pas arrêté de se succéder.

Yves était arrivé trop tard, comme toujours, pour assister à la conf' de son pote « Bat' ». Le Libanais rasé ratonneur ultra patriote, plus d'extrême droite que tout le Front national réuni, n'était au fond qu'un vieux rogaton des

années 80 qui essayait de se faire une place dans ce nouveau mouvement. De causerie en causerie, pendant tout ce week-end de septembre 2007, ils essayèrent tous de reconstruire une « certaine idée de la France ».

Était venu également discourir un certain Jean Robin, à ce moment-là très copain avec Soral parce que Robin avait attaqué Ardisson en direct et en public sur Canal+, en accusant Thierry de plagiat (toujours la même chose)... Alain et Dieudonné voyaient en lui leur vengeur. Robin présenta sa thématique sur la judéomanie et fit de la pub pour sa maison d'édition grotesque qui publiait le plus grotesque encore Pierre Hillard, un prof catho tradi conspi concon !

Quel bric-à-brac ! Comme intervenants, il y avait aussi, présenté par Marc George, un Italien du journal néo-fasciste Rinascita... L'eupéanisme de Drieu la Rochelle fut ovationné. Un vrai socialisme à la fasciste, en 2007, dans un château des Yvelines !... Un Arabe, puis un trotskiste... La signification de toutes ces présences, je devrais l'analyser bien

plus tard. Sur le coup, tous ces noms ne me disaient rien, et rien tout court, avant rien qui vaille...

Bref, un cauchemar ! Un vrai précipité de tout ce que je détestais : le militantisme, l'incohérence sous prétexte de fusion, les coups de menton et les descentes de cannettes de bière... La prétention illusoire, la politicarderie ringarde, le bras-cassage en mal de reconnaissance... La lèche aux « puissants » de l'anti-Système, la patriotarderie revendiquée, le racisme premier degré maquillé en nouvelle perspective psychologique...

## CLXV

### *Quelle alternative au monde bourgeois ?*

C'était le titre du discours d'Alain. Et dedans, il y avait de sacrées absurdités !

Sous prétexte d'attaquer l'individualisme du bourgeois (c'était encore jouer sur les mots, car quoi de plus moutonnier que le



bourgeois ?), il s'attaquait d'abord à qui ? Au marquis de Sade ! Pour Soral, Sade et son « égoïsme transgresseur » avaient « poussé jusqu'à ses conséquences ultimes l'amoralisme intrinsèque de l'éthique bourgeoise libérale ». N'importe quoi, quand on sait que du temps du Marquis, il n'y avait ni bourgeoisie ni libéralisme ! Passons sur l'ignorance totale de Soral à l'égard du génie littéraire sadien, pour remarquer l'inanité de l'accusation d'égoïsme au sujet d'un des plus généreux artistes (autrement dit « transgresseur », ce qui était invraisemblablement négatif pour Soral) de tous les temps, qui avait payé de sa vie pour imaginer une vie meilleure pour tous. Cette confusion entre l'utopie dévastatrice et positive du Marquis et sa propre biographie d'aristo très modérément partouzeur, timidement amoral, dirais-je, se retrouverait quelques années plus tard dans le discours aussi falsificateur d'un Michel Onfray.

Pour Soral, le Marquis ne faisait donc que de la « provocation littéraire » (suivez son regard...). Et malgré son emprisonnement conséquent (vingt-sept ans !), c'était un

« libéral libertaire » avant la lettre, ayant eu une très mauvaise influence sur la société ! et qui, aujourd'hui, serait complice du capitalisme : déjà un américano-sioniste ! C'est-à-dire que dès septembre 2007, Soral voyait dans l'artiste qui menait son œuvre à part le déchet d'une révolution possible, militante et de masse, suppôt d'une sorte d'amoralisme condamnable (par la prison, et bientôt la guillotine ?), étranger à l'« éthique » du marxiste conscient du rapport de classe persistant. Faire de Sade un ennemi ! Soral ignorait bien sûr que Sade, jugé trop révolutionnaire, avait été viré de la Bastille juste avant la prise de la prison ! À travers les barreaux de sa cellule, Monsieur le Marquis galvanisait tellement la foule bouillante à coups de slogans écrits et oraux que le directeur de la Bastille l'avait déplacé à Vincennes deux jours avant le 14 juillet !

Ensuite, Soral affirmait que la bourgeoisie, aussi bien de droite que de gauche, trouvait son aboutissement dans le « roman bourgeois »... Ça le taraudait drôlement, le Soral, la littérature, dans le discours inaugural

de son association... Où était la politique là-dedans, et qu'était-ce, un « roman bourgeois » ? Le *Madame Bovary* attaqué par les bourgeois à l'époque de Flaubert ou bien le *Madame Bovary* adoré des bobos d'aujourd'hui ? Logiquement, Soral aurait dû vénérer l'artiste individualiste qui combattait justement ce roman bourgeois.

Soral en venait alors au réel objectif de la bourgeoisie : le profit. Il expliquait que la démocratie de marché, c'était ça, le vrai fascisme... Il essayait de faire son petit Pasolini... Piètre-Populo-Soralini ! Le salaud, selon lui, c'était désormais le soixante-huitard socio-démocratisé, sécuritaire, consumériste, qui alimentait un totalitarisme autrement plus violent que celui dénoncé par Hannah Arendt. Mais en grattant, on comprenait que ce totalitarisme n'était que le monde du show-biz, des Lettres et de la culture qui avait rejeté Soral et dont il avait si longtemps tant rêvé d'être!...

Pour Soral, un des pires crime de la bourgeoisie, c'était d'avoir inventé le prolétariat ! Qu'est-ce que ça pouvait bien dire

de la part d'un marxiste-léniniste de pacotille qui soudain reprochait à Karl Marx d'avoir été un bourgeois fomenteur de révolution alors qu'il ne l'avait jamais reproché à Maximilien de Robespierre ? S'il méprisait à ce point-là le prolétariat, que Soral le dise ! Surtout pas !

Comme exemple de fausse gauche radicale faisant le jeu de la bourgeoisie, Soral réglait aussi ses comptes avec Olivier Besancenot, le facteur LCR de Neuilly. Alain faisait une analogie entre celui-ci et l'ancien maire de Neuilly, pour renvoyer dos à dos Sarkozy et Besancenot, c'est-à-dire d'un côté le capitalisme décomplexé, et de l'autre le trotskysme bon enfant. Sa troisième voie était celle d'Alain de Benoist et Jean-Claude Michéa, deux gros beaufs d'extrême droite présentés comme des trouveurs de sortie à l'impasse gauchiste !

Un petit passage à la Valmy, où il mettait dans le même sac les petits patrons, les artisans, les prolos et les « maghrébins que ces bourgeois au pouvoir ont eux-mêmes fait venir massivement sur notre sol »... Sous-entendu : ils ont eu tort. Et encore plus sous-entendu :

ils auraient mieux fait de les laisser chez eux !  
Et toujours plus sous entendu encore : pour  
qu'ils leur cirassent les godasses !

Soral attaquait ensuite « l'Empire capitaliste  
anglo-saxon qui passe aujourd'hui  
nécessairement par la destruction des nations  
et notamment de la nation française ». *Cock-  
a-doodle-doo* ! Devant l'hégémonie  
mondialiste, pas question pour Alain de fuir  
comme un hippie ou de s'aplatir devant la  
technique comme un nazi... Au-dessus de ça,  
Soral !

Ensuite, un petit éloge de Proudhon, érigé  
soudain en totem vénérable pour mieux  
appeler à l'union sacrée... Sacrée union ! Celle  
des « non-alignés », bien sûr, la fameuse  
brochette exponentielle : Chávez, Poutine,  
Nasrallah (et bientôt Ahmadinejad, Bachar el-  
Assad...). Tous empalés à l'axe du nouveau  
Bien contre le Nouvel Ordre mondial. C'est  
Soral qui faisait du romantisme démagogique en  
vantant la foire aux espoirs contre le Système,  
la lutte contre le culte de « Mammon »... Il  
voulait vaincre la démocratie de marché par  
les valeurs helléno-chrétiennes, gallo-

romaines, la fraternité, la solidarité, la résistance, l'intelligence, la courtoisie...

Pour finir, après avoir enjoint son public à surseoir le « Grand Soir » (on appelle ça le Grand Surseoir !), Soral ne put s'empêcher de faire une allusion à Jean Raspail (« sans aller jusqu'au camp des saints »), ce qui disait tout, par dénégarion, de son mépris total des Arabes qu'il prétendait inclure dans son « projet collectif » et « anti-individualiste », mais dont il aurait été peu stratégique de vanter les mérites en tant qu'électeurs potentiels (du FN) devant un parterre de bas du front nationaux glauques et bien rasés... Jean Raspail, il n'y avait que Soral, en 2007, pour prendre en référence subliminale cette vieille crapule moustachue de droite parano qui voulait rejeter les immigrés à la mer dès le début des années 70, et que Taddeï recevrait dans son *Ce soir (ou jamais !)*...

Ah, on était loin des mini-conférences qu'il donnait au Petit Journal, à la pause, entre deux sets, aux quelques clampins passant près de la table où il avait dîné tout seul, en bas, dans le noir... Ou de celles du Chai de l'Abbaye

qu'il dispensait pour draguer les copines de Caroline Hénaff sirotant en terrasse, ensoleillées... Ça y était, Soral était monté d'un cran, il était passé de tchatcheur de bistrot au stade de meneur de moutons rouges, bruns, verts, gris, qu'il dirigeait de son bâton merdeux vers les plus sinistres abattoirs.

Que tout cela semblait enfantin et méprisable, surtout qu'au même moment – le 8 septembre même, alors que se déroulait cette université d'été –, une nouvelle vidéo de Ben Laden était sortie, où il apparaissait la barbe teinte et parlait aux Américains, très logiquement, en leur disant qu'on les trompait sur la guerre, et il y citait même Sarkozy, ce qui prouvait que c'était récent.

Évidemment, beaucoup sur Internet contestaient déjà la véracité du document...

— Mais c'est un sosie, enfin ! me hurla au téléphone Salim depuis son hôtel en Malaisie... Ça crève les yeux ! Et les oreilles !

« Ouvrez vos oreilles, je vais vous parler de la guerre qu'il y a entre nous... » disait Ben Laden, chapeau quasi de druze, barbe noire donc, les mains sagement posées sur un

pupitre, face caméra, qui lisait son message en djellaba blanche et ocre... Il commençait par faire l'apologie de la loi du talion... Et c'était reparti pour quelques minutes à peine de discours calme, construit, sensé, pertinent, tel qu'Alain Soral n'en produirait jamais... Et stupéfaction ! Sur presque les mêmes sujets, car dans ce message adressé aux Américains et intitulé par Al-Qaïda *The Solution*, Ben Laden appuyait sur l'aile gauche de son avion de pensée supersonique :

— Malgré ces attaques honteuses contre les peuples, des dirigeants de l'Occident, en particulier Bush, Blair, Sarkozy et Brown, continuent de parler de liberté et de droits de l'homme avec un mépris flagrant pour l'intelligence des êtres humains. Y a-t-il donc une forme de terrorisme plus forte, plus claire et plus dangereuse que celle-là ? C'est pourquoi je vous dis : comme vous vous êtes libérés vous-mêmes dans le passé de l'esclavage des moines, des rois et du féodalisme, vous devriez vous libérer vous-mêmes du mensonge, des fers et de la pression du système capitaliste. Si vous l'analysiez bien,



vous verriez qu'au bout du compte, il s'agit d'un système plus dur, plus féroce que vos systèmes du Moyen Âge. Le système capitaliste cherche à transformer le monde entier en un fief pour les grandes entreprises sous l'étiquette de la « globalisation » afin de protéger la démocratie. L'Irak et l'Afghanistan et leurs tragédie ; l'écrasement de nombreuses personnes parmi vous sous le poids des intérêts des dettes, d'impôts déraisonnables et d'emprunts hypothécaires ; le réchauffement climatique et ses menaces ; la pauvreté horrible et la faim tragique en Afrique ; tout cela ne représente qu'un aspect du visage sinistre de ce système mondial. Il est donc indispensable que vous vous libériez vous-mêmes de tout ceci et cherchiez une méthode alternative, meilleure, dans laquelle ce ne soit pas les affaires réalisées par une classe quelconque dans l'humanité qui impose ses propres lois, à son propre avantage, et aux dépens des autres classes, comme c'est le cas avec vous. Car l'essence des lois faites par l'homme, c'est qu'elles servent les intérêts de

ceux qui détiennent le capital et font donc les riches plus riches et les pauvres plus pauvres.

## CLXVI

### Nadia quitte Alain

— Je viens de quitter Alain.

C'est par ces mots que Nadia m'appela, à une heure du matin. Elle l'avait quitté dans les deux sens : elle sortait de chez lui, et avait décidé d'arrêter. Sans doute le week-end à Villepreux, quinze jours plus tôt, avait dû peser dans sa décision, mais il n'y avait pas que ça, bien entendu. Ce n'était pas le frontisme pseudo-messianique du quinquas-skinhead démago-réconciliationniste qui avait répugné mon amie Nadia à devenir la nouvelle maîtresse officielle d'Alain Soral. Non, c'était justement d'être sa maîtresse.

Elle me raconta que Soral avait interrompu sa séance d'amour avec sa Kabyle pour téléphoner à sa femme, et Nadia l'avait vu totalement se rapetisser, se rétrécir devant sa bourgeoise à petit chien qui l'attendait à

Bayonne. Tout mignon, tout penaud, tout hypocrite... De cet épisode, je tirerais une page de mon roman en cours (la 563). Personne ne s'aperçut jamais qu'il s'agissait de Soral !

C'était fini, ça n'avait pas duré longtemps. Il fallait tout recommencer, trouver à Nadia un autre prétendant, quelque chose qui pouvait ressembler vaguement à un mélange entre Besson, Soral et moi, dans la littérature, l'écriture... « Au pire un libraire ! » avait-elle dit, un peu dépitée. J'essayais de consoler Nadia, en lui disant qu'au moins ç'aura été une expérience...

— Oui, me répondit-elle tristement, Soral était une expérience.

## CLXVII

### *Mystère Salim*

Quelques jours plus tard, Yves passa chez moi, tout guilleret, piaffant, presque pétillant pour une fois, à cause de sa « surprise » :

— Tu vas voir, c'est fendard !

Tout fier, il me tendit un DVD, avant de repartir chez lui manger une bonne blanquette de veau arménien préparée par sa femme Virginie...

C'était un film qu'il avait fait de Salim, chez ce dernier, à Marseille, en juillet. Je visionnai la chose. Ça s'appelait *Mystère Salim*... Yves avait présenté ça comme un DVD pro, avec un menu, des chapitres...

On voyait d'abord son ami dans son espèce de petite cour pourrie, bon gros candide kabyle arrosant son jardin, ses citrons... C'était ça pour lui, la vie... Salim nous présentait ensuite son mur des cons, dans son bureau :

— Larbi Ben M'hidi, qui s'est fait attraper par Massu... René Guénon, le plus grand penseur français... Ibn Khaldoun, les *Prolégomènes à l'histoire universelle*, il faut absolument le lire... Et là, on a Larbi Belkheir et Lamari, les deux fils de chiens qui ont ruiné l'Algérie... Et ma petite merveille, Charles Mingus en peinture, du non moins célèbre Marc-Édouard Nabe.

Trônait donc, au-dessus de son bureau, mon, son tableau. Au mur aussi, mes tracts :

*Zidane, Les Pieds-Blancs, le Littell et Représente-toi.* En jogging et tee-shirt noir, Monsieur écoutait gravement sur son ordi Christine Boutin qui disait chez Karl Zéro que le public massif pour les thèses complotistes sur le 11-Septembre prouvait qu'il y avait une part de vérité (*sic*). Christine Boutin, « donc, Sarkozy ! », disait Salim qui se réjouissait que cette conne catholique demande la réouverture de l'enquête. Sur fond de musique manouche, il se frottait les mains en citant Alex Jones, David Icke, *Loose Change*, George Humphrey... Inconnus à mon bataillon. Apparemment, c'étaient les pontes du mensonge...

Ça servait donc aussi à ça, Internet ? Propager le mensonge ? À ce moment-là, quelle différence fondamentale avec la télévision ? Internet, je croyais ça plus solide comme alternative... Si ça continuait, la réalité serait bientôt complètement zappée !

Pour Salim, et il lui semblait que c'était une évidence pour tout le monde, six sur les dix-neuf kamikazes étaient vivants (dix-neuf, « chiffre coranique » ! ) ; jamais un building en

structure d'acier ne s'était effondré ; personne ne pouvait expliquer les nombreuses et fortes explosions pendant et après l'impact.

— Ça a explosé ! Explosé ! Et des ploucs parisiens-marseillais savent mieux ce qui s'est passé que les pompiers qui étaient sur place ?

Et si c'étaient les pompiers sur place, les ploucs new-yorkais qui n'avaient rien compris à ce qui s'était passé ? Mais ceci n'effleurait pas Salim.

Ah, « la tour 7 », je me disais bien qu'elle se faisait un peu attendre...

— Il faudrait m'expliquer pourquoi le bâtiment 7, qui est le bâtiment de la CIA, de la NSA, du FBI, du truc contre les fraudes boursières, de Rudolph Giuliani, pourquoi il est tombé?...

Mais c'était surtout l'histoire de Larry Silverstein, le bailleur du WTC qui avait touché l'indemnité après les attentats, qui tracassait Salim... Il s'offusquait que Silverstein ait demandé l'indemnisation pour deux attentats (puisque deux avions), mais le Juif avait eu tout à fait raison, et c'était l'un de ceux qui avaient en quelque sorte le mieux

rendu hommage à Mohammed Atta et à Marwan al-Shehhi. Silverstein, au moins, avait de la considération pour les deux opérations complémentaires, coordonnées et quasi simultanées, mais distinctes. Salim trouvait ça monstrueux: « C'est une merde!... » Et quand Silverstein avait ensuite vendu en Inde et dans les pays pauvres ce qui restait des décombres, ç'avait été, pour Salim, une volonté d'effacer des preuves. Pour la vérité, hélas ! c'était une preuve de plus de l'indécence des Américains, qui tiraient profit de n'importe quoi, de préférence en exploitant des pays pauvres, c'est-à-dire des pays qui n'existent pas. En effet c'était un « crime » !

Salim passait ensuite à William Rodriguez, un abruti qui avait entendu des explosions au sous-sol...

Et l'or ? Salim demandait où était passé l'or qu'il y avait dans le WTC. Cet or avait disparu. Pour lui, c'était automatiquement un vol, il n'imaginait pas que ç'avait été une destruction, ce qui augmentait la noblesse et même la « richesse » de l'acte de Ben Laden (un riche lui-même) : en percutant les deux

tours, les avions avaient provoqué, et sans doute sans qu'Oussama l'ait prévu, la destruction de l'or qui y était contenu. La ruée contre l'or !

— Répondez à ces questions ou passez votre chemin !... Cette phrase plaît beaucoup à un ami...

L'ami, c'était moi. Salim en riait.

Ah, quel piteux monteur, cet Yves ! C'était seulement maintenant qu'il nous montrait Salim en train de grimper l'escalier pour aller de son cabinet d'arracheur de dents à son appartement, dans lequel nous étions depuis une demi-heure ! Salim portait une pizza. On remarquait trois paires de savates, un casque de moto, quelques livres sur la Palestine, une guitare manouche (je suis sûr que Monsieur devait gratter à ses heures)... Souk bien peu arabe. Où elles sont, les photos de la Mecque, où elle est, la Kabba ? Et le tapis de prière, il est dans la salle de bain ?

Il enlevait sa veste (qu'il avait dû enfiler pour aller chercher de quoi restaurer son cameraman), et dans un grand sourire privé d'une dent (une incisive) qu'il adressait à Yves



le filmeur comme un gros pédé qui fait risette à son petit ami sur la plage, il se réinstallait à l'ordi pour continuer à nous déblatérer ses atterrants et terrifiants raccourcis...

Se croyant plus crédible en l'avouant, Salim reconnaissait qu'au début, il était pour la thèse officielle, que ces attentats l'avaient plutôt réjoui, que pour une fois les États-Unis payaient...

— En tant que tiers-mondiste d'origine, j'étais pas mécontent. Moi ça me touche intellectuellement et physiquement.

Mais patatras ! C'était Bush qui en était l'auteur, Salim en était certain désormais. Pourquoi avait-il fait ça, ce « cinglé » ? Salim cherchait la logique de ce « crime contre son propre peuple »... Il crut la trouver dans l'affaire du Pentagone, dont la forme pour lui disait tout du complot satanique des Yankees...

Continuant sur ce même Pentagone, Salim balaya d'un geste l'exploit d'Hani Hanjour, le pilote du vol 77, mon idole... Et joignant le geste à la parole :

— Le mec il fait un tour comme ça, il tourne, il tourne, il rase le sol avec un mastodonte, il rase le sol à dix mètres, et il tape dans un mur en faisant un trou de trois mètres de diamètre. Un avion ! Un Boeing !

Salim se grattait le menton, il nous faisait partager sa plus grande interrogation sur tous ces mensonges médiatiques au sujet de la vérité occultée : « Why ? »

Il en vint donc aux Illuminatis... Salim étalait sa camelote de « triangles », d'« œil d'Horus », vantait encore ses visionnages de vidéos, notamment celles du père Régimbal, un Canadien qu'il tenait en très haute considération. Salim tenait à préciser qu'il ne voulait pas être un guide, se disait croyant en Allah, en Dieu, en Elohim, en Adonaï, soumis à Dieu, « c'est-à-dire musulman » :

— J'en ai rien à cirer du reste de l'humanité, ce qui m'intéresse c'est mon sort, parce que là, c'est chacun pour sa gueule ce qui va se passer dans une décennie, ça va être chacun pour sa gueule. Ça va être très très très très lourd. Très très très très très très lourd !

Et allons-y pour la franc-maçonnerie ! C'était selon lui une société secrète qu'il opposait à l'islam et au christianisme, tous deux parfaitement transparents... « Les maçons, c'est secret » (sauf quand on avait Internet !). Il parlait des degrés, des enfants de la veuve, du Temple de Salomon, des chevaliers de la truelle. Lui, c'était plutôt le compagnon du truisme !

Changement de décor... Il est où, là ? Dans sa chambre, ses cabinets ? On aurait pu s'attendre à ce qu'il nous montre une belle édition du Coran, mais non : c'étaient des livres sur les francs-macs qu'il exhibait sous le nez de l'objectif d'Yves... Il se vautrait ensuite comme un porc en chaussettes blanches sur son canapé rose huit places (il se mettait bien, le dentiste de banlieue de Marseille !). Les rideaux étaient fermés... Salim pérorait, la tête appuyée contre un oreiller à fleurs. C'était là qu'on remarquait mieux que jamais son tic d'ouvrir et de fermer les jambes, sans arrêt, comme s'il avait peur, soit de se prendre une bite dans la chatte, soit d'accoucher de quelque chose. Dernière solution : une envie

irrépressible de pisser ! Un peu trop tôt pour la prostate, Docteur ! C'était un geste involontaire entre l'auto-excitation et l'autoprotection. Ses deux grosses jambes s'agitaient ainsi comme deux chenilles boudinées, deux limaces obèses et épileptiques réunies par un seul petit paquet de couilles atrophiées par la parano.

— Il faut savoir que Jacques Chirac est franc-maçon de la loge Alpina-Suisse !

Et il continuait, sur les francs-maçons toujours, « des satanistes qui vouent un culte à Satan » :

— Et ce n'est pas à moi de le prouver, c'est à eux de me prouver le contraire !

Comme tous les bourrins réacs, il voulait rétablir la peine de mort, recouvrir les seins nus des femmes sur les plages et sur les affiches... Il dénonçait la médiocrité généralisée (avortement, pédophilie, pollution, endettement, littérature dans les supermarchés...), mais aussi la recrudescence des cancers foudroyants, qui n'était pas le fruit du hasard...

Un petit coup d'arrosage de jardin... Salim s'attendrissait particulièrement sur une plante du « bled » qui poussait « très, très lentement », il se lamentait devant son mur. Puis retour au canapé. Et à la pédophilie... Là, l'arroseur était à rosser !

— Il faut savoir que Marylise Lebranchu a signalé en 2000 qu'il y avait mille enfants... Mille enfants par an perdus en France... Mille ! Trois par jour ! Mille... Où ils passent ?

On avait vraiment envie de lui répondre « dans ton cul ! ».

— Qu'est-ce qui est fait pour les retrouver ? Dernièrement il y a eu l'affaire Ulrich à Lyon avec le CD-ROM à 500 000 photos pédophiles, où ils ont attrapé un certain Jacques Dugué, à Chambéry avec des centaines de photos pédophiles – il faut savoir que dans ces photos, il y a des enfants qui ont été tués ! –, et des vidéos pédophiles à usage personnel ou à envoyer...

Tu les as donc vues, gros salaud ? Fais voir ton disque dur !

— Monsieur Jacques Dugué aime les enfants de cinq ans. Et il nous explique dans

*Libération* que les enfants de cinq ans aiment se faire sodomiser par Jacques Dugué !

En tout cas, s'il y en avait un qui aimait se faire sodomiser par Jacques Dugué, c'est-à-dire par un fait divers sans aucun intérêt vieux de trente ans, c'était bien Salim Laïbi !

— Les enfants adoraient réceptionner le membre viril, tout cela est écrit !...

Visiblement, il s'était régalé à lire tout ça. Il enchaîna comme par hasard par une allusion à moi :

— Il faut savoir que le plus grand écrivain français actuel n'a jamais eu le droit de cité à *Libération*, et Jacques Dugué, oui !

Facile psychanalyse : Nabe n'a pas le droit de raconter librement dans les journaux comment, de son « membre viril », il sodomise le petit Laïbi Salim.

— Il faut savoir que Mitterrand était franc-maçon, c'est pour ça qu'il a construit la pyramide des Illuminatis du Louvre, qui est basée sur une structure de six, puisqu'on voit les triangles, six, six, six, ça on en reparlera...

Sans façon ! Il traitait au passage Anne Pingot de « pouffiasse » et Mazarine de

« merdeuse », entretenues par les fonds publics... Mitterrand aurait aboli la peine de mort pour libérer les criminels pédophiles, c'est-à-dire pour augmenter le désordre public...

Quelles couches il tenait ! La caméra d'Yves ne tremblait pas non plus lorsque son Kabyle adoré proférait, péremptoire :

— Il faut savoir que Marx était un Illuminati, un grand sataniste !

Et un de plus !

— On en arrive aux *Skull and Bones* ! Ils ont prêté serment dans des coffres, dans des cercueils avec des ossements humains à côté, et ils ne peuvent pas en parler.

Nouveau chapitre : devant son ordinateur, il sifflotait du Oum Kalsoum en téléphonant à quelqu'un qui ne répondait pas (moi ?). Tant pis... Il reprenait son anti-illuminatisme... C'était l'heure du couplet sur les sacrifices humains dans des rituels anglais...

Un petit tour de magie ? Allez ! « Le dollar est un talisman satanique, sachez-le. » OK, on le sait. Il présenta un dollar : d'un côté la pyramide des Illuminatis ; de l'autre, ce qui

n'est pas un aigle, il le précisait, mais un phoenix, « le même que l'armée nazie », pas du tout un aigle... Ça ne l'empêchait pas de dire que lorsque les Américains avaient débarqué sur la Lune (au moins ça, il y croyait encore !), ils n'avaient pas surnommé leur fusée « Eagle » pour rien... Ah bon, je croyais que c'était un phoenix ? Donc « toute la Nasa est maçonnique » !

Il manipulait plusieurs billets pliés comme des cocottes, magicien foireux qui se trompait de cartes, merdait... Il refaisait le coup de l'effondrement des tours du WTC, déjà inscrit secrètement image par image sur les dollars depuis des siècles ! Son tube ! « Si vous croyez que c'est dû au hasard, eh bien je peux plus rien pour vous. »

Après les dollars, les pubs Coca-Cola... Là, c'était le « signe cornu » qui apparaissait dessus : c'est-à-dire les doigts resserrés sur la paume pour faire le poing (le majeur et l'annulaire étant retenus par le pouce), sauf l'index et l'auriculaire tendus en direction de l'ennemi. En disant qu'il n'avait jamais fait ce signe de sa vie, il le faisait pour nous le



montrer. Salim Laïbi, le Monsieur Jourdain du satanisme ! Il n'arrêtait pas d'agiter sa patte cornue à la face de la caméra d'Yves, comme s'il le maudissait, tout en disant que c'était très grave de faire ce geste ! Avec sa grosse main de boucher dentaire, on aurait dit qu'il s'essayait sans succès à l'art de l'ombre chinoise. Il s'emmêlait les doigts, les contorsionnait, on avait peur qu'il se les foule et ne puisse plus les démêler, qu'il se retrouve avec une paralysie satanique des doigts à vie ! Ô Malédiction ! Enfin, on attendait le doigt d'honneur mais il était induit. Pour ne pas dire enduit, de sa vaseline de connerie !

— Pourquoi Spiderman fait ça ? concluait-il avant d'enchaîner sur Hollywood...

« Vous savez que tout Hollywood est une vaste escroquerie mondiale d'hypnotisation des masses ?... »

Exactement la définition du conspirationnisme ! Et lorsque Salim, dans sa diatribe, englobait la télé, en imitant le regardeur abruti devant son poste, il semblait oublier que c'était le même qui regardait Internet...

Autre outil d'hypnose, le foot : « La FFF, c'est 666 en gématrie. La France a gagné la coupe du monde en 1998, ce qui est égal à trois fois 666. » Tout y passait : le prix des joueurs, les milliards de téléspectateurs, les matchs vus comme des messes sataniques, l'argent du foot qui pourrait servir à retrouver les petits kidnappés dans les réseaux sataniques, et la très élégante description de la dope dans le cyclisme... Il expliquait que lors des tests urinaires, les coureurs s'enfonçaient dans le cul une sorte de poire pleine de pisse de quelqu'un d'autre et qu'à l'aide d'une « petite tige qui leur sort sur leur quiquette », ils pissaient une urine pure !

— Où va-t-on ? Je vous pose une question !

*Break !* Il montrait son « petit coin de paradis » : une douche-hammam sinistre et bleutée qui lui servait aussi de chambre à gaz (au sens où c'était là-dedans qu'il lâchait ses plus célestes flatulences), puis retournait vite sur son PC... Il parlait d'une vidéo d'Alex Jones sur un sacrifice d'enfants commis par le Bohemian Club, dans une forêt en Californie. Sauf que quand il montrait à Yves la vidéo

pour corroborer ce qu'il avançait (désignant l'écran de son ordinateur en faisant le signe cornu sans s'en rendre compte), on ne voyait rien, c'était très loin, dans la nuit, avec des hurlements en américain, et Salim avait du mal à prouver que les grands de ce monde étaient tous bien là, au fond, sur cette image tremblante... Et il finissait par avouer qu'il ne s'agissait pas d'un enfant mais d'une effigie d'enfant, d'une marionnette. Ça n'empêchait pas le gros bébé kabyle de jeter à la caméra des regards effrayés. *Next!*...

— La République, ça n'existe pas, c'est une création des Illuminatis, il faut commencer à se réveiller. Et après, on dit que c'est l'islam qui complote ?

Puis retour aux *Skull and Bones*, conspirant dans des bâtiments sans fenêtres... « Ils ont trouvé des crânes accrochés partout, des autels sataniques... »

— On a aussi un enregistrement audio de George Bush qui dit en criant « je vais tous vous enculer comme j'ai enculé Al Gore », un jeune lui dit « enlève-moi ça de mon cul », c'est pas une blague, c'est du sérieux, tout le

monde s'en fout. Renseignez-vous, voyez sur Internet !

Il se lançait...

— Il y a derrière tout cela une volonté de prise en main de l'ordre mondial par le chaos, selon la fameuse doctrine *ordo ad chao*, donc « nous allons instaurer un ordre après avoir instauré le chaos, puisque nous sommes les seuls à pouvoir réinstaurer cet ordre ». Pourquoi ? Parce que c'est eux qui vont posséder l'or qu'il faudra pour installer une économie un peu plus solide. Sachez que votre argent ne vaut rien, faites attention !

Il était fatal qu'il en arrive au Nouvel Ordre mondial, « qui a été annoncé par Bush père en 1990, 11 septembre 1990, lors, je crois bien, de la 666<sup>e</sup> assemblée de l'ONU ».

Si on ne savait pas ce qu'était le projet MK-Ultra, Salim se chargeait de nous édifier :

— C'est un programme qui a été lancé aux États-Unis par le docteur Josef Mengele, des camps nazis, qui faisait ses expériences à Auschwitz sur les jumeaux... Ce programme consiste à programmer mentalement par l'extrême violence la cervelle humaine. Il y a

énormément, énormément de témoignages, qui sont extrêmement troublants. On a un couple, par exemple, qui explique que la nuit, ils se lèvent tout seuls, comme des horloges, à une heure du mat', là on est vraiment dans l'utilisation ultime du cerveau humain, et ils partent faire des programmations mentales, leurs enfants font de l'entraînement militaire, on a actuellement au États-Unis à peu près entre deux et trois millions de gens comme ça, qui sont extrêmement bien formés militairement, etc., et c'est une armée redoutable. Redoutable ! Il y en a même qui ont mis leur nouveau-né dans la bombe atomique elle-même pour qu'il puisse absorber l'énergie démoniaque de la bombe atomique... Ils veulent créer la Troisième Guerre mondiale sur le dos des musulmans, créer le chaos, et après ça, le premier qui viendra avec simplement une lueur d'ordre à proposer, il sera vu comme le Sauveur. Et ce sera peut-être l'Antéchrist !

Au jardin, vite ! Monsieur se félicitait que ses abricotiers lui donnent des abricots et ses pruniers des reines-claude. Sa vigne, ses

cerisiers... Puis retour dans sa chambre, gros plan en contre-plongée : Salim agitait tout fier ses sorties papier agrafées de documents « ultra-secrets » sur tout un tas de sujets primordiaux pour lui : Fox News ; les obélisques ; Bilderberg ; les trilatérales ; le suicide collectif de l'ordre du Temple solaire qui était un assassinat, puisque les victimes avaient été criblées de balles avant d'être immolées ; le fluor dans le dentifrice, qu'il voyait comme une sorte de bromure, utilisé, toujours par les mêmes, pour calmer les masses!...

Toujours plus confus, il se prenait, pour finir, les pieds dans le Moyen-Orient... Selon Salim, les musulmans ne s'étaient jamais attaqués aux Juifs dans l'Histoire (tu parles!), donc ceux qui attaquaient Israël aujourd'hui ne pouvaient pas être musulmans. Super, comme raisonnement ! Il était temps de conclure...

— Satan a gagné !

En effet.

Le final, il était à la gare Saint-Charles : Salim raccompagnait Yves à son train après

une soirée de tournage, pour ne pas dire de tournis... Un dernier récapitulatif pour remettre Loffredo sur la bonne voie...

— Tu te rends compte que l'homme est une merde, il est même pas au courant de qui tire les ficelles, c'est terrible. Ça passe sous ton nez, ils savent pas, les gens. Et ils te parlent de pouvoir de l'homme, l'homme n'est rien du tout, c'est une poussière.

Super scoop ! Même le train en soupirait... Salim prenait congé, goguenard...

— On continuera la prochaine fois. Suite. Trois petits points...

Trois points ? Comme chez les francs-maçons ? En bonus, dernier plan sur son ordi : la pyramide avec l'œil d'Horus et une flèche qui le fait saigner. « Voilà ce qu'on leur fait, aux illuminés de Bavière. On leur crève les yeux. Comme ça, ça devient les obscurcisés de Bavière. Voilà. »

## CLXVIII

### Débriefing du DVD

J'appelai Yves pour lui dire que son *Mystère Salim* n'était pas drôle du tout, qu'il se trompait, que ce complotisme à l'évidence maladif désormais n'était pas seulement ridicule, mais pernicieux, et même dangereux ! Mais pour Yves, c'était tout à fait innocent et inoffensif... Salim c'était du Raimu mixé à de l'occultisme américain !

C'était décidé, la dérive de Salim serait l'objet d'un futur tract, et ce serait Yves qui le mettrait en page ! Ces idées fausses sur la réalité commençaient à m'horripiler. Même si j'étais le seul à m'en alerter, il fallait que je le dise. Ça lui coupa les jambes, au pauvre Yves pied-noir, il était déçu. Il croyait que je me marrerais avec lui des pitreries de Salim Laïbi. Mais non ! D'ailleurs, je ne voulais pas être hypocrite avec mon webmaster, et au téléphone, de plus en plus, je le contrais sur ses arguments débiles, en lui disant franchement que j'allais écrire quelque chose sur ce phénomène que je voyais croître sur Internet. Je m'étais même un soir énervé tellement contre Yves en lui disant qu'il fallait absolument qu'il se réveille, qu'il aille prendre



une douche, que sais-je ? que Salim, son petit ami de Marseille, me rappela en me tançant presque :

— Marc-Édouard, il faut le ménager, le Yves ! Faut pas lui dire d'aller prendre sa douche!...

Qu'est-ce qu'ils se tenaient bien les coudes, ces deux-là ! Quelle complicité, quelle amitié, quelle intimité ! C'était comme quand les Loffredo recevaient le Laïbi au Thor, dans leur mas provençal de campagne bourgeoise... Yves ne voyait pas le problème à laisser ses filles au contact d'un obsédé pareil, je veux dire obsédé par les complots. Du moment qu'il restait peluchard, nounourseux, bonne-pâtesque avec ses enfants, le père était content...

— Et tu ne te souviens pas d'un petit cadeau que Salim aurait apporté à tes filles ? avais-je demandé une fois au sombre enfariné (j'insiste, le visage d'Yves semblait en permanence avoir été roulé dans une farine obscure, ce qui lui donnait cet air de clown blanc mais noir).

— Non, je ne vois pas.

— Tu es sûr ? Un petit Pentagone à reconstituer ?... C'est un jeu : il y a le Pentagone mais il n'y a pas d'avion dans la boîte à envoyer dessus... Ou alors un Monopoly conspi, tu connais ? On s'aperçoit au cours du jeu que chaque avenue est déjà la propriété d'un franc-maçon ou d'un Illuminati... Ou alors des Legos pour construire un World Trade Center, et une petite boîte de chimie avec de quoi confectionner des explosifs...

Mais fini de rire ! Je rédigeai une première version du tract sous forme de lettre ouverte à Ben Laden, où je prenais toutes les « idées » de Salim et les démontais, pour l'alerter directement, lui, Oussama, de ce que certains musulmans osaient faire : c'est-à-dire mettre en doute la réalité des attentats qu'il avait organisés.

Je voulais appeler ça *Arrêtez vos conneries !* Les allusions à Salim étaient présentes, mais impossibles à décrypter pour celui qui ne le connaissait pas. Apparemment, c'était trop pour Yves qui, après avoir lu le texte, le trouva d'abord trop long, puis traîna pour imaginer

une illustration adéquate. La charge contre les complotistes, dont son ami faisait désormais partie, était nettement trop violente pour lui. J'étais bien décidé à faire le tract quand même et à l'obliger à le composer, et même à le faire coller par Salim lui-même sur les murs de Marseille ! Mon Pied-Noir à fleur de peau réprouvait cette perversité supplémentaire à l'encontre du gros Kabyle. Il m'avoua qu'il craignait qu'on « perde Salim »...

À force de discussions alambiquées et très pénibles, je réussis à convaincre Yves que c'était une question de justice, qu'il n'y avait pas d'amitié qui tienne, qu'il fallait endiguer ce torrent de bêtises et de faussetés à la source. Et le plus vite possible ! Yves finit par trouver une idée d'illustration : une lampe d'Aladdin d'où sortait, comme un génie, Ben Laden, par la barbe, en fumée. Très bon ! Malheureusement, quelques jours plus tard, il la gâcha en trouvant une nouvelle idée (merdique), et trois jours plus tard en rechangeant encore l'illustration... Il ne comprenait rien. Je me demandais même s'il ne traînait pas exprès, afin de ne pas avoir à

sortir le tract. N'ayant aucun sens visuel, il grossissait et rapetissait sa lampe d'Aladdin... Il insistait, il me fit perdre du temps et beaucoup d'énergie à essayer de le convaincre que sa nouvelle mouture était nulle ! Résultat : je renonçai à le sortir. Le con avait gagné.

## CLXIX

### Yves la balance

C'est beaucoup plus tard, comme d'habitude, qu'Yves-le-dissimulateur m'avouerait que ce tract avorté, qui devait rester secret, il avait fini par le faire lire à son ami... Mais quel traître ! *Loffredo Productions* avaient même poussé le vice bête jusqu'à filmer la scène...

On voyait Yves recevant chez lui le gros Salim avachi sur le divan de son salon. Laïbi osait prendre comme oreiller un coussin en satin que Maxine, la petite *satin doll* (cinq ans), vint aussitôt retirer de sous sa lourde tête d'Arabe (on n'est pas pied-noir sur trois générations pour rien !). Puis Yves lui faisait

donc lire *Arrêtez vos conneries !*, dont le dentiste jusqu'alors ignorait le contenu.

Cher Oussama Ben Laden,

Quelle joie ! C'est chaque fois une surprise délicieuse de te voir réapparaître sur les écrans, avec ton air sérieux et ta voix rassurante pour tous ceux qui aspirent encore à un avenir meilleur sur cette Terre... Ce que tu as dit était si noble, si révolutionnaire... Je crains qu'ici, dans ce pays, la France, dont tu ne peux pas mesurer la bêtise, la suffisance et l'aveuglement, on ne t'en ait pas assez félicité... Toi tu as pris la peine d'écrire ton discours, mais qui a pris la peine de le lire ? Quiconque d'honnête s'y met est obligé de reconnaître que ce qui t'inspire n'est pas du fanatisme religieux de barbare assoiffé de sang, mais une charité pédagogique de prophète réfléchi.

Tu es encore bien gentil de t'adresser à ce peuple américain de merde. Sur l'Irak, parfait. Tu te demandes très légitimement comment un peuple peut se dire encore démocratique puisque sa majorité était

contre la guerre et l'a pourtant faite ? On les attend, les commentateurs du « monde libre » qui auraient le culot de te trouver encore « facho » ou obscurantiste. Tu es meilleur que José Bové sur le réchauffement climatique et Ezra Pound doit se retourner de plaisir dans sa tombe lorsqu'il t'entend parler des financiers... Tu as également bien raison de compter désormais ouvertement Sarkozy parmi les pousse-au-crime mondiaux : tu vas voir que ce petit plouc va envoyer la France en première ligne en Iran !

Sur le 11-Septembre, tu es lumineux. Ta nouvelle apparition a été la seule façon digne de fêter l'anniversaire de ce chef-d'œuvre. Ils n'ont pas l'air con les autres, avec leurs fleurs à gerber, tous au garde-à-vous, rabâchant que « le *Ground Zero*, c'est désormais partout », que les kamikazes en frappant les tours ont frappé le monde entier parce qu'ils ont la haine de l'homme en général, et gnagnagna ! La propagande atlantiste adore insister sur ce point. « Auschwitz » le 11-Septembre est son péché mignon.

La vérité, c'est que les terroristes ne sont pas des martiens : ils n'ont pas puni

n'importe quel peuple ni n'importe quel gouvernement, mais précisément celui qui a fait le plus de mal sur la Terre. Point. Et personne d'autre que les principaux intéressés n'a à se sentir visé et encore moins culpabilisé par cet événement.

Pas besoin d'être salafiste pour être outré par le comportement des Américains dans le monde. Les attentats étaient des représailles punitives à une politique collective. Tu as dit que ce n'est « *ni suffisant ni approprié* » pour un peuple de pleurnicher sur les populations lointaines quand son gouvernement arme les avions qui les bombardent... La masse doit se sentir responsable et même coupable de ses chefs. « *Si vous, Américains, vous sentez innocents des crimes d'Irak, alors moi aussi je me sens innocent du sang de vos fils versé le 11 septembre... si je revendiquais une telle chose.* »

Quel humour ! Ça, c'est la meilleure vanne de ton message vidéo, à triple sens au moins. Toujours pas question pour toi de revendiquer quoi que ce soit. Ça leur ferait trop plaisir, aux Américains. Surtout que tu

pourrais jurer sans blasphémer que tu n'es pas directement impliqué dans les attentats. Tu ne savais pas exactement combien d'attaques allaient avoir lieu (on raconte que tu comptais les avions sur tes doigts devant ta télé), ni par qui elles étaient préparées. Non, je ne t'en veux pas d'avoir maintenu l'ambiguïté, même si ce flou a entretenu les pires thèses depuis six ans.

Tu connais la dernière, cher Oussama ? Des gens « bien informés » pensent que tu es mort et que ce n'est pas toi qui as parlé le 7, puis le 11 septembre derniers (pour l'anniversaire de chacun de mes parents... Pas de jaloux !), mais un sosie coaché par les Américains... Oui ! Un sosie ! Tout ça parce que tu as à nouveau la barbe noire et que tu ne te ressembles pas. Mais justement, si tu étais un sosie, tu te ressemblerais ! Le coup du sosie, on le leur a déjà fait avec Saddam Hussein, aux Occidentaux, mais ça ne leur a rien appris : ils persistent à te prendre pour un autre ! Toi qui es inimitable, dans ta figure comme dans tes gestes, ta voix, et surtout dans ce que tu dis !... C'est bien pratique de refuser d'écouter ton beau discours sous



prétexte que ce n'est pas toi qui le prononces ! Et si par hasard on arrive à convaincre les suspicieux qu'il ne s'agit pas d'un sosie, ils conviennent que c'est le vrai Ben Laden, d'accord, mais avec un imitateur derrière qui refait ta voix sur de vieilles images, comme Fernandel en 1954 semble vanter dans une pub d'aujourd'hui les mérites de l'huile Puget !

Salim sautait plusieurs passages dans lesquels je déplorais que tant d'Arabes aient mordu à des documentaires de « démystification » tous signés par des Américains... Il arriva bientôt au listing de quelques uns des plus célèbres fantasmes complotistes...

Pas d'avion dans le Pentagone ! Le bâtiment 7 s'est écroulé des suites d'une démolition contrôlée ! Les structures des buildings étaient indestructibles, donc ce sont des bombes qui ont provoqué leur effondrement, et pas les incendies ! Il y avait peu de monde dans les étages à ce moment-

là, donc les autres étaient prévenus ! Le FBI était au courant qu'une attaque se préparait !... Autant de « révélations » éventées.

Tout ça, le conspirationniste le dit avec le plus grand sérieux et au moindre sourire, prend la mouche et va l'écraser de plein fouet contre votre bloc de doute. Il accuse vite celui qui a la vérité avec lui de travailler pour le camp ennemi, et il n'y a qu'un pas à franchir pour qu'il le punisse de « croire » que de courageux kamikazes arabes se sont sacrifiés pour donner une grande baffe à un sale petit pays qui se croit tout permis !

Oui, de nombreuses lacunes dans l'enquête n'ont toujours pas été comblées et des manips ont bel et bien été effectuées, mais *a posteriori*, et par des Américains aussi nuls que honteusement pudibonds. Car leur truc, c'est de ne jamais rien montrer de ce qui leur arrive de mal, de sale ou de laid. Et surtout de cacher la mort, comme le sexe : c'est leur névrose malade, à ces cons !

Salim bondit au mot « cons ». Il soupira et reprit sa lecture...

« Cet effondrement ne tient pas debout ! »  
Les avions ayant bien calculé où frapper pour fragiliser au mieux les édifices pas si solides que ça, il était quasiment sûr que les tours étaient foutues. L'effondrement, c'était la cerise sur le gâteau pour toi, Ben Laden. La surprise du chef dont le chef, d'ailleurs, fut le premier surpris. Dans cette fameuse vidéo de 2002 où les complotistes voient un sosie (un autre encore !) et où tu manges un poulet du dimanche avec Khaled al-Harbi en parlant des tours, toi, Oussama, gestes à l'appui, expliques que tu étais sidéré de bonheur à la vue de ce spectacle total, toi qui t'attendais à ce que seuls les étages supérieurs à la zone d'impact soient détruits...

Après avoir grossièrement réprimé un bâillement ignoble, le « Libre Penseur » fronça les sourcils pour lire mon paragraphe sur le démontage de l'argument soralien « à qui profite le crime ? »...

Les complotistes ont passé leur vie à penser que s'en prendre aux Américains

n'était pas un « crime », et soudain ça les arrange de le considérer comme tel pour désigner à qui il profite ! Encore une fois, le « crime » n'a pas profité aux Américains ! Il a d'abord créé un bordel anti-yankee pas possible sur toute la planète, montré que certains ne sont plus d'accord pour se faire enculer, et mis en place un système de terreur salvatrice qui fait faire dans leur froc tous les bourgeois blancs du monde ex-civilisé !

Salim arrêta là sa lecture, consterné, et après avoir jeté mon brouillon de tract sur le divan, dit à Yves qui le filmait (car tout cela était filmé, je le rappelle) :

— Je suis très très content. Parce que là, il se serait grillé définitivement. Là, il peut plus reculer, parce qu'il s'est engagé avec plusieurs écrits, mais là, avec cet écrit, il fait passer ceux qui savent pour des débiles mentaux...

« Ceux qui savent »... Je me disais que lorsque les complotistes allaient comprendre la vérité, ils tomberaient de haut, comme ces minuscules silhouettes qu'on avait vues sauter

des tours en flammes... Tels les *jumpers* se jetant par les fenêtres ! Une pluie de corps.

On en avait pourtant discuté souvent au téléphone. Diaboliser l'Amérique au point de la croire capable de sacrifier le moindre de ses citoyens pour une cause, aussi fallacieuse soit-elle, c'était lui faire trop d'honneur.

Quelle plaie, ce Laïbi ! Je l'avais bien vexé une fois, tellement j'étais exaspéré par ses hihaneries de bourricot ultrabuté.

— Il m'a traité de connard ! avait-il d'ailleurs dit à Yves. C'est assez rare. Tout ce qui est rare est précieux. Personne ne me traite de connard sur cette planète.

## CLXX

### L'Iran est plus urgent

Aujourd'hui, je ne regrette pas de ne pas avoir sorti *Arrêtez vos conneries !*, ce n'était pas encore mûr... Il aurait été dommage de gâcher un tel sujet en un seul tract. La preuve, j'en suis déjà à cinq cents pages et j'ai à peine amorcé la question... C'est comme une

maladie, il faut d'abord bien en comprendre les causes, et en définir les circonstances organiques pour rendre compréhensible son évolution épidémique.

En plus, il était copieux mon tract ! Une vraie mine dont j'extrairais les meilleurs morceaux pour les injecter dans plusieurs scènes de mon roman... J'ai d'autant moins de peine d'avoir abandonné cette sorte de manifeste de l'anticomplotisme écrit en 2007 que mon livre serait publié en 2010, ce qui est déjà très tôt pour avoir posé le problème...

Pour me remettre dans de bonnes dispositions vis-à-vis de mon webmaster, Yves me dit que Salim avait traduit le discours d'Achmadinejad à l'ONU sur Dailymotion. Il l'avait doublé, comme dans un film ! C'était la voix de Salim sur le corps de l'Iranien. À hurler de rire, en effet ! Hélas, il avait atténué son accent algéro-marseillais. Il parlait presque pointu et sérieusement, pas du tout comme d'habitude. C'est ça qui aurait été encore plus drôle ! Ça me rappelait le sketch de Roger Pierre et Jean-Marc Thibault que je

recherchais sur Ina Mediapro : deux samouraïs qui parlaient marseillais...

Je commençais à travailler le dossier Iran, et j'accumulais les articles à lire. Pour se rattraper de sa cagade sur *Arrêtez vos conneries* !, Yves m'envoya très vite l'illustration : une Iranienne marchant avec une énorme bombe sur la tête. Pas mal, mais pas encore satisfaisant. Cet imbécile prenait prétexte de « travailler » pour venir chez moi et bouffer trois heures de mon temps. La fatigue était extrême. Il utilisa même mon ordinateur pour faire ses enchères de revente de disques jamaïcains ! Il ne parlait de rien, et même quand Audrey rentrait à la maison un peu ivre et mutine d'un ciné, Yves continuait de rester. Il finissait par partir à une heure du matin, me laissant épuisé.

Et en attendant, mon roman n'avancait pas ! Je n'avais toujours pas trouvé le ton exact. J'avais l'impression d'être sur une plage et d'essayer de pousser, en vain, de toutes mes forces, une barque ensablée pour lui faire prendre la mer.

## Livre XIV

### CLXXI

#### Beaucoup de jazz pour des E&Riens

Ce mardi 9 octobre-là, monsieur Sta était descendu dans la cave du Petit Journal avec ses nouveaux copains d'Égalité et Réconciliation. Je dis « la cave », car le club de jazz se transformait de mois en mois en une sorte de cave à la Dostoïevski... Lieu de réunion parapolitique ! Crypte à la Petrachevski ! Cercle de sous-sol pour fomenteurs divers... C'était comme si le jazz de mon père n'était qu'un prétexte pour couvrir les conversations secrètes d'une mouvance politique underground. En ce temps-là, il y avait décidément deux lieux où les bébés



prématurés de la future « Dissidence » (pour ne pas dire les embryons) pouvaient se retrouver, en attendant de naître : le théâtre de la Main d'Or et le Petit Journal Saint-Michel. Deux couveuses ! En 2007, personne ne pouvait imaginer que ces deux espaces seraient bientôt deux camps entre lesquels il faudrait que chacun choisisse.

Soral n'était pas venu, mais à l'évidence, il m'envoyait ses troupes. Ça sentait l'espionnage... D'ailleurs, un de ses adhérents me dit, alors que j'avais ma guitare à la main : « Vous savez, tous les soraliens lisent Nabe. » Il y avait, selon eux tous, trop d'acointances pour que je reste à l'extérieur. Moi aussi je devais devenir un « E&Rien », comme ils disaient. Qu'attendais-je ? Je leur expliquai que j'étais beaucoup plus efficace et dangereux seul, que jamais je ne participerais à aucune partisanerie politique, et que Soral le savait bien. Alors c'est eux qui m'offrirent leurs services, en disant qu'ils voulaient absolument intégrer l'équipe d'affichage de mes tracts, ou celle de la distribution dans la rue.

Parmi eux, il y avait Julien Limes, mais je ne le connaissais pas. Limes n'était encore qu'un comparse dans l'ombre de Marc George... Soral l'avait connu au Procope, où il avait chargé un des participants de son premier forum Internet de réunir les autres pour faire leur connaissance... C'était avant la création d'Égalité et Réconciliation, il n'y avait qu'un « forum Soral », et c'était déjà trop virtuel pour Alain : il voulait voir les trognes de ses disciples... S'il avait dû faire lui-même le casting, il n'y aurait eu aucun de ces bras cassés même pas trentenaires... Une dizaine de paumés bien blancs en mal de fascisme : Tristan, Yacine (le seul Arabe), Olivier, François, et donc Julien Limes... Celui-ci était orphelin de ses deux parents et dérivait dans l'alcoolisme et la dépression. Habillé comme un épouvantail de lui-même chargé d'effrayer les oiseaux qu'il avait dans la tête, Limes ne buvait jamais en public. Il partait même assez tôt des réunions pour se bourrer la gueule tristement chez lui, tout seul. Les réunions n'auraient plus lieu au Procope (« café de pédés intellos », *dixit* Soral), mais dans le

studio d'un des nazes, François, à la gare du Nord, où Soral et Marc George venaient stimuler leur mini-armée, faisant miroiter à leurs fans des places pour le prochain spectacle de Dieudo... Comme ça, ils avaient tous l'impression qu'il se passait quelque chose de subversif dans Paris, et ils en étaient !

À l'époque donc, Julien Limes était loin d'être le crucial second de Soral à E&R !... Pourtant, c'est lui, Limes, qui s'occuperait de tout par la suite. L'éponge à tout faire du chef chauve ! Pour l'heure, au Petit Journal, il s'était fondu dans la petite troupe de mes amateurs, entre Sta et d'autres inconnus d'extrême droite doux comme des moutons tondus...

Ah, monsieur Sta ! Je me souviens m'être demandé pourquoi il était passé d'amateur de mes peintures et de mes livres à « petite main » de l'association d'Alain... J'adorais son allure, sa classe et sa finesse, mais je trouvais que c'était pour lui déchoir que de se ranger dans les fans de Soral, comme Laurent James d'ailleurs... Comment pouvait-on troquer mon anarchie flamboyante contre ce militantisme à

la petite semaine, sous prétexte qu'Alain lui aussi était « antisémite » ?

Il y avait aussi Pascale Giaj (la « maîtresse » – elle, elle voulait bien l'être – de Soral) et son amie Stéphanie Sallefranc. Elles ne se quittaient plus, les deux grognasses d'E&R, depuis l'université d'été à Villepreux... La Giaj venait de se produire avec James à la Main d'Or. Car en effet, après avoir accueilli Kémi Séba – ce Malcolm X de série Z – pour qu'il y aboyât son anti-esclavagisme dans un « Politik Street Show » intitulé *Sarkophobie*, Dieudonné avait offert pour la première fois la scène de son théâtre à Laurent James, pour qu'il puisse donner ses shows de lectures de « nous autres », « les Possédés ». *Hurlements en faveur d'Alain Soral, Marc-Édouard Nabe, Jean-Louis-Costes et Laurent James...*

Hurlements, en effet... Personne au monde ne m'avait autant dégoûté de mes propres textes. James m'avait piqué aussi mon concept de littérature sur les événements, en parlant de « Lectures de Combat » et de « Métaphysique de l'actualité ». Et même son titre n'était pas de lui ! C'était évidemment un

démarquage de Guy Debord. Et Soral était cité en premier, encore et toujours ! Il aurait pu alterner... Il faut dire qu'à l'époque, Laurent James était plus soralien que nabien, malgré sa fascination pour moi.

Je l'avais bien remarqué lors de notre dernière virée. C'était une sorte de clone nabolo-soraloïde. Sur ses affiches, en photo, il ne pouvait pas s'empêcher, donc, de mettre le grand couillon blond en vedette de son sempiternel quatuor d'idoles (dont il faisait partie). Et au-dessus de son propre nom, plutôt que sa gueule, James avait collé une photo de son oncle, modestie oblige... Pour atténuer le culot typiquement lyonnais qu'il avait de se placer au niveau de ses stars (« Hurlements en faveur de moi ! »), il foutait son tonton totalement inconnu en lumière à sa place, croyant que ça passerait mieux. Mais non ! Cherchez une prétention pire !

Sur fond de musique shinto, James et Giaj avaient lu en alternance nos textes. James commençait son trip asiatique. Temples et croix. Débile... C'était le 25 septembre, et il y avait tout le monde. Moi, je n'avais pas risqué

d'y aller. Jean-Louis Costes, lui, était juste passé apporter un sac de DVD, de CD et de livres à vendre (pas folle, la guêpe auto-badigeonnée de merde), mais n'était pas resté pour écouter ses textes lus par James et Giaj (modestie oblige *bis*). Je n'étais donc pas le seul à avoir coupé à ce patronage. Pourtant, c'est de ma seule « défection » que s'était plaint Soral ce soir-là :

— Même avec quarante degrés de fièvre, Nabe aurait dû venir !

Il avait dit aux autres qu'il en avait marre de mon attitude d'« écrivain rebelle ». Bien sûr, il aurait été bienvenu, tactiquement, de me glisser parmi le public pour écouter mes propres textes, mais c'était au-dessus de mes forces, ça me gênait atrocement d'être présent. Je n'avais jamais aimé ni ce théâtre de la Main d'Or, ni goûté le peu de talent de Laurent James à réciter des pages dont il démontrait, par sa voix mal placée, qu'il ne comprenait rien.

Il y avait deux cents personnes dans la salle, dont Soral, Jacky, Dieudo... La lecture de mon *Le Pen vous fait jouir* avait produit un certain

malaise : mon texte écrit pour faire grincer les dents pourries des anti-lepénistes des années 90 faisait carrément tomber celles, blanches, lumineuses, détartrées, des jeunes néo-fafs d'E&R + FN des années 2000... Traiter les gauchos de lepénistes inconscients équivalait désormais à traiter les lepénistes de gauchos inconscients !

Au fond du Petit Journal, et au milieu de toute cette bande de soralo-nabiens attablée, il y avait donc ce soir-là Jean Robin, que je n'avais jamais vu... C'était un barbu hâbleur qui me parut très puant... Il posait trop de questions, il se croyait en interview permanente, et se prenait pour un éditeur. Il me donna sa carte, affirmant péremptoirement qu'il voulait me publier ! Comme si je cherchais un éditeur. Il schlinguait le flic à dix mètres... Ce Robin se croyait tous les droits depuis qu'il avait participé à la Soral-party de Villepreux...

— Je veux savoir qui fait ces tracts, qui les imprime, qui les maquette, qui les affiche !

Et puis quoi encore ? J'eus le temps, rapidement, de mettre Yves au parfum... Par

gaffe, cet imbécile napolitain (pas pléonasme !) aurait été bien capable de tout lui balancer, à ce Robin ! J'essayais toujours de tenir Loffredo loin de tous ces personnages glauques.

Robin me dit qu'il m'enverrait son livre *Judéomanie*... Il se croyait légitimé à dire du mal des Juifs parce qu'il en était un lui-même. En effet, quelques jours plus tard, je recevrais ce livre très mal fait, tout noir, moche, publié chez lui (éditions Tatamis), où Robin expliquait qu'à cause de son grand-père déporté à Buchenwald, il avait le droit de critiquer le lobby... Encore un qui s'était senti exclu des médias, qui aurait voulu briller en tant que chef de file intellectuel, ou patron d'un groupe éditorial, ou animateur d'une émission de télévision... Ce n'était pas gagné, pour quelqu'un qui ne s'était fait connaître qu'en attaquant Ardisson... Misérable. Ah, ces Juifs torturés !

Un autre fan m'aborda alors que je rangeais ma guitare dans son étui... Plus frais, jeune, avec sa copine. Il m'avait découvert sur les murs, par mon *Littell*, et il me dit qu'il voulait



aider à améliorer mon site, qu'il trouvait vieillot :

— Plein de choses ne sont pas vues ! Les tableaux, très beaux, ne sont pas mis en valeur...

C'était vrai que mon malheureux petit site prenait l'eau à cause de l'incompétence croissante de Salim qui avait massacré bien des choses...

À la fin de la soirée, je réussis enfin à me débarrasser de ce Jean Robin, en lui disant que je n'avais pas du tout l'intention de réécrire, et encore moins d'être édité.

## CLXXII

### Abruti-juif

Moix, lui, n'avait pas à ruser autant... Il venait de ponpondre dans *La Règle du Jeu* un nouveau texte : *Apprenti-Juif*. Tout était dit. Écœurant au possible, pire encore que sa préface à Blanrue, à qui je laissai d'ailleurs un texto très acide.

Dans ce texte interminable comme le rouleau d'une Torah (ou plutôt d'une fausse Torah tant tout y était bidon), Moïse se fendait d'une profession de foi dans le judaïsme comme peu d'opportunistes s'en sont fendus, à part les suiveurs de Moïse lorsqu'il ouvrit en deux la mer Rouge pour faire passer son putain de peuple !

Tout n'y était qu'absurdités (« Depuis le temps que je me sens juif, il serait temps que je le devienne. »), jouage sur les mots (« Je ne sais pas si je me sens juif, ou si je sens que je le suis. »), grossièretés (« Je ne veux pas être juif selon la définition de la Gestapo. »), prétentieuseries (« Je suis en train de devenir juif par le cerveau. Pas par le sang, mais par la lecture. »), redondances (« Je suis en train de devenir juif en lisant. »), banalités (« Un juif ne continue pas le judaïsme, il l'approfondit. »), paranoïa (« J'ai l'impression qu'en me baptisant, on a voulu m'empêcher d'être juif. »), facilités aphoristiques (« Dans le judaïsme, c'est d'abord l'athéisme que j'adore. »), inécriture déguisée en loi (« Ce qui est juif, c'est comprendre. Croire, c'est

catholique. »), aberrations (« Être juif, c'est échapper à tout communautarisme. »), paradoxes plats (« Dès qu'on tente de faire ressembler un juif à un autre, il y a antisémitisme. »), blasphèmes (« *À la recherche du temps perdu* aura longtemps été mon texte sur la Torah. Mon Talmud. »), antisémitisme (« Le Talmud a peut-être eu le tort d'insulter Jésus, présenté comme le fruit des amours d'un légionnaire et d'une pute ! »), ignominies politiques (« Être juif est un état d'esprit. Israël est un État d'esprit. »), nécrophilie (« Sans doute : je suis déjà ce qui restera de moi. »), nabisme du *Régat* (« À part jouir, lire est la chose que je préfère au monde. »), révisionnisme anti-johannique (« Je n'ai pas les preuves scientifiques que les juifs ont tué Jésus. »), tourisme (« Je suis allé sur les bords de l'Euphrate. »), zoologie (« Même les chiens et les chats ne sont plus les mêmes qu'au temps de Jésus. ») et mensonges (« Faire mon entrée dans la sincérité. »).

Là-dedans, il rappelait encore qu'il descendait des marranes (« Le Moïse descend du marrane » – Ch. Darwin) et jouait sur les

Juives comme d'autres sur les mots en prétendant vouloir être juif bien que sa mère ne le soit pas (comme Bernard-Henri Lévy alors?): « Je suis en train de devenir juif. Sans besoin du sang de ma mère. Je me fiche infiniment de savoir si c'est ma mère qui m'a mis au monde... » Et encore: « Je n'aime pas la définition "nazie" d'être juif, qui consiste à reconnaître un juif à partir de la mère. Ça ne me plaît pas comme définition. Je trouve ça bête. Alors qu'être juif, pour moi, signifie: être intelligent. » En bon plagiaire, il aurait pu dire mieux: « Ma maman n'est pas marrane, mon papa si. »

Ah, Yann avait mis du temps à se pencher sur la question ! Finalement, il y avait vu un intérêt stratégique pour sa petite carrière d'écrivillon... Occasion en or de sauter sur sa marranité et d'en foutre partout, afin d'avoir une meilleure place dans le milieu. Moix savait qu'on lui pardonnerait tout désormais, y compris son *Ushoahïa* et son admiration pour mes livres. Car c'était clair : Moix avait entrepris de détruire patiemment, pierre par

pierre, l'édifice religieux de son enfance :  
Marc-Édouard Nabe...

## CLXXIII

### Juifs de nuit

Un sentiment frémissait dans tout Paris : la libération de la parole antisémite qui foutait la trouille à toute la mafia sionarde. Il était évident que depuis le 11-Septembre, c'était le sujet principal de son inquiétude. Dieudonné avait contribué au déliement de cette langue, au sens langage, car l'antisémitisme était avant tout un langage trop longtemps censuré.

Et le véritable affrontement arrivait là, au milieu des années 2000, entre un langage et une sensibilité. Ça n'était plus un secret pour personne que les Juifs n'avaient pas de langage (combien d'écrivains juifs de génie dans l'Histoire ? Deux ou trois, à tout casser – pour ne pas dire à tout brûler –, contre des milliers de goys de tout poil plus flamboyants les uns que les autres); en revanche, une seule sensibilité courait comme de l'électricité, de

pylône en pylône, sur tout le pays, depuis des décennies : la juive. Et c'est ça qu'il fallait couper, au sécateur ! Pas par « antisémitisme », mais par « anti-sensibilité juive » ! On n'avait pas à vivre sous cette domination affective.

Il n'y avait guère qu'avec Ardisson et Sollers que je pouvais parler de ça. « *Nous ne sommes pas sensibles à la sensibilité juive* », que ce soit dans la littérature, dans la musique, dans le théâtre, dans le cinéma, partout ! Nous avons le droit, nous, non-Juifs, de ne pas être sensibles à ça, et d'être sensibles à d'autres choses : les pères de l'Église, les bâtisseurs de cathédrales, les mousquetaires, les révolutionnaires, les jazzmen, les dieux grecs, les films de Pagnol, les mélос de Douglas Sirk, les collages de Matisse et de Picasso, les prologues de Rabelais, la vie des Esquimaux, les dessins animés chinois, le vin de Bordeaux, le cinéma italien néoréaliste, les romans de Ramuz, l'humour de Laurel, celui de Hardy... Je pourrais en faire dix pages, cent pages, mille pages ! Il fallait être très libre là-dessus, et décomplexé.

Pour ça, j'étais encore le roi, Soral était loin derrière, tout crispé, avec ses rancœurs... Par exemple, un soir, sur le trottoir devant le Mathis, je vis Ardisson avec sa femme Béatrice et Pierre Bénichou, en grande conversation. Quand il me vit, Bénichou s'interrompt et se retourna pour me serrer la main, solennellement et ironiquement à la fois, en criant tout fort :

— Oh, un antisémite !

— Oh, un Juif ! répliquai-je, je n'en avais jamais vu !

Et on s'embrassa comiquement, en grande complicité, comme toujours, dans une vraie scène de théâtre. Ardisson était sidéré et hilare.

— J'ai bien connu votre père, me dit Pierre, continuant à plaisanter.

— Et moi, je n'ai pas connu le vôtre... renchéris-je.

— Évidemment, il est mort à Auschwitz ! dit Bénichou, en se foutant délibérément de la gueule des Pieds-Noirs qui disaient que leurs parents étaient morts dans les camps.

Bénichou était le premier à se révolter contre tous ces Sépharades qui se la jouaient martyrs alors qu'ils avaient mangé des dattes pendant que les Ashkénazes sortaient en fumée des cheminées nazies.

— Tu écoutes Georges-Marc Benamou, il te dit que toute sa famille est morte à Birkenau !

Décidément ce Mathis devenait, sinon un Temple, une succursale du Sanhédrin. J'étais jugé plus ou moins gentiment sur la question de mon « antisémitisme » au moins une fois par semaine. Par exemple, l'acteur Philippe Lellouche, qui s'était installé quelques jours dans une chambre du Mathis pour être plus près de son théâtre. Il y jouait une pièce à succès avec sa femme Vanessa Demouy, une brune pulpeuse pas juive du tout qui avait fait les beaux soirs des branlettes des adolescents des années 90 (moi j'avais déjà trente ans et je le regrette...)...

— On m'a dit que tu étais un supposé type très intelligent et un supposé grand écrivain, mais aussi un supposé antisémite, me dit Lellouche, en m'abordant assez brutalement. Je voudrais savoir !



Gérald était un peu gêné mais nous laissa discuter.

— Être antisémite, c'est ne pas aimer les Juifs ou bien lutter contre eux ? demandai-je à ce joufflu aux yeux déjà enamorés de moi.

Il ne sut pas répondre, se contentant de me dire qu'il ne lirait jamais le Céline du *Voyage* parce qu'il avait lu les pamphlets avant. Ben voyons ! Il avait beau me l'affirmer, je lui fis avouer qu'il mentait : il n'avait jamais lu un pamphlet de Céline en entier, bien entendu. Pas plus qu'il m'avait lu moi-même, ni *Une lueur d'espoir*, ni rien. Il m'avait surtout vu chez Ardisson avec Moscovici. Il admit que j'avais tout à fait le droit de critiquer l'État d'Israël, mais pas de le remettre en question ; à ce moment-là, lui redevenait « sioniste ». Quand je disais à Lellouche que c'était facile de ne pas remettre en question Israël et de se contenter de critiquer son État, il reconnut qu'il n'y avait pas beaucoup de non-Juifs qui osaient dire qu'ils étaient contre l'existence même de l'État d'Israël à la face d'un Juif. Lellouche voulait absolument qu'on se tutoie.

Il me dit qu'il ne comprenait pas ce qu'était l'antisémitisme...

— C'est un préjugé ! dit-il.

— Et trouver « antisémite » quelqu'un qui n'est pas du tout, mais alors pas du tout, touché par la moindre trace de sensibilité juive, d'où qu'elle vienne et quelle qu'elle soit, c'est pas un préjugé ?

Il fut très vite conquis. Je lui racontai ma première communion à Jérusalem, Lellouche y était né mais n'y était jamais retourné. En tant que Juif médiatique, il se trouvait très loin d'Arthur, de Finkielkraut ou de Bernard-Henri Lévy. Il attaqua Soral et Dieudonné et me parla du petit garçon, Solal, qu'il avait avec Vanessa. Ils l'avaient appelé ainsi évidemment à cause du, pour lui, « plus grand écrivain du monde », Albert Cohen...

— Cette bête du Seigneur ? explosai-je, en clouant Lellouche sur son propre mauvais goût.

L'acteur rigola de ma sévérité totalitaire. Surtout quand je lui dis que la discussion s'arrêtait là. Le lendemain soir, quand

j'arrivai, il me dit que je venais de louper Vanessa de quelques minutes.

— Elle vient de monter se coucher.

— J'y vais ! lui dis-je, en esquissant de prendre l'ascenseur.

— Tu sais, je crois que je vais devenir ton premier ami juif ! me dit Lellouche.

— Quelle présomption ! J'en ai eu déjà beaucoup avant toi !

Une autre fois, je tombai sur Nicole Wisniak, la patronne du magazine *Égoïste*, une copine de Besson, vieille bourgeoise juive et snob. Ce fut encore plus intéressant et symptomatique qu'avec Lellouche. Elle aussi me fit passer un jugement nocturne au pied de son Golgotha mondain...

— Patrick me parle beaucoup de vous. Je ne vous ai pas lu mais je voudrais vous entendre, je voudrais voir votre visage pendant que vous parlez. J'ai une thèse sur votre antisémitisme. Je pense que ça vient de l'enfance. À mon avis, vous avez dû voir votre père pleurer. Un Juif a dû faire du mal à votre père, et vous l'avez vu souffrir, car ça ne peut venir que du cœur d'un enfant et pas de la tête d'un adulte !

— Et pourquoi pas du grand-père ? lui demandai-je.

Wisniak ne releva pas et pourtant il aurait fallu. Partir d'Édouard, mon grand-père français, émigré à Constantinople en 18, où il s'était fait arnaquer par des Juifs boursiers, au point d'être obligé de revenir misérablement à Marseille... Mais Nicole restait fixée sur Marcel...

— Je vois ce que c'est, on a empêché votre père de travailler, pendant vingt-cinq ans, je sais ce que c'est que de voir un être qu'on aime pleurer parce qu'il n'a pas de travail, et vous avez repris ça, Louis-Ferdinand !

Elle m'appelait Louis-Ferdinand...

— J'ai pas besoin de vous lire vraiment, poursuivit la violoneuse. Dix lignes ça m'a suffi, j'ai su que vous étiez un écrivain. Comment quelqu'un d'aussi fin et intelligent peut être comme ça ? J'ai vu aussi dans la rue un libelle de vous, comme sous la Révolution. J'avais envie de vous gifler affectueusement...

Ah, cette familiarité salissante, si propre aux Juifs qui m'approchaient !

— On se verra si je veux, me dit Nicole Wisniak avant de rejoindre sa table.

— Non, c'est moi qui décide ! lui dis-je en plein dans sa face enfarinée de maquillage qui se craquelait à cause de l'heure tardive.

— Ne soyez pas prétentieux, vous êtes trop intelligent pour ça.

Encore une formule de mondaine pseudo-proustive. Heureusement, elle finit par un trait intéressant, shakespearien, *of course*, au moment où elle m'interrogea sur mon arrêt d'écrire et mon manque d'éditeur :

— Quand vous dites que vous n'avez pas d'éditeur, on dirait Timon d'Athènes, assis, tout nu, qui crève sur son trésor !

## CLXXIV

### Poelvoorde détruit par Moix

On en était là quand soudain j'entendis Benoît Poelvoorde qui arrivait au Mathis ! En ombre de lui-même. Saoul, maigre, blanc, bafouillant, m'appelant « Babe » au lieu de Nabe, et pleurant presque parce que Moix

l'avait renié ! En effet, Yann disait partout qu'il avait licencié Poelvoorde de son nouveau film *Cinéman*. J'avais plutôt entendu dire, moi, que c'était Benoît qui était sorti du projet tellement le scénario était nul et que le film s'annonçait mal, l'autre voulant réitérer le succès de son *Podium*. J'étais furieux de voir l'acteur belge dans cet état, à la porte du club. Et Ardisson, qui en sortait, aussi ! Il prit Poelvoorde dans ses bras et lui dit :

— Avec le talent que tu as, tu n'as pas le droit de te détruire pour ça !

Thierry lui expliqua que *Cinéman*, c'était une idée à lui, Ardisson, et que Moix la lui avait piquée ! Il le raconterait dans son autobiographie. Je renchéris en disant à Poelvoorde que Moix était avant tout un plagiaire de tout le monde, depuis toujours, et que ça suffisait ! Benoît avait bien fait de quitter ce navet annoncé ! Il n'avait pas à se sentir blessé par les potins de l'autre marrane ! Thierry et moi essayâmes de lui remonter le moral, mais il était trop bas. Titubant, ânonnant... Ardisson proposa à Poelvoorde de

venir chez lui, mais Benoît crut que c'était dans son émission !

— Non, sans caméras ! rectifia Thierry. Dans mon appart', une heure, je te parlerai !

On est trop bons, nous autres Capricornes... Finalement, Ardisson abandonna l'idée et monta dans un taxi avec sa femme. Je restai sur le trottoir, tout seul avec Benoît, qui me prit la main en marmonnant, puis il gueula...

Il fallait en finir avec ce Yann Moix ! Trop menteur, trop caractériel, trop inutile, trop sans talent. Poelvoorde m'entraîna devant la porte, mais Pierrette, la videuse, ne le laissa pas entrer dans le Mathis. Il était trop ivre. Alors Poelvoorde hurla et affirma qu'il ne viendrait plus dans cet endroit ! Poelvoorde refusé au Mathis... Dommage, Gérald était occupé à l'intérieur. Benoît resta prostré devant la porte en pleurant. Sa barbe était inondée de dépit. Je m'esquivai discrètement et en rentrant chez moi, je passai devant le clochard du coin, avachi au pied d'une galerie. Il était en meilleure forme que Benoît Poelvoorde ! Si ce n'était pas malheureux de voir ça. Saloperie de Moix !

## CLXXV

### Les renonciateurs

Un soir, Soral m'appela... Nous eûmes une longue conversation qui signifiait bien la direction que Monsieur voulait faire prendre à notre relation !

Soral m'expliqua que je n'avais plus le droit de rester seul en « christo-suicidaire-romantique ». Les autres en ricanaient. Il fallait travailler les réseaux, créer une contre-culture underground, comme dans les années 70. Il essaya de me persuader qu'il n'y avait pas que des mecs d'extrême droite qui traînaient autour de lui. Et que son positionnement au Front national n'était que stratégique dans l'objectif plus large d'installer un contre-Système auquel nous avons droit, nous, les types de 58 spoliés par les soixante-huitards. Soral trouvait que mon attitude était celle d'un « égoïste » qui la jouait solo sous le prétexte de faire une œuvre et qui portait préjudice à la cause. Mais quelle cause ? Lui qui avait l'air de tellement apprécier le Petit Journal me dit que bientôt, un endroit pareil



serait vendu, que ça n'existerait plus et qu'il fallait faire autre chose !

Alain m'annonça qu'il avait désormais un local qui serait un parfait QG pour réunions entre militants, mais où on pourrait aussi donner des conférences, des expos, des concerts... Je lui promis de venir à son inauguration imminente.

— Tu dois t'intégrer dans notre groupe. Tu dois être une des voix de ce mouvement en marche et arrêter d'être tout seul dans ton coin ! Si tu continues comme ça, tu ne dépasseras pas cinquante ans.

Sympa ! Mais pas très convaincant... Surtout quand j'appris quelques jours plus tard que Soral venait d'être nommé au comité central du Front national par Jean-Marie Le Pen. C'est tout ce qu'il avait à me proposer pour me sortir de ma solitude ?

Cet appel, pour ne pas dire cette injonction, à renoncer à mon destin d'artiste solitaire et sacrificiel, travailleur infatigable à une œuvre qui ne cessait de croître, comme m'y poussaient mon caractère et toute ma philosophie de vie (pour dire vite), me

rappelait un autre discours de « renonciateur », celui de Patrick Besson qui avait nôtre âge (un peu plus) et qui, pour des raisons différentes, lui aussi me poussait à « abandonner ». Abandonner quoi au fond ? Abandonner d'être moi.

— Il y a un moment pour la jeunesse, m'avait dit Patrick, un autre pour l'accomplissement, et un dernier pour le renoncement et la destruction. On en est à la destruction. Trouver une façon agréable ou pas agréable justement d'en finir. Ils nous ont eus les uns après les autres. Les masses s'en vont dériver vers des récifs où on ne peut pas les rejoindre. La structure est toujours bloquée par les libraires et les lecteurs. C'est pas seulement que les autres sont contre nous, c'est que nous on est arrivés à un stade où on n'a plus envie, et c'est parce qu'on n'a plus envie d'y aller que ça se termine comme ça. L'œuvre est faite, réussie ou ratée, c'est trop tard pour la modifier. Survivre et trouver la sortie, c'est tout ce qui nous reste à faire. On se voit jeudi ?

## CLXXVI

### Préparation d'une bombe

Parlez pour vous ! Moi j'ai encore envie, et pas qu'un peu ! Je commençais même à en avoir sérieusement marre d'avoir perdu tant de temps. Hop ! Au travail !

J'appelai Yves en lui disant que je travaillais déjà sur l'Iran. Direct sur Ahmadinejad ! En quelques jours, je lui envoyai le texte qu'il mit en page. Il ramait seulement pour son illustration, toujours sa foutue illustration en noir et blanc contrastés, façon pochoir chic, piquée sur la pochette de *Give 'Em Enough Rope* des Clash (un groupe punko-reggae des années 70 que j'ignorais complètement)... Mais l'idée de la bombe sur la tête d'une Iranienne, finalement, était nulle et ne voulait rien dire ! C'était même le contraire de ce que je disais dans le texte (qu'il n'avait pas lu, bien sûr). Il passa à une autre idée, celle d'Ahmadinejad avec un casque de chantier pour se protéger d'une bombe atomique. Pas assez clair... Finalement, c'est sa femme, Virginie, qui trouva la bonne idée : celle du

parapluie ! Tout semblait être accompli. J'appelai ça *La Bombe de Damoclès*.

Dedans, je dénonçais une guerre possible entre l'Iran et l'Amérique, provoquée par les « pousse-au-crime » français à la Kouchner, qui répétaient la même propagande que contre l'Irak et Saddam Hussein quatre ans après. Haro sur les bellicistes ! Je mouillais aussi Sarkozy, révélant qu'il avait promis à Kadhafi de lui donner les moyens de fabriquer lui-même une bombe en échange de la libération des infirmières bulgares prisonnières en Libye dont s'était occupée sa femme Cécilia. Ces petites choses étaient encore inconnues du grand public. Sarkozy reverrait sa promesse à la baisse, préférant plutôt recevoir Kadhafi à Paris comme un roi. Ça suffirait pour faire l'effet d'une bombe !

Mais très vite, dès le premier quart du texte, je m'attaquais à la vraie raison de cette guerre promise contre l'Iran : la protection d'Israël. Et la dent obsessionnelle que tout l'Occident avait contre Ahmadinejad qui aurait dit qu'Israël devrait être rayé de la carte. En m'appuyant sur la traduction du persan de sa

déclaration exacte, je démontrais qu'il n'avait prononcé ni le mot « rayé », ni le mot « Israël », ni le mot « carte ». À mon tour de jouer sur les mots ! Surtout quand ils sont en farsi...

J'étais à l'époque encore attiré par le messianisme iranien, plus que chiite d'ailleurs. La grande Perse ancestrale de Cyrus et de Darius, dans le sillage de Louis Massignon et aussi dans celui de Michel Foucault qui avait défendu Khomeini, cité par Ahmadinejad au sujet d'Israël, ou plus exactement du « régime usurpateur de Qods ». La poésie provocatrice du dirigeant de l'Iran moderne et son humour hara-kirien poussé à l'extrême jusqu'à se faire féliciter par un groupe de rabbins antisionistes me comblaient de bonheur ! C'est par cette image du grand méchant loup antisémite de l'époque embrassé par les Neturei Karta barbus (que Dieudonné recevrait aussi, en bon récupérateur d'images scandaleuses, dans son théâtre de la Main d'Or) que je bouclais mon tract.

## CLXXII

### L'agité du local

C'était au 92, rue de Javel, tout près de la rue de la Convention où habitaient Hélène et Alexandre... D'ailleurs, Hélène nous rejoignit, Yves et Virginie, Nadia et moi...

Une porte de garage. Quand on l'ouvrait, on tombait sur une espèce de couloir à bœufs, exactement celui d'un abattoir... Je m'attendais à entendre mugir des bovins dans l'imminence d'être abattus. Mais non, c'était surtout des grappes de skinheads, avec quelques rares grains noirs et arabes. L'atmosphère rappela à Nadia l'université d'été à Villepreux. La déco ? Faux rococo vieillot, sous-bar à putes mais revu « métal » avec des fauteuils, des banquettes ornementées... Aucune fenêtre, des parois en plexiglass sous un écran encastré. Et surtout un papier peint fait de roses argentées sur fond noir d'un si mauvais goût que ç'en était drôle... Ces roses dessinées avec leurs feuilles, comme s'élançant sur les murs dans un lyrisme désuet, c'était le côté romantique de la

brute ! Si encore ç'avait été un papier peint avec des croix gammées partout sur fond rouge ! Mais non, on le sait : le nazillon est une petite tapette sensible...

Ce papier peint d'ailleurs serait un des motifs (c'est le cas de dire) de tensions sévères entre les E&Riens (décidément je la trouvais stupide cette appellation) et autres habitués de l'endroit. Tous étaient sciés que Soral ait accepté cette décoration. Beaucoup, y compris Julien Limes, virent là une de ses faiblesses de chef. Rien que ça prouvait qu'il ne maîtrisait pas plus son propre local que la politique... « On avait l'impression de se faire dépuceler par un puceau », murmura un jour un de ses soldats désillusionnés.

Au bar, il y avait Batskin, lui aussi présent à Villepreux. Et une jolie fille qui lui servait de barmaid. Yves me présenta au vieux skinhead (qu'il croyait turc alors qu'il n'était que libanais). Mon nom ne disait rien à Batskin, tant mieux !

Je m'aperçus qu'Yves s'était permis de faire venir des amis de son milieu pubard demi-people, pour plaire à Soral : Serge Thomassian,

un producteur copain de Bertrand Burgalat ; et son ancien patron, Gabriel Gaultier, devant lequel je remarquais qu'il tremblait un peu... Il y avait aussi Michel Maire (dit « Mère Michel »), un « Jalons » d'extrême droite qui fit les plus grands compliments à Yves sur les illustrations de nos tracts : « C'est mieux que du Vuillemin ! »

On étouffait dans le « Local ». Pas à cause du nombre de personnes, mais de leur allure effrayante... Pas un beauf pour relever l'autre ! Il y avait plusieurs clones de Soral qui se « coiffaient » comme lui, s'habillaient pareil, en blouson. D'ailleurs, du seuil où on s'était tassés, on vit Alain arriver de la pizzeria du coin avec un groupe de jeunes. Très cool, Soral nous dit qu'il venait de quitter sa femme, mais pas au sens où Nadia l'aurait désiré. Madame, qu'on ne connaissait pas, était là tout à l'heure, au début de l'inauguration, mais elle était repartie. Je dis à Alain que c'était dommage, j'aurais pu la rencontrer...

— Ah bon ? Tu ne connais pas ma femme encore ? fit-il faussement étonné.



Bien sûr que non ! Il se gardait bien de me la montrer, même en photo...

À cette pizzeria de la rue de Javel, d'ailleurs, Soral avait bien régalié ses demi-portions d'adhérents avec ses axiomes racia-historiques :

— Les Chinois et les Arabes sont deux sortes d'immigrés qui n'ont rien à voir. Les Chinois sont chiants mais travailleurs et les Arabes sont marrants mais fainéants. Quand j'habitais Belleville, il y avait un Arabe qui avait sa vitre cassée et il se plaignait des courants d'air sans jamais se décider à la remplacer !... Ça, c'est de la sociologie...

Au Local, il y avait aussi pas mal de mes lecteurs et admirateurs. Je ne vis pas monsieur Sta – dont je savais qu'avec son pote Yacine il avait participé aux travaux du lieu (ils avaient mis la main au placoplatre) –, et c'est plus tard que je compris pourquoi... Sta avait dû interrompre en catastrophe son petit trafic sous le pont de Sèvres car son associé avait buté un mec dans une bagarre à la Maison de l'Aubrac rue Marbeuf...

Pauvre Sta ! En fumée, la beu ! D'escampette, la poudre ! Sta se retrouvait sans un sou... En plus, il venait de perdre aussi sa copine, une Portugaise pauvre qu'il avait entretenue et qui, une fois devenue riche héritière par miracle, l'avait plaqué... Sta, toujours le bob vissé sur la tête, restait depuis chez lui, à Boulogne, cloîtré et broyant du noir en regardant mes tableaux à ses murs si colorés...

Parmi les nabo-soraliens présents ce soir-là, il y avait celui qui, sur le forum du site de Salim, signait « Journal Intime V », jeune fan un peu coincé, torturé, qui avait pris ce pseudonyme tellement il ne supportait pas l'idée que j'aie pu brûler mon journal des années 90. Il l'attendait toujours, le tome 5, comme un homme-sandwich qui aurait déjà la couverture en placard sur son ventre et dans son dos. « Journal Intime V » ressemblait à Péguy mais n'en était pas fier, parce qu'il ne l'aimait pas. Il finissait par être drôle tellement il était sinistre ! Éberlué, et très bavard, ce jeune homme désormais suivait également Soral, plus par désœuvrement que

par conviction. Lui aussi avait aidé à l'élaboration du « Local ». Alain alla serrer quelques mains, s'assit au fond du bar pour discuter avec quelques skins. L'un d'eux avait un œil crevé. Soral commençait à s'agiter. Il se rapprocha de moi pour me dire :

— Y a un bon mélange, hein ?

— Oui, lui répondis-je. Il y a à la fois des types d'extrême droite, des skins, des fascistes et des nazis...

Mais Soral ne releva pas. Il alla discuter avec Batskin-Ayoub et laissa ce dandy suprême et dédaigneux qui se la jouait solo : Nabe. Pourtant, tout le monde était charmant avec moi dans ce Local... Ma présence en soi était censée démontrer la réussite de la mixité à laquelle Soral aspirait dans son mouvement... Seulement, moi je n'en étais pas, de ce mouvement. Et je ne devais plus jamais foutre les pieds dans ce bar de métalleux... Soral croyait-il sérieusement que je viendrais parler avec des crânes rasoirs, refaire le monde dans cette espèce de cellule capitonnée pour dingos cons ?

Un skin suisse (*sic*), et non un sikh suisse skin (dont d'ailleurs nous n'aurions pas pu apprécier le rasage du crâne à cause de son turban...), nous happa dans sa diatribe colérique contre les Helvètes. C'était la première fois que j'entendais un raciste se prononcer de façon aussi virulente contre les habitants du pays du fromage, du coucou, des montres et autres couteaux !

Un autre type voulut me faire signer son keffieh. Puis nous quittâmes tous ce sordide raout.

Je mis plusieurs années à apprendre que le « Local d'Alain Soral » n'était pas du tout le sien, que c'était juste un bar qu'avait pris en gérance Serge Ayoub lui-même et dans lequel il accueillait Soral, par « camaraderie » sans doute. Encore une fois, Soral avait menti. Il n'était absolument pas responsable ni de cet endroit ni de ses activités, c'est Ayoub qui dirigeait ça et qui avait créé lui-même sa propre association.

Il y avait les jours E&R et les jours Ayoub, et parfois les deux bandes ne se calculaient même pas. Elles étaient chacune d'un côté

d'une sorte de « retable » qu'on appelait « le triptyque ». L'« œuvre » était celle d'un « artiste » (ça en fait des guillemets !) nommé Baptiste Folio, un peintre raté mais appliqué et décorateur, donc, à ses heures. Baptiste avait reçu de la part d'E&R la commande de broser un tableau allégorique qui ornerait le Local : sur le panneau de gauche, le staff d'Égalité et Réconciliation était représenté à l'intérieur d'un donjon, tous habillés en moines (robes de bure et ceintures de corde) avec Alain Soral (en train d'écrire, plume à la main gauche), Marc George, et Julien Limes sonnant la cloche... Aux pieds de Frère Alain, la naine nue Mimie Mathy, enchaînée, semblait avoir subi les derniers petits outrages alors que le Docteur Kouchner, lui, soufflait entre deux tortures... Sur le panneau de droite, c'était la place des ayoubiens... Serge Ayoub au centre, en saint Michel, petite robe bleue, ailes dans le dos, auréole au-dessus de la tête et batte de baseball à la ceinture, était en train de piétiner Bernard-Henri Lévy, en dragon à langue de vipère. Le chef du Local était

entouré de ses skins angéliques jouant de la harpe... Du haut ridicule !

Mais ce n'était pas fini ! Le gros morceau était le panneau central, où Baptiste s'était échiné visiblement à essayer de marcher sur les plates bandes infernales de Jérôme Bosch. Dominés par un coq gaulois appuyant ses ergots sur des nuages et pavoisé de trois drapeaux tricolores, une foule de guerriers – E&R et baskiniens réunis – armés de lances s'en allait guerroyer contre les figures spectaculaires du sionisme hexagonal. Cohue grotesque sur fond de flammes et de soufre fumant.

Tout le triptyque de Baptiste était analysable, jusque dans les différences perceptibles entre les deux groupes cohabitant dans ce minuscule sous-bunker de la rue de Javel... Que ça en disait long sur les fantasmes infantiles très BD de cette pré-Dissidence ! L'ennemie principale de Soral, c'était donc Mimie Mathy (entre parenthèses, dans sa campagne de ragots, il n'obtint jamais l'information de savoir qui était le « beau gosse », dans le show-biz, qui s'était fait sucer

par elle) ?... Et celui d'Ayoub, Bernard-Henri Lévy ? Ah, ils devaient bien s'amuser le soir, au Local, à s'identifier tous, ou presque (ça manquait singulièrement de Noirs et d'Arabes), dans l'allégorie du pauvre Baptiste !

Pendant presque sept ans, c'est donc ce laid petit monde qui accueillerait toute la pas très fine fleur fanée des extrêmes droites diverses du pays. Lepénistes bariolés, antisionistes, mais anti-arabes surtout, anti-Noirs, ex-gudistes remotivés, hooligans quinquagénaires, nationalistes pro-syriens... Et même un sous-peuple canal-plusien antisémite et ex-copain à moi, Albert Algoud, un ancien d'Action française devenu gauchiste puis nègre d'Antoine de Caunes et de Laurent Gerra... On l'avait vu au Local faire de petites visites de (radio) courtoisie, pour goûter aux « joies » de l'extrême-droitisme d'antan... Chassez le facho, il revient au galop ! Albert venait avec son gros chien blanc pour exprimer son soutien au Soral de 2007, d'autant plus que son fils (je parle de celui d'Algoud), Jean-Baptiste, que j'avais bien connu enfant douloureux, s'était

métamorphosé sans surprise en petit soldat E&R et pédé ! Heil Œdipe ! Le fils Algoud revendiquait d'ailleurs autant son ascendance que de m'avoir connu avant que son papa ne devienne complètement pourri. Apparemment, la pédérastie du militant Jean-Baptiste Algoud posait moins de problèmes aux homophobes du Local que le fricotage d'un simple passant avec une race dite inférieure...

Car la réputation du Local commencerait bientôt à entacher tout le quartier... Une nuit, le petit Bastien, notre voisin dans l'immeuble, frère du copain d'enfance d'Alexandre, eut le malheur de passer devant le bar d'Ayoub en compagnie de sa copine noire. Il se fit agresser et plus que ça, tabasser violemment, pour oser, en plein Paris, dans les années 2000, ne pas respecter les lois de la ségrégation du Mississippi d'il y a cent ans. Le pauvre Bastien revint la gueule cabossée, balafmée, méchamment écrasée, pour ce crime de lèse-racisme.



## CLXXVIII

### Le petit cul de Meyssan sur le divan d'Alain

Yves m'affirma que les tracts de *La Bombe de Damoclès* seraient collés la nuit même, s'il ne pleuvait pas. Il plut. Finalement, presque tout avait été collé, mais les Bonnomet s'étaient fait remarquer par des flics à quatre heures du matin à Charles Michels, et furent emmenés au commissariat... Pendant deux heures, le commissaire, qui lut le tract, les interrogea, puis les relâcha en leur rendant les vingt affiches qui restaient.

Quelques jours plus tard, un rouleau d'affiches partit pour Marseille. Salim se chargerait de les coller. Peut-être Soral (ô déveine !) tomberait-il sur l'une d'elles placardée boulevard d'Athènes... Car en effet, Alain était descendu à Marseille pour donner une conférence dans une minisalle de réunion en formica, avec *paperboard* et portemanteau... Eh oui, à l'époque, le chef d'Égalité et Réconciliation lisait ses conférences

sagement, bien scolairement, en tenant bien droit son micro, comme un prof d'université, devant une poignée d'adhérents ! Ça, c'était pour les sorties à l'extérieur. Quand il était chez lui, à Paris, comme il avait peur de se noyer tout seul dans son grand canapé rouge, il lui arrivait d'avoir des invités et de jouer l'intervieweur... Par exemple, une fois, c'était Thierry Meyssan qui s'était assis à côté de lui pour parler de son nouveau livre, *L'Effroyable Imposture 2*... Meyssan était venu pour enfoncer le clou complotiste alors qu'il n'avait ni planche, ni clou, ni marteau.

Les jambes écartées comme jamais, Soral incitait son public embryonnaire à soutenir Meyssan dans ses élucubrations anti-pentagoniques. En quelque sorte, Soral validait le premier livre de Meyssan sorti en 2002. Il y voyait « une compilation de tous les gens sérieux aux États-Unis qui contestaient la version officielle du 11-Septembre ». Selon lui, les journalistes officiels avaient encore une fois essayé de tenir éloignées les masses d'un livre qui dérangeait, qui posait les bonnes

questions. Tu parles d'un éloignement des masses ! Plus de 300 000 exemplaires vendus !

Soral trouvait donc « honnête » de sortir Meyssan du piquet sulfureux où l'avaient envoyé avec un bonnet d'âne les maîtres d'école médiatique, parce que le petit Thierry avait balancé en pleine classe des boules puantes conspirationnistes.

Alain fit parler Meyssan du Liban, le grand thème de son nouveau livre... Il y affirmait par exemple qu'Hariri s'était en vérité fait assassiner par le Mossad, lequel avait immédiatement fait porter le chapeau à Bachar el-Assad pour qu'une fois accusé, celui-ci soit contraint de quitter le Liban, lui et son armée syrienne, seuls obstacles conséquents à l'invasion de Tsahal en 2006...

Meyssan allait si loin dans le n'importe quoi que même Soral freinait des deux fers. Alain avait encore, à cette époque, du « mal à croire » que Chirac ait protégé Nasrallah militairement. On avait là un Soral plutôt petit garçon, écolier, écoutant monsieur Meyssan qui avait une longueur d'avance sur lui dans la « Dissidence ». Il se renseignait : comment

c'était vécu d'être persécuté par l'Empire (Meyssan lui-même se félicitait d'avoir été protégé par la France qui avait assuré sa sécurité durant ces dernières années!).

Dans leur conversation, Soral plaçait aussi son petit Front national en faisant admettre à Meyssan que seul Le Pen était contre une guerre éventuelle en Iran, guerre dont le but serait « la destruction de l'Europe ».

En très mauvais intervieweur, le Soral *at home* slalomait d'un sujet à l'autre. Déclaration Balfour, Ancien Testament, Jean Moulin... Soral faisait passer brutalement Meyssan du coq, entre les ailes duquel le petit pédé s'était blotti dans l'espoir de se faire enculer (cocoricul!), à l'âne complètement con dont il était sommé de sucer rapidement la queue (hi-han! Iran!)...

Meyssan et Soral ne s'écoutaient même pas parler... Ils avaient beau dire que la République islamique de Khomeini avait été mise en place par les Américains, l'Iran restait à leurs yeux le seul État résistant aux USA. Quant à Ben Laden, puisqu'il avait été créé par la CIA, il ne faisait que le jeu des États-Unis, et

il faudrait bientôt que tout le monde le désavoue, comme eux.

Hors de question ! J'aimais beaucoup Ahmadinejad, mais en faire le champion *number one* de la résistance à l'anti-impérialisme américain pour mieux accuser Ben Laden de tous les maux, non ! Ça me donnait une rage de plus pour lutter contre la prolifération de la pestilentielle version conspi du 11-Septembre, qui ne se contentait décidément plus d'être ridicule mais devenait insultante envers Oussama, « marionnette américaine » !

## CLXXIX

### Forumeurs en extase

Je m'en doutais ! Soral commençait à me tanner pour que je me mouille dans son Local autrement qu'en ayant assisté à son inauguration... Pour cela, il employait la méthode mielleuse. Petit message à 15 heures 49 :

— Oui Marc-Édouard, c'est Soral. Je t'appelle parce que ce soir on va à une soirée au Local, la soirée « Vieux Paris ». Avec des images d'archives assez marrantes là. Voilà. Moi j'y serai à vingt-et-une heures. Tu vois. De vingt-et-une heures à minuit. Donc si tu voulais passer. Je crois qu'il y a Nadia qui va passer. Voilà. Ça serait sympathique. C'est 92, rue de Javel. Tu as l'adresse. Sinon, n'hésite pas à me rappeler. Je t'ai mis dans la préface de ma réédition de mon best-seller. Donc voilà. Rappelle-moi. *Ciao*.

C'est qu'Alain s'ingéniait désormais à répandre sa « pensée » dans différents lieux précis... Celle-ci partait d'abord de chez lui, rue des Canettes, de son canapé rouge. Puis elle « fusait » jusqu'au Local de Batskin, où elle caressait les crânes des skins dans le sens de l'anti-poil. Ensuite elle s'insinuait au Petit Journal, son refuge nocturne, entre deux chœurs, où Alain aimait à s'envelopper de jazz. Et enfin, la pensée de Monsieur courait à la Main d'Or déjà rechargée par un spectacle de Dieudonné ou une lecture de Laurent James, afin d'électrifier de nouveaux « clients ».

Ah ! Les lectures de Laurent James. Ô me tenir loin de ces prestations grotesques ! D'ailleurs, cette année 2007, le confus Lyonnais la finissait par une nouvelle soirée « Les Possédés : Révolution Mystique », où le récitateur expectorerait entre autres mon nouveau tract *La Bombe de Damoclès*.

Évidemment, mes fans qui se pressèrent à ce spectacle auraient « mérité » que je leur fasse l'honneur de ma présence ! Mais trop de laideur et trop de parasites. Même si je savais ce soir-là que j'aurais pu rencontrer mes meilleurs forumers, « Petit Jean », « Wham Bam », ça me dégoûtait plus qu'autre chose d'aller à la pêche aux compliments. Je savais que je les décevrais forcément, mais qu'eux aussi me décevraient. Alors j'optais pour la meilleure des déceptions qui contenterait, si j'ose dire, tout le monde : ne pas venir.

Dès le lendemain, le forum de notre site à Salim et moi crépitait sans grande délicatesse de tout un tas de commentaires positifs sur la soirée de la veille. « Petit Jean » s'extasiait d'avoir rencontré Soral, « impressionnant » et « humain » et « chaleureux » ! Il y avait « Pace

e Salute », et « Ahmad al faransavi ». Tous avaient été pris dans ses filets. Seul « Wham Bam » était lucide...

Ils racontaient tous qu'ils avaient suivi avec joie le joueur de pipeau au resto. Soral les avait charmés. Une vieille technique... Pas si bête, lui avait fait le déplacement. La première fois, il avait regretté mon absence ; mais cette fois-ci, il l'exploitait. À l'évidence, Alain avait empiété sur mon terrain, sur mes fans...

— Ils sont tombés dans le panneau ! me dit Salim au téléphone, furieux et pas dupe de cette entourloupe.

On s'énerma tous les deux, à distance, de la fragilité de mes forumeurs, de leur réversibilité automatique, de leur girouettisme de névrosés retournables !

Salim était très drôle et déchaîné. Il se réjouissait que je sois impitoyable avec les fans, « sale race ». Je lui fis écrire un post sous le nom de « Massilia » où je me moquais d'eux...

Et dans un de son cru, Salim en rajouta :  
« *Soral vous a au moins donné des bonbons et*



*des sucettes, pour que vous ne repartiez pas sans rien ? »*

## CLXXX Birobidjan

Le Chai de l'Abbaye devenait notre trait d'union entre le Petit Journal et la Main d'Or. Quand je rechignais à aller à la Main d'Or et que Soral « loupait » un Petit Journal, alors on se retrouvait à mi-chemin : au Chai !

En début de soirée, en attendant Alain, on s'était tous mis en rang d'oignons sur la terrasse. D'ailleurs, ce soir-là, il y en avait un qui n'était pas loin de pleurer, c'était Dimitri. Il avait pris un coup de vieux depuis la mort de son ami Emmanuel du Colombier. Arriva Alex Moix. Lui aussi avait mauvaise mine. Pas à cause de la mort de « La Colombe », mais de la vie de son frère.

Je lui racontai ma rencontre avec un Poelvoorde piteux et désespéré. Alex me confia que c'était en voyant Benoît s'envoyer un gâteau sur la tête, que Yann avait pris la

décision de le virer de son film, car il avait toujours eu peur des dépressifs. La peur, encore. La peur au ventre, la peur à la tête, la peur au sexe, la peur aux jambes, la peur au cœur. C'est ce qui caractérisait l'auteur de *Podium*.

Soral arriva avec sa casquette sur la tête et sa Caroline Hénaff au bras. La Bretonne était aussi en forme que lui. Je commençais à bien comprendre leur relation : la lieutenant de Soral était mieux qu'une maîtresse, mieux qu'une amie, mieux qu'une sœur de substitution... Lui qui faisait tellement semblant de ne pas souffrir la sienne, Agnès (alors qu'il souffrait tant de l'avoir perdue), avait désormais Caroline... Caro, la sentinelle ! Voilà, c'était tout à fait ça : Hénaff était la sentinelle de Soral. Elle surveillait la forteresse psychologique d'Alain.

C'était Caroline, le mec. Ils avaient baisé une fois, mais c'était Soral la gonzesse. Caroline nous avait raconté comment, désespérément seul, le grand professeur-sociologue-de-la-drague-mon-cul-Alain-Soral envoyait tous les soirs le même texto à son

vivier de filles : « *Tu es libre pour prendre un verre ?* », et il ramassait ce qui tombait, c'est-à-dire pas grand-chose. Les fans, les filles, il ramassait tout... *Le Ramasseur* (très bon titre pour un roman à la Hermann Broch !).

Alain sortait de sa boxe anglaise. Il esquissa quelques mouvements en direction de Dimitri. Quelle bande de pédés... Soral était très content de la réélection de Poutine. Il lança quelques provocations, toujours drôle malgré lui. Il tendit une main molle au frère de Yann Moix, que je sentis un peu tendu. Alain préféra dîner d'abord en tête-à-tête avec Caroline, au Chai, pendant que nous irions au Marco Polo. Ils nous rejoindraient. Albano, cet Italien (en vérité, Libanais comme un fou), nous accueillit, toujours les bras ouverts, et nous plaça sur la terrasse agrandie. On s'attabla : il restait une chaise en trop. C'était évidemment celle de La Colombe... « À la Pagnol », dit Alex Moix le cinéphile qui faisait allusion à cette scène de *César* où Raimu se retournait vers la chaise vide de Charpin-Panisse...

Au dessert arrivèrent donc Soral et Caroline. Alex fuit aussitôt. Il ne pouvait pas supporter

cet autre caractériel qui lui rappelait trop son frère. Avec Alain, Dimitri parla encore de la Russie, et du Birobidjan, cette terre de Sibérie que Staline avait commencé à « donner » aux Juifs, avant que la mort de « Joseph » ne fasse définitivement tomber le projet à l'eau glacée... Le « Birobidjan » ? Je ne connaissais pas cette histoire, et Alain non plus apparemment. C'est Dimitri qui nous édifia... Bien avant l'Holocauste, Staline avait cherché une plus efficace façon de se débarrasser des Juifs que celle d'Hitler... Il lança le Birobidjan, plan plus soft...

Au départ, ç'avait été une idée juive, et qui remontait au président du soviet suprême Mikhaïl Kalinine dans les années trente, dont la femme était juive (et au goulag) : créer une république autonome pour les Juifs ! Eux auraient voulu le Caucase, et puis quoi encore ? Non, pas assez froid ! Staline en casa cent mille, comme dans un congélateur... *Brrr, Brrr...* À six mille kilomètres de Moscou, presque en Chine ! C'était plutôt sympa, un État socialiste où ils parleraient yiddish et pratiqueraient leur putain de religion ! Ça se fit

réellement, quinze ans avant la création d'Israël. Mais ce fut un échec misérable... Et en 53, à la mort de Staline, les Juifs soviétiques en profitèrent pour fuir le Birobidjan et prendre le chemin d'Israël. Tous à Jérusalem ! Fini, le Biro ! Depuis, le Birobidjan n'est plus qu'un mauvais souvenir en Russie, et même pour certains un mauvais bon souvenir, car des Juifs restent encore attachés à cette terre fantôme. De toute façon, en 1958 (notre date de naissance à Soral et à moi !), Khrouchtchev avait déclaré : « La tentative d'établir une république juive a échoué, les Juifs étant indisciplinés et rétifs au travail coopératif. » Qui dit mieux ?

Dimi et moi en étions au limoncello. Caroline et Alain sirotaient leur tisane et Alain voulait encore discuter des Juifs, responsables de la révolution russe. Je connaissais tout ça par cœur depuis Céline, qui l'explique si bien dans *Bagatelles*, *L'École* et *Les Beaux Draps*. Je n'étais pas contre le fait de dire du mal des Juifs, bien sûr, mais encore fallait-il éviter les clichés, et surtout ce que je savais déjà.

Je m'apercevais que je ne supportais les êtres humains que s'ils m'apprenaient quelque chose. C'était le cas de Dimitri. Soral, jamais, qui ne m'apprenait rien d'autre à chaque fois qu'un nouvel aspect plus douteux de sa personnalité déstabilisée. Caroline était plus rigolote, elle nous raconta qu'elle était sortie avec Bernard Werber. Je lui demandai si le matin, après avoir couché avec lui, elle ne se sentait pas pleine de fourmis... Elle le trouvait nul. Et surtout nul au lit. Il était totalement asexué et il avait des insomnies, communiquait avec des extraterrestres. Le week-end, il faisait des jeux de rôles, se prenant pour un loup-garou dans des villages. Très marrante sur le con !

À minuit et demi, on laissa Soral et sa vraie sœur Caro, et Dimitri me ramena.

## CLXXXI

Le prix Caloni reçoit Houria et Soral

Rue Velázquez, il pleuvait. On tourna autour du parc Monceau sans trouver l'ouverture, la

grande grille. Ça se passait dans un grand bâtiment cossu. Il y avait la sœur de Taddeï, Sandrine, et toute l'équipe de Frédéric... Car, ça y était, on lui remettait ce jour-là le prix Philippe-Caloni, « pour l'ensemble de son œuvre » ! C'était la consécration, sa réputation n'était plus à faire. Taddeï était devenu le « meilleur journaliste de France », le *best* des intervieweurs ! Grâce à ses émissions sur Europe 1 et bien sûr à *Ce soir (ou jamais !)*. Au téléphone, Taddeï m'avait dit qu'il serait plus juste qu'on partage le prix tous les deux à cause du coaching dont je l'avais gratifié depuis le début. Mais non. Et tant mieux si mes encouragements et mes quelques conseils de grand frère avaient pu lui faire gravir ces échelons jusqu'à la cime du prestige !

On s'installa tous dans la salle de projection. Quelques interviews furent diffusées de ce Philippe Caloni, que j'avais croisé dans une émission de Polac, il y avait des siècles de cela. Suivirent des extraits des émissions de Frédéric. *Taddeï choisi !* Presque tous ses invités défilaient sur l'écran, sauf moi, *of*

*course*. Puis ce fut l'heure des *speechs*, sur Taddeï d'abord, puis de Taddeï lui-même.

C'était pathétique comme tout le monde se trompait sur son compte, y compris lui-même. Il dit dans son petit discours que pour faire ce métier, il fallait du courage et de la modestie. Ce qui est parfaitement contradictoire. Un modeste est rarement courageux et un courageux n'est jamais modeste ! Taddeï n'était pas plus modeste que courageux. Moi j'aurais plutôt dit pour le définir qu'il était fidèle et fainéant, ce qui a l'air, à tort, de ne pas aller forcément ensemble, et pourtant. Les gens confondent tout, la prudence et la modestie, la mémoire et l'intelligence, le courage et le panache...

Un cocktail nous attendait en bas, mais sans champagne. Hélène arriva. La foule se pressait autour du « grand Taddeï » qui se la jouait un peu avec sa casquette de cycliste chic 1920 à l'envers. Son père me dit qu'il était « surtout fier qu'il n'ait pas pris la grosse tête ». Comme il connaissait mal son fils, lui aussi ! Tout à ses fans, Taddeï trouva un instant pour m'annoncer que ce soir, dans son émission, il



y aurait à la Revue de presse Houria Bouteldja, Alain Soral et Régis Jauffret ! Merde alors ! Je disais justement à Alain, hier : « C'est pas demain que tu feras cette émission ! » J'étais presque jaloux qu'il fasse une télé avant moi avec Bouteldja ! Taddeï me dit justement :

— C'est toi, aussi, tu ne veux jamais venir à la revue de presse ! Alors j'invite les autres...

En effet, pas question de participer à ces cafés du commerce hebdomadaires. Je voulais des spéciales avec des sujets qui me correspondaient, où j'avais des choses à dire et où je devais me faire entendre. Sans traîner, je rentrai. J'avais hâte de voir cette émission qui marquait « le retour de Soral sur le service public », comme l'avait titré le site d'Égalité et Réconciliation sans s'apercevoir de la contradiction qu'il y avait à se féliciter que leur chef réintègre le Système, même pour un soir, selon leur logique bancale.

Ah, il était content de passer chez Taddeï, le Soral ! Il y avait longtemps qu'on ne l'avait pas vu aussi radieux, tout propre, dans son beau costume rayé bleu nuit qu'avait taché Julien John, cravate rouge, toujours les jambes

écartées. C'est une manie décidément chez les frontistes, car c'était exactement la position qu'avait Chatillon, que je repérai dans le public dès le générique ! Fred du GUD qui était venu encourager son pote VRP du FN ! Ce ne fut pas comme ça que Taddeï le présenta, hélas !

D'ailleurs, on sentait Frédéric avoir une petite dent contre Soral : il l'avait invité à contrecœur, car Alain avait été blacklisté par sa sœur Sandrine qui avait eu des démêlés avec lui... En effet, en 1996, les Taddeï et le Soral étaient assez proches pour louer ensemble une maison d'été pour les vacances située à Grasse. Alain avait demandé à Marie-Isabelle, la sœur aînée de Frédéric et de Sandrine, de lui avancer le prix de sa part de location... Au moment où s'achevaient leurs vacances (passer des vacances avec Alain Soral !), Sandrine lui demanda d'honorer sa dette. Soral se cabra comme un cobra, multipliant les sifflements de menace défensive : il prétexta pour ne pas payer qu'il se considérait comme invité et que c'était un honneur pour eux de lui avoir offert sa place

dans la villa. Comme Sandrine insistait (les Taddeï ont toujours été une famille très soudée...), Alain s'énerva et frappa de plusieurs coups de pied violents la chaise où était assise Sandrine qui – malheur pour la réputation déjà bien mauvaise de Soral à l'époque – était enceinte ! Il fallut calmer le goujat dangereux qui bousculait le futur neveu de Frédéric Taddeï dans le ventre de sa mère...

J'avais conseillé au mufle d'envoyer un bouquet de fleurs à Sandrine pour effacer à coups de roses sa grossièreté d'antan. Et même, comme les fleurs tardaient à venir, j'insistai auprès de Frédéric pour qu'il l'invite quand même... De son côté, Sandrine, magnanime, avait passé un bout d'éponge, d'autant plus que son fils, bien que métis, naquit tout à fait normal !

Soral avait eu si peur de ne pas pouvoir faire cette émission qu'il avait envoyé à France 3 de faux mails de faux fans à lui s'indignant de ne pas le voir chez Taddeï...

Ce soir-là, Soral était donc en compagnie d'Houria Bouteldja, tout en noir, queue de cheval, crinière épaisse, les yeux méchants.

Peut-être n'avait-elle jamais été aussi belle et décidée, triomphante, solitaire, claire, coupante. Jauffret à côté d'elle, mal rasé, alcool, hystérique, comme en 84, quand on avait commencé ensemble chez Polac, avec ses messages subliminaux, sioniste et bien-pensant, et con, si con ! Et puis Jacques Chancel, royal ! Et Dominique Jamet, porcin. Et un sociologue complètement stupide, Alain Touraine. C'était parti, la discussion de bistrot mondain. Quand on pense que plus tard, Soral me jugerait comme mondain !

Tout le monde avait l'air de croire à son numéro d'« écrivain » (il n'arrêtait pas de le dire) navré de la décadence de la culture française, un « dissident », comme il s'autoproclamait (c'était d'ailleurs la première fois officiellement que Soral utilisait ce mot qui ferait florès) face aux cultureux dominants qu'étaient Bernard-Henri Lévy, Alain Finkielkraut, etc. Bien poli, le Alain 2007 retélévisé !

Première discussion, sur Sarkozy en Algérie. C'est Houria évidemment qui attaqua. Elle fit bien la différence entre le lobby juif et le lobby

sioniste. Bonne petite leçon à Dominique Jamet, un faux-cul de première sur le sujet. Elle parla du « hold-up » de la Palestine effectué par Israël. Elle ne lâcha pas le morceau, comme une chienne splendide ! Quand Chancel, l'ancien d'Indo, dit que les colons n'avaient pas à se repentir, elle le mit dans les cordes, tout comme Jauffret qui osa dire qu'Israël était une démocratie ! Soral fermait sa gueule, essayait de parler sur les autres... Il était fade et très prudent, écrasé par Houria si magnifique et libératrice par sa parole, géniale comme d'habitude ! Et belle, elle dominait tout...

— Je suis antisioniste, dit-elle.

— Et pas antisémite ? lui demanda Chancel, plutôt gentiment.

— Je ne crois pas... répondit-elle.

Qui, à part moi, pouvait se permettre ça ? Et encore, moi, c'était exactement la même réponse mais avec des couilles ! Elle n'en avait pas. C'était plus difficile, et donc presque plus méritoire. À retenir, cette variation de réponse à la fameuse question... « Je ne crois pas être antisémite. » Superbe dénégation de la louve

noire d'Algérie ! Alain Touraine, le lèche-cul d'Israël, elle le réfuta en tant que prof d'humanisme. Elle grilla également *Charlie Hebdo*, Sarkozy et son double-discours de lutteur contre l'islamophobie et l'antisémitisme mon cul ! Pour Bouteldja, lutter contre le sionisme, c'était lutter contre l'antisémitisme ! Paradoxe pas très à mon goût, mais vite remis à l'endroit... Elle voulait dire que celui qui tenait à être cohérent dans sa lutte contre la haine envers les Juifs devait d'abord haïr Israël !

Le « grand Soral » fermait toujours sa gueule. Il avait beau ouvrir les jambes, il n'y avait rien entre. Son entrejambe restait baba, béant, comme une chatte. Il leva le doigt pour demander au prof Taddeï la permission de parler. Qu'est-ce qu'il pouvait dire après Bouteldja, sinon qu'il était gêné d'être dans le camp des Blancs, en gros ? Face à cette tornade de vérité, il n'y avait que Chancel qui eut la bonne parole sur elle :

— Vous êtes d'une telle sincérité qu'il est impossible de parler avec vous !

Pendant qu'elle se reposait un peu, les deux germano-ratés Soral et Jauffret s'entre-déchirèrent sur la colonisation et la Shoah. L'un trouvait finalement très bien la colonisation que les Arabes n'avaient pas réussi à dépasser, et l'autre insista sur l'unicité de la Shoah qui n'était en rien comparable à la mise en esclavage de tout un peuple. Quant à Jamet, il tomba d'accord avec Soral pour déplorer une France perdue, en particulier celle des colonies. Pour Soral, depuis que « papa est parti », les pays du Maghreb faisaient n'importe quoi et se vautraient dans l'échec. Il en avait marre qu'on dise que si ça allait mal en Algérie, c'était la faute à la colonisation. Bouteldja recadra ensuite ce beauf imbécile de Jamet qui voulut la piéger en lui demandant pourquoi il n'y avait plus de Juifs en Algérie.

Rien à voir avec l'antisémitisme ! C'était au contraire à cause du sionisme, qui avait fait « miroiter le projet israélien » aux Juifs et leur avait donné envie de quitter un jour l'Algérie pour la Palestine. À l'indépendance, ils n'eurent plus le choix ! Et les Juifs d'Algérie

rallièrent dare-dare Israël, histoire de chasser des Arabes de leur terre comme d'autres les avaient exclus de la « leur » !...

Houria montra ce soir-là comme jamais à Jamet et aux autres qu'il y avait une corrélation évidente entre le décret Crémieux et Israël... En donnant en 1870 l'aberrante et criminelle nationalité française aux « Israélites indigènes », la France les avaient condamnés à quitter un jour ou l'autre l'Algérie... L'Algérie étant appelée à se libérer, il était pour Houria délicieusement inéluctable qu'ils soient tous foutus dehors !

La France coloniale avait donc sa responsabilité dans la création d'Israël ! Il était souvent dit qu'après la Shoah, les rescapés ashkénazes étaient allés en Israël à cause du nazisme pour y trouver un refuge, mais je n'avais jamais encore entendu dire que c'était à cause du décret Crémieux qu'Israël devait se peupler, entre autres, de tout un tas de Sépharades indésirables !

Même moi, je n'avais pas pensé à établir ce lien. Elle était trop forte. Après Siné et moi,



c'était la plus grande anti-Pieds-Noirs que je connaissais.

Deuxième sujet, sur la culture française, sans intérêt. D'ailleurs Bouteldja ne dit rien, quasiment. Elle prit la parole à la fin pour le principe mais elle laissa ces Francaouis se démerder avec leurs faux problèmes... « Est-ce que les Français ont encore de grands artistes et de grands intellectuels ? » « Est-ce que les étrangers ont raison de critiquer la France et de la trouver désertique intellectuellement ?... » Jauffret fit son numéro épouvantable de démagogues criard, populiste, pire que Soral, et ce dernier pleurnicha d'être mis au piquet par les décideurs, l'élite de son propre pays, qui en plus laissait pourrir dans la marge de véritables artistes pas connus.

Quand Jauffret lui demanda de citer des écrivains non officiels, Soral ne me cita pas, bien sûr, il baissa la tête. Alain et Régis s'empoignèrent ensuite sur le concept de « bohème », avec un mépris forcé et grotesque. Le dindon marseillais pouffa devant les regrets du faisan savoyard qui se

déplumait et qui regrettait le bon vieux temps. Encore une fois, c'est Chancel le sage qui eut le dernier mot :

— On passe toujours à côté des gens, et c'est d'ailleurs merveilleux et triste à la fois.

Chancel cita Gustave Thibon alors que Soral continuait à citer Bernard-Henri Lévy. Mais même sur ce sujet, il était impuissant face à Bouteldja. C'est elle qui conclut l'émission par une critique parfaite de BHL en tant qu'ex-fossoyeur de la gauche, chargé d'exhumer son cadavre en se vantant d'être le seul à pouvoir en faire l'autopsie.

Ouf, fini ! Mon seul réconfort fut que le courant entre Houria et Soral n'était pas passé. Pas plus qu'entre Jauffret et Soral, ou entre Jauffret et Bouteldja. Aucune complicité entre ces personnages de mon petit théâtre personnel.

CLXXXII

*Shoahchana* à Kyrie Eleison

Le lendemain matin, je fus réveillé par Salim au téléphone, très remonté contre Soral qu'il appelait la « pute ». Pour Laïbi, Soral avait fait un numéro déshonorant de lèche-cul à la fois à Taddeï, au système télévisé, à Jacques Chancel, et pour ne rien dire, finalement ! C'était ça, le « dissident » ? « *Une pute recentrée* », ajouta Blanrue dans un SMS qu'il m'envoya.

Taddeï lui-même, qui m'appela aussi, n'était pas dupe non plus de la prestation de Soral, mais se félicitait du palmarès de ses « bons clients » qui faisaient monter son audimat. Le classement était celui-ci : 1) Houria ; 2) moi ; 3) Soral !... Marre de Soral !

Le seul de mon entourage qui avait trouvé Soral merveilleux, ce fut Yves. Le soir, dans sa voiture, alors qu'il m'emmenait chez Nadia à Odéon, il me tint des propos dithyrambiques sur Soral, et pire, il attaqua Houria ! Ce saoul Pied-Noir osait s'en prendre à la seule Arabe qui ouvrait sa gueule à la télé ! Elle avait pourtant été impeccable. Monsieur le bourgeois pubard inutile la trouvait « louche », et, comme le dernier des

forumeurs, il tombait dans le panneau, le panneau physique bien sûr, de Soral. Je soupçonnais Yves d'être attiré sexuellement, lui le sans-couilles, par le grand blond arien pseudo-nazi qui avait l'air d'être une grande gueule mais qui n'était à l'évidence qu'un déféquateur dans son pantalon bien propre. Je fulminais sans rien dire, il était trop con décidément, ce Loffredo !

C'était l'inauguration de « Kyrie Eleison » à Odéon... Nadia, toujours obsédée par la religion catholique (sans rien y piger), avait appelé ainsi sa boutique de fringues sans savoir exactement ce que ça voulait dire. Elle était là, lumineuse, avec sa sœur Kakou en chatte toute fière et Lili en casquette, splendide. Ses amis visitaient son magasin, tout était bien rangé sur des porte-manteaux et la vitrine brillait, c'était tout petit, et Nadia nous fit comprendre qu'elle comptait bien faire de cet endroit un lieu stratégique et même intellectuel, comme le Local de Soral dans le 15<sup>e</sup> et mon Petit Journal boulevard Saint-Michel. Selon elle, on commençait à

étendre notre « empire » comme les tentacules d'une même pieuvre!...

Soral passa en trombe devant la boutique, à moto. Il eut le temps de me lancer qu'il était déjà venu tout à l'heure pour faire la bise à son ex, et partit à un dîner en nous promettant de nous rejoindre plus tard.

Yves tout à coup s'assombrit, comme s'il lui manquait soudain quelque chose : ne pas pouvoir féliciter Soral pour sa prestation de la veille...

Hélène se pointa. Et Audrey. Décidément, elles ne se quittaient plus, mes deux-là ! C'était une fête vraiment intime. Kakou me disait que je ferais tout le temps partie de sa vie. Elle avait rencontré depuis la dernière fois qu'on s'était vus Philippe Lellouche, qui lui avait dit qu'on se connaissait. Elle ne manquait pas une occasion, la Kabyle, de se rapprocher de tous les Juifs qu'elle pouvait. Elle me dit même que Lellouche n'était plus avec Vanessa. Ah bon ? L'avait-il laissée dans sa chambre du Mathis ? Mon meilleur copain juif... Je sentais Nadia, en bonne collabo-kabyle également, toujours un peu froissée, par jalousie, qui sait ? que sa

sœur cadette se tapât people juif sur people juif !

Les filles commençaient à se trémousser. Des photos furent prises. Nadia disait que j'étais un « artiste béni ». Elle s'assit sur mes genoux. Samuel Le Bihan arriva : tiens, un Breton ! Il alla fricoter avec Kakou dans une cabine d'essayage. On les surprit en train de s'embrasser.

La mieux, c'était toujours Lili qui, au moins, jouait franc-jeu ! Elle nous présenta son nouveau petit ami, Jonathan, et me demanda si je le validais. Je ne me gêna pas pour la toucher devant lui. Elle raconta comment elle en avait marre de la juiverie de sa famille, tous ces rites... Elle disait qu'elle allumait ses clopes en fin de shabbat avec les bougies. Elle avait même inventé une danse, la « Shoahchana ». Si Dieudonné l'avait connue, il l'aurait engagée pour lui écrire des sketches !... *La Shoahchana*... Et bien avant *Shoananas* ! C'était un beau moment de grâce. Audrey et Virginie passèrent des robes. Je dansais avec Lili et Audrey en les faisant tourner, bras enlacés. Seule Hélène était un

peu triste de cette jeunesse qui m'entourait. On revint sur l'émission d'hier. Nadia était d'accord avec moi, c'est d'ailleurs comme ça qu'elle m'avait accueilli en me voyant tout à l'heure débarquer dans sa boutique. Ses premiers mots :

— Houria, magnifique !

On analysa la prestation de Soral. Bien faible. Yves commençait à comprendre, mais avec tant de lenteur – et de borborygmes cérébraux (cérébraux, c'est encore trop dire : cervicaux !) qu'on entendait bouillir sous le couvercle de son crâne –, que nous renonçâmes tous à lui expliquer en quoi Bouteldja avait été supérieure à Alain, et de loin. Me voyant discuter, un copain de Nadia me dit :

— Pourquoi tu t'énerves sur un type qui écrit moins bien que toi et qui passe moins bien à la télé ?

Lili et Jonathan s'en allèrent. Kakou aussi, pour rejoindre Lellouche. Vers vingt-trois heures, alors qu'on fermait, Soral arriva et nous tint immédiatement des propos

méprisants à l'encontre d'Houria, qu'il appelait « la Beurette »...

— Je lui ai laissé faire le boulot, c'est aux Arabes d'y aller, moi je suis français !

Il nous parlait comme si on n'avait pas vu l'émission et surtout comme si moi, spectateur pointu, je n'y avais rien compris. Évidemment, il n'avait pas « laissé faire » Houria, c'est Houria qui l'avait écrasé en allant beaucoup plus loin, en le dépassant sur sa droite, sur son extrême droite, même ! Et ce qu'elle avait dit, ça aurait eu encore beaucoup plus d'impact si ça avait été un Blanc de son acabit qui l'avait sorti de sa grande gueule toute petite !

Comme Soral voyait que les rapports de force qu'il nous décrivait n'étaient pas du tout ceux que nous avons vus de nos propres yeux à la télévision, il dériva sur l'*after*. Là, c'était plus simple d'inventer n'importe quoi, puisque nous n'y étions pas. Il nous dit, certainement pour exaspérer Nadia aussi, qu'après l'émission, « la Beurette » l'avait « chauffé ». Ben voyons ! Pour son apologie du colonialisme sans doute, et sa défense de la culture française du bon vieux temps, celle du



Palace et d'André Bercoff ? Il disait que c'étaient ses gardes du corps à elle qui l'avaient dissuadée de sauter au paf d'Alain.

Domage pour lui, Salim m'avait confirmé le contraire au téléphone après avoir eu la version d'Houria. C'est Soral bien sûr qui avait essayé de draguer Bouteldja après l'émission, et elle n'avait pas plus de gardes du corps qu'Alain Touraine ou Jacques Chancel. C'est lui, Soral, qui était venu avec Chatillon au cas où ça tournerait mal.

Nous quittâmes les lieux assez vite en laissant Alain avec Nadia et Yves. Bien volontiers ! Même Nadia avait désormais moins le béguin pour Alain qu'Yves. La preuve : c'est Loffredo qui finit la soirée avec le « grand révolutionnaire dissident » de la télévision française ! Oui, Soral emmena mon maquettiste au comble de la fascination chez lui, rue des Canettes, pour boire un dernier verre. Encore un peu, il l'enculait !

En mettant ses pantoufles, le chef d'Égalité et Réconciliation parla de son parcours à Loffredo :

— Tu vois, je suis un Aryen blanc déclassé...  
Finalement j'ai eu le même parcours qu'Hitler  
à une autre époque... Ils ont compris que je  
voulais reprendre ce combat mythique. Les  
Juifs aussi font caca et dorment huit heures,  
mais ils sont organisés !

Je ne mis pas longtemps à venir sur son  
tapis : « Nabe n'est ni politique ni  
géopolitique, il est sans communauté ! »

C'était quoi sa communauté à lui, au fait ?  
E&R ? Le FN ? Le Local ? Les Dieudonnistes  
reconnaisants ? L'Association des  
producteurs de jambon de Bayonne ? Les  
Parents d'Hector Obalk ? Les Anciens de  
l'amicale des gigolos du Palace ? Les Fondus  
de la Savoie libre ? Les Nez-cassés des  
punching-balls réunis ? Il allait falloir choisir,  
mon grand !

Avant de prendre congé, Yves, que Soral  
laissa sortir après avoir jeté un coup d'œil à  
travers le judas de la porte pour vérifier qu'il  
n'y avait pas de gros bras sionistes derrière, lui  
demanda pourquoi il ne m'avait pas cité chez  
Taddei parmi les écrivains réprimés par le  
Système. Alain lui répondit :

— Parce que j'étais pas là pour parler littérature !

## CLXXXIII

### Yves parmi les noirs

Décidément, en cette fin 2007, Yves n'arrêtait pas de partager de bons petits moments avec des « célébrités » de la future « dissidence »... Un jour, alors qu'il sortait péniblement de la librairie Samuelian rue Monsieur-le-Prince avec un sac (dedans : un livre de photos sur Haïlé Sélassié), Yves vit surgir du métro Odéon toute une bande de Noirs bien groupés, compactement, habillés chics, en costard-cravate, accompagnés de femmes en foulard... Une véritable apparition d'un film des années soixante sur Malcolm X et ses « Nation of Islam » ! Ça ne pouvait pas être des hommes d'affaire, beaucoup trop jeunes et graves. Yves reconnut le dernier à sortir de la bouche, comme une star déboulant sur une scène : Kémi Séba !

Moins alambic que d'habitude, Yves, nostalgique de l'époque et de la lutte des Black Panthers, réalisa qu'il s'agissait de la Tribu Ka... Il osa aller aborder Kémi... Comme celui-ci demandait à ce Blanc sombre assez flippant quand on ne le connaissait pas (et beaucoup plus quand on le connaissait !) d'où il venait, Yves le Pied-Noir répondit, aux pieds du Noir :

— Tribu Nabe.

— Nabe ? Très bien ! Très bien !...

Séba avait entendu parler de moi, et m'avait intégré dans son esprit à tous les autres « rebelles » au Système. À cette époque, tout le monde était jeté dans le même sac : antisionistes, pro-palestiniens, néo-fascistes, Noirs, Arabes, révisos, internautes conspirateurs !... Séba me respectait ; pour lui, j'étais « avec » eux. Sur le trottoir, là, devant la statue de Danton, le révolutionnaire de la négritude dit à Yves qu'il était tout à fait disposé à me rencontrer... C'était trop d'honneur ! Pour qui donc se prenaient ces derniers cavaliers de l'Apocalypse de la Vingt-Cinquième Heure, ces embarqués *in extremis* sur l'Arche de Noé du XXI<sup>e</sup> siècle ? Yves comprit, dans cette rencontre

fortuite, que s'ils avaient une certaine déférence à mon égard, Séba et son groupe ne prendraient jamais la peine de me lire. Ça ne les intéressait pas.

Leur truc, c'était d'aller hurler « où est Cohen ? » dans la rue des Rosiers jusqu'à provoquer une escarmouche avec des Juifs pas contents, comme ils l'avaient fait en 2006... Ç'avait été une réponse aux descentes du Betar dans des lieux négriifiés. Séba avait voulu montrer que lui aussi avait sa « ligue de défense » ! Résultat : dissolution immédiate de sa Tribu Ka et interdiction de manifester.

Quelques mois avant qu'Yves ne le rencontre à Odéon, Séba avait remis ça... Bravant l'interdiction, il était allé conférer à Chartres avec ses trois pelés de froid et tondus par la future Épuration juive, et avait été pris à partie par des policiers chargés de veiller à l'ordre public...

— Monsieur le policier sioniste, vous n'avez pas honte ? Vous vous couchez devant Cukierman ! Et vous croyez parler au nom de la République française, quelle honte !

Résultat (*bis*) : comparution immédiate, garde à vue, condamnation, incarcération, procès... Yves avait pissé d'extase devant ce « haut fait ». Moi un peu moins, surtout lorsque en appel, Kémi Séba avait plaidé qu'un antisioniste n'était pas forcément un antisémite, comme à l'époque soviétique un anti-communiste n'était pas forcément un anti-russe. Bof... C'est aussi ce qu'avait dû se dire le tribunal de Chartres, qui l'avait condamné à six mois de prison avec sursis, 1 500 euros d'amende et 1 000 euros de dommages et intérêts pour la LICRA. J'avais connu des héros bien plus admirables.

## CLXXXIV

### Sarko reçoit Kadhaf

Sarkozy s'éclatait. Il multipliait bourdes, gaffes, grossièretés, fautes de goût, fautes politiques, coups d'éclat, foirades, retours en arrière, fuites en avant... De la Chine à la Russie, de l'Algérie à l'Afrique noire... Il recevait Chávez à l'Élysée, puis allait serrer la

main de Poutine, il essayait d'éteindre le feu d'une émeute en banlieue, et en même temps voulait ranimer celui qu'il y avait dans le cœur de Cécilia (trop tard, elle venait de divorcer). Leur visite à George W. Bush leur avait été fatale. Le président de la République était une sorte de Scapin qui bondissait partout. Et que de fourberies ! Toute la France le croyait désormais capable de tout.

Mais la plus violente décision que Sarko avait prise depuis son élection, ce fut de recevoir en grand tralala le colonel Kadhafi, en échange de la libération des infirmières bulgares. Ça restera sans doute le séjour le plus drôle d'un chef d'État étranger à Paris ! Cinq jours de bordel intense ! Tous les politiques congestionnés par la réception en grande pompe du dictateur libyen. Ce fut son plus grand pied. Il fallait bien se douter qu'il devrait payer ça... Personne n'a jamais monté les images de son séjour à Paris, cette fin 2007, et les autres, fin 2011, où Kadhafi serait lynché après une guerre menée par Sarko contre son pays.

Mouammar arriva sous la pluie, installa sa tente de deux cents mètres carrés aux motifs en palmiers dans la cour de l'hôtel Marigny, juste à côté de chez moi. Je résidais exactement entre la tente de Kadhafi et le palais de l'Élysée ! Le grand Chef Kadhafi reçut David Pujadas sous son tipi. Le Guide portait une djellaba brune : un César dans sa toge marron ! Pendant l'interview de Pujadas, Kadhafi planta Sarkozy en niant qu'ils avaient parlé des droits de l'homme alors que l'autre s'en était vanté dans sa conférence...

Son truc à Kadhaf', c'était de rejeter la responsabilité sur les autres. Ce n'était pas lui qui dirigeait son pays, c'était le peuple. Il n'avait aucun pouvoir, donc il était inutile de le critiquer. Ce n'était pas l'État libyen qui avait commis des attentats, mais des individus en Libye... « Est-ce que tout État doit prendre sur lui la responsabilité du crime de chaque individu ? » demandait-il avec un bon sens coupant comme un rasoir.

Un autre jour, il arbora un badge vert en forme de continent africain sur sa poitrine, à gauche, à l'endroit du cœur, sur son costume



blanc. Ils étaient tous scandalisés, à commencer par Rama Yade, la secrétaire d'État, qui s'insurgea : « Notre pays n'est pas un paillasson ! » Si, Rama, c'est un paillasson ! Toute la gauche applaudit cette droitière sénégalaise qui osait mettre les pieds dans le petit plat que son patron Sarkozy avait mis dans les grands pour son co-africain Kadhafi. Elle finit par dire qu'elle n'avait rien contre cette visite, que c'était seulement parce que Kadhafi avait été reçu le jour des droits de l'homme, et que le symbole était fort de faire des risettes à un dictateur ce jour-là... Rétropédalage dans la choucroute dakaroise. Les pires détracteurs et détractrices de Kadhafi fermaient leur gueule... Ils avaient beau râler par principe, ils lui léchaient le cul par raison d'État.

La pire des pas contentes était la journaliste Mémona Hintermann, qui n'en finissait pas de raconter toujours sa même histoire avec Kadhafi... En 1984, elle était partie l'interroger à Tripoli. Kadhafi l'avait attirée avec une interprète dans une chambre à coucher, puis l'interprète avait disparu et le dictateur s'était

jeté sur la journaliste. Il avait enlevé son tee-shirt et elle avait vu sa cicatrice au côté droit. Il eut le temps de la balancer sur le lit en essayant de la déshabiller. C'est vrai qu'elle était pas mal, à l'époque, Hintermann, en grande brune... Elle ne parlait pas encore du nez. Ça lui est venu de ce choc peut-être, sa sinusite perpétuelle. Elle avait eu la présence d'esprit de lui dire qu'elle avait ses règles. La Juive connaissait les règles, justement, de l'islam ! Alors Kadhafi, sur elle sur le lit, lui avait demandé :

— Depuis combien de jours ?

— Deux jours, répondit la journaliste.

Et c'est là que le dictateur avait stoppé net. Il se renseignait quand même, le filou ! Si elle était en fin de cycle menstruel, ça ne l'aurait pas dérangé. Un vrai dessin de Reiser !

Mémona intervenait sur tous les plateaux télé pour s'offusquer de la présence de Kadhafi en France, lui qui s'était comporté comme un taureau avec elle, ou plutôt comme un minotaure. C'était la première fois qu'il venait à Paris, le Guide queutard ! Pour leurs petites affaires, Mitterrand était allé, avec Roland

Dumas, le voir sur une île, et en Crète ! Un minotaure, ça ne s'invitait pas à Paris ! Depuis, les choses avaient changé. Et tout le monde finalement s'alignait. Malgré l'étalage de son incident traumatique (taureumatique !), Hintermann elle-même disait qu'elle n'était pas contre cette visite parce que ça pouvait créer des emplois pour la France ! Imbécile vendue, désormais ménopausée !

Tous avaient une attitude plus que contestable vis-à-vis du dictateur : les hommes d'affaires qui s'asseyaient sur les droits de l'homme pour faire valoir les droits du patron, aussi bien que les familles des victimes du DC-10 qui acceptèrent des indemnisations de la part de celui qu'ils tenaient comme le responsable-terroriste-assassin de leurs proches.

Il aurait fallu qu'ils choisissent. Ou bien ils assumaient de recevoir le dictateur, ou bien ils ne participaient à rien de ces festivités. Mais râler pour finir par trouver ça utile, c'était vraiment dégueu. Au moins Kouchner, lui, s'était esquivé.

Sollers, qu'est-ce qu'il venait foutre là ? Au début de mon paragraphe, déjà... Il faisait partie des invités au Ritz pour une grande conférence de presse que Kadhafi avait organisée, conviant tout un tas d'intellectuels, de politiques, de grands patrons à écouter... François Gibault, Calixthe Beyala, Denis Tillinac firent le déplacement, et quelques autres que je connaissais aussi. À entendre les commentateurs gauchistes, c'était comme s'ils étaient allés à la Kommandantur rendre hommage au Führer venu en déplacement de Berlin en 1942 !

La ligne de conduite, c'était l'écrasement. C'est Michèle Alliot-Marie qui était venue le chercher à l'aéroport. À peine descendu de l'avion, Kadhafi avait dit que Total et Gaz de France n'auraient rien, aucun pétrole, aucun gaz de Libye ! Trop tard, il était sur le tarmac. Limousine blanche jusqu'à l'Élysée, un Élysée pavoisé de drapeaux verts... Les gardes républicains étaient dans leurs petites bottes. Seul Roland Dumas s'amusait beaucoup, avec sa fameuse phrase d'accueil kadhafien.

— Profonde et cordiale bienvenue ! Vous n'avez ici que des amis, Excellence !

D'ailleurs, Dumas évoluait drôlement bien ; il se rapprochait de jour en jour un peu plus de Vergès, pourtant son adversaire pendant le procès Barbie en 1987. Je l'avais remarqué chez Taddeï, dans plusieurs émissions.

Kadhafi eut un programme chargé lors de ces cinq jours... Du Ritz à l'Unesco... Là, il fit la leçon à toute cette bande d'hypocrites blancs :

— Nous avons été les peuples colonisés, humiliés ; maintenant, nos enfants sont dans vos banlieues et ils souffrent des droits de l'homme. Commencez déjà à établir des droits de l'homme pour les enfants d'immigrés dans vos propres pays, avant de venir nous faire la leçon à nous autres Africains !

Un sans-faute. Comme cette réunion de femmes qu'il organisa au Pavillon Gabriel, uniquement des femmes maghrébines africaines, qui arrivèrent toutes en tenues plus magnifiques les unes que les autres, avec un Kadhafi royal trônant au milieu de l'assemblée féminine et faisant encore un discours. Il était

trop bon ! Si les Occidentaux voulaient jouer au plus malin, ils avaient trouvé leur maître !

Monsieur Mouammar s'insurgea même contre la volonté du gouvernement français de déployer des forces au Darfour : « Si nous laissons les habitants du Darfour se débrouiller eux-mêmes, la crise du Darfour se terminera d'elle-même. » Et moi qui me croyais contre l'ingérence ! Irrésistible ponce-pilatisme de bédouin sadique !

Une petite promenade sur la Seine en péniche, un tour au Louvre où Kadhafi resta longuement pensif devant *Le Radeau de La Méduse*, puis il fonça à Versailles. On vit alors des images à pleurer de rire de Kadhafi avec sa chapka sur la tête tournant autour du trône de Louis XIV. Peut-être allait-il manger et chier en public devant les courtisans sarkozystes ? Il adora également la salle du sacre de Napoléon, il signa le livre d'or et critiqua le traité de Versailles, puis se tapa une chasse à courre à Rambouillet ! Pourquoi se gêner ? J'attendais le moment où il irait déposer son gibier ensanglanté sur le perron de l'Élysée !

Ah, elle avait bon dos la respectabilité, la fréquentabilité, face au réalisme économique ! Tapis rouge, ou plutôt tapis vert ! Je m'étais décidément bien régalé en voyant le drapeau de la Jamahiriya enlové à celui de la France sur l'hôtel Marigny ! Je passais devant tous les jours, sublime ! C'était un gag digne d'un dessin humoristique, ce drapeau vert avec le tricolore, mélangeant leurs flottements mous sous la pluie et le vent.

CLXXXV

Ça Iran !

Ma *Bombe de Damoclès* commençait à faire des dégâts sur Internet. Salim lança même un concours : « Celui qui ira coller *La Bombe de Damoclès* sur le Mur des Lamentations à Jérusalem gagnera un manuscrit de Marc-Édouard Nabe. » Chiche ! Pour Blanrue, *La Bombe* était le meilleur texte que j'avais écrit « depuis longtemps ». Tu parles ! Et même Soral lui avait dit, me répéta Paul-Éric, que c'était un texte « couillu ». D'ailleurs, sans que

je lui demande quoi que ce soit, Alain le fit mettre en ligne sur le site d'Égalité et Réconciliation.

Taddeï et moi décidâmes de monter une émission sur l'Iran avant la fin de l'année. Je proposai Vergès, Sara Yalda, Leili Anvar, et Roland Dumas évidemment... Frédéric me dit qu'il ne pouvait éviter qu'on nous mette en face une brochette de bien-pensants. C'était le moment de parler de *La Bombe de Damoclès* à la télé ! Surtout que ce tract fut le plus remarqué de tous. D'ailleurs, les Iraniens commençaient à bouger... Un journaliste de Téhéran m'avait contacté pour la chaîne Press TV, « anglophone »... Au Madrigal, sous la pluie, je le rencontrai. Il me lut des phrases de mon tract sous le regard amusé de sa brute de cameraman silencieuse. Il voulait tourner ici, dans le café, en plein Champs-Élysées ! Pas question d'être filmé comme ça, à la va-vite ! Le petit excité pâle persan agité me donna de bons tuyaux pour mon émission du lendemain. Je lui dis qu'on se reverrait après...

Le jour même de l'émission, je potassais un peu l'Iran lorsque je fus interrompu par un



attentat à Beyrouth : le général qui avait réprimé la révolte islamiste du Fatah al-Islam dans le camp palestinien de Nahr el-Bared avait sauté dans sa voiture : un cratère énorme ! Et dans « mon quartier », l'immeuble à côté de celui où j'avais logé, place Sassine, à Achrafieh. Ça mit de l'ambiance à ma journée...

Yves m'appela, je sentais qu'il aurait voulu m'accompagner mais non : punition pour cause de lambinerie aggravée ! Il me dit : « S'il y a le Betar qui arrive, tu m'appelles, avec la voiture je viens tout de suite. » Sympa comme prémonition fantasmagique... Vers dix-huit heures, c'est Taddeï qui m'appela, très tendu, flippant un peu :

— Ici tout le monde est sur des charbons ardents ! me dit-il.

Il y aurait en effet Roland Dumas mais aussi Yann Richard. Anvar avait décliné l'invitation et Vergès était en trop. Merde ! J'eus une idée, je l'appellerais moi, la Leili, pour la convaincre. Frédéric me donna son numéro. Bonne voix et très charmeuse, amusée, elle me connaissait « de réputation », rit et m'expliqua

qu'elle avait peur que Yann Richard lui dise, comme il l'avait déjà fait, que son père encore en Iran était « d'origine juive » ! Je compris pourquoi Elkabbach et Canto-Sperber la kiffaient. Richard l'aurait dénoncée au gouvernement et elle trouvait dangereux d'être en direct avec ce type. Je lui demandai de réfléchir, et lui avouai que c'était moi qui l'avait fait inviter. Ce Richard, j'en faisais mon affaire, on le neutraliserait. « Rappelez-moi dans une demi-heure », me dit l'Anvar. Le comble : j'allais rétablir sur le plateau une Juive iranienne ! Une belle femme en plus, j'étais trop fort ! Pas si fort car je la rappelai et madame fit sa diva et me dit qu'elle ne quitterait pas son Rambouillet finalement, parce qu'elle n'avait pas fait son brushing ! Sympa aveu ! Femme ! Il s'en fallut donc d'un cheveu, c'est le cas de le dire, qu'elle ne vînt ! Je téléphonai à Nadia et à Kakou qui allaient me rejoindre devant l'hôtel Bristol où le taxi de France 2 était chargé de venir me chercher. Bon, il était 22 heures 10, j'étais prêt. Audrey s'était faite belle. On descendit de chez nous

jusqu'au Bristol. Voilà les sœurs ! Je les embarquai dans notre taxi.

Les trois brunes pomponnées m'encadraient lorsque j'entrai dans le sinistre blockhaus anthracite de France Télévisions. Christophe Bourseiller, mou et ravi, m'accueillit et nous descendîmes tous au studio, tout en bas, au sous-sol de la Télé. On entra dans la loge de Frédéric car Taddeï était déjà en plateau, en train d'interviewer Roland Dumas en solo avant le JT du soir, sur la visite de Kadhafi, justement. Rachel Kahn arriva, je l'embrassai et lui présentai les gardesses de mon corps Audrey, Nadia et Kakou. « Elles sont plus belles que celles de Kadhafi ! » dit-elle. Rachel s'étonna que je m'intéresse à l'Iran. Dans la loge arriva aussi Frédéric Encel qui vit les filles, ce qui lui coupa les jambes. Il n'en revenait pas et voulut sympathiser. Taddeï sortit du plateau pendant que les actualités défilaient, puis me montra le conducteur. Au cours de son émission, on lui glisserait un extrait de film où Ahmadinejad disait « mort à Israël », dans une fausse traduction, bien sûr ! Était-il obligé de passer ça pour se dédouaner

et casser mon démontage de la fausse phrase d'Ahmadinejad sur le rayage de la carte d'Israël ?

Ah, voici Sara Yalda, qui m'appela « Marco » et qui me dit que j'étais le plus grand écrivain de ma génération. « C'est un secret pour personne ! » lui dis-je en toute lucidité. Son livre préféré, c'était *Visage de Turc en pleurs*. Il y avait si longtemps qu'elle traînait dans ce milieu littéraire, la petite Iranienne pétillante ! Elle avait mis comme pendentif à son collier une grande étoile de mer rouge. Ce n'était pas l'étoile au front, mais au cou.

On m'assit entre Yalda et Roland Dumas, que je saluai. Il avait l'air de me connaître de nom mais pas de visage. Quand Taddei, tout à l'heure, avait cité mon nom dans leur entretien en tête-à-tête, il avait fait « ah ». On était avec Yann Richard aussi. Face à nous, les trois cons du *Meilleur des mondes*, les pieds nickelés, les pieds enculés, plutôt, de l'américanisme inconditionnel, de l'anti-islamisme épidermique, du sionisme pathologique : François Heisbourg, Bruno Tertrais et donc

Frédéric Encel... Après un quart d'heure d'émission où je les avais laissé parler, je commençai à foutre ma merde. Je m'emmêlai un peu dans les phrases subordonnées mais mon mépris pour ces spécialistes catastrophistes passa quand même. Tertrais prédisait une guerre contre l'Iran dans un an, un an et demi au plus tard, au moment où la bombe atomique serait prête. Le plus puant était Heisbourg, avec sa grosse voix, relevée d'ailleurs par Dumas comme non-preuve de son autorité. Horrible prof rogomme, pontifiant, grotesque, gras vieux puceau. À côté, Yalda, Dumas et moi, on était comme des loups lumineux.

Le plus marrant était Encel, le plus vif. Il se lança dans une démonstration pour prouver que l'Arabie saoudite était le plus grand rival de l'Iran, à cause de la fraction sunnite-chiite. On savait tout ça. Je sautai sur l'occasion pour lui retourner son argument : être contre l'Iran revenait à être pour l'Arabie saoudite, non ? Je fis aussitôt de lui un pro-saoudien, ce dont il se défendit, mais mal. Ça le turlupinait, Encel, de passer pour un thuriféraire des Saoud...

Une demi-heure après avoir reçu mon javelot en pleine poitrine, il essayait encore de se l'enlever. Je l'appelai même le « saoudo-atlantiste ». Heisbourg dit que c'était une très belle compression. « Saoudo-atlantiste », ça leur resterait. C'était ça le risque des alliances !

Je m'aventurai ensuite dans une justification de mon intérêt pour l'Iran, prochaine étape de mon parcours poético-politique, avec un hommage à la littérature persane du Moyen Âge. C'est vrai qu'à l'époque, je comptais suivre ma route, après l'Irak, jusqu'en Iran. Heisbourg ne me rata pas en se moquant de moi en tant que « grand poète soufi ». Dumas glorifia l'Iran démocratique par rapport à d'autres sociétés du Moyen-Orient, et en particulier Israël, c'était sous-entendu. Nous nous étions bien trouvés, avec Roland, pour railler les trois en face de nous, les prendre de haut, leur parler à la troisième personne : « Ça ne leur a pas servi de leçon ! » leur souffletai-je au sujet de leur bellicisme envers l'Irak. Ils étaient terrorisés par l'Iran d'Ahmadinejad qu'ils jugeaient dangereux. Il suffisait de les pousser dans

leurs propres cordes. Quand Ahmadinejad disait qu'il voulait renoncer au nucléaire, ils ne le croyaient pas, mais quand Kadhafi disait exactement la même chose, ils le croyaient. Guignols girouettes ! Cette contradiction les énerva. Le flasque Heisbourg cherchait chez Dumas une désapprobation de mes estocades : « Vous êtes d'accord, monsieur Dumas ? » Mais bien sûr, Dumas était d'accord avec moi, tout ex-ministre des Affaires étrangères octogénaire qu'il fût, pour dire que Blix et Baradei, les duettistes onusiens, savaient très bien, même avant d'y aller, en Irak, qu'il n'y avait aucune arme de destruction massive ! Je les traitai ensuite de naïfs dangereux tous les trois. Ils s'en défaussèrent vite évidemment, en postillant des ricanades. Mais leur compte était bon, j'étais trop en forme. L'émission avait démarré vraiment à mon intervention. Une heure et quart plus tard, Taddei resplendissait de joie car en plus, j'attaquais les trois chroniqueurs chroniques d'Yves Calvi en le taclant lui-même au passage, et avec l'aide incroyablement inconditionnelle de Dumas qui me donnait raison sur tout ! On se

parlait beaucoup les uns sur les autres. Je n'étais pas le seul à couper la parole, heureusement. Taddeï ne réussit pas à placer ses extraits. Yalda m'appelait « Marc-Édouard » et elle aussi me donnait raison.

Mais il fallait recentrer le débat sur l'essentiel, et l'essentiel, c'était Israël. On n'en avait pas assez parlé. Je m'en foutais de passer pour un israélomane aux yeux de Tertrais qui caqueta : « Israël obsède monsieur Nabe ! » J'étais venu pour ça. Je lançai Encel sur le sujet qui, de la protection de l'Arabie saoudite, glissa tout naturellement vers celle d'Israël. C'était pour ça, au fond, qu'il ne pouvait pas blairer Ahmadinejad, et c'était pour ça aussi, au fond, que moi je l'aimais bien. Je démontrai qu'il n'avait jamais dit ni « rayer », ni « Israël », ni « carte » dans sa fameuse phrase qu'on répétait à satiété. J'expliquai la poésie qu'il y avait à parler de la « page du Temps » dans un congrès où « un monde sans sionisme » était imaginé. Je laissais entrevoir un tel paradis, où le sionisme ne serait plus un problème dans la vie quotidienne, et c'est ça qu'avait voulu dire



Ahmadinejad : on déformait ses propos en laissant croire qu'il cherchait à obtenir la bombe pour la foutre sur la gueule de Tel Aviv, ce qui, en pratique, était d'ailleurs complètement impossible ! Les trois finirent par me donner raison sur la traduction, car j'allais de précision en précision, de mot en mot, et réussis à les faire valider en chœur la vraie phrase qu'avait prononcée le « dictateur » iranien. C'était Tertrais le plus antipathique. Je le traitais de « petit oiseau frémissant sous la menace iranienne » !

Taddeï passa ensuite à un reportage sur le fameux congrès négationniste où Ahmadinejad avait invité plusieurs « historiens » révisionnistes à s'exprimer, en Iran, à une tribune fleurie. On y voyait Faurisson blablaver. Aïe ! C'est là, pour la première fois, en direct, que j'entrevis, en une fraction, une friction. C'est Encel, en expliquant clairement qu'il n'y avait pas d'antisémitisme en Iran (d'ailleurs, Sara Yalda le confirma) mais qu'il y avait un révisionnisme auquel, désormais, ce provocateur d'Ahmadinejad se vouait, qui me

fit comprendre à quel point les Iraniens étaient douteux par rapport à la ligne que je m'étais fixée.

C'était comme ça... J'étais venu ici pour exprimer mon amour inconditionnel de l'Iran, après mon tract défendant Ahmadinejad, et c'est dans cette émission même, censée me positionner au faite d'un pro-chiisme de circonstance tout à fait justifié, qu'en vérité je pris du recul. Ça avait dû se voir sur mon visage, d'ailleurs. Encel et les autres insistèrent tellement pour bien expliquer qu'il n'y avait pas d'antisémitisme chez les Perses, car « les chiites ne sont pas antisémites », martelait Encel, que je ressentis ça évidemment au fond de moi comme un grave défaut. Non seulement, les Iraniens étaient révisionnistes, mais en plus, ils n'étaient pas antisémites...

Moi qui étais antirévisionniste viscéral, je compris à cet instant même que l'Iran d'Ahmadinejad était faussement pris par les Occidentaux pour un État antisémite. Révisionnisme ou antisémitisme : entre les deux, mon choix était fait ! Je me voyais mal

continuer à soutenir un chef d'État révisionniste qui invitait sérieusement un Faurisson à venir dans son pays polluer les esprits, et que même les plus grands sionistes de Paris tenaient à ne pas considérer comme antisémite ! Car entre le non-antisémitisme et le sionisme, il n'y a qu'un pas. Encel, toujours lui, me renseigna en glissant une petite phrase pas assez remarquée : au moment de la guerre Iran-Irak, les Iraniens étaient bien contents d'utiliser des armes israéliennes qui leur venaient directement de l'État hébreu !

Cette émission, qui devait me sacrer comme semillant chef de file d'un nouveau courant intellectuel français pro-iranien dans la directe ligne d'Henry Corbin et de Michel Foucault, fut plutôt celle où je pris conscience qu'une rupture était nécessaire entre cette idéalisation politico-philosophique du monde chiite et moi... Sara Yalda, par son sincère appel pour que les Iraniens et les Iraniennes, déjà très évolués, fassent une réforme interne au régime ahmadinejadien dans la direction d'une occidentalisation qui, moi, me dégoûtait, finit de me convaincre. Approuvée

en plus par les trois blaireaux d'en face, Sara dit que la population iranienne était presque toute pro-américaine ! Yann Richard valida cette assertion. Et Encel aussi : « En Afghanistan et en Irak, les Iraniens ont toujours été les alliés des Américains. » L'Iran était beaucoup plus américano-compatible, et même saoudo-compatible, que je ne l'imaginais. Tous espéraient qu'après l'ère Ahmadinejad, l'Iran reviendrait naturellement et plus ouvertement un pays lié à l'Amérique, et pourquoi pas à Israël. C'était une affaire de vingt-cinq ans selon eux, au plus !

Quelle désillusion dans mon regard... En deux clins d'œil, je venais de refermer ma *Parenthèse iranienne* (c'est ainsi que j'avais eu le projet d'intituler le récit d'un éventuel voyage dans ce pays)... Même si j'avais soutenu les chiïtes de Moqtada al-Sadr, espérant qu'ils boutent enfin les Américains hors d'Irak, même si Ahmadinejad me faisait marrer dans ses provocations antisems, alors qu'elles étaient surtout révisos, même si j'étais encore attaché aux grandeurs du soufisme de la grande Perse et aux fastes de l'Iran

ancestral, mon inclination pour le monde du chiisme en prit un sacré coup ! En 2007, Dumas et moi avions raison de prendre parti pour l'Iran contre ces Occidentaux ignobles et va-t'en-guerre, mais ceux-là n'avaient peut-être pas tort d'imaginer que l'ennemi iranien finirait par les rejoindre pour une autre croisade, bien plus importante, celle-là : celle contre les Arabes. Car il était là, le hic !... C'est que les Irano-chiïtes persans n'étaient pas des Arabes ! Leur islamisme commun m'avait aveuglé.

À la fin de l'émission, Encel me dit que j'étais un « sacré rhéteur », et d'une façon sympathique. Il ajouta même : « Je vous avais un peu lu, mais je ne vous avais jamais entendu. Bravo ! » Fair-play, le mossadeux ! C'était d'ailleurs le seul qui resta boire un verre avec toutes ces belles filles en loge. Les deux atlantistes non saoudiens, eux, se barrèrent comme des rats.

Je présentai Audrey à Dumas. Rachel Kahn était ravie :

— J'avais peur d'avoir toutes les associations contre nous, mais non. Rien de

répréhensible, parfait !

— Et ça fait monter l'audimat ! dis-je.

— Ne soyez pas cynique, Marc-Édouard !

Rachel m'avoua aussi que c'était elle qui avait supprimé l'extrait sur les rabbins antisionistes de Neturei Karta qui pourtant aurait parfaitement illustré mon tract :

— Ça, je ne peux pas, me dit-elle dans un grand sourire.

Dumas lui dit que j'étais un « voyou », « un fripon qui sème le trouble partout »... L'avocat était ravi ; on était potes. Pendant toute l'émission, il n'avait pas cessé de me faire des apartés sur l'imbécillité et l'aveuglement de nos adversaires. Taddeï aussi était soulagé, heureux. On but encore tous un verre. Kakou s'endormait doucement sur mon épaule, je la caressais comme un petit chat. Nadia était enchantée. Il y avait une grande harmonie et même une euphorie. Dumas draguait carrément Audrey et lui proposa de l'emmener ailleurs...

— J'ai ma voiture !

Il était 1 heure 30.

— Au Mathis ?

Allez, c'était trop bon, on n'allait pas se quitter comme ça ! Taddeï nous rejoindrait. Sara Yalda était folle de joie, elle aussi. Elle louait ma capacité à « prendre la parole comme personne ». Les premiers messages tombèrent. Lili d'abord, qui m'avait regardé en mangeant du chocolat, et qui se disait « une femme comblée ». C'était à croire que cette petite Juive m'aimait moins que le chocolat mais plus qu'Israël ! J'eus aussi plusieurs textos, dont un de Yves : « *Nabe Akhbar* » (bof) ; et un de Blanrue : « *Bravo à Marc-Roland Dunabe !* » Mais c'est celui de Soral qui devait dévoiler le plus son expéditeur : « *Dis donc, il a été très bon Dumas, il y est allé, quel courage !* » Pas un mot sur moi, bien sûr.

Tout en gagnant la sortie de France Télévisions, Roland continuait de déconner sur Israël et les politologues. Son chauffeur arabe adorable nous dit dans la voiture qu'il faudrait quatre émissions par semaine comme ça ! J'étais derrière, avec les sœurs et Sara. Et devant, il y avait Roland avec Audrey sur ses genoux, qui nous lançait des œillades

choquées ! Car le vieux était aux anges en lui caressant la cuisse. Quatre-vingt-quatre ans ! On riait beaucoup, j'étais détendu et soulagé. Le téléphone sonna, c'était Salim qui me dit :

— La plus grande baffe, ce soir, c'est Soral qui l'a reçue ! Pire qu'Israël !

C'est vrai que ça devait être terrible pour Alain... D'abord, pour une fois qu'il était passé chez Taddeï, il avait été écrasé en direct – et tout le monde l'avait vu – par une Bouteldja plus antisioniste que lui, le soi-disant grand méchant loup sur la question ! Et ensuite, une semaine après, par moi, flamboyant en direct, qui l'avait dépassé sur son propre pro-iranisme, passant pour un « obsédé d'Israël » et démontrant tout simplement – et c'était le grand moment de l'émission – qu'Ahmadinejad n'avait pas dit qu'il voulait rayer Israël de la carte, farsi à l'appui !

Arrivés au Mathis, quel pied ! Taddeï était déjà là. Gérard nous vit avec Dumas. Tout le monde nous zieutait, Samuel Benchetrit et Audrey Marnay... On s'installa à une table ronde, les filles, Audrey et moi. On rigola encore avec Dumas sur Kadhafi, il nous



raconta la réception au Ritz, en nous disant que lui-même était très attaqué pour ça dans *Le Monde* d'aujourd'hui. C'était sa journée ! On débriefa l'émission avec Frédéric. Quelle liberté ! Quelle belle équipe ! Serge Akl du Liban nous rejoignit aussi, fatigué, déphasé, éteint... Il était un peu bouleversé, le pauvre, par l'attentat du matin. Car l'Aoun avait été viré et il n'y avait pas de remplaçant...

À trois heures, Dumas esquissa le besoin de rentrer. Il régla toutes les « piscines », prit le numéro d'Audrey, et le mien, par politesse. Nadia et Kakou étaient épuisées et s'en allèrent aussi, et Taddeï resta un moment avec Serge, pour le remonter. On rentra exaltés. On revit l'émission au lit sur l'ordi. Pas mal. Je me trouvais confus au début et pas assez bien filmé de profil (double menton), mais l'impact était là, le but était atteint. Audrey était enthousiaste : « Le mec qui met de la vie sur le plateau, radical mais avec le sourire, irréprochable. »

Le lendemain, à huit heures, il y avait un premier message sur le portable d'Audrey... C'était Roland Dumas :

— J'espère que vous avez bien dormi !  
Appelez-moi, ça me ferait plaisir...

Quel charmeur roublard queutard octogénaire fabuleux ! Il draguait ma meuf ! Salim avait déjà mis l'émission sur Daily, et les premiers messages étaient bons, excellents. Comme ceux sur le forum de France 3. Seuls ceux sur le mien étaient plutôt bof... Je trouvais tous mes forumeurs, « Petit Jean », « Wham Bam », mous du genou, défaitistes, àquoibonistes... Salim, lui, était enthousiaste ! Toujours bienveillant dans ses analyses et encouragements à mon égard. Yves, lui, se forçait un peu, mais il était ravi et admiratif, bien sûr. La Leili Anvar aussi, que je rappelai, me félicita et regretta presque de ne pas être venue avec nous s'amuser sur le plateau. Elle me dit aussi, pour finir, de me méfier du type de Press TV (Perse TV) qui me tannait déjà pour qu'on se revoie. Zéro !

Ah, après une prestation pareille, je n'allais pas cesser d'être dragué par tous ces chiites excités par ce Byzantin qui avait pris aussi franchement leur parti à la télévision française !

## CLXXXVI

### Approches iraniennes

Ce n'était pas un hasard si au moment où je passais pour un apologiste de l'Iran, Blanrue insista plus que d'habitude pour me présenter Faurisson. D'ailleurs, il m'appela un dimanche sur la route qui le menait chez son professeur ! J'essayai de l'éclairer une fois encore sur l'anti-lautréamontisme inacceptable du vieux buteur, mais Blanrue prenait comme une sorte de défi de me faire rencontrer son idole. Arrivé chez lui et renseignements pris, Paul-Éric me rappela pour me dire que Faurisson m'invitait personnellement aussi, si je voulais. Jamais de la vie !

Au même moment, un Irano-Italien qui m'avait vu à la télé insistait aussi pour que je vienne en Iran faire une conférence. J'étais l'objet de harcèlements iraniens ! Ce Ferri me fit appeler par son patron, Shafiee, qui exigeait que je sois là mardi, lors d'une réunion « Dexxon ». Et puis quoi encore ? Je proposai qu'on se voie le lendemain plutôt...

Ce lundi-là donc, un peu avant dix-neuf heures, je m'approchai de l'hôtel George-V et reçus un appel de la secrétaire du marketing de monsieur Shafiee qui me dit qu'il aurait un peu de retard et me rejoindrait dans le hall, avec une écharpe noire... Arrivé dans le hall, c'est moi qui, par déduction, reconnut la secrétaire qui attendait son boss, car elle ne me connaissait pas du tout, même de tête. Ça partait mal... Elle était censée, elle, me remettre, puisque c'était par la télé que son patron « ébloui » m'avait contacté. L'Iranienne me dirigea vers le bar, mais cette conne n'avait pas réservé de table, c'était tout bourré, il n'y avait plus de place... Elle m'entraîna alors au Prince de Galles, le palace juste à côté. Peut-être un travers persan : utiliser deux hôtels pour un seul rendez-vous ! Un peu paniquée, la secrétaire multipliait les coups de fil. Au bar du Prince de Galles, elle m'expliqua l'entreprise Dextron, un projet communautaire d'ordinateurs à deux cents euros pour les enfants, c'était ça leur boulot. Qu'est-ce que j'en avais à foutre ? On attendait son patron. Je m'endormais lorsque arriva sa

filles, ou sa femme, Sari Shafiee, une grosse hindoue et un Amerloque, qui me dévisagèrent et m'expliquèrent à leur tour le fonctionnement de leur boîte, de l'« actionnariat », des termes de Microsoft et d'ordis, leur plan média, etc. Je ne comprenais rien. Il était 20 heures 49...

— Je suis désolé, leur dis-je, mais je vais devoir partir. On avait dit dix-neuf heures !

Ils n'avaient jamais vu ça, les Iraniens ! Un Français qui n'a pas tout son temps à accorder à un milliardaire pareil. Ah, voici Shafiee ! Quadra chauve pâle, manteau en peau de chameau, foulard Paul & Joe, bavard, désagréable, il ne prêtait aucune attention à ce que j'essayais de lui dire... Sa Sari lui faisait du genou pour qu'il m'écoute. Shafiee parlait et se vantait de ses moyens et de son manque de temps. Le genre submergé... Un Kemal iranien, et sans la culture nabienne ! Il m'appelait « Monsieur Nabé » et me disait qu'il n'aimait pas les anarchistes parce qu'ils n'étaient pas « organisés ».

— Vous comprenez, les anarchistes ont aidé à la Révolution, mais ce sont les communistes

qui l'ont faite. Moi, je suis du côté des communistes.

Je lui dis que les anarchistes organisés, ça existait : j'en étais un exemple. Alors il changea sa faucille d'épaule et vanta les anars, en me disant qu'il rêvait d'une internationale d'anarchistes organisés...

— Je veux vous aider ! me dit-il soudain dans les yeux.

— Mais moi, je ne vois pas comment vous pouvez m'aider... lui répondis-je.

Très vite, je m'aperçus qu'il me voulait en alibi intello français pour son business. Il croyait que j'étais avide d'être enrôlé dans un groupe d'hommes d'affaires informatiques... Je comprenais qu'il ne m'avait vu que deux minutes à la télé, l'autre fois, sans comprendre ce que je disais.

— Mais la façon dont vous l'avez dit m'a plu !

C'était son copain Ferri, qui n'était pas là (il venait d'avoir un accident), qui me connaissait bien en tant qu'écrivain. Tant pis ! Trop tard. Je me levai au bout d'un moment, « désolé »... Pour me retenir, Shafiee me dit :

— Je peux vous publier vos tracts à des milliers d'exemplaires dans tout le pays !

— Chiche ! dis-je avant de prendre congé.

Décidément, je m'apercevais que les musulmans non-arabes étaient aussi peu fiables que les autres. Planche pourrie sur planche pourrie ! Ce n'est pas comme ça qu'on se construit une cabane solide, à peine des chiottes bancales au fond d'un jardin... Les Iraniens ne valaient pas mieux que les Arabes.

Allez, encore un et je me jurais de laisser tomber ce mauvais combat. Ahmadinejad se débrouillerait très bien sans moi. J'avais rencontré deux Iraniens... Le troisième, c'était un « chef des médias », voilà comment il s'était présenté au téléphone. Comme je devais voir Yves au Café Madeleine pour lui signer un *Morceaux choisis* pour son frère (n'importe quoi !), je donnai rendez-vous là-bas à l'Iranos.

En les attendant, je passai au kiosque prendre *Le Point*, où il y avait un texte de Besson sur Carla Bruni, la nouvelle compagne de Sarkozy. Sans le dire, Patrick donnait des détails qui prouvaient qu'il avait lui aussi couché avec elle... Ça sentait un peu le vengeur

jaloux qui cherchait à la mouiller et à faire savoir que le président de la République était passé après monsieur Besson. Sauf qu'à chaque fois qu'une liste des amants de Carla était dressée, Patrick n'était jamais cité... Besson s'adressait à Sarko en lui disant qu'il n'avait pas à hésiter, c'était elle sa nouvelle femme ! Une évidence ! Qu'attendait-il pour foncer ?

Yves arriva en retard. La brume qu'il avait dans la tête avait à présent gagné tout son corps... On aurait dit qu'il était prisonnier d'une camisole de force brouillardeuse qui l'empêchait de se mouvoir normalement dans la rue. L'Iranien nous rejoignit. C'était peut-être le plus surprenant des trois que j'avais rencontrés à Paris... Il ne payait vraiment pas de mine. Sale, endormi lui aussi. Un peu moins qu'Yves, mais quand même ! « Chef des médias », tu parles... Je me demandai s'il n'enregistrait pas ce que je disais, avec son portable... Tant pis, au fond.

J'expliquai à ce simili-clodo perse que je ne voulais pas donner d'images que je ne contrôlais pas... Soit on ferait une émission en



direct ; soit un reportage sur moi, complet, que je pourrais superviser au montage, séquence par séquence ! Car au fur et à mesure de la conversation, je m'apercevais qu'il voulait m'inclure dans un documentaire plus général, sur Faurisson et Garaudy ! Il les appelait d'ailleurs « monsieur Faurisson » et « monsieur Garaudy ». Pas question ! « Faites un reportage sur Israël, si vous en avez le courage ! » Je lui dis dans un parfait anglais, ce qui m'étonna moi-même :

— *Holocaust existed, it's Israël who should be not!*

L'Iranien était tellement surpris qu'il me confirma que si je disais ça à la télé iranienne, j'allais directement en prison ! Je rigolais d'imaginer qu'ils pourraient changer les sous-titres dessous en farsi pendant que je parlais et me faire dire exactement le contraire ! La conversation, où je montrais que je n'étais pas dupe des intentions de manipulation de ce Karimi (c'était son nom), me conforta dans ce que j'avais ressenti pendant l'émission de Taddei... Chez les Iraniens, il y avait un fossé entre d'un côté leur dédain manifeste pour la

question d'Israël, l'antisémitisme et l'antisionisme, dont ils se foutaient royalement ; et de l'autre leur sacralisation, assez incompréhensible d'ailleurs, du révisionnisme que Faurisson, avec son mépris évident pour la cause palestinienne et son obsession d'avoir raison contre les historiens de l'extermination des Juifs, incarnait parfaitement. Je me retrouvais par antisionisme à m'égosiller à convaincre un Iranien que les chambres à gaz avaient existé ! Karimi me trouva « pessimiste » et « méfiant », et en même temps il était amusé de mon habileté intellectuelle.

Au bout d'une heure on s'en alla, Yves et moi. Au coin de la rue de l'Arcade, je lui signai son livre et pris congé de cet imbécile. Dire que c'est avec lui que j'avais accepté d'aller passer les fêtes en Mauritanie chez son copain Kemal !

## CLXXXII

### L'arnaque de Zoé

Un groupe d'ignobles beaufs français bien blancs avait kidnappé des petits Noirs au Tchad en les faisant passer pour orphelins, et avaient essayé de les ramener en France pour les vendre à des parents en mal d'adoption ! Rien que ça ! Six tocards menés par un couple de Thénardier : Éric Breteau et Émilie Lelouch...

Sous les ordres de l'abruti pompier et de sa grognasse, une infirmière, un autre pompier, un médecin, un prof s'étaient déguisés en membres d'une ONG fictive, avec des tentes de l'ONU, extorquant aux chefs des tribus, qui savaient à peine écrire, une signature pour qu'ils leur lâchent des enfants soi-disant abandonnés.

Le nom de l'ONG ? « L'Arche de Zoé » (sur place, elle se faisait appeler plutôt « Children Rescue »). Ils avaient fait croire aux autres ONG qu'ils voulaient construire une école à Adré, au Tchad... Pour ça, il fallait choisir les enfants, les rassembler... Marabouts, animateurs, tout le monde y crut dans le village ! C'était l'école des cadavres d'Adré...

Tout était prémédité. La Lelouch était chargée de baratiner les mères des villages (tchathe spéciale Tchad). Celles qui acceptaient de laisser leurs enfants partir étaient considérées par Lelouch comme des « abandonneuses »... Et elle choisissait les plus miséreux pour que les mères cèdent, tellement celles-ci ne pouvaient rien leur offrir de mieux...

Les gosses subissaient des visites médicales, mais dans le seul but de rassurer les futurs adopteurs sur leur état. Le critère, c'était qu'ils aient encore leurs dents de lait. Et les arnaqueurs prenaient des petits qui ne pouvaient pas parler. Plus pratique ! Quant aux plus « grands », la Lelouch et les autres leur apprenaient le français : pour mieux séduire leurs familles chrétiennes à l'arrivée. La plupart des enfants, bien sûr, étaient musulmans...

Breteau et Lelouch avaient déguisé les bambins avec des bandages bidons, des perfusions factices, sparadraps sans plaie, goutte-à-gouttes vides... Ils voulaient faire passer ça pour une évacuation sanitaire. Ces

salopards avaient même fait construire une passerelle en bois à des Noirs du village pour pouvoir faire monter les enfants dans l'avion, en leur disant que c'était un moyen de se muscler les jambes !

C'est depuis l'Afrique qu'ils faisaient les « attributions »... Breteau appelait les familles de Reims, du Loiret, pour leur annoncer la bonne nouvelle : « On va vous attribuer un petit garçon formidable et en pleine santé qui s'appelle Ahmed ! » Pourquoi pas tant qu'il y était : « Alors voilà mon gros, on va t'apporter un petit Noir de quatre ans et demi que tu vas pouvoir enculer tous les soirs, t'es content ? Ce sera cinq cents euros de plus parce qu'il n'a pas le Sida ! »

Même les journalistes, partis avec eux pour faire un reportage télévisé sur leur épopée au grand cœur, avaient dans l'idée de se chiper un petit gosse au passage. Je me demande si l'adoption n'obéit pas aux mêmes dégueulasses instincts que la pédophilie !

Breteau choisissait exprès des familles d'accueil qui étaient en mal d'adoption... Il leur faisait croire que c'était juste provisoire,

mais espérait évidemment que les familles craquent et gardent le gosse. Dans ces conditions, ils devraient verser un petit supplément pour passer de l'accueil à l'adoption...

Quelle drôle d'idée de vouloir absolument un enfant quand on n'a rien dans le ventre !

Breteau demandait aux familles ce qu'elles voulaient comme sexe, comme âge, jusqu'au nouveau prénom (pas trop africain) par lequel elles auraient souhaité l'appeler... Nègre à la carte ! On était en pleine chanson de Choron :

*J'ai adopté un enfant nègre  
Mais il me plaît plus  
Est-ce que je peux en faire un zèbre  
En mettant de la peinture dessus ?*

Cent trois enfants, quand même ! De 2 500 à 3 000 euros l'enfant ! Breteau et Lelouch avaient prévu de revenir en chercher d'autres, ils en avaient prévu dix mille ! Et à payer d'avance, pour financer les voyages... Une vraie petite déportation. D'ailleurs, l'Arche de Zoé avait un nom de code pour parler de

l'évacuation des enfants en France, ils appelaient ça « la vaccination finale » ! Comme ça sonnait bien ! Heydrich et Himmler n'auraient pas trouvé mieux.

Certains parents noirs mais pas cons finirent par râler pour récupérer leur pas du tout orphelin, et au moment où l'avion allait s'envoler, la police tchadienne intervint et l'opération fut interrompue *in extremis* ! Le président Déby ne libéra du zinc que les hôtes et les journalistes.

À l'aéroport d'Abéché, entourés par des Noirs en kaki, les gosses hurlaient, pleuraient, couvraient les explications embarrassées du couple maudit qui faisait dans son froc devant Déby en personne. Les Tchadiens avaient attendu que l'équipe soit prête à redécoller pour la prendre en flagrant délit.

Au même moment, toutes les familles d'accueil, lamentablement étalées dans le hall de l'aéroport de Reims, attendaient chacune son orphelin... Puis la « mauvaise » nouvelle tomba. L'Arche arrêtée ! Alors, la « maman » vidait en pleurant son biberon dans le caniveau ; le « papa » dépité balançait

tristement, le tenant par le bout du bras, un nounours désormais inutile... Dire que ces enfants avaient été promis pour Noël, le sapin était prêt et le berceau déjà couvert de stickers d'animaux sauvages, pour ne pas dépayser le petit négro !... Mort à ces cons de parents blancs qui attendaient en Plouquerie franchouillaise le petit Noir en bonne santé que l'Arche allait leur apporter ! Moi, si j'avais été la France, j'aurais mis aussi au trou toutes les familles d'accueil, tous ces instits, ces fonctionnaires stériles ou déjà parents qui attendaient leur petit Africain pour égayer leurs murs de masques nègres vivants à accrocher partout !

Si Breteau et Lelouch avaient réussi leur rapt de masse, ils auraient été accueillis comme des héros, dans la Marne, où on les attendait avec des petits chapiteaux, du champagne, des biscuits à la cuillère... Tout le monde aurait acclamé les sauveteurs des pauvres petits enfants du Darfour. C'était ça, la vraie récompense que lorgnait Breteau, l'humanitaire en mal de gloire ! Kouchner et Rama Yade leur auraient fait un peu la leçon,



leur auraient reproché d'avoir fait leur coup en douce, mais ils les auraient félicités d'avoir sauvé ces enfants des griffes des vilains islamistes.

Car l'arnaque, c'était de les faire passer pour des enfants darfouris ou soudanais persécutés par des fous de Dieu, alors qu'ils étaient totalement tchadiens et juste pauvres ! Tous les Noirs se ressemblent pour les sales Blancs en neige de merde !

Victimes du Darfour ! Ah, la cause était si bien portée par la bande à Lévy en 2007 ! Ô cette idéologie d'affolement pour le Darfour matraquée par BHL, Kouchner et les autres à toute la population humanitariste de France ! Forcément, les bénévoles de l'Arche s'étaient dits submergés par l'amour qu'ils ressentaient pour ces petits Africains en danger qu'il fallait absolument sauver.

L'enfer est pavé de bonnes intentions, surtout quand ces pavés sont ceux de 68 ! Avec tout ce qui se passait en Irak, en Israël, au Liban, en Palestine, il y avait une indécence folle à dévier les problèmes du Moyen-Orient sur le Darfour. C'était ça, l'enfumage des cons

Breteau et Lelouch, ce qui les avait entraînés à s'occuper en urgence de pauvres Africains génocidés par les méchants musulmans du Soudan !

Quand on l'accusait d'avoir manipulé les enfants, Émilie Lelouch se défendait : « Je les trouve beaucoup plus manipulés quand on leur met une kalachnikov dans une main et un Coran dans l'autre ! » Lelouch avait un côté très Caroline Fourest : gloseuse, déterminée et virile.

À force de dire qu'il fallait « résister », qu'il fallait « savoir désobéir », dire « non », passer outre les autorités et devenir des héros futurs, comme l'avaient asséné Lévy et ses sbires, voilà ce que Breteau et les siens s'étaient autorisé. Breteau, lui, affirmait avoir été « trompé ». Le trompeur trompé ! C'était lui la victime. Il avait vraiment cru qu'ils étaient orphelins ! Son élan d'humanité n'était pas à mettre en cause... « Je n'avais pas de raison de douter, puisque je ne connais pas la culture ni la région. » On l'appelait « Monsieur l'Arche », et il faisait le penaud, foutant tout sur le dos de son passeur, le rabatteur Suleiman,

musulman bien sûr, soixante-quatorze ans, analphabète, mais qui aurait quand même signé les autorisations de sortie des gosses !... C'était ça, sa ligne de défense à son procès.

D'ailleurs, le procès de l'Arche de Zoé eut bien lieu, et là-bas ! À N'Djaména ! Rouault aurait fait ses délices de ces Noirs en robe rouge dans une sorte de cour d'école, orné d'un slogan « La Loi et l'intime conviction », avec deux balances équilibrées, ce qui ne voulait rien dire. Et Jean Rouch qui n'a pas vu ça ! Quel dommage...

Bientôt, le verdict tomba : huit ans de travaux forcés pour chacun des rapteurs et soixante mille euros par enfant kidnappé ! Parfait, bien qu'indulgent, je trouvais... Ils méritaient la peine capitale, comme le hurlaient des Noirs miséreux dans les rues de N'Djaména ! Il faut dire que Sarkozy avait mis le paquet... Après avoir envoyé Cécilia pour récupérer les infirmières bulgares, il avait envoyé Carla pour faire les beaux yeux à Déby, afin qu'il lâche les voleurs d'enfants. Alors qu'il y avait encore deux mois, Déby était

traité de « dictateur », tout à coup, ça devenait un « partenaire » !

À l'annonce de la condamnation, en France, trois cents personnes manifestèrent à la Bastille pour que Breteau et Lelouch soient libérés. Le pompier martyr disait : « Ou je sors, ou la vie ne vaut pas le coup d'être vécue. » Tout le monde le plaignait. Surtout les mères des ex-familles d'accueil... Désormais, leur petit Nègre, elles s'asseyaient dessus ! Elles couvraient plutôt Breteau. Elles le couvaient, même ! Pauvre petit poussin humanitaire ! Poussin aux œufs d'or, en quelque sorte, puisque il avait failli leur donner à chacune un enfant, enfin !

Les immondes Français continuaient dans le chauvinisme aveugle... À la Castellane, eut lieu une manif misérable dans les rues pour la libération du médecin qui faisait partie de la mésaventure. Ploucs sous la pluie avec leurs banderoles : « Philippe doit revenir dans son village », ou alors « Avec le Docteur ! », « Castellane a besoin de Philippe », ou encore « Villageois en souffrance sans tes compétences »...

Sarkozy, comme ça traînait, s'énerva. Au lieu de trouver ça très juste que le Tchad en fasse une affaire tchado-tchadienne, il voulait absolument faire libérer ses ressortissants ! C'est Gilbert Collard qui accepta de défendre les kidnappeurs... Déjà le début de la fin pour Collard, qui allait vite passer au Front national pour pousser plus loin son beaufisme. Il disait carrément que le jugement « puait l'injustice, les violations des droits de l'homme, le racisme »... Pour excuser l'acte des Zoés, le gros Collard disait encore : « Cette affaire relève d'une maladroite folie d'amour pour tirer du malheur les enfants du Darfour. Il n'y a pas eu d'enlèvements. Ce qu'on peut concéder, c'est qu'il y a eu un irrespect anarchique d'un formalisme humanitaire. »

Sacré Collard ! Je l'avais connu si frondeur, si marrant il n'y avait pas si longtemps... Qu'est-ce qui leur était arrivé à tous, en quelques années ?

La ligne, c'était de dire que les néo-colons merdeux de l'Arche de Zoé étaient des Français et qu'il fallait donc les rapatrier pour faire leur procès en France. Mais les Tchadiens

étaient formels : « Un procès en France serait une insulte ! » Sous prétexte que la justice tchadienne était une justice d'amateurs et de bras cassés, la France voulait juger ses propres bras cassés chez elle. C'était quoi si ce n'était pas du racisme ? L'argument des Blancs, c'était que Déby se servait de cette affaire pour « faire pression » sur la France. La prise d'otages à l'envers !... De gros cons venaient kidnapper ses gosses et c'est lui, en les gardant en prison, qui avait kidnappé les gros cons !

Tout le gouvernement ramait. « À ta pirogue, Rama ! » Kouchner parlait de « l'Arche de Zozo », il baissait la tête, et pas un mot d'excuse de la part de ce propagandiste du darfourisme exalté, ni d'aucun de ses copains, darfourologues humanitaires... Drôles d'« humanitaires » qui laissaient brûler les Noirs pauvres en France dans des immeubles vétustes mais qui pleurnichaient sur les petits Darfouris « génocidés » par de méchants barbus. Qu'est-ce que le pompier Breteau pensait de l'incendie du boulevard Auguste-Blanqui ? Ça, c'était une question !

## CLXXXVIII

### La parenthèse mauritanienne

Finalement, le 28 décembre, les criminels craignos de l'Arche de Zoé furent rapatriés en France... Ah, ce n'était pas dans le pays du karcher qu'on allait leur faire tirer huit ans de bague pour avoir voulu revendre des négrillons à des ploucs bourges... La pression française avait été telle qu'elle avait forcé Déby à laisser repartir les condamnés pour que leur peine, évidemment, soit commuée sur leur putain de sol. Merde ! Le dictateur avait craqué. Ils avaient dû sacrément appuyer dessus pour le rendre flexible...

Ça commençait à me chatouiller d'écrire un nouveau tract ! Yves me promettait qu'il irait plus vite que d'habitude. Je cherchais déjà un titre... *Grâce aux négriers*, ou mieux : *L'Arche des Néo* (pour « néocolonialistes », bien sûr). Et je pensais aussi à Dieudonné, qui en aurait eu à faire, des sketches, sur cette histoire ! Mais non, il préférerait donner un *Best of* de ses spectacles précédents, ce fainéant !...

Mais déjà, il fallait partir. Yves, sa fille Justine, Audrey et moi allâmes rejoindre Kemal, à Nouakchott. Notre gros hôte maure jubilait de nous recevoir quelques jours dans son pays... Cadeau de fin d'année ! Mon cadeau surtout à moi, c'était qu'en Mauritanie même, des touristes français venaient d'être tués à la kalachnikov sur la route du désert, et que d'autres attentats étaient prévus.

C'est dans cette ambiance de western que nous visitâmes le pays de Mohamedou, en compagnie poisseuse d'Yves et de sa fillette... Ce fut à Atar, le lieu même du départ prévu, que nous apprîmes l'annulation du dégueulasse Paris-Dakar ! J'étais déchaîné. Encore un bienfait du terrorisme ! De bénis rebelles avaient réussi à avoir sa peau, à ce rallye stupide ! J'insistai auprès de Kemal pour qu'il me trouve un support où je puisse exprimer cette idée. Il me fit lui-même l'interview qu'il mit sur le dos d'un journaliste et qui fut publiée dans le journal local. Je ramènerais triomphalement ce trophée en France !



Ah ! Le Paris-Dakar... On était loin du Toulouse-Santiago du Chili de la ligne de l'Aéropostale dans les années trente de mes chers Mermoz, Saint-Exu', Guillaumet, qui prenaient eux-mêmes tous les risques de se faire kidnapper par des « terroristes » de l'époque (ce qui fut fait, et en Mauritanie !) pour apporter par avion de simples lettres, et pour cela traversaient par les cieux des déserts de pays qui n'étaient pas les leurs, mais sans aucune intention coloniale, avec seulement l'amour éperdu du survol des choses !

## CLXXXIX

« Vous l'avez dans le cul ! »

À mon retour à Paris, on ne parlait que de l'annulation du Paris-Dakar... Entre ça et l'affaire de l'Arche de Zoé, on baignait en ce début d'hiver 2008 dans une atmosphère totalement africaine. Je n'eus même pas besoin de convaincre Taddei de monter une émission sur ces sujets. Elle eut lieu le 14 janvier. Du casting prévu, seule la très très

belle actrice noire Aïssa Maïga nous lapina... Elle jouait dans le film *Bamako*, d'Abderrahmane Sissako, considéré en Occident comme un grand cinéaste libéral, ouvert d'esprit, humaniste, alors qu'en Mauritanie, son pays, Kemal nous avait dit qu'il était traité comme une merde qu'il était, grillé aussi bien au Burkina Faso qu'au Tchad, ainsi que dans tous les pays alentour.

Je prévins Salim, Yves, Nadia, Blanrue, et montai dans le taxi qui m'attendait comme d'habitude devant le Bristol. Dans sa loge, je retrouvai un Taddeï assez distant, se permettant, Monsieur, d'affirmer que j'avais dit des « conneries » dans mon interview sur l'Afrique, mélangeant l'Égypte et la Mauritanie qui n'était pas du tout un pays touristique. Ah oui ? Et comment se faisait-il alors que quatre purs touristes dans la tradition beauf colonialiste avaient été tués à Aleg ? Ce bourgeois descendeur du Nil me faisait rire avec ses grandes théories, lui qui, il y a une semaine, ignorait même jusqu'au nom de Jean Rouch ! Heureusement, il y avait Rachel Kahn, paradoxalement beaucoup plus accueillante

que Frédéric, qui commençait à en avoir marre de se sentir obligé de m'inviter à ses émissions. Rachel était très amusée de me voir encore sur ce terrain inattendu. Après l'Orient, l'Afrique ! Elle me fit des compliments sur ma tenue, une veste quasi saharienne, très combattant du désert... Il ne manquait que la kalachnikov !

Il y avait aussi Jean Bricmont, un Belge anti-humanitaire, grande chose molle en pull pourpre, et Jacky Mamou, un militant de la cause Darfour, pote de Lévy, Kouchner, Glucksmann, Julliard, etc. Et puis Rony Brauman. Je l'aperçus de loin, au maquillage, et c'est à côté de lui que je fus placé, dans la même rangée que Bricmont et qu'un Noir intello très classe, Nimrod. 23 heures 30, top, générique, l'émission démarra. J'étais radieux. Taddei me présenta très bien, en disant que je suscitais la controverse, même en Mauritanie, à cause de mon article contre le rallye.

Et puis il y avait un certain Irénée, qui dirigeait un collectif pour les cent trois enfants du Tchad. Il s'insurgeait à juste titre contre l'injustice d'un nouveau procès de l'Arche de

Zoé en France, qui risquait d'aboutir à une réduction de la peine africaine en un court emprisonnement de principe. Et Nimrod enfonça le clou noir ! Il dit qu'il avait souffert de cette parodie de justice, et fit allusion aux *Nègres* de Jean Genet qui, eux aussi, étaient une « clownerie ». J'avais au moins deux alliés sur le plateau. Et noirs, bien sûr ! *Les Nègres* de Genet, direct, d'emblée ! À la cinquième minute de l'émission ! C'est bien parce qu'il était noir que je lui pardonnais d'avoir parlé des *Nègres* avant moi. Nimrod disait des choses très justes sur la pièce de Genet où les rôles de Blancs étaient tenus par des Noirs grimés. Pour lui, la leçon de Genet, c'était que lorsqu'il y avait des dominés appelés à juger des dominants, ça ne pouvait être qu'une mascarade. Bien vu ! « L'Arche de Zoé est une tragédie, et une tragédie se décompose en comédie. » Je l'aurais embrassé comme du bon pain, du bon pain noir ! Il en arrivait même à accuser Mandela avec son mouvement Vérité et Réconciliation, « vaste comédie théâtrale », dit-il. On aurait pu dire ça d'Égalité et Réconciliation... D'ailleurs, ce

fut par ce Nimrod que je pris conscience que Soral avait calqué le nom de son association sur celle de Mandela.

On me voyait jubiler à côté. Nimrod soulignait bien que Sarkozy et Déby s'étaient arrangés pour présenter ça comme une victoire symbolique du peuple noir. Je « rebondis » (comme disent les Aborigènes à cheval sur leur kangourou) sur Genet. Je rappelai juste que la « mascarade », c'était aussi l'Arche de Zoé, pas seulement son procès. Mascarade de justice contre mascarade de sauvetage... J'espérais encore que les six personnages écopassent de lourde peine ! Trop optimiste. Encore une fois, c'est Nimrod qui avait raison. Il avait bien vu que les Noirs joueraient au final le rôle que les Blancs leur avaient assigné, c'est-à-dire celui de juger, symboliquement seulement, les criminels blancs...

Mamou défendit les Zoés, bien sûr ; je le remis en place : on n'était pas là pour faire le procès du gouvernement tchadien ! En accusant Breteau et sa bande de voleurs d'enfants (un bon titre à la Jean Genet :

*Journal du voleur de Noirs*), les Tchadiens ne faisaient que renvoyer boomeranguesquement (rebonjour les Abos !) à l'Occident ses propres fantasmes. Rony Brauman opinait du chef... « Je suis assez sur ma soif », disait Irénée, replaçant le débat sur les vraies victimes : les enfants noirs. Brauman insistait sur le fantasme colonial de Sarkozy voulant récupérer ses Blancs comme un bon père de famille. En effet, on aurait bien vu Sarko ramener les enfants de sa patrie un à un sur ses épaules, comme il avait porté le fils de Carla Bruni et de Raphaël Enthoven dans les ruines de Pétra ; ou carrément dans ses bras, comme les petits gosses, dont un Noir (« donnez-moi le petit Noir ! »), retenus en otages par le chômeur dépressif « Human Bomb » à l'école maternelle de Neuilly en 93, et que Super Sarko avait réussi à sortir de la classe.

Le gros Bricmont, dans son pull-over fait main qui puait des pieds, citait Régis Debray : c'était quand même moins bien que Jean Genet ! Bricmont attaquait Lévy et Kouchner, facile. Il ne disait pas l'essentiel. Kouchner,

comme Lévy, avait toujours été un défenseur des droits de l'homme, même noir, à condition qu'il soit dictateur. Car rien de tel qu'un dictateur pour lutter contre l'islamisme ! Voilà pourquoi Kouch' avait toujours « protégé » Déby et avait eu donc toute la latitude pour le forcer à libérer la bande à Zoé.

Je ne pouvais pas savoir à l'époque que Bricmont était si près d'Olivier Mukuna, et même qu'il se rapprocherait de Soral et de Dieudonné, par pur antisémitisme mal géré organiquement.

Bricmont disait qu'en Irak, c'était pire qu'en Afrique : les Irakiens étaient tellement désespérés qu'ils vendaient leurs enfants pour trois mille dollars. C'était quoi cette connerie comparative ? Une façon de dire que l'Arche aurait mieux fait de kidnapper des gosses irakiens victimes de l'axe américano-sioniste ? À quand une Arche de Zoé en Irak, si ça pouvait permettre aux enfants d'échapper à l'enfer yankee ?

D'autre part, je n'oubliais pas que Bricmont était belge, c'est-à-dire profondément anti-Noir, quoi qu'il en dise, quoi qu'il en sache lui-

même, quoi qu'il croie en penser. Bricmont serait toujours un anticolonialiste sélectif, comme il y a des pédophiles sélectifs... Quand je regardais Bricmont-l'antisioniste avec sa dégaine de grosse frite grasse suintant le léopoldisme mal digéré, j'avais l'impression que c'était le genre de type qui, par respect pour la Cause, n'enculerait pas un enfant arabe puisque celui-ci « luttait » contre les USA, mais un petit Africain, volontiers, puisque celui-ci ne luttait que contre la faim ! Ah, cette grosse poule d'Uccle était mûre pour nous pondre une nouvelle pièce à la Jean Genet (encore ?) : *Les Négrillons* !

Mais le véritable affrontement se passa entre moi et Mamou. Encore un Juif ? Je lui balançai dans la gueule toute sa propagande pro-Darfour, où lui et ses copains, Kouchner et Cie, avaient exagéré l'« extermination », au point que des pauvres cons comme Breteau, sa femme et les autres avaient agi ainsi. Kouchner avait été l'idole de Breteau, qui avait voulu tout faire comme lui.

Mamou m'appelait « Nabé », je lui dis que c'était la prononciation africaine... Ce ne serait



pas la dernière fois que sur un plateau, un judéo-intello déformerait mon nom pour me dénotoriétiser et réduire ainsi la portée de ma parole.

Je remettais en cause la raison de militer et de vivre de tous les soixante-huitards néo-colonialistes. Je truffais la pleurnicherie de Mamou de mes sarcasmes... À la trente-cinquième minute, je m'insurgeai brusquement contre l'utilisation fallacieuse du mot « génocide »... On s'apercevait que la vraie lutte pour « sauver » le Darfour, c'était lutter contre ceux qui réfutaient le mot « génocide » et osaient lui préférer celui de « répression sanguinaire ». À l'époque, c'était presque révisé de dire : « Il n'y a pas de génocide au Darfour ! » C'était marrant comme Bernard-Henri Lévy, dont la mère pourtant n'était pas juive, bradait à qui mieux mieux le terme de « génocide ». Ce serait à creuser.

Mamou recommençait avec son « Nabé »... L'algarade eut lieu, à la grande joie des Noirs présents, restant glabres. Brauman m'appuya directement, rappelant que l'ingérence était

un délit et qu'« Urgence Darfour » (l'assoss' de Mamou) s'en était rendue coupable. Du coup, c'est lui qui se frita avec Mamou qui lui ressortit des vieilles phrases sur des papiers tirés de sa poche. Un coup à la Morgan Sportès ! Moi, Brauman, Bricmont, puis Nimrod nous acharnâmes sur le pauvre Mammon, je veux dire Mamou. Je l'achevai en lui disant qu'il n'avait rien à foutre de l'Afrique.

On s'engueula carrément. Il dévoila sa haine du Soudan, et puis nous ressortit Michel Foucault de la naphtaline sidaïque. Je lui dis que Foucault aurait été avec nous aujourd'hui, et pas avec lui. Nimrod parlait de l'inconscient colonial : « Un Occidental a plus de droits que moi-même dans mon propre pays. » Sur la décolonisation, on rivalisa, Nimrod et moi, de rage contenue et de justesse politique. Personne n'osait l'ouvrir. J'inventai le concept de « post-décolonisation ». Taddeï fit entrer alors un des patrons du Paris-Dakar, Bruno Saby. Quelle bonne émission ! Du gâteau de conneries offert sur un plateau d'argent ! Cet imbécile fit illico l'apologie du rallye en disant

que les Africains « adoraient ». Nimrod rigolait. Tant d'aveuglement ! Pour ce blanchâtre, le rallye avait été annulé à cause du terrorisme. Je rectifiai : non, à cause de la peur du terrorisme ! Je montai au filet en m'énervant, Nimrod en partenaire. On lui massacra son Dakar sacré. Je précisai qu'en Mauritanie, tout le monde, à part les collabos, se réjouissait de l'annulation, et que c'était terminé, le rallye.

— Vous l'avez dans le cul ! conclus-je.

Hilarité générale ! Le « sportif » était choqué, trouvant ma façon de parler « déplorable ». Nimrod, à côté de moi, pleurait de rire littéralement, il avait des larmes qui lui coulaient sur les joues... J'avais gagné mon pari : j'avais promis à Justine, la fille d'Yves, à notre retour de Nouakchott, dans le taxi qui nous avait ramenés de l'aéroport, de prononcer la phrase lors de mon prochain passage télé. Chose promise à une enfant, chose due doublement !

Bricmont se tapa un laïus final alors que l'émission aurait pu se terminer par « vous l'avez dans le cul ». Brauman à la fin était un

peu écrasé. Il baissait la tête. Je l'aurais cru moins narcissique, car il alla se plaindre, d'abord à Taddeï puis à moi directement, que je ne l'avais pas laissé assez parler ! Lui qui n'avait pas un « rond de serviette » à *Ce soir (ou jamais !)*, mais carrément un pneu gravé à son nom ! Je ne regrettais qu'une chose, c'était de ne pas avoir révélé que le Mamou d'Urgence Darfour avait été à deux doigts de faire partie de l'expédition de l'Arche de Zoé.

Taddeï, dans sa loge, me reprocha lui aussi d'avoir trop parlé, d'avoir trop coupé la parole. Mais c'est Rachel Kahn qui vint à ma rescousse et qui m'appuya sur ma technique de créer ce qu'elle appelait « une circulation sanguine sur le plateau ». C'était ça l'émission pour elle, un dialogue et des polémiques verbales qui faisaient monter l'audimat. Pas folle, la grosse guêpe ! Encore mon inégoïsme : faire une bonne émission plutôt que de donner une bonne image de moi. C'était encore bourgeois de vouloir passer pour un garçon poli, à l'insolence contrôlée. Dans les coulisses, Houria Bouteldja appela Bricmont pour le féliciter ! Apparemment, il fallait être

gros, con et belge (pléonasmes) pour lui plaire... Il faut dire qu'ils se connaissaient bien, entre « antisionistes non antisémites ». Et moi alors ? Je pouais le pâté de porc ou le gaz de chambre ?

CXC

Moix : « Tu sais que je ne suis pas philosémite... »

À cause de la vidéo que Salim n'avait pas postée tout de suite, attendant qu'Yves-le-traînard s'en occupe, c'est-à-dire pas, les réactions sur Dailymotion furent décevantes. Je m'apercevais que dans cette ère Internet naissante, une « actualité » en retard de vingt-quatre heures se fanait plus vite qu'une fleur. En revanche, dès le soir même, sur mon portable, ça avait été une déferlante de textos positifs... Kemal s'était écroulé de rire, là-bas. À part Salim qui était tellement raciste qu'il ne voyait pas l'intérêt de défendre des Noirs et regrettait qu'on n'ait pas parlé des Arabes, tout le monde avait préféré cette émission,

encore un cran au-dessus de « l'iranienne »... Plus « fluide » et moi « encore meilleur »...

Soral aussi m'appela pour me féliciter en grinçant. Blanrue, lui, était plus beau joueur : « *Très bon brillantissime. Dans le cul ils l'ont ! Révisionniste, va !* » Il voyait du révisionnisme partout ! Avec Paul-Éric, on parla d'ailleurs de Moix qui, cette nuit-là, lui avait envoyé vingt-cinq textos, comme par hasard après mon émission, le suppliant de lui trouver une idée de best-seller...

— Toi tu sais que je ne suis pas philosémite... lui avait dit Yann.

Charmant Yannou ! Décidément, il n'était pas dans son assiette en ce temps-là, ou plus exactement il avait le cul entre deux assiettes : le philo et l'anti ! Et ce qui n'arrangeait rien, c'est qu'il y avait moi, comme fantôme vivant, lui chatouillant les pieds la nuit, et même le jour...

D'ailleurs, après un Ruquier désastreux, Moix passa chez Durand pour son nouveau petit navet *Mort et vie d'Édith Stein*. C'était une nouvelle pierre au temple qu'il était en train d'ériger à la gloire du judaïsme. Le petit

Moix ramait devant Guillaume Durand... Avant de répondre à la question de l'animateur, la première chose que dit Moix, les premiers mots qui sortirent de sa bouche furent :

— Les trois choses qui me passionnent le plus dans la vie, c'est, dans le désordre, l'art, l'amour et la religion.

Ça me disait quelque chose... Rien de moins qu'une phrase découpée directement de la première page de *L'Âge du Christ* ! C'était vraiment un fou pathologique ! Je vérifiai, c'était bien ça, page 9 (la même qu'on voyait dans *Terminale* de Miller), à la neuvième ligne : « Je n'ai plus que trois obsessions : l'art, l'amour et la religion, dans le désordre. »

Moix avait donc besoin de ça : me citer, me faire parler à travers sa gueule encroûtée de mon vieux sperme pour se lancer dans ses propres réponses. C'était comme une espèce de prière intime qu'il ressortait avant de devenir lui-même, pour se chauffer. Un vrai phénomène de transe judéo-ésotérique, désormais ! Il croyait sans doute, avec son petit *Edith Stein*, faire son *Âge du Christ*.

Raté ! Après la citation de ma phrase, ce n'était plus qu'une bouillie que le petit jeune plouc d'Orléans vomissait sur la table du plateau d'*Esprits libres*.

## CXCI

### Blanrue, le gros plein de projets

Il fallait s'en douter, l'*Anthologie* antisémite de Blanrue avait fait *pschjuift*. Tout le monde s'en foutait en fait, de son ramassis de propos antisémites ! « En fait », voilà la nouvelle expression, le nouveau tic de langage !... Après les années « genre », qui avaient presque couvert une décennie et demie (90-2000), c'était « en fait » qui venait à tout bout de champ dans toutes les phrases. Houellebecq fut un des premiers à l'utiliser dans un livre, sans même le vouloir. Je m'en amusais pour railler les esprits faibles qui parlaient comme leur époque, sans aucune distance.

Blanrue donc, en fait, n'avait pas encore réussi ce coup-ci à percer. Alors il se disait peut-être qu'avec un co-auteur, il réussirait



mieux... Paul-Éric voulait sans doute s'inspirer de mes tracts, de leur vitesse, puisqu'il se faisait fort de boucler son nouveau livre en quelques jours, avec son copain Chris Laffaille.

Ensemble, ils s'étaient lancés dans un « Carla Bruni », surfant sur la vague pourtant déjà bien haute, rendue moussante par bien des médias, de la relation entre l'ex-mannequin-ex-chanteuse-future-première-dame et le Président. À part moi qui lui avais donné sa première leçon de guitare, à la Bruni, je ne voyais pas tellement de révélations dans ce que me disait Blanrue au téléphone. Sa richesse, le Sida de son frère, sa liaison avec Besson, sa capricornerie, son kidnapping du fils Enthoven, ses amours avec Leos Carax dont le petit chien les avait suivis à Cannes dans leur suite, son appétit de mangeuse à tous les râteliers peuples, de Charles Berling à Arno Klarsfeld, de Jean-Jacques Goldman à Louis Bertignac (moi, je l'avais connue à sa période Vincent Perez)... Le seul gros truc, je le savais déjà par Besson : Carla avait appris tard qu'elle n'était pas juive et que son père n'était pas son père !

À peine Blanrue et Laffaille avaient-ils mis la dernière main au cul de leur *Carla Bruni* qu'un autre sujet les fit rebander. Un scandale à la Société générale ! Pas un hold-up à la Spaggiari, hélas... Mais plus prosaïquement, un jeune trader capricorne et breton qui avait joué avec l'argent de sa banque (cinq milliards), comme au casino, et sans que personne ne s'en aperçoive.

C'est par pur jeu que Jérôme Kerviel avait fait perdre tant d'argent à ses patrons. Un taciturne rusé joueur, un vrai personnage russe, encore une fois sur mesure pour un Dostoïevski des temps modernes. Le titre du roman à faire : *Le Trader*, tout simplement. Comme *L'Idiot*... Kerviel voulait être une aussi bonne gagneuse que les autres, mais il avait trop le goût du risque. C'était un naïf cynique surveillé par des cyniques naïfs... C'est comme ça que ça se passait dans le monde du *trading* : on y croyait plus qu'on croyait faire croire qu'on n'y croyait pas. Kerviel était avant tout un sous-diplômé qui complexait ferme face aux autres opérateurs de marché, matheux, centraliens, X-Men, etc. Un grand

gosse qui aurait joué à la bourse comme aux cubes ou aux Legos. À la hausse, les indices boursiers ! Et puis patatras, tout s'était écroulé !

Kerviel connaissait le fonctionnement des instances de contrôle, ce qui lui avait permis de cacher ses pertes à ses supérieurs, comme une femme met tout de suite sa culotte au sale quand elle entend son mari mettre la clé dans la serrure. Il y avait même une sorte de « justice » puisque les clients n'avaient rien perdu ; seuls les actionnaires l'avaient dans le cul ! Avait-on idée aussi d'être actionnaire de la Société générale ?...

J'encourageai donc Blanrue à prendre dans son futur livre fait et cause, et bec et ongles, pour Kerviel. Il le considérait comme un calvaire breton à lui tout seul : un « Christ sacrifié de la banque juive », comme me disait Paul-Éric. Et voilà, c'était reparti. Avant même de se demander si les maîtres de Kerviel étaient juifs et si le pauvre goy n'était en effet qu'un nigaud bossant pour eux sans le savoir, le faurissonien de Metz s'enflammait sur le symbole du petit lampiste enrôlé de force dans

la Waffen SG !... Bref, le goy-émissaire de la vindicte boursière du Sanhédrin de la Défense !

Ah, ça lui parlait, au Lorrain ! Au moins, pendant un moment, Blanrue nous ferait moins chier, il fixerait son attention sur un autre escroc que Yann Moix !

## CXCII

### Touche pas à notre Vadim !

Quinze jours après l'émission de Taddeï, le verdict tomba pour l'Arche de Zoé. Ça y était, les travaux forcés à l'africaine avaient été transposés en emprisonnement à la française : « huit ans ». Ô alchimie du verbe judiciaire ! Les années à l'ombre allaient fondre au soleil grâce aux remises de peine... Breteau et Lelouch n'en feraient finalement que deux, comme en leur temps Verlaine ou Oscar Wilde, en geôles de Mons et de Reading, pour pédérastie ! Et pourtant, le pauvre Verlaine n'avait jamais fait de trafic d'enfants, ou alors

d'un seul enfant, Arthur Rimbaud, si on peut appeler ça un enfant...

Avocats et journalistes les plaignaient encore, ces pauvres néo-négriers de l'Arche de Zoé ! Ils continuaient à pleurnicher en leur faveur : « Ils n'ont fait qu'essayer de sauver des enfants du Darfour ! » Les familles des condamnés étaient hystériques au tribunal. La sœur de l'infirmière trouvait que c'était un coup de massue sur sa pauvre petite tête. Les parents de la petite Lelouch étaient effondrés, physiquement.

À ce procès de Créteil, on aperçut Kémi Séba, qui s'était infiltré dans la foule du hall. Au moins, lui s'était bougé le cul, contrairement à Dieudonné. Ça l'intéressait, même s'il ne pouvait rien en retirer de médiatique, à part quelques minutes sur Dailymotion. Séba venait foutre sa merde. Hélas ! Une merde pas assez noire à mon goût. Il s'énervait contre une policière qui essayait de calmer un autre Noir agité... Séba aboyait sur la flic avec sa voix de nez, comme un chien qui aurait la sinusite :

— Vous ne me criez pas dessus ! Vous n'êtes personne pour me crier dessus ! Vous n'êtes pas ma mère, vous n'êtes pas mon père... Je vous parle correctement, vous me parlez correctement. On est dans le pays des droits de l'homme, non ? Je vous parle avec respect, vous me parlez avec respect aussi ! Vous êtes censée être le symbole de la justice... Bonne journée !

Séba, sombre coq à crête de crétin, faisant des pointes de danseuse sur ses ergots d'orgueil... Il n'avait que ça à cocoricoter ? La susceptibilité, l'exigence du respect, les droits de l'homme, la République, toutes ces conneries ? Avec en plus la référence obligatoire aux parents, comme tout bon fils qui ne se respecte pas, qui préfère respecter ses vieux... C'est tout ce qu'il avait à dire, Kémi, contre l'Arche de Zoé ?

Drôle de rébellion ! Acceptation totale de la loi avec comme seule transgression l'exigence du droit de dénoncer les manquements de ses représentants ! C'était comme si Zorro, au lieu d'appliquer sa justice, faisait des remontrances au commandant Monastorio

afin qu'il exerce « mieux » la sienne. Séba, le flic des flics, et même le flic noir des flics blancs !

L'Afrique était tellement un sujet « porteur » (« Porteurs ! ») que Taddeï me promet de faire une nouvelle émission, avec cette fois-ci que des Noirs. Je pistonnai à nouveau Nimrod, et Alpha Blondy...

D'ailleurs, *Ce soir (ou jamais !)* remontait remarquablement. Frédéric continuait sa progression. Par exemple, une émission fut consacrée au féminisme, suite à la une « scandaleuse » du *Nouvel Obs* qui avait exhibé, tel un magazine people, Simone de Beauvoir nue de dos... On ne naît pas gros cul, on le devient ! C'est Claude Lanzmann, son amant, qui avait pris la photo dans les années soixante. *Shoahcking* ! Taddeï avait invité le toujours excellent Thierry Lévy. Frédéric n'arrivait pas à dire le titre du livre de la Beauvoir :

— *Le Deuxième Siècle, Slexe...*

Toute l'émission ne fut surtout qu'une longue suite de caquètements de femmasses outrées qu'un hebdo de gauche fasse sa couv'

racoleuse sur le cul de la pas commode Simone, ce qui était pour elles un parfait constat d'échec du féminisme, alors que c'était justement ça, le féminisme : montrer qu'une intello avait aussi son revers sexy...

Les connes s'étripaient pendant qu'on voyait des bouts de films de Roger Vadim – un des réalisateurs que nous aimions le plus Audrey et moi – choisis par Taddeï pour illustrer son sujet, mais mal utilisés bien sûr (et d'où ressortaient surtout les fantasmes de Taddeï lui-même!)

Mais malgré mes râleries d'esthète de la télé, j'étais bien obligé de reconnaître que l'émission de Frédéric dominait toutes celles de l'époque... Même son générique était devenu un tube : je le chantais note pour note, et avec les inflexions du saxo et du piano mélangés, à son compositeur Frédéric Botton chaque fois que je le croisais au Mathis...

## CXCIII

### Tariq au taquet



Toujours dans *Ce soir (ou jamais !)* eut lieu la « rencontre » entre Tariq Ramadan et Abdelwahab Meddeb. Un autre débat avait été prévu dans la même émission entre Christophe Bourseiller (qui travaillait désormais officiellement dans l'équipe) et Jean Rouzaud (un copain de Soral) sur les punks, mais on dit à Frédéric, dans l'oreillette, de renoncer, tant l'algarade arabe était juteuse, mordante, âpre.

Avec Serge Akl, revenu du Liban, on s'envoyait des textos à chaque tournant... Ah, que Meddeb était ignoble, avec sa coiffure bien en hauteur, son regard dans le front et sa petite moustache de séducteur de mes deux, sa bouche en cul de poule de Gammarth ! Le Tunisien était bien grossier face à Ramadan, élégant, tout en finesse, pointu barbu poivre et sel : il me faisait penser au cascadeur escrimeur Guy Delorme dans les films de cape et d'épée de mon enfance. Serge était plus critique envers Ramadan... Il me disait qu'il proférait de belles conneries sur « l'ouverture du sunnisme ». Il avait raison, mais sur le moment, il était bien obligé de reconnaître

avec moi que malgré quelques coups reçus, c'est Tariq qui avait écrasé l'horrible Meddeb, ce « chauffeur de taxi lettré », ajouta Serge.

Chez Taddei, Meddeb était clair : la maladie de l'islam, c'était l'islamisme. Il n'était décidément pas en retard, le Meddeb ! Coordonné au timing de toutes les crapules de l'époque, *Charlie Hebdo* en tête. Il refusait au peuple arabe le droit de trouver dans un islam pur basé sur le jihad, c'est-à-dire la contre-croisade, le salut de leur soumission. Le Tunisien avait beau citer en vrac Joyce, Popper, Pound, Joinville, il faisait toujours aussi plouc avec son « islam post-Auschwitz » (Auschwitz qu'il avait visité avec Empédocle en poche...). N'importe quoi ! En plus, ce grand esprit soi-disant ouvert sur les Lumières s'accommodait très bien de Ben Ali, son dictateur. Il était très coulant avec le type qui se faisait élire à 90 %, mais qui était garant de la laïcité. Ramadan le lui fit bien cracher : Meddeb croyait en une laïcité sans démocratie. Il en arrivait à valider la dictature, du moment qu'elle était laïque ! Et c'était le même Meddeb qui, quelques années plus tard,

serait le chantre hypocrite de la Révolution arabe, publiant même un livre contre Ben Ali pour la « Révolution de jasmin » : *Printemps de Tunis*. Il faisait pataud en face de Tariq, très en forme ! Surtout que Meddeb n'avait finalement comme argument à lui asséner que de le désigner comme petit-fils du créateur des Frères musulmans...

— Le mal est venu avec votre grand-père.

Attaquer le grand-père pour atteindre le petit-fils... C'était son boulet, à Tariq, son pépé. Sarkozy, Fourest, tout le monde lui avait fait le coup. Meddeb parlait « comme Dieu », ironisa Tariq... Et ce Tuniseux renchérisait en étalant sa confiote de faux cultivé, affirmant que dire ça, c'était une tradition musulmane, et qu'il y avait un soufi qui avait dit « je suis Dieu » ! Non, « je suis la Vérité », le rectifia Ramadan, que j'aurais embrassé. Ce traître de Meddeb s'était trompé dans la citation de Hallaj, et c'était Ramadan qui la lui avait remise droite. Je jubilais. Pris en flagrant délit, Meddeb essaya de minimiser, mais non ! Cette mauvaise traduction de Hallaj aboutirait à une mauvaise traduction de la Charia. Et Ramadan

le lui fit remarquer aussi ! Meddeb ne connaissait pas plus la signification de « Charia » que celle de « *ana al haqq* ».

Pour Meddeb d'ailleurs, la Charia et le jihad étaient les deux piliers de l'islamisme, cette « maladie » qu'il estimait que l'islam avait contractée, et dont il voulait le guérir.

— Vous êtes un dogmatique du non-voilement, un avocat de la laïcité, lui asséna Ramadan.

Taddeï eut beau passer un reportage sur le Hamas qui s'islamisait, ça ne démonta pas Ramadan, surtout qu'il venait de coïncider encore le Meddeb.

— Est-ce qu'il était légitime de bombarder l'Afghanistan ? lui demanda Tariq en insistant pour qu'il réponde.

— Pour moi c'est collatéral, bredouilla Meddeb.

Collatéraux, les milliers de morts en Afghanistan et en Irak pour se venger d'un 11-Septembre dans lequel ces deux pays n'étaient pas impliqués ? Quelle pourriture ! Il pouvait citer Michel Foucault et Nietzsche, il n'en restait pas moins un barbare, c'était lui le

monstre qui tressait l'éloge de Daniel Pearl pour lécher le cul de Bernard-Henri Lévy et qui s'indignait que le livre de la femme de Pearl sur son mari décapité ne soit pas traduit en arabe, pour faire bien comprendre à ses coreligionnaires qu'ils étaient dans l'erreur en voulant sortir du colonialisme.

Ramadan lui envoya Abou Ghraïb à la gueule, mais Monsieur le Tunisien, braqué sur le 11-Septembre, répondit que ce qui le choquait surtout, c'était le fait de « transformer des passagers qui constituent des singularités et des individus en torpilles ».

Enfin, au bout de presque deux heures, ça se termina, Ramadan vainqueur. Chapeau, Tariq ! Il s'était bien rattrapé depuis sa confrontation à Sarkozy en 2003 que j'avais sévèrement critiquée dans *La Vérité*. J'avais vraiment envie de le rencontrer, il avait été très bon. Même s'il avait fini trop magnanime à mon goût, en disant que ce qui le choquait le plus chez Meddeb, c'était son fanatisme laïque plutôt que son bellicisme intolérable.

Je laissai un texto à Taddeï qui me rappela de son taxi. Je le félicitai mais lui reprochai

d'avoir truffé le duel de reportages à charge contre Tariq. Il en avait passé trois, dont un du « journaliste » vendu Mohamed Sifaoui ! choisis par son équipe de salauds de France 3 (Marie Drucker, au « Soir 3 » juste avant l'émission, avait déjà diffusé un sujet sur les pauvres Israéliens qui revenaient sur la guerre du Liban, « ratée » selon eux à cause de leur « impréparation », et non à cause de la force et de la légitimité du Hezbollah à se défendre).

À tout ça, Taddeï ne voyait pas « malice ». Il fallait tout lui expliquer, comme à un enfant. Il me rappelait Yves dans le côté buté, capricorne, dévoué mais au fond ne comprenant rien à rien. Frédéric me traita de « paranoïaque », mais je savais ce que je disais...

La technique des médiateurs, c'était de nous mettre, nous autres « sulfureux », dans la position d'accusés devant se justifier, et de nous jeter des peaux de banane sous les pieds pour nous empêcher d'avancer (trois spécialistes de l'Iran pour moi et des reportages sur les lapidations de femmes pour Ramadan). Le but, c'était soi-disant qu'on

réagisse ! Mais quand on gagnait, c'était grâce à notre force, pas grâce au plateau « équitable » imposé par la production.

Tariq s'en était sorti, mais plusieurs fois il avait été déstabilisé... Déjà par le titre de l'émission : *L'islam doit-il être guéri ?* Comme s'il était malade, l'islam ! Alors qu'il n'avait jamais été en aussi grande forme ! Et on n'était encore qu'en 2008...

C'était déjà épouser le point de vue d'un des intervenants (Meddeb) que de formuler le thème du débat ainsi. Tout penchait d'emblée du « bon » côté, et qu'après, le « méchant » se démerde ! Taddeï aurait dû vérifier les sujets et en passer au moins un montrant l'autre côté de la barrière... Une interview d'al-Zawahiri ou de Ben Laden, par exemple, justifiant les combats des peuples arabes contre les Américains ! Mais non, c'était trop demander à la télévision.

— Il faut toujours donner aux gens ce qui les rassurent ! me dit encore Frédéric.

Une théorie stupide de plus.

Bref, Taddeï me tenait tête mais il était content quand même que je lui dise bravo et

me promet d'organiser une rencontre avec  
Tariq Ramadan, dans le réel s'il vous plaît !



## Livre XV

### CXCIV

#### Aux pieds du cochon

Au Café de la Paix, vers dix-huit heures, il faut toujours faire la queue pour avoir une table où boire un verre !... Ce soir-là, Salim arriva en sueur. Je le trouvais encore grossi, il avait déjeuné avec Houria Bouteldja... Houria le midi, Marc-Édouard le soir ! Anne-Sophie, ma chère ex-rédactrice en chef, arriva à son tour. Il y avait longtemps qu'on ne s'était pas vus, c'était l'occasion... On s'installa tous trois. La discussion vint sur *La Vérité* bien sûr, mais aussi sur le site de Salim, puis très vite sur le complotisme. On essaya d'intégrer avec nous

Laïbi dans la complicité moqueuse de ses propres théories... En vain.

— Vous voulez la preuve que c'est vrai ? nous dit Salim. On n'en parle jamais à la télé, même pas pour se moquer !

Anne-Sophie s'amusait beaucoup. Je lui proposai de rester avec nous dîner, elle sauta sur l'occasion ! Yves passa nous chercher. « Où va-t-on ? » « Au Pied de Cochon ! » proposai-je, j'avoue par provocation, pour faire chier le gros qui commençait à me courir avec ses complots partout. On était le 9 février 2008. Salim ne se démonta pas, et je me souviens même avoir été surpris qu'en tant que musulman, même pour rire, il accepte d'aller dans un palais du porc tel que ce restaurant célèbre des Halles...

Très baroque, très rouge, très bel endroit... La placeuse me dit :

— Il y a vingt minutes d'attente, monsieur...

— Moins ! m'insurgeai-je.

— Votre nom ? me demanda-t-elle en pointant son Bic sur sa tablette.

— Je viens de vous le dire : Moins !

— Très bien : « Monsieur Moins »... nota-t-elle en esquissant un sourire.

Je fis alors l'offusqué qui croyait qu'elle se moquait de mon nom :

— « Monsieur Moins », ça vous fait rire ? Déjà que ma mère, de son nom de jeune fille, s'appelait mademoiselle Connard !

En ce temps-là, Salim Laïbi pleurait de rire quand je plaisantais un peu partout avec n'importe qui. Même là, chez les cochons, il prenait son pied.

On attendit encore un long moment dans l'entrée... Salim nous raconta qu'il voulait offrir une souris à Justine, la fille d'Yves, c'était pas mignon ça ? Salim l'avait apportée de Marseille. La souris était dans sa cage et la cage était dans la voiture d'Yves, il l'avait laissée avec ses affaires dans un sac en plastique jaune. Dommage, moi j'aurais été pour qu'il emmène la souris au Pied de Cochon ! Au Pied de Souris plutôt, un nouveau restau (chinois cette fois) où on ne mangerait que de la souris...

Le cadeau de Justine était une souris graciée car « Le Libre Penseur » avait voulu faire une

expérience avec les poêles Tefal pour montrer à quel point elles étaient nocives pour la santé, et après avoir prélevé une souris blanche d'un laboratoire médical, il l'avait foutue dedans, bien décidé à voir comment elle crèverait dans la poêle à cause des émanations de téflon... Il avait prévu de filmer son agonie pour une de ses fameuses vidéos. Et puis au dernier moment, le bon Docteur Laïbi avait renoncé à sacrifier la souris et l'avait sortie *in extremis* de la poêle déjà tiède.

— C'est une création de Dieu, je ne pouvais pas faire ça...

Plus tard, cet enculé aurait moins de scrupules à faire mijoter à petit feu d'autres créations pourtant tout autant de Dieu... Elle avait eu chaud, la Minnie Mouse ! Je fis le parallèle avec Dostoïevski, condamné par le tsar, et qui avait appris sa grâce déjà ficelé au poteau d'exécution, les yeux bandés, ce qui avait créé une épilepsie chronique dans son corps impressionnable :

— Ne vous étonnez pas si la souris est prise de tremblements à chaque fois que Justine lui tendra un bout de fromage ! lui dis-je.

La placeuse vint nous chercher, Salim, Yves, Anne-Sophie et moi, pour nous installer à l'étage. À la carte, il n'y avait pas tellement le choix pour un Arabe : soupe à l'oignon pour le Docteur Laïbi ! Le débit parano et conspirationniste de Salim s'enclencha pour près de trois heures. Je dégainai mon walkman et l'enregistrai, avec son consentement, et même avec son cabotinage... Car il jouait avec l'appareil, et était absolument d'accord pour que je garde une trace de ses propos débiles et de mes contre-attaques bienveillantes, sachant très bien que j'avais l'intention de reproduire tout cela, en temps voulu, dans un livre...

Je prévoyais, déjà dans mon roman en cours, une scène avec une discussion entre « Salim » et le narrateur. Les sujets ne manquaient pas... Le fluor, une de ses obsessions (« On a le plus grand écrivain de France qui va se choper une myofasciite à macrophages, c'est pas drôle, c'est pas rigolo... »). Et puis l'usure, les banques, le traité de Lisbonne, les additifs alimentaires (« Yves, tu diras à Kemal qu'il y a du porc dans

les Mars ! »), les expériences des bocaux de riz, le dollar, les réseaux de partouzards, la pédophilie, les sacrifices d'enfants, les codes barres, l'Antéchrist, le Nouvel Ordre mondial, le rock, les cycles cosmiques, Babylone, les Illuminatis, les francs-maçons, Hitler, et évidemment le 11-Septembre.

— Il n'y a pas eu d'avion dans le Pentagone, donc ne me demandez pas ce qu'est devenu l'avion puisqu'il n'existe pas !

Le pénible Laïbi revenait souvent sur l'« absence d'enquête » après le 11-Septembre. Encore ? D'abord, il y en avait eu une, évidemment, et ensuite, si ç'avait été un complot, pourquoi n'avaient-« ils » pas produit une fausse enquête ?

Salim ne répondait jamais, bien sûr, et continuait son exposé sur William Rodriguez, son nouveau héros, dont il avait parlé dans son *Mystère...* Coiffé propre, front bas, « beau gosse » aux dents de lapin, cet ancien prestidigitateur (*sic* !) devenu balayeur au World Trade Center puait l'escroc... Le 11 septembre, Rodriguez était au sous-sol de la tour nord quand les avions percutèrent le

World Trade, ce qui ne l'empêcherait pas d'affirmer avoir entendu des explosions « avant les impacts ». Comment aurait-il pu le savoir ? La question ne troublait pas Salim, qui se contentait de s'extasier sur le courage et l'infailibilité de ce gros con de Mexicanos qui multipliait depuis 2001 les conférences et les DVD à sa propre gloire, enjolivant ses exploits de sauveteur de cent, deux cents personnes (ça variait selon les publics)... Quand on est indécrot, on ne compte pas. L'important pour Salim Laïbi, c'était que quelqu'un, d'aussi mauvaise foi soit-il, ait entendu ces putains d'explosion qui « prouvaient » que les tours avaient été minées d'avance... Quant à l'argument contre les ascenseurs, laissons tomber (si j'ose dire) : les plans de l'immeuble avaient démontré depuis longtemps que d'autres ascenseurs que son foutu « 50A » avaient aussi chuté jusqu'au sous-sol, et que c'étaient eux qui avaient provoqué les bruits d'« explosion » que Rodriguez avait peut-être en effet entendus, mais bien après le crash !

Aucun sujet ne rebutait Salim, et tout le ramenait à l'omnipotence américaine ! « Le

Libre Penseur » nous affirmait que tout venait d'Amérique, c'était sa seule référence : d'accord, c'était là-bas qu'il y avait les pires ordures, mais aussi les meilleurs dénonciateurs de ces ordures (ne voyant pas, cet imbécile, que ces dénonciateurs étaient eux aussi des ordures, et peut-être des pires encore). Pour lui, les États-Unis, Israël, la France, le Grand Orient, le Vatican, les sauterelles, tous « ces gens-là » n'avaient qu'un seul but : imposer le Nouvel Ordre mondial. Son apocalyptisme s'apparentait au millénarisme le plus vulgaire et le plus clichetonesque. Et pour découronner le tout, la pensée du dentiste était articulée par une moralisation gangrénante qui pourrissait toute la réalité. Il devenait un père-la-morale musulman tout terrain !

— Vous êtes pire qu'un intégriste catho, lui disait Anne-Sophie, qui s'y connaissait.

Salim était buté et parlait comme un procureur provincial français du XIX<sup>e</sup> siècle. Toute cause était annihilée par le comportement humain et surtout sexuel de la personne. Par exemple, Andreas Baader



n'avait pas été un activiste d'extrême gauche en Allemagne, il était avant tout un « sataniste », et Baudelaire était beaucoup moins un grand poète qu'un « dépravé drogué dégénéré »... Que ce soit de l'art ou pas, c'était cochon. Quant à Jean Genet, ce n'était pas un génial écrivain désintéressé anticolonialiste, anti-paternaliste pro-arabe et anti-Israël à mort, mais juste un « pédophile ». La haine laïbique de l'art explosa au dessert en un cri du cœur contre moi, en tant qu'artiste, justement, qui n'avait pas à se mêler de « leurs » affaires :

— Arrêtez de parler pour les Arabes et les Noirs, occupez-vous de vous !

Je sentis l'influence de la Bouteldja vue le midi même et qui, d'après ce que m'avait fait comprendre Salim, était bien trop raciste pour m'apprécier, même quand j'étais le seul Blanc, plus que les Noirs eux-mêmes, à insulter les colons du Paris-Dakar, me préférant cette grosse pédale belge de Jean Bricmont parce qu'il était un antisioniste de gauche ! Houria aussi, comme Salim, n'était pas d'Algérie pour rien, car ils n'avaient rien à foutre qu'un Blanc

prennent leur parti, et même ils ne l'en détestaient que plus dans le secret recoin de leur complexe d'indigènes « combattants »... Ils n'avaient pas dû se gêner pour en parler à leur déjeuner. J'aurais aimé être une petite souris pour savoir ce qu'ils s'étaient dit ! À condition bien sûr que ce Mengele de Constantine ne s'amuse pas à éprouver la nocivité du polytétrafluoroéthylène sur mon petit museau...

Beaucoup de choses étaient en germe dans ce dîner où nous étions en quelque sorte au pied du mur de ce cochon de Salim... Ce fut ce soir-là que je perçus, à travers les rires et les provocations, qu'au fond de lui, celui qui, quatre ans auparavant, avait voulu par admiration soi-disant littéraire être mon webmaster bénévole m'était, malgré son adoration de façade, hostile. Salim ne me considérait pas comme un véritable résistant, comme lui :

— Les vrais maquisards mangeaient de l'herbe dans le maquis en Algérie et lorsqu'ils étaient tuberculeux, ils demandaient à leurs

compagnons qu'ils les égorgent quand ils faisaient du bruit en toussant.

Mais lui, quelle herbe mangeait-il à Marseille boulevard Jean-Labro derrière son ordinateur ? Où était son risque de se faire repérer en toussant autrement qu'à cause d'un morceau de Triple- – que-dis-je – Quadruple-Big-Mega-Mac-Cheese-Tasty-Burger (sans oignons mais avec supplément bacon halal) mal dégluti par une fausse route (lui qui en ferait tant par la suite...) ?

Pour Yves, le Pied-Con, Salim était le plus grand des clowns. Ils partirent tous deux, le blanc et l'auguste, vers la caisse de Loffredo. Un clown, Laïbi ? Pas pour moi. Ni pour Anne-Sophie qui, elle non plus, ne l'avait pas trouvé drôle. Je me vois encore la raccompagner en taxi, toujours ravie de passer un moment avec moi, mais assombrie par la vision sinistre de la vie paranoïsée que nous avait donnée Salim. Anne-Sophie me dit que notre ami avait « une foi déguisée en les USA ». Exactement.

Salim Laïbi venait de s'enfermer dans une cage, exactement comme sa petite souris. À quoi ça avait servi, quand on était arabe

comme lui, d'avoir échappé à la poêle colonialiste si c'était pour finir animal de compagnie des Occidentaux ? Car « Le "Libre" Penseur » ne s'apercevait pas que toutes ces histoires de complots n'étaient qu'une nouvelle façon pour le monde blanc de domestiquer les musulmans, pour en faire les cobayes du bobard !

S'il continuait, Salim crèverait en captivité, enfermé dans des certitudes imposées par le bon vouloir de ses maîtres. En 2008, la métamorphose de Salim Laïbi s'était opérée. De gros « raton », il était devenu petite souris...

D'ailleurs, la fin tragique de Pilou (c'est le nom que lui avait donné la fille d'Yves) ne serait pas moins symbolique : quelques temps après cette soirée, la souris commencerait à se gratter le crâne (pour mieux réfléchir ?), puis les oreilles, jusqu'à ne plus avoir d'oreilles. Enfin, elle finirait par mourir d'un cancer de la tête...

À bon entendeur, Salim !

## CXCV

### tératogenèse et welsh rarebit

J'avais une émission de radio. Certainement l'une des dernières, peut-être même la dernière de toute ma « carrière », il faudrait que je vérifie dans mes notes. C'était Julien Delli Fiori sur France Inter qui présentait une nocturne sur le jazz. Le gros barbu, qui faisait penser un peu à Carlos le chanteur (qui d'ailleurs venait de mourir), tenait à nous faire venir dans sa cage à lapin de Radio France. Nous, c'était moi suivi de mes deux inséparables, Yves et Salim. Ils m'accompagneraient.

C'est Yves qui conduisait, et qui était venu nous chercher... Nous, c'était Alexandre et moi. D'abord, on devait ramener mon fils dans le 15<sup>e</sup>. Mais de chez moi dans le 8<sup>e</sup>, Yves, qui ne connaissait absolument pas Paris – c'était dingue –, mit une heure pour trouver le chemin malgré mes indications. Il aurait fallu lui greffer un GPS dans la tête, mais il y avait déjà tant d'autres choses à y greffer ! Salim était devant, à cause de sa grosseur. C'est ce

jour-là, je crois, que je pris conscience qu'il fallait appeler cette place « la place du gros », pas celle du mort... Dans la voiture, il délirait, mais plutôt sur un ton de tristesse et de parano, à cause de notre discussion de la veille, au Pied de Cochon. Alexandre, derrière, se marrait. Quand j'accusai mon webmaster d'être carrément révisionniste, il dit que c'était Alexandre le « révisionniste » puisqu'il était en train de réviser ses cours pour le bac ! L'humour volontaire n'avait jamais été le fort de Salim Laïbi...

Assis sur son siège, il agitait ses jambes, ruminait...

— Ça fait quatre ans que je vous connais, me disait-il, et je ne comprends toujours pas ce qu'il y a dans votre tête pour ne pas vouloir admettre l'évidence... À faire autant de résistance pour des choses avérées... Vous êtes en basalte pour ne pas croire à la thèse conspirationniste ! D'ailleurs, ça non plus, ce n'est pas le bon mot... Nous ne sommes pas « conspirationnistes », nous sommes des révélationnistes !

On déposa donc mon fils et nous allâmes à la maison de la radio. Mes « gardes du corps », comme les appela Delli Fiori, s'installèrent sur un canapé, à côté de la table où je pris place, face au micro. L'animateur me proposa un whisky, refusé bien sûr, et nous papotâmes. J'appréciais que cet obsédé de la salsa ne m'impose pas ses cubaineries. Il me recevait pour la réédition de mon *Billie* et me couvrit de compliments. Discussion sur la littérature et le jazz, mon style et mes musiques...

C'est de très bonne humeur que j'entraînai ensuite mes deux comparses au Café de Flore, puisque Salim voulait absolument voir « Babylone » de près. Je lui disais que moi, qui étais allé sur place, à Babylone (Hilla), je pouvais témoigner que les bâtisses reconstituées en carton-pâte en plein cœur de la Mésopotamie faisaient beaucoup plus authentiques que le café soi-disant ancestral de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir. Les deux copains d'Alger se tapèrent du welsh rarebit, très peu pour moi. Et Salim refusa de payer huit euros un cappuccino. Quelle drôle

d'idée aussi de prendre un capuccino à vingt-trois heures !

C'est là que Salim se lança dans sa théorie de « la Terre creuse »... « De la dent creuse, plutôt, non ? » demandai-je à notre dentiste farfelu qui ne releva même pas. Trêve de plaisanterie : il y aurait sous la croûte terrestre un creux énorme habité par des hominiens qui dirigeraient le monde de là, en secret, un monde parallèle découvert jadis par un explorateur polaire. Ah bon ? Première nouvelle... Pourtant, je m'y connaissais en explorations des pôles, moi !

— L'amiral Byrd, vous connaissez ? me demanda naïvement Laïbi (ou laïbement Naïvi, au choix).

Et comment ! Byrd ? Un des héros du pôle Sud (et du pôle Nord, l'enculé!) ! Je savais que Byrd, en 1929, avait campé contre la barrière de Ross — il y a des mecs qui ont vraiment pas froid ! —, dans un endroit qu'il appelait « la Petite Amérique », et qu'il avait survolé plusieurs fois en avion des paysages énormes de champs neigeux et de montagnes glacées jusqu'à tomber un jour sur un lac, mais pas



qu'il était passé sous la calotte antarctique et qu'il avait trouvé un autre monde ! Jamais entendu parler de cette hurluberluterie... « Je vérifierai », dis-je à Salim alors qu'il nous faisait, sur la nappe en papier du Flore babylonien, un dessin de sa « Terre creuse » avec son « soleil interne » (il avait toujours aimé dessiner, ce con...) qu'Yves s'empressa de découper et de ranger dans sa poche...

Surgit alors « la petite Hélène », une ex de Yann Moix, flattée que je me souvienne de son nom (pas dur) : j'avais dû la croiser deux, trois fois. Elle me dit carrément qu'elle pourrait me raconter bien des choses sur son ex-ordure. Toute frétilante, Hélène voulut que j'écrive sur son poignet, sur ses veines, mon numéro de téléphone ! J'ajoutai même mon nom au-dessus, sur sa peau de Chinoise-Malgache. Très érotique scène de tatouage dans le Flore vide un dimanche soir... Même les banquettes, déjà rouges, passèrent de l'écarlate au carmin... Je voyais bien que je lui plaisais, à la Petite Hélène avec ses yeux brillants, qui me félicitait pour mes tracts. Salim lui dit : « Il n'y

a que ça qui se passe à Paris, en ce moment. » Puis elle s'en alla toute moite...

Mais le plus intéressant fut la réflexion de Salim une fois l'Hélène de Moix partie... Comme je m'interrogeais sur la transformation effrayante de Yann, même physique depuis quelques temps, le Docteur Laïbi nous expliqua la « tératogénèse »... C'est-à-dire la création scientifique de monstres. La malformation s'opère à l'intérieur même de l'utérus maternel. Ça vient du grec, « tératologie ». Mais dans le cas de Moix, il s'agissait d'une malformation extra-utérine, bien après avoir été un simple fœtus acceptable. La question, c'était : était-ce mon regard qui avait changé sur lui au point de le déformer en direct dans la vie réelle alors qu'il approchait la quarantaine, ou bien est-ce que c'était lui qui, par toutes ses compromissions, saloperies, trahisons, incohérences, tortures personnelles, s'était transformé jusqu'à se recréer lui-même comme un monstre ?... Yves n'y comprenait rien, il pataugeait dans son welsh rarebit, mais Salim était intéressé par ma question. Et moi donc !

Cette réflexion était d'autant plus prémonitoire que s'il y avait bien quelqu'un qui devait se transformer lui aussi en véritable monstre, et pire que Moïse, dans les années qui suivraient, c'était Salim lui-même ! C'est ça qui me fait aujourd'hui, avec le recul, répondre à mes propres interrogations de ce dimanche soir-là, en mélangeant les deux thèses : c'est moi qui, par mon regard, opère la tératogenèse, et même l'auto-tératogenèse des êtres en mal de malformation. Depuis toujours, ils cherchent inconsciemment, somnambuliquement, l'occasion de se révéler à eux-mêmes et aux autres comme de véritables monstruosités à peine humaines. Et pour cela, il leur faut un créateur qui les retourne comme des gants et qui montre leur face interne aux yeux de tous.

C'est lumineux : je produisais les malformations, je créais des êtres difformes. Mais pour ça, il fallait bien sûr un terrain congénital fertile. La substance qui, dans le cas des femmes enceintes, risquait de donner naissance à des monstres, c'était évidemment, dans le cas de mes « amis », ma littérature.

Qu'y avait-il de plus tératogène comme substance que mon écriture ? C'était elle qui était néfaste et fatale aux êtres monstrueux qui n'attendaient que ça pour se révéler tels qu'ils étaient vraiment, au fond. Avant ça, ce n'étaient que des embryons sympas.

Personne peut-être n'offrirait comme Salim Laïbi – recréé par son tératogéniteur, j'ai nommé moi – le spectacle d'une telle laideur intérieure, rendue visible et concrète avec une violence digne de celle des apparitions mariales ! C'était ça, la Babylone que Salim cherchait partout à l'extérieur de lui-même pour la dénoncer : celle qui l'habitait, lui, une Babylone intérieure, une Petite Amérique intime qui peu à peu, d'année en année, par son comploto-révisionnisme, et surtout par sa haine de moi, apparaîtrait au grand jour et en plein soleil (pas interne, celui-là), comme trônant au centre de son âme creuse.

CXCVI

Gaze-toi, pauv' con !

Nouvelle bourde de Sarkozy ! Il ne les collectionnait plus, il les accumulait, comme les montres, ou les violons, ou les petites voitures d'Arman. Après le Fouquet's, le yacht de Bolloré, le jogging à Malte et à Washington ; après la « liquidation » de Mai 68 ; après le « karcher » ; après la visite en Algérie (qui avait provoqué un attentat) pour faire plaisir à Enrico Macias et essayer (en vain) de ramener ce gros haricot juif dans « son » pays ; après le remplacement de Cécilia Sarkozy-Attias par Carla Bruni-Sarkozy, c'était au tour de la Shoah de faire les frais de sa balourdise.

« Confier la mémoire d'un enfant déporté à Auschwitz à chaque élève de CM2 »... Excellent gag, mais très mal pris par toute la judéosphère intello. Chaque enfant vivant devait parrainer un autre de son âge, mais mort, afin de « ne pas oublier » : c'était l'argument massue. On parlait de « jumelage indécent » entre un élève de dix ans et un cadavre du même âge parti en fumée il y a soixante-dix ans ! Plus fort que la lecture de la lettre de Guy Môquet ! Même en Israël, ils

étaient outrés. Pourtant, l'idée était tellement mauvaise qu'elle en devenait presque bonne. Il prenait au mot la défense de l'éléphantinesque Mémoire à son comble d'obscénité pornographique. « Vous en voulez de la mémoire ? En voilà ! »

Et c'est au dîner du CRIF que Sarko avait fait cette annonce... Je l'avais vu, en direct sur LCP, ce dîner, tout en mangeant ma tranche de jambon, devant ma télé ! C'est là, entre autres saloperies, que l'ami d'Israël Sarkozy avait dit que désormais, les enfants vivants pourraient adopter, en quelque sorte, le *nom* d'un petit Juif gazé. Car il s'agissait bien du nom, accolé désormais par obligation scolaire à celui du petit Français, maghrébin ou pas. Pourquoi attendre les dix ans et l'école ? Moi, j'aurais proposé que sur leur carte d'identité, on tamponne directement le nom d'un Juif mort, pour toujours collé au leur. « Aïcha Laïbi Sarah Rosenberg » ! C'est ce que je disais à Salim, écroulé de rire au téléphone.

Il y avait onze mille enfants juifs déportés de France dont il fallait caser le patronyme, le coller telle une étoile jaune *new style* sur le

survêt' des élèves. Tout le CRIF crissa parce qu'aucun des « représentants juifs » n'était au courant de rien... Mon œil (de Caïn) ! Sarko annonça ça entre la carpe et le tcholent. Dans l'opposition, seuls François Hollande et Ségolène Royal étaient d'accord. Les parents faisaient la gueule : « Il est hors de question que mes enfants portent ça sur leurs épaules ! » On voyait l'image de petits écoliers portant un lourd cadavre sur leur cartable dorsal, écrasés sous le poids de la tristesse et de la culpabilité... Chacun sa chimère, comme dirait Baudelaire !

Les Klarsfeld, évidemment, étaient archi pour, père et fils, à fond ! Et la toujours impeccable Simone Veil, elle, était absolument contre : « Il est inimaginable, insoutenable, dramatique et surtout injuste d'infliger cela à des petits de dix ans... Comment réagira une famille très catholique ou musulmane quand on demandera à leur fils ou à leur fille d'incarner le souvenir d'un petit Juif ? »

J'espérais encore à l'époque que Dieudonné allait nous sortir un bon sketch là-dessus, mais non. Pas plus que pour l'Arche de Zoé. Aucune

nouvelle de lui, d'ailleurs. Il préparait son prochain spectacle, disait-on, pour la fin de l'année... Finalement, par crainte de traumatisme, la super idée de Sarkozy fut jetée avec bien d'autres à la poubelle. Mais chez lui, une gaffe chassait l'autre... Dix jours après l'enfant de la Shoah ressorti de la naphthaline de la Mémoire, Sarkozy dérapa à nouveau... Au Salon de l'agriculture, où il était allé serrer quelques mamelles de vaches et quelques sabots de porcs, comme tout président qui ne se respecte pas, Sarkozy avait été filmé par *Le Parisien* en train de répondre à quelqu'un à qui il avait tendu la main...

— Touche-moi pas ! lui avait dit le plouc.

— Eh bien, alors casse-toi, pauv' con !... lui balança le président vexé.

Des millions de vues sur Internet ! Le « casse-toi, pauv' con ! » devint une formule, un emblème, le sceptre de celui qui avait « désacralisé », comme ils disaient tous, la fonction présidentielle. Tous, c'est-à-dire ceux-là même qui l'avaient élu ! Ceux qui n'avaient pas été capables, en temps voulu, dans les urnes, de lui dire justement : « Casse-



toi, pauv' con ! » Trop tard, il ne risquait pas de se casser. Surtout après tous les dégâts qu'il avait faits en un peu moins d'un an ! Il en restait quatre à tirer.

## CXCVII

### Ce que cache *pour le droit au blasphème*

Il n'y avait pas que Sarkozy qui déconnait... Dans un journal breton, en ce mois d'avril, Jean-Marie Le Pen avait en effet dit qu'à Auschwitz, il y avait eu 80 000 ouvriers qui travaillaient à l'usine Farben et qu'à sa connaissance, « ceux-là n'ont pas été gazés ».

Ou bien Le Pen ignorait que cette usine était située à Monowitz, qui n'était pas tout à fait Auschwitz, et encore moins Birkenau (ce qui m'étonnerait) ; ou bien il jouait au con en faisant semblant de croire, comme les ignorants, que tous les déportés à Monowitz étaient promis aux fours crématoires !

En tout cas, il persistait dans son fameux « détail ». Alors, comme Marine, déjà,

désapprouvait vertement et même vert-de-grisement son papa gaffeur gémeaux, Soral crut bon de défendre le père pour renforcer ses liens avec lui. Qu'espérait-il, ce grand couillon ? Qu'il lui fasse prendre la place de sa propre fille dans le parti comme dans son cœur ? Eh bien oui ! Et ça commençait à se voir...

Soral écrivit alors un texte, lourd, sec et dur, comme il avait toujours eu du mal à en chier, ce constipé chronique, et il le publia sur Internet...

*Pour le droit au blasphème*, ça s'appelait. On ne va pas le reproduire ici. Son *Ce que cache le foulard* de 2003 m'a déjà bouffé trois pages de papier Munken, ça suffit comme ça ! Soral le blablateur y disait que Le Pen avait tort de considérer les chambres à gaz comme un détail alors que c'était devenu une religion. Lui, Soral, lui donnait le droit de blasphémer cette religion, car ça faisait partie de la tradition française, de la liberté d'expression et gnagnagna. Au passage, il rappelait qu'il était issu d'une famille de résistants savoyards qui avait sauvé des Juifs, c'est-à-dire des

« êtres humains ». Il enchaînait avec une critique de la loi Gayssot qui ne pouvait que plaire à Blanrue. Il comparait Le Pen aux autres relaps, Jeanne d'Arc, Giordano Bruno. Il n'oubliait pas de terminer par lui, auto-proclamé « intellectuel français dissident », une sorte de Soljenitsyne de la rue des Canettes.

Soral était tellement lourdaud qu'il présentait Le Pen comme un « vieux monsieur de quatre-vingts ans, têtue jusqu'à la déraison ». Mais le vrai point (et pas de détail), ce fut lorsqu'Alain parla des sorties de Le Pen comme de « lubies d'un vieil homme ». Voilà comment le crypto-révisionniste Soral appelait le révisionnisme au grand jour de son patron. Fallait-il être bête ! Marc George, apprendrais-je plus tard, avait tenté de le dissuader de garder cette expression dans sa tartine s'il voulait continuer à monter les marches de son ambition au Front, mais Alain ne voyait pas ce qu'il y avait de mal. Au contraire, il pensait peut-être couvrir Le Pen, et surtout lui plaire !

Non seulement Le Pen, évidemment, ne se considérait pas comme un vieil homme, même à quatre-vingts ans, mais il trouvait très raisonnable de faire chier les bien-pensants sur les chambres à gaz, surtout s'il pensait sincèrement (à voir) qu'elles n'avaient jamais existé ! Quant au mot « lubies », il était évidemment de trop si Soral voulait conforter le soutien de son boss dans le parti. Et quel aveu sur la définition, parfaite pour le coup, de ce qu'étaient les idées révisionnistes : des lubies de vieux monsieur déraisonnable. Faurisson apprécierait...

Alors Marc George alla voir Le Pen, aussitôt le texte d'Alain sorti... Le président PanPan fit carrément la gueule à Marc en lui disant, d'un air navré au sujet de Soral :

— Pourquoi en une ligne perd-il les bénéfices qu'il aurait pu tirer de ce texte ?

« Les lubies » ne passaient pas. Le Pen fit comprendre à Marc Georges que ça prendrait le temps que ça prendrait, mais Soral au FN, c'était terminé.

## CXCVIII

### Avec Léo à Saint-Germain

J'avais encore craqué... Un nouveau tract avait jailli de ma plume couillue... Et pas politique pour une fois... Une certaine Chantal Sébire était devenue en quelques jours une star de l'actualité. C'était une espèce d'éléphante-*woman* qui s'était débattue dans le magasin de porcelaine de l'euthanasie. Par ses tumeurs champignonnesques qui lui déformaient le visage, du nez au menton en passant avec dégoût par les joues, elle avait relancé le débat. À la fois elle voulait « mourir dans la dignité », mais elle se montrait à la télé dans des reportages pour plaider sa cause. On ne l'autorisait pas à mourir. Alors elle s'était suicidée, en toute illégalité. La vie, la mort, la monstruosité, le paradoxe, c'était pour moi !

Surtout que l'euthanasie avait été un des thèmes principaux qui occupaient Anne-Sophie dans *La Vérité*. Je prenais le relais en quelque sorte. Le défi d'écriture, cette fois, c'était de faire hurler de rire tout en inventant une nouvelle façon d'être compassionnel. Il

faut dire que le personnage lui-même était marrant. Quinquagénaire énergie des années cinquante... Sébire était à la fois agressive et ridicule. Je l'enrôlai immédiatement dans mes *dramatis personæ*.

Pour une fois, Yves trouva l'illustration assez vite (trois semaines et demie) : la gueule de Sébire avec un chapeau d'Arlequin à grelots. Sacrée bouffonne !

Je crois bien que je sortis là le plus grand pamphlet chrétien contre l'euthanasie ! Et aussi une ode au handicap assumé. Sans parler de la distinction métaphysique entre le suicide et l'euthanasie ! Pour moi, c'était jusque-là le meilleur de mes tracts, le plus profond, le plus drôle, le plus émouvant aussi. Audrey pleurait sur ses madeleines. À la fin, même moi j'aurais pu me laisser cueillir... J'avais appelé ça *Le Ridicule tue*.

C'est sur le forum du blog de Léo Scheer que les réactions à mon nouveau tract flambèrent le mieux. Il y eut très vite soixante-dix commentaires. Léo me défendait, répondant à ceux qui m'attaquaient sur le texte « horrible » que j'avais commis, d'une « cruauté sans

nom » pour une pauvre femme et d'un mépris total pour la mort, la vie, la loi, le respect... Et quand on me reprochait de n'être qu'un ambitieux qui voulait absolument exister, un *wannabe*, Léo Scheer répondait : « Non. Un *wannabe*, c'est quelqu'un qui veut devenir Nabe. » Ou alors, quand sur son blog on me déversait par tonnes des accusations d'antisémitisme, mon cher Scheer affirmait : « Nabe est le seul *hassid goy* que je connaisse. »

À propos de Léo, un soir qu'il regardait avec moi la vitrine de la Hune, entièrement consacrée à la défense d'Israël et aux livres publiés dans cette direction, il me dit, d'un air dégoûté :

— Israël nous fait beaucoup de tort !

En effet, Israël était l'« invité d'honneur » du Salon du livre, cette année-là. Léo Scheer voulait boycotter le Salon par antisionisme. Il me confia que, comme beaucoup de Juifs, il était hostile à Israël mais n'osait pas le dire, quelquefois par pur égoïsme, pour être tranquille en tant que Juif accusé en permanence... Pour maintenir son quota

d'ennemis, le Juif doit au moins feindre d'être avec Israël. C'était une culpabilité supplémentaire que les exactions de l'État criminel mettait sur leur dos. Une pénitence de plus en quelque sorte. On déambula ensuite, mon Gutman et moi, dans Saint-Germain...

Le lendemain, sur son blog, Léo disait qu'il boycottait le salon, mais pas pourquoi. Je l'avais pourtant bien poussé à exprimer la vraie raison, en lui disant que si des Juifs comme lui prenaient radicalement position contre Israël d'une façon publique, ça irait mieux pour tout le monde. Mais Léo Scheer mit ça simplement sur le dos de son dégoût du milieu littéraire...

## CXCIX

### La rupture avec Moix

Décidément, entre le Flore avec Salim et la Hune avec Léo, je ne décollais pas de ce sinistre quartier de Saint-Germain-des-Prés !



C'est d'ailleurs là qu'à la même époque, je devais voir Moix pour la dernière fois.

Ce truqueur raconterait plus tard, aux abords de sa carrière de chroniqueur chez Ruquier (quelle promotion !), que c'était lui qui avait rompu avec moi car j'étais trop antisémite, et en 2007, date à laquelle, en effet, il m'avait envoyé me faire enculer. « Or », comme il aime à structurer ses démonstrations, c'est faux : le texto insultant datait bien de 2007, comme on l'a vu plus haut, mais celui-ci était une réaction à la préface de mes *Morceaux choisis*, où Moix était cité. La vraie rupture, elle, fut à mon initiative, et eut lieu donc en ce printemps 2008, le 7 mai exactement, au croisement de la rue du Four et de la rue Bonaparte...

J'étais dans la voiture de Nadia. On parlait de Rimbaud. On vit arriver Moix avec une fille, à pied. Il s'approcha de nous, l'air toujours gêné, penaud, puceau puni. C'est par le toit ouvert de la voiture qu'en me redressant un peu, je lui lançai, alors qu'il venait gentiment nous dire bonjour :

— Ordure ! Va-t'en ! Qu'il est gras, qu'il est laid !

Je prenais Nadia à témoin : « Regarde-moi cette laideur ! Allez, démarre ! » Et Nadia m'obéit. Notre voiture, en un *VROUM* vexant, laissa sur le trottoir – comme pour toujours – ce minable de Moix et sa copine, asphyxiés dans mon nuage de rage. C'était vrai qu'il était laid, si laid ! En effet, plus il se corrompait dans le monde des lettres en tant que marrane anti-célinien pro-BHL, plus son visage se boursouflait. Je m'étais juré, après son scandaleux crachat sur Céline, de le clasher la prochaine fois que je le croiserais... C'était fait ! Moix croyait sans doute qu'après s'être excusé pour son « va te faire enculer », j'avais passé l'éponge ? Pauvre petite poire d'Orléans !

CC

### *Bismarck's dream*

Au fait ! Pourquoi avait-on parlé de Rimbaud avec Nadia, ce soir-là ? C'est très simple : dans un kiosque, en feuilletant

*L'Express*, je venais de tomber sur un petit article minuscule, une notule signée Jérôme Dupuis et intitulée « Rimbaud reporter »... On aurait retrouvé un inédit de Rimbaud ! À peine rentré chez moi, je m'étais jeté sur mon ordinateur et avais regardé sur Internet de quoi il s'agissait... Quelqu'un avait découvert, dans un vieux journal datant de 1870, le fameux texte de Rimbaud dont il croyait lui-même qu'il n'avait jamais été publié, *Le Rêve de Bismarck*, son premier en prose, sur la guerre franco-prussienne, qu'Arthur était allé porter au *Progrès des Ardennes* avec son ami Ernest Delahaye, qui, cinquante ans après, dans ses mémoires, s'en souvenait encore ! On le croyait perdu, et puis non. Je le lus une première, une deuxième, une troisième fois... Mais dès la première, j'avais été assuré qu'il était bien de la plume d'Arthur. Une merveille !

J'appelai aussitôt Taddeï pour lui proposer de m'inviter le plus vite possible dans son émission parler de cette découverte. OK pour un quart d'heure à la fin du prochain *Ce soir* (ou jamais !) (consacré aux jeux numériques).

À cette époque-là, les affaires étaient rondement menées. Impossible aujourd'hui, où tout le monde est vidé, épuisé, où chaque personne est comme son propre fantôme errant dans un décor mort et sordide : Paris... Hop ! Je contactai Jean-Jacques Lefrère, le grand biographe de Rimbaud ; il était d'accord pour venir à l'émission. Jean-Jacques me raconta qu'il avait rencontré le découvreur du trésor à Charleville même, et que celui-ci lui avait tout raconté...

L'histoire était belle : le bouquiniste Quinart (de Givet) avait acheté à une vieille Ardennaise un tas de journaux parmi lesquels il y avait six numéros du *Progrès des Ardennes*. Il savait que c'était là où Rimbaud avait donné des textes. Quinart les dépouilla, il cherchait *Le Dormeur du val*... Il n'avait rien trouvé, et il les mit en vente, avec cette étiquette : « *Journal auquel Rimbaud aurait aimé collaborer* ». Cinq exemplaires sur six avaient été achetés, et le dernier qui restait ne trouvait pas preneur parce qu'il était déchiré. Un certain Taliercio, documentariste de passage dans les Ardennes, l'avait vu et l'avait

pris. Avait-il remarqué sur place qu'il y avait à l'intérieur un texte de Rimbaud (ou plus exactement de « Jean Baudry », son pseudonyme), ou alors, une fois rentré à son hôtel, avait-il calmement regardé ce qu'il avait acheté, et était tombé sur *Le Rêve de Bismarck* ? Autant de questions que j'aurais aimé poser à Taliercio.

Lefrère se chargerait de convaincre le Taliercio de venir avec nous chez Taddeï. À nous trois, on enflammerait la fin de *Ce soir (ou jamais !)*, à coup sûr ! Mais rien à faire, il ne voulait pas. Taddeï essaya à son tour, en vain... Il ne restait plus que moi pour tenter de le décider. J'appelai le héros... Très sympa, le documentariste me confirma toute l'aventure mais aussi qu'il ne viendrait pas : « J'ai une frousse terrible de la télé ! » Il ne comprenait pas que c'était bon pour lui de se montrer, et qu'il était hors de question que Lefrère et moi nous attribuions sa découverte. Tant pis ! On parlerait de lui bien sûr, en lui rendant justice, et je lirais le texte devant tout le monde, pour la première fois. Taliercio m'encouragea à le

faire. Il semblait ému que je sois marseillais, comme lui...

Je rappelai Lefrère, qui essayait de reconstruire, en vain, les lignes manquantes d'une partie de la fin du texte déchiré sur le papier jauni vieux de cent trente-sept ans. Beaucoup plus grave, Jean-Jacques pensait que « cris de dame » dans le dernier paragraphe était une coquille pour « crimes de dame », alors que pour moi, il était évident que c'était « cris ». « Crimes de dames », à cet endroit-là, ça ne voulait rien dire, sauf pour Lefrère, gros misogynne fantasmateur fan de Pierre Louÿs !

Trois jours plus tard, vers 23 heures 30, un taxi m'attendait devant le Bristol, je montai dedans et nous allâmes à France Télévisions. Comme d'habitude, un membre de l'équipe de Taddei vint me chercher dans le hall du bunker, et me descendit au sous-sol... Soudain, lumière ! Plateau !

CCI  
Rimbaud chez Taddei

Taddeï nous annonça, Lefrère et moi. On vint s'asseoir parmi les autres ; le débat sur les jeux numériques venait de se terminer. Frédéric présenta Jean-Jacques en disant que les œuvres complètes de Rimbaud, il allait désormais falloir les refaire. « Et la biographie aussi ! » ajouta Jean-Jacques. Ce fut à mon tour d'être présenté, avec encore une bonne langue qui fourcha, signée Taddeï :

— Dans votre roman *Alain Zazinni*, vous parlez particulièrement de Rimbaud.

C'est Jean-Jacques qui se colla au récit de la trouvaille. Il se trompa d'ailleurs dans le titre du journal, c'était *Le Progrès des Ardennes* et pas *Le Courrier des Ardennes*, qui était exactement le contraire de ce journal progressiste et celui auquel la mère de Rimbaud était abonnée ! Lefrère situa bien l'époque de l'écriture du *Rêve de Bismarck*, après *Le Dormeur du val* et avant *Le Bateau ivre*, avant Verlaine en tout cas, à seize ans et demi... Je rectifiai le titre du journal, rendit hommage à Taliercio et me fit son porte-parole pour expliquer son absence sur le plateau. Merci à Taddeï qui fit l'analogie entre

le texte d'actualité de Rimbaud et mes propres « tracts littéraires ». Avec Lefrère, en toute fraternité, on rivalisa de science rimbaldienne, et moi je m'attardai un peu plus sur la fabrication, le style, le genre... Je rapprochais *Le Rêve* de Vallès, de Céline... Nous le replaçâmes au milieu des autres œuvres d'Arthur. Lefrère était plus historique, on était parfaitement harmonisés pour donner, sans en avoir l'air, une leçon énorme de littérature et d'historicisme à tous les intellos de Paris ! J'encourageai Jean-Jacques à raconter le texte... Je réfutai le patriotisme premier degré de Rimbaud. Je re-citai Taliercio et Jérôme Dupuis, et me lançai dans une attaque bismarckienne du milieu littéraire, qui s'était tu sur cette trouvaille. Ça me semblait scandaleux que les Français du milieu des Lettres aient fait l'impasse, par indifférence, sur une pièce maîtresse et primordiale d'Arthur Rimbaud ! Lefrère avait tout juste en disant que la malédiction de cet article oublié était un écho à celle de Rimbaud lui-même, jeune journaliste rejeté, dans le silence déjà.



On arrivait presque à la fin de ce quart d'heure magique que j'avais entièrement supervisé. Taddeï m'invita à lire *Le Rêve de Bismarck*. Je sortis alors de ma poche un papier où je l'avais reproduit en gros caractères. Je fis allusion à notre mini-litige, à Jean-Jacques et moi, sur un des derniers mots. Puis je lus, ou plutôt jouai la prose d'Arthur, sans trop d'emphase j'espère, et sans accrocs, même sur le nom d'un village (Woerth), dont j'avais vérifié, le matin même, la prononciation par téléphone :

— Allô, la mairie de Veurt' ?

— On dit « Vourt' », monsieur.

— Merci... *Clak* !

De gros plans montraient la tête de Lefrère, avec une drôle d'expression que Salim interpréterait négativement, comme une sorte de jalousie du pédant qui se fait écraser par l'artiste en pleine action. Non ! Encore un fantasme... Jean-Jacques avait plutôt dans les yeux une sorte d'hébétude, de communion avec Rimbaud, me regardant fixement comme le corps par lequel la voix de son Arthur s'exprimait, exactement comme si on avait mis

un 78 tours poussiéreux sur un gramophone, et que tout à coup, miracle, le son sortait du microsillon, postillonnant mille particules de vieil azur ! Ô joie, extase extrême ! Ils allaient faire une sacrée gueule, les gens de Lettres ! Passer à côté de ce chef-d'œuvre désenglouti ! On finit la séquence en toute exaltation. Encore une opération commando réussie !

De retour dans la loge de Taddeï, on resta avec Lefrère et Frédéric jusqu'à 2 heures 30 à papoter... Mon portable n'arrêtait pas de sonner. Jérôme Dupuis m'envoya un texto pour me remercier de l'avoir cité. Lefrère était tout content et disert, réalisant que c'était la première fois qu'on lisait un Rimbaud inédit à la télé. Je pris la fiche que Taddeï avait rédigée sur nous, de sa belle écriture blanche sur fond noir et, avec sa permission bien sûr, l'offrit à Jean-Jacques, en souvenir. On parla de manuscrits... Frédéric aurait bien voulu se lancer dans une collection des miens. Quand je ramenai Lefrère en taxi, chez lui, il me dit encore être très ému de la soirée.

Le plus enthousiaste était encore une fois Salim. Il trouvait très fort ce que j'avais fait.

Pour lui, c'était mon « meilleur passage »... Ah bon ? Pourtant je n'avais pas parlé d'Arabes... Le lendemain, le site des fans de Sollers avait déjà repéré l'émission, mais sans commentaires sur ma prestation ! Dans la rue, un hippie casquetté me dit : « Bravo pour hier, t'as super bien lu ! »

Deux jours après, ça n'avait pas traîné ; piqué au vif, *Le Figaro* fit sa une sur Rimbaud, avec la photo de Carjat. Pas la une du *Figaro littéraire* seulement, la une du *Figaro-Figaro*, le quotidien ! Jamais Rimbaud n'avait fait la une du torchon : « *L'émouvante découverte d'un texte inconnu d'Arthur Rimbaud* ». Dans le supplément littéraire, il reproduisait le papyrus précieux. En deux jours, ils s'étaient dépêchés de monter un dossier ! Sans l'émission, ils n'auraient pas donné tant d'importance à cet inédit. *Le Rêve de Bismarck* était retranscrit, avec la faute de Lefrère, accompagné d'une interview de Jean-Jacques par ce collabeur de Mohammed Aïssaoui. Évidemment, Lefrère ne citait ni moi, ni Taddeï. Je le rappelai, pour lui remonter ses bretelles de faux frère ! Gêné,

Lefrère me dit qu'il n'y avait même pas pensé. Il avait été le premier dans la loge pour dire que la lecture était historique, et il n'en disait rien dans ses interviews ? Ne serait-ce que pour rendre hommage à Taddeï qui avait lancé l'affaire, après Dupuis !

Jean-Jacques avait su être meilleur joueur lorsque Taliercio (comme celui-ci l'avait montré dans son documentaire) était allé interroger Lefrère (encore ignorant de sa trouvaille) sur l'éventualité d'une participation d'Arthur au *Progrès des Ardennes*.

— Ne cherchons pas trop d'inédits de Rimbaud dans la collection de ce journal... avait affirmé Jean-Jacques devant la caméra, un peu condescendant et moqueur dans sa barbe argentée...

Alors, Taliercio lui avait tendu une photocopie : « Je voudrais votre impression là-dessus. » Lefrère sourit, pensant que c'était peut-être une curiosité tout au plus, persuadé que l'autre n'allait rien lui apprendre... Jean-Jacques survola *Le Rêve de Bismarck* : « Ah, c'est intéressant !... » Il vérifia les dates, s'aperçut que le témoignage de Delahaye était

confirmé, et lâcha un « bravo, bel inédit ! », tout en essayant de le diminuer en disant que ce pouvait être aussi de Rimbaud & Delahaye, ou de Delahaye tout seul... Que ce soit de Rimbaud tout seul n'avait pas été son premier envisagement ! Alors même que Delahaye avait toujours dit que le texte était de Rimbaud ! On reconnaît toujours le suspicieux (et donc déjà le conspi) à ce qu'il cale devant le « trop beau pour être vrai ».

Ce qui était étonnant, c'est que Lefrère – comme les autres spécialistes interviewés que Taliencio était allé titiller – n'avait pas pris le temps de lire *Le Rêve de Bismarck* ! Ne serait-ce que par plaisir, par curiosité, par avidité et impatience (une fête à l'impatience !) ! On leur soumettait un texte « attribué » à Rimbaud et au lieu de, toute affaire cessante, plonger dans ce texte, ils glosaient autour de sa véracité et de l'importance de sa découverte ! La première chose à faire pour être sûr que c'était bien de Rimbaud – et surtout quand on aimait Rimbaud ! –, c'était de le lire ! Eh bien non !

C'était d'ailleurs le même travers que dans l'affaire de *La Chasse spirituelle*, puisqu'il

aurait suffi de *lire* une ligne et demie de ce fameux faux pour s'apercevoir que ce n'était pas de Rimbaud. Et ceux qui avaient cru, les « grands rimbaldiens » des années cinquante, que c'était de Rimbaud, ne l'avaient jamais lu à fond, au fond. Sinon ils s'en seraient aperçus... Ils avaient fantasmé sur la découverte du manuscrit introuvable plutôt que de s'arrêter cinq secondes sur le texte lui-même...

Lefrère était à la fois vert et fair-play. Finalement, il félicita Taliercio pour cette belle découverte.

— Ce n'est pas tous les jours que l'on trouve un texte inédit de Rimbaud, avait admis Lefrère à Taliercio, donc ce que je vous ai dit tout à l'heure est totalement faux !

## CCII

### L'affaire du « faux Rimbaud »

Déjà une petite journaliste de France Info osait dire que le texte valait plus pour sa valeur historique que pour sa valeur littéraire.

Pour défendre Arthur, allait-il falloir mettre le nez de toutes les fines bouches dans leurs cacas comme Rimbaud avait mis celui de Bismarck dans la fournaise de sa pipe ?

Comme autorité rimbaldienne médiatique, on fit appel à Jean Teulé, un ancien « dessinateur » à *Hara-Kiri*, reconverti en « écrivain » de best-sellers historiques bas de gamme.

— Moi, je pense que c'est soit une blague soit un faux. Si ça ne l'est pas, de toute façon, on s'en fout, de toute façon c'est pas intéressant. C'est comme si on avait retrouvé une crotte de nez de Rimbaud. Voilà, ça appartient à Rimbaud mais c'est quand même une crotte de nez !

On rêvait ! La référence pour *Le Rêve de Bismarck*, c'était Jean Teulé ! Taliercio, comme moi, avait remarqué cette intervention ignoble de Monsieur Miou-Miou (eh oui, ce grand con était à la colle avec la chaudasse que Depardieu et Dewaere foutaient à l'eau dans *Les Valseuses*).

L'affaire était lancée : d'un côté, ceux qui faisaient la grimace devant le style du premier

Rimbaud prosateur ; et de l'autre, ceux qui mettaient carrément en doute la véracité du document !

Par exemple, un certain Raphaël Zacharie de Izarra (bouffon pseudo) enclencha la rumeur qu'il s'agissait d'un faux Rimbaud... C'était un ami de Vignale (mon premier webmaster), et il commença par inonder mon forum.

Le révisionniste Izarra propageait sa grotesque propagande... Finalement, Izarra était comme Faurisson, il contestait que Rimbaud soit un génie et le traitait de plaisantin : « *Le Bateau ivre*, une fumisterie... » Mêmes arguments... Il poussait même la saloperie jusqu'à se targuer d'être lui-même, pauvre petit dandy frustré jaloux poétaillon raté minus, l'auteur du « faux » ! Izarra aurait trouvé du papier de l'époque et fabriqué un faux *Progrès des Ardennes* pour y imprimer son « à la manière de », et en faussaire supercheriste enragé, il se gaussait désormais de ceux qui étaient tombés dans son panneau !



C'était tellement énorme que beaucoup emboîtèrent son pas, ou plutôt son pied bot... Ce qui est intéressant, avec le recul, c'est que Salim, sur Internet, prit aussitôt le parti des « véridiques » (moi en tête), rejetant la thèse d'Izarra dans les limbes du mépris, alors que lui, Salim, était partisan du même genre d'élucubrations concernant entre autres le 11-Septembre...

Au même moment, dans un autre style que celui d'Izarra, mais tout aussi pernicieux, je découvrais, sur le blog de Pierre Assouline, un article, *Beaucoup de bruit pour rien*, où lui aussi osait traiter de l'affaire, mais à la Teulé, par-dessus la jambe... Assouline disait que *Le Rêve de Bismarck* n'était pas si terrible que ça ! Lui, dont Léo m'avait raconté peu avant qu'il avait fêté son anniversaire avec Alexandre Jardin !...

— Uniquement parce que le grand-père Jardin était collabo ! rajoutait Scheer. Tu comprends, toi, il a cessé de t'aimer quand il a compris que tu n'étais pas vraiment antisémite.

Le Juif Assouline avait vraiment un problème avec moi ! Un jour, Léo lui avait dit : « Marc-Édouard est le plus grand écrivain actuel. » « Tu n'as pas le droit de dire ça ! » s'était énervé Assouline, sous-entendu : « Tu es trop juif pour dire ça ! » Pour Léo, c'était un « pauvre mec gentil ». Gentil ? Je ne trouvais pas. Surtout quand il parlait de Rimbaud ! Et indirectement, par haine de moi... Ils me haïssaient tellement, tous, qu'ils en arrivaient à salir Rimbaud à cause de moi ! Ils le boycottaient ou le méprisaient pour mieux me boycotter et me mépriser moi ! Ils dénigraient Rimbaud pour ne pas avoir à me citer comme le récitateur du *Rêve*... Entre Izarra qui se prenait pour Rimbaud lui-même et Assouline qui, vexé de ne pas avoir été le premier à parler du *Rêve de Bismarck* et par rétorsion à mon non-antisémitisme, en était réduit à insulter le texte du plus grand poète de tous les temps, s'était bien dévoilée la haine du milieu des Lettres à l'encontre de la littérature. Une nouvelle fois, j'avais révélé les rats en tapant dans le bon égout pour qu'ils en sortissent en couinant et en agitant leur queue

gluante. La beauté était trop forte, ils souffraient de cette « médiocrité vexée » dont parlait Céline et que Sollers citait souvent.

À propos de Sollers, il se mettait, lui, dans la file du silence... Dans le *JDD*, il ne parlait pas de la découverte du *Bismarck*. Dans une autre circonstance, il en aurait fait une page, mais il choisit de se taire, comme pour tout ce qui me touchait. Sollers s'empêchait de parler du *Rêve de Bismarck* parce que moi, j'en avais parlé avant lui. Extraordinaire autocensure !

Lefrère me rappela. Il m'annonça qu'il avait fait l'émission de Pierre-Louis Basse à Europe 1 (un gros balourd coco qui publiait au Rocher et qui réapparaîtra – vous verrez – dans un millier de pages environ, dans des circonstances tout à fait déshonorantes...), et là Jean-Jacques m'avait cité. Il était tout fier de lui. On parla longuement... Lefrère me dit encore que j'avais réussi un « exploit » :

— Je n'en reviens toujours pas que Rimbaud ait eu pour la première fois la une du *Figaro*... Ce que vous avez fait chez Taddeï ne passe pas... Votre lecture a été une insulte à toute la littérature contemporaine. Lire un Rimbaud

inédit à la télé est un acte contre la littérature mort-vivante d'aujourd'hui. Et face à des apologistes de jeux vidéo en plus ! Quelle subversion !

Jean-Jacques me dit aussi qu'il imprimait toutes les réactions qu'il trouvait sur Internet. Il avait deux cents pages, déjà ! Il voulait publier un essai, d'abord, sur toute l'affaire qui était allée si vite... Et même faire apparaître un faux Rimbaud que tous les cons prendraient pour un vrai, pour mystifier ceux qui avaient cru que le vrai était faux ! Bof... Je n'étais pas trop pour ce genre de canular... C'était un peu comme l'ironie, les canulars, ça se retournait toujours contre celui qui les avait produits, même pour de bonnes raisons. Moi, je préconisais des attaques frontales et violentes contre Izarra et ses suiveurs, et contre tous les autres qui, maintenant, clamaient sur Internet que *Le Rêve de Bismarck* était une élucubration du trio Nabe-Taliercio-Lefrère !

Alors qu'il y avait déjà un faux flagrant de Rimbaud, c'était la fameuse *Lettre du Baron de Petdechèvre*, et dans la Pléiade de Jules Mouquet, validée par Rolland de Renéville, un

ex du *Grand Jeu* qui se ferait aussi avoir par *La Chasse spirituelle*... Ce texte avait toujours fait tache, pour moi. Je le trouvais vulgaire déjà, mais comment affirmer, à dix-sept ans, quand j'ai découvert Rimbaud, que cette potacherie sonnait mal dans l'ensemble de son œuvre ? D'ailleurs, Lefrère avait élucidé le mystère. Cette plaisanterie lourdingue (signée « Jean Marcel » : rien à voir avec Jean Baudry) était parue dans un autre *Progrès*, en 1871, celui de Lyon, pas des Ardennes !... Voilà pourquoi Jules Mouquet avait cru que c'était d'Arthur. Ce n'était pourtant pas dur de retrouver l'existence de ce Jean Marcel bien réel, qui tenait une chronique régulière dans le *Progrès de Lyon*... J'espérais de tout cœur que la future Pléiade troque sans hésiter la fausse *Lettre du Baron* pour le véritable *Rêve de Bismarck* !

## CCIII

### Sketches de Salim

Salim avait fait un montage de l'émission de Taddeï en entier qu'il commentait en voix off. Il avait coupé le son et donnait son avis de téléspectateur. Il délirait bien sur les jeux vidéo... À un moment, il mettait l'émission sur pause et ouvrait une nouvelle fenêtre sur son ordi pour nous montrer le blog qu'un invité présent avait consacré à l'émission à mon avantage. Ingénieuse mise en abyme ! Puis Salim décrivait ce que j'avais dit, ce que Lefrère avait dit... C'était du Sacha Guitry et du Orson Welles mélangés ! Excellente transgression du support. À refaire, sur d'autres sujets !... Couper le son d'une émission et la repasser en la commentant. Que n'eût-il, le Kabyle, persévéré dans cette voie ? Salim Laïbi serait alors devenu un véritable petit révolutionnaire de la vidéo.

Moins réussi, le montage que Salim avait fait sur Jamel Debbouze. Il y avait de bons trucs, mais c'était encore brouillon. Il mixait des images de la Palestine à celles de la « Spéciale Jamel » chez Drucker, où le Marocain marrant pleurnichait avec Enrico Macias, qu'on voyait ensuite donner des

interviews pro-Tsahal sur des chaînes juives ! Je donnai à Salim l'idée de faire un montage où le bébé de Debbouze (qui venait de naître) aurait un moignon aussi, comme si c'était héréditaire ! Tout ça était très amusant, et je coachais « Le Libre Penseur » par téléphone pour composer ses documents, les rendre encore plus percutants, plus pros, plus durs. Il m'écoutait et prenait très bien mes bons conseils. Tout enthousiaste, il repartait pour s'y remettre ! Aussitôt, je me remettais de mon côté à écrire mes chapitres de roman.

À cette époque-là, on se stimulait l'un l'autre. Il y avait une grande complicité entre nous, je dirais même une certaine tendresse, malgré sa dérive conspi. Par exemple, il me faisait hurler de rire, aussi bien en me racontant la vie de Yasser Arafat (« J'espère que vous savez que c'est un Juif marocain... ») qu'en s'excitant sur l'affaire de la musulmane non vierge qui s'était vue annuler son mariage...

— Où est la limite ? Les pays ont des limites ! Les yaourts ont des limites ! Mais pas l'immoralité ? Dans les jeunes filles,

maintenant, on trouve des traces de génome humain ! Des Chinois, des Africains, des Esquimaux !

— Pourquoi pas des animaux ?

— Vous allez tout de suite dans la surenchère !

Salim voulait quitter la France l'année d'après pour aller chercher une vraie vierge en Algérie...

— Pour avoir une vierge, il faut en prendre une de douze ans, et encore ! C'est ça, on n'a le choix qu'entre prendre une pute ou être pédophile !

Une heure et demie au téléphone, il m'avait agrippé, un matin, ce con ! Il tenait à m'exprimer ses principes :

— Avec une femme, il faut trouver l'« assiette », comme en aviation. C'est tout un équilibre !

Qu'est-ce qu'il en savait, lui, ce gros mateur de Youporn ? Et puis pas question de prendre des femmes déjà prises : « C'est comme si vous mangiez dans la gamelle d'un autre. »

En pleine ébullition, le Laïbi ! Et quelle activité ! Sur tous les fronts... Et surtout, il



m'annonça que ça y était, il avait fondé son groupe de Berbères de Marseille. Une association, avec une salle où il pourrait donner ses conférences, et me recevoir bien sûr ! C'était tout juste s'il ne me disait pas que c'était pour que je puisse m'exprimer en dehors de mes tracts, qu'il l'avait fondée, sa « Cobema » ! Il avait demandé à Yves de lui dessiner le logo, très beau, très con. Avant de raccrocher, il m'annonça que Berlusconi était juif...

Je me demandais si quand-même, après tout, il ne finissait pas à être beaucoup plus drôle que Dieudonné ! C'était des sketches, à chaque fois qu'il m'appelait.

Puis, le 3 juillet 2008, Salim eut trente-trois ans. Je l'appelai bien sûr pour lui souhaiter un bon anniversaire. Il me demanda à quelle heure, exactement, le Christ était mort. J'avais trouvé un exemplaire de *Mes explorations*, les mémoires de Byrd, que je lui envoyai comme cadeau. Il pourrait tout son soûl chercher l'endroit dans le pôle où l'amiral parlait de la Terre creuse... Salim devait d'ailleurs me

renvoyer assez vite l'ouvrage, n'ayant pas compris que je le lui avais offert...

Et c'est là qu'il rencontra Moody à Aix, de passage dans la ville pour un débat avec François Burgat. Salim et Mohamedou se promenèrent tous les deux, discutant du 11-Septembre. Sympathiquement, ils se baladèrent du cours Mirabeau à la place de la Mairie, la cathédrale... Ce qui choquait surtout Salim, c'étaient les filles : « Toutes en nuisette, en plein jour, c'est Babylone ! » Babylone-en-Provence... Babylone-sur-Mer... Babylone-les-Oies... C'est ce jour-là d'ailleurs qu'il dit à Moody cette phrase restée célèbre entre nous, dans notre petit groupe :

— Le Nouvel Ordre mondial a foutu ma vie en l'air !

## CCIV

### Entrée de Nicolas

Quelques jours plus tard, Moody, justement, était reçu par Taddeï dans *Ce soir (ou jamais !)*. Sur un plateau, il était différent,

prudent, mou... Mohamedou n'avait pas compris que Taddeï l'avait invité uniquement pour me faire plaisir... Le Mauritanien serait tout content qu'on le reconnaisse dans la rue. Et dans sa famille, à Nouakchott, il était un héros !

Gilles Kepel, aussi présent, paranoïait... Pour lui, Al-Qaïda avait « échoué » en Irak et avait donné l'Irak à l'Iran. Ah ouais ? Ce ne serait pas plutôt les Américains qui avaient donné l'Irak à l'Iran, comme le prouvait la visite d'Ahmadinejad à Bagdad, reçu comme un papa par le chef désormais chiite du pays Maliki ? En plus, il n'était pas dans la mission d'Al-Qaïda de s'imposer en Irak... Elle avait fait le 11-Septembre, ça suffisait à sa gloire. Maintenant on le savait, Zarqaoui, par pure générosité pourrait-on dire, avait essayé de résister mieux que les chiites à l'invasion et à la présence américaines en Mésopotamie. Oui, il avait échoué. Mais ce n'était pas à l'honneur de ses concurrents chiites qui, eux, s'étaient carrément mis du côté des envahisseurs.

Salim non plus n'était pas enthousiasmé par la prestation de Mohamedou dont le dernier

mot avait été « blasphématoire ». Lui, ce qui l'avait surtout énervé, c'est que la question du conspirationnisme avait été gentiment brocardée, et que même de façon très diffuse, pour Salim, c'était déjà trop. Comme s'il continuait l'émission tout seul (et qu'il y avait été invité !), Salim insulta l'intervenant qui avait été face à Mohamedou, celui pour qui les conspirateurs étaient à la fois rouge-brun-vert et pro-Al-Qaïda ! Nazislamistes et complotistes, ça faisait beaucoup !

Yves me dit que Moody à la télé, ce n'était pas comme moi... Entre son frère Kemal et lui, c'était à qui était le plus décevant finalement... Ils étaient restés au fond deux jeunes Maures bourgeois qui se rêvaient stars à l'Américaine (l'un dans le pétrole ; l'autre dans l'université), toujours aussi gamins yankeesés, comme sur la pochette de leur vinyle de rap (maquetté par Yves en 89), avec boîte à rythme, d'où le nom de leur « groupe », DMX Boys, où ils s'affichaient avec des casquettes de fausses racailles dans le quartier des Acacias sur les Champs-Élysées...

Pour se rattraper de m'avoir toujours fait rencontrer des sans-couilles, Yves me présenta un nouveau fan, Nicolas, qui lui avait vendu par Internet *Les Décombres*, et lui avait donné rendez-vous porte de Champerret pour le lui remettre. C'est comme ça qu'ils avaient fait connaissance. Nicolas était grand, sportif, brun, les cheveux courts, les yeux vifs et fuyants à la fois, curieux, tout le contraire du physique qu'on s'attendait à trouver chez un bibliophile.

Un jour, Nicolas vint chez moi et je lui montrai mes portraits d'écrivains, les Sacha, les Wilde, les Lawrence... Il flasha sur les Simenon, et m'acheta un Gorki. Je lui offris des tracts et des affiches. Comme je lui demandai ce qu'il faisait comme boulot, il me révéla très simplement, d'une façon directe : « officier de police », dans un grand sourire. Flic ! Mon premier fan flic ! Et pas n'importe quel flic, Nicolas était le lieutenant, en réalité le capitaine, de Simonet, un commissaire que j'avais connu au Mathis et qui s'occupait de la nuit dans le 8<sup>e</sup> ; il dirigeait toute la patrouille

de l'arrondissement. Il connaissait tous les bars que je fréquentais.

Yves nous rejoignit. Lui ne savait pas ce que faisait Nicolas. On le laissa chercher, deviner...  
« C'est un boulot dans le monde de la nuit... »

— Videur ? Go-go-dancer ? demanda Yves, toujours aussi psychologue.

— Non, flic !

Il n'en revint pas non plus. En plus, c'était le premier « e-bayeur » qu'Yves avait accepté de rencontrer, pour lui acheter le livre de Rebatet qui, autre détail, n'était pas pour Yves lui-même, mais pour Salim !... Ils se rendaient de petits services comme ça, les deux pédés de l'amitié algéro-algérienne...

Yves raconta à Nicolas tous ses souvenirs d'extrême-droitiste. Nicolas connaissait parfaitement tous les voyous skins qui tournaient autour de Soral. C'est lui qui nous annonça que ça y était, Alain avait été viré par Batskin de son pseudo-Local du 15<sup>e</sup>. Déjà ? C'est que Soral avait fini par prendre peur. Décidément, les ayoubiens avaient été trop majoritaires dans le Local, il y avait une concurrence pour occuper l'espace et Alain

retira ses billes (mille euros)... Un jour, Batskin aboya plus fort et le petit chienchien de madame Soral (je parle de Soral lui-même) s'en alla couiner plus loin.

Nicolas nous raconta aussi que c'était lui qui avait gardé à vue Beigbeder, quand il s'était fait choper en train de sniffer de la cocaïne sur le capot d'une voiture, à la sortie du Baron. Beig' s'était servi de sa carte Gold, qu'il avait laissée sur le capot. Et pas de pot, il était tombé sur Nicolas, le flic chargé de l'interroger ! Le nabien était en train de lire Soral, justement ! lorsque le grand dadais arrêté entra dans son bureau... Encore un peu, c'est un livre de moi que Beigbeder retrouvait sur la table de son interrogateur !

— Beigbeder était avec Zeller, me précisa Nicolas. Lui, c'est une grande gueule, un vrai con. Tandis que Beigbeder était comme une larve sur son siège, penaud, demandant pardon, tout tremblant...

— Zeller, t'es sûr ?

J'étais étonné d'entendre ça. Finalement, réflexion faite, ce n'était pas Florian Zeller, Nicolas avait confondu. C'était Simon Liberati,

l'ancien copain de Soral... Pédé pseudo-dandy cocaïné. C'est vrai que j'imaginai mal Zeller la ramener, surtout après la quatrième de couverture de *Libération* que lui avait consacrée Christophe Ayad, se foutant de la gueule de son torse, comme Zeller lui-même s'en était plaint, à Audrey et à moi, une nuit au Mathis ! Nicolas avait gardé Beigbeder et Liberati dans une cellule pourrie vingt-quatre heures.

J'étais décidément agréablement surpris par la vivacité de ce flic raffiné, car il connaissait beaucoup de choses. Et il était conscient de ma situation. À propos de la garde-à-vue de Beigbeder, ce cher Nicolas me raconta un secret, bien trop important pour le révéler dans ce livre.

## CCVCV

### Le tiraillé sénégalais

Un dimanche matin, quai de la Tournelle... Yves vint récupérer Salim et son acolyte Farid en voiture... « C'est lui qui a fait *Mystère*



*Salim !* » dit Salim à Farid en désignant Yves. C'était comme si Kirk Douglas avait dit à un pote acteur d'Hollywood en lui présentant Stanley Kubrick : « C'est lui qui a fait *Spartacus* ! » Yves les embarqua dans sa Golf IV (ou plutôt sa Golf 4, en chiffre arabe...).

Rive droite, direction Vincennes, périph'... La Golf fonça vers le Val-de-Marne, dans une banlieue mystérieuse... Arrivés à un rond-point surveillé par de sinistres immeubles « Villeneuve » dont les fenêtres allumées en plein jour faisaient penser à des yeux, les trois voyageurs descendirent de voiture...

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Yves.

— Chut ! fit Salim. On attend.

Le temps d'attendre, Farid avait déjà branché une jeune Arabe qui passait pas là. Sacré Farid Chabouni ! D'une famille de dresseur d'échafaudages à Marseille... Patatras ! Le « dragueur en chemise rose », on l'appelait, depuis qu'on l'avait aperçu dans des vidéos de la Cobema... Une autre Golf grise, similaire à celle d'Yves, arriva au rond-point.

Héry en descendit. Héry, c'était un Noir, avec les tresses plaquées sur le crâne. Salim avait l'air de bien le connaître. Il monta dans sa voiture, qui devait guider celle d'Yves, qui rembarqua Farid...

— Suivez-nous ! dit Héry en démarrant.

Pour ne pas se faire remarquer, rien de tel que deux voitures identiques qui roulent l'une derrière l'autre dans une sorte de convoi voyant!...

— Mais on repart en arrière ! s'étonna Yves, qui ne voyait pas l'intérêt de s'être déplacé jusque dans le Val-de-Marne pour retraverser Paris, le périph', puis l'autoroute, jusqu'à Saint-Cloud.

Directions les Yvelines, cette fois. Au bout de deux heures, après avoir roulé sur des routes de campagne désertes, les deux Golf finirent par stopper devant un immeuble de trois étages à Plaisir. C'est limite si Héry ne leur demanda pas d'enlever les cartes SIM de leur portable ! Ils montèrent presque en tapinois, tous par l'escalier, au premier étage. Héry tapa discrètement à une porte, celle-ci s'ouvrit : Kémi Séba !

C'était l'époque où le leader noir était en résidence surveillée. Séba les accueillit très chaleureusement. Accolades viriles, plus fraternelles encore qu'à la musulmane. Kémi était en tunique de maison mais chic. Il se souvenait bien d'avoir croisé Yves à Odéon. La tonalité était à « on est ensemble contre le reste du monde, même avec ce Blanc, on est frères, il est des nôtres »... Mon Loffredo prenait son pied d'être le seul négrophile non noir, bien que pied-noir. Même s'il se sentait un peu comme un Blanc de foire...

À part Salim et Farid, il n'y avait qu'un seul Arabe dans l'appartement, tous les autres étaient issus de « Bamboulie », comme dirait Dieudonné, en particulier le si rageux (attention, je n'ai pas dit « cirageux », ça serait raciste !) Fari Taharka, l'« intello » du groupe, en costard avec des lunettes, futur responsable du « Mouvement des damnés de l'impérialisme »... Des Noirs hyper *clean* à Plaisir, la ville où allait Louis XIV pour son plaisir (d'où le nom) ! Et c'était d'ailleurs comme à Louis XIV qu'on venait à « Fara » Kémi Séba.

Au mur, il y avait un poster de René Guénon (la Cheeta de la Tradition primitive, pardon, primordiale), et puis des objets d'Égypte, car c'était le grand trip de Séba et sa bande : l'Égypte était africaine, et Cléopâtre était une « Black ». Si le nez de Cléopâtre avait été moins épaté, toute la face de la terre aurait été changée...

Héry poussa deux chaises. Ils parlèrent de panafricanisme, du racisme policier, du sionisme insidieux, posaient à Yves des questions de cannibales :

— Ça ne te gêne pas d'être au milieu de tous ces Nègres ?

— Non, non, ça va ! hurla-t-il comme s'il se trouvait dans une grande marmite bouillonnante, entourée de Noirs menaçants. Mais ça commence à chauffer un peu, quand même... Vous pouvez baisser le feu ? Merci.

Tous furent invités à s'asseoir et à manger, sur leurs genoux, dans des assiettes en carton, de la nourriture africaine, des akras avec des petites cuisses de poulet et du riz, beaucoup de riz. C'étaient les femmes évidemment, habillées en longue robe, avec turban, qui les

servaient avant de repartir à la cuisine. Aucune femme n'émit un mot, même celle de Kémi, que reluquait Farid Chabouni, le bras droit de Salim à la main d'or baladeuse...

Fara et Fari, Héry et Farid (on s'y perd), appuyés bien sûr par Salim, s'emportèrent contre la mainmise franc-mac' en Occident. Rengaine pénible, même africanisée... Yves, fatigué, la bouche malaxant sa grosse boule de poulet comme si c'était sa propre langue, acquiesçait, mais se sentit obligé de nuancer :

— Vous savez, moi mon grand-père est franc-maçon...

Loffredo avait un pépé franc-mac ! Déjà que pied-noir, c'était lourd à porter...

— Oh, si tu savais, moi, ma famille ! lui répondit Kémi, comme pour le consoler d'une telle malédiction.

Malgré leurs akras plein la gueule, ils palabrèrent alors sur le colonialisme, le décolonialisme, le post-décolonialisme... Séba avala un verre d'eau et s'enflamma :

— L'impérialisme a fini par nous sortir par les narines !

« Par les Ray-Ban ! » eût dit Michel Leeb... Enfin, ils en vinrent aux complots. Le 11-Septembre, Al-Qaïda, Ben Laden... Ils chambrèrent ce pneu crevé d'Yves, qui était le seul ici à croire encore à la « version officielle ». Même eux étaient tombés dans ce travers d'appeler toute réflexion argumentée, réaliste et véridique sur les événements qui s'étaient déroulés ce mardi-là « version officielle », comme si ces deux mots ruinaient d'emblée toute discussion. À force de prétendre exprimer des « doutes » sur les « zones d'ombre », il n'y avait plus la zone d'ombre d'un doute : les conspirationnistes étaient complètement fermés à toute remise en question de leurs douteuses certitudes.

La « version officielle », c'était que des méchants Arabes avaient attaqué les gentils Américains ; alors que « notre version », c'était que des gentils Arabes avaient attaqué les méchants Américains ; tout à fait différent !

Enfin, toute la tablée en arriva au révisionnisme... Séba et ses sbires postillonnaient des grains de riz en ricanant qu'on puisse remettre en cause la non-

existence de la Shoah. Encore une preuve de la soumission de tous ces ignorants gueulards ! Esclavage à tous les étages, et surtout au premier de ce petit immeuble de Plaisir : on était soudain dans *La Case à gaz de l'oncle Tom* !

Salim, curieusement, ne dit pas grand-chose lors de ce déjeuner. Il faut dire qu'avec Kémi Séba, à l'époque, ils se reniflaient encore le cul (ce qui est très difficile quand on mange face à face).

Les femmes resservirent à tout le monde du bon plat mastoc d'Afrique... « Non merci, ça ira », dit Yves, qui se voyait déjà aller, sans succès, à la selle les jours suivants...

— Votre Faurisson ne sert à rien ! s'énerva-t-il d'ailleurs.

— C'est un grand universitaire ! lui répondit Salim entre deux rots.

— On juge un arbre à ses fruits ! conclut Kémi en fermant les yeux, comme si c'était un proverbe inouï exhalant la sagesse, transmis de siècle en siècle, de marabouts en sorciers cogitant depuis toujours au fin fond de la brousse.

Salim fut le plus déférent envers le « Professeur ». Faurisson, le grand chef des chambres à gaz à la sauce africaine (très dur de faire un poulet yassa sous Zyklon B !). L'Africo-centriste Kémi Séba dit alors tenir dans une plus haute estime Faurisson que Jacques Vergès ! Pourquoi ? Encore pour une basse raison : Vergès n'avait pas voulu défendre Séba, et pour celui-ci, c'était une faute dans le combat antisioniste. Mais c'était son droit à Jacques, de ne pas prendre Kémi Séba comme client, comme d'ailleurs ça avait été son droit de s'être toujours tenu éloigné de Faurisson et de ses fariboles !

Pour l'ex-Tribu Ka, Vergès était « limité ». Pour ces tâcherons de la subversion qui se prenaient pour les panthères noires du XXI<sup>e</sup> siècle, Maître Jacques était un dégonflé puisqu'il n'avait pas passé le cap de la négation des chambres à gaz... Ce qui prouvait bien, entre parenthèses, que tous les faurissoniens, fussent-ils plantins, étaient des bananes. Car ils n'avaient rien à foutre de la lutte contre le colonialisme : ce qui les faisait bander dans la vie, c'était de ne pas trouver de traces de



chambre à gaz, cet endroit « mythique », érotisé par le mystère et l'inexistence fantasmée, où ils rêvaient de se faire baiser évidemment...

Cette fin de non-recevoir de Vergès, donc, Kémi Séba l'avait prise comme une offense, exactement comme celle de Dieudonné d'ailleurs, qui, lui, n'avait pas voulu lui prêter son théâtre entre les deux tours de l'élection présidentielle de 2007. Kémi Séba avait souhaité y organiser un meeting politique contre Sarkozy, mais Dieudonné avait reçu des menaces de fermeture de son théâtre de la part de la ville de Paris car il n'avait pas l'autorisation d'organiser des prestations politiques à ce moment-là. Bien sûr, Dieudo avait obtempéré pour sauver son lieu de travail, et ça n'avait pas plu à monsieur Séba.

— J'ai un problème avec Dieudonné, disait Kémi...

Yves essaya de lui faire comprendre que Dieudonné n'allait tout de même pas sacrifier son théâtre pour lui faire plaisir...

— L'important c'est que la Main d'Or dure, non ? dit Yves.

C'est là qu'Yves enchaîna sur moi. J'étais, comme Dieudonné, un artiste, et nous avons le devoir de préserver et de protéger le plus possible notre moyen d'expression avant de faire de l'idéologie à la petite semaine. Ça, ils ne le comprenaient pas, ni Salim, ni Séba, ni ses disciples, tous sagement assis dans la pièce, en train de racler leurs assiettes en carton.

Kémi Séba était toujours curieux de me connaître, mais Yves avait bien compris qu'il ne voulait me rencontrer que pour m'embrigader, comme si l'antisionisme était une raison suffisante pour que je devienne un des leurs...

— Lisez-le d'abord, et après vous le rencontrerez ! leur dit Yves.

Mais tous ces faux émancipés qui avaient encore des champs de coton dans les oreilles n'entendaient rien à la littérature. Ils étaient dans l'incapacité de lire autre chose que leurs noms dans une liste militante. C'était comme des plantes qui n'acceptaient de pousser que si on les arrosait toujours de la même eau, de plus en plus sale, croupie, imbuvable.

Yves poursuivit :

— Êtes-vous prêts à lire un type qui, lorsque sa mère a une crotte coincée dans le cul, décrit comment elle fait pour se l'enlever ?

Gros blanc chez les Afros insolents. Les femmes consternées retournèrent à la cuisine. Ça ne se faisait pas. Pas la mère ! Yves sentit (et l'odeur était forte) qu'il valait encore mieux reparler de Ben Laden, de sa non-vie, de sa non-œuvre... D'ailleurs, avant de partir, comme ils continuaient tous d'affirmer qu'Oussama n'avait jamais existé, Yves, qui décidément s'était surpassé dans ce déjeuner, leur dit soudain, dans une poussée de couilles :

— Je suis content d'être venu, parce que plus tard, si on me dit que Kémi Séba n'a jamais existé, je pourrai dire que c'est faux !

Quinze jours après, Yves proposa de lui faire parvenir quelques-uns de mes livres. Rendez-vous porte de Pantin avec Héry. Le « kémiste » aux tresses plaquées arriva toujours dans sa Golf IV grise, et Yves aussi. Décidément, ils finiraient par se faire repérer ces deux-là ! Yves remit à Héry un nouveau sac de la librairie Samuelian (c'était à croire que

Loffredo avait une femme arménienne), contenant cette fois *Contre-croisade* de Moody, *Une lueur d'espoir* et *Oui* (car c'est là qu'il y avait mon grand texte sur Malcolm X)...

— *Oui-Oui*? Ça c'est sympa... lui dit Héry en ouvrant le sac.

— Non, non, c'est *Oui*.

— Ah, pardon...

Avec ça, se dit Yves, regardant Héry emporter le sac de came nabienne, Kémi Séba n'aurait plus aucune excuse pour ne pas savoir ce que je pensais !

## Livre XVI

### CCVI

#### Siné tombe bien

Mais tout cela n'avait été que poussière de fin de printemps. En ce début d'été 2008, la nouvelle tomba, plus fort que la foudre : Siné était dénoncé par Claude Askolovitch pour avoir fait de l'antisémitisme sur le dos du fils Sarkozy dans *Charlie Hebdo* ! Le rédacteur en chef Philippe Val se disait outré et allait sévir... Scission... La vraie raison, murmurait-on, c'était que Val n'avait pas apprécié que Siné prenne la défense de Denis Robert dans l'affaire Clearstream, dont l'avocat, Richard Malka, était celui de *Charlie*. Ça ne sentait pas bon.

Le lendemain, Berroyer m'appela pour m'apprendre que ça y était : Siné était viré de *Charlie Hebdo* pour antisémitisme ! Parfait, à quatre-vingts ans ! J'étais fier de lui ! « L'affaire Siné » gonfla alors de jour en jour. Tout le monde en parlait. Il y aurait eu un tract à faire contre Val ! Le scandale de mon vieux Bob se doublait au même moment de celui de Dieudonné qui, par divine provocation, avait choisi comme parrain Jean-Marie Le Pen pour sa petite Plume, qu'il venait de faire baptiser ! Double provo : faire chier les athées en faisant baptiser sa fille et faire chier les gauchistes en choisissant Le Pen ! Excellente bouffonnerie, mais pas pour *Libé*, qui faisait sa une sur ça. Siné, Dieudonné : j'étais trop nerveux.

Pierre Carles m'appela. Il faisait une pétition pour dire que Siné n'était pas antisémite ! Je lui expliquai que je n'étais pas très chaud pour signer un tel mensonge, collectif en plus ! Moi qui n'ai jamais accolé mon nom à aucun groupe, quelle qu'en soit la cause, je ne voulais pas casser ce principe pour une occasion si fallacieuse. Bien sûr que Siné

était antisémite ! Comme nous tous, lorsqu'il s'agissait de Juifs orduriers qui jouaient sur leur judéité pour diriger l'opinion.

— Vuillemin a signé, me dit Pierre Caries pour m'encourager à le faire aussi.

Il me dit aussi que Siné était déchaîné, malgré son masque à oxygène qu'il devait porter seize heures par jour. « Il a la haine. » Et ça allait monter encore. Je voulais bien aider Bob, le soutenir, mais à ma façon... Sans passer par l'absolution bien-pensante. Le tract me démangeait...

Siné passait partout... Sur RTL, à France Inter... Dans les médias commençaient à sortir les noms de ses soutiens : Guy Bedos, Raoul Vaneigem, Gisèle Halimi... Toute la gauche bobo pro-Bob ! Il y avait même Pierre Lescure qui avait signé la pétition... Tous ces braves gauchos qui ne seraient pas montés au créneau pour moi, bien sûr ! Assouline, Guy Birenbaum avaient des propos tordus... Polac était le pire des hypocrites ! Tout ça me dégoûtait, dans les deux sens, aussi bien les détracteurs de Siné que ses souteneurs. Je voulais dire à Bob qu'une pétition qui dit

« Siné n'est pas antisémite », je ne peux pas la signer ! J'étais sûr que rien que ça, ça l'aurait fait hurler de rire.

## CCVII

### James et Salim : la non-rencontre

Cet été-là, mon père donna un concert à Marseille, pour lequel j'étais descendu jouer avec lui sur une guitare pourrie, en plein air, cours Estienne-d'Orves. Entre deux morceaux, comme il en profitait pour parler de son disque qui venait de sortir (dont Siné avait dessiné la pochette), mon père se lança, devant 1 500 personnes, dans une diatribe contre Val et pour Bob « viré scandaleusement de *Charlie Hebdo* » ! C'était tout à fait déplacé, et surprenant de sa part... Bien sûr, Siné était un ami à lui de plus de cinquante ans, mais ce n'était pas une raison pour se transformer en clarinettiste-polémiste ! Je ne savais pas où me mettre, derrière la guitare. Les rôles étaient inversés. Et le plus fort, c'est que le public l'acclama ! Il faut dire que dans la foule, il y



avait Laurent James, plus bruyant que jamais...

— Val enculé ! entendit-on hurler.

Ce n'était pas James, mais Salim ! Car lui aussi était là, en pantacourt, avec son pote Farid. Après le concert, je fis passer les deux Kabyles par-dessus la barrière. Ils revenaient juste d'un séjour à Paris, d'où ils étaient allés voir Kémi Séba chez lui à Plaisir, comme on sait.

Dès qu'il sut que James était là et allait certainement venir me saluer, Salim s'en alla avec Farid. Mon webmaster ne voulait pas croiser mon récitateur en vrai, alors qu'ils se connaissaient très bien sur Internet. Je ne savais pas ce que Salim avait contre James. J'appris à ce moment qu'il fallait que je sépare mes fans, comme les blancs des jaunes dans des œufs qu'on casse.

Une des vraies raisons pour lesquelles Salim ne voulait pas rencontrer James, c'est qu'il avait peur que James découvre qu'il (« Le Libre Penseur ») était mon webmaster. Les premières vidéos de LLP, Salim les faisait sans montrer son visage, mais James aurait

évidemment reconnu sa voix... Et comme j'aurais présenté Laïbi comme mon webmaster, la connexion dans le cerveau pourtant bien saucissonné du Lyonnais aurait fini par se faire. Salim tenait à rester dans l'ombre...

Toujours aussi grossier, James débarqua donc dans les *backstages*, avec sa Pascale... Il s'assit à côté de moi et, pas gêné, me fit un cours d'ésotérisme, de tarot et de Marie Madeleine, dont c'était le lendemain la fête à la Sainte-Baume. Sans oublier les vingt-deux chapitres de l'Apocalypse correspondant aux vingt-deux siècles de l'Ère des Poissons. Comme si j'avais la tête à ça ! James me saoulait... Sans jamais me dire un mot de mes activités, de mes tracts ou de mes textes, sans me demander où j'en étais, ce que je devenais... Incroyable cas de fan monomaniacal qui pratiquait confusément l'extension de mes références, en oubliant complètement leur origine. Il me dit qu'il voulait lancer une espèce de confrérie « Parousia », puis la Giaj sortit mes livres de son sac flétri pour que je les lui signasse, la

connasse ! *Rideau*, James me dit qu'il avait l'intention de le lire sur scène, et *Le Régat* aussi. Et même le Coran, en intégrale. Ça suffisait, je m'en allai.

## CCVIII

### Siné se relève mal

Je n'en pouvais plus, je téléphonai à Siné. Allez, je bouillais trop ! « Ça boume ? » me demanda-t-il. Je sentais qu'il était ravi de tout ce schproum ! Il rigolait, et je lui exposai mon idée.

Mon idée, c'était de sortir un numéro spécial *Siné Massacre Val*, sur papier, historique, avec tous les meilleurs dessinateurs et rédacteurs possibles (j'écrirais quelque chose) : Vuillemin, Willem, Lefred Thouron, Caries !...

— Et qu'on défonce Val sur le fond, si j'ose dire ! dis-je à Bob. En détail, toute sa vie ! De l'époque chansonnier à aujourd'hui, les parts d'actions qu'il a dans le canard, les saloperies qu'il a faites, tout déballer, dans un grand

numéro... Les jeunes générations ne savent pas pourquoi cet enculé est un enculé, à part qu'il t'a viré pour antisémitisme. Ça ne suffit pas, il faut démonter toute la machine *Charlie*, c'est bien parti, mais y aller à mort !

Siné me dit que les MLP refuseraient de distribuer un journal pareil, car Val avait le bras long. Et puis le fabriquer, ça prendrait trop de temps... Bob pensait qu'un blog, c'était peut-être mieux. Lui aussi était convaincu par le nombre de lecteurs sur Internet, qui n'avait plus rien à voir avec celui des journaux papier. En effet, je le savais par mes tracts.

On en resta là. De mon côté, je cherchais un nouvel angle d'attaque. Ce qui me gênait dans l'affaire, c'est que toute la défense de Siné était appuyée sur une fausseté, le jurement quasiment sur la Bible que Siné n'était pas antisémite et qu'il n'y avait rien d'ambigu dans sa chronique, ni dans sa défense des Palestiniens contre Israël...

En étant totalement honnête, comme je sais l'être, j'étais apparemment le seul à penser la vérité : oui, Val avait eu tort de virer Siné, mais en le traitant d'antisémite, il avait raison ! Il y

avait plus d'hypocrisie dans le camp des pro-Siné qui se servaient de lui pour se disculper eux-mêmes du soupçon d'antisémitisme à leur rencontre que dans celui de Val qui, de bonne foi, avait toujours trouvé Siné louche mais qui, de mauvaise, se servait de ce nouveau prétexte, infâmant mais véridique, pour faire exploser cette accusation au grand jour.

En défendant mal Siné, les anti-Val faisaient de lui un bien-pensant. Il y avait une sorte de négationnisme à vouloir sauver Siné de son antisémitisme, et je trouvais Bob complice de ces Tartuffes, avec sans doute sa femme Catherine derrière qui le poussait dans cette croisade foireuse.

D'ailleurs, mon idée avait évolué. Le numéro spécial de *Siné Massacre*, pourquoi ne serait-il pas rédigé exclusivement par des « antisémites » ? Je rêvais même à un Taddeï spécial « Les cauchemars d'Israël » : tous ceux qui avaient été accusés tous azimuts d'antisémitisme, de quelque obédience soient-ils : Dieudonné, Soral, Séba, Morin, Brauman, Bouteldja, Gresh, Ramadan, Camus, Siné, moi...

Peu après, Berroyer m'appela pour m'annoncer que Siné lui avait dit qu'il voulait faire un journal, sans lui préciser que l'idée était de moi ! Un *Siné Hebdo*, régulier... Je l'avais sec ! Bob m'avait dit qu'il n'y aurait personne pour faire un numéro exceptionnel, mais là, il avait soudain toute une équipe pour faire un hebdo ! Elle devait être belle son équipe ! Hors de question de faire partie d'une bande de débandants pareils ! De toute façon, j'étais sûr que si ce journal se faisait, un seul collaborateur en serait exclu avant même qu'il ne commence à se fabriquer : moi. Et par Catherine, bien sûr ! « Nabe m'épuise », aurait-elle dit à Jackie.

Delfeil de Ton avait même poussé la connerie jusqu'à dire à Berroyer qu'il valait mieux que je me tienne à l'écart de cette histoire, et surtout que je n'écrive rien pour soutenir Siné parce que sinon, on dirait forcément : « Voyez, ils sont entre antisémites, c'est les mêmes ! »

Je trouvais gros que Delfeil ait dit dans sa chronique du *Nouvel Obs* que grâce à Internet, l'affaire avait pris une énorme dimension et

qu'à une autre époque, Siné serait resté dans l'ombre, en plein silence, pour l'éternité, avec sa pancarte d'infamie. « Comme Marc-Édouard Nabe à vingt-cinq ans en 1985 », aurait-il pu ajouter, ce pleutre.

J'expliquai tout ça à Berroyer, qui ne comprenait rien, toujours flou, embrumé, ayant peur pour Siné, pour moi... C'était lui qui avait peur d'être gaulé, oui ! comme son copain Delfeil de Ton qui se planquait depuis quarante ans ! Tous les antisems refoulés se la jouaient méthode Coué de faux-culs : ils réfutaient l'antisémitisme de Bob pour l'intérêt de leur propre gueule ! Il n'y avait donc que moi pour voir que les désormais 1 200 pétitionnaires en sa faveur, grâce à l'affaire Siné, se payaient gratuitement une médaille de non-antisémitisme ? Il y avait à l'évidence un renversement des rôles... C'était Val, la victime, et Siné le chef de file *mainstream* d'un courant bien-pensant de fameux hypocrites. J'aurais bien voulu, moi, les interroger un à un sur Israël, pour leur faire sortir leur vert-de-gris du nez ! J'aurais été meilleur qu'Askolovitch !

Ah, j'avais des fourmis plein le tract ! Je ne voyais pas ce qui pouvait me calmer... Que de vieux croûtons dix-neuviémistes à la Delfeil, et même à la Siné, au fond, se servent d'Internet pour tordre la réalité des accusations qui leur étaient faites commençait à me courir tout le long du haricot (sans fil, c'est plus moderne).

Oui, en effet, c'en était fini des médias traditionnels, c'était net, et même Internet. En 2008, tout se jouait désormais sur cet espace. Les enjeux moraux, politiques, esthétiques même, se tramaient aux fils de ces toiles d'araignées internautiques avec une apparente liberté de ton et des implications personnelles encore timides, souterraines, mais qui ne demandaient qu'à surgir plus violemment comme des geysers de pétrole intime ! Le Net allait mettre à jour le fond des âmes inconscientes... Mais en même temps, je n'oubliais pas que c'était Internet qui avait « sauvé » Siné (et pas moi) ! Les potentialités de cet instrument étaient ambiguës, autant dans leur bienfaisance que dans leurs effets désastreux. Ce n'était pas le moindre des paradoxes de cette innovante technologie.



N'arrivions-nous pas à l'aube d'une nouvelle ère, encore?... Corollaire à celle de l'Internité? L'Internullité!

## CCIX A fiotté!

De son côté, Soral faisait son dernier baroud d'honneur dans les médias officiels. Il sentait bien, comme moi, qu'on vivait tous nos dernières heures télévisuelles ou radiophoniques traditionnelles.

C'est FOG qui l'invita pour la réédition de ses *Abécédaires*. Il entra sur le plateau à reculons, hésitant à citer Guy Bedos pour le flinguer. Veste en tweed, et toujours son pantalon en jean et jambes bien écartées. Sur un mode sympa, presque triste, Alain copiait mon vieux discours sur l'humour et les comiques, venant directement de mon « Fini de rire », *L'Imbécile de Paris*, 1991. Puis il continua en théorisant sur sa gentillesse, son bourgeoisisme, le « ça se fait pas » de critiquer

les gens qui vous invitent à dîner. Qu'est ce qu'il était poli...

Soral affirma ensuite qu'il avait appelé à voter Le Pen, parce que c'était interdit et punk. Ils s'étaient « entendus », lui et Dieudonné, pour faire cette « connerie » ensemble, mais pas si énorme, la preuve étant sa présence dans cette émission (« ce qui est rassurant, c'est que je suis là ce soir, donc je me dis finalement qu'on peut survivre à ce genre de connerie »)...

Berléand, ce sous-Serrault, demanda alors à Alain s'il avait voté Le Pen, ou bien simplement appelé à voter Le Pen...

— Très bonne question, dit FOG qui la lui reposa.

— Euh... bafouilla Soral, visiblement destabilisé. J'ai appelé à voter Le Pen, ce qui est bien plus fort !

— Mais vous n'avez pas voté Le Pen ? lui redemanda Giesbert.

— Non, si... Euh... Mais je n'ai pas à dire pour quoi j'ai voté. La démocratie, c'est qu'il y a un isolement !

Hésitant à dire franchement qu'il avait voté Le Pen, et pas seulement appelé à voter pour lui, Alain s'était fait coincer : pire que d'avoir avoué qu'il était lepéniste, il avait avoué en quelque sorte qu'il avait peur de dire qu'il l'était ! Exactement ce qu'il reprochait dans cette même émission à certains « culturo-mondains » : voter Le Pen sans l'assumer. Bien sûr, Soral avait voté Le Pen ! Et Dieudonné aussi, comme Salim, comme Yves et Cie...

Mais la vraie raison du bafouillage soralien au sujet de Le Pen était bien sûr la disgrâce dans laquelle ce dernier tenait ce mauvais petit soldat FN qui avait osé critiquer les « lubies » révisionnistes de son président... Mais qui le savait à ce moment-là ? Même pas moi...

Le plus intéressant de l'émission fut lorsque Giesbert lut à Alain un extrait de son livre, sur les « Maghrébins hostiles » qui envahissaient la France. Pour s'en sortir, Soral eut une excellente réponse, mais qui le dévoilait :

— Quand j'ai écrit ça, je me suis fait traiter de fasciste par *Le Nouvel Obs*, et puis depuis ça a bougé et cette gauche bobo qui, au nom de

la défense de la laïcité, est très en pointe contre le soi-disant fascisme vert, aujourd'hui m'a rattrapé. Ce qui est assez marrant, c'est que j'écris un truc, je me fais engueuler et puis ça devient la doxa deux ans après. C'est le danger d'être en avance. Je suis l'avant-garde qui prend les coups...

Berléand souriait tendrement, connement.

— Je veux dire, conclut Soral, que ça, c'est *Charlie Hebdo*. C'est à Philippe Val de dire ça, en gros. Mais lui, il a le droit.

Eh bien, justement ! C'était une bonne raison pour ne pas être à « l'avant-garde », comme il disait, de Philippe Val et de *Charlie Hebdo* dans leur racisme anti-musulman ! Lui s'en vantait. L'une des principales contradictions soraliennes était là. Il se gobergeait de son pseudo-prophétisme sans s'apercevoir qu'il se rangeait lui-même dans la doxa la pire, dans la bien-pensance la plus abjecte de l'époque. Et quelle faiblesse de revendiquer avoir été un des beaufs à l'avoir initiée !

Oui, et déjà en 2008, ce n'était plus fasciste mais gauchiste de trouver qu'il y avait un peu

trop d'Arabes en France. Personne en face pour lui dire : « Vous qui vous dites à contre-courant, comment pouvez-vous être fier d'être dans ce courant-là ? » Finalement, Soral le lepéniste était tout près des idées de Sarkozy, comme il était tout près également de celles de Philippe Val !

## CCX

### Sorâleries

À peine sorti de son *FOG*, Soral me proposa un nouveau rendez-vous au Chai à vingt-et-une heures. J'acceptai, ça me détendrait. J'appelai Yves, tout content... Il ne loupait jamais une occasion de se trouver en sandwich entre ses deux maîtres à essayer de penser. Le temps était changeant, mouvant... On sentait Paris qui luttait contre la pression atmosphérique qui semblait sortir des individus compressés.

Alain arriva au café, toujours en casquette, concentré mais volubile. Puis Yves se glissa à notre table. Mal rasé, le Napolitain faisait

barbu islamiste. Il m'annonça d'ailleurs un coup d'État, en direct, à Nouakchott. Les Mohamedou étaient en train de placer leurs cousins à la tête du pays, pour installer plus de démocratie en Mauritanie... Il me dit aussi que Salim, qu'il avait eu au téléphone, réfléchissait : est-ce qu'il allait prendre ses vacances avant ou après la fin du monde ? Dimitri était injoignable.

On évoqua d'abord les nouveautés de la rentrée littéraire 2008... D'abord *Le Figaro* qui avait offert sa une à un nouveau chroniqueur-critique : Yann Moix. Dire qu'avec Edern et Sollers, dans les années 90, on se plaignait du degré zéro des critiques de Renaud Matignon ! Désormais, celui-ci paraissait un prince d'honnêteté et de savoir près de son successeur... À peine arrivé au *Figaro*, Moix m'avait lancé une pique, une piquette, aïe, j'ai mal, c'est fou. Yann parlait de Céline : « Il a fait beaucoup de mal : son génie aura plombé l'existence de ses imitateurs essoufflés (Boudard, Nabe, Paraz...) retournés – certains avec fair-play, la plupart avec aigreur – à leurs oubliettes. » Ah, le petit

épisode de la rue du Four n'était toujours pas passé. C'était donc par ce genre de mesquinerie que Moix commencerait à se venger de sa vexation... Toujours amusant de décoder les moixeries pathologiques : ce n'était pas moi qui étais un « imitateur essoufflé » de Céline bien sûr, mais lui qui en était un de moi !... Et il osait parler d'oubliettes ? Espèce de fœtus nabien prisonnier pour l'éternité dans mon cul de basse-fosse !

On parla aussi des JO de Pékin dont Soral, comme moi, avait regardé la cérémonie d'ouverture... Quelle merveille ! Grandiose avait été la beauté effarante des tableaux ! Autre chose qu'un 14-Juillet dans l'hexagone des gogols. Un « chef-d'œuvre », avait dit à juste titre le commentateur Nelson Monfort. Trois ans de préparation par Zhang Yimou, le cinéaste. On voyait la différence avec les manifs-cérémonies de boycott... Sarkozy, malgré le ridicule coup de gueule ensangloté de Cohn-Bendit au Parlement, avait bien fait d'y aller. Le Dalai-lama pouvait se foutre ses clochettes dans le cul, lui qui avait dit ne pas vouloir voir cette ouverture pharaonesque...

Et c'est ça que voulait boycotter Robert Ménard ? Le pauvre faisait pâle figure avec ses Droits de l'Homme et sa manif minable, son pauvre drapeau et ses cinq menottes, comme les cinq anneaux des Jeux olympiques, pour lutter contre la dictature en Chine. Mais elle avait du bon, la dictature ! Car c'est elle qui avait donné ces ballets réglés au cordeau, plein de force et de poésie et d'histoires !...

Ménard avait dit que ce n'étaient pas les Jeux en soi qu'il attaquait, mais la cérémonie ; le reste, les épreuves sportives sans intérêt, il n'y touchait pas. Toujours à côté de la plaque, le militantisme anti-Empire, et anti-empire-du-Milieu surtout !

— Ah, ces Chinois ! Ça, c'est une nation ! dis-je à Alain qui sursauta de m'entendre prononcer un mot pareil.

Oui, il y avait nation et nation... J'arrivai même presque à faire avouer à Soral qu'il était difficile de soutenir une nation comme la France quand on voyait les prouesses de certaines autres, et que la notion de nation n'avait de valeur que si le pays valait quelque chose. Sinon, le principe même devait être



combattu. C'était une usurpation patriotique ! Soral était d'accord :

— En France, il faudrait dix-huit ans de rééducation pour obtenir un tel spectacle !

Alain disait que les Chinois avaient une réserve de dix-huit millions d'athlètes et que si les Chinoises gagnaient, c'était parce qu'elles étaient vierges...

— Manaudou a découvert l'orgasme, la passivité sexuelle, donc elle perd, c'est normal.

Soral se lança ensuite dans un monologue intarissable contre Siné qui avait craché sur Dieudonné. Je ne pouvais que donner raison à Alain. Et même à Dieudonné qui avait dit, en comparant Siné à Val dans un journal belge : « Il est un tout petit peu moins lâche. » Je ruminais mon tract...

Soral disait que tout antisioniste était un dégonflé s'il n'osait pas dire qu'il était antisémite. C'est exactement ce que je devrais lui reprocher plus tard, lorsqu'il fonderait sa stupide Liste « antisioniste », et non « antisémite ». Il était tout fier, Soral, ce soir-là, de nous dire qu'il avait passé l'après-midi avec « le Président », c'est-à-dire avec Le Pen.

Dans sa pauvre petite vie, il y aura eu « le Président » et « le Professeur » (ce serait Faurisson).

La conversation dévia (de très peu) sur l'antisémitisme de Soljenitsyne qui venait de mourir. Comme moi, Soral était furax de la manière dont les médias revenaient sur les « mauvais aspects » du Grand Russe, à cause de ses déclarations à la fin de son existence. Les articles nécrologiques étaient à court d'euphémisme : « Soljenitsyne a un peu trop insisté sur la rancune juive. » Le reproche posthume montait insidieusement... Personne ne disait vraiment que Soljé était revenu en Russie pour ça : régler leurs comptes aux Juifs, qui, d'après lui, avaient pourri la Russie depuis deux cents ans. Son monument *Deux siècles ensemble* avait été sabordé en France. L'éditeur était Fayard, c'est-à-dire Claude Durand, celui de Renaud Camus... Comme on le retrouvait !

Puis Soral « analysa » les livres de Céline en disant que l'épisode de son passage à la SDN déjà antisémite, Céline l'avait volontairement fait sauter dans *Le Voyage* afin d'obtenir le

prix Goncourt (ce qui est faux). En revanche, c'est vrai que tous les ferments de *Bagatelles* étaient dans *L'Église*, mais Céline avait reporté à plus tard ce dossier, pas par peur de passer pour un antisémite dans une époque (les années trente) qui l'était entièrement, mais parce que c'était trop gros pour n'être qu'un épisode de son roman primordial.

Tout ça nous ramena encore une fois vers Israël et les Juifs. Alain s'étonnait du « nombre croissant » de victimes d'Auschwitz. Plus le temps passait, plus le bilan d'Auschwitz s'alourdissait.

— Après la Shoah par balles, la Shoah par vieillesse !

Mais il n'y avait pas qu'en la Shoah que Soral ne croyait pas. La détention de l'otage Ingrid Betancourt lui paraissait louche : « Six ans dans la jungle, une mine splendide, élocution parfaite en français... » Pour Alain, c'était un coup monté. Le complotisme de Soral, Yves et moi commençons à y être bien habitués... Il était presque comme Salim, mais Alain s'arrêtait juste à temps pour être encore crédible, en 2008.

On parla aussi de son prochain livre, *La Gouvernance mondiale*, où, à demi-mot, il dirait qui nous gouvernait, c'est-à-dire les Juifs. « Pourquoi à demi-mot ? » lui demandai-je. Soral sourit, comme un « stratège », toujours la différence entre ses parlottes de bistrot et ses mots sur le papier, dommage. Il avait peur, en vérité. Ça suintait de tous ses regards... C'étaient toutes ces incohérences qui commençaient à m'agacer. Par exemple, il se vantait de fréquenter des types comme Jean-François Kahn ! Quelle drôle d'idée de rencontrer Jean-François Kahn quand on est Alain Soral, le fameux lepéniste sulfureux ! Toujours cette plouquerie du Savoyard en mal de people ! Soral avait rencontré Kahn, et il nous annonça qu'en vérité, celui-ci n'était pas juif, mais antisioniste, lucide sur le lobby, et qu'il s'excusait, soi-disant, auprès de Soral de ne faire que ce qu'il pouvait. Ah bon ?

On bougea au Horse Tavern, pour se rapprocher de la boutique de Nadia, qui était en train de recoudre une robe de mariée pour une copine de Serge le Libanais. En

l'attendant, on mangea là des moules-frites. Nadia nous rejoignit à minuit, alors qu'Alain était déchaîné sur les réseaux pédophiles...

Pour lui, il était évident que Dutroux était en relation directe avec le roi de Belgique, ou que Dominique Baudis n'avait pas transpiré pour rien à la télé lorsqu'il était passé au JT. C'était lui, bien sûr, qui se faisait pourvoir en petits garçons et en putes, par l'assassin Patrice Alègre. J'avais beau essayer de détendre l'atmosphère, rien n'y faisait. Seule Nadia riait quand j'imitais Baudis en pleine partouze SM, à Toulouse, disant à Alègre: « Ça me ferait mal au sein si tu te faisais pincer. »

Yves était muet d'admiration pour Soral, dont il buvait les paroles. Souvent il se contentait en guise d'expression de frotter énergiquement (pour une fois) ses deux mains de singe préhistorique l'une contre l'autre, comme s'il eût pu en jaillir une étincelle quelconque... Alors qu'Alain était en plein développement sur l'économie, Audrey (que ce sujet intéressait de plus en plus) arriva sur son scooter... Elle nous raconta qu'elle hésitait à accepter une campagne de pub BUT pour cent

mille euros. Ma femme valait cent mille euros ! Soral essaya de la culpabiliser, et quand elle repartit, nous laissant finir la soirée, il eut des mots « gentils » pour elle :

— C'est bien qu'elle ne soit pas une furieuse anti-juive, j'aime pas les femmes antisémites, ça ne fait pas de bonnes mères.

On raccompagna tous Alain rue des Canettes, devant chez lui. Il y avait une plaque au-dessus de sa porte. Je fis semblant d'y lire un hommage dénonciateur sur lui : « Ici vit caché Alain Soral, sous son vrai nom Bonnet, vous êtes sûrs de le trouver entre quinze et vingt-trois heures. Signé : la LDJ. » Ça ne le fit pas rire. Avant de nous quitter, Soral nous dit qu'il avait beaucoup de mal à faire bouger le Front national. Il y avait Marine qui voulait défasciser le parti, se mettre bien avec les Juifs... Lui, forcément, serait mis sur la touche. Yves marchait à ce bobard : Soral bientôt viré parce qu'il était le « politiquement incorrect » du Front national !

Soral était plein d'aveux, ce soir d'août 2008... Mais il manquait le principal : ce qui le mettait en porte-à-faux avec le Front

national, ce n'était pas la lourde structure du parti, mais la tenace rancune du père Le Pen lui-même, bien décidé à faire mijoter sa vengeance après l'affaire des « lubies » juives... Soral ne risquait pas de nous balancer ça, préférant insister sur ses divergences tactiques avec la fille plutôt que de révéler le mépris irréversible qu'il essuyait de la part du père.

Évidemment, Soral resta flou sur cet « homme d'affaires » qui lui filait mille euros par mois. Avec les mille de son éditeur Spengler, il lui restait à trouver encore mille, car, disait-il, il lui fallait trois mille pour vivre!... On ignorait tous évidemment que son mécène, c'était Philippe Péninque, et que c'était directement trois mille que le businessman frontiste lui filait... D'ailleurs, sans être milliardaire, Péninque était celui, de la bande, qui était le mieux placé pour former avec Chatillon (dont il était le principal actionnaire de sa boîte Riwal) le duo protecteur d'Alain Soral...

On se demandait s'il était vraiment sérieux quand Soral parlait de sa « prise de pouvoir ».

Car on pouvait, en lisant entre les lignes, deviner sa ligne, et celle de Marc George, sinon de Chatillon. Tout ce petit groupe de frontistes ne désirait pas se contenter de rôles d'influenceurs. Dans leur mégalomanie de politiciens amateurs qui voulaient en remontrer aux vieux pros briscards, ces puceaux fachos avaient carrément l'intention de prendre la place du Vieux, et même celle de sa fille ! Marc George, en premier, avait monté la tête du « pur-sang » (plutôt de l'impur-sang) Soral pour lui faire croire qu'il pouvait très bien doubler Marine auprès de son père et devenir le second de PanPan. PanPan Junior ! Soral s'y croyait encore ! Futur président du FN ! Et pourquoi pas futur président de la République, tant qu'il y était ? Du Palace à l'Élysée, quel parcours !

D'ailleurs, le chef d'État Alain Soral avait tout prévu... Il nous distribuait même les rôles ; lui, c'était la politique bien sûr ; et les « gonzesses », c'était le divertissement des guerriers de la révolution antisioniste.

— Il faut bien que je fasse le sale boulot pour le bien public pour que tu puisses faire



mumuse, dit-il à Nadia. Tu pourras parler de Nabe à la télé tant que tu veux.

Nadia, directrice des programmes ! Même cette rêveuse n'en avait jamais rêvé... Comme si tout cela n'allait pas se terminer en eau de boudin malgré ce que le prophète Soral prédisait :

— Dans aucun scénario, les méchants ne gagnent à la fin.

Alain ne croyait pas si bien dire...

## CCXI

### L'anneau pas très olympique de Kemal Mohamedou

Comme souvent après une soirée passée ensemble, Nadia m'appela le lendemain, pour « débriefing ». Elle me parla de Besson, d'Amira Casar (qu'elle aurait bien vue dans le rôle de ma prochaine femme : « Vous iriez trop bien ensemble ! »), et surtout des Juifs. Nadia s'interrogeait sur son destin, toujours entre des Juifs et des antisémites. Pour elle, ni Soral, ni Dieudonné, ni Vergès, ne pourraient faire

quoi que ce soit contre Israël. « Ce sera par l'intérieur », disait-elle. Nadia pensait qu'il faudrait mettre des caméras cachées captant ce que les Juifs se disaient entre eux : « Les Français sont des cons, les Arabes des merdes, on a une haine de la France, ce n'est pas du tout notre pays ! », et diffuser ça sur Dailymotion... Ça travaillait décidément, dans la petite tête de Nadia !

Ce qui me travaillait, moi, c'était mon projet de tract à faire sur Siné : on aurait pu appeler ça *Tous antisémites*. J'en parlai à Yves pour qu'il songe à commencer à y cogiter...

Tout à mon tract, je reçus un matin un message de Salim qui me disait que Kemal avait échappé à la mort. Je pensai tout de suite à un attentat, car en Mauritanie, ça allait vite ! J'appelai Yves, qui me fit déchanter... Kemal n'était pas tombé sous les balles ou sous une bombe d'extrémiste. Il avait « échappé à la mort » à Casablanca, où il était allé en douce se faire mettre un anneau dans l'estomac pour moins bouffer. Pas très olympique, comme anneau. Et le toubib l'avait raté, et il était tombé dans le coma. Toute sa famille avait

accouru. Ses gosses et sa femme étaient déjà aux USA, où il devait les rejoindre pour passer ses vacances en Floride. C'est cette petite halte à Casablanca qui faillit lui être fatale. C'était même un Israélien qui l'avait sauvé ! Son frère, Moody, n'était pas au courant.

Kemal avait caché à sa famille que tous les cinq ans, il devait se faire changer son anneau de contre-digestion !

Il était bien compromis, son petit programme pour les vacances qu'il s'était concocté ce gros coquin de Mohamedou : d'abord, putsch en Mauritanie début août ; ensuite, escale à Casa pour changer d'anneau ; puis bordée chez les putes marocaines (car à Nouakchott, ceinture – et pas anneau !) ; et enfin Floride, avec femme et enfants. Bravo ! Pour un nabien soi-disant al-qaïdiste, se faire sauver par un Juif et partir en vacances aux USA ! C'était trop... Punition : coma. Kemal faisait le contraire de ce qu'il fallait (se faire opérer dans des pays civilisés et aller en vacances chez les bras cassés). C'est en Floride évidemment qu'il aurait dû se faire poser son

anneau, et ensuite partir en vacances avec sa famille en Afrique !

— Et mes putes ?

Quelques jours plus tard, son frère Moody fut nommé ministre des Affaires étrangères. Quand j'avais montré à Bernard Kouchner son livre en 2006, celui-ci ne pouvait pas savoir que l'auteur de *Contre-croisade* serait un jour son homologue... C'est fou ce que la vie, avec son système d'échos spaciaux-temporels, est logique !

## CCXII

### Trois coups de téléphone

Yves avait trouvé une idée d'illustration à mon tract *Tous antisémites* : un teckel avec en guise de tricot un brassard à croix gammée... Encore une mauvaise idée ! Et qui nous retardait... D'abord, le chien était trop martial, pas assez victime, il rappelait les chiens des nazis, ce qui signifiait que ça aurait pu être un Oberführer qui lui avait mis sa croix gammée, alors que le sens, c'était qu'un parano anti-

antisémite, voyant des nazis partout, en soit arrivé à mettre une croix gammée sur son chien qu'il soupçonnait ! Il aurait fallu une autre sorte de chien, peut-être un caniche... Mais Yves insistait, il était dans ses teckels et ses croix gammées, m'appelant plusieurs fois par jour pour me perturber. Il m'envoya toutes sortes de chien, on aurait dit un employé de la SPA essayant de convaincre un exigeant demandeur de clebs d'en prendre un !

On en était là lorsque j'écoutai ma boîte vocale. Je me souviens, c'était pour le quatre-vingt-dix-neuvième anniversaire de Lester Young (dire qu'il est mort à quarante-neuf ans !) ... Le 27 août, donc. À neuf heures du matin, j'entendis la grosse voix bougonne de Bob... Siné n'était pas sûr d'être au bon numéro, mais il me dit : « J'espère que tu ne crois pas que je te fais la gueule. » Belle dénégation...

Tout ça ne me plaisait pas, je le rappelai. Bob me raconta comment il s'était disputé avec les mecs d'EuroPalestine qui lui avaient proposé un local pour son journal, mais comme ils voulaient participer à son hebdo, il

avait refusé. Ah bon ? Je ne voyais pas en quoi des défenseurs de la Palestine, qui avaient invité Dieudonné et Soral (et Siné lui-même), n'auraient pas eu leur place dans un journal créé sur l'accusation d'antisémitisme portée à Siné par Val. Je compris vite que Bob gagnait du temps pour me faire comprendre qu'il ne voulait pas de moi non plus. J'étais un EuroPalestine à moi tout seul ! Un NaboPalestine... Je lui glissai quand même que l'idée du journal était la mienne... Mais Bob ne releva même pas.

L'anar, en vieillissant, tournait moralisateur... Je lui dis que je n'étais pas d'accord avec son angle de défense : attaquer Dieudonné ! Il y avait mieux comme cible quand on était soi-même taxé d'antisémitisme !... Bob s'énerva presque, en ne rien voulant savoir :

— Faire baptiser sa fille par Le Pen, ça ne me fait pas rire !

Pour Siné, ce n'était pas de la « provoc' ». En effet, c'était beaucoup mieux ! Moi, c'était faire écrire dans son journal anti-Val Isabelle Alonso, Onfray, Geluck et Delépine qui ne me

faisait pas rire !... Je lui disais que sur l'essentiel, Israël, Dieudonné avait frappé ! Juste ou pas, qu'importe ! Siné me coupa :

— Israël n'est pas l'essentiel !

— Ah bon ?

J'avais presque envie d'en faire un aphorisme : « Israël n'est pas l'essentiel ! signé Siné. » Mais Bob coupa court :

— On m'attend !

— Bon, je verrai ça en kiosque...

Il raccrocha.

À Taddeï, que je semblais réveiller à chaque fois que je l'appelais (comme Yves ! autre Capricorne mou), je résumai toute l'affaire. Il n'était au courant de rien, et toujours à côté de la plaque. Pour lui, la phrase de Siné sur Sarkozy junior n'était pas antisémite. Évidemment, c'était du dernier chic de le croire, à Paris. Pour ne pas avoir l'air de prendre parti, Taddeï avait proposé, à la rentrée, un face à face entre Val et Siné. Tu parles comme Val aurait accepté ! Je dus ramer plusieurs longues minutes pour prouver à Taddeï que le *Siné Hebdo*, l'hebdo de Siné, serait aussi bien-pensant que le *Charlie Hebdo*

qui l'avait exclu. Car dans ce premier numéro, il y aurait donc, aux côtés de Siné, Frédéric Bonnaud, Tardi, Denis Robert, Bruno Gaccio, Noël Godin, et bien sûr Delfeil de Ton, Berroyer, Vaneigem... Que des pas nets-nets sur les Juifs, et qui n'avaient jamais ouvert leur gueule de toute leur vie ! C'était décidé, trop de trahison ! J'attaquai le tract... La foudre allait tomber du ciel ! Il le fallait. Et en même temps, j'étais meurtri de faire du mal à Siné...

Au Petit Journal, Yves m'apporta en douce toutes ses maquettes ratées. Il n'était pas prêt avec son chien, dont il ne voulait pas démordre. C'était nul, le toutou avait la tête baissée, aucune dynamique, mais enfin il avait trouvé la bonne race : un basset, bien sûr ! Le plus près du sol possible, le plus innocent, inoffensif, insignifiant...

Le lendemain, j'eus Salim au téléphone, qui me monta comme une mayonnaise. La mayonnaise du derviche ! Ça y était, j'étais mûr ! Je commençai par écrire des blocs, comme ça, pour l'instant, à chaud. Je voulais sortir le tract juste après le premier numéro du 10 septembre. Ils allaient m'entendre !



Même si tout cela me retardait dans mon roman, physiquement, je ne pouvais pas continuer à l'écrire sans avoir balancé *La Grande hypocrisie* ou *Le Cimetière des faux-culs*. Ou *L'Exclu-né*, ou *L'Exclu de Siné*, ou *Siné qua Nabe*.

Treize pages en une journée ! J'avais complètement réaxé mon tract. La cible était désormais double : Val *et* Siné. En plein dans les deux mille ! Je fulminais, il fallait me l'arracher, ce texte, comme une peau ! À une heure du matin, j'allai m'aérer dans les rues.

Le lendemain, je me relus... Quelle flamme ! J'avais assassiné cette bande de scribes et pharisiens hypocrites !

## CCXIII

### Le Calimero de l'antisémitisme

Soral m'appela. Lui aussi était de plus en plus dégoûté par Siné, et il était encore plus sévère que moi, puisqu'il n'avait aucune affection à l'égard de Bob. Il ne décolerait pas contre les attaques répétées, et en effet

indécentes, de Siné contre Dieudonné (« Dieudonné est une ordure, il est antisémite, je n'ai rien à voir avec lui »). Cette bourgeoisie de foireux de gauche rebelles m'exaspérait ! Je lui dis que je m'en occupais. Alain était plongé en pleine lecture de Soljenitsyne, celui qui lui avait donné l'idée de se considérer comme un « dissident »... Un dissident du Système médiatico-sioniste, comme il le laissait entendre, ou bien un dissident du Front national lui-même, ce que tout le monde ignorait encore?...

Alain se vivait complètement dans une situation de l'avant-guerre ! Il nous voyait, lui en Drieu la Rochelle et moi en Rebatet. Besson m'avait déjà fait le coup, mais en 1989 ! Tout cela me semblait vieux... Il y avait une façon plus moderne de s'expulser de l'époque après l'avoir détruite, ou après qu'elle nous eut détruits (ce qui au fond revenait au même).

Je savais que le succès annoncé de *Siné Hebdo* allait être difficile à vivre. C'était comme une course... Sortir le tract avant le premier numéro. On fit le plan avec Audrey. Elle faisait chier avec ses « petit 1 » et

« grand 3 », ses « intro », ses « conclusion », mais ça allait être bien.

C'est elle (ô femme d'écrivain !) qui proposa une bonne illustr' possible : un Calimero avec une coquille d'œuf sur la tête, et sur laquelle il y aurait une croix gammée... Comme ça, ce naze et nazi d'Yves l'aurait, sa putain de croix gammée : il ne pouvait vivre sans... S'il était moins bobo du 5<sup>e</sup>, il en aurait foutu en pendentif à ses deux filles pour aller à l'école, le con... Calimero, pour Audrey, me définissait parfaitement en tant que vilain petit oisillon malchanceux et toujours rejeté. J'étais « le Calimero de l'antisémitisme », c'est-à-dire son Juif (comme le verrait bien Léo).

Mais à peine m'étais-je remis au travail que, le matin du 10 septembre, le *Siné Hebdo* sortit ! Tout de suite, la couleur verte me rappela ma *Vérité*. Et aussi les noms des participants au-dessus du titre, et en dessous la phrase d'Alfred Jarry au lieu de celle de saint Jean. Siné avait refait le coup du mot « massacre » éclaté des années soixante, qu'il appliquait à son nouvel hebdo. Le papier était nul. J'ouvris... Ce n'était qu'agitation de

« petits Mickeys » partout avec de vieilles reprises graphiques de Bob qui sentaient la fatigue... Un article de Michel Warschawski, soi-disant anti-israélien, sans intérêt, tout mou, que du remplissage. En quatrième de couverture, un grand dessin de Tardi, d'une mauvaise foi totale. Tardi qui avait été bien content, lui aussi, de participer à *Charlie Hebdo* sous les ordres de Val et qui, là, représentait un dessinateur faisant un innocent petit lapin sous la menace de dizaines de canons et d'armes à feu. Lui aussi recyclait une vieille idée qu'il avait dessinée au moment des caricatures de Mahomet dans *Charlie*. Ce bâtard de Tardi voulait dire – ou plutôt n'avait pas voulu dire, mais ça se voyait – qu'on ne pouvait pas plus faire d'antisémitisme aujourd'hui que d'islamophobie jadis.

Je commençais à perdre le goût de lancer mon tract pour un torchon si évident. Me fâcher à vie avec l'une des idoles de mon enfance et me remettre la tête dans le seau antisémite pour ça ? En plus, mon texte n'était pas au point. J'allais encore perdre une

semaine. J'appelai Yves et lui dis de laisser tomber, qu'il aille acheter le journal, il comprendrait. Non, il ne comprendrait rien... Il était déjà en train de chercher d'autres idées d'illustration, avec plein de gens dans un mirador... Il allait me faire défiler tous ses fantasmes, comme ça, cet abruti ? J'étais obligé de lui expliquer que, encore une fois, c'était le contraire qu'on voulait dire. Ce n'était pas les SS qui devaient être nombreux, mais les déportés, si on voulait dire que tout le monde était traité d'antisémite ! Je renonçai, furieux de m'être rongé la tête avec cette histoire.

Heureusement, Salim, toujours lui ! me restimula... Surtout ne pas abandonner ce tract !

— C'est à vous de faire ce texte ! Si vous êtes un ami de Siné, vous devez lui dire la vérité. Un ami doit toujours dire la vérité à un autre ami ! Si la question, c'est « Faut-il sauver Siné ? », la réponse est oui !

D'accord ! Il m'avait convaincu, mon gros webmaster de Marseille ! Je recentrai encore le tract sur la seule mission de « sauver Siné »,

en m'adressant indirectement à lui pour qu'il sorte de cette bande de pignoufs bas de gamme à la révolte encaviardée et qui l'instrumentalisaient. D'ailleurs, j'y pensais, quand on disait la « gauche caviar », on aurait dû employer l'expression dans le sens de la gauche qui caviarde, c'est-à-dire qui censure. *La Gauche caviarde*, voilà un bon titre ! Je restais sur mon appel à sauver Siné malgré lui. C'était Yves, aussi, qui m'avait égaré avec son *Tous antisémites*, que j'avais eu le malheur de lui souffler au début de l'affaire, et qui était resté incrusté sur lui, comme un fossile sur une pierre depuis l'ère quaternaire... Il suffisait de lui dire une chose pour qu'il n'en démorde jamais. Même si on reconnaissait soi-même sa propre erreur, tant pis ! Il fonçait, il ne voulait rien savoir... Et après, quand on voulait revenir en arrière, il disait « mais c'est toi qui m'as dit ça » !

Non, que tout le monde soit traité d'antisémite, ce n'était plus le sujet principal désormais. Ça, ça aurait été un excellent titre pour le journal que j'espérais que Bob fît, mais maintenant que le premier numéro de son

hebdo était sorti, il fallait avant tout massacrer ce journal, et prendre Siné par les sentiments, pour qu'il sorte de là. Et en expliquant au passage ma position.

La non-réfutation de l'antisémitisme était devenue pour moi le critère absolu, une obligation quasi morale devant les attaques de Val et Cie : la nouvelle ligne moderne, c'était d'assumer d'être traité d'antisémite par des anti-antisémites !

Je descendis la nouvelle version du tract comme un chef, en deux heures... C'était mon plus risqué, sur le plan intime. Mais un des plus réussi aussi par le nombre d'idées nouvelles brassées dans ce long texte. Rien d'aigri, que du blessé ! Et je passais vite, finalement, sur la relation entre Siné et moi, la mouvementée éviction de ma pomme de son torchon bien-pensant. Les attaques étaient toutes dirigées contre les participants. Je mettais le doigt sur leur perversité, à la fois à l'encontre de Siné et de moi. De Siné en profitant de l'aubaine pour faire passer leur antisémitisme refoulé, et de moi en se servant de mon absence pour s'innocenter d'avance :

« Si Nabe n'est pas présent dans *Siné Hebdo*, c'est que *Siné Hebdo* n'est pas antisémite. Surtout quand on connaît les liens qui lient Nabe et Siné ! » Je ne loupais personne, pas plus Berroyer que Didier Porte, pas plus Delfeil de Ton que Jean-Yves Lafesse.

Je sommais les bonnes âmes sinéennes de nous dire exactement ce qu'elles pensaient d'Israël, puisqu'elles n'arrêtaient pas de faire la différence entre antisémitisme et antisionisme. Avec moi, difficile de botter en touche...

Je n'allais pas me gêner non plus pour balancer que Catherine avait demandé que Carles coupe les passages les plus durs contre Val dans son film sur Choron, ou que ça n'aurait pas gêné Siné, ainsi que Catherine, de continuer à travailler dans ce journal si Val n'avait pas piqué sa crise.

Onfray aussi, je l'avais bien repéré, à l'époque. « Onfray enfoiré ! » J'avais du mal à supporter que Siné soit tombé dans son panneau « athée », et même qu'il ait accepté du fric, si peu, 2 500 euros partagés entre lui et Bedos, pour lancer son canard boiteux. Je



ne manquais pas de le balancer ayant dit « je suis sioniste », l'hédoniste anti-sadien, le philosophe sans tripes à la mode de Caen. Je dénonçais aussi l'athéisme militant, qui menait à ce genre d'absurdités.

En me fâchant avec Siné, je regrettais d'être fâché avec Sollers, car s'il y en avait un qui aurait pu apprécier à fond ce tract, c'était bien lui. Même sous ma plume, jamais je n'avais vu une charge aussi violente contre la gauche de 68.

Je réussis même à placer que Soral avait signé la pétition pro-Siné, il ne s'en vantait pas. Toujours dans son illusion de croire qu'il faisait partie des *happy fews* de la subversion tous azimuts. Il voulait jouer au vicieux avec moi ? C'était mal parti. Faisant semblant de m'offusquer que les pétitionnaires aient exclu Alain de leur camp, mon intention était d'apprendre au lecteur que Soral avait voulu en faire partie.

Puis je rappelais le projet que j'avais eu de faire un journal « œcuménique », entièrement rédigé par des accusés d'antisémitisme. Pas par ceux qui tremblaient d'être accusés

d'antisémitisme, comme tous ceux qui remplissaient *Siné Hebdo*, mais par ceux qui l'avaient vraiment été !

À bien me lire, on comprenait que la chose qui nous réunissait tous, c'est-à-dire l'antisémitisme, était pour moi la chose la moins grave, au contraire, celle qui me rendait sympathiques tous ces gens, avec qui, au fond, je n'avais aucun rapport. Sauf avec Siné, qui était celui que j'aimais le plus, en dehors de son antisémitisme, mais pas sans lui. Voilà pourquoi je le trouvais méprisable de vouloir s'échapper de cet hallali. Pas assez christique, Bob ! À force de dégueuler Dieu, on oublie d'être le Christ.

C'était à la fois mon plus grand texte anti-anti-antisémite, et mon plus grand texte pro-palestinien. Mais qui le dirait ? Je répétais même, pour terminer, la phrase que j'avais dite à l'Iranien qui essayait de m'embarquer dans le faurissonisme : « Oui, la Shoah a existé, c'est Israël qui ne devrait pas exister. » Pour moi, la plus grande profession de foi antirévisionniste jamais écrite en cette époque.

Je redéfinissais l'adjectif « antisémite ». Dieudonné et Soral n'avaient qu'à en prendre de la graine. Mais, même s'ils le cachaient encore, ils étaient déjà trop jaloux pour reprendre explicitement mon discours.

Un antisémite, c'était désormais quelqu'un qui refuse de se plier au chantage à la Shoah martelé par certains Juifs, dans le seul but qu'on ne parle pas d'Israël. Siné était devenu un de ces bourgeois qui pleurnichaient parce qu'on l'accusait de ne pas aimer les Juifs. La messe était plus que dite.

Je me retrouvais comme un solitaire, au-dessus de la mêlée. Une sorte de Romain Rolland de l'antisémitisme, et qui était prêt à soutenir tout le monde, même ceux qui n'étaient pas de son avis : Dieudonné, Soral, Ramadan, Camus... Je voulais me montrer le moins sectaire de tous. Comme je l'écrivais, je n'étais pas un intime de Dieudonné, et c'est peut-être pour ça que j'étais solidaire de lui à 100 %. Si je l'avais été, je l'aurais été moins. Soral, je le soutenais aussi pour le principe, même si son adhésion au Front national était pour moi ridicule. Pareil pour Tariq

Ramadan... À l'époque, il était plus islamiste que moi. Depuis, c'est moi le plus islamiste de tous. Quant à Camus, je voulais bien qu'on sache que le futur apôtre du « grand remplacement » ne pouvait que me faire vomir, mais que la campagne de France qui avait été lancée en 2000 par une armée entière contre lui tout seul ne pouvait également que me filer la gerbe.

Siné avait loupé l'occasion de « créer un journal anti-anti-antisémite déclaré », tant pis pour lui. Il devrait se l'avalier, mon tract, et même le digérer. Pour moi, c'était ça la faute : venir encore dans les médias contester l'accusation d'antisémitisme. On n'avait pas à se justifier, nous autres antisionistes, insoupçonnables ou soupçonnables. Et justement, à cause des crimes d'Israël, ç'aurait dû être donnant-donnant, au début de ce siècle. Si vous voulez qu'on compatisse avec la Shoah, alors compatissez avec la Palestine ! Sinon, on se laissera volontiers traiter d'antisémites par vous.

Ouf ! Ça y était, on l'avait. J'avais transformé « tous antisémites » en « c'est pas grave d'être

accusé de l'être ». J'appelai ça *Sauver Siné*. Je l'envoyai à Yves, pour qu'il réfléchisse à une nouvelle illustration. Lui, comme Audrey, trouvait le texte dur pour le « pauvre » Siné, mais si juste, et vraiment libérateur ! Alors, l'illustration ? Un hélicoptère treuillant un gros bonhomme ? Une bouée lancée dans un océan en tempête ? Deux brancardiers transportant une merde ! Non, mieux, Siné était dans la merde ! Mais lui n'en était pas une, quand même... Il y avait des limites au meurtre du père. Je suggérai un gros étron avec une main qui en sort pour appeler au secours, quelque chose comme ça, sur la notion de sauvetage. Vendu ! Au boulot !

Ça semblait gêner ce bourgeois d'Yves de faire une grosse merde... Il reprit mon idée de brancardiers qui courent en emportant une civière sur laquelle repose une énorme paire de couilles coupée net. Mais dans l'inconscient de ce châtré, c'était pire ! Alors, il se résolut à revenir sur la merde : la tête de Siné méconnaissable, à moitié engloutie par la merde. Mais non ! Il fallait la main ou rien. Une main qui surgissait d'une merde, comme

pour appeler au secours ! C'était quand même pas compliqué à réaliser ! Salim aussi était pour. Qu'on leur torche la gueule, à ces salauds !

Yves mit encore une bonne semaine pour trouver la bonne main sortant de la bonne merde. Il m'envoya un bras, d'abord, tout tordu, puis la main pas assez en hauteur, trop bas... Et toujours sûr d'avoir raison ! Je l'engueulais au téléphone de me tenir tête ! Yves, au fond, regrettait son *Tous antisémites* avec son clébard à la con. Je passai encore une demi-heure à lui expliquer que cet ancien axe était bien-pensant :

— Aujourd'hui, tout le monde dit que tout le monde aujourd'hui est traité d'antisémite...

— ?...

Quelques jours plus tard, enfin, avec la bonne illustration, la bonne typo, même si la merde était un peu trop pixélisée, on sortit le nouveau tract.

## CCXIV

### Ennemis communs

Les réactions à mon *Sauver Siné*, c'était encore sur le blog de Léo qu'on pouvait les voir crépiter le plus. Scheer lui-même postait :

Nous avons assisté cet été à ce petit psychodrame de Siné, qui est un révélateur puissant de cette idiotie dont nous parlons. Je ne vais pas reprendre ce qui s'est passé, largement commenté et recompris ici, Nabe reprend la mise et nous dit que l'enjeu, maintenant, c'est de sauver Siné de ses nouveaux potes, genre Onfray. Ça, c'est du travail au scalpel !

C'était très prophétique, je trouvais :

Les questions de l'antisémitisme, de l'attitude à l'égard d'Israël et de l'Islam sont à revoir (mais on peut l'appliquer à bien d'autres questions d'ordre moral, comme la pédophilie, l'euthanasie etc.) à travers cette grille de lecture de l'idiotie, de la connerie, si vous préférez, pour laquelle la philosophie nous apporte bien peu de lumières, et que nous livre, comme toujours, la littérature. Je

trouve que la forme littéraire des tracts et particulièrement pertinente à ce propos. J'attends, comme tout le monde, de lire le livre à quatre mains de Houellebecq et BHL, pour voir si ça va plus loin que les sept tracts de Nabe sur le sujet.

Décidément déchaîné, mon Gutman ! Plus loin, toujours sur son fil (du rasoir), Léo enfonce le clou :

Je pense que MEN est un bien plus grand « écrivain » que Houellebecq, et qu'avec le temps, la hiérarchie entre les deux sera reconnue... Ce qui nous manque, que la littérature pourrait apporter, c'est un regard sur « l'idiotie » de cette gauche, ce que faisait Flaubert, aussi, au siècle avant-dernier. Certes, Houellebecq emprunte certains contours, et il le fait avec une certaine malice stratégique qui lui permet d'obtenir le succès qui est le sien. Mais le vrai travail, c'est bel et bien Nabe qui le fait.



Il faisait allusion à mon « attentat » chez Ruquier en 2006... Puis :

Il faudra attendre un an, c'est-à-dire cet été, pour assister à la première véritable « fracture » dans le dispositif avec l'affaire Siné et la mise en minorité de Val par le Net, premier échec du « système ». Nabe et Siné, de ce point de vue, c'est le même enjeu.

Mais la partie qui se joue est plus profonde. Elle est d'ailleurs très bien évoquée par Naulleau à la fin de la video de Paris Première : entre Nabe et Houellebecq, il n'y a pas photo, le premier est un grand écrivain, le second un médiocre, pourquoi l'un est-il un best-seller et l'autre un worst-seller ?

Nabe l'explique très bien dans la préface du *Régale* quand Houellebecq lui dit au début de leurs carrières respectives :

« Si tu veux avoir des lecteurs, mets-toi à leur niveau ! Fais de toi un personnage aussi plat, flou, médiocre, moche et honteux que lui. C'est le secret, Marc-Édouard. »

C'est la ligne de clivage sur laquelle fonctionne le « système ». Il y a, pour un artiste, deux stratégies : d'un côté celle de la

« médiocrité », de l'autre celle de l'« idiotie ».

Houellebecq incarne, dans sa démarche littéraire, la première. Il est devenu le Pape de la « médiocrité » et délivre aujourd'hui ses « bulles papales » de « médiocrité » comme il vient de le faire pour Jérôme Garcin, Pierre Assouline ou François Busnel. (Vous noterez qu'il s'en tient strictement à cela, « untel est médiocre »).

Nabe, lui, (comme Siné) s'attaque à l'« idiotie », c'est un chemin beaucoup plus difficile. On voit, par exemple, comment Flaubert a eu du mal avec ça. (cf. Sartre sur le sujet). Or, si pour Flaubert l'enjeu c'est « l'idiot de la famille », pour Nabe, c'est « l'idiot du système » (comme pour Godard dans le cinéma). C'est beaucoup plus ardu. (je vous recommande le séminaire consacré à cette question complexe des Figures de l'idiot dans la création contemporaine.)

Ce que vous prenez pour les « idées » de Nabe, c'est ce que vous avez vu et entendu pendant vos déjeuners dominicaux dans votre famille. C'est cette « idiotie » là qu'il se « coltine », c'est la matière première à partir

de laquelle il crée. Ce n'est pas un problème idéologique, mais artistique, dès lors que la matière première d'un artiste, c'est justement l'idéologie.

C'est en cela que Nabe est un anarchiste, et non le réac que vous croyez percevoir, mais la hiérarchie à laquelle il s'attaque n'est pas celle du pouvoir politique, mais celle des valeurs que véhicule l'idéologie dominante, c'est-à-dire ce qu'on appelle ici le « système ».

Entre autres paradoxes, que ce soit un Léo Scheer qui me défende de cette façon, pointant, avec plusieurs années d'avance, ce qu'il y aurait d'idiotement gauchiste dans la position anti-islamiste et secrètement antisémite dans les figures socialistes qui allaient marquer la décennie était passionnant.

En effet, le couple Val-Siné, puis plus tard le couple Valls-Dieudonné, allaient, chacun à leur tour, lui donner raison. Léo était trop bon :

La pièce qui se joue sur la scène de ce fil est apparemment à deux personnages, Siné et Nabe. Le thème de la pièce étant « de l'utilisation de l'antisémitisme dans la France 2008 et ses rapports avec les défis de l'Islam ». En fait, si on veut améliorer l'intrigue de la pièce, il faut compléter avec deux autres personnages, BHL et Houellebecq.

Et plus loin :

La préface écrite pour la réédition du *Régat, Le Vingt-Septième Livre*, est à mon avis un texte majeur qui situe exactement la confrontation Houellebecq-Nabe comme la vraie question. C'est écrit en novembre 2005, mais ce n'est que maintenant qu'on va pouvoir en parler, parce qu'il fallait aussi que Houellebecq abatte ses cartes, ce qu'il vient seulement de faire.

Et quelles cartes ! Car, enfin, le fameux livre-surprise qui allait « écraser toute la rentrée » et qu'avait annoncé Teresa Cremisi

était sorti... Un livre d'entretiens entre Michel Houellebecq et Bernard-Henri Lévy co-édité par Grasset-Flammarion ! Lévy-Houellebecq : *Ennemis publics*, ils s'appelaient eux-mêmes. Quelle faute fatale ! Pauvre Michel... Après son film raté à la Lévy, c'est ça qui les réunissait surtout, le livre raté à deux ! En effet, ils avaient des points communs... Houellebecq le disait lui-même : « Nous sommes méprisables. » Et tout en pleurnichant qu'on les attaque, ils allaient main dans la main vers le triomphe sans gloire.

Je me demandais comment un prétendu grand écrivain pourrait se relever dans la postérité d'avoir discuté « sérieusement » avec BHL. C'était une stratégie qui se croyait bonne mais qui était désastreuse. Littérairement, pour le mythe, c'était zéro. Un sabotage pour le futur ! Des trois parrains de l'intelligentsia des années 80-90, Houellebecq avait choisi le pire. Et à son âge, à notre âge, il montrait qu'il avait encore besoin d'un papa. Moi au moins, je m'étais émancipé de Sollers, puis d'Hallier. Indirectement, faire un livre avec Bernard-Henri Lévy rapprochait Houellebecq de

Philippe Val, et donc en faisait un ennemi objectif de Siné. Alors que moi, j'étais un ennemi subjectif de *Siné Hebdo*.

Tout ça pour dire qu'en 2008, des discussions comme celles qu'on trouvait sur de simples forums en disaient plus que n'importe quelle émission de télé ou de radio « intellectuelles ». De toute façon, tout ce qui était « culturel » disparaîtrait bientôt. Ne resteraient que d'ignobles réunions incestueuses entre gens de télé parlottant de télé... Au moins sur Internet, les internautes ne parlaient pas que d'Internet ! Tous les sujets étaient abordés, et souvent sabotés, par qui voulait... D'abord par des pertinents, qui seraient vite dégagés à coups de sabots par des ânes sans âme. Mais pour l'heure, Internet n'était pas encore le défouloir des petits planqués qu'il allait devenir, il était seulement le gueuloir des grandes gueules cassées !...

## CCXV

### Première conférence de Salim

Laïbi, lui, était tout à ses préparatifs pour ce samedi 27 septembre 2008, où il allait faire sa première conférence à la Main d'Or. Il avait négocié avec Joss. Comme il n'osait pas le faire, il voulut que je téléphone à Dieudonné pour qu'il y assiste. Quant à moi, il m'ordonna presque d'y être ! Il avait bien été présent, lui, pour le vernissage de mon exposition, en 2007.

Et ce fut le grand jour : conférence de Salim Laïbi à la Main d'Or ! Lorsque j'arrivai, je fus accueilli par un tonitruant : « Les cailleras t'aiment, Marc-Édouard ! » Joss était aux petits soins pour son nouvel ami Salim qui s'était endimanché pour l'occasion. C'est la première fois que je voyais Salim en costume. Il se mariait ou quoi ? On était tous là, pour le soutenir. Yves, Virginie, leurs potes, et même Hélène ! Et Audrey. Tous sauf Soral, bien sûr. Dieudonné se tenait au bar.

Nounours à la noce, Salim entra dans l'arène, c'est-à-dire sur la scène même où Dieudonné venait de se produire. Les spectateurs du « Libre Penseur » étaient donc, pour une bonne moitié, ceux du spectacle de

Dieudo. Installé au fond de la salle, je me disais que ce n'était pas très sain que ce soit à l'endroit même où l'humoriste se produisait que de simples fans à lui (et à moi) viennent faire leur petit numéro. J'espérais que Dieudonné ne laissait pas sa scène à Salim pour me faire plaisir ! Il me l'avait déjà fait (plaisir) en l'offrant à ma femme Audrey Vernon un lundi soir en 2005 pour qu'elle y donne son premier spectacle : *Le spectacle le plus drôle du monde*. Mais au moins, le one man show d'Audrey était comique, même s'il ne faisait pas rire, tandis que celui de Salim se voulait sérieux, même s'il faisait rire, involontairement bien sûr.

Dans le noir, le gros s'installa. *Fiat lux* ! Il commença à déblatérer tout un tas de fausses vérités illustrées par des diapos. Quelques ricanements dans la salle ne le perturbèrent pas. Monsieur ne perdait rien de sa grotesque superbe. Je remarquais que la plupart des gens présents semblaient acquis à la cause conspi... Il avait sa petite *fanbase*, le salaud. Yves souriait, attendri, comme s'il voyait Maxine déguisée en petite fée, dansant avec sa



robe de gaze et son chapeau pointu à la kermesse de fin d'année de son école privée (on n'est pas chrétien, mais on aura beau dire, dans ce genre d'établissement, il y a quand même moins d'Arabes...). Hélène sortit en me disant qu'elle trouvait Salim complètement débile.

« Le Libre Penseur » mélangeait tout... Les attaques sur les vaccins et les contre-théories sur le 11-Septembre, et puis une analyse fumeuse de la finance. S'étant mis debout pour arpenter la scène come un *showman*, il partait dans des tirades offusquées de chef d'école courroucé, mais une école qui serait fermée depuis longtemps, et installée sur une autre planète. C'était surtout très ennuyeux... Il mettait du René Guénon à toutes ses sauces comme un chef cuistot nul qui barbouille tout.

C'était parfois si chiant et si sec que je criais dans la salle : « Protestant ! Protestant ! » Finalement, il allait tenir près de deux heures.

Comme je voulais absolument que Dieudonné soit conscient de ce qu'il hébergeait chez lui, je sortis à mon tour de la

salle pour aller le chercher. Il était toujours au bar, avec Marc George.

— Viens écouter ce que dit mon webmaster ! Sa vision du monde ! Tu dois savoir ce que tu cautionnes !...

Dieudonné refusa d'abord poliment, il préférait ne pas voir ça. J'insistai, « si, si », mais Dieudonné s'en foutait. Pour lui, Salim était un copain de Joss. Il n'était déjà pas venu voir Audrey sur sa scène, il n'allait pas se déplacer pour écouter Salim ! « Même deux minutes ? » Bon, devant mon insistance, il céda.

Et je traînai Dieudonné par le bras dans la salle. Il resta debout, à côté de moi, immobile. Je ne suis pas près d'oublier l'expression de son visage. Il manifesta une ironie bienveillante mais ferme, une vraie distance pleine de maturité et d'humour face à ce gros trentenaire délirant qui faisait un véritable stand-up *cheap*... Il y avait chez Laïbi tout ce qu'il fallait pour être un comique et avoir du succès, sauf le talent bien sûr... Jamais peut-être Salim n'avait été aussi pagnolesque, et en public ! Montrer ça en direct à Dieudonné,

chez lui, était une sorte de prolongation de ma prestation à *Tapage*, en 1999. Je voulais aussi que Dieudonné voie ce que mon influence mal comprise pouvait donner, incarner, dans un Arabe dérangé qui cherchait dans la mauvaise direction la vérité du monde.

Dieudonné ressortit très vite. Moi aussi. Avec un mépris sans agressivité, Dieudo me dit qu'en effet, ça allait pour cette fois, mais il se voyait mal renouveler l'expérience, même s'il devait avoir apprécié que Salim lui reverse la totalité de sa recette... On ne parla pas de Soral, ce soir-là, mais du Front national, si. Marc George se lança dans une grande tirade enflammée pour la défense de la Nation. Je m'opposai à lui devant Dieudonné, amusé, en exprimant tout mon mépris pour une cause aussi ringarde. Mais je le fis, paraît-il, avec tant d'habileté rhétorique que Marc George jubilait :

— Tu vois, c'est ça que tu ne comprends pas, Marc-Édouard, c'est que par ta langue, tu es nationaliste, sans le savoir ! Tu as beau cracher sur la nation, par le talent que tu mets à enrichir la langue française, tu ne fais que

vanter la France ! La France passe à travers toi, et malgré toi, par ton langage ! Tu apportes quelque chose à la France, même si tu la détestes, juste en parlant.

— Tu as peut-être raison... La vraie nation, c'est la langue ! lui répondis-je. Quel intérêt alors de défendre autre chose, d'être patriote d'autre chose que de sa propre langue ?

Du bar, on entendit soudain le public se manifester bruyamment. Salim avait eu un trou (de mémoire). En pleine démonstration sur l'effondrement des tours, il avait perdu le mot...

— La... la... la ?...

— La démolition contrôlée ! avait hurlé son public de fans...

## CCXVI

### La cobemette et le gros beauf

Salim sortit de la salle, ravi, tout souriant, tout luisant. C'était sa première, et son pari, estimait-il sans doute, avait été gagné... Apparemment, il y avait aussi pris du plaisir.

Une petite foule le suivit jusqu'au bar. Salim pouvait se détendre. Il me présenta ceux qui, de Marseille, l'avaient accompagné.

D'abord son copain Farid, toujours sympa le Chabouni, avec son air filou... Et puis une « cobemette », disait Laïbi, c'est-à-dire une groupie de sa Cobema. Yasmina, elle s'appelait. Elle me sauta carrément dessus, malgré la présence d'Hélène et d'Audrey. Farid me dit : « Elle n'arrête pas de parler de vous ! » Et Yasmina : « Je n'ai rien lu de vous mais je vous adore. » C'était une brune marseillaise, bien maquillée, assez pulpeuse...

Visiblement, Farid essayait de se la fourrer. En discutant de Marseille, Yasmina m'apprit qu'elle était née aussi à la clinique Bouchard, comme Zidane et moi. Alors je lui proposai, la prochaine fois que je descendrais à Marseille, qu'on aille à Bouchard et qu'on se prenne une chambre, peut-être celle où j'étais né, ou alors celle où elle était née... « Et qu'est-ce qu'on ferait là-bas ? » me demanda-t-elle. « Un enfant ! » lui dis-je, en faisant éclater de rire la petite assemblée.

Mais Salim était la star... Il passait d'un petit groupe à l'autre, serrait des mains, rendait des accolades. Décidemment, ça accrochait, ces sujets...

Salim me poussait à faire absolument un tract sur les banques. J'y penserais ; il était survolté. Yves me dirait huit ans plus tard (autant dire huit siècles) que Kémi Séba aussi était présent dans la salle, mais je ne l'avais pas vu. Yves regretterait de ne pas me l'avoir présenté. Lui et Séba m'avaient aperçu en pleine discussion avec Dieudonné et Marc George, et Yves n'avait pas voulu nous déranger. Résultat : Séba, peu futé, en fut vexé et s'en alla.

La soirée eut du mal à s'achever. À trois heures du matin, Salim raconta son voyage à la Salette, qu'il était allé faire sous mon influence et celle de Léon Bloy. Il m'avait même rapporté un petit souvenir de là-haut, mais je refusai de le prendre. La montagne m'avait assez porté malheur dans les années 90. Salim, d'ailleurs, avait l'air d'avoir si mal compris le message de Marie, et encore plus le secret de Mélanie, que je l'encourageais

à abandonner au plus vite cette mythologie mariale. Déjà qu'il m'avait offert en cadeau cet horrible cahier de cuir à fermoir moyenâgeux et incrusté au centre d'un lourd crucifix en fer, avec des clous, des boucles et des lanières, qu'il avait cette fois-là acheté à Istanbul (quel rapport avec le christianisme?)...

« Le Libre Penseur » avait aussi fait venir d'autres fans, de Marseille. Un couple que je ne connaissais pas... Une certaine « Belette », que je découvrais pour la première fois. Elle intervenait sur le forum, avec son mari, un jeune blond illuminé, au faux air d'August Strindberg. Ils vivaient dans une ferme, à l'écart du monde, dans une existence toute vouée au bio et à ma lecture. C'étaient des bio-nabiens ! La « Belette » me demanda de lui signer un exemplaire de *Nabe's Dream*. Son compagnon en était extasié. Salim n'était pas peu fier d'être mon webmaster.

À un moment, la Yasmina me posa des questions complotistes. Je m'aperçus alors que le Salim avait fait du dégât. La cobemette voulait savoir ce que je pensais du 11-Septembre... Je lui répondis :

— Vous n’avez qu’à écouter Jean-Marie Bigard, c’est exactement le contraire !

Bigard, en effet, trois semaines auparavant, avait fait une sortie assez remarquée chez son employeur Laurent Ruquier un après-midi sur Europe 1 (Salim l’en avait même félicité dans une de ses vidéos) :

— Je sais pas si vous avez regardé *Loose Change*, des trucs sur lesquels on a accès sur Internet... Mais on est absolument sûr et certain maintenant que les deux avions qui se sont écrasés dans la forêt et sur le Pentagone n’existent pas, il n’y a jamais eu d’avion, ces deux avions volent encore, c’est un mensonge absolument énorme, quoi ! Et il est vraisemblable que de plus en plus, on enquête là-dessus. Il y a un Français d’ailleurs qui a mis la puce à l’oreille à tout le monde, qui a fait un livre, *L’Imposture machin...* On commence à penser très sérieusement que ni Al-Qaïda ni aucun Ben Laden n’a été responsable des attentats du 11-Septembre.

Gratinée tirade du beauf qui se lâchait ! Encore un ! Le plus fort, c’est que le gros Bigard devait être sincère, sincèrement con :



« Si vous regardez ça, vous ne croyez plus jamais en rien ! » (en effet !) avait-il dit avant de reprendre son souffle pour aborder la question du Pentagone.

— Ils nous montrent pas les caméras de surveillance !... Ils ont intérêt à nous montrer un avion qui frappe le Pentagone... Non ! C'est un missile américain qui frappe le Pentagone, tout simplement. Donc ils ont provoqué eux-mêmes, ils ont tué des Américains... On apprend la vérité toujours une trentaine d'années après, mais là c'est maintenant...

Pour Bigard, les tours jumelles, c'était évidemment « une démolition contrôlée » ; les Yankees avaient fait le 11-Septembre uniquement pour justifier leur guerre en Irak (« Tout colle ! Tout colle ! ») ; et *of course* « tous les spécialistes de la terre sont d'accord là-dessus ».

Je constatais alors que l'idée conspi passait insidieusement, comme de l'eau, sous n'importe quelle porte. Des pièces entières commençaient à être inondées, les unes après les autres, par des ouvriers de robinet de plus en plus inconscients.

## CCXVII

### Le fric fait dans son froc

La crise frappa de plein fouet Salim Laïbi ! De toute notre petite bande, ce fut lui le plus touché... Pas financièrement, mais émotionnellement ! Jusqu'au bout l'habiterait désormais la passion des banques. Il l'avait, sa « crise de 29 » *revival*... Il allait pouvoir l'attribuer à toujours les mêmes. Que Salim, le révolté de l'anti-Système, s'engouffre dans le même couloir à poncifs que les autres moutons de l'Opinion ne semblait lui poser aucun problème.

Dans la vidéo que « Le Libre Penseur » consacra au sujet et qu'il m'envoya tout de suite comme un bébé montre son caca à son papa, il disait qu'il n'était pas anticapitaliste, mais anti-« bankster » (le fameux mot de Céline dans *L'École des cadavres* dont il se gaverait jusqu'à l'indigestion). Pour lui, c'étaient les francs-maçons les responsables de tout. Salim parlait de l'or « à 233 l'once » (il prononçait « ance ») de Rothschild, Warren Buffett, et il réaccusait Sarkozy d'avoir rendu

les réserves d'or de la Banque de France. Il attaquait ensuite Taddei qui avait invité pour parler de la crise financière George Soros, « ce rapace qui a failli détruire l'économie malaisienne » ! Ça l'avait marqué, Salim, son voyage en Malaisie. Pour lui, le fait que Sarkozy, Merkel, Cameron, en Europe, soient d'accord pour sauver les banques américaines s'expliquait par leur appartenance aux sectes franc-maçonno-sataniques. Tous Skull and Bones, marionnettes des Rockefeller. Ezra Laïbi, pas moins ! « Ça sent le brûlé, ça sent le roussi, on voit même les flammes à l'horizon qui arrivent à la maison. » Il n'avait comme solution que de dénoncer les responsables, grands manitous du Nouvel Ordre mondial. Faux embranchements, mauvais virages, foirages, arrivée au rond-point... Déraillement ou changement de voie. Il terminait par la lecture de *La Cigale et le Conspi*, *La Cigale et la Fourmi*, pardon. Quand il faisait le fin lettré, c'était encore plus consternant.

Ce qui était sûr, c'était que de cette crise, Salim n'avait pas tout compris. J'avoue que ce n'était pas facile... Même pour moi, les mots

restaient abstraits, comme des modules peints par Kandinsky... « Croissance », « réel », « étau monétaire », « économie globale », « perte potentielle », « ralentissement économique », « meilleur taux »... Autant de formules que les journalistes n'avaient plus qu'à mélanger sur leurs tableaux. Avec beaucoup moins d'art que le chef de file du « Cavalier bleu » ! « Règle de notation », « bulle financière », « crédit titrisé », « fonds vautours »...

Après tout c'était quoi cette crise ?... C'était l'histoire d'un pauvre con d'Américain (souvent noir) qui voulait sa petite maison de merde. Il n'avait, disons, que 40 000 dollars, il lui en fallait 100 000. Il allait à sa banque, qui lui prêtait les 60 000 manquants. On appelait ça un « *subprime* ». Avec ces 60 000, il pouvait acheter sa petite maison de merde, en remboursant, par exemple 300 dollars par mois, mettons, pendant vingt ans, avec des intérêts très bas. Et avec les 300 dollars par mois du pauvre, la banque continuait de faire des affaires... Jusque-là, rien d'anormal (selon le Système).

Le hic fut qu'au bout d'un moment, la banque augmenta les taux d'intérêt et là, patatras ! le pauvre Noir ne put plus rembourser. La banque finit par le faire expulser de sa petite maison de merde. Rien de plus naturel. Sauf que lorsque la banque essayait de revendre la maison pour se rembourser, elle l'avait dans le cul... Car elle avait tellement accordé de *subprimes* que ça avait augmenté à mort le nombre de maisons, au point que celles-ci finissaient par ne plus rien valoir. La banque se retrouvait donc avec plein de maisons vides sur les bras, ce qui n'est pas très pratique pour continuer de serrer les mains de ses partenaires !

Incapables de récupérer leur fric, les banques étaient au bord de la faillite. Elles espéraient que les États les repêchent comme à chaque fois, mais *fuck* ! Bush refusa de sauver la Lehman Brothers, par observance zélée du principe fondamental de responsabilité libérale... Enfin un bon côté chez le vacher protestant ! Ce n'était pas au gouvernement de réparer les conneries des banques ! Le 15 septembre 2008, la Lehman se

couchait comme un vieux soleil usé sans plus aucune dorure...

Les autres banques dans le monde commencèrent à flipper. « Merde, si les États commencent à nous lâcher ! » Du coup, et même du contrecoup, elles n'osèrent plus se prêter d'oreille les unes aux autres. Et si les « crédits interbancaires » s'arrêtaient, c'était toute l'économie mondiale qui s'effondrerait puisqu'il n'y aurait plus de crédits du tout !

Panique générale chez les individuïdes ! Les petits cons niqués noirs, après avoir perdu leur cabanon, coururent à leur banque branlante pour récupérer les trois boutons de manchette et les quelques *cents* qui traînaient encore dans leur coffre vide et grand ouvert... C'étaient autant de bites molles essayant de repénétrer des anus cra-cras (krach-krachs ?) pour tenter d'y racler au fond quelque liquidité restante...

— Pas touche ! hurlèrent les États.

Ces enculeurs parvinrent à rassurer leurs trous-du-cul de clients en leur disant : « Ne vous inquiétez pas, on va les sauver, vos banques. » Pour ça, rien de tel que la FED en

Amérique et la Banque centrale européenne. Il n'y avait personne au-dessus d'elles, elles étaient antispéculatives et elles avaient une capacité de création d'argent illimitée.

Finie la crise ! Sauvées les banques ! On aurait pu imaginer que la Banque centrale empêcherait désormais les banques de spéculer, mais non, le Système fut récupéré intact pour les réinvestissements, les actions, la bourse, et c'était reparti.

Elle était où, la crise qui devait faire s'effondrer sainement le Système malsain ? Même ses pires contempteurs (je parle du Système), je les trouvais bien ambigus devant la situation...

Que se serait-il passé si la FED et la Banque centrale européenne n'avaient pas repêché les banques ? Le chaos ! Mon cher chaos, dont personne ne voulait... Le plus horrible, c'était que 99 % de la population ne regrettait pas l'interventionnisme pro-banques de l'État. C'est ça qui m'intriguait, c'est qu'en grattant (même l'épaisse carne de Salim), au bout du compte, les indignés anti-banques étaient tous d'accord pour que tout reprenne et tout

redémarre. Alors que moi, j'aurais été ravi que tout s'effondre vraiment ! Hyper pour la vraie destruction du consumérisme, de l'emploi, de la dépendance infantile à l'État, de la soumission à la Banque centrale européenne ! J'aurais été prêt à revenir à une économie zéro. Tandis que les « anti-Système » comme se vantaient de l'être Salim, Soral, Dieudonné, etc., en tapant sur le modèle (sioniste), continuaient à être d'accord avec son principe. Ils croyaient qu'il suffisait de juste changer les gens à la tête du concept pour s'en émanciper.

C'était le principe même qui était à détruire. Voilà pourquoi je ne pouvais pas prendre en pitié le pauvre connard de Noir (le connoir !) qui voulait sa petite maison de merde et qui, pour ça, avait emprunté. L'esprit de crédit, en soi, était aussi dangereux que la spéculation.

La société mondiale était responsable de tenter aussi bien les pauvres cons que les riches salauds. On se demandait qui, des riches ou des pauvres, étaient les plus méprisables... Peut-être les pauvres finalement. Que penser, sinon le plus grand mal, du tout petit-petit-bourgeois avide



d'avoir sa petite villa comme tout le monde (ersatz de paradis) et qui, sans réfléchir, se laissait baiser par la banque agitant ses grelots de taux séduisants pour qu'il verse dans sa sale escarcelle toutes ses économies ?... Si les banques avaient prêté de l'argent sans aucun taux d'intérêt, alors les clampins auraient trouvé ça super ! Se faire prêter toujours plus de fric pour consommer toujours plus !

C'était contradictoire d'être contre les banques tout en approuvant la structure bancaire économique qui en résultait. Celui qui voulait sauver les intérêts du petit employé baisé n'avait pas à vouloir absolument que les banques soient sauvées par l'État ! C'est ce que je disais à Salim. À la base, les vrais fautifs, c'étaient les petits qui avaient été convaincus par les grands de se faire enculer. « Qu'ils crèvent ! » aurait dit le Professeur Choron. C'était justement en ne cherchant pas à sauver le petit créditeur minable qui subissait le capitalisme généralisé qu'on aurait pu détruire celui-ci.

La banque est toujours l'ennemie, mais dans son principe même, pas dans son

dysfonctionnement. C'est faire le jeu de la banque que de vouloir la rendre plus morale. Sans donner raison aux pourris qui faisaient fonctionner le Système, je ne pouvais pas non plus avoir de pitié pour les soumis qui rêvaient d'être pourris, au fond. À la base, il fallait enlever au pauvre l'envie d'être riche, lui ôter de la trogne le désir de consommer et d'avoir sa place dans la société. Éradiquer le vice du crédit ; à ce moment-là il n'y aurait plus de banque ! Et c'était exactement le sentiment contraire qui avait prédominé...

L'objectif n'est pas l'arrêt de la spéculation mais l'arrêt du crédit. *Mort aux crédits !*, ça aurait fait un bon titre de tract. Je n'osais pas encore l'annoncer à Salim... Ou alors : *Le fric fait dans son froc*.

Évidemment, je savais bien qu'il y avait plein de nuances qui sautaient dans mon raisonnement : les « opérations d'*open market* », les « taux directeurs de la Banque centrale », « taux de réserve obligatoire négatifs »... Tous ces petits tuyaux et rouages subtils de cette crise immobilière américaine, qui était devenue de jour en jour une crise

financière planétaire, ne changeaient rien à l'axe de compréhension simplifié que j'avais établi. C'est si facile d'être compliqué ! En cet automne, il n'y avait que ça, des « spécialistes » qui passaient à la télé pour tout expliquer, et en vérité ne rien faire comprendre.

## CCXVIII

### À nos humours !

Le 2 octobre 2008, à 23 heures 30, je m'aperçus *in extremis* que c'était l'anniversaire de Soral (cinquante ans !). Je lui fis un texto ; il me rappela immédiatement. Ravi, tendre et rigolard, Alain me dit que ses fans lui avaient envoyé dix mille euros pour payer son procès de *Complètement d'enquête* à six mille...

— J'ai gagné quatre mille ! se réjouissait-il.

Soral me parla ensuite une demi-heure des Juifs, de Jean-Marc Rouillan, de Besancenot, et de Siné, toujours pareil... Ah, et aussi de Blanrue l'hypocrite qui ne m'avait rien dit

devant, mais était furieux derrière que j'aie osé écrire dans mon tract que je n'étais pas révisionniste!...

Soral tenait Blanrue en haut mépris, mais sur cette question, il était d'accord avec le gros moixien. « Comment peut-on ne pas être révisionniste quand on s'intéresse à la vérité ? » Je rectifiais : « Comment peut-on être révisionniste quand on s'intéresse à la vérité ? » Car, et je le disais à Soral déjà, et encore et toujours (comme à Blanrue) :

— Il est indubitable que les chambres à gaz ont existé et le nier n'est pas une preuve d'antisémitisme ! Réfléchissez à ça...

Alain bottait en Destouches en me parlant de Céline qu'il enrôlait dans le camp des révisos partisans du complot mondial...

Pendant que Soral commençait à s'enfoncer dangereusement dans son divan complotiste, Dieudonné, au contraire, se redressait sur son trône d'humoriste. Je m'en félicitais ! Surtout que j'avais insisté auprès de Taddeï pour qu'il monte une émission sur le sujet de l'humour et que Dieudonné y ait toute sa place.

Pour une fois, Frédéric organisa bien les choses, et Rachel Kahn, encore une fois, me surprit par son ouverture d'esprit. Le sujet officiel, c'était « Coluche, l'humour et la politique ». Taddeï avait mis Dieudonné entre Romain Bouteille et Bruno Gaccio, c'est-à-dire entre le Café de la Gare et la rue des Trois-Portes. On ne pouvait pas lui faire un plus beau cadeau... Dans les présentations, tout était dit : la dette de Coluche envers Bouteille, le parrainage de la fille de Dieudonné par Le Pen, et le lien familial de Bruno avec Choron. En face, les deux tocards Christophe Alévêque, de la filiation Laurent Ruquier-*Siné Hebdo*, et François Rollin, de la filiation Édouard Baer. Il y avait une place vacante : Patrick Sébastien, de la filiation Brive-la-Gaillarde. Il n'avait pas pu venir. Tu parles !

Ça commençait bien... Après un petit extrait de Coluche dans un sketch politicard, en effet très mauvais, Romain Bouteille cassa son ancien élève. Il trouvait qu'il n'y avait aucune pensée politique là-dedans, c'étaient des blagues, les unes après les autres... Lui, il avait une pensée, Bouteille, et coupante, comme ses

joues en lames de couteau. Gaccio puis les autres le suivirent dans ses critiques anti-coluchiennes. Pour Dieudonné, Coluche ne prenait pas de risques, et pour Alévêque, ça se voyait que Coluche n'était pas de gauche. « Ça se voyait, mais on n'en était pas sûr », ajouta Bouteille.

Un autre extrait montrait Coluche avant son parjure, où il disait qu'il était la voix des abstentionnistes, de ceux qui n'avaient jamais voté, qu'il les représenterait (fin octobre 1981). Bouteille le trouvait meilleur là, évidemment. Le Professeur Rollin faisait le professeur d'humour. Pour Dieudonné, là, « il était en risque » ! Gaccio planta quelques repères historiques dans la « carrière politique » de Coluche... Sa quotidienne à Europe 1, l'influence de Jean-Michel Vaguelsy (il le citait), sa rencontre avec Jacques Attali... Bruno eut du mal à avancer, encombré par les gauchisteries ridicules d'Alévêque. On voyait bien que c'était Bouteille qui dominait tout. D'ailleurs, personne ne définit aussi clairement, et de façon aussi vicieuse, le véritable caractère de Coluche. Évidemment,

sa tirade sur le pouvoir au sein du Café de la Gare fut brouillée, alors qu'il aurait fallu la retranscrire noir sur blanc...

— De toute façon, il n'y avait pas le choix, c'était l'anarchie ou rien. C'était la règle. Moi j'étais garde des Sceaux, lui il était esclave, quoi ! Et fallait bien qu'il assure, et voilà !

— Et vous y avez cru, à l'anarchisme de Coluche ? lui demanda Taddeï.

— Le mien, c'est lui qui a été obligé d'y croire, alors qu'il n'y tenait pas spécialement au démarrage... Il aurait plutôt penché pour un certain fascisme... Il s'est retrouvé viré. C'est-à-dire qu'il y avait des espèces de lois, mais pas de punition possible. Donc, tu vois, c'était de l'anarchie. Quand il y a des lois mais pas de punition : ou tu respectes la loi parce qu'elle te fait rentrer du fric ou tu la respectes pas.

— Comment vous avez fait pour le virer, s'il n'y avait pas de loi ?

— Ah, c'est compliqué, ça ! Ça s'est fini à l'entracte.

— Vous l'avez laissé tout seul ?...

— Ouais, on lui a dit « on te laisse le théâtre ». Et comme, lui, il avait déjà Lederman au cul, il s'est dit « OK, j'ai compris, c'est moi qui me tire ». Voilà. Parce qu'il voulait rétablir, évidemment, la dictature, avec « toi, t'es bien », « toi, dégage ! », etc.

Fantastique leçon que Dieudonné aurait bien dû écouter et comprendre ! Coluche, au fond, était un fasciste ordinaire, on a dit « poujadiste » par sympathie, dans le sens où il voulait la dictature d'un seul chef autour duquel tournerait une sorte de cour. D'ailleurs, il concrétisera cette hiérarchie avec ses courtisans, dans sa maison rue Gazan, une fois devenu star, après n'avoir pas voulu se soumettre au seul roi du Café, qui était Romain Bouteille. Drôle de roi, puisque d'après ce que disait Bouteille, sa seule politique, c'était l'anarchisme, dont la définition était splendide : *des lois sans punition*.

Et quel hypocrite, Coluche, le 7 avril 1981, quand il avait dit qu'il s'était approché assez près des « politiques » pour voir que ces gens-là n'étaient pas recommandables, lui qui



aurait voulu que ce soient les Français qui gagnent les élections et pas les hommes politiques ! En même temps, il négociait en douce le report de ses voix potentielles sur le candidat Mitterrand. Gaccio, lui, trouvait normal que son ami « Michel » ait appelé à voter Mitterrand. « Un homme de gauche n'avait pas l'air de droite, à l'époque. » Gaccio disait que ça aurait été inenvisageable qu'il appelle à voter Giscard. Taddei, en rejetant un coup d'œil à Dieudonné, souligna que ça aurait pu être drôle. En effet, c'était bien l'idée dont j'avais discuté avec Frédéric, et que je développerais plus tard, à la fin d'une projection de *Choron dernière* au cinéma Saint-Michel. Ç'aurait été ça, le véritable geste anarchiste ! Ç'aurait été tellement imprévisible que Coluche, en gauchiste-fasciste ayant fait croire qu'il était un anarchiste-abstentionniste, au lieu de se vendre au socialisme démocratique, appelle ses 10 % de partisans à rempiler pour sept ans de giscardisme et de droite ! Ça, ç'aurait été le geste dada par excellence ! Même Bouteille ne l'envisageait pas.

Ah, cette présidentielle 81 ! On n'avait pas fini de l'analyser, de la sur-analyser, de la post-analyser, de la psy-analyser... Coluche avait bien fait de se présenter, et Dieudonné aussi, à sa suite (en 2002, et presque en 2007), mais le Camerounais « subversif » aurait mieux fait de s'inspirer d'un autre artiste, et noir comme lui celui-là, et américain en plus, qui avait tenté le coup bien avant Coluche... Il s'agissait de Dizzy...

Dizzy Gillespie, candidat à la présidence des USA en 1963 ! Et même si l'annonce de son futur gouvernement avait pu sembler fantaisiste (pour moi pas du tout) – « Miles Davis, directeur de la CIA ; Duke, secrétaire d'État ; Max Roach, ministre de la Défense ; Mingus, ministre de la Paix ; Armstrong de l'Agriculture ; Malcolm X de la Justice ; la Maison-Blanche rebaptisée Maison du Blues –, l'engagement du compositeur d'*A Night in Tunisia* était autrement plus sérieux et politique que ceux de Coluche et Dieudonné. C'est en septembre (donc 1963), après qu'un attentat dans une église en Alabama tua quatre petites Noires, que Dizzy,

sa trompette coudée en berne, annonça sa candidature. La mobilisation chez les Noirs fut importante. Hélas, tout fut cassé en novembre, quand JFK tomba sous les deux balles de Lee Harvey Oswald. Fin du chorus ! Dizzy mit son rêve en sourdine. Un an après, il y recrut ! Ce qui prouvait que Dizzy avait des couilles plus grosses encore que ses joues... Très sérieusement, le déconneur du be-bop Dizzy Gillespie s'attaqua à de sacrés gros dossiers : la dissolution du FBI, l'interdiction du Ku-Klux-Klan et la fin de la guerre du Vietnam !...

Sur le plateau de Taddeï, Bouteille continuait son déboulonnage du mythe Coluche ! Ce n'était pas que Coluche soit devenu mitterrandien, c'est qu'il était devenu riche !

— Simplement, je ne sais pas comment te dire, moi : un riche, quel qu'il soit, c'est plus ou moins un drogué... Il est au milieu de gens qui l'acclament, de conseillers... Alors il n'y a plus de pensée, dedans ! Il n'y a plus d'autonomie, c'est pas...

— Pour vous, un riche est forcément du côté du pouvoir, c'est ça ?

— Euh... Ouais. Ouais, mais il peut très bien s'en défendre, il peut très bien... Mais de toute façon, il est automatiquement du côté du pouvoir. Ça fait partie de la mémoire collective, c'est depuis les pharaons, ça ! Il a pas une volonté particulière à lui, il l'a que tant qu'il espère s'enrichir, mais après... Il y avait rien. C'est un tonneau vide !

Non, Romain. Tous les riches ne sont pas du côté du pouvoir. Un seul exemple : Ben Laden, bien sûr ! Il n'y avait pas plus riche, et il n'y avait personne qui ait tourné plus le dos au pouvoir de son pays, à sa politique et à ses compromissions, que lui. Mais ça, l'ex-boss du Café de la Gare ne pouvait pas le comprendre. Sa haine pour Coluche (qui me rappelait d'ailleurs celle de Gen Paul pour Céline, qui après-guerre ne pouvait plus parler de lui sans le débiter) l'entraînait à lui préférer Desproges (ô mauvais goût !), parce que lui, au moins, « n'avait pas le mépris de son public », comme Coluche qui donnait à celui-ci de la trivialité car il le voyait au niveau de sa mère Monette, vieille fleuriste à Montrouge...

Bouteille ne fut pas le seul à déconner à ce moment-là de l'émission. Dieudonné s'y mettait aussi. Il disait que c'était facile d'attaquer la droite et la gauche (ça c'était vrai), mais que c'était déjà plus dur d'attaquer les « sujets internationaux », comme il disait. Il mélangeait là le 11-Septembre vu par Bigard et son sketch à lui contre le colon israélien chez Fogiel. Aïe ! En se référant ensuite au héros pince-sans-rire des mitterrando-bobos des années 80, Dieudo montra qu'il n'avait pas compris le second degré facile de Desproges qui se contentait d'absurdiser le discours antisémite, un coup en ironisant sur Himmler et les camps de concentration, un coup en s'interrogeant sur le nombre de Juifs présents dans la salle. Desproges avait toujours roulé pour l'anti-antisémitisme (sans aucune ambiguïté) ; Dieudo, lui, roulait pour l'antisionisme (et avec ambiguïtés !). Rien à voir.

La tentative de Dieudonné pour annexer Desproges à son propre combat passa inaperçue sur le plateau. Il aurait fallu, à cet instant, lui expliquer (Bouteille ou Gaccio) que

Desproges était un bourgeois surfait de gauche et qu'il n'était en aucun cas un précurseur de l'humour Dieudo. Repêchant la fameuse phrase « historique » de Desproges (« on peut rire de tout, mais pas avec tout le monde »), Taddei rappela qu'elle avait été prononcée (faux !) en 1982 au Tribunal des flagrants délires, où Le Pen avait été invité pour assister à son procès fictif. C'était à Luis Rego, censé représenter l'avocat de Le Pen (ça voulait tout dire), que Desproges, le procureur (ça voulait tout dire aussi), s'adressait. Puis Luis fit un sketch, *La journée d'un fasciste*, si drôle, si fort, si puissant, que Le Pen lui-même n'avait pas pu s'empêcher d'exploser de rire de son propre « fascisme » ! Non seulement ce jour-là Luis écrasa artistiquement la prestation de Desproges, mais ce dernier, en pinaillant sur ce qu'on pouvait faire et ne pas faire en humour, et en contestant le droit à Rego de faire rire Le Pen et de rire avec lui, montra ses propres limites. Ce n'est pas étonnant que le tube de la « pensée » desprogienne ait été suscité par une mise à distance de l'infréquentable, de l'irrisible Le Pen... Rien

que ça aurait dû renseigner Dieudonné sur le camp dans lequel se situait ce pauvre Desproges : la bien-pensance.

À propos de Le Pen, Frédéric enchaîna sur le baptême de l'avant-dernier enfant de Dieudo, « pas le dernier, parce qu'il s'appelle Judas », précisa Dieudonné. Et comme Alévêque lui cherchait des noises, Dieudo lui dit :

— Il y avait aussi « Christophe », mais il y a plus de pédophiles qui s'appellent Christophe, alors qu'il n'y a pas de pédophile qui s'appelle Judas.

Dieudonné justifia ensuite le baptême comme une performance artistique, un happening pour sortir du boycott. Gaccio buvait ses paroles. Dieudo remercia les médias pour leur participation :

— Certains ont senti que je leur glissais une petite quenelle...

Et il fit le geste qui allait avec, c'est-à-dire qu'il tendit son bras droit vers le bas et y posa au niveau de l'épaule la tranche de sa main gauche, signifiant par là la longueur de la « quenelle » enfoncée dans l'anus de l'ennemi.

« Quenelle » au sens large du terme, d'ailleurs, car la métaphore phallique aurait été plus juste s'il s'était agi d'une banane ou d'un concombre plutôt que de cette spécialité molle et lyonnaise à base de farine et de semoule (je ne parle pas de Laurent James !)...

Je crois que ce fut l'entrée de la quenelle dans les médias. Il y avait des rires dans l'assistance, et Gaccio était écroulé. Si l'abbé Laguérie avait baptisé la petite Plume, Dieudonné avait baptisé sa quenelle, en direct, chez Taddei, ce soir d'octobre 2008. Il raconta ensuite l'histoire de la femme allaitant son enfant mort qu'il avait vue au Cameroun, et ajouta : « Si on n'a pas le sens de l'humour, on devient terroriste. » En effet ! Rollin dit qu'il préférerait le baptême facétieux par Le Pen aux dérapages « antisémites » de Dieudonné. Le mot était donc lâché, au bout d'une demi-heure d'émission. Je jubilais de l'autre côté de mon écran. Ça tournait au vinaigre... Il ne manquait qu'une éponge pour la tremper dedans et la faire mâcher à Dieudo. C'était donc Rollin le dégueulasse qui avait balancé Dieudonné ! Celui-ci lui renvoya dans la



gueule : « Dis-moi ce que tu penses de la Deuxième Guerre mondiale et je te dirai, en tant que spécialiste, si tu es antisémite ou pas. » Taddei, toujours chevalier servant, intervint :

— Soyez clair, rassurez-nous, vous n'avez jamais déclaré où que ce soit que vous étiez antisémite ?

— Non, non. J'ai dit que j'étais antisioniste et je l'assume.

Et quand Taddei cita Coluche, qui pensait que de pouvoir se moquer de tout le monde était un grand pas vers l'égalité, Bouteille protesta :

— Il ne s'agit pas de se moquer. « La moquerie est l'esprit des sots », disait Vauvenargues (Romain Bouteille citant Vauvenargues!).

Encore des leçons de Bouteille, que Dieudonné aurait mieux fait d'écouter. Et Gaccio donc ! qui revint bêtement sur le sketch qu'il avait écrit pour Timsit, sur les mongoliens et les crevettes roses (« à part la tête, tout est bon »), le prenant en exemple de

la non-moquerie par excellence des mongoliens. Bruno avait un drôle de toupet !

Taddeï ramena ensuite sur le tapis son absent : Patrick Sébastien. Lorsqu'en 1995, le beauf en bleu de TF1 avait imité Le Pen (le revoilà !) chantant à la Bruel *Casser du Noir*, tout le monde lui était tombé dessus, y compris ceux présents sur ce plateau, les bonnes âmes du rire. Gaccio dit alors que la « connerie » de Sébastien, c'était d'être ensuite allé voir Le Pen et de rire avec lui... Exactement ce qu'avait fait Rego au Tribunal des flagrants délires ! Taddeï ne loupait pas Dieudonné, qui, à l'époque, avait suivi la file des anti-Sébastien au nom du « racisme » de Le Pen, même si au fond, parodier un chanteur juif pied-noir qui pense à casser du Noir ne pouvait désormais plus lui déplaire... Pour justifier sa bévée moralisatrice, Dieudonné bafouilla qu'en ce temps-là, il avait surtout regretté que pas un Noir n'ait protesté contre Sébastien le Blanc. Bof...

Pour finir, Alévêque reprocha à Dieudonné de ne pas tenir compte à l'avance des réactions que ses « pieds de nez » pouvaient provoquer.

Bouteille défendit Dieudo, dans son élan irréfléchi de *performer* qui prend tous les risques pour traverser les « intempéries » des médias. Gaccio, toujours ébahi d'admiration, n'arrêtait pas de dire : « Mais qu'est-ce que tu vas faire la prochaine fois, pour aller plus loin, pour frapper plus fort ? » On le saurait bientôt...

Pour Bruno, Dieudo mettait sa vie en accord avec son œuvre, même s'il n'avait pas pensé qu'il irait jusqu'à « donner un enfant » pour sa cause provocatrice... Il vanta les mérites de son indépendance, en particulier celui de s'être acheté un théâtre, ce qui était faux, mais qui le savait à ce moment-là ? Romain Bouteille continua sa leçon :

— Il a tous les droits dans son théâtre, et il restera libre tant qu'il restera pauvre.

Pauvre Romain ! Il devrait être bien contredit, par la suite. Il n'est pas sûr que Coluche ait été aussi riche que Dieudonné ! Alévêque dit encore qu'il adorait les spectacles de Dieudonné, mais qu'il regrettait qu'il ne fasse pas plus de tournées, pour que la France entière en profite. Ça viendrait, ça viendrait...

Il n'y a pas d'humour, il n'y a que des preuves d'humour... Romain Bouteille se leva alors et mima le sketch d'un comique au temps de l'Occupation qui avait été accusé de fricoter avec les nazis. Le type était arrivé sur scène en bottes et avait fait le salut nazi devant une assemblée de SS en uniforme pendant une minute sans rien dire. Puis il avait transformé le signe nazi en un signe de ras-le-bol : « On est dans la merde jusque là ! », avait quitté la scène, et au sens figuré aussi, car la Gestapo le fit disparaître à jamais...

Romain Bouteille (qui fut le seul sur le plateau à avoir fait vraiment une performance ce soir-là) conclut l'émission en guise de manifeste tout particulièrement adressé à Dieudonné :

— L'humour, c'est ça : irréparable ! Et tout humour dont on est à peu près sûr qu'il est réparable, ben, il est louche. Il est louche, c'est un humour de riche.

CCXIX  
Nabe, beau ?

Je retrouvai Yves au Petit Journal, attablé avec Nadia, qui était passée en coup de vent. Ce triste individu m'avait amené une copine de sa mère, Fatiha Mostefaï, une Algérienne, amie de Rachel et Jean-François Kahn, une avocate, proche de Vergès, et qui apparaissait dans le film de Schroeder. C'était la tante du fameux Y.B., un Algérien lui aussi, qui avait fait un livre, espérant un succès chez Grasset, dans lequel on retrouvait une phrase piquée de mon *Visage de Turc en pleurs*!...

Après le set, la vieille Algérienne, sur le trottoir, me dit que Jean-François Kahn était toujours plein de compliments à mon égard. Mais en privé. Fatiha n'avait pas l'air au courant que cette crapule m'avait boycotté pendant vingt ans dans son *Événement du Jeudi* et son *Marianne*. Elle n'avait lu qu'un livre de moi, *Printemps de feu*.

Ce soir-là, il y avait aussi « Mister Mayonnaise », l'un des plus visqueux de mes fans. Une vraie larve ! À la pause, il m'attendait dehors avec un cahier Clairefontaine et un stylo. Il prenait des notes de tout ce que je disais, transpirant,

déglutissant avec difficulté. Posant des questions indiscrètes évidemment. Je le reverrai toujours sur ce trottoir, avec son cahier et son stylo, l'écolier nabien. Il était accompagné d'une sorte de marquis, un sous-têtard rock dandy dégénéré laideron très années soixante anglais à chapeau. Un monstre quasi mongolien ! Un autre forumeur qui soi-disant m'adorait. Ce « Mister Mayo » n'arrêtait pas de reprendre chacune de mes phrases, chacune de mes prestations, chacune de mes pensées... Il avait les yeux fiévreux, les tremblements du psychopathe. Ah, il fallait absolument que je fasse quelque chose de ces personnages !

Soudain, Soral débarqua avec sa Bretonne Caroline, toujours grande jument blonde piaffant avec des dents de lapin. Ils se mirent tout de suite au fond, avec Yves, pour discuter. À la pause suivante, je retrouvai un Soral détendu. Il me dit qu'une copine à lui, une Russe folle, me trouvait « beau »...

— On peut dire tout de toi, mais pas ça !  
« Marc-Édouard est beau. »

La façon outrée, avec des mimiques de moquerie cherchant mon approbation sur ce compliment qu'il avait tant l'air de désirer et que je trouvais autant que lui aberrant en disait long sur sa difficile maîtrise de lui-même. Bien sûr, je surenchéris, mais très délicatement, sans qu'il puisse s'apercevoir de rien :

— Elle est folle ! Beau ? Ça va pas ? Qu'elle dise ça de toi, d'accord, je comprendrais, mais pas de moi !

Du coup, totalement vidé de sa jalousie par son objet même, Soral sortit son téléphone et appela la fille très spontanément. Quelques secondes plus tard, il me passait « l'illuminée » qui avait tant de merde dans les yeux : une Russe, en effet, sans accent, Natacha, qui habitait avenue Foch. Une milliardaire ! Je lui dis quelques mots mais elle ne comprit pas tout de suite que c'était moi. On joua à la devinette...

— Donnez-moi un indice !

— Il paraît que vous me trouvez beau.

— Marc-Édouard Nabe !

Natacha était dans le cinéma. Elle connaissait Claude Berri, et donc Léo Scheer... Elle me dit aussi qu'en prenant ma défense, elle s'était fâchée avec Moix. C'était l'une des plus grandes merdes vivantes que Paris n'ait jamais chiées, d'après elle...

— En plus, il est moche. Il n'est pas dans la brochette des beaux gosses, comme Alain et vous...

— On se voit bientôt ? lui dis-je avant de lui repasser Soral.

Après avoir raccroché, Alain me dit de ne pas m'emballer, c'était une sorte de Simone Signoret. Aïe ! « Jeune ! » ajouta Alain. Un peu plus tard dans la soirée, il me montra les photos porno qu'une groupie lui avait envoyées. Une certaine Maude Azéma, qui habitait Castres. Il n'était pas encore allé la baiser, me dit-il. Elle montrait son cul, sa chatte écartée (pas belle), mais elle avait de beaux seins, une belle gueule.

Caroline intervint pour dire que cette Maude, avec qui elle était en contact aussi, lui avait dit que son préféré dans la bande, c'était moi. Quand Caroline lui avait dit qu'elle me



connaissait, la Maude lui avait répondu qu'elle avait trop de chance. Elle était plus folle de moi que de Soral, me souffla Caroline discrètement. Alain, lui, me dit qu'il était drôlement « généreux » en me branchant ainsi avec des « meufs » : Natacha, Maude...

On sortit tous. Soral enfourcha sa moto mussolinienne Guzzi, puis partit en trombe. Je restai sur le trottoir, avec Caroline, attendant un taxi. Elle me promit d'arranger le coup avec l'Azéma !

Quelques jours plus tard, au Bristol, je fis donc la connaissance de Natacha Maximov... Simone Signoret ? Il était gentil, Soral. C'était une grosse blonde avec les dents du bonheur. Sympa et fan. Elle s'avala deux cocktails ; moi, une seule coupe. Elle me fit signer son *Morceaux choisis* qu'elle avait apporté. Je lui fis me raconter ses démêlés avec Moix, qui lui avait dit sur Facebook : « Je te préviens, si tu lis cet antisémite de Nabe, je ne te vois plus ! » Il continuait son sabotage à la Algoud. Quels enculés, ces vexés en amitié ! J'expliquai ça à Natacha. Toutes les occasions pour me

pourrir, Yann sautait dessus. C'était un vrai boulot...

Exemple : quelques temps plus tard, alors que j'avais décliné l'invitation d'Ardisson à venir à son dîner télévisé spécial *L'Idiot international*, Thierry m'avait remplacé par Moix (qui n'avait rien à voir avec *L'Idiot*). Stéphane Simon avait dû couper toutes les interventions de Yann me concernant tellement elles étaient odieuses...

— Ce n'était pas bon pour toi, m'avait dit Simon. Moix n'a pas arrêté de te casser, de minimiser ton rôle dans le journal, mentant, te salissant. Thierry a été obligé de le sécher plusieurs fois, et finalement on a coupé les passages...

## CCXX

### Soral fait *flash*

Je devais retrouver Alain quelques jours plus tard, au Chai. Le sujet du jour était le livre de Michel Houellebecq et Bernard-Henri Lévy... Soral avait vu lui aussi avec quelle

maestria dégueulasse les deux chefs de la mafia osaient se plaindre partout dans les médias qu'ils étaient mal-aimés...

— Avec Houellebecq dans le rôle du Juif, et Lévy dans celui du goy protecteur ! me dit Soral.

— C'est un vieux truc d'antisémite pour jouer la victime, de se déguiser en Juif, lui dis-je. Regarde Céline ! Et c'est un autre vieux truc, mais de Juif cette fois, de se déguiser en prince dominateur, propre, aryen, autant dire nazi ! C'est la seule façon que Houellebecq a trouvée pour cacher son antisémitisme : se coller à un Juif royal et en rajouter sur son propre côté loqueteux. Le contraire aurait été invendable. Tu imagines un Houellebecq en chemise blanche, très propre, très bien rasé, redressé sur lui-même... Et à ses côtés, un Bernard-Henri Lévy mal rasé, recroquevillé, vêtu d'une parka de l'armée israélienne qui a fait le Liban contre le Hezbollah !...

Alain daigna sourire, mais d'une façon crispée, comme à chaque fois que j'allais plus loin que lui...

Le lendemain, il me rappela. Il voulait m'annoncer qu'il lançait un journal. Lui aussi allait avoir sa *Vérité* ! Ça s'appelait *Flash*. Et c'était en kiosque, s'il vous plaît ! Il disait qu'il avait sous ses ordres des jeunes mal-pensants, et que bien sûr je pourrais m'y exprimer comme je voudrais.

Bientôt, je découvris en effet ce *Flash*, mais Soral n'en était absolument pas le directeur. Monté de bric et de broc, avec une maquette à vomir, par un ancien du *Choc du mois* et de *Minute*, Nicolas Gauthier, nègre du gendre de Le Pen.

Encore une façon de laisser Soral picorer les miettes du FN... Présenté comme un support royal, *Flash* n'était à l'évidence qu'une voie de garage pour ceux que Le Pen père avait décidé de neutraliser... Qu'Alain fasse donc mumuse dans ce sous-marin troué du Front national ! Sous-Nemo (c'est-à-dire sous-Personne), le capitaine Soral y avait une page, une sorte de bloc-notes, à la Bernard-Henri Lévy... Et « capitaine », je suis encore sympa : de ce torche-cul, Alain n'avait trouvé que le sous-titre : « gentil et intelligent », pour rappeler le

« bête et méchant » d'*Hara-Kiri*. Sauf que, pas plus que le journal de Choron n'était bête et méchant, celui de Soral et de Gauthier n'était gentil et intelligent. Encore une sous-copie de *L'Idiot* de Jean-Edern !

Ce mytho d'Alain avait fait croire à Gauthier qu'il avait été important dans *L'Idiot*, et peut-être même à l'origine de la tendance rouge-brune du journal d'Edern, sur la fin. Absolument pas, bien sûr ! Gauthier était un berné de plus qui croyait aux talents et à la compétence de Soral en journalisme, à force d'entendre l'autre lui marteler son faux passé, quotidiennement, jusqu'à ce que ça rentre dans son cerveau mou.

Cette auto-propagande fonctionnait puisque ces imbéciles néo-maurrassiens de *Flash* trouvaient pertinente l'analyse à la fois sociale et nationaliste de Soral. Pour eux, c'était chic qu'il utilise Karl Marx pour défendre la « nation »... Il était l'aile « gauche du travail », et eux celle « droite des valeurs ». Tout ça sous la pancarte « National-Socialisme » plantée dans du sable mouvant.

Quelle arnaque ! Le socialisme que prônait Hitler n'était pas du tout celui de Karl Marx, justement ! Faire du père du *Capital* l'inspirateur d'une défense quelconque de la nation était stupide. Mais comme toute petite personne de droite étreiquée, Gauthier était impressionné par Marx et ne trouvait aucun anachronisme ni incohérence à s'en inspirer à travers la brume du cerveau d'Alain pour renforcer l'idée maurrassienne de nation.

Au moins, moi, j'étais clair sur Marx et la gauche, même quand Claude Cabanes, que je rencontrai à ce moment-là dans un cocktail du Dilettante, me félicitait pour mes écrits... Avec sa femme, l'ex-patron de *L'Humanité*, en effet, ne tarit pas d'éloges sur ma plume plus rouge que je ne croyais, et se désolait que je n'aie plus d'éditeur : « Si j'avais encore les Édition sociale, je vous éditerais », me dit Cabanes qui était à deux doigts de m'offrir son écharpe (rouge) ! Je lui expliquai que j'avais été élève à l'école d'application communiste de Marseille, de la maternelle au CM2, éduqué strictement par des maîtres cocos. Encore un peu, Roger Vailland serait venu à Marseille faire un

reportage au Racati, sur ce modèle de formation stalinienne. *Les Biberons écarlates*, il aurait appelé ça !

Le marxisme-léninisme de ma prime jeunesse avalé à mon corps d'enfant défendant avait abouti à un immense anarchisme artistique, et pas à un nationalisme de lepéniste banal, franchouillard nationaleux et conservateur... Je n'avais jamais accepté de participer au *Choc du mois*, ce n'était pas pour donner une interview dans *Flash*. Je sentais Soral s'agacer.

## CCXXI Obama day

Je ne risquais pas d'être dupe de l'élection de Barack Obama ! Le jour où il fut élu, je regardai, écoeuré, les médias qui montraient les Français en extase, toute cette bande de cons de Blancs qui se réjouissaient sans voir que ce Nègre était utilisé en tant que tel pour redorer à l'évidence le blason de l'Amérique

bushiste. Que de déferlantes de fausse émotion sur Obama tous azimuts !

Je prenais des notes ce jour-là, en esquissant déjà un tract possible, lorsque soudain, le téléphone sonna : c'était Fred Chatillon. Il me dit qu'il me passait quelqu'un qui voulait me dire bonjour...

— Allô monsieur Nabe ? Je tenais à vous dire que j'ai la plus grande admiration pour vous !

J'eus un moment d'hésitation avant de le reconnaître. De toute façon, l'homme ne m'en laissa pas le temps, puisqu'il éclata de rire :

— *Ignitus Vergès* ! Comment vas-tu ?

Quelle surprise ! Et quel blagueur, à quatre-vingt-cinq ans ! Vergès me dit qu'il avait vu mon père au théâtre où l'avocat donnait des représentations, des sortes de one man show racontant sa vie, derrière son bureau reconstitué ; du vrai Sacha Guitry ! Jacques « Mansour » me dit aussi qu'il avait lu mon texte sur Siné et qu'il me félicitait...

— Je pense qu'il y a du Guy Bedos là-dessous ! Tu sais, moi ça fait vingt ans que j'ai



pas vu Bob à cause de Catherine ! Anouk, c'était quand même autre chose...

Vergès trouvait également indigne l'édito que Siné venait de signer encore contre Dieudonné. Je dis à Jacques que je trouvais formidable qu'il m'appelle en cet *Obama Day*, et qu'avec cet esclave couru d'avance, on était loin de Malcolm X. Vergès rigolait... Il m'embrassa et m'encouragea à venir le voir à la Madeleine. Ciao ! Merci Chatillon ! Très sympa, ce fasciste !

On ne devait pas être nombreux parmi les négrophiles à ne pas être en extase devant Obama... Même Taddeï m'avoua qu'à l'annonce de l'élection, il avait eu les larmes aux yeux.

Tout me poussait à écrire un nouveau tract, contre Obama, notamment une page de Besson dans *Le Point* intitulée « Obamarre », où il disait presque tout ce que j'avais à dire, sauf ce que j'allais ajouter : l'essentiel, bien sûr ! C'est-à-dire qu'Obama était un « Nègre », dans la pire acceptation américaine du terme. Et il incarnait, en étant élu, ce dont l'Amérique blanche avait besoin dans son pays de l'après-

11-Septembre. Un faux Noir après un vrai Blanc. Patrick disait des trucs vrais sur la démocratie et sur l'obamania, sur sa couleur de peau et le racisme persistant en Amérique. Tout le Sud avait voté John McCain, rappelait-il justement.

Je cherchais encore un titre... *Tout sauf noir*, ou bien *Même pas nègre*, ou bien *Pas assez nègre*... Yves réfléchissait déjà (quinze jours après ma décision de l'écrire) à une illustration. Je lui ôtai, pour commencer, ses velléités d'images de colonialistes français. Il pervertissait ma ligne, je dus le convaincre de rester sur l'Amérique. Quand je lui dis que ça pourrait s'appeler *Tout sauf noir*, il proposa un Obama de profil face à un vrai Noir. Et alors ? Il fallait trouver plus fort, expliquer qu'Obama était devenu le Nègre qu'il n'était pas. Yves, difficilement, très difficilement, finit par comprendre, et proposa un Obama souriant avec un anneau dans le nez. C'était déjà mieux.

## CCXXII

### Le cercle prudent

— Alain Soral, vous êtes écrivain, président de l'association Égalité et Réconciliation, que vous voulez un héritier du Cercle Proudhon, qui datait de 1920, vous êtes un ancien militant du Parti communiste français, vous êtes actuellement membre du comité central du Front national, et candidat à l'investiture comme tête de liste Front national aux élections européennes en Île-de-France, j'ajoute qu'est sorti cette année votre *Abécédaire de la bêtise ambiante...*

Voilà comment Taddeï présenta Soral dans son émission du 12 novembre 2008. C'était la consécration, Alain était à côté de sa marraine en politique, Marine Le Pen, tout sourire, mais sans qu'une excessive complicité passe entre eux... Ils s'entendaient d'abord pour défendre le père Le Pen (ce qui devait bien faire jubiler le borgne susceptible devant son écran à Montretout), et pour justifier, à deux, la nouvelle orientation qu'il tendait à donner à leur parti. À nouveau, le discours de Valmy,

dont on voyait un extrait, était remis sur le tapis. Soral ne pouvait décemment pas, devant Marine, s'en attribuer la paternité... C'est Marine, plutôt, qui endossa la responsabilité de cette réconciliation des deux concepts, « république » et « nation », pour aller contre la qualification d'« extrême droite » que leur jetaient à la figure les partis officiels pour exclure le FN du champ politique. Soral était encore dans son costume bleu à rayures. Je cherchais, sur ma télé, la tache qu'y avait faite Julien, mais il avait dû passer à la teinturerie depuis (Philippe Péninque aurait pu lui en payer un neuf !). Le lendemain, il me dirait d'ailleurs : « Tu as vu ? J'ai mis mon beau costume ! » (trad. : « Tu as vu ? C'est pour toi que j'ai mis mon beau costume... »).

En face des deux frontistes, il y avait, le petit corps de Malek Boutih dans sa petite chemise ; un politologue du PS, avec brushing de cheveux blancs ; et Thierry Mariani, de l'UMP, celui qui était parti négocier avec Saddam pour éviter la guerre. L'objectif d'Alain et de Marine était de recentrer le FN, c'était évident. La Le Pen insista bien sur le fait que le FN

n'était pas un parti extrémiste, et encore moins de droite. Et Soral disait que le Front national avait un ancêtre dans le Front populaire en s'occupant des pauvres et du peuple écrasé par le capitalisme. Très réjouie, Marine répondit plusieurs fois « Chiche ! » au sujet de la démocratie.

Même Malek Boutih faisait l'éloge du père Le Pen. Taddeï était très à l'aise. Sans cautionner les propos des deux frontistes, il ne faisait pas non plus sa chochette au visage grave d'usage qu'affichaient les autres intervieweurs dégoûtés quand ils recevaient des membres du Front national. Il était plutôt amusé.

Mais le plus marant, avec le recul, c'était que, dans cette émission, Taddeï passa l'extrait d'un téléfilm de William Karel, dont j'ignorais l'existence à l'époque... Une fiction pamphlétaire contre l'ascension de Le Pen en 2002. « Un peu conspirationniste », disait Frédéric. Karel imaginait que c'était Chirac, pour éliminer Jospin, qui avait fait monter artificiellement la cote de Le Pen pour se retrouver face à lui et donc gagner. Totalement

débile, bien sûr. Diffusée sur Arte quelques mois avant, cette plaisanterie avait été présentée comme quelque chose de vraisemblable. Le comble, c'était que lui, Frédéric, en insistant auprès des autres invités, devenait le complotiste du plateau, trouvant pertinent, à l'évidence, le gag de Karel. Et ce fut Soral qui s'insurgea le plus fort contre ce complotisme ! parce qu'il desservait Le Pen, et c'est même lui qui donna, appuyé par le sociologue et le politologue présents, la thèse officielle : d'un côté, ç'avait été Pasqua, en ne se présentant plus, qui avait dégagé l'horizon de Chirac ; et de l'autre, ç'avait été Taubira, en se présentant, qui avait amputé Jospin de ses chances de passer au second tour. Résultat : Le Pen face à Chirac. Karel avait fantasmé, toujours par gauchisme absurde, en refusant d'admettre l'évidence : Jospin était nul et ne pouvait que perdre.

Ni le nom de Dieudonné ni le mot « juif » ne furent prononcés lors de ce *Ce soir (ou jamais !)*. Hélas pour eux, les interlocuteurs de Soral n'avaient pas le niveau, comme il aurait dit lui-même. Pour Alain, « le niveau », il était

déjà dans la présentation même de Taddei : Soral se voulait l'héritier du Cercle Proudhon avec son Égalité et Réconciliation. C'était là que se trouvait la clé pour ouvrir le coffre-fort de Soral, même si c'était pour ne rien trouver à l'intérieur.

Ah, le « Cercle Proudhon »... C'est Taddei qui avait donc lâché le morceau. Voilà une perche tendue à ses détracteurs, mais ils ne surent pas la saisir... Ils bredouillaient, que ce soit Boutih ou le socialo à la blanche crinière, cherchant dans le frontisme pseudo-socialisant à la Soral un relent de nazisme. Non, Soral n'empruntait rien au nazisme, ni même au marxisme, quoi qu'il en dise ; il essayait juste de replâtrer son bon vieux gauchisme issu directement de Proudhon. C'était une arnaque ! Soral faisait semblant d'être nazi et marxiste, mais il n'était au fond que proudhonien.

Pour Soral, c'était Proudhon le grand mec, l'inspirateur de cette « réconciliation » qu'Alain essayait de faire pénétrer d'abord par la chatte de Marine, pour atteindre le trou du cul de Jean-Marie ! Le vieux Le Pen n'allait

quand même pas être assez bête pour ne pas voir ce qui se cachait derrière le moulin de Valmy ! C'est-à-dire le bon gros pré-gauchisme à la Joseph Proudhon des années soixante (1860 !) qui avait donné toute la ligne bobo-gaUCHO-trotsko-libérale-libertaire des années soixante (1960 !) qui triomphait partout. Comme Soral n'inventait jamais rien par lui-même, il avait bien fallu qu'il pique son concept « égalité et réconciliation » à quelqu'un... Mandela pour le nom et Proudhon pour le fond. Le Cercle Proudhon, entre autres récupérations, avait été relancé par Alain de Benoist et la Nouvelle Droite. Toujours plus près du peuple réconcilié ! Réconciliation de la misère ou misère de la réconciliation ?

Tous les historiens s'accordaient à faire partir le fascisme – de Georges Valois jusqu'à Mussolini – de ce fameux Cercle prouDHONien, : une même huile de foie de morue bue cul sec ! Fascisme à la française, mais en aucun cas nazisme à l'allemande ! Cinquante ans après sa mort, Proudhon avait été récupéré par les nationalistes, et désormais



c'était Soral qui se chargeait de pervertir encore une fois la pensée de Pierre-Joseph ! Proudhoniser le Front national était de toute façon ce qui pouvait lui arriver de pire. Les ploucs du FN, Soral avait dû les convaincre que c'était logique, puisqu'ils étaient au fond tous fascistes, et qu'il était temps de revenir à la matrice Proudhon, lequel s'était dit, lui aussi, en son temps, à la fois révolutionnaire et conservateur.

Malgré ses qualités authentiquement anarchistes du début, Proudhon avait déconné en écrivant *Philosophie de la misère*. Il aurait dû s'attendre à ce qu'un Marx lui balance en riposte *Misère de la philosophie*. C'est de là que tout était parti. Voilà pourquoi, entre Marx et Proudhon, c'est le premier qui reste révolutionnaire, et jusqu'aux plus récentes époques. Hitler ne s'y est pas trompé en faisant du Bolchevique le premier « homme nouveau » à abattre.

Je n'avais pas besoin de l'aveu de son accointance proudhonienne pour savoir qu'il n'y avait absolument rien de révolutionnaire ni de nouveau dans la pensée de Soral. Il était,

au fond, comme tous les autres de ma génération, un gauchiste dévoyé qui ne rêvait que de trouver sa place, surtout pas dans l'anarchie, mais dans la société contemporaine. Ça devenait d'ailleurs une tendance généralisée de se prétendre rueur dans les brancards alors qu'on n'aspirait qu'à une observance toujours plus sévère des bonnes vieilles lois de la République... Au fond, tous, ce qu'ils reprochaient au système « décadent », c'était de ne plus être assez républicain !

Logiquement, il était tout naturel que moi, d'une certaine façon, je revienne à Marx ! J'ignorais seulement que le vieux monstre destructeur du Capital s'imposerait en tant que figure intime de ma propre existence, par la voie la plus royale qui soit : la femme. Mais ça sera pour un autre livre...

Il était encore prématuré de parler de fracture, mais un certain lézardement de fond était apparu entre Soral et moi sur des conceptions qui ne pouvaient qu'échapper aux bien-pensants du courant anti-facho simpliste et démodé. Que de nuances à faire entre

l'anarchisme et l'anarchique, entre l'extrême droite et le fascisme, entre le nationalisme et l'internationalisme, entre la droite et la non-gauche, entre la gauche et la non-droite, et même entre la non-gauche et la non-droite !... Et enfin, entre Proudhon et Marx, c'est-à-dire, au fond, entre deux visions de l'autogestion. On était à deux ans de ma façon de la concrétiser. Véritable révolution individuelle aussitôt copiée, pervertie, reprise, étouffée jalousement par Soral et sa « Kontre Kulture ». Un nouveau combat se profilerait bientôt : la contre-culture contre l'anti-culture... Mais nous y reviendrons, et dans ce livre-là !

Le Cercle Proudhon fut d'abord une trahison de Proudhon lui-même. La persistance de Soral jusqu'à aujourd'hui ! à vouloir faire du Cercle Proudhon, et à travers ses petits disciples qui n'y comprenaient rien, un ancêtre d'Égalité et Réconciliation, sous prétexte que les deux « mouvements » auraient su réconcilier des lignes antagonistes, était un leurre... Le rêve d'Alain, ç'aurait été que le mix Sorel/Maurras de 1910 se

renouvelle en 2008 en Soral/Le Pen... et Dieudonné!

Présenter le Cercle Proudhon comme l'esprit à l'opposé de celui de Canal+, c'était encore une fois se tromper et tromper les gens puisque Canal+, c'était le Cercle Proudhon, mais déguisé! Ça, ils n'y avaient pas pensé, les gens d'E&R, et encore moins leur chef à la petite tête. Aucune autre entreprise de décervelage « démocratiquement » inspirée par l'esprit français d'ironie et d'équilibre n'avait été mieux représentée que la gaudriole encadrée, bourgeoise, propagandique, pseudo-libertaire de Canal+. La chaîne, si elle avait été honnête, se serait d'ailleurs appelée Proudhon+!

Canal+ mais aussi *Charlie Hebdo*. Ça ne semblait pas poser de problème à Soral de partager avec Philippe Val une passion pour Robespierre, le grand ancêtre du Cercle Proudhon. Sans parler de leur tendresse commune pour Mitterrand, celle de Soral se focalisant bien sûr sur « Tonton », le soi-disant résistant contre la judéocratie. Forte attirance également d'Alain pour le kibboutz,

qui constituait un idéal pour les crypto-proudhoniens en mal d'autogestion communautaire, et qui se retrouverait bientôt dans l'esprit sectaire d'E&R.

Quand Soral dirait, se croyant pertinent : « Il y a des gens qui prétendent aujourd'hui combattre un monde issu de Mai 68, mais en fait ils sont faits de Mai 68, car ce sont des ados égoïstes, pervers, mégalomanes et très fragiles, et malheureux », il ne ferait que son autoportrait !

La quadrature du Cercle Proudhon, c'est qu'il était tellement « révolutionnaire » qu'il voulait réinstaurer la monarchie pour permettre à des petits syndicalos d'avoir chacun leur pouvoir ! Tu parles d'un bouleversement de la société ! Du corporatisme, c'est tout. Une politique dont la seule philosophie fut la prudence. Être indépendant, oui ; mais s'allier à d'autres indépendants, non !

Vachement visionnaire, le Cercle Proudhon ! Il n'avait même pas vu venir la guerre de 14 ! La Grande Vacherie mit fin à cette plaisanterie. Le cliché, ç'a été longtemps de

vanter l'intuition de Proudhon, son côté plus constructif, prophétiquement antisémite, avec une connaissance du réel prolo que n'avait pas Marx qui, lui, était un grand bourgeois, rentier, n'évoluant que dans des concepts et qui avait juste voulu détruire ses concurrents. Bref, petit bourgeois révolutionnaire français antisem' contre grand bourgeois juif assimilé allemand. Proudhon était pour une alliance de « petits producteurs indépendants », pour une association de petits patrons, alors que Marx voulait simplement que le pouvoir change, que la dictature demeure, mais qu'elle soit celle du prolétariat.

Pour Soral, Marx n'aimait pas la nation, tandis que Proudhon était nationaliste. Conclusion : si Marx avait gagné sur tous les autres, c'est que ça arrangeait les Rothschild, qui l'avaient aidé à devenir le maître à penser (et à penseurs) de la gauche prolétarienne ! Soral rattachait aussi Proudhon à Orwell. Il suffisait de rajouter Kubrick, le chiisme, Thierry Meyssan, Clouscard, Monseigneur Lefebvre, Faurisson, et on aurait bientôt, bien

agitée comme dans un shaker, toute la « culture » d'Égalité et Réconciliation.

Selon Alain Soral toujours, c'était le petit patron qui sauverait le monde ! Celui qui se confronterait à la réalité et qui s'opposerait à l'intellectualisme et aux manipulateurs marxistes ! Le petit patron proudhonien, c'était le véritable insoumis, celui qui montrait la « fragilité » du Concept tout puissant. Soral affirmait qu'on ne pouvait pas défier le Système en étant tout seul, il fallait absolument monter une organisation basée sur la hiérarchie, exactement celle qu'il reprochait à Marx d'avoir installée dans les esprits des révolutionnaires !

Enfin, pour lui, l'exemple à ne pas suivre, c'était Cyrano de Bergerac, l'individu tout seul vaincu par le Système. C'était une « saloperie » de faire croire que l'individu pouvait triompher alors qu'il perdait toujours ! C'était quasi « hollywoodien » ! La seule victoire possible était une victoire collective et pyramidale. Soral n'intégrait pas le fait que c'est en perdant qu'on gagne, et que justement, l'héroïsme qu'il prônait tant était

dans l'individu seul triomphant du Système, eût-il l'air d'avoir été broyé par lui toute sa vie.

Pourtant cet anti-cyranoïsme politique prônant le groupe ne l'empêchait pas de se rêver, plus ou moins secrètement, en Unique Cyrano facho, avec son grand panache bleu-blanc-rouge remué par le vent de l'Histoire... Difficile de concilier le destin d'un Bergerac et celui d'un petit boutiquier en ligne... Dans ses discours contre l'anarchie (« l'anarchie, ça donne beaucoup de violence et de souffrances »), Soral – et c'était déjà clair en 2008 – se plaçait du côté du petit patronat, à condition bien sûr qu'il soit lui-même le boss de sa petite entreprise :

— Personne n'a les moyens de faire face individuellement au Système.

« Ah bon ? C'est ce qu'on va voir... » me disais-je.

## CCXXIII

### Schproum au Marco Polo



Nadia voulait fêter les un an de sa boutique. Quand j'arrivai, elle me sauta au cou, toute chaude... Il y avait peu de monde à Kyrie Eleison ce soir-là. Florent Georgesco et son long manteau de cow-boy à la Sergio Leone qui rewritait tout le monde chez Léo Scheer pour une poignée de dollars ; l'abruti-éditeur Stéphane Million avec sa queue de cheval boiteux ; François Blistène, l'avocaillon (avocouillon) chauve et chevelu à la fois (faut le faire !) ; quelques filles ; mais vraiment personne...

Ça entra un peu. Ah, voici Serge Akl, avec une ex-copine qu'il retrouvait pour l'emmener dîner. Une Arménienne, Sabine, de presque quarante ans, et superbe, contrairement à la Virginie d'Yves, fade thon du lac Sevan... On discuta à trois sur l'Orient, la mémoire, l'enfance, l'Arménie, la Grèce, le Liban... Puis Serge s'en alla avec sa belle : enlèvement de Sabine ! Hélène arriva. Puis Nicolas, le flic, toujours soucieux, vif, inquiet... Il ne faisait que passer, il repartait en service enfile sa tenue de capitaine, nous dit-il. Il croisa Soral dans l'embrasure qui entrait avec sa chapka.

Le fou et le flic se zyeutèrent une fraction de seconde. Il ne manquait plus que la neige pour rendre cet instant parfaitement dostoïevskien ! En 2008, Soral avait encore quelques beaux restes de raskolnikovisme, c'est-à-dire, après tout, d'adolescence meurtrie et meurtrière. Bientôt, il devait tomber dans le stavroguinisme le plus maladif et le plus dangereux.

Soral se plaignit, pour ne pas changer. Il sortait de chez le dentiste et nous montra ses trous aux gencives avec une exhibition agressive de chien qui râlait d'avoir du mal à mordre. Ou plutôt qui avait mal de ne plus pouvoir mordre, comme le lui avait signifié son maître Le Pen en lui retirant peu à peu tous les os de sa gamelle et s'apprêtant à lui foutre un méchant coup de laisse sur sa truffe morveuse...

Dans la mini-boutique, Soral tournait en rond, comparait ses chaussures à celles de tous les hommes présents... Alain me parla de « son » *Flash*, dont il était décidément très fier. Dans le numéro de ce décembre-là, il y avait d'ailleurs un article surprenant de cette

merde de Jean Robin : « Le “paradoxe de l'intérêt” contre la “théorie du complot” ».

En ce temps-là, Jean Robin avait encore le sens de la nuance : il disait qu'en effet, Roosevelt s'était servi de Pearl Harbor pour faire rentrer les USA en guerre contre les forces de l'Axe, mais ça ne voulait pas dire qu'il était au courant de l'attaque... Pareil pour le 11-Septembre : les militaires yankees avaient prévu un plan stratégique au Moyen-Orient avant qu'Al-Qaïda ne frappe Manhattan, mais ça ne signifiait pas que l'administration Bush avait « laissé faire » et encore moins organisé elle-même les attentats. Robin disait que « les coïncidences, les hasards et autres contingences » ne sont la preuve d'aucun complot. « La complexité du monde est telle et le nombre de variables simultanées si important qu'il est impossible de vouloir démontrer quoi que ce soit sur la base de faits qui correspondent étrangement entre eux. »

Bravo ! C'était, je crois bien, la première profession de foi anticomplotiste que je lus depuis mon *Arrêtez vos conneries !* Avec le recul, je suis étonné que Soral ait laissé passer

ça dans *Flash*. Une preuve de plus qu'il n'en maîtrisait pas la rédaction en chef. Le lendemain d'ailleurs était prévu un lancement de son journal à la Main d'Or. Soral m'y convia. Ça y était, le théâtre de la Main d'Or de Dieudonné devenait officiellement le QG d'Égalité et Réconciliation ! Soral avait fait son nid de petit coucou blanc fasciste dans celui du gros marabout noir antisémite.

Alain parlait tellement fort avec sa voix haut perchée qu'il fit vite cercle dans Kyrie Eleison. Il y avait surtout Yves qui le badait... Je me demandais si au fond, tout au fond de lui, Yves n'était pas envoûté par Soral qu'il regardait comme un sorcier. Alain nous parla de Chaplin, en le descendant bien sûr...

— C'est un pleurnichard, typique juif ! Il ne m'a jamais fait rire. Même petit, quand je regardais les films de Charlot, je prenais toujours parti pour le bon flic qui, lui, fait son boulot. Il est sympa ! Et puis, il y a ce petit débrouillard moqueur qui le persécute, lui fout des coups de pied au cul et tout le monde rigole ! Moi je pleurais sur le grand flic...

Tout Soral était là, finalement... Une fausse information (Chaplin juif) appuyée sur une vraie rumeur, bien sûr, et que tout le monde avalait sans le contredire, et une soumission parfaite et prétendument paradoxale à l'État et à sa police. Soral préférait donc l'ordre, le pouvoir, la force, l'injustice en somme, à la révolte, à la pauvreté, à l'anarchisme, à la grâce. Bientôt, il éclaira davantage sa pensée...

— Chaplin, c'est ça... Comme Keaton d'ailleurs ! Ce sont des petits qui se vengent, qui trichent, qui volent, qui biaisent... dit encore Alain en me regardant de côté. Des Juifs...

Je percevais très bien l'allusion. Et que Keaton ne soit pas plus juif que Chaplin ne le dérangeait pas dans sa démonstration oiseuse, car l'ennemi n'était finalement pas le Juif, pour lui, mais le petit, celui qui donnait des coups de pied au cul aux grands, aux grands cons de son genre bien sûr ! Il était évident qu'il me classait parmi les personnages de petite taille qui faisaient chier les « géants » dans le monde burlesque que nous traversons. Soral était logiquement pour le

fonctionnaire national et institutionnel qui bosse contre l'individu anarchiste qui fout la merde.

— Les vrais humoristes, ce sont Laurel et Hardy, ces apôtres de l'amitié ! enchaîna Soral en transpirant un peu sous sa chapka. Ou alors le plus politiquement incorrect W. C. Fields qui, lui, n'est pas bien-pensant comme Charlot, il frappe les gosses, torture les femmes, il boit, c'est l'ancêtre de Choron et d'*Hara-Kiri* ! Chaplin, c'est celui des Nuls, des Juifs, il larmoie et donne des leçons à Hitler ! Il n'avait rien à voir avec Hitler ! Hitler, je te le rappelle, mesurait 1 mètre 74, ce n'était pas un petit !

Non seulement j'étais visé mais j'aurais pu lui démontrer un à un tous ses sophismes ; je préfèrai éclater de rire. Ce n'était pas la première fois que je remarquais que les grands avaient le complexe du petit. En insistant toujours sur le complexe que le petit est supposé avoir, il révélait le complexe qu'eux avaient en tant que grands qui se savaient petits, au fond. Soral faisait partie de ces

grands de taille au petit esprit qui cherchent à humilier les petits de taille à l'esprit grand.

— On va dîner où ? demanda joyeusement Nadia.

« Marco Polo ! » lui dis-je. Et nous sortîmes tous de la boutique que Nadia boucla. En avançant dans la rue, on passa devant les restes au mur d'un de mes tracts déchiré rageusement : « C'est fou la haine que tu déclenches ! » me dit Alain. Phrase prémonitoire de la part de quelqu'un qui allait se ranger bientôt dans le camp de mes déchireurs, et pas seulement d'affiches.

Qui était déjà au Marco Polo ? Serge et Sabine ! Retrouvailles, rigolades, on ne voulait pas les gêner, les amoureux. D'abord Albano nous plaça au fond, où Soral présidait. Puis il nous changea de table, ce qui déplut à Alain, bien sûr, pour nous installer tout près des tourtereaux libano-arméniens. À table, je faisais exprès de dire fort des trucs contre les Arméniens...

— Je n'échangerais pas l'ongle du petit doigt du pied d'un Turc contre dix mille Arméniens

enchaînés marchant dans le désert sous le soleil, les cons !

Dans mon dos, Serge et Sabine se marraient, coupés dans leur conversation, et quand la belle alla pisser, le Libanais me confia, en penchant sa chaise, qu'il n'avait jamais couché avec elle et qu'il allait essayer ce soir...

J'étais face à Hélène ; à côté de moi, Soral face à Nadia ; et à côté de lui, Yves face à son boudin blond. Toujours les mêmes. Très vite, il y eut une discussion vive entre Hélène et Soral sur les Juifs. Visiblement, elle n'aimait pas sa façon d'être antisémite. Ça la changeait de la mienne vécue pendant vingt ans. Elle voyait la différence. Elle, toujours partagée depuis la fin de son adolescence entre pitié et dégoût pour ceux que Soral appelait des « diables », ne trouvait rien de commun entre mon sentiment, entièrement fondé sur la révolte et le combat contre eux, et celui de Soral, qui n'était qu'une réaction d'esclave soumis à des maîtres dont il rêvait de prendre la place.



Cet arrivisme mesquin et de bas étage n'échappa pas à Hélène, à qui on ne la faisait pas. Rien que pour le faire chier, elle multiplia les paradoxes sur les qualités des Juifs... Alors, comme dans une pièce de théâtre, en aparté, Soral se retournait vers moi et me disait : « Je sais pas comment t'as fait, moi j'aurais pas pu. » Plusieurs fois il insista sur mon courage et ma patience à avoir supporté une femme comme ça pendant si longtemps. Encore un peu, il la traitait de Juive ! Avec la tête mi-polonaise mi-hune d'Hélène, c'était difficile, même pour lui, de taper si bas. Je m'amusais à jouer au mari courroucé, menaçant, qui ne supportait pas qu'on manque de respect à sa femme, fût-elle sioniste !

Le ton monta, et ils se fritèrent vraiment, Hélène et Alain ! Je soutins mon ex-femme le plus possible mais je craquai lorsqu'elle aborda le sujet Hector Obalk, que nous connaissions bien Soral et moi. Là, j'étais obligé de basculer du côté d'Alain, je me déchaînai avec lui contre Hector. Hectordure, pour mieux dire ! Soral noya « le critique d'art » dans un torrent de vomissures

insultantes méritées. Il oubliait juste de dire que s'il détestait Obalk, c'est qu'il avait été obligé, pour être logé, bien nourri et très blanchi dans sa famille, d'enculer son père. Tous les gens bien renseignés (p. 225) savent ça.

En revanche, peu savent que, dans sa jeunesse, Obalk avait rencontré « personnellement » Andrés José Cruz qui jouait dans *Théorème* de Pasolini le rôle du fils de famille riche devenu peintre fou (il en arrivait à peindre avec sa propre merde...) après avoir été violé par l'Ange. Quand je dis « personnellement » avec des guillemets, c'est pour signifier qu'Hector s'était tout simplement fait enculer (lui aussi !) par cet acteur comme son papa se faisait à la même époque empapaouter par le jeune gigolo Alain Soral. Que de sodomies dans ces deux paragraphes !

Ô qui fera un jour la psychanalyse intime d'Hector Obalk ? Inutile de chercher ailleurs l'origine immonde de sa détestation de l'art contemporain, et de l'art tout court, car cet escroc d'Éric Walter (qui se fait passer pour un

fin connaisseur de la peinture classique) exècre autant Michel-Ange qu'Andy Warhol... Pour ce gros cochon bourgeois juif parasite de l'art, toute beauté est une offense. Chaque fois qu'Hector Obalk s'intéresse à un artiste, c'est qu'il désire secrètement que celui-ci lui fasse subir les derniers youtrages !

Souvent agressif avec les femmes, et en particulier avec celles qui étaient autour de moi, Soral ne l'avait peut-être jamais autant été qu'avec Hélène, qui l'avait mis hors de lui et lui tenait tête ce soir-là au Marco Polo... Rien à voir avec la tendresse un peu effrayée qu'il manifestait à l'égard d'Audrey. D'ailleurs, celle-ci nous rejoignit au restaurant et ne dit pas un mot pendant le crêpage de chignons entre Hélène et Soral, si on peut dire, car Alain était déjà presque totalement chauve à cette époque-là. Quand Alain se lança dans des généralités plus qu'écoulées sur les Juifs (leur fonction d'intermédiaire économique, leur caractère mimétique, leur Hitler, leur Israël...), Yves évidemment ne sut que jubiler comme un imbécile.

Serge emballa sa Sabine. Il était une heure du matin, on finit le houleux dîner. Soral laissa vingt euros sur la table – il n'avait mangé qu'un plat de pâtes et bu un verre d'eau –, puis s'en alla en disant tout fort : « Considérez-vous comme tous embrassés ! »

Il pleuvait dehors. Sous le auvent du Marco Polo, Hélène et Audrey parlèrent ensemble d'Alexandre. Yves me donna un sac de journaux pour que je puisse y opérer mes coupures. On marcha sous la pluie jusqu'à Mabillon. J'embrassai chaleureusement Nadia, et pris un taxi avec mes deux femmes, celle du passé et celle du présent...

## CCXXIV

Paul-Éric Blanrue, historien à la mords-moi-le-Moix

Enfin, j'avais réussi à convaincre Dominique Gaultier de ressortir ma préface *Le Vingt-Septième Livre* en plaquette séparée, sous une belle couverture représentant le bateau

*l'Endurance* de Shackleton pris dans les glaces...

Celle qui ne laissait personne de glace (surtout pas Besson que j'avais surpris un jour dans les locaux du Dilettante en train d'essayer de la draguer avant de renoncer : « Tu as raison, je me suis trompé – le Gémeaux est erroné –, ce n'est pas une "bessonnienne", c'est une "nabienne" »), c'était la nouvelle attachée de presse de Gaultier, Amandine Maudet...

C'est Blanrue qui l'avait connue le premier, chez Scali, son affreux éditeur de soupe pop. Au téléphone, le gros me dit :

— C'est une petite minette qui se la jouait au début parce qu'elle était actrice et qu'elle avait figuré dans trois téléfilms, et qui finit attachée de presse... Elle est avec un Feuj, c'est comme ça qu'elle est entrée chez Bertil !

Bertil ? Blanrue appelait Scali « Bertil » ? C'est de sa bouche à elle (qu'elle avait très belle, même si c'était son cul qu'on regardait d'abord) que j'apprendrais la suite : Blanrue avait branché l'ignoble Moix sur elle. Moix l'avait appelée pour des « essais dans une

heure chez moi », et quand elle lui avait dit qu'elle n'était pas libre et qu'elle remit ça à « dans dix jours », le réal' de *Podium* était devenu insultant et hystérique. Une de plus avec qui il s'était comporté comme un connard...

Il y aurait eu tant de choses à raconter sur Moix et les femmes ! « Moix hait les femmes ! » Yann savait très bien qu'il était nul en ce domaine, mais il continuait, râteaux dans la gueule sur râteaux dans la gueule. Pourtant, avec le temps, il avait changé d'attitude pour mieux se faire admettre. Depuis quelques années, il s'était fait plus « gentil ». Oui, Moix avait choisi la gentillesse. Il faisait le malin, mais sur le mode humble désormais, le flagorneur modeste... Quand il léchait un cul, la bouche de Moix se rétractait d'admiration feinte, comme un sphincter absorbe une hémorroïde trop gênante.

Mais ce jour-là, Paul-Éric m'avait surtout appelé parce qu'un attentat au Printemps Hausmann venait d'être déjoué et que ça lui avait fait penser à moi... Ça aurait pu être le Printemps en feu ! Difficile de ne pas revenir

sur Moix dans une conversation avec Blanrue... Pour une fois, c'est moi qui avais quelque chose à lui apprendre... Je lui dis que le frère de Yann, Alex, était paniqué car sur le Net on « salissait » son frère, ce qui « affolait » même ses parents, et il pensait que j'y étais « pour quelque chose »... Pour en avoir le cœur internet, Blanrue googlelisa « Moix judaïsme » et me lut un « communiqué n° 1 », signé « Les Acacias », qui annonçait que Moix avait un secret (sa BD antisémite, non citée, hélas !) : c'était très bien expliqué, avec de bonnes phrases sur son caractère, sa duplicité, son angle malin de dire qu'il était un catho qui se faisait passer pour un bon Juif (c'était le contraire). J'y apparaissais même plusieurs fois comme « l'immense Nabe » que Yann avait essayé de copier. Je comprenais pourquoi le frère me soupçonnait ! Mais non, je n'avais rien à voir avec « Les Acacias »...

J'appelai ensuite Amandine au Dilettante, toujours sympa, et lui transmis « les amitiés » de Blanrue ; elle me dit qu'il fallait me méfier de lui, de son double-jeu, car malgré ses moqueries complices avec moi, il n'était pas

du tout fâché contre Moix, ils étaient toujours en contact...

Les deux amis passaient chaque réveillon du jour de l'an ensemble, chez Paul-Éric, avec la pauvre Tania, l'infirmière de Blanrue qui était la seule à pouvoir mettre du beurre d'hôpital dans ses épinards de la Wehrmacht... Je les voyais bien, mes deux pigeons Moix et Blanrue, se souhaiter la bonne année chaque 31 décembre, s'embrasser pour les douze coups de minuit en rêvant de s'en mettre un treizième l'un dans le trou du cul de l'autre. Parce que ça se voyait comme une bite au milieu de la figure que le gros historien persifleur en pinçait de la couille pour ce constipé de Yann, la plus visqueuse petite pute du milieu littéraire. Blanrue, on ne l'appelait pas pour rien entre nous « l'historien à la mords-moi-le-Moix ».

À l'époque de nos bonnes soirées viriles entre copains, alors que j'enfourchais le scooter d'Audrey en la prenant par la taille, je ne manquais pas de traiter Moix et Blanrue de « pédés ! », surtout quand je voyais le regard perdu et brillant de Paul-Éric au moment



tragique de dire au revoir, jusqu'au lendemain, à son Yannou d'amour...

Oh, il devait y avoir bien d'autres secrets que je ne connaissais pas, entre Blanrue et Moix, dans leurs petites magouilles privées de tantes en communion « intellectuelle » ! S'ils avaient été moins laids, on aurait pu essayer de les comparer à Oscar Wilde et Lord Alfred Douglas, mais c'était plutôt Tocard Wilde et Lord Affreux Dégueulasse...

## CCXXV

### La savate selon Salim

Ce n'était pas l'analyse de la négritude bidon du nouveau président de l'Amérique qui me stimulait le plus à écrire mon tract en cours, mais l'écriture même de cette analyse... Dans *Enfin Nègre !*, c'était comme si j'élaborais ma pensée en direct en quelque sorte, sur le papier, sur le futur mur, donc. Je voulais qu'on ait l'impression que je ne savais pas en écrivant ce que j'avais à dire sur l'élection

d'Obama. Ça créait une sorte de suspense du discours, déjà de la « non-écriture »...

Yves voulut refaire l'illustr', encore et encore, pour bien la gâcher... De toute façon, on avait un peu de temps, car si l'Obama avait été élu, il n'avait pas encore investi la Maison-Blanche. L'Amérique en était encore aux formalités de débushage...

À Bagdad, à la conférence de presse d'adieux de George Bush, un journaliste irakien avait balancé, de l'assistance, deux chaussures à la gueule du fumier américain qui les avait évitées avec un réflexe de western ! C'était l'événement du jour ! En effet, Bush avait réagi comme un cow-boy, d'une vivacité étonnamment fulgurante. N'importe qui à sa place se serait pris au moins une chaussure dans la tronche. Tout était beau, même le geste du Yankee pour l'éviter. Sans doute le seul beau geste qu'il aura fait de toute sa vie. À la fois tout le monde pouvait admirer le courage du journaliste qui l'avait insulté et lui avait envoyé ses chaussures en disant : « c'est le baiser de l'adieu, espèce de chien ! », mais aussi l'esquive de Bush très surprenante.

Un grand moment ! Si au moins Maliki, l'autre chien (chiite) à côté de Bush, avait reçu une des grolles, mais non !

Pour Salim ce n'était pas grave que le terroriste godassier ait raté sa cible. Au contraire, ça l'arrangeait : ça accréditait sa thèse du complot...

— Vous voyez bien qu'ils sont incapables d'envoyer deux avions dans des tours, ils ne savent même pas balancer deux chaussures sur Bush à cinq mètres ! De toute façon, ce n'est même pas qu'ils ne savent pas viser, c'est qu'ils n'ont jamais essayé puisque ce ne sont pas eux !

Avant de raccrocher, Salim me dit qu'il allait venir à Paris à la fin du mois pour assister au spectacle de Dieudonné avec son copain Kémi Séba... Il monterait en voiture avec Farid et irait dormir dans un hôtel, près de La Villette, pour être bien à côté du Zénith... À fuir !

CCXXVI

« J'ai fait l'conspi »

*J'ai fait l'con* de Dieudonné commençait par le récit de son agression par le « Batar », que le comique faisait huer. Il expliquait ensuite que c'était parce que cette agression n'avait pas été relayée par les médias qu'il avait trouvé autre chose pour faire parler de lui : le baptême de sa fille par Jean-Marie Le Pen. Il racontait tout ça simplement, logiquement, tout en le transfigurant, et toujours sur le même principe : son Le Pen était un Le Pen augmenté par l'idée que le public se faisait de Le Pen.

Une conversation imaginaire entre Le Pen et Dieudonné continuait le spectacle... « Si on peut leur glisser une quenelle, je suis avec vous ! » lui disait Le Pen. C'est-à-dire que l'expression « quenelle », Dieudonné l'attribuait à Le Pen ! C'est dans ce spectacle-ci aussi qu'il initia sa grimace « au-dessus c'est le soleil ! ».

Le meilleur passage était sa visite dans la forêt camerounaise, sa rencontre avec les Pygmées... Il y dénonçait la condition des Pygmées, comme celle des Indiens dans le Far West ou au Canada, par exemple, où les Blancs

leur donnaient des couvertures imbibées de typhus pour les faire disparaître plus vite. Il partait ensuite dans un tableau extraordinaire sur les Pygmées dans le jardin de son père, et la mère qui allaitait son bébé mort. Entre Vuillemin et Choron ! Avec même un côté célinien. Un arrière-goût du passage africain du *Voyage* !

Ça retombait un peu lorsqu'une partenaire, Sandra, une rouquine en short, intervenait sur scène en faisant croire que tout ce qu'il venait de raconter était de l'improvisation. Et elle prenait des notes tellement il était bon, pour pouvoir replacer les trouvailles dans un prochain spectacle. Bonne idée, d'ailleurs. Hélas ! c'était mal joué... Dieudonné se lançait dans une croisade contre Enrico Macias, parti en voyage avec Sarkozy. Il faisait répondre la salle. Il faisait son Guy Bedos, politicard démagog. C'était à l'évidence pour mettre en avant cette Sandra, très mauvaise comédienne.

Arrivait alors Jacky en pyjama à carreaux avec une étoile jaune. C'était soi-disant une directive de Sarkozy : il devait désormais y

avoir le passage d'un déporté dans chaque spectacle. Mais Jacky n'avait rien compris puisqu'il avait mis un pyjama à carreaux, et pas rayé. Alors, le Dieudonné du spectacle s'énervait, menaçait même de le frapper, parce qu'il n'obéissait pas à la loi. Il était obligé d'expliquer à son régisseur que c'était une manière pour que les gens n'oublient pas à quel point les Juifs avaient souffert plus que les autres. Jacky était donc dans le personnage du petit Blanc qui n'avait pas pigé la spécificité de l'Holocauste, et Dieudonné dans celui de l'artiste soumis à la nouvelle loi compassionnelle envers les victimes. Triomphe dans la salle !

Après, le spectacle s'effritait avec un discours pseudo-politique contre Bush (déjà Enrico Macias, c'était ringard). On n'avait pas attendu Dieudo en 2008 pour penser et dire du mal de Bush, de Colin Powell et de toute leur bande ! Il imitait ensuite George Bush racontant, en français, avec son accent, toutes ses turpitudes et celles de son pays pourri. Niveau *Guignols*...

Quand Dieudo-Bush expliquait que l'Amérique avait organisé les attentats du 11-Septembre, évidemment la foule du Zénith applaudissait ! Merde, il s'y mettait aussi ! Il mélangeait ça à l'authentique génocide des Indiens ou au balançage de la bombe atomique sur Hiroshima. Sans oublier, par la voix d'un parrain, patron d'une mafia qui aurait mis Bush au pouvoir, la révélation que les Américains, évidemment, n'étaient jamais allés sur la Lune (re-applaudissements)... Vieille scie : les guerres étaient toujours déclenchées par des marchands d'armes américains pour s'enfriquer les poches, et jamais pour répondre aux révoltes légitimes des peuples opprimés. Colin Powell en singe, chargé de faire avaler la faribole de la fiole d'anthrax au Conseil de sécurité... Tout ça, on connaissait, c'était du cuit, du remangé, redégueulé...

Soirée portes ouvertes enfoncées ! Cinq ans de retard, puisque la guerre en Irak était terminée, et on était en 2008, presque 2009. Finalement, c'est ça qui caractérise le mieux la démagogie : le retard. La Sandra se repointait,

histoire que Dieudonné puisse continuer son travail de sape. Elle disait : « L'Amérique nous protège du terrorisme » ; et lui répondait : « Il y en a beaucoup qui pensent que c'est elle qui l'organise ! » Tout le monde hurlait de joie dans la salle complotiste !

## CCXXVII

### Faurisson au Zénith

Mais de tout cela, je ne savais rien, car ce fameux 26 décembre 2008, je ratai une grande partie du spectacle que je devais voir plus tard en entier sur Internet... Je ne risquais pas d'y être allé ! En tout cas, pas à l'heure ! Car pas question de m'y pointer dès le début avec les autres, c'est-à-dire avec Yves, Salim et toute la bande à Kémi Séba. En revanche, je ne pouvais pas me défilier complètement car Dieudonné m'avait dit au téléphone le matin même qu'il tenait absolument à ce que je vienne le voir ce soir-là. Et quand je lui avais confié que ce serait mon anniversaire à partir de minuit, Dieudo m'avait dit que ça tombait



bien car il y aurait une « surprise » qui me plairait à la fin du spectacle, et qu'on irait tous fêter ça ensuite à la Main d'Or, où j'étais invité!

Je me demandais ce que ça cachait... C'est donc à 21 heures 30 que je décollai de chez moi. J'y allai en métro, par un froid terrible, porte de Pantin... Cité de la musique... Je marchai sur l'avenue en herbe dans la glaciale nuit noire. Quelle horreur, cet endroit ! À l'entrée, deux vigiles. Je leur dis que le producteur avait dû laisser mon nom mais ils ne voulurent rien savoir, ni même que j'entre sur le seuil pour téléphoner : « Vous restez à l'extérieur s'il vous plaît... » OK. J'appelai Pierre-Yves qui vint me chercher, me fit entrer, et me donna un passe pour les *backstages*. J'entrai dans la salle comble et restai près de l'entrée, assis sur un escalier. J'aperçus Marc George mais il ne me vit pas. C'était la dernière partie du spectacle. Dieudo en était au sketch sur le président Africain et la journaliste... L'accent du roi nègre interviewé par la Sandra, mauvaise comme une patate... C'était long, lourd, et encore une

fois démago... Le dictateur offrait un diamant à Sandra et la demandait en mariage, puis ils sortaient de leur personnage pour s'engueuler comme des amants... Suivit le sketch sur le *serial killer*, inspiré par Fourniret... Encore une parodie d'émission, avec le présentateur et ses invités proches des criminels. La mère de l'Antillais mi-Thierry Paulin mi-Guy Georges, qui ne croyait pas à la culpabilité de son fils. Puis le frère belge du pédophile assassineur de cent fillettes, et l'Autrichien né dans une cave, où sa mère avait été séquestrée par son grand-père qui la violait et lui avait fait trente-six enfants (inspiré de l'affaire Fritzl)...

Enfin, pour finir, sa sempiternelle imitation de Nougaro sur la Palestine (sur la musique des *Yeux noirs* à la guitare manouche : quel rapport avec Nougaro ?). Applaudissements. Fin. Fin ?

Dieudonné demanda alors aux gens qui partaient déjà de se rasseoir. Il entama un discours un peu confus où il dit à son public qu'il avait réfléchi à comment, pour cette dernière au Zénith, « leur » mettre encore une

quenelle, et qu'il avait trouvé qui faire monter sur scène : un infréquentable absolu, le pire des pires. « Le Pen ! » cria un spectateur.

« Non, pire ! » répondit Dieudo. On sentait Dieudonné tendu, nerveux, pas à l'aise, « sérieux ».

— Bernard-Henri Lévy a dit que mes spectacles étaient des meetings antisémites comme dans les années trente. Eh bien, on va le lui prouver ! Je vais accueillir quelqu'un qui a été attaqué par le Betar et laissé pour mort. Un professeur qui a remis en cause certaines questions et qu'on a empêché de parler. Un scandale à lui tout seul !

Ça va, j'avais compris : Faurisson.

— Je vous demande de lui faire un triomphe : Robert Faurisson !

Et le vieux débarqua, toujours aussi antipathique et grotesque comme au temps de son livre sur Lautréamont. Inchangée croulure ! Imposture encore vivante ! Les gens applaudirent et tapèrent du pied, mais ça s'arrêta vite, car beaucoup étaient surpris ou ignorants. Ce n'était pas le grand enthousiasme. Pas beaucoup de racailles

présentes devaient connaître Faurisson. Dieudo essaya de chauffer la salle un peu tiède. « Plus fort ! Plus fort ! » Il embrassa Faurisson et dit d'une claire voix : « La vie est trop courte ! Déconnons et désobéissons le plus vite possible ! Vous verrez ça dans les médias demain matin, dans tous les journaux ! Je vais demander à Jacky de remettre à Robert le "Prix de l'Infréquentabilité et de l'Insolence". Photographes, lâchez-vous ! Regardez le scandale ! »

Et là, Jacky arriva dans son « habit de lumière », le fameux pyjama à carreaux avec une énorme étoile de David collée dessus. Il donna à Faurisson une sorte de branche de pommier en ferraille, son trophée, et l'embrassa. « OVATION ! » brailla Dieudo, comme ivre de son audace. Dieudonné croyait être dans sa ligne, mais quelle erreur ! Il tendit le micro à Faurisson :

— Un mot, Robert ?

— Tu nous dis « j'ai fait le con », mais ce soir tu es vraiment en train de faire le con ! lui répondit Faurisson.

— C'est sûr. C'est la plus grosse connerie que j'ai faite, je pense.

Le vieil escroc prédit que le lendemain, Dieudonné serait traîné devant la 17<sup>e</sup> chambre correctionnelle. Il dit encore que la personne qui l'avait sauvé de la mort sur le trottoir après son agression par une milice sioniste avait dû s'excuser quand on lui avait appris de qui il s'agissait. Il dit aussi qu'il n'était pas négationniste mais révisionniste, et que c'était les « affirmationnistes » qui disaient le contraire, « et vous écrirez le mot comme vous voudrez ! ».

Dieudonné cherchait ses musiciens pour qu'ils jouent derrière mais ils étaient introuvables. S'étaient-ils barrés en voyant Faurisson débarquer ? Qui aurait voulu être complice de ce kidnapping collectif ? Il y avait aussi Pierre Panet, un genre de clodo qui rôdait dans l'entourage de Dieudo, et qui se pointa sur scène en poncho et couronne de fleurs. Dieudo hurla : « Liberté d'expression ! », et la salle commença à se vider. Retentirent des « Enfoiré ! ». C'était une fin bien aigre. Drôle de glauquerie, comme

pour foutre en l'air son propre spectacle, par « solidarité entre réprouvés ».

— Écoutez-moi bien, conclut Faurisson. Il y a trente-quatre ans que je suis traité dans mon pays en Palestinien. Je ne peux m'empêcher de faire cause commune avec eux.

Dans la salle on entendait des pigeons s'ébrouer bêtement : « Vive la Palestine ! »

Je me sentis, sans doute comme beaucoup de spectateurs, pris en otage. Enculé par Faurisson ? Jamais ! Sali, plutôt. Qu'est-ce que j'allais faire ? Les rejoindre tous dans les coulisses où il était évident que Faurisson serait la vedette à qui tous les curieux qui traîneraient là seraient dans l'obligation de rendre une sorte d'hommage par leur présence ? Blanrue échouait à me le présenter depuis dix ans, ce n'était pas pour me retrouver nez à nez avec lui dans la bande à Dieudo ! Une photo et c'était cuit sur Internet : « Nabe fête ses cinquante ans avec Faurisson. » Terminé : vingt-cinq ans de combat foutus, ramenés à ça.

Quelle déception... Je m'en allai ! Yves, Salim et son gang de conspis étaient dans la

salle, mais à part Pierre-Yves, personne ne m'avait vu entrer. Je me glissai dans la foule des racailles et des mécontents et sortis vite avec le flux vers l'avenue, dans le parc des ombres, avec mon chapeau à la Monsieur Klein, comme au milieu d'une rafle de Noirs et d'Arabes qui m'entraînait. C'était du Vel' d'Hiv' à l'envers ! Il me semblait entendre des haut-parleurs hurler « *Schnell !* » pour bien nous faire avancer dans la nuit juive. C'était tout à fait le film de Delon, ou même celui de Spielberg ! Est-ce que je m'évadais de l'enfer du Zénith ou bien étais-je mené vers un autre enfer ? Dieu lui-même ne savait plus.

Ce fut comme dans un train pour Auschwitz que je m'engouffrai dans le métro, car on était cinq cents au moins esquivés dans la rame qui traçait vers République. Je descendis à Bastille et changeai pour Champs-Élysées-Clémenceau.

Pour moi, il y avait pire que d'être traité de nazi, c'était d'être traité de révisionniste ! Être accusé de vouloir brûler des Juifs, ça ne me faisait ni chaud ni froid. Mais être accusé de nier que les nazis l'aient fait, ça me glaçait le

sang ! Himmler n'était pas révisionniste ! C'était ou Himmler ou Faurisson : il fallait choisir son camp, si j'ose dire. Comme disait Hélène : « Tu n'es pas révisionniste, mais pour de mauvaises raisons, parce que tu es trop content que ça ait existé ! »

Dieudo estimait qu'il pouvait se permettre de recevoir sérieusement Faurisson à la fin de son show comique car pour lui, c'était de l'humour, un gag au énième degré, dans la suite logique du parrainage de sa petite fille par Le Pen. Mais moi, si j'avais été vu avec Faurisson, je n'aurais pas eu l'occasion d'expliquer que je n'étais pas révisionniste. Pour mes cinquante ans, j'avais imaginé autre chose que de passer ma soirée avec Faurisson, des mecs du Front et des conspirationnistes !

Et dire que certains me reprocheraient par la suite de ne pas « être allé jusqu'au bout » ! C'était Dieudonné qui n'était pas allé au bout de sa logique d'humour et de transgression... Je ne voyais pas ce qu'il y avait de subversif à faire monter Faurisson sur scène pour ne pas s'en servir. En effet, c'était une « connerie », mais sur le plan artistique, de laisser croire



qu'il était d'accord avec ses thèses. Je comprenais que Dieudo se serve de Faurisson comme symbole ultime de provoc', mais c'était nul.

Il aurait fallu le mettre en scène, avec Doudou N'diaye derrière par exemple, accompagnant au son de ses tambours un groupe d'Africains quasiment nus surgis pour ligoter Faurisson, avant de le mettre à bouillir dans une marmite décorée d'une grande croix gammée, et tourner autour en dansant et hurlant... Il y avait plus baroque à faire, en tout cas. Comme Choron quand il s'était déguisé en nazi aviné poivrot... Là, c'était trop sérieux, trop solennel, Dieudonné était trop dans le premier degré d'accueillir respectueusement un faisan pareil. Ça ne me choquait pas que Dieudonné fasse monter Faurisson sur scène, ça me décevait qu'il l'ait fait de cette façon. Dieudonné l'avait intronisé. Il l'avait fait ressortir de l'ombre. Ce serait grâce à Dieudonné désormais que tous les Arabes et les Noirs de banlieue connaîtraient Faurisson et l'admireraient. Quelle horrible responsabilité!

De retour chez moi, glacé, mal à l'aise, je reçus un appel d'Yves pour me dire que c'était dommage que je ne sois pas venu car il s'était passé « quelque chose ». Il voulait me laisser la « surprise », ne pas me dire qui Dieudonné avait invité... Sous-entendu : ça allait vachement me plaire ! Cet imbécile ne pouvait pas imaginer que j'étais avec lui dans la salle et à quel point ça avait pu être humiliant de me sentir piégé.

Je sentais qu'Yves me faisait le léger reproche d'avoir raté « ça », mais tant pis : ils penseraient ce qu'ils voudraient : je méprisais trop Faurisson. Il était clair maintenant que Dieudo était très mal entouré et qu'il faisait n'importe quoi. On aurait pu être très proches et complices, mais je me sentais mal, même intimement : il avait gâché mes dernières heures de quadragénaire, c'était symbolique. C'était comme s'il avait chargé Faurisson, en quelque sorte, de me souhaiter un mauvais anniversaire...

Et moi qui avais cru un instant que la « surprise » de Dieudo, c'était de me faire monter moi sur scène, à minuit, pour mes

cinquante ans : le petit frère noir rendant hommage devant cinq mille personnes à celui qui lui avait ouvert les yeux, son grand frère blanc en antisionisme boycotté!...

— Je vous demande de faire un triomphe à un monsieur qui combat depuis vingt-cinq ans ! Un tonnerre d'applaudissements pour Marc-Édouard Nabe !

Redescends de ton nuage, pauvre mégalo !

À une heure du matin, texto de Blanrue. « *Devine qui a reçu Dieudo sur scène ?* » Je lui répondis : « *Devine qui vient d'avoir cinquante ans ?* » Il me répondit : « *Toi, mais devine.* » Et je lui dis : « *C'est sans doute celui qui nie que le génie de Lautréamont a existé.* » Il me répondit encore : « *Tu as mal lu, mais bien deviné.* » Je grignotai un bout de fromage comme un Juif coupable (de quoi ?) dans le ghetto de Varsovie, mais quand même bien content d'avoir échappé à la Gestapo révisionniste !

CCXXVIII

Faurisson par Yves Loffredo

Toujours ce 27 décembre 2008, vers treize heures (c'était son heure habituelle pour être sûr de me déranger), Yves me rappela pour s'assurer que j'étais au courant. Il me raconta ensuite d'une façon assez évasive, pour changer, son sentiment sur la provocation de Dieudonné.

— Dans la salle, la réaction, ç'a été un gros silence. Beaucoup de gens ne savaient pas qui c'était et d'autres étaient atterrés. C'était pas la grosse hilarité. Il y a eu des « youyou » au bout d'un moment... C'était pas vraiment très drôle... Il y avait une sorte de malaise... Moi-même, je n'avais jamais vu la tête de Faurisson. C'était juste un nom. Je n'avais jamais rien lu de lui. Ça ne m'intéressait pas.

Yves me signala qu'il y avait Le Pen dans la salle, également. Je me gardai bien de lui confier que j'avais été présent. On en resta là.

C'est plus tard, beaucoup plus tard, cinq ans après ! en 2013, qu'Yves finirait par m'avouer que sa soirée ne s'était pas arrêtée là. Cette cervelle de limace avait-elle oublié qu'un éléphant diluvien tel que moi ne pouvait pas avoir oublié qu'après le Zénith, il y avait eu un

*after* à la Main d'Or ? Et lorsque je lui posai la question, il me mentit, me tenant tête en affirmant qu'il n'y était évidemment pas du tout allé !... Ce fut au bout de la quinzième fois, au moins, que j'arrivai à coincer cette visqueuse anguille entre deux roches de vérité. Il spéculait sur mon oubli pour passer à la trappe son témoignage et surtout sa participation. Comme toujours, ce pétouchard d'Yves n'avait peur que d'une chose, c'est que je raconte tout ça dans un livre. Et pour sa petite réputation de pubard bobo, ça l'aurait foutu mal qu'on sache qu'il traînait avec Robert Faurisson au théâtre de la Main d'Or. Ce n'était pas la première ni la dernière fois qu'Yves me cacherait tant de choses pour que je ne les écrive pas ici. Raté !

Tardivement donc, Yves passa à table et me raconta dans le détail, par téléphone – ça lui était plus facile –, tout ce qui s'était passé à partir du moment où Dieudonné avait quitté la scène avec son nouveau joujou puant...

Yves avait d'abord vu Kémi Séba avec toute sa bande quitter le Zénith. Séba était en froid avec Dieudonné à cause de Soral, dont il ne

supportait plus le racisme évident, et c'est pour ça qu'il n'était pas resté pour aller dans les *backstages*. Yves s'était retrouvé avec ses copains et Salim dans le hall... C'est Joss, devant l'entrée, et son crâne chauve fumant à cause de la condensation et du froid de la nuit, qui leur avait proposé : « Si vous voulez, je vous emmène tous dans les coulisses pour rencontrer Faurisson. »

Yves et son copain Arnaud déclinèrent (non, ça ne veut pas dire qu'ils prirent soudain un très gros coup de vieux, quoique la trouille de se voir faurissonisé vous ferait facilement vieillir de plus de trente ans en quelques secondes !) et laissèrent Salim et Farid passer seuls par-dessus la barrière...

— On se voit plutôt tout à l'heure à la Main d'Or...

Yves avait évité d'aller dans les *backstages* pour ne pas tomber sur Faurisson, mais en allant à la Main d'Or, il tomberait dessus à coup sûr ! Une tactique de gendarme, de gendarme du Thor... Encore une victime de l'entourloupe de Dieudonné : « Vous avez échappé à Faurisson dans les coulisses, je vous

le refous dans la gueule chez moi, dans mon théâtre ! » C'était ça la stratégie de Dieudo ! Mouiller le plus de monde possible.

Une heure plus tard, quand Yves arriva à la Main d'Or, avec donc son pote Arnaud et un ami avocat, il y avait déjà tout le monde... Pour Yves, la Main d'Or, c'était le Village People de l'antisémitisme : c'est-à-dire qu'il y avait l'Indien, le pédé en cuir, l'ouvrier avec le casque... Quelle faune hétéroclite... Des raëliens... Des fafs, des rasta-blacks, des skins... Serge « Batskin » Ayoub était encore là, après Villepreux, après le Local !... Il se tenait à côté de Faurisson et d'un Noir... Et Loffredo était encore surpris de le voir là ! Il alla serrer la main du chef des skinheads des années 80 qui, s'il avait été déjà repéré dans l'entourage de Soral, ne l'était pas encore dans celui de Dieudonné. La plupart des gens qui étaient à la Main d'Or ce soir-là ne savaient pas qui était Batskin, comme les trois quarts des gens qui étaient dans la salle du Zénith ne savaient pas qui était Faurisson...

Salim était évidemment comme un cochon dans la boue. Sac en bandoulière, le prosélyte

anti-élites faisait sa tournée, distribuant DVD et prospectus...

Yves me dirait qu'il y avait aussi Olivier Mukuna avec sa femme, une Blanche. Et pas Sorral ? Non, bien sûr... Pas plus au Zénith que là. Pas question de se montrer avec Faurisson... Alain et moi étions, pour des raisons différentes, les deux absents notables... Lui parce qu'il était révisionniste et qu'il avait peur que ça se sache ; moi parce que je ne l'étais pas et que j'avais peur que ça ne se sache pas !

Yves, après des années de réflexions douloureuses, conclut – *eurêkon* ! – que la présence de Faurisson avait auguré la menace d'une « reidéologisation » du dandysme réac-humoristique que Dieudonné avait incarné jusqu'à cette soirée. Dieudo aurait pu d'ailleurs très bien le revendiquer ainsi : « Je suis un dandy suprême de faire venir Faurisson – c'est-à-dire une grosse merde – sur la scène du Zénith ! » La faute, ce n'était pas d'avoir fait venir Faurisson, c'était de ne pas avoir su s'en servir. Le bâton merdeux, il n'avait pas su par quel bout le prendre !



— Ça manquait singulièrement de poésie tout ça, tout d'un coup, me dirait Yves, qui s'y connaissait...

La grande intelligence de Dieudonné, ça aurait été que tout le monde cherche Faurisson ce soir-là à la Main d'Or : « mais où il est ?... », et que Dieudo réponde : « Ah ben, je sais pas et je m'en fous, moi je l'ai utilisé et puis il est rentré chez lui ! Vous avez vu le bon tour que j'ai joué au Système ? Mais aussi à ma marionnette ! Je l'ai rangée dans sa boîte ! Je n'allais pas la mettre sur un trône non plus !... »

Moi, j'aurais trouvé la bonne idée pour le dernier Zénith de Dieudonné en 2008. Celle qui aurait été merveilleuse... On aurait vu arriver sur scène Faurisson mais habillé comme Jacky ! C'est lui qui aurait dû être en pyjama avec une étoile de David, et qui aurait remis un trophée à Dieudonné ! Il se serait fait remettre par Faurisson le trophée de « l'Insolence et de l'Infréquentabilité » ! Alors là, ça aurait été drôle ! On aurait tous été libérés comme ça : parce que l'humour rend

libre, comme c'était presque marqué au fronton d'Auschwitz...

L'impuissance suprême, c'était le révisionnisme. Dieudonné avait choisi la provocation par le mensonge. Une mauvaise compréhension de l'Histoire ne pouvait pas aboutir à une bonne révolution. Maintenant, j'en étais sûr... Il était d'autant plus criminel qu'avec ça, Dieudonné pourrait abuser des esprits débiles et lever des masses. Choisir le révisionnisme comme seul moyen d'exister parce qu'il avait été banni de la reconnaissance du monde réel, c'était un péché originel, primordial. Pour survivre, mentir !

Trois jours après, « la nouvelle affaire Dieudonné » monta dans les médias, à la radio, à la télé... Je vis au journal de la Trois une vidéo amateur au portable du show. J'achetai ensuite *Le Figaro* et feuilletai le *Libé* : Dieudo en une, toujours le même article. Et les journalistes balançaient les noms de ceux qui avaient assisté à ce happening faurissonien : outre Le Pen, sa femme et sa fille (pas Marine, l'autre), il y avait eu Patrick

Buisson, Marc George et Chatillon bien sûr, mais également Alain de Benoist, Kémi Séba et Julien Lepers !... Personne ne me citait, car personne ne m'avait vu. Je m'étais fait disparaître... En partant, j'avais fait de l'auto-négationnisme, je m'étais nié du Zénith ! Comme une vulgaire chambre à gaz, le Zénith n'avait jamais existé pour moi !

Le 30 décembre, dans la soirée, Dieudonné m'appela. Un peu gêné, il tenait à me souhaiter un bon anniversaire.

## Livre XVII

CCXXIX

Gaza

JOYEUX NOËL!

Cher ami.

Les temps sont durs, mais le génie littéraire est toujours vainqueur... NABE rebondira ! Tout le meilleur en 2009 pour vous et tous ceux qui vous admirent. Le berceau de Jésus est occupé par le sioniste colonialiste et raciste, mais la Terre Sainte sera libérée!

Carlos

En ce début 2009, je n'avais pas fini d'écrire mon roman, loin de là... Épuisé par plus de trois ans de travail (déjà !), je l'enfermai dans un carton, autant dire un cercueil, et me reconsacrai à la peinture, entièrement. Là, l'inspiration était toute trouvée : la question orientale. Non seulement j'allais exposer à l'Office du tourisme du Liban grâce à Serge Akl qui me prêtait sa salle, mais l'actualité, arrivant par la fenêtre de ma télé allumée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ne pouvait que me galvaniser. Me gazer, même, car ça y était, c'était désormais officiel : les ordures de Tsahal avaient remis le couvert, histoire de détruire l'assiette !

La bande de Gaza saignait à nouveau... Une vraie bande Velpeau... Les « hostilités » (c'est le moins qu'on pouvait dire) avaient donc commencé le 27 décembre 2008 à 11 heures 30 du matin, c'est-à-dire à l'instant même où un demi-siècle plus tôt, j'étais né à Marseille. Et après avoir bombardé comme des salauds, les Israéliens entraient en ce janvier rouge dans les villages par chars entiers d'ordures écrabouillant tous les Arabes sur leur passage.

Toujours sous le même prétexte futile de quelques roquettes lancées par le Hamas. C'était juste une manière de se venger de l'humiliation que le Hezbollah leur avait infligée en 2006. Personne n'était dupe, et pourtant tout le monde fermait les yeux, histoire de ne pas montrer qu'il n'y avait aucune larme qui en coulait. Les seules, c'étaient les miennes, et je m'en servais pour laver mes aquarelles...

Tout autour de Gaza, les tanks piaffaient, leurs canons commençaient à bander doucement en direction de la plage. Merkava émoustillés ! Hélicoptères à frétilantes hélices ! Et ils la lançaient, leur offensive dégueulasse terrestre, les Rambos juifs déchaînés, bardés d'armes, couverts par des bombardements artilleurs effrayants... Éclairés aux fusées pour permettre d'y voir clair dans le ghetto à ciel ouvert. L'armée israélienne entrait dans la bande de Gaza comme dans une chambre noire. Où est la gloire à conquérir un bidonville ?

« Plomb durci ». Voilà le nom de la nouvelle opération israélienne. Une tuerie, c'était le cas

de le dire... Avions, missiles, bombes, tout était bon pour faire mal ! Il fallait durcir le plomb car « l'État hébreu », comme ils disaient, était décidé, par cette opération peu chirurgicale, à tout massacrer, pour en finir avec le Hamas. C'était tout de même unanime cette fois-là : la Disproportion, encore elle, sorte de déesse, de mythe, sortait de la brume comme un monstre mythologique. Personne, à part des fanatiques juifs, c'est-à-dire beaucoup de monde déjà, ne pouvait nier que la riposte des Israéliens était *disproportionnée*. Dès le premier jour, ils avaient fait 250 morts. La chaîne du Hamas, Al-Aqsa TV, avait été pulvérisée. Trois têtes de « l'hydre-Hamas », selon Tsahal, avaient été coupées net. L'Égypte était soupçonnée d'avoir su à l'avance la violence de l'attaque prévue et de ne pas en avoir informé les Palestiniens. Moubarak détestait tellement le Hamas qu'il préférait que ses « frères » arabes se fassent tracter par Israël. Super, l'Égypte ! C'est pas demain que j'allais descendre le Nil... L'Égypte et les autres États arabes alentour non seulement lâchaient la Palestine mais renforçaient la

pérennité de leur gouvernement : c'était bel et bien une enculerie impardonnable.

Ce n'était pas une thèse mais un couplet propagandique resservi à chaque fois : le Hamas se cachait dans les mosquées, dans les hôpitaux, dans les écoles, pour faire le plus de dégâts possibles. C'était la même rhétorique que celle de Bernard-Henri Lévy dans *Le Point* : justifier, en toutes lettres, le « dommage collatéral » qui, « même s'il est hideux, renvoie à une vraie dissymétrie stratégique et morale ».

Ça faisait à peine quinze jours que ça avait commencé, et il y avait déjà 555 morts côté palestinien, et *Libération* plaignait encore Tsahal : « C'est une terrible course contre la montre que mène l'armée israélienne dans son offensive anti-Hamas. » Autrement dit, pauvres soldats hébreux qui doivent absolument atteindre leur objectif avant de se prendre dans la gueule une nouvelle mauvaise image à cause de leur massacre sciemment perpétré ! La seule marge politique « pro-palestinienne » que la presse française s'octroyait, c'était la pleurnicherie, pour ne pas



avoir à critiquer l'action même d'Israël, toujours pareil. Israël était au mieux coupable d'une « catastrophe humanitaire », mais jamais d'une catastrophe humaine. On pleurait sur les canalisations usées qui avaient éclaté, mais pas sur les yeux des enfants qui éclataient en sanglots en voyant leur famille démembrée, au sens propre. Comme disait Céline : « L'agresseur hurle qu'on l'égorge. C'est un truc vieux comme Moïse. »

## CCXXX Gorée

Tout cela ne semblait pas émouvoir Dieudonné, qui était encore sur son petit nuage, celui de soufre qu'il avait soufflé à la fin de son spectacle au Zénith. Il n'en revenait pas lui-même des réactions qu'il provoquait ! L'indignation facile des bien-pensants le portait... Lui-même s'intronisait roi du monde de la provoc' pour avoir osé ça.

Certains naïfs avaient gobé l'œuf d'autruche cul sale sec ! Ainsi Laurent James, ne trouvant

pas mieux comme support que *Flash* pour démontrer qu'il ne comprenait rien à rien, écrivit un débile « Dieudonné au zénith de la gloire », trouvant la « subversion » de l'humoriste pro-Faurisson au niveau de la résistance du Hamas anti-hébreu...

Suite à son scandale, Dieudonné donna très prévisiblement une « conférence de presse » à la Main d'Or. Dans cette sorte de petit bonus à son spectacle, multipliant les quenelles, les cris d'autosatisfaction faurissonienne, Dieudonné marchait sur du velours comme Jésus sur les eaux. C'était lui la victime rigolarde ! Quand Jacky, son partenaire, feignait de lui demander « mais qu'est-ce que tu réponds à tout ce qu'on te reproche ? », on entendait un énorme « prout », que Dieudo faisait semblant de sortir de son cul, alors que lui-même ignorait qu'il sortait de sa tête. Il égrainait toutes les catégories qui avaient été choquées. Que des crapules, bien sûr, des ordures ! Des profiteurs de la misère et de la souffrance, des puissants courroucés, on était d'accord. Mais en même temps, en insistant sur l'ignominie de ses persécuteurs, ça

permettait de laisser le voile sur ce qu'il pensait réellement des thèses débilés de Faurisson. Au passage, il glissait qu'il n'était pas au Front national. Ça ne l'impliquait pas dans le FN plus que ça d'avoir demandé à Le Pen d'être le parrain de sa fille (mon cul !).

Là où il était très fort, c'est quand il disait que lui aussi était « choqué » par Faurisson. Toujours cet art de s'extraire des causes qu'il cautionnait. Sans contester la négation de l'existence des chambres à gaz, Dieudonné déclarait que Faurisson l'avait lui-même scandalisé en niant celle du « haut lieu de pèlerinage de l'esclavage », c'est-à-dire l'île de Gorée ! Non seulement c'était malin, mais en plus ça apprenait quelque chose. Même moi, j'ignorais que Faurisson niait le départ de tous les esclaves africains de l'île du Sénégal vers l'Amérique ! Ça ne faisait que charger le dossier de conneries du Professeur et le discréditer, s'il en était besoin, aux yeux de l'Éternité, encore une fois, mais pour Dieudonné c'était parfait, et ça le replaçait sur son terrain de défense de la cause noire.

Ça permettait aussi à Dieudonné de reprocher à ses ennemis de focaliser leur anti-faurissonisme sur le seul sujet des chambres à gaz, alors qu'ils ne disaient rien sur son négationnisme goréen. Belle aubaine pour lui d'accuser ceux qui se foutaient complètement du sort des Noirs pour ne parler que de celui des Juifs. « Pour le CRIF et la LICRA, les Nègres sont un point de détail », disait-il en esquissant une énième quenelle. Jacky intervenait alors pour expliquer qu'au Zénith il ne s'était pas mis en pyjama à carreaux étoilé uniquement pour Faurisson, mais que, depuis huit mois que le spectacle tournait, c'était son habit de scène pour son personnage de rappeleur furtif de mémoire.

Non, décidément, c'était très difficile de coincer Dieudonné en ce début 2009 alors qu'il semblait cramé, grillé, carbonisé aux yeux des naïfs, son public compris. Il n'était pas loin de la perfection stratégique ! Qu'il s'en sorte bien ne voulait pas dire que je l'excusais : pour moi, le crime de complicité avec un réviso était majeur, et je souhaitais sincèrement pour lui qu'il se dégage au plus

vite du sérieux complotiste. Combien de fois lui dirais-je, par la suite, de faire un sketch en se moquant ouvertement et clairement des abrutis du complot ? Jamais il ne m'écouta.

Salim m'appela, déchaîné. Nous eûmes une âpre discussion, comme jamais nous n'avions eu. Il avait été ébloui par sa rencontre avec Faurisson, lors de l'après-Zénith à la Main d'Or. Il était tombé dans tous les panneaux, ce qui avait pour conséquence – c'était trop voyant – son abandon de notre site. Il était de moins en moins motivé, mais en gros lâche, il n'osait pas me le dire vraiment. Je le savais par Yves, bien sûr, la balance, dans les deux sens. Ça tombait bien finalement, une époque allait se terminer.

Après s'être bronzé sous le soleil de mon site, Laïbi allait se faire écraser comme une merde sous le soulier de Satan ! Car il était clair désormais que toute l'énergie du « Libre Penseur » serait mise à combattre Satan ainsi que ceux qui y croyaient comme à un Dieu.

Lui, Laïbi, qui se croyait croyant, ne se soumettrait plus qu'à la lutte contre le Grand Complot ourdi dans l'ombre par les tout

puissants francs-maçons et autres Illuminatis qui dirigeaient le monde jusqu'à sa perte. Je ne me gênaï pas pour lui dire ma façon de penser sur ces débilïtés facilement démontables, ni sur ses contradictions d'avoir fondé la Cobema, association à ambition communautaire et politique, tout en professant des ruptures définitives avec tout système, pour mieux dénoncer les agissements secrets (tu parles !) des vrais ennemis qu'il fantasmaït.

Il finit la conversation en me disant qu'il ne croirait plus au complot lorsqu'on lui donnerait « la liste des passagers de chaque vol du 11-Septembre ». Liste évidemment trouvable en un clic sur Internet, avec tous les témoignages et les preuves possibles de chaque famille... Mais cela, Laïbi ne voulait pas le voir.

CCXXXI  
Oblablama

Très vite, *Enfin Nègre !* fit des ravages sur les murs de Saint-Germain et de la Bastille. Les cent cinquante affiches qu'Yves avait collées avec ses copains cette nuit-là avaient été arrachées dans les vingt-quatre heures. Il y avait des grattages, des déchirures... Mes détracteurs faisaient dans la dentelle ! Il y avait même des menaces de mort inscrites au marqueur sur le texte collé au mur de la Hune. « Si je te trouve... » C'était magnifique, les gens ne se gênaient plus pour écrire sur mes tracts, pour continuer mes phrases, les raturer, en rajouter d'autres... Sur une affiche, il était écrit que mon père était intelligent mais qu'il avait fait un con en me créant ! Le conseiller municipal du 6<sup>e</sup> arrondissement montrait les crocs. Il demandait à ce que cet affichage sauvage cesse ! Ce berger de bobos ne supportait pas de me lire partout dans son quartier...

Et dire que c'est le jour même où mon tract sortait qu'eut lieu l'investiture d'Obama à Washington ! *Thanks, guys !* Aretha Franklin et John Williams ! Quel mauvais goût ! Toute la télé était à genoux. De Marie Drucker à

Hubert Védrine en passant par BHL, ils n'en revenaient pas qu'un Noir soit président des États-Unis. Tralala de crapules ! Et Bush, Clinton, Biden, les petites filles Obama, Dick Cheney, Jimmy Carter... Insupportable mascarade ! Deux millions d'oies au Capitole. Barack Obama (qui ne se remettait pas que son second prénom soit Hussein) prêta serment sous les yeux ébahis de sa femme. Il n'arrivait même pas à répéter deux mots. Aucune mémoire ! Une mémoire de poisson noir.

Puis Oblablama fit son discours. Ça dégoulinait de guimauve alors qu'en même temps, à Gaza, ça dégoulinait de sang. Dans son *speech*, Obama ne fit pas une seule allusion au carnage. On en était quand même à plusieurs centaines de morts et des milliers de blessés ! Il disait espérer, au passage, qu'il y aurait un jour un État palestinien qui garantirait la sécurité d'Israël. Et l'Amérique fermait les yeux, c'était le cas de le dire... Ils avaient tous les yeux fermés, y compris pendant le sermon du pasteur évangélique, vibrant hommage à cette grande nation



martyrisée le 11 septembre. Du vent ! Comme celui qui agitait la bannière étoilée. Les orateurs se succédaient au balcon. Un Noir suça de la clarinette classique alors qu'il avait la tête de Jimmie Noone ! Et un violoncelliste chinois joua comme s'il sciait la branche sur laquelle son pays était assis... Puis tirs de canons, avec des Noirs en foule explosant autant de joie que les soldats israéliens au même moment tirant sur les gosses de Gaza. Obama raccompagna Bush à son hélicoptère. *Go back to Texas!*

Pour finir, Obama signa l'acte officiel de sa présidence. Il était tellement gaucher qu'on aurait dit un handicapé, la main cassée, sur le registre infamant. Il signait là son entrée dans l'esclavage volontaire !

Un qui comme moi n'était plus à convaincre qu'Obama ne serait que le prolongement de Bush, et pas son négatif comme sa couleur pouvait le laisser croire à des centaines de millions de naïfs, c'était Ben Laden, mon Ben Laden ! Il l'avait dit dans une nouvelle allocution audio (jamais plus vidéo ?). Lui au moins, Oussama, était concerné par le carnage

de Gaza... Il appela carrément à un nouveau jihad, exprès contre Israël, et disait explicitement que les pays arabes alentour étaient tous des collabos. Ça faisait plus de six mois qu'il n'avait pas parlé. Toujours clairvoyant, Ben Laden ! Il disait aussi que si Obama se retirait de la guerre, c'était une défaite militaire (sous-entendu, les Yankees ne pourraient pas l'accepter), et s'il la continuait, il plongerait son pays dans une crise économique. C'était un véritable bâton de dynamite merdeux que lui repassait Bush en laissant Obama à la tête des USA.

Dans ce nouveau discours de Ben Laden, il y avait des phrases extraordinaires qui répondaient par leur puissance et leur clarté au pataugement dégueulasse de tous les commentateurs qui avaient droit à la parole : « Le seul moyen solide d'aboutir au retour d'Al-Aqsa à la Palestine, c'est la guerre sainte sur le chemin de Dieu. » Ou alors : « Le devoir, c'est d'appeler le peuple à la guerre sainte et d'enrôler la jeunesse dans les brigades du jihad. » Ben Laden parlait aussi d'une « nation de l'Islam », et il lui disait : « Vous êtes

capables de battre l'entité sioniste avec vos capacités populaires, votre grande force cachée, sans le soutien des dirigeants. » Les Américains estimaient que c'était le discours d'un homme en fin de course, isolé, pathétique, qui s'apercevait qu'Al-Qaïda n'avait plus aucune force de conviction sur le monde arabe. Ben voyons Laden ! Tout ça parce qu'il n'y avait pas eu de nouveaux attentats de l'envergure du 11-Septembre !

Partout ailleurs, ce n'était que plainte du pauvre Israël, grande victime du Hamas et obligé de tuer des civils. Même parmi les « pacifistes » de la « gauche » israélienne, qui n'avaient jamais été plus radicaux, estimant que c'était non seulement une guerre juste, mais justifiée, ce qui était peut-être pire ! Et quand on leur jetait le chiffre de morts palestiniens, les Juifs médiatiques disaient que l'Europe ne serait satisfaite que lorsqu'il y aurait un millier de morts du côté israélien. Indécence de l'argument ! Même dans les reportages à Gaza, même chez les Palestiniens, les journalistes arrivaient toujours à trouver une vieille Arabe qui râlait en disant :

« Hamas, tu as provoqué cette guerre ! Maintenant arrête-la ! » Tout était fait pour dévier l'attention du principal, c'est-à-dire le monceau de cadavres entièrement dû au pilonnage tsahalien. L'un des pires était l'éditorialiste François Sergent, dans *Libération*, qui ne craignait pas de sgribouiller : « L'État hébreu dénonce à juste titre le Hamas, mouvement qui inscrit dans son programme la destruction d'Israël et reprend les pires discours antisémites. »

## CCXXXII

### Madoff

C'est alors qu'un nouveau personnage se dressa dans l'actualité, ou plutôt de l'actualité, comme un Léviathan, un Moby-Dick surgissant des abysses de la Bible (un Mobyblique !) : Bernard Madoff ! Dieudonné, là encore, aurait pu en faire un sketch, mais pour ça il aurait fallu travailler... Cet escroc (je parle pour l'instant de Madoff) « incarnait » soudain le nouveau visage de la crise

financière. Mieux que Kerviel ! C'était le cran au-dessus. Après le manipulateur plus ou moins responsable, mais juste fonctionnaire zélé jusqu'à l'abus vertigineux (quelque chose du Bartleby de Melville), c'était au tour du grand escroc à la confiance (toujours Melville) qui, lui, « travaillait » pour son compte. Le roi opaque, le *king* des montages, le metteur en abyme des rapports d'audit, le jongleur d'options, celui qui avait fait dériver tous les dérivés, qui avait touché le tréfonds des fonds, le niqueur en chef, tout le monde le reconnaissait !

Bernard Madoff avait baisé le monde entier avec son *Bernard L. Madoff Investment Securities*. Il avait joué sur la fibre ignoble des plus riches des plus riches, ceux qui voulaient encore toucher plus d'intérêts, en plaçant leur putain d'argent. Et ils y allaient, en se tenant les uns aux autres, exactement comme les aveugles de Brueghel, sauf que ce n'étaient pas des gueux mais des richards. Madoff avait fait en sorte que ses clients lui confient leur argent pour qu'il le place. Et c'est avec ce fric-ci qu'il avançait. Et quelle cavalerie de clampins aux

as ! Madoff se servait évidemment du nouvel argent pour rembourser ses anciens clients. Cinquante milliards de dollars, quand même... L'escroc fut démasqué au moment où ces fameux clients réclamèrent leur fric : tous ces pigeons voulaient récupérer l'argent qu'ils avaient accepté d'investir salement...

Techniquement, on appelait ça de la « fraude pyramidale », ou la « pyramide de Ponzi »... Pour ça, il fallait construire une pyramide bien solide, c'est-à-dire sur du vent, à la base de laquelle de nouveaux investisseurs placent de l'argent pour financer les placements des précédents. Chaque nouvel arrivant va donc renouveler le miracle de la multiplication des gains, jusqu'à ce qu'un ou plusieurs participants décident de réclamer illico leur mise de départ... Et c'est là l'os : la pyramide s'effondre !

Une merveilleuse course vers l'abîme ! Une fuite d'Égypte en avant ! Madoff payait les intérêts des clients qui investissaient avec l'argent des suivants. Personne ne savait en arrivant qu'il servait à payer le précédent ! Et comme chacun était ravi de ces 17 % encaissés,

la pub pour Madoff ne faisait que croître, et d'autres arrivaient encore. Jusqu'au moment où ceux qui retirèrent leur argent vidèrent ses caisses.

Au fond, Madoff fut l'une des plus grosses victimes de la crise des *subprimes*, car c'est lorsque ses clients paniqués avaient voulu récupérer leur mise qu'il avait bien fallu que Bernie s'exécute... C'était donc à cause de la chute de la finance mondiale qu'il s'était fait gauler. L'escroc ne pouvait plus suivre, c'est comme ça qu'il fut démasqué.

C'est simple, c'est divin, c'est biblique.

Ce qui était bien, c'est que Madoff ne faisait pas dans le détail. Il trompait même ses meilleurs amis ! Même les plus anciens, ceux qui avaient le plus confiance en lui et qui avaient investi sans aucune garantie dans sa société de courtage. Il allait jusqu'à refuser des clients, pour faire plus crédible. Du coup, c'est les autres qui le recherchaient, qui lui couraient après. Sa réputation était tellement béton... Impossible de s'apercevoir de l'escroquerie, comme un petit pois sous les matelas empilés par Madoff. Son plus grand

vice, c'était de niquer son entourage le plus proche. Il n'escroquait pas des inconnus. Même ses comptables, il les baisait ! Spéculation et Cupidité, les deux mamelles qu'il avait asséchées...

À hurler de rire, quand on égrenait tous les gens qu'il avait blousés : les riches retraités du Palm Beach qui se l'étaient coulée douce pendant des années en profitant de l'arnaque Madoff et qui s'étonnaient d'être enfin punis ; les bénéficiaires de la fraude qui avaient réussi à faire passer de l'argent sale en Israël... Ça allait des vieillards friqués aux jeunes loups de la Phynance brassant des milliards. Finalement, Madoff s'attaquait à Wall Street. Il complétait le travail de Ben Laden, en percutant la finance lui aussi. Après les contenants qu'avaient été les deux tours, le contenu qu'étaient les banques ! C'était la punition de l'Usure ! L'usure mise à nu par ses usuriers mêmes... Ezra Pound aurait été fier de lui.

Madoff punissait les financiers juifs d'être blasphématoires en pratiquant l'usure, en lui confiant leur argent pour qu'il le fasse



fructifier. Saoulé par l'élite juive, dont il se dégoûtait de faire partie, Madoff avait créé une société d'investissement, et il l'avait détruite par dégoût du profit. Comment être le vrai roi des Juifs du Temple ? Celui qui n'en chasse pas les marchands, mais qui les dépouille ?

Steven Spielberg avait été un des premiers et des plus gros arnaqués. Comment considérer ça comme du hasard, vu le degré d'imagination et d'inventivité quasi nazies de l'escroc juif ? À quand *La Liste de Madoff* ? Des contrôleurs, des rabatteurs, des investisseurs à plusieurs niveaux, des sociétés elles-mêmes... Un de ceux qui avaient le plus perdu avec Madoff, c'était Elie Wiesel. Quinze millions de dollars ! Hyper vénère, Wiesel en arriva à dire que Madoff était « celui qui avait fait le plus de mal aux Juifs depuis Hitler ». Un traître à la communauté, une offense à la mémoire des morts d'Auschwitz ! Le listing de tous ceux que Madoff avait baisés ressemblait à un pamphlet antisémite !

Les cibles madoffiennes, c'étaient les associations caritatives juives américaines, les philanthropes du bénévolat (dans

« bénévolat », il y a « vol »)... Et beaucoup d'organisations humanitaires. Trop bon ! Sans parler des handicapés et des pauvres plumés sans plus de scrupules que les blindés. Madoff était surtout écoeuré par ceux qui gagnaient de l'argent en faisant semblant d'en donner. Il y avait presque quelque chose de moral dans l'action de Madoff, ce Robin des Bois à moitié, c'est-à-dire qui volait aux riches mais pour se donner à lui ! C'est toujours mieux que tous ces Robins des Bois à l'envers qui volent aux pauvres pour donner aux riches, ce qui est monnaie courante chez les financiers. Il y avait également quelque chose d'un casse qui aurait fait l'admiration de Spaggiari.

Madoff aussi avait des complices. Toute son équipe qui travaillait *sous* ses ordres, au sens propre... Les vraies choses se passaient au sous-sol, à la cave, quasiment dans les égouts (encore Spaggiari !). Là, c'étaient les petites mains qu'on négligeait, tous ces gars au milieu d'un bordel de vieux ordis, de tas de paperasse, tractant avec le bureau d'au-dessus, nickel et très ordonné, où régnait un Madoff impeccable, bien habillé, strict, calme,

rassurant. En haut, comme sur le pont, il donnait le change (c'est le cas de le dire), et en bas, c'était la soute à la Kafka d'*Amerika* ! Son équipage était chargé de rédiger des faux relevés de transactions. Car Madoff ne plaçait rien nulle part ! L'argent, il le gardait pour une partie sur son propre compte pour avoir de quoi ensuite en redistribuer aux clients soupçonneux, pressés ou exigeants.

Madoff jouait sur le vice du riche à vouloir faire encore plus de chiffre. Ses clients ne demandaient pas leurs comptes et se contentaient d'encaisser les intérêts que leur bien-aimé courtier redistribuait dans leurs tirelires. Une partie de sa bonne foi semblait prouvée par sa volonté de ne pas prendre de commission. Tu m'étonnes ! Pas besoin, il se servait directement dans la somme qu'on lui confiait. Ça avait marché aussi parce que ça avait été un des premiers à utiliser le numérique et les ordinateurs. C'est comme ça qu'il séduisait ses clients, en leur disant que tout était simplifié. Pas de traces ! Madoff se présentait comme un destructeur du papier, tout était dans le virtuel. Adulé par les écoles

comme bienfaiteur de la forêt amazonienne, il s'était retrouvé président du NASDAQ, le premier marché boursier informatisé !

Ah ! Quel personnage Bernstein aurait tiré de Bernard Madoff ! Un petit bonhomme souriant, avec une casquette, sans aucun signe extérieur de richesse ni d'escroquerie, d'ailleurs. Ses principales victimes, c'étaient donc les Juifs eux-mêmes. Les organisations de collecte de fonds pour Israël, les universités juives américaines aussi... Madoff était le plus grand antisémite de notre époque ! Et Dieudonné n'en faisait rien... En plus, ses techniques d'escroquerie auraient dû l'intéresser, mais non. Dieudo avait préféré Faurisson, alors que c'était Madoff, le vrai monstre infréquentable et insolent !

## CCXXXIII

### La bouillie de fillettes

La bouillie de fillettes continua jusqu'à la fin du mois de janvier 2009, où le carnage cessa. Et *Libération* appelait ça un « succès

militaire » pour Israël ! Heureusement, *L'Humanité* fit sa une avec la photo de la tête coupée d'une petite fille, dans des gravats gazaouis pleins de boue, les yeux fermés, la bouche ouverte sur la mort... C'était le seul journal qui avait osé la publier en grand, en beau, en vrai. Bravo les cocos !

Cette image d'horreur était presque un bol d'air frais après les détournements mensongers des médias sur Gaza qui atteignaient l'insupportable. Il y en avait pour dire que le Hamas avait gagné la guerre, au moins des images, comme si c'était un crime ! Ariel Wizman, par exemple, à la télé « rigolote », continuait sa propagande en excusant Israël qui ne voulait pas laisser les photographes entrer à Gaza... Il savait bien qu'ils montreraient des images trop difficiles à avaler pour le reste de l'Occident. Et de celles qui avaient quand même réussi à passer, Wizman disait que c'était de la « propagande ». Les cadavres, de la propagande ? Oui, pour lui le Hamas maquillait des gosses en morts ! Ils étaient trop blancs pour lui, comme dans du kabuki.

Encore un peu, Wizman allait dire que c'était le Hamas lui-même qui coupait les têtes des petites filles pour faire croire que c'était l'œuvre des Israéliens !

Les médias français ne parlèrent alors que du « voyeurisme » qu'il y avait à avoir publié la photo de la tête de la petite fille. D'ailleurs, personne ne savait son nom. Elle s'appelait Kaukab al Dayah. Pour eux, c'était du vulgaire exhibitionnisme. Alors que s'il y avait bien quelque chose qu'il fallait montrer, c'était ça !

Une ordure du très laid nom d'Alain Korkos, qui travaillait chez Schneidermann à *Arrêt sur images*, hurla au scandale que *L'Humanité* publie cette photo. Un « spécialiste de l'image », soi-disant... Plutôt un caricaturiste nul qui serait refusé immédiatement à la place du Tertre par les pires crobardeaux montmartrois ! Lui-même, Korkos, ressemblait à une caricature dessinée par lui ! Hideux chauve lunetteux qu'on aurait dû enterrer jusqu'au cou dans les décombres de sa connerie. Korkos rapprocha stupidement la photo de la petite fille de Gaza de celle d'Omayra Sánchez, la petite fille colombienne

coincée jusqu'au cou dans de la boue glacée après l'éruption d'un volcan, prisonnière d'une gadoue épaisse et visqueuse comme une sorte de sperme fécal, et dont le monde entier avait assisté à l'agonie quasiment en direct en 1985. Korkos, qui reprochait à *L'Humanité* d'avoir épousé la ligne *Paris-Match*, lui, était bien dans la ligne Wizman et Cie ! Comment osait-il comparer une petite Colombienne victime d'une catastrophe naturelle et la petite Palestinienne victime d'une catastrophe encore plus naturelle, c'est-à-dire la haine du Juif pour l'Arabe ? Sans parler d'une autre différence, de taille, qui était que la photo de la petite Palestinienne la montrait morte, tandis que la petite Colombienne, sur toutes les images, apparaissait bien vivante, quasiment engloutie mais en train de parler à ses parents et d'avoir un discours des plus mûrs.

« L'opération "Plomb durci" a atteint ses objectifs et même au-delà. » Voilà comment cet enculé d'Israélien Ehud Olmert classa l'affaire de Gaza. C'était fini, jusqu'à la prochaine. Comment l'appelleraient-ils cette fois-ci ? « Or d'Ordures » ? « Alchimie

Dégueu » ? « Étoile d'Avides » ?... Et ces fumiers de tankistes qui surgissaient de leur Merkava en faisant le « V » de la victoire... Le « V » de « Vomir », oui ! Ils n'avaient plus qu'à débarrasser les ruines, avec les cadavres qui allaient avec. Tu parles d'un objectif ! Le Hamas était toujours debout, plus décidé que jamais à se venger, bien sûr.

En un mois, Israël avait laissé sur le carreau 1 300 morts, dont 400 enfants, 100 femmes et 120 vieillards. Ne parlons pas des blessés ! Les maisons, quelles maisons ? Quatre mille bâtisses niquées ! Il y avait de quoi avoir honte, même quand on était juif, comme ce Jean-Moïse Braitberg dont je lisais dans *Le Monde* un article où il s'adressait à Olmert et lui demandait d'effacer le nom de son grand-père à Yad Vashem, tellement ça le débectait d'appartenir à cette race de tueurs. Son pépé avait été gazé à Treblinka en 43 : « Ce qui s'est passé à Gaza, et plus généralement le sort fait au peuple arabe de Palestine depuis soixante ans, disqualifie à mes yeux Israël comme centre de la mémoire du mal fait aux Juifs, et donc à l'humanité tout entière. » En d'autres



temps, Braitberg aurait été nommé Aryen d'honneur ! Je connaissais des goys zélés, mais là c'était un Juif zélé, et dans un sens positif pour une fois. Bravo !

Quel contraste avec un vrai goy zélé, cette fois, toujours dans *Le Monde*, l'horrible petit aigri Pierre Jourde, le copain de Naulleau, qui copinait désormais avec le pauvre Bruno Deniel-Laurent (de plus en plus sioniste déclaré) de l'ex-*Cancer* ! Jourde n'était et ne serait jamais qu'un prof qui se prenait pour un romancier et un critique. Un raté des lettres qui osait, maintenant que tout était fini, ramener sa gueule. Et quelle gueule ! Encore un qui pleurnichait contre les réactions anti-israéliennes après le massacre : « N'expriment-elles pas la vieille haine antisémite ? » Il avait découvert tout ça tout seul, Jourde ? Pour Jourde, rendre tout Juif complice d'Israël était une ignominie. Malheureusement c'était vrai qu'ils étaient tous complices, ou en tout cas d'accord, et c'était prouvé par la saine réaction de Braitberg, justement... Quand il y en a un qui sortait du rang, ça se voyait ! Monsieur Jourde,

qui faisait de l'islamophobie sans le savoir, rappelait aux racailles de France, en gros, que soutenir le Hamas, c'était soutenir des nazis ! Et lui, qui soi-disant luttait contre les clichés en littérature, les accumulait dans sa « pensée » politique : « Les combattants se mêlent aux civils exprès » ; « les Juifs n'ont jamais cessé d'être persécutés par les Arabes » ; « Israël soutenait la Palestine, soignait ses blessés »... Son texte débile était hérissé de points d'interrogation. Monsieur se posait des questions... Je croyais qu'un esprit pertinent était fait pour y répondre ! Pour ce con, Israël, c'était ça : « Une poignée de Juifs qui transforme un désert en pays prospère et démocratique au milieu d'un océan de dictatures arabes sanglantes de misère, d'islamisme et de corruption. » Prospère et démocratique ? Ce n'était pas plutôt cette poignée de Juifs qui avait constitué une dictature en voulant conserver une terre volée (et pas promise) par tous les moyens, les plus sanguinaires de préférence ? Allez, va te coucher, Jourde !

## CCXXXIV

### *Chez FOG* avec Houria

— Houria Bouteldja, que j'ai croisée à la télé, est la preuve de la réussite totale de la colonisation ! Car sans la colonisation, cette petite Algérienne serait aujourd'hui tatouée en bleu sur le front, dans un bled de moyenne montagne, elle aurait déjà six gosses parce qu'elle aurait été mariée de force, ce qui est normal dans une société patriarcale, elle aurait déjà six gosses et elle fermerait sa gueule. C'est grâce à la colonisation et à la France qu'elle peut être une révolutionnaire anti-française haineuse...

Franz-Olivier Giesbert avait dû ressentir de loin ma colère sourde (et muette) contre cette stupide sortie de Soral dans une de ses gerbantes vidéos de défense de la colonisation, puisque je fus invité à participer avec Houria à son émission *Chez FOG*...

Je me pointai donc, un matin, dans les studios de la Cinquième. Enfin, on allait se rencontrer, télévisuellement parlant, la Bouteldj' et moi ! Ce matin-là, Houria était un

peu endormie. Elle s'était tiré les cheveux en une longue queue de cheval et portait une écharpe framboise écrasée nouée à l'arabe, et un jean. Dans la loge, elle n'avait pas l'air mécontente de me voir, mais était plus à l'aise avec l'équipe qu'elle connaissait bien, Giesbert, Kebbas, Foitih...

Giesbert avait mis avec nous l'abbé Martin Hirsch des Folies Emmaüs et Alain Duhamel, le gras commentateur à mèche depuis quarante ans de la si emmerdante politique française ! Houria était dans un jour calme, son petit crayon à la main et son calepin sur les genoux. Pourtant, Franz la présenta comme « l'ouragan Houria », autant dire l'« houriagan », non ? La faire sourire, surtout pas ! Je la désignai comme « mademoiselle, dont je partage tous les points de vue, je suis un inconditionnel ». Elle ne cilla pas ; ses paupières qui, déjà, je l'avais remarqué, étaient comme atteintes de ptôse, ne s'en émurent nullement. On se connaissait pourtant, mais elle ne fit rien pour que ça se voit. Trop occupée à mépriser, de sa bouche tombante, la Terre entière pour relever mon

alliance ! Je soulignai aussi qu'elle était traitée régulièrement d'« hystérique » et moi de « paranoïaque », et qu'on verrait dans quelque temps qui étaient les vrais hystériques et les vrais paranoïaques !

Quand le sujet vint sur la France, je dis que les problèmes français m'indifféraient. C'était l'Amérique le principal pays, la France n'était que son valet. Duhamel me donna raison, puis il compara bêtement Sarkozy à Napoléon, et dit cette connerie : « Les faits, c'est la façon dont chacun perçoit la réalité. » Comme j'étais déjà très sensible sur la question, je bondis :

— Non, non, les faits, ce n'est pas la façon dont chacun perçoit la réalité, ce sont les faits, c'est la réalité !

Déjà un avant-goût de conspirationnisme, comme un fumet de gigot, s'exhalait de Duhamel qui, par son allure grassouillette et humide, me faisait penser un personnage de Sade, un notaire luisant à fouetter. D'ailleurs, j'y fis allusion quand je lui dis que je l'avais corrigé dans sa perception de la réalité. « Non, vous m'avez rectifié ! » me rectifia-t-il. « J'aimerais bien vous corriger aussi ! » le

corrigeai-je en brandissant un martinet imaginaire. « Encore faut-il pouvoir le faire... » bafouilla-t-il de peur. J'avais fait peur physiquement à Alain Duhamel ! Trop drôle. Il faut dire que je ne supportais plus qu'on défigure la réalité et sa sœur la vérité dans des abstractions journalistiques.

Alors Giesbert montra mon tract sur Obama, ou plus exactement une copie de ce tract, puisqu'il ne m'avait même pas demandé de lui apporter l'affiche. Ç'aurait été plus simple ! Il avait fait confectionner un faux tract, en quelque sorte, tiré de mon site Internet. C'était trop mignon.

La conversation s'enchaîna donc sur Obama. Je me montrais plus radical que Houria, car si elle était d'accord avec moi pour dire que le silence d'Obama sur Gaza était son premier crime, elle trouvait – en citant Chomsky (vieille lune crevée des gauchos incultes) – au moins une bonne raison de se réjouir de l'accession du néo-Nègre au pouvoir suprême en Amérique, c'était que celle-ci attestait, selon elle, de l'efficacité du combat des Noirs pendant deux siècles, combat qui

avait fini par civiliser les Blancs. Bof... En quoi était-ce avoir « civilisé » les Blancs que de les avoir forcés à foutre à la tête du pays le plus raciste du monde un Noir de paille ? C'était déjà une des limites de Bouteldja et de son mouvement des Indigènes de la République : toujours trouver une excuse ou un bon côté à un enculé de collabo parce qu'il était noir, arabe, chinois, métèque, « indigène », disaient-ils. Elle ne pouvait pas complètement jeter cette élection qu'elle trouvait « ambivalente » et répéta qu'au moins, d'avoir lutté pendant tant d'années pour acquérir des droits civiques, ça avait porté ses fruits.

« Étranges fruits ! » dis-je en faisant une allusion à la plus grande chanson antiraciste pro-Noir et anti-Blanc de l'Histoire. FOG avoua n'avoir pas compris, mais Houria la chopra au vol, me montrant à moi, à moi seul, qu'elle avait saisi mon raccourci lacanien, le plus subtil à faire pour prolonger sa réflexion et sa métaphore que j'avais cueillie – tel un fruit – à l'arbre de son inconscient... « *Strange fruit* », dit-elle tout bas, avec un faux air de Billie Holiday, justement, ce matin-là !

Au moment même où Giesbert jubilait que le front « Nabe-Bouteldja » soit sur le point de se fissurer, puisqu'elle se disait plus indulgente que moi envers Obama, Houria avait saisi ma perche merveilleusement tendue. C'était la seule sur le plateau qui me comprenait, mais elle ne voulait surtout pas le montrer !

Bouteldja se lança ensuite dans une analyse de la fracture raciale et du racisme structurel en France qui faisait que des Blancs, sans avoir besoin d'être au FN, bénéficiaient de tous les privilèges interdits aux citoyens « lambdas » issus de l'immigration postcoloniale. Hirsch s'insurgea, surtout qu'elle avait dit que Giesbert bénéficiait d'une discrimination positive en tant que Blanc. Elle confirma et étendit son raisonnement aux autres, à Hirsch lui-même, et à Duhamel aussi.

— Vous trois... Vous quatre ! se reprit-elle en me regardant.

Houria m'avait inclus dans la bande des Blancs ! À la fois je trouvais ça salaud pour moi et en même temps je ne l'en adorais que plus pour ce cri du cœur raciste... C'était plus fort



qu'elle : j'avais beau être Marc-Édouard Nabe, je restais un Blanc. Je ne savais plus ce qui était le plus magnifique : que, réflexion faite, Bouteldja me refoute chez les Blancs, ou bien qu'elle ait eu le premier instinct de m'en détacher... Encore une fois son inconscient, dans lequel j'étais simultanément exclu et intégré, rejeté et approuvé, détesté et aimé, dans un rythme quasi diastolique, lui jouait des tours. Ah, je commençais à la connaître, mon Houria ! Son racialisme profond, son gauchisme-bouclier, son complexe culturel, sa clarté d'esprit et son obscurité de cœur... « Vous quatre ! »... Elle s'était rattrapée au dernier moment. Je réagis vertement, si j'ose dire :

— Ah, ne m'insulte pas ! Ne me traite pas de Blanc !

C'était la première fois que je la tutoyais, et c'était à la télévision, dans les conditions du direct ! Moi aussi c'était sorti du cœur, sous une forme pas moins sincère et tout aussi inconsciente.

Elle sourit à peine et, bien que culpabilisée quand même, n'en démordit pas : pour les

privilèges, j'étais « bien blanc », comme disait FOG amusé... Ce fut de loin le meilleur moment de l'émission.

À la fin, la bêtassee Anne Fulda, une ex de Sarko, journaliste au *Figaro*, arriva pour poser ses questions soi-disant pertinentes à chacun des quatre invités. À moi, bien sûr, elle chercha des noises sur mon arrêt d'écrire : personne ne voyait la contradiction intrinsèque entre cette assertion et mon tract, écrit il y a quelques jours et dont l'encre était à peine sèche. La Fulda fit une lourde analogie avec une panne sexuelle : « C'est facile de s'en prendre au Système, pourquoi ne pas dire que vous êtes tout simplement en panne, ça arrive à tout le monde ? » Évidemment, celle qui n'avait pas réussi à faire bander assez Sarkozy pour qu'il l'épouse s'en prenait à mon sexe ! Vouloir prendre le Puissant en défaut de bandaison est un classique de la « Femme »... C'est toujours l'argument féminin que les femmes imbandantes font jaillir sur les hommes qui ont la réputation d'avoir sur ce terrain un certain pouvoir. Je lui fermai son clapet :

— C'est vous qui êtes en panne de questions !

Si Anne Fulda était tombée si bas qu'elle en arrivait à cette plaisanterie, c'est qu'elle ne savait pas quoi dire. « Et ce n'est pas moi qui vais vous remettre de l'essence ! » lui dis-je en prolongeant sa métaphore, la soulignant même avec le geste d'activer une pompe de station-service, la remplaçant dans sa pauvre condition de vieux tacot sexuel, de guimbarde rouillée mise à la casse chez les ferrailleurs du Figaro et de France 5 par le coureur automobile Sarko après que celui-ci avait choisi un autre bolide (Bruni) pour aller plus loin, et plus vite, dans sa carrière !...

Je finis par professer un écroulement complet du système de l'édition en listant tous les intermédiaires dont l'écrivain devait se débarrasser (c'était prémonitoire d'une bonne année). Franz me compara à Rimbaud – le revoilà ! On aurait pu croire que c'était à mon avantage mais pas du tout, c'était pour m'enfoncer plus encore puisqu'il enfonçait aussi Rimbaud !... Si Arthur avait arrêté d'écrire, selon monsieur Giesbert, c'était parce

qu'il n'avait plus de « jus », un peu comme moi ! Faux ! Encore la propagande anti-artistique. Houria ne moufta pas un mot, ne bougea pas un cil, ne soupira aucun nuage.

J'expliquai la véritable raison de l'arrêt de Rimbaud : c'était le misérable petit milieu des Lettres qui, l'ayant écœuré par sa médiocrité offensive, l'avait poussé à choisir la « vraie vie » plutôt que de continuer à donner de la beauté pure à cette bande d'obscurs tâcherons pré-bobos du Saint-Michel des années 1870 ! Mais les sourds de la Société ne l'entendaient pas de cette oreille : que ce soit Rimbaud, ou Van Gogh, ou n'importe qui d'autre, c'était toujours la faute de l'artiste s'il échouait ou s'il se taisait, jamais du Système qui ne se remettait pas en question, exactement comme l'Occident, auquel je revenais en fin d'intervention, dans l'indifférence générale.

Giesbert fut sympa. Il présenta pour terminer mes plaquettes du Dilettante, dont *Le Vingt-Septième Livre*. Un peu paternaliste, Franz me dit de ne pas m'inquiéter, qu'il y aurait un vingt-huitième livre : « Ça va revenir l'inspiration. » « Mais je ne manque pas

d'inspiration ! » lui dis-je dans un dernier sursaut d'arrogance pourtant si vraie.

Fin. Omar Foitih me prit à part pour me dire qu'il avait sucré le sujet qui m'était consacré (il y en avait un sur Houria, pas trop mal, mais le mien était trop négatif, trop à charge). Il ne savait pas qui avait fait ça, en tout cas il avait réussi à le faire sauter. Merci cher Omar ! Ça aussi c'était une bonne technique des émissions de télé : on diffusait un sujet sur l'invité pour bien lui casser les jambes avant de continuer le boulot, en direct, face à face, une fois qu'il était bien déstabilisé.

Même si j'avais dû passer pour extrêmement puant (pas plus qu'Houria), on avait pu, dans cette émission, elle et moi, dire deux, trois trucs sur cette saloperie de mentalité française et son impudence à refuser de se regarder dans son miroir dégueulasse. Bouteldja repartit du studio en me saluant, tout à coup plus chaleureusement... Au moins, ça y était, on s'était retrouvés chez Giesbert ensemble.

Il n'y avait que ça qui me satisfaisait. C'est beaucoup plus tard que j'apprendrais que ce

n'était pas un hasard... Le plateau avait été composé exprès pour moi et sur la demande d'Hélène, qui s'était fait copine avec le producteur Alexis Kebbas, un gros Montparno qui avait l'air de m'avoir à la bonne, mais que je savais avoir surtout mon ex à la bonne. Voilà, c'était donc Hélène qui était intervenue derrière mon dos pour que je puisse faire enfin une émission avec Bouteldja. « Il l'adore ! » Et Kebbas, avec la complicité d'Omar et de Giesbert, avait concocté ce plateau exprès pour nous réunir. Évidemment, pour moi, ça cassait tout. C'était du piston, alors que l'idée aurait dû leur venir d'eux-mêmes, voyant la communion d'esprit politique qu'il y avait entre deux invités qu'il était temps de mettre sur le même plateau. Mais de ça, les gens de télévision n'avaient que foutre !

CCXXXV

« De cette glace-là, je serais  
insatiable... »

Mr. Marc-Edouard Nabe

Cher ami,

Belle surprise ce soir « chez F.O.G. ».

Le bon abbé, qui avait péché par « collaboration » (c'est vrai), a un héritier qui s'enfonce de plus en plus dans la néo-collaboration.

« Les jeunes en ont de plus en plus marre des commissariats ! ». Avec cet élan, Herr Hirsch deviendra « Bambi »...

Vous avez appuyé la gâchette trop vite sur le fils de « De Gaulle et Thatcher » ; (serait-il aussi de la branche « marrane » des Duhamel?).

Votre sensibilité à fleur de peau, pourrait passer sur les plateaux pour de la paranoïa.

Après « paranoïaque » il a bien dit « ... mais pas forcément erroné ! ».

Comme vous, je suis un inconditionnel de cette magnifique « indigène de la République », qui parle des réalités sociales de manière osée et pas du tout « hystérique ».

Elle a raison en affirmant qu'en France, « les blancs » bénéficient du racisme.

Son emphasis sur le Front National n'est pas à mon avis, dans notre intérêt. Avec la proportionnelle (condition sine qua non de Démocratie), 20 % des députés seraient de la droite nationale, et l'actuel régime hybride n'existerait pas.

Les « houris » sont les beautés célestes qui accueilleront les croyants au Paradis.

Son nom de famille est une concoction typique des ignorants agents de l'état civil colonial, que se traduit « le père de la glace ».

On pourrait dire en français: « Nymphé de Glace ».

Mais elle est passionnément « chaude » !

De cette glace-là, je serais insatiable...

Je vous prie de transmettre à Mademoiselle Houria Bouteldja, mes salutations admiratives.

Votre passage au congélateur médiatique est entré en dégel... ; prenez exemple sur notre ami Patrick Besson, qui sans trahir, navigue avec panache les eaux troubles des media.

Oui, « le système éditorial est en train de s'écrouler », dans les mains des multinationales et de capitalistes sionistes.



« Le système des gens de lettres » est « formaté » par les oligopoles de la désinformation, qui substituent sournoisement les librairies par des supermarchés de l'abrutissement planifié, et glorifient la médiocrité bien-pensante, l'opportunisme, le mensonge historique, les faux-culs, et les culs vaselinés...

Vous vomissez ces systèmes-là, bravo ! ; mais vous n'avez pas le droit d'abandonner le terrain littéraire à la pourriture, triomphante et éphémère. A quand le 28<sup>ème</sup> ?

J'attends « Enfin Nègre », avec impatience, sur « ce faux noir... Rien à espérer ».

Amitiés révolutionnaires

Carlos

CCXXXVI

Quand la vessie de Blanrue se prend  
pour la lanterne de Faurisson

« *Tu feras mieux la prochaine fois.* » Tel était le petit texto mesquin du gras Blanrue au sujet de mon tract sur Obama. Je commençais à le trouver un peu léger, ce gros lourd... Il avait pris une sacrée assurance, en quelques années... Où était passé mon fan des années 90, le zététicien zanninien si respectueux et amusé ? Je l'avais laissé en toute liberté prendre son essor, en plus dans mon ombre, et voilà le résultat... Le résultat de l'aigreur macérante... De petits livres misérables, crapoteux, d'enquêtes compilées avec son copain Chris Laffaille, sur Lady Di, Littell, Kerviel, Carla Bruni, et un mépris croissant pour moi... Paul-Éric finissait-il par comprendre que ça ne « prenait » pas, sa « carrière » ? La mayonnaise Blanrue *made in Metz* laissait froide la langouste parisienne...

Mon Dieu, que tous ces gens avaient changé en l'espace de quelques années ! Et, par retournement bien sûr, c'est moi qu'ils accusaient en premier d'avoir changé, vieilli, trahi, démissionné, tout perdu... Non ! C'était moi au contraire qui n'avais jamais changé, et c'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils

m'attaquaient. On aurait dit qu'ils voulaient à la fois me faire payer ma cohérence et ce qu'ils me devaient, en se transformant en d'autres personnes, en personnes coupables cherchant à assassiner un innocent !

Je ferais mieux la prochaine fois... Un tract pareil ? Le premier qui dénonçait l'arnaque Obama ? Non, la vraie raison, c'était l'émission de Giesbert avec Bouteldja, qu'en tant qu'extrémiste de droite, crypto-OAS, franchouillard anti-Algérie, Beauf-Éric vomissait. Il m'avait trouvé, évidemment, « ethno-maso » d'attaquer mon propre pays par je ne sais quel complexe refoulé qu'apparemment je n'arrivais pas à cacher ! Blanrue osait me paternalister, lui, le plouc venu un beau jour de sa cambrousse, comme Salim Laïbi, pour lécher mon énorme orteil antisémite !

Je l'appelai, et nous eûmes une grande discussion, la dernière, celle de la rupture, où tout passa : Faurisson chez Dieudonné ; mon tract ; Bouteldja ; Moix ; les nazis ; les chambres à gaz... C'était fini la tendresse ! Je

regrettais de l'avoir si affectueusement préservé jusque là, ce porc!...

Par exemple, je lui avais téléphoné la veille de son opération chirurgicale de la vessie (censée lui permettre, entre autres, de continuer à pisser sur les femmes qu'il rencontrait sur Meetic). Blanrue devait se faire trifouiller la poche à pipi, et on lui avait donné des calmants, à cette grosse chochette, afin qu'il déstressât, et il était déjà dans les nuages, tout en délire ! Il se tapait des vidéos de Sollers sur Ina Mediapro. Il ne tarissait pas d'éloges sur celui qu'il considérait comme un faiseur quelques jours auparavant. « Sollers c'est merveilleux, c'est le meilleur, c'est le plus grand ! » Blanrue me faisait-il un AVC en direct au téléphone ? Non, c'était juste ses comprimés... L'anxiolytique pro-sollersien : une nouveauté pharmaceutique !

Mais désormais terminées, la sympathie, la complicité ! Il s'était trahi en continuant à roucouler comme un gros pigeon contre ce chien pelé de Moix, et il me l'avait caché ! Allez, ça suffisait. Je laissai Blanrue avec son joujou Faurisson, son poupon puant, son

infréquentable de bazar... « File dans ta chambre à gaz ! »

On s'attarda encore un peu sur ce dernier sujet... Blanrue semblait fier d'avoir présenté Dieudonné à Faurisson. Ce qu'il avait raté avec moi, il l'avait réussi avec le Camerounais, moins regardant. Sa petite arrogance de gras dindon révisionniste m'horripilait. Il croyait gravir les échelons d'une société secrète qui l'avait amené à « manipuler » Moix, à présenter Faurisson, son idole, à Dieudonné, l'humoriste dans le vent, tout en travaillant pour l'éditeur Bertil Scali, et en se faisant entretenir par Tania, sa femme infirmière. Plus beaucoup de cohérence ! En plus, il me prenait de haut ? Je lui expliquai à quel point son idée – car ç'avait été la sienne ! – de faire monter Faurisson sur la scène du Zénith était un mauvais service rendu à Dieudonné. Mais pour Blanrue, c'était le vrai acte subversif de tout le siècle, plus fort que le 11-Septembre !

Blanrue avait même remis ça pour l'anniversaire du « Professeur »... En effet, Paul-Éric venait d'organiser, avec Dieudo, les quatre-vingts ans de Faurisson à la Main

d'Or... Les « étudiants juifs de France » avaient essayé de perturber la fête. Pour le spectacle de ce soir-là, Jacky avait troqué son pyjama à carreaux contre une robe de chambre rose, toujours décorée d'une énorme étoile jaune. C'était pour se foutre de la gueule du pédé Bertrand Delanoë... Super subtil, les mecs ! Faurisson était donc devenu, grâce à Blanrue, un pilier de la Main d'Or, avec la sorcière Ginette Skandrani, Marc George, et Paul-Éric lui-même, trop content... Pauvre mec !

## CCXXXVII

### Jean-Marie l'a virer !

Pour un boycotté hors du Système, Soral arrivait quand même à être invité sur RTL par Nicolas Poincaré pour un débat en direct, face à Caroline Fourest ! L'égérie de *Charlie Hebdo* anti-intégriste confrontée à l'ambassadeur de la provocation dieudonnesque estampillé FN. Quel cadeau ! Il en ressortit seulement que Soral se disait « dans la lignée d'un Emmanuel

Todd et d'un Philippe Muray » (*sic*, avec le recul) et que pour lui (ne voulant évidemment pas se prononcer sur le fond de l'affaire), Dieudonné avait fait monter Faurisson sur scène exactement comme Jeff Koons avait placé un homard en plastique au beau milieu du château de Versailles...

Quelques jours après, Soral fit son coup d'éclat en quittant le Front national. Je m'intéressais très peu à l'affaire. C'est bien plus tard, en recoupant les témoignages, que je reconstituerais l'épisode complet...

Comme toujours, il fallait tout inverser avec Soral. Ce n'était pas lui qui était parti du FN, c'est le FN qui l'avait viré, tout simplement. Et ça s'était fait en deux temps : d'abord en vexant connement le père Le Pen ; ensuite en finissant par ulcérer Marine elle-même, qui finit par voir d'un mauvais œil la pitoyable tentative de « prise de pouvoir » de l'idéologue aspirant-putschiste Alain Soral. Des deux côtés, il était rejeté. Il avait cru plaire à Jean-Marie Le Pen en lui léchant le cul comme si c'était celui d'une femme à faire mouiller, tout en crachant sur celui de Marine comme si

c'était celui d'un homme à enculer !... Triste stratégie de tocard complet...

Soral avait attendu sa punition, se faisant tout petit comme un tout petit, tout petit garçon. C'était maintenant que je comprenais pourquoi je l'avais vu si peu en cette période, car il savait que j'aurais été un des premiers à remarquer son changement de taille, son rapetissement pour tout dire, comme on peut le remarquer sur les cadavres qui perdent plusieurs centimètres... Un mort-vivant, enfin, « vivant », à trois mille euros par mois quand même : voilà ce qu'avait été Soral pendant toute l'année 2008...

Qu'est-ce qu'il lui restait donc à faire ? À mettre tout sur le dos de Marine et de sa déjà secte de « pédés sionistes francs-maçons » ! Pas gêné, il sortit l'argument du complot dont il serait victime, alors que ç'avait été juste une décision de Le Pen père qui avait fait une croix sur lui. Soral était viré par Jean-Marie, et il fallait qu'il fasse croire qu'il partait à cause de Marine ! D'où un texte, pour essayer de sortir par la grande porte...



Ce fut *Marine m'a tuer*. Avec le « e-r » (E&R ?) en lourde allusion à l'affaire Omar Raddad... Soral la jouait martyr, il disait préférer partir que mourir. Ça puait le petit gosse vexé qui n'avait pas pu faire pipi sur sa liste. Il mentait à chaque contour de virgule ! Ç'aurait été soi-disant le « Président » qui avait demandé de ne pas faire trop de vagues en interne au bouleverseur révolutionnaire du mouvement frontiste, à lui qui avait espéré le rénover et l'améliorer par son intelligence irradiante !

Monsieur disait aussi ne pas avoir accepté le strapontin qu'on lui proposait. Monsieur avait d'autres projets pour le Front. Monsieur était une victime de Marine et de son « compère Aliot », metteur de bâtons dans ses roues de grand cycliste de Tour de la France aux Français ! Plutôt dans sa roue de paon, les bâtons ! Paon-paon cul-cul ! Il essayait de faire de la peine à ceux qui avaient cru en lui, pauvre petite chose qui venait d'être neutralisée, après deux ans de lutte, par la fille du Président.

Malgré le soutien d'un Bruno Gollnisch, Marine aurait été un adversaire intérieur redoutable d'Alain. Pour pouvoir espérer gouverner un jour, elle avait préféré écarter les idées sociales de Soral et de son groupe de fans « anti-Système ». C'est en surface seulement qu'elle s'opposait à l'Empire. C'était elle qui se serait servie de Soral, sur un plan « marketing ». Marine était une épuratrice, alors que lui était un libérateur qui essayait d'intégrer les Noirs et les Arabes à la lutte patriotique.

Soral disait qu'il partait parce qu'il ne voulait pas être un « harki », et il finissait par une dernière lèche au Président qui venait de le virer, ce qu'il se gardait bien de dire. Enfin, le magnanime Soral n'en voulait pas à Le Pen d'avoir préféré sa fille à lui. Le chevalier savoyard s'en allait avec ce qu'il croyait faire avaler comme du panache... Dressé par l'orgueil comme un coq K.-O. mais maintenu des ergots à la crête par des bouts de bois et des élastiques sur un tas de fumier, Soral, dans ce texte cocoriqué le 1<sup>er</sup> février 2009, semblait croire encore que c'était lui qui faisait

se lever le soleil tous les matins (or, en entendant ce sous-coq, le soleil n'avait qu'une idée : se recoucher)...

Si Soral avait été un homme, c'est-à-dire s'il n'avait pas été Soral, il aurait écrit un autre texte : *Le Pen m'a virer*. Ça aurait été au moins drôle et surtout juste. Là, il s'était mis tout le monde à dos, et par sa stricte connerie ! Taper sur le père et la fille en moins d'un an ! Péningue était furieux... Le millionnaire de Saint-Malo n'avait pas apprécié, mais alors pas du tout, la sortie anti-Marine de sa petite grue chauve. Et s'il lui suspendait ses enveloppes ? Non, pitié ! Soral n'allait quand même pas être obligé de retourner dans le Système, chez Mireille Dumas et Évelyne Thomas ?

Un beau matin, Chatillon et Péningue débarquèrent chez Soral... Ça ne rigolait plus. Les deux marinistes furibards étaient très menaçants : « C'est fini les risettes ! » Son propre pote et son mécène, comme deux personnages de Kafka mâtinés d'Audiard, tapèrent à la porte d'Alain Bonnet, rue des Canettes, en prenant Soral au col. Peut-être

même que ce matin-là, Alain S., qui pourtant n'avait jamais rien fait (mon cul !), péta du caca (comme il prétendait qu'il avait poussé Beigbeder à le faire) dans son legging de boxeur tapette...

Les deux macs de Monsieur la pute Bonnet lui rappelèrent les fondamentaux : ils l'avaient coopté comme rabatteur d'Arabes pour le FN, pas pour qu'il froissât le père Le Pen par un blasphème à son encontre, et encore moins pour qu'il crachât un gros glaviot (*Marine m'a tuer*) sur la fille au moment où, s'alignant sur la volonté paternelle, elle cherchait elle aussi à se débarrasser du fardeau Soral. Viré, Alain ! Pas parti !

— Euh... Il fallait bien que je déguise mon éviction en départ ! marmonna Soral en tremblotant, pour expliquer son texte.

— On te laisse le choix, lui dirent alors Chatillon et Péningue. Ou tu fermes ta grande gueule et on continue à te payer, ou on te fait la tête au carré et on te coupe les vivres à vie. Choisis!...

## CCXXXVIII

### Une grande gueule s'écrase

Moins d'une semaine plus tard, dans l'émission sur RMC d'Alain Marschall et Olivier Truchot, auxquels j'avais eu affaire au moment de *Printemps de feu* (2003), Soral intervint dans une Spéciale Marine Le Pen, en invité-surprise ! « Ça m'aurait vraiment étonnée qu'il rate une occasion de se faire de la pub » dit Marine en éclatant de rire. Elle connaissait l'oiseau empaillé aussi bien que son père. Et que fit Alain ? Il lui lécha le cul, bien sûr ! Lui, le puriste qui s'était dressé contre l'épuratrice !

— Oui, j'ai quitté le Front national mais c'est absolument pas pour m'opposer à lui, dit Soral-le-Preux (le Peureux)... Je dis et je le répète haut et fort que le Front national est le meilleur mouvement d'opposition politique et que j'irai voter dans le Sud-Ouest aux Européennes pour le Front national.

Ça sentit tout drôle, soudain, dans le studio des *Grandes Gueules*. Marschall et Truchot ne le loupèrent pas et récitèrent des passages de

sa lettre ouverte où il accusait Marine Le Pen d'avoir ourdi contre lui. Comme chaque fois qu'on lui bottait le cul, Soral bottait en touche, en disant qu'il pouvait se permettre d'attaquer le Front national de l'intérieur mais qu'il ne le ferait jamais publiquement. Heureusement, Truschall, ou Marchot (je les confonds), lui rappela que sa lettre était ouverte et publique, et qu'il n'était pas question d'une chamaillerie privée à laquelle personne n'avait accès. Ah, si toute sa « carrière » Soral avait eu ne serait-ce qu'un Truchot (ou un Marschall) face à lui comme contradicteur, beaucoup de choses auraient été changées !

Comme d'habitude encore, Soral, pris la main dans son sac de merdouille, n'avait plus qu'à s'essuyer sur le premier mur qu'il avait sous la main, c'est-à-dire celui de ses propres lamentations. Merde et larmes, quel beau mélange ! Ah, ils furent cruels, les deux gueulards d'RMC, et Marine Le Pen n'en parlons pas ! Quand ils l'interrogèrent perversément sur l'éviction d'Alain des Européennes, elle eut cette phrase magnifique :

— Mais c'est pas lui qui décide, le pauvre...

Il ramait, le sportif Soral... Il répétait tellement de fois qu'il était inconditionnellement sur la ligne de Marine que les animateurs finirent par lui dire qu'il devait sans doute regretter ses propos, pour se réconcilier ainsi, en direct, sans aucune pudeur, une semaine après lui avoir chié dessus ! Non, bien sûr, Soral ne regrettait pas ses propos. Alors quoi ? Les grandes gueules essayèrent de voler dans les plumes de cette girouette, mais c'était difficile, il tournait tellement vite ! « Ne comptez pas sur moi pour devenir un opposant du Front ! » Que c'était bien avoué ! Et : « J'ai quitté le Front national pour continuer à défendre des idées qui sont exactement celles de Marine Le Pen. » Tout était dit dans ce qui n'était pas dit. Tu ne l'as pas dit, bouffi !

En clair, on l'avait écarté du Front national pour qu'il continue à faire un boulot de tapin total sans prendre le risque de lui porter le moindre ombrage. Marine allait dans le même sens, approuvant au micro le départ d'Alain (entendre : son foutage dehors à coups de pied

dans le cul!), car ce n'était pas une bonne idée de l'intégrer dans un parti tel que le Front national. En revanche, il pouvait être utile à l'extérieur. Et comment !

Alain ne manqua pas de faire d'ailleurs la pub d'Égalité et Réconciliation à la fin de son intervention. Ce qui, là aussi, avait du sens. C'est peut-être de ce grand moment radiophonique qu'était née la véritable profession de foi de son mouvement : il était fait pour réconcilier les gens issus de l'immigration avec l'idée de nation : « Et en cela, mon travail est complémentaire de celui du Front. Il se trouve qu'il sera plus facile à faire à l'extérieur qu'à l'intérieur... » Tu m'étonnes ! Encore plus crédible pour gruger les gogos arabes. Il finit cette prestation historiquement sans froc par un tonitruant : « Je t'embrasse, Marine ! » Ce que Soral ajoutait toujours à l'esprit putain, c'était la chiasse. Jamais, je n'avais rencontré une pute faire la pute au point de se chier dessus, jusqu'à inonder ses porte-jarretelles ! Miss Alain avait eu une des peurs de sa vie : perdre son mécène. Nouvelle jaunisse ?



En écoutant l'émission, dans son manoir breton – qui sait, devant son four crématoire à pain – Philippe Péninque s'esclaffa :  
— Quelle trompette, ce Soral !

## CCXXXIX

### Le sublime cul d'Amandine et moi

Amandine du Dilettante me réveilla tôt ce matin-là (par téléphone, hélas !) pour m'annoncer, toute joyeuse, qu'elle m'accompagnerait. Qu'est-ce que j'en avais à foutre ? Surtout que j'avais la crève... Oh, je ne toussais pas à la Proust ou à la Modigliani, mais quand même ! Je partis au Moulin-Rouge enveloppé dans mon écharpe de Turquie, et retrouvai donc mon attachée de presse dans le hall, en bottes rouges – qui, lorsqu'elle les tenait serrées, faisaient comme un long socle à son sublime cul –, au milieu des fresques d'Henri Mahé.

Pauvre Mahé ! Qu'est-ce qu'il était mauvais ! Il n'y avait vraiment que ce nul d'Éric Mazet pour s'y être intéressé un jour. En plus, Mahé

avait été un lâcheur de Céline, encore un ! Médisant, renégat, volte-faceur, insidieux surnois... On pourrait croire que Céline exagérât, à cause de son caractère, sur le « changement » de ses amis, mais moi, l'ayant moi-même éprouvé à mon niveau avec les miens, je sais bien qu'il avait totalement raison.

D'ailleurs, je craignais d'en croiser un, de renégat, dans ce studio, qui s'était reconverti dans la conception d'émissions littéraires télévisées. Eh oui ! Zagdanski le « debordien » avait craqué pour croûter. Si j'étais raciste, je dirais qu'il fallait bien qu'il trouve un petit peu de viande à mettre autour de l'os qu'il sortait de temps en temps du nez de sa femme centre-africaine pour se le foutre au fin fond du rectum en pensant à moi. Encore un fan-copain devenu fou et incohérent ! Catherine Barma, la productrice, elle non plus je ne tenais pas à la croiser dans cette émission débile de plus sur les livres, animée par Daniel Picouly : *Café littéraire*...

Amandine et moi fûmes dirigés vers ma loge minuscule et sinistre. Personne ne nous parla.

La maquilleuse était celle de chez Taddeï. Elle me dit que j'avais moins bonne mine que l'autre fois. Évidemment, bronchite oblige ! Elle me replâtra comme elle put. Arriva Éric Naulleau, en veste de léniniste, très sympathique. Lui, il y était tout le temps dans ce studio, pour l'émission de Ruquier. Il s'étonna, ou feignit de s'étonner, que je n'y aie jamais été invité. Je lui racontai l'anecdote Polac, qu'il avait remplacé à *On n'est pas couché*. Aïe ! Catherine Barma passa. Ce n'était pas la grande chaleur, mais un sourire normalisant qui voulait dire que ce n'était pas un piège cette fois-ci. Même si je préférerais m'en assurer : « Tu ne vas pas me balancer une peau de cette banane de Gérard Miller, cette fois ? »

Je laissai Amandine dans la loge et c'est comme vers une chaise électrique que j'avançai par un long corridor vers le plateau noir funèbre. C'est Angelo Rinaldi qui me fit passer devant lui, courtois, déférent, même ! Et puis un universitaire puceau qui me salua, « très honoré ! ». On s'installa, moi à côté de

Naulleau, Madeleine Chapsal en face, Rinaldi à côté et Picouly, très avenant.

Le sujet, c'était « Les haines entre écrivains ». La première partie tourna autour du XIX<sup>e</sup> siècle et des écrivains célèbres qui se crachaient dessus les uns les autres, dans un bac à sable, alors que désormais, il n'y avait plus qu'un bac à poussière. Tiens, ce serait drôle de représenter des squelettes d'enfants en train de jouer dans un bac plein de cendres et de poussière. Puis ce fut le tour de mon *Vingt-Septième Livre*, objet de mon invitation... On voyait bien la couverture magnifique, avec la photo du bateau stoppé par les icebergs, *L'Endurance* de Shackleton, qui symbolisait ma décision d'arrêter d'écrire. Picouly s'excita :

— Ça veut dire qu'on ne verra plus de livres de Marc-Édouard Nabe en librairie ?

— Absolument ! En tout cas, pas dans ce système.

— Vous voulez dire qu'il faut changer de système ?

— Oui, lui répondis-je en pensant que j'en avais peut-être trop dit.

Je craignais en effet de dévoiler que j'étais en train, avec Audrey, de construire une machine à déséditer la littérature d'un auteur vivant. Picouly ne pouvait pas me laisser m'échapper sans revenir sur LE sujet. Je crus même qu'il me posait la question directement : « Vous êtes antisémite ? » Mais non ! Il lut un extrait du *Vingt-Septième Livre*, avec ma réponse : « Ça dépend des Juifs. » Je n'avais plus rien à rajouter de moi-même.

Et au moment où il me parla de Benamou, je fus pris d'une quinte de toux ! Acte manqué ? Acte étouffé ! Mais pas du tout, je m'étais juste trop retenu de tousser depuis quelques minutes déjà, et là, ma quinte reprenait, je n'avais presque plus de voix. Merde ! Je suffoquais comme dans une chambre à gaz. Et ils allaient tous croire que j'étais gêné de parler des Juifs ! Ce qui me troublait surtout, c'est que je n'avais plus d'eau dans mon verre. Non, je ne somatisais pas sur la question, et ce n'est pas une dénégation ! Je connais mon inconscient comme ma poche ! Heureusement, Naulleau vint à ma rescousse : quand j'expliquai que l'accusation d'antisémitisme

était une des armes du milieu littéraire pour faire taire une langue née, le Naulleau dit :

— Moi je pense que c'est un grand écrivain, Nabe, mais jamais on va parler de son texte. Le personnage va occulter, je le crains, l'écrivain véritable qu'il est.

Merci. Ça me faisait d'autant plus regretter qu'au lieu de me faire faire cette picoulade, la Barma ne m'ait pas plutôt imposé chez Ruquier en grand, un samedi soir, avec lui, Naulleau, qui aurait sans doute équilibré les poux que le petit Pied-Noir Zemmour n'aurait pas manqué de chercher dans ma tignasse de roi byzantin auréolé d'une couronne de merde !

On finit, après une heure quarante-cinq d'enregistrement, et je toussais de plus en plus. Presque deux heures pour n'en garder que trente-cinq minutes. Ils voyaient large, les étriqués ! La Barma allait s'en donner à ciseau-joie. Elle ne risquait pas de couper mon étouffement sur l'antisémitisme, mais plutôt la défense de Naulleau ainsi que mes messages, autant dire mes SOS lancés dans une de mes dernières émissions, sans doute...

Je sortis de là et retrouvai Amandine qui n'avait rien pigé, ce cul de linotte ! Elle était venue, mais pour rien, m'avouant qu'au moment de mon passage, elle était « allée faire pipi ».

On se quitta devant le Moulin-Rouge. Il me sembla voir les ailes du moulin se mettre en branle lorsqu'Amandine enfourcha son solex. Je restai comme un con sur le trottoir, ma lance au poing. Tu parles d'un Don Quichotte !

## CCXL

### La convocation Sandra

Dieudonné avait insisté pour que je passe à son théâtre un après-midi tranquille. « Il y a trop longtemps qu'on ne s'est pas vus. » Comme à chaque fois que j'y allais (et ç'aurait déjà dû m'alerter), je me trompai de passage dans la rue du Faubourg Saint-Antoine, à gauche. Jamais je ne trouvais instinctivement la bonne impasse. Ça voulait tout dire : les impasses, ce n'était pas pour moi. Enfin, le

passage de la Main d'Or, c'était à la hauteur de Ledru-Rollin.

Au bout d'à peine un quart d'heure de retard, j'arrivai : cette Sandra qui donnait la réplique à Dieudonné dans son spectacle était en train de m'appeler, inquiète. C'est elle qui m'ouvrit la porte. Je n'avais jamais vu le théâtre aussi vide. Il y avait Ahmed Moualek, un keffieh rouge autour du cou, Pierre-Yves, Sandra et Dieudonné. On s'assit à une table, je pris une bouteille d'eau. Je sortis mon dernier tract que je dépliai sur la table, Dieudo connaissait déjà le texte, il caressa même le tract, me félicita, dit que j'étais le premier à éclairer les gens : avant lui, j'aurai vu clair en Obama.

Moualek à bonne distance me scrutait comme un Sioux. Il devait me trouver scalpable. Le lendemain, Sandra et Dieudo allaient partir pour la Suisse où on avait essayé de les interdire. Dieudonné y retournerait pour un procès fait à un certain Pascal Bernheim qui l'avait traité de « nègre » dans une émission de la RTS. Comment aurais-je pu me douter que ça l'arrangeait bien de partir



avec son actrice (dont le rôle m'avait toujours paru inutile dans son spectacle), pour mieux se la sauter au pays du chocolat et des coffres-forts ? Jacky arriva, très sympa, il me raconta comment son pyjama du Zénith de décembre dernier avait été mis sous scellés. « Les mecs m'ont dit : "des carreaux mis bout à bout, ça fait des rayures." » On se marrait. Au bout d'une bonne heure, aucun n'avait abordé la raison de ma convocation. Finalement, c'est la plus courageuse, Sandra, qui s'y colla, et au moment où elle s'adressa à moi, Dieudonné fuit au fond du hall avec Moualek et Jacky.

Elle m'expliqua qu'elle voulait faire un spectacle en one woman show sur les femmes tondues et elle pensait que moi seul pourrais lui écrire des dialogues avec ma « belle plume », car Dieudo n'avait pas le temps, il ferait juste le plan... Sandra avait hurlé de rire en lisant *Le Ridicule tue*.

— Du coup, j'ai pensé que tu pourrais m'écrire quelque chose...

Mais non, moi je n'écris pas pour un one woman show, ni des chansons, ni des

sketches, ni rien pour personne. Elle aurait dû se renseigner.

Je tombai donc de haut quand je compris pourquoi ils m'avaient fait venir. Ça manquait un peu de considération, et surtout de connaissance de tout ce que j'avais fait, en particulier de la part de Dieudonné. En revanche, je dis à Sandra que je pouvais donner des idées, pour m'amuser (comme j'en donnais à Taddei), gratuitement. J'en donnai d'ailleurs, plein, le spectacle pourrait recouvrir plusieurs genres de femmes tondues à plusieurs époques : la collabo à l'Épuration qui rencontre une déportée revenue des camps et tondue elle aussi, puis une chauve en traitement de chimiothérapie qui a un fils hippie chevelu dans les années 70, etc. Leur titre prévu, c'était *Mes cheveux !* Je proposai : *Pourquoi tant de tontes ?* Sandra me dit que Dieudonné pensait aussi inclure l'idée de la femme tondue dans son futur spectacle à lui, où elle, Sandra, serait tondue pour avoir joué avec lui, Dieudonné. Ce serait exactement l'idée que reprendrait ce copieur pathologique de Laurent James (qui peut-être avait eu vent

de *Mes Cheveux* !), car l'épais Lyonnais participerait quelque temps plus tard à un « spectacle » à l'Embobineuse de Marseille, en première partie de *Choron dernière*, où on verrait son thon Pascale Gaj se faire tondre en direct sur scène avec un écriteau : « J'ai couché avec un lepéniste »... Moi j'aurais plutôt écrit directement sur ce titulus : « J'ai couché avec Alain Soral ! » Et ils oseraient intituler ça *J'aimerais ressembler au Professeur* ! Choron, encore une référence à moi, et qui, pour le coup, n'avait aucun rapport avec une femme FN tondue.

Quand Dieudo se décida enfin à revenir à notre table, attiré par les éclats de rire que je provoquais chez sa Sandra, je ne le loupai pas : je proposai à mon tour à Dieudo de lire *Une lueur d'espoir* en livre audio pour le producteur Frémeaux, puisque celui-ci était fan de nous deux et qu'il en serait enthousiasmé. Dieudonné n'était pas contre, mais je sentis que ça grinçait un peu. Il aurait sans doute préféré que je sois le nègre de sa maîtresse parce que lui-même se refusait à

l'être. Entre être nègre à plume et Noir à bite, il avait choisi...

De parler d'*Une lueur d'espoir* nous fit dévier sur le 11-Septembre. Je dus tout lui réexpliquer, il acquiesçait de sa tête comme un élève, en me disant (hypocritement) qu'il était d'accord avec moi sur les complotistes et les révisionnistes... Puis on reparla un peu de son *Othello*, mais Pierre Panet intervint, attifé comme Rémy Bricka, pour me raconter comment il avait commencé à écrire une adaptation d'*Othello* dans la « République de Sion », faisant du Maure un Arabe collaborant avec Israël, et c'était reparti ! Le clodo réviso me dit : « De toute façon, les Maures ne sont pas noirs ». Je protestai ! Dieudo me donna raison : « Ils ne sont pas noirs comme des Congolais, certes... »

Dieudo me dit aussi qu'il avait demandé à Faurisson s'il était d'accord pour faire un sketch où il dirait exactement le contraire de toutes ses thèses défendues pendant quarante ans. On le verrait en train de professer que le révisionnisme était une erreur, qu'il y avait bien eu six millions de morts, etc. Moi, il me

verrait bien également participer à son sketch, et venir avouer que j'étais juif (tiens, tiens...), que je ne prenais aucun risque dans la vie, que je ne faisais pas une vague, ne disais jamais un mot plus haut que l'autre...

C'est tout ce qu'il avait trouvé ? Ça faisait maintenant cinq ans que je défendais Dieudonné partout publiquement (sans parler de mon texte *Saint Dieudonné*, paru dans *J'enfonce le clou*, dont il ne me parla jamais et pour cause : jamais il ne le lut !), et lui n'avait toujours fait aucun geste dans ma direction, sinon me proposer cette gaudriolerie. Bien sûr, ce n'était pas un ingrat comme je le suis moi-même souvent qui allais m'en offusquer, mais je notais chez Dieudo un désintérêt profond, une absence totale de curiosité pour moi et mes productions qui m'intriguait...

Peut-être imaginait-il qu'en échange d'avoir permis à Audrey de donner son premier spectacle dans sa salle, un soir de juin 2005, il pouvait me demander de devenir le négri vaillon de sa Sandra... Et puis quoi encore ? Un peu disproportionné peut-être, non ?

Je repartis. Chacun était déçu : lui, que je ne veuille pas écrire pour sa copine, et moi qu'il ait pu me prendre pour un type qui n'était bon qu'à écrire pour sa copine.

## CCXLI

### Où l'on voit Carlos danser

Parmi toutes les réactions à mon tract sur Obama, la plus intéressante (pour ne pas changer) fut celle de Carlos :

Mr. Marc-Edouard Nabe

Cher camarade,

Ce mardi-gras, je l'ai passé au parloir-avocat, l'après-midi avec Isabelle, toujours battante, en forme, après 4 jours de repos passés chez son frère dans le bordelais, fruits-de-mer et bon vin.

De retour à mes appartements je trouve « ENFIN NÈGRE ! », dans son enveloppe postée le 16 février. Je ne peux que partager vos commentaires de bon sens.

Observations : votre mention de « Malcolm X » comme icône est appropriée, mais l'homme politique avait « mal tourné », avec des accointances qui ont provoqué son exécution... par des militants « black-muslims ».

Les pas de danse d'Obama sont ceux d'un cubain blanc et bourgeois des années 40 et 50, ils me rappellent ma jeunesse fiévreuse, dansant avec la fille unique du dernier Comte de Maris, qui fut ma femme, mère de mon aîné, révolutionnaire comme ses parents (les deux vétérans du Mouvement 26 Juillet clandestin), intellectuelle communiste, traductrice officielle du russe, de Fidel Castro, toujours à ses côtés recevant les délégations soviétiques... Souvenirs...

Nous attendons toujours des nouvelles de notre camarade Bruno Bréguet.

Je joins la transcription faite ce mois-ci du « siège de l'OPEP, Vienne, le 21 décembre 1975 », traduction (juillet 2003) de l'original en castillan. Vous avez eu copie du manuscrit à l'époque, si ma mémoire ne me trompe pas.

Amitiés révolutionnaires,

Carlos

## CCXLII

### Soral au Positano

Soral me téléphona après la diffusion de l'émission de Picouly. Il trouvait que politiquement, c'était une « avancée ». Pour lui, je m'étais habilement lavé de l'antisémitisme en décontractant le sujet. Et Naulleau avait été « excellent », et moi aussi forcément, en remettant l'accusation à sa vraie place, c'est-à-dire à celle d'une calomnie anti-langage faite sur mesure pour isoler un véritable écrivain du monde des Lettres.

Alain me dit qu'il nous rejoindrait le soir même, au Chai de l'Abbaye, où j'allais boire un verre avec Dimitri. J'y retrouvai un Dimitri un peu endormi, en compagnie de Patrick Amine, toujours aussi visqueux. Je laissai un texto à Audrey qui arriva tout de suite. Pour faire fuir Amine, l'annonce de l'arrivée de Soral était radicale. Le temps que Dimitri s'allume une cigarette, le parasite libanais avait déguerpi.



Vers vingt-et-une heures, on décida d'aller dîner chez Positano, rue Guisarde. On prévint Alain qui s'y pointa, et de méchante humeur. Il s'assit. Soral était déchaîné et agressif contre nous tous... Dimitri ne savait rien, Audrey faisait la conne à Canal+, moi j'étais un branleur individualiste avec ma littérature... Alors qu'il fallait être en réseau et jouer collectif ! Encore cette scie chiante ! Je ne pouvais pas savoir ce qui motivait ces attaques un peu moins amicales que d'habitude. J'ignorais tout du clash avec Péninque suite à son exclusion *manu lepenari* du Front national. Tout ça le rendait fragile et nerveux.

Soral remit sur le tapis mes réticences à adhérer à son Égalité et Réconciliation... Je dus lui réexpliquer qu'il n'était pas question que je trempe là-dedans, et que si je ne l'avais jamais exclu, par principe et par affection pour son âme tourmentée, ça ne voulait pas dire que j'adhérais à son militantisme débile de frontiste girouette. Il reconnut alors que j'étais un « petit miracle » à côté de lui et de Dieudonné – un miracle de résistance, et depuis vingt-cinq ans ! –, mais que maintenant

j'avais passé la main, et que c'était Dieudo qui était le christique de nous tous et qui résistait au Satan juif ! Soral fit de longs monologues très marrants et pédagogiques sur la politique et l'Histoire... Il en laissa refroidir son risotto. Audrey lui tint tête sur les camps, sur Simone Veil, Auschwitz, qu'il niait tout en bloc... Soral s'énerva :

— Tu vas pas t'y mettre, toi aussi ! Déjà son ex l'autre fois !

Soral se lança alors dans un étrange développement, négationnistement incorrect...

— Les négationnistes ont tort de taper sur le Zyklon B ! Oui, il y a eu du Zyklon B, mais les Juifs sont morts par manque de Zyklon B ! Le Zyklon était fait pour nettoyer les vêtements, et comme il n'y en avait plus, ils sont tous morts du typhus.

Même Dimitri pouffait de rire. Soral enchaîna avec la plus classique révisionnerie que Blanrue m'avait déjà mille fois resservie... Pour lui, il y avait eu 300 000 Juifs morts par persécution, parce qu'ils étaient des prisonniers politiques. Mais il n'y avait jamais eu de décision de les gazer.

Mais son dada, à Soral, c'était l'histoire économique... Pour lui, c'étaient les élites juives qui avaient fait perdre la guerre de 14 aux Allemands qui étaient en train de la gagner (ah bon ?) ; ensuite, ils avaient financé la relève de l'Allemagne et avaient été déçus qu'Hitler se montre hostile envers eux.

— De toute façon, la juiverie a pris la place de la monarchie. Les cons de révolutionnaires ont redonné la citoyenneté aux Juifs et c'était foutu.

Audrey lui demanda comment il se faisait – et ça la travaillait déjà – qu'aucun des grands milliardaires responsables sérieusement des affaires de l'économie mondiale ne soit juif. Et que même en France, ce soient les grandes familles Pinault, Arnault, etc. qui dirigent toutes les entreprises, y compris les plus populaires, et jamais de grosses caricatures de Juifs véreux directement sorties de l'imagerie antique... Soral botta en touche-pipi, faisant l'apologie de Rousseau contre Voltaire, qui était « vissé » selon lui à la banque judéo-anglaise.

Décidément Soral était très contrarié ce soir-là. Sans doute était-ce dû aussi à l'article de la veille dans *Le Monde*. Une excellente enquête : « Les bons amis de Dieudonné ». Dedans, Soral était en photo, prise lors de la conférence de presse où il avait annoncé son « départ » du FN. On voyait aussi dans ces pages Dieudo avec Faurisson, Le Pen... *Le Monde* n'avait oublié personne ! Toute l'ambiance qui se mettait en place autour de Dieudonné en cette fin d'hiver 2009 était racontée. Je ne voyais pas comment il aurait pu faire du négationnisme de cet article. Avec Faurisson désormais, il y avait Serge Thion et Pierre Guillaume, les boss de l'AAARGH (Association des Anciens Amateurs de Récits de Guerre et d'Holocaustes), qui tenaient permanence à la Main d'Or. Et puis Ginette Skandrani, une copine de Carlos, ex-verte, pro-palestinienne, qui faisait la tomate dans la brochette des maurassiens réviso-pétainistes frontistes, avec comme oignons des, disait *Le Monde*, « chiites radicaux du Centre Zahra ». Il était bien dit que Dieudonné soutenait à fond Soral et son Égalité et Réconciliation, lui

prêtant son théâtre quand il en avait besoin. Marc George aussi était cité. « La véritable nature d'Égalité et Réconciliation reste un mystère. » Les enquêteurs du *Monde* avaient trouvé dans les statuts les noms de Péninque et aussi Jildaz Mahé, le copain de Chatillon. Chatillon était balancé comme étant présent au Zénith, lors de la montée sur scène de Faurisson. Pas étonnant que démasqué, même partiellement, Soral, le lendemain, se soit un peu montré chatouilleux, pour ne pas dire chatillon...

En sortant du Positano, Alain retrouva un certain silence, même s'il restait très électrique. Soral, c'était un type qui, parce qu'il était électrique, se croyait à contre-courant... Alors qu'on marchait tous les quatre sur le boulevard Saint-Germain, Audrey lui prit le bras, à la fois pour le calmer et l'attendrir. Il se laissa faire comme un grand malade qu'on raccompagne à l'asile. C'était fait avec une spontanéité, une vraie tendresse... Ça le toucha, je suis sûr, ce grand sensible ! Avant de se quitter, il regretta

d'avoir trop parlé, et pour rien : « Ça s'envole comme du vent, *gone with the wind*... »

— Avec moi, lui lançai-je, il n'y a pas de vent !

## CCXLIII

### Cocktail exposif

Quand j'arrivai, il y avait déjà du monde sur le trottoir et devant les grandes vitrines. À l'intérieur, c'était le métro. Ça n'arrêtait pas de se remplir. Serge Akl avait vraiment bien fait les choses pour le vernissage de ma nouvelle exposition à son Office du tourisme du Liban... Deux serveurs de chez Noura, en smok', passaient entre les cocktaileux, glabres, armés de plateaux, parmi des invités qui se reflétaient sur les vitres des tableaux, ce qui faisait qu'un visage de Christ dégoulinant de larmes se mélangeait comme dans une transparence de Picabia à celui, euphorique, d'une femme aux longs cheveux argentés comme Lui... Ou alors un père au visage tordu de douleur, sortant des ruines de Cana en

portant son enfant mort, blanchi de poussière (j'avais laissé le papier immaculé), reflétait un autre père, libanais lui aussi, mais fou de joie d'être là... Car il y avait pas mal de Libanais ce soir-là... Serge avait même réussi à faire venir l'ambassadeur, qui trouva ça très bien. On prit quelques photos. C'était Tony le photographe attitré de l'Office. Madame Hammoud, la chiite secrétaire de Serge qui gardait la galerie, était aux anges. Aux anges d'Ali, bien sûr ! Surtout que j'avais représenté le chef du courant chiite tel que je l'avais vu sur des posters à Nadjaf ou à Kerbala, en 2003. Il y avait même un portrait de lui que j'avais fait sur un carton de chemise dont la forme, à laquelle je n'avais pas touché bien sûr, avait quelque chose d'oriental.

Ça c'était du vernissage ! Une tourbillonnance d'amis et d'amateurs venus en foule voir ma nouvelle exposition. Comment pouvais-je imaginer, ce 5 mars 2009, que c'était certainement la dernière fois que je donnerais une telle fête et avec un tel succès ? Les suivants, je parle des vernissages, seraient de moins en moins achalandés. J'avais déjà

perdu pas mal de monde, mais je ne m'en apercevais pas forcément, à cause des nouveaux qui étaient entrés dans la bande. Serge, tout grand, tout roux, le regard perçant, ressemblait à un Van Gogh sculpté par Zadkine. Il passait entre les huiles phéniciennes. Ça lui faisait quelques taches sur son veston. Des manteaux de fourrure le lui tamponnaient au passage.

Moix et sa nouvelle femme Laetitia étaient là. Je parle d'Alex Moix bien sûr ! Il était hors de question que j'invite Yann, et encore moins son gigolo révisionniste Blanrue ! Tout ce brouhaha, on aurait dit le bruit de la mer qui sortait de chaque personne comme de coquillages qui s'entrechoquaient au son des coupes de champagne trinquantes.

Ah, voilà Soral ! Je l'aperçus au fond, en blouson, tout perdu noyé dans le groupe de mes fans. Non incognito, mais inconnu, à ce bataillon en tout cas. Il la ramenait moins, à cette époque-là, le « Maître du Logos » ! C'était moi qui étais à mon apothéose de succès, c'était lui qui ramait, surtout en cette période de traversée du désert pour ce



chameau ! C'est vrai qu'il ressemblait de plus en plus à un chameau... Il se rasait la tête progressivement, jusqu'à noyer sa calvitie dans un crâne de sable.

C'était la première fois que j'exposais de la peinture strictement politique. Des moudjahidines d'Afghanistan jusqu'au portrait de Jean Genet (le seul écrivain présent) en passant par Ali, le Christ et les petits gosses de Gaza en miettes, tout était dit, et mieux que sur le site de Soral ou dans le spectacle de Dieudo où ça commençait à se voir qu'ils n'en avaient rien à foutre de la Palestine meurtrie. Nicolas, le flic, et sa femme Perrine étaient arrivés. Patrick Besson me promit un article dans *Le Point*... Laurence Rémila et Sébastien Bardos (from *Technikart*) avançaient vers le buffet pour achever les plateaux de fatayers aux épinards. Drôles de Popeyes en mal de puissance ! Ah, enfin, Yves ! Il était temps ! Toujours furtif, glissant, terrorisé à l'idée d'être filmé ou pris en photo avec moi. Il était venu avec Virginie. Taddei débarqua nonchalamment : il était félicité tous les cinq centimètres pour sa « grande culture »

et son « sauvetage de l'esprit du service public à la télévision »...

Et pour la première fois, je voyais mes trois « forumeurs » réunis, car « Petit Jean » avait fait le déplacement de son Épinal... Quelle belle surprise ! C'était donc lui, « Petit Jean », exactement comme je l'imaginais, sorti tout droit de *Robin des Bois*. Quel enthousiasme chez cet Italien trapu, un peu plus âgé que les deux autres, « Olaf » et « Wham Bam », d'où il se dégageait une humanité merveilleuse, néo-réaliste et chrétienne ! Quel trio avait été plus fervent, soudé par son admiration pour mes livres, jusqu'à m'envoyer des chèques chaque mois, quelques dizaines d'euros, pour soutenir l'Œuvre ? D'ailleurs c'était terminé. J'avais une bonne occasion, par cette exposition, de refuser leur sacrifice. Merci énormément ! Dieu ne vous le rendra pas mais il n'en pense pas moins.

Isabelle Coutant-Peyre aussi était là, bien sûr : elle me tendit mon propre carton d'invitation, ce sultan respirant une fleur à l'encre et au pastel sur fond jaune, et sur

lequel on avait inscrit la titraille : *Les Orient*  
*de Nabe*. Je retournai le carton et lus :

**Ilich RAMÍREZ SÁNCHEZ**

Regret ne pouvoir assister au vernissage des  
Orient de Nabe, à cause d'agenda  
surchargé...

Il sera représenté par Madame son épouse.

INCH'ALLAH !

Cher ami,

Je suis très touché par votre aimable  
attention, je vous promets d'assister aux  
futurs vernissages à Caracas.

Amitiés révolutionnaires,

Carlos

Soudain, Jean-Luc Delarue entra ! En  
costume, sans chic outrancier, fonçant  
directement sur moi, avec beaucoup de  
chaleur. Il m'avait confirmé sa venue par texto  
lorsque je lui avais posé la question : « *Tu  
rigoles ! Bien sûr que je viens !* » Sur le chemin

qui le menait à moi, il aperçut Soral, et Jean-Luc lui dit seulement : « Salut Alain. » Et ce fut tout. Il resta avec moi, regardant les tableaux attentivement, pan par pan.

Delarue flasha sur les Christs, et évidemment sur le Jean Genet. Je dis « évidemment », mais ça n'était pas évident. Ça faisait plaisir à voir, sa spontanéité d'ex-gendre idéal devenu martyr drogué, roi des parapsychanalyses télévisées ! Assez vite, dans les cinq minutes, après avoir fait le tour de la galerie avec moi, il acheta donc le Jean Genet et un Christ ruisselant de larmes d'or sans même regarder les prix. Delarue voulut ensuite décrocher ses deux tableaux. Il le fit avec une brutalité qui mettait en péril la cimaise, au risque de tout faire tomber. Il disait que ce n'était pas pour les emporter mais pour les voir de plus près.

Comme il était le plus vedette des peuples présents (j'attendrais en vain Ardisson, Naulleau, Giesbert...), Jean-Luc fut le plus photographié, et particulièrement par Tony le Libanais. Soudain, ce fut comme si le flash avait été un coup de foudre qui tombait sur

l'animateur, et pas au sens amoureux. Immédiatement, Delarue fit la grimace. Sa mâchoire se crispa. Son grand front lisse transpirait. Il se rebiffa, c'était le flash de trop sans doute. Il ne supportait plus l'idée de se voir paparazzié, même ici. Il agressa le photographe au sang chaud, d'abord verbalement puis par des gestes menaçants ! Tout le monde assista stupéfait à ce miniesclandre. Delarue avait jeté plus qu'un froid. Clash après flash. C'était presque beau. Accrochage à mon accrochage ! Serge intervint et calma Tony qui voulait en découdre. Il s'en fallut d'un ex-cheveu de Soral pour qu'une vraie bagarre éclate. Jean-Luc but une coupe. Je l'emmenai se calmer à l'étage, dans le bureau de Serge, en lui montrant « quelque chose », puis le raccompagnai vers la sortie. L'animateur livide et bientôt gravement malade me salua et partit.

Je reviens sur Soral, car à ce moment-là, Alain était tellement dans la mouise et la loose qu'il ne risquait pas d'irradier une quelconque aura au point d'avoir un autre contact avec Delarue que celui que je viens d'indiquer plus

haut, contrairement à ce qu'il prétendrait plus tard dans une vidéo faite pour me casser. Il y avait eu pourtant beaucoup de témoins, mais ça ne l'empêcherait pas de mentir. Alain raconterait que Delarue était venu à lui lors de ce vernissage pour parler au grand psychologue-pote qu'il prétendait être, un tantinet confesseur : « Alain, tu sais, j'aurais rêvé d'être comme toi, d'avoir ton courage, malheureusement je fais ce que je fais, j'en suis conscient et je m'en repens... » lui aurait dit Jean-Luc, des presque sanglots dans la voix... N'importe quoi !

Le départ de Delarue me décontracta soudain, moi qui jonglais depuis le début de la soirée difficilement avec toutes ces femmes présentes... Soral était comme un fou, les yeux exorbités par tant de femelles nabiennes...

Négligeant Nadia (surtout qu'elle était collée à Lili qui, en tant que Juive à l'esprit supersonique et à la drôlerie ravageuse, continuait à lui faire peur), Soral jeta son dévolu (autant dire son dégueulis) sur une belle Marocaine qui se trouvait être ma maîtresse du moment ! On aurait dit qu'il avait

été attiré par ma présence en elle. Par mon odeur de sperme alléché, Alain ne la lâcha pas de la soirée, jusqu'à ce qu'elle finisse par partir, et sacrément contrariée, à cause de Soral d'ailleurs car, en bonne balance qu'il avait toujours été, c'est lui qui lui cracha le « morceau »...

En effet, la sentant amoureuse de moi, ce salaud lui désigna exprès Audrey comme étant la « madame Nabe » officielle. Ma pauvre maîtresse qui se croyait seule, même en secret, à me posséder, venait d'apprendre de la langue de pute même de Soral qu'il y avait une autre reine qu'elle dans cette fête enchantée...

Yves était triste. Ce soir-là, il y avait un manque terrible pour lui : Salim Laïbi... Il était loin le temps (2007) où Monsieur le dentiste montait spontanément rien que pour le vernissage d'une exposition. Il ne risquait pas de réitérer la surprise ! Le fil avait été rompu, et ce n'était pas Yves, avec sa balourdise, qui aurait été capable de le renouer. Salim et moi, on était en froid, c'était net. Et finalement pour les mêmes raisons que je l'étais avec Blanrue : leur révisionnisme croissant, étayé

par une admiration débile pour Faurisson, me les avait rendus insupportables, tous les deux trop butés dans leurs certitudes (et peut-être plus encore dans leurs incertitudes).

Le clou de mon exposition n'était pas exposé... Serge Akl ne tenait pas à montrer ce tableau caché. Il le gardait précieusement dans son bureau. Je jouais le jeu volontiers, car d'abord, rien ne m'obligeait à accrocher dans la salle tous les tableaux qui me plaisaient et que j'avais peints ; mais surtout ça m'amusait de constater que de ne révéler le portrait maudit qu'à certains VIP en accroissait la valeur, et le désir qu'il suscitait... Pas la valeur artistique et picturale, car un de nos amis à Audrey et moi, marchand de tableaux en Suisse, et des plus compétents, m'avait affirmé qu'il s'agissait là de mon « chef-d'œuvre ».

C'était un portrait de Ben Laden que j'avais peint un mois plus tôt (février 2009) : une grande gouache sur fond vert, où on voyait Oussama poser frontalement avec sa douceur coutumière dans le regard, vêtu de sa veste kaki de camouflage tora-boresque, et tenant



dans ses mains raffinées une kalachnikov du meilleur effet...

Et Delarue ne serait pas le seul à l'avoir vu... Quelques jours plus tard, Patrick Le Lay le verrait également, ainsi que Guillaume Durand, qui arriverait décoiffé, en vitesse, dans les vapes... À lui, mon Ben Laden ne lui ferait pas plus d'effet que ça car, me dit-il, son fils était en garde à vue (quel rapport ?). En plus, c'était pas son truc, à Guillaume, la vraie peinture moderne indémodable ; Durand préférait l'art contemporain poussiéreux du présent.

Un autre de mes « amis » qui était bien nul à la fois sur la peinture et la politique, c'était Taddei (à qui d'ailleurs je ne montrai pas mon « trésor »). Ce soir de vernissage, je sentis Frédéric pétrifié à l'idée d'être « obligé » (par moi !) de me réinviter à *Ce soir (ou jamais !)*. Il me fit clairement comprendre qu'il ne pouvait pas me recevoir en solo pour faire l'apologie de mes tableaux. Pourtant, je ne voyais pas ce qu'il y avait d'extravagant à le faire. Finalement, Taddei m'avoua qu'il n'était pas

« chaud », car il aurait l'air de cautionner des « caricatures antisémites faites le dimanche » !

Ça y était, il s'était trahi. Toujours sa phobie stupide de l'accusation d'antisémitisme... Il se comportait comme si j'avais exposé à l'Office du tourisme du Liban soixante-cinq caricatures de Juifs ! Alors que je n'avais jamais fait que peindre les conséquences des bombardements israéliens sur la population palestinienne ou libanaise : maisons en ruines, mères hurlant vers le ciel, foules en colère, enfants carbonisés et autres veuves de combattants arabes en pleurs...

## CCXLIV

### Chapitre où l'on croise un peu trop de Kabyles

Yves était tellement radin qu'il pouvait être généreux par autrui, un peu comme la gestation par autrui : il poussait ses potes à m'acheter des tableaux à sa place ! Et même jusqu'à son frère, à Yves, qui embarqua un petit mendiant marocain. Le plus remarquable

fut Aziz Ait-Aoudia... C'était un ami d'enfance d'Yves et de Kemal et Moody. Ils s'étaient tous connus, Yves, les frères Mohamedou, Aziz et son frère Riad, à Alger, au lycée. Fils de bourgeois, tous !

Ait-Aoudia était devenu un grand bonhomme d'affaires kabyle très avenant, très généreux, qui, en deux fois, vint à l'Office du Liban se prendre un cavalier arabe et un joueur de ney rouge au pastel pur ; 3 300 euros quand même...

Le bilan était excellent : en quinze jours, on avait vendu seize tableaux, c'est-à-dire pour près de vingt mille euros. Ça en faisait en vérité trente-deux, puisque je touchais 100 % de chaque tableau au lieu des 50 de ma précédente expo, comme me l'avait fait remarquer ce très bon calculateur de Soral. Un jour, d'ailleurs, il m'appela pour me dire que ce qu'il avait préféré, c'étaient les villes arabes en révolte et en vitrine au lavis. « C'est ce que tu as fait de plus original. »

Il y avait des après-midis où j'en vendais trois, suivis de quelques jours sans aucun de vendu. Une fois, Léo arriva, pâle, amaigri,

sortant de sa maladie, il acheta un moudjahidin et promit de revenir avec sa femme Nathalie Rheims. En effet, le vendredi suivant, Nathalie vint avec son chauffeur. Elle se dirigea tout de suite sur ce qu'elle appelait « la pièce maîtresse »... C'était un Jésus assez sombre, et rose, très pathétique, soutinien...

Natacha Maximov, elle non plus, ne pouvait pas manquer ça. Une fin d'après-midi, elle visita la galerie et lorgna deux popes, mais lorsqu'elle vit arriver Nadia, toute pimpante, par jalousie, croyant qu'elle était ma maîtresse, Maximov ne fit un chèque que pour un seul pope. Pour le second, Madame la Russe réfléchirait. Il fallut que je le raccroche, je n'aimais pas ça. Nadia m'avait fait perdre six cents euros en quelques secondes. Tant pis !

D'ailleurs – et peut-être pour compenser –, Nadia se pointa une fois avec son père, un Kabyle élégant (ça m'arrache le cul de le dire, mais ça existe), qui m'acheta une grande tête de sultan empanachée. Ce jour-là, Nadia s'était fait également accompagner par sa sœur Kakou...

Ça alors ! Les voilà donc réconciliées toutes les deux ? Je l'ignorais. Il faut dire que c'était très récent. Ça faisait plaisir de les voir à nouveau enlacées tendrement, les deux brunes Nadia et Kakou. Presque un an sans se voir, à se faire la gueule, de loin. La raison ? C'est Nadia qui finit par me l'avouer sous une de mes mosquées, tachée de vert et rose sous un ciel ocre : Kakou était sortie avec Moix !

Je n'étais pas dupe : la fâcherie de Nadia à l'encontre de Kakou n'était pas seulement due au dégoût de savoir sa sœur cadette pinée par un type aussi horrible que Yann Moix ; il y avait aussi, évidemment, une sorte de jalousie cachée sous sa désapprobation. Car Kakou avait fini par réaliser avant sa sœur aînée le fantasme de cette dernière : coucher avec un écrivain, devenir sa femme !

Nadia avait tellement seriné tout son entourage avec cet idéal (qui s'était soldé par un échec avec Soral) que, pour des raisons plus ou moins obscures, la petite comédienne Kakou s'était, elle, décidée à franchir le cap ! Et elle avait pour cela pris le premier sous-écrivain venu qui descendait tous les soirs à

Saint-Germain faire pisser sa cervelle en laisse...

Kakou ne se serait pas risquée à choisir Soral qui avait déjà touché à Nadia ! Il lui fallait quelqu'un de « vierge » par rapport à sa sœur, même s'il ne l'était pas par rapport à moi. Car bien vite, Kakou s'aperçut sur le tas, si j'ose dire, que Moix était bien le caractériel tordu hyper complexé par ma pomme qu'on lui avait toujours dit qu'il était.

Ce que Nadia imaginait avec moi à son bras, sa sœur l'avait réalisé avec Moix au sien. C'était une sorte de double substitution : Kakou s'était projetée dans sa sœur comme Moix se projetait dans moi. Lui-même n'avait pas dû être insensible à l'opportunité de sortir avec la sœur d'une de mes meilleures amies...

Et désormais la Kakou s'en repentait, et voilà pourquoi elle était revenue vers sa sœur en lui demandant pardon. On lui avait pourtant souvent répété que Moix était insupportable, ignoble, totalement ravagé dans son pantalon, avec une ridicule paire de couilles qu'il supportait mal, car il estimait que l'une n'était pas assez sosie de l'autre, ou

bien que l'une plagiait l'autre avec trop d'évidence, et que sa petite bite au milieu, elle, n'était pas assez rigide pour parvenir à équilibrer les deux tendances.

## CCXLV

### Les noises d'« Ambroise »

« Olaf » m'amena un jour à l'Office deux forumeurs, « Ambroise » et « Oxmo », qui arrivaient de la Main d'Or où Laurent James avait lu tout seul, en sept heures, *Au Régat des vermines*. D'ailleurs, un autre jour, James lui-même se ramena avec sa Pascale Giaj... À sa voix se ressentait encore l'expectoration totalement inutile de mon *Régat*.

« Ambroise » et « Oxmo » me racontèrent qu'eux-mêmes, pourtant grands lecteurs, étaient partis au bout d'un moment, car il y avait six personnes dans la salle.

À cause de ses derniers posts sur le 11-Septembre, je battis froid cet « Ambroise », un petit gars suisse avec un chapeau nabien, une tête à la *Mad*, les oreilles décollées et les dents

du bonheur... Les noises d'« Ambroise » sur Internet, ç'avait été d'insinuer que j'étais « malhonnête » de ne pas avouer que je m'étais peut-être trompé sur un « fait divers » qui n'avait, « selon toute vraisemblance », pas eu lieu !

« Ambroise » se demandait ce qu'il resterait de ma *Lueur d'espoir* une fois que les thèses conspiris auraient été reconnues par le plus grand nombre, y compris par moi, bien obligé... Ce petit enculé se demandait également pourquoi je n'écrivais rien là-dessus (et *Arrêtez vos conneries !*, c'est pour les chiens ?), et me soupçonnait de ne pas vouloir en parler pour ne pas avoir à reconnaître que je m'étais « planté ».

J'étais furax ! Bande de cons ! Ne pas avoir accès à mes textes dans mon tiroir n'était pas une excuse ! Pas un pour penser que ce n'était pas parce que je ne m'exprimais pas publiquement sur ces questions qu'elles ne me travaillaient pas... Toujours cette infirmité métaphysique des fans qui ne vivent avec leur auteur que dans leur propre temporalité à eux, c'est-à-dire celle de leur lecture du jour : ils ne



s'éclairaient, et surtout ne m'éclairaient, qu'à la lumière de ce que j'ai déjà publié !

Tous, et en particulier ce Suisse, parce qu'ils ne m'avaient pas encore lu sur le sujet du conspirationnisme, se permettaient de me juger. Qui était donc cet « Ambroise » pour devenir ainsi soudain le chef de file de mes forumeurs complotistes ?

— « Ambroise », l'homme qui se pose des questions ! lui dis-je à peine était-il entré dans la galerie.

— Ce n'est pas bien de se poser des questions ? me demanda-t-il.

— Oui, mais pas pour donner de mauvaises réponses !

J'en avais déjà soupé en 2009, entre Salim et Soral, et hélas ! déjà Dieudonné, pour supporter de la part de mes propres lecteurs assidus de telles conneries ! Je lançai quelques flèches à cet « Ambroise », mais j'en gardais pas mal dans mon carquois, parce que c'était un ami d'« Olaf », et que celui-ci l'avait fait venir à moi, pensant lui faire plaisir. Ah, il n'était pas déçu du voyage Lausanne/Paris !

D'ailleurs, et c'est cet « Ambroise » (qui finirait par reprendre son vrai prénom) qui plus tard me le confierait, mon cher « Olaf » non plus, comme beaucoup d'autres de mes fans, n'était pas du tout convaincu par ma « version » du 11-Septembre...

Lors d'une soirée inter-forumeurs post-jamesseries, toute la petite bande – « Ambroise », « Olaf », « Wham Bam », « Oxmo », « Mister Mayo », « Haché Menu » et autres cyber-clampins – était revenue sur la question, et « Olaf » avait dit :

— Qu'est-ce que ça peut bien foutre que ce soient les Arabes ou pas qui aient fait le 11-Septembre ? De toute façon, ça ne change rien...

## CCXLVI

### Samia

Un autre jour arriva à la galerie une belle trentenaire... C'était une Tunisienne à lunettes et aux cheveux bouclés qui voulait que je lui dédicace *Je suis mort*. Elle fit un tour de

l'exposition, et s'arrêta devant le petit Gazaoui phosphoré. Je la regardais regarder ma gouache, et soudain elle fondit en sanglots. Des larmes coulaient de ses lunettes. Je me levai et allai la consoler en la prenant dans mes bras. Sans la connaître, je lui caressais les cheveux. C'était la première fois que je voyais quelqu'un pleurer en regardant un de mes tableaux. Quel magnifique moment ! Elle s'appelait Samia. Je la branchai sur le 11-Septembre et m'aperçus très vite que, selon l'expression consacrée et sacrément conne, « elle n'y croyait pas ».

Mais Samia m'aimait déjà trop pour que la remise en question de la « thèse officielle » ne remette en question son admiration pour mes écrits et mes peintures sur les Arabes. Samia était à la fois fan de Ramadan, de Faurisson, de Dieudonné, de moi et de Soral. Évidemment, elle détestait Houria Bouteldja...

— C'est physique, me dit-elle.

J'avais envie de lui répondre : « Moi aussi, c'est physique ! » Samia était surtout adhérente à Égalité et Réconciliation. Heureusement, Soral n'avait pas assisté à cette

scène ! Une de ses militantes pleurant dans mes bras pour des raisons politiques ! Samia était complètement complotiste. Ben Laden était « l'ordure des ordures » car il avait accepté de porter le chapeau du 11-Septembre à la place des Américains qui, eux, avaient fait le coup ! Quand je lui demandai : « Mais pourquoi il aurait fait ça ? », elle me répondit : « Je ne sais pas. » Elle m'énervait, ce qui m'excitait encore plus. Ça m'intéressait autant d'essayer de convaincre une complotiste par mon sexe que de savoir ce qu'une complotiste avait dans le sien.

Le complotisme de Samia, par la suite, je le jugerais très précoce, car en 2009 il était déjà d'un très haut niveau. Par exemple, elle pensait que Human Bomb, à Neuilly, avait été payé par Sarkozy pour faire sa prise d'otages dans l'école maternelle afin que le jeune et courageux maire puisse être en situation de sauver des gosses, de récupérer toute l'aura de cette action, mais qu'après, l'affaire ayant mal tourné, Sarkozy avait décidé de faire exécuter le désespéré pour qu'il ne parle pas. C'était difficile de savoir qui elle détestait le plus dans

son foutoir psychologique : Ben Laden ? Bouteldja ? Sarkozy ?... Non, le hasard.

Je mis toute la fin du dîner (au Berkeley, où je l'avais invitée deux jours après notre rencontre) à lui expliquer que je n'étais pas militant. À un moment donné, je pensai même qu'elle pourrait être une espionne envoyée par Soral pour me convaincre de les rejoindre dans leurs magouilles. Car Samia me dit que son plus grand désir, ce serait que j'écrive dans *Flash*. Elle me dit aussi qu'elle connaissait Salim Laïbi. Sans blague ? Personnellement ?

À mon tour d'être contre le hasard... On sortit du restau et on marcha, soi-disant au gré de nos pas qui nous entraînèrent jusque dans ma rue des Saussaies, devant ma porte. Je m'arrêtai, presque naturellement, hésitant à lui proposer de monter. Samia ne comprenait pas pourquoi je m'arrêtais là, alors nous reprîmes notre route et errâmes dans le Paris nocturne et désert.

On se retrouva devant l'Office du Liban, tout éclairé, avec mes tableaux ne dormant que d'un œil. Je regardai le visage de Samia éclairé

par la vitrine, puis je la raccompagnai place des Ternes...

## CCXLVII

### Faurisson en kippa

Salim, justement, m'appela le lendemain, tout doux, rigolard, goguenard presque. Lorsque je lui signalai qu'aucun Libanais ne m'avait encore acheté de tableau à l'Office même du Liban, ça ne l'étonna pas. Et quand je me plaignis à lui de la nullité des Arabes, il me dit que ça contredisait ma thèse sur le 11-Septembre : « Vous voyez bien qu'ils sont incapables de faire ça ! Vous le dites vous-même ! » « Oui, mais il y a des exceptions ! C'est ça qui confirme une règle... »

Puis je lui parlai de Samia. Elle m'avait raconté qu'elle avait reçu chez elle, la dernière fois qu'il était venu à Paris, « Le Libre Penseur » (c'était désormais officiellement comme ça qu'il se présentait aux « étrangers » dans le monde réel), avec son copain Farid. Et évidemment, Farid avait essayé de brancher

Samia. Salim nia que son pote voulait baiser cette sensuelle Tunisienne complotiste. Quel malheur qu'elle m'ait rencontré ! « Je ne savais pas que vous aviez des amis babyloniens ! » ne me gênai-je pas de dire au « Libre Penseur », si regardant sur la question. Négationniste sur les avancées flamboyantes de la Cause arabe accomplies par les héroïques kamikazes (pléonasme) du 11-Septembre, Salim Laïbi ne pouvait être que négationniste sur les avances piteuses de son pauvre pote beur à une sœur bandante... Samia m'avait d'ailleurs raconté qu'elle le trouvait pénible, Salim, avec ses théories. Même si elle était convaincue à 80 % du bien-fondé de ses dires débiles. Elle l'avait trouvé lourd et pâteux. Physiquement, le Farid ne lui plaisait pas non plus.

Salim ne s'en remettait pas, de Faurisson ! Un vrai kiff : « Il y a plus de preuves de l'existence des extraterrestres que des chambres à gaz ! » Il me recommanda un sketch que Dieudonné avait fait avec le Professeur sur Internet. Ça l'avait fait pleurer de rire, ce jeu de rôles basé sur l'ironie... Je

visionnai la chose... Dieudonné s'était déguisé en intervieweur juif, une sorte de déclinaison de Fogiel, et il recevait une variante de Serge Klarsfeld, joué par Faurisson lui-même avec une kippa. L'intervieweur était au service de sa majesté le traqueur de nazis et lui embrassait même le pied, à un moment. Et l'autre n'arrêtait pas de trouver supérieure l'extermination des Juifs à toute autre souffrance humaine. Il parlait de « Faurisson » comme étant l'ennemi à abattre, tandis que l'intervieweur disait du mal de Dieudonné qui avait osé le recevoir sur sa scène en décembre dernier.

On remarquait beaucoup de coupes dans ce sketch, sans doute dues à la difficulté pour Faurisson de jouer la comédie. Dieudonné était habitué, mais la présence de cet amateur déstabilisait son jeu. L'instrumentalisation n'allait pas assez loin à mon goût. Faurisson ne faisait que dire du bien, par la négative, de lui-même. En rendant outrancier le discours partial de Klarsfeld contre le révisionnisme, il faisait que le spectateur ne pouvait que



prendre en pitié ce personnage de « Faurisson », si détesté par sa voix.

Visuellement c'était drôle de voir Faurisson avec une kippa jouant le rôle d'un Juif. Mais encore une fois, il aurait fallu lui faire dire bien autre chose, en tout cas le rendre véritablement hystérique dans son sionisme shoahitique pathologique, pas le faire parler comme Faurisson lui-même parle, c'est-à-dire calmement, sournoisement, avec cette arrogance feutrée du con qui croit avoir raison. Même à travers l'ironie, ça transparaissait !

Quant à Faurisson lui-même, il ne se rendait pas compte qu'en faisant le clown ainsi, il perdait le peu de crédit auquel il pouvait encore prétendre : celui de sa « malédiction ». Il n'était plus un historien maudit dans l'ombre dont on jugulait la parole, mais un pantin pour Dieudonné sous les sunlights du théâtre du Mirador !

## CCXLVIII

### Taureau dans un bac à sable

Pour le printemps, Dieudonné donna une conférence de presse dans son théâtre pour annoncer sa candidature aux Européennes, avec une « liste antisioniste ». Les réactions qui avaient suivi son « sketch » de Faurisson montant sur la scène du Zénith le 26 décembre l'avait stimulé à descendre dans l'arène politique. Encore une fois il s'était trompé de dimension. Avait-on déjà vu un taureau assez con pour se croire dans une arène alors qu'il entrait dans un bac à sable ? Il n'y avait plus ni droite ni gauche, expliqua-t-il, il y avait les sionistes d'un côté et les antisionistes de l'autre, parmi lesquels il se rangeait bien sûr. Il disait qu'une campagne comme ça, ça allait coûter 300 000 euros et il faisait appel, déjà, aux dons. Il disait encore que Faurisson ne ferait pas partie de la liste et que dans cette liste il y aurait du jazz, beaucoup de jazz... Il en disait des choses !

Puis ce fut l'égrainage de ceux qui seraient présents, dans cette « Liste antisioniste » : la Ginette Skandrani, Alain Soral, Djamel Bouras, Jean-Marie Bigard, Kémi Séba... Il n'écartait pas l'éventualité que Jean-Marie Le

Pen le rejoigne... Mais Dieudo ne savait que dire quand on lui demandait d'explicitier son programme, « l'antisionisme ». C'était juste un élan « anti-communautariste ». Comme d'habitude, il truffait sa conférence de bribes de son spectacle mais qui tombaient toutes à plat. Il listait ensuite toutes les misères que le pouvoir lui avait faites sans jamais donner l'axe de son mouvement politique : on lui interdisait de faire ses spectacles, il ne savait pas comment il allait nourrir ses cinq enfants, il se sentait un esclave dans son pays...

C'est aussi la première fois, je crois, qu'il parla de son autocar. Il était obligé de jouer dans un bus puisque de plus en plus de mairies lui interdisaient l'accès aux scènes de leur ville. Il se recomparait à Molière, qui aurait été mis en disgrâce par Louis XIV au point d'être obligé de jouer dans une roulotte. Je ne sais pas qui lui avait donné ces informations fallacieuses sur la biographie de Poquelin. Quel historien pouvait tourner autour de lui, à part Faurisson ? Blanrue, peut-être ? Ah, il était salement roulé dans la farine par des falsificateurs et des ignorants ! Molière

mal vu par Louis XIV ! Au point de jouer dans une roulotte ! N'importe quoi ! Si Molière avait en effet utilisé une roulotte, c'était pour voyager dans le sud de la France lorsqu'il partait en tournée, il installait juste ses tréteaux dans les villages, dans les campagnes, et jouait, avec sa troupe, la Madeleine Béjart en tête. En aucun cas *dans* sa roulotte ! C'était une sorte de théâtre itinérant, mais sûrement pas à cause des persécutions du Pouvoir, d'autant plus que dès son retour à Paris en 1658, Poquelin fut protégé par Monsieur, frère de Louis XIV, puis par Louis XIV lui-même. Mais comme aucun journaliste – aussi bien ceux présents lors de cette conférence de presse que tous les autres – ne savait ça, Dieudonné pourrait continuer à servir ce révisionnisme récupérateur de la vie de Molière pendant des années, sans que personne ne lui objecte quoi que ce soit.

Dieudonné ne se voulait pas « communautariste » mais ne parlait que de ça, de l'esclavage noir, des Antilles, de la Guadeloupe... Après Molière, Dieudo se comparait à Muhammad Ali... Il citait aussi

Thierry Meyssan, Ahmed Moualek, le Centre Zahra... Il souligna que sa liste n'était pas un mouvement antisémite :

— Pour moi l'antisémitisme est une aberration, une stupidité, et je pense que se battre contre le sionisme, c'est lutter contre l'antisémitisme.

Et gnagnagna... Et plus loin :

— Je suis ce nègre de maison – plutôt des champs, on ne m'a pas laissé accès à la maison, moi – qui s'évade, qui s'échappe, qui essaye d'entraîner dans son sillage...

C'est exactement ça. Une mentalité d'esclave qui ne pense qu'à s'enfuir avec d'autres résignés, et pas à prendre le pouvoir, ni à faire la révolution, ni même à crever l'esclavagiste !... Je m'en étais bien rendu compte lors de ma convocation à la Main d'Or pour sa Sandra : Dieudo n'avait pas compris l'élection d'Obama, ni mon tract qui dénonçait l'auto-esclavagisation des faux Noirs, ou plus exactement des Noirs faussement révoltés, parmi lesquels je devais désormais me résoudre à ranger Dieudonné M'Bala M'Bala.

## CCXLIX

### Fin chinoise à mes *orients*

On approchait de la fin de l'exposition. Je décidai de faire une fête de décrochage. J'invitai tous ceux qui avaient acheté un tableau – ou à qui je voulais en offrir un – à venir le décrocher eux-mêmes, physiquement.

Mon fils Alexandre fut le premier arrivé. Il voulait sentir l'atmosphère de l'Office une dernière fois. Nicolas arriva ensuite, flic à moto, soucieux. Il était crevé à cause de ses examens pour passer commissaire, et surtout il s'était fait piquer un *K.-O. et autres contes* sur les enchères d'eBay, à un euro près (186), ce qui le contrariait. Je vis qu'il flashait sur *L'Iranienne*, un dessin au marqueur. Tant mieux, c'est celui-là même que je voulais offrir à sa femme, Perrine, qui m'avait confectionné mes parois en contreplaqué dans la salle. Les fans commençaient à entrer... Alexandre s'en alla. Champagne pour tous ! Il fallait bien dire adieu à ces merveilleuses quatre semaines d'exposition où tant de monde était venu !...

Je m'aperçus qu'il y avait eu quelques défections : Houria Bouteldja, par exemple... Quelle tristesse d'être si indifférente à toute forme d'art, même quand celui-ci est au plus haut point politique et qu'il va dans son sens ! Dommage d'être fermée à ce point quand on ouvre tant sa gueule... Houria avait préféré m'envoyer Dekra Liman, ma collaboratrice de *La Vérité*, que je verrais débouler, le lendemain du décrochage, alors que j'étais revenu pour finir de ranger la salle vidée...

— Je suis les yeux d'Houria ! m'avait dit Dekra.

Houria l'avait appelée pour qu'elle vienne à sa place et qu'elle voie mes tableaux. Mais il n'y avait plus de tableaux ! On resterait quand même un petit moment à discuter avec Dekra, car j'avais toujours gardé de bons souvenirs de nos duels dans *La Vérité* : elle, la musulmane modérée ; et moi, le catholique extrémiste !...

Pour l'heure, un Toulousain, un Monégasque vinrent chercher leurs œuvres acquises... « Journal Intime V » aussi se pointa. On eut d'ailleurs une discussion intéressante sur Bernanos. Il me soutenait

qu'il y avait deux tomes de la Pléiade de ses écrits polémiques. Je n'en voyais qu'un. Comme il avait l'air sûr de lui, je pariai :

— Si tu as raison, je t'offrirai l'autre Pléiade de Bernanos, celle des romans.

— D'accord.

Une semaine plus tard, je lui apportai la Pléiade promise et due, car « Journal Intime V » avait eu raison. Pari perdu, pari honoré. Le jeune homme sembla touché par ma parole donnée et tenue, d'autant plus qu'il s'agissait de mon propre exemplaire...

Nadia arriva à son tour, puis Jean, un jeune royaliste alsacien pro-syrien. Léo, amené par son chauffeur, entra dans l'Office pour récupérer son tableau et celui de Nathalie. Aziz Ait-Aoudia également vint chercher les siens. Puis deux Libanais. J'avais dit à Serge que j'étais bien déçu par la diaspora « phénicienne ». Deux d'entre eux avaient finalement acquis des tableaux, sur la trentaine que j'avais vendue. Et pas un n'avait pris une vue de Beyrouth, ni un père tenant dans ses bras le cadavre de son enfant bombardé par les Israéliens à Cana !



Puis surgit Samia, avec un copain noir qui avait la banane (comment vous dites, vous, quand un Africain a le sourire?). Puis Dimitri, Yves, Thomas... Et même Hélène ! Elle qui avait boudé le vernissage se raccrochait au décrochage ! La grosse sœur alcoolo de Taddeï, Marie-Isabelle, descendit son Christ du mur pour sa gouine de Barcelone. Je fis mes cadeaux finaux. *Le petit Turc en manteau de fourrure buvant sa tasse de café*, c'était pour Nadia, *L'Iranienne*, donc, à Perrine, et *Le pope* bien charbonneux à l'encre, comme il l'aimait, pour Yves. Caroline, la potesse de Soral, arriva. Il ne devait pas être loin...

Le voici ! Avec sa sempiternelle casquette. Alain n'allait pas manquer ça, même si je voyais bien qu'il regrettait qu'il n'y ait pas autant de femmes qu'au verniss'. Il commença par agresser un de mes jeunes fans, trop visiblement juif pour sa seigneurie. Aziz s'interposa, en Kabyle responsable père de famille, pour atténuer les piques stupides (« avec les youpins, c'est toujours comme ça »...) de celui qui venait d'annoncer par une lettre solennelle et ridicule à Dieudonné qu'il

était fier d'appartenir à sa Liste antisioniste ! Le tricard du FN ventre à terre y courait, pour ne pas dire à plat-ventre y rampait, pour profiter de la notoriété de la *black star*.

Soral, ce soir-là, nous gratifia tous, comme si nous étions de petits élèves, de ses grandes leçons sur le Sida inoculé exprès par les Juifs sur des singes d'Afrique afin de contaminer les Noirs ; sur la Lune, sur laquelle bien sûr aucun Américain n'avait déposé aucun pied, d'ailleurs ça se voyait au drapeau qu'ils avaient soi-disant planté dessus et qui flottait, alors qu'il n'y avait pas d'atmosphère ; et enfin sur les chambres à gaz qu'il appelait « chambres à air », se croyant original, et dont il ne voulait même plus parler, tellement il était évident que toute contestation de leur inexistence méritait un coup de poing dans la gueule !

Du trottoir où Soral déblatérerait ses conneries, on voyait très bien la fenêtre de Thierry Ardisson allumée, juste en face, au 93. Monsieur ne s'était pas déplacé pour mon exposition, même s'il m'avait laissé un message en me jurant qu'il viendrait voir ce que je faisais, ça l'« intriguait »... Je l'appelai.

Évidemment, Thierry ne me répondit pas. Je tombai sur sa messagerie, alors qu'il était là, de l'autre côté de la rue. Encore un peu, on aurait pu voir sa silhouette de mouton massif écoutant son téléphone dans l'encadrement de sa fenêtre éclairée. Je lui laissai un message en lui disant que c'était la dernière chance pour lui de voir mes tableaux, qu'on faisait une petite fête et qu'il était le bienvenu bien sûr. Il n'avait qu'à descendre, même en pantoufles, même en caleçon ! Ah non, c'est vrai, il ne portait pas de caleçon. Alors les couilles à l'air, qu'importe ! Pas de réponse. Soral essaya à son tour, en lui laissant un message plus sardonique et menaçant qui ne risquait pas de décider Thierry à venir trinquer avec nous. Moi, c'était déjà compromettant, mais moi + Soral, c'était inenvisageable pour l'ex-samedi-soiriste à succès de France 2 !

Ce que j'aurais voulu, c'est que l'ancien révisionniste Ardisson se confronte au nouveau révisionniste Soral, car ce que disait Alain était exactement ce qu'avait professé, en privé bien sûr, Ardisson pendant des années, tel que ça me l'avait été rapporté par des

témoins divers. Contrairement à ce que disait Blanrue, le révisionnisme, on ne finit pas toujours par y venir, on peut surtout finir par en revenir !

Dieudonné lui aussi m'avait promis d'assister à ma petite fête. Je comprenais que, jouant tous les soirs, ça lui était difficile. Il m'avait quand même laissé un texto que je lus à haute voix à Soral devant Aziz, Thomas et Jean :

— « *Je suis à Rennes. Malgré l'interdiction, je joue mon spectacle dans un bus. Je suis de tout cœur avec toi, bon décrochage !* »

C'était absolument insupportable à Soral d'imaginer que Dieudo et moi puissions avoir une relation en dehors de lui. Ça se voyait sur sa figure. C'était des trucs de gonzesses, tout ça ! Soral s'accapara immédiatement l'invitation. C'était lui qui avait demandé à Dieudonné de venir à mon décrochage ! affirmait-il, pour lui-même, pour moi ou pour les autres ? Pour les autres bien sûr, puisque les deux autres personnes, c'est-à-dire lui et moi, savions très bien la vérité. C'était toujours ça de tenté ! Faire croire aux autres

que c'était de lui que tout était parti, que tout partait toujours. Alain, avec sa casquette de beauf, était contrarié.

Le champ' commençait à manquer, il ne restait plus qu'une caisse. Comme les petits bateaux, ou plutôt les grosses poires imbibées qu'on glisse dedans, chaque invité ivre mort semblait être contenu dans le cadavre de sa bouteille. Serge n'était pas là, il était au Liban. Il avait raté ça, c'était peut-être mieux. Car lui non plus ne pouvait plus supporter ce Soral qui me suivait partout, à toutes les occasions, pour me pourrir mon ambiance, agresser mes amis, mes femmes, mes enfants pourquoi pas ? Heureusement Alexandre était parti ! Je n'aurais pas supporté qu'il lui fasse la moindre remarque. On allait évidemment vers une rupture annoncée. La question, c'était « quand ? », et surtout « comment ? »... Même Samia, qui était à Égalité et Réconciliation, n'appréciait pas ses façons de se comporter.

À vingt-trois heures, on ferma et on décida d'aller dîner ensemble. Où ? Au Tong Yen, bien sûr ! Soral se barra, mais il y avait Yves et Virginie, Hélène, Jean, Audrey, Nadia, Aziz et

Samia. Une belle tablée ! Dès qu'on arriva dans le restaurant de la Chinoise Thérèse, qui était quasiment vide, qui vis-je ? À la dernière table encore occupée... Claude Lanzmann ! Je savais que c'était une de ses cantines. L'ogre de *Shoah* dit alors d'une façon tout à fait audible :

— Ils viennent manger ici, eux ?

Hélène le trouva courageux et spontané d'oser dire ça tout fort, devant une demi-douzaine d'« antisémites ». Et encore, il n'y avait pas Soral ! Je ne pense pas d'ailleurs qu'Alain aurait eu le cran de s'approcher de la table de Lanzmann pour l'insulter. En tout cas, moi, je n'en avais pas envie, car je partageais le sentiment d'Hélène : de toute façon j'avais toujours bien aimé cette grande gueule (je parle de Lanzmann), même si elle s'exprimait dans le sens contraire de mes idées. Je me contentai de lui sourire avant de laisser la patronne Thérèse nous installer tous. Taddei nous rejoignit un peu plus tard, mais Lanzmann était déjà parti. Toujours à la masse, Frédéric, avant même de s'asseoir, prit Virginie, qui allait aux toilettes, pour une serveuse et lui commanda son plat ! Qu'est-ce

qu'une blonde habillée « normalement » irait foutre dans un personnel entièrement chinois de serveurs vêtus de vestes blanches ? En même temps, c'est vrai que « madame Loffredo » (en vérité, cet écouillé d'Yves ne l'avait même pas épousée !) faisait assez serveuse physiquement.

À deux heures et demie, après un dîner plein de joie et de satisfaction, on retourna tous à la galerie pour que je donne à Frédéric le moudjahidin au feutre qu'il avait acheté. C'est là qu'on vida nocturnement la dernière bouteille de champagne...

Puis Audrey rentra en scooter dans son studio de neuf mètres carrés rue Dauphine (ne cherchez pas à comprendre, ce sera pour un autre livre...). Nadia regagna sa voiture et Hélène entra dans celle d'Aziz qui la déposerait. Yves proposa de ramener Samia. Jean aussi... Mais non ! D'autorité, je chargeai les bras de ma belle Tunisienne de quelques tableaux de taille raisonnable entassés les uns sur les autres comme des pizzas, et à trois heures du matin, nous repartîmes ensemble,

tous les deux, jusqu'à chez moi, où cette fois-ci Samia monta bien sûr...

CCL

Kid goy Soral mis K.-O. par big jew  
Tubiana

Soral avait accepté de participer à un débat filmé organisé par Robert Ménard sur la liberté d'expression. Il était avec Michel Tubiana, ancien président de la Ligue des droits de l'homme, Samuel Thomas, vice-président d'SOS Racisme, et Pascal Boniface, le directeur de l'IRIS... Alain était à côté de Tubiana le barbu, cet ogre dont il avait peur physiquement. Le présentateur Thomas se goura dans le nom d'Alain, il l'appela Alain Sorel, en se justifiant de sa confusion à cause d'Agnès Sorel, Agnès Soral, Alain Sorel... Ça partait mal.

Soral, en bon lèche-cul, commença par remercier Ménard, présent dans la salle, de ne pas l'avoir désinvité au dernier moment. Il dit que son grand fait d'arme, c'était d'avoir été



chassé par le directeur de Sciences-Po Richard Descoings alors qu'il avait été invité à signer ses livres dans le sérail de la pucauterie politique. Ça, ça l'avait marqué ! Ça remontait à 2006 ! Et avec sa fausse agression dans la librairie en 2004, ces deux Waterloo pitoyables étaient présentés toujours par Soral comme des Austerlitz flamboyants.

La vidéo de son éviction de Sciences-Po circulait partout désormais. Alain y était particulièrement ridicule avec sa gueulante grotesque de dindon courroucé qui se levait de sa table d'école en disant qu'il était « un écrivain français » et qu'il avait le droit de signer ses livres ! Soral bombait le torse mais acceptait en même temps de se faire sortir par la police, tout gentiment, en maigre toutou, en mouton efflanqué dont on ne voulait plus. Encore un endroit d'où il avait été jeté ! C'était marrant, nos deux natures étaient opposées... Moi je me réjouissais d'être exclu ; lui ça l'attristait profondément.

Qu'est-ce qu'il allait foutre à un salon du livre de Sciences-Po d'abord ? Est-ce que j'allais signer des livres, moi, dans des

librairies, des universités ? Chatillon, les cheveux gominés et la doudoune fourrée, était venu avec son copain Jildaz Mahé surveiller la situation. Le flic chargé de l'évacuer disait la pire chose qu'Alain pouvait entendre : « Vous n'êtes pas désiré ici, monsieur. » D'habitude, dès qu'il y avait un flic, Soral était d'accord avec lui. Il aurait fallu étudier la phobie passionnée qu'avait le petit Alain pour les uniformes. On était loin de mon arrogance, place Beauvau, demandant des comptes à la flicaille qui m'empêchait par des barrières de rentrer chez moi, et prenant carrément la main d'un policier pour qu'il me fasse traverser le trottoir. Un petit garçon également, mais assumé, et au désavantage complet du ridicule représentant de l'autorité !

Au débat sur la liberté d'expression, il y avait donc Pascal Boniface... Le bonasse Boniface, dont j'avais déjà eu l'occasion de ne pas apprécier le courage très limité, n'avait à la bouche que le « deux poids-deux mesures ». C'était Monsieur deux poids-deux mesures ! Il aimait mesurer les choses par deux, alors qu'il fallait les balancer une à une. Lui aussi était

tombé dans le panneau de l'agression de Soral par la LDJ dans la librairie. Cela dit, Boniface était davantage complice avec Tubiana, surtout lorsqu'il écoutait Soral tresser une chose fausse, une chose vraie, une chose fausse... D'ailleurs, Tubiana le reprit quand il traita Julien Dray de « voleur ». Pourquoi pas ? Mais il fallait avoir des preuves, et Soral n'avait pas eu accès au dossier de police.

Ensuite, le gros barbu sionard enchaîna sur la réédition des *Décombres* de Rebatet par Pauvert en 76. Il disait qu'il trouvait normal qu'on lise Rebatet à condition de joindre une préface qui remette le livre dans son contexte historique. Sur ce sujet, Soral ne lui chercha pas de poux alors que c'était fondamental. Tubiana insistait sur l'obligation de ne pas enfermer les interlocuteurs dans des catégories avant de débattre avec eux. Par exemple, untel ne doit pas être traité de « sale arabe », de « nègre »... « De "Français" », ajouta Soral. Alors Tubiana chercha un kleenex dans sa poche pour le lui offrir, car il était manifeste que le grand Blanc aryen allait pleurer sur le sort des pauvres Français

persécutés, contrairement à celui des métèques et autres bougnoules survalorisés en permanence dans ce beau pays ! Et quand Tubiana reparla de « nègre », évidemment, Soral ne put s'empêcher de dire : « Dieudonné ? » Ulcéré, Tubiana dit simplement : « Dieudonné est un con. » Soral : « C'est pas de la diffamation, ça ? » Tubiana : « Non, c'est un jugement de valeur. » Et il ajouta : « Je ne suis pas loin de penser la même chose à votre égard. »

Tubiana reconnut que les lois étaient inégales, mais balaya une cause complotiste (qui serait évidemment la seule dans laquelle s'engouffreraient tous les suiveurs de Dieudo-Soral) à cet état de fait. Pour lui, ces inégalités de traitement venaient de la « culpabilité généralisée de l'Occident ». Intéressante vision des choses, que j'aurais volontiers affinée en « auto-culpabilité », la théorie du complot pouvant être avantageusement remplacée par la constatation – amère, virulente, qu'importe – d'une culpabilité entretenue par les innocents eux-mêmes, obsédés par l'autogestion de leur culpabilité.

Une culpabilité autogérée en quelque sorte...  
Ça, le Cercle Proudhon n'y avait pas pensé !

Tubiana demanda à Soral de lui passer une bouteille d'eau, ce que l'autre fit avec un petit sourire de pute, car il n'avait pas les couilles nécessaires pour ouvrir la bouteille et la lui verser sur le crâne, ce qui aurait été logique. N'était pas Arno Klarsfeld qui voulait ! Soral la ramena avec ses réseaux pour contrer la thèse de Tubiana sur la culpabilité. Comme si lui n'était pas déjà en train de former un réseau avec Dieudonné ! Tubiana lui dit : « S'il y a des réseaux, citez-les ! » Alain cita le CRIF et la Ligue des droits de l'homme. Tubiana alors monta au créneau :

— Ce ne sont pas les réseaux qui délimitent la liberté d'expression, ce sont les lois ! C'est aussi le fait que l'on vive ensemble, dans un certain contexte, avec un certain nombre de liens, et qu'on ne peut pas dire...

À ce moment-là, Soral s'érigea en sorte de rectificateur heideggérien (c'était un comble !):

— Qui est ce « on » ? « On » est un con...  
« Je » est un autre, et « on » est un con.

Soral affirma que le « on » n'existait pas en politique. Faux bien sûr, il n'y a que du « on », justement, en politique ! En plus Tubiana disait qu'il n'était pas en train de faire de la politique. Il marqua un point en lisant la déclaration d'Alain à *Complément d'enquête*. Un petit applaudissement minable dans la salle, et Soral ne sut rien dire d'autre que « c'était un propos brutal dit dans un bistrot ».

Alain enchaîna sur l'exposé de sa stratégie. C'était un « sacrifice », pour que les gens comprennent qu'on vivait dans une dictature. « Kamikaze ? » (trop drôle !) glissa Thomas le modérateur... Soral, en bon blaireau, riposta :

— Oui, on a parlé de courage tout à l'heure. C'est quoi le courage, monsieur ? Je ne connais qu'un seul courage, c'est le courage physique !

À pleurer de rire *a posteriori*... Quand le courageux Soral disait qu'il se sacrifiait « avec Dieudonné et d'autres », j'étais encore à ce moment-là, dans sa tête, parmi ces « autres ». À plusieurs reprises je reviendrais, comme un troisième élément qui ne devait pas être cité, d'abord parce que selon lui je ne le méritais pas, mais surtout parce que ça pouvait faire de

l'ombre à sa stratégie pour le coup absolument pas sacrificielle, mais de collage au cul du nouveau plus célèbre antisémite français, histoire de se tailler une place au soleil des goys.

Soral défendit l'extrême-droitisme de Le Pen pour attaquer celui de Netanyahou, mais justement, celui de Netanyahou aurait dû l'empêcher de défendre celui de Le Pen ! Et personne ne disait rien. Un type dans la salle affirma, et c'était gênant de le rappeler, que Dieudonné s'était fait agresser pendant la dernière présidentielle par des beaufs du Front national, et que c'était Chatillon le gudard qui avait reçu un coquard pour s'interposer et défendre Dieudo. Je l'ignorais.

Fin du débat, tout le monde se leva. Soral le regretta : « C'est déjà fini ? » Alain s'énerva contre Thomas, mais Tubiana resta. Soral proposa de continuer la discussion sans eux. Tubiana résuma tout :

— Chaque phrase que vous prononcez, chaque intervention que vous faites, chaque raisonnement que vous nous servez, se terminent toujours par le même délire

complotiste à l'égard des lobbies et... Quand j'aurai terminé, vous aurez le temps de vous énerver... Complotiste, de l'État d'Israël, de ceci, de cela...

— Vous êtes la Ligue des Droits de l'Homme, monsieur !

— Vous voulez avoir le respect, simplement, d'écouter votre interlocuteur ?

Soral, alors, fit le pitre en imitant un esclave ployé devant sa majesté Tubiana. Une sorte de Quasimodo antisémite de Notre-Dame-de-Sion, en train de se faire sonner les cloches, et lorsqu'il dit « vous m'avez déjà pris six mille euros », Tubiana lui rétorqua : « Non, malheureusement, il n'y a que six cents pour le jugement, le reste c'est le parquet... La société est mal faite. »

C'est ça qu'il aurait toujours fallu, par la suite, face à Soral : un véritable « interlocuteur » qui remette immédiatement ses mensonges à leur place. C'est à six cents euros qu'avait été condamné Soral, pas à six mille ! Il aurait pu dire que ça valait bien ça, que c'était le prix tout à fait raisonnable pour



avoir le droit d'être antisémite à la télé. Mais Tubiana enchaîna :

— Comprenez qu'il est extraordinairement difficile de débattre à partir du moment où tout tourne autour et uniquement de cette même obsession. J'ai accepté de venir ici sachant qui vous étiez, je pouvais imaginer que vous aviez un minimum de réflexion, de débat, qui nous permettrait de savoir un peu ce que vous pensez réellement. J'en reviens avec l'idée que, ma foi, ce que disait le jugement n'est pas faux : vous êtes un homme obsessionnel. Avant, vous aimiez pas ça ; maintenant, vous aimez pas ça, les Juifs, les sionistes ; demain, ça va être les Arabes... Vous ne pouvez vivre que dans la haine, je vous laisse.

Frémissement dans la salle. Ménard fut obligé de se lever, d'apparaître et de prendre la parole. Il rappela à Soral qu'on n'était pas dans un meeting mais dans un débat. Tubiana reprit :

— C'est si difficile de comprendre qu'en ramenant tout au même sujet vous vous fermez l'esprit?...

— C'est vous qui ramenez tout au même sujet !

— C'est moi qui ramène tout ?...

— Tout à l'heure vous avez résumé vingt-cinq ans de mes activités de critique à une phrase qui a été condamnée et qui parlait de quoi ? D'antisémitisme.

J'avais à peine fini de visionner ce « débat » que Soral m'appela, justement. Sans lui dire que je l'avais vu, je le laissai me le raconter à sa façon. Selon sa version, il avait écrasé Tubiana, avait fait ressortir sa fermeture d'esprit, son obsession... Il avait été seul, comme d'habitude, en chevalier courageux contre le monde sioniste ligué contre lui ! Il avait marqué bien des points dans ce combat ! Il fallait absolument que je regarde ça et que je sois fier de lui ! Il avait pulvérisé un des grands représentants du sionisme français, qui avait essayé en vain de le déstabiliser en le citant... Je sentais dans son discours qu'il sous-entendait que d'avoir affronté Tubiana, c'était quand même autre chose que mes petites algarades contre Polac, Angot, Miller, Sportès,

Spire, Jean-François Kahn, Rudetzki, Kouchner et Benamou !

Alain me dit aussi qu'il avait donné mon numéro à Ménard qui voulait m'interroger pour son magazine *Médias*, et me tanna encore un bon quart d'heure pour que je fasse partie de leur « Liste antisioniste » avec Dieudonné...

Quand je lui dis que ce serait mieux qu'elle s'appelle la « Liste antisémite », carrément, au moins ce serait clair puisque de toute façon, on ne les traiterait pas de simples « antisionistes », il y eut un blanc à l'autre bout du fil, un peu de la couleur du pagne du Christ pour qui, désormais, Soral se prenait, lui qui m'avait tellement reproché d'être individualiste, sacrificiel forcené !... C'était Monsieur Jésus le Savoyard qui s'était confronté au Sanhédrin à lui tout seul, représenté par Caïphe Tubiana, et qui se vantait désormais, et auprès de moi ! d'être emporté dans une sorte de destin christique.

Justement, on était Vendredi saint ! Je demandai à Soral s'il allait faire son chemin de croix. « Bien sûr que non ! » me dit ce grand

chrétien. Alors je raccrochai gentiment, mis mes chaussures, enfilai ma veste et, par ce temps si gris, j'allai comme d'habitude à l'église Saint-Augustin pour gravir avec plaisir les quatorze stations de notre Seigneur...

## CCLI

### Samia au Bourget

Samia était devenue ma nouvelle maîtresse et ma première complotiste ! Le matin, quand je me levais pour lui faire son café, et que je le lui apportais, je la retrouvais, me disant : « Je n'ai rien à faire dans votre lit, monsieur Nabe ! », mais dans le sens « je ne le mérite pas », « je suis une petite personne et vous, vous êtes un grand homme ».

— Oui, mais le « grand homme » pense que les Américains sont allés sur la Lune et qu'ils n'ont pas fomenté le 11-Septembre, ça ne te gêne pas ?

Elle souriait. J'aurais été plus satisfait qu'elle me donne raison et qu'elle oublie ses

théories fumeuses plutôt qu'elle tombe amoureuse de moi.

Une autre fois, elle proposa de venir de nouveau chez moi, mais pour me faire la cuisine. Pourquoi pas ? Samia arriva, les cheveux lissés... Elle me sentit triste et me raconta sa vie tout en épluchant des pommes de terre au-dessus de mon évier. Pendant tout le repas en amoureux, elle continua à se dénigrer, sur la musique de Farid El Atrache que j'avais mise. Je critiquai la rigidité des hommes musulmans, leurs principes à la con... On parla de Salim, de Facebook, le « réseau social » (tout ce que je détestais : le réseau et le social !), et de Joss avec qui Laïbi s'était décidément fait beaucoup plus ami qu'il ne me le disait au téléphone... Elle en savait des choses, cette Samia ! J'essayai de la persuader de la véracité de ce qu'elle appelait la « thèse officielle et mensongère » du 11-Septembre, tout en la regardant faire la vaisselle. Elle y avait tenu absolument. Elle voulait même venir de temps en temps me nettoyer mon appartement. Il fallait choisir... Femme de ménage ou maîtresse ? Conspi ou

nabienne ? On refit l'amour, de mieux en mieux.

Le lendemain, elle s'envola pour le Bourget, où il y avait un meeting des Musulmans de France avec Tariq Ramadan, Soral et Dieudonné. Samia ne pouvait pas rater ça et ne s'étonnait plus que je refuse de l'accompagner dans ce que j'appelais un « guêpier » et dont je devais voir la vidéo plus tard. Samia m'envoya un texto sur la route : « *J'aime être avec vous, monsieur Nabe. Merci.* »

Si les deux clowns (à l'évidence Dieudonné était l'auguste et Soral le blanc) s'étaient déplacés jusqu'au Bourget à l'Union des organisations islamiques de France, c'était pour draguer Ramadan et le convaincre, puisque moi j'étais plus que réticent à rejoindre leur Liste antisioniste. Finalement, Soral était plus sincère que Dieudonné, car il avait toujours eu ce fantasme du collectif, réellement ancré chez lui, tandis que Dieudonné ne cherchait que ce qu'on n'appelait pas encore à l'époque le « buzz ». Il adorait compromettre les autres, les mouiller,

les obliger, en les prenant en otages, à avoir l'air de le suivre et de le cautionner. Il s'en foutait pas mal, de Tariq et des justes combats que celui-ci avait menés.

Dieudo était venu avec sa propre équipe de filmage de La Banlieue s'exprime, menée par Ahmed Moualek, pour prouver par l'image la sympathie qu'il était venu extorquer de Tariq Ramadan à son égard ! Et Dieudonné disait qu'il avait choisi le congrès du Bourget pour lancer sa campagne européenne du Parti antisioniste. Elle commençait à être bien rodée, leur méthode, au tandem !

Après le rassemblement BBR pour se montrer avec Le Pen, c'était l'UOIF pour se montrer avec Ramadan ! Sur d'autres images, on voyait Joss et Marc George, au milieu des voilées... J'aperçus même Samia, Soral derrière, en casquette, toujours à la traîne de la star Dieudo...

Le tout avait été filmé par la télé interne d'un groupe chiite, le Centre Zahra, dont le générique, avec un globe terrestre tournant lentement sur une musique aussi flippante que lénifiante, donnait envie de s'enfuir.

## Livre XVIII

### CCLII Gouasmi

Je crois bien que c'était la première fois qu'on voyait sa gueule de con. Ça se passait à la Main d'Or, lors de la conférence de présentation de la Liste antisioniste. Il était là, Tartarin arabe au bouc blanc, en gilet sans manches, à côté de Dieudonné et Soral, installés tous les trois comme des écoliers à leur table de bois. Yahia Gouasmi se présentait comme le président du Parti antisioniste de France. D'où tombait-il encore, celui-là ? Du Centre Zahra, dont il était le fondateur. Il disait « frant » pour « front », comme Laïbi. Il avait tout à fait l'air d'un Maghrébin... C'est



plus tard qu'on saurait que Gouasmi était un pur Algérien qui se faisait passer pour un Libanais chiite. Dieudonné et Soral marquaient pour lui une grande déférence, ce qui prouvait bien que c'était de lui que venait le fric.

Comme des petits garçons donc devant Papa-Portefeuille, Dieudo et Alain se lancèrent dans une démonstration solennelle pleine de gravité sur les dangers du sionisme. Le sionisme en tant que tel, bien sûr, jamais précisé, mais imposé aux esprits telle une entité, un spectre qui hanterait l'Europe et le reste du monde. Il y en avait marre de ces généralités !

— L'antisionisme n'a rien à voir avec l'antisémitisme... ânonnait Gouasmi.

Une myriade de « ben voyons ! » sembla soudain tomber du ciel comme des flocons de neige sur une tour Eiffel miniature dans un de ces demi-globes de verre pour touristes. Ce qui semblait le choquer, surtout, le Gouasmi, c'était que le sionisme servait « les intérêts de l'étranger ». Lui-même ne servait-il pas les intérêts d'un pays étranger (on ne savait pas

encore lequel), avec son Parti antisioniste (PAS, un sigle ridicule) ? Le raisonnement était déjà bien installé... Pas question de militer pour le sionisme qui, en fin de boucle, finançait Israël (ça, d'accord) ; en revanche, aucun problème à servir un autre État (l'Iran, au hasard)... Tout ça au nom de la France bien sûr, pour sauver la nation !

Mais pour Gouasmi, tous les ennuis, les chagrins, les soucis étaient derrière « nous »... La suprême « chevalerie » de *Libération* était enfin arrivée en la personne de ces deux grands Bayards Dieudonné et Soral.

Soral enchaîna. Il fit un beau lapsus en disant qu'il avait gardé la « composante sioniste » de cette Liste. Il tiqua et se reprit : « Antisioniste ! » Vint alors sur le tapis de bain qui se prenait pour un tapis volant le fameux Durban II de Genève, en avril, où, pendant le discours fleuve d'Ahmadinejad, les gens avaient quitté la salle, outrés, pour ne pas dire youtrés. Ça tombait à pic pour le tandem de se scandaliser des scandalisés. Une aubaine parfaite pour flatter le président iranien en faisant croire que c'était pour le contenu de

son discours, alors que c'était pour le contenu de l'enveloppe que ses mollahs avaient fait passer au gros Gouasmi pour financer les deux chevaliers-clowns franchouillards ! Soral faisait semblant d'être touché par Gaza, alors qu'il ne voulait toucher que de Téhéran. Il avait entendu l'appel d'Ahmadinejad « comme celui du général de Gaulle en 40 » ! Pourtant, c'était que de la gueule... Ahmadinejad, c'était le général de Gueule !

En effet, que penser d'un long discours contre le sionisme où il n'y avait pas eu une seule fois le mot « Juif » prononcé ? Ahmadinejad, en ce sens, suivait bien la ligne du PAS français embryonnaire, en dénonçant à juste titre le crime de Gaza, mais un peu tard à mon goût. Il restait lui aussi dans la « lutte contre l'entité sioniste ». Elle était où la « résistance » à cette « entité » ? Que de ronflage de mots !

Gouasmi finit par cracher le morceau en disant qu'être aujourd'hui antisioniste était la meilleure manière de lutter contre la résurgence de l'antisémitisme !... C'est bien ce que je disais à Soral au téléphone : « Votre but,

c'est de lutter contre l'antisémitisme. » « Mais non (c'est tout juste s'il ne me disait pas « banane ») ! C'est une couverture ! » J'aime pas les couvertures. C'est comme les pyjamas, je bouillonne trop pour les supporter la nuit, lorsque je dors. Qui dit couverture dit déjà un peu édredon, cette fameuse « politique de l'édredon » qu'ils dénonçaient tous. Il y avait quelque chose d'indécent à les voir palabrer et pleurnicher sur le sionisme tout puissant, alors que ça me semblait un boulot d'arrière-garde. Ça n'était pas comme ça qu'il fallait être antisioniste en 2009 ! Il y avait surtout de la malhonnêteté et du déshonneur, auraient-ils dit, à arriver après la bataille des années 80.

La collaboration française avait quand même une autre gueule ! Aux meetings du MNR, du PPF, d'autres flammes sortaient de la bouche de Doriot, d'Henriot, de Déat ! Là, les trois de la Main d'Or faisaient plus pitié que peur. Oui, les collabos français des années quarante, surexcités, éveillés au possible, et pas endormis ! « collaboraient » avec conviction avec l'ennemi qui avait envahi la France parce que leurs idées correspondaient

aux siennes bien avant-guerre, tandis que Soral et Dieudonné, eux, collaboraient avec un pays, l'Iran, uniquement pour retrouver leurs privilèges d'avant leur éviction du show-biz. La seule raison invoquée, c'était qu'Ahmadinejad était antisioniste ! Il était surtout révisionniste. Les voilà à « tapiner », comme disait Soral, pour un pays étranger qui cherchait à avoir du poids dans le leur. Exactement ce que faisaient les « sionistes » pour Israël. Les cadors du PAS n'étaient donc ni résistants à la de Gaulle, ni collabos à la Pétain. C'étaient juste des cons opportunistes et soudoyés.

Reprenant les clichés de leurs ennemis, Soral se vantait d'avoir réalisé la France Black-Blanc-Beur, avec Gouasmi, Dieudo et lui. C'était un aveu... Ils avaient simplement cherché un Arabe, et c'était celui-là qui leur était arrivé d'on ne sait où, et avec deux mallettes. Et puis comme on en avait discuté au téléphone deux jours plus tôt, Soral se crut obligé de dire :

— On sait très bien aujourd'hui que sur cette question-là, Marc-Édouard Nabe, d'autres, on

est déshonorés, traînés dans la boue, ruinés, persécutés physiquement, agressés, faut pas oublier, parce qu'il y a toujours un petit silence gêné là-dessus, nous avons tous subi des agressions physiques...

Tous, c'est-à-dire Dieudonné et moi, mais pas lui ! C'était une façon aussi de m'impliquer indirectement dans leur conférence de presse... Quand dans la salle quelqu'un posa une question assez sensée, « qu'est-ce que c'est le sionisme ? », Gouasmi se lança dans une grande tirade :

— Le sionisme n'est pas humain, le sionisme est en train d'éduquer des enfants... Le sionisme est chez vous et chez nous, il vise les foyers...

Et Gouasmi commença à égrainer ses petites phrases « célèbres » dans le petit milieu de « résistants collaborationnistes » qui pesaient leur deux poids-deux mesures de ridicule. En effet, avec son air plein de componction, le vrai révérend père arabo-iranien disait :

— Derrière chaque divorce, il y a un sioniste.

Il pouvait dire ça de tout et de n'importe quoi. C'était le mal *number one*, tellement facile à combattre ! Pas un nom de responsable sioniste, ou au moins juif, n'avait été prononcé. Pas un ! Et toujours de Gaulle en référence absolue, comme chez les sionistes, justement, les anciens trotskystes à la Glucksmann... Que de contradictions ! « Nous sommes là pour sauver la France ! » Et Dieudonné disait qu'il ne voyait pas comment cette Liste pourrait échouer. À la fin, toujours dans l'inversion des termes, Dieudo reprit la parole, et elle était gratinée :

— Faut arrêter aussi avec ce chantage systématique à l'antisémitisme. Moi je déteste cette théorie d'un grand complot antisémite qui s'organise dans le monde. Je crois qu'il faut sortir de cette paranoïa, absolument, il faut sortir de cette théorie du complot. Il n'y a pas de complot antisémite sur la planète.

Tu l'as dit, bouffon ! Pas de complot antisémite. En revanche, il y a un complot pro-sémite, et à celui-là tu y crois ! La théorie du complot à géométrie variable ! Je l'avais pourtant suffisamment expliqué, à Soral l'âne

buté : la solidarité des Juifs et la soumission des goys culpabilisés suffisaient largement à écarter la parole qui n'allait pas dans leur sens. Pas besoin d'un complot pour ça ! C'était induit, implicite, ça tombait sous le sens, et dans la plupart des cas, c'était inconscient. C'était cette inconscience-là qu'il fallait combattre !

La salle de la Main d'Or était balayée par les caméras du Centre Zahra. On n'y voyait pas grand monde... Pierre Panet, toujours en vieux clochard, dormait ostensiblement sur un banc. L'horrible Skandrani faisait pareil derrière ses lunettes noires. Quelques voilées...

Après avoir vu cette conférence, on ne pouvait que se dire : « Si derrière chaque divorce, il y a un sioniste ; derrière chaque mouvement antisioniste, il ne peut y avoir que des cons ! »

## CCLIII

### Une valse avec mademoiselle Lévy



Dieu sait si je vomissais – et vomis toujours – cette Élisabeth Lévy, épouvantable sorcière supra-pro-israélienne d'extrême droite anti-arabe, inaudible, d'une mauvaise foi horripilante, et qu'il était facile de détester pour une bonne raison, c'est-à-dire son parti pris politique ignoble de sionarde abjecte ! Il n'empêche que ce fut la seule, en ce printemps 2009, à oser affronter les deux « têtes de liste antisioniste » Soral et Dieudonné.

Pour le premier combat, contre Soral, la Lévy passa sur RFI. Elle expliqua d'abord qu'elle était contre l'interdiction de la Liste antisioniste. C'était une question de principe. Elle fit même en préambule une lèche à Soral en disant qu'il était cultivé et que c'était un intellectuel... Elle déchantait vite, car dès qu'elle lui demanda des comptes sur la fameuse phrase de Gouasmi sur les divorces derrière lesquels des sionistes se trouveraient systématiquement, Soral, comme d'habitude, se défaussa, en disant que ces propos n'engageaient que Gouasmi, que lui n'avait rien à voir avec ça, qu'il n'avait aucune

obsession antisioniste (*sic*), et rebalança son couplet sur l'antisionisme comme meilleur fer de lance pour lutter contre l'antisémitisme !... Soral disait que la Lévy aboyait, mais lui aussi ! C'était un combat de chiens. Une pitbull contre un doberman. Et encore, je suis méchant pour les deux races...

Au cours de ses éructations « antisionistes-surtout-pas-antisémites », Soral se révéla. Et on le devait à Lévy ! Il dit qu'il était « pour un État binational multiconfessionnel en Israël ». Je n'avais jamais entendu un antisioniste véritable être partisan de ce genre de compromis ! La Lévy le débusqua bien comme un frappadingue de l'antisionisme, mais en France ! pour des raisons absolument mesquines. Au passage, il parla de William Goldnadel qu'il qualifia de « camarade de débat », autant dire de taupe de la LDJ (pour être sûr de ne jamais prendre de coups)... À l'entendre également, on croyait que c'était lui, Soral, qui avait demandé à Dieudonné de quitter EuroPalestine, alors que les deux s'en étaient fait virer !

Élisabeth Lévy ne marchait pas dans la combine antisioniste. Pour elle, c'était aussi dangereux que l'antisémitisme. Elle avait raison, il y en avait marre de cette distinction, paravent commode pour se faire passer pour un pur défenseur des opprimés de Gaza, hyper faux-cul. Elle le mit dans les cordes, aussi, le grand boxeur mou, quand il disait : « je veux qu'on cesse d'importer le conflit israélo-palestinien en France », alors qu'au même moment il créait un parti antisioniste français !

## CCLIV

### Élisabeth Lévy change de partenaire

Avachi comme un poussah pas très à l'aise, Dieudonné, lui, affronta Élisabeth Lévy chez lui, à la Main d'Or. Il ne la regardait pas en face. Elle dit d'emblée qu'elle était venue pour discuter, argumenter, et se déclara « sioniste ». Dieudonné se contenta de commenter oiseusement le débat (organisé par le site [Fluctuat.net](http://Fluctuat.net)) qu'ils étaient en train de faire pendant qu'il se faisait. On le sentait

décidé à ne jamais aborder la moindre question. C'était comme si Dieudonné ne se présentait pas, n'avait pas formé cette Liste antisioniste et qu'il faisait ça juste pour déconner, refusant de se prendre lui-même au sérieux.

Apparemment, la Lévy ne devait pas bien le connaître puisqu'elle en fut surprise :

— Je ne suis pas votre partenaire pour un sketch !

La Lévy avait bien senti qu'il n'y avait que ça qui intéressait Dieudonné. C'était de faire des sketches, créer des moments soi-disant drolatiques avec n'importe qui qui l'approchait, quelle que soit son obédience : Faurisson, Élisabeth Lévy, Yahia Gouasmi, évidemment Soral le premier.

La questionneuse hystéro-détestable ne voulait pas laisser Dieudonné fuir ainsi. Elle dit qu'elle était là pour échanger des idées, qu'elle cherchait le débat et pas la pirouette. Elle essaya de lui expliquer qu'il n'y avait pas de complot sioniste, mais un consensus de gens sensibilisés par Israël qui ne voulaient pas forcément faire de la pub à un type comme

lui. Encore quelque chose de juste. À un moment donné, très drôle sans le vouloir, Lévy appela tout fort tous les médias à inviter Dieudonné pour qu'on le voie, pour qu'il comprenne enfin qu'il n'y avait pas de lobby qui lui interdisait les médias. L'autre était tellement piqué dans son orgueil, dans sa vanité, qu'il la trouva, à cet instant, très sympathique, et il était d'accord bien sûr pour aller partout. Elle avait mis le doigt sur l'essentiel : la seule chose qui faisait souffrir Dieudonné, c'était de ne plus être invité avec Gad Elmaleh et Dany Boon, à égalité, chez Michel Drucker.

Il était vain de lui expliquer, comme moi j'avais essayé de le faire avec Soral, qu'en effet le complot n'était qu'un fantasme. Tubiana avait tenté aussi de faire entendre raison à Soral. Et c'est à un Dieudonné méprisant, insincère et impuissant que la Lévy, à son tour, voulait faire comprendre ça. Mais comme son discours était hérissé de piques israélophiles à hurler qui faisaient d'elle une sorte de hérisson hébreu tourbillonnant sur lui-même, sa bonne volonté évidemment

passa à l'as. Elle trouvait léger comme argument de dire que c'était parce que Dieudo avait été interdit de médias que les Juifs dirigeaient tout dans le monde et étaient le seul problème de l'univers. Personne ne reprit cette perspicace vision du système Dieudonné. Ses colistiers avaient-ils eu un jour, eux aussi, un problème avec un Juif pour adhérer ainsi à un combat contre la mainmise mondiale de tous les Juifs du monde contre eux ?

Quand Élisabeth Lévy fit une allusion pourtant lourde, « les Juifs, combien de divisions ? », Dieudonné ne la releva pas, pour la simple raison qu'il ne connaissait pas la citation originale. Elle le souligna, d'ailleurs. Il ne connaissait rien, il ne lisait rien, il ne regardait rien. Elle l'avait bien senti, cette salope, avec son instinct de Juive ! Comme exemple de groupe de Juifs dirigeant le monde, Dieudonné ne sut donner que le CRIF. La seule bonne piste argumentée qu'il aurait pu emprunter – c'est-à-dire celle des créateurs de SOS Racisme qui se retournaient contre leurs sacro-saints Beurs des années 80 parce

qu'ils étaient en train de devenir antisémites –, il l'abandonna.

Élisabeth Lévy mordilla alors son stylo, abattue par tant de déception : Dieudonné n'avait rien à dire, il ne pouvait que citer deux, trois incidents qui avaient émaillé sa carrière. Il en faisait une loi générale. Si encore il avait travaillé la question pour en avoir une vision d'abord drôle et cosmique, paranoïaque pourquoi pas, et portée par un amour sincère du peuple arabe... Mais non.

En voulant dégonfler l'importance exagérée que Dieudonné et Soral donnaient au CRIF, Lévy en faisait la critique la plus cruelle qui soit : le CRIF n'était qu'une petite entreprise de défense des Juifs français qui ne tirait aucune ficelle du pouvoir... Et quand Dieudonné insulta son président, qui était un ami de la Lévy, celle-ci le défendit d'une façon assez grotesque, menaçant de partir ! En même temps, elle rappela qu'elle au moins, elle ne laissait pas ses amis se faire injurier, alors qu'à l'évidence, Dieudonné se foutait complètement des siens : il n'aurait jamais défendu un Gouasmi aussi vaillamment que

cette pourriture d'Élisabeth Lévy l'avait fait pour cet immondice de Richard Prasquier !

D'ailleurs, sur Gouasmi, au lieu de justifier sa phrase sur les divorces, Dieudo dit que la langue du président du Parti antisioniste avait fourché :

— Il voulait dire que derrière chaque divorce, il y a un Antillais. Les Antillais sont chauds.

— Vous essayez de vous en sortir par une pirouette, mais celle-là ne marche pas, lui envoya la Lévy dans les dents.

— Parce que vous n'avez pas connu d'Antillais, madame, goguenardisa-t-il. Ça vous ferait du bien. Un problème, Élisabeth, et qui pourrait être réglé très rapidement. Joss !

C'était donc ça la seule quenelle que Dieudo était capable de lui mettre ? La menace de la bite de son garde du corps, et noire évidemment, pour bien parfaire le cliché... Déjà, c'était la quenelle comme roue de secours, bouée de sauvetage devant les pannes et autres naufrages de la « pensée » dieudonnesque. La Lévy n'était pas dupe :



— Je vous ai dit... Moi, je suis pas venue voir le comique, je suis pas venue vous servir de sparring-partner ou de faire-valoir pour un de vos sketches !

— Je suis désolé, je n'ai pas voulu... rétropédala le pleutre Camerounais.

— Vous êtes incapable d'affronter le débat d'idées. Vous êtes incapable de répondre sur le terrain des idées.

— Parce que je suis stupide ?...

— Dès que vous êtes en difficulté, vous filez sur le terrain de la pirouette. Écoutez, franchement, je veux dire... Moi je suis déçue !

Et moi donc ! Si on faisait abstraction une seconde de la nature de folle pro-juive extrémiste sans aucun humour de cette chienne, on s'apercevait que Dieudonné, dans sa fausse placidité gênée, dans sa grossièreté mal maîtrisée, et son complexe de subversif bidon, ne valait pas mieux.

CCLV  
En piste, la liste !

Sur la Liste antisioniste, Dieudonné était donc en tête, bien sûr, suivi d'une femme, Mireille Walle, que je ne connaissais pas ; puis de Yahia Gouasmi ; de Noémie Montagne (c'est la première fois que j'entendais son nom de famille), la femme de Dieudonné et la mère de la petite Plume ; enfin de Soral, seulement en cinquième (ça ne devait pas lui plaire) ; et de Ginette Skandrani et d'Ahmed Moualek, leur banlieusard de service. Les autres étaient inconnus, mais au bataillon quand même. Tous avaient au moins quarante ans, et lire leur simple nom n'était rien par rapport au choc (entre guillemets) de les voir tous serrés sur la scène de la Main d'Or pour la conférence de presse à laquelle le PAS avait convoqué les journalistes (quels journalistes ?)

...

C'était le 8 mai 2009 exactement, pour l'Armistice (ils trouvaient toujours des dates symboliques), que Dieudo dévoila au monde ses vingt-six candidats. Un seul prévu avait fait défection apparemment, c'était Kémi Séba, le copain d'Yves et de Salim, qui finalement, c'était plus fort que lui, ne pouvait

pas être au côté d'Alain Soral qu'il détestait. D'où un autre Noir « célèbre » à venir, parfait pour le remplacer : le Guadeloupéen Élie Domota qui avait fait du schproum dans les Antilles, que Dieudo faisait semblant de vénérer, et qu'il aurait bien annexé en tant que co-Noir à son cirque. Mais Dieudo s'était un peu avancé, surtout quand il avait dit qu'il ferait volontiers un « spectacle » avec ce nouvel Élie. En vérité, il voulait juste se servir de son prénom pour faire un sketch, Dieudonné se foutait royalement de la lutte convaincue de Domota. Sans surprise, le leader du LKP déclinerait l'invitation à le rejoindre : il avait autre chose à faire que le clown de couleur dans le PAS !

À la Main d'Or, ce jour-là, il y avait vraiment du monde... Au centre de la cène, Dieudo, avec Soral et toujours Gouasmi, en gilet : ça lui donnait vraiment l'allure d'un palefrenier chargé d'entraîner les deux « pur-sangs » français du haras pour le compte de l'éleveur iranien, avant de les lancer dans la course aux Européennes !

Dans son aréopage hétéroclite, j'observais aussi Ahmed Moualek, près de Gouasmi, l'air renfrogné comme toujours. On saurait plus tard qu'il était jaloux de ne pas être à la place de « l'Iranien ». C'est lui qui voulait être « le Beur » dans la troïka tricolore de l'antisionisme français. Il s'était fait chiper la place par un faux chiite qui, lui, avait les mallettes de fric ; pas le pauvre Ahmed...

Il y avait encore une Noire à turban, une Arabe voilée, un « facho » à casquette et à gros bras. Dieudonné jubilait. Ignorant apparemment les subtilités de la dénégation, il commença par dire, sur un ton de music-hall, qu'il n'y avait aucun antisémite dans cette liste, ce qui fit sourire tous ses colistiers, femmes comprises. Soral avait un air de décavé en sous-pull noir. Dieudo dit son intention de glisser une quenelle dans le fion du sionisme, geste à l'appui.

Ah, ce geste de la quenelle ! On se demandait si Dieudo n'avait pas monté toute cette histoire de Liste antisioniste pour donner à la quenelle ses lettres de « noblesse ».

Soral à côté, toujours un peu gêné quand on faisait des allusions à la sodomie, lui qui l'avait tellement pratiquée, la plupart du temps passivement bien sûr, et pour des raisons lucratives, savait bien que c'était à lui d'abord que Dieudonné la glissait, la quenelle. Lorsque la caméra du Centre Zahra balaya les apôtres et leur faux gros Christ, qui vis-je dans cette brochette ? Mais oui, c'était logique mais quel choc tout de même, entre un Noir et un Blanc !

Samia, ma Samia ! Ma Tunisienne si timide, si douce ! La militante qui épluchait mes pommes de terre, celle qui avait pleuré devant mes tableaux ! Savaient-ils, les autres, qu'il y avait une maîtresse à moi dans le groupe ? D'une certaine façon, elle me représentait. Il y avait un peu de moi dans cette liste, moi qui avais tout fait pour y échapper. Le Destin était « taquin » comme dirait Dieudo.

Chacun se présenta. D'abord un braillard du Sud-Ouest au laïus stupide. Ce fut après au tour de Maria Poumier, une prof grisailloissante qui, je ne le savais pas à l'époque, avait été une fan du Che avant de devenir celle de Faurisson. Elle tenait à porter

publiquement une casquette du Venezuela en symbole de soutien à Chávez. La Poumier était révoltée contre les mensonges permanents du sionisme mais pas contre ceux du faurissonisme (j'aurais bien appelé ça, moi, le faurissionisme car il ne fallait pas gratter beaucoup pour comprendre que si les Juifs n'avaient pas persécuté Faurisson pour ses thèses révisionnistes, le Professeur aurait été naturellement du côté d'Israël plutôt que de celui de la Palestine).

Celui d'après, c'était Dominique Ducoulombier : là aussi en 2009, j'ignorais complètement qu'il était le secrétaire permanent de Dieudonné, son factotum du virtuel, vivant carrément dans sa maison ou juste à côté. C'était l'homme de l'ombre qui savait tout de toutes les turpitudes, et il se présentait comme simple journaliste sur Internet. Puis ce fut le tour de ma maîtresse de dire un mot bref, juste pour dire son nom : Samia Ayari. Elle n'avait jamais été aussi charmante, mincie dans un petit haut rose qui laissait deviner ses seins, toujours en lunettes, très secrétaire basculable à l'heure du

déjeuner. Elle m'excitait presque. Sexuellement, j'aurais été prêt à la revoir. Mais politiquement, ça devenait difficile et je ne voulais pas me servir d'elle comme espionne de ce cloaque qui commençait à se constituer. Samia devait ainsi rejoindre la longue série de conspis que j'échouerais à mener sur le rivage de la réalité.

Un Noir lui succéda pour dire n'importe quoi. Une voilée, pareil. Puis un Lyonnais catholique. Une simple petite connasse nationaliste se fit ensuite applaudir pour sa décision de faire partie de ce gang de cons. Vraiment, ils n'avaient personne. Pas un esprit, pas une personnalité, pas un œil vif, même inconnu. Alors les connus, n'en parlons pas ! Personne n'aurait voulu se mouiller là-dedans, quel que soit son degré de loose ou de connerie. Un Serbe bien sûr ; puis Michael Guérin, un sous-Superman du Front national jeunesse ; et encore un Italo-Grec dont le rêve était d'être français ! Et le « comptable en pré-retraite ! », l'indécollable Pierre Panet qui s'était cravaté pour l'occasion, et qui avoua qu'il venait du PCF, évidemment.

Et la Skandrani, elle était pas belle celle-là ? Non. Affreuse sorcière qui faisait le pendant avec la Poumier, soi-disant pro-palestinienne, mais qui rêvait d'un état « multiculturel et pluriel où tous ceux qui aiment cette terre vivraient ensemble ». Ancienne des Verts virée par EuroPalestine, Ginette avait un accent qui puait la Pied-Noire. Elle rêvait d'un seul état « Israël-Palestine » de la Méditerranée au Jourdain. « Nous sommes tous des antisionistes », disait-elle.

C'était maintenant au Docteur Cotten de parler. Une sorte de sous-Raël défraîchi, psychosociologue, Monsieur ! Ah, il était gratiné, ce Cotten ! Un condensé d'ultra-complotisme : pour lui, les attentats de Madrid avaient été l'œuvre d'Aznar lui-même... Le 11-Septembre, n'en parlons même pas, mais lui, si. Dans une lettre ouverte à Sarkozy (rien que ça), Cotten affirmait : « M. Oussama Ben Laden joue dans cette affaire le même rôle que Harvey Lee Oswald à la mort du Président John F. Kennedy, assassiné pour avoir résisté au même lobby militaro-industriel : celui du compère manipulé par les services secrets



pour servir de vrai/faux coupable officiel dans l'instant même de l'annonce des événements. »

Christian Cotten s'était déjà fait remarquer chez Dechavanne à *Ciel mon mardi* pour avoir dénoncé les sectes franc-maçonnes, face au chroniqueur Yann Moix... À la Main d'Or, il blablava sur la paix et l'amour et la liberté... Dans cette Liste, il fallait bien un docteur pour ces malades. Et, de préférence, un docteur plus malade que les autres...

Ensuite, ce fut au tour de la plus belle fille de cette sous-cour des miracles, Jocelaine, une superbe Africaine, de parler un instant. J'espérais au moins que Soral se fût fait « éponger » (comme il disait élégamment) par ce genre de « négresses » dont il prétendait qu'elles le faisaient bander.

Enfin, donc, Ahmed Moualek, le vilain petit canard mais néanmoins « beau gosse » du barnum Dieudo & Cie. La banlieue s'exprimait par sa bouche soi-disant. Ahmed était encore dans sa période soignée, les cheveux longs, les chemises repassées...

— En premier lieu, dit-il, c'est le combat contre le communautarisme, d'appeler tous les Français qui aiment la France, et de dire à ceux qui n'aiment pas la France : « La porte de sortie, c'est là-bas ! Dehors ! »

Bravo Moualek ! Il n'avait finalement à la bouche qu'un mot d'ordre déjà lepéniste à souhait : « La France, ou tu l'aimes ou tu la quittes. » Et c'était signé d'un Algérien !...

Dieudonné reprit la parole pour annoncer sa tournée prochaine, en autocar bien sûr (à la Molière ?). Il était content que Claude Guéant, le ministre, manifeste son hostilité à son encontre. Mécanique déjà bien huilée, montée de provocations de bric et de broc pour scandaliser le bourgeois. Une fois que le bourgeois était scandalisé, le prendre non seulement comme sale tête de Turc, mais comme diversion pour cacher la vacuité de la provocation. Guéant servait d'unique argument à leur Liste : ç'avait été Bernard-Henri Lévy, le CRIF, et Bernheim ; désormais, c'était Guéant ! Un bouc émissaire, selon la vieille tradition juive, sur lequel décharger toute son animosité abstraite. Ils étaient

incapables, avant la réaction de l'ennemi, de définir exactement contre quel adversaire ils portaient au combat.

Soral fit alors dérouler lui-même de sa grande gueule, tel un rouleau de papier hygiénique, son « propre » CV (WC ?). Dans un auto-célébrationisme indécent, il rappela son engagement au PC qui semblait avoir plus de valeur à ses yeux que celui au FN. Au passage, Monsieur se vantait quand même d'avoir été « conseiller » de Le Pen (et puis quoi encore ?) et d'avoir fait « dix livres ». Il était contre la guerre civile mais pour la réconciliation, et gnagnagna.

Le père Gouasmi, enfin, commença son prêche soporifique sur le sionisme diviseur. Dieudonné l'interrompit avant que tout le monde s'endorme. Sur le programme, puisque ça taraudait les trois pelés de journalistes dans la salle, Dieudonné passa le micro à Soral qui ressortit son argument : « Les élections ne servent à rien. Rachida Dati l'a dit. Donc inutile de s'encombrer d'un programme. » Un peu de logos, un peu de Nietzsche, un peu de

Herzl, question suivante ? Malheureusement pour eux, c'était plutôt un avis, et excellent :

— Monsieur Dieudonné, vous maniez le second degré avec un talent formidable, vous faites baptiser votre fille par Le Pen, vous dites : « C'est une blague, j'ai mis une quenelle dans le cul des journalistes », pour reprendre votre langage, « J'ai fait du scandale avec Faurisson », vous dites la même chose... Alors là, j'ai envie de vous demander, votre Liste, c'est une blague ? Juste histoire de mettre une quenelle supplémentaire dans le fion du journalisme ?

Évidemment, Dieudonné ne répondit pas. Comme toujours quand on lui demandait s'il était au premier ou au deuxième degré, il relançait la question sur les autres. Ses adversaires étaient-ils au premier ou au deuxième degré ? Il feignait de croire que ses détracteurs lui demandaient « où est la vérité ? », et disait qu'on ne posait pas cette question aux politiciens... Non, on lui demandait juste s'il se foutait du monde ! Comme Dieudonné ne pouvait pas répondre oui, sinon il perdait ses vingt-cinq colistiers, et

qu'il ne pouvait pas non plus répondre non, sinon on lui aurait demandé des comptes sur son contenu absolument vide, alors, par facilité, il se moqua de celui qui avait posé la légitime question.

Soral, lui, préféra agresser le journaliste, dont il dénonça le *curriculum* (un ancien extrémiste de droite retourné).

« C'est bien de savoir d'où les gens viennent », osa dire Soral couvert d'étiquettes comme une vieille valise : PC, FN... Quand un con du *Monde* s'étonna ensuite de la diversité du groupe qui frôlait l'incohérence, Soral dévia la réponse en répétant qu'ils avaient fait ce dont les antiracistes avaient rêvé : une France Black-Blanc-Beur. Seulement, comme le soulignait le mec du *Monde*, il n'avait pas voulu parler de la diversité des races, mais de celles des opinions politiques.

C'est à ce moment-là que ma Samia prit la parole. Elle demanda au journaliste si ce qu'il voulait, c'était que chacun reste dans sa communauté... Ça permit quand même à la caméra du Centre Zahra de remonter ma

Tunisienne : celle qui m'avait serré si fort dans ses bras des nuits entières.

Dieudonné parla ensuite de l'effondrement du Système comme celui des deux tours du World Trade Center. « On ne trouvera bientôt plus rien, à part quelques passeports. » Gros rire gras dans l'assistance. Ça voulait dire que personne ne croyait, bien sûr, parmi les membres de la Liste antisioniste, qu'on ait pu trouver un seul passeport dans les décombres. Rien n'était plus rageant que de voir une vérité tournée en dérision au nom d'une pseudo-lucidité fallacieuse. Et Samia qui riait comme les autres tout en se faisant draguer par Ducoulombier à côté d'elle !

Quand fut abordé l'anticolonialisme, Soral dévia encore la question ; il parla d'anti-mafia, d'anti-mensonge... Sur la question financière, Dieudo affirma que de plus en plus de personnes les rejoignaient et qu'ils n'auraient pas de difficultés à boucler leur budget. Yahia Gouasmi lui souffla que c'était fait. « On vient de me dire qu'il a été bouclé », ajouta la star noire. Gouasmi était bien placé pour savoir qu'il était bouclé, le budget, puisque c'était lui

qui amenait l'argent ! Soral s'en mêla : « C'est une campagne de pauvres. » Oui, mais il y en avait au moins trois qui allaient s'en mettre plein les fouilles.

Soral ressortit sa vanne sur Hitler à 95 ou 97 % antisémite alors que Claude Guéant avait dit que Dieudonné l'était tout le temps. La voilée se fendit la gueule. C'était Soral le comique ou quoi ? « Nous sommes un front de libération mondial », disait la Poumier. Et entre autres conneries : « Il n'y a pas de religion criminelle. » Non, à peine !

Je trouvais aussi que la Poumier excusait un peu trop les Israéliens, pauvres manipulés qui n'étaient pour rien, au fond, dans les carnages d'Arabes en Palestine qu'on leur demandait d'occuper...

Il y eut une dernière question d'un type qui s'étonnait que la différence entre Juifs et sionistes ne soit jamais faite. Soral montra les dents, attaqua virulemment le curieux. Pendant qu'il parlait, on voyait Gouasmi très nettement tapoter le genou de Soral pour qu'il se calme. Soral demanda au journaliste qui il était et où il travaillait : « Pour Press TV... »

répondit-il. Dieudonné fit une moue de principe. Soral était toujours à crocs. Aucun des deux n'en avait entendu parler. « Qu'est-ce que c'est ? »

— Je vous l'ai dit tout à l'heure, répéta le journaliste, la télévision iranienne.

Alors là, Soral baissa d'un ton. En bonne tapineuse, il était parti pour agresser son mac sans le savoir ! Dieudonné aussi blanchit. Ils piquèrent tous les deux du nez. Oh, la vilaine reculade ! Et visible. Soral esquissa une grimace de type qui venait de gaffer. Le grand chien ravala son dentier. Pas question de mordre le cul qu'il fallait bien lécher si on voulait bouffer sa merde.

Gouasmi d'ailleurs, et c'était filmé, mit « discrètement » au parfum son pote Dieudo très gêné, lui soufflant quelque chose à l'oreille. Il lui expliquait qu'il faudrait que Soral se calme un peu quand un Iranien lui posait une question. Moualek à côté était sidéré. Il avait compris le manège. Il se renfroga encore plus, croyant sans doute avoir mal entendu. À moins qu'il ait très bien entendu et qu'il ait fait semblant de ne pas



avoir compris... Car le jour même de la présentation des colistiers de cette escroquerie, la manip' venait d'être démasquée en direct à cause d'un petit élève pris la main dans le sac de billes. L'incident ne fut pas perceptible, mais Gouasmi n'en resta pas moins contrarié. Moualek regardait l'Irano d'Alger avec une suspicion noire. Dieudo opina du chef comme pour dire à Gouasmi : « Soral ne le fera plus, bwana, j'en réponds comme de moi-même... »

Je n'avais pas été le seul à voir ça ! Salim m'appela tout excité, et puis carrément survolté. Il pleurait de rire et de mépris à la fois, avec un zeste de haine dégoûtée pour cette « pute de Soral ». Cette Liste, il la trouvait absolument grotesque :

— Il ne manque qu'un cheval tellement c'est n'importe quoi...

— Un cheval qui aurait eu des problèmes avec un jockey juif, lui répondis-je. Ils n'ont même pas été capables d'en trouver un, pourtant ça court les hippodromes !

Salim continuait pourtant d'aimer Dieudonné... Et pas qu'un peu ! Il était même

allé le voir à Avignon avec Yves jouer dans son bus. Dieudo se mettait à l'avant, à la place du chauffeur, pour signer des autographes à la fin. Lors de cette représentation, il y avait eu aussi Clémentine Célarié, très ouverte d'esprit, bien sûr, mais surtout mère de trois métis (dont au moins deux cons), qui était descendue du bus hilare et enchantée !

Se positionnant contre la Liste antisioniste, Salim me montrait qu'il était encore lucide à cette époque. Enfin, presque. Ça aurait dû d'ailleurs m'inquiéter plutôt que me rassurer ! Le côté antisioniste de Dieudonné le laissait indifférent, et comme moi il jugeait bien tardif ce combat transformé en fausse cause à l'évidence opportuniste, d'un bas de gamme effarant avec un mélange ridicule de personnages plus horribles les uns que les autres. En revanche, le conspirationnisme de plus en plus ostensible de Dieudonné, pour lui, c'était du solide ! Le reste (Israël, etc.), c'était du vent !

## CCLVI

### Pas d'antisionistes dans la rue Nabe !

Même si j'avais été un poussin antisioniste sorti de l'œuf antisémite, je n'aurais pas suivi ces trois poules mouillées dans leur combat d'arrière-poulailler ! J'avais autre chose à faire ! Un roman de sept cents pages, car enfin je m'y étais remis... Une voix entendue la nuit m'avait enjoint de le reprendre comme une ville assiégée par cet ennemi : le Découragement.

Et l'argent des trente tableaux vendus à l'Office du Liban allait servir à la construction d'une édition indépendante pour me publier moi-même. Je me trouvais autrement plus cohérent que les pignoufs du PAS ! Je ne voulais pas combattre un système abstrait, moi, mais en construire un autre, et bien concret...

Un jour que j'écrivais tranquillement (si j'ose dire), Yves me dit que toute la bande des antisionistes venait de passer sous mes fenêtres ! Encore un peu on m'aurait vu au balcon en train de fumer une cigarette (je dis

« encore un peu » car je n'ai jamais fumé une cigarette de ma vie!) !

J'aurais pu être chez moi au lit avec Audrey, ou bien avec une autre, ou bien avec Samia que j'aurais distraite quelques heures de son devoir de militante. Je ne vais pas raconter d'histoires, j'étais seul, en train de chevaucher mon roman...

Sur les images d'Internet vues le lendemain, les grands méchants antisionistes arrivaient d'abord en bas des Champs-Élysées en bus, comme des écoliers en vacances, et pourtant stressés. Oui, dans un car scolaire, le « Dieudobus », pour une représentation du *Molière imaginaire* ! Dieudonné et sa Béjart de femme Noémie. Soral... Il y avait aussi Gouasmi, et des journalistes embarqués avec eux... Toute une faune... L'arche de Dieudo ! Malheureusement, il n'y eut pas de déluge. Juste une camionnette de flics qui les empêcha de passer par l'avenue Marigny pour atteindre la place Beauvau... C'était surtout le Docteur Cotten qui fit la gueule. Il en aurait avalé la médaille ridicule qu'il portait au cou ! Il râlait, le grand obsédé des crimes d'État.

Cotten ne se remettait pas de ne pas pouvoir atteindre le Saint Graal : la place Beauvau...

Le toubib à catogan était loin d'imaginer dans sa petite tête qu'aucun véhicule ne pouvait atteindre la place Beauvau un matin de Conseil des ministres. S'ils avaient été moins stupides, on aurait même pu croire que les antisionistes avaient fait exprès de choisir un mercredi pour aller déposer leur Liste, histoire de se faire bloquer et ensuite s'en plaindre. Mais non, ils étaient, comme pour tout sujet *réel*, dans la plus totale ignorance.

Le Dieudobus dut se garer dans le jardin, juste devant Lenôtre où il m'arrivait de prendre mon thé en souvenir de Proust qui jouait là avec « Gilberte »... Gouasmi avait presque les larmes aux yeux, pauvre petit nounours d'Alger *via* Téhéran. Et le pauvre Panet, et même Marc George, tous incultes dans l'âme, se retrouvaient allée Marcel Proust : ça faisait mal au cul de Marcel !

Dieudonné fut le premier à être autorisé à sortir de son véhicule de carnaval. Puis la Skandrani avec son horrible accent, et ensuite la voilée. Mais là, tous restèrent cantonnés sur

le trottoir. « On ne passe pas. » Je ne voyais pas Samia. Ni Ducoulombier. Ce n'était pas rassurant, mais je n'allais pas lui faire une crise de jalousie à la Narrateur/Albertine. Surtout sur ce terrain-là !

Il y avait tout un symbole – excusez-moi d'être « autocentré » une fois de plus – à ce que ce bus, chargé de ceux qui allaient devenir mes futurs ennemis et qui étaient encore des « amis » déçus par ma défection antisioniste, soit empêché d'atteindre l'endroit même où j'habitais, c'est-à-dire l'endroit même où j'écrivais... Ce n'était pas le ministère de l'Intérieur qu'« on » leur interdisait d'atteindre, et qui était tabou pour eux, sortes de gueux ne méritant pas d'arriver jusqu'au Château du Seigneur !... C'était chez moi ! J'avais marqué plus que Claude Guéant (j'en étais à mon cinquième ministre de l'Intérieur !) cette place Beauvau, devenue la place Nabeau, la place de la littérature, celle du seul contre-pouvoir artistique de l'époque, collé aux poumons du pouvoir de l'Élysée...

Pour qu'ils reprennent des forces, on livra aux « résistants » des pizzas, et toute la bande

se restaura. Chacun bouffait son quart devant le car. Moualek dans son pull-over péruvien ; la Skandrani, ayant déposé son balais contre un arbre, mâchonnait sa pizza avec son dentier d'épouvantail ; et Soral, en veste noire spéciale sortie républicaine, qui s'engueulait avec Gouasmi : « Il ne faut pas dire qu'on est contre Israël ! » Alain était sur une ligne antisioniste très *Monde diplomatique*...

Puis l'ordre de la police tomba. Allez, tout le monde remonte dans le bus ! Et les voilà, les moutons obéissants, avec des airs de raflés du Vel d'Hiv', reprenant leur place dans l'autocar « Rosa Parks », comme l'avait rebaptisé Dieudonné en l'écrivant sur son flanc en hommage à cette femme noire qui avait osé s'asseoir à la place d'un Blanc dans un des bus ségrégationnistes de l'Amérique des années cinquante. Encore une prise d'otage dieudonnesque ! Pauvre Rosa Parks ! Vous pensez bien que les vieilles Poumier et Skandrani auraient été les premières à chasser cette Noire pour asseoir leur « propre » gros cul de connasses antisionistes, mon cul !

« Station Beauvau ! » pérora Soral en plein fantasme, remontant sagement dans le bus... C'était parti ! Vroum, vroum... En vérité, ils se garèrent du côté de Saint-Augustin... Car, pas plus qu'on ne leur avait permis d'atteindre la grande grille baroque de l'entrée principale du ministère de l'Intérieur place Beauvau, on ne leur avait permis de fouler le trottoir de la rue des Saussaies pour atteindre le bureau des dépôts place des Saussaies... Guéant, sans que je le consulte, ne pouvait pas supporter l'idée que ces trous du cul, ces tocards, ces minables, passent sous mes fenêtres !

C'est donc par-derrière qu'ils arrivèrent, comme toujours... La délégation fut escortée jusqu'au ministère de l'Intérieur à pied. Comme des figurants cow-boys refusés au casting de *Règlements de comptes à OK-Corral*, voilà la « fine équipe », suivie d'une nuée de journalistes-cameramans. Ils passèrent par la rue d'Astorg, puis la rue de la Ville-l'Évêque pour atteindre la petite place des Saussaies. Sur les images, on voyait le Proxi à l'angle de la rue de Suresnes.



Ils étaient tous tanqués devant la porte bleue du dépôt des listes... Ça y était, Dieudonné, Gouasmi, Soral, Cotten, Joss au portable (peut-être téléphonait-il à Salim ?), et quelques malabars du FNJ, étaient venus déposer, comme de bons petits garçons respectueux des lois, leur liste au ministère de l'Intérieur, place des Saussaies, là même où avaient travaillé Emmanuel Chabrier et Joris-Karl Huysmans (des plaques en témoignaient) et où était né Francis Poulenc (c'était écrit aussi). On voyait bien à sa tronche de ciment que ça ne plaisait pas à Soral d'être filmé sans arrêt par ce Centre Zahra. Mais que faire ? C'étaient eux, les maquereaux chiïtes qui les finançaient, alors il fermait sa gueule.

Soral désignait à Dieudonné quelque chose dans le ciel du bout de l'index... Moi ? Le muezzin de la littérature là-haut sur son minaret ? Leur imam caché de l'antisionisme avant tout le monde soudain apparu ? Non, impossible, personne parmi les conspiris ne savait où j'habitais exactement, à part Samia, et Paul-Éric Blanrue bien sûr, qui croirait plus tard pouvoir me balancer sur cette question,

alors que je n'avais rien à cacher, surtout pas que je devais le considérer désormais comme un grossier imbécile imbu de lui-même, c'est-à-dire de personne.

Tiens, d'ailleurs, Samia était là finalement, mais toute discrète. Pas parce qu'elle était avec des antisionistes bien sûr, mais parce qu'elle avait peur que je la voie, moi ! Il n'était pas possible qu'à cet instant, elle n'ait pas pensé qu'il y avait quelques jours à peine, elle avait été au même endroit, dans mes draps, après avoir pris son café pour se faire reprendre et me faire jouir. Elle s'était rebouclé les cheveux. Je l'apercevais assise sur un des bancs de la place des Saussaies ; sur l'autre, il y avait Noémie...

Puis, après avoir « déposé » leur caca rouge-brun, les antisionistes repartirent toujours sans emprunter ma rue, et donc encore moins arriver place Beauvau. Comme de pauvres esclaves qui doivent toujours passer par la porte de service. Ils n'avaient eu droit ni à l'Élysée, ni au ministère de l'Intérieur par son entrée principale, ni à la rue de Nabe.

Ils reprirent leur putain de bus à Saint-Augustin... Samia avait dû se sentir bien conne de monter dans ce car hyperscolaire de vieux cancre las qui les ramènerait à l'école maternelle de la Main d'Or. Si elle n'avait pas trahi l'antisémitisme pour l'antisionisme, elle aurait pu venir dans mon quartier pour tout autre chose et y rester... Ça, ça aurait été grand. J'avoue que quand je l'ai su, j'ai imaginé Samia, colistière de la « Liste », fausser compagnie à ses camarades en leur disant :

— Bon, je vous laisse les amis, j'ai un vrai combattant d'Israël qui m'attend, dans cet immeuble-là, vous voyez. On va faire ensemble l'amour de la Palestine !

## CCLVII

Où l'on voit Alain Soral pleurer de peur  
devant une boîte de petits pois

C'est peu après que la Liste antisioniste connut sa première bagarre. La troupe de Zavattas (Dieudonné aimait bien traiter les

autres de Zavattas, mais s'était-il vu lui-même ? Et quelle insulte à mon grand Achille !) continuait de se déplacer « dans l'Île-de-France » ; c'était plutôt dans les quartiers arabes et noirs de Paris, afin de ne pas prendre trop de risques. Tout au plus, ils essayaient des quolibets gentils : « Ni Dieu, ni maître, ni Dieudonné ! »

Cette fois-là, c'était au marché des Pyrénées, dans le 20<sup>e</sup> arrondissement. Toujours la même cérémonie : ils arrivaient en bus et ils sortaient, roulaient les mécaniques, distribuaient des tracts, braillaient des slogans : « *Sionistes, assassins ! Sionistes, assassins !* » Sauf que là, au milieu des poissons et des tomates, il n'y avait pas que des sympathisants. D'abord, ce fut quelques « individus » masqués de foulards qui traitèrent de loin Dieudo de « Bounty » (noir dehors ; blanc dedans) et de « nazi ». Un blousonné de cuir ajouta que pour lui, Dieudonné était un « babouin ». Soral lui répondit : « Sioniste ! » Marc George aussi scandait « *Sionistes, assassins !* » avec Julien Limes à ses côtés. Et Moualek, toujours

abonné au bonnet, dragouillait des voilées. Il y avait Joss, bien sûr, le pilier : Dieudonné se rangea devant sa valetaille. Je reconnus Samia, décidément très adhérente, adhérente même... Elle était encore bouclée. Le dialogue s'intensifia quand d'autres sortes de foulardés (des musulmanes) gonflèrent cette fois-ci la cohorte des pourfendeurs du sionisme mondial :

— Venez vous faire contaminer par les antisémites !

— Par les antisionistes, rectifia Samia. Liste antisioniste !

De grosses partisanses de Dieudonné étaient livides et scandaient encore les « *Sionistes, racistes, assassins !* ». Il y avait même un chou-fleur qui hurlait le slogan. Ah, pardon, ce n'était pas un chou-fleur, c'était la tête de Ginette Skandrani. Ducoulombier, en tapinois, essayait de parlementer avec les perturbateurs.

— Nous, on se cache pas derrière des foulards, assénait une musulmane non voilée, mais la casquette enfoncée jusqu'aux yeux pour cacher ses cheveux...

L'injure du principal gueulard opposé à l'intrusion de la Liste dans son quartier, c'était que Dieudonné faisait le jeu de l'extrême droite. D'autres casquettés menaçants se rapprochèrent du groupe qui avançait. À « *Dieudonné, Bounty !* », les autres ne savaient répondre qu'un mot : « *Sionistes !* » Sionistes ? Bof. Pour l'instant, ils avaient l'air de mêtèques eux aussi. Peut-être quelques Juifs dans la bande, mais rien à voir avec la LDJ ou le Betar. Une quinzaine d'anti-Dieudo se placèrent en travers de la route pour la lui barrer. Tous en blouson, gantés, déterminés à boucher le passage au gang Dieudo. En première ligne, les Arabes et les Noirs en chemisette du PAS, et Samia en tête, la courageuse... Gouasmi, lui non plus, n'avait pas peur du tout. Un mecton à casquette avec des lunettes noires, qui avait insulté Dieudonné, passa juste derrière Samia. Il s'excusa presque de se frayer un passage pour rejoindre ses amis casseurs de « fachos », parmi lesquels il y avait aussi une femme...

Peut-être était-ce lui qui avait envoyé un jet de lacrymo dans la gueule du comique ?

Toujours était-il que Dieudo-le-gazé fit marche arrière, entraîné par ses fidèles chiens d'aveuglé Joss et Moualek... Soral les suivit... Tous les quatre disparurent au bout de la rue. On ne les apercevait même pas au loin. Ils étaient allés se réfugier dans un Franprix ! Pourquoi pas remonter dans leur bus de merde tant qu'ils y étaient, et repartir dare-dare à la Main d'Or ?

Quelques preux antisionistes firent mine de contourner la masse des ennemis, mais Gouasmi s'avança avec un copain pour fendre ce mur, ouvrir les eaux de la mer d'hostilité. Un des « sionistes » lança alors un premier coup de pied, un autre un coup de poing, un troisième un coup de barre de fer. Ça dégénéra ! Baston générale ! Les trois qui s'engouffrèrent dans la mêlée sans hésiter furent Marc George, qui reçut et donna des coups, Julien Limes, et Samia, toujours ses tracts sous le bras. Les « sionistes » aspergèrent les antis de gaz lacrymogène. Un Noir essaya de protéger Marc George. Des doigts d'honneur se hérissèrent du magma. De derrière les rideaux des étalages des

marâchers, comme de ceux d'un théâtre, sortirent de nouveaux attaquants. Limes fut touché à l'oreille, salement...

Les agresseurs finirent par décamper, et on vit Samia le nez en sang... Mon nez ! Celui qui m'avait reniflé le buste pendant de longs moments d'extase ! Le charmant nez de ma Tunisienne à moi ! Toute saignante, elle félicitait les gars de la Liste d'en avoir décousu avec les crapules sionistes. Une autre militante la félicitait pour son courage d'avoir affronté les tabasseurs. Évidemment, ils avaient frappé une femme, et pas n'importe quelle femme, une des miennes. Je ne pouvais pas – je suis désolé – prendre encore cela pour une simple coïncidence. Il était évident que la seule sacrifiée ne pouvait être qu'une nabienne. Il fallait qu'elle soit punie de ne pas m'avoir écouté, préférant devenir une soraliennne extasiée ! Ou bien pour avoir en elle encore du Nabe, ce qui en faisait la seule cible valable pour des prétendus gauchistes s'automissionnant pour ratonner du facho... En allant plus loin, je voyais aussi en Samia la seule femme dont le sang devait couler et se



mêler symboliquement au mien, celui de mon arcade sourcilière fendue en deux par Georges-Marc Benamou vingt-cinq ans plus tôt!...

Dieudonné affirmait ensuite au micro de Zahra TV que les « agresseurs » étaient indubitablement des « sionistes », qu'il avait entendu des « *Israël vaincra !* »... Aucune preuve filmée de ça. Et il dissipa les doutes éventuels que leur accoutrement aurait pu engendrer : « Ils pouvaient être habillés avec des keffiehs, des boubous, ils n'en restent pas moins des sionistes. » Ben voyons. Et si ç'avait été tout simplement de vrais militants, tout aussi cons bien sûr, mais sincèrement scandalisés par la collaboration de Dieudonné avec l'extrême droite ? Et si c'était vraiment des pro-palestiniens, tendance PIR, ou pire, du clan Besancenot, qui en avaient peut-être un peu marre de se faire insulter par Soral : d'ailleurs, un gros plan sur un des « sionistes » montrait que celui-ci était plutôt NPA, c'était même marqué sur son tee-shirt : « *Black Panther Party* » (on faisait mieux comme slogan sioniste). En plus, le type ne se cachait

pas, il l'arborait devant la caméra du Centre Zahra.

Non ! Ceux qui avaient « attaqué » « lâchement » les « antisionistes » n'étaient pas des « sionistes », juste des « anti-ces-antisionistes-là »... Et c'est ma Samia qui en avait fait les frais ! J'espérais seulement que ça lui ferait comprendre la bêtise de son engagement parmi ces minables lâches. Car pour le coup, qui étaient les lâches ?

« On n'est pas face à des chevaliers », disait Dieudonné, ne croyant pas si bien dire... Par la suite, il ne devait pas cesser de détourner, réinterpréter le récit de cet incident. C'était comme ces images sous Staline dont la légende contredisait parfaitement ce qu'on voyait. C'était donc ça désormais leur boulot, à Soral et à lui ? Légender mensongèrement des images pourtant flagrantes ?

« Victime du sionisme », disait la grosse casquettée en désignant Samia blessée, le nez bien abîmé : « On frappe une femme ! » Elle n'avait pas l'air de comprendre que Samia avait été envoyée au front par ceux de son

camp. Elle aurait donc dû dire plutôt : « Vous laissez frapper une femme ! »

J'appelai aussitôt Samia... J'aurais voulu la consoler. Mais c'était une dure. Je l'entendis, à l'autre bout du fil, toute joyeuse et survoltée par ce qu'elle appelait sa « guerre ». Au lieu de venir se jeter dans mes bras pour me dire « vous aviez raison », elle repartit au faux combat. Tant pis pour elle... Chez les flics, on lui avait prodigué quelques soins. Samia n'était pas seule ; il y avait aussi Julien Limes – qui n'aurait jamais plus dans toute sa putain de vie ratée l'occasion d'être comparé une seule seconde à Vincent Van Gogh –, avec une oreille sanglante qui pantelait... L'acte d'un sioniste ? Non, même pas : celui d'un des chiites du Centre Zahra qui lui avait donné, malencontreusement, un coup de sac !

Bouffonnerie générale ! Tout était à rire, sauf cette indécence de voir palabrer, une fois la bataille finie, Soral et Dieudonné brandissant le poing en signe de triomphe : ils osaient sourire, comme s'ils avaient gagné la partie. Bien protégé par Joss, avec Soral derrière le suivant comme un toutou,

Dieudonné, les yeux encore un peu rouges, reprenait la piteuse rengaine « *Sionistes, assassins ! Sionistes, assassins !* »

Il faudrait plusieurs années pour que j'apprenne que ce 31 mai 2009, au marché des Pyrénées, Soral avait détalé « comme un rat », la queue collée au cul de Dieudo. Une fois dans le Franprix, alors que Joss lavait le visage de son maître, Dieudonné vit de ses yeux à peine guéris Alain qui, choqué par ce à quoi il venait d'échapper, s'était isolé un instant dans une travée... Mal caché par une pile de cartons (de petits pois-carottes ou de sardines à l'huile, l'histoire ne le dit pas), le boxeur antisioniste se mit à trembloter et à pleurer de peur !

C'était un reflexe quasi pathologique chez Alain de décompresser ainsi *a posteriori*. C'est Dieudonné en personne qui le raconterait : Soral sanglotait, terrorisé à l'idée qu'il aurait pu prendre un seul coup pendant que Samia et les autres en recevaient une pluie...

Oui, lui, le « grand » Soral, responsable de la droitisation de Dieudonné, donc de la réaction des pro-Black Panthers et des pro-palestiniens ulcérés par cette ignoble

métamorphose, Soral le manipulateur et propagandiste payé à la fois par le Front national et par les Iraniens, n'était qu'un vieux gamin traumatisé pris de spasmes venus de son enfance, et avait attendu que la vie se calme pour sortir, tel un mort-vivant, de sa tombe au fin fond d'un Franprix, et revenir parader à l'air libre comme un guerrier vainqueur!...

Et c'est ce minable poltron que des dizaines et des dizaines de milliers d'ignorants tarés allaient suivre aveuglément dans sa « croisade » de Godefrousse de Trouillon pendant près d'une décennie en France ? Eh oui... Qu'on se le dise et se le rappelle : des années durant, les paumés de France ont été assez naïfs pour se laisser baiser par un sans-couilles !

S'il n'y avait qu'une image à garder d'Alain Soral, ce serait celle-là : un pleutre blanco tremblant de peur derrière une colonne de pots de confite, comme une feuille morte bientôt balayée par le vent de l'Histoire.

## CCLVIII

### Les bons vieux meetings débiles de la liste antisioniste

Après sa débandade aux Pyrénées, Soral n'avait pas honte. Le mystère, c'était : pourquoi Dieudonné, Gouasmi, Marc George, Moualek et les autres avaient couvert sa trouillardise manifeste ? Et surtout Julien Limes, son lieutenant à l'oreille en lambeaux, à qui Alain, pas gêné, avait lancé en public : « Tu aurais quand même pu continuer à te battre ! »

Hélas, comme pour l'histoire de sa fausse agression dans la librairie, ce serait beaucoup trop tard que nous apprendrions tous la vérité. Si, à chaud sur les événements, tout le monde avait su qui était le vrai Alain Soral, il est certain que ce poltron n'aurait pas pu grimper ainsi les échelons de la notoriété dans son bocal de vieille grenouille censée nous dire quand il fait beau ou quand il fait mauvais... À la Main d'Or, le couard était là pour la grande conférence de presse avant les élections.

Encore ? 250 personnes à huit euros la place. La conf' débuta par une musique d'ascenseur, mais d'un ascenseur qui ne ferait que descendre... Dans une belle dénégation inaugurale, Dieudonné disait que ce n'était pas un « spectacle ». Pourtant, à voir le pauvre Panet, avachi sur sa chaise, les mains sur les couilles, comme assistant à un enterrement, tout près d'un gros bras, et pas loin de la Skandrani avec son keffieh sur les épaules, on n'était pas loin d'une guignolerie... Vieilles marionnettes au repos attendant d'être animées par une main enfoncée dans leur cul de chiffon...

Dieudo promettait une « surprise ». Un coup de téléphone qui allait être « repris de façon très large », c'est tout ce qui l'intéressait ! Moualek était derrière en train de se moucher. Pauvre Moualek. Soral et Dieudonné avaient eu la cruauté de le faire poser sur une photo en train de faire la quenelle avec eux, mais sur l'affiche officielle, le rôle du Beur était tenu par Gouasmi. Ahmed était seulement présent sur une seconde affiche, cette fois du groupe au quasi complet

(sans Samia), où il était à côté, tout à côté de Noémie...

Gouasmi avait les yeux dans le vague. Surtout quand Dieudo pronostiqua à ses dupes beaucoup plus que 4 %. Une étudiante dans la salle fit l'éloge de Roger Garaudy (très applaudi). Elle disait, ce que j'ignorais, que Garaudy – l'idole de Salim aussi... – avait commencé, dans sa carrière, par dénoncer l'islamisme qui selon lui était « une maladie de l'islam ». Que Garaudy ait eu la même idéologie que Bernard-Henri Lévy ne semblait surprendre personne sur la scène. Il y avait pourtant une grande cohérence à attaquer l'islamisme et à nier les chambres à gaz. Mais ça passait au-dessus de leurs têtes.

Jamais peut-être Soral n'avait eu le front aussi bas et le regard autant au ras de la connerie. C'étaient de vrais cons, maintenant c'était clair. Je me félicitais à chaque nouvel épisode de n'avoir jamais trempé, même du plus petit bout de mon orteil, dans cette eau glauque. Gouasmi, Dieudo... Tous avaient les larmes aux yeux d'entendre la jeune intervenante vouloir se libérer de ce qu'on lui



avait « appris de l'Histoire », c'était bien ça le point. Pour eux, ils avaient déjà gagné s'ils avaient fait prendre conscience de l'inanité de l'Histoire officielle ! Elle cita Orwell bien entendu, comme tout le monde...

On croit trop souvent à tort que tout roman d'anticipation est forcément prophétique. Quand Jules Verne en 1865 prévoit un voyage sur la Lune, et que celui-ci a lieu en 1969, on peut le taxer de prophétisme. Mais quand Orwell, en 1948, prédit une société dirigée par Big Brother, qui pousserait tout individu à la résignation unanime, satisfaite et somnambulique, on est obligé de constater que même dans les pires dictatures (nazisme, soviétisme, Amérique latine), ça n'a jamais eu lieu. Pas de Boulgakov ni de Pasternak possibles dans 1984 ! C'est donc entrer dans une mécanique de falsification que d'affirmer qu'Orwell fut un excellent prophète pour notre temps.

Soral, lui, comme exemple de falsification, osa parler de la revisitation de « l'histoire officielle du FLN diabolisant la colonisation ». C'était ahurissant de l'entendre dire ça sans

aucune réaction de la part de ses colistiers censés être anticolonialistes. Gouasmi et Dieudo avaient les bras croisés. Ils ne bronchèrent pas d'un cil. Ça tournait au plaidoyer pour le révisionnisme en tant que tel : les chambres à gaz n'avaient même pas besoin d'être citées. C'était un détail du révisionnisme.

D'autres intervenants dans la salle faisaient les clowns. Un type offrit des quenelles de volaille en signe de soutien. Qu'est-ce qu'on se marrait ! Soral restait « sérieux » : il associa la mort de Kennedy à un projet monétaire. C'est parce que Kennedy avait voulu remettre en question le système d'usure, qui faisait que les États devaient emprunter aux banques privées pour investir dans leur production, qu'il avait été assassiné. Bien sûr... Orwell, l'assassinat de Kennedy, Garaudy, l'anti-islamisme, les quenelles, la colonisation, la banque : tout était en place.

Le Docteur Cotten enchaîna pour « cinq minutes sur la santé ». Selon lui, « les Panoramix » avaient changé. Les nouveaux druides étaient plutôt des empoisonneurs de

laboratoires scientifiques. Exactement la ligne de Salim ! Les campagnes de vaccination étaient comparables pour lui à la volonté de donner la mort en masse dans les camps d'extermination. Au moins celui-là n'avait pas l'air de nier qu'il y ait eu des camps d'extermination ! Il avertissait son public que grâce à la politique de vaccination, l'État pouvait inoculer ce qu'il voulait dans le corps des individus, c'était ça finalement le vrai projet. Le Cotten, pas regardant en matière d'humour, trouvait très drôle les Guignols de Canal+, qu'il fit applaudir par la salle. Les Guignols cités par la Liste antisioniste ! Je croyais que derrière chaque marionnette, il y avait un sioniste... Cotten se citait lui-même : « L'argent est une métaphore de l'amour. » Il parlait de création « monnaie-taire », d'État en « sous-France »... J'avais bien senti du Lacan chez ce grave abruti. Du Lacan lacanisable en Lecon. Cotten s'emmêlait le catogan dans les roues de son vélo tordu. Il se croyait malin d'appeler Sarkozy « le Petit Nicolas ». Il parlait de castration, disait que la

population s'était fait couper les couilles, sans dire le mot bien sûr. Nullard Cotten !

Moualek aussi parla, mais il n'y avait pas d'images. Tout ce qu'on pourrait en savoir serait dans *Le Monde* du lendemain. Il y était dit qu'Ahmed avait résolu le problème de ne pas appeler les sionistes « les Juifs », ni les Juifs « les sionistes »... Pour lui, il y avait juste un lobby « juifiste ». L'adjectif n'était pas mal trouvé. On entendait « suiviste », comme s'il désignait celui qui faisait profession de sa judéité pour intégrer un parti, le parti sioniste. Ça aurait été plus honnête d'appeler ça la « liste anti-juifiste », d'ailleurs.

Puis le malabar du FNJ prit la parole. Chambrage (à gaz ?) de la salle. Sous son allure de « Monsieur Propre », ce Michael Guérin n'en avait pas la tête. C'était plutôt Soral qui l'avait, juste à côté. Pour faire un Monsieur Propre présentable, il aurait fallu coller la tête de Soral sur le corps de Guérin ! À cette époque, Soral n'avait pas encore complètement cette ridicule attitude pseudo-virile de musclé à gonflette, tout en ne dédaignant pas de professer, dans l'intimité,

un anti-vaginisme primaire : « Le sexe des femmes, c'est laid, on dirait une crête de dindon... Tout ça pour ça ! » Guérin, lui, avait su en apprécier au moins une, de dindonne : Samia ! puisque j'apprendrais plus tard qu'après moi, ma Tunisienne s'était tapé – eh oui !... – ce Michael Guérin... Ô incohérence des crêtes !

Bref, le nationaliste Guérin rendit hommage à François Duprat, applaudi avec ferveur par Soral. Puis, après un petit couplet anti-LDJ, le gentil garçon bodybuildé dénonça les Bilderberg qui, du centre de leur cercle, géraient la démographie mondiale !... Le CRIF, Durban II, tous les clichés de l'antisionisme institutionnel de la marge, ou plutôt de la marge institutionnelle, sortaient de sa bouche. Soral en profita pour faire des pouces de félicitation au jeune homme, et même une quenelle d'acclamation fut faite à Ahmadinejad par la salle chauffée sans doute par Joss, histoire de réparer la bourde soraliennne de l'autre fois... Plus de gaffe de lèse-porte-monnaie ! Toutes les occasions

étaient bonnes pour vanter bruyamment les mérites de l'Iran !

Visiblement bien télécommandé par Soral, Guérin glissa même une quenelle à l'intention de celui que le Front national avait préféré à Alain, un certain Dubois... Alain lança une *standing ovation* de remerciement. Et Moualek applaudit ! Ça permit à Alain de faire la distinction entre le « Front national de libération », auquel appartenait Guérin et lui-même bien entendu, et le « Front national de collaboration. » En gros, les prolos révolutionnaires d'un côté et les gros bourgeois collabos de l'autre. Mais comment appelle-t-on quelqu'un comme lui, Soral, qui se faisait passer comme appartenant au premier groupe, alors qu'il était payé par le second ?

Alors que Cotten redélirait sur les vaccins, il fut interrompu par la Skandrani, à côté de lui... Carlos était au téléphone ! Il les appelait de sa prison. Soral crut bon de rappeler que ce n'était pas le chanteur, plaisanterie qui disait tout de son niveau politique réel. C'est Maria Poumier, la casquettée, qui prit le portable et

l'approcha du micro. Elle le passa à Ginette et fit applaudir la salle. Mais le mobile sifflait... Très danseur de tango, Moualek se leva et, debout, mit le portable sur haut-parleur devant le micro pour mieux faire entendre la voix du maître. On aurait vraiment dit le chien de Pathé-Marconi. Il y avait 250 personnes qui écoutaient Carlos. Ginette lui demanda de dire un mot.

— Je salue le camarade Dieudonné, bon fils de la France et de l'Afrique, bon Français internationaliste ! dit mon épistolier préféré.

On comprit bien que si Carlos était copain avec Ginette, c'était uniquement parce qu'elle avait été anticolonialiste en son temps. D'ailleurs, au passage, Carlos au téléphone s'offusqua – peut-être en faisant semblant, qui sait ? – qu'on puisse traiter sa copine Ginette de raciste, alors qu'elle avait été mariée à un Arabe et qu'elle était... juive ! Hess était son nom de jeune fille, et Skandrani celui de son mari...

Juive, Ginette Skandrani ! Ça y était, le mot était lâché, et par Carlos, de sa prison ! Même Dieudonné accusa le coup. Il devait le savoir,

mais quand même, ça la foutait mal dans la Liste antisioniste. Difficile de rattraper ça. Et c'est Carlos qui l'avait balancée ! C'était ça, la quenelle de la journée ! Ils croyaient faire parler Carlos contre le sionisme et c'est lui qui avait révélé que l'une des colistières, la plus enragée, était juive, ce qu'elle s'était bien gardée de dire lors de ses différentes prestations de clownesse martyre d'Israël... C'était pour ça ! Quand elle avait dit, à la première conférence de presse : « Nous sommes tous antisionistes », elle aurait été plus honnête de rajouter, cohn-benditement : « Mais nous sommes tous des Juifs antisionistes. »

Gouasmi fronça le sourcil. Soral s'agitait. Il essayait de taper sur l'épaule giletée du chiite crypto-tarasconnais, tirait la manche de sa chemise, ne savait plus où se mettre... Carlos continua en racontant son histoire avec son père qui était francophile... Ils attendaient tous une attaque sur le sionisme et Carlos faisait l'éloge d'une France d'antan et trouvait qu'elle était « un creuset de mélanges » ! Tout cela commençait à saouler Gouasmi. La liaison



n'était pas bonne. On avait mieux entendu Neil Armstrong parler depuis la Lune (si tant est qu'il y ait jamais posé le pied, selon les antisionistes !) que Carlos les appelant de Poissy ! En plus, avec son accent, on ne pigeait rien.

Carlos ne parlait pas de « sionistes », mais d'« anti-France » pour définir ceux qui détenaient les rouages du pouvoir. Ovation ! Gouasmi voulait lui dire un mot. Moualek l'aida à parler dans le portable : « Je suis Yahia Gouasmi. » Il aurait tout aussi bien pu dire : « Derrière chaque micro, il y a un antisioniste. » Il se présenta à Carlos, mais Carlos avait l'air de savoir très bien qui était ce patapouf louche... D'ailleurs, à ce moment-là, dans le montage vidéo, il y avait une éლისion : le Centre Zahra avait coupé un bout dans les révélations gênantes du prisonnier vénézuélien au sujet du pseudo-chiite libanais...

C'est à Carlos que Gouasmi servit alors la primeur de la seconde surprise de la soirée : le Hamas soutenait la Liste antisioniste ! Et même le Hezbollah ! Des preuves ? Zéro bien

sûr... Dieudonné à son tour remercia, en le tutoyant, le prisonnier. Il était très content, surtout quand Carlos termina la conversation en lui disant qu'il était là pour montrer qu'on pouvait « faire rire sérieusement », formule subtile en forme de vœu pieux, car jamais plus Dieudo ne ferait vraiment rire, et surtout pas sérieusement...

Soral faisait la gueule, terrorisé à l'idée qu'on puisse lui passer Carlos au téléphone. Carlos n'était pas son genre, mais alors pas du tout. Il m'en avait dit du mal bien souvent au Chai de l'Abbaye, et ses mécènes du Front national sans doute avaient dû lui demander de garder ses distances avec un terroriste qui avait quand même flingué deux flics français, et qui était d'un anticolonialisme viscéral éprouvé... Personne ne remarqua donc que seul Soral n'avait ni parlé à Carlos, ni parlé de Carlos. Logiquement, il aurait dû se lancer dans une grande apologie de son destin de prisonnier politique, combattant internationaliste... Ouf, heureusement, ça n'eut pas lieu ! Et je m'en félicitai, ç'aurait été

pour moi le coup de grâce. Déjà, Dieudonné, c'était beaucoup.

Il était évident que Carlos avait pris ça comme un bol d'air frais extérieur soufflant dans sa prison. Il ne devait pas y en avoir des masses. Et c'était tout à fait normal qu'il réponde à l'appel de sa vieille copine Skandrani. Sans elle, ni Gouasmi, dont Carlos se foutait, ni Dieudonné n'auraient eu ce que les médias appelaient « son vote symbolique ». Si Carlos avait assisté depuis le début aux pleurnicheries de ces oignons rangés à la même table, il l'aurait renversée à coup sûr, il se serait disputé à cause de tout ce qui avait été proféré comme conneries nationalistes, anti-anticolonialistes, antisionistes de pacotille, de droite raciste, d'anti-France pour le coup, selon ses critères.

Maria Poumier se plaça alors au premier rang (ça tournait), toujours avec sa casquette à la zyva vénézuélienne. Dieudonné la regardait. Il devait se demander : « dans quel sketch pourrai-je bientôt utiliser cette ridicule chavezofaurissonienne ? » Elle se lança dans une apologie absolument collaborationniste

d'Hugo Chávez, en croyant bien sûr faire de la résistance. Ah, ces non-alignés, qu'est-ce qu'ils s'alignaient ! Pour la Poumier, le Venezuela c'était l'Eldorado, le seul pays d'Amérique latine qui avait lutté. Contre quoi ? Contre le sionisme. En tout cas, son Chávez n'avait pas réussi à faire libérer Carlos. Moualek se leva et s'en alla. Ces histoires de mètèques d'Amérique latine survalorisés ne le branchaient pas. François Duprat si, Bolivar *no* !

Et puis ce fut le tour du procédurier Pierre Panet, clochard des référés ! Encore Panet ? En costard sérieux ce jour-là, pour déblatérer ses conneries... Chacun parlait pour sa boutique. Après la Poumier sur Chávez, Soral reprit la parole pour faire de la pub pour son Égalité et Réconciliation. Monsieur incarnait la réconciliation. Il revint sur la « ratonnade » au marché des Pyrénées. Dieudonné le regardait quand même de travers, ou du moins de côté. Était-ce bien le même homme qui s'était caché derrière des cartons de paquets de madeleines pour chialer comme une de celles-ci, et qui dénonçait là « les milices sionistes qui étaient

venues *nous* ratonner » ?... Soral cherchait manifestement à se faire applaudir plus que Carlos, puis se rembrunit lorsqu'il fut bien obligé de constater qu'on ne lui fit pas une *standing ovation*, à lui. Il en était là.

C'était vraiment interminable comme conférence, mais aussi au sens : conférence inter-minables (je fais du Cotten !). Chacun lisait ses petites notes. La Skandrani blablata encore sur la Palestine. Elle avait le nez dans sa fiche sur « Plomb durci ». On savait tout ça, madame ! Ça roupillait sec dans l'assistance. Au moment où elle disait : « Le colonialisme, une des plaies héritées des siècles passés, ne doit pas continuer à polluer ce troisième millénaire... », un énorme détonation se fit entendre dans la salle...

CCLIX

Boum !

Soral fut le seul à sursauter comme une fillette, les bras repliés vers son torse ! Ni Dieudo ni Gouasmi, les gros du groupe, ne

bronchèrent. C'est quelqu'un en s'asseyant qui avait débranché le jack de l'ampli. « Un sioniste », dit Gouasmi, montrant là qu'il avait une certaine distance, ce qui n'était pas forcément un bon signe quant à la profondeur et la sincérité de son combat. D'ailleurs, je n'étais pas le seul à avoir remarqué le son de la bombe et le sursautage de Soral...

Sous la vidéo Dailymotion, il y aurait des commentaires pour excuser la pétiole de Soral, donnant le ton ainsi à bien d'autres, aux milliers qui suivraient :

Pas étonnant que Soral ait sursauté, vu comment les sionistes l'agressent à chaque fois qu'il dénonce leurs agissements criminels. On aurait dit un coup de feu. T'inquiète, Alain, le PAS est né pour libérer la Palestine, la France et le monde de ce sionisme gangréneux !

Tu parles...

Quand quelqu'un dans l'assistance posa la dernière question sur l'Iran et son régime « dictatorial », Gouasmi l'envoya chier :

« Vous êtes en train de perturber la salle avec vos idées. Ce que vous dites n'est ni plus ni moins que de la désinformation sioniste. Je ne veux pas ouvrir le débat avec ce monsieur. Je sens déjà sa couleur... »

Ça y était ? C'était bon ? Ils en avaient fini avec leur Liste grotesque ? Pas tout à fait... Un jour avant les résultats des élections, il y eut encore une dernière petite conférence de presse, mais ce fut un mini-meeting avec les trois leaders seulement. Ils étaient en pleine méthode Coué. Ils disaient qu'ils avaient « ouvert une brèche », qu'il y aurait « bientôt beaucoup de listes antisionistes en Europe et dans le monde ». Ils gravissaient « l'Himalaya ». Ils étaient « comme de Gaulle en 1940 ». Ils n'avaient « pas peur de mourir pour leurs convictions » :

— On a déjà gagné !

Soral évoqua les interprétations malveillantes de la précédente conférence parues dans *Le Monde*, et dues principalement, l'une à la langue fourchue d'une voilée qui n'avait pas bien prononcé le mot « antisioniste », et l'autre à l'accent de

Carlos aggravé par la mauvaise réception du portable de Skandrani amplifié par le micro.

Maintenant qu'il avait bien vérifié qu'il n'y avait eu aucune fuite sur sa fuite, Soral put à loisir revenir sur l'agression au marché des Pyrénées. Encore ? Il balança le nom de Julien Terzic, l'« antifa » responsable de l'attaque, mais surtout de sa plus grande trouille, à lui, Soral ! Pour Alain-le-valeureux, c'était indiscutable que leurs agresseurs étaient la LDJ et le Betar déguisés en militants de la LCR de Besancenot. Soral avoua également avoir renoncé à aller à Montreuil pour éviter de se prendre un mauvais coup. Oh ! Soral ne risquait rien, car on apprendrait plus tard que Joss, et même Moualek, étaient désormais chargés dans l'entourage de Dieudonné de protéger leur tête « pensante » au cas où un « sioniste » aurait la mauvaise idée de la casser, tel un œuf dur sur le zinc d'un comptoir de bar pour le débarrasser de sa coquille de connerie.

Dieudonné ressassa ce qui semblait être la plus grande humiliation de sa vie : la fameuse histoire de l'avocat suisse qui, dans une



émission et dans sa barbe, l'avait traité de « Nègre », sous-entendant par là qu'il ne fallait pas s'attendre à ce qu'il fût très fute-fute. Bien sûr qu'il était raciste le Bernheim, avec sa mini-pique de Juif helvète, et alors ?

Dieudonné avait ensuite traité Bernheim de « youpin » dans une vidéo soi-disant « humouristique » (*sic*), et il s'était pris un procès en retour, d'accord. Mais de là à en faire une généralité, et à se placer une nouvelle fois comme victime, c'est-à-dire esclave, c'est-à-dire Nègre du grand pouvoir sioniste qui se permet tout et n'importe quoi avec les autres races, non.

Évidemment, Gouasmi monta au créneau sans expliquer comment il se faisait selon lui que n'importe quel imbécile qui méprisait Dieudonné pour sa négritude avait forcément le pouvoir dans le monde.

Ah, ils en faisaient tous des kilos, et au moment de clore cette campagne, cette obsession était bien symptomatique ! L'accusation de « sioniste » ne voulait plus rien dire. Leur Liste « anti » l'avait vidée de tout sens. C'était à se demander s'ils n'avaient

pas été payés par les sionistes eux-mêmes pour faire une contre-propagande à ce point réussie ! Pour que ça se morde bien la queue, il ne resterait plus à Gouasmi qu'à dire, toujours sur le même ton :

— Derrière chaque sioniste, il y a un sioniste...

## CCLX

### Foirade finale

Le jour J (J comme Juif?) tombait le jour de la fête des mères (aïe !) et un soir de pleine lune (aïe, aïe !)... L'annonce des résultats de la Liste antisioniste avait lieu à la Main d'Or. Yves osa me proposer d'y assister ! Il s'y rendit avec Caroline Hénaff. Décidément, j'avais formé un duo de plus ! Je reçus aussi un texto de guerrière de Samia qui m'avait enjoint le matin d'aller voter quand même. Pas question, nez cassé ! Apparemment, ça ne lui avait pas servi de leçon, elle continuait à y croire...

Bien sûr, ça fit plus que *pschitt*. La Liste antisioniste n'avait fait que 1,3 % des voix en

Île-de-France. Il n'y avait pas de quoi pavoiser. Et en même temps, qu'est-ce qui leur restait d'autre que le pavoisement ? Tout était tellement relatif qu'ils finissaient par se vanter d'avoir fait proportionnellement plus que le NPA ou même que le Front national. En tout cas, ce n'était pas le triomphe promis quelques heures auparavant.

Tout ressemblait à une soirée de défaite retournée en victoire, où le moral des troupes se retapait à coups d'autosatisfaction et de hurrahs incongrus censés prouver que malgré leur échec, ils étaient les vrais vainqueurs. On connaissait ça... Échec triomphal ! Il y en avait beaucoup qui avaient détalé comme des rats en s'apercevant que le morceau de fromage était beaucoup moins gros que prévu.

Yves, mon reporter sur le terrain, me raconta le lendemain la soirée. Il s'était d'ailleurs fait discret, l'espion ostensible (rien de tel pour se faire remarquer que d'avoir l'air de redouter les caméras). Ils avaient installé un écran de télé dans le hall, avec les partisans amassés, inquiets, tendus, comme dans la vraie vie. C'était ça, le noyau dur de l'arnaque.

Un type qu'on interrogeait pour savoir la raison de son vote pour la Liste antisioniste disait que c'était parce qu'il ne voulait pas être manipulé par les médias à la solde Tel Aviv !... C'était finalement par le ver de terre promise Israël, bien accroché à l'hameçon, que Dieudonné et Soral avaient commencé à pêcher une multitude de poissons conspis en vue d'une future friture lucrative...

Moualek avait enlevé son bonnet. Il criait à la triche. « Ça va être truqué, je vous le dis. » À la Main d'Or, ils n'avaient pas eu peur des mauvais résultats, mais des trucages qui auraient fait passer leurs bons résultats pour des mauvais. C'était une bonne façon de nier la réalité de leur foirade. Ils espéraient 6 % et aller au Parlement européen. Bande de naïfs ! Avec leur 1,3 %, ils ne pouvaient même pas prétendre au remboursement de leurs frais de campagne.

Une fois les résultats annoncés, Dieudonné resta très peu. Il laissa son public cuver son enivrante déception. Beaucoup de partisans étaient non seulement déçus, mais furieux. Ils attendaient une vidéo de Dieudonné, une

conférence de presse, cette fois-ci utile, de débriefing, de remise en question, de consolation, même. Mais non, Dieudonné n'en avait plus rien à foutre. Il était déjà passé à autre chose... Lui et Soral attendaient d'empocher le fric de Gouasmi, ils n'avaient plus qu'à rentrer chez eux. En tout cas Dieudo, car Alain avait toujours bien aimé traîner là où ça sentait la merde et la loose...

Noémie était très belle dans sa robe rouge, on la voyait soupirer sur un banc, encore un peu elle s'endormait... Elle savait que ça n'avait aucune importance. Gouasmi, comme un gros pigeon entouré de sa volée de voilées, cherchait lui aussi à se barrer au plus vite : après cette déculottade, tout le monde avait compris quel guignol il était. Plus personne ne pourrait désormais le prendre au sérieux. Il n'y aurait plus que Laurent James pour s'intéresser encore plusieurs années à Yahia Gouasmi...

« Le Nouvel Ordre mondial ! » hurlait une folle hirsute. Cette conne hideuse de Skandrani disait, elle, que grâce à Dieudonné,

le mot « antisionisme » avait été recrédibilisé. C'était exactement le contraire !

Plus tard, Skandrani admettrait quand même que la Liste n'avait pas été à la hauteur de ses grandes espérances !... Seuls Gouasmi, Soral et Dieudo avaient eu le droit de parler, et aucune autre femme que la Poumier. Aucun Noir, aucun Arabe. Et la Ginette avouerait qu'elle avait regretté l'absence de Kémi Séba... Et aussi qu'on n'ait pas assez intégré de gens de gauche dans cette Liste... Mais, pauvre Skandrani, à partir du moment où tu es du côté de Garaudy, Faurisson, Soral et Dieudonné, tu n'es plus « de gauche » ! Et pas de droite non plus d'ailleurs. Ni même antisioniste, et encore moins antisémite. Tu es juste conspirationniste, comme eux. Aucun n'avait vu que ce qui les unissait tous, ce n'était pas la haine du Juif, mais la haine de la réalité.

Ah, ils étaient beaux, les « Zavattas » de l'anti-Sion ! Personne ne pouvait imaginer que Soral et Dieudo avaient juste rempli leur contrat avec les Iraniens qui les avaient utilisés comme mercenaires *via* Gouasmi pour

faire acte de présence antisioniste, ou plutôt révisionniste et complotiste, au moment des élections européennes en France. Rien de plus.

Le vrai clivage n'était plus, comme cette bande d'escrocs le prétendait, entre sionistes et antisionistes, mais entre complotistes et anticomplotistes. Et si les journalistes bien-pensants faisaient leurs calculs pour prouver qu'il y avait un tiers d'extrémistes de droite dans cette liste, ils n'avaient pas encore compris que le plus inquiétant, c'était le nombre de complotistes. Sur les vingt-six, c'était bien le diable s'il y avait une seule personne qui voulait savoir où se trouvait la vérité des choses, plutôt que de construire une fiction permanente dont la paranoïa antijuive n'était que le moteur.

Tous étaient conspirationnistes. De Cotten à Michael Guérin ; de la Poumier – qui ne se mettait pas seulement dans la chatte un godemichet à l'effigie de Chávez, mais aussi un à celle de Faurisson dans l'anus, et un dernier dans la bouche à celle de Garaudy (triple péné !) – à la Skandrani ; de Moualek jusqu'à

Panet – le vieux poisson pourri de la Main d’Or qui serait bientôt carrément distributeur officiel des livres de Faurisson dans le hall du théâtre – ; tous, absolument tous, désormais, transpiraient le conspirationnisme !... Ce n’était pas la Liste antisioniste ; c’était la Liste complotiste !

Ce triste soir-là, Soral, sur la scène de la Main d’Or, embrassa tout son public en continuant de nier l’évidence : « De toute façon, on a gagné... » Et Gouasmi conclut la soirée foirée en disant que ce n’était que le début du Parti antisioniste !... Évidemment, c’était la fin.

Après ce 7 juin 2009, on n’entendit plus parler du Parti antisioniste, ni de sa Liste de gros connards.

## CCLXI

### Entrée de Pierre Robin

Deux jours après, Soral m’appela. Pas un mot sur les élections, comme si ça n’avait jamais existé, comme s’il n’y avait jamais eu de



Parti antisioniste, ni même d'antisionistes, ni même de sionistes. Il voulait juste qu'on aille boire un verre tous ensemble au Chai, à 20 heures 30. Yves passa me prendre et on y alla.

Deux heures plus tard, on arriva au Chai et on retrouva là d'abord Caroline. Elle était accompagnée de Robin. Pas Jean Robin l'épouvantable, mais Pierre Robin, un marrant de chez Jalons que j'avais rencontré paraît-il il y avait plus de vingt ans avec Algoud, et croisé sur la péniche lors de la pantalonnade Chirac organisée par les époux Tellenne... Les cheveux gris, l'esprit vif et très drôle, toujours entre deux imitations de voix, notamment celles des speakers de l'Occupation, ou alors chantant des hymnes nationaux de différents pays...

Robin aussi était un peu à droite (même beaucoup), mais sans solennité : il était l'aile sardonique du FN ! C'était surtout un vieux garçon vieille France, un réac passionné par l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, et « antisioniste » sans être antisémite (mon œil de Vichy !), comme nous tous. Pierre Robin, il

faisait un peu de l'interim fasciste. C'était un intermittent de la collaboration. Et puis son pseudonyme chez Jalons, c'était « Hubert Menschen » !

On se fit rire mutuellement par nos thèses respectives sur le mystère Adjani : comment se faisait-il qu'en toute circonstance, elle se tenait la joue gauche quand elle était en public ? *La Joue d'Adjani*. Certains avaient même évoqué un Sida dont la trace serait uniquement sur la joue qu'elle cacherait, alors que ce n'était peut-être qu'une rage de dents permanente... Autre sujet de rigolade : Robin, lui aussi, était passé par Mourmelon lors de son service militaire, mais on s'y était ratés à deux ans près : il était de la 77/10 ; moi, de la 79/08...

Soral (qui, lui, n'a jamais fait son service militaire !) arriva avec sa casquette, moi j'avais mon chapeau, des photos se perdaient. Ce fut une dînette sympathique et très gaie. Robin dragua un peu Caroline. Il ne manifestait pas une admiration particulière pour Soral.

Lorsque Pierre Robin prit congé, il nous serra la main en disant : « coupons moteur

arrière-droit... »

— Mermoz ! m'écriai-je.

En effet, Robin venait de citer le dernier message de Mermoz avant sa disparition en mer, son avion s'étant entourbillonné dans le Pot-au-noir au-dessus de l'Atlantique en 1936... Signe de reconnaissance des admirateurs du grand Jean ! Pierre en était, et pas que pour les prouesses aéronautiques du partisan des Croix de Feu du colonel de La Rocque...

Une fois Robin parti, Yves nous raconta qu'il avait amené Caroline à la Main d'Or pour voir la nouvelle conférence du « Libre Penseur », à laquelle je n'avais pas assisté, merci bien. C'était même Samia qui avait tenu la caisse, par « militantisme »...

Ce n'était pas Dieudonné qui avait invité Salim à parler à sa Main d'Or. Il avait donné son autorisation bien sûr, mais c'était Ginette Skandrani qui avait insisté pour réinviter ce boulet afin de remercier Salim pour son soutien aux thèses de Garaudy. Elle se croyait chez elle, la gitane juive de Carlos ! Ô les

mêmes petits renvois d'ascenseur minables que dans les autres milieux !

Yves avait cru que ça amuserait Caroline. Il avait été étonné de la voir ressortir de là, décomposée de dégoût, n'ayant pas du tout trouvé Salim drôle, mais au contraire sinistre et dangereux. En dehors de son racisme de Bretonne, voir le gros « bougnoule » marseillais pérorer en étant sûr d'avoir raison sur le grand méchant « Nouvel Ordre mondial » des élites dégénérées, tel qu'il avait axé sa conférence, ne lui avait arraché aucun sourire. Pourtant, c'était à peu près les mêmes idées que son Soral. Mais la mégalo de Salim – qui croyait que l'interdiction de ses comptes sur Dailymotion avait été décidée en haut lieu rien que pour lui et quelques autres – lui fit un sale effet.

— Il est dégoûtant, ce Laïbi ! dit Henaff.

Ça avait duré trois heures, en plus ! Enfin, les autres enduraient ce que je subissais moi-même à supporter les conneries de Salim ! Contrairement aux autres nieurs illuminés, Salim ne disait pas que la Liste antisioniste avait triomphé aux Européennes ; la vraie

gagnante, c'était la pédophilie puisque Cohn-Bendit avait été élu ! Pour lui, c'était le signe de la folie criminelle de Satan au pouvoir...

Ça me rappela une enveloppe que j'avais reçue de « Monsieur Laïbi Salim, 33 ans » sur les Illuminatis, la Trilatérale, le Bilderberg-group : un tirage « historique », illustré d'une pieuvre déroulant ses tentacules de loges en églises, de grandes fraternités en émanations, avec ce petit mot : « *Ce qui fait froid dans le dos, c'est que ce n'est pas une blague !!! À diffuser au plus grand nombre ! Des gens meurent.* »

Ce qui faisait froid dans le dos, c'était surtout sa liste de titres ronflants sur l'en-tête de son papier à lettre :

Docteur Laïbi Salim  
Chirurgien dentiste  
Sur Rendez-Vous

Attaché de consultation département prothèse  
Maitrise de Sciences Biologiques et Médicales  
D.E.A. d'anthropologie biologique  
C.E.S. Prothèse adjointe complète

## Attestation d'Études d'Anatomie et Techniques Chirurgicales Bucco-Maxillaires

J'avais beau dire à Yves d'arrêter de rire de Salim, même à ses dépens, et que ce n'était décidément pas la bonne réaction face à sa logorrhée anti-réalité et anti-vérité, cette chiffre molle persistait à en minimiser indulgemment la dangerosité. La connerie du Kabyle (quel bon titre !) n'empêchait pas, par racisme maso, le Pied-Noir obtus (excellent aussi) d'apprécier encore la bonhomie de Salim et n'entamait en rien l'amitié qu'il lui portait. Son ridicule l'attendrissait au plus haut point. Yves ne se rendait pas compte du contenu de ses discours. C'était bien un pubard en cela : toujours la forme, jamais le fond.

## CCLXII Justine aux anges

Le fond, Yves allait peut-être avoir l'occasion d'en expérimenter le goût depuis

que sa fille Justine, douze ans, avait exprimé le souhait de faire sa première communion. Elle était en pleine crise mystique, la petite ! Depuis notre voyage en Mauritanie, elle avait bien grandi, surtout dans sa tête. Elle était devenue complètement dingue de Thérèse de Lisieux. Elle ne pensait qu'à la grande Lexovienne de la petite voie de l'Amour. Elle n'était pas loin de tanner Yves et Virginie pour entrer dans les ordres. Ils avaient transigé pour une communion solennelle à Saint-Sulpice.

On se retrouva donc avec Audrey dans l'église pour la cérémonie. Yves n'avait pas invité Nadia, peut-être son côté « berbère » gênait-il le rapatrié. Justine rayonnait avec ses copines, tout en blanc. Quand ce fut son tour de recevoir la communion, l'aînée des Loffredo sembla soulevée par deux anges qui avaient l'air de l'emmener directement à Lisieux. Sa sœur, la petite Maxine, n'en perdit pas une plume. J'imaginais Yves finir comme le père Martin, vieillard barbu aphasique devenu fou sur son fauteuil roulant après avoir mal

encaissé les kidnappings successifs de ses filles par le Seigneur du Carmel !...

Mais un autre coup dur psychologique attendait Yves dans les jours qui suivirent... En effet, c'est à lui que je crachai le morceau. Il fallait bien qu'il sache que j'étais en train d'écrire un énorme roman en secret et que j'avais l'intention de m'auto-éditer ! Yves allait devenir mon directeur artistique : après les tracts, les livres ! Ça l'impressionna autant que ça l'enthousiasma.

Je lui confiai également que j'avais trouvé mieux que Salim Laïbi : Mehdi, un jeune fan algérien et charmant, mince, élégant et pas conspi, qui s'était proposé de travailler à la plateforme de vente en ligne de mes livres. Pendant ce temps, « Olaf » et « Petit Jean » avaient le projet de construire un « site des lecteurs »... L'objectif était d'harmoniser les deux sites. Tout tournerait ainsi comme une machine à deux roues, un vrai bateau du Mississippi qui pourrait naviguer sans problème sur le fleuve virtuel d'Internet, chargé de mes cargaisons...



Après une soirée dans le 15<sup>e</sup> où on avait été invités par une ancienne copine qu'Yves connaissait aussi, et où il avait croisé un ancien pote skin, on finit lui et moi à l'Alizé, une discothèque africaine du quartier. Je payai deux places pour qu'on aille achever notre discussion sur l'édition de mon roman dans cette ambiance de Noirs.

Devant un Schweppes, je commandai à Yves une maquette pour la couverture, et des affiches que nous collerions selon notre technique de tracts. Il trouvait la stratégie géniale dans tous les sens, il ne voyait pas de failles. Et moi je ne voyais pas de filles dans cet Alizé configuré comme un airbus. Nul. De toute façon, je devais rentrer assez tôt pour me réveiller le lendemain, surtout ne pas briser mon rythme de travail. C'est tous les jours que vers huit heures je m'y mettais, et ça avançait bien.

CCLXIII

Marc George et Georges-Marc

Je ne sortais presque plus, trop absorbé par mon roman... Je me déplaçais juste de temps en temps en fin de journée pour aller au Chai de l'Abbaye retrouver Dimitri et les autres.

Ce soir-là, c'était Pierre Robin et Caroline qui m'attendaient. Avec Robin, c'était comme avec un jazzman (lui qui préférait nettement les marches militaires !) : on croisait nos chorus sarcastiques comme des soufflants en plein quatre-quatre. L'objet du jour, c'était l'affaire du bébé congelé. Véronique Courjault, une mère de famille, sans que son mari s'en soit rendu compte, avait rangé leur nouveau-né, qu'elle avait tué à la naissance, dans son congélateur. Et ce n'était pas la première fois. La mère avait caché plusieurs de ses grossesses, accouchant en douce aux chiottes et tuant ses nouveaux gosses avant de les mettre au frigo. C'est en rangeant la barbaque au freezer que le papa avait découvert son rejeton : « Ciel, mon père ! » aurait pu s'écrier le fœtus cryogénisé ! La follasse fut vite diagnostiquée comme « victime » d'un déni de grossesse chronique. On aurait pu même dire qu'il y avait double déni : celui de la femme à

ne pas vouloir accepter d'être mère et celui du mari qui ne voulait pas s'apercevoir que sa femme était enceinte. C'était lui évidemment le plus con des deux, car il ne la voyait même pas grossir ! Cette tête de blaireau aveugle confia à la police qu'il avait pris ça pour de l'« embonpoint ».

Soral arriva avec Marc George qui me dit quelques mots de la Liste antisioniste. Il m'apprit qu'il avait préféré être le discret directeur de campagne plutôt que de faire partie de la liste même. Sage, si on veut, décision... On discuta. Finalement, un qui avait été complètement absent de l'aventure, c'était Blanrue... Je m'étonnais d'autant plus qu'il n'aurait pourtant pas dépareillé entre le Docteur Cotten et Michaël Guérin. Il ne manquait plus que lui, le gros Blanrue, habillé en doge de Venise, bonnet en velours, grande robe, bagouzes aux doigts boudinés. Il aurait fait un excellent vingt-septième colistier !

Qu'est-ce qu'il avait foutu tout ce temps d'ailleurs, le Blanrue ? Il avait sorti *Sarkozy, Israël et les Juifs*, son nouveau livre édité par une maison belge !... C'était une compilation

wikipédiesque de tout ce qu'on trouvait sur Internet, plus d'autres petits misérables détails sur l'accointance de Sarko avec le lobby juif pro-israélien. Tu parles d'une découverte ! Et le pauvre Paul-Éric l'avait écrit sans co-auteur pour une fois. Finie, sa période Chris Laffaille, ses livres fabriqués rapido pour en faire des best-sellers (raté !), ses enquêtes à la *Paris-Match* sur des sujets tournant autour du pot : Carla Bruni, Kerviel, *Les Bienveillantes*...

Maintenant, Blanrue faisait enfin popo ! « Vous allez voir ce que vous allez voir ! » Le Savonarole de Levallois à l'embonpoint puant le déni des chambres à gaz allait dénoncer à lui tout seul le sionisme de Sarkozy ! Depuis que je lui avais dit ma façon de penser sur son révisionnisme, ce grand malade avait décidé de foncer dans le tas. Il ne se cachait plus. À quarante-deux ans, il s'affichait éditorialement comme un anti-juif. Encore un venu en bout de course, après avoir filé doux sous tous les coups de fouet, donnant des conseils aux autres, en bon esclave qui avait toujours fermé sa gueule pour essayer de trouver *via* Moïse une place dans le show-biz, et qui avait

renoncé quand il avait compris que c'était foutu.

À ce moment-là passa Georges-Marc Benamou, que je saluai à la stupéfaction des autres qui croyaient qu'on en était restés à notre « rencontre » à *Apostrophes* le 15 février 85 ! Comme j'avais Marc George à mes côtés, je me levai pour les présenter :

— Georges-Marc, Marc George !

Mais Benamou avait déjà tourné le coin de la rue...

Caroline fit ensuite comprendre à Robin qu'il n'arriverait pas à la baiser. La blonde Bretonne sortait en ce moment avec un autre nazi, beaucoup plus déclaré celui-là, et qui auto-éditait ses livres sur le judaïsme, sur la psychanalyse des Juifs, sur la pieuvre judaïque, etc.

Yves arriva à son tour, en blouson, dans un jour sombre, mal rasé. Il marchait de travers, comme accablé de la mission que je lui avais confiée en secret... Tel que je le connaissais, être devenu en quelques minutes, dans une boîte pourrie africaine, le directeur artistique des nouvelles éditions « Marc-Édouard Nabe »

avait dû lui occasionner pas mal d'insomnies et de maux de ventre...

On reprit la conversation sur les bébés congelés. Si Robin et moi étions si sensibles à cette histoire de déni de mère, c'est que nous aussi avons eu de sacrés problèmes avec les nôtres, de mères. Elles nous avaient bien congelés par leur hystérie, et sans nous tuer à la naissance, ce qui est peut-être pire, en nous laissant grandir... En quelque sorte, elles nous avaient empêchés de vivre pendant un bon moment avant qu'on se déglace par nous-mêmes. Mon mot d'ordre c'était : « Mort aux mères ! » *Mort aux mères !* Excellent titre... J'en aurais bien fait un tract si la période des tracts n'était pas passée.

Audrey arriva et intervint. Pour elle, ce n'était pas grave que madame Courjault zigouillât ses bébés, car de toute façon, ils n'auraient pas eu envie de vivre : ils avaient senti que leur mère les avait niés dans son ventre. En ce qui concernait le crime, le raisonnement d'Audrey, c'était que les enfants étaient encore une extension de la mère, et, ne les jugeant ainsi pas suffisamment autonomes,

celle-ci pouvait décider de leur sort. Comme le disait Audrey Vernon, liquider son enfant, c'était pour Véronique Courjault comme se couper un ongle ou s'enlever une peau morte dont elle avait parfaitement le droit de se débarrasser. À la fin de sa démonstration, ma femme avait jeté un froid, c'était le cas de le dire, qui courut sur toute la terrasse du Chai de l'Abbaye.

Robin, lui, était bien d'accord avec moi : c'est le fantasme de toute mère que d'assassiner son enfant, et le plus tôt possible de préférence (à la naissance, c'est l'idéal maternel) ! Comme les mamans manquent toutes de couilles, elle le font plus tard, pendant toute l'enfance, et même pendant l'adolescence, et même l'âge adulte si elles le peuvent... Le but finalement, c'est d'en faire des pédés. Tout garçon qui arrive à assassiner sa mère avant qu'elle ne fasse de lui un homosexuel est un héros. Les mères, je n'en connaissais pas une qui ne fût Médée dans l'âme. Une baby-killeuse à la Courjault n'était pas une exception. La congélation du fruit de ses entrailles est presque un jusqu'au-

boutisme naturel chez la donneuse de vie. Pas de quoi trouver ça monstrueux ! Les gens normaux s'étonnent toujours que les monstres soient des gens normaux.

Soral était parti, on ne s'en était même pas aperçus.

## CCLXIV

### Bambi chez les conspis

Il fallait que ça tombe sur un type de 58 ! Mais ce ne serait ni Soral ni moi cette année-là... Michael Jackson, qui s'était overdosé de médocs juste avant son grand come-back de quinquua prodige, était mort !

C'est vers 12 heures 30 qu'on apprit la nouvelle. Toutes les chaînes étaient sur le pont. Sauf Canal+, car ces imbéciles fainéants pas prévoyants avaient enregistré leur dernière émission de l'année de *L'Édition spéciale* la veille. Il y avait quelque chose de tout concon à les voir, les Brice Toussaint, Marie Colmant, Abdel Alaoui et Ariel Wizman, avoir l'air de faire comme si de rien n'était,



continuer leurs petites nouvelles anodines, leurs plaisanteries, sans aucune allusion à la mort de Michael Jackson qui frappait la Terre entière au même instant, partout sur tous les autres supports du monde. C'était une habitude bien fonctionnaire d'enregistrer l'émission du vendredi le jeudi soir pour se barrer en week-end. Et là, c'était carrément en vacances. Les pressés des Bahamas !

Michael Jackson... Bien sûr, je pensais à Quincy Jones et à Prince. La musique de Michael était médiocre, mais le personnage étonnant. Ce n'était pas James Brown, mais ce que Jackson avait fait, James Brown n'aurait pas pu le faire. Jamais le « Godfather du Soul » n'aurait pu se rêver blanc, jamais il n'aurait abjuré le swing. Alors que Michael Jackson, c'est la première chose qu'il avait faite pour faire carrière.

Je me disais que c'était les Mohamedou qui devaient être tristes. C'était toute leur adolescence. Kemal évidemment adorait Michael Jackson. Quant à Moody, honorable professeur de Harvard, spécialiste du 11-Septembre, il s'était pris toute sa jeunesse

pour Michael, l'imitant autant qu'il pouvait, se coiffant comme lui, s'habillant comme lui, se gantant comme lui, dansant comme lui. C'était vrai : jeune, il avait un faux air.

Évidemment, en quelques jours, comme de la peste, la théorie du complot sur la mort de Michael Jackson se propagea. Le Docteur Conrad qui lui avait injecté, à sa demande, une dose fatale de somnifères mélangés aux anxiolytiques pour être en forme pour répéter son futur spectacle, était un agent d'une vaste organisation qui voulait tuer Michael pour lui piquer son fric, ou d'une autre qui voulait se venger du non-lieu qui avait suivi son procès pour pédophilie, ou encore de sa famille même dont quelques membres jaloux ne tenaient pas à ce qu'il revienne au premier plan de la musique pop ! Ou alors il était tellement malade et en mauvaise forme qu'il avait fini par en finir lui-même, il s'était suicidé de peur de décevoir ses fans. Les images qui le montraient la veille de sa mort en train de danser et répéter prouvaient le contraire, mais quand donc une image arriverait-elle à convaincre un complotiste ?

Elles étaient d'ailleurs très belles, ces images recueillies de différentes séances de répét'. Elles constituaient un film remarquable : jamais on ne l'avait vu si bien bouger. Car bouger était évidemment tout ce qui restait de noir à cet homme blanchi sous le harnais de la gloire. Pas seulement le *moonwalk*, qu'il avait piqué au mime Marceau et qu'il refaisait mieux que lui, mieux que quiconque au monde pour tout dire, mais aussi les déhanchements d'épaule, les grandes enjambées de bras, les envols de mains, les décrochages de tête. Sa tête, justement, c'était une bouillie avec ce nez refait, mal refait, défait, re-refait, re-re-mal fait, écrasé comme par un coup de poing de Dieu, ce chirurgien suprême qui n'aime pas qu'on défigure ses créatures. Et puis on voyait Michael aussi dans les différentes tenues de son show à venir, ridicule et ringard, comme dans les années 80. C'était tellement dépassé, musique et chorégraphie... Inconsciemment, il était quasiment sûr de se ramasser. Quelque chose en lui avait voulu lui éviter ça : son cœur sans doute, puisque c'est lui qui lâcha le premier...

Alors que personne ne lui avait rien demandé, « Le Libre Penseur » fit aussitôt une vidéo sur Dailymotion où Monsieur le dentiste donnait son avis sur l'actualité. Il en avait pris désormais l'habitude, ça allait être une drogue, un anesthésiant plutôt. Du propofol, mais pour les autres ! Laïbi s'était même fait un slogan : *Burning Babylon*. « Michaël », comme il prononçait, Jackson était le prototype du « cocaïnomane dégénéré ». Le gros Marseillard jouait au grand scientifique très au courant en donnant les noms des médicaments, du poison, et de l'antidote qui aurait pu sauver Michael. Et si celui-ci ne lui avait pas été administré, c'est évidemment que la thèse de l'assassinat était loin d'être écartable. À cette époque, mon webmaster croyait encore aux bien-fondés de la Justice puisqu'il lavait Michael Jackson des accusations de pédophilie. Voilà un dénonciateur des « manipulations » gouvernementales, sur le 11-Septembre en particulier, qui croyait en la Justice. Aussi bien les documentaires antithèse officielle que les

juges qui avaient disculpé Michael, rien ne devait être remis en question !

Salim, très pointilleux d'ordinaire sur les questions de pédophilie, ici – *vlan !* –, passait l'éponge. C'était que peut-être, comme les frères Mohamedou, il en pinçait pour la musique lénifiante, sirupeuse, dégoulinante de Michael Jackson, et donc n'avait pas envie de le savoir pédophile. Pour une fois qu'il y avait un vrai pédophile, Salim ne l'attaquait pas ! Toujours à côté de la plaque, il préférait dénoncer Cohn-Bendit qui, sur cette question, avait été à l'évidence davantage un expérimentateur circonstanciel dans le cadre d'une utopie sociale complètement datée qu'un malade atteint d'une sévère pédopathologie comme Bambi, qui avait dormi jusqu'à cinquante ans avec sa poupée, réellement obsédé par l'enfance, claquemuré dans son Neverland et multipliant les dons de spermargent aux enfants de tout premier poil ! Peter Panpan cucul !

Michael Jackson avait fini au milieu de ses tableaux de Bouguereau (les mêmes figures rhabillées auraient ravi ce pompier de Salim !),

endetté, chauve, spectral, privé de nez, insomniaque, gavé de médicaments, accusé de pédophilie et jamais vraiment blanchi si j'ose dire. Surtout que le scandale n'était pas arrivé qu'une fois : il y avait eu récurrence. Jackson avait collées au cul au moins deux affaires de gosses et de parents qui s'étaient plaints...

Évidemment, Michael dormait avec les petits enfants, mais il ne les enculait pas pour autant dans leur sommeil... D'accord, il se pouvait que Michael se soit un peu branlé contre son fan coiffé d'oreilles de Mickey... S'il avait chatouillé de ses grandes lèvres refaites le petit zizi joli de Jordan Chandler, c'était bien le bout du monde... Pas de quoi fouetter une star!...

D'ailleurs, le plus intéressant, c'était le rapport de Michael à ses fans... L'attachement du chanteur au petit avait surtout rendu fou le père. Michael avait non seulement invité les Chandler à son château, payé tous les caprices du père comme du fils, mais surtout il allait souvent chez eux. Il servait de nounou, de cuisinière, de femme de ménage ! Magnifique vision du roi de la pop en tablier, comme une

soubrette, au service complet de cette famille fan. Quel merveilleux renversement, et si logique quand on a, de près ou de loin, et toute proportion gardée, vu de quoi les fans étaient capables, pour ne pas dire coupables ! On connaissait les bourreaux d'enfants, on avait là les bourreaux d'idoles. J'adorais cette histoire : Jackson en bonniche noire, allant chercher le gosse à l'école, préparant son goûter, nettoyant la chambre avec son petit plumeau, esquissant un petit *moonwalk* en passant la serpillère !

Pour plaire à un de ses fans, Jackson n'hésitait pas à se rabaisser dans son ego de superstar, à casser à fond l'image que le petit pouvait encore avoir de lui comme inaccessible étoile au firmament du succès absolu ! Dans le genre masochiste protestant, ça me rappelait le colonel Lawrence qui, après avoir été d'Arabie, s'était volontairement engagé dans une caserne britannique pour devenir un simple nettoyeur de chiottes incognito afin de se faire payer sa propre célébrité.

Michael partait en lune de miel avec le petit Jordan à Monaco et l'asseyait sur ses genoux, juste à côté du prince un peu choqué. Ils n'arrêtaient pas de s'embrasser partout en public... Très vite, pour confondre l'abuseur sexuel présumé, on avait demandé à Jordan de broser le sexe de sa star, et l'enfant en avait donné une description très précise. Michael fut alors obligé de sortir sa bite. Il s'était senti très humilié, mais ça correspondait exactement... On aurait mieux fait de demander au petit si sa queue était noire ou blanche. Blanche, bien sûr. Gagné !

Trêve de déconnade ! Le 7 juillet, la cérémonie funèbre de Jackson fut énorme, bien que dégueulasse, sur la scène même où Michael avait répété son show quelques semaines plus tôt...

Il y avait ses enfants : les deux premiers, qu'il avait « eus » avec une femme qu'il n'avait jamais touchée (pas plus qu'il n'avait touché la fille d'Elvis Presley qui, à force de ne pas être baisée, s'était barrée au bout de deux ans de mariage *fake*), se contentant de l'amener dans une clinique afin de lui foutre du foutre d'un



autre... Quant au troisième, Michael avait plus directement avoué l'avoir « fait » par insémination artificielle et mère porteuse... Jusqu'où ça mène la répugnance pour les chattes ! On appelait ça « ses enfants », autant dire qu'il les avait adoptés.

Le petit dernier d'ailleurs, ce grand malade avait donné l'impression de le jeter par la fenêtre, en l'exhibant à un balcon d'hôtel à ses fans de Berlin...

Ah, c'était bien la peine de vouloir être blanc ! À la cérémonie, il n'y avait que des Noirs vêtus en deuil satiné : les Jackson Four aux cravates jaunes et aux roses rouges à la boutonnière... Jermaine, avec un gant, chanta *Smile* de Charlie Chaplin, devant leur père Joe en chapeau, au premier rang, il aura vu ça, le vieux... Pour ses frères, alléluia ! *We are the world*. Cette cérémonie fut une offense à son blanchiment. Une atmosphère de total gospel ! Ô défaite de la blanchitude !

Seule sa petite fille (mon œil !) Paris faisait tache au milieu de tous ces Noirs, la toute blanche fillette de Michael (sans aucune goutte de sang de lui) émut le monde entier en

pleurant toutes les larmes de son corps sur celui de son « papa » enfermé dans un cercueil à roulettes recouvert de roses rouges qui ressemblait à un grand plat dans un restaurant de luxe qu'on amène cérémonieusement devant le client !... On s'attendait à chaque instant à ce qu'un grand chef à toque blanche vienne ouvrir le couvercle et que Michael bondisse. Résurrection ! Tout le monde a bien mangé ? C'est bon, ramenez le cadavre en cuisine !

Bien sûr, Michael Jackson sera toujours vivant... D'ailleurs, il est déjà toujours vivant. Combien de conspis, encore aujourd'hui, ne veulent absolument pas croire à sa mort ? Beaucoup l'ont vu se balader bras dessus bras dessous avec Elvis Presley et Claude François dans les rues de Los Angeles !

Je n'allais pas écrire un texte, ni même un tract. Déjà *Charlie Hebdo* avait fait sa une dessus (comme on se fait dessus), avec un dessin mauvais de Luz où on voyait danser Bambi en squelette : *Michael Jackson enfin blanc*. Ça me rappelait quelque chose... « Littérairement », je préférais laisser le sujet

à cette face de navet de Yann Moix, qui sortirait vite fait mal fait à la rentrée suivante un *Cinquante ans dans la peau de Michael Jackson* (ah, l'anti-art des titres de Yann!).

Non, voir tout ça à la télé m'avait suffi. Sur la Six, Philippe Manœuvre commentait le spectaculaire service funèbre, et sur la Une Laurence Ferrari prononçait « Michaël », comme Salim !...

Salim d'ailleurs, ça y était, je l'avais fait vraiment entrer dans mon roman en cours. Et le thème du conspirationnisme était beaucoup mieux amené que dans le tract *Arrêtez vos conneries* !... Toutes les marottes complotos passeraient à travers sa voix ; en même temps, ça rendrait « justice » à son message puisque toutes ses paroles étaient authentiques. J'espérais qu'il m'en saurait gré.

## CCLXV

### Quand James rencontre Salim

À peine Michael Jackson refroidi, Salim Laïbi s'était réchauffé. En tout cas à l'égard de

Laurent James... En effet, fin juin, le gros James décida de se rendre à la Cobema dans le but de rencontrer physiquement Salim Laïbi ! Et celui-ci l'accueillit très aimablement, sachant que le Lyonnais s'était produit au parc Chanot, en première partie de Dieudonné. En effet, Dieudo avait accepté que James récite un discours de Ben Laden, cagoulé comme un indépendantiste FLNC.

Salim reçut donc aimablement Laurent James et l'entretint sur son récent séjour en Malaisie. James n'était pas venu pour rien : il essaya de se placer à la Cobema comme il l'avait fait à la Main d'Or, pour une conférence cette fois-ci plutôt que pour un « spectacle ». *Le Possessif* plutôt que *Les Possédés* ?

Laïbi lui fit ensuite visiter son centre de connerie communautaire accélérée. James s'extasia sur les truismes de René Guénon que le gros avait collés au mur. Et dans le bureau principal, il vit même une quasi-tapisserie de mes tracts, sous verre, gardée par un exemplaire du Coran grand ouvert. Seul *Et Littell niqua Angot* manquait, à cause de l'illustration « pornographique » d'Yves que

Laïbi ne voulait pas afficher dans sa chapelle d'Ali Berbère (« Censure, ouvre-toi ! »). C'est là que la cervelle de James se retourna dans son crâne : il venait de découvrir que « Le Libre Penseur » aussi était fan de moi...

Les deux nabienens parlèrent de la Liste antisioniste et de son Parti... James était plus qu'enthousiaste. Il avait même voulu en faire partie, mais trop tard, c'était complet, comme un cinéma de quartier. Dommage d'ailleurs, car avoir été dans la Liste antisioniste n'aurait pas dépareillé dans le palmarès de conneries toujours plus compromettantes de Laurent James.

Salim, lui, était toujours aussi critique contre cette pantalonnade du PAS. Sur Soral, en revanche, « Le Libre Penseur » ne tarissait plus d'éloges, car le boss d'E&R avait parlé de satanisme dans une conférence sur le libéralisme. Pour Salim, c'était ce genre de choses qui pouvait effacer toutes ses préventions envers le grand con impoli. Laïbi regrettait seulement que Soral se prévale encore du marxisme pour étoffer ses analyses :

— Ce bâtard de Marx n'a rien inventé... Soral devrait le savoir. Ibn Khaldoun avait déjà tout prédit et annoncé...

Ce gros naïf de James quitta la Cobema extasié: « Je ressortis là le cœur gonflé par un espoir insensé », écrivait-t-il ridiculement sur son ordi. « Cela faisait des dizaines d'années que j'attendais un événement pareil : des Arabes cultivés, sensibles, amoureux et méchants ! »

Méchants, ça c'est sûr, mais cultivés, sensibles et amoureux, déjà à l'époque, ça m'aurait fait mal !

## CCLXVI

### Roméo Ryssen et Juliette Soral

— Juliette...

Soral m'avait dit le nom de sa petite fille adoptée comme si un enfant, c'était quelque chose qu'il était plus content d'avoir obtenu que d'avoir. Il insista surtout sur le nombre d'années qu'il avait attendu avec sa femme pour réussir à adopter. C'était une Blanche

évidemment. Comme celle de Michael Jackson ! C'était ça qui avait pris du temps, parce qu'avoir une Asiatique ou une Noire, ça ne plaisait pas à l'antisioniste. Il voulait absolument une « caucasienne », tout fier d'avoir réussi à décrocher une petite Occidentale bien propre au lieu d'une Sri-Lankaise malade ou d'une Togolaise orpheline handicapée, afin que sa femme, stérile à ce que j'avais compris, grande bourgeoise de Bayonne, puisse jouer à la poupée...

Juliette Soral, ou plutôt Bonnet... Lourd héritage ! La pauvre petite, je crois que je n'avais jamais vu un homme avoir aussi peu la fibre paternelle que Soral. La fibre filiale non plus d'ailleurs. C'est plus tard que je prendrais conscience de la jalousie qu'Alain avait dû ressentir à nous voir, Marcel et moi, jouer du jazz au Petit Journal avec une telle complicité. Et encore, le pire, pour ne pas dire le père, avait été évité, car heureusement pour Alexandre, Soral n'avait jamais rencontré mon fils!...

À propos du Petit Journal, cette fin juillet 2009, Caroline nous y amena son petit ami

nazi : Hervé Ryssen. Tout à fait doux, timide, avec des petites dents en avant de hamster sur la défensive, et un regard perdu. Caroline avait l'air de tout à fait le dominer, comme une maîtresse femme, il ne lui manquait plus que la laisse et le collier à clous. Dans le genre fasciste, je préférerais largement Pierre Robin !

Pas drôle du tout le Ryssen, effacé et en même temps obsédé. Encore un qui était antisémite par racisme anti-métèque, vieille lune des années trente. Il n'aimait pas les Juifs parce qu'en gros un Juif, c'était déjà un Nègre, pas parce qu'un Juif était le contraire d'un Nègre. J'essayai d'entamer une discussion mais c'était difficile. Il n'y avait pas non plus un grand feeling qui passait entre lui et Soral. D'ailleurs, Alain partit assez vite. Il restait désormais beaucoup moins longtemps au Petit Journal. À ce refuge où il pouvait trouver un peu de chaleur humaine, il préférait désormais officiellement la Main d'Or, où il se pointait régulièrement pour maintenir sa notoriété à niveau.

Ryssen connaissait bien Blanrue (ils étaient voisins à Levallois). D'ailleurs, Paul-Éric



m'avait parlé d'un livre que l'amant de Caroline avait auto-édité, *Psychanalyse du judaïsme*. Je me demandais si Ryssen connaissait bien la question ou s'il avait fréquenté assez de Juifs personnellement et sur de longues durées pour pouvoir parler d'eux en profondeur. Je m'aperçus que ce n'était pas le cas. Tous les livres qu'il autopubliait aux éditions Baskerville (cette propension à se prendre pour un chien !) n'étaient marrants que par leurs titres : *Le Fanatisme juif* ; *La Mafia juive* ; *L'Histoire de l'antisémitisme vue par un goy et remise à l'endroit* ; *Le racisme antiblanc* ; *Les Milliards d'Israël...* Hélas, Ryssen n'avait pas l'envergure de sa bibliographie.

Après le concert, on se mit sur la terrasse tous les deux, avec Ryssen. Ce qui m'intéressait, c'était d'en savoir plus sur l'aspect technique de son auto-édition... Il m'avait apporté un de ses ouvrages, très moches parce qu'il les faisait imprimer en Roumanie. Nous, avec Yves, on visait le meilleur imprimeur possible pour mon roman. Quant à la diffusion, Ryssen passait par les

librairies, et d'extrême droite ; moi je voulais absolument sortir de la librairie. Pas question de donner la moindre commission à ces salauds qui m'avaient boycotté pendant vingt-cinq ans !

Évidemment, je ne dévoilais rien de mon projet déjà bien avancé à Ryssen, allant même jusqu'à lui laisser croire que c'était lui, avec sa petite expérience d'antisémite autopublié, qui m'en donnait l'idée, et même m'encourageait à suivre son exemple !

Caroline lui raccrocha sa laisse autour du cou, Ryssen se mit à quatre pattes, pissa contre mon étui à guitare, et elle le ramena chez elle. Tout cela symboliquement bien sûr...

## CCLXVII

salimjetteleponge.com

— Ryssen ? Peuh ! Quelle déception ! Ça, un nazi ? Il fait le dur en public, mais en privé il se liquéfie comme une gonzesse, et même plusieurs. Au lit, c'est une petite fille : il se lève et va à la salle de bain où il se transforme en

pucelle (je le soupçonne même de pisser assis !), puis il passe à la cuisine pour préparer le café comme une bonne petite épouse, mais quand il revient au lit comme une grand-mère, je suis déjà partie !

Voilà comment Caro nous raconta qu'elle avait déjà plaqué Ryssen, qu'elle trouvait dans l'intimité bien trop « démocrate »... Ça me faisait penser à Michel Onfray, le philosophe « hédoniste » libéré athée flamboyant de gauche anti-freudien, dont Élisabeth Barillé, sa maîtresse un temps, avait raconté à Hélène que, dans l'intimité toujours, il se comportait comme un coincé apeuré superstitieux, œdipement aux ordres de sa bobonne, un réac à œillères bien comme il faut...

D'autres masques commençaient à tomber... Celui de Salim, par exemple. On le voyait s'éloigner de semaine en semaine dans le brouillard de son conspirationnisme. Et plus grave à mes yeux, il était en train de laisser mourir le site... Sa négligence, son désintérêt, étaient maintenant visibles, et il nous annonça officiellement sa démission, pour tout dire. Il ne savait pas qu'« Olaf » et « Petit Jean »

étaient déjà en train d'en monter un autre. Salim avait même dit à Yves – qui me le répéta – qu'il serait vraiment « soulagé » de ne plus s'occuper de moi, de ne plus être le webmaster dévoué prenant fait et cause pour mon œuvre, car je lui tenais tête sur le complot mondial que je ne voulais pas reconnaître absurdement. Ça ne l'intéressait plus de servir un écrivain assez bête pour croire que le 11-Septembre était l'œuvre d'Al-Qaïda !

Enfin beur ! Ayant jeté l'éponge, Salim se sentait libéré, comme un esclave qui s'affranchissait, en ayant l'air d'oublier qu'il avait été un esclave volontaire, venu à moi de lui-même, et que c'est en s'occupant de mon site pendant presque cinq ans qu'il s'était forgé des compétences d'internaute, et même le goût d'essayer de devenir lui aussi un personnage public, mais sur le virtuel : Le Libre Penseur...

Moi, j'étais un véritable libre penseur, ou plutôt un penseur libre ! Je disais ce que je voulais à qui je voulais... Par exemple, à *Médias*!...

## CCLXVIII

### Description d'une interview

C'est dans les locaux de leur magazine, situés dans le 11<sup>e</sup>, près de la Bastille, que je me rendis alors, au milieu de cet été 2009, pour faire la connaissance de Robert Ménard et de sa femme Emmanuelle Duverger.

Pendant une heure, je répondis à leurs questions assez bateaux, auxquelles j'apportais des réponses assez tempêtes. On brossa ainsi un tableau cohérent de ma situation. À propos de tableaux, j'avais apporté plusieurs reproductions des miens, dont le couple Ménard me promit d'illustrer l'entretien, prévu sur plusieurs pages. J'attaquais les journalistes et aussi les écrivains, les médias. Je revenais sur mon départ de chez Ruquier à cause de Gérard Miller, mais aussi sur la séquence chez Ardisson avec Rudetzki, que Thierry avait sucrée. Et bien sûr sur mes tracts, mon langage, ce que Ménard appelait mes « horreurs ». Je rendais hommage à Taddei, je disais que je vivais de ma peinture, mais ce qui intéressait surtout Ménard et

Duverger, c'était ma réputation « sulfureuse ». Je répondis : « Vous voulez dire ma réputation d'antisémite ? » Je mettais les mots dans le plat.

Ça me donna l'occasion d'éclaircir ma position vis-à-vis de Dieudonné. Je répétais qu'il ne fallait plus récuser cette accusation comme ils l'avaient fait lors de la Liste « antisioniste », qui était une sorte d'euphémisme, de litote et finalement d'escroquerie, ce qui expliquait leur échec. Ils auraient dû créer une « Liste antisémite » et puis barrer le mot *antisémite* pour mettre *antisioniste* en dessous, ce qui aurait montré à quel point on ne pouvait pas parler de ça en France.

Je défendais quand même Dieudonné car c'était un artiste, mais je déplorais la bande de bras cassés dont il s'entourait, et je me foutais bien d'eux en les décrivant, sans citer de noms. Je prolongeais la liste d'un martien, d'un handicapé, d'un aveugle... Je reprenais même le gag de Salim sur le cheval et le jockey juif ! Je disais enfin que cette liste avait ridiculisé l'antisionisme, que Dieudonné n'allait pas

assez loin, et que moi, j'avais toujours préféré le Professeur Choron au Professeur Faurisson.

Ménard enchaînait en balançant que je soutenais les extrémistes et les terroristes, le Hezbollah, le Hamas. J'assumais. Je disais que le terrorisme était une façon de s'exprimer ; et sur l'antisémitisme, je rappelais qu'aucun d'entre nous – ni Bouteldja, ni Vergès, ni Ramadan, ni Rony Brauman, ni moi qui ne pouvions pas être soupçonnés d'indulgence vis-à-vis du sionisme – n'avait accepté de faire partie de la liste de Dieudonné et Soral.

Ménard le Pied-Noir faisait la moue, mais il comprenait bien que je n'étais pas un militant, je m'impliquais en tant qu'écrivain et souvent sur le terrain, donnant de moi-même plus que du torse ou du menton, évitant de « m'indigner », et préférant raconter ce que j'étais parti voir... Un petit coup de chapeau à Hallier, un autre à Carlos, un petit dernier à Taddei, et aussi un petit coup de griffe à Siné, un autre au *Monde diplomatique*, et je révélai mon scoop : j'allais m'auto-éditer ! Et il y aurait une plateforme où on pourrait acheter

mes livres anciens et celui que j'allais sortir bientôt. Ménard me laissa filer.

Deux mois après, donc, le numéro de *Médias* parut. Ménard m'avait soigné. J'étais ravi du résultat. C'était titré « Je me fous de ma réputation » et j'étais cité en premier sur la couverture (qui représentait Sarkozy). Dix pages pleines, illustrées par mes tableaux : un Django, un nu, un boxeur, un bateau dans la tempête, un prieur musulman et des reproductions de *La Vérité* et de mes tracts. Grande fanfare !

En me relisant, je m'aperçus que ma sortie contre le révisionnisme allait certainement crisper beaucoup de mes soi-disant amis. Salim, Blanrue aussi... Mais c'est le paragraphe sur Soral, mon « grand copain » comme l'appelait Ménard, qui me sembla le plus ambigu. Mon honnêteté se retournait contre moi. Je décrivais l'Alain que je connaissais, au Petit Journal, entouré de sa « bande de faux méchants d'Égalité et Réconciliation »... En voulant l'absoudre de sa tache FN, de sa Liste antisioniste et de son dieudonnisme, je le chargeais sans le vouloir :



« Il n'est pas si sérieux que ça. C'est un très bon comédien doublé d'un punk. Je le soutiens parce qu'il est mal-pensant, même s'il s'attaque au Système avec des moyens qui ne sont pas les miens. Alain est un être très tendre, très sentimental ; il n'est pas, comme moi, une brute de littérature. Il aime prêcher dans les cafés, dans les meetings. »

Et je terminais par une phrase qui pour moi était une grande preuve de réelle amitié politique, mais qui ne pourrait que froisser ce grand susceptible qui s'en foutait pas mal d'Israël et de la Palestine :

— Toute personne qui se révolte contre Israël est mon ami.

Soral, qui était l'anti-ami – le Monsieur Déloyal par excellence – (tout en ne jurant bien sûr que par l'amitié et la loyauté), ne pouvait que mal le prendre. Il aurait préféré, en bon pédé sentimenteux qu'il était, que je dise, la main sur le cœur : « Nos idées sur Israël n'ont aucune importance à côté de l'amitié profonde que je ressens pour l'homme Alain, et cette amitié, je la placerai toujours

au-dessus de tout le reste !... » Mais ça, c'était impossible...

Je sentis donc que cette interview à *Médias* ne pourrait que lui déplaire. Peut-être qu'inconsciemment, il y avait là une manière de geste de rupture de ma part. Je cherchais la merde, c'était évident... L'avenir confirmerait cette impression. L'air de rien, j'avais peut-être tiré le premier...

## Livre XIX

### CCLXIX

#### Kassovitz chez Taddei

Taddei faisait sa rentrée, et au milieu des sujets de sa Revue de presse de la semaine, il lança : « Peut-on contester ce que l'on dit sur le 11-Septembre ? » Comme c'était mal formulé ! Il posait la question à Mathieu Kassovitz, sachant qu'il était complotiste (en s'en défendant bien sûr) : le problème, pour « Kasso », c'était que le gouvernement américain ne répondait pas aux questions, c'était tout. Il faisait l'équivalence classique, celle des petits bébés du complotisme : si les Américains avaient menti sur les armes de destruction massive, c'est qu'ils avaient menti

sur le 11-Septembre. Gnagnagnère. Kassovitz, qui faisait la voix off du documentaire colorisateur d'archives *Apocalypse* de Daniel Costelle, glissait des Américains à Hitler et de Hitler aux Américains.

Et c'était parti : « comment peut-on faire tomber trois tours avec deux avions ? » ; « un avion de ligne qui est censé faire une manœuvre incroyable pour rentrer dans le Pentagone et dont on n'a aucune image » ; et « le dernier avion avec ses braves Américains qui l'avaient planté eux-mêmes pour sauver le président ». Tous les clichés étaient là. Il avait téléphoné à Salim ou quoi ?

Et quand je pensais que moi, j'avais la réponse à toutes ces questions ! Que Taddeï ne m'avait-il invité ? Je me disais qu'il faudrait bien un jour que je me résolvasse (c'est faux, je sais, mais « résolusse », c'est tellement laid !) à écrire ce qui s'était passé ce 11 septembre 2001... Patience !

Mathieu Konneritz ! C'était lui, la star ; c'était pour lui que Taddeï avait ouvert le débat. Ce fut Hélène Cixous, une vieille gouine intello, qui recadra le plus calmement

Kassovitz en lui expliquant qu'il était « conspirationniste ». Il réfuta le terme. Lui n'était atteint que de suspicion rétroactive. Cixous lui rappela que les Américains avaient bobardé sur les armes de destruction massive pour exploiter un 11-Septembre à propos duquel, en revanche, ils n'avaient pas raconté de salades. C'est ce que je m'escrimais à dire à Soral et à Laïbi. Ils ne m'écoutaient pas plus que Kassovitz n'écoutait Cixous chez Taddei qui, entre parenthèses, essayait de sauver son copain. « Il a des doutes, il n'est pas convaincu », disait Frédéric.

Je faisais donc partie, avec Hélène Cixous (c'était la meilleure !), des gens qui résistaient à la crédulité des conspirationnistes. Les conspiris touchaient dans chaque être à « ce qu'il y a comme ressources de paranoïa », disait la joycienne. Je m'en foutais qu'elle fût juive, elle avait raison ! Elle ajouta même : « Plus c'est incroyable, plus c'est croyable. » Et Kassovitz croyait l'approuver en disant : « C'est ce que disait Goebbels. » Mais lui utilisait la formule goebbelsienne pour justifier les énormités que les gouvernements

faisaient avaler aux peuples, alors que ce petit âne juif ne pouvait pas imaginer qu'il y avait des Goebbels parmi les conspirationnistes, par nazisme peut-être, par ignorance certainement, qui appliquaient la technique du « plus c'est gros plus ça passe »...

C'est Marin Karmitz (entre « itz », on se hait) qui mit ses pieds de producteur dans le plat du réalisateur-acteur :

— Moi je pense que le conspirationnisme débouche sur autre chose de très grave : le négationnisme. Il y a des gens qui disent que les chambres à gaz n'ont pas existé.

Mister MK2 avait raison évidemment lui aussi. Il rappela que Ben Laden avait fini quand même par revendiquer le 11-Septembre. Quelle raison y avait-il de ne pas le croire ? À la fin, Kassovitz rentra dans le lard de Karmitz. Il disait que c'était très grave de comparer des gens qui se posaient des questions sur un événement troublant à des gens qui se posaient des questions sur les chambres à gaz. Pourtant c'était exactement pareil ! Et l'avenir, à partir de ce 2009, n'allait que renforcer l'impression qu'avaient eue

Karmitz et Cixous réunis. Kassovitz faisait le vexé. Il disait qu'il n'était pas négationniste. Ça lui apprendrait à nier qu'il était complotiste ! On voyait passer à l'écran son affiche pour le film qu'il avait tiré d'un navet de Dantec... Oh, que tout cela se recoupait ! Kassovitz disait que les preuves des chambres à gaz existaient. Tout avait été prouvé. On avait envie de lui dire : « Alors pourquoi sur le 11-Septembre, tu te poses des questions ? Puisqu'un jour ou l'autre tu arriveras aux mêmes conclusions. »

On avait donc un spécimen d'antirévisionniste sur les chambres à gaz qui était conspirationniste sur le 11-Septembre. Petit dos d'âne, dû à sa judéité bien sûr, sur la même route droite et lisse que suivaient déjà tous les autres, mes chers amis...

CCLXX

La première vidéo du mois d'Alain  
Soral

De son côté, Soral avait inauguré ses « vidéos du mois », où on le voyait désormais tout seul sur son divan rouge. Finis les intervieweurs, les interlocuteurs, les partenaires, adios Meyssan, Zar-Ayan... Monsieur Alain soliloquerait mensuellement sur l'actualité, et pas qu'un peu : une heure et demie en trois parties, il durait, son solo...

Alain revint évidemment sur l'affaire Kassovitz. Ça lui faisait mal au cul, mais il prit la défense de l'auteur de *La Haine*. Et même celle de Taddeï. Car Frédéric fut convoqué par plusieurs autres médias pour s'expliquer. Dans l'autre camp, ils en faisaient des tonnes : il n'avait pas le droit d'inviter Kassovitz et de lui laisser la parole. C'était déjà du « néonazisme ». Soral, lui, exagérait dans l'autre sens : aussi bien Kassovitz que Taddeï avaient subi une véritable « ratonnade ». L'un pour avoir osé dire « la vérité sur le 11-Septembre », l'autre pour l'avoir laissé parler. La preuve, c'est que Taddeï avait été forcé par le grand lobby qui ne disait pas son nom et qui le surveillait de dire que lui aussi pensait comme tout le monde, que la version officielle



du 11-Septembre était la bonne, sinon il perdait sa place. Mais non ! C'était moi qui lui avais conseillé de le dire, et pas pour se dédouaner par rapport à Kassovitz, mais pour surtout ne jamais avoir l'air d'accorder le moindre crédit à cette thèse, ce qui, pour moi, était beaucoup plus grave, pour l'avenir et pour l'Histoire, et surtout pour lui, que d'être indulgent vis-à-vis de quelqu'un qui doutait de ce qu'il avait vu le 11 septembre 2001.

J'étais déjà tellement à vif sur le sujet que j'avais dit à Taddeï de se positionner absolument pour la thèse officielle, et tant mieux si ça lui évitait des ennuis. Mais d'autre part, je trouvais scandaleux qu'on puisse lui reprocher, et même à Kassovitz lui-même, tout abruti qu'il était, de mettre la question sur le tapis. Il fallait en parler, et de préférence face à de vrais contradicteurs... La « police juive trotskiste pro-CIA » du plateau (*dixit* Soral), c'était juste deux, trois invités qui voyaient plus clair que les autres !

Soral, rouge comme son divan, revint aussi sur l'altercation au marché des Pyrénées. Il n'en démordait pas : c'était la jonction entre le

Betar et les trotskystes qui avait « puni des jeunes filles d'origine maghrébine à coups de barre de fer », parce qu'elles avaient juste écrit sur leur teeshirt « *Vive la France* » (non seulement il déformait Samia, mais il la multipliait !). Cet hypocrite s'offusquait aussi qu'Alain Krivine parle de « Blacks » et de « Beurs », lui qui en privé au Chai de l'Abbaye n'arrêtait pas, entre deux « youpins », de parler de « bougnoules ». Là, devant sa caméra, Soral parlait d'« Arabes », de « Français d'origine maghrébine ». La grande machine de lèche était lancée...

Soral se vantait d'être l'auteur de cette nouvelle alliance entre Maghrébins et nationalistes, et c'était ça que l'extrême gauche à la solde du pouvoir ne lui pardonnait pas. Cette union avait tellement réussi, grâce à la Liste antisioniste, que c'était à elle que le pauvre Besancenot et son parti devaient leur débandade aux élections européennes !...

Et comme exemple de la réussite de cette fusion alchimique entre le patriote et l'Arabe, qui Soral prenait-il ? Le Libre Penseur, parce qu'il défendait le nationalisme français ! Voilà

une réconciliation ! Connaissant Salim comme je le connaissais, surtout à cette époque-là où il se détachait de moi, une seule chose m'étonnait, c'était le temps que ça avait pris pour que Laïbi se rattache couci-couça comme un LEM au module politico-spatial du chauve chavezien. Quel pied que cet appel du pied ! J'en jubilais tout seul, de voir comment le terrain se dégageait. Blanrue, Moix, Salim, et j'étais sur le qui-vive en ce qui concernait Soral, surtout depuis mon interview dans *Médias*.

Une séquence entière de la nouvelle vidéo de Soral était consacrée au Libre Penseur ! Il félicitait Salim de ne pas être un « aboyeur de la colonisation », mais de défendre Le Pen et d'avoir su identifier l'oligarchie mondialiste. Soral rentrait dans son jeu de Berbère colonisé par les Arabes et donc légitimé à les critiquer. Il disait qu'il était prêt à aller faire une conférence à la Cobema quand le gros voudrait. Soral mettait carrément Salim en opposition à Houria Bouteldja et en concluait, *bwana* magnanime :

— Il aurait parfaitement sa place à Égalité et Réconciliation.

Ah, il y avait longtemps que je n'avais pas vu une parade de séduction pareille. Un vrai Charlus, ce Soral, avec Jupien Laïbi ! Visiblement, il ne demandait qu'à se faire enculer. Sans arrêt, le Baron de la rue des Canettes revenait sur Le Libre Penseur qui était un vrai « patriote ». Il le comparait sans broncher à un tirailleur sénégalais parmi les jeunes issus de l'immigration prêts à « mouiller le maillot » pour la France. Sans honte, il rerêvassait à l'affiche d'un Empire français, mais avec de nouvelles couleurs (blanche, blacke, beure), remplaçant la fameuse de 1941 aux « trois couleurs, un drapeau, un empire », avec l'Arabe, le Noir et le Chinois...

Rien n'émouvait plus Alain Soral que de voir un Français d'origine africaine parler un français châtié... Un Français châtié, Laïbi ? En effet, mais dans le sens « puni », bien sûr, et ça ne faisait que commencer...

Soral avait des raisons de vanter Salim puisque c'était le prototype de ce qu'il voulait :

un bougnoule qui dise « Vive la France » ! En plus, à cette époque-là, Salim, qui avait été lepéniste il n'y avait pas si longtemps, ne risquait plus de dire du mal de son pays d'adoption qui avait fait de lui un chirurgien-dentiste à Marseille après sa fuite d'Algérie.

Qu'allait donc faire Salim lorsque il entendrait Soral dégueuler encore sur sa copine Houria Bouteldja, selon Alain seule responsable de la « haine raciale » en France ? Laïbi suivrait-il Soral sur cette terre promise de la réconciliation contre une Algérienne cohérente, elle ?

« Réel mystère », comme disait le gros pour conclure ses vidéos pseudo-scientifiques sur des phénomènes inexpliqués.

CCLXXI  
300 000 Euros

Soral se positionnait ensuite pour le complot. La grippe était une fausse épidémie montée de toutes pièces par le Gouvernement afin que celui-ci puisse fourguer ses vaccins

avec la complicité des laboratoires. Alain ironisait :

— Ce serait de la « paranoïa », pour parler comme les anti-complotistes.

Décidément, c'était exactement le discours de Salim ! Ah, vraiment, il devait regretter, le gros Kabyle, de s'être frité avec lui lors de leur rencontre. Les mêmes mots revenaient : oligarchie, projet global, Nouvel Ordre mondial, etc. George Orwell également arriva très vite sur le tapis.

Son attaque contre les médias et son apologie d'Internet commençaient à être bien rodées. Soral était tellement fasciné par le pouvoir des Américains qu'il en venait à dire que Goebbels les avait copiés ! C'était aussi la première fois qu'il employait face caméra le terme « dissidence », en faisant le parallèle avec l'Union soviétique. Le seul contre-pouvoir possible était « le monde des dissidents »... Il fallait entendre celui des escrocs qui prétendaient que tout était du baratin, surtout la thèse sur le 11-Septembre, et qui vivaient rejetés par le Système des cons

et des collabos en les enviant... Ô vision simplette!

En attaquant la LCR de Besancenot, Soral faisait en creux un aveu intéressant : il disait que pour faire la Liste antisioniste, ils avaient eu 300 000 euros et que les autres partis avaient eu beaucoup plus, mais il n'expliquait pas d'où venaient ces 300 000 euros. Le spectateur de sa « vidéo » se demandait qui avait pu payer ça... Dieudonné? Gouasmi, tout seul, avec son Centre Zahra ? Non, bien sûr, même en faisant la quête... Et que cette quête n'ait pas été rendue plus ou moins publique confirmait un financement étranger...

Le faux raisonnement enfumeur de Soral, c'était de dire que s'ils avaient eu vraiment de l'argent de l'Iran, ils auraient pu en faire sept, de listes ! Mais non ! Si l'Iran ne leur avait donné « que » 300 000, c'est que Téhéran estimait qu'une seule liste, appelée à foirer de toute façon, c'était largement suffisant !

Enfin, Alain réexpliqua pour la centième fois pourquoi il avait « quitté » le Front national, comment Le Pen était son copain, comment il continuait à admirer Marine, et

finit par un grand éloge des gendarmes et des flics. C'est ça qui le faisait fondre en larmes en tant que militant : d'imaginer tout à coup les forces de l'ordre qui se rallieraient aux ouvriers patriotes et révoltés contre l'oligarchie financière mondiale... On était loin du « désordre juste », de Fourmies, de Drumont... L'espoir pour Soral, c'était la révolte des corps constitués !

« Ça, c'est dans les deux ans », concluait, affirmatif, ce prophète pouët-pouët...

## CCLXXII

### Dîner avec Vergès

C'est Moody qui eut l'initiative de ce dîner. On se pointa donc avec Mohamedou (et Yves évidemment) chez Charlot. C'était la cantine de mer de Maître Vergès, pas loin de chez lui rue de Vintimille où j'étais souvent allé.

Jacques était déjà au premier étage, attablé dans cette ambiance de Nautilus un peu angoissante, un vrai sous-marin, je n'exagère pas. Des coquillages, des raies, des carcasses



de poisson partout avec une odeur de brasserie maritime et morbide... Vergès nous accueillit comme des frères ; nous l'étions. Un peu dur d'oreille, il nous demandait de répéter plusieurs fois nos questions. Je crois que Moody, et même Yves, n'imaginaient pas à quel point j'étais familier avec Vergès, ou plus exactement filial : sans aucune tape sur l'épaule, même symbolique, je le tutoyais comme au premier jour du temps de *L'Idiot*, et surtout je lui parlais comme à quelqu'un de ma famille, et lui me répondait sur ce même ton. C'était vraiment un père de plus que je pouvais ranger avec les autres : Fred, Gébé, Choron, Sam Woodyard, Jean-Pierre Lindenmeyer et bien sûr Siné. J'avais une boîte comme de soldats de plomb, sauf que c'étaient des pères de plomb, et j'y jouerais décidément jusqu'à la fin de mes jours !

Festin de crustacés, très peu pour moi. Juste un poisson. Vergès était très loquace sur tout un tas de sujets... Il commença par railler Kouchner, qui se prenait pour Chateaubriand, et s'imagina prenant sa défense dans un procès : « Je demande pour mon client des

travaux d'intérêt général » ; ou alors : « Monsieur le Juge, faite-lui recopier "Je suis un raté" trois mille fois ! » Vergès se marrait lui-même.

Il nous raconta ensuite le procès Marlon Brando... Sa fille Cheyenne, explosive, qui accusait son père d'avoir fait tuer son amant par son frère à elle ! Et Brando ultra possessif et maso avec elle : quand elle était petite, Cheyenne lui crachait dessus par jeu. Glaviots d'inceste de star ! Vergès s'était fait prêter pour elle une maison en vallée de Chevreuse. Jacques et Marlon y allèrent en voiture. Brando s'était mis une fausse barbe. Sur la route, Vergès lui demanda : « Mais pourquoi ? » Brando répondit : « Pour ne pas être reconnu. » À leur arrivée, Cheyenne courut sauter au cou de son père... Brando dit alors à Vergès : « Toutes les femmes ne s'intéressent qu'au pognon. »

Sur le procès Barbie, Jacques nous raconta comment l'avocat noir qu'il avait fait venir se fit immédiatement insulter au palais par une rescapée : « Voilà le bamboula de Vergès... » *La Déportée raciste*, roman ! Ça me rappelait

le racisme de la Juive Marceline dans le film *Chronique d'un été* de Rouch et Morin qui, bien que sortant d'Auschwitz, ne pouvait pas piffer les Noirs (ou bien plus récemment, Annette Wieviorka, licenciée ès Camps de la mort, confondant en direct chez Taddei Christiane Taubira, présente sur le plateau, avec une autre Noire apparaissant dans un sujet sur le grand écran qui lui faisait face...).

Le lendemain de l'arrivée de son collègue congolais au Palais de justice de Lyon en 87, Vergès avait commencé sa plaidoirie en les culpabilisant tous. Les rescapés « antiracistes » avaient baissé les yeux... Les rescapés, parlons-en ! Une vieille mythomane avait témoigné à la barre sous la foi du serment : « J'ai croisé Barbie sur le quai de la gare de Lyon à la fin de la guerre. Il m'a dit : "Je vais prendre l'avion et je vivrai en Argentine, tout ira très bien !" » Vergès lui avait balancé alors : « Et il ne vous a pas dit que je serai son avocat ? »

Il y avait eu aussi la visite de Barbie chez le médecin qui ne voulait pas voir « Don Klaus » avec des menottes et engueula le gardien de le

lui avoir amené ainsi. « Je ne comprends pas, je n'ai fait que répondre aux ordres... » avait marmonné le gardien penaud. « Moi aussi », lui dit Barbie en souriant...

Barbie avait été enfermé dans un secteur spécial de la prison... La cellule de Barbie était entourée de pièces vides pour qu'il ne puisse pas communiquer par *toc toc* avec d'autres détenus. Barbie avait fait le guide pour Vergès ainsi : « Voici le boudoir, la salle à manger et ma chambre... Ici, c'est la salle des tortures, mais je n'ai pas le droit d'y aller, elle est fermée... » Un marrant, ce Klaus !

Au sujet du procès Abdallah, Georges Ibrahim avait demandé à Vergès de tout faire pour qu'il n'écope pas d'une peine moyenne : l'acquittement ou le maximum !

Sur le faux attentat de l'Observatoire, Vergès se marra encore à nous faire visualiser « Tonton » chez Lipp, puis au jardin, qui attendait, « le ventre touchant l'humus », que sa voiture d'où il s'était éjecté soit rafalée par un complice... Passèrent un policier pensif puis deux amoureux... Une voix sortit alors

des bosquets, c'était Mitterrand qui s'impatientait : « Tu vas tirer, bon Dieu ! »

Pas mal de coquillages avaient été vidés, Septembre noir, Rome, les années 70 et Munich, aussi bien le film de Spielberg que la réalité historique... Le regret de Vergès, c'est qu'il y avait eu un grand procès prévu en défense de L'OLP après l'attentat du Mossad sur le sol français à Paris, rue Claude-Bernard (la voiture piégée d'un leader palestinien), mais celui-ci fut malheureusement annulé à cause des accords de Camp David en 1978 et du changement de stratégie d'Arafat...

Yves parlait peu... Il n'était bavard que pour faire la pipelette en mon absence. Ce soir-là, il évoqua quand même la fille de Jacques, Meriem, que Vergès avait laissée derrière lui avec sa mère Djamila Bouhired... Désormais, elle était avocate aux USA, mais dans sa jeunesse (1983-84), elle était en section littéraire avec Yves au lycée français d'Alger Descartes, ancien QG de de Gaulle et de la France libre pendant la guerre (certaines annexes étaient toujours peintes en camouflage), et dont les souterrains

amenaient jusqu'au port... Meriem et Yves étaient les deux seuls du lycée à s'être présentés au concours général de philosophie. Yves, philosophe !... D'après ses souvenirs, Meriem était une fille dure, toujours flanquée des deux mêmes amies (elle avait un air d'Houria Bouteldja). Yves remarquerait d'ailleurs que toute révolutionnaire indépendantiste qu'elle soit, la pasionaria Bouhired avait quand même mis sa fille au lycée français, chez les ex-colons, pour qu'elle fasse les meilleures études, pour qu'elle devienne peut-être avocate aux États-Unis ; ce qu'elle fut.

À Descartes, il y avait trois mille élèves et soixante nationalités (issues surtout de pays communistes). C'était le lycée des fils de l'élite algérienne socialiste ou des diplomates de l'Afrique non-alignée (les Mohamedou, Moody et Kemal, à l'époque minets « funky » privilégiés). Leurs camarades de classe étaient aussi bien des enfants de réfugiés chiliens, palestiniens, égyptiens que de Black Panthers... Dans son adolescence (Yves, adolescent !), Yves savait bien sûr de qui

Meriem Vergès était la fille, mais à l'époque, dans sa famille de sales Pieds-Noirs ritals pour qui la révolution algérienne était une « rébellion » et de Gaulle un traître à sa parole, il ne pouvait pas être dans le culte Vergès/Bouhired !

On évoqua aussi avec Vergès la décadence du génie de Siné, à cause de sa mégère Catherine, et je fis raconter à Jacques l'histoire de Jean Genet qui avait rappelé Siné après l'avoir croisé dans la rue, pour lui dire : « Je ne veux plus te revoir », avant de raccrocher... Quand Bob me l'avait racontée, il en était encore bouleversé, des années plus tard...

Que d'anecdotes ! Il y en avait beaucoup que je connaissais et qu'il avait déjà dites à la radio ou à la télé (j'avais raté très très peu des prestations de Vergès depuis vingt-cinq ans !), et dans ses livres évidemment... Comme il parlait souvent du dostoïevskisme de ses affaires, je lui demandai s'il pouvait me donner des exemples de cas proprement dostoïevskiens...

— Oui, me dit Vergès, l'histoire triste d'un fils de famille dont je parle dans *J'ai plus de*

*souvenirs que si j'avais mille ans...* Et celle de jeunes jumeaux algériens devenus voyous...

Puis on parla enfin du 11-Septembre et d'Al-Qaïda !... Je le fis rire plusieurs fois par mes excès. Pour Vergès évidemment, l'authenticité de la responsabilité d'Al-Qaïda et de Ben Laden ne faisait aucun doute, mais quand je commençai à lui dire que j'étais inquiet par la montée du conspirationnisme, il fit un geste de la main comme pour balayer la table :

— Ne t'inquiète pas de tout ça, ce n'est rien, du vent. Ça va passer.

En attendant, ça s'accrochait ! J'insistai pour lui faire comprendre le danger, à lui qui était d'une autre génération où la question ne se posait même pas. Le « révisionnisme » avait même un autre sens. Vergès s'était bien méfié à temps de toute la bande à Faurisson puisqu'il avait toujours refusé de défendre le « Professeur » de Dieudonné en tant que négateur des chambres à gaz, sachant très bien comme moi qu'elles avaient existé et pas qu'un peu. S'il avait défendu Garaudy, en revanche, c'était uniquement à cause de son passé communiste et tiers-mondiste. Jacques savait



très bien jusqu'à quelle aberration pouvait mener la négation de la réalité la plus objective, mais ne semblait absolument pas concerné par la montée du complotisme sur le 11-Septembre.

Je finis par lui demander de faire confiance à mon instinct... Ça prendrait de plus en plus d'ampleur. Peut-être dans ses très vieux jours serait-il obligé de monter au créneau pour défendre notre cause : celle des Arabes qui en faisant le 11-Septembre nous avaient troué le cul. Il fallait rendre au cul ce qui appartenait au cul ! Je savais bien moi aussi que la vague conspi passerait un jour. Mais pour l'heure, on était au tout début de son réel essor. Moody lui-même, d'abord aussi sceptique que Vergès, se rallierait bientôt à mon constat.

C'est avec un autre geste de la main, et d'une élégance que je n'avais jamais vue chez qui que ce soit, que Vergès glissa sa carte bleue sur le plateau du serveur à la fin du dîner. Il nous invita tous, ce que je trouvais injuste. C'était évidemment à Mohamedou de mettre la main à la poche, puisque c'était lui qui avait sollicité ce dîner, sans parler d'Yves (Yves,

Yves !) qui s'était imposé naturellement. Qu'ils étaient donc grossiers, ces bourgeois ! J'aurais été pour une tripartition entre les morlingues d'Yves, Moody et moi pour inviter, et c'était la moindre des choses, le grand Jacques qui, à quatre-vingts ans passés, avait perdu une soirée à rabâcher ses souvenirs à trois cons d'antisémites dont l'un faisait une fixette sur un phénomène qui n'existait pas !

Car, j'y pense, c'est d'ailleurs la seule fois où je vis Vergès faire du négationnisme : avec le conspirationnisme. Dans la voiture, trois heures auparavant, en arrivant place Clichy, Yves m'avait d'ailleurs prédit que Vergès était beaucoup trop « haut de gamme » pour s'intéresser à de telles conneries... Imbécile d'ami de Laïbi ! Faire venir ce sujet tocard à la table de Vergès, c'était pour mon directeur artistique presque une faute de goût !

— C'est un épisode que je n'oublierai pas, me dirait des années plus tard Yves, contrit... Je l'ai toujours vu comme le symbole de ta vision sur l'importance qu'allait prendre ce phénomène et sur sa nocivité qu'on pensait minoritaire et sans avenir... Ni Vergès, ni

Moody, ni moi n'avions vu le coup venir. Chacun à sa manière, on snobait la merde. Toi, tu avais déjà repéré la crevasse, et tu t'apprêtais à descendre au fond... Nous, on n'avait pas ton genre spéléologue !

## CCLXXIII

### Le baiser d'Azoulay

Contre toute attente, cet imbécile de Taddei réinvita Soral pour le remercier de l'avoir défendu contre les vilains bien-pensants qui lui avaient reproché d'avoir donné la parole à un conspirationniste tel que Kassovitz !... Jolie boucle : Taddei, dont la conviction que le 11-Septembre n'était pas un complot (uniquement par l'amitié qu'il me témoignait car personnellement, Frédéric aurait plutôt été enclin à gober les thèses révisionnistes en général), invitait un conspi tel que Soral pour lui prouver qu'il ne subissait aucune pression, alors qu'il aurait été beaucoup plus simple de dire à Soral : « Personne ne m'empêche de

t'inviter, mais comme tu es décidément trop con, je ne t'invite pas ! »

C'était beaucoup demander à la petite tête d'épingle de Taddeï qui multipliait désormais les lapsus sur les noms et les titres dans ses présentations jusqu'à en faire carrément un numéro de one man show. De sa bouche ne sortait dyslexiquement que des inversions de syllabes, des écorchures de noms, que des erreurs de prénoms et des massacres patronymiques hilarants. Sa sœur Sandrine en riait avec moi au téléphone.

Au final, Soral devait bien regretter d'être venu dans cette énième Revue de presse, à laquelle moi je refusais obstinément de participer. Soral était face à Michel Winock (*Fascisme à la française*, etc.). Il portait une veste épaisse d'hiver Prince de Galles un peu clownesque, toujours tanqué sur la position jambes écartées, et sur la défensive. Il y avait aussi Jean-Didier Vincent, un habitué à *Ce soir (ou jamais !)*, grassouillet Bordelais ironique, et surtout un dandy en chemise violette et gilet : Hélios Azoulay, Pied-Noir à l'évidence, connu pour une anthologie sur le

scandale, soi-disant héritier de Dada... Et puis quoi encore ?

Le thème, c'était « la tentation du populisme ». Quand Taddei donna la parole à Soral, celui-ci la prit d'une petite voix sourde toute éteinte, toute mignonne. Il se proposait de faire redescendre le niveau du débat. Défense du peuple, attaque des élites, les deux dans la même abstraction : on connaissait. Il regrettait que le peuple ne soit pas représenté autrement que par lui sur ce plateau ! Après tout le discours qu'il avait fait contre la démagogie, Alain termina en disant « les téléspectateurs me comprendront », sous-entendu : le peuple était assez intelligent pour le reconnaître, lui seul, comme son incarnation, pure et courageuse ! Azoulay aussi avait une voix de châtré, mais à l'oreille on sentait bien que ses couilles avaient été coupées aux ciseaux à ongles et pas au sécateur, comme celles d'Alain. J'en avais croisé des dizaines de dandies tortillés de ce genre, s'écoutant les yeux fermés penser à haute voix, se grattant la barbe, mal à l'aise sur leur cul... Azoulay était une sorte d'Obalk

maigre. Lui, il faisait comprendre qu'il était l'incarnation de l'anarchie. C'était le peuple et l'anarchie (leurs deux représentants étaient l'un face à l'autre) contre les bourgeois !

— On peut être dandy, mais il ne faut pas être obscène, lui lança Soral, qui venait de comprendre qu'il n'était pas la vedette de l'émission.

Merde, il se retrouvait devant un petit Juif, lui qui les dénonçait dans ses vidéos, bien planqué sur son divan rouge. Là, quand le divan avait changé de couleur (c'est-à-dire violet), il la ramenait moins sur « la communauté organisée ». Il préférait faire « de la pleurniche » (comme il disait au sujet des autres) sur la souffrance des peuples, sur les suicides... Hélios avoua à demi-mot être homo puisqu'il prit comme exemple de dandy obscène Oscar Wilde qui avait reçu sur la gueule un gros morceau du monde qui était en train de s'écrouler autour de lui. Une historienne présente fit remarquer que le populisme, c'était avant tout de la flatterie. Jamais à court de contradictions, Soral cita Flaubert qui vantait l'émeute, lui qui si

souvent avait pris parti contre les racailles que je glorifiais pour avoir foutu le bordel en banlieue, brûlé des voitures... Tout à coup, Monsieur était révolutionnaire.

Soral écartait encore plus les jambes. Il voulait visiblement qu'on voie qu'il avait des problèmes de couilles. Il était chaud sur le mondialisme et la gouvernance globale. C'était Salim qui devait mouiller dans sa petite culotte en dentelle, à Marseille, lui qui avait lâché notre site pour adhérer (toujours une question de slip) aux balivernes du complotisme. Les autres invités souriaient gentiment.

C'est Azoulay qui amorça la drague de Mademoiselle Alain, danseuse étoile dans la troupe de la Main d'Or au cul ! Il dit d'abord que si à l'époque de la Révolution, il y avait eu le même peuple qu'aujourd'hui, celui-ci n'aurait jamais fait la Révolution, tous seraient restés à manger leurs croûtes de pain. Pas mal. Azoulay enchaîna :

— Si je ne tenais pas aussi farouchement à mon prépuce, je crois que j'aurais été totalement juif aujourd'hui, mais « Azoulay »,

vous savez, c'est un nom sépharade, mais moi je suis pas juif de religion et puis je crois pas en Dieu, ni rien du tout... Ça me gênait d'être sur le plateau avec monsieur et là pourtant, je sais pas, c'est parce que je pense qu'il a été punk, il a quand même des idées, il dit des choses, quelque chose, un côté *no future* qui est vraiment pas mal... Comment ça se fait, cher monsieur, que vous vous soyez attelé avec Jean-Marie Machin, avec Dieudonné Trucmuche ? Quelle horreur !

Alain était presque sur le point de faire le grand écart.

— Moi je ne flatte pas un peuple, monsieur, j'en suis ! s'exclama-t-il. Se dire : « est-ce qu'on flatte le peuple ou est-ce qu'on l'encule ? », c'est déjà dire qu'on n'en est pas, c'est tout.

Les mots étaient lâchés. Soral en était (du peuple ?), et surtout il venait de le dire : Hélios l'avait enculé en direct chez Taddei. Ce n'était pas fini. Il était entré et maintenant, que le Juif jouisse ! Lorsque Winock considéra Soral comme un populiste, c'est-à-dire comme un simpliste (pas au sens du Grand Jeu bien sûr), c'est Azoulay qui vint à la rescousse d'Alain. Le



jeune mi-écrivain mi-musicien (ni-écrivain ni-musicien ?) avait détecté le désir d'affection du vilain grand connard... Plutôt que de rentrer dans la gueule de Winock, Soral se laissa surprendre.

Soral exultait, les yeux brillants, un peu comme quand il venait me voir au Petit Journal les premiers temps, le sourire grand ouvert... Je n'oublierais jamais cette vision fasbinderienne de Soral arrivant au club, ayant bravé la tempête à moto, et nous apparaissant le blouson ruisselant de pluie, le regard perlant d'amour...

Alain dit même à Azoulay : « Je vous embrasse. » Quelle perche ! Azoulay se leva, sautant sur l'occasion : « Soral et Solal, finalement... » dit le Juif. Alain se leva à son tour, et lui et Azoulay s'embrassèrent sur la joue ! En direct ! Soral avait beau dire : « Égalité et réconciliation ! », la messe homofacho-siono était dite.

— Je ne pensais pas embrasser un lepéniste un jour ! dit très drôlement Azoulay, le wildien.

Soral était gêné, souriait faussement, mais en même temps, il était tout chose, ému, touché connement comme une fillette parce qu'on l'aimait enfin ! La caméra n'arrêtait pas de fixer son visage de chauve moite, transfiguré : jamais on ne l'avait vu comme ça, dans un tel bonheur ! C'étaient désormais les plus grands copains du monde, le Savoyard antisystème et le Pied-Noir paradoxal, tous deux ligués contre l'Ashkénaze Winock qui avait bien vu que la seule chose subversive qui avait été dite ce soir-là, c'est Azoulay qui l'avait prononcée sur la Révolution française. D'ailleurs, quand le vieil historien essaya de l'atténuer en reprochant au dandy de ne pas avoir beaucoup de culture historique, celui-ci répondit, royal :

— Est-ce que vous savez quand est mort Maurice Ravel ? On est tous avec des trous...  
Leçon historique : 1937. Vous le saurez.

Soral n'avait plus qu'à s'attaquer à la seule femme du plateau. Elle puait trop la chatte pour un type comme lui qui venait de se prendre une bite dans le cul. Taddeï fit débouler un flic. Le boss de Synergie s'assit à

côté de Soral qui le flatta aussitôt. À côté d'un policier adepte d'une mise en place de fichiers pour contrôler les casseurs, il ne put réprimer un mouvement : lui lécher le cul ! Encore un ! Azoulay, lui, était contre les flics par principe. Alain était pour le petit personnel de la police, les petits exécutants, reportant la faute sur les élites. Et quand Monsieur se faisait charger par les CRS, ils étaient deux sur « huit à dix », selon ses dires, à lui glisser en douce : « on est d'accord avec vous, m'sieur », tout en faisant semblant de le frapper. Quand est-ce que Soral avait été chargé par des CRS récemment ? Réel mystère. C'était ça, sa vision de son éviction de Sciences-Po ? Trois flics en uniforme sous les ordres du patron Descoings ! En plus, aucun de ceux qui l'avaient fait sortir n'avait manifesté la moindre approbation à son égard. Ni pour le personnage, ni pour ses idées. Azoulay poursuivit le délire d'Alain.

— Vous disiez que vous étiez chargé par les CRS et qu'ils étaient de votre côté, moi ça me rassure pas ! Ça craint carrément ! C'est toujours ce que j'ai pensé de la police. Ils sont de votre côté. Quel enfer !

Et d'ailleurs, il ajouta : « Je retire ma bise, c'est une maladresse de débutant, c'est la première fois que je fais du direct. » Bon mauvais sang ne saurait mentir trop longtemps... Winock dit alors que rien que le mot « fichier » lui rappelait des souvenirs tellement terribles...

— On pense évidemment aux fichiers juifs de Pétain... dit-il.

— Vous, vous y pensez beaucoup, visiblement, lui dit Soral.

— J'y pense beaucoup, moi ?

— Il a raison, dit Azoulay à Soral.

— En 2009 ? demanda Soral.

— Et alors ? Vous y pensez beaucoup, aux Juifs, vous aussi ! dit encore Azoulay, dont la lune de miel avec Alain était en train de fondre comme neige au soleil.

— Ils pensent aussi beaucoup à moi, monsieur... ajouta Alain.

— Alors vous vous faites la bise et maintenant c'est fini ? dit Winock. Bon d'accord. Personnellement, je ne suis pas juif, mais ça me fait mal qu'il y ait eu l'antisémitisme, ce qui s'est passé pendant la

guerre. Le fichier juif y a contribué, voilà ce que je dis.

Scoop du soir : Winock n'était pas juif ! Allez, un peu de musique ? Celle de Benjamin Biolay. Une chanson finale en forme d'« autocritique », comme disait Taddeï, tirée de son album *La Superbe*... J'en connaissais toute l'histoire, ce sera pour un autre livre...

Ah, mais ce qui resterait « superbe », dans cette émission, ce serait la « quenelle » qu'Azoulay avait mise à Soral... Très fort, l'Azoulay !

Quelle différence entre le parcours de Soral et le mien ! Le même genre de jeune Juif pied-noir exalté était venu au sortir d'un même plateau de télévision me mettre son poing dans la gueule vingt-quatre ans auparavant ! Sauf que le coup de poing de Benamou avait été finalement beaucoup moins violent (même s'il m'avait déchiré à vie ! la rétine gauche) que le baiser d'Azoulay donné pour décontenancer le cœur d'artichaut vert-de-gris d'Alain... Moi, au moins, par mes coups portés, j'avais été dangereux, respecté en tant qu'ennemi à abattre, pas comme Soral, méprisé en tant que

guignol inoffensif qui ne méritait que des bisous au second degré.

Et même, pour aller plus loin, la célèbre fascination/répulsion du Juif envers l'antisémite s'exprimait davantage par le coup de poing de Georges-Marc sur moi en 1985 chez Bernard Pivot que par la bise d'Hélios à Soral en 2009 chez Frédéric Taddeï... Tout l'écart historique qui se creusait entre nous était là. Quelle justice !

D'un côté, moi, martyr absolu d'Israël ! De l'autre, Soral, victime totale, pas d'Israël, mais de sa propre sensiblerie à lui, pédale merdeuse que les Juifs ne pouvaient que mépriser puisqu'il n'était bon qu'à être embrassé...

Et même désembrassé, car – comble de l'humiliation ! – lorsqu'Alain avait exprimé, en copiant une fois de plus Pasolini, son grand amour pour les CRS, Azoulay avait repris sa bise.

## CCLXXIV

« Un poète, un chef, un penseur »

Quand il perd des plumes après un sérieux accrochage avec une poule, le coq s'en va donner des coups de bec dans un autre poulailler. Et c'est moi, ce vendredi soir pluvieux-là de novembre, qui servit à Soral de poule-émissaire (et en mon absence, bien sûr !), après l'humiliation qu'il avait subie chez Taddei.

C'était toujours dans l'ombre qu'Alain se montrait au grand jour, et s'il y avait bien un endroit qui manquait de lumière, c'était le théâtre de la Main d'Or. Yves et son copain Arnaud s'y étaient retrouvés, et avec Salim, de passage à Paris. Ça devenait leur petit café, pas encore vraiment du commerce, car Dieudo n'y avait pas encore installé son stand de mugs et de casquettes, de tee-shirts et de tongs, où les paumés de la rébellion (même ceux dans la pub « chic » !) venaient se réfugier pour se donner un genre.

C'est Yves qui me rapporterait le lendemain tout ce qui s'était dit à mon sujet. Soral avait commencé par prophétiser que « la Liste antisioniste resterait comme un événement artistiquement plus important que les tracts

de Nabe ». Première pierre dans mon jardin. Ça allait être un véritable éboulement... Lorsque Yves commença à me, et se défendre (car les tracts, c'était lui aussi), l'assemblée réagit mal...

— Mais pourquoi vous vous énervez ? demanda Caroline. De toute façon, Nabe n'écrit plus, il est peintre, il l'a dit !

Soral me réduisit à haute voix :

— Arrêtons de dire que Nabe est le plus grand écrivain de l'époque. Regarde Pessoa : après sa mort, on a ouvert une malle et on a découvert le plus grand écrivain portugais. Il y a peut-être un inconnu quelque part qui fait mieux que Nabe et qu'on découvrira plus tard...

Caroline surenchérit, citant *La Conjuración des imbéciles* de Kennedy Toole... Comme Yves commençait à s'agiter sur sa chaise en ma faveur, un gros bras venu de Lyon lui tourna autour d'une façon menaçante. C'était Michael Guérin, le naufragé de la Liste antisioniste, accroché depuis au radeau de la méduse poilue de Samia (eh, oui...).



Marc George s'interposa et fit redescendre la tension en disant au musclor :

— C'est bon, laisse Yves tranquille, Nabe est avec nous. Même s'il a déconné... Il y avait plein de jeunes d'E&R qui étaient prêts à bouger pour Nabe, là ils sont déçus. Là, ils ne bougeront pas s'il lui arrive quelque chose.

— Eh oui, Yves, la cause, la cause ! continua Soral, qui expliquait que j'avais mal agi en fracturant la solidarité entre les dissidents dans mon interview à *Médias*, interview que j'aurais obtenue uniquement grâce à lui...

Yves avait eu beau dire que jamais il n'avait lu ni entendu des phrases aussi tendres et amicales de ma part sur quelqu'un (cet étique connard savait de quoi il parlait), Soral en fit fi. Yves dit que le seul éventuellement sur lequel j'avais « craché » dans mon interview, c'était Faurisson. « On n'attaque pas Faurisson ! » s'écrièrent en chœur Marc, Joss, Caroline, Michael et Alain... On aurait cru la chorale des petits chanteurs à la croix gammée de bois!...

Soral se resservit un verre d'eau. Il y avait un véritable phénomène entre Alain et l'eau :

c'était comme s'il versait dans le verre d'eau le poison de sa nature jusqu'à l'alcooliser et s'en enivrer ensuite... Ou mieux, comme si l'eau se changeait en vin au contact de sa langue de pute!...

— Céline disait que c'est « l'homme qui fait le style », Nabe n'a rien vécu. Je suis meilleur philosophe, écrivain et penseur... *Misère du désir* par exemple, ça c'est un grand roman mutant ! Nabe est mauvais en roman, tout le monde le sait.

Salim, qui passait devant ce groupe d'antinabiens d'opérette avec son gros sac – à moins que ce ne soit son gros sac qui passait avec Salim –, ne put s'empêcher de leur asséner :

— Arrêtez, vous pouvez dire ce que vous voulez, en littérature, c'est le boss !

Son petit ami Yves Loffredo en pissa d'extase dans son pantalon slim (salim ?) : on pouvait toujours compter sur le soutien des Arabes, foi de Pied-Noir ! Sentant ça (je ne parle pas de l'odeur de la pisse d'Yves), Soral passa à la vitesse supérieure...

— Nabe est un bourgeois ! Il n'a jamais souffert ! Il n'a pas fait la guerre ! Il ne la joue

pas collectif ! Dans les années 80, il était déjà trop mal habillé pour être fréquenté par les branchés ! Ce n'est qu'un demi-Turc ! Céline ne lui aurait pas adressé la parole ! Il n'a pas eu le courage de rejoindre la Liste antisioniste ! Il n'a pas de morale ! Un artiste n'a aucun droit ! Il est comme Polanski ! Finalement, il se comporte comme un Juif, parce qu'il se croit élu ! C'est un Juif de synthèse ! Il a écrit trente livres, il aurait mieux fait d'en écrire trois ! Avec ses lunettes, il ressemble à un Harry Potter vieux !

La « conversation » se poursuivit au Doux Raisin, (au « Vin sobre », comme l'appelait systématiquement Yves), un bar à vin, QG d'E&R, vers le Panthéon, tenu par Charles-Alban Schepens, lui aussi membre de la LAS. RAS, sinon que c'était une espèce de grand butor à béret du genre de Laurent James (lui, c'était plutôt le bob à la Zanini – c'est malin !) ... D'ailleurs, Charles-Alban (horreur des prénoms composés) dirait à James (horreur des pseudonymes anglo-saxons) que depuis qu'il avait eu la « révélation Faurisson », il vouait Hitler aux gémonies, jusqu'à avoir

déchiré rageusement ses affiches de propagande SS. C'était un déçu du nazisme...

— Moi qui croyais que les nazis étaient des mecs efficaces !

Enfin un réviso cohérent !... Pour l'heure, Schepens était fier d'être à la fois pro-serbe et pro-Michel Audiard. D'ailleurs, à la devanture de son troquet franchouillard, il y avait des photos de Lino Ventura, de Gabin, de de Funès, etc. Spécialité du Doux Raisin : le pinard, bien sûr, et la tartiflette.

Les tartiflettes, c'est Yves qui en reçut une bonne demi-douzaine en fin de soirée, toujours pour lui faire passer le goût de défendre Marc-Édouard Nabe.

Avant de s'en aller, Loffredo était si mal à l'aise que Soral dut en personne venir lui taper sur l'épaule pour le consoler...

— Je m'énerve mais tu sais, on l'aime bien ton Nabe ! Je lui rends juste la monnaie de sa pièce... Et tu sais que j'en rajoute toujours un peu quand je parle avec un nabolâtre...

Comme il voyait Yves un peu sonné, Michael Guérin vint à son tour pour nuancer affectueusement sa réaction de tout à l'heure,

s'excusant d'avoir eu l'air si menaçant à la Main d'Or, avant de conclure, antisionistement :

— Mais il faut que tu comprennes... Soral pour nous, c'est un chef, un poète, un penseur !

## CCLXXV

### Naissance de *Shoananas*

Dieudonné, lui aussi, s'était lancé dans la vidéo. C'était tourné par La Banlieue s'exprime bien sûr... Pas de canapé rouge pour le Camerounais, mais sa scène de la Main d'Or carrément, debout, « en tribune ».

Consternant laïus, où déjà tant de grosses ficelles de l'entreprise Arnaque & Co étaient visibles... La victimisation sur fond d'arguments anti-victimaires ; l'exploitation de la misère africaine ; le chantage à la famille, à la race ; l'ironie malfaisante ; le mauvais jeu sur la corde sensible ; le culot de faire exactement lui-même ce qu'il vient de

dénoncer chez les autres ; et bien sûr, l'appel aux dons...

— Bonsoir chers amis, chers internautes... Vous n'êtes pas sans ignorer chers amis qu'après mon fameux sketch au Zénith avec Robert Faurisson, vous vous souvenez de ce sketch, performance artistique historique, cité aux quatre coins du monde, la sentence finalement est tombée : pas de prison pour le bouffon. J'ai échappé de près aux chaînes, mais une lourde peine d'amende. 30 000 euros. Je sais que la presse a parlé de 10 000 euros, c'est une des condamnations, mais il y avait aussi la prise en charge de l'émotion et de la peine de certaines associations ainsi que des frais d'avocats, de leurs conseillers... 30 000 euros, somme colossale. Comme le disait d'ailleurs mon cousin, le salaire moyen d'un Camerounais pendant vingt ans. Ah, ça le faisait rire mais c'est vrai que c'est une somme ! De quoi sauver d'une mort certaine plusieurs centaines de nourrissons bantous... Mes frères, mes cousins, ma propre famille. On me demande à moi, le Nègre bantou, de payer 30 000 euros, et j'en passe, je ne parle

pas des autres procès, pour la mémoire de la Shoah. Moi, Dieudonné M'Bala M'Bala, qui n'aurais jamais d'ailleurs, je pense, la fortune nécessaire pour sortir de la misère ma propre famille, on me demande de commémorer, de participer, dans une somme énorme, à la mémoire d'une autre communauté, d'une autre famille, qui, me semble-t-il, n'est pas plus dans la misère que moi, bien au contraire... Soyons très clairs. C'est donc la stratégie de l'asphyxie financière qui aura été retenue par le tribunal, stratégie qui fut proposée lors des débats par les très pleurnichards commerçants de la Shoah, quelques obscènes marchands prêts à vendre leur dignité pour quelques petits billets. J'ai décidé, chers amis, de solliciter votre concours afin de m'aider à poursuivre mon chemin. Il faut que j'honore aujourd'hui mes dettes envers la justice, même si j'ai fait appel, c'est vrai qu'ils sont de plus en plus, ils me harcèlent... Donc, envoyez vos dons, s'il vous plaît, ça continuera à glisser des quenelles de 15 ou de 150, donc envoyez-moi vos dons pour m'aider à payer, donc, ces frais de justice au

théâtre de la Main d'Or, 15, passage de la Main-d'Or, 75011, Paris.

Tout pour me déplaire ! Mais le plus notable dans cette prestation vidéo de Dieudonné était la « mise en bouche » de son tube... En effet, ce fut là, pour la première fois, qu'il esquissa sa chanson *Shoananas*, orchestrée rudimentairement au bontempi (comme *Petit Poney*) et agrémentée d'une danse grotesque du régisseur Jacky, déguisé en déporté et agitant des maracas en forme d'ananas... Personne n'aurait pu identifier cette ritournelle comme le futur hymne « national » de la Dissidence naissante :

— Quant aux commerçants de la Shoah, je propose mon humble participation au business de la mémoire avec une modeste chanson de ma composition pour que jamais nous n'oublions que la haine est toujours à notre porte, que la bête immonde est féconde... Alors je pense à tous les enfants du monde, qu'il y ait des colombes, que les gens soient bien, des bisous... C'est ça que je vois, avec ce titre qui s'appelle *Shoananas*. Alors, *Shoananas*, pourquoi *nanas* ? Beaucoup vont



peut-être se poser la question... À amener aussi une petite touche d'exotisme, j'en suis un petit peu l'enfant, de l'exotisme, pour rappeler aussi les grands chanteurs à texte, qui ont inspiré, baigné mon enfance, je pense à Carlos, par exemple... Pas le terroriste bien sûr, non, non, non, lui il a un peu de talent, non je parle, moi, évidemment du cachalot avec les chemises à fleurs, qui chantait « Rosalie, Rosalie oh ! », voilà, ou à Annie Cordy, « cho-chocolat, cho... » Ah, c'était... tous mes rêves d'enfance qui reviennent. Alors, Shoah, Shoananas, pour que jamais, pour que les enfants du monde entier, pour que la paix revienne, que Palestiniens, Israéliens, euh... Kurdes, que tout le monde aime les autres, que tout le monde aime les autres, que tout le monde aille dans le même sens. Shoah, Shoananas !

*Shoananas, sho-sho-sho-ananas*

*Il ne faut pas oublier*

*Y a moyen d'un petit billet*

*Shoananas*

*Shoananas*

*Shoananas*

Allez Jacky maintenant, allez Jacky,  
chorégraphie !

*Il n'y a pas à oublier  
Avec un petit billet  
Shoananas  
Shoananas*

*Tu dois jamais oublier !  
Non, pourquoi j'oublierais ?  
Alors ils oublient pas !  
Shoananas, sho-sho-sho-ananas*

Dans le rythme... Fais gaffe, quand tu fais ça  
Jacky, plus dans le rythme, quand même !

*Shoananas  
Tu me prends par la Shoah,  
Je te prends par l'ananas  
Shoananas*

## CCLXXVI

### Ubu Laïbi, roi des conspis !

Comme je profitais de notre éloignement progressif pour ne plus me sentir obligé de répondre dès que son pénible numéro s'affichait sur mon portable, Le Libre Penseur me laissa quelques derniers messages vocaux.

Par exemple, un où il nous exhortait, Yves et moi, à former une sorte de club très fermé et très restreint pour ceux qui croyaient encore à la version officielle sur le 11-Septembre. Il en riait lui-même, et d'une façon si méprisante ! La Terre entière pensait comme monsieur Salim Laïbi ! Seuls quelques irréductibles résistaient encore à cette « évidence ». Et d'être dans la majorité, justement, ça ne le faisait pas réfléchir ? Non.

À moi tout seul, j'allais devenir l'incarnation de la thèse officielle ! D'ailleurs désormais, et je m'en apercevais de jour en jour, c'était la version complotiste qui était la version officielle. Qui s'écartait de cette moutonnerie mensongère et pavlovienne était un galeux ! Un peu partout sur Internet, je me voyais dire

que j'étais, moi, le partisan buté d'une « version controversée » du 11-Septembre ! Les officiels, ce seraient eux dorénavant, ces bourrins stupides et ignares qui avançaient tous pareils dans le même sens, celui du complot de l'oligarchie ! Oligarchie qui leur chiait dessus bien sûr... En route vers les abattoirs de la Connerie !

Dans sa mégalomanie tonitruante, Laïbi faisait figure grotesque d'Ubu du conspirationnisme délirant, à la gidouille pleine de merdre. Je trouvais qu'il avait pris de l'assurance, depuis qu'il n'était plus mon webmaster ! Pas celle d'un esclave qui s'était libéré, mais d'un esclave qui obéissait désormais à un autre maître. J'aurais préféré qu'il me dise ce qu'il pensait des œillades de Soral à son gras endroit...

Une qui ne pouvait plus le voir non plus, le Salim, c'était Yasmina, celle qu'on appelait la « cobemette », qu'il m'avait amenée une fois à la Main d'Or. Elle m'appela, parce qu'elle avait rêvé de moi... Elle tenait surtout à me dire qu'elle n'était plus à la Cobema et qu'elle avait abandonné toute cette bande, Salim, Farid,

etc. Elle l'appelait « l'intégriste du faux ». Il devenait en effet comme un fanatique intégriste, mais d'une religion totalement blasphématoire qui était celle du complot. Elle me dit qu'elle aurait des choses à me raconter sur sa lourdeur, et aussi sur son manque de sincérité...

Une autre qui avait pris ses distances, avec Soral cette fois, et avec Égalité et Réconciliation, c'était Samia. Elle était partie à Gaza faire un peu de terrain. Elle était très fière d'en être revenue, et surtout d'y être allée. Ça lui avait fait comprendre enfin dans quelle bande de clowns elle se trouvait ici... Elle gardait un goût amer de cette Liste antisioniste.

Allez, bon prince, je me fendis d'une dernière tentative pour faire recouvrer la raison à Salim en lui envoyant un questionnaire sur le 11-Septembre...

### *Onze questions à Salim Laïbi*

Où sont passés les avions des Vols 11, 93, 77 et 175?

Pouvez-vous fournir la preuve *réelle* (pour chacun individuellement) que tous les passagers, le personnel naviguant et ensuite leurs proches interrogés, sont des agents de la CIA jouant la comédie ou bien satanisés (environ 500 personnes)?

Pouvez-vous me donner le nom de l'autre bâtiment que le n° 7 dans le périmètre, et qui s'est également effondré plus tard dans la journée du 11 et qu'on oublie toujours de citer, *comme par hasard*?

Comment se fait-il que Mohammed Atta apparaisse « manipulé » seulement le dernier jour de son parcours, alors que tout le restant de sa vie est en parfaite adéquation avec le projet al-qäidien?

Pourquoi son père a-t-il affirmé qu'il était vivant seulement le lendemain (ce qui s'explique), et que plus jamais depuis il ne l'a redit ni prouvé?

Comment se fait-il que les discours du « faux » Ben Laden soient tous cohérents avec la ligne d'Al-Qäida depuis dix ans ? C'est-à-dire ouvertement faits pour

galvaniser les foules contre les USA et non pour servir indirectement à justifier les exactions yankees ?

Pourquoi a-t-on choisi les « 19 » qui ont été impliqués, eux *comme par hasard* dont on a pu reconstituer, par de nombreux témoignages en Europe et en Orient (de personnes « satanisées » sans doute ?), le cheminement logique sur le plan politique depuis des années, et pas d'autres, carrément imaginaires, à qui il aurait été facile de faire porter le chapeau ?

Pourquoi les « faux pirates de l'air » soi-disant encore vivants seraient-ils des employés du gouvernement US alors que ce gros mytho de concierge de William Rodriguez n'est jamais soupçonné d'être un agent américain évident, lui ?

Comment la CIA ou le FBI peut avoir fait de Cheikh Mohamed, de Ramzi Ben el-Chaiba ou d'al-Zawahiri (et de bien d'autres), tous figures différentes et complémentaires de la lutte anti-américaine, des agents manipulés depuis des années, bien avant le 11-

Septembre, et même du temps de la guerre Afghanistan/URSS, dans le seul but programmé de faire voter un *Patriot Act* en 2001 ?

Pourquoi les complotistes se raccrochent-ils toujours à la bourde gouvernementale laissant entendre que le passeport d'Atta a été retrouvé dans les ruines pour crédibiliser la thèse de la manipulation américaine alors qu'il est prouvé qu'un passeport a en effet été retrouvé mais... d'ailleurs savez-vous où ? Et à qui il appartenait ?

Comment un croyant musulman peut-il croire sur parole les thèses d'athées américains-franc-maçons-juifs-journalistes alors que leurs frères pieux combattants affirment le contraire ? Et comment un croyant peut ne pas croire en Allah au point de refuser que ce jour-là, un véritable miracle programmé par le Très-Haut ait eu lieu ?

À toutes ces questions, Le Libre Penseur opposa un silence dédaigneux qui en disait



long sur son impuissance face à tout ce qui faisait mouiller la Vérité...

## CCLXXVII

### Bouteldja aux Gobelins

Une dont je voulais connaître également le sentiment sur cette mouvance complotiste, c'était Houria Bouteldja. Dekra Liman, sa copine, m'avait promis un rendez-vous à trois.

Nous y voilà. Place d'Italie. Dans le café même où j'avais rencontré Albert Spaggiari en 1986 ! Elles étaient devant moi, les deux Lyonnaises, Houria et Dekra. Bouteldja était en turban. Elle avait un sous-pull rouge assez craignos qui laissait bien deviner ses seins, pas très gros mais aussi pointus que son esprit. Elle me touchait le bras en parlant. Elle était sans arrêt interrompue par des coups de téléphone. C'était l'Aïd. Elle était très différente avec sa copine, forcément. Surtout que Dekra allait avoir un enfant. Elles étaient encore très complices. Plein de petits codes de leur jeunesse passaient entre elles.

On parla de l'émission de Taddeï, des Arabes, et de Soral. Je ne comprenais pas sa placidité face aux attaques répétées contre elle de ce raciste manifeste...

— Mais Soral n'a aucune influence, me dit Bouteldja. C'est avant tout un crétin, non ?

Houria me dit que de toute façon, elle avait l'habitude de se prendre des saloperies plein la gueule. Je n'avais qu'à lire les commentaires sous sa vidéo d'« hommage » à Diên Biên Phu (car pour elle – et pour moi bien sûr –, cette défaite de l'armée française était une victoire des colonisés)...

— Regardez les insultes que j'ai reçues ! Pour une petite interview de deux minutes...

Elle continuait à me vouvoyer. Elle en était revenue de Dieudonné, elle aussi, mais lui donnait encore des circonstances atténuantes. Moi aussi d'ailleurs, mais pas pour les mêmes raisons : moi, c'était par fraternité antisioniste ; elle, par racialité métèque. Tant que Dieudonné ne se déclarait pas officiellement conspi, c'est-à-dire tant qu'il ne disait pas très sérieusement qu'il croyait que c'étaient les Américains qui avaient fait le 11-

Septembre, je ne pouvais pas totalement le désavouer. Pareil pour les chambres à gaz. Il restait ironique, il fraternisait avec Faurisson, il restait flou sur le sujet, mais jamais il n'avait affirmé que la Shoah était une invention des Juifs, se cantonnant, justement, à en dénoncer l'héritage surexploité.

À propos du complot, Houria me regarda avec de grands yeux vides. Pour elle, c'était évident que tout ça n'était que des conneries. Elle me fit une moue de mépris envers ces imbéciles « inoffensifs » qui y croyaient. Comme pour Soral, elle ne se rendait pas compte de leur dangerosité. Elle était trop dans sa lutte contre le colonialisme pour me suivre dans mon inquiétude et ne mesurait pas le danger de voir ses frères arabes tomber dans ce panneau. Elle était comme Vergès, finalement, et je le lui dis. Tous les deux méprisaient ce fléau naissant, et c'est moi qui passais pour un obsédé, alors que je n'étais qu'une vigie qui voyait très bien du haut de mon mât tout ce qui se profilait à l'horizon noir. Quel mât ? Celui de la littérature.

La « littérature »... Je crois qu'il n'y avait pas un mot qui ait pu laisser plus froid mademoiselle Houria Bouteldja que celui-là. Son regard était encore plus vide que lorsque je parlais du complot. Elle n'avait aucune conscience de ce que ça pouvait bien être, et encore moins le lien qui existait entre ça et la politique. Dekra, ex-écrivaine en herbe, et qui avait participé à ma *Vérité*, en était presque gênée.

On se rappela de bons souvenirs avec Dekra Liman, quand on se voyait dans des cafés, en 2003, pour qu'elle me remette ses textes afin que je les publie. Mais l'hétaïre du mouvement des Indigènes de la République ne broncha pas. Bouteldja avait rendez-vous, d'ailleurs, avec ses copains arabes. Toujours bien rester entre Arabes ; un Blanc, ça va un moment... Et même s'il avait fait pour la cause arabe plus qu'aucun musulman de sa propre époque. Houria nous quitta.

Je restai un moment seul avec Dekra. Elle voyait bien que j'étais déçu par l'indifférence de Bouteldja pour mon travail et ma personne. Elle me dit qu'Houria était très froide parce

qu'elle était née en janvier. Une Capricorne, j'aurais dû m'en douter !

— Je vous présenterai ma sœur, c'est une bombe tunisienne, et elle est très curieuse, elle...

Dekra me raconta que lorsqu'elle était étudiante à Lyon, c'était elle, Dekra, la star « islamiste » de l'établissement, celle qui était considérée comme une fanatique pro-arabe militante, alors qu'Houria était la délurée qui s'en foutait de la cause, pas du tout concernée. Pour Dekra, Bouteldja avait pris conscience de tout ça très tard, pas avant 2003. Elle avait ensuite rattrapé d'une façon supersonique son retard en devenant la *pasionaria* qu'on connaissait.

Une fois rentré chez moi, je visionnai sur Dailymotion cette fameuse vidéo de « la marche contre le colonialisme » organisée par Bouteldja, en hommage donc à Diên Biên Phu. Ç'avait été retitré *Houria Bouteldja : le visage de la haine et du racisme*. Elle était filmée en très gros plan avec son foulard sur fond de drapeau du Hezbollah, et de sa belle bouche sortaient des vérités magnifiques en réponse

aux questions mesquines d'un petit journaliste :

— *C'est peut-être un petit peu violent non, de célébrer la « victoire de Diên Biên Phu », alors qu'il y en a qui sont morts ?...*

HOURIA — Ils sont morts à cause du colonialisme. Ce sont les morts du colonialisme. Ils sont morts pour le colonialisme. C'est le système colonial qui a fait d'eux des victimes, en aucun cas ceux qui ont résisté contre leur oppression.

— *Vous revenez toujours au colonialisme, mais est-ce qu'il n'y a pas quelques points positifs quand même ?*

HOURIA — Ah, non, il n'y a pas de point positif !

— *Les constructions d'hôpitaux par exemple...*

HOURIA — Le nazisme a créé des autoroutes. On ne peut pas considérer qu'il y a eu des points positifs dans le nazisme parce qu'il y a eu des autoroutes et que la chirurgie, pendant les deux guerres mondiales, a fait des progrès.

— Vous comparez le nazisme au colonialisme à ce point-là ?

HOURIA — De la part de ceux qui ont été les millions de morts du colonialisme, oui...

— *Alors cette marche, c'est quand même assez divers, on trouve des militants de la cause homosexuelle, par exemple « les panthères roses », on a aussi des portraits de Cheikh Yassine. On n'arrive pas à voir le point commun.*

HOURIA — Cheikh Yassine est un anticolonialiste qui lutte, qui a lutté, qui en est mort, contre le colonialisme israélien. Tous les anticolonialistes sont les bienvenus chez nous, bien entendu, et ceux qui nous soutiennent sont également les bienvenus.

Dessous, je lus les commentaires des internautes... Quelle déferlante ! Et dire que la plupart de ces anonymes l'insultaient sous l'influence de Soral l'inoffensif (tu parles...) :

Tu es vraiment une sale truie houria de merde. Le monde a été construit sur des guerres, les islamistes aussi ont fait la guerre,

mais tu fermes ta gueule de pute sur ça. Ma salope va crever.

Cette mal-baisée adepte du racisme anti-blanc ne se plaît visiblement pas dans la société où elle vit, qu'elle en tire la conclusion, aille vivre avec ses frères dans son pays d'origine.

Des claques dans ta face, et tu vas porter ta burqa maintenant.

Mon dieu qu'elle est bête.

Il faudrait lui rappeler de ne pas défiler lorsqu'elle a ses raniania.

Sortir autant d'énormités, de faussetés, avec autant d'aplomb ; elle est passée par des camps d'internement cette pauvre femme.

Un billet d'avion pour Alger, je paye.

Chaque coup d'éclat de ce genre ouvre les yeux des souchiens sur la véritable nature des jeunes issus de la diversité. Continue à faire monter la pression ma poule.



Prétentieuse. Agacée. Méprisante. Hautaine. Beaucoup de traits de caractère qui en disent long sur son ignorance profonde, obscure et haineuse.

C'est rare d'entendre autant de conneries en si peu de temps, mais je ne voudrais pas être sa voisine, elle doit sortir le couteau pour un rien ; la vue du sang doit la faire jouir celle-là.

En tout cas cette jeune femme est très propre, elle a toujours avec elle sa serpillière.

C'est vrai qu'elle dégage de la haine. Je ne comprends pas qu'on la laisse insulter comme ça la France qui l'a accueillie, alors que chez elle elle serait reléguée aux tâches ménagères et à laver le linge. Quelle ingrate.

C'est grâce à la colonisation et à la France qu'elle peut se permettre d'être une pseudo-révolutionnaire anti-française haineuse.

C'est une belle petite pouffiasse pour parler de Diên Biên Phu comme cela.

Elle ferait mieux de venir me sucer, vu qu'on ne parle pas la bouche pleine, ça lui éviterait de dire des conneries.

Elle est moche. Je préfère baiser avec Pap Diouf, le pied, ou encore me faire sucer par Dieudonné, y a bon.

Cette salope pue la haine. Vas crever putain, la France t'emmerde.

Le seul crime de la colonisation est d'avoir créé les conditions pour que cette écervelée puisse ouvrir sa gueule de pouffiasse.

Cette gueule.

Racaille. Un bon coup de pied au cul et retour au bled.

Ce genre de pétasse orientale, débarque en France pour sucer de la grosse bite bien blanche, pour faire des fellations aux français.

C'est fou le nombre de filles algériennes et marocaines qui sont très portées sur la pipe.

Une sale pute raciste anti-blanc. Crève morue.

Si elle n'est pas contente d'être en France, qu'elle retourne crever au milieu de ces

dunes, la bouffeuse de sable.

J'aimerais bien la prendre de force dans son rectum, pas vous ?

Elle doit pomper sec au lit. Sluc sluc sluc.

Qu'elle aille se faire gang-banguer par une équipe de rugby, ça lui fera du bien.

Que de haine dans ce regard.

Mais puisque l'Algérie n'est plus colonisée, pourquoi est-elle en France ?

## CCLXXVIII Dieudo en Iran

Et Dieudonné dans tout ça ? Dieudonné, il était parti pour l'Iran. Il s'y était déjà rendu en avril 2006, puis en février 2007 avec Frédéric Chatillon. Cette fois-ci, ce fut un petit voyage express, avec Gouasmi. Il fallait bien que celui-ci rende des comptes à ses collègues mollahs, et éventuellement qu'il demande une rallonge pour le docile antisioniste français qui

avait si bien fait le boulot demandé : Dieudonné M'Bala M'Bala.

Apparemment, les Iraniens étaient satisfaits. Le mot « antisémitisme » avait bien circulé pendant un mois en France. Je suis persuadé que les mollahs auraient préféré une liste carrément révisionniste, mais ils durent se contenter du schproum qu'avait foutu le Noir français dans son pays. D'ailleurs, ces 300 000 euros, on se demandait comment ils avaient été répartis... Il y avait eu à peu près 20 000 euros comme frais de campagne, mais pas plus, ce qui faisait 280 000 restants, à partager en trois : Dieudo, Gouasmi et Soral. C'était Gouasmi qui avait touché le plus, au point que les deux pigeons black-blanc se sentirent arnaqués par le Beur de l'argent.

Il fallait lire entre les mots et entre les chiffres. Évidemment, les 300 000 euros provenaient des bourses iraniennes. Mais évidemment encore, cet argent que Gouasmi avait récolté n'était pas arrivé directement de chez les mollahs, pas plus que celui que Sarkozy avait reçu pour sa campagne de 2007 n'avait été envoyé par Kadhafi lui-même sous

la forme de sacs de pièces d'or sortis exprès de sa caverne d'Ali Picsou ! Le pactole, l'Hexagone n'en vit pas la couleur. Touchez pas au grisbi chiïte ! Gouasmi avait ses réseaux en Algérie. Car il était algérien, on ne le répétera jamais assez. Il n'avait rien d'un irano-libano-chiïte, même s'il s'était converti au chiïsme après la révolution de Khomeyni en 1979, et qu'il avait même pris le titre d'ayatollah !

Oui ! L'ayatollah Gouasmi n'avait pas toujours été un religieux... Yahia Gouasmi était au départ un bon boucher hallal de Dunkerque, né en Algérie mais beur jusqu'au trognon, un peu comme Salim. Toutes ses ficelles, il les tirait d'Alger. Et si c'était par là-bas que le fric de Dieudo avait transité pour finir au Cameroun au fin fond d'une case, sous un amas d'amulettes hérissées d'épingles ? Et en Suisse pour celui de Soral, qui avait la double nationalité, et qui serait allé tremper ses bourses (si j'ose dire) en les touillant discrètement au fond d'un bon vieux caquelon de fondue valaisanne ?

Il ne restait plus que l'argent de Gouasmi (le gros du magot, salaud !) à planquer, et pas à la banque de Dunkerque... Qui sait si l'escroc ne l'avait pas enterré dans le jardin du Centre Zahra, cette ancienne ferme transformée en base de secte ?... Je l'imaginais bien creuser la nuit, le gros bœuf en gilet (en gelée), un grand trou dans la terre pour y fourrer sa cassette au trésor...

Stop, supputations ! Les deux mercenaires de la Main d'Or étaient allés réellement à Téhéran. Moi, j'appelle ça de la collaboration pure et simple. Pire peut-être que le voyage en Allemagne des peintres Vlaminck, Derain, Van Dongen et Belmondo (oui, le père de *L'As des as*, du *Solitaire* et autres *Magnifique*) qui, eux, au moins, envoyés en 42 par Abetz, n'étaient pas allés à Berlin pour toucher leur fric, ni même pour faire des affaires.

L'Iran n'intéressait en aucune autre façon Dieudonné. On était loin de mon vif intérêt dans les années 90, et bien sûr dans les années 2000, pour le pays, pour sa culture, sa mystique, jusqu'aux provocations

d'Ahmadinejad, et malgré l'ignoble pendaison de Saddam...

Ahmadinejad avait été très marrant jusqu'à ce que sa volonté de prendre possession du territoire irakien soit de plus en plus voyante. OK, il fallait bien que les chiites se vengeassent de Saddam, mais pas au point de faire le jeu des Amerloques ! Quand les conspirateurs parlaient d'« idiots utiles », qu'était donc d'autre Ahmadinejad en servant les intérêts de l'envahisseur ? Il faut croire que la haine entre Arabes et Perses était plus forte que celle entre musulmans et Américains. J'appris qu'Ahmadinejad était allé à Bagdad, en mars de la même année, filer un milliard de dollars aux chiites d'Irak pour les aider à reprendre le pouvoir du pays, et à paupériser, humilier, déglaiser les sunnites. Il organisa même un manège de charters médicaux gratos où chaque chiite irakien pouvait venir se faire soigner tranquillement à Téhéran. Puis Ahmadinejad ouvrit les vannes à des pèlerinages outranciers. Moi, quand j'étais allé à Nadjaf et à Kerbala en 2002, un an avant la guerre, il y avait pas mal de monde, mais

quand même pas autant. Après la « victoire » des Américains, des millions d'adeptes d'Ali et de Hussein avaient envahi les villes saintes chiites, alors qu'à côté, les Irakiens de souche, les souchiens irakiens ! crevaient de faim parce qu'ils vénéraient davantage Mahomet que son gendre. Le président iranien envoyait aussi des milliers de voitures, du matériel, des victuailles pour les chiites qui avaient été persécutés par Saddam. Ça aurait été éventuellement acceptable s'il n'y avait eu aucun Américain dans le coup, plus un seul soldat sur le territoire irakien. Au moins, ça aurait été clair : l'Irak devenait une province iranienne. Mais là, voir les Iraniens fraterniser avec les Américains et les servir indirectement, ou même directement, pour exercer leur vengeance personnelle jusqu'au bout contre les saddamiens, non. Pour moi désormais, soutenir le régime d'Achmadinejad devenait carrément de la collaboration avec les Américains ! Dans « République islamique », je savais bien qu'il y avait un mot qui ne me plaisait pas, c'était « République ».



Tant pis pour ma passion pour Rûmî et Hallaj, les deux figures spirituelles métaphysiques mystiques de la culture iranienne... D'ailleurs, on ne remarquait pas assez que ni Rûmî ni Hallaj n'étaient chiites. Ils étaient sunnites, même en ayant influencé tout un continent de chiisme. Qui disait soufisme persan ne disait pas forcément chiisme, il fallait le savoir.

Oh, ce n'était ni Massignon, ni Corbin, ni même Michel Foucault qui avaient poussé Dieudonné à se rapprocher de l'Iran ! Ça ne le faisait pas rêver, le mythe de l'imam caché ! Pour lui, l'Iran, ce n'était pas les peintures sur verre d'Ispahan, ni la lecture extasiée de *Vers Ispahan*, puisqu'on y est, de Pierre Loti (un chef-d'œuvre), ni les épopées de Cyrus... Encore moins celles d'Alexandre ! Dieudonné se les foutait au cul, les miniatures persanes. Autant que la grande mosquée de Qom. Seul le vin de Chiraz, si on avait pu lui en faire livrer un petit carton gratos au théâtre de la Main d'Or, l'aurait intéressé. Sinon, rien. Ne parlons pas de l'eschatologie zoroastrienne, pour lui c'était de l'hébreu ! On avait dû juste lui dire

qu'il y avait une différence entre chiites et sunnites, sans lui apprendre laquelle, car on savait bien qu'il aurait été bien incapable de la retenir...

Non, pour Dieudonné, l'Iran c'était juste une caisse. Et le banquier s'appelait Ahmadinejad, entouré de ses caissiers mollahs. Jusqu'ici, il n'avait pas eu l'honneur de le rencontrer, son sponsor. C'est cette fois-là, en novembre 2009, que ce fut fait. Ainsi que quelques photos. Petite pose sympa avec Ahmadinejad, tout petit en costume gris, au milieu, encadré de Gouasmi et de Dieudo. Finalement, dans le trio, il prenait la place de Soral... Car il ne risquait pas de se déplacer, le Alain, terrorisé à l'idée d'affronter la réalité ! Ahmadinejad avait aussi un petit côté Pinocchio escorté du chat et du renard. En vérité, Dieudonné était en train de se confectionner une brochette. Il empalait sur une longue tige de fer tous les « sulfureux » dont il avait besoin pour avoir l'air de l'être lui-même. Le Pen, Faurisson, Ahmadinejad... Moi, évidemment, qui résistais à lui servir de poivron, j'avais coupé à cet embrochage !

Dieudonné disait qu'il était allé là-bas pour participer à un festival de cinéma. Le cinéma iranien intéressait beaucoup Dieudonné... Dommage, il était incapable de citer un seul nom de réalisateur, et on comprenait à demi-mot lorsqu'il en parlait qu'il n'avait vu aucun film. Ni d'Abbas Kiarostami, ni de Jafar Panahi, ni de Samira Makhmalbaf. Même par curiosité. Il n'en avait rien à foutre, de la culture qu'il venait visiter. Ce qui l'intéressait, c'était la « politique ». Et pas n'importe laquelle...

Par exemple, il insista pour voir Clotilde Reiss, une otage française accusée d'espionnage, et dont la détention faisait bramer d'indignation tout le Sanhédrin germanopratin. Espérant faire encore un « grand coup », Dieudo voulait la faire libérer par Ahmadinejad et revenir avec elle, triomphant... Reiss elle-même, par son refus de rencontrer Dieudonné, lui fit bien comprendre qu'il ne pouvait pas jouer dans cette cour de grands. Dieudonné restait un bouffon et tout ce qu'il pouvait faire, c'était « promettre » la libération de Clotilde. Il se

prenait pour Cécilia Sarkozy faisant libérer les infirmières bulgares, mais il oubliait vite que Cécilia était d'abord la femme de Sarkozy et qu'il y avait eu un troc, avec Kadhafi derrière. Qu'aurait pu apporter Dieudonné à l'affaire Reiss, à part sa grande gueule qu'il fermait si souvent ? Qu'aurait-il pu faire pour la faire libérer ? Laisser Gouasmi en gage pour que les Iranos en fassent un méchoui ? Ou bien revenir avec l'otage dans sa valise à la barbe des barbus ? Puis ramenée à Paris, lui faire faire une conférence de presse à la Main d'Or dans sa tenue de prisonnière et bien tondue ?

Poussières que tout cela...

## CCLXXIX

### Postillons post-Iran

Ah, ses fameuses conférences de presse à la Main d'Or ! C'était reparti, et on eut droit à celle de son retour d'Iran, doublement filmée... À la fois par La Banlieue s'exprime, avec la caméra du pauvre esclave Moualek, et par le Centre Zahra, pour leurs archives

chiites... Dieudonné avait attendu que Gouasmi rentre d'Iran, car il avait laissé seul Yahia là-bas, sans doute parce que le marionnettiste algérien devait régler quelques affaires sans son pantin camerounais...

Dieudonné se montra frais comme une rose de Téhéran, décontracté, les cheveux courts. Sur les tables, il y avait des posters, des photos qu'il avait prises avec le président iranien. Il remit son projet de film *Le Code noir* sur le tapis. À l'entendre, il était allé en Iran pour convaincre des producteurs de l'aider à faire deux films essentiels sur la mémoire française : un sur l'esclavage, l'autre sur la guerre d'Algérie. C'était en effet enthousiasmant. Il disait que l'Iran lui avait donné de gros moyens pour qu'il fasse ce film et qu'il le ferait. Sa première tentative d'escroquerie avec *Le Code noir* n'avait pas marché de façon assez satisfaisante pour qu'il ne la réitère pas. Ces deux films, disait-il, seraient tournés en Iran, en Algérie, au Venezuela ou à Cuba. On y croyait presque ! On verrait par la suite à quelle petite production de patronage inepte aboutiraient,

deux ans après, ces « moyens colossaux » mis à sa disposition pour faire des films au casting « impressionnant ». Encore un truc qui finirait en eau de boudin. De boudin blanc, bien sûr...

À l'entendre encore, Dieudonné, soutenu par les Iraniens, était l'unique alternative à Hollywood. Lui seul, en tant que cinéaste, allait avoir les moyens de faire un film à la hauteur des grandes productions américaines !... Il se lança dans un réquisitoire un peu vague sur Hollywood et son cinéma sioniste.

Un journaliste posa une question au sujet des émeutes qui avaient suivi, à Téhéran, l'élection d'Achmadinejad. Dieudonné renvoya alors dos à dos les émeutes qui avaient suivi l'élection de Sarkozy et celles d'Iran. Il raconta qu'à l'époque, en 2007, il habitait la Bastille, et qu'il avait vu par la fenêtre de son appartement le quartier en feu. Les jeunes anti-Sarko étaient furax et foutaient le bordel. Pourquoi ça n'aurait pas le droit d'avoir lieu en Iran ? Très bien. Mais déjà, il ne pouvait pas s'arrêter là : il osa dire que la contestation de la

Bastille prouvait que Sarkozy avait fraudé son élection (on avait accusé Ahmadinejad d'avoir fraudé la sienne) et qu'il n'avait pas été élu avec les voix qu'il prétendait. Complot ! Ben voyons...

C'était mal connaître la France de 2007, entièrement prête à passer avec armes et bagages, c'est-à-dire gauche et droite, dans le camp de Sarkozy le sauveur, ça suffisait à comprendre le pourcentage qui l'avait fait gagner. Ce n'était jamais dit clairement, bien sûr, mais l'idée était là : pour Dieudonné, Sarkozy avait fraudé son élection en 2007 (sous-entendu : le vrai gagnant, ç'aurait dû être Le Pen!).

Sur Clotilde Reiss, Dieudo faisait le vexé. Il s'était pris un gros râteau. Et comme il était un peu trop notoire à son goût qu'elle ne voulait pas avoir le moindre contact « antisioniste », Dieudonné en déduisit qu'elle était sioniste et donc qu'elle avait sa place en prison en Iran. C'était simple, la politique internationale à la M'Bala M'Bala !

Petite lèche à Carlos au passage, en « demandant » à la France de le « libérer », ou

plutôt de l'« extradier » au Venezuela, chez le bon président Chávez...

C'est lors de cette conférence que Dieudo commença à roder sa plaisanterie « Shoananas ». Il y annonça également le projet d'un autre film encore, sur le 11-Septembre (aïe, aïe, aïe)...

— L'imposture du 11-Septembre arrive à son terme, et on voit des artistes, comme Jean-Marie Bigard ou Mathieu Kassovitz, arriver sur ce terrain-là...

Merde ! Ça y était ! En plein dedans ! Mais s'il hésitait à déclarer clairement son conspirationnisme, c'est qu'il n'imaginait pas à l'époque que tout son public ne serait bientôt constitué que de ça. Il se réfugiait encore derrière Ahmadinejad qui, lui-même, émettait « les plus grandes réserves » au sujet de la « version officielle ».

La dernière question touchait l'absence de Soral en Iran. Dieudonné précisa qu'il n'y avait aucune « distance » et qu'Égalité et Réconciliation restait son partenaire. Il en profita pour rendre hommage à « Alain », le premier qui avait initié cette réconciliation



entre tous les Français qui étaient contre le sionisme de façon commune. En effet, très commune !

Dans la version « La Banlieue s'exprime », Moualek, jaloux de Gouasmi, avait coupé toutes les interventions du gros Yahia. Il fallait regarder la version « Zahra » pour entendre le boucher de Dunkerque pérorer qu'Ahmadinejad leur avait dit « je vous aime », qu'il était au service des déshérités de France, qu'il les soutenait... Gouasmi faisait dire ce qu'il voulait à Ahmadinejad pour, en quelque sorte, chiitiser les banlieusards racailleux d'ici. Le pire des collabos disait enfin qu'il était parti avec Dieudonné en Iran comme le général de Gaulle à Londres, pour chercher du secours afin de libérer son pays, la France ! Pour Gouasmi, il y avait trop de tensions entre l'Iran et la France...

— Ahmadinejad, c'est le vaccin de la vérité... Rien que ça !

CCLXXX  
« Anti-édition ! »

Du côté de mon livre, on était sur la dernière ligne droite, mais je la trouvais un peu tordue encore. À cause d'Yves, évidemment ! Toujours au ralenti, toujours en hésitation, en repentir... Je m'entendais beaucoup mieux avec son assistant Thomas par téléphone. Je lui dictais des corrections qu'il intégrait tout de suite. Le texte était très au point, désormais.

Pour la couverture, là, Yves et Thomas s'étaient surpassés ! La solution typo était impressionnante : de grandes lettres carrées, soviétiques, nazies ! Le nom propre, sans prénom, le titre du livre, et le mot « roman ». Tout de la même taille. Et mon idée, c'était que sur le dos, il n'y ait rien, noir, et pas de quatrième de couverture, pas de code barre, juste le chiffre « 28 », pour signifier que c'était mon vingt-huitième livre... *Basta !*

Ah, on était passés par bien des étapes, et pas des glorieuses, pour cette couverture ! Après une photo de moi enfant avec un chien saint-bernard, puis une autre (prise par Audrey) où je posais, couché, très cool, en play-boy, avec mon « paquet » (aux dires

d'Yves), sans parler d'une version typo aux lettres en pattes de mouche, on s'était bien égarés. Et les couleurs ! Un jour, le titre était en rose, en bleu, le nom en rouge ; ou alors tout en blanc sur fond rouge avec le titre sur un dos gris ; ou alors la couverture vert gazon avec la quatrième bleue... Jusqu'à cette ultime solution qui avait été évoquée avec Yves : le livre tout rouge, couverture, quatrième et dos, sans rien écrit dessus. Le nom et le titre, ça aurait été l'auteur qui les aurait apposés sur chaque exemplaire au moyen d'un tampon « NABE/L'HOMME QUI ARRÊTA D'ÉCRIRE » ! Le concept était révolutionnaire en effet, mais si ça marchait un peu, je me voyais mal (car c'est moi qui aurais dû me taper le tampon pour plus d'authenticité !) tamponner les mille exemplaires sans risquer une tendinite aggravée ! Non, ça suffisait les loffrederies ! On avait très bien choisi, aussi bien les couleurs que la mise en pages.

Le 23 décembre exactement, je mis le point final aux corrections... L'après-midi même, je retrouvai Jérôme Dupuis au Berkeley. C'était le seul, parmi les journalistes, qui avait

manifesté un peu de curiosité quand je lui avais dit que je préparais quelque chose. L'affaire Rimbaud nous avait rapprochés.

Jérôme fut charmant. Je lui avais apporté les épreuves ; il m'interrogea sur ma nouvelle structure, mes conceptions éditoriales... Sur le hold-up, finalement, que je prévoyais de faire et que je préparais depuis longtemps, un peu comme Spaggiari, sur lequel il avait d'ailleurs écrit un article au sujet de notre complicité écrivain/gangster.

C'est en parlant d'auto-édition et d'édition parallèle que spontanément un mot me sortit de la bouche. Je vis bien que j'avais fait *tilt* chez Dupuis, qui nota le terme en souriant aux anges.

— « Anti-édition »...

De retour chez moi, j'appelai Yves qui, pour fêter ça, organisa le soir même un dîner. C'était juste à côté du Berkeley d'ailleurs, au Montaigne, un bar quelconque, mais où ils servaient de la bonne viande... En plus, Kemal Mohamedou était de passage avec son fils, Moody (chacun des frères avait un fils à qui il avait donné le prénom de son frère).

Kemal était comme à son ordinaire totalement collé au passé, comme Jean-Pierre Léaud dans *Les 400 coups* tourne à toute vitesse dans une centrifugeuse de fête foraine, les bras et les jambes écartés, scotchés à la paroi ! C'était comme ça qu'il vivait sa fanitude, le gros Kemal. Ma vie, mon écriture allaient trop vite pour lui. Alors il restait plaqué à la surface de mon œuvre ancienne, en costume folklorique mauritanien (ô Bazin bleu !), comme un éléphant les pattes en croix, la trompe affolée !

Ce que je faisais désormais ne l'intéressait absolument pas. Ce qui le passionnait, c'étaient mes anciens livres, qui lui rappelaient l'époque où il m'avait découvert, l'époque où il était jeune, enthousiaste, plein d'espoir (pour moi !)...

Désormais, j'étais un auteur fini, dans le sens achevé. Pour Kemal, j'avais atteint mon top niveau, je ne pouvais que redescendre. C'était sa grande théorie : tout artiste allait jusqu'à son sommet puis après déclinait, ce qui était totalement contredit par le parcours de tous les grands dans leur période mûre, et

âgée n'en parlons pas (de Titien à Picasso ; de Claudel à Aragon). C'était à la limite dégoûtant que je sois encore vivant, que j'ose encore écrire quelque chose qui pourrait dépasser ce qu'il avait adoré chez moi ! Ça lui perturbait sa nostalgie, ça lui donnait presque envie de vomir.

D'ailleurs c'est ce qu'il fit. Pas pour cette raison, mais quand même : tout à coup, on vit Kemal se précipiter aux toilettes du Montaigne. Le gros rentrait à peine dedans, et il alla dégueuler tout son steak au poivre. Évidemment, c'était couru : il avait pris quatre (*sic*) œufs mayo en entrée, et en plus de la sauce au poivre, ce porc avait rajouté à l'américaine de la mayonnaise et du ketchup!...

— Qui vomit a dîné... se contenta de dire le Maure livide.

## CCLXXXI

### Quenelles d'ordures

Fini, le Zénith ! Après son faurissonisme de l'an d'avant, il n'était pas question que Dieudo remonte sur une scène parisienne pour son traditionnel 26 décembre... En attendant qu'un Olympia ou un Zénith se construise à son attention à Téhéran, Monsieur s'était rabattu dans sa région, près de Houdan...

C'est là qu'il donna son nouveau spectacle, déjà rodé à la Main d'Or, et que j'avais dédaigné d'aller voir : *Sandrine*. Je le verrais plus tard en DVD...

C'était toujours pareil, ça tournait à la pleurniche, ces règlements de leur compte à Delanoë, à Paul Amar, à tous ceux qui avaient osé s'opposer à Dieudonné, grand leader de la liberté d'expression... Dieudo recommençait sa farandole d'accents, comme on dit une farandole de desserts. C'était long et lourd, son sketch sur la justice et même son imitation de Brassens. Tout ça n'avait pas beaucoup d'intérêt et *Sandrine* était sans doute le plus mauvais spectacle de Dieudonné...

C'est à Houdan, donc, qu'il allait inaugurer la « cérémonie des Quenelles d'or de la Subversion »... Quelle connerie ! Si j'avais été

davantage en contact avec lui, je le lui aurais dit, quel intérêt d'imiter les Oscars, les Césars, les Victoires, les Molières d'un Système qu'il abhorrait ? Dieudonné avait fait fabriquer de petites statuettes, comme pour les Oscars d'Hollywood, d'un personnage faisant sa quenelle. Ç'aurait pu être drôle si ça n'avait pas été aussi sérieux.

Je regardai sur Internet les « nominés », classés par catégorie... Dans la catégorie « Comique », on trouvait Georges Frêche, « pour son discours à l'occasion de la journée de Jérusalem » ; mais aussi Groland, « pour son sketch : "Finkielkraut pourfendeur des antisémites" »... Claude Sarraute, « pour son sketch sur la Shoah des Arméniens » ; Olivier Besancenot, « pour son rôle de pleurnichard dans le film *Tout le monde en parle*, réalisé par Thierry Ardisson » ; aussi bien qu'Obama, « pour son prix Nobel de la paix ».

D'accord... Mais que foutait Groland là-dedans ? Ça voulait dire que Dieudonné mélangeait pour les attributions possibles de ses Quenelles le premier et le second degré. Les nominations ironiques étaient présentées



au même niveau que celles qu'il voulait saluer sincèrement. Salir ce qu'il défend avec la merde dont il éclabousse ce qu'il attaque... La voilà, la jolie technique dieudonnesque !

La catégorie « Internet », elle, était au premier degré (ce qui voulait tout dire). Dieudonné avait mis en compétition les sites les plus conspirationnistes qu'il avait pu trouver : celui du Belge Michel Collon ; Réseau Voltaire ; Égalité et Réconciliation bien sûr ; La Banlieue s'exprime, *of course*... Et d'autres plus obscurs : Entre la plume et l'enclume ; mecanopolis.org ; alterinfo.net ; et le blog d'un certain Noir Allain Jules...

Dans la catégorie « Espoir », il y avait Patrick Sébastien et Julien Coupat (*sic*)... Mais aussi Taddeï et Bigard, parce qu'ils avaient chacun à leur façon défendu le complotisme.

Ça n'en finissait pas... La catégorie « Création audiovisuelle » était, elle aussi, au premier degré, avec, entre autres serviteurs de la pensée dieudo-soralesque, Olivier Mukuna, « pour son documentaire *Est-il permis de débattre avec Dieudonné ?* », et Le Libre Penseur, « pour l'ensemble de ses vidéos

pédagogiques postées sur Internet ». Pédagogiques... Ô renvois d'ascenseur pour l'échafaud!...

Pour les « Essais et Littérature », ça commençait dans le premier degré (Paul-Éric Blanrue, Alain Soral, Maria Poumier et Tariq Ramadan), mais ça dérivait sur le second, puisque c'était Anne-Sophie Mercier, Caroline Fourest et Mohamed Sifaoui qui étaient nommés avec eux... Torchons et serviettes, si on pouvait considérer ces serviettes comme autre chose que des torchons!

J'eus la mauvaise surprise de me découvrir parmi les nominés « pour l'ensemble de leur œuvre » ! Oui, moi : « Marc-Édouard Nabe, pour son authentique parcours subversif et atypique » (comme c'était bien dit), au milieu du fatras de leurs chouchous, mais aussi de leurs têtes de Turc.

C'était peut-être là, dans ces « pour l'ensemble de leur œuvre », que tout était le plus mélangé, et dans la pire des confusions... Ginette Skandrani (« pour sa fidélité à la cause palestinienne »), Julien Dray (« pour avoir sauvé le racisme qui, sans lui et SOS Racisme,

aurait pu disparaître en France au tournant des années 80 »)... Thierry Meyssan (« pour avoir été le premier à nous éclairer sur le 11-Septembre »), mais aussi Roman Polanski, dont les organisateurs des « Quenelles » (autant dire Soral et Dieudonné) espéraient, c'était clair, qu'il retournerait en prison... Même Finkielkraut était nommé (« pour être passé en vingt ans de la gauche antiraciste à l'extrême droite sioniste »), juste après Carlos (« pour son combat révolutionnaire ») ! Quel rapport ?

C'était vraiment le n'importe quoi le plus dégueulasse qui puisse être imaginé ! Cette liste disait tout des calculs cracras du roublard Dieudo, toujours maître-chanteur d'opérette. Car ce qui ne m'avait pas échappé, c'était cette volonté de mouiller les « réticents » (Taddei, moi, Tariq Ramadan), en faisant semblant de nous rendre hommage...

Voilà ce que j'étais encore pour Dieudonné à cette époque : un « authentique subversif atypique », à qui il pardonnait encore d'être à part. Et provisoirement ! Car je ne pouvais m'empêcher de voir dans cette nomination

une sorte de menace, un chantage... La vérité, c'est qu'il ne savait pas quoi dire de moi, ni où me classer. Certainement pas dans la « Littérature » ! Il y avait déjà Blanrue et Soral...

Ah, ils n'avaient pas intérêt à m'attribuer leur Quenelle ! Ils pouvaient se la foutre au cul, ces cons-là !

## CCLXXXII

### Pas drôle de cérémonie

Le lendemain, je vis les images... Sérieux, en anorak sans manches, Dieudonné présentait sa « première cérémonie des “Quenelles d'or” », avec le Pierre Panet qui arriva dans un véritable costume de déporté. Il y avait du progrès depuis le pyjama de Jacky l'année d'avant !

Le costume était celui de Paul Rassinier, le lanceur de la faribole révisionniste dans les années cinquante : un copain d'Albert Paraz qui avait essayé d'embobiner Céline... Pierre Panet, le vieux croûton pisseux de Dieudonné

déguisé en Rassinier ! Précisant bien que Rassinier avait été un opposant farouche au régime nazi, ça lui donnait une sorte de crédibilité pour nier les chambres à gaz ! Ça commençait bien, l'enfumage par le non-gaz ! C'était évidemment par l'intermédiaire de Faurisson ou de Blanrue que le Panet-Rassinier s'était procuré l'accoutrement sacré.

La première Quenelle, celle de « la Performance subversive », fut attribuée (ça ne m'aurait pas plu) à un « outsider » : Kémi Séba, pour « sa marche héroïque, symbolique et non violente de la rue des Rosiers et l'ensemble de son combat au sein du MDI ».

Alors l'autre naïf noir de Séba monta, en costard, appelant Panet « mon Papa » et Dieudo « mon frère », avant de déblablatérer démagogiquement à la masse de bœufs son laïus d'esclave « libéré », dont on entendait toujours le bruit des chaînes quand il s'agitait... C'était très politique de la part de Dieudonné de récompenser Kémi Séba pour pouvoir mieux récompenser ensuite Soral, qui était l'objet de la discorde entre les deux Nègres-Rois de la Dissidence.

Pour le meilleur site Internet, c'est évidemment La Banlieue s'exprime d'Ahmed Moualek qui fut quenellé ! Pas gêné, le copinage ! Sauf que Dieudonné fit remettre sa quenelle à Ahmed par une handicapée mentale et physique... Une certaine Esther, une naine, la bouche ouverte, en gros pull. Et il faisait passer ça pour de la vraie compassion, de l'égalitarisme spectaculaire : les handicapés aussi avaient le droit de s'exhiber...

Cette femme tordue et débile était la preuve du « grand cœur » de Dieudo, qui donnait sa place à tous ! En vérité, il n'avait pas choisi Esther par hasard pour récompenser Moualek qui, déjà en 2009, était son souffre-douleur, mais un souffre-douleur qui ne s'en était pas aperçu encore. Ahmed débarqua avec son bonnet, aussi bêtement content que Kémi Séba, et comme lui, aussi incapable de comprendre que les Quenelles, bien qu'en or (ou parce qu'en or !), c'était dans leur cul d'abord qu'il les enfonçait les unes après les autres, leur maître, bwana M'Bala M'Bala !

Pour la catégorie « Essais et Littérature », pas de surprise non plus : Alain Soral ! Soral

fut acclamé par la foule, et Dieudonné n'allait pas se priver de ce petit plaisir : la lui faire remettre également par la même Esther, à qui le grand Alain primé fut bien obligé de taper la bise en se penchant... Dans sa bavette de remerciements, il s'arrangea pour placer en quelques secondes une attaque contre Bernard-Henri Lévy et un éloge de Jean-Marie Le Pen. Le faux agressé tint ensuite à dénoncer les faux subversifs qu'il fallait dégonfler comme des baudruches... « On appuie sa subversion par les coups qu'on reçoit », osa dire le trembleur-pleureur du Franprix des Pyrénées... Sorral tendit la main à Kémi Séba, sans doute par peur de prendre de lui dans les coulisses un de ces coups dont il avait besoin pour appuyer sa subversion.

Dans la catégorie « Création audiovisuelle », ce fut Mukuna pour son film sur... Dieudonné ! Ce n'était même plus du copinage ni de l'autocélébration, c'était de l'auto-collaboration. Mukuna arriva en manteau, il embrassa le déporté Panet devant la bouche baveuse grande ouverte (enfin une grande gueule dans ce milieu !) d'Esther, la naine

applaudissante (ça fait très pièce de Cervantès ou de Calderón!).

Ce qui était effarant, c'était qu'ils avaient l'air tous heureux comme des fous, et au premier degré, de recevoir une récompense de la main de Dieudonné... Récompense bidon dans une cérémonie bidon pour une subversion bidon représentant un groupe de résistance bidon contre le Système qui soudain apparaissait comme beaucoup moins bidon.

Enfin, l'apothéose pour le gagnant de la dernière Quenelle, récompensant « l'ensemble de son œuvre » ! Bien sûr, ce fut Ginette Skandrani. Liste antisioniste oblige ! La vieille gitane aux « origines juives », enfoulardée de son keffieh, traîna sa dégainé dégueulasse jusqu'à l'estrade tremblante et remercia Dieudonné.

— Ginette ! Ginette ! Ginette ! scandait (pour ne pas dire skandranait) la foule.

Le mot de la fin revint à Esther, qui avait illustré parfaitement la soirée en ânonnant des borborygmes d'arriérée mentale, plus représentative qu'aucun autre des participants



de l'état d'« esprit » de cette première  
cérémonie des « Quenelles d'or de la  
Subversion » !

## Livre XX

### CCLXXXIII

#### Lancement de la plateforme

8. 7. 6. 5. 4. 3. 2. 1. Zéro. Feu ! À quatorze heures, ce 1<sup>er</sup> janvier 2010, le compte à rebours eut lieu. Le lancement de ma plateforme de vente ! C'était comme si des flammes illuminaient soudain l'ordinateur d'« Olaf », ébranlant sa table, afin que dans une énorme fumée s'arrache de la gravité terrestre éditoriale ma nouvelle fusée... Ça laissait au sol un amoncellement inutile d'échafaudages cramés d'où s'élevait enfin, en crachant partout, ce monument d'arrogance et de technologie qui s'appelait marcedouardnabe.com !

Ma plateforme n'était pas encore en orbite que les premières ventes tombèrent. La NASA Nabe avait en effet proposé aux acheteurs tous mes livres du Rocher, titre par titre. Chaque prix – que j'avais fixé assez haut en fonction du nombre d'exemplaires qui me restaient – était indiqué dans un caractère élégant.

Les gens (j'adore « les gens ») pouvaient commander mes anciens livres dont j'avais récupéré les stocks (et les droits !)... Mais tout cela sera raconté dans un autre livre dont j'aurai également les stocks (et les droits !), et que les gens pourront commander sur ma plateforme de vente...

Les choix étaient assez divers. On remarquait que c'était surtout le *Journal* qui partait vite. Trois tomes, deux sur quatre, ou même quatre sur quatre. À la fin de cette journée inaugurale, cent soixante livres avaient été achetés. On avait tout carbonisé, ça nous faisait quand même la rondelette somme de huit mille euros en une journée, même pas, un après-midi et une soirée. Incroyable surprise. Renouveau réel, concret, prouvé.

Quel 1<sup>er</sup> janvier ! Et le 2 ça continua, et le 3, etc. En moins d'une semaine je m'étais remboursé largement les frais d'impression de mon *Homme qui arrêta d'écrire* qui n'était pas encore sorti et dont tous ces lecteurs-acheteurs ignoraient jusqu'à l'existence. Ah, j'étais loin du compte (c'est le cas de le dire) quand je m'imaginais avoir été totalement oublié ! Au contraire, mon « lectorat » se tenait à l'affût derrière des buissons, prêt à cibler de ses flèches sorties de son carquois d'argent le gibier de mes livres tout à coup lâchés dans la nature. Ça sentait la résurrection, finie l'odeur de pourriture ! On était trop contents avec Audrey. Elle jubilait, en bonne marxiste adepte de l'autoproduction.

## CCLXXXIV

### Un incompetent sous la neige

Yves ne participait pas à cette joie, car il avait la tête dans les soucis que lui portait *L'Homme qui arrêta d'écrire*. Monsieur patinait. Je lui avais fait confiance et j'avais eu

tort, une fois de plus. Les tracts ne m'avaient servi d'aucune leçon. Mon directeur artistique (ni directeur, ni artistique) était entre pression et dépression. Il hésitait à se tirer dans la tête la balle qu'il s'était tirée dans le pied... Ça aurait été d'ailleurs tout un problème pour cette notoire chochette de s'extraire le projectile fiché dans son pied noir, rouge pour une fois.

Jérôme Dupuis, ça y était, avait sorti son article. Et le 7 janvier (pour l'anniversaire de Sam Woodyard et de Péguy) : *Nabe l'anti-éditeur*. Superbe page. Un autre « lancement », et quel ! Trop tard pour reculer. Tout le monde savait désormais que je sortais un livre qui s'appelait *L'Homme qui arrêta d'écrire*, de sept cents pages, où j'étrillais les 90 % du milieu littéraire français. Il y avait autre chose que ça, mais Dupuis n'en disait pas beaucoup plus. La page donnait vraiment envie de le lire ! On me voyait en photo en train de le feuilleter, sauf que c'était un livre blanc avec seulement la couverture, mais il était impossible de s'en apercevoir... J'étais éclairé par un personnage hors-champ dont on

ne voyait que la main tenant, par son pouce qui était dans le prolongement de ses autres doigts, une lampe, tel le flambeau de la Statue de la Liberté... Mais oui ! C'était la papatte velue d'Yves-le-chimpanzé bien sûr, venu chez moi le jour de la séance photo...

Le problème, c'était que le livre annoncé n'était pas encore paru ! Yves avait tellement foiré les délais avec l'imprimeur que celui-ci avait pris du retard. Et ça n'avait pas l'air de s'arranger. J'étais évidemment furieux et j'exigeai que ce con de Loffredo, incompetent, traînard, emberlificoteur, irresponsable, parte immédiatement pour Grenoble afin de nous ramener un exemplaire qu'on puisse juger sur pièce.

Sous la neige, le pauvre Napolitain, ex-skinhead, avec sa veste kaki, prit le train à l'aube et passa toute la matinée avec les Deux-Ponts, notre imprimeur grenoblois, pour nous ramener la chose... Je l'attendais avec ma correctrice Marlyne à la brasserie du Train bleu... Elle-même, en voyant le visage livide d'Yves, que pourtant elle avait toujours trouvé totalement à côté de ma plaque, eut pitié de

lui. Surtout quand je m'acharnai à me foutre de sa gueule.

C'est comme un chien au poil givré par le froid, la tête teckelienne et les yeux tombants, l'air plus drogué que jamais, qu'Yves nous arriva, le livre entre les jambes... Ce n'était pas tout à fait le livre, mais surtout le « monstre » amélioré. Horreur ! Ils avaient imprimé sur du papier blanc au lieu du papier crème ! Mais avait-ce été bien stipulé ? Pas sûr. Yves été effondré. Évidemment, ils avaient été mal briefés par monsieur Loffredo, l'anti-anticipateur de conneries ! Tout était fautif : les marges, l'encrage, la main du papier. Seule la couverture en jetait. Yves nous jura qu'il avait donné toutes les instructions et que le livre allait s'imprimer définitivement une semaine plus tard, le quatorze. Beaucoup trop tard !

Avec ses Deux-Ponts, Loffredo était tout simplement en train de me foutre ma rentrée en l'air ! Que dis-je ma rentrée, mon retour ! Il était si penaud, la gueule écrasée comme par une tapette à souris, que je le relâchai charitablement.

Je n'étais pas trop pour mais Frank, de chez Topplers, le distributeur que m'avait trouvé Yves, prit l'initiative d'accepter les commandes. C'était exactement le principe que j'avais refusé : la précommande. Ça sentait déjà pour moi un peu la souscription, même si le livre était à l'imminence de sa parution. Mais comment faire ? « Olaf » aussi se plia à accepter les commandes de *L'Homme qui arrêta d'écrire* qui n'existait pas encore. C'était pour moi de la couveuse de force majeure pour prématuré volontaire.

Il faut dire qu'à peine l'article de Dupuis paru, non seulement les coups de fil de journalistes affluèrent mais les commandes aussi. De savoir qu'un nouveau livre était annoncé, et de quelle manière ! ils le voulaient tous. Là c'était plié : avant même sa publication le livre était remboursé !

Tous sur les charbons ardents, on dut attendre le 14 janvier pour apprendre que *L'Homme* venait d'être imprimé le matin même. Ouf ! Il fallait maintenant le confectionner, c'est-à-dire le massicoter, le coudre, coller la couverture. Toute cette



finition prit encore quinze jours ! Trois semaines après l'annonce de Dupuis dans *L'Express*. De la folie ! On perdait des ventes évidemment. À cause d'Yves qui derrière mon dos, avec ses pinaillages, continuait de retarder la sortie...

En trois semaines d'attente, mon nouveau roman avait été « vendu » à sept cents exemplaires (dont 250 le jour de la sortie de *L'Express*). On avait donc gagné potentiellement (j'avais interdit de toucher le moindre centime avant l'expédition) quelque chose comme vingt mille euros, avant même sa sortie ! Si on rajoutait les huit mille euros du premier jour sur ce que Frank appelait le « back catalogue », on arrivait, pour mille livres vendus tous titres confondus, à la somme de 28 000 euros !

CCLXXXV

Sortie de *l'homme*

*Hosannah*, il était né le divin roman ! Taddei le voulait tout de suite. J'avais reçu les

premiers exemplaires le matin, et lui en apportai un à *Europe 1*. Sans un mot, Frédéric prit l'objet en main, le retourna dans tous les sens et le jeta presque sur la table de son studio en me disant seulement : « Sublime ! »

C'est vrai qu'il en jetait mon vingt-huitième livre ! Un bloc noir sans explications, avec *NABE* et *ROMAN* en jaune et le titre *L'HOMME QUI ARRÊTA D'ÉCRIRE* ainsi que sur la quatrième le chiffre 28 en rose. 28, c'était un excellent chiffre, surtout pour mon vingt-huitième livre sorti le 28 janvier et coûtant 28 euros !

Audrey loua une Citroën et on embarqua « Olaf » et Alexandre, pour aller là-haut à Bagnolet chez Frank, de Topplers. Il y avait beaucoup de circulation, pas seulement sur la route, mais dans nos veines aussi. Quelle exaltation ! On arriva enfin dans l'entrepôt de Frank. C'est lui qui avait réceptionné de chez l'imprimeur les cartons... Au même moment, « Petit Jean » avec sa propre voiture arrivait des Vosges. Mon fils, ma femme, mes deux webmasters et moi entrâmes dans l'entrepôt. Il fallait voir la tête de « Petit Jean » et

d'« Olaf » en découvrant l'objet ! C'était touchant de les voir si touchés. Ils n'en revenaient pas : ça existait.

On se congratula tous, puis on repartit en voiture chez Nadia. Odéon ! C'est ça qu'on avait décidé, la sortie à Kyrie Eleison. Encore du charroi, finalement on arriva. Nadia avait tout préparé, une table, du champ' et des coupes. Il y avait déjà un peu de monde. Audrey nous laissa devant la porte, je déchargeai quelques cartons avec Alexandre et mon anti-éditrice alla garer la voiture. À l'intérieur du magasin, la pression était trop forte. Les invités trépignaient...

J'ouvris les cartons et demandai à la crème de mes fans de se servir eux-mêmes. Delfeil de Ton était là, il empoigna un exemplaire. Puis Jean-Jacques Lefrère, qui était venu avec son frère (un médecin aussi, et qui avait soigné Choron) et même avec son fils et sa fille Caroline. Les premiers qui tenaient *L'Homme* entre leurs mains en étaient presque à trembler, surtout qu'avec le film en plastique qui l'entourait, on avait vraiment l'impression d'ouvrir un cadeau. Nadia, ses copines, puis

peu à peu d'autres forumeurs. Je fus présenté à une amie de la fille de Lefrère : elle s'appelait Ninon. Ninon comment ? Ninon Ardisson ! Oui, la fille d'Ardisson était copine avec la fille de Lefrère ! C'était comme si Thierry d'une certaine façon était là...

Un vent d'euphorie souffla dans la petite boutique de Nadia. Toutes les robes aux cintres voltigèrent dans la tempête de joie. Les questions fusaient déjà : « c'est qui Jean-Phi ? » ; « c'est qui Emma ? »... Hélène aussi arriva, puis Serge. Et Yves bien sûr, presque en catimini, comme d'habitude. Même cette œuvre à laquelle il avait participé (et de quelle foireuse façon), il ne l'assumait pas.

Il faisait la gueule. Pas au point de regretter d'avoir mis son nom dans l'ours (quand même pas), mais pas loin. Car en effet, par souci de communisme (le vrai), j'avais mis à la fin de l'ouvrage les trois noms des personnes qui l'avaient fabriqué avec moi, le livre. Les citer nommément avait un sens artisanal à cette époque où les « ouvriers » étaient anonymement noyés dans l'appareil de production. Marlyne Kherlakian, Thomas

Moulin et Yves Loffredo avaient leur nom au générique final de mon roman : c'était normal. Mais Yves n'était pas content de l'imprimeur. C'est lui qui l'avait choisi ! D'ailleurs il lorgnait du côté de l'Allemagne, il pensait en avoir trouvé un mieux qu'il voulait me « vendre » pour la très probable prochaine réimpression.

Cette petite soirée était ma façon de faire un service de presse sans presse (à part Delfeil). Il n'y aurait pas non plus d'« envois », surtout que je ne voulais pas le signer celui-là, ce serait le seul. C'était ma coquetterie : une signature de moi sur l'ouvrage contredirait le titre. Nicolas regrettait qu'il n'y ait pas de grand papier. Tout le monde évidemment avait été surpris par le côté fruste de l'objet. C'est qu'il fallait décrasser au moins cent cinquante ans d'édition pour que visuellement on s'habitue à ce qu'il n'y ait aucun nom d'éditeur et rien sur le dos. Taddeï aussi m'avait fait la remarque. Il imaginait déjà mon livre rangé dans sa bibliothèque avec les autres de ma « collection » qui allaient suivre... Mais c'est ça qui serait beau : si on mettait tous mes livres anti-édités les uns à

côté des autres, quand j'en aurais fait dix, ça ferait un énorme trou noir dans une bibliothèque. C'était à la fois tout à fait moi et un affront à toute librairie !

Quelques habitués du Petit Journal gonflèrent ma petite foule d'intimes. Le seul que je n'avais pas invité, évidemment, c'était Soral, car je savais qu'il aurait gâché la fête. « Olaf » irradiait, « Petit Jean » aussi. Audrey, n'en parlons pas, elle n'était pas peu fière. Au fond de ses adorables petites oreilles, elle entendait applaudir Sophie Tolstoï dans l'une et Anna Dostoïevski dans l'autre !

Alexandre, comme toujours, s'esquiva quand il y eut trop de fans. Il était venu surtout pour s'assurer de la beauté de l'objet, de la réussite de l'opération et de ma bonne humeur. Ma satisfaction avait toujours été sujet d'inquiétude pour mon fils, il y tenait beaucoup. C'est le seul être que j'aurai connu, sur cette terre, qui voulait vraiment que je sois heureux.

## CCLXXXVI

### Salim prend la mouche (par derrière)

Dès qu'il eut mon livre en mains (et d'une façon étonnamment rapide...), Le Libre Penseur décida de répondre au portrait que j'y avais fait de lui. Salim écrivit, sous une longue vidéo postée sur Dailymotion, un commentaire...

*Réaction en 2 parties au roman de Nabe  
"L'Homme qui arrêta d'écrire" concernant sa  
vision du complot, tourné en dérision.*

Les nombreuses erreurs et approximations prouvent le peu de connaissance et l'apeupréisme des arguments de Nabe. D'un paternalisme insupportable, sans même qu'il ne s'en rende compte, alors qu'il passe son temps à le reprocher à d'autres, il croit qu'il n'y a que les musulmans qui ne croient pas à la thèse officielle ! L'homme qui a raté une occasion d'arrêter d'écrire devrait suivre l'exemple de ses aînés qu'il admire tant : Bloy, Céline... etc., qui eux croyaient au complot dans les affaires humaines. Les

milliers de preuves ne suffisent pas, elles ne concordent pas avec “SA” réalité ! Nabe et Arte Thema = Même combat ! Et pendant ce temps, l’ennemi avance...

Salim Laïbi avait donc rejoint ma longue colonne de vexés... Après avoir vanté les mérites de ma « littérature sur le motif » lorsqu’elle concernait les autres, il avait mal pris les pages que je lui avais consacrées... Pourtant, Salim avait échappé au Journal intime, et dans *L’Homme qui arrêta d’écrire*, il se taillait la part du lion de l’Atlas. Son personnage dépeint comme un « fou du complot » s’exprimait dans mon livre en toute liberté, et apparaissait en grande figure du conspirationnisme, bien avant que le gros Kabyle susceptible de Marseille ne devienne dans la réalité (enfin dans la virtualité) une petite vedette d’Internet... C’était mon devoir d’évangéliste de la vérité de le dénoncer, avec drôlerie et tendresse en plus. Mais c’était déjà trop pour ce bouffi d’orgueil et de bêtise...

Même si je m’y attendais, ça me fit drôle de voir Laïbi passer dans le camp de mes



détracteurs officiels ! Oh, il le faisait encore d'une façon bien soft, bien pédagogique... Lui qui avait tant fustigé les réactions mesquines de mes personnages qui, par vexation personnelle, étaient devenus de furieux adversaires idéologiques, avait donc été le premier à tomber dans ce panneau à la sortie de *L'Homme qui arrêta d'écrire*.

Malgré plusieurs appels, je ne réussis qu'à tirer quelques maigres vers du nez d'Yves (beaucoup plus long que celui de Pinocchio, et surtout beaucoup plus morveux !). Ce peine-à-chier me dit que Salim avait très mal pris la scène où je le voyais sortir du bus complotiste aux Champs-Élysées et me cachais derrière un arbre :

— Est-ce que c'est ça, un ami ? avait maugréé Le Gros Penseur. Il se cache derrière un arbre quand il me voit ?

Yves eut beau lui expliquer que c'était une scène inventée – la preuve : Salim n'avait jamais fait partie du Dieudobus (qui n'était d'ailleurs pas le Dieudobus dans mon roman), et c'était pour des besoins scénographiques que le narrateur devait observer la scène de

derrière un arbre –, rien n'y fit. Le Libre Penseur voyait ça comme un outrage à l'amitié, alors que je l'avais prévenu très souvent que je l'enregistrais ou prenais des notes en vue d'en faire un personnage de mon roman, et qu'il en avait ri, sataniquement même. Maintenant, il se retrouvait complètement K.-O., l'orgueil au beurre noir comme tous les autres, dans mon bus cette fois-ci, bien achalandé. Le Nabobus chargé des blessés à vie dans leur sale amour-propre !

Mais ce qui avait le plus ulcéré Salim, c'était évidemment mes passages sur le complot. Pourtant, combien de fois avais-je essayé de le raisonner ! On ne pourrait pas dire que j'avais ménagé ma peine pour convaincre Salim qu'il se trompait !

J'avais bien fait de poser le problème, et pas qu'un peu, sur des dizaines de pages de discussion entre le narrateur et le personnage Jean-Phi. Le Libre Penseur se ridiculisait et avait peu d'arguments face au bulldozer des miens. J'avais même mis Nadia dans le coup comme personnage arabe le désapprouvant, lui, dans son obstination à croire que c'était les

Américains qui avaient fait le coup du 11-Septembre. Son personnage les traitait tous de lâches, ces Arabes, couards en effet, qui avaient si peur d'être amalgamés aux terroristes. Salim l'avait pris pour lui et avait insulté Nadia en se confiant amèrement à Yves...

J'écoutai donc la vidéo de Laïbi qu'il s'était cru malin d'intituler *Maaza wa law taret*. C'était un proverbe algérien : « *C'est une chèvre, même si elle vole* », parabole pour montrer l'obstination de celui qui ne veut pas admettre qu'il a tort. Il commençait par me faire des compliments sur mon coup d'éclat éditorial, « un coup d'État, un coup de maître, un coup de génie », mais aussi sur mon style, ma littérature qu'il connaissait... Il affirmait qu'on était en présence du « plus grand écrivain français vivant ». Sauf que ! Il y avait « un gros *mais*, très, très, très gros *mais* ! ».

D'après Salim, je me permettais de parler du 11-Septembre et de certains sujets que je ne connaissais absolument pas. Il précisait qu'il n'avait pas été du tout choqué par ce que j'avais écrit sur lui, bien sûr : ce serait ridicule

comme réaction ! Il avait la voix enrouée par la somatisation, ce qui lui donnait un accent à la Michel Boujenah... Il me trouvait une accointance avec la rhétorique journalistique de Canal+, soi-disant parce que je mélangeais tout, alors que c'était lui qui touillait une grosse bouillasse de thèses débiles sur tous les sujets ! Il rectifiait mes erreurs sur l'« aspartame », ou sur un numéro d'article, ou bien sur la composition chimique de tel ou tel produit que j'avais mal retranscrite à cause de sa façon épouvantable de prononcer les mots, au Pied de Cochon par exemple... D'ailleurs, le Professeur Salim se faisait mon correcteur post-éditorial, et je me promettais dans la deuxième édition de tenir compte de ses rectifications. Merci monsieur Laïbi !

Soudain, après six ans de complicité politique et anticolonialiste, Laïbi redevenait l'Arabe haineux qu'il avait toujours dû être et me reprochait d'être un paternaliste blanc donnant des leçons aux musulmans. Et « comme par hasard », au moment où je l'avais mis en scène dans mon livre... Avant, j'étais le grand combattant, le seul Blanc pro-

arabe digne des plus grands chevaliers de l'islam, prenant tous les risques et sans aucune forme de racisme paterno, et désormais il avait la malhonnêteté de faire de moi un occidentaliste donneur de leçons anti-arabe ! Impardonnable ! Il se mettait dans ma tête pour me faire dire : « Les ratons, vous ne pouvez pas penser par vous-mêmes, moi je vous explique ! »

Sur le 11-Septembre à l'américaine, son argument principal, c'était : « On n'a pas le droit de tuer des civils quand on est musulman... » Pour Laïbi, la preuve que c'était la CIA qui avait fait le 11-Septembre, et pas Al-Qaïda, c'était que la planète entière était d'accord avec lui, et pas avec moi... Toute l'Afrique, toute l'Asie, toute l'Amérique latine ! Et moi, je n'étais qu'un plouc qui croyait encore à la version officielle ! Il trouvait aberrant d'envisager qu'ils puissent tous avoir tort. Pour Laïbi, je vivais dans une *Nabe's Life* pire qu'une *Second Life*. J'avais fait de mes envies la vie elle-même !

René Girard pouvait rhabiller sa peau de « bouc émissaire », et ranger tout son attirail

de « rivalité mimétique » dans son fatras de théories ! Moi, je les expérimentais personnellement, et en vrai, ces phénomènes de projections négatives. Chacun de mes détracteurs ne faisait, en parlant de moi, que son propre portrait, systématiquement. Et tous m'envoyaient des pierres, de loin, pour me précipiter du haut de la falaise de leur propre connerie ! La lapidation de saint Bouc !

C'était « hallucinant ! », comme disait Laïbi. Il me reprochait aussi d'être un catholique qui allait voir des prostituées. J'étais comme ces musulmans qui forniquaient toute la journée sauf les trente jours du Ramadan ; sauf que moi, je n'observais même pas mon Ramadan catholique personnel !... Il n'avait pas encore atteint ses sommets de bêtise en ce début 2010, mais il y grimpait déjà quand même pas mal... Lui-même reconnaissait que le chiffre 19, celui des kamikazes, était un chiffre éminemment coranique, mais quand je remarquais que ça pourrait être une preuve supplémentaire pour impliquer Al-Qaïda dans les attentats, lui disait qu'au contraire, ça prouvait que les Américains, connaissant ce

chiffre, l'avaient donné exprès pour faire croire à une filière islamiste !

Domage ! En me prenant de haut ainsi, mon cher webmaster d'antan avait perdu tout son humour. Il m'invitait ensuite à lire de la poésie, et le *Discours sur la Servitude volontaire*. Ah bon ? Je croyais qu'il ne voulait rien apprendre d'un Occidental ? La Boétie n'était donc pas compté parmi ces paternalistes blancs dont il rejetait avec mépris la pensée ? En effet, comme il avait voulu être mon serviteur volontaire pendant tant d'années, Laïbi s'était mis désormais au service d'une autre cause, mais sa pulsion était toujours la même : celle de l'esclave qui en redemande.

Enfin, Salim finissait ainsi : c'était moi qui étais soi-disant obsédé par lui, par LLP, par Le Libre Penseur ! Joli renversement encore. Il regrettait que je n'aie pas consacré mon roman à Sarkozy plutôt qu'à lui... C'est comme Soral qui, pendant des années, croirait que j'allais écrire un livre de mille pages sur lui ! C'est pas sur vous les mecs, c'est sur votre connerie et la

proportion criminelle qu'elle a prise dans les esprits faibles et majoritaires de notre époque !

Et le Docteur Laïbi concluait en enjoignant sa centaine d'auditeurs à « relire Céline » plutôt que moi... Il me le renvoyait dans les dents comme étant lui, l'auteur des Pamphlets, un vrai grand écrivain qui avait eu l'intelligence de « croire au complot ». Si encore Salim parlait, au lieu de complot tout court, de « complot juif », comme son grand Céline ne s'était pas privé de le faire, mais non ! Trop lâche pour ça !

Salim disait aussi que j'aurais mieux fait de visionner les vidéos du Docteur Gernez plutôt que de relire pour la énième fois *Les Frères Karamazov*... Sa vidéo se terminait par le regret que j'aie commis la faute fatale d'avoir écrit mes pages anti-complots dans *L'Homme* : mon œuvre en « pâtirait » éternellement, affirmait-il.

Je décidai d'appeler Salim pour qu'on s'explique. Mais il refusait de décrocher son téléphone. J'avais dit que je laisserais l'appareil sonner dix fois, lui laissant donc dix dernières chances.



— Encore une fois, mon chéri ! me dit Audrey alors que j'avais dépassé la dizaine.

Bon prince, j'ajoutai deux, trois sonneries... Rien... Ce primaire préférait adopter une attitude de bouderie gonzessive qui préfigurait une désaffection à venir plus démesurée encore que l'affection qu'il m'avait portée jusque là... Adieu !

Au même moment, je recevais une carte postale de vacances au dos de laquelle il était écrit avec une ironie délicieuse :

Poissy, le 3 février 2010

Mr. Marc-Edouard Nabe

Cher ami,

Je viens de recevoir votre 28<sup>ème</sup> livre, sans doute un pavé mal écrit, car je trouve pas le nom d'aucune maison d'édition qui aurait daigné le publier... Enfin, j'espère que je ne serais aussi handicapé éditorialement... Nous en discuterons, en buvant des cocktails sous les cocotiers chez nous au Caraïbes (INCH'ALLAH!).

Amitiés révolutionnaires,

Carlos

P.S: à quand le 29<sup>ème</sup> ?

P.S 2: et la dédicace ?

Voici une plage de rêve où j'ai nagé en 1955. Pendant la II<sup>e</sup> Guerre Mondiale, les U-boot allemands trouvaient refuge, avec la bienveillance des nôtres, car ils étaient « sehr korrekt » !

Ah, quelle différence de noblesse d'âme entre un Kabyle converti au complotisme et emprisonné dans son orgueil et un Vénézuélien converti à l'islam, et enfermé par la République française depuis seize ans !...

CCLXXXVII

Tapis rouge chez Giesbert

L'émission qui lança *L'Homme qui arrêta d'écrire* fut celle de Giesbert, *Vous aurez le dernier mot*. Franz m'y reçut d'abord vingt

minute seul. J'étais en flanelle grise, mais la tête appuyée contre le col de ma chemise me faisait comme un goitre. Un vrai monstre...

Giesbert dit que cette entrevue en tête-à-tête était due au fait que personne n'avait voulu débattre avec moi. Il émit l'hypothèse que c'était parce que j'avais trop d'ennemis. Je dis que c'était plutôt parce que je leur faisais honte. « C'est très prétentieux comme réponse ! » Franz fit ensuite ses calculs : je gagnai vingt euros par livres, j'en avais déjà vendu mille en trois semaines, ça faisait donc vingt mille euros. Et les gens applaudirent dans la salle. Giesbert croyait que j'avais changé l'orthographe des noms par peur des procès ! Faux ! C'était uniquement pour des raisons littéraires. Il insista aussi sur mes portraits « épouvantables », de Sollers par exemple... Puis revint inévitablement sur *Apostrophes* : j'expliquai alors la psychose de l'antisémitisme...

— Je n'ai pas à prendre ça en charge. Que la France se démerde !

Je dis ensuite que je me foutais d'Ahmadinejad, dont FOG essayait de me faire

passer pour un thuriféraire. « Vous l'avez beaucoup soutenu... » Je rappelai que j'avais écrit un texte en sa faveur uniquement au sujet de la bombe que, selon moi, on n'avait pas à l'empêcher d'avoir. Je rajoutai : « Israël aussi a l'arme nucléaire et tout le monde trouve ça très bien... » Je me tournai vers le public. « Personne n'applaudit ? » Et puis si, quelques claps quand même, je riais d'une façon insupportable...

— Vous ne pouvez pas comparer les deux pays, me dit Franz, totalement complice avec moi et jouant les faux-culs pour les autres.

— Vous avez raison, on ne peut pas comparer les deux pays, lui répondis-je. Il y en a un qui s'est acharné sur un peuple comme celui de Gaza et l'autre pas !

Je poursuivis en disant que c'était anecdotique, mon texte sur l'Iran, au milieu des milliers d'autres pages sur d'autres sujets que j'avais écrites. Mais pour faire un peu de poussière polémique, il fallait absolument que Giesbert secoue le tapis rouge qu'il avait déroulé pour moi et mon livre, alors il revint

encore une fois sur Ahmadinejad. Franz voulait absolument que je le soutienne...

— J'ai d'autres soucis et d'autres préoccupations que le président iranien ! conclus-je.

Franz enchaîna sur mon physique. Il avait du mal à me prendre pour un sale type, un méchant. Quand il me reprocha de dire de Bernard-Henri Lévy qu'il corrompait tout le monde, je lui renvoyai : « Vous êtes bien placé pour le savoir ! », à la grande hilarité du public et au sourire gêné de Franz lui-même. Puis il me dit voir dans l'écriture de mes portraits physiques de personnalités un arrière-goût d'extrême droite... Je lui demandai si Rabelais, pour lui, était d'extrême droite quand il décrivait les défauts physiques de ses ennemis.

Enfin, Franz termina ma séquence par un significatif : « Vous faites tout pour qu'on vous déteste, mais on a du mal... Vous êtes attachant... » Il montra même quelques-uns de mes tableaux à l'écran, dont mon portrait de Céline brossé à l'âge de vingt ans...

Puis l'émission continua avec le débat que Giesbert m'avait troqué contre cette interview

fleuve. Je me retrouvai avec la vieille Philippe Tesson, le gras Patrick Klugman (au secours !), Gilbert Collard le Marseillais pro-Arche de Zoé et le rocker Bernie Bonvoisin. Du grand n'importe quoi. Le débat balaya l'air du temps (le vide du temps, plutôt...).

Lorsque le sujet arriva sur Georges Frêche accusé d'antisémitisme, Collard le défendit et Klugman l'attaqua. Un pro-israélien antisémite défendu par un goy et attaqué par un Juif ! Ceux qui reprochaient à Frêche ses propos soi-disant antisémites ne disaient rien sur son discours de Montpellier où il justifiait le mur de séparation, se foutait de la gueule des Palestiniens, et disait qu'il adorait Israël (comme Sarkozy, « premier président juif » – *dixit* Frêche). C'est ça qui moi me révoltait ! Les médias protégeaient Frêche en ne mettant pas en lumière son véritable péché !... Puis tout en me rangeant moi-même dans le camp des « antisionistes viscéraux », je dis :

— Le seul sujet qui fait qu'on est politiquement correct ou pas, c'est Israël. Stéphane Guillon comme JoeyStarr ne sont

pas politiquement incorrects car ils ne parlent jamais de ça.

Je sentais que le gros sionard Klugman voulait dire un mot...

— Une fois, dit-il à Giesbert, vous m'aviez reçu quand j'avais écrit une chose qui était très belle, j'avais dit : « je suis sioniste et pro-palestinien »...

*J'avais écrit une chose qui était très belle...*  
Eh bien celui-là, il ne se mouchait pas du pied du roi qui n'est pas son cousin de Tel Aviv !

— Pourquoi voulez-vous détruire un État ? s'escrima-t-il encore, ce goitreux encore plus que moi ! Pourquoi voulez-vous mettre des gens à la mer ?

Carrément ! Puis dans une sorte de courtoisie retenue, le même Klugman me fit une leçon sur la responsabilité des propos antisionistes...

— Je pense que Nabe serait le premier à être conscient de ça, qui peut nier que les mots tuent ?

— Les bombes aussi tuent ! lui répliquai-je. À Gaza l'année dernière, ce sont des bombes qui ont tué, massacré le peuple palestinien, et

c'est un crime honteux que les journalistes français n'ont pas fini de payer !

Frissons dans la salle. Triomphe garanti ! Enfin, je dis que le gros Frêche serait toujours excusé à cause de son sionisme, fût-il de polichinelle. Giesbert me dit alors :

— Non, Marc-Édouard Nabe, ça ne complotte pas à ce point en France...

Le comble ! On passa au sujet de la *Ferme Célébrités*, une télé-réalité accusée par *Jeune Afrique* de faire du néo-colonialisme ; je renchéris.

— Pour une fois je suis d'accord avec Nabe, dit Klugman, rougissant presque en s'entendant dire une phrase pareille...

Mon œil de Moshe Dayan ! Collard, lui, me donna tort : il m'accusait de faire de la morale quand j'étais contre le colonialisme, alors que le sioniste Klugman, adepte d'une politique fondée sur le colonialisme, me donna raison quand je trouvais que faire une télé-réalité en Afrique, c'était du colonialisme. C'était à en perdre son hébreu !

— C'est intéressant de voir jusqu'où vont les clichés de l'Afrique, dis-je. L'Afrique est



magnifique ! L'Afrique souffre ! L'Afrique est le grand continent de notre planète aujourd'hui et voilà ce qu'un pauvre petit continent en fin de civilisation comme l'Europe peut arriver à produire comme distraction ? C'est une *Ferme Célébrités* en Afrique avec des connards et des connasses qui acceptent de jouer dedans !

La tirade fut aussi applaudie que choquante. C'était surtout Tesson qui ramenait sa fraise de vieux cabot en tutu criticaillant les associations antiracistes... Je glissai à cette merde (pour ne pas dire *sur* cette merde) qu'il ne fallait pas, par paradoxe droitier, prendre systématiquement « le contrepied de ce qui est juste ».

Collard me fit alors le coup du tutoiement : « Marc, comment toi, qui es constamment victime de la censure morale ?...

— Mais je ne censure rien, dis-je à Gilbert. J'aime l'Afrique et je n'aime pas qu'on la dénature dans des émissions débiles, ça n'a rien de politiquement correct !

— Je peux comprendre ce que tu dis, je peux même l'accepter, mais à force de tout juger...

— Je ne juge pas, je condamne !

— Tu es une guillotine ambulante !

— C'est mon côté Saint-Just. »

Tesson s'insurgea : « Étonnez-vous qu'on vous censure, après ça ! Puisque vous légitimez cette censure ! » En quelque sorte, Tesson préparait le terrain de sa propre cause à venir : le droit au racisme médiatisé.

On allait me le servir longtemps ce couplet-là... Autant les racistes (pour aller vite) qui me reprochaient de faire du « politiquement correct » en attaquant le colonialisme, que les « dissidents » anti-Système qui, eux aussi, finissaient par me reprocher de rester un « gauchiste » pro-Système en étant radicalement contre le colonialisme... Ça voulait dire que défendre les Nègres et les Arabes humiliés et offensés me faisait automatiquement appartenir au camp des bien-pensants, même si celui-ci me rejetait. Quelle logique absurde !

Il fallait bien finir par la gastro-sainte « liberté d'expression »... « Ku-Klug-Man » (l'antiraciste, c'est bien connu) dit que Dieudonné s'était « vautré intégralement dans le racisme pour qu'on parle de lui » ! Je

défendis Dieudo. Collard trouvait le comique faurissonien « détestable », mais dit que c'était le devoir d'une démocratie de laisser les cons parler. Pour conclure, Giesbert me fit une pub martelée pour *L'Homme*, et l'émission se termina.

En bonus, les invités devaient débriefer leur prestation. Je dis :

— J'ai eu tout le temps de dire ce que je voulais, comme d'habitude d'ailleurs. Moi, c'est le contraire de ce que les gens croient... Ils croient qu'on ne peut pas tout dire, mais moi je prouve par ma seule présence qu'on peut tout dire.

Ah, Rachel Kahn pouvait être une fois de plus contente de moi, et Omar Foitih donc ! Et Alexis Kebbas ! Quel tabac ! D'ailleurs, dans les coulisses, le premier qui se précipita pour me serrer la main, ce fut Klugman, hyper beau joueur :

— Vous êtes l'antisioniste le plus sympathique que j'aie jamais rencontré !

Dans le studio, je repérai, auprès d'Audrey, un Arabe hilare. Je compris que c'était lui qui

m'avait applaudi sonorement à plusieurs reprises...

## CCLXXXVIII

« J'en suis fier de vous ! »

Quelques jours plus tard, l'émission fut diffusée. À 00 heures 26, je reçus ce message :

— Oui, monsieur Nabe, c'est monsieur Soral. Écoute, je ne t'ai pas loupé, là. J'ai vu chez Giesbert, qui t'a fait un gentil marchepied là. Il en a sans doute un peu besoin pour faire un peu d'audience. Oui. Et puis t'as pu placer quelques petites roquettes manufacturées. Voilà. Très bien. On sent que tout le monde en a plein de cul, là, de la question J, je pense que ça commence à agacer beaucoup de monde. Donc c'est plutôt... Oui, c'est plutôt bon signe. Voilà. Et si le livre après a l'air de se vendre et que les sous entrent dans ta poche, eh bien qu'est-ce qu'on peut demander de plus ? OK. Écoute, moi je suis rentré à Bayonne. Là, j'étais à Paris quelque temps et à Londres. Je vais essayer d'avancer sur mon bouquin, mais

j'ai beaucoup de mal justement parce que c'est pas de la littérature, et que la politique me fatigue, même si je me sens obligé d'en faire. Voilà. Écoute, rappelle-moi à l'occasion. Je suppose que ton portable est fermé, puisque c'était en direct. Voilà. Bon ben, c'est plutôt bon signe tout ça.

Soral était presque touchant dans son non-professionnalisme télévisuel, n'ayant pas compris que j'avais utilisé une ficelle de vrai pro : faire semblant de croire à plusieurs reprises dans mes propos que l'émission était en direct – alors qu'elle était enregistrée –, dans le seul but de glisser des phrases que je défiais explicitement la production de ne pas pouvoir couper au montage ! C'est à la fermeture de mon portable que ce pauvre Alain devait la certitude que l'émission était en direct...

Que d'aveux larvés dans ce message toujours prononcé de sa petite voix d'enfant de chœur sans-cœur... À l'évidence, Soral était jaloux que Giesbert m'ait déroulé un tel tapis plus rouge qu'un divan... Un médiateur officiel qui permette de proférer ce qu'on voulait, son

rêve ! C'est-à-dire un anti-israélisme intransigeant, sans conneries de gros beauf raciste « antisioniste » de base. Et par-dessus le marché en réussissant à séduire un sioniste fanatique !

Heureusement, j'avais un autre téléspectateur, et d'exception, auquel rien n'avait échappé, une fois de plus :

Poissy, le 6 février 2010

Mr. Marc-Edouard Nabe

Cher ami,

Cette fois-ci, vous avez bien eu le dernier mot. FOG a été plutôt « réglo », c'est un homme de talent, qui je crois admire le vôtre et vos qualités littéraires, et qui a l'habilité de sortir les clichés de la bien-pensance, pour en garder sa place (ses places), tout en vous « permettant » la libre parole.

Vous avez exprimé vos idées avec le courage habituel, avec une manière qui est votre « marque de fabrique », sans réactions inopportunes qui puissent ternir votre image, bien que vous vous en foutez de

donner une image « mal pensante ». Vous représentez du poil de la bête, évitez de vous laisser emporter à l'avenir, au quart de tour. Assenez les vérités historiques avec le panache d'aujourd'hui ; et bonne continuation, chez Taddei (le meilleur de tous), à « La grande librairie », et le gentille Picouly que vous malmenez (?), « L'objet du scandale » et « Des mots de minuit »...

Pourquoi s'attaquer à Dieudonné ? il est du bon côté ! Je ne regarde jamais la télé-réalité, sauf une fois quand ils ont rediffusé Loana à la piscine ; mais je lis bien Jeune Afrique, et j'ai bien aimé cet éditorial du jeune Ben Jahmed, car je suis un vétéran de l'Afrique depuis presque 35 ans.

Maître Collard toujours si habile, bête de scène. Maître Klugman encore plus con que d'habitude, sa tronche n'est pas très catholique non plus... L'antijudaïsme des polonais est un fait que je connais sur place. L'expression anti-sémitisme est un *misnomer*, car inventé à l'intention des ashkénazes, qui sont d'origine Rhasar (turcs-altaïques), nullement sémites. Les palestiniens par contre, ils sont d'origine

sémite, le cas des arabes et des berbères. Bravo pour rappeler les déclarations sionistes de celui qui se fout de la gueule (« tronche ») de l'ex-Premier Ministre de Mitterrand, le plus jeune de France.

J'espère que vous croiserez Isabelle au Pavillon Dauphine le 11 février, et que vous trinquerez à ma santé avec de la limonade.

J'en suis fier de vous !

Amitiés révolutionnaires,

Carlos

## CCLXXXIX

### La petite pute Soral retourne faire le trottoir du fn

Contrairement à moi, Soral n'était pas dans une période faste. Alors qu'après un mois à peine je caracolais vers les deux mille exemplaires avec mon *Homme qui arrêta d'écrire*, et qu'il était difficile de me contester un évident retour en grâce littéraire, appuyé par ce « coup » éditorial que j'avais fait et qui



impressionnait tout le milieu, Soral, malgré sa Quenelle d'or posée sur le rebord de son divan rouge, en était à lire tout seul sur son divan un texte incompréhensible sur les minarets et les musulmans...

Ça sentait trop la loose pour lui... Alors, il alla voir son maquereau aux veines blanches Philippe Péninque en Bretagne pour abjurer ses erreurs anti-marinistes, anti-Front-national et pro-Liste antisioniste, il demanda pardon à Péninque et le supplia de le reprendre dans la bande FN, mais différemment. Sa traversée du désert avait assez duré...

Bon prince, Péninque le récupéra et lui dit qu'il allait l'aider. Il allait faire de son site une véritable boutique qui leur ramènerait du fric à tous les deux (ça tombait bien, Soral n'avait pas touché le pactole promis par Gouasmi...). Pour ça, il fallait que Soral vire Marc George au plus vite, car Péninque ne pouvait pas le piffer, et surtout depuis que le gros George avait été le directeur de campagne de la Liste antisioniste...

Péninque avait une vieille rancœur contre George. Il proposa à Soral de mettre sur le dos de Marc son texte *Marine m'a tuer*, et même, pourquoi pas, celui sur les « lubies de vieil homme » au sujet de Le Pen, afin que Soral soit totalement lavé aux yeux du parti !... C'est Marc George qui l'avait influencé, c'était lui son mauvais diable, c'est lui qui faisait patiner son mouvement, et donc il allait s'en débarrasser...

Alors, sans scrupule et sans hésitation, Soral trahit son ami. Il dit partout, et notamment à ses adhérents, que Marc George voulait faire un putsch contre lui ! Tout de suite les grands mots ! La vérité, c'est que Marc, d'une part, ne pouvait plus supporter le comportement de Soral, agité fainéant mégalo et, d'autre part, ne lui voyait pas d'avenir en tant que chef d'une association crypto-fasciste telle que lui, George, en rêvait, parrainée en gros par le père Le Pen et Bruno Gollnisch...

Éjecter Soral de son propre mouvement fut envisagé, et même le petit Julien Limes avait été tenté de suivre Marc George dans son fantasme de mutinerie. Mais le putsch, le vrai

celui-là, fut bel et bien porté contre Marc lui-même ! Un grand pied dans son gros cul pour que Soral puisse être seul à régner. Péningue avait gagné. Du jour au lendemain, le numéro deux d'Égalité et Réconciliation était devenu une véritable ordure alcoolique et satanique, avide de fric, et un indic. Alain diffama Marc en disant qu'il frappait sa femme, et il salit au passage son beau-fils Blaise... On n'entendit plus trop parler de Marc George. Il dut même quitter Paris, se faire pousser la barbichette et se convertir à l'islam.

C'est une fois ce ménage fait que Péningue accepta de reprendre Soral comme michetonneuse... Péningue aida, comme promis, Soral à transformer son site en super tiroir-caisse : « Je vais faire de toi un homme riche. » Il lui prêta les locaux de son entreprise. Il fabriqua entièrement le nouveau site et la nouvelle association. C'est lui qui fit de Soral la marionnette en chef d'E&R... Pour ne pas dire la marinerionnette !

CCXC

Soral, professeur d'Islam

— Si leur destin est en France de devenir français, il faut qu'ils pratiquent un islam francisé, voilà. Et puis la preuve, d'ailleurs : l'islam a triomphé dans le passé chaque fois qu'il a pu s'imposer comme système de valeurs positif, mais sans porter atteinte à la culture où il s'est implanté. C'est pour ça que l'islam est une religion universelle. Et moi je le dis très clairement, et c'est une question théologique : est-ce que Allah est le Dieu des Arabes ou est-ce que c'est le Dieu de tous les hommes ? J'admets que Mahomet est le prophète arabe de Dieu, mais Allah n'est pas arabe. C'est un contresens théologique. Et si Allah est le Dieu des Arabes et que le Dieu des Arabes, ça ne peut pas être le nôtre, Français. Donc c'est aux musulmans d'expliquer en bons théologiens que Allah est le Dieu de tous les hommes. Et si c'est le Dieu de tous les hommes, il n'a pas à se présenter à moi en babouches et en djellaba spécialement, et il a

pas à exiger de moi que je porte djellaba et babouches.

C'est ce genre de bouillie pour bébé vomie du tréfonds de son estomac en indigestion permanente de tout que Soral laissait presque couler physiquement de sa boubouche.

De vidéo en vidéo, de conférence en conférence, sa méconnaissance méprisante de l'islam croissait, alors qu'il se faisait passer pour un sympathisant magnanime, tout en rejoignant les pires thèses des réacs de l'UMP qu'il dénonçait. Il était juste un bon petit Blanc qui voulait un islam républicain à la française, dans la grande ligne sarkozienne. Ce n'était pas comme ça qu'il allait ramener dans ses filets djellabas et babouches pour Marine Le Pen !

Déjà, dans son putain d'article *À l'ombre du minaret en flammes*, il léchait les Arabes de France « ratonnés » par l'intelligentsia sioniste qui avait jadis appelé à leur immigration. Il voulait donner la parole à ces « Français musulmans patriotes qui sont bien plus nombreux que les femmes en burqa », et qui sont « contre l'arabisation du pays » ! Et

pour attaquer les laïcards de gauche qui étaient contre l'implantation des minarets dans la belle campagne française, Soral en arrivait à demander aux musulmans rebelles d'être eux aussi contre cette implantation sous prétexte de montrer leur indépendance face à ces « signes temporels et contingents » que sont les minarets, « inutiles dans l'espace public » ! Attaquer l'ennemi de son allié pour mieux convaincre l'allié de suivre exactement la ligne de l'ennemi... De l'anti-stratégie chinoise, du contre-Sun Tzu, du blasphème des *36 stratagèmes* !

Soral affirmait qu'on pouvait opposer un islam français à la colonisation arabe de la France, qu'il était pour une adaptation française de l'islam universel... Personne autour de lui ne lui disait donc que l'islam ne pourrait jamais être « français », qu'il n'y avait aucune chance que les musulmans se franchouillardisassent, que ce n'était pas une religion universelle comme il l'entendait, et qu'Allah n'était pas le « Dieu de tous » tel un énorme Camembert dont chacun pourrait se couper un morceau et le déguster à sa guise,

accompagné d'un bon verre de Mouton égorgé Rothschild ?

C'était quoi cette vision étriquée d'une religion qu'il ne connaissait absolument pas ? Il ne touchait pas plus sa bille en théologie chrétienne, d'ailleurs : alliances, apôtres, Pentateuque, judéo-christianisme, origines, tous ces termes mal employés mijotaient à gros bouillons dans sa soupe crânienne.

Quand il citait Tariq Ramadan (qu'il avait lapsussé en « Patrick Ramadan »), on voyait bien que Soral espérait encore le rallier. Ramadan était pour Soral, à cette époque-là, « tout sauf un gugusse ». Alain en faisait l'éloge, même s'il notait quelques contradictions... Son rêve, c'était de réconcilier Bruno Gollnisch et Tariq Ramadan « qui ont beaucoup plus de choses en commun qu'ils ne croient »... Ce n'était pas encore demain qu'il réussirait à faire de Ramadan un allié ; le jour où il le comprendrait, il en ferait un ennemi.

CCXCI

Albert Ali, baba de Soral

Pour l'instant, un des rares Arabes qu'Alain avait « rallié », c'était Albert Ali. C'est lors d'une conférence (déjà marre de toutes ces confs) que Soral présenta cet Albert Ali comme « un théologien, un honnête homme, un ami », qui allait expliquer à son public « ce que c'est qu'un islam français de terroir ».

Albert Ali... Quand je vis sa gueule, je le reconnus tout de suite. C'était lui qui était venu un jour au Petit Journal me faire signer mes livres ! Je me souvenais bien de son nom œcuménique composé sur lequel il ironisait avec un beau sourire de faux-cul et de lèche-cul mélangés. Ce lisse trentenaire algérien ne tarissait pas d'éloges sur mes textes et positions pro-islamistes, ben-ladeniennes, qu'il disait partager, en opposition formelle à la posture du collabeur, et je le retrouvais désormais en Arabe de garde du mouvement de Soral, pour la grande réconciliation nulle et non avenue !

Tout sérieux, sans sourire, Albert Ali déblatérerait son petit discours, justifiant son soralisme par un extrait du Coran où Dieu lui-même avait dialogué avec Satan ! Il prônait



pour les musulmans un « abandon » de leurs acquis et de leur combat pour mieux s'enraciner dans la France républicaine. Je croyais rêver. Je regrettais d'avoir dédicacé des livres à cet abruti fini. Il faudrait une police nabienne, une Gestapo M-E.N. qui pénétrerait chez les gens, dans leur appart', pour leur confisquer mes livres dédicacés : « Vous ne méritez plus de le lire. » Ça pourrait faire une belle nouvelle, mi-Kafka mi-Borges...

« Néo-assimilationnisme à la française », pourquoi Albert Ali n'appelait-il pas ça « baissagedefroquisme à la Dupont Lajoie » ? « La France, c'est là où on sera enterrés ! » En effet. Seulement, ils y étaient déjà enterrés de leur vivant, les soralo-beurs. « La France, c'est aussi un empire de valeurs. » Ali justifiait les affiches du siècle dernier pour l'enrôlement des tirailleurs *Engagez vous pour l'Empire*. Il n'en loupait pas une : les Skull and Bones, le crâne de Geronimo, le Nouvel Ordre mondial, Gustave Le Bon... Évidemment, les attentats islamistes étaient toujours manipulés par des forces étrangères. Un cerveau de plus qu'avait lavé Monsieur Propre Soral. Son « nabisme »

ne devait pas être si profondément ancré pour s'être retourné si vite en sororalisme démagogique, à l'Ali !

Son slogan, c'était « vers une francisation assumée ». Au lieu de demander aux musulmans d'avoir un islam assumé en France, il leur demandait d'avoir une francisation assumée dans leur islam. On s'endormait. C'était devenu ça, un Algérien ? C'était à croire que plus ils étaient Algériens, plus ils étaient collabos. C'était la première fois que j'entendais ça : « La domination des peuples européens sur les peuples musulmans n'est qu'un point de détail. » Pour Ali, tous les morts que la colonisation avait faits n'étaient que des martyrs enviables, et il fallait accepter ce destin quand on était un vrai musulman pieux...

Que ne m'avait-il dit tout ça au Petit Journal ! Je le voyais encore, à la pause, à la table du fond avec sa copine, vantant mes passages sur Gandhi dans *L'Âge du Christ*. Mais ce n'était pas du Gandhi, ça ! Gandhi, c'était le contraire de la soumission, c'était la non-résistance passive, et pas la oui-

collaboration active !... Ali en arrivait même à se prendre pour Kennedy et disait que s'il y avait un Lee Harvey Oswald dans la salle, qu'il le tue, au moins il serait mort pour ses idées... Kennedy ! Quel rapport avec les combattants FLN qui avaient chassé leurs colons de leur pays ?

Ali s'appelait lui-même « un franchouillard enraciné ». Il offrait un autre mode de trahison que le recteur Boubakeur ou le rectum Sifaoui, mais c'était la même collaboration. Le summum était atteint quand Ali encourageait les musulmans français à devenir de nouveaux harkis. Pour argumenter cette aberration, il donnait l'exemple de Bachaga Boualem, médaillé de guerre en 45, qui regretterait plus tard d'avoir choisi la France en tant qu'harki. La seule chose qu'Ali lui reprochait, c'est d'avoir eu ce regret ! Il encourageait les nouvelles générations à rester fières jusqu'au bout d'avoir choisi la France, en toute conscience, en toute connerie. Il parlait aux musulmans de leurs « cousins juifs » en Algérie. C'était son alternative : les harkis, sinon les « talibans ». Les talibans,

c'était pour lui les musulmans qui priaient dans la rue en France sans se soumettre à la République française !

Oui, Albert Ali était « choqué » par les musulmans qui priaient dans la rue ! C'était « de l'occupation », « de la colonisation » (c'étaient ses mots !). Et ce nul avait des enfants ! Il se disait fier de ne leur apprendre aucun dialecte arabe, mais le ch'ti et le morvandiau, « outils d'enracinement ».

Tout ce déblatèremment de chameau muselé métamorphosé en coq castré se passait évidemment à la Main d'Or, le QG désormais officiel de tous les traîtres et collabos, le nouveau château de Sigmaringen de la Bastille, avec Dieudo en Pétain planant, « incarnant » la collaboration et son Laval tordu, blême, Alain Soral... Autour d'eux grouillaient tout plein de Verdonnet, Bichelonne, Brinon, Hérold-Paquis, tous arabes bien sûr. Quelle vision ! Pour un ancestral défenseur de la Cause comme moi, c'était à désespérer.

## CCXCII

### « L'homme qui s'arrêta d'écrire »

Taddeï était de plus en plus à la masse. Il se vantait d'avoir lu *L'Homme* en trois jours. Impossible ! Il n'y avait évidemment rien compris, au point que je dus lui préparer quelques questions pour l'interview qu'il allait me consacrer à *Ce soir (ou jamais !)*.

C'était moi qui commençais l'émission. Ma séquence était intitulée : « Marc-Édouard Nabe, l'écrivain qui dérange »... Qui dérangeais-je ? On sentait Taddeï crispé, inquiet. J'étais tout seul face à lui, dans l'ombre. Comme dans un confessionnal. Mais c'était moi évidemment le prêtre, et dès le début il n'était pas question que j'absolve ce pécheur, ou disons ce fautif. Parce que dès le début, il présenta le livre en l'appelant « *L'Homme qui s'arrêta d'écrire* » ! C'était peut-être pas écrit assez gros ? En tout cas, ça n'était pas rentré dans son cerveau. J'étais furax d'emblée.

Après un bon quart d'heure d'inepties interrogatives sur ma littérature, Taddeï

signala ma lutte contre les complotistes :

— Vous détestez les complotistes, vous leur menez une vraie guerre, que ce soit sur Lady Di, sur le 11-Septembre...

Un combat « très amusant et truculent » dans le livre, disait-il. Salim apprécierait... Frédéric me dit que je les attaquais parce que les conspirateurs n'avaient tout hasard et que moi, je continuais à croire au hasard !... Mais au lieu de me laisser développer ma position politique, Taddeï me dévia sur le terrain du « c'était mieux avant », en disant que j'avais beau être contre les complots, j'avais l'air de présenter la machination des aînés pour faire oublier à la jeune génération ce qui s'était fait avant elle comme un complot ! Ce fut le seul exemple de « complot » qu'il me sortit !

— Non ce n'est pas un complot... lui dis-je, un peu accablé.

Mais Taddeï n'en démordait pas : ça avait toujours été comme ça : de tout temps, chaque époque avait célébré le faux, la nullité, l'escroquerie, en écrasant ou en rejetant la génialité dans un coin sombre. Mais dans ces années 2000-2010, il y avait quelque chose en

plus, ou plutôt en moins : c'était Internet. Frédéric me poussa à dire que c'était moi qui avais utilisé pour la première fois cette virtualité sur un plan romanesque. Je me lançai dans une analyse du virtuel et du réel...

Je finis par être agacé et ça se voyait. Cette discussion pseudophilosophique n'avait rien à voir avec la richesse romanesque du livre. On commençait à s'enliser l'un et l'autre dans les sables mouvants de sa connerie. Finalement, Taddeï ne me demandait que de paraphraser des morceaux de mon roman... Puis Frédéric me posa la dernière question, aussi stupide que les précédentes : « Vous allez vous remettre à écrire, maintenant ? »

Fin. Je sortis et Taddeï se leva pour rejoindre son autre plateau consacré à la culture des vampires. Le premier invité à qui il donna la parole – ça faisait un contraste ne serait-ce que vocal avec moi –, c'était un gros rouquin barbu avec des sourcils épais, les cheveux courts et des lunettes à la Beigbeder. Il parlait comme un châtré. Pacôme Thiellement était une sorte de spécialiste de l'ésotérisme, de l'occultisme, du rock (il venait

présenter un livre sur Led Zeppelin), des séries... Toute une sous-culture, dont je devais m'apercevoir de plus en plus qu'elle était elle aussi un excellent terreau pour le conspirationnisme.

Le Thiellement parlait de la « vampirisation de la société »... Je ne savais pas encore à l'époque qu'il allait devenir l'un des miens, de vampires, parmi les plus assidus, dans les années qui suivraient... Et aussi un très intéressant personnage sans intérêt (comme il y en a déjà beaucoup) de ce livre, je ne vous dis que ça...

— Il y a les vampires de l'obscurité, les vampires de la nuit, qui sont *glam*, qui sont beaux, qui sont jeunes, qui sont émouvants ; et il y a les vampires qui travaillent en pleine lumière, qui sont le patron qui abuse de ses employés, le professeur qui séduit ses élèves, pas pour leur apprendre quelque chose mais pour pouvoir coucher avec elles, le politicien qui manipule ses militants...

Pacôme parlait de la fascination des gens à se faire vampiriser dans l'ombre par des forces obscures, secrètes, cachées, séduisantes,



attirantes... Ça leur donnait une espèce de confort foetal... C'était déjà le fantasme conspi dans toutes ses prémisses, mais injecté dans la sphère intello érudite... Ça manquait !

Enfin, quand Taddei tendit à Thielllement une perche pour rapprocher mon pessimisme du sien, le rouquin Pacôme garda le silence dans un sourire gêné de tantouze à barbe...

Je regardais ça dans la loge, attendant Frédéric en compagnie de toute sa famille (Claire, sa sœur Sandrine...) et de la mienne (Alexandre, sa cousine Iris)... « Olaf » était là, Yves aussi, et Nadia.

Quand Taddei arriva, je l'engueulai carrément, et devant tout le monde. Il n'avait rien compris à *L'Homme*, et il n'avait pas su tenir l'interview : quarante-cinq minutes gâchées ! Je passai évidemment et aussitôt pour un ingrat, un parano, un mégalo, comme d'habitude. Sa femme Claire essaya de me calmer. Elle me rappela tout ce que son « mec » avait fait pour moi, à quel point il m'admirait et m'aimait...

— Quel rapport avec ce qui s'est passé il y a une heure ? lui renvoyai-je dans sa face. On ne

fait pas le bilan de notre amitié, on parle de l'émission d'aujourd'hui, c'est tout ! Putain, vous avez tous le cerveau en bouillie...

Alexandre aussi essayait de me faire redescendre. S'approcha alors de mon fils ce Pacôme Thiellement pour se mêler – de quoi je me mêle ? – de l'altercation. Il riait d'une façon qui déjà me déplaisait, imitant en les mixant les rires forcés de Topor et d'Henri Salvador.

Alors que je sortais de la loge, je tombai dans le hall sur cet Arabe aux faux airs de Fernandel que j'avais déjà vu dans les coulisses de chez Giesbert...

Il me salua d'un grand sourire, puis disparut dans la file indienne des spectateurs qu'on poussait gentiment vers la sortie après les avoir filmés dans le public, comme des charognes d'animaux dépecés de leur viande, plus bonnes désormais que pour l'équarrissage...

## CCXCIII Gaccio et Dieudo

C'était un petit livre tout moche édité dans la collection de Robert Ménard chez Mordicus : *Peut-on tout dire ?*, par Dieudonné et Bruno Gaccio. Apparemment oui, mais pas ensemble, car les deux protagonistes n'avaient rien pu se dire l'un à l'autre. C'était deux textes distincts, isolés, comme par un mur de séparation, où chacun de son côté blablatait sur quelques dizaines de pages au sujet de la vénérée liberté d'expression. Ils parlaient de la Shoah qui avait été sanctifiée, mais eux ils sanctifiaient la liberté d'expression, c'était pas mieux.

Des trois téléfilms que les deux clowns sinistrés firent, la moins piteuse fut encore la dernière, après Karl Zéro et Daniel Picouly : celle de Taddei... « Jusqu'où va la liberté de choquer ? », c'était le thème par lequel Frédéric voulait rappeler le passif de Dieudo, en compagnie de Gaccio bien sûr. Il y avait aussi sur le plateau Thierry Lévy et Emmanuel Pierrat, mes deux avocats ! Le premier, en 1985, m'avait sauvé des vilaines pattes velues et crochues de la LICRA qui avait osé m'accuser d'antisémitisme ! Et le second, en

2008, avait tout simplement récupéré tous les droits de tous mes livres au Rocher, ainsi que le stock de huit mille exemplaires promis au pilon... La première affaire est racontée dans les moindres détails dans mon Journal intime ; pour la deuxième, il faudra attendre un autre livre...

Dieudo était pataud, il se présenta comme un « homme de paix, lassé de polémiquer ». Taddei demanda à Gaccio quelles étaient ses divergences avec Dieudonné. Celui-là répondit que celui-ci avait une obsession antisioniste qu'il ne partageait pas. Bien faux-cul, Gaccio disait qu'il l'avait défendu au début, il était allé à l'Olympia, dans la rue, pour le soutenir après son sketch chez Fogiel, mais désormais il avait des doutes, il ne savait pas si Dieudo était vraiment antisémite ou pas et il lui demandait de le dire bien clairement ce soir, devant la France entière.

Puis Gaccio demanda à Dieudo pourquoi, après avoir exhibé Faurisson, il lui avait donné un micro, c'est-à-dire la parole. Ça c'était une bonne question qui rejoignait mes reproches. C'était une autre façon de dire que se servir de

Faurisson, oui ; le servir, non. Dieudonné osa dire que ce n'était pas lui qui lui avait donné le micro ! Il se défilait même de ça. C'était ça un homme de paix ? Pour prouver que les sionistes dirigeaient le monde, il revenait sur son agression par quatre Israéliens sur l'île de la Martinique. Un avocat de la LICRA présent sur le plateau remarqua que Dieudonné se servait de l'antisionisme pour cacher un antisémitisme qui relevait d'une haine personnelle transformée en « débat public ».

Thierry Lévy ensuite, mon avocat du *Régat*, le fils d'un des plus grands soutiens de Céline pendant son exil (directeur du journal *Aux Écoutes*), mit le doigt sur quelque chose d'essentiel : Dieudonné faisait semblant de défendre la liberté d'expression. La preuve, il intentait lui-même des procès. S'il était convaincu par cette cause, il laisserait les autres dire n'importe quoi sur lui, ce qui lui donnerait une raison supplémentaire de pouvoir faire la même chose. Non, il était procédurier. Dieudonné empêchait les autres de pouvoir tout dire, droit qu'il s'arrogeait à lui seul. Finalement, Lévy lui fit une leçon

d'anarchie : pourquoi Dieudo n'acceptait pas chez les autres la liberté d'expression qu'il revendiquait pour lui ? Lévy dit même que Dieudo n'avait pas de considération pour la liberté que lui-même exploitait ! Déjà, très justement, Lévy s'attaquait à la méthode et pas au fond. Mais ça, dans son inculture, Dieudonné ne pouvait pas le savoir : il ignorait que Lévy n'avait rien à foutre de l'antisémitisme et que son père avait été un grand célinien. C'est cette instrumentalisation des idées que Dieudo pratiquait qui débectait Lévy, pas ces idées mêmes. Lévy alla jusqu'à dire que c'était Faurisson et les autres qui instrumentalisaient Dieudonné et se servaient de lui pour avoir la parole qu'il leur donnait, par simple principe psychorigide de la défense de la liberté d'expression. Ah, il était fort mon avocat !

— Vous n'êtes plus du tout un humoriste, mais vous êtes l'agent d'une cause politique. Vous avez le droit de défendre ce que vous défendez, selon moi très mal. Vous vous réfugiez derrière la liberté d'expression que

vous ne respectez pas ! lui asséna Lévy en pleine tronche.

L'avocat émacié à la voix grave avait raison. Il y avait d'autres manières de défendre la liberté d'expression que de répondre à des insultes par des procès en diffamation, surtout quand on s'appelait Dieudonné... C'était le message de Maître Lévy au minable Dieudo, exploiteur de la liberté d'expression, comme s'il s'agissait d'un champ de coton...

Tout ce que Dieudonné trouvait à dire, c'est qu'il trouvait Lévy « malhonnête ». C'est à ce moment-là que Lévy s'énerva. C'est le mot « malhonnête » qui le fit bondir, car s'il y avait bien un adjectif qui ne correspondait pas à ce que venait de dire Lévy, c'était celui-là. Il donnait juste son avis, et il était l'honnêteté même. Lévy n'avait rien dit de faux sur Dieudonné. C'était exact qu'il avait fait monter Faurisson sur scène. Et c'était exact aussi qu'à ce moment-là, Dieudonné avait pris en otage les cinq mille personnes du Zénith qui étaient venues pour voir un spectacle comique. Lévy réagit alors avec virulence.

— Vous employez des mots que vous allez regretter dans un instant. Vous vouliez la paix, on peut en sortir très facilement. Vous savez, il y a une série... Il y a l'injure ; après l'injure, il y a la loi ; et après la loi, il y a les coups. Et vous le savez. Évitez l'injure, et vous éviterez la loi, et vous éviterez les coups...

La façon de parler un peu coupante de cette lame de rasoir qu'était Thierry Lévy pouvait laisser croire un instant à une sorte de menace physique, mais qui ne tenait pas quand on voyait le gabarit des deux ! C'était symbolique, bien sûr, il mettait en garde Dieudonné contre les éventuelles réponses qui pourraient être apportées à sa malhonnêteté à lui... Cet avertissement serait ensuite exploité pendant des années comme un esclandre où le vilain Juif avait menacé physiquement Dieudonné... Mais non ! Thierry Lévy avait simplement démasqué Dieudo, en le montrant comme un petit procédurier qui attaquait les gens sur ce qu'ils disaient de lui, selon les lois de la République qu'il était censé conchier. C'était bien le procès en diffamation que récusait Lévy et il avait raison, je le répète. C'était



comme si moi, après avoir insulté la Terre entière, je faisais un procès en diffamation contre quiconque ! La mécanique du procès en diffamation, qui est un procès typiquement bourgeois, rassis, étriqué, mesquin et inefficace, était mise en cause en soi. Encore un travers de la faiblesse de Dieudonné à vouloir imiter le Système des Blancs jusque dans leurs moyens de défense les plus méprisables...

C'était plus fort de lutter contre le procès en diffamation (c'est d'ailleurs contre celui-là que Lévy lui-même avait plaidé pour moi face à la LICRA) que contre la loi Gayssot ! Là, ça aurait été une pétition intéressante (pas au point de la signer, mais quand même...) : contre le procès en diffamation, quel qu'il soit, des deux côtés ! En revanche, la loi Gayssot, tarte à la crème fouettée sans cesse, une fois de plus, était la bonne aubaine pour ceux qui se réfugiaient derrière la liberté d'expression pour faire passer leurs discours politiques de militants débiles.

Dieudonné n'avait que le « deux poids, deux mesures » à mettre sur la table basse de

Taddeï. Il se frita ensuite avec l'avocat de la LICRA en lui disant que celui-ci devait accepter des gens qui ne pensaient pas comme lui. « C'est la réalité qui gouverne », répondit cet ignoble, dégueulasse, sioniste, juifiste, partial, exploiteur de la Shoah, mais qui avait raison. Oui, c'était la réalité qui gouvernait. Dieudonné mettait cette réalité bien en dessous de l'opinion ; et pour lui, la vérité était inférieure au point de vue. Plus qu'une faute, un péché ! Lévy montra alors le côté fourbe de Dieudonné : « Vous n'êtes pas un pacificateur. » Il martela encore que ce qu'il reprochait aux autres, c'était exactement ce qu'il faisait lui-même. Dieudonné se servait de son talent d'humoriste comme façade pour cacher un comportement politique, qu'en plus il ne maîtrisait pas.

Taddeï, lui, ce qui l'intéressait, c'était la notion de parrainage : le fait que Le Pen puisse être le parrain d'un enfant de Dieudonné, ça semblait le choquer. C'était à croire que lui-même, Taddeï, avait choisi comme parrain de son fils à lui quelqu'un de peu fréquentable... Son lapsus, d'ailleurs, en disait long, puisqu'il

se trompa, évidemment, en disant que c'était le fils de Dieudonné qui avait comme parrain Le Pen, alors que c'était sa fille. Celui qui avait un fils dont le parrain était un antisémite notoire, c'était lui, Frédéric Taddeï !

Enfin, Pierrat intervint pour dire qu'il ne s'était pas attendu à venir sur un ring de catch. Lévy fit observer que tout catch était truqué, ce que Gaccio rectifia : « C'est scénarisé, c'est très différent. » Pierrat, aussi intelligent que Lévy, fonça, lui, sur Gaccio, qui avait dit de grosses conneries en établissant que la scène était un endroit sacré, ce qui sous-entendait qu'il y avait des endroits non sacrés. Dieudonné inattaquable sur scène, mais tout à fait répréhensible dans un journal en tant qu'interviewé ? C'était en effet une thèse débile. C'était comme si on légiférait les essais pour donner la libre expression au seul roman ; la préférence fictionnelle par rapport au pamphlet ou au livre d'idées. Pierrat avait raison, bien sûr. Gaccio disait ensuite que c'était comme pour ses *Guignols*, c'était « écrit dessus ». Pierrat disait : « Non, c'est trop simple. » Il était contre les étiquettes

« roman », « humour »... Pierrat continuait alors à mettre Bruno dans les cordes de ce fameux ring de catch : « Tout à l'heure vous avez dit que l'espace de la scène était sacré, mais quand Faurisson est dessus, alors là c'est plus sacré ? Pourtant, Dieu sait si je déteste Faurisson... » Il riva son clou à l'avocat de la LICRA en disant qu'il avait été choqué de l'entendre dire que la liberté d'expression ne devait pas être absolue.

Ça commençait à devenir intéressant, mais Taddei dévia le débat avec l'intervention d'une féministe des Chiennes de garde, sur Orelsan et Damien Saez, deux « chanteurs » accusés de misogynie. La consternation était générale et surtout la tête ébahie de Gaccio-le-limité valait le détour. C'est Lévy qui prit la défense d'Orelsan en trouvant ça très bien, ses paroles sexistes au bord de la pédophilie et sur l'apologie du viol. Lévy se montrait tout à fait cohérent avec son discours de tout à l'heure contre l'arnaque intellectuelle de Dieudonné.

Il fut ensuite question d'un sketch des *Guignols*, d'autant plus stupide qu'il était basé sur l'ignorance, où les deux dieux du judaïsme

et du christianisme appelaient Mahomet, le troisième dieu (alors que Mahomet n'est pas un dieu), à se montrer. La marionnette du prophète arrivait ensuite, chauve et imberbe comme un Dalai-lama... Ce n'était pas drôle, mais stupide et faux. Gaccio, l'auteur de ce sketch, expliqua qu'il n'avait pas voulu choquer la communauté musulmane, autant dire son public de banlieue, et que c'était même Ahmed Hamidi qui lui avait conseillé d'attendre quelques jours pour diffuser ce gag parce que ça tombait en plein dans l'affaire des caricatures de Mahomet dans *Charlie Hebdo*. Ah, elle était large, la liberté d'expression ! Gaccio avait pensé à un autre sketch, mais finalement il avait fait celui-là, qu'il estimait être plus « neutre ». Plus « froc baissé » plutôt, non ? Et surtout très mauvais puisque de toute façon, il *montrait* Mahomet : même s'il ne ressemblait pas à l'idée que les non-musulmans s'en faisaient, c'était déjà trop pour les autres.

Toujours avec une grande classe, Thierry Lévy finit par dire que Dieudonné avait raison lorsqu'il remarquait que les minorités

n'étaient pas respectées de la même manière. L'avocat enchaîna en disant qu'il était absolument contre la loi Gayssot. Ç'aurait dû suffire à tous les disciples de Dieudonné pour, au moins, rendre hommage à l'honnêteté contestée tout à l'heure du détracteur le plus violent de Dieudonné sur le plateau. Eh bien non, ces larves d'Internes continueraient pendant des années et continuent encore à couvrir de merde l'avocat, fils de Paul Lévy, comme si c'était un ennemi, comme s'il était un vulgaire Bernheim, le dernier des Alex Moïse, le premier Jakubowicz venu ! Écoutaient-ils ce que disait Lévy ? Ça le choquait qu'on ne puisse pas contester l'existence des chambres à gaz ! Juste par principe. Lévy savait très bien qu'elles avaient existé mais trouvait normal qu'on puisse les contester ! Même moi, je trouvais qu'il poussait loin la liberté d'expression. Car moi, je n'étais pas loin de vouloir punir, et très sévèrement, tous ceux qui contestaient la vérité en soi, et pas seulement celle des chambres à gaz.

Lévy se lança dans une leçon de racisme à l'intention de Dieudonné : l'antisémitisme prenait racine dans le racisme colonial. C'est en étudiant la politique impérialiste des Européens sur les Noirs colonisés qu'Hitler avait tiré son inspiration pour exterminer les Juifs. Pour Lévy, pas de racisme anti-juif sans racisme anti-Noir. Voilà pourquoi il était absurde de combattre l'un sans combattre l'autre.

Un peu réducteur à mon goût. Hitler ne descend pas de Léopold II, mais plutôt de Nabuchodonosor... On n'avait pas attendu un gros beauf de colon belge qui voulait bouffer du Noir pour donner l'idée à un Allemand ultra racé d'en finir avec les Juifs !

Pourtant, la petite leçon suffit à faire baisser la tête de Dieudonné. Il ne savait plus quoi dire, donc il disait n'importe quoi : qu'il y avait beaucoup de Juifs antisionistes qui se battaient à ses côtés (trois rabbins marrants du Neturei Karta, mais pas plus). « Le racisme envers les Juifs me concerne tout autant que le racisme envers les Noirs », se défila hypocritement Dieudonné.

— Ça n'apparaît pas dans vos sketches, fit très drôlement remarquer l'avocat de la LICRA.

C'est Pierrat qui conclut le débat en disant qu'il était pour la liberté d'offenser et qu'il n'y avait pas de haine systématique dans toutes les phrases litigieuses. Lévy rentra pour finir dans la gueule de la féministe qui essayait de faire passer l'extermination des femmes chinoises pour un racisme anti-femme. Gaccio, le grand pacificateur, regrettait d'avoir été cette soirée-là l'avocat de Dieudonné devant plusieurs Maîtres qui s'étaient plutôt comportés comme des procureurs. Ça aussi, c'était faux. Thierry Lévy le venimeux et Pierrat le cogneur avaient plutôt bien défendu Gaccio et son bâton merdeux, mais ça, deux orgueilleux comme le Rital de Canal et l'Africain de la Main d'Or ne pouvaient pas le comprendre.

Je finis de visionner cette émission en étant davantage fier d'avoir été le client de Maîtres Pierrat et Lévy que d'être encore l'« ami » de l'esclave Dieudonné.



## CCXCIV

### Yves racketté

Yves me faisait mal à la tête. On était en crise. Monsieur se vexait. Il trouvait ma façon de travailler avec lui « cavalière ». Je dus retirer de ses mains lentes la fabrication de la réimpression de *L'Homme* (car on commençait à manquer d'exemplaires). Il insistait pour m'entraîner dans une aventure allemande avec un second imprimeur. Surtout pas ! On n'avait pas le temps, restons chez le premier. Il suffisait juste de corriger nos erreurs et les leurs. Et surtout je voulais récupérer une partie de l'argent gâché à cause de celles-ci. Comme toujours, j'étais très fort en négociations (Grec), et je grattai la moitié de la TVA et aussi 1 900 euros de ristourne pour faire tirer trois mille exemplaires cette fois...

Hélas ! Il y avait ces frais de couverture ratée, à cause d'Yves qui avait exigé des essais m'ayant quand même coûté 1 600 euros, et qui me restaient en travers de la gorge ! Ce con mettait ses propres procrastinations sur le dos

d'un perfectionnisme qu'il s'attribuait prétentieusement pour couvrir sa pathologie. Je n'étais pas dupe. On corrigea les fautes, en rectifiant même, « grâce à » Salim, certains passages du Libre Penseur, puis avec Thomas, l'impeccable assistant d'Yves, on envoya les nouveaux fichiers. J'avais opté pour une couverture plus rigide, plus brillante.

Début mars, nous reçûmes le deuxième tirage de *L'Homme qui n'arrêtait pas de se vendre...* Yves dut en convenir : le nouvel *Homme* était mieux que le premier. Il observa l'objet, comme un de ces australopithèques qui, au début de 2001, *l'Odyssée de l'espace* (un film à chier, je n'arrêterai pas de le dire !), sautillent autour du monolithe dans tous les sens.

Décidément, chez Nadia, c'était le QG de *L'Homme*. C'était là qu'on avait ouvert les cartons de la première édition et c'était là que j'avais apporté la deuxième qu'inspectait Yves... Comme celui-ci nous collait sacrément, je fus bien obligé de lui dire de nous laisser un moment, Nadia et moi. Je viendrais chez lui dans trois quarts d'heure...

J'avais mon idée. Je voulais mettre ma Kabyle au parfum de mon intention de racketter Yves...

— Le racketter ? me demanda-t-elle, les yeux grands ouverts.

— Oui, si on peut dire, car j'estime que cet argent me revient...

Je lui expliquai que tous ses essais de couvertures, pas question de m'asseoir dessus ! Malgré tout ce qu'il avait fait pour moi et d'une façon bénévole, pris sur son temps de pubard... Malgré son déplacement à Grenoble sous la neige, à ses frais, pour me ramener sa merde... Oui ! Et toute sa bonne volonté de nullard depuis l'époque des tracts jusqu'à celle de l'anti-édition. J'estimais que ce n'était pas à moi de payer son erreur de 1 600 euros. Nadia me regardait comme si j'étais un monstre (je le suis), mais pas juste un monstre, un monstre juste. J'avais décidé donc de réclamer à Yves cette somme. Ou plus exactement la moitié. C'est là où j'étais un tyran équitable !

Connaissant comme moi l'avarice viscérale d'Yves Loffredo, Nadia estima vouée à l'échec cette entreprise de récupération...

— Pas de défi, ma chère, lui dis-je. Tu vas aller boire un verre au Chai de l'Abbaye et m'attendre. Je te rejoindrai avec l'argent...

— D'accord, me dit-elle, ébranlée soudain dans sa certitude que je n'arriverais pas à extorquer à Yves le moindre centime.

Je montai très sereinement la rue Monsieur-le-Prince, en foulant aux pieds la plaque en hommage à Malik Oussekin, puis arrivai sur le boulevard Saint-Michel, dépassai le Petit Journal et atteignis la grille du pâté d'immeubles de monsieur Loffredo, pâté dans lequel il était si souvent lui-même... Je sonnai.

Entré dans l'appartement, je le trouvai un peu inquiet quand même, mais ne se doutant de rien, avec Virginie leur maman à lui et à ses filles, les petites Justine et Maxine. J'allais en faire une affaire familiale. Une fois que tout le monde fut bien présent autour de la table, je dis devant Virginie qu'il y avait entre son conjoint et moi « un problème d'argent », et que j'allais opérer en direct, chirurgien psychanalytique, son Yves avec mon scalpel de justice. Il n'y avait aucune raison que je payasse 1 600 euros son erreur à lui, et à lui

seul ! J'étais déjà bon prince d'en prendre la moitié. La somme exacte était de 1 615 euros. Divisée par deux. C'est Virginie l'Arménienne qui fit le calcul :

— Ça fait 807 euros 50 ! dit-elle comme une commerçante facturant au père de ses enfants ce qu'il « devait » mystérieusement après avoir consommé on ne sait quoi...

La gueule d'Yves ! Pas un mot. C'est tout juste s'il ne courut pas aux cabinets, pris soudain d'une courante métaphysique. Lui qui était en rétention anale, selon les aveux répétés de Kemal Mohamedou à son sujet, était comme libéré. Je lui avais fait une purge avec mon clystère de client culotté. Une bonne poire dans le cul pour un lavement express.

— C'est très simple, lui dis-je avec une mimique de *blackmailer*, si tu ne me rembourses pas la moitié, on se fâche à vie. Je sors d'ici et tu ne me revois plus !

Tout ça devant les petites mi-figue mi-raisin. Celle qui était mi-figue, c'était Justine, la plus grande, la chouchoute de façon d'ailleurs odieuse par rapport à sa petite sœur, Maxine, qui, elle, était mi-raisin, c'est-à-dire à

croquer, comme un petit grain bien brillant, digérant stoïquement la souffrance de ne pas être la préférée des deux (alors qu'évidemment, c'était elle la mieux), et qui ne prenait pas systématiquement le parti de son père, et je ne dis pas « les parties », car aucune des deux n'en avait envie, et on les comprend (les filles, bien sûr, pas les parties, c'est-à-dire les couilles en gros, « en gros », je me comprends, car si on en attendait Yves pour me comprendre, on ne serait pas près de fermer cette parenthèse et d'arriver au paragraphe suivant)...

Yves voyait que je ne rigolais pas du tout. Virginie trouva ça même d'une certaine façon assez juste. Elle lui dit : « Fais-lui un chèque ! », partagée entre le désir de sauver son mari d'une humiliation supplémentaire qui serait de se fâcher avec moi pour huit cents euros, qu'Yves ne me devait pas mais qu'il m'avait fait perdre, et le dégoût et le mépris qu'elle ne pouvait que ressentir devant la faiblesse de cet énergomène sinistre qui lui avait fait deux enfants.

Non, Monsieur préférait payer en liquide... Pas de problème ! On sortit tous les deux... Une fois dehors, devant le distributeur de billets, Yves devint soudain lumineux. C'était très curieux comme phénomène, il était soulagé. Pas soulagé de perdre huit cents euros, mais soulagé de ne pas m'avoir perdu, moi.

Tout luisant de satisfaction, comme le mec en arrière-train de se faire baiser, presque déjà jouissant, et même sonorement si on tendait mieux l'oreille – Ahhhhh ! –, Yves entra sa carte bleue dans le distributeur et me sortit les billets.

J'empochai l'argent, lui serrai la main, lui dit qu'on n'en parlerait plus et redescendis à pied jusqu'au Chai de l'Abbaye.

En terrasse, je retrouvai Nadia qui essayait de scruter sur mon visage la réussite ou l'échec de mon escapade. Je sortis de ma poche les billets et jetai la liasse sur la table. Elle éclata de rire en me disant : « Tu es le plus fort ! » C'était la situation inverse de celle que j'avais très souvent connue en allant aux putes... C'était mon petit côté mac qui lui donnait cette

impression. J'avais baisé quelqu'un, mais ce quelqu'un m'avait payé pour ça.

— J'ai largement de quoi t'inviter à dîner, dis-je à Nadia. Viens, on va au Marco Polo !

## CCXCV Le livre brûlé

Sans Léo Scheer, il est évident que je n'aurais jamais pu décrocher la couverture de *Chronic'art*. Léo avait chargé le rédacteur en chef Cyril De Graeve, un mou sympa – ça existe et ça change des salauds durs (ou même mous) –, accompagné de son jeune intello de service Romaric Sangars, un petit jeune homme de droite – sorte de cousin breton de Bruno Deniel-Laurent – qui, par islamophobie science-fictionnesque et rock'n'rolleuse, finirait par se vautrer aux pieds ensantiagués de Maurice G. Dantec, de m'interviewer longuement.

Tout cultivé et fan de Villiers de L'Isle-Adam et de Bloy qu'il soit, ce Romaric n'avait pas deviné la présence de *La Divine Comédie*



dans *L'Homme qui arrêta d'écrire* ! Comme Delfeil de Ton d'ailleurs, dans son article pour *Le Nouvel Obs*. Pour l'instant, je ne disais rien. Seul « Petit Jean » l'avait remarqué, et très vite, dès le début du livre. Il ne voulait pas le croire et surtout, par texto, il m'avait demandé de ne pas lui confirmer ce qu'il avait reniflé : ce n'était pas possible que j'aie transposé *La Divine Comédie* dans mon roman... C'était le seul qui avait su voir l'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis* en filigrane du récit du narrateur-Dante, accompagné par son Virgile-Jean-Phi, dans sa descente puis son ascension du monde moderne.

Pour la couverture de *Chronic'art*, j'avais mon idée. On alla à Crimée chez leur photographe Stéphane Beaujean, dans son appartement studio, vaste et encombré de bandes dessinées. Cyril aurait voulu un doigt d'honneur que j'aurais fait devant un livre paru dans l'édition classique. Pas question ! Voilà un geste que je n'ai jamais fait et que je ne ferai jamais. Je plaçais symboliquement trop haut la bandaison pour la remplacer par un majeur vulgaire. En plus, ce n'était pas

assez : je ne faisais pas un doigt d'honneur à l'édition française ! Pourquoi pas une quenelle tant qu'il y était ? Non, ce qu'il fallait, c'était brûler un livre. Ça, oui ! Cyril frémit un peu et Stéphane aussi. Comme à la grande époque nazie. Oui, puisqu'ils m'offraient cette une, j'allais frapper fort. Je serais là, en chapeau, souriant, en train de brûler un livre, mais vraiment, sans trucage.

Alors on installa la scène, un vrai dispositif. Beaujean prépara les projos et Cyril descendit acheter un livre. Je pensais aux derniers d'Ormesson ou Beigbeder. Quand il remonta de la première librairie qu'il avait trouvée dans le quartier, il me rapporta... le Sollers ! *Discours parfait*, qui venait de sortir, plus de mille pages. C'était osé. Cyril avait poussé l'idée jusqu'au bout : prendre le symbole de l'édition même, et avec ce titre, chez Gallimard ! Je brûlais ce que j'avais adoré, ou plutôt je brûlais celui qui m'avait adoré (et qui m'adorait peut-être toujours, et que j'adorais peut-être toujours !...) Ça, c'était fort : Sollers !

Beaujean trouva une bassine qu'on remplit d'eau et qu'on mit à mes pieds pour que j'y

puisse lâcher le livre quand la brûlure serait trop forte, car on n'allait pas faire ça à moitié. Cyril me tendit son briquet orange, j'ouvris le Sollers en grand, lançai une œillade diabolique à l'objectif de Beaujean qui me mitrailla tenant le livre d'une main et le briquet de l'autre qui y mettait le feu. Ça y était, les flammes prenaient. C'était un vrai briquet, de vraies flammes qui en sortaient et un vrai livre qui brûlait ! Ce que ça brûle vite, un Gallimard, même épais ! Le temps que le feu arrive aux doigts de ma main gauche, Beaujean avait shooté ce qu'il lui fallait, et moi, le feu devenu trop vif, je laissai tomber le livre comme prévu dans la bassine. Un grand *plouf* aspergea le parquet de l'appart' ! On nettoya. C'est à ce moment qu'arriva Laurence, la copine de Cyril, un peu choquée.

Je regardais le livre de Sollers tout racorni, à demi crâmé, nageant dans son eau, dans le tub à mes pieds. Quel symbole ! C'était le livre édité en soi qui était brûlé, pas seulement celui de Sollers, et évidemment pas du tout la littérature en elle-même... On visionna sur l'ordi ce que ça donnait...

Pas mal du tout. La transgression était totale et le discours était, en effet, parfait.

## CCXCVI

### L'ogre Lanzmann et les trois petits cochons Moix, Binet, Jauffret

— Pourquoi cette violence contre ce modeste écrivain ? demanda Franz-Olivier Giesbert à Claude Lanzmann, assis sur le fauteuil rouge de son émission *Vous aurez le dernier mot*.

— Ce n'est pas une polémique, répondit le célèbre bouledogue ashkénaze... La polémique, cela veut dire qu'il y a deux opinions, et puis on peut les renvoyer dos à dos. C'est pas vrai. Il y a d'une part la vérité, et la vérité c'est moi, c'est moi qui l'incarne, et de l'autre il y a une imposture ; une imposture, si vous trouvez que le mot est trop fort alors disons une fabrication totale des personnages, du style, tout ça est fabriqué.

— Ça va très loin ce que vous dites là.

— Comment ça va très loin ? C'est la vérité, c'est tout.

— Oui mais attendez, il a écrit un roman... Il a écrit un roman, et vous, vous arrivez et vous le traitez d'imposteur.

— Étrange roman, mon cher Franz-Olivier Giesbert. Un roman qui commence par... il y a trois chapitres dans ce roman. Le premier chapitre est une paraphrase complète de mon film *Shoah*, dont vous avez vu un extrait. Et Karski est un personnage majeur de ce film. C'est une paraphrase. C'est plus qu'une paraphrase. Et le deuxième chapitre, c'est une paraphrase du livre, dont vous venez de parler, livre écrit par Jan Karski en 1944. Et vous avez un troisième chapitre, de soixante-douze pages, dont il dit que « ça c'est un chapitre d'imagination pure », chapitre inventé dans lequel il raconte la rencontre de Karski avec Roosevelt en 1943 à la Maison-Blanche à Washington. Il brosse un portrait de Roosevelt, qui est d'une fausseté hurlante ; et un portrait de Karski lui-même qui est également totalement faux. Parce que Karski, je l'avais bien connu, il n'était pas comme ça.

Bon alors, si vous voulez des détails, je peux vous en donner. Excusez-moi. Vous savez ce que c'est qu'un bernard-l'hermite ?

— Oui bien sûr.

— Un bernard-l'hermite est un crabe au ventre mou. D'accord. Et le bernard-l'hermite a besoin de se glisser dans la coquille vide d'un autre, et puis il marche comme ça, protégé par la coquille.

— Alors la coquille. La coquille. La coquille. La coquille Lanzmann justement.

— Elle est pas vide la coquille Lanzmann, croyez-le bien...

— Parce qu'il y a des gens qui disent par exemple que...

— Monsieur Yannick Haenel n'a rien foutu, n'a pas travaillé. Dans ce livre de Haenel, Karski met en accusation les États-Unis, l'Angleterre, etc. Il dit cette chose absolument scandaleuse ; vous allez trouver que je vais trop fort, mais j'ai des raisons d'aller fort... Il dit : « En 1945, il n'y a pas eu de vainqueur, il n'y a eu que des complices et des menteurs. » Alors les malheureux qui sont morts en débarquant à Omaha Beach ; les millions de

Soviétiques qui sont morts pour en finir avec l'Allemagne, pour la réduire ; les milliers de tombes de cimetières militaires en France, qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils sont morts pour quoi ces gens-là ? Complices et menteurs ? Ils sont venus pour libérer l'Europe, pour nous libérer tous de la barbarie nazie. Et c'était la seule façon, excusez-moi, il n'y en avait pas d'autre, la seule façon, non pas de libérer les Juifs puisque les Juifs ont tous été tués, tout cela était absolument trop tard, mais il n'y avait pas moyen avant... Sauver des Juifs, ça veut pas dire aller bombarder les installations de morts d'Auschwitz, ou des autres camps ; c'était fini d'ailleurs, ça n'existait peut-être plus, les installations. Sauver des Juifs, ça voulait dire trouver de l'argent ; parce que les nazis étaient très sensibles à l'argent. Il y a eu des tentatives pour les acheter. Et on aurait pu sauver des Juifs de Hongrie, en effet, en payant. Mais il y avait des régulations sur la conduite de la nation américaine en temps de guerre. Envoyer de l'argent en territoire ennemi, c'était assimilable à de la haute trahison. Arrêtez ce scoop : la dernière

trouvaille tonitruante que six millions de Juifs auraient pu être sauvés !

Ah, il était déchaîné, Mister Shoah ! Dénoncer l'indifférence des Alliés, pourquoi pas, mais leur complicité, non ! On se retrouvait presque dans la problématique révisionniste du conspirationnisme sur le 11-Septembre. L'accusation d'indifférence du gouvernement au sujet de ces Arabes qui étaient entrés sur leur territoire pour apprendre à piloter était à la limite recevable, mais celle d'une complicité avec ces mêmes musulmans kamikazes pour qu'ils s'emplâtassent dans les tours du World Trade Center ou se viandassent sur le Pentagone, non, évidemment !

Lanzmann déplorait que ce genre de fantasmagorie soit dans « l'air du temps », et sans être au courant, je le voyais bien, de la question conspi, il en sentait le danger... Haenel était un conspi à sa façon. Il voulait « réviser » l'attitude des Américains, particulièrement celle de Roosevelt face aux révélations que lui avait faites Karski, et lui mettait dans la bouche des « propos qu'il



n'aurait pas pu tenir, qu'il ne pouvait pas tenir », comme disait Lanzmann. Haenel en arrivait à faire de Roosevelt un réviso qui ne croyait pas à l'énormité réelle que lui racontait Karski, c'est-à-dire que les Juifs étaient physiquement exterminés dans les chambres à gaz des camps en Pologne.

Il devait avoir un petit problème avec les Polonais, ou avec une Polonaise, le Haenel, pour nier leur antisémitisme viscéral. Pour Haenel, c'était plutôt les Américains les antisémites, et Roosevelt le premier ! Sa méconnaissance historique ne pouvait que déplaire aux historiens hystériques – les « hystériens », comme je les appelais – à la Wieviorka, Lanzmann et les autres qui, pour une fois, ne faisaient pas de l'exploitation idéologique, mais de la rectification de faits.

Haenel n'était qu'un falsificateur de plus de la littérature elle-même. Sous prétexte de faire de la fiction avec des faits réels d'actualité ou historiques, beaucoup d'écrivains se permettaient non de salir ces mêmes faits, ce qui était déjà très grave, mais la littérature elle-même.

Qu'est-ce qu'il était bon, ce Lanzmann ! Je jubilais. Déjà, je l'avais trouvé étonnant et convaincant lorsqu'il s'était positionné contre le procès Barbie, contre *La Liste de Schindler*, contre *La Vie est belle* de Benigni, car tout était en dessous de son *Shoah*, où tant de choses vraies avaient échappé aux velléitaires de la Vérité... Alors imaginez le petit livre de ce chauve baveux prof quadra déplumé de Yannick Haenel, *Jan Karski*, édité « honteusement » par Philippe Sollers chez Gallimard (« L'Infini ») !

Dans les coulisses de l'émission que je regardais ce vendredi-là, le trio Jauffret, Binet, Moix attendait son tour, comme des Petits Poucets cachés sous un lit dans l'imminence d'être bouffés par l'ogre Lanzmann...

Changement de plateau. C'est Jauffret qui ouvrit le bal en disant qu'il accablait toujours l'assassin, seul responsable de tout. Bravo la police littéraire ! Pour Jauffret, l'écrivain devait se ranger automatiquement du côté de la victime... Pour Moix, qui prit à sa suite la parole, *Shoah* était déjà « une mise en scène ». Pour lui, l'Histoire, c'était déjà « une forme

d'imaginaire ». N'importe quoi ! L'un niait le point de vue de l'assassin, l'autre niait la vérité de l'historien. Ils défendaient juste leur bout de très très gras : le misérable droit auto-attribué de l'écrivain à faire de la merde avec la vérité.

Laurent Binet présenta son livre sur Heydrich. Moix ne put retenir une petite naberie : ramener sa fraise sur le film de Douglas Sirk *Hitler's Madman* (sur Heydrich également) qu'il avait vu grâce à moi. Lanzmann rendit hommage à Binet qui avait choisi les documents et la vérité des faits plutôt que sa petite imagination.

En gros, quand la réalité est plus forte que la fiction qu'on aimerait lui substituer, on s'incline devant la réalité et on se « contente » de faire de l'art, c'est-à-dire de se glisser dans la peau du réel « avec subtilité et honnêteté », comme disait Lanzmann. Il n'y a pas à rajouter de la vie au passé mort, il y a à ranimer le passé mort dans la vie même.

— Un mot... ajouta alors Lanzmann dans l'émission de Giesbert. Encore une parenthèse sur monsieur Haenel – vous m'écoutez ?... –

qui a eu le culot quand même de déclarer que la littérature et la vérité n'avaient strictement rien à voir l'une avec l'autre. Il faut le faire quand même ! Toute vraie littérature approfondit la vérité, enrichit la vérité, la complexifie.

Évidemment, Moix prit la défense de Haenel en vantant un autre de ses navets, *Cercle*, où Monsieur se baladait en Pologne, tout en refusant d'aller à Auschwitz parce qu'il ne se trouvait pas le droit de le visiter ni d'en parler... Jauffret, toujours ridicule, lança sa profession de foi pour « l'écrivain qui a tous les droits ». Il se fit applaudir, puis il s'applaudit lui-même et applaudit le public qui l'applaudissait, comme un gros mongol qu'il avait toujours été. Sur l'affaire Karski, bien entendu, il ne se prononça pas. Même Binet, le chouchou de Lanzmann, trouvait des excuses à Haenel et du mérite.

Décidément, je me disais que Lanzmann était bien seul. Il passait pour un vieux ronchon, arrogant et prétentiard, accroché à sa vision ringarde de la vérité qui pourtant doit être l'objectif de tout artiste, au milieu de

petits roquets des Lettres, des Rastignacs déjà ratés dans leur pseudo-réussite, aussi fictive et falsifiée que leur sournoise théorie révisionniste de la littérature... Moix vantait les livres de science-fiction de Primo Levi qu'il avait écrits après *Si c'est un homme* pour soi-disant mieux ancrer (et même encrer) la véracité de son passage à Auschwitz (pas celui de Yann, bien sûr !). Intéressant parcours d'ailleurs que celui de Primo Levi : camps, témoignage, science-fiction, et suicide...

Le grotesque plaidoyer de Jauffret pour « la littérature », égosillé de sa voix de châtré, fit entrer la dernière partie du débat dans une confusion totale, où chaque phrase disait le contraire de la précédente. L'affreux Jaujauffret des Lettres saupoudrait ses truismes bancals d'approximations, comme celle sur Godard ne parlant pas « de traveling moral mais de traveling honnête ». Alors que non, justement : « les travelings sont affaire de morale », avait dit Godard dans une de ses plus célèbres formules. Jauffret termina par une lèche apeurée à Lanzmann.

On eut droit enfin à Moix défendant Polanski, « génie auteur de chefs-d'œuvre ». C'est sûr ? Lui aussi crut faire de la lèche à Lanzmann en soutenant que dans l'affaire Polanski (le cinéaste, toujours pas lavé de son accusation pour viol, s'était fait arrêter à Zurich en septembre 2009), il y avait de l'antisémitisme ! Il comparait ça au *Procès* de Kafka... Sauf que dans Kafka, K. est innocent. Il l'oubliait un peu vite, Yannou, et il confondait les Tentatrices dans le roman, auxquelles Joseph K. ne touche pas, et la gamine de treize ans que Roman avait bel et bien enculée sous champ'-sédatif dans le jacuzzi d'une villa de Californie.

Sur cette affaire, Moix-le-suceur avait d'ailleurs déjà dégouliné dans *La Règle du Jeu* en publiant un extrait de son essai (qu'est-ce qu'il aura essayé d'écrire !) *La Meute*, où ce chien aboyait contre la Suisse, la traitant de « pute » et la taxant d'antisémitisme, *of course* ! « J'aime Polanski et je hais la Suisse. » Moix en avait même rajouté par une interview en double-page dans *Le Matin* (il n'aurait pas osé dans un journal français !) :

« Les Suisses sont des mous salauds. » Encore une expression piquée dans un texte à moi (*Le mou-salaud*, 1993) qui n'avait rien à voir avec les Suisses, ni même avec les Juifs, encore moins avec Polanski, et même pas avec Yann Moix !

Sur le plateau de FOG, Moix n'oublia pas de dire, pour conclure, que Jauffret était son « écrivain français vivant préféré », et l'autre gloussa d'autant plus qu'il savait que c'était une pierre dans mon jardin des supplices. Ah, mes copains !

Après avoir vu ça, ma décision était prise : j'allais défendre Lanzmann contre toute cette marmaille de faux-culs et de très mauvais écrivains ! Il y avait d'un côté, trois petits collabos du mensonge ; et de l'autre, Lanzmann et moi, deux grands résistants de la vérité...

## CCXCVII

L'Astor Piazzolla de l'anti-édition

Lanzmann avait raison, et ça ne m'arrachait plus la gueule de le dire. J'avais trouvé mon angle et téléphonai à Giesbert pour lui proposer une intervention sur l'affaire dans *Le Point*. Justement, il voulait me donner de l'espace pour mon *Homme qui arrêta d'écrire*, mais à une critique bienveillante de mon roman par un journaliste quelconque, je préférais une interview de moi où j'entrerais dans la polémique Karski... Non, c'était bien mieux comme ça. Ma fraise ramenée dans le dossier Haenel me ravissait bien sûr à cause de Sollers. Il verrait ce que c'est que d'avoir préféré ce genre de petit page habillé en collants caca d'oie, lui jouant toute la journée de la mandoline, avec un chapeau à plume (d'oie également), à un superbe Télémaque de mon acabit, fidèle jusqu'à la mort !

J'allais prendre la défense de Claude Lanzmann contre Haenel ! Oui, sans hésiter, puisque c'était la vérité ! Ah, la gueule des Blanrue, Soral, Dieudo, Marc George en me voyant, par le simple amour de la littérature (car c'est ça que défendait Lanzmann après tout), me mettre du côté de ce gros salaud



sioniste antipathique, indéfendable en principe ! Lui-même en ferait une drôle de tronche ! Surtout que j'avais eu affaire à lui, pas une fois mais deux. Il devait s'en souvenir comme moi...

Je ne parle pas de la façon dont il nous accueillit au Tong Yen à la fin de mon exposition à l'Office du Liban. Je parle d'une autre scène, bien plus ancienne. C'était chez Lipp dans les années 90. On dînait avec Berroyer et Laura. À un moment se leva de table et passa devant nous, avant de sortir, Judith Magre, l'actrice, qui tomba en extase devant Berroyer qui était à cette époque-là au faîte de sa popularité à cause de sa participation à l'émission *Nulle part ailleurs*. Magre était une fan absolue de Jackie. Elle était accompagnée de son mec : Claude Lanzmann... Je vis tout de suite que le célèbre Juif faisait la gueule. Il serrait les mâchoires, même. La Magre n'avait rien vu, à part que Berroyer était gêné. Elle croyait même que sa gêne venait de son effusion. Pas du tout, lui aussi avait compris que ça pouvait mal tourner entre Lanzmann et moi, Laura doit s'en

souvenir encore. Magre prit à partie son Lanzmann :

— Claude, tu reconnais Berroyer ? Qu'est-ce qu'il me fait rire ! Il est merveilleux... Vous êtes extraordinaire, je vous regarde tous les soirs... N'est-ce pas qu'il est extraordinaire, Claude !

C'est comme si elle essayait de le ranimer, voyant bien que son homme tirait la tronche, ne comprenant pas pourquoi. Peut-être en voulait-il à Berroyer ? Peut-être celui-ci était-il antisémite ? Révisionniste, qui sait ? Berroyer baissait la tête, souriait gentiment. Lanzmann ne m'avait pas quitté du regard, bougonnant, ruminant, étant à deux doigts de faire un esclandre chez Lipp ou de me balancer une vacherie. Finalement, par égard pour sa femme, il se tut. Berroyer avait été mon bouclier, mon bouclier humoristique ! Et le couple s'en alla. Certainement, dehors, il dut lui expliquer que son idole était en bien mauvaise compagnie...

Je ne demandais qu'une seule chose à Giesbert, c'est de conserver le titre que j'avais imaginé. Le plus provocant. Dans *Le Point*, en gros : « Claude Lanzmann a raison », signé

Marc-Édouard Nabe... On allait le faire. Je commençais à apprécier la réactivité enthousiaste de Giesbert. Il m'envoya une journaliste complètement larguée dans un café. Ça dura des heures pour quelques propos enregistrés et mal retranscrits. Finalement, de corrections en corrections, on y arriva. C'est lorsque Franz me dit qu'il envoyait un photographe chez moi pour illustrer l'article que je compris qu'il avait l'intention de faire un gros truc.

Résultat : deux pages en couleurs, magnifiques. La photo, surtout, en jetait. On me voyait assis sur mon divan, la tête baissée, le clavier de mon ordi plaqué, comme toujours, contre mon ventre, et l'écran sur mes genoux, à la bonne distance de mes yeux... On aurait dit que je jouais du bandonéon ! « L'Astor Piazzolla de l'anti-édition », ça aurait pu être une très bonne légende. Comme me dit Nadia en sortant du kiosque à journaux : « C'est la seule photo d'un écrivain où on ne voit pas sa tête ! » Pour Hélène, bien sûr, j'avais l'air d'un tétraplégique à la calvitie

en cours qui tapotait sur sa camisole de force pour qu'on vienne lui faire prendre sa douche !

À propos de photo, Léo m'appela, fou d'enthousiasme après avoir vu la maquette de la couverture de *Chronic'art*. L'idée de me voir brûler un livre (de Sollers en plus, ça lui apprendrait à publier et à défendre Haenel !) avait fait scandale au sein de la rédaction. Léo s'était engueulé avec le directeur artistique de *Chronic'art* qui ne voulait pas me mettre en une.

— Pourtant c'est le coup du siècle ! Historique ! Génial ! Unique... Plus fort que Gainsbourg !

En effet, Gainsbourg avait brûlé son argent, moi c'était l'argent des autres ! Et puis la connotation nazie qu'il y avait chez l'ex-petit Lucien Ginsburg brûlant un billet en direct à la télé, selon l'imagerie populaire du Juif qui a de l'argent mélangée au feu purificateur des nazis sur les Juifs eux-mêmes, était plus explicite chez un Gréco-Turc comme moi brûlant tout feu tout flammes le livre d'un de ses pères, connectant directement l'image à celle des autodafés des SS des années trente en

Allemagne qui se débarrassaient de la mauvaise littérature, c'est-à-dire pour eux de la littérature écrite et éditée par des Juifs, par d'immenses bûchers savonaroliens.

Cyril, le rédacteur en chef, fit même imprimer des affichettes de la couv' sacrilège à distribuer d'urgence au Salon du livre...

## CCXCVIII

### Lanzmann au salon

« Olaf » partit pour cette mission, au milieu des peuples « lettrés » titubant entre les travées du parc des expositions de la porte de Versailles, s'accrochant à leurs stands comme à des radeaux. C'était ça, le Salon du livre : une centaine de radeaux de La Méduse, chacun aux couleurs d'une maison en perdition dans le grand naufrage de l'édition.

Cette action commando fut couronnée de succès, surtout qu'« Olaf » alla donner l'affichette de *Chronic'art* à... Lanzmann ! Oui, il était là, sur son stand, le vieil ours de *Shoah*, et à la vue de ma couverture, il fut pris d'une

irrésistible envie de m'écrire un mot dessus ! « Olaf » avait réussi ça : obtenir une dédicace de Claude Lanzmann à moi adressée. Évidemment, quelqu'un qui travaillait autant sur la mémoire ne pouvait pas avoir oublié ce que j'avais écrit sur lui une semaine auparavant pour le défendre contre la bande à Haenel dans *Le Point* !

D'ailleurs, quand mon article était paru, Laurent Binet m'avait raconté qu'un prof proche de Lanzmann, Éric Marty (sale crapule anti-Genet), s'était étonné de voir réagir si bien l'auteur de *Shoah* : « Mais enfin, c'est quand même Nabe ! », ce à quoi Lanzmann avait répondu : « Je m'en fous. Ça aurait été Goebbels qui aurait écrit ça, je serais aussi content ! »

Il y avait des solidarités métaphysiques qui transcendaient les divergences irréconciliables. « Olaf » rapporta donc du Salon cette relique que nous scannâmes immédiatement afin qu'elle trônât sur notre site : « *Pour Marc-Édouard Nabe, en attendant une vraie poignée de mains sioniste et ferme. Claude Lanzmann.* »

Plus fort encore ! Le coup était doublé par une amie journaliste avisée qui, de son côté, était allée le même soir voir Lanzmann qui dédicaçait ses livres... Elle avait même enregistré leur court dialogue :

— Qu'est-ce que vous pensez d'auteurs comme Marc-Édouard Nabe qui s'auto-éditent ? Je ne sais pas si vous en avez entendu parler...

— Il est pas con. Il est pas idiot, c'est pas un imbécile.

— Vous feriez la même chose ?

— Non, car j'aurais jamais le courage de faire ça.

— Vous pensez qu'il a du courage de faire ça ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— J'en sais rien. Parce qu'il est... Ça m'est arrivé de lire un ou deux trucs, et bien qu'il ne m'aime pas, je crois. Je crois pas, je suis sûr... Mais moi, je le trouve marrant.

Ah, tout ça n'allait pas arranger mes affaires du côté des Égalitaires et autres Réconciliationnistes ! Tous ne tarderaient pas

à me traiter de traître à la cause antisioniste, avec, pour preuve, la poignée de mains tendue par un Lanzmann qui – ô scandale ! – me trouvait « pas con » et courageux...

Je ne connaissais pas Lanzmann, je ne voulais pas le connaître. Lui non plus n'y tenait pas. Mais d'une tranchée à l'autre, on se respectait parce qu'on connaissait la valeur des mots et celle de la chair qui va avec. Ce n'était pas du tout le cas de tous ces opportunistes qui grenouillaient de plus en plus dans mon « clan », soi-disant, c'est-à-dire celui des antisionistes antisémites anti-Système, et qui n'étaient finalement que des anti-Vérité.

Chacun avait son Juif désormais ! Moi c'était Lanzmann, et Soral c'était Éric Zemmour, qui faisait scandale chez les bien-pensants pour ses propos « racistes ». En bon franchouillard, Alain vantait sa *Mélancolie française*, le best-seller du jour écrit par un Juif pied-noir qui pleurnichait sur l'Algérie française en partant de Waterloo pour expliquer la décadence de ce beau pays qu'il croyait être le sien : la France ! *Couscousrico !*



Et c'est à ça que Soral marchait, se considérant lui-même comme un Zemmour supérieur, car goy, dénonçant mieux que lui cette destruction occidentale, cette haine de soi qui habitait le Français des années 2010 ! Et toujours avec ses références minables : de Robespierre à la vieille croulûre François Asselineau, pour lui « vrai défenseur de la vraie France ». *Sic, sic, sic, hourra !* Non, pas de regrets, je lui laissais son Zemmour et je gardais mon Lanzmann.

## CCXCIX

### Rimbaud l'adulte

Le 15 avril 2010 au matin, j'allumai mon ordi et vis un groupe d'hommes blancs sur la véranda d'un hôtel. Un des personnages regardait l'objectif, le teint pâle, avec de petites moustaches et des yeux qui tombaient. Plusieurs gros plans ne laissèrent plus de place au doute. La première surprise passée, c'était indiscutable. C'était Rimbaud ! Rimbaud, en août 1881, à vingt-six ans, à l'hôtel de

l'Univers à Aden ! La seule photo adulte où on le voyait bien clairement, le visage non brouillé par le bronzage d'Afrique qui le cramoisait sur d'autres, une expression bizarre, laiteuse, énigmatique. Quand on comparait la photo avec celle de Carjat, c'était à pleurer d'émotion. Vieillesse logique du jeune homme de dix-sept ans, les yeux plus fatigués, mais les mêmes oreilles, le même nez, la bouche, la proéminence au-dessus du menton. Un faux air de Proust aussi, c'était la coupe de cheveux. Un hérisson plein de défi... Énorme ! Je téléphonai aussitôt à Jean-Jacques Lefrère qui me dit :

— L'original de la photo va être présenté cet après-midi au Salon du livre ancien à dix-sept heures. Venez !

Toute la matinée et le début de l'après-midi, j'eus du mal à m'en remettre. Après *Le Rêve de Bismarck*, la neuvième photo de Rimbaud ! Je n'arrivais pas à détacher mon regard et mon esprit de cette image.

J'arrivai au Grand Palais. Il fallait une invitation pour entrer. Je n'en avais pas mais je fus hélé par la fille de Lefrère, la petite

Caroline, avec son appareil dentaire, toute souriante, qui me fit entrer. La verrière explosait sous les rayons de soleil. Jean-Jacques nous vit tous les deux, il croyait peut-être que j'étais en train de draguer sa petite fille, une adolescente magnétique du Scorpion il faut dire!...

Sur le stand des deux libraires qui avaient fait la découverte de la photo dans un lot de cartes postales, Lefrère était donc là. Avec son livre de correspondance posthume dont il avait fait refaire la couverture pour pouvoir publier le premier la nouvelle photo de Rimbaud. Intégration *in extremis*. Moi, je lui avais apporté le *Chronic'art* et le lui offris. Tout de suite, Lefrère dit en voyant ma photo en train de brûler le livre de Sollers : « C'est plus fort que Gainsbourg ! » Il était impressionné par la violence de cette couverture. Il rangea dans ses affaires le magazine, me présenta à l'un des retrouveurs de la photo, un grand jeune homme en costume écossais. Tiens, à propos de costume à carreaux, voilà Dominique Gaultier qui

arrivait lui aussi. Devant le document, le Dilettante dit :

— Rimbaud, ça c'est bien.

J'étais fier de lui : le seul éditeur qui s'intéressait encore à la littérature et qui s'était déplacé pour ça. Sinon, personne. Ils n'en avaient rien à foutre, ni les écrivains ni les éditeurs, de voir en vrai cette photo unique, inespérée. Il y avait même la mère du retrouveur de la photo, qui me connaissait, contrairement à son fils, et qui disait « admirer mon œuvre », et ensuite le père de Lefrère, et sa mère que j'avais rencontrée un jour à la sécurité sociale du 15<sup>e</sup> pour parler d'Isidore Ducasse, puis sa femme, américaine, et Caroline. Toute sa famille était là autour de la photo de Rimbaud, l'idole et le sujet principal, le totem autour duquel toute la vie de Jean-Jacques tournait depuis plusieurs décennies.

Très agrandi, le cliché était magnifique. Alors que l'original était tout petit, presque imperceptible. Il fallait avoir l'œil pour avoir remarqué qu'Arthur était là. À côté de lui, d'ailleurs, un des personnages avait une

déchirure au-dessus de la tête. Ouf ! ça aurait pu tomber en plein sur le visage d'Arthur lui-même, peut-être même sur la bouche, comme un bâillon blanc pour l'empêcher de parler et le remettre dans son Silence. Mais non, l'œuf de la tête de Rimbaud était parfait.

C'était la première fois qu'on le voyait si nettement en trentenaire. Le nouveau trentenaire, c'était lui ! Même s'il faisait plus. Les gens à cette époque semblaient plus vieux que leur âge et vieillissaient plus vite. Des premières photos de jeunesse jusqu'à celle-ci, et entre elles, celles des dernières silhouettes brumeuses en pied, on pouvait constater l'usure du temps, la banalisation que celui-ci avait opéré sur le visage fougueux. L'œil vif s'était terni, bien entendu. Mais à son regard blasé et lourd, tout en restant très franc, on voyait bien que Rimbaud était toujours Rimbaud, qu'il savait qu'il était encore Rimbaud, qu'il savait que les autres autour de lui ne savaient pas qu'il avait été et serait à jamais Rimbaud...

## CCC

### La fête des trois mille

Mais c'était l'heure ! J'abandonnai Arthur et la parentèle Lefrère sous les voûtes en fer du Grand Palais, et pris un taxi, gai comme Luis Mariano se rendant au Châtelet sous le soleil de Mexico... Que d'embouteillages, que de déviations pour y arriver, les voies sur berge étaient coupées, la pluie commençait à tomber, le ciel devint noir comme pour une éclipse un jour de crucifixion. 15 avril : et c'était quinze euros le taxi. J'arrivai enfin à la galerie Victoria pour ma « fête des Trois Mille ». Oui ! J'avais invité par mail les trois mille personnes inscrites sur la plateforme de vente qui avaient acheté mon roman *L'Homme qui arrêta d'écrire...* C'était mon idée. Finis les flash-mobs gratuits ou les happenings qui ne voulaient rien dire. J'avais vendu mille exemplaires par mois, tout seul. Trois mille en trois mois ! C'est-à-dire pas loin de cinquante mille euros. Je pouvais bien me fendre d'une petite soirée pour remercier ceux qui avaient mis la main à la poche. On avait

donc envoyé le carton virtuellement à toute la liste des acheteurs sur la plateforme créée par « Olaf », « Petit Jean » et Mehdi... Il y avait un monde fou déjà devant la porte du Victoria gardée par un vigile. Ce n'était pas du tout un malabar, mais un vieux monsieur avec un costume-cravate absolument pas impressionnant, le seul que la patronne Suzanne avait trouvé. Ça me fit rire... Moi, j'aurais mis carrément un handicapé sur des béquilles avec un air menaçant pour surveiller les entrées. Ça ne servait à rien parce que de toute façon, l'entrée était libre. La galerie était déjà remplie de fond en comble. Beaucoup d'hommes, surtout des jeunes. Des types me regardaient avancer, d'autres me bouffaient du regard. C'était comme un film d'horreur, des zombies livides avec des yeux exorbités se poussaient à mon passage tout en murmurant des mots qu'ils serraient dans leurs mâchoires. Je ne pouvais pas les compter, mais ils étaient plusieurs centaines. Je déposai mon manteau dans un coin et je vis Suzanne, que je retrouvai comme si c'était ma mère, tellement je semblais perdu au milieu de cette foule

d'étrangers qui me connaissaient par cœur. Elle me dit : « Tout va bien, mais c'est fou ! » Elle aussi, je voyais bien qu'elle paniquait. Je ne reconnaissais personne, à part une tête par-ci par-là qui me disait vaguement quelque chose. Heureusement, il y avait Alexandre Moix que je reconnus dans un coin... Beaucoup de gens, dont pas mal d'Arabes, me serraient la main quand je passais, ou simplement me la touchaient ainsi que le bras, comme si j'avais été un saint descendu d'on ne sait quel nuage. Ça chuchotait dans tous les sens. J'essayai d'aller jusqu'au bout de la première salle, vers la scène, vérifier que tout allait bien près du buffet, autant dire du déjà ex-buffet. Car dans les assiettes, il n'y avait déjà plus grand-chose. Le bar était carrément inaccessible. Celui qui servait à boire, c'était Patrick Pajès, un copain de Marcel qui s'était fait amputer d'une jambe. C'était grâce à lui qu'on avait connu Suzanne et c'est lui qui remplissait les verres, en tee-shirt, comme un vieux pirate. Long John Serveur ! Il faisait très chaud, tout le monde transpirait, et pas seulement d'admiration. J'avais beau



regarder, je ne connaissais vraiment personne. Certains me disaient merci ou bravo. Avec Suzanne, on décida d'en emmener quelques-uns en bas pour dégorger la salle du haut. Mais le meilleur moyen, c'était que je descende aussi, je serais suivi. Le joueur de flûte emmenant ses rats par l'escalier ! Suivi par ma foule de « nabiens », j'arrivai en bas, mais il n'y avait pas à boire, voilà pourquoi personne n'y était. Pas une bouteille. Pour les 3 500 euros que j'avais dépensés « gratuitement » pour cette soirée, Suzanne aurait pu ajouter quand même quelques litrons ! Mais elle ne pouvait pas imaginer qu'il y aurait autant de gens. Pas trois mille bien sûr, elle évaluait ça à trois cents personnes. Je trouvai sous une stalactite humide une chaise et je m'installai. Tous les lecteurs qui m'avaient repéré étaient autour de moi. Il y avait un grand chevelu avec une canne, qui me tendit un premier livre pour que je le lui signe. C'était un Lorrain qui s'appelait Sébastien Cardillo (un nom comme tiré des histoires annexes de Don Quichotte !), mais qui signait sur le forum des billets sous le pseudonyme de

« Latka ». Il habitait Thionville, avait une vingtaine d'années, et était passionné par mes livres... Puis des fans, et des fans encore. Certains regagnaient la salle du haut. Ils en croisaient d'autres qui descendaient, venant d'apprendre que j'étais là. J'étais comme dans une crypte dans l'ombre, comme au fin fond d'une cave, en Juif caché par ses lecteurs, des « Justes ». Drôles de Justes qui avaient plutôt l'air de nazis, vu la gueule qu'ils tiraient en me découvrant dans mon trou. Chaque dédicace, c'était comme si je signalais mon arrêt de mort à des types de la Gestapo chargés de me remonter à la surface pour me déporter. C'est là que j'appris que l'espace Victoria était un ancien cinéma ! Mais oui, ça me revenait, j'étais passé souvent devant et même dedans ! J'y avais vu des films dans les années 80 ! J'essaierais plus tard de me souvenir lesquels. C'était donc dans un cinéma désaffecté transformé en galerie que je fêtais la victoire de mon livre anti-édité. Tous mes livres y passèrent, sauf *L'Homme* bien sûr, car certains n'avaient pas encore compris que je ne le signalais pas à cause du titre qui aurait été

contredit par mon paraphe, comme j'étais obligé de le répéter à chaque fois. Alors déçus, il repartaient, reprenant l'escalier en maugréant. Je signai aussi des bouts de papier, jusqu'à des souches de chèques ! Je finis par remonter comme un spéléologue de son gouffre glaiseux. Je donnais le bonjour à tout le monde, j'étais souriant, on ne pourrait pas se plaindre. Heureusement des têtes connues commencèrent à flotter à la surface de cette houle. Celle de Serge Akl, par exemple... Ou d'autres forumeurs qui arrivaient, dont « Atroce », « Oxmo » et « Ambroise »... « Petit Jean » directement de ses Vosges, et « Olaf »... Ça me rassurait de les voir tous les deux, mes deux piliers sans qui tout se serait effondré. Je remarquai que tous ceux qui se connaissaient restaient ensemble. D'autres groupes se formaient, ceux qui ne se connaissaient pas et qui venaient de faire connaissance ici. C'était une des particularités de la soirée : les gens que je connaissais ou qui se connaissaient entre eux étaient une minorité par rapport à ceux, nombreux, qui ne s'étaient jamais vus et dont j'étais le seul point

commun. Ils sortaient tous d'Internet. C'était comme si j'avais conquis une partie de ce continent encore inconnu et inexploré, avec ses tribus sauvages de cannibales virtuels. La foule continuait de grossir. On avait largement dépassé les quatre cents personnes. Ça y était, c'était fait, c'était mon raout le moins mondain et le plus important. Par manque de places, Dimitri fut refoulé à l'entrée avec Gilles, son beau-frère. Je dus fendre avec difficulté la foule pour les faire entrer en les tirant par le bras tous les deux. Une heure après, il n'y avait presque plus rien à boire, et il y avait très longtemps qu'il n'y avait plus rien à manger. Delfeil de Ton arriva, je lui offris un *Chronic'art*. Puis Léo Scheer et quelques autres... À 20 heures 30, toujours pas de Nadia ni de sa bande de l'Odéon... Ni d'Yves d'ailleurs, tant mieux. J'en avais marre de voir sa gueule sinistre d'ami de Salim Laïbi qui continuait à lui témoigner la plus grande affection... D'ailleurs, beaucoup de lecteurs me mirent en garde, sans savoir qu'il avait été mon webmaster, contre ce Libre Penseur qui avait fait cette vidéo contre mon roman. Un

costaud arabe, même, s'adressa à Salim d'une façon menaçante à travers une caméra qui passait par là : « T'as intérêt à arrêter tes conneries ! » À cette époque, je ne révélais pas que Laïbi était celui qui s'était occupé de mon site. Par vice, d'abord, afin d'aller dans le sens absurde de sa duplicité : le bon dentiste la journée, et Le Libre Penseur la nuit (attention, on était loin de Don Diego, c'était plutôt le sergent Garcia qui se déguiserait en Zorro !). Mais aussi par rétention de scoops, habituelle chez moi, pour préserver les surprises et autres coups de théâtre dans mes écrits à venir. Je gardais secret, dans la vraie vie, mes informations. C'est ce que beaucoup ne comprenaient pas : ce mélange de transparence totale et de discrétion absolue. Une qui n'était pas discrète, c'était Audrey, parée d'une belle robe rouge très voyante, pour bien marquer son territoire de femme de Marc-Édouard Nabe et d'antiéditrice rutilante. Arriva de Grenoble notre imprimeur. Je lui avais demandé de me préparer un livre blanc de *L'Homme* pour en faire un livre d'or. Il l'avait fait ! La même couverture avec des

pages blanches à l'intérieur. C'était finalement l'objet le plus logique dans l'aboutissement du sujet du roman. Ça faisait un drôle d'effet. Quelques lecteurs le pelotèrent comme un ovni. J'offris mon Tempo personnel, que je glissai dedans pour que les gens puissent écrire ce qu'ils voulaient. Tous ces lecteurs transformés pour un instant en « écrivains » ! À une certaine époque, autant de gens massés au même endroit, ç'avait été parce qu'ils étaient juifs ; désormais, c'était parce qu'ils étaient nabiens ! Cette soirée incarnait parfaitement la virtualité. Ces êtres qui me lisaient étaient restés jusque-là invisibles, dans l'abstraction de leur lecture. En venant à ma rencontre, ils étaient devenus des corps rendus concrets, palpables, par les mots de moi dont ils s'étaient remplis. J'avais fait se déplacer des lectures incarnées en corps. On était toujours sur un site internet, sauf que celui-ci n'était plus virtuel, mais réel ! Suzanne annonça mon discours. Je me frayai un chemin jusqu'au petit escalier et montai sur scène. J'avais mes feuilles dans une main et le micro dans l'autre. J'attaquai la lecture de

mon texte. Delfeil était lui aussi monté sur la scène. Il se tenait à ma gauche, les bras croisés, et Arnaud Baumann prit des photos lui aussi depuis la scène, puis en descendit. J'accrochai sur deux mots mais le rythme était là. C'était autre chose que le discours de Soral après l'échec « triomphal » de la Liste antisioniste ! Je donnai quelques chiffres, je parlai du milieu littéraire qui n'avait pas réagi à la sortie de *L'Homme*. Je récitai les remerciements d'un vainqueur à une cérémonie de Césars imaginaires. Je simulai la modestie de ma révolution, puis m'envolai vers une tirade lyrique et biblique, me comparant carrément à Moïse fendant la mer Rouge pour faire passer mon peuple de lecteurs du web jusqu'à mon livre élu. Acclamations dans la salle. Jamais je n'avais eu autant de personnes pour m'écouter ! Je changeai de ton et en même temps, je décrivais l'épisode biblique à ma façon, comme une page écrite. C'était le cas. Je réussis même à faire l'autocitation d'un propos que j'avais tenu, paraît-il, quand j'étais enfant devant le sapin de Noël qu'avaient préparé

mes parents avec des jouets : « Tout ça pour moi ? » Je terminai sous les ovations pour « *L'Homme qui n'arrêtera jamais d'écrire* » ! Chaque fois que j'avais fini de lire une feuille, je l'avais lâchée par terre. Ça avait duré à peine sept minutes, et je m'aperçus qu'aucune des feuilles n'était restée sur scène. Tous mes fans se les étaient arrachées comme des bouts de chemise de Claude François... C'est ce Cardillo qui se collerait à la retranscription de mon discours et l'enverrait au site d'« Olaf » et de « Petit Jean »... Cardillo, qui se ferait d'ailleurs un point d'honneur de me téléphoner, ou de me faire un texto, chaque 28 du mois, jour anniversaire de la sortie de mon vingt-huitième livre, ce roman « inoubliable » qu'il avait si fort aimé ! Ah, Sébastien Cardillo, alias « Latka »... N'oubliez pas ce nom car il en changerait bientôt... Je descendis de scène. La première que je vis dans la foule fut Anne-Sophie Benoît, qui était arrivée à temps pour m'entendre. Elle était enceinte ! Je la protégeai et la pris dans mes bras, lui frayai un chemin jusqu'à « Petit Jean » et « Olaf », à qui je voulais absolument la présenter. Ils étaient



impressionnés de rencontrer la reine de *La Vérité*. « On est votre héritage », lui dit « Petit Jean ». Il y eut une discussion magique entre eux. J'étais touché d'avoir créé ainsi de telles amitiés. Des communions d'esprit comme des fils tissés de personnes en personnes qui ne s'étaient jamais vues et ne se quitteraient plus. Yves aussi s'était pointé finalement, mais trop tard pour entendre mon discours. Heureusement, il y avait Thomas, son assistant et mon cher compositeur... Nadia était arrivée, également après mon discours, avec sa sœur Kakou. Deux abruties perdues dans la masse. Toujours cette façon de rater l'essentiel. Encore un peu, elles se plaignaient qu'il n'y ait plus rien à manger ni à boire ! Dehors, des traînards fumaient. Certains, par groupes, commencèrent à partir. Pourtant, il y avait encore des arrivants... Quelques Arabes étaient restés à mes côtés. Parmi eux, un garçon, très souriant, jeune et fort, avec un visage totalement pasolinien, Mustapha, qui venait de Valenciennes exprès pour me voir. Un autre Arabe, bourgeois, barbu, genre agent secret, m'aborda pour me dire qu'il venait de

la part d'Houria Bouteldja. Elle était dehors et m'attendait, car elle ne voulait pas entrer à cause du monde. Je sortis donc la voir, toute timide la Houria devant la galerie. Elle me serra la main, ignorant tout de la soirée et du sens qu'elle avait pour moi... Bouteldja était venue mais elle n'en était pas moins absente... Les absents remarqués furent Sorral, Dieudonné, Blanrue, Moix, tout ce « beau monde » des années « idylliques » que je n'avais pas invité bien sûr. Je finis cette soirée en errant dans la nuit avec une poignée d'inconnus jusqu'à aboutir dans un café pourri du fond des Halles, où je dégustai avec eux seuls mon triomphe. J'étais au faîte d'une sorte de gloire, à la fois en m'étant réintégré, grâce à *L'Homme*, dans le *mainstream* de l'actualité littéraire, et en me laissant emporter avec joie par le maelstrom d'Internet ! Cette fête des Trois Mille, décidément, marquait le début d'une nouvelle ère...

## CCCI

### Moix et Izarra sont sur un bateau, ivres de connerie

Trois jours après la découverte merveilleuse de la photo de Rimbaud, les douteurs s'exprimaient déjà... Mais le pire peut-être, dans son absolue bêtise de plouc fermé, d'ignare péremptoire insensible et de con complet, fut Yann Moix. J'ai eu d'abord de la réticence à salir mon papier Munken en reproduisant la prose anti-Rimbaud de Moix, et puis je m'y suis résolu. Au cas où un jour ce pauvre mec en ait honte (il y aurait de quoi !), qu'il sache bien que son texte paru sur le blog de *La Règle du Jeu* est là, en petit corps 10, mais bien là, et pour toujours.

### CET HOMME N'EST PAS RIMBAUD

Je suis désolé mais prouvez-le. Nous n'avons aucune preuve que cette photo de Rimbaud, qu'on nous impose depuis une semaine, soit une photo du véritable, du vrai Rimbaud. Des « libraires », des

« spécialistes » ont regardé de près. Les dates concordent ? Rimbaud est venu à l'hôtel l'Univers entre 1870 et 1880. Donc, c'est lui. Mais c'est un « donc » qui n'est pas suffisant, strictement non suffisant. Sur la photo de Rimbaud, Rimbaud ne se ressemble pas ; tous les journaux ont publié cette photo, à grand renfort de spectacle, faisant confiance aux « recoupements », aux « nombreux recoupements » des spécialistes, mais les spécialistes en question n'avaient, bande de pauvres moutons que vous êtes, pas grand-chose à recouper : huit autres photos. Huit autres clichés qui, justement, quand on les regarde tranquillement, gentiment, chez soi, à tête très bien reposée, n'ont rien à voir, n'ont rien à faire avec le Rimbaud de cette photo de Rimbaud qui représente quelqu'un qui, à mon avis, n'est pas Rimbaud. Ces paupières tombantes, ce n'est pas Rimbaud. Cette implantation de cheveux, qu'on nous vend spectaculairement comme la preuve ultime, tellement absolue, vraiment définitive, elle n'est pas rimbaldivienne : nous voyons, sur la photo inédite, un pauvre bougre un peu idiot, bouche un peu bée, au

regard sans intelligence, et je veux bien croire que Rimbaud était tout ce que vous voudrez qu'il fût (tout le monde lui vole sa vie depuis cent ans), mais il n'était pas celui qu'on voit sur la photo. Ses yeux bleus deviennent ici foncés, et surtout, contrairement à ce qu'on nous clame partout, je ne reconnais pas, moi, du tout, sa lèvre inférieure, habituellement épaisse et charnue et ici totalement mesquine, tellement pas rimbaldienne. Je ne reconnais pas, je suis désolé, son nez en trompette : on essaie de nous convaincre avec des attributs connus de Rimbaud, et quand nous prenons dix-sept secondes, puis trente secondes, puis trois minutes, pour vérifier : rien ne concorde. Nous sommes dans la mascarade, alors : prouvez-le. Il est certain, il est très évident que la découverte de photos nouvelles, inédites, neuves, toute neuves d'un écrivain mythique, dont nous connaissons peu de clichés, ne peut aboutir que sur une rectification de son image éternelle, de l'image éternelle que provisoirement nous avons de lui ; cette éternité est vouée à la révision, c'est souvent dommage car les

photos inédites viennent empêcher la beauté de se perpétuer dans la beauté, et c'est la déception qui jaillit, car l'auteur ne ressemble pas à l'idéal construit de cet auteur à partir de deux, trois documents rarissimes. Mais il y a des clichés de Rimbaud qui sont acceptables et des clichés de Rimbaud qui ne le sont pas, parce qu'il y a des clichés de Rimbaud où ce n'est pas Rimbaud qui figure sur le cliché de Rimbaud. Peu importe que « notre » Rimbaud nous soit volé, qu'il puisse, c'est le risque à prendre, posséder une tête d'abruti, avoir finalement les traits d'un demeuré, d'un simplet, seulement là, aujourd'hui, je dis autre chose : je ne marche pas ; je dis que je n'acquiesce pas, que je ne tombe pas dans le panneau, que je n'entérine pas sous prétexte qu'on m'a juré que, qu'on a vérifié pour moi : je n'ai strictement aucune confiance en les gens, en les spécialistes, en les libraires, en les rimbaldiens qui ont vérifié : qu'ils viennent chez moi, me faire la démonstration, qu'ils viennent à la télévision, dans une librairie, ou ailleurs, qu'ils louent une salle à la Sorbonne ou qu'ils louent le Stade de France, car Rimbaud

n'entre pas dans l'homme de la photo, qui est assis, les cheveux courts comme Rimbaud, avec une petite moustache et un air vide, qui ne prouvent pas, qui ne prouvent rien. Ce ne sont pas ses sourcils, ce n'est pas son regard, ce n'est pas la couleur de ses yeux : j'ai autant le droit d'affirmer qu'il ne s'agit pas là de Rimbaud que eux de proclamer partout, à grand renfort de marketing, appuyés sur une légitimité qui sort de nulle part, que c'est bien lui. En attendant, ce ne sera pas Rimbaud pour moi.

Yann Moix, *La Règle du Jeu*, 18 avril 2010

Pour monsieur Moix, le problème n'était pas que Rimbaud ait pu devenir un abruti d'Aden ; le problème, c'est que cet abruti d'Aden n'était pas Rimbaud ! Pire connerie existe-t-elle ? Moix avait beau s'en défendre, il était clair qu'il avait succombé comme les autres à l'image épinaleuse du romantique cliché d'un Arthur rêvé, hirsute et broussailleux rebelle de dix-sept ans, telle que cet Orléanais arrogant se l'était forgée depuis l'adolescence. Voilà

pourquoi il ne reconnaissait pas son Rimbaud dans ce Rimbaud-là...

Moix prenait date, exactement comme les révisionnistes ! Il n'y avait pas plus de Rimbaud photographié à Aden que de chambres à gaz fabriquées à Auschwitz, c'était le même faurissonisme ! Yann se retrouvait aussi du côté de l'épouvantable escroc Zacharie de Izarra, qui nous avait fait chier à la découverte de l'inédit *Le Rêve de Bismarck*. « Je suis l'auteur de cette mystification », disait cette fois-ci Izarra...

Tout était « mystification » pour les conspirateurs de tout poil ! Et je ne pouvais pas prendre pour un hasard que Rimbaud soit toujours là, entre deux fours crématoires inexistantes, dans les préoccupations des révisionnistes contemporains.

Cet horrible Izarra, dans des sous-demi-blogs obscurs mais venimeux, parlait de lui à la troisième personne. Il revenait sur « l'énorme plaisanterie izarrienne au sujet du *Rêve de Bismarck* », et affirmait : « Cette fois je n'ai même pas eu besoin d'aller répandre des alarmes sur la toile en expliquant que je



suis effectivement l'auteur d'un nouveau coup monté concernant cette photo. »

Ce charlatan virtuel allait avoir du mal à expliquer ça... Il s'attaquait – c'était plus facile – au phénomène « médiatico-hystérique » qui avait pu faire croire à la véracité de la neuvième photo d'Arthur plutôt que d'entreprendre ne serait-ce que le début du récit de son exploit canularesque. Selon lui, en regardant cette photo, on ne pouvait que douter de « la mine patibulaire d'un Rimbaud aux antipodes de sa légende esthétique ». Le « logicien » conspi avançait qu'il y avait un lien entre lui et cette image :

La découverte de la photo date de deux ans. Troublant : à la même époque un certain Izarra criait à qui voulait l'entendre – et nul ne semblait vouloir prêter sérieusement l'oreille à ses élucubrations – qu'il était l'auteur du *Rêve de Bismarck*, un autre inestimable trésor rimbaldien sauvé des rebuts d'un bouquiniste de Charleville-Mézières. Décidément, le hasard facilite bien

des choses dans l'environnement de cet énigmatique Izarra...

Imparable hiatus ! Le raisonnement était « simple » : parce que la photo avait été retrouvée à la même époque que *Le Rêve de Bismarck* et que *Le Rêve de Bismarck*, Izarra s'en était attribué la paternité, pourquoi ne s'attribuerait-il pas celle de la nouvelle photo ?

Mais revenons à la tête de Rimbaud. Les spécialistes dont le fameux Jean-Jacques Lefrère se sont basés sur quatre de ses photos (plus ou moins nettes) déjà connues et reconnues pour établir un nouveau dogme avec cette vertigineuse certitude propres aux exégètes de leur niveau, élevés au pain blanchit. La farine universitaire a d'incontestables vertus de salubrité intellectuelle...

Que c'était bien mal écrit (ou plutôt, que c'était mal bien écrit !) ! On aurait dit du Juan Asensio... Le même mouche-à-merdisme !

Bref, c'est avec la même conviction, pour ne pas dire la même ferveur que le *Rêve de Bismarck* fut décrété authentique. Rien n'est plus ressemblant à un portrait qu'un autre portrait, pour peu que le cœur s'emballe. On s'interrogera sur les méthodes employées par ces imprudents spécialistes cherchant à faire passer à la postérité le visage d'un parfait anonyme confondu avec Rimbaud sous le prétexte d'une enseigne d'hôtel en guise de (fausse) piste aux stars du Parnasse, de chasse aux mythes... Bertillonnage ? Identification judiciaire ? Tests ADN ? Les rieurs riront.

Qu'est-ce qu'on se marrait !

Les convictions pour le moins subjectives – autant dire hautement fantaisistes – de Jean-Jacques Lefrère et ses disciples sont une bonne gifle pour nous rappeler qu'à travers ce genre de révélation sensationnelle pleine de flou artistique lié à l'univers de Rimbaud, un Izarra peut toujours en cacher un autre. Les érudits

échaudés ajouteront : aujourd'hui plus qu'hier.

Emballé, ce n'est pas du tout pesé... Ç'aurait presque pu être de l'art de ne rien dire. La position du toiseur emberlificoteur qui prenait de haut des gens plus hauts que lui était déjà connue dans la psychologie humaine. Izarra n'avait plus qu'à ajouter qu'il avait glissé dans le lot des photos retrouvées par le libraire celle d'un « parfait anonyme » et que ce n'était plus qu'une formalité de le faire passer pour Arthur Rimbaud !

## Livre XXI

### CCCII

« Ces femmes sont plus dignes que les vôtres ! »

La Plaine Saint-Denis faisait froid dans le dos : une caserne de Mourmelon qui aurait été réquisitionnée par la Kommandantur, avec des panneaux fléchés partout... Jacques Sanchez, le programmeur, m'avait fait apporter des cadeaux dans ma loge. En m'y accompagnant, au fin fond d'un garage, il me dit : « Le thé vert, c'est pour ta fiancée Audrey. » Toute l'équipe était très chaleureuse. Ça changeait de l'époque de *Tout le monde en parle* avec Rudetzki ! On sent le

succès d'un livre à la déférence dont vous nimbent les meilleurs faux-culs.

Sur le moniteur, je vis Stéphane Guillon qui enregistrerait sa séquence car il devait repartir après. Ah bon ? Tant mieux, on ne se verrait pas. J'avais toujours eu horreur de ce chroniqueur sous Desproges comme on dit sous Prozac. Je passai au maquillage, et chez le coiffeur qui me cacha ma tonsure par un produit spécial, une espèce de cirage qu'il mettait sur les calvities naissantes, car beaucoup de plans étaient pris en plongée sur les invités de dos. On m'appareilla de micros, je descendis sur le plateau. Je n'avais pas apporté de caméra cette fois pour filmer le moniteur, mais j'avais quand même laissé devant celui-ci, dans ma loge, mon walkman enclenché. Il prendrait au moins le son...

En me voyant, Ardisson vint vers moi pour m'embrasser comme si de rien n'était : pour lui, c'était tout naturel de me réintégrer comme invité dans son émission sur Canal+. Après tout, je ne l'avais jamais faite celle-là.

On enregistra. J'étais très en forme, plutôt décontracté'. Benoît Hamon au *five o'clock*

*shadow* et au mini-zozotement, en face, n'était pas méchant, je le voyais à ses yeux. Le porte-parole à gauche balançait ses truismes socialos. Et il y avait encore comme invité Laurent Baffie, plus abruti que d'habitude. Super blaireau qui m'écoutait sans oser me charrier... Thierry, presque respectueux en m'interrogeant, avait repris son air amusé du début des années 2000. Sur *L'Homme*, il n'avait rien à dire. Personne dans son staff n'avait lu le livre. Je voyais bien qu'Ardisson voulait m'entraîner plutôt sur ma descente des peuples dans le roman. Il me cita des extraits de l'article que Beigbeder avait écrit contre moi dans *Voici*, auquel je répondis du tacle au tacle.

Puis ce fut sur l'islam que nous fûmes invités à discuter le bout de gras. OK, j'avais compris. Ardisson voulait que j'aspérge les Blancs présents (pas seulement Hamon, mais aussi un journaliste du *Figaro*, et Baffie lui-même). Je m'envolai avec plaisir sur la burqa comme sur un tapis volant. Aucun sujet arabe ne me rebutait. Je fis même l'apologie de Zahia, et de la prostitution dans la foulée. Le

journaloux du *Figaro*, un sarkolâtre, tirait la gueule, surtout quand je lui dis qu'il ne pouvait pas me comprendre puisqu'il était du *Figaro*. Je choquai tout le monde en expliquant que le voile, les musulmanes le portaient pour Dieu, et ni pour elles ni pour leurs maris.

— Ces femmes sont plus dignes que les vôtres ! envoyai-je à la gueule de Hamon et des autres.

À la pause, je regagnai rapidement ma loge pour retourner ma cassette. Quand je me réinstallai sur mon fauteuil, Baffie me souffla :

— Tu es un personnage. Tu dis des conneries, mais tu es très brillant !

C'était ensuite au tour d'un ouvrier pleurnichard au tee-shirt *Siné-Hebdo* de passer. Un gars absurde du nom de Xavier Mathieu, à la philosophie soi-disant « révolutionnaire », mais tout ce qu'il y avait de plus étriqué. À la fin du talk-show, Ardisson nous demanda à chacun un mot pour résumer la profession de foi sans foi ni loi de ce ni Dieu ni Maître à la noix. Hamon et Baffie dirent : « respect ». Moi je lui renvoyai le mot



qu'il n'avait pas su honorer, ce vulgaire et stupide Xavier Mathieu : « révolution » !

L'émission se termina. Le plateau se vida de son public, pour la plupart des jeunes filles très maquillées et souriantes qu'on fit sortir comme des intruses par la porte du garage. Je signalai trois autographes, dragouillai deux Noires, puis rejoignis les autres dans la loge « VIP ». Baffie fumait un joint. Il parlait de Guillon. Je compris pourquoi le chroniqueur de Thierry avait enregistré sa séquence avant. Guillon ne tenait pas à croiser Baffie qui avait menacé un jour de lui casser la gueule. Baffie ne voulait surtout pas apparaître à l'image avec lui. Tant mieux ! Moi aussi j'avais profité de ce différend... Je renchéris tellement sur cet horrible Guillon que Baffie, tout en m'approuvant, me dit que j'allais trop loin et que je finissais par « plomber la soirée » à être aussi violent. Jamais je n'avais vu Baffie aussi complice avec moi... Il se mit même dans un coin à me réciter le début d'un sketch sur l'argent pour l'essayer. Laurent me saoulait avec son « humour » ! Thierry était fatigué mais il était content de l'émission, ainsi

qu'Alexis Trégaro, Stéphane Simon, Sanchez... Mon taxi m'attendait. Je rentrai chez moi.

Deux jours plus tard, c'était la diffusion... Le montage était sans vie, minable. On voyait qu'il avait changé de réal' depuis *Tout le monde en parle*, c'était sale et mal fait. Pendant mon passage, on pouvait lire dessous « *le franc-tireur* ». Ardisson avait laissé évidemment le rappel de mon épisode d'*Apostrophes*, ce boulet. Il me résumait comme le type à qui Benamou avait cassé la gueule, qui avait écrit dans *L'Idiot international* et qui avait fait un livre à la gloire de Ben Laden. Il reprenait mon expression « salegossitude », dont je ne me souvenais même pas et que j'avais balancée dans mon interview à *Chronic'art*, et ajouta des rires factices pour épaissir le trait. Il avait gardé bien sûr le passage sur mes « cibles », Beigbeder, Angot, BHL, Pierre Lescure, Philippe Val, Yann Moix. Mon laïus sur l'islam comme miroir déformant, ou plutôt reformant, de l'Occident avait été maintenu dans toute son intégrité, ainsi que, heureusement, ma diatribe contre les boudins

féministes hostiles aux femmes voilées, mouchant au passage le sarkozyste, et même le plan-plan Hamon ! C'était pas mal. Je n'avais pas trop de raison de gueuler jusqu'à ce que je constate qu'Ardisson avait manipulé la séquence de Guillon ! J'étais tellement furax que je ne vis pas ce qu'il y avait de potentiellement efficace dans le reste de ma prestation.

Ce salaud de Thierry m'avait encore joué un sale tour. Et pas seulement à moi, à Baffie, son « ami ». Nous ne voulions pas assister à la séquence de Guillon sur le plateau (on l'avait assez répété), et nous nous retrouvions en train de sourire aux vannes plates de l'humoriste pas drôle dans des plans piqués dans d'autres moments de l'émission ! C'était du stalinisme, du trucage, on n'y était pas, ni Baffie ni moi ! On était en coulisses pendant que Guillon faisait sa chronique de merde, et pourtant, à l'image, on apparaissait... Il y avait même un plan repris deux fois pour remplir le vide. Qu'on me voie rire à Guillon me rendait malade ! Je fis immédiatement un texto à Thierry qui ne me répondit pas, évidemment.

Ça me rendait complice par l'image du sous-humour de ce crade poivre et sel à la bouche tordue, qui en plus se permettait d'attaquer Zahia et la prostitution ! Une fois encore, Ardisson nous avait niqués.

Je m'en ouvris à « Olaf », avec qui j'allai boire un verre en terrasse. Lui aussi avait trouvé l'émission très mauvaise pour moi. Il était complètement démotivé. Pour lui, c'était presque une faute d'y avoir participé. Rien n'avait été dit sur *L'Homme*. Lui aussi, « Olaf », était passé à côté de ma sortie sur la burqa. Il disait que le point culminant du livre, ça avait été la fête des Trois Mille et que ça ne pouvait que redescendre. Ce fut à moi de lui remonter le moral. On lança une petite « brève » sur le site pour expliquer le montage, le trucage, pour endiguer le flot des messages négatifs qui déjà s'étonnaient sur Dailymotion, à juste titre, de mes sourires aux plaisanteries lourdingues de Guillon. Je n'étais pas loin de me demander si je n'avais pas fait l'émission de trop... Pour moi, avoir coupé mes propos sur les putes, l'affaire Zahia/Ribéry, la CGT et *Siné Hebdo* était

moins grave que de m'avoir fait rire devant le con Guillon...

Deux jours plus tard, encore, en regardant plus calmement l'émission, je m'aperçus qu'Ardisson, malgré sa manip' et sa duplicité, restait toujours un « grand professionnel » : mon passage sur la burqa, en effet, était le meilleur, et il l'avait mis au centre de l'émission. Ça, il ne l'avait pas coupé ! Noyé dans le reste, il fallait savoir le voir. C'était à nous de nous lancer dans un nouveau montage. On allait récupérer l'émission, la remonter à notre façon pour en faire une arme. Avec « Olaf » et « Petit Jean », on préleva juste cet extrait, cette sorte de cri d'amour pédagogique pour la femme voilée, et on le balança sur Dailymotion. En quelques jours, ce fut le tube. On n'avait plus retenu que ça de l'émission foirée d'Ardisson : ces deux minutes quinze sur la burqa. D'ailleurs, la télévision, ça n'était plus que ça désormais : des rushes finalement, même quand ils semblaient très soignés, desquels il fallait extraire le meilleur moment, faire du zapping

sur sa propre émission et en diffuser le morceau choisi sur Dailymotion.

Six ans après, mon discours sur la burqa et l'islam serait encore en tête de toutes mes séquences télévisées, et repris sur bien des blogs, des forums, Facebook et autres Twitter. Il y eut même une version sous-titrée en arabe pour que dans les autres pays, on comprenne ce que j'avais dit et la violence avec laquelle j'avais renvoyé les petits Occidentaux avec leurs mémères dans leurs cordes d'islamophobes K.-O. Mes quelques phrase sur le voile, les musulmans se les repasseraient comme des talismans, par milliers et milliers de « vues ». On atteindrait le million de « clics »...

C'était ça, la solution : remonter ce montage télé fallacieux et en faire un hit internet ! Encore une fois reprendre mon bien. D'un long coup d'épée dans l'eau, on avait fait une petite dague extrêmement pointue et super efficace !

Le lendemain, une carte de visite m'attendait dans ma boîte, d'un autre Sanchez :

## **Ilich RAMÍREZ SÁNCHEZ**

félicite son cher ami Marc-Édouard Nabe pour son apparition ce soir chez « Salut les Terriens » avec ses brèves interventions, catégoriques, justes et tranchantes, en forme ! face à l'obscène détournement de l'attention publique des vraies issues vers des faux « débats » sur la burka.

Avec un fort « abrazo revolucionario ».

Et au dos :

Poissy, le 1<sup>er</sup> mai 2010

Mon cher ami,

Ce Jour International des Travailleurs vous l'avez consacré avec votre dépense au point des musulmanes (trop ?) pieuses, travailleuses discriminées plus que leurs maris. Continuez à « abandonner l'écriture »... cela vous met en forme à l'oral, et à l'écrit... AL HAMDOULILLAH ! (« grâce à Dieu »). Chrétiens et Musulmans

ensembles pour la libération de la Terre  
Sainte de Palestine.

En avant !

Carlos

### CCCCIII

## Comment j'ai rencontré Tariq Ramadan

Le Pré-Saint-Gervais... J'avais toujours eu horreur de cet endroit. On passait sous un porche, dans un lotissement de petites villas pseudocossues, villageoises, campagnardes, « en plein Paris ». Il paraît que le soi-disant comique Gustave Parking en habitait une. C'était en montant vers la gauche qu'on arrivait à celle de Taddei. C'est à sa voix que je reconnus Diego, mon filleul, qui était devant, dans un groupe de gosses. Dès qu'il me vit, il me sauta au cou : « Oh, Nabe ! » Et il me présenta à son copain : « C'est mon parrain ! »

Frédéric m'ouvrit la porte et m'accueillit et me fit descendre au sous-sol pour me faire visiter. Il avait acheté le bas de la maison pour



agrandir son espace. Il en était maintenant à 250 mètres carrés sur plusieurs étages, plus la cave, donc. Les travaux s'étaient terminés ce jour-là même. C'était pour ça qu'il avait improvisé ce dîner inaugurateur dans cette sorte de salon en pierre, très médiéval, où on passerait à table sur un carré de jardin. Au mur, je reconnus une de mes « chasses au tigre », une toile magnifique que j'avais offerte à Diego et qu'il avait crevée, ce petit con !

Il y avait là un ancien truand d'Aix qui s'appelait Fracasse, et un Arabe, Mohammed, qui s'amusait d'avance de pouvoir dire dès demain à ses copains qu'il avait dîné avec Nabe, « le tueur ». Il avait apporté des cadeaux, dont un CD de blagues de René la Branlette, un jeune Juif montmartrois qui serait censé me faire rire, et un briquet qui faisait une lumière projetant la figure de Ben Laden. Pour allumer les filles arabes, sans doute... Il y avait encore le géant serbe Slobodan Despot et sa femme. On s'était connus à L'Âge d'Homme, avec Bousquet, le caissier. Très sympa, ce Serbe tonitruant avec

une grave voix. Taddeï l'avait souvent invité dans son émission.

D'ailleurs, Frédéric se lança dans une grande théorie de plus sur son *Ce soir (ou jamais !)* qui avait besoin de « têtes d'affiche » pour faire monter son audimat, tellement le public était débile. Voilà comment il se justifiait d'inviter de plus en plus souvent des Jean-François Kahn, des Élisabeth Lévy !... C'était ça pour lui, des « têtes d'affiche », des blablateurs qu'on voyait partout déjà ? Arriva Alice, vingt ans, qu'il présenta comme « sa belle-fille ». Je rectifiai : « Avec et sans trait d'union ! » Elle était vraiment splendide, la fille de Claire Nebout, issu d'un premier lit (pour autant que le lit fût l'endroit préféré de madame Nebout pour baiser). Une belle Capricorne, sans doute la plus intelligente de toute la famille : ses sœurs, Claire, le petit Diego, et Taddeï lui-même compris (enfin, « compris », je me comprends).

Soudain entra Tariq Ramadan ! Il était grand, mais pas aussi grand que je le croyais. Grisonnant et lumineux, et même lumineux parce que grisonnant ! On aurait dit que sa

lumière sortait de ses cheveux moussant comme un nuage de cendres. Il était vêtu d'un costume bleu sombre, très bien coupé, d'une grande élégance. Claire déboula à son tour. Taddeï la présenta à Ramadan : « la femme de ma vie ». Puis, en me présentant, il dit : « l'homme de ma vie »... C'était tout à fait ça ! Je m'aperçus à ce moment-là que Ramadan n'avait pas été prévenu de ma présence, car en me découvrant, il poussa un « oh », comme si j'étais le Diable et qu'il le voyait enfin en vrai. Je refroidirais en une seconde n'importe quelle marmite bouillante ! Tariq me dit qu'il m'avait vu défendre la burqa chez Ardisson et qu'il était très admiratif. On enchaîna sur les méthodes de Thierry. Je fis rire Ramadan... Il était séduit. Et je remarquai sur son visage amusé comme un sourire tordu qu'on ne lui connaissait pas à la télé. Mohammed rigolait, imaginant un drone israélien au-dessus de la maison de Taddeï qui lâcherait sa bombe : deux d'un coup !

On finit par s'asseoir. Taddeï me plaça face à Tariq, qui me dit qu'il avait lu dans un livre (c'était dans *J'enfonce*) un portrait dur de lui,

mais il n'en était pas vexé. Au contraire, curieux plutôt ! Je lui expliquai que c'était tiré du journal que j'avais lancé, *La Vérité*, où je lui avais remonté les chaussettes sur sa dégonflade face à Sarkozy en 2003, et que j'appréciais désormais son évolution indiscutable. Il rigola de mon intransigeance, et me dit :

— Celui qui m'a montré votre article contre moi m'a dit : « Il a raison ! Il a raison ! »

Quand je critiquais durement l'émission de Frédéric, Tariq la défendait. Ramadan était tout en nuances. Mais en même temps, je voyais qu'il appréciait mes propos radicaux. Son truc, c'était de me regarder, les yeux écarquillés d'étonnement, et de rire, d'un rire peu sonore mais sympathique et communicatif, comme celui d'un enfant qui verrait son ballon éclater dans le ciel. Je lui parlai aussi d'Houria Bouteldja. Puis il m'interrogea sur Dieudonné, avec qui il avait un « problème » : le problème, évidemment, c'était Soral. Je lui donnai raison, en lui prédisant que Soral finirait par couler Dieudonné. Le comique était de moins en

moins drôle, à cause de son manque de distance aussi bien vis-à-vis de Faurisson que vis-à-vis de Soral. Ramadan aussi avait été plein de défiance face à leur Liste antisioniste. Il émit l'idée qu'on déjeune tous les trois, lui, moi et Dieudonné, seuls, espérant encore le sauver, avec mon aide, des griffes soraliennes. Je promis d'essayer d'organiser ça.

Au cours du dîner, je m'aperçus que Ramadan ne connaissait pas grand-chose au 11-Septembre et à Al-Qaïda, ce qui me déçut. Il m'écoutait, écarquillé toujours, comme si je lui racontais une fable. Pourtant, il n'avait jamais fait profession de foi dans le complotisme, même basique. Il m'approuvait sur tout. Je voyais bien qu'il découvrait certaines informations qui, pour moi, me semblaient évidentes, et qu'il aurait dû savoir ! Surtout à son niveau médiatique et universitaire...

Tariq Ramadan ne savait pas plus qui était Mohamed Atta que Mehmet II ! Et la prise de Constantinople, que lui raconta Taddeï, l'édifia... Ce qui l'intéressait surtout, je le vis bien, c'était mon système d'anti-édition. Il pensait l'utiliser lui-même, et en effet, il aurait

très bien pu se le permettre, lui qui vendait à tour de bras des exemplaires de ses livres au cours de ses conférences, en dédicaces... Tirant à quarante mille exemplaires, Ramadan ne pouvait qu'être alléché par mon indépendance. Il me dit qu'il pensait même inclure les libraires arabes alternatifs dans un système similaire. Car sa relation aux libraires n'était pas du tout comme la mienne... Les autres invités, le bruyant Slobodan en tête, étaient ravis de cette rencontre entre Ramadan et moi. Taddeï, lui, jubilait : deux grands méchants loups à sa table qui faisaient bien rire les rougissantes mères-grand, en racontant leurs souvenirs de bouffeurs de petits chaperons blancs !...

Après avoir mangé nos brochettes dans cette espèce de patio underground, on remonta par les escaliers dans le salon des Taddeï. Là, on reparla de Carlos, des lettres que je recevais de lui, du téléfilm en deux parties que lui avait consacré Olivier Assayas et qui, paraît-il, n'était pas si mal... Même truffé d'erreurs. Sur Carlos, c'est Diego qui vint, à la demande de son père, nous raconter l'anecdote suivante...

Le petit avait demandé à son copain : « Tu sais qui est Carlos ? » « Non », lui répondit-il. « C'est le plus grand des terroristes ! Il est en prison et il aime bien les émissions de papa ! » « Comment tu le sais ? » « Il l'a dit à mon parrain ! »

Tariq était écroulé de rire. Et comme on parlait des enfants, il nous apprit qu'il en avait quatre, à Londres. La vie y était délicieuse, disait-il. Il voyageait beaucoup. Cinq mille personnes à chacune de ses conférences, qu'il préparait en faisant un plan autour duquel il improvisait. Il me conseilla de m'y mettre, aux conférences... C'était très enrichissant, dans tous les sens du terme. Je dis que je craignais de dilapider ma parole en blablatant devant des parterres de convaincus ou de détracteurs. C'était pour moi de la perte de temps, pour mon écriture même. La conversation vint ensuite sur mon Journal, dont Frédéric sortit un tome, *Kamikaze*. Despot et sa femme, et Tariq ensuite, n'en revenaient pas de le feuilleter, et en le parcourant, de s'apercevoir de mon audace, de ma liberté, de mon indépendance absolues...

— Et encore, dis-je, à cette époque, j'étais chez un éditeur !

Il était une heure du matin. C'est moi qui appris à Taddeï que ses sœurs étaient chez moi alors que moi j'étais chez lui ! En effet, dans le 15<sup>e</sup>, Sandrine et Marie étaient en train de dîner chez Hélène. Elle les avait invitées justement ce soir ! On repartit tous, Taddeï appela un taxi pour Tariq, qui nous précisa qu'il ne payait jamais aucun taxi, tellement tous l'adoraient. Slobodan proposa de me ramener. Claire me prit alors par la taille :

— Alors tu es riche maintenant, tu vas m'inviter au restaurant !

— Quels sont tes goûts ? lui demandai-je.

— Tu les connais, mes goûts...

— Je parle de cuisine... Couscous ou choucroute ?

La femme de Taddeï me lâcha comme un homme laisse tomber une fille avec qui il en a marre de danser, et se dirigea vers Tariq en lui disant :

— Il vous faut une femme !

— J'en ai une... répondit, tout surpris, Ramadan à l'épouse ivre de l'animateur de Ce



*soir (ou jamais !).*

— Je veux dire une femme médiatique, continua Claire. Une qui passe à la télé avec vous mais que vous aimez, pas comme Fourest...

— Il n'a pas besoin de toi pour trouver des femmes... ajoutai-je. Il a un succès fou, toutes sont folles de lui !

Tariq sourit, l'air entendu. Je vis à ses yeux brillants que ça devait y aller, les petites étudiantes, en fin de conférence... D'ailleurs, il me proposa de faire une tournée avec lui, « en région ». Il voulait qu'on fasse des conférences communes. On échangea alors nos coordonnées. Il se dit très décidé à me revoir. « Avec plaisir ! »

J'entrai dans la voiture de Slobodan et nous roulâmes vers la place Beauvau. Sur la route, par la fenêtre, qui vis-je ? Audrey, sur son scooter, qui, elle aussi, rentrait de sa soirée au Paname ! Je dis à Slobodan, qui cherchait son chemin, qu'il suffisait de suivre cette fille sur ce scooter rouge...

— Ah bon ? Comment tu sais qu'elle va vers chez toi ? me demanda le Serbe.

— Je le sais parce que c'est ma femme !

## CCCIV Collabeurland

« De sa soirée au Paname » ? Le Paname, c'était un bar-resto qui faisait café-théâtre et où Audrey jouait son nouveau spectacle, depuis le début de cette année 2010... C'était en haut de la petite rue de la Fontaine-au-Roi, un vrai Golgotha à monter...

Une allure de vieux troquet sombre parigot du 11<sup>e</sup> arrondissement, modernisé en Costes du bled... Il y avait d'abord le couloir, avec des fauteuils Club, puis la salle de resto et le bar à gauche. C'était tenu par Karim, un Kabyle... Sympa, les lecteurs pouvaient venir au Paname acheter mes livres (à condition qu'ils consomment...). Karim avait même permis à mon équipe de monter une table ronde sur *L'Homme qui arrêta d'écrire*...

La musique était trop forte au Paname, mais on ne pouvait pas dire qu'il n'y avait pas d'ambiance... La taverne d'Ali Bobo ! C'est

Kader qui s'occupait du lieu, Kader Aoun, l'ancien manager de Jamel Debbouze, et désormais nègre d'Ardisson dans son émission *Salut les Terriens*. Kader, je l'avais connu avec Taddeï au début des années 2000. Il m'aimait bien, le Marocain, un peu faux-cul sous son allure de reggae-intello... Il vivait avec sa mère en banlieue, malgré sa peoplerie et son pauvre petit paquet de fric. Il trouvait que j'avais été injuste avec Jamel, et même avec lui. En effet, dans *J'enfonce le clou*, je racontais une scène où les deux collabours m'avaient croisé à Saint-Germain en 2003, la veille de mon départ pour Damas. Kader me prenait pour un fou, mais au fond il savait que j'avais raison...

D'ailleurs, Kader Aoun et Jamel Debbouze s'étaient séparés depuis peu de temps. En perdant Kader, c'était comme si on lui avait arraché l'autre bras, à Jamel. Le ventriloque à dreadlocks et sa marionnette amputée.

À part quelques Noirs ou pédés, tout le monde était arabe au Paname. Aucune différence entre les clients, les serveurs, les cuistots, les comiques, les producteurs et le patron ! On se serait cru à Collabeurland !

Les mecs : sortes de brutes « soignées », mais de traviole, Arabes intégrés encore un peu voyous pour faire genre... Les filles : mi-putes mi-soumises qui se la jouaient non soumises, mais encore un peu putes, chaudasses endimanchées ultra maquillées, grasses et bouillantes...

Et c'est là que mon Audrey joua plusieurs mois son spectacle *Comment épouser un milliardaire*, au milieu d'humoristes racailleux bien sympathiques qui ne savaient malheureusement que raconter leurs sempiternels problèmes d'identité et de mal-baise.

Tout ça à la cave ! C'était sur une scène de poche, collée à la cuisine où d'autres Beurs faisaient la bouffe, que les comiques de l'écurie Kader se produisaient... Les amateurs de bonne tranche pouvaient descendre avec leur verre et le poser sur des guéridons. Mais pas question de manger devant l'« artiste »... Karim, Kader et les autres croyaient sans doute qu'ainsi, ils imposaient au public le respect de leurs petits poulains censés faire rire à gencives déployées. Le fameux

« respect » cher aux Beurs ! Et encore une méconnaissance profonde des Arabes dans un domaine de plus !...

Toute ma jeunesse, j'ai assisté à la queue de comète de cet art si spécial et si risqué qu'était le music-hall, et particulièrement le cabaret. Enfin des prestations de vrais humoristes, et même d'acteurs ! Dans des cabarets donc, quatre-vingt-dix personnes mangeaient, couverts cliquetants aux mains, verres trinqués, assiettes tintinnabulantes, avec rots divers, prouts, qu'importe ! pendant le « numéro » de ce qu'on appelait un « dîner-spectacle ».

Que de soirées intenses passées soit sur scène (au trombone avec mon père), soit dans les loges au Don Camilo, aux côtés de Pierre Repp, Gérard Séty, André Aubert, Jean Valton, Max Fournier et même Jean Le Poulain de la Comédie française qui cachetonnait là, mais avec grandeur ; ou alors à l'Orée du Bois, la Belle Époque et la Tête de l'Art, avec Francis Blanche, Darry Cowl, ou carrément Amália Rodrigues...

Oui, ça ne gênait pas la plus grande chanteuse de fado de tous les temps de déchirer, face à une cinquantaine de bâfreurs souvent grossiers, beaufs et bruyants, une poignante *saudade* !

## CCCV

### Chomsky chez Taddeï

Justement, c'est au Paname que je fus abordé un soir par un groupe de filles arabes, dont l'une pas mal, un peu grand cheval mais sexy, Nawelle. Elle n'en revenait pas de me voir en vrai. Elle me dit m'avoir beaucoup apprécié chez Taddeï... D'ailleurs, elle allait y aller elle aussi, chez Taddeï, le lendemain, où il recevrait Noam Chomsky. Nawelle serait dans le public, bien qu'ayant été déçue par la première prestation du vieux Juif antisioniste au Collège de France : « J'irai le voir chez Taddeï, ce sera sa séance de rattrapage ! » me dit-elle.

Nawelle n'était pas la seule à se méfier de Chomsky. J'avais briefé Taddeï... S'il y avait

une question qu'il devait absolument lui poser, c'était celle du 11-Septembre ! Et en même temps, le pousser dans les cordes, c'était lui rendre service. Éclaircir le sujet... Il y avait tellement de chomskyens qui pensaient qu'il était complotiste ! J'avais lu qu'il ne l'était pas du tout, mais jamais il ne s'était exprimé officiellement sur la thèse bobardeuse. J'avais insisté plusieurs fois auprès de Frédéric : il ne devait pas le laisser repartir sans que Chomsky crache le morceau !

Devant mon poste, je scrutais le moment... *Ce soir (ou jamais !)* avait sous-titré l'entretien « Chomsky : Le penseur le plus célèbre du monde face à l'actualité ». Et puis quoi encore ? Taddeï était dans ses petits souliers devant ce Woody Allen moins vieux que je ne l'aurais cru. Quand ils étaient filmés tous les deux, Nawelle apparaissait à l'image, bien en évidence. On ne voyait qu'elle ! C'était difficile de fixer son regard sur le grigou juif, cet « ardent défenseur de la liberté d'expression », comme le définissait Taddeï, encore un ! Sa bibliographie craignait sur les bords. Il avait fait un dialogue avec Jean Bricmont, le débile

belge (le revoilà !), dans la petite collection des Cahiers de L'Herne, dirigée par mon vieux copain renégat François L'Yvonnet. Tous les faux-culs réunis dans la même édition, L'Herne... Pauvre Dominique de Roux, et sa tombe retournée !

Un qu'on voyait bien aussi, de façon ostentatoire, derrière Chomsky, c'était Arrabal, qui avait participé au plateau précédent, sur le sport. Il arborait un tee-shirt à sa propre gloire qu'il n'arrêtait pas de resituer dans le champ de la caméra. Était-ce pour salir Chomsky, ou pour le soutenir, mais en ramenant sa gueule ? Ou alors pour lancer un message codé ? Aucun des observateurs qui commenteraient cette auto-pub d'homme-sandwich espagnol ne remarquerait que le tee-shirt était un détournement de la *Leda atomica* de Salvador Dali, avec la tête d'Arrabal à la place de celle de Gala, agrémentée de l'affiche du film d'Arrabal *Viva la muerte*, dessinée par Topor...

Quand Taddeï demanda à Chomsky pourquoi il était si critique envers Israël, Chomsky dit qu'il était surtout critique envers



les États-Unis, et que les Américains soutenaient Israël. Ça avait l'air logique et légitime, mais déjà la clé pour comprendre le manque de substance de l'anti-israélisme chomskyste avait été tournée. Sa vraie cible, c'était l'Amérique, c'est-à-dire son pays (dans lequel peut-être ne se sentait-il pas aussi bien que ça en tant que Juif, un comble...). Il n'attaquait pas l'Amérique parce qu'elle soutenait Israël, il attaquait Israël parce qu'il était soutenu par l'Amérique, le pays qui le débectait le plus... Nuance ! Moi, mes détestations des deux étaient bien séparées... D'un côté, je haïssais l'Amérique pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec Israël, et de l'autre, je haïssais Israël pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec l'Amérique.

Ce nain-clown grotesque d'Arrabal continuait de se glisser bien dans le champ... Il ne voulait même pas que son tee-shirt soit caché par un bout de tête de Taddeï ! Et Chomsky vasouillait toujours dans des questions de droit international, de légitimité et de « crise », d'« élections libres »... Il parlait aussi d'Israël comme d'un État qui avait le

droit de « survivre », mais pas de se comporter comme un État criminel. Très beau gros plan de Nawelle. Elle avait aussi de grandes mains de branleuse. Je n'arrivais pas tellement à me concentrer sur le blabla pleurnichard du Juif américain antisioniste qui râlait parce qu'on ne le laissait pas aller faire une conférence à Ramallah, tu m'étonnes ! Des problèmes universitaires... Après l'URSS, Monsieur Noam parla du « monde blanc ». Blablabla blanc... Je m'endormais.

Enfin, Frédéric aborda le 11-Septembre ! Il rappela que Chomsky avait eu l'air de se réjouir des attentats du 11-Septembre en disant que les Américains l'avaient bien cherché.

— C'est pas tout à fait ce que j'ai dit... botta le vieux en touche.

Il rectifia en disant que ça avait été un acte épouvantable, peut-être l'acte criminel « le plus épouvantable du monde ». Aussi bas de gamme qu'un Bricmont, Chomsky parla ensuite d'un autre 11-Septembre, celui du Chili, avec Allende. Cliché, cliché ! Pour lui, le

11 septembre 1973 était peut-être encore pire que le 11 septembre 2001. Encore une façon de trouver qu'un coup d'État militaire *made in CIA* contre un pays d'Amérique latine avait plus de valeur qu'un attentat arabe anti-américain à la barbe de la CIA sur le territoire des États-Unis...

Chomsky venait pour son livre, *La Fabrication du consentement*. Je préférais *La Fabrication des Américains* de Gertrude Stein ! Au moins, dans son chef-d'œuvre, Gertrude avait démonté chaque personnalité américaine au plus profond de sa psychologie butée protestante. La « fabrication du consentement », c'était pour Chomsky juste de la propagande. Et ça y était, Taddeï y arriva enfin, ouf ! Au bout d'une heure :

— Monsieur Chomsky, dans ce livre, vous expliquez qu'il n'y avait pas de complot, il n'y a pas quelqu'un qui donne des ordres pour que cette propagande ait lieu, si elle a lieu. Alors comment opère-t-elle ? Pourquoi est-ce que moi, en tant qu'animateur de télévision, je relayerais une propagande sans que personne ne m'en donne l'ordre ?

Excellente question, Frédéric ! Chomsky y répondit par la plus grosse tarte à la crème jamais lancée : George Orwell ! Encore ! C'est tout ce que Chomsky avait comme référence ! J'étais très déçu. Il vanta *La Ferme des animaux* et son introduction inédite où Orwell disait que les dictatures n'étaient pas les seules dont il fallait se méfier, mais aussi les démocraties, plus sournoises, avec leurs ploutocrates aux manettes de l'information. Quel besoin Chomsky avait-il de prendre Orwell comme validateur rétroactif ? Ne s'apercevait-il pas que c'était ce chantre pseudo-prophétique du passé qui était en train, en 2010 même, de faire des ravages posthumes sur tous les cerveaux ? Oui, ceux qui étaient chargés de faire passer l'information (comme Taddeï) choisissaient ce qu'ils estimaient que le peuple devait savoir et ce qu'il devait continuer d'ignorer. Mais un Chomsky n'aurait pas dû avoir besoin d'un Orwell pour comprendre que l'information était filtrée par les élites éduquées dans le sens de l'endoctrinement inconscient. C'était une question de répartition de l'information,

comme il disait, et de marché. Ça, c'était une bonne piste ! Je t'en prie Noam, laisse Orwell dans la poubelle ! Tu dis mieux :

— Il y a les gens comme nous, les classes éduquées, qui ont été dans les bonnes écoles, qui ont eu un bon enseignement et qui ont été endoctrinés à ne pas voir certaines choses ! C'est ce qu'on peut appeler l'auto-refoulement. C'est une ignorance délibérée, parfois consciemment, parfois inconsciemment. Je pense que nous ne voulons pas savoir parce que ça nous met trop mal à l'aise, et nous présentons une vision du monde qui correspond aux intérêts des pouvoirs en place et des privilèges de nos classes privilégiées. Ce n'est pas une conspiration, c'est un processus normal, c'est comme ça que l'Histoire fonctionne depuis le début... Ça prend différentes formes dans différentes sociétés, certes. Dans une société libre, ça marche de la manière que j'ai décrite...

Taddeï arrivait à la fin de l'entretien, il ne pouvait pas me faire ça ! Louper la question, *the question* ! Le *to be or not to be* complotiste ! J'avais exigé du père de mon

fil-leul qu'il la pose à Chomsky, encore à ce moment-là vénéré par toute la frange soralo-dieudonnesque ! C'était mon coup de poignard mis dans les mains de mon animateur préféré :

— Monsieur Chomsky, que pensez-vous des théories du complot qui, parfois, s'appuient sur votre thèse de la fabrication du consentement, en particulier sur le 11-Septembre ? Quel est votre sentiment à cet égard ? Quand on dit par exemple que le 11-Septembre n'a pu avoir lieu qu'avec la complicité du gouvernement des États-Unis...

— Je crois que c'est une théorie populaire, qui a vu le jour en France, qui a contaminé les États-Unis, et un tiers de la population croit ça. C'est très improbable. Supposons que le gouvernement Bush ait effectué ce 11-Septembre, est-ce qu'ils auraient incriminé les Saoudiens ? Non, à moins qu'ils soient complètement fous. Ils auraient incriminé les Irakiens, parce qu'ils voulaient envahir l'Irak. S'ils avaient effectué ce crime, sans être fous, ils auraient incriminé les Irakiens, et ils auraient été soutenus dans leur invasion de l'Irak, avec une résolution des Nations unies,

le soutien de l'OTAN... Ils n'auraient pas eu besoin d'inventer je ne sais quelle théorie sur les armes de destruction massive, la relation entre Saddam Hussein et Al-Qaïda, qui risquait de les discréditer ! Donc, non, c'est ridicule. Et de toute manière, il n'y a aucune preuve sérieuse. Ce n'est pas plausible, c'est improbable, ça n'est pas logique.

Pas mal du tout... Hélas, il poursuivit :

— En fait, ils ont incriminé les Saoudiens, mais en fait il n'y avait que deux personnes qui avaient intérêt à le faire, c'était Saddam Hussein, qui voulait détourner l'attention sur l'Arabie saoudite, et puis Oussama Ben Laden, qui est un ennemi de l'Arabie saoudite. Donc, si on veut s'amuser avec des théories du complot, il faut incriminer Saddam Hussein et Oussama Ben Laden, ce n'est pas ce que je dis, mais ça doit être la conclusion de ceux qui vont chercher je ne sais quelle théorie obscure de complot. Je crois qu'il ne faut pas mettre en cause les faits, les réalités telles qu'on en a fait état.

Bof... Pas très concluant finalement. Les raisons invoquées par Chomsky pour détruire

la théorie du complot n'allaient pas convaincre les complotistes... Chomsky se prenait les pieds dans le tapis roulant qui, par exemple, avait embarqué pour la soute les valises à l'enregistrement du vol 93 New York-San Francisco (« escale » en forêt de Pennsylvanie)!

Enfin, Chomsky avait quand même clairement dit, si on peut dire, qu'il était contre ces thèses « improbables », et qu'il fallait s'en tenir à la réalité des faits tels qu'ils ont été exposés. Rien que ça allait déclencher un cataclysme chez les chomskyens d'Égalité et Réconciliation et du public de Dieudonné. Ouf ! La mission avait été accomplie par Taddei, d'une façon plus ou moins tordue, comme le deuxième avion, celui de Marwan al-Shehhi, s'était *in extremis* tanqué dans la deuxième tour après un parcours zigzaguant.

Le sujet Faurisson, ensuite. Arrabal s'agitait comme un grelot derrière ce bouffon de Chomsky, ou le contraire... Taddei n'allait pas le laisser partir sans se laver lui-même de la moindre éventualité d'accusation de complaisance vis-à-vis du vieil Américain qui



avait soutenu le révisionniste français. Chomsky faisait son Dieudonné... Il n'avait pas « soutenu » Faurisson, mais signé une pétition pour la liberté d'expression... Pour Chomsky, punir Faurisson, c'était le mettre en vedette. En Amérique, on ne punit pas les révisionnistes, et les Américains ne connaissent aucun autre révisionniste que Faurisson. Quant aux révisionnistes américains, ils sont négligés, justement parce qu'ils ne sont pas poursuivis.

Fin. Malgré mes réserves, j'étais satisfait de ce coup de bowling plus que de billard. Chomsky avait désavoué en direct à la télévision française la théorie du complot ! Il allait donc être vilipendé, ça ne tarderait pas. Ça faisait une figure de moins dont Soral et sa bande pourraient se réclamer. La figure historique de l'antisionisme avait glissé une sacrée « quenelle » à Dieudonné et à Soral !

CCCVI

Moix, figure de prout

Abordage meurtrier par Israël d'un bateau humanitaire en partance pour Gaza ! Encore une histoire de bateaux comme je les adore. Il faut dire que la flottille « pacifique » était un peu concon d'avoir imaginé qu'Israël ne bougerait pas sous prétexte qu'elle ne transportait que des « humanitaires ».

Les esquifs sympas étaient partis dans les eaux interdites « pour débloquer le blocus »... Et puis quoi encore ? C'était évident que les Juifs bloqueraient les débloqueurs ! Je voyais sur les images une petite barque, très belle d'ailleurs, bleue, jaune et blanche, avec son petit pont, un vrai bateau de pêcheurs, avec des drapeaux agités dans le vent palestinien. Il y aurait eu des tableaux à faire... C'était surtout ce premier navire qui était peignable ; les autres, c'étaient des cargos, une demi-douzaine, bourrés de provisions pour les blocussés. Même si tous avaient leur charme... Le *Mavi Marmara*, avec son beau drapeau turc ! Et puis le *Mésogée*, et l'*Elftheria*, et le *Sfendoni*, tous grecs ! Mais aussi le *Gazza*, encore un Turc plein de ciment et d'acier !... Il y avait même un Irlandais, le *Rachel Corrie*. Ô

vaisseaux un peu poubelles de tout ce que l'Occident avait réussi à emmagasiner pour les martyrs de Gaza ! Fauteuils roulants, matelas, béquilles, fringues en tout genre, médicaments divers et joujoux. C'était aussi l'armada de Babel, car ça parlait dans toutes les langues sur les bateaux. Sept cents passagers venus d'une cinquantaine de pays. Ils s'étaient tous rassemblés à Chypre avant de prendre le large. L'opération contre eux s'appelait « Vents du ciel »... Après « Plomb durci », à ranger dans l'interminable liste des horreurs d'Israël...

Mais pour une fois, les irraisonnables arraisonneurs israéliens en prirent plein la gueule, médiatiquement. Ils avaient beau affirmer que c'étaient les passagers de *Free Gaza* qui, d'après eux, s'étaient comportés comme des pirates lorsqu'ils avaient été abordés, ça passait mal ! Neuf morts parmi les « antisémites », aucun blessé parmi les pauvres Juifs victimes qui ne faisaient que se défendre en empêchant les bateaux de passer... Encore une fois, on reprochait aux « pirates » qui voulaient atteindre Gaza d'avoir organisé une « résistance violente »

contre l'armée israélienne qui voulait « pacifiquement » les intercepter. C'était toujours la même histoire : le châtement devait être châtié à la place du crime.

Pourtant, c'était clair que les passagers n'auraient pas eu intérêt à tirer les premiers... Ils s'étaient juste défendus à coups de projecteurs et en piquant les armes des agresseurs lorsque ceux-là avaient grimpé de leurs zodiacs sur leurs frêles frégates, ou sur leurs cargos, leur tombant même dessus par hélicoptères, armés de Taser et de flingues tirant des balles réelles. La marine israélienne niait avoir tiré, mais tous les blessés l'avaient été par balles. Alors ?

Alors, rien. Comme toujours. Israël empêcha toute enquête sérieuse sur les faits avérés. *Vade retro veritas !*

Au sujet de cette histoire de flottille, Taddei reçut pour sa Revue de presse hebdomadaire Roland Dumas, Élisabeth Lévy et Raphaël Enthoven, entre autres. Belle empoignade entre Dumas et la Lévy, boudinée dans son pantalon de cuir très Gestapo. Lorsque Dumas fit la comparaison entre Hitler, avant-guerre,

occupant la Sarre tout en disant que c'était de l'auto-défense, et Israël occupant les territoires palestiniens en employant les mêmes arguments (auto-défense), ce qui était une très bonne comparaison, Élisabeth Lévy bondit. Elle fit semblant d'avoir compris que c'était elle que Dumas comparait à Hitler. Non, c'était Israël tout entier, connasse ! Comme elle s'énerva en s'insurgeant qu'on puisse la comparer à Hitler, Dumas chatouilla la barbe du diable :

— Et pour cause... La façon dont vous défendez Israël me laisse penser que vous avez quand même des bribes...

En effet, il y avait chez Élisabeth-la-pas-très-catholique un pro-israélisme proprement « hitlérien », dans sa méthodologie de pensée et ses arguments. C'en était trop. La Lévy suffoquait :

— Ça ne mérite pas de réponse, parce que la seule réponse serait de balancer mon verre, et je vais rester polie.

— Allez-y ! la défia l'alerte vieillard.

Merde... On était à deux doigts dans le nez crochu de vivre un *bis* de l'altercation

Ménard/Klarsfeld !... Hélas, Taddei écrasa le clash. Il faisait toujours dans sa culotte dans ces cas-là. Dans ces cacas-là... Il s'empessa de traduire à la Lévy ce qu'aurait voulu dire Dumas, mais ce n'était pas du tout ça. Frédéric ne voulait surtout pas d'éclats, alors que c'était ce soir-là ou jamais... Le seul à défendre la Lévy fut bien sûr le fils Enthoven, qui voulait absolument considérer le Hamas comme un mouvement terroriste...

Un également qui ne comprenait rien à rien, une fois de plus, à l'affaire, c'était Yann Moix... Je le regardai, chez Taddei encore, une émission plus tard... Plus ravagé que jamais, Yann n'arrêtait pas de fermer les yeux chaque fois qu'il ouvrait la bouche, comme une poupée en plastique renversée par sa propre bêtise. Il était sur le plateau avec Marek Halter, Dominique de Villepin et Jean Parvulesco. Ça ne volait pas plus haut pour autant. De Villepin, toujours impeccable, fut obligé de chasser comme une grasse mouche velue Moix qui traitait les victimes de *Free Gaza* de « kamikazes humanitaires ». Yann se voulait le chef de file des contre-flottille...

Capitaine Moix à la barre de l'*Embargo* ! À la proue ! Bien lécheur de cul devant « Monsieur le Premier ministre », Yann se permettait de donner son avis d'incompétent : ça lui posait un « énorme problème en tant qu'écrivain », que les faits et l'analyse des faits soient concomitants à notre époque. Mais c'était ça justement, le défi de l'écrivain d'aujourd'hui, vieille peau de banane pourrie !

Énormités sur énormités : pour le Moix, les humanitaires de la flottille étaient comme des Mohammed Atta qui, lui, avait été manipulé par Al-Qaïda pour devenir un kamikaze. De plus en plus ignoble : ces kamikazes humanitaires n'étaient pas là pour faire des dégâts mais pour qu'on fasse des dégâts sur eux, pour qu'on les plaigne et que ça rejaillisse sur Israël !... Le seul tort d'Israël, pour Moix, c'était sur la « forme ».

L'amoureux de Blanrue finit son laïus en disant que les morts d'Israël étaient plus importants que les autres... J'en voulais à Taddei d'avoir laissé parler cet imbécile criminel, même soi-disant pour montrer sa connerie. Moix était tellement gerbant que

même Marek Halter préférait donner raison à Villepin. Ce genre d'horribles convertis au judaïsme moral parce qu'ils venaient de découvrir qu'ils étaient marranes n'impressionnaient guère le barbu biblique polonais qui n'allait pas si loin dans le zèle. Il aurait fallu d'ailleurs créer la catégorie des « Marranes zélés », sur mesure pour Moix !

Jean-Michel Ribes, aussi, présent également, était obligé d'exprimer son mépris pour Yann Moix, hystérique d'Israël, israëlstérique ! À la fin, comme Parvulesco n'avait pas dit un mot, Taddeï lui demanda ce qu'il avait pensé de cette émission :

— Extrêmement technique, dit le chauve obscur mutique.

Je crois que ce fut bien le seul invité de *Ce soir (ou jamais !)* venu sur le plateau pour ne rien dire, sauf ça. Taddeï avait eu raison de lui donner le dernier mot, ou plus exactement les deux derniers, et les seuls.

CCCVII

Kader Aoun, le collapseur



À 18 heures 30, mon « chauffeur de maître » (comme il s'appelait lui-même) Pierre Robin était déjà là, en bas de chez moi. Il était mal rasé, maigre, dans un jour sombre. On chargea sa voiture de mes livres. Hop, chez mon distributeur Topplers, à Bagnolet ! Robin me fit mourir de rire en racontant qu'à la mort de son père, ses enfants, c'est-à-dire lui et sa sœur, avaient découvert sa double vie : le papa donnait tout son fric à une Colombienne qu'il avait installée dans une piaule. La famille Robin avait trouvé des lettres, des photos, dont l'une où on voyait le vieux avec sa pute de Bogotá devant la tour Eiffel...

— C'était pas un trucage ! sardoniqua Robin. Il l'emmenait partout, et jamais je n'ai vu mon père comme ça ! Le visage du bonheur...

En plus, papa Robin leur avait laissé des dettes à payer. Dans le « tragique guignard », comme disait Audrey, Robin était excellent. Sur la route toujours, Robin me raconta que Frigide Barjot à Trouville avait très mal pris l'extrait de *L'Homme* la concernant elle et son mari Basile et que Robin lui avait lu à table.

Elle avait même viré tous ses copains en les insultant: « Cassez-vous! »

— Magie du verbe nabien... dit Robin en souriant.

À 20 heures 30, Pierre – qui avait une réunion d’anciens fafs *new wave* – me déposa au Paname. C’est là qu’on avait décidé de se retrouver tous pour fêter la troisième édition de *L’Homme qui arrêta d’écrire* en quatre mois... Couscous général! C’était « organisé » par Yves, avec Moody, de passage, et Aziz Ait-Aoudia, tout à fait bonhomme, mais dont je m’aperçus ce soir-là qu’il était conspi jusqu’à l’os...

Avec Moody, on essaya d’expliquer à leur ami d’enfance du lycée Descartes la bêtise de la thèse complotiste (peu cartésienne) et même, on massacra allègrement dans sa face de Kabyle cette nouvelle race d’Arabes soumis fanatiques qui croyaient que les Américains dirigeaient le monde au point d’avoir eux-mêmes fabriqué le 11-Septembre!

Aziz, bien que très sympa, n’en démordait pas:

— Tu as tort, mais pour des raisons estimables... me dit-il.

Pour lui, j'étais un rêveur qui attribuait les attentats du 11-Septembre aux Arabes par amour pour eux. J'avais un bon fond mais je n'étais pas réaliste, il était évident que c'étaient les Américains. Je m'énervai et lui demandai, en tant qu'Arabe, de prendre ses responsabilités :

— Mais qu'est-ce que tu fais ici ? Va à Gaza !

On changea de conversation. Sur le cinéma, je m'aperçus que Moody était bien faible. Il trouvait nul le *Cape Fear* de Scorsese, pur chef-d'œuvre remake mise-en-abymien extraordinaire ! Il fallut que je le reraconte et que je lui explique... Je voyais bien que Moody, lui aussi, mais dans un autre genre, était aveuglé par son américanisme complexé et le mauvais goût qui allait avec. Politiquement aussi, je commençais à voir des faiblesses dans son analyse, car il croyait par exemple que la flottille arraisonnée brutalement par Tsahal était un événement majeur dans l'histoire d'Israël et que le pays ne s'en remettrait pas...

— Bof, lui fis-je, ça retombera, comme le reste.

Arriva alors Kader Aoun et son associé Mehdi Thierry (ça rappelait « Albert Ali »). Ils étaient en voiture et nous tous en terrasse, avec Nadia et Audrey. Mouvements d'agitation. Kader descendit de la caisse et me raconta la dernière enculerie d'Ardisson... Hervé Morin, le ministre de la Défense, était passé dans l'émission *Salut les Terriens* avec Robert Ménard et Karl Lagerfeld. Mais *a posteriori*, après l'enregistrement, il estima ne pas avoir assez défendu Israël au sujet de la flottille. Le ministre avait donc demandé à Canal+ de supprimer les phrases des deux autres qui étaient trop offensives contre les Juifs pour que sa mollesse à lui se voie moins. Le ministre était donc intervenu pour censurer les attaques légitimes de Karl et de Ménard contre ces salauds de Tsahal afin que par contraste, ses réserves timorées pour défendre les crimes israéliens puissent passer pour de l'approbation sans retenue ! À son goût, Morin n'avait pas été assez le ministre de la Défense

d'Israël ! Il était fou de me dire ça, Kader ! Comme si je n'allais pas l'écrire !

Je lui présentai Moody, l'auteur de *Contre-croisade*. Aoun trouva que c'était un bon titre... On parla rapidement du 11-Septembre, mais le producteur du Paname désapprouvait les attentats :

— C'est pas bien de tuer trois mille gens... disait le Marocain magnanime.

On revint sur la flottille, et là ce fut Mehdi qui s'exclama :

— Pour une prochaine fois, il faudrait plutôt des bateaux pleins de shit et de putes pour calmer la zone !

— C'est malin, lui dis-je en lui lançant un regard noir.

À la limite, un Blanc pourrait dire ça, et surtout un d'extrême droite plutôt favorable à Israël et bien raciste contre les Arabes ! En avant, le cliché du Beur de cité endormi au shit ! Mais qu'un Arabe, face à d'autres musulmans comme Aziz, Moody – ou même Nadia –, et à des pro-musulmans comme moi, et même à un Pied-Noir comme Yves (peut-être le plus choqué d'entre nous tous), se

moque du blocus de Gaza et de ceux qui essaient de débloquer, même de façon maladroite, cet enfermement mondialement notoire était plus qu'irresponsable : coupable !

C'était ça, la mentalité des collabateurs qui frimaient dans les milieux du show-biz (tu parles d'un show-biz : Le Paname !), gorgés de séries américaines, essayant de les imiter, écrivant les vannes d'Ardisson ou montant des spectacles de propagande dérisioniste, mais incapables d'un mot, ne serait-ce que de compassion, pour leurs frères, et encore moins pour ceux qui essayaient de les aider...

Quelques jours plus tard, c'était au tour de Soral de venir voir (avec Caroline) Audrey au Paname... Il était sorti de son spectacle emballé :

— C'est mieux que ma sœur ! De l'humour français, enfin... lui avait-il dit.

Alain avait en effet beaucoup apprécié *Comment épouser un milliardaire*. Il y voyait même une dénonciation de la finance et des enculés qui dirigeaient tout, même si dans la liste de *Forbes*, parmi les milliardaires

qu'Audrey stigmatisait, sous couvert de révérence *girly*, il n'y avait pas un seul Juif.

Soral, lui aussi, avait remarqué toute la faune malsaine d'Arabes cyniques et apeurés qui se coagulaient dans ce Paname. Et il ne s'était pas gêné pour dire tout fort à Audrey : « Tu ne dois pas rester dans cette boîte de blédards... » Le mot avait été répété plusieurs fois, et bien fort, pour que Karim, Kader et Mehdi l'entendent. Mais une fois encore, Soral se trompait de mot : ce n'étaient pas des blédards mais des collabeurs... Pire même : des collabeurs soi-disant grandes gueules et qui faisaient leur beurre de leur peur... Peur d'être assimilés aux terroristes et peur de ne plus être assimilés aux Français... Des collapeurs !

## CCCVIII

### Pour un front anti-conspi

De même que j'avais briefé Taddeï pour qu'il demande à Chomsky de s'expliquer publiquement sur le complot, de même je

demandai à Ménard, qui m'avait appelé pour que je le tuyaute sur son interview de Carlos, de poser la question à mon ami révolutionnaire vénézuélien emprisonné. Ce qui fut dit fut fait ! Et même mieux...

Ménard, sous l'influence de sa femme Emmanuelle Duverger, avait illustré l'entretien avec Carlos dans son magazine *Médias* par mes dessins et aquarelles proche-orientaux... Trois gouaches et encres inédites que je n'avais pas exposées à l'Office du tourisme du Liban et qui se retrouvèrent à décorer les quatre grandes pages que Ménard avait offertes à Carlos, qu'on voyait sur une photo tendre le poing (« le mythe Carlos ne m'est jamais monté à la tête », disait-il, malgré le téléfilm fleuve que lui avait consacré Assayas, que je me promettais d'aller voir dans les jours qui venaient). « *Entretien réalisé par Robert Ménard – photos : collection particulière – peintures : Marc-Édouard Nabe* »...

Ménard avait eu l'élégance de préciser dans un encart : « *L'Homme qui arrêta d'écrire : ami de longue date de Carlos, avec qui il*



entretient une correspondance suivie, l'écrivain et peintre Marc-Édouard Nabe a accepté d'illustrer cette interview. » Et il ajoutait une pub pour mon site. Carlos lui-même n'était pas en reste. À un moment de l'interview, Ménard lui demanda de confirmer qu'il avait bien écrit dans *La Vérité*, et Carlos dit : « La mouvance trotskiste-CIA a réussi à faire fermer le mensuel *La Vérité* après quatre numéros. Cela ne m'empêche pas de continuer à commenter l'actualité ailleurs, et au génial Marc-Édouard Nabe de publier en auto-édition "Internet", une première (son vingt-huitième livre). »

Sur Dieudonné, Carlos était plus indulgent que moi. Et il pouvait encore croire en sa sincérité : « Dieudonné est un grand de l'humour, très courageux dans son rejet de la bien-pensance. Son combat antisioniste est aussi le mien. » Enfin, la question phare, Ménard l'alluma à la dernière page. Lui aussi, comme Taddeï, avait respecté mon *deal*, et après Chomsky, c'était Carlos qui affirmait on ne peut plus explicitement :

— L'idée d'écraser un avion contre le World Trade Center vient du martyr Mir Murtaza Bhutto. Elle a été émise au mois de mars 1991, j'en suis témoin. Je ne partage pas les « thèses » conspirationnistes. Ce n'est pas parce que le gouvernement états-unien ment sur tout tout le temps que les opérations de sacrifice du 11 septembre 2001 sont l'œuvre de la CIA ou du Mossad. Elles sont des actions djihadistes !

Et tout ça à côté de ma gouache ! Quelle baffe dans la gueule des conspis, et de Soral, Meyssan et Salim en particulier... J'embrassai le magazine de Ménard ! Donner la parole à Siné, à Konk, à Carlos, à moi, donc, et à d'autres : il aura au moins fait ça, ce petit Pied-Noir à queue de rat ! Il faut être juste !

Évidemment, moins d'un mois après Chomsky, Carlos allait être répudié par toute la marmaille « dissidente ». L'un serait vu comme un vieux Juif louche américain qui n'avait rien compris, et l'autre comme un ringard de la politique années 70 qui, du fond de sa prison, ne pouvait pas être au courant des choses de la « réalité ». Qu'importe ! À

travers Taddei et Ménard, j'avais frappé. Chomsky et Carlos, sur ce point précis, étaient d'accord avec moi. Carlos, surtout ! Cela m'importait qu'il exporte notre pensée commune sur la question. Pas question que Soral puisse le récupérer. Dieudonné, qui l'avait annexé ponctuellement pour sa Liste antisioniste, c'était déjà trop.

La petite troupe commençait à se gonfler. Tariq Ramadan, dont je n'avais jamais surpris le moindre penchant conspirationniste ; Houria Bouteldja bien sûr, qui n'était pas non plus tombée dans ce panneau ; Vergès, et désormais Chomsky et Carlos. C'était pas mal pour faire front... Ramadan justement, il m'appela. Très sympa, complice même ! Il enregistrait avec Ardisson le lendemain et il y aurait Georges-Marc Benamou dans l'émission. Il voulait avoir des infos. Je lui racontai toute notre histoire... Le coup de poing de Georges-Marc sur mon œil gauche, le scandale d'*Apostrophes*, son rôle de porte-voix de Mitterrand, etc., etc. Tariq se marrait de mes descriptions et promit qu'on se verrait bientôt...

Le même jour, en fin d'après-midi, comme je me baladais à Saint-Germain, qui vis-je sortir de la Hune ? Claude Lanzmann ! Oui, en personne ! En chemisette de lin. Je fonçai droit sur lui en lui tendant la main :

— Et cette poignée de main ? lui demandai-je brutalement.

Comme j'avais mes lunettes noires, il ne me reconnut pas instantanément : « Nabe... » ajoutai-je. Alors Lanzmann me serra vigoureusement la main. Je n'étais pas déçu de sa « poignée sioniste » qui, jusqu'alors, n'était restée qu'au stade de la promesse autographe. Oui, Lanzmann me serrant la main en plein jour, devant tout le monde, devant la terrasse du Flore ! Quelle photo à faire... À vos drones ! Il me tapa même le bras, affectueusement, en me disant :

— Vous avez beaucoup de talent, j'ai lu vos affiches. Même quand vous m'attaquez, vous en avez beaucoup...

Si ça, ce n'était pas un homme ! Et souriant au soleil, massif, lumineux, pas du tout un teint de four crématoire...

— Vous êtes souvent au Tong Yen, dis-je à Lanzmann, voyons-nous !

— Oui, je suis surtout dans le 14<sup>e</sup>. Avec plaisir... me répondit-il.

Ce roc juif me donna même son « mobile », que je notai sur mon carnet. Et on se quitta, chacun pour monter dans le train de son histoire.

Je devais certainement être un des seuls au monde à fraterniser aussi bien avec Carlos qu'avec Lanzmann ! Et pour des raisons bien différentes, mais finalement qui se rejoignaient, qui convergeaient. Vers quoi ? Vers la vérité ! L'ignoble sioniste pro-Israël était dans l'erreur quand il soutenait « son pays », mais il était dans le vrai quand il luttait contre les révisionnistes qui essayaient de faire croire qu'il n'y avait pas eu de Shoah. Lanzmann, comme Carlos, savait reconnaître en moi l'écrivain de la vérité, et c'est ça qu'ils admiraient tous les deux et qui était cohérent.

Cette concordance entre mon éloge fait par Carlos dans *Médias* et ma rencontre avec Lanzmann, qui estimait mon travail, me confirmait, par leurs encouragements

respectifs, que j'entamais un chemin ardu dans une jungle touffue : celui de la recherche de la vérité perdue... Je pense que si Proust revenait dans ces années 2010, c'est *À la recherche de la vérité perdue* qu'il écrirait.

## CCCIX

### Les fantasmes d'Assayas

Je finis par voir le film sur Carlos d'Olivier Assayas... J'avais déjà eu affaire à son frère, l'aussi mou Michka, un dingo de rock... Le producteur du *Carlos*, c'était Daniel Leconte, le pote de Val et Malka à *Charlie Hebdo* (début 1974, Carlos lui-même avait été informé que parmi les journalistes étrangers qui fréquentaient le restaurant qui se trouve derrière Il banco di Roma, rue Hamra à Beyrouth, se trouvait l'*agent* français Daniel Leconte)... Au générique, un panneau-avant-propos disait que le *Carlos* d'Assayas était « avant tout une fiction ». Des éléments avaient été « nécessairement romancés ». Aïe !

Ça commençait en 1973, par les conséquences de Munich. Assassinat par le Mossad de Mohamed Boudia du FPLP (Front populaire de libération de la Palestine) à Paris, puis on se retrouvait à Beyrouth en pleine guerre, avec Carlos (pas mal dans le rôle, Edgar Ramírez, un parent très lointain d'Ilich). Musique, agitation, caméra désagréable... Il se croyait bon dans le *cut*, Assayas : n'est pas Pialat-Dedet qui veut ! Un faux air de film d'espionnage, mais à la française, c'est-à-dire raté. La lumière, le cadrage, les images surexposées, les couleurs saturées... Carlos allait voir Wadie Haddad, chef du département des opérations extérieures du FPLP, qui lui déclarait qu'Arafat était un traître. Vraiment ?

Puis Carlos rencontrait Michel Moukharbal à Paris, le remplaçant de Boudia. Première mission : liquider Joseph Edward Sieff, le boss sionard de Marks & Spencer à Londres, vice-président du Congrès juif et frère cadet de Lord Sieff, le grand chef sioniste britannique (Sieff ne sera que blessé).

Carlos ensuite se regardait nu dans la glace, la queue à l'air (petite, bien sûr...), ou alors caressait une femme avec une grenade, tellement ce pédé d'Assayas voulait le montrer en narcissique « petit bourgeois égocentrique »... Toujours le point de vue du gauchiste parvenu qui méprisait par jalousie l'anar bohème resté lumineux... On connaît.

1975. Moukharbal était interpellé à l'aéroport de Beyrouth. De retour à Paris, il était filé, et donnait Carlos et l'adresse d'une de ses planques, au 9, rue Toullier, premier étage. C'était la fête chez les jeunes Latinos... Des filles hippies jouaient de la guitare, on buvait, quelqu'un frappait à la porte : police. Le flic demandait ses papiers à tout le monde. Sur le passeport de Carlos, il reconnaissait le nom indiqué par Moukharbal. Il lui sortait une photo où on voyait Carlos et la balance ensemble. Carlos niait et demandait que Moukharbal vienne le dire devant lui. Ça tombait bien, l'autre était dans la voiture en bas. Un troisième flic le faisait monter. Pendant ce temps, Carlos allait chercher un revolver dans la salle de bains, et lorsque les



flics lui présentaient Moukharbal pour le confondre, Carlos tirait, tuait Moukharbal et deux des trois flics. Petite interruption dans la sérénade sud-américaine... Puis fuite allègre par une passerelle de l'immeuble !

*Beyrouth again !* Carlos se faisait remonter les bretelles par Wadie Haddad, qui lui confiait la mission d'attaquer l'Organisation des pays exportateurs de pétrole (OPEP) lors de sa prochaine réunion : le but était de tuer les ministres du pétrole saoudien et iranien (Yamani et Amouzegar) pour le compte de Saddam Hussein, tout en revendiquant la défense de la Palestine, et avec l'aval de Kadhafi. Un trois en un ! Remise en forme avec Anis Naccache, un proche de l'OLP, prise de contact avec les Allemands dont Gabriele Kröcher-Tiedemann (« Nada ») et Hans-Joachim Klein (« Angie »)...

Fin 1975. Prise d'otages dans la salle de conf' de l'OPEP à Vienne, hurlements, re-agitations, coups de feu... Dans la panique, « Nada » tuait deux mecs, Carlos un : c'était un Libyen ! Merde ! Les ministres étaient mis sous les tables, explosifs partout, Naccache, Joseph et

Youssef (deux hommes de main) les tenaient en joue. Feu ! Les flics autrichiens ripostaient près des ascenseurs, Klein était blessé au ventre. Repli dans la salle. Sélection de Carlos : d'un côté, les pays neutres (Gabon, Nigeria, Équateur, Venezuela, Indonésie) ; d'un autre, les pays amis (Irak, Libye, Koweït, Algérie) ; dans un coin, les pays ennemis (Arabie saoudite, Émirats, Qatar, Iran).

Carlos dictait à la secrétaire le communiqué de revendications (en français) à lire dans les médias et signé « Le bras armé de la révolution arabe ». L'OLP faisait hypocritement savoir qu'elle condamnait l'action. Klein était évacué.

Le bus exigé arrivait et se chargeait d'otages. Ils partaient pour l'aéroport où ils embarquaient tous. Klein était hissé dans l'avion. Destination : Bagdad. Les Algériens proposaient d'atterrir à Alger pour faire le plein de kérosène. À l'arrivée, le gouvernement algérien voulait négocier la libération de tous les otages, Klein était hospitalisé, Carlos acceptait de libérer les otages non arabes. L'avion redécollait.

Prochaine escale : Tripoli. Mais Kadhafi ne voulait pas qu'il se pose, à cause du Libyen que Carlos avait tué par mégarde pendant l'assaut. Carlos tentait la Tunisie, refus aussi. Donc, retour à Alger. Le commando à nouveau immobilisé était coincé : « Tu n'as plus aucune monnaie d'échange », disait Naccache à Carlos... Celui-ci n'avait plus qu'à parlementer avec Bouteflika, ministre des Affaires étrangères à l'époque, qui proposait de lui donner, à lui et à Haddad, vingt millions de dollars contre les deux ministres Yamani et Amouzegar... Naccache était contre ; « Nada », carrément folle de rage... Problématique terroriste : rester un soldat ou finir en martyr ? Puisque l'opération était foirée, il valait mieux prendre l'argent pour continuer le combat que de se faire couler un bain de sang. Carlos choisissait l'argent.

Année 76. Dans le camp du FPLP au Yémen, Carlos retrouvait Klein, guéri. Haddad (qui se la jouait vachement) accusait Carlos d'avoir « négocié » à Alger, mais lui aussi avait touché aux vingt millions de dollars ! Assayas ne manquait pas une occasion de montrer que

Carlos n'était qu'un mercenaire et que Haddad était soudoyé par des États (Irak, Libye...). Ils faisaient tous deux du clientélisme terroriste cynique... Papa Haddad finissait par exclure Carlos pour insubordination ! Avec Johannes Weinrich (« Steve »), le révolutionnaire allemand amant de Magdalena Kopp, Carlos affinait son discours : Haddad travaillait pour Bagdad, alors que lui voulait bien travailler *avec* Bagdad. Pas à sa solde ! Il rompait avec le repentin Klein, qui désapprouvait l'antisémitisme au nom de l'antisionisme. « Nada » tirait encore sur des flics avant d'être arrêtée. Haddad mourait à Bagdad.

Puis c'était la scène cliché porno-soft dans la chambre d'hôtel avec la féministe Magdalena qui recevait Carlos en déshabillé, il la dominait vite et la révoltée, soudain soumise, se laissait caresser la chatte. Puis Kopp le suçait.

Une dizaine d'années plus tard, Carlos, devenu gros beauf moustachu victor-lanouxien, vivait à Damas. Le mur de Berlin tombait : excès de romantisme d'Assayas. Carlos était viré par la Syrie, qui voulait s'aligner, et allait en Libye avec Magdalena et

leur fille, d'où il était viré aussi ! Donc, Soudan. Il donnait des cours de guérilla à la Lawrence d'Arabie. Il buvait, prenait des putes. Il était dénoncé au guide islamique du coin. Magdalena le quittait. Il offrait ses services à l'Iran. Il avait un problème aux couilles... En 1994, le militaire du renseignement, le général Philippe Rondot montait le kidnapping de Khartoum. Les Soudanais droguaient Carlos, le ligotaient, le foutaient dans l'avion français... Il était arrêté pour le meurtre des policiers de la DST, rue Toullier, en 75... Fin. Au générique, remerciements à Richard Malka et à François Samuelson (*sic* et *berk*!).

Et dire que les critiques étaient en pure extase ! Ils n'avaient donc rien vu ? Et c'était présenté comme un « biopic saisissant », « une mise en scène exceptionnelle ». Prenant argent comptant les fantasmes d'Assayas, Jean-Luc Douin insistait dans *Le Monde* et *Télérama* sur le côté « machiste » et « parano » du « mercenaire » Carlos, insincère bien sûr, et sur son pépin aux testicules : « trahi par sa virilité ». Dans *Charlie Hebdo*,

évidemment, Jean-Baptiste Thoret était à genoux : « une révolution dans les séries françaises », et « à la différence de *Mesrine* ou de *Che*, aucune ambiguïté », sous-entendu : Assayas n'avait pas péché par fascination pour son sujet (cinq heures et vingt-six minutes quand même...). On ne serait donc pas étonné cinq ans plus tard de retrouver, toujours dans *Charlie*, le pro-US Thoret vantant le dernier film du vieux patriotard Clint Eastwood, scandaleux éloge du sniper Kyle, bourré de préjugés racistes, de larmoiements yankees et de désinformations criantes, où l'on verrait pendant deux heures des Irakiens se faire tirer comme des lapins... Comment Thoret aurait-il pu comprendre l'islam révolutionnaire de Carlos ?

D'ailleurs, quand Assayas décrivait son film « politique » qui montrait « la façon dont on passe de l'idéalisme à l'idéologie, de l'idéologie au pragmatisme et du pragmatisme au cynisme », il ne décrivait pas Carlos mais se décrivait lui-même, comme tous les minus gauchos reconvertis par fanatisme dans la mollesse et adeptes du socialo-libéralisme

sauce Canal+, avec dissolution de tout idéal à la clef. Ainsi, Assayas faisait son portrait... Et celui de son scénariste : Dan Franck, nègre notoire de toute la gaugache... Il n'avait pas d'autre auteur sous la main, l'Assayas ? Avec une plume aussi tordue, comment s'étonner que le téléfilm brasse toutes les idées reçues sur l'homme d'action ?

Le Carlos d'Assayas fumait, buvait, baisait, était fasciné par les armes comme si c'était des extensions de son pénis (gros cliché phallique), alors qu'une témoin avait dit que Carlos caressait ses armes avec tendresse, comme si c'était des femmes (je rajouterai « des sexes de femmes »)... Et surtout, dans le scénar' d'Assayas, Carlos ne faisait jamais rien. Une espèce d'arriviste oisif... On ne comprenait rien de ses combats, zéro. Normal, pour Assayas, tout ça n'était qu'enfumages étatiques... Comme tous les gauchards simples, il ne croyait pas aux actes de conviction politique : « Mon éducation politique est situationniste. Le regard que je peux avoir sur le terrorisme n'a jamais été celui d'un gauchiste complaisant. J'ai jamais

avalé les mensonges autour des Brigades rouges ou de la bande à Baader. Pour moi, il n'y a de terrorisme que d'État ! C'est un processus de l'implication, de la mécanique, l'enrôlement de militants dans des intérêts qui les dépassent. »

Imbécile ! Toujours fixé sur cette tarte à la crème de la liquidation d'Aldo Moro par les Brigades rouges en 78 (ce qui est bien tard dans les « années de plomb » pour en tirer une théorie !), sous prétexte qu'il aurait été prouvé que l'État italien avait été de mèche dans cet assassinat, pour décrédibiliser à jamais tout mouvement révolutionnaire. Les gauchos, ces bananes roses, en faisaient une loi...

Assayas parlait également du « marché du terrorisme », des « versions données par les historiens qui sont souvent impossibles », il disait nager « en plein non-dit »... Comme quoi, je commençais à m'apercevoir que le conspirationnisme n'était pas seulement du côté des dentistes beurs marseillais paumés, mais aussi de celui des Blancs bien bien-pensants de gauche, éduqués, cultivés,



donneurs de leçons, et situationnistes *of course...*

## CCCX

### La vérité de Carlos

Ah, il en manquait des choses dans son télénavet, à l'Assayas !... Finalement, il avait réduit les actions de Carlos à la scène de la rue Toullier et à celle de la prise d'otages à l'OPEP. Et évidemment, pour montrer un Carlos meurtrier sans pitié et faible à la fois... Alors que son père José Altagracia Ramírez Navas avait dit de lui : « Mon fils n'est pas un tueur, c'est un licencié ès terrorisme ! »

Et puis aucun *background* historique chez Assayas : on ne savait pas qu'en 70, alors que Carlos avait été très bien accueilli en Jordanie, dans un camp d'entraînement de commandos au Nord du pays, trois avions avaient été détournés par des Palestiniens sur la piste d'atterrissage d'urgence « Dawson's Field », au Nord de la Jordanie, fermée par les Britanniques à la fin de la Deuxième Guerre

mondiale, où on avait fait sauter les appareils. Le roi Hussein montra les dents et réprima l'incursion. Ce fut Septembre noir : les Palestiniens furent écrasés par les Jordaniens, sur le sol jordanien.

En 1971, Carlos, comme bien d'autres, se réfugia alors à Londres, où George Habash l'avait envoyé. Entre 73 et 75, Carlos se basa à Beyrouth, avec de longs séjours à Londres, Paris, Francfort, et même Tel Aviv... 13 janvier 75, un commando s'appelant « Septembre noir » s'apprêtait à flinguer, à Orly même, un avion d'El Al au bazooka. La roquette frappa un avion ; malheureusement, ce n'était pas l'israélien mais un yougoslave. Erreur. Six jours après, le commando pro-palestinien recommença, de la terrasse de l'aéroport. Ça tourna mal et il s'enferma dans les toilettes avec dix otages. Il demanda un avion pour s'échapper. Les négociations furent acceptées, les otages libérés et l'avion s'envola comme un oiseau (noir). Ça n'aurait pas fait de mal à ce fainéant d'Assayas de l'évoquer...

Puis Carlos retourna au Liban, le 23 avril 1975, le jour même où débuta la guerre civile !

Beyrouth devint alors la capitale des Palestiniens et des pro-palestiniens... Carlos avait rencontré Wadie Haddad pour la première fois en novembre 70 en Jordanie, puis une deuxième fois à Beyrouth fin juillet 1971. Pour la « cause », pas de frontières ! C'est depuis l'assassinat de Boudia par le Mossad en 73 que Moukharbal, d'abord, puis Carlos avaient repris le flambeau au sein du FPLP. Leur objectif, c'était de riposter aux ripostes d'Israël contre le carnage de Munich. Le châtement contre le châtement du crime.

La soirée de juin 1975 à la rue Toullier, Assayas en avait fait une réunion de hippies, alors qu'aucun étudiant vénézuélien ne l'était, pas même Leyma Palomares, épouse du Docteur Gonzales... Quant au policier désarmé, il ne fut que blessé par Carlos...

Que d'erreurs ! Évidemment, Wadie Haddad, que Carlos appelait « Abou Hani », n'a jamais dit qu'Arafat était un « traître », en dépit de leurs divergences stratégiques et idéologiques. Le Haddad, médecin oculiste, était avec le Docteur George Habash et deux autres gradués de l'Université américaine de

Beyrouth (la meilleure du monde arabe), un Syrien sunnite et un Koweïtien chiite, les fondateurs du Mouvement des nationalistes arabes (MNA) au début des années 50, qui était devenu en novembre-décembre 1967 le FPLP, marxiste-léniniste. Le Secrétaire général resta Habash, le grand chef historique. Wadie Haddad fut toujours l'ingénieur trésorier, et le génial fondateur et chef du Département des opérations extérieurs du FPLP. Et c'est chez ce même Wadie, en 1973, que Carlos rencontra Moukharbal pour la première fois. Au fait, pourquoi n'était-il pas dit que Moukharbal était un indic tenu par le Mossad ? Mais il n'avait rien foutu cet Assayas ou quoi ?

Sur le siège de Vienne le 21 décembre 1975, tout était si faux aussi... Assayas avait fait de Saddam Hussein, et non de Kadhafi, le commanditaire de la prise de l'OPEP, alors que ç'avait été bel et bien commandité par la Libye. La star visée de la réunion était le Saoudien Yamani. Toute l'opération était avant tout libyenne, pour aider la Palestine contre l'Arabie saoudite.

Assayas n'avait même pas été foutu de regarder les images d'actualité : il y avait eu de la neige dans les rues et autour du bâtiment de l'OPEP ! C'est sous la neige que Klein s'était rendu, blessé à l'estomac. La neige, ça aurait mis une autre ambiance dans son film !... Le but du communiqué que Carlos avait demandé de lire à la radio, c'était de dire qu'il n'y aurait « pas de reconnaissance d'Israël, jamais, par aucun pays arabe », donnant ainsi (mieux qu'un chef de l'OLP...) le *la* à la radicalisation arabe pour plusieurs décennies. Carlos avait dit aussi à Yamani : « Si à 16 heures 30, ils ne lisent pas le communiqué, on tue ton vice-ministre. » Le Saoudien avait alors demandé du papier pour écrire son testament. Yamani avait été sauvé comme ça. On n'a qu'un fragment du communiqué qui, finalement, avait été lu : « ...dans la région environnant la terre arabe palestinienne occupée, et pour permettre à l'État de l'agression sioniste d'exécuter ses projets expansionnistes... » L'idée de prendre en otages des responsables – ordures dans l'ombre – de

saloperies capitalo-mondialistes, n'aurait rien de démodé aujourd'hui !

Dans le feu de l'action, c'est l'assistant du ministre libyen qui sauta sur Naccache (pas sur Carlos), puis réussit à arracher à Carlos le chargeur de sa mitraillette Beretta... De même, c'est le garde du corps du ministre irakien qui essaya de désarmer « Nada » et se blessa au bras (elle n'a tué que le policier autrichien), et c'est Klein qui le tua. De son côté, Carlos tira sur l'épaule du Libyen pour l'épargner au début, puis, dégoûté certainement, l'acheva... Eh, Assayas, ça s'apprend la mise en scène, et pas dans les écoles ou les *Cahiers du cinéma* !

Deux morts de trop, alors que les cibles étaient toujours debout. Enfin, l'une surtout, car l'Iranien Amouzegar était à quatre pattes, et cherchait en vain à embrasser la main de Carlos de peur qu'il ne le tue... Yamani le Saoudien, en revanche, était plus digne.

Les gouvernements firent pression sur l'Autriche pour accepter toutes les revendications des terroristes. Carlos libéra les Autrichiens et demanda un bus pour aller à l'aéroport. Ce n'était pas le Dieudobus, mais le

Carlobus ! Un bus de la poste avec des rideaux fermés... Assayas n'en a rien fait, cinématographiquement parlant ! Avant que l'avion ne décolle, Carlos redescendit en imperméable pour saluer le ministre de l'Intérieur autrichien. Ils se serrèrent la main, et même fraternellement, ils eurent du mal à se la lâcher. On en avait d'ailleurs voulu au ministre d'avoir accepté cette poignée. Célèbres photos. Carlos avec son grand imperméable flottant au vent comme dans un film de Sergio Leone et son béret sur la tête, ç'aurait été pourtant facile à reconstituer dans ce « biopic saisissant »... Non. Assayas a préféré son costumier de Canal+. C'est tellement plus artistique de modifier la réalité !

Carlos remonta dans l'avion. Direction Alger. À Alger, Naccache rencontra le délégué de l'OLP au salon VIP, qui lui transmet l'ordre arrivé d'Arafat d'exécuter Yamani tout de suite. Contre la consigne de Carlos, il avait caché un pistolet sous son blouson (« Nada » aussi). Alors que Naccache avançait vers Yamani devant les journalistes, Bouteflika

s'interposa et ses gardes du corps le désarmèrent, l'amenant tout de suite auprès de Carlos qui avait refusé de parler à la presse.

L'exécution de Yamani aurait été bien pour les Arabes. Elle aurait arrêté la politique saoudienne consistant à faire baisser le prix du pétrole, lequel a toutefois augmenté après l'opération. Carlos dîna avec Bouteflika. Non, il ne prit pas d'argent (ce sont le prince Fahd et le Premier ministre iranien qui firent l'offre de cinquante millions de dollars, au téléphone).

En janvier 1976, Carlos quitta Alger avec « Angie » Klein convalescent dans un jet exécutif de Kadhafi, accompagné par Kamal Kheir-Beik et Hassouna Chaouich, direction Tripoli et ensuite Mogadiscio, avec escales à N'Djaména et Entebbe, où se trouvait Abou Hani.

En 76 toujours, Carlos arriva à Aden, au Yémen. C'était la ville de Rimbaud, qui s'y était fait photographier cent ans auparavant... Arthur, le « mercenaire » lui aussi, à sa façon. La ville islamique n'avait pas bougé depuis Rimbaud. Certainement, il y avait encore



l'hôtel de l'Univers, en ruine désormais. Le bâtiment de la compagnie de commerce où travaillait Rimbaud se situait toujours dans la vieille ville, transformé en centre culturel français vers 1985, avec une plaque à l'entrée à la mémoire d'Arthur.

C'est là que se situait aussi le camp de Haddad, le camp d'entraînement du FPLP-OE (Opérations extérieures), à l'est d'Aden, dans le troisième gouvernorat de la République populaire démocratique du Yémen (Abyan). Une sorte de préfiguration d'Al-Qaïda, une base d'entraînement à l'idéal plus extrémiste que celui du Fatah d'Arafat. D'ailleurs, Naccache avait été chargé par Arafat de surveiller le commando de Carlos pour éviter qu'il nuise à la « cause palestinienne »...

Le 15 mai 1976, Carlos quitta le FPLP à Bagdad, en livrant personnellement sa lettre de démission à Abou Hani (et donnant aussi une copie au responsable militaire Abou Ali Moustapha). Quand Abou Hani lut la lettre de Carlos devant Wilfried Böse et « Nada », il pleura en disant « *Salem, you cannot do this to me* »... Dans le film d'Assayas, on présentait

Carlos comme un petit garçon devant Haddad, qui lui seul aurait raison. Alors que Haddad avait toujours été très respectueux envers Carlos, en qui il voyait son successeur. Selon Assayas, Carlos travaillait pour de l'argent, et Haddad aussi, pour Kadhafi, dans un but pécuniaire, trahissant fondamentalement la cause palestinienne ! N'importe quoi ! Abou Hani n'a jamais travaillé pour de l'argent, et Carlos n'a jamais été un « mercenaire ». Au contraire, Carlos et son groupe exécutaient les mercenaires capturés !

Le 27 juin 1976 (un an jour pour jour après la fusillade de la rue Touiller), ce fut l'« opération Entebbe » ou « Haïfa ». Bien qu'il soit démissionnaire, Carlos (qui se trouvait alors à Alger et qui fut rejoint par Klein et Wilfried Böse) la planifia avec Abou Hani. La Force « Che Guevara » du FLP était chargée de détourner un avion de Tel Aviv en Afrique ! Quatre pirates de l'air dont une femme, « Halima », l'Allemande Brigitte Kuhlmann (enceinte de Carlos de cinq mois), embarquèrent à l'escale d'Athènes. Après une halte à Benghazi en Libye, l'avion se posa à

Entebbe au bord du lac Victoria en Ouganda, en plein pays d'Idi Amin Dada. D'autres pirates montèrent dans l'avion immobilisé et le commando demanda cinq millions de dollars de rançon et la libération de cinquante-trois prisonniers politiques palestiniens. Une cinquantaine de passagers furent libérés ; d'autres triés, parce qu'israéliens, dans ce que Carlos appela « la chambre israélienne ». C'est-à-dire une salle piégée dans l'aéroport.

Plusieurs fois le président Amin Dada viendra visiter les otages, et chaque fois dans un accoutrement différent : costard croisé genre diplomate ; roi nègre en tenue folklorique ; parachutiste de l'armée ; et même costume tyrolien avec plume au chapeau !... Les prisonniers eux-mêmes éclataient de rire... Comme ça traînait, le gouvernement israélien soupçonna Dada d'être, sinon complice, très coulant avec le commando antisioniste. En Israël, Shimon Peres et les autres décidèrent de là-bas de lancer une contre-opération : « Tonnerre »... À quatre mille kilomètres de la prise d'otages, ils répétèrent le moindre mouvement pour venir en surprise prendre

d'assaut l'avion détourné et la chambre israélienne.

La veille de l'ultimatum, dans la nuit du 3 au 4 juillet, au lieu de l'avion rempli des fédâyins libérés promis, deux Boeings « normaux » plus des Hercules discrets se posèrent à l'aéroport d'Entebbe. En surgit une section spéciale hébreue interceptée par les militaires ougandais : fusillades, ripostes, balles perdues, et d'autres moins perdues. L'armée israélienne embarqua les otages sains et saufs dans un des Boeings et repartit pour Tel Aviv... Bilan : sept preneurs d'otages tués, deux otages et des dizaines de soldats ougandais également, qui s'étaient défendus, et quarante-neuf Israéliens, dont Yonatan Netanyahou, le frère aîné de Benyamin... Tout ça évidemment présenté par Israël comme une victoire du tonnerre !

Six mois plus tard, en janvier, Carlos voyagea de Bagdad à Budapest, avec Ali, Weinrich et la femme de celui-ci, Magdalena Kopp (son surnom : « Lilly »)... Magdalena n'était pas du tout une pute comme le sous-entendait le film. Et Carlos a toujours dit qu'il

n'était pas un macho. En plus, se faire sucer n'a jamais été dans ses habitudes. Renseigne-toi, Assayas !

Carlos et Weinrich allèrent à Berlin, où la Stasi n'essaya pas de recruter Carlos (leur soi-disant entrevue filmée est en vérité l'entretien que la sécurité hongroise avait mené avec les deux terroristes pour les prier de quitter le pays). Mais comme il faisait la fête avec des putes berlinoises, Carlos fut repéré. Il quitta Berlin-Est.

En 82, ce sont les Hongrois qui en eurent marre et lui demandèrent de partir. Nouvel appui : les Roumains... Hongrie, Allemagne de l'Est, Roumanie, ça restait toujours des pays communistes. Carlos finit d'ailleurs par se faire virer aussi de Bucarest. On mesure la subversion d'un individu au fait qu'il soit indésirable partout.

En 82 toujours, le commando Carlos était « réduit » à plusieurs centaines de combattants, dont Magdalena et Bruno Bréguet qui allèrent à Paris. Leur objectif : l'arrière-cour de la résidence de l'ambassadeur du Koweït. Les deux amis de Carlos furent

arrêtés dans le parking George V, pas loin de celui de l'avenue Foch où serait tué Lebovici deux ans plus tard, en 1984. Carlos écrivit à Gaston Defferre, ministre de l'Intérieur de Mitterrand. Il exigea la libération de Kopp et de Bréguet. À la fin de la lettre, il mit ses empreintes et donna un ultimatum.

Carlos voulait faire mal à la France. En mars 82, le train Le Capitole, où Chirac devait se trouver, explosa... Il faut savoir que chaque jeudi pendant quinze ans (sept ans et demi avant et sept ans et demi après l'attentat), Jacques Chirac prenait le même train avec réservation sur le même siège en première classe (la bombe fut placée exactement derrière son siège !). Au dernier moment, prévenu mystérieusement qu'il risquait quelque chose, le maire de Paris rebroussa le chemin de la gare et prit exceptionnellement l'avion privé d'un industriel toulousain pour Toulouse-Blagnac... Pourquoi « quelqu'un » l'avait-il averti ? Parce qu'il s'agissait de tétaniser la France, pas de supprimer un de ses hommes politiques, qui en plus avait une

politique pro-arabe estimable. Faire exploser le train *qu'aurait pu* prendre Chirac suffisait.

Carlos cherchait de quoi financer un attentat, ses réseaux syriens l'amènèrent à recevoir la commande, de la part d'Hafez el-Assad, de punir le rédacteur en chef du journal anti-syrien *El Watan Al Arabi* sis rue Marbeuf, et qui, de Paris, lui chiait dans les bottes. L'attentat « tomba » le jour de l'ouverture du procès de Bréguet et Kopp... Ah, je m'en souviens de l'attentat de la rue Marbeuf. J'étais avec Hélène en ce temps-là, on passait souvent par cette rue... Ç'aurait été rigolo que je saute dans un attentat attribué à Carlos trois ans avant la publication du *Régal*!

Le lendemain, le 23 avril, Jacques Vergès, l'avocat de Bréguet et Kopp, fut reçu au JT de Philippe Labro où il s'énerva parce que les Français obéissaient à l'État d'Israël en punissant Kopp et Bréguet. Jean-Louis Debré, juge d'instruction, minimisa les peines, et Kopp n'écopa que de quatre ans de prison, Bréguet de cinq. Vergès serait un des plus assidus visiteurs de Kopp... On le soupçonna d'ailleurs d'avoir servi d'intermédiaire entre

Carlos et l'État français, aussi bien pour le « sauvetage » de Chirac que pour la suspension négociée des attentats.

Carlos était à Belgrade fin 82, puis en 83 à Damas, et au Liban... Il transitait souvent par Moscou vers Aden ou Sanaa, et surtout Tripoli... Mais devant l'entêtement de la France, Carlos fit exploser la Maison de France à Berlin le 25 août 83, en guise de rappel pour la libération de Bréguet et Magdalena Kopp, et d'avertissement implicite au sujet de « Nada », en prison en Suisse. Toujours sa délicieuse manie de faire libérer les femmes ! La libération de la femme, c'était lui ! Finalement, « Nada » serait extradée, jugée et acquittée plus tard, comme tous les membres du commando de l'OPEP.

Puis ce fut l'attentat de la gare Saint-Charles à Marseille le 31 décembre 1983, où Carlos n'a pourtant jamais mis les pieds.

Libérée en 85, Magdalena se rendit à Berlin-Est après un court séjour chez sa mère à Neu-Ulm, puis Carlos vint la chercher à l'aéroport de Damas. Après un passage à Bagdad, à Moscou, à Prague, Varsovie, Bratislava,



Budapest (pour que Magdalena y récupère ses affaires), ils s'installèrent à Damas. Une petite fille naquit le 17 août. Ils se firent expulser de Syrie fin septembre 1991, ils se rendirent alors en Jordanie. En mai 92, Kopp quitta Amman avec sa fille Elba Rosa pour Caracas via Madrid et La Havane. Pour Carlos, ce fut le Soudan en août 1993 avec sa nouvelle épouse palestinienne Lana Jarrar. Il ne donna pas tout de suite de cours de guérilla, mais devint « conseiller du ministre de la Défense soudanais », ce qui était une parfaite couverture.

En 94, Carlos fut filmé par un Philippin en train de danser sur *La Lambada* et *Bibi* dans la salle des fêtes d'un club arménien, où il avait été convié par un Grec marié à une Philippine. C'est la fille adolescente de la Philippine (issue de son premier mariage) qui l'invita à danser et lui donna une aigrette allumée ; son garde du corps libanais dansait, lui, avec une copine éthiopienne. Un peu de précision, Assayas, gauchiste à la noix !

Carlos n'a jamais eu des problèmes de testicules, mais une varice (au diable la

varice !) sur une des trois veines montant de ses couilles, au niveau de la gauche de son bas-ventre. C'est pour ça qu'il se fit opérer. Rien à voir avec ce qu'Assayas avait colporté : une prétendue déficience sexuelle du terroriste ! Plutôt une question de circulation...

La veille du 15 août 1994 (ô Assomption !), Carlos, encore groggy, se faisait tout ce qu'il y a de plus illégalement enlever par les services secrets français en échange de l'aide de la France, grande amie de l'Afrique ! au Soudan corrompu... La CIA (Cofer Black) arrangea sa livraison par le gouvernement soudanais (acheté par le gouvernement saoudien) à la DST... À l'aéroport de Khartoum, la moitié de « ses » gardes (de la sécurité soudanaise) étaient en pleurs. Les barbouzes et leur captif partirent pour la France, que Carlos avait quittée pour la dernière fois le 28 juin 1975...

La dernière image du film d'Assayas, elle aussi, était fausse : dans l'avion volant vers Paris, le général Rondot retirait sa cagoule et son bâillon au prisonnier, et lui disait :

— Vous êtes en territoire français.

Le problème c'est qu'en vérité, Rondot ne lui a jamais parlé !

## CCCXI Taddeï panique

Plus son émission était nulle, plus Taddeï était encensé. La nouvelle coqueluche des médias, l'incarnation du débat moderne culturel et « démocratique » à la télé, c'était lui !... Il avait même donné une grande interview dans *Les Inrockuptibles* que j'avais trouvée consternante.

Je n'avais pas été le seul à réagir à la bêtise de Frédéric... Bernard-Henri Lévy (comme quoi, un très petit cerveau et un énorme peuvent très bien se rencontrer !), dans son bloc-notes du *Point*, repris dans le blog de *La Règle du jeu*, site infâme, était d'accord. Lévy ne me citait pas bien sûr, mais Dieudonné et Soral, si. Et pour reprocher à *Ce soir (ou jamais !)* de les avoir invités... Mais c'était surtout la raison que cet imbécile de Frédéric invoquait pour justifier leur invitation qui

n'avait pas plu à Lévy : « Je suis la preuve et la seule qu'il n'existe pas de complot », avait dit Taddei... Et Lévy l'avait gaulé !

Donc, pour montrer qu'il n'existait pas de lobby juif interdisant à Dieudonné et Soral de venir dans son émission, Taddei les invitait... Lévy résumait ça comme ça : « La seule façon de lutter contre l'antisémitisme, c'est de donner la parole aux antisémites eux-mêmes. » Bien que toujours aussi bête pour confondre révisionnisme et antisémitisme, complot et complot juif, Lévy avait quand même bien vu où la prétention de Taddei l'avait mené. En héros grotesque, Frédéric s'érigait comme le seul capable, par leur simple invitation, de démontrer aux antisémites complotistes qu'ils avaient tort !

« Casuistique », comme disait BHL, car le « philosophe » trouvait un peu gros que Taddei soit la seule preuve que le complot n'existe pas, ce qui était une façon de dire que sans lui, le complot existerait... Ce petit soufflet administré à l'animateur, dont Lévy reconnaissait le talent et qu'il ne mettait pas en danger puisque Taddei était sous contrat

encore quatre ans, disait-il, ne pouvait qu'affoler quand même mon Frédéric... Je le connaissais bien, et attendis chaque heure que mon téléphone sonne!...

En effet, le 2 juillet, vers quatorze heures, Taddeï m'appela, évidemment en panique après avoir lu la critique de Bernard-Henri Lévy. Il était dans le train qui le ramenait d'Aix-en-Provence, où il avait cachetonné en présentant je ne sais quel débat à la mords-moi-le-neuneu. Taddeï, le roi des ménages ! Il voulait absolument faire un droit de réponse, qu'il commença à rédiger dans le TGV sous ma dictée. Je lui donnai quelques arguments, mais le mis en garde. Car sous son obsession anti-antisémite, Bernard-Henri Lévy avait bien vu que Frédéric était en faiblesse à *Ce soir (ou jamais !)*, à cause de la médiocrité croissante de l'émission et de la baisse d'audimat. Et ç'avait été ce moment-là que le Scorpion avait choisi pour frapper le Capricorne ! Lévy avait reniflé le sang de la trahison de Taddeï, c'est-à-dire en réalité son lâchage de la qualité, et sa rentrée insidieuse dans le rang en renonçant à inviter justement

ceux que Lévy jugeait inévitable... C'était ça le comble ! En quelque sorte, Lévy nous vengeait de ne plus être autant invités en reprochant à Taddeï de nous avoir invités !

Obsédé par son putain d'audimat (quoi qu'il en dise), Frédéric croyait qu'il le redresserait en raréfiant les prestations des brebis galeuses telles qu'Houria Bouteldja, Ramadan, Dieudonné, Soral ou moi. Mais c'était faux. Au contraire ! Il était en train de foutre en l'air son émission en en faisant de plus en plus une panade comme les autres...

Taddeï était complètement paumé. Il voulait absolument qu'on se voie tout de suite. Hélas, je n'étais pas libre en début de soirée. On se donna rendez-vous plus tard au Drugstore...

Il faisait une chaleur de fou. Frédéric arriva en Paul & Joe, en bourgeois d'été. Il avait très mal à la tête. On tenta de s'installer en terrasse, mais le serveur nous vira. On ne pouvait pas dîner en terrasse au Drugstore, seulement boire un verre. Le dîner était à l'intérieur, avec musique et clim' à outrance. Aucune exception, ni pour monsieur Taddeï ni pour monsieur Nabe. On partit donc à

l'Aventure. C'était le cas de le dire. Là, on put s'installer en effet. Le serveur arabe nous servit deux steaks au poivre, avec purée, et deux verres de vin. Le serveur dit qu'il nous avait mis à chacun un « couteau 947 », mais Frédéric comprit un « Coteaux 1947 », et crut qu'il s'agissait de la date du vin qui allait lui coûter très cher ! Il se plaignit aussitôt d'être « raide en ce moment ». Mais non ! C'était la marque du couteau Perceval pour bien couper la viande... De toute façon, le vin, il y toucha à peine, à cause de son mal de tête.

Frédéric me sortit alors un dossier complet, avec ses notes prises dans le train, plus l'article de Lévy que je resurvolai : emberlificoté, incompréhensible... Même Taddeï, dans son brouillon de réponse, était meilleur que Lévy. Taddeï me dit qu'il en avait chié pour écrire ça. Pauvre chéri ! C'est si dur que ça, l'écriture ? Il était inquiet car il devait le rendre lundi : il avait obtenu, par Giesbert, d'être publié dans le prochain numéro du *Point*. Je lui expliquai qu'il fallait qu'il prenne une autre hauteur de ton. Ne pas s'abaisser à avoir l'air de quémander une quelconque

approbation, ou pire, admiration, de la part de Lévy, mais plutôt de lui demander de quel droit ce manitou méphistophélique décidait de qui devait passer ou pas à la télévision. J'en profitai aussi pour lui dire que c'était de très mauvais goût de citer sans arrêt Modiano comme un « écrivain d'exception ». Il se justifia en me disant qu'il pensait sincèrement que les dix premiers livres de Modiano étaient très bons, et qu'ils les avaient lus avec plaisir dans sa jeunesse.

— On n'est plus dans ta jeunesse.

Taddeï prit sous ma dictée encore, et de sa belle écriture, quelques phrases pour son droit de réponse. J'insistais pour qu'il profite de cette occasion afin de clarifier les choses sur le complot et le non-complot, et même pour glisser qu'il était conscient que son émission était de moins en moins bonne, et même pour s'excuser — pourquoi pas ? — auprès des téléspectateurs d'être obligé, à cause de l'audimat, d'inviter des bouseux. Évidemment, il fut contre cet aveu qui pourtant aurait été bénéfique à lui et à son émission. Ç'aurait été son intérêt de dire, par exemple : « Mon



erreur, ce n'est pas d'inviter Dieudonné une fois tous les deux ans, mais d'inviter Jean-François Kahn toutes les semaines. »

— Si tu dis ça, ça sera le tube de ton droit de réponse !

Mais Frédéric rejeta ma proposition... On passa notre dîner à essayer de construire son texte. Je lui conseillai de suivre chronologiquement le déroulé du bloc-notes de Lévy, et de ne rien lui laisser passer. Je ne me souviens plus de tout ce que je lui dis mais il n'en nota que la moitié...

Frédéric avait l'air content que je l'aie réaxé dans le sens d'une réponse froide et sèche à Lévy, mais il finit par m'avouer qu'après avoir lu son bloc-notes, il avait appelé Lévy, alors que je lui avais dit de ne surtout pas le faire !... Quelle erreur ! Il avait fait le petit garçon, cet abruti sans couilles... L'autre était sûr désormais d'avoir gagné, puisque Taddeï-le-soumis lui avait montré qu'il avait eu peur, avant même de rédiger son droit de réponse...

Vers onze heures, il avait décidément trop mal à la tête : avec la masse de conneries qui mijotaient dedans, il y avait de quoi ! Je le

raccompagnai au Drugstore, à la pharmacie. Il acheta des aspros, se les avala et s'engouffra dans un taxi.

Quelques jours après, je vis dans *Le Point* la réponse de Taddeï sur une pleine page... Trop sympa Giesbert, qui lui avait donné cet espace pour répondre au bloc-noteur de son propre journal ! Que c'était nul ! Frédéric n'avait rien retenu de tout ce que je lui avais dit, et ça avait été bien inutile, à l'évidence. Il n'arrêtait pas de se justifier sur Dieudonné... Tout était exactement le contraire de ce que je lui avais dit à l'Aventure. Stupidité + élégance = Frédéric Taddeï.

Ah, il allait se marrer le Lévy ! Sa petite gifle avait porté, Taddeï aurait du mal à se relever d'une telle humiliation non lavée. En plus d'être très mal écrit, très mal expliqué, on ne comprenait rien au début de son texte, sur la reprise de l'accusation de Lévy à propos du complot, et rien sur le fond. Il se raccrochait à la bévue (une de plus) de Lévy qui avait confondu Frédéric avec Rodrigo Taddeï, un footballeur qui, lui, en effet, avait vu son contrat prolongé jusqu'en 2014 à l'AS Roma,

ce qui n'était pas le cas de l'animateur de *Ce soir (ou jamais !)*. Pinaillage insignifiant...

D'ailleurs Taddeï m'appela, de Marseille. Il était là-bas, cette fois-ci, pour tourner une émission de merde sur ma ville et ses personnalités... Il me demanda évidemment tout de suite ce que je pensais de son droit de réponse.

— Très mauvais ! lui dis-je.

Il était inutile de lui réexpliquer quoi que ce soit, il ne comprenait rien à rien...

— Tout le monde m'en a dit du bien sauf toi ! me répondit-il.

— Ça ne te met pas la puce à l'oreille ?

Taddeï m'avoua ensuite qu'il m'avait proposé au *Figaro Magazine* pour écrire une série de voyages dans le monde... Quelque chose à la Paul Morand, de ville en ville... « Marc-Édouard Nabe raconte ses voyages »... Ça n'allait pas, non ? Pas question de travailler pour ce torchon anti-arabe incapable de me faire une page sur *L'Homme* !

Comme je refusais, c'est lui-même qui s'y collerait. Voilà comment Taddeï se retrouva « écrivain de voyages » pour *Le Figaro*

*Magazine* ! C'était pas plus compliqué que ça. D'ailleurs, Frédéric était tellement dans la projection qu'il me demanda au téléphone quelle destination me plairait (« Alep, ça t'aurait plu ? Téhéran, tu aurais été partant ? »), comme si c'était moi qui allais y aller ! Je voyais que ses gros problèmes identitaires avec moi ne s'arrangeaient pas...

## Livre XXII

### CCCXII

#### 14 Juillet : Soral sort ses griffes

Ce 14 juillet 2010, Soral avait insisté. « Un dernier pot avant les vacances ! » Ça m'avait semblé bizarre, cet empressement... Nous étions tous tranquillement installés – quand je dis « nous », c'était Nadia, Audrey et Pierre Robin – au Chai, lorsqu'Alain surgit avec sa mine des mauvais jours et un blouson d'aviateur « chic ». Premier mensonge :

— Un fan m'a laissé un avoir de cinq cents euros dans une boutique de luxe : « Prenez ce que vous voulez... »

Monsieur préfère rester là à grignoter plutôt que d'aller au restau, « trop bourgeois ». OK.

La conversation vint vite sur le 11-Septembre. Il recommença à ironiser sur mes « positions ». Il croyait trouver un allié en Pierre qui, bien qu'ex-GUD et faf logiquement anti-arabe, était d'accord avec moi et se moqua, au nez et à la barbe de trois jours de Soral, de ses théories banales... Quoi de plus commun que de répéter sans arrêt, comme un perroquet, « À qui profite le crime ? » (« *Akiprofitlekrim* ! »). Audrey aussi argumentait :

— Le Hamas et le Hezbollah ne sont pas manipulés par la CIA ? Alors pourquoi Al-Qaïda le serait ?

Ne sachant pas quoi lui répondre, Soral la regarda avec un bout de tendresse pris dans le mépris, comme de la farce dans un ravioli. Il s'énerva contre Chomsky chez Taddeï :

— Ce vieux Juif infiltré dans le Système, faux combattant, antisioniste à demi-couché...

Je me gardai bien de dire à Soral que c'était moi qui avais insisté auprès de Frédéric pour qu'il s'arrange afin que Chomsky donne son avis sur la question conspi.

Ensuite, la discussion s'envenima sur moi. Là, c'était beau tout ce que Soral cracha alors, des glaviots de jalousie visqueuse raclés du tréfonds de son être si insatisfait de lui-même... On le regardait tous sur la terrasse en train d'expectorer sa virulence anti-nabienne. Encore un peu, je lui aurais tapé dans le dos pour faire tout sortir une bonne fois pour toutes ! Tout le monde fut surpris de sa charge. Nadia était choquée. Audrey essayait de me défendre, mais rien à faire. Il fallait l'écouter. Sa tirade contre moi était salée.

— Tu es comme un Juif ! Tu as la vérité révélée ! La vraie vérité ne t'intéresse pas. Tu veux vivre dans ton monde. Entre Céline et sa femme, tu as choisi sa femme, c'est une faute de goût... Ça ne se fait pas ! C'est vulgaire d'avoir écrit sur Lucette. D'ailleurs, tu n'es pas Céline, tu es sa mère ! C'est-à-dire une brodeuse. Oui, tu brodes. Tu fais des phrases. Ta littérature est complètement inutile. On ne se décrète pas écrivain. On ne prétend pas l'être. C'est plus tard dans la postérité qu'on sait si quelqu'un était ou pas écrivain... Il y a les antisémites qui sont aimés des Juifs,

comme toi, et ceux qui sont détestés par eux, comme moi !

Puis il en arriva à son grief principal : mon mépris pour Faurisson. J'essayai, ce crépuscule-là, de lui expliquer encore que je ne signerais pas une pétition contre Faurisson, mais de là à le soutenir uniquement parce que les Juifs le combattaient, non. Je le considérais davantage comme un con que comme un salaud. Et à cause de ce qu'il avait écrit de si stupidement criminel contre Lautréamont et Rimbaud. Sur les chambres à gaz, à la limite, c'était moins grave ! À ce moment-là, Alain fut obligé de sourire : Nadia retrouva alors l'espace de quelques secondes son ex-amoureux. Pour ça, il me donna des « points ». Il me dit que j'en avais marqué : « Bravo. » Mais ça ne suffisait pas. On n'attaquait pas quelqu'un comme Faurisson. Même si je n'avais aucun pouvoir de lui nuire, il fallait être solidaire de son camp.

— Mais il n'est pas du tout de mon camp ! m'écriai-je.

— C'est quelqu'un de courageux qui a payé cher, me répondit Soral.



— Mais cher pour dire quoi ? Des conneries !  
— Il a le droit de les dire, et ce ne sont pas des conneries.

La nuit tomba, et même tomba sur un os : l'amitié. Un de mes préférés dans le ragoût social. Alain me reprocha soudain de ne pas lui avoir donné le numéro de téléphone de Vuillemin quand il cherchait à le joindre. « C'est pas ça, un ami. » Un mystérieux « on » lui avait proposé d'écrire le scénario d'une bande dessinée, qu'il allait faire finalement avec un raté déniché parmi les crobardeux de son immonde *Flash*. Discussion âpre sur la fraternité entre combattants et autres fadaïses. Moi aussi, je lui crachai le morceau : si je ne lui avais pas donné le numéro de Vuillemin, ce n'était ni pour le garder pour moi, ni pour l'empêcher de travailler avec Soral (alors que c'est lui, Alain, qui faisait une énorme faute de goût à vouloir tout faire comme moi en prétendant travailler avec « mon » dessinateur), c'était au contraire par « amitié » pour Soral : pour l'empêcher de se recevoir un râteau monumental par le refus, peut-être même pas poli, du grand dessinateur

des *Sales blagues* qui ne se serait pas gêné pour envoyer chier dans les choux ce pauvre sous-facho sans talent retardataire des années 1980 d'Alain Soral ! Il aurait dû au contraire me remercier de lui avoir évité cette humiliation supplémentaire.

Encore une fois, Alain ne pouvait que faire de la surenchère dans la mauvaise foi et la prétention. Il me dit, il nous dit, qu'avec *Flash*, c'était lui qui avait inventé l'anti-édition, alors qu'à l'évidence, c'était juste un magazine torchon vendu par souscription et qu'il ne dirigeait même pas. L'avait-on assez entendu dire que *Flash* était son journal, comme *La Vérité* avait été le mien...

Il passa à sa Liste antisioniste... Soral me reprocha encore de ne pas y avoir adhéré. Si je ne l'avais pas fait, c'est parce que j'avais eu peur (*sic*). Là, tout le Chai de l'Abbaye éclata de rire jusqu'au serveur qui en renversa son verre de Cadillac sur son plateau. Comment Soral pensait-il faire gober ça à Nadia, Audrey et Robin, seuls présents ce soir ? Mais à d'autres, c'était possible. Les gens étaient si ignorants, et Soral si convainquant. Par une

espèce de prémonition intéressante, je mis alors le doigt sur sa capacité de me salir en mon absence. Je pensais ainsi le culpabiliser d'avance, si jamais il me diffamait derrière mon dos. Soral changea de sujet, ou plutôt y revint. Il alla jusqu'à me reprocher de n'être rien à côté de Crumb en tant que dessinateur. Mais l'avait-il entendu à la mandoline ? On pourrait faire des concours de hobbies. Je n'avais jamais prétendu être comparable à Crumb en tant que dessinateur, mais peut-être m'en approchais-je de temps en temps en tant qu'écrivain ? C'était comme Houellebecq... Soral reconnaissait, avec peine, que Michel et moi étions les deux meilleurs de notre génération et les seuls vivants qui compteraient plus tard, mais uniquement parce qu'« aujourd'hui il n'y a rien ». Nous n'avions aucun mérite selon lui.

Retour sur l'amitié : décidément, ça le hantait ! Quand je lui reprochai à mon tour de faire croire qu'il sortait du Système alors qu'il continuait à publier des livres dedans, il me dit tout pompeusement que s'il continuait à se faire éditer normalement, c'était par amitié

pour Spengler, car c'était grâce à lui que ce très mauvais éditeur (selon moi) faisait son chiffre d'affaires. Tu parles !

— L'amitié, ajouta Soral, un sentiment que tu ignores. D'ailleurs, tout le monde le sait. Tu es connu pour ne marcher que pour toi seul, pour n'aider personne.

Et alors ? Si c'est un crime, à qui profite-t-il ? Ça faisait bien longtemps que je m'étais aperçu que ma « non-amitié » était toujours aux bons rendez-vous. Ç'aurait été à moi de lui faire la leçon. Je rappelai à Soral que lorsqu'il avait été agressé dans sa librairie par sa ligue de Juifs, on n'avait pas été trois à l'appeler, dont moi. Et c'était ça, la véritable amitié. Pas le copinage. Pas le piston. Être présent dans le moment le plus douloureux ou le plus joyeux de celui dont on estime, à cet instant précis du Temps, être l'« ami ». Presque gêné, Alain en convint.

— Tu sais bien que si je t'en veux, c'est parce que tu n'es pas révisionniste...

Pierre Robin s'en alla : c'était plus qu'un nabien ne pouvait en supporter. Soral nous expliqua enfin qu'il s'amusait à me provoquer,

à nier tous mes talents, le plus possible : « Je fais du révisionnisme avec Nabe ! »

Audrey se mit à côté de Nadia pour discuter chiffons, et Soral me parla plus doucement, plus tendrement, de la politique sociale de l'Allemagne d'avant-guerre, des Juifs pauvres et riches. Hitler voulait attaquer les riches mais comme ils avaient fui, il s'était « contenté des pauvres ».

— Comme si aujourd'hui, pour punir Lévy, Attali et Alain Minc, on allait déporter un dentiste sépharade de Clichy qui répare à l'œil les chicos des bounoules...

Comme je lui disais d'écrire ça, il m'expliqua que dans les livres, il fallait ruser et ne pas tout dire...

Nadia nous invita tous, et on s'en alla. Soral nous raccompagna vers la voiture de Nadia, et avant qu'on se disperse tous, il se radoucît encore : pas loin de me mettre la main sur l'épaule, il me lança avec sa petite voix de vieil enfant blessé : « On se revoit en septembre ? »

On verrait.

## CCCXIII

### L'amitié, oui, mais révolutionnaire

Je le méritais bien ! Des vacances au Maroc et en Sicile... À mon retour, je trouvai une carte de Carlos...

**Ilich RAMÍREZ SÁNCHEZ**

Poissy, le 19 août 2010

Mr. Marc-Édouard Nabe

Cher ami,

Je viens de recevoir la carte postale de Tanger (daté le 10 août, postée le 11), avec sur le timbre l'imposante figure du très « viril » roi du Maroc...

Non, je n'ai pas essayé de rencontrer Jean Genet en Jordanie, ni au Liban, pour des raisons de sécurité ; le problème n'était pas lui, mais son milieu... Cela dit, je suis un admirateur de Jean Genet, le poète, et surtout le militant... Le vécu de Jean Genet à Tanger a été dans la tradition initiée au XIX<sup>ème</sup> siècle par des intellectuels

homoséxuels britanniques. Dieu merci, vous êtes « Rital » et hétéro !

Ménard a été « réglo » avec moi et auparavant avec vous ; vos illustrations ne sont pas mal non plus ; Ménard a été censuré par I-télé il avait invité Isabelle a propos du film, c'est incroyable.

Quand vous regarderez la mini-série « Carlos », choisissez la V.O. Sous-titrée, car la version française est encore plus niaise à l'oreille. La question se pose de comment le Carlos du film, lui même et ses compagnons, des psychopathes (des fous furieux), alcooliques, drogués, mercénaires à la gachette hystérique, ont-ils réussi à faire tellement de dégâts et toujours s'en sortir... ?

Lisez le « STERN » (hebdomadaire allemand de grand circulation) N° 33, du 12 août 2010, vous allez trouver mes réponses (pages 108 à 116, section culture), assez violentes face aux questions téléguidées...

Je n'ai plus de nouvelles de Anne-Sophie, je crains que sa dernière grossesse ne s'est pas bien passé. Je vous prie de la saluer de ma part.

Merci encore pour votre message solidaire.

Amitiés révolutionnaires,

Carlos

## CCCXIV Soral insiste

À la rentrée, on ne se revit pas, mais Soral continua notre conversation du 14 juillet par textos : « *Ta position sur le 11/09 va devenir intenable. Même Mahmoud te lâche !* » Ah bon ? Et c'était moi le mégalo ? Comme si Ahmadinejad me lâchait, moi, en prenant position pour la théorie du complot ! D'ailleurs, elle était ambiguë son adhésion au complotisme lors de son dernier discours, au président iranien. Ça sentait plutôt le chiite jaloux que la « gloire » d'avoir clashé les Américains revienne au seul sunnite Ben Laden.

Et puis je m'en foutais d'Ahmadinejad, tant pis pour lui. C'est moi qui le lâchais en quelque sorte ! *Mahmoud*, c'était aussi le titre



du nouveau spectacle de Dieudonné. J'étais tellement écoeuré par la déviance de ces faux rebelles, Dieudonné et Soral, que je n'avais aucune envie d'aller à la Main d'Or pour le voir...

Je répondis à Alain que je me passerais d'Ahmadinejad : « *J'ai avec moi Ramadan, Carlos, Vergès, Chomsky et, j'espère, Dieudo...* » Soral m'envoya tout de suite un autre texto : « *Pas Dieudonné, Obama...* » Toutes ces conneries me fatiguèrent soudain et je laissai tomber en ne lui répondant plus.

## CCCXV

### Coup de théâtre

J'étais sous la douche lorsque le téléphone sonna. C'était Léo Scheer. Il était avec Nathalie Rheims qui venait de déjeuner avec Jérôme Béglié, et celui-ci lui avait fait part de la rumeur qui montait d'une façon impressionnante comme la marée : Franz-Olivier Giesbert et Patrick Besson se battaient pour que j'aie le prix Renaudot, car

Houellebecq allait avoir le prix Goncourt, et les Renaudot n'avaient personne. C'était l'argument de Franz...

« Ils ne peuvent pas bloquer Marc-Édouard », avait dit Béglé à Nathalie. Béglé en savait un rayon sur les arcanes des prix et ne se trompait jamais, me dit Léo. À partir du moment où ça devenait sûr que Houellebecq aurait le Goncourt de cette année 2010 pour *La Carte et le Territoire*, il était de plus en plus probable que j'obtienne le Renaudot pour *L'Homme qui arrêta d'écrire*.

Ce serait trop beau ! Il fallait juste que je ne m'agite pas trop. « Car tu es ton pire ennemi », me dit Léo, mon cher Gutman. Le 19 octobre, d'après eux tous, j'apparaîtrais sur la liste du Renaudot !

En effet, ce jour-là, vers 20 heures 30, « *Giesbert* » s'inscrivit sur le mini-écran de mon portable. Franz m'annonça que ça y était :

— Tu es sur la liste.

— Non ?

— Si !

Ils avaient délibéré tout l'après-midi. C'était fait, ça n'avait pas été facile, mais j'étais

soutenu non seulement par lui, Giesbert, mais aussi par Besson bien sûr, et surtout par Le Clézio, prix Nobel, rien que ça, qui de son Nouveau-Mexique m'appuyait. Il avait adoré le livre. *L'Homme qui arrêta d'écrire*, livre paru en janvier (première incongruité), était le seul livre auto-édité (deuxième incongruité) à être inscrit sur une liste de grand prix. Il l'avait fait, Franz, cher Capricorne ! *Franz's list* ! Mon téléphone sonna. C'était Taddeï. Lui aussi était fou de joie, un Capricorne encore !

J'appelai Audrey qui avait les larmes aux yeux, je l'entendais renifler par le téléphone. Elle était consciente de l'énormité de l'acte.

— On a niqué le système ! disait-elle en riant dans ses sanglots.

C'était son livre. Ma femme était dans une telle effusion de bonheur qu'elle me dit encore :

— Éclate-toi ! Kiffe toute ta soirée. Tu peux faire ce que tu veux. Tu peux me tromper si tu veux ! C'est trop fort. On est les plus forts !

Ensuite j'appelai Alexandre. Lui aussi n'en revenait pas. Il sautait de joie, il était fou d'enthousiasme.

— Génial ! dit-il. Génial ! Trop fort ! Bravo !

Il me demanda s'il y avait une chance réelle que j'obtienne le prix.

— Oui, bien sûr, lui répondis-je.

— Il faut voir les autres... me dit mon fils, prudent.

Pourtant, je ne voyais pas comment ils pouvaient donner le prix à quelqu'un d'autre, alors que moi je venais d'apparaître sur la liste. Alexandre se chargerait de le dire à sa mère, car je ne voulais pas lui parler pour ne pas subir la moindre désapprobation, la moindre critique, le moindre doute, le moindre pessimisme de Gêmeaux démobilisateur...

Avant d'aller dormir (difficilement), je découvris un dernier texto d'Audrey : « *Je suis la femme d'écrivain la plus heureuse au monde depuis Anna. Profite.* »

## CCCXVI Brainstormings

Le lendemain 20 octobre, c'était l'anniversaire de Rimbaud. Quelle merveilleuse date ! Je fus réveillé par bien des appels. « Olaf » me dit qu'il y avait un bordel pas possible sur les blogs. Tout le monde l'annonçait. Une traînée de poudre, personne ne pouvait éviter la nouvelle. En effet, les blogs, c'était quelque chose ! Les titres des articles étaient prometteurs : « Nabe rejoint Houellebecq sur la liste des prix » ; « Arrivée solide de Marc-Édouard Nabe au Renaudot ». L'annonce de l'AFP était reprise en simultané par *Les Échos*, *La Croix*, *Le Parisien*, *Le Point*, *France 24*, *Europe 1*, *La Voix de Paris*, *L'Orient-Le Jour*, *RTL Belgique*, *Le Courrier picard*, *Via books*, *My Books*, *À la Lettre*, *Livres à Lire*, etc., etc. On parlait partout de mon « apparition insolite ». Dans *Bibliobs*, on disait de moi que j'étais un « auto-édité qui rejoint ainsi son meilleur ennemi et ancien voisin du 103 de la rue de la Convention ». *Chronic'art* : « Nabe futur Renaudot ? » Et même en anglais : « Short lists for the Goncourt and Renaudot are announced », sur *European Bookshop*.

Tout le monde commençait à réaliser que c'était énorme ce qui se passait. Cet endormi d'Yves n'était pas au courant, c'est moi qui le lui appris ! Il fallait que son Frank de Topplers assure. Les commandes allaient pleuvoir. Je rappelai Nadia, qui m'avait fait un texto sur la naissance de Rimbaud. Elle non plus ne savait rien...

Le lendemain encore, dans les journaux, ça commençait à percer aussi. Dans *Le Figaro littéraire*, il y avait ma photo. Ils étaient obligés de parler de *L'Homme qui arrêta d'écrire*, à cause de la sélection Renaudot, ces enculés qui m'avaient occulté pendant plusieurs mois. Ils listaient tous l'originalité de mon roman et sa position nouvelle dans la course aux prix.

Je lisais un peu partout que le livre était « introuvable ». Ces abrutis, toujours mal renseignés, ignoraient que non seulement on pouvait trouver mon roman via ma plateforme Internet, mais également dans différents points de vente (boucherie, fleuriste, coiffeur, bar, pharmacie...) qui étaient autant d'offenses à leurs putains de librairies !...

Enfin Besson ! Il se décidait à m'appeler. Là c'était vraiment nos retrouvailles, quelle amitié ! Il riait franchement, de bonne humeur et de bon cœur, du tour énorme qu'on était en train de leur jouer à tous. Il me dit que j'avais la une du *Monde*. Il fallait absolument que je descende voir l'article de Rousseau.

C'est au kiosque de la Madeleine que j'achetai *Le Monde*. Je m'assis sur un banc pour voir ça : dès la une du *Monde-Monde*, il y avait mon nom en gras et ensuite, j'avais en effet la une du *Monde des livres*. En bas, une demi-page par Christine Rousseau. L'article s'appelait carrément « Nabe et l'anti-édition en lice au Renaudot ».

Excellent, sauf un petit passage où l'écrivain nul pied-noir et éditeur au Seuil Louis Gardel (qui avait cette année-là la voix double dans le jury Renaudot) insinuait afin de me nuire que je tenais des propos « antisémites » dans les dîners : on ne pouvait décemment pas donner le prix à un antisémite !

J'appelai Besson qui me dit que ce n'était pas grave, au contraire. « Tout le monde s'en fout, des Juifs. » Et quelle gloire d'être

pressenti pour le prix Renaudot tout en étant jugé comme antisémite à la une du *Monde des livres* ! Ça foutait une merde monstrueuse. À propos (à propos de quoi ? des Juifs bien sûr !), je reçus un appel de Rachel Kahn.

Curieux... J'étais persuadé qu'elle allait me parler de la petite phrase de Gardel dans *Le Monde* mais pas du tout. C'était au contraire pour me féliciter : pour elle, c'était comme si c'était fait, j'avais le Renaudot. Elle pensait que je devais avoir ce prix, c'était une très grande victoire. C'était très étonnant que des agents du Système, comme auraient dit Soral ou Dieudonné, prennent la peine de me congratuler sincèrement pour cet acte qui allait contre eux avec une évidence si claire et si sincère. Rachel me demandait tout simplement, avec grande obligeance, si je voulais passer à la télévision dans son émission – la nouvelle de Giesbert : *Semaine critique* ! – avant ou après le prix. Comme elle me sentait un peu stressé, elle me dit :

— Bon, on va peut-être attendre pour être sûrs : après le prix.

— D'accord, lui dis-je.



Sinon, je pouvais venir quand je voulais pour parler de tout ça et expliquer plus en détail mon système, celui que j'étais en train de construire, mon contre-système ! Je lui dis que je n'avais pas seulement des amis puissants, parmi lesquels apparemment je pouvais la compter, mais quand même toujours des ennemis puissants. Rachel Kahn en était consciente.

Cette conversation me fit avancer dans ma connaissance, pour ne pas dire mon exploration, du Juif... J'avais remarqué depuis la création de mon anti-édition un phénomène tout à fait particulier que l'appel de Rachel Kahn mit davantage en lumière encore... Les Juifs – intermédiaires nés – en arrivaient contre toute attente à *admirer* mon système où j'avais éliminé, disons même exterminé, les intermédiaires, justement ! Au lieu de se sentir bêtement en danger, ils se révélaient épatés masochistement par ce danger même. Par culpabilité ? Certainement pas. Plutôt par une sorte de « chapeau bas – ou kippa bas – l'artiste ! » à ce petit con de goy grec rital qui s'opposait tout seul, avec sa bite non

circonscise et son couteau aux allures de cimenterre, à tout le Capital éditorial dont les Juifs-intermédiaires étaient en effet les maîtres.

Léo Scheer, c'était autre chose, il m'admirait aussi comme artiste, et c'est ça qui complexifiait sa réflexion à mon égard.

D'ailleurs, avec Audrey on se retrouva au Bedford avec Léo qui, lui, était pessimiste sur « mon » Renaudot. Il me montra un texto de Béglé qui disait : « *Marc-Édouard flingué. L'opération anti-édition pour le Renaudot a fait long feu.* » Quoi ? Flingué à cause de Gardel ! Ce serait la meilleure ! Non. D'ailleurs, Léo était d'accord... Seulement, il n'y avait pas que Gardel comme obstacle, il y avait surtout le problème de la distribution et de la diffusion en librairie à résoudre.

Pour Léo, il fallait tirer directement à 200 000 exemplaires dès maintenant, en prévision du prix. Ce qui rendait impossible de reproduire le livre dans son papier d'origine, le Munken, ni de le coudre. Pour lui, il fallait faire un livre rapide, *cheap*, avec des rotatives. Et il n'y avait que quelques machines en

France qui pouvaient en tirer autant. Celles d'un imprimeur travaillant avec un éditeur qui serait le diffuseur, c'est-à-dire Flammarion. Il allait déjeuner avec Alain Flammarion et lui en parler. Ce serait un coup double pour l'éditeur : d'un côté, il éditerait Houellebecq et le prix Goncourt ; de l'autre, il aiderait l'auto-éditeur Marc-Édouard Nabe à imprimer plus rapidement son livre et à le diffuser (moyennant *a little commission of course*) dans les librairies, ce qui garantissait à l'auteur Marc-Édouard Nabe d'obtenir le prix Renaudot!...

Évidemment, tout cela ne me plaisait pas du tout. Surtout quand Léo rajouta :

— Et je pourrais avoir un petit pourcentage ?

Audrey fit la gueule. Je dis qu'il était expressément hors de question que Léo, toute amitié mise à part, prenne en son nom la distribution de Flammarion et s'occupe en tant qu'intermédiaire de l'impression de mon livre auto-édité. Ça cassait complètement notre concept. Et quand il proposa de nous avancer l'argent pour imprimer les 200 000 exemplaires, évidemment j'éclatai de rire.

Je ne voulais plus rien entendre. C'était inenvisageable d'aller dans cette voie. Je n'avais pas fait tout ça, pendant des années, pour me remettre dans le système à cause de la promesse d'un prix, fût-il Renaudot. Audrey et moi on rentra sans arriver à se calmer. On délira dans tous les sens, on imaginait toutes les parades. Elle aussi était contre celle de Léo, elle disait qu'il fallait rester sur l'idée des points de vente et les multiplier. L'essentiel était de ne pas tomber dans les librairies, il fallait obliger les lecteurs habituels du prix Renaudot à se déplacer dans d'autres boutiques.

— Il faut surtout garder l'anti-édition, dit Audrey, car c'est grâce à l'anti-édition que tu es sur la liste. C'est même grâce à elle que le livre a une existence depuis janvier. Et c'est d'ailleurs paradoxalement pour ça qu'ils vont te donner le prix.

« Olaf » cherchait une solution. Pour Besson, qui gambergeait aussi de son côté, il ne fallait pas casser l'aspect artisanal de notre anti-édition à la Sophie Tolstoï et à la Anna Dostoïevski, mais en même temps, il valait

mieux ne pas se couper de la grande distribution. Les deux louves russes avaient traité avec les libraires, à leur façon... Pourquoi pas nous ?

Audrey pleurait. Lorsque nous allâmes nous coucher, elle continua de sangloter jusqu'à ce qu'elle s'endorme. C'est vrai que tout ça, ça faisait beaucoup, ça faisait même trop.

## CCCXVII

### Vers le Renaudot

Évidemment, Audrey rata son train. Elle avait pourtant mis son réveil à huit heures mais elle s'était rendormie... C'est en panique qu'elle se leva, fit sa valise en vitesse et s'en alla comme une fusée à la gare du Nord. Elle partait pour Londres quelques jours se retremper dans le jus angliche de Karl Marx, sa nouvelle idole...

Le temps était gris. Je reçus un appel de Christine Rousseau. Une demi-heure. Elle était adorable et me raconta les dessous de la une du *Monde*. Gardel lui avait dit qu'il avait

entendu de ma bouche des propos « nauséabonds », mais c'était sa rédaction, c'est-à-dire Robert Solé, le rédacteur en chef du *Monde des livres*, et très accessoirement « romancier » au Seuil (et présent avec moi sur la liste du Renaudot !), qui lui avait fait corriger « nauséabonds » en « antisémites ».

Christine Rousseau avait même rappelé Gardel pour lui demander s'il était d'accord pour qu'on change le mot. Bien sûr, il avait sauté sur l'occasion.

J'avais donc le président du jury de cette année 2010 du Renaudot qui transformait ses propres souvenirs pour me nuire et me faire échouer. Et le mensonge était initié par le patron du torchon, qui se trouvait être en lice avec moi dans le même Renaudot et édité par Gardel... Bravo la déontologie ! Rousseau me dit que, pour l'instant, on s'en foutait que Gardel m'ait traité d'antisémite à la une du *Monde*. Tout le monde ne voyait que l'étrangeté de mon intrusion en tant qu'auto-édité dans la liste...

Je courus au Départ où Besson m'avait donné rendez-vous. On se prit un chocolat.

C'était un Besson un peu triste, grisonnant, mais droit dans son discours, pas ironique. Il avait l'air de vouloir faire le coup. Je lui racontai comment était né le livre, le reste, Audrey-Anna, le procès, les stocks, etc. Patrick me dit que Franz était arrivé pour la délibération de la dernière liste avec un sac plein d'*Homme qui arrêta d'écrire*.

Puis on discuta de l'affaire Gardel. Patrick s'enerva et bondit sur « un droit de réponse demain » ! Je réfléchis et lui dis que si ça ne s'envenimait pas, c'était inutile et dangereux d'en arriver à me justifier sur mes prétendues saillies contres les Juifs devant son collègue du jury.

Mon « antisémitisme » étalé à la une du *Monde* réjouissait de toute façon Besson qui pensait même que ça allait être un des moteurs de sa campagne pour moi. On analysa l'énormité du truc. Patrick pensait dire à Gardel à la fin des débats que si celui-ci votait pour Solé, ça équivaldrait pour lui à voter pour son propre auteur au Seuil : « Super éthique ! »

Mais c'était Houellebecq qui excitait le plus Besson.

— On va mazeliner Houellebecq.

C'était ça le coup à faire ! Me donner le Renaudot, ça me mettait dans la position de Céline par rapport à Mazeline, et ça décrédibilisait le livre de Houellebecq en tant que grande littérature. Patrick voulait aussi écrire un article sur « Houellebecq plagiaire de Nabe » pour démontrer que *La Carte et le Territoire* était piqué à *Alain Zannini* et à *Je suis mort* mélangés. Deux jours avant son Goncourt ! Puis Besson transforma son idée en un grand article plutôt profond sur mon livre. Il avait adoré « le personnage du jeune »...

— Ton roman, c'est le monde contemporain expliqué aux parents.

Sur l'éventualité d'être distribué par les libraires exceptionnellement, il me conseilla d'accepter et de présenter ça comme un grand geste chrétien :

— Tu dis que tu leur pardonnes parce que tu es chrétien, et que tu fais un grand acte de charité en les laissant se gaver sur ton Renaudot... Tu leur offres ton Renaudot !



## CCCXVIII

### La poignée de main

Comme j'étais dans le quartier, je décidai d'aller faire un tour chez Nadia. Toute seule dans sa boutique Kyrie Eleison, elle était dans un jour sombre. Nadia avait le masque de celle qui faisait semblant de ne pas comprendre. Elle me fit part de ses réflexions avec son ton doux de celle qui sait ce qui est bon pour moi :

— Il faut que tu refuses le prix, sinon ça fout en l'air tout ce que tu as fait... On va croire que ton anti-édition n'était qu'un tremplin pour avoir le Renaudot.

— Mais je n'ai rien fait pour ça ! lui répondis-je. Tout le monde sait que le livre est sorti huit mois avant que Giesbert me mette sur la liste... Au contraire, c'est le Renaudot qui va être un tremplin pour l'anti-édition !

— Non, me dit-elle en me lançant de grands regards éperdus d'amour et de déception mélangés. Refuse le prix Renaudot, ce sera encore plus beau et tu auras l'éternité...

Et le livre lui même ? Elle n'en avait rien à foutre ? Et moi ? Rien à foutre non plus ? La bêtise aggravée par ses sentiments refoulés en faisait une « ennemie » (aurait dit Sollers) de mon œuvre... Le côté « voit-petit » de mon amie rejoignait la volonté de mes vrais ennemis qui ne rêvaient que de mon échec. Pendant une heure, j'expliquai à Nadia l'inanité de ce « purisme » pseudo-éthique qui était une autre façon de me dire que je n'avais pas le droit de sortir de la loose...

Arriva Rafaël Goldoni, un de mes lecteurs les plus fidèles, qui était venu me dire bonjour avec son petit garçon Aurélien, six ans et demi. Marrant, le petit Aurélien : affublé d'une gaine avec des colts en plastique, exactement comme j'en portais moi-même à son âge et bien plus tard encore... On s'entraîna à dégainer dans le magasin. Je lui montrai comment faire tourner les revolvers et les remettre au plus vite dans la gaine...

Au moment où on sortait, on vit Soral qui passait à moto devant le magasin. Il s'arrêta et nous salua sans descendre de son engin.

La poignée de main était plus molle que d'habitude, plus fuyante, plus glissante... Bien sûr, Soral n'avait jamais été le champion de la franchise. Mais là, visiblement, il y avait quelque chose qui clochait. Il repartit d'ailleurs très vite, en vrombissant... Je ne fus pas le seul à remarquer qu'Alain était bizarre. Nadia aussi le trouva gêné. Pourquoi ? Par qui ?

Les Goldoni partirent. Aurélien s'accrochait à moi :

— Je ne veux pas te quitter !

Je finis par laisser Nadia dans un désarroi terrible, la tête vide. *Ciao*, Saint-Germain, et pour un bon moment ! Je savais ce que je voulais savoir : mes amis ne voulaient surtout pas que je triomphe...

## CCCXIX

### Clash

Le lendemain, je me souviens, il faisait un temps gris atroce. C'était le 23 octobre 2010. « Olaf » m'appela :

— Tu as vu ? Soral a craqué, il a fait un article très violent contre toi dans *Flash*.

Voilà pourquoi Alain avait eu l'air si coincé la veille en me serrant la main... Peut-être avait-il cru que j'étais déjà au courant, et que je la lui jouais *fair-play*. C'était mal me connaître !

« Olaf » me l'envoya par mail en me disant :  
— Il te déclare la guerre !

### MARC-ÉDOUARD NABE, UN SNOB

Parmi ces faux durs, épinglons en premier, tant il est symptomatique des dégâts produits par le narcissisme allié à l'immaturation, le demi-combattant Nabe, trop longtemps épargné. Nabe le bien nommé qui tout en se réclamant du grand insoumis Céline, tout en prétendant combattre le sionisme, n'en finit pas de donner des gages, sur le révisionnisme qu'il moque sans rien y connaître, sur le 11 septembre dont il cautionne la version officielle tout en se prétendant – un comble – subversif parmi les subversifs puisque deux fois subversif, finalement plus fortiche que Thierry

Meyssan et Mamoud Ahmadinejad alors qu'il ne fait, par cet aller-retour, que rallier l'immense cohorte des salauds et des collabos derrière Bush, Kissinger et Chomsky... Et tout ça pour quoi ? Pour pouvoir retourner jouer l'ado rebelle chez cet autre demi-couché Frédéric Taddeï, afin d'écouler son stock de petits bouquins autoédités nous racontant, en 700 pages, comment un graphomane qui n'a jamais été un homme est bien incapable de cesser d'écrire ! menteur et tireur dans le dos d'authentiques combattants qui ont mis, eux, leur peau sur la table, le nabot est persuadé que son soi-disant « génie créatif » lui autorise toutes les saloperies, les vacheries, fasciné qu'il est par le mythe de l'artiste à qui tout serait permis, comme un élu de droit divin chiant sur le peuple gazaoui... Il est donc temps, pour tenter de ramener dans le droit chemin de la simple morale ce nombril sur courtes pattes, de rétablir quelques vérités. D'abord le mythe du « grand écrivain », génie solitaire élu des dieux et rendu omniscient par son style, fait typiquement partie de la quincaillerie de

l'individualisme bourgeois dégénéré qu'il prétend par ailleurs combattre du haut de son prétendu respect pour la Tradition à laquelle il ne connaît rien, n'ayant sans doute jamais lu une ligne de Julius Evola, pas plus d'ailleurs que de Marx ou Maurras. Confondant, comme l'ado attardé finalement peu cultivé qu'il est, à force de croire tout savoir sans jamais rien apprendre : Al-Qaïda et Hezbollah, syndicalisme révolutionnaire et trotskisme, révolution conservatrice et national-socialisme... Ce qui n'est pas un bon préalable quand on prétend combattre les élites occidentales et défendre les musulmans ! Ensuite, il ne suffit pas de répéter durant trente ans qu'on est un grand écrivain pour le devenir. Pour ça, il faut écrire de grands romans, or de grands romans, contrairement à cet autre arriviste mondain, Houellebecq, avec qui il partage ce même égoïsme sec, mais qui lui en a au moins écrit un, le premier, Nabe n'en a jamais pondu aucun. Beaucoup trop narcissique, beaucoup trop inculte en histoire des idées, beaucoup trop ignorant de la question sociale pour ça. Nabe est un

brillant diariste, ce qui le range sur l'étagère beaucoup plus près d'Oscar Wilde que de Louis-Ferdinand Céline. Le seul point commun entre Céline et lui étant ce côté danseuse insupportable que fustigeait Maurice Bardèche, le génie en moins, parce que Céline, lui, a écrit *Le Voyage*, ce qui excuse son désir de finir dans la Pléiade...

Alain Soral, *Flash* n° 51

Pour être tout à fait honnête (à côté de lui, ce n'était pas difficile !), je m'attendais un jour ou l'autre à ce revirement soudain, surtout depuis sa sortie anormalement virulente du 14 juillet.

C'est vrai qu'on avait du mal à lire cet article ignoblement faux jusqu'au bout ! La charge au relent d'amertume, le donnage de leçons politiques, sociales, subversives, sans parler des attaques éculées sur mon art et mon physique, n'étaient là que pour masquer une simple jalousie littéraire. C'était l'évidence.

J'allai faire un tour sur les Champs-Élysées, je reçus à 2 heures 37 un texto de Soral lui-même : « *Ton bessage de froc sur le*

*11 septembre et le révisionnisme a fini par payer : tu mérites le renaudot. »*

On passera sur l'orthographe qui n'a jamais été son fort (mais qu'est-ce qui était son fort, à ce faible ?), mais la collusion entre l'obtention éventuelle du prix Renaudot et ma « thèse » sur le 11-Septembre était autant stupide que de mauvaise foi. Comme si les jurés des prix littéraires n'attendaient qu'une chose pour me couronner : que je dise que c'étaient des Arabes qui avaient détruit les tours de Manhattan ! En plus, je n'avais pas baissé mon froc, puisque j'avais toujours dit ça depuis 2001 ! Mais trop tard : la légende d'un Nabe s'obstinant dans une version officielle par intérêt de recentrement était née, et c'est l'un de mes plus piteux « amis » qui en avait accouché.

J'hésitai à lui répondre, mais non, pas de dialogue. Plus jamais de dialogue avec cette lope. Son attaque ne méritait rien d'autre que du mépris. C'est ce que je pensais à l'époque et j'avais tort...

Vers trois heures du matin, les pieds en marmelade, je cherchais un taxi lorsque trois



jeunes filles me demandèrent de les protéger de loubards qui rôdaient autour d'un abribus. Elles auraient mieux fait de demander aux loubards de les protéger de moi ! Elles attendaient le N53 pour Saint-Lazare, il arriva comme dans un mauvais rêve.

Le bus chargé de capuches fonça bientôt dans la nuit obscure, avec moi dedans (et mon chapeau). Très belle descente du boulevard Haussmann... « ARRÊT DEMANDÉ ». Devant l'église Saint-Augustin, le bus ouvrit ses portes dans un soupir noir.

— Allez-y, chef ! me dit une racaille en me laissant sortir.

Chef?

FIN DU PREMIER TOME

## Du même auteur

Au régal des vermines, 1985 © Marc-Édouard Nabe.

Zigzags, 1986 © Marc-Édouard Nabe.

Chacun mes goûts, 1986 Le Dilettante.

L'Âme de Billie Holiday, 1986 © Marc-Édouard Nabe.

Le Bonheur, 1988 © Marc-Édouard Nabe.

La Marseillaise, 1989 Le Dilettante.

Nabe's Dream, 1991 © Marc-Édouard Nabe.

Rideau, 1992 © Marc-Édouard Nabe.

L'Âge du Christ, 1992 © Marc-Édouard Nabe.

Petits Riens sur presque tout, 1992 © Marc-Édouard Nabe.

Visage de Turc en pleurs, 1992 © Marc-Édouard Nabe.

Tohu-Bohu, 1993 © Marc-Édouard Nabe.

Nuage, 1993 Le Dilettante.

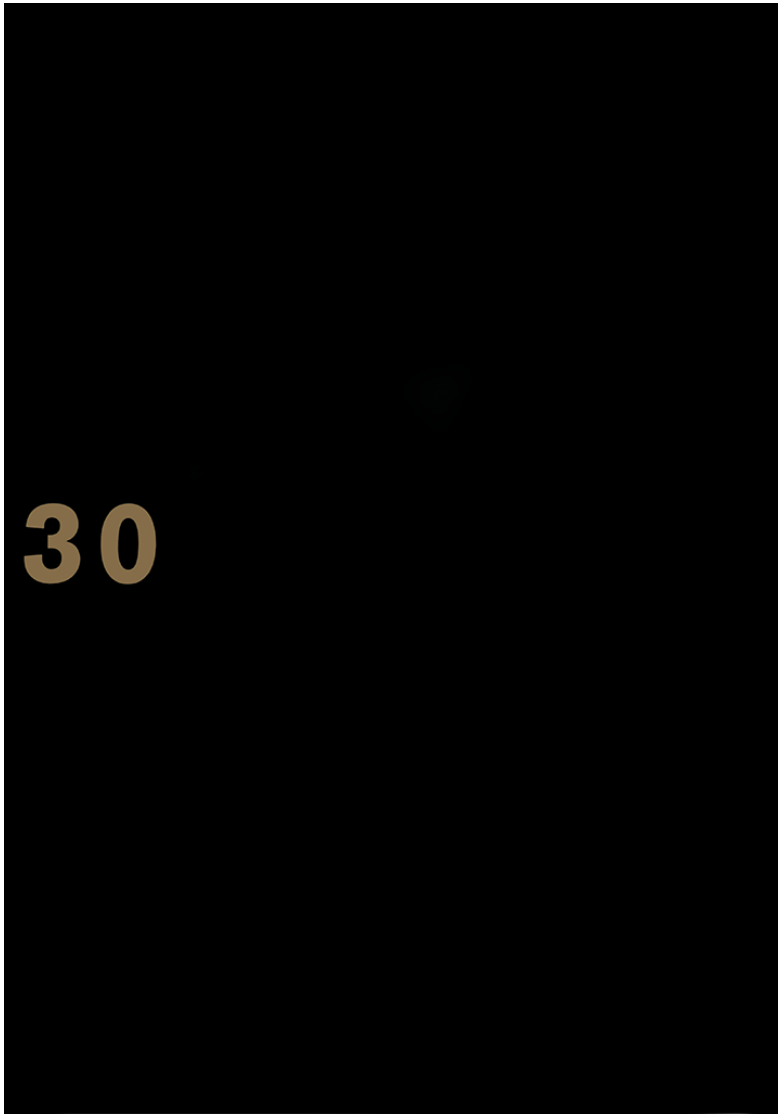
Lucette, 1995 © Marc-Édouard Nabe.

Inch' Allah, 1996 © Marc-Édouard Nabe.

Je suis mort, 1998 © Marc-Édouard Nabe.  
Oui, 1998 © Marc-Édouard Nabe.  
Non, 1998 © Marc-Édouard Nabe.  
Loin des fleurs, 1998 Le Dilettante.  
K-O. et autres contes, 1999 © Marc-Édouard  
Nabe.  
Coups d'épée dans l'eau, 1999 © Marc-  
Édouard Nabe.  
Kamikaze, 2000 © Marc-Édouard Nabe.  
Une lueur d'espoir, 2001 © Marc-Édouard  
Nabe.  
Alain Zannini, 2002 © Marc-Édouard Nabe.  
Printemps de feu, 2003 © Marc-Édouard  
Nabe.  
J'enfonce le clou, 2004 © Marc-Édouard  
Nabe.  
Le Vingt-Septième Livre, 2009 Le Dilettante.  
L'Homme qui arrêta d'écrire, 2010 © Marc-  
Édouard Nabe.  
L'Enculé, 2011 © Marc-Édouard Nabe.

ASSISTANT : ANTOINE ROSSELET-CHRIST  
CORRECTEUR : THOMAS CODACCIONI  
COMPOSEUR : THOMAS MOULIN  
MAQUETTE DE COUVERTURE : YVES  
LOFFREDO  
ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 15 AVRIL 2017  
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 1 500  
EXEMPLAIRES

IMPRIMÉ EN ITALIE  
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2017



# Table des Matières

Avertissement	9
Premier tome : La Paix	12
Livre I	13
Livre II	36
Livre III	67
Livre IV	90
Livre V	156
Livre VI	268
Livre VII	394
Livre VIII	476
Livre IX	557
Livre X	654
Livre XI	781
Livre XII	861
Livre XIII	958

Livre XIV	1112
Livre XV	1273
Livre XVI	1349
Livre XVII	1516
Livre XVIII	1656
Livre XIX	1779
Livre XX	1874
Livre XXI	2005
Livre XXII	2101